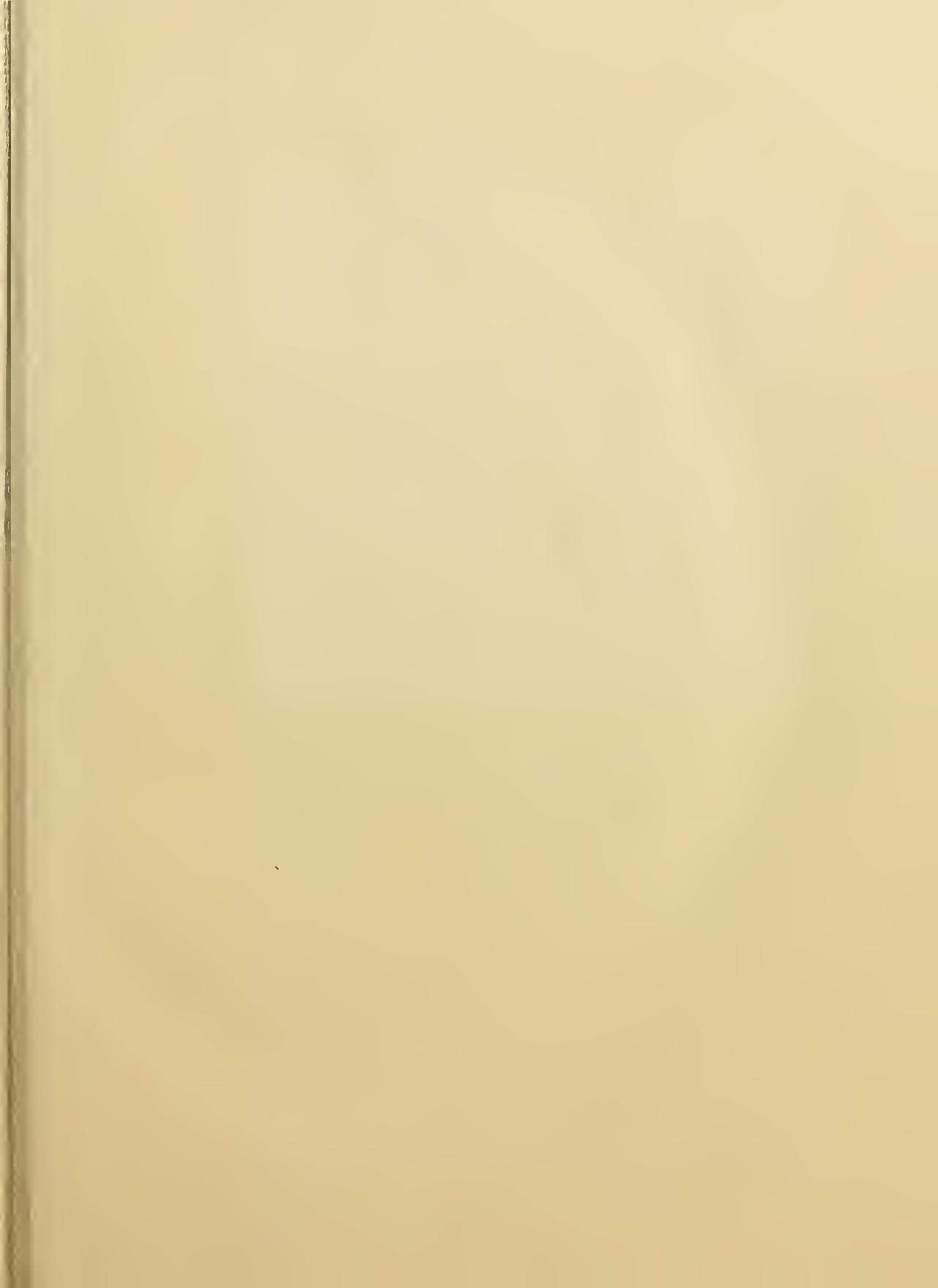


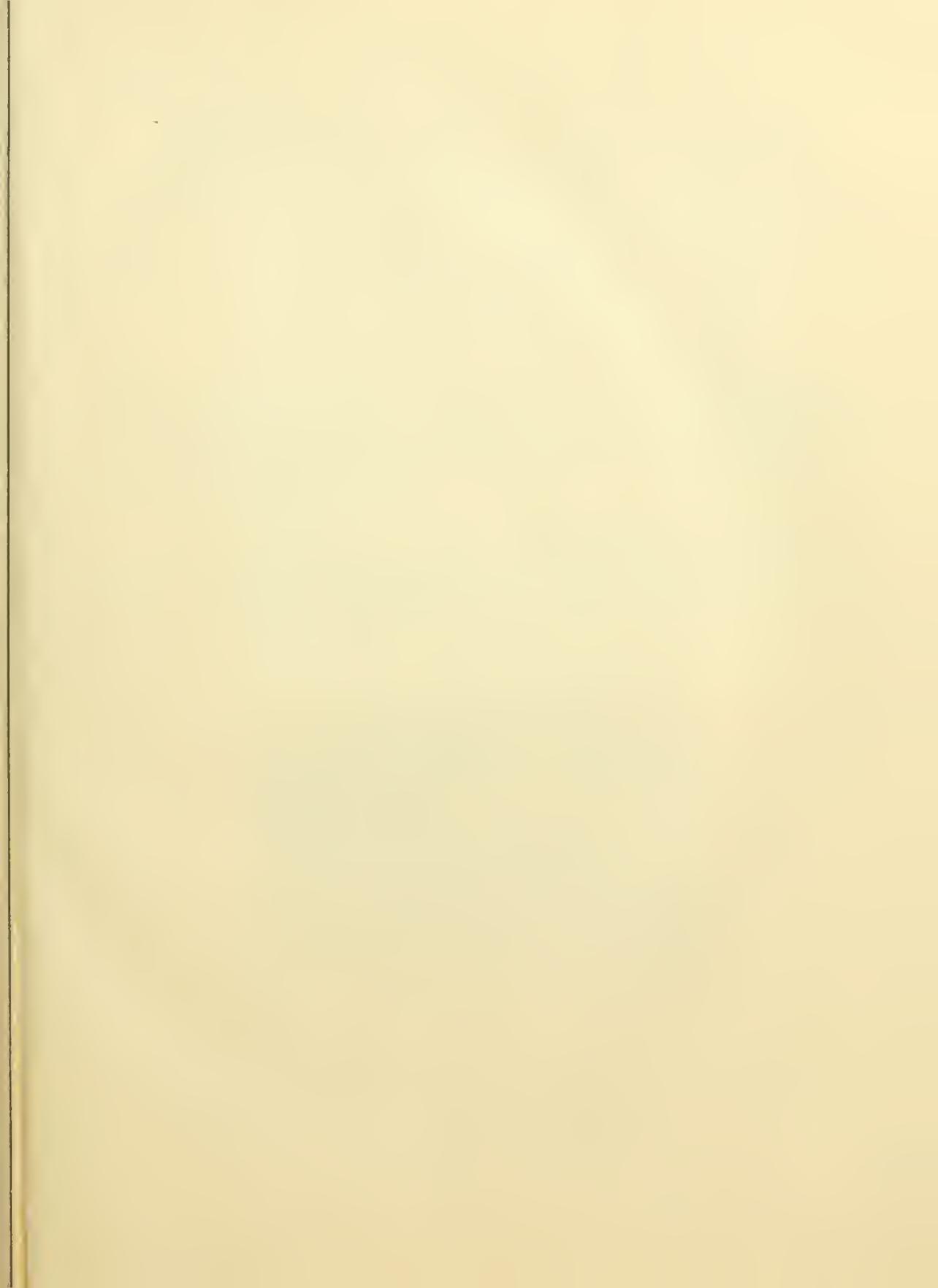


No \_\_\_\_\_











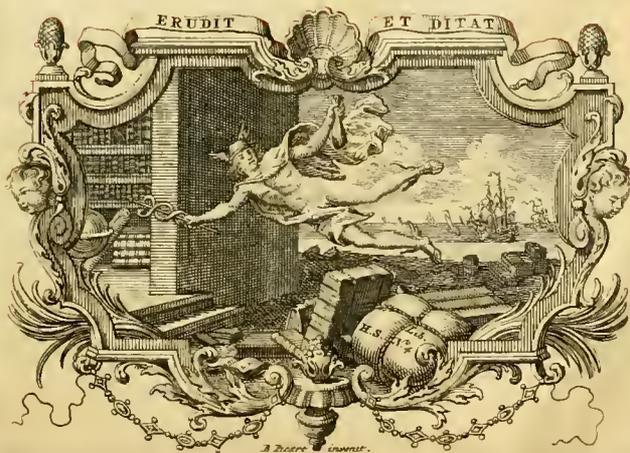
DESCRIPTION  
GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE,  
CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE  
DE L'EMPIRE DE LA CHINE  
ET DE LA  
TARTARIE CHINOISE,

ENRICHIE DES CARTES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES  
de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulières du Thibet,  
& de la Corée; & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes  
gravées en Taille-douce.

*Par le P. J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.*

Avec un Avertissement préliminaire, où l'on rend compte des principales améliorations qui ont été faites dans cette Nouvelle Edition.

TOME TROISIÈME.

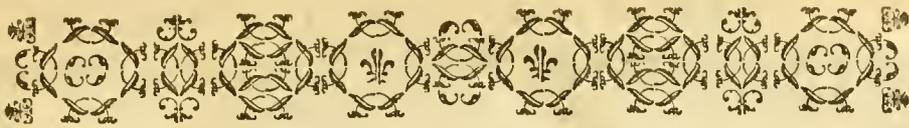


A LA HATE,

Chez HENRI SCHEURLEER.

M. DCC. XXXVI.





# T A B L E

## D E S A R T I C L E S

CONTENUS DANS CE TROISIE'ME VOLUME.

	Page
<b>D</b> <i>E la Réligion des Chinois,</i>	1
<i>Du Culte des anciens Chinois,</i>	2
<i>De la Secte des Tao seë,</i>	19
<i>De la Secte de Fo ou Foë,</i>	22
<i>De la Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems,</i>	35
<i>Dialogue où un Philosophe Chinois moderne, nommé Tchin, expose son sentiment sur l'origine &amp; l'état du monde.</i>	50
<i>De l'établissement &amp; du progrès de la Réligion Chrétienne dans l'Empire de la Chine,</i>	79
<i>De la Philosophie morale des Chinois,</i>	155
<i>Caractères ou Mœurs des Chinois, par un Philosophe moderne de la Chine,</i>	158
<i>Du devoir des Parens &amp; des Enfans,</i>	159
<i>Des devoirs réciproques des Freres,</i>	164
<i>Des devoirs du Mari &amp; de la Femme,</i>	166
<i>Du devoir des Amis,</i>	173
<i>Des devoirs des Parens,</i>	175
<i>Comment on doit régler son Cœur,</i>	177
<i>Du soin de perfectionner son Extérieur,</i>	180
<i>De l'amour des Lettres,</i>	183
<i>Du procedé de l'honnête homme,</i>	185
<i>Tome III.</i>	De

T A B L E D E S A R T I C L E S.

De la manière de gouverner sa Maison, & l'appartement séparé des Femmes,	187
Des Maisons de Ville & de Campagne,	191
De quelques Règles de conduite auxquelles on ne fait pas assez d'attention,	193
Sur les Discours qui se tiennent en nôtre présence,	197
De l'attention qu'on doit avoir à ses propres Discours,	198
Sur les devoirs de la Vie privée,	201
Sur la lecture des Livres,	204
De la manière de se conduire dans l'Usage du monde,	206
De la persévérance dans la pratique du bien,	208
De l'idée qu'on doit avoir du Monde,	210
De la Civilité & de ses devoirs,	212
De la Modération, ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choses,	215
De quelle manière il faut se comporter avec des gens de différens caractères,	218
Sur les Ouvrages d'esprit,	222
Quelques Règles particulieres de conduite,	223
<i>Recueil de maximes, de réflexions, &amp; d'exemples en matière de Mœurs,</i>	225
<i>De la connoissance des Chinois dans les autres Sciences,</i>	326
De leur Logique, }	327
De leur Rhétorique, }	
De leur Musique,	328
De leur Arithmétique,	330
De leur Géométrie,	331
Des autres parties des Mathématiques,	332
De leur Astronomie,	336
<i>Du goût des Chinois pour la Poësie, pour l'Histoire, &amp; pour les Pièces de Théâtre,</i>	359
<i>Histoire où l'on voit qu'en pratiquant la Vertu on illustre sa famille,</i>	362 Trait

TABLE DES ARTICLES.

<i>Trait d'Histoire où le crime étant d'abord absous, le Ciel, au moment qu'il triomphe, le confond, &amp; le punit avec éclat,</i>	378
<i>Trait d'Histoire où l'innocence accablée &amp; prête à succomber, vient tout à coup à être reconnue, &amp; vengée par une protection particulière du Ciel,</i>	384
<i>Autre Histoire: Tchoang tse après les bizarres obseques de sa femme, s'adonne entièrement à sa chere Philosophie, &amp; devient célèbre dans la Secte de Tao,</i>	401
<i>Tchao chi cou ell, ou le petit-Orphelin de la Maison de Tchao, Tragédie Chinoise,</i>	417
<i>De la Médecine des Chinois.</i>	461
<i>Secret du Pouls, traduit du Chinois.</i>	467
<i>Extrait du Pen tsao kang mou, c'est-à-dire, de l'Herbier Chinois, ou Histoire naturelle de la Chine pour l'usage de la Médecine,</i>	538
<i>Pen tsao ti y kiuen, premier Livre de l'Herbier Chinois, de l'origine de l'Herbier, ou Pen tsao, &amp; de tous les Herbiers anciens &amp; modernes, qui ont paru jusqu'à présent,</i>	543
<i>Extrait du Pen tsao de l'Empereur Chin nong,</i>	547
<i>Extrait du Pen tsao de Leang tao hong king, intitulé Ming y pié lou, de la préparation des remedes.</i>	558
<i>Recueil de différentes recettes employées par les Médecins Chinois pour la guérison de diverses maladies.</i>	567
<i>Du Gin feng, Plante du premier ordre dans la Médecine Chinoise; de sa nature, de ses qualitez, &amp; des différentes recettes qui apprennent l'usage qu'on en fait,</i>	567
<i>Du Thé, autre Plante qui est en usage dans la Médecine,</i>	586
<i>De l'Eléphant,</i>	595
<i>Du Chameau,</i>	598
<i>Du Hai ma, ou cheval de mer,</i>	600
<i>Du Che hiai, ou cancre pétrifié,</i>	602
<i>Du Musc,</i>	603
<i>De quelques autres Drogues employées dans la Médecine Chinoise,</i>	607
<i>De la Plante Hia tsao tong tchong, ses vertus,</i>	<i>ibid.</i>
<i>De la Plante San tsi, ses usages,</i>	609

## TABLE DES ARTICLES.

De la Rhubarbe, ses usages,	610
De la racine <i>Tang coué</i> ,	612
Du <i>Ngo kiao</i> , ses vertus,	<i>ibid.</i>
De la Cire blanche, faite par des insectes, & nommée <i>Tchang pe la</i> , c'est-à-dire, Cire blanche d'insectes, ses qualitez & ses effets,	613
Des <i>Ou poei tsé</i> , drogue Chinoise,	615
Différentes recettes où l'on employe les <i>Ou poei tsé</i> ,	619
Tablettes médecinales où dominant les <i>Ou poei tsé</i> ,	623
De l' <i>Ou kieou mou</i> , ou Arbre qui porte le Suif,	625
Qualitez & effets de la Racine d' <i>Ou kieou mou</i> ,	<i>ibid.</i>
De l'Huile d' <i>Ou kieou</i> , ses qualitez & ses effets,	626
Remede Chinois pour la Dysenterie,	627
<i>Tchang seng</i> , ou l'Art de se procurer une vie saine & longue,	631

*Fin de la Table des Articles de ce troisieme Volume.*

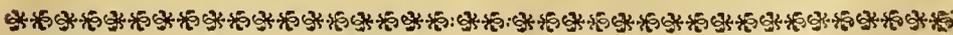




# DESCRIPTION DE LA CHINE

E T

## DE LA TARTARIE CHINOISE.



### *De la Religion des Chinois.*



Il y a trois principales Sectes dans l'Empire de la Chine. 1<sup>o</sup>. La Secte des Lettrez, qui suit la doctrine des anciens Livres, & qui régarde Confucius comme son Maître: 2<sup>o</sup>. La Secte des Disciples de *Lao kium*, qui n'est qu'un tissu d'extravagances & d'impiétez. 3<sup>o</sup>. La Secte des Idolâtres, qui adorent une Divinité nommée *Fo*, ou *Foë*, dont le culte fût transporté des Indes à la Chine environ trente-deux ans après la mort de Jesus-Christ.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.  
Diverses  
Sectes, &  
quelles  
sont les  
principa-  
les.

## 2 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

RELIGION  
DES  
CHINOIS.  
Ce que  
leurs Dis-  
ciples pro-  
mettent.

La première de ces Sectes est la seule qui fasse profession d'une étude réglée, pour s'avancer aux degrés & aux dignitez de l'Empire par la voye du mérite, de l'esprit, & des connoissances propres à la conduite des mœurs, & au gouvernement de l'Etat.

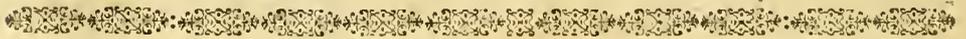
La seconde a dégénéré en une espece de magie & d'enchantement. Les Disciples de cette Secte promettent le secret de faire l'or, & de se rendre immortel.

La troisième, n'est qu'un amas de fables & de superstitions venuës des Indes à la Chine, & entretenues par les Bonzes, qui trompent les peuples sous les apparences d'une fausse piété. Ils ont introduit la créance de la Métempychose, ou transmigration des ames d'un corps à un autre, & ils la promettent plus ou moins avantageuse, à proportion qu'on sera plus ou moins libéral à leur égard.

Pour donner quelque connoissance de ces différentes Sectes, je suivrai l'ordre des tems auxquels elles ont pris naissance; & je marquerai successivement leur état dans l'esprit des peuples.

Du reste je ne rapporterai rien, qui ne soit tiré de l'Histoire Chinoise, ou que je n'aye puisé dans les Mémoires de personnes également éclairées & sinceres, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans l'Empire de la Chine, & qui se sont rendus habiles dans la Langue & dans les Sciences de cette Nation.

Je n'en parlerai même qu'en Historien, qui expose simplement les faits; & je me donnerai bien de garde d'entrer dans ces discussions, qui ont donné matière à tant de volumes, & qui ont causé des divisions, dont les suites n'ont été que trop funestes à la propagation de la Foi dans ce vaste Empire.



### *Du Culte des anciens Chinois.*

Origine  
de la Mo-  
narchie. &  
de la Ré-  
ligion des  
Chinois.

C'EST une opinion commune, & universellement reçue parmi ceux qui ont tâché d'approfondir l'origine d'un Empire aussi ancien que celui de la Chine, que les fils de Noë se repandirent dans l'Asie orientale; que quelques-uns des descendants de ce Patriarche pénétrèrent dans la Chine environ deux-cens ans après le déluge, & y fonderent cette grande Monarchie; qu'instruits par une tradition si peu éloignée, de la grandeur & de la puissance du premier Etre, ils apprirent à leurs enfans, & par eux à leur nombreuse postérité, à craindre, à honorer ce souverain Maître de l'Univers, & à vivre selon les principes de la Loi naturelle, qu'il avoit gravée dans leurs cœurs.

Livres Ca-  
noniques  
de la pré-  
miere  
Classe;  
leur con-  
tenu.

C'est de quoi l'on trouve des vestiges dans ces Livres si anciens & si respectés, que les Chinois appellent par excellence les cinq Volumes, les Livres Canoniques ou Classiques de la première Classe, qu'ils regardent comme la source de toute leur Science & de leur Morale.

Cependant ces Livres ne sont point des Traitez de Religion faits ex-  
près

près, & à dessein de l'enseigner aux peuples; ils ne contiennent qu'une partie de leur Histoire. Les Auteurs ne s'arrêtent pas à prouver ce qu'ils avancent, ils ne font que tirer les conséquences naturelles de principes déjà connus de la Nation; & ils supposent ces dogmes comme des premières vérités, qui font la base & le fondement de toutes les autres.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

C'est par la doctrine renfermée dans ces Livres, qu'on peut le mieux connoître quel est le système de Religion, que les anciens Chinois ont suivi, & quel a été le véritable objet de leur culte.

A parler d'abord en général, il paroît que le but de la doctrine des Livres Classiques, a été de maintenir la paix & la tranquillité de l'Etat, par le règlement des mœurs & l'exacte observation des loix; & que, pour y parvenir, les premiers Chinois jugerent que deux choses étoient nécessaires à observer; sçavoir, les devoirs de la Religion, & les règles du bon Gouvernement.

Leur but.

Leur culte avoit pour premier objet un Etre suprême, Seigneur & souverain Principe de toutes choses, qu'ils honoroient sous le nom de *Chang ti*, c'est-à-dire, suprême Empereur, ou de *Tien*, qui selon les Chinois signifie la même chose. *Tien*, disent les Interprètes, c'est l'Esprit qui préside au ciel, parce que le ciel est le plus excellent ouvrage produit par ce premier Principe: il se prend aussi pour le ciel matériel, & cela dépend du sujet où on l'applique. Les Chinois disent que le Pere est le *Tien* de la Famille, le Viceroi le *Tien* de la Province, & l'Empereur le *Tien* du Royaume, &c. Ils honoroient encore, mais d'un culte subordonné, des esprits subalternes, & dépendans du premier Etre, qui, selon eux, présidoient aux villes, aux rivières, aux montagnes, &c.

Premier  
objet du  
culte des  
anciens  
Chinois.

Si dès le commencement de la Monarchie ils se sont appliquez à l'Astronomie, ils ne s'étudioient à observer les astres, que pour en connoître les mouvemens, & expliquer les phénomènes du *Tien* visible, ou du ciel. On ne voit point d'ailleurs que dans ces premiers tems, ils ayent cherché à approfondir la conduite & les secrets de la nature: ces recherches trop curieuses étoient même expressément défendues, de crainte que parmi une Nation spirituelle & polie, on ne vît éclore trop aisément des opinions dangereuses, & des systèmes pernicieux au repos du Gouvernement, & à la tranquillité publique.

Leur  
Astrono-  
mie.

Pour ce qui est de leur Politique, qui consistoit à entretenir l'ordre & l'honnêteté des mœurs, elle se réduisoit à ce principe très-simple; sçavoir, que ceux qui commandent, doivent imiter la conduite du *Tien*, en traitant leurs inférieurs comme leurs enfans; & que ceux qui obéissent, doivent régarder leurs supérieurs comme leurs peres.

Leur Poli-  
tique.

Mais ce *Chang ti*, ou ce *Tien*, qui étoit l'objet de leur culte, le régardoient-ils comme un Etre intelligent, comme le Seigneur & l'Auteur du ciel, de la terre, & de toutes choses? Et n'est-il pas vraisemblable que leurs vœux & leurs hommages s'adressoient au ciel visible & matériel, ou du moins à une certaine vertu céleste déstituée d'intelligence, & inséparable de la matière identifiée au ciel? J'en laisse le jugement au Lecteur, & je me contente de rapporter ce que les Livres Classiques nous apprennent.

#### 4 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

RELIGION  
DES  
CHINOIS.  
Leur idée  
du premier  
Etre,  
nommé  
*Tien*.

Vœux  
solemnels  
qu'on lui  
adresse  
dans les  
calamitez  
publiques.

On y voit surtout dans un de leurs Livres Canoniques nommé *Chu king*, que ce *Tien*, ce premier Etre, l'objet du culte public, est le principe de toutes choses, le pere des peuples, le seul indépendant, qui peut tout, qui n'ignore rien de ce qui est le plus caché, pas même le secret des cœurs; qu'il veille à la conduite de l'Univers; que les divers événemens n'arrivent que par ses ordres; qu'il est saint, sans partialité, uniquement touché de la vertu des hommes, souverainement juste, punissant avec éclat le crime jusques sur le Trône qu'il renverse, & sur lequel il place celui qui lui plaît; que les calamitez publiques sont des avertissemens qu'il donne pour la réformation des mœurs; que la fin de ces maux sont des traits d'une justice miséricordieuse, comme, par exemple, lorsqu'il arrête les grands dégâts causez sur les moissons & sur les arbres par un furieux ouragan, aussitôt qu'un illustre innocent, un Prince *Tcheou kong* est rappelé de son exil, justifié de la calomnie, & rétabli dans sa première dignité.

On y voit des vœux solemnels qu'on fait à ce Maître suprême, pour obtenir de la pluye dans une longue sécheresse, ou pour la guérison d'un digne Empereur, dont la vie est désespérée; & ces vœux, à ce que rapporte l'histoire, sont exaucez. On y reconnoît que ce n'est pas par un effet du hasard qu'un Empereur impie a été écrasé de la foudre, mais que c'est une punition visible du Ciel, & tout-à-fait extraordinaire pour les circonstances.

Les divers événemens ne s'attribuent pas seulement au *Tien*, lorsqu'ils arrivent; on n'en parle pas seulement dans les occasions où le vice est abattu & puni; mais on compte qu'il le fera un jour, on en menace dans le tems même que le crime prospere. On voit par les discours de ces premiers Sages de la Nation, qu'ils ont cette persuasion intime, vraie ou fausse, peu importe, que le *Tien* par des prodiges, ou par des phénomènes extraordinaires, avertit des malheurs prochains, dont l'Etat est menacé, afin qu'on travaille à réformer ses mœurs; parce que c'est le plus sûr moyen d'arrêter la colere du Ciel prête à éclater.

Il est dit de l'Empereur *Tcheou*, qu'il a réjetté toutes les bonnes pensées que le *Tien* lui a données; qu'il n'a fait nul cas des prodiges, par lesquels le *Tien* l'avertissoit de sa ruine, s'il ne réformoit ses mœurs: & lorsqu'il est fait mention de l'Empereur *Kié*; s'il eût changé de conduite, dit-on, après les calamitez envoyées d'en-haut, le Ciel ne l'auroit pas dépouillé de l'Empire.

On y rapporte que deux grands Empereurs, fondateurs de deux puissantes Dynasties, respectez l'un & l'autre de la postérité pour leurs rares vertus, ont eu de grands combats intérieurs, lorsqu'il a été question de monter sur le Trône. D'un côté ils y étoient sollicités par les Grands de l'Empire & par le Peuple, & peut-être même par des raisons secretes d'ambition, difficiles à démêler d'avec les autres motifs spécieux. D'un autre côté, ils étoient retenus par le devoir & la fidélité qu'un sujet doit à son Prince, quoique très-hai, & très-haïssable.

Ces combats intérieurs, cette incertitude qui troubloit leur conscience, étoient l'effet de la crainte qu'ils avoient de déplaire au *Chang ti*, soit

en

en prenant les armes, comme on les en pressoit; soit en refusant de les prendre, pour délivrer le Peuple de l'oppression sous laquelle il gémissoit, & pour arrêter l'affreux débordement des crimes; & ils reconnoissoient par là qu'ils dépendoient d'un maître, qui défend l'infidélité, qui hait la tyrannie, qui aime les peuples en pere, & qui est le protecteur des opprimez.

RÉLIGION  
DES  
CHINOIS.

Presque à toutes les pages des Livres Classiques, & surtout du *Chu king*, on ne cesse d'inspirer cette juste crainte, comme le frein le plus propre à retenir les passions, & le remede le plus sûr au vice.

On y voit encore quelle idée ces Princes s'étoient formez de la justice, de la sainteté, & de la bonté du Maître souverain. Dans des tems de calamité publique, ils ne se contentoient pas d'adresser des vœux au *Tien*, & de lui offrir des sacrifices; ils s'appliquoient encore à rechercher avec soin les défauts secrets & imperceptibles, qui avoient pû attirer ce châtement du *Tien*; ils examinoient s'il n'y avoit point trop de luxe dans leurs habits, trop de délicatesse dans leur table, trop de magnificence dans leur train & dans leur palais; & ils songeoient à se réformer.

Idée de la  
justice de  
la sainteté  
& de la  
bonté du  
*Tien*.

Un de ces Princes avoit de bonne foi, qu'il n'a pas suivi les pensées salutaires que le *Tien* lui a données. Un Empereur se reproche vivement quelque inapplication aux affaires, & trop d'ardeur pour des amusemens d'eux-mêmes innocens, & il regarde ces défauts comme capables de lui attirer la colere du *Tien*. Il reconnoît humblement que c'est-là la source des malheurs publics.

Dans le Livre Canonique appelé *Tchun tsiou*, on parle des malheurs d'un Prince, comme d'autant de punitions du *Tien*, qui pour comble de châtement le rendoit insensible à ses disgraces.

Le *Chu king* parle souvent d'un Maître qui préside au gouvernement des Etats, qui a un empire parfait sur les volontez des hommes pour les amener à ses fins de sagesse & de justice, qui punit & récompense les hommes par d'autres hommes, sans blesser leur liberté.

Cette persuasion étoit si commune, que des Princes naturellement jaloux de leur propre gloire, ne s'attribuoient en rien le succès de leur sage gouvernement, mais le rapportoient à ce souverain Maître, qui gouverne l'Univers: c'est ce que fait voir l'aveu simple de l'Empereur *Siuen vang*. Il disoit aux Grands de sa Cour, que tous les sages Ministres, qui ont été si utiles à l'Etat, depuis le commencement de la Monarchie, étoient autant de précieux dons accordez par le *Tien*, en vûë de la vertu des Princes & des besoins des Peuples.

Sages Mi-  
nistres ré-  
gardez  
comme  
des dons  
du *Tien*.

Presque dès le commencement de la Monarchie, il fût réglé que l'Empereur, peu après son élévation, s'abaisseroit jusqu'à labourer quelques sillons, & que les grains que produiroit la terre cultivée par ses mains royales, seroient offerts dans le sacrifice qu'il feroit ensuite au *Tien*. On trouve dans le *Chu king* que ce même Empereur, dont je viens de parler, ayant négligé cette cérémonie, attribüé les calamitez publiques à cette négligence; & tous les Grands de sa Cour lui tiennent le même langage.

Empereurs  
doivent la-  
bourer la  
terre. Ori-  
gine de  
cette céré-  
monie; &  
usage  
qu'on fait  
du grain  
qui en  
provient.

On parle très-souvent dans les Livres Classiques de ces anciens Empe-  
reurs *Tao*, *Chun*, *Tching tang*, &c. comme de modèles que l'on doit imi-  
ter;

## 6 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

RELIGION DES CHINOIS. ter: & c'est une maxime répétée sans cesse, que le plus méchant des hommes, s'il veut se servir du secours que lui offre le *Tien*, peut atteindre à la vertu de ces Héros.

On représente dans le *Chu king* ces sages Empereurs en posture de supplians devant le *Chang ti*, pour détourner les malheurs dont leurs descendants sont menacés. Un Empereur de leur Race, déclare que ses illustres ancêtres, n'auroient pû avec tous leurs talens gouverner l'Empire, comme ils ont fait, sans le secours des sages Ministres, que le *Tien* leur avoit donné.

Attributs qu'ils donnent au *Chang ti*; son culte.

Ce qui est encore à remarquer, c'est qu'ils n'attribuent rien au *Chang ti*, qui ne soit de la décence, & qui ne convienne au souverain Maître de l'Univers. Ils lui attribuent la puissance, la providence, la science, la justice, la bonté, la clémence: ils l'appellent leur Pere, leur Seigneur: ils ne l'honorent que par un culte & des sacrifices dignes de la Majesté suprême, & par la pratique des vertus; ils assurent que tout culte extérieur ne peut plaire au *Tien*, s'il ne part du cœur, & s'il n'est animé des sentimens intérieurs.

Il est dit dans le *Chu king*, que le *Chang ti* est infiniment éclairé; qu'il voit du haut du ciel tout ce qui se fait ici-bas; qu'il s'est servi de nos parens pour nous transmettre par le mélange du sang, ce qu'il y a en nous d'animal & de matériel; mais qu'il nous a donné lui-même une ame intelligente & capable de penser, qui nous distingue des bêtes; qu'il aime tellement la vertu, que, pour lui offrir des sacrifices, il ne suffit pas que l'Empereur, à qui appartient cette fonction, joigne le Sacerdoce à la Royauté; qu'il faut de plus qu'il soit ou vertueux, ou pénitent; & qu'avant le sacrifice, il ait expié ses fautes par le jeûne & les larmes; que nous ne pouvons atteindre à la hauteur de ses pensées & de ses conseils; qu'on ne doit pas croire néanmoins qu'il soit trop élevé, pour penser aux choses d'ici-bas; qu'il examine par lui-même toutes nos actions; & qu'il a établi au fond de nos consciences son tribunal, pour nous y juger.

Obligation principale des Empereurs.

Les Empereurs ont toujours regardé comme leur principale obligation, celle d'observer les Rits primitifs, dont les fonctions solennelles n'appartiennent qu'à eux seuls, comme étant les chefs de la Nation. Ils sont Empereurs pour gouverner, Maîtres pour enseigner, Pontifes pour sacrifier; & cela, afin que la Majesté Impériale s'humilie en présence de sa Cour, dans les sacrifices qu'elle offre au nom de l'Empire au Maître de l'Univers, la suprême souveraineté de ce premier Etre brille davantage, & qu'on soit par-là plus éloigné de lui rien égalier. C'est ce qu'on lit dans *Y king*, & dans le *Chu king*.

L'Empereur, y est-il dit; est le seul à qui il soit permis de rendre publiquement cet hommage solennel au *Chang ti*: le *Chang ti* l'a adopté pour son fils; il l'a établi sur la terre le principal héritier de sa grandeur; il l'arme de son autorité; il le charge de ses ordres; il le comble de ses bienfaits. Pour sacrifier au premier Etre de l'Univers, il ne faut pas moins que la personne la plus élevée de l'Empire. Il faut qu'il descende de son Trône, qu'il s'humilie en la présence du *Chang ti*, qu'il attire ainsi les bé-

né-



Explication des Lettres & Marques sur le Plan du TIENTANG.

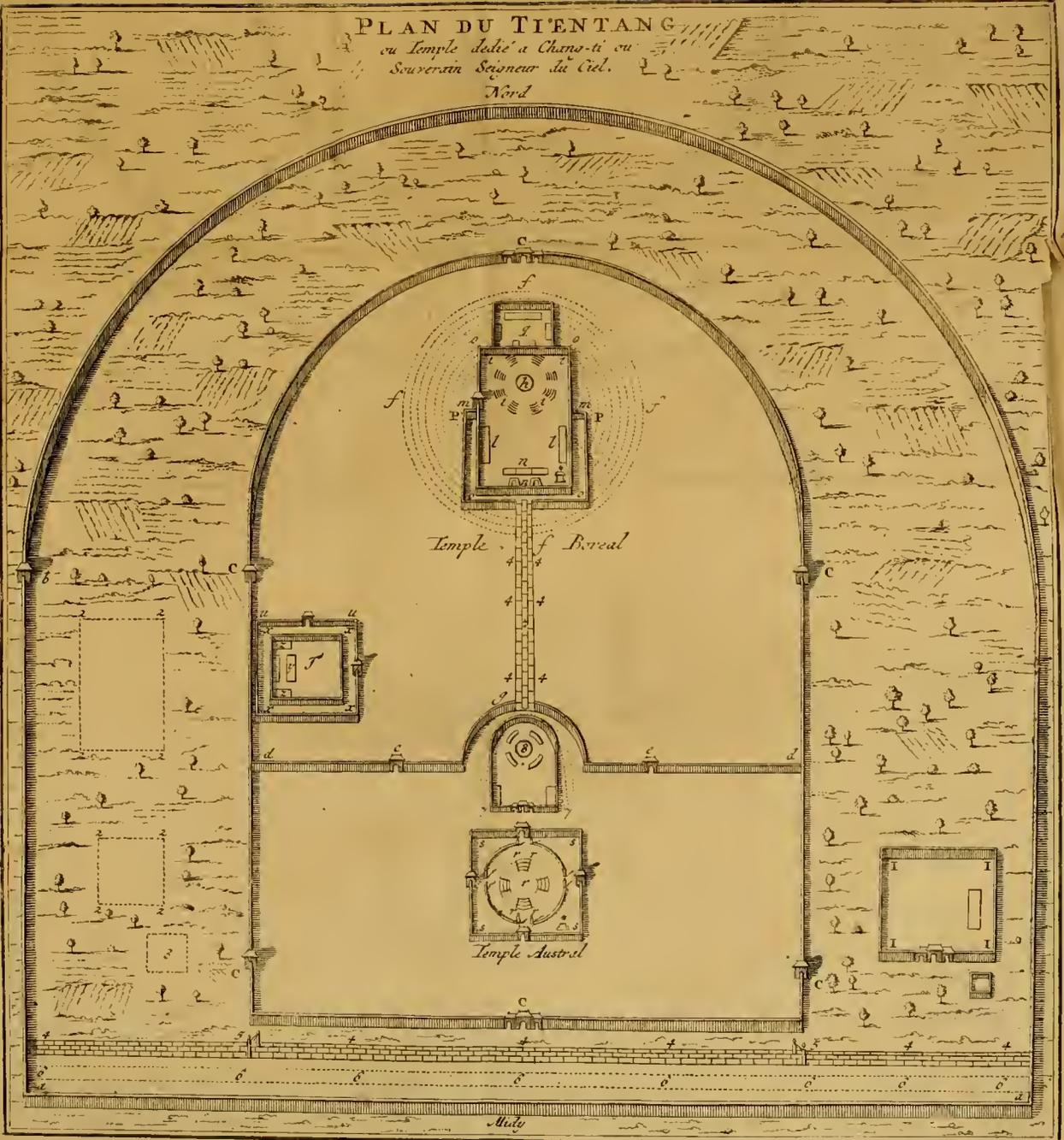
- a. a. Enceinte extérieure d'environ une lieue de circuit.
- b. Porte de l'Enceinte extérieure. Cette porte est unique.
- c. c. c. c. c. Enceinte intérieure, avec six Portes.
- d. d. Muraille de séparation qui coupe l'enceinte intérieure en deux espaces, l'un au Nord, l'autre au Midy.
- e. e. Portes de communication de ces deux espaces.
- f. f. f. f. Temple Boreal, dans un Boccage de vieux Cyprès.
- g. Chemin Roial pavé.
- h. Temple en forme de Rotonde avec un Toit à trois étages. Chaque toit est de couleur différente: le supérieur est bleu celeste, le moyen est jaune, & l'intérieur est Vert.
- i. i. i. i. Massif rond à trois étages, avec huit escaliers de 28 degrés chacun.
- l. l. Salles laterales pour la Musique & pour les Vases sacrez.
- m. m. Portes laterales.
- n. Salle percée en Porte, avec une seconde Porte vis à vis.  
\* Autel pour l'Holocauste.
- o. o. Enceinte intérieure du Temple Boreal.
- p. p. Enceinte extérieure du Temple Boreal.
- q. Salle où Temple, où se conserve la Tablette où est écrit le nom du Seigneur du Ciel, HOANG-TIEN CHANG-TI. Cette Salle à une enceinte particulière avec deux Batimens qui l'accompagnent, & une porte au midy.
- r. r. r. r. r. Massif rond à trois étages & ses escaliers semblables au Massif du Nord. Sur ce Massif on dresse une Tente pour placer la Tablette de *Chang-ti*, devant laquelle l'Empereur Sacrifie, &c.
- f. f. f. f. Deux Cours avec leurs enceintes, l'une quarrée & l'autre ronde, aiant chacune quatre portes.  
\* Autel pour l'Holocauste.
- T. *Tchai-cong*, où Palais de retraite & de penitence pour le jeune Imperial de trois jours.
- u. u. Enceinte extérieure avec un Fossé & deux Portes.
- x. x. x. x. Enceinte intérieure.
- y. Appartement de l'Empereur.
- z. z. Etuves où Bains pour les purifications.
- 1. 1. 1. 1. Lieu où l'on ferre les Parasols, Bannieres, Enseignes & cent sortes d'Instrumens, qui accompagnent l'Empereur dans sa marche solemnelle.
- 2. 2. 2. 2. } Demeure des Musiciens où joueurs d'instrumens, entretenus  
2. 2. 2. 2. } au nombre de plus de cinq cens, pour la solemnité du Sacrifice Imperial.
- 3. Lieu destiné pour tuer & preparer les Victimes du Sacrifice.
- 4. 4. 4. 4. 4. 4. Grand Chemin Pavé.
- 5. 5. Deux Arcs de Triomphe.
- 6. 6. 6. 6. 6. 6. Allée de vieux Cyprès.
- 7. 7. Enceinte du lieu où l'on garde la Tablette de *Chang ti* pour le Temple Austral. Cette enceinte est dans un Boccage de Cyprès, marqués par des points.
- 8. Salle ronde sur un Massif à trois étages, où Temple où l'on garde laditte Tablette pendant le cours de l'année.



# PLAN DU TIENTANG

ou Temple dédié à Chans-ti ou  
Souverain Seigneur du Ciel.

Nord



Temple Boreal

Temple Austral

Midy

nédictions du Ciel sur son Peuple, & qu'il fasse monter les vœux de son Peuple jusqu'au Ciel.

Ce culte & ces sacrifices se perpétuerent durant plusieurs siècles; & l'Histoire Chinoise ne laisse point ignorer, avec quel zèle les Empereurs de chaque Dynastie honoroient le souverain Maître de l'Univers. Je continuerai de rapporter ici ce que nous en apprennent les Livres Clafiques.

*Fo hi*, qu'on croit avoir été contemporain de *Phaleg*, fût un de ces Chefs de Colonie, qui vint s'établir à cette extrémité de l'Orient, & qui est reconnu pour le Fondateur de la Monarchie Chinoise (a). Il n'eût rien plus à cœur que de donner des marques publiques de son respect religieux pour le premier Etre. Il nourissoit dans un parc domestique six sortes d'animaux, pour servir de victimes dans les sacrifices, qu'il offroit solennellement deux fois l'année, aux deux Solstices. Alors les Tribunaux vaquoient, & les Boutiques étoient fermées: il n'étoit pas même permis d'entreprendre ces jours-là aucun voyage. On ne devoit songer qu'à s'unir en esprit au Prince, pour honorer le *Chang ti*. Le Livre intitulé *Li ki*, appelle ces deux solemnitez, les Fêtes de la reconnoissance envers le *Tien*.

*Chin nong*, qui succéda à *Fo hi*, enchérit sur sa piété: il ne se contenta pas des sacrifices des deux Solstices; il en institua deux autres aux Equinoxes. L'un à l'Equinoxe du Printems, pour intéresser le *Chang ti* en faveur de la culture des terres: l'autre à l'Equinoxe de l'Automne après la récolte des fruits, dont il faisoit recueillir la dîme, & en offroit les prémices au *Chang ti*. Et comme *Fo hi* avoit nourri six sortes d'animaux aux usages des sacrifices; *Chin nong*, par une pieuse émulation, voulut cultiver de ses propres mains le champ, d'où l'on tiroit le bled & les fruits pour ces mêmes sacrifices.

*Hoang ti*, qui monta sur le Trône après la mort de *Chin nong*, fit encore paroître plus de zèle que son prédécesseur. Dans la crainte que le mauvais tems n'empêchât de faire les sacrifices ordinaires à l'air & sur un gazon champêtre, comme c'étoit la coutume; il fit bâtir un grand Edifice, afin qu'on pût y offrir à couvert les sacrifices dans toutes les saisons, & instruire le Peuple de ses principaux devoirs.

L'Impératrice *Loui tson*, femme de *Hoang ti*, se chargea de nourrir des vers à soie, & de travailler les étoffes propres aux ornemens qui convenoient dans ces solemnitez. Hors de la porte du Sud étoit un vaste enclos de terres labourables, où se recueilloient le bled, le ris, & les autres fruits destinez aux sacrifices, & hors de la porte du Nord on trouvoit un autre grand enclos rempli de mûriers, où l'on nourissoit quantité de vers à soie. Au jour que l'Empereur alloit labourer son champ avec ses principaux Courtisans, la Princesse alloit à son bocage de mûriers avec les

Dames

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

*Fo hi*,  
Fondateur  
de la Mo-  
narchie.

Solstices &  
Equinoxes  
tems desti-  
nez aux  
sacrifices.

Premier  
Temple  
construit  
pour la  
commodi-  
té des  
sacrifices.

Piété de  
l'Impéra-  
trice *Loui  
tson* en-  
vers le  
*Chang ti*.

(a) Les Chinois mêmes n'ont rien de fort certain sur le tems auquel vivoit ce Prince. L'Histoire Canonique commence par l'Empereur 230.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Qualitez  
réquises  
pour par-  
venir au  
Trône  
lorsqu'il  
étoit élec-  
tif.

Musique  
introduite  
aux sacri-  
fices.

Enchan-  
teurs trou-  
blent le  
culte de  
*Chang ti*.

Nouveau  
règlement  
pour les  
sacrifices.

Dames de sa Cour, les animant par son exemple à faire les ouvrages de soye & de broderie, qu'elle destinoit au culte religieux.

L'Empire étant devenu électif, on n'élevoit au Trône Impérial que des fils de Rois, qui se distinguoient par leur sagesse, ou des Sages que les Rois avoient associez au gouvernement: mais le choix ne tomboit que sur ceux qui remplissoient avec le plus de respect les devoirs de la Religion. Il est de l'honneur du Trône, dit-on dans le *Chu king*, que celui que le *Chang ti* s'associe pour gouverner les hommes, représente ses vertus sur la terre, & qu'il en soit la plus parfaite image.

C'est ce seul motif qui fit consentir *Hoang ti* à avoir son fils pour successeur, avec le titre de *Chao bao*, c'est-à-dire, de jeune *Fo bi*; parce que dès sa tendre jeunesse, il avoit été le fidèle imitateur des vertus du premier Fondateur de l'Empire, *Tai bao fo bi*.

La suite fit voir qu'on ne s'étoit point trompé dans ce choix. Il augmenta la pompe & la célébrité des sacrifices offerts au *Chang ti*, par la symphonie & les concerts de Musique. Son règne fût paisible & tranquille: mais les dernières années furent troublées par le complot de neuf *Tchu heou*, ou Princes feudataires, qui tâcherent de déranger dans le culte religieux, & dans le gouvernement de l'Etat, ce beau système de subordination établi par les premiers Rois.

A la crainte du *Chang ti* ils voulurent substituer la crainte des Esprits: ils eurent recours à la magie & aux enchantemens; ils infestèrent les maisons de malins esprits, & effrayèrent les peuples par leurs prétextes. Le Peuple assemblé dans le Temple aux jours solennels que l'Empereur y venoit sacrifier, le faisoit retentir de ses clameurs, en demandant tumultuellement qu'on sacrifiât pareillement à ces Esprits. La mort surprit l'Empereur dans ces tems de troubles; & quoiqu'il eût laissé quatre fils, on leur préféra *Tchuen bio*, neveu de *Hoang ti*, qui fût déclaré Empereur.

Ce Prince commença par exterminer la race de ces neuf Enchanteurs, qui avoient été les principaux auteurs du tumulte: il remit le calme dans l'esprit des peuples, & rétablit l'ordre des sacrifices.

Ayant réfléchi sur l'inconvénient qu'il y avoit d'assembler un Peuple actif & remuant, dans le lieu même où l'Empereur venoit sacrifier, il sépara le lieu de l'instruction, de celui des sacrifices. Il établit deux Grands-Mandarins pour y présider, & il les choisit parmi les enfans du défunt Empereur. L'un étoit chargé de tout le cérémonial; & l'autre veilloit à l'instruction du Peuple.

Il régla pareillement le choix qui se feroit des victimes: il ordonna qu'elles ne fussent ni mutilées, ni estropiées; qu'elles fussent de l'espece des six animaux marquez par *Fo bi*; qu'elles fussent bien engraisées, & d'une couleur propre aux quatre saisons, où l'on faisoit ces quatre sortes de sacrifices: enfin il régla jusqu'à leur âge, & leur grandeur.

*Ti ko*, neveu de *Tchuen bio*, fût de même élevé à l'Empire par les suffrages de tous les Ordres de l'Etat. Il ne s'appliqua pas moins que son oncle, au culte du *Chang ti*, & à l'observation religieuse des cérémonies. On trouve dans les fastes de ce Prince, & dans la tradition autorisée par les





*Explication des Lettres sur le Plan du TITANG.*

- A. A. A. A. Enceinte extérieure dont un côté est d'environ deux cents pas.
- B. B. B. B. Enceinte intérieure. Cette Enceinte à deux Portes, l'une au Nord, & l'autre à l'Occident. La première Enceinte n'a qu'une Porte: elle est à l'Occident.
- C. Massif carré dont un côté n'a gueres que trente pieds de long. On y monte par quatre escaliers de cinq ou six marches seulement. Sur ce Massif, uniquement le jour du Sacrifice, on dresse une Tente quarée pour placer la Tablette de CHANG-TI, avec l'inscription de *Souverain Maître de la Terre*.
- D. D. D. D. Petits Massifs de pierre placez aux côtes du grand, & dédiés aux Genies tutulaires des Montagnes, des Rivières, &c.
- E. E. E. E. } Deux Cours avec leurs Enceintes & Portes en forme  
F. F. F. F. } d'Arcs de triomphe, qui regardent les quatre Regions.
- G. Salle où Temple, où l'on garde pendant le cours de l'année, la Tablette de CHANG-TI.
- H. H. Salles laterales du Temple.
- I. Porte du Temple.
- L. *Chin-fang*, où Magasin sacré, où l'on serre tous les Vases & instrumens destinez à l'usage des Sacrifices.
- M. *Tchai-cong*, où Palais de retraite & de penitence.
- N. Demeure des Mandarins qui gardent ce Temple.
- O. O. O. O. Boccage quarée de vieux Cypres.



les *King*, que l'Impératrice *Yuen kiang*, qui étoit stérile, accompagnant l'Empereur à un sacrifice solennel, demanda des enfans au *Chang ti* avec tant de ferveur, qu'elle conçût presqu'au même tems; & que dix mois après sa priere, elle mit au monde un fils nommé *Heou tse*, qui fût la tige d'une glorieuse postérité, & célèbre par un grand nombre d'Empereurs, que sa famille donna à la Chine.

Il y eût lieu de s'étonner qu'un Prince aussi sage que *Ti ko*, ne choisît point pour son successeur à l'Empire, ni cet enfant de prieres, ni *Tao* qu'il avoit eu de la seconde Reine *Kin tou*, ni *Ki lié* fils de la troisième Reine *Kien tié*; & qu'il préférât à de jeunes Princes déjà si estimables par leur vertu, son autre fils nommé *Tchi*, qu'il avoit eu de la quatrième Reine *Tchang y*, en qui l'on ne remarquoit aucune qualité digne du Trône: aussi ne l'occupait-il pas longtems.

On lit dans le Livre intitulé *Cang kien* \*, que la providence du *Chang ti* veilloit au bien de l'Etat, & que ce fût par ses ordres, que le suffrage unanime des peuples déposa ce mauvais Prince, pour mettre le vertueux *Tao* en sa place, qui joignit à la qualité d'Empereur celle de Législateur, & qui devint le modèle de tous les Princes ses successeurs. L'*Y king* rapporte que pendant les soixante premières années de son règne, il n'auroit jamais pû porter, comme il fit, les Sciences au plus haut point de perfection, sans l'assistance extraordinaire du *Tien*.

À la soixante-unième année le Peuple se multipliait, & les plus belles campagnes étant toutes couvertes d'eaux qui s'y étoient ramassées, & que quelques-uns croyent être des restes du déluge, le grand *Tu* s'appliqua à faire écouler les eaux dans la mer, à applanir les terres éboulées, & à les partager entre les peuples.

Neuf ans après ce grand Empereur songea à s'affocier au gouvernement de l'Empire, un Sage qu'il pût faire son successeur. „ Je ne trouve aucun „ mérite dans mes neuf enfans, dit-il à ses Ministres: cherchez-moi quel- „ qu'un, n'importe en quelle famille, pourvu qu'il soit véritablement sa- „ ge, & d'une vertu éprouvée. ”

On lui suggéra un jeune homme de la campagne nommé *Chun*, qui étant continuellement en butte aux mauvais traitemens d'un pere, d'une mere, & de son frere aîné, n'en étoit que plus respectueux envers ses parens, & souffroit toutes leurs injures & leurs mauvais traitemens, avec une douceur & une patience, que rien ne pouvoit altérer.

„ Voilà l'homme que je cherche, dit *Tao*; lui seul est capable de main- „ tenir l'ordre & la paix dans la famille Impériale, & de régler sur ce „ modèle toutes les familles de ce vaste Empire. ” Il éprouva encore pendant trois ans sa vertu, & ensuite il le fit son gendre, son associé à l'Empire, & son unique héritier, à l'exclusion de tous les Princes de son sang, & même malgré les représentations de *Chun*, qui ne se croyoit pas les qualitez nécessaires pour être à la tête d'un si grand Empire.

Dès qu'il fût en possession du Trône, sa première fonction, dit le *Chu king*,

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Progrès  
des Scien-  
ces sous  
l'Empe-  
reur *Tao*.

Sage  
choix  
d'un suc-  
cesseur.

Établisse-  
ment de

\* C'est-à-dire, Histoire générale.

RE'LIGION  
DES  
CHINOIS.  
quelques  
Loix.  
Création  
des Man-  
darins.

*king*, fût d'en aller rendre un hommage folemnel au *Chang ti*; après quoi il dressa ces sages Loix, qui sont le fondement, sur lequel est appuyé le gouvernement de l'Empire. Il créa des Mandarins, il donna de beaux préceptes sur les cinq principaux devoirs du Roi & des sujets, du pere & de ses enfans, du mari & de sa femme, des aînez & des cadets, & des amis entr'eux; ensorte que depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chacun sçavoit à qui immédiatement il devoit commander ou obéir.

Son exemple donna un grand poids à ses préceptes. A voir sa respectueuse soumission envers *Tao*, qu'il regardoit comme son pere & son maître, il n'y avoit personne qui ne se sentît porté à exécuter ses sages Loix. Il sembloit, dit le *Chu king*, que le *Chang ti* s'étoit fait lui-même Collègue de *Chun*; & que, pour faire réussir ses desseins, il lui eût laissé diriger à son gré sa toute-puissance.

*Tao* ne mourut que vingt-huit ans après l'adoption de *Chun*. Le regret d'avoir perdu un si grand Prince, fût universel dans tout l'Empire. *Chun* se trouvant seul maître, partagea les emplois entre plusieurs Sages, dont il voulut éprouver les talens. A l'exemple d'*Tao*, il ne choisit point un successeur dans sa famille: son choix tomba sur le sage *Tu*, & eût l'approbation générale.

Eloges que  
le *Li ki*  
donne à  
l'Empe-  
reur *Chun*.

O l'aimable *Chun*, s'écrie le *Li ki*! vit-on jamais un meilleur Prince? Pendant sa vie, il n'eût à cœur que le bien public; & à sa mort, loin de consulter la chair & le sang, & de placer son fils sur le Trône, comme l'amour paternel l'en sollicitoit, il ne songea qu'aux intérêts de son peuple: il fait voir qu'il en est le vrai pere, en lui donnant dans la personne du sage *Tu*, un autre lui-même, & un digne héritier de son affection pour les peuples.

Sages éta-  
blissemens  
de l'Empe-  
reur *Tu*.

Le grand *Tu* n'eût garde d'oublier un devoir qu'il regardoit comme capital; le culte du *Chang ti* ne fût jamais plus florissant que sous son règne: il songea même à prévenir la négligence, qui pourroit refroidir le zèle de sa postérité: il établit des Mandarins à la Cour & dans les Provinces, comme autant de Sages, qui seroient chargez de représenter aux Empe-reurs l'obligation qu'ils ont d'honorer le *Chang ti*, & de leur donner, lorsqu'il seroit nécessaire, d'utiles enseignemens sur la pratique des neuf vertus royales.

Cette liberté qu'avoient les Sages de l'Empire, de représenter au Prince quels étoient ses principaux devoirs, fût interrompue dans la suite des tems sous le Tyran *Kié*, Prince impie & voluptueux. Il n'admit dans ses conseils que de jeunes libertins, qui fomentoient son irréligion, & le flattoient dans ses crimes.

Le Tyran  
*Kié* détrô-  
né; &  
pourquoi.

Tous les Ordres de l'Etat ne purent souffrir plus longtems sa cruauté, & le scandale de ses pernicieux exemples; ils le déposèrent de la dignité Impériale; & ce fût par lui que finit la Dynastie des *Hia*. Ils mirent sur le Trône *Tching tang* petit-fils de *Hoang ti*; & toute la raison qu'on allégua de la chute de celui-là, & de l'élevation de celui-ci; c'est que *Kié* étoit devenu un Impie, qui avoit oublié le serment qu'il avoit prêté en montant sur le Trône, de continuer le culte suprême au *Chang ti*.

La Religion fût comme la base & le fondement de l'élevation de la Dynastie des *Chang*; aussi *Tching tang* porta-t-il encore plus loin que ses prédécesseurs le culte & la crainte respectueuse du *Chang ti*. Il rétablit les Mandarins de la Cour & des Provinces, dans le droit de lui faire des rémontrances, s'il venoit à s'écarter tant soit peu de ce principal devoir.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Piété de  
son Suc-  
cesseur.

Sept années d'une stérilité générale avoient réduit le Peuple à la plus grande difette. L'Empereur, après avoir offert inutilement plusieurs sacrifices pour appaiser la colere du Ciel, résolut de s'offrir lui-même comme une victime d'expiation: il se dépouilla des ornemens de sa dignité, & partit avec les Grands de sa Cour, pour se rendre à une montagne assez éloignée de la ville, où, les pieds & la tête nuë, en posture de criminel, il se prosterna neuf fois devant le souverain Maître de l'Univers.

„ Seigneur, dit-il, tous les sacrifices que je vous ai offerts pour im-  
„ plorer votre clémence, ont été inutiles: c'est moi sans doute qui ai  
„ attiré tant de malheurs sur mon Peuple. Oserois-je vous demander ce  
„ qui a pû vous déplaire en ma personne? Est-ce la magnificence de mon  
„ palais? Est-ce la délicatesse de ma table? Est-ce le nombre de mes  
„ concubines, que les Loix néanmoins me permettent? Je vais réparer  
„ toutes ces fautes par ma modestie, par ma frugalité, par ma tempé-  
„ rance. Si cela ne suffit pas, je m'offre à vôtre justice, punissez-moi,  
„ pourvû que vous épargniez mon Peuple: faites tomber la foudre sur  
„ ma tête, pourvû qu'en même-tems vous fassiez tomber la pluye sur les  
„ campagnes, & que vous soulagiez sa misere. ” Sa priere fût exaucée, l'air se chargea de nuages; une pluye féconde arrosa les campagnes, & donna une abondante récolte.

Priere  
qu'il adres-  
se au sou-  
verain  
Maitre de  
l'Univers,  
dans une  
grande  
stérilité.

Ce fût un bonheur pour cette famille, que le grand nombre de Sages qui parurent en ce tems-là: leur principal emploi étoit d'accompagner l'Empereur aux sacrifices du *Chang ti*. Le Colao (a) *T yn* se distingua parmi ces Sages sous le règne de *Tching tang*, & de son fils *Tai kia*.

Sages, quel  
étoit leur  
principal  
emploi.

Ce ne fût que sous le Tyran *Tcheou*, que ces Sages ne furent plus écou-  
tez. Leurs rémontrances & leurs avis étoient récompensés par les plus  
cruels supplices, & souvent par la mort. On admiroit en ce tems-là la  
vertu & la sagesse de l'incomparable *Ven vang*, & de son fils *Vou vang*.  
Tous les Grands de l'Empire se réunirent pour détrôner *Tcheou*, & mettre  
*Ven vang* à sa place: celui-ci résista constamment à leurs pressantes sollici-  
tations: il se contenta d'avoir les vertus, qui font les grands Monar-  
ques, sans avoir l'ambition de le devenir. Il profita meme de la disposi-  
tion des esprits à son égard, pour les ramener à l'obéissance, qu'il croyoit  
être dûë au Tyran.

Bannis de  
la Cour  
sous le  
Tyran  
*Tcheou*.

Durant neuf ans des plus grands troubles de l'Etat, ce fût par le canal  
de ce vertueux Prince, que *Tcheou* faisoit passer ses ordres, pour être obéi  
de ses sujets: ce fût aussi par les mains de *Ven vang*, qu'il offroit les sacri-  
fices au *Chang ti*; sans cela les Princes feudataires auroient refusé d'y assis-  
ter.

Vertu de  
*Ven vang*  
respectée:  
ce que  
l'*T kingen*  
dit.

(a) Nom commun aux Ministres de l'Empire. Le nombre n'est point limité à quatre il y en a quelquefois six ou sept.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

ter. Sur quoi le Livre intitulé *T'king*, dit élégamment dans son stile énigmatique, que tous les bœufs égorgés par *Tcheou*, ne valent pas les plus viles offrandes de *Ven vang*; parce que celui-là offroit des sacrifices avec un cœur souillé de crimes, au lieu que celui-ci faisoit confister la meilleure partie de son offrande dans la pureté de son cœur.

Irrésolu-  
tion de  
*Vou vang*.

Après la mort de *Ven vang*, il fût conclu d'une voix unanime dans une assemblée générale des *Tchu heou* \*, qu'on détrôneroit le Tyran, & qu'on mettroit *Vou vang* à la tête de cette expédition. Le seul *Vou vang* parût s'opposer à cette résolution: du moins il demanda du tems, pour examiner si c'étoit effectivement l'ordre du *Tien*. Il passa deux ans entiers à délibérer; & son cœur fût agité de continuelles inquiétudes, ne sachant quel parti prendre, & craignant de s'attirer la colere du *Tien*, soit qu'il acceptât, soit qu'il refusât cette commission.

Enfin, après bien des combats intérieurs qu'il eût à soutenir, il se rendit aux prières & aux sollicitations de tout l'Empire. *Vou vang* ne se fâcha qu'une fois, dit Confucius: dès le premier combat, le Tyran mis en déroute, & abandonné des siens, courut à son palais, dressa un bucher de ce qu'il avoit de plus précieux, & s'ensevelit sous les ruines de son palais tout en feu. Ainsi finit la Dynastie des *Chang*. Tous les suffrages mirent aussitôt *Vou vang* sur le Trône, & il rétablit bientôt le Gouvernement dans son premier état.

Sa vertu  
est dou-  
teuse.

Il est vrai que l'ordre prétendu du Ciel, & le prétexte du zèle pour le bien public, qui servoient à colorer cette usurpation, n'ont pas justifié ce Prince dans l'esprit de quelques Ecrivains postérieurs. Quoique *Tching tang* & *Vou vang* ayent toujours été regardés comme de grands Empereurs & des modèles de vertu; le célèbre *Tchao can tse* prononce nettement, que la manière dont ils ont monté sur le Trône, est une tache à leur gloire; & il exalte bien davantage les Princes *Chun*, *Tu*, *Ven vang*, *Tcheou kong*, qui ayant été Collègues d'Empereurs, n'ont pris pour eux que ce qu'il y avoit de pénible dans le gouvernement.

Quoi qu'il en soit, il paroît par toute cette doctrine tirée des Livres Classiques, que depuis la fondation de l'Empire par *Fo hi*, & pendant une longue suite de siècles, l'Etre suprême, connu plus communément sous le nom de *Chang ti*, ou de *Tien*, étoit l'objet du culte public, & comme l'ame, & le premier mobile du gouvernement de la Nation; que ce premier Etre étoit craint, honoré, respecté; & que non seulement les Peuples, mais les Grands de l'Empire, les Empereurs mêmes sentoient qu'ils avoient au-dessus d'eux un Maître & un Juge, qui sçait récompenser ceux qui lui obéissent, & punir ceux qui l'offensent. C'étoit au *Chang ti* que tout se rapportoit.

Sentiment  
de Confu-  
cius tou-  
chant la  
piété filia-  
le.

De tous les Etres naturels, disoit Confucius à son Disciple *Tfeng tse*, il n'y en a point de plus estimable que l'homme; de toutes les actions des hommes, il n'y en a point de plus loüable que la piété filiale; entre les devoirs de la piété filiale, le plus indispensable c'est d'obéir avec respect aux ordres de son pe-

re:

\* Nom sous lequel on désigne les Princes feudataires.

re : mais pour lui rendre cette obéissance, rien de plus efficace que de l'affocier au *Chang ti*; c'est-à-dire, de se le représenter comme revêtu de la Majesté & de l'Autorité du Très-Haut.

*Tcheou kong* frere de *Vou vang*, reconnût bien cette dépendance abso- luë, dans laquelle les Empereurs, de meme que leurs sujets, sont à l'é- gard du *Chang ti*. Il aimoit tendrement l'Empereur son frere; & le voyant prêt de mourir à la seconde année de son règne, il se prosterna devant la Majesté suprême, pour lui demander la guérison d'un Prince, dont la vie étoit si nécessaire à l'Etat. „ C'est vous, Seigneur, lui dit- „ il, qui l'avez placé sur le Trône, & qui l'avez établi le pere des peu- „ ples; voudriez-vous nous punir par sa perte? S'il vous faut une victi- „ me, agréëz ma vie, je vous l'offre en sacrifice, pourvû que vous con- „ serviez mon Maître, mon Roi, & mon Frere ”.

*Tching vang* imita la piété de son pere, & porta sur le Trône le même respect pour le souverain Maître de l'Univers. „ Quelque élevé que je „ sois au-dessus du reste des hommes, dit-il dans le *Chu king*, je „ suis pourtant qu'un des petits sujets du *Chang ti*: puis-je me dispen- „ ser de lui rendre mes hommages? ”

*Tcheou kong* étoit son oncle, & avoit été son tuteur. L'autorité d'un si sage Ministre causa des ombrages : l'envie & la malignité de quelques Grands, monterent à un tel excès, qu'ils l'obligerent de se retirer de la Cour, & de s'exiler lui-même dans la Province de *Chan tong*. Un affreux orage, qui s'éleva alors peu de tems avant la moisson, ravagea tous les biens de la campagne. *Tching vang* ne douta pas que le *Tien* ne fût irri- té, & ne vangeât l'innocence opprimée. A l'instant il donna ses or- dres pour le rappel de *Tcheou kong*: il alla même au-devant de lui, pour honorer son retour: mais il s'arreta sur la route, pour faire sa priere au *Chang ti*, & lui représenter les besoins des peuples. Presque au même moment, un vent contraire à celui qui avoit abattu jusqu'aux plus grands arbres, les redressa, les rétablit dans leur situation naturelle, & la récol- te fût abondante.

Il est rapporté encore dans le *Chu king*, que trois Princes du sang, qui s'étoient emparez de la Régence durant la minorité de *Tching vang*, s'étant révoltez, parce qu'on l'avoit renduë à *Tcheou kong*; l'Empereur prit les armes pour les réduire, mais qu'auparavant il consulta le *Chang ti*. Le *Tien*, dit-il, ne favorise les armes des Princes, que lorsqu'ils font la guer- re par amour de la paix.

Le même esprit de religion anima le Prince *Kang vang*. Il sembloit, dit le *Chi king*, qu'il n'y avoit point d'autre Empereur à la Chine, que le *Chang ti*. La crainte du premier Etre suffisoit pour contenir les peu- ples dans le devoir. Il régna tant de bonne foi sous le gouvernement de ce Prince, & sous celui de son pere, à qui il succéda immédiatement, qu'ils n'avoient pas besoin d'intimider leurs sujets par la terreur des sup- plices: la prison étoit la seule peine qu'on imposoit aux coupables: ou en ouvroit la porte dès le matin: les prisonniers en sortoient pour aller à leur travail; & ils y rentroient le soir d'eux-mêmes, pour y passer la nuit.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Grand  
exemple  
d'amour  
fraternel.

Humilité  
de *Tching  
vang*, &  
son res-  
pect pour  
le *Chang ti*

Réligion  
de *Kang  
vang* & du  
Peuple  
pour le  
*Chang ti*.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Confiance  
& gratitude  
de envers  
le *Chang ti*

*Mo wang*  
ministre  
de la justi-  
ce du  
*Chang ti*.

L'esprit de  
la Réli-  
gion se  
perd. Pas-  
sion de  
*Hiao wang*  
pour les  
chevaux.

Tyrannie  
& orgueil  
de *Li wang*  
enfin pu-  
nis par le  
*Chang ti*.

Un Colao  
sauve la  
vie à *Suen*  
*wang*; &  
comment.

Un seul texte du *Chi king* fait connoître avec quels sentimens de confiance & de gratitude *Tchao wang* avoit coûtume de s'adresser au *Chang ti*.  
„ Réjouissez-vous, mon Peuple, dit-il un jour aux laboureurs, vous n'êtes encore qu'à la fin du Printems, & vous êtes sur le point de recueillir les fruits de l'Automne: nos champs nouvellement ensemencés, sont déjà chargés de la plus riche moisson. Graces soient rendues au *Chang ti* qui nous met si-tôt en état de jouir de ses dons. C'est pourquoi je ne veux pas attendre jusqu'à la fin de l'Automne, pour me présenter à lui, & le remercier d'une si prompte fertilité. ”

*Mo wang* son fils imita ses prédécesseurs dès qu'il fût sur le Trône. Et comme les peuples n'étoient plus retenus par la crainte de l'Etre suprême, de même que sous les régnés de *Tching wang*, & de son fils; il se régarda comme le ministre de la justice du *Chang ti*, & il étala aux yeux de ses sujets les supplices, dont leurs crimes devoient être punis. Il dit dans le *Chu king*, qu'il n'est que le ministre du Très-Haut, pour défendre l'innocent de l'oppression, & pour empêcher que le fort ne dépouille le foible.

La Religion conserva son culte extérieur sous les quatre Empereurs suivans, qui furent *Kong wang*, *Ye wang*, *Hiao wang*, & *T wang*: mais ces Princes dégénérèrent beaucoup de la vertu de leurs ancêtres; semblables, dit le *Chi king*, à ces arbres qui conservent encore un beau feuillage, mais qui, faute de culture, ne portent plus de fruits, & commencent à dégénérer de leur espece. Aussi devinrent-ils des objets de mépris, & le sujet de mille chansons satyriques. L'un d'eux (c'est *Hiao wang*) avoit tant de passion pour ses chevaux, que pour récompenser le Chef de son Ecurie, il l'éleva à la dignité de Prince de *Tsin*: il ne prévoyoit pas sans doute qu'un des descendans de ce nouveau Prince, fonderoit la famille suivante des *Tsin*, sur la ruine de celle des *Tcheou*.

*Li wang*, qui lui succéda, fût un Prince détesté à cause de son orgueil & de sa tyrannie. Le silence du *Chang ti*, dit le *Chi king*, fût une énigme: on eût dit qu'il étoit endormi contre sa coûtume: tout prospéroit à ce Prince vicieux, les peuples n'osoient souffler; les Censeurs memes de l'Empire, obligés par le devoir de leurs Charges de lui donner les avis convénables, étoient les premiers à l'entretenir dans ses crimes par de lâches adulations. Quoi donc, s'écrie l'Auteur du *Chi king*, est-ce qu'il n'y a plus de justice au ciel? L'Impie jouira-t-il paisiblement du fruit de ses crimes? Attendez, poursuit-il, & vous verrez bientôt que le *Chang ti* ne suspend les efforts de son bras tout-puissant, que pour lancer de plus rudes coups.

En effet, les peuples se souleverent contre *Li wang*, ses parens & ses proches furent mis en piéces: le Tyran ne se déroba à leur fureur que par la fuite, en s'exilant lui-même. Son fils *Suen wang* auroit éprouvé le même sort, si le fidèle *Tchao kong*, Colao de l'Empire, n'avoit substitué son propre fils à sa place, sous le faux nom de *Suen wang*, & ne l'avoit ainsi sacrifié, pour conserver la vie de l'héritier du Trône.

Surquoi le *Chi king* fait cette réflexion. On a beau s'envelopper de ténèbres

nèbres, rien n'est caché au *Chang ti*: la nuit est pour lui aussi claire que le jour: il perce dans les réduits les plus secrets, où la malignité du cœur humain voudroit se dérober à sa vûë: il est présent par-tout, & il porte sa lumière dans les détours les plus obscurs du labyrinthe impénétrable, où l'on essayeroit de se cacher.

C'est à cette occasion qu'un vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-quinze ans, nommé *Oei vou kong*, fit une Ode qu'il se faisoit chanter tous les jours à la porte intérieure de son palais. En vain, dit-il, la force humaine prétend-elle établir un Etat, si le Seigneur du ciel n'y met la main pour l'affermir? Il s'éroule à la première secouffe: c'est une eau, qui non loin de sa source va se perdre & se tarir dans le premier sable de la plaine: c'est une fleur qui s'épanouit le matin, & qui se flétrit le soir. Tout un Peuple se corrompt à l'exemple d'un méchant Roi.

*Suen vang* fût plus religieux que son pere *Li vang*. Cependant son règne fût traversé par des calamitez publiques: une année de sécheresse défolâ l'Empire. Ce Prince s'en plaint amerement dans le *Chi king*: „ A la „ vûë de ces campagnes desséchées, dit-il, comment un cœur ne seroit-il „ pas desséché de tristesse? Si le *Chang ti* qui peut tout, ne daigne pas „ jeter un regard de compassion sur moi, tandis que je lui fais le grand „ sacrifice pour la pluye, hélas! que deviendra mon pauvre Peuple? Il „ faut qu'il périsse de faim. Ne vaudroit-il pas mieux que la colere du „ Ciel tombât sur moi seul, & que mon Peuple fût soulagé? ”

Je ne pousserai pas plus loin cette énumération. Il suffit de voir, par ce que rapportent les Livres Classiques, que, pendant plusieurs siècles consécutifs, c'est-à-dire, durant plus de deux-mille ans, la Nation Chinoise a connu, respecté, & honoré par des sacrifices un Etre suprême, souverain Maître de l'Univers, sous le nom de *Chang ti*, ou de *Tien*.

Si l'on compare ces anciens Maîtres de la doctrine Chinoise, avec les anciens Sages du Paganisme, on y trouvera une grande différence: ceux-ci sembloient ne prêcher la vertu, que pour se donner sur le reste du genre humain une supériorité, qu'ils n'avoient pas du côté de la fortune: d'ailleurs ils dogmatisoient d'une manière fastueuse & pleine d'ostentation; & l'on s'appercevoit qu'ils cherchoient moins à découvrir la vérité, qu'à faire briller leur esprit: au lieu que les Maîtres de la doctrine inculquée dans les *King* \*, ce sont des Empereurs, des premiers Ministres dont la vertu donnoit un grand poids à leurs instructions, qui observoient les premiers les Loix gênantes qu'ils imposoient, & qui débitoient leur Morale, sans user de détours & de subtilitez, mais d'un air simple & naïf, d'une manière pratique, & qui tendoit à la réformation des mœurs par la voye la plus courte.

Il semble que ce seroit faire injure à ces premiers Chinois, qui ont suivi la Loi de la nature, qu'ils avoient reçûë de leurs Peres, que de les taxer d'irréligion, parce qu'ils n'avoient pas une connoissance aussi nette, & aussi distincte de la Divinité, qu'on l'a eue depuis dans le monde Chrétien.

\* On nomme ainsi les Livres Canoniques.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Ode chan-  
tée au sujet  
de la chute  
du Tyran  
*Li vang*.

Piété de  
*Suen vang*.

Différence  
des Sages  
Chinois  
d'avec  
ceux de  
l'ancien  
Paganisme.

Anciens  
Chinois  
exempts  
du repro-  
che d'irré-  
ligion.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

tien. Ne seroit ce pas trop exiger de ces anciens Peuples, que de prétendre qu'ils auroient dû être aussi instruits que nous le sommes, nous qui avons été éclairés des plus vives lumières, que Jésus-Christ, le vrai soleil de justice, est venu répandre sur la terre?

Leur Doctrine sur l'immortalité de l'ame, & sur la création.

Aussi est-il vrai de dire, que, quoique les Livres Classiques, & surtout le *Chu king*, exhortent souvent à craindre le *Tien*; quoiqu'ils placent les ames des hommes vertueux auprès du *Chang ti*; on ne voit pas qu'ils aient parlé clairement des peines éternelles de l'autre vie: de même, quoiqu'ils assûrent que le premier Etre a produit toutes choses; on ne trouve point qu'ils s'expliquent assez clairement, pour juger qu'ils aient entendu par-là une vraie création, une production précédée du néant. Mais aussi il faut avouer que s'ils ont gardé sur cela le silence, ils ne l'ont pas niée, ils ne l'ont pas donnée comme impossible; ils n'ont pas avancé, comme ont fait certains Philosophes Grecs, que la matière, dont les Etres corporels sont composés, est éternelle.

Sur l'état de l'ame.

On ne trouve pas non plus qu'ils aient parlé nettement sur l'état de l'ame; & il paroît qu'ils en avoient une idée peu exacte, & peu conforme à la vérité. Néanmoins on ne peut douter qu'ils ne crussent que les ames subsistent, lorsqu'elles cessent d'être unies au corps: certainement ils croyoient de véritables apparitions, témoin celle que rapporte Confucius.

Apparition que Confucius raconte.

Ce Philosophe racontoit à ses Disciples les plus familiers, que pendant plusieurs années, il avoit vû très-souvent en songe le célèbre *Tcheou kong* fils de *Ven wang*, à qui l'Empire étoit redevable de tant de belles instructions sur les mœurs & sur la doctrine. Et il est à remarquer que le sçavant *Tchu hi*, si distingué sous la Dynastie des *Song*, étant interrogé si Confucius vouloit parler d'un songe, ou d'une vraie apparition, répond sans hésiter, qu'il s'agissoit d'une vraie apparition. Cependant il y avoit six-cens ans que *Tcheou kong* étoit mort, lorsqu'il apparût à Confucius.

A cette occasion je rapporterai deux autres faits à peu près de même nature, dont parle l'Histoire Chinoise, qui ne sont pas moins extraordinaires.

*Kao t'fong* voit en songe son futur premier Ministre.

On lit dans le *Chu king*, que l'Empereur *Kao t'fong* ayant fait d'instances prières au *Tien* (a), pour obtenir un digne Ministre d'Etat, qui réformât les mœurs de ses sujets; le *Chang ti* lui apparût en songe, & lui fit voir distinctement le portrait de celui qu'il lui donnoit; qu'aux traits marqués dans le songe, il le fit chercher, & qu'on découvrit dans la foule du petit peuple, cet homme destiné à être premier Ministre, ou plutôt à être maître de l'Empereur & de l'Empire; que *Fou yué* (c'étoit son nom) tiré de l'obscurité & de la poussière, parla d'abord selon les maximes des anciens Sages; d'où il est aisé de juger que la doctrine qu'il enseignoit étoit commune & répandue dans tous les états de la Nation.

Tradition sur la ruine du Royaume de *T'ao*.

Des Historiens postérieurs à Confucius, ont recueilli une tradition con-

(a) *Tien*: se prend pour *Chang ti*, & *Chang ti* pour *Tien*, quand il s'agit du souverain Etre qui a créé & qui gouverne le ciel & la terre.

constante sur la ruine du Royaume de *Tfao*, arrivée à la troisième année de l'Empereur *King vang*. Un Grand de la Cour de ce Prince vit en songe les ancêtres de cette famille, qui, après avoir gémi sur ce que leurs descendants dégénéroient si fort de leurs vertus, disoient entr'eux : c'en est fait, nôtre Race va perdre la Couronne, & le pays *Tfao* ne fera plus un Etat particulier, comme il l'a été pendant l'espace de six-cens-trente-six ans. Un homme de tel nom assassina le Prince, & causera ce renversement.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Ce Seigneur fût trop frappé de cette apparition, pour la traiter de simple songe. N'ayant pû découvrir personne à la Cour de *Tfao*, qui portât le nom du traître désigné, il se contenta d'avertir le Prince de se défier d'un tel homme, s'il se présentoit à ses yeux. Le Prince profita du conseil; mais dans la fuite il négligea, & oublia peut-être un avis si important : & en effet, il arriva qu'un homme de ce nom tua le dernier des Rois de *Tfao*, & que ce pays fit ensuite partie du Royaume de *Song*.

Il est à remarquer, que si l'on trouve dans ces anciens Livres, des preuves de la connoissance, que les premiers Chinois ont eue de l'Être suprême, & du culte religieux, qu'ils lui ont rendu pendant une longue suite de siècles; on n'y apperçoit aucun vestige d'un culte idolâtrique. Cela paroît moins surprenant, lorsqu'on fait réflexion que l'Idolâtrie ne s'est répandue que lentement dans le monde; que, selon Eusebe, elle a pris naissance dans l'Assyrie, où il ne parût des Idoles que longtems après Belus, qui les y a introduites; que la Chine n'avoit aucun commerce avec les autres Nations; qu'entre ce vaste Empire & l'Assyrie, se trouvent les Indes, qui rendoient encore la communication plus difficile.

Pureté de  
la Religion  
des pré-  
miers Chi-  
nois.

D'ailleurs l'Histoire Chinoise n'auroit pas manqué d'en parler, comme elle a marqué le tems où l'Idole *Fo* fût transportée à la Chine, plusieurs siècles après Confucius. Il est vrai que du tems même de ce Philosophe, la Magie & diverses erreurs avoient infecté plusieurs esprits. Il se peut faire même qu'avant lui il se trouva parmi le peuple, & en quelques Provinces, des Idoles, & un culte superstitieux : mais c'est ce qui ne peut s'assurer sur des preuves tirées de l'Histoire; & il paroît que les Sçavans attachez à la doctrine, qu'ils avoient reçûe par tradition de leurs peres, n'y avoient aucune part.

Ce qui a beaucoup contribué à maintenir à la Chine le culte des premiers tems, & à empêcher qu'il n'y ait été tout-à-fait éteint; c'est que l'Empire, parmi ses Tribunaux souverains, en a établi un presque dès son origine, qui a une pleine autorité, pour condamner & réprimer les superstitions qui pourroient se glisser, & qui s'appelle le Tribunal des Rits.

Tribunal  
des Rits;  
pourquoi  
& quand  
établi.

Cette précaution de la politique Chinoise eût été bonne, si l'esprit humain étoit moins borné, & moins sujet à la séduction. Les plus fortes dignes n'étant que l'ouvrage des hommes, ne tiennent point contre de violentes inondations. On a vû ailleurs qu'à la Chine, presque tout le corps des Philosophes idolâtre contre ses propres lumieres, par la crainte d'un peuple amateur des Idoles, qui étoit sans frein, & trop maître dans l'Etat. L'ancienne doctrine des Chinois a toujours trouvé son appui

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

dans ce Tribunal , dont je viens de parler ; & c'est à la faveur de ses arrêts , qu'elle est restée la Secte dominante.

Les Missionnaires qui lisoient leurs arrêts , ont remarqué que les Mandarins qui composent ce Tribunal , & qui dans le particulier suivoient quelquefois certaines pratiques superstitieuses , lorsqu'ils étoient assemblez en corps pour en délibérer , les condamnoient hautement.

Ce peut bien être aussi par ce moyen que l'idée d'un premier & souverain Etre s'est conservée si longtems à la Chine , telle qu'on la voit dans les Livres Classiques : & il est certain qu'elle n'a point été défigurée , comme chez les Grecs & les Latins , par les fictions de la Poësie. On ne voit point à la Chine pendant plusieurs siècles , ce qu'on a vû chez des Nations entières , qui n'ayant de la Divinité qu'une idée grossière & imparfaite , en sont venus peu-à-peu jusqu'à honorer du nom de Dieux les Héros de leur pays.

Tablettes  
où les Chi-  
nois con-  
servent la  
mémoire  
des Empe-  
reurs &  
des grands  
Hommes.

Quelle vénération que la Nation Chinoise ait eue pour ses plus grands Empereurs , toujours constante dans son ancien culte , elle ne l'a rendu qu'au premier Etre : & quoiqu'elle marquât son estime & son respect pour la mémoire des grands hommes , qui se sont rendus recommandables par leur rang , par leur vertu , & par leurs services ; elle aimoit mieux se rappeler leur souvenir par des tablettes , que par des statues , ou par des figures ressemblantes. On s'est donc contenté d'une Tablette où étoient leurs noms , avec un court éloge , pour tenir-là leur place ; de même que quelquefois une semblable Tablette tient dans un lieu honorable la place du Magistrat , qui a fini , à la satisfaction du peuple , l'exercice de son emploi , & qui passe à un autre Gouvernement.

Confucius,  
restaureur  
de  
l'ancienne  
doctrine.

Cependant les troubles qui arriverent dans l'Empire , les guerres intestines qui le diviserent , & la corruption des mœurs , qui devint presque générale , n'étoient que trop capables de faire entièrement oublier l'ancienne doctrine. Confucius la fit revivre en donnant un nouveau crédit aux anciens Livres , surtout au *Chu king* , qu'il proposa comme la véritable règle des mœurs.

J'ai déjà parlé de l'estime que s'acquît ce Philosophe , qu'on regarde encore à présent comme le Docteur de l'Empire , & pour les ouvrages duquel on conserve la plus profonde vénération. Cependant ce fût de son tems que s'éleva la Secte des *Tao ffë*.

L'Auteur de cette Secte ne vint au monde qu'environ cinquante-deux ans avant Confucius. La doctrine superstitieuse que ce nouveau Maître enseigna , plût par sa nouveauté ; & quelque extravagante qu'elle dût paroître aux esprits raisonnables , elle trouva de l'appui auprès de quelques Empereurs , & un grand nombre de sectateurs qui la mirent en crédit.

*De la Secte des Tao fseë \**

**L**AO KIUN est le nom du Philosophe , qui inventa cette nouvelle Secte. Sa naissance , si l'on croit ce qu'en racontent ses disciples , fût des plus extraordinaires ; & , selon le rapport fabuleux qu'ils en font , il demeura pendant quatre-vingt ans dans les flancs de sa mere ; ce fût par son côté gauche qu'il s'ouvrit lui-même un passage , & qu'il vit le jour. Un si prodigieux enfantement causa peu après la mort à celle dont il avoit reçu la vie.

Auteur de cette Secte : sa naissance extraordinaire.

On a encore ses Livres , mais qui ont été , à ce qu'on croit , fort défigurés par ses disciples ; quoiqu'on ne laisse pas d'y trouver des maximes & des sentimens dignes d'un Philosophe sur les vertus , sur la fuite des honneurs , sur le mépris des richesses , & sur cette heureuse sollicitude d'une ame , qui s'élevant au-dessus de toutes les choses humaines , croit pouvoir se suffire à elle-même.

Ses Livres.

Parmi ces sentences , il y en a une qu'il répétoit souvent , surtout lorsqu'il parloit de la production de cet Univers. *Le Tao* , disoit-il , ou *la raison a produit un , un a produit deux , deux ont produit trois , & trois ont produit toutes choses*. Il semble par-là qu'il ait eu quelque connoissance de la Divinité ; mais c'étoit une connoissance bien grossiere.

La Morale de ce Philosophe & de ses disciples est assez semblable à celle de nos Epicuriens. Elle consiste à écarter les desirs véhémens , & les passions capables de troubler la paix & la tranquillité de l'ame. Selon eux l'attention de tout homme sage est de passer sa vie sans chagrin & sans sollicitude , & pour cela de bannir tout retour sur le passé , toute recherche inutile de l'avenir.

Sa Morale.

Ils prétendent que de s'agiter de soins inquiets , que de s'occuper de grands projets , que de se livrer à l'ambition , à l'avarice , & aux autres passions ; c'est travailler plus pour ses descendans , que pour soi-même ; & que c'est être insensé que d'acheter le bonheur des autres , aux dépens de son propre repos & de sa félicité ; que s'il s'agit même de son propre bonheur , il ne faut se le procurer qu'avec des soins modérez , & ne pas s'abandonner à des desirs trop violens ; parce que ce qu'on regarde comme bonheur , cesse de l'être , s'il est accompagné de troubles , de dégoûts , & d'inquiétude , & si la paix de l'ame en est tant soit peu altérée.

C'est pourquoi ceux qui faisoient profession de cette Secte , affectoient un repos , qui suspendoit , disoient-ils , toutes les fonctions de l'ame. Et comme ce repos ne pouvoit manquer d'être troublé par la pensée de la mort , ils se flatterent de trouver un breuvage , par le moyen duquel on pourroit devenir immortel. Ils s'adonnerent à la Chymie , & s'entêterent de la Pierre philosophale : ils eurent pareillement recours à la Magie , & ils

Abus qu'en ont fait ses disciples.

\* Ce terme signifie , Docteurs de la Loi.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Le désir de  
l'immorta-  
lité leur  
procure  
des sec-  
tateurs.

ils se persuaderent que , par le ministère des Démons qu'ils invoquoient , ils pourroient réüssir dans leur dessein.

L'espérance d'éviter la mort , porta un grand nombre de Mandarins à étudier cet art diabolique : les femmes surtout naturellement curieuses , & encore plus attachées à la vie , donnerent avec fureur dans ces extravagances. Enfin quelques Empereurs crédules & superstitieux , mirent en vogue cette doctrine impie , & multiplièrent beaucoup le nombre de ses sectateurs.

L'Empereur *I sin chi hoang ti* , cet ennemi juré des Lettres & des Sçavans , dont nous avons déjà parlé , se laissa persuader par ces imposteurs , qu'il se trouvoit effectivement un breuvage qui rendoit les hommes immortels , & qui s'appelloit *Tchang seng yo* (a). Il fit chercher cette ambrosie dans plusieurs Isles.

*Li ch'io kiun*, Docteur de cette Secte, enseigne la Magie à l'Empereur *Vou ti*.

*Vou ti* sixieme Empereur de la Dynastie des *Han* , se livra tout entier à l'étude des livres magiques , sous un Maître de cette Secte , nommé *Li chao kiun*. Il y en a qui prétendent que ce fût un effet de sa complaisance pour l'Impératrice , qui s'étoit attachée à cette nouvelle Philosophie , comme étant plus favorable à ses passions , au mépris de la doctrine moins commode des anciens Livres , & de Confucius , qu'elle détestoit.

On ne fût pas longtems à être informé dans les Provinces de l'inclination de l'Empereur , & de la protection ouverte , qu'il accordoit à une Secte qu'il avoit embrassée lui-même. La Cour se remplit aussitôt d'une foule innombrable de ces faux Docteurs , qui s'étoient rendus célèbres par la science magique.

Ce Prince perdit vers ce tems-là une des Reines qu'il aimoit éperdument , & il étoit inconsolable de sa perte. Un de ces imposteurs , par ses prestiges & ses enchantemens , fit paroître aux yeux du Prince la Reine défunte ; & cette apparition , dont il fût surpris & effrayé , l'attacha encore plus fortement aux impiétez de la nouvelle Secte. Il prit plusieurs fois le breuvage d'immortalité : mais enfin il s'aperçût qu'il n'en étoit pas moins mortel ; & se voyant sur le point d'expirer , il déplora trop tard sa folle crédulité.

Culte public rendu au Démon.

La nouvelle Secte ne souffrit aucun préjudice de la mort de l'Empereur : elle trouva des protecteurs dans les Princes de la même Dynastie. Deux des Docteurs les plus célèbres , furent autorisez à maintenir le culte , qui se rendoit au Démon dans ce grand nombre de Temples , déjà répandus par tout l'Empire. Ces faux Docteurs distribuoient de tous côtez , & vendoient bien cher de petites images , où étoient représentez cette foule d'esprits & d'hommes , qu'ils avoient placez au rang des Dieux , & qu'ils nommoient *Sien gin* , c'est-à-dire , immortels.

Titre de *Tien seë* donné aux ministres

La superstition s'accrût de telle sorte , que sous les Empereurs de la Dynastie des *Tang* , on donna aux ministres de la Secte , le titre honorable de *Tien seë* , c'est-à-dire , de *Docteurs célestes*. Le Fondateur de cet-

(a) Voici l'étymologie & la composition de ce mot, *yo*, signifie médecine. *Tchang*, éternelle. *Seng*, vie.

cette Race , éleva un Temple superbe à *Lao kiun* ; & *Hiuen t'fong* , sixieme Empereur de la même Dynastie , fit porter avec pompe sa statue dans son palais.

Les successeurs de ce Chef de la Secte , sont honorez pour toujours de la dignité de Grands-Mandarins ; & ils résident dans une bourgade de la Province de *Kiang si* , où ils ont un palais magnifique. On y voit un grand concours de peuples , qui s'y rendent des Provinces voisines , pour demander des remedes à leurs maux , ou pour apprendre leur destinée , & ce qui doit leur arriver dans la suite de leur vie. Ils reçoivent du *Tien seë* un billet rempli de caractères magiques , & ils s'en retournent bien contens , sans plaindre l'argent que leur coûte cette faveur singuliere.

Mais ce fût principalement sous l'empire des *Song* , que les Docteurs de cette Secte se fortifierent davantage. *Tchin t'fong* , troisieme Empereur de cette Dynastie , se laissa ridiculement surprendre à leurs fourberies & à leurs prestiges. Ces imposteurs avoient , pendant une nuit obscure , suspendu à la principale porte de la Ville Impériale , un Livre rempli de caractères & de formules magiques , par lesquelles ils invoquent les Démons ; & ils publierent que ce Livre étoit tombé du ciel. Le Prince crédule alla par vénération le chercher à pied ; & après l'avoir reçu avec le plus profond respect , il le porta en triomphe dans son palais , & l'enferma dans un coffre d'or , où il le conserva précieusement.

Ce furent ces *Tao seë* qui introduisirent dans l'Empire cette multitude d'Esprits jusqu'alors inconnus , qu'ils honorerent comme des Divinitez indépendantes de l'Etre suprême , & à qui ils donnerent le nom de *Chang ti*. Ils érigerent meme des anciens Rois en autant de Dieux qu'ils invoquerent.

*Hoei t'fong* huitieme Empereur de la dix-neuvieme Race des *Song* , porta la superstition jusqu'à donner le nom de *Chang ti* , ou de Maître suprême , à un Docteur de cette Secte nommé *Chang y* , qui s'étoit fait une grande réputation sous la Dynastie des *Han*. Jusques-là les Idolâtres memes avoient toujours distingué le *Chang ti* des autres Divinitez. Aussi un *Colao* célèbre , qui a imprimé sur cette matière , attribüë-t-il à cette impiété , l'extinction & la ruine entiere des *Song*.

Cette Secte abominable se fortifia de plus en plus avec le tems , & par la protection des Princes que je viens de nommer , & par les passions des Grands qu'elle flattoit , & par les impressions d'admiration ou de terreur , qu'elle faisoit sur les Peuples. Les pactes de leurs ministres avec le Démon , les sorts qu'ils jettoient , les surprénans effets de leur art magique , infatuerent la plûpart des esprits ; & on les voit encore aujourd'hui extrêmement prévenus en leur faveur. On appelle assez ordinairement ces imposteurs , pour guérir les maladies , & pour chasser les Démons.

Ils sacrifient à cet Esprit de ténèbres trois sortes de victimes ; un cochon , un poisson , & une volaille : ils enfoncent un pieu en terre , & c'est souvent un fortilège : ils tracent sur du papier des figures bizarres ,

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

de la Secte  
de *Lao  
kiun* : Ses  
successeurs  
déclarez  
Grands-  
Mandarins  
héréditaires.

Crédulité  
de l'Empe-  
reur *Tchin  
t'fong*.

Les *Tao  
seë* intro-  
duisent le  
culte des  
Esprits &  
des anciens  
Rois.

Impiété de  
l'Empe-  
reur *Hoei  
t'fong*.

Sacrifices  
que les *Tao  
seë* font au  
Démon.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

accompagnant les traits de leur pinceau de grimaces & de cris horribles : ils font un tintamare affreux de chaudrons & de petits tambours : quelquefois, pour punir la vie criminelle des Chinois, Dieu permet qu'ils réussissent : quelquefois aussi tout leur fracas ne produit nul effet. Ils savent néanmoins se concilier du respect & de l'autorité par leurs enchantemens, & par le secours que le Démon leur prête, pour tromper & séduire ces pauvres aveugles.

Dévin.

On voit à la Chine un grand nombre de scélérats vendus à ces ministres d'iniquité, qui font le métier de Dévins. Bien qu'ils n'ayent jamais vu celui qui les consulte, ils lui disent son nom, & tout le détail de sa famille ; comment sa maison est située ; combien il a d'enfans, leurs noms, & leur âge ; & cent autres particularitez, que le Démon peut savoir naturellement, mais qui surprennent étrangement des esprits foibles & crédules, tels qu'est souvent le peuple Chinois.

Prodiges  
qu'ils font.

On voit ces Dévins, après avoir invoqué les Démons, faire paroître en l'air les figures du Chef de leur Secte & de leurs Idoles : d'autrefois ils font écrire un pinceau de lui-même, sans qu'on le touche ; & ce que le pinceau trace sur le papier, ou sur du sable, est la réponse à ce qu'on souhaite de savoir : ou bien ils font passer en revêtue tous les gens d'une maison dans un chaudron plein d'eau, & ils y font voir les changemens qui doivent arriver dans l'Empire, & les dignitez imaginaires où seront élevez ceux qui embrassent leur Secte ; enfin ils prononcent des paroles mystérieuses, & qui n'ont aucun sens : ils jettent des sortilèges sur les maisons & sur les personnes ; & rien n'est plus fréquent que d'entendre de ces sortes d'histoires. Il est vraisemblable que la meilleure partie n'est qu'illusion ; mais aussi il n'est guères croyable que tout le soit, & qu'il n'y ait réellement plusieurs effets, qu'on ne doit attribuer à la puissance du Démon (a).

### De la Secte de Fo ou Foë.

Nouvelle  
Secte ; en  
quel tems  
introduite  
à la Chine.

L'Idole Fo  
ou Foë  
transportée  
à la Chine,  
& avec

IL y avoit deux-cens-soixante-dix ans que les Empereurs de la Dynastie des *Han* occupoient le Trône Impérial ; & l'on comptoit la soixante-cinquième année depuis la Naissance de Jesus-Christ, lorsque l'Empereur *Ming ti* introduisit à la Chine une nouvelle Secte, encore plus dangereuse que la première, & qui a fait des progres beaucoup plus rapides.

A l'occasion d'un songe qu'eût ce Prince, il se ressouvint de ce mot que Confucius répétoit souvent ; savoir, que *c'étoit dans l'Occident qu'on trouveroit le Saint*. Il envoya des Ambassadeurs aux Indes, pour découvrir quel étoit ce Saint, & pour y chercher la véritable Loi qu'il y enseignoit. Les

Am-

(a) Les personnes sages parmi les Chinois, disent que ce sont de faux bruits qu'on fait courir, & qu'il n'y a rien de réel.

Ambassadeurs crurent l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une Idole nommée *Fo* ou *Foë*. Ils transporterent à la Chine cette Idole, & avec elle les fables dont les Livres Indiens étoient remplis, les superstitions, la Métempfycofe, & l'Athéisme.

Cette contagion, qui commença par la Cour, gagna bientôt les Provinces, & se répandit dans tout l'Empire, où la Magie & l'Impiété n'avoient déjà fait que trop de ravages.

On ne peut pas bien dire en quel endroit de l'Inde parût cette Idole. Si les choses extraordinaires que ses disciples en racontent, ne sont pas autant de fables qu'ils ayent inventées, on seroit porté à croire avec saint François Xavier, que ce fût plutôt un spectre, qu'un homme ordinaire.

Ils rapportent qu'il naquit dans cette partie de l'Inde, que les Chinois appellent *Chung tien cho*; qu'il eût pour pere le Roi de cette contrée, & que sa mere s'appelloit *Mo yé*; que sa mere le mit au monde par le côté droit, & qu'elle mourut peu après lui avoir donné la vie; que lorsqu'elle conçût, elle rêva pendant son sommeil qu'elle avaloit un éléphant; que c'est-là la source des honneurs que les Rois des Indes rendent aux éléphans blancs, & qu'ils se font fait souvent de sanglantes guerres, pour avoir cette sorte d'animal. Il fût d'abord nommé *Che kia*, ou *Cha ka*, comme les Japonois l'appellent.

A peine, disent-ils, ce monstre fût-il sorti des flancs de sa mere, qu'il se tint debout. Il fit sept pas, montrant d'une main le ciel, & de l'autre la terre. Il parla même, & prononça clairement les mots suivans: *Il n'y a que moi dans le ciel & sur la terre qui mérite d'être honoré.*

A dix-sept ans il épousa trois femmes; il eût un fils que les Chinois nomment *Mo beou lo*. A dix-neuf ans il abandonna ses femmes, son fils & tous les soins terrestres, pour se retirer dans la solitude, & se mettre sous la conduite de quatre Philosophes, que les Indiens appellent *Ioghi*. A trente ans il fût tout-à-coup pénétré de la divinité, & devint *Fo* ou *Pagode*, comme l'appellent les Indiens. Se voyant Dieu, il ne songea plus qu'à répandre sa doctrine.

Le Démon ne lui manqua pas au besoin. Ce fût par son secours qu'il fit les choses les plus étonnantes, & que par la nouveauté de ses prodiges il jeta la terreur parmi les peuples, & s'attira en même-tems leur vénération. Les Chinois ont décrit ces prodiges dans de grands volumes, & les ont représentés dans diverses estampes.

Il n'est pas croyable combien ce Dieu chimérique se fit de disciples: on en compte quatre-vingt-mille qui lui servirent à infecter tout l'Orient de ses dogmes impies. Les Chinois les appellent *Ho chang*; les Tartares *Lamas*; les Siamois *Talapoins*; les Japonois, ou plutôt les Européens *Bonzes*. Parmi ce grand nombre de disciples, il y en eût dix des plus distingués par leur rang, & par leur dignité, qui publièrent cinq-mille volumes en l'honneur de leur Maître.

Cependant ce nouveau Dieu comprit qu'il étoit mortel comme le reste des hommes. Il avoit atteint la soixante-dix-neuvième année de son âge: la défaillance de ses forces lui fit sentir qu'il étoit prêt de sa fin; & ce fût alors

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

elle la Métempfycofe & l'Athéisme.

Sentiment de S. Fr. Xavier touchant l'Idole *Fo* ou *Foë*.

Origine que lui donnent ses disciples.

Son Apothéose.

Ses prodiges.

Nombre prodigieux de ses disciples; divers noms qu'on leur donne.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Dernieres  
instruc-  
tions qu'il  
donne à  
ses disci-  
ples.

Fables que  
ses secta-  
teurs ré-  
pandirent  
après sa  
mort.

Multipli-  
cation des  
Idoles.

*Moo kia ye*,  
disciple  
chéri de *Fo*  
ou *loë*; ce  
que ce der-  
nier lui or-  
donne.

*O mi to, Fo*,  
invocation  
des Secta-  
teurs de *Fo*  
ou *Foë*; son  
origine;  
vertus  
qu'on lui  
attribuë.

Secte par-  
ticuliere  
d'Athéüs.

alors, que mettant le comble à l'impiété, il vomit de son sein tout le venin de l'Athéisme.

Il déclara à ses disciples, que jusqu'à ce moment il ne s'étoit fervi avec eux que de paraboles; que ses discours avoient été autant d'énigmes; & que pendant plus de quarante ans il leur avoit caché la vérité sous des expressions figurées & métaphoriques; mais qu'étant sur le point de les quitter, il vouloit leur communiquer ses véritables sentimens, & leur révéler le mystère de sa doctrine. *Apprenez donc*, leur dit-il, *qu'il n'y a point d'autre principe de toutes choses, que le vuide & le néant: c'est du néant que tout est sorti: c'est au néant que tout doit retourner; c'est-là qu'aboutissent toutes nos espérances.* Mais ses disciples s'en tinrent à ses premières paroles, & leur doctrine est entierement opposée à l'Athéisme.

Cependant ces dernieres paroles de l'Imposteur donnerent lieu à cette célèbre distinction, qui s'est faite de sa doctrine, en extérieure, & en intérieure, dont je parlerai dans la suite. Ses disciples ne manquerent pas de répandre une infinité de fables après sa mort: ils persuaderent sans peine à un peuple simple & crédule, que leur Maître étoit né huit-mille fois; qu'il avoit passé successivement en différens animaux, & qu'il avoit paru sous la figure de finge, de dragon, d'éléphant, &c.

C'étoit apparemment à dessein d'établir le culte de cette fausse Divinité sous la figure d'une infinité de bêtes: aussi ces différentes bêtes, où, disoit-on, l'ame de *Fo* avoit passé, furent-elles adorées en plusieurs endroits. Le peuple Chinois éleva de même plusieurs Temples à toutes sortes d'Idoles, & elles se multiplierent à l'infini dans tout l'Empire.

Parmi le grand nombre de disciples que se fit ce Dieu chimérique, il s'en trouva un qui lui étoit plus cher que tous les autres, à qui il confia ses plus intimes secrets, & qu'il chargea plus particulièrement d'étendre sa doctrine. On l'appelle *Moo kia ye*. Il lui ordonna de ne point s'amuser à appuyer ses dogmes de preuves, & de longs raisonnemens, mais de mettre simplement à la tête des ouvrages qu'il publieroit, ces paroles: *C'est ainsi que je l'ai appris.*

Ce même *Fo* parle dans un de ses livres, d'un Maître encore plus ancien que lui, que les Chinois nomment *O mi to*; & que les Japonois, par corruption de langage, ont nommé *Amida*. C'est dans le Royaume de Bengale que parut cet autre monstre. Les Bonzes prétendent qu'il parvint à une si haute sainteté, & qu'il acquit tant de mérites, qu'il fuffit maintenant de l'invoquer, pour obtenir le pardon de tous ses crimes. C'est ce qui fait que l'on entend continuellement les Chinois de sa Secte prononcer ces deux noms *O mi to*, *Fo*. Ils croyent que l'invocation de ces deux prétendus Divinitez les purifie de telle sorte, qu'ils peuvent ensuite lâcher impunement la bride à toutes leurs passions; persuadez qu'il ne leur en coûtera qu'une invocation si facile, pour expier les crimes les plus énormes.

Les dernieres paroles de ce *Fo* mourant, donnerent naissance à une Secte particuliere d'Athéüs, qui s'éleva parmi quelques Bonzes; les autres Bonzes ayant de la peine à se dépouiller des préjugés de leur éducation,

tion, persévérèrent dans les premières erreurs que leur Maître leur avoit enseignées.

Il y en eût plusieurs qui tâcherent d'accorder les uns & les autres par la distinction de deux doctrines, l'une extérieure, & l'autre intérieure. La première, qui étoit à la portée du peuple, préparoit les esprits à recevoir la seconde, qui ne convenoit qu'aux esprits plus élevez : & pour faire mieux comprendre leur pensée, ils se servoient de cet exemple.

La doctrine extérieure, disoient-ils, est par rapport à la doctrine intérieure, ce qu'est le cintre à l'égard de la voûte qu'on bâtit. Cet assemblage de charpente n'est nécessaire que pour soutenir les pierres, qui servent à construire la voûte; aussitôt qu'elle est achevée, la charpente devient inutile, & on la renverse. De même il n'est plus question de doctrine extérieure, dès qu'on a embrassé la doctrine intérieure.

Or voici quelle est la doctrine extérieure qui renferme les principes de la Morale des Bonzes, & qu'ils ont grand soin de débiter. Ils disent qu'il y a une grande différence entre le bien & le mal; qu'après la mort il y a des récompenses pour ceux qui ont pratiqué le bien, & des supplices, dont on punit ceux qui ont fait le mal; qu'il y a des lieux destinés pour les âmes des uns & des autres, où elles sont placées selon leur mérite; que le Dieu *Fo* est né pour sauver les hommes, & remettre dans la voye du salut ceux qui s'en écartent; que c'est lui qui expie leurs péchez, & qui leur procure une heureuse renaissance dans l'autre monde; qu'il y a cinq préceptes à observer: le premier défend de tuer aucune créature vivante; le second, de prendre le bien d'autrui; le troisieme, de se fottiiller par l'impureté; le quatrieme, de mentir; & le cinquieme, de boire du vin.

Mais surtout il ne faut pas manquer de pratiquer certaines œuvres de miséricorde qu'ils prescrivent. Traitez bien les Bonzes, disent-ils, & fournissez-leur tout ce qui est nécessaire à leur subsistance: bâtissez-leur des Monasteres & des Temples, afin que par leurs prieres, & par les pénitences qu'ils s'imposent pour l'expiation de vos péchez, ils vous délivrent des peines auxquelles vous seriez sujets. Aux obseques de vos parens, brûlez des papiers dorez & argentez, des habits & des étoffes de soye: tout cela dans l'autre monde se change en or, en argent, en véritables habits. Par ce moyen vos parens défunts ne manquent point des choses qui leur sont nécessaires, & ils ont de quoi se concilier les dix-huit Gardiens des Enfers, qui, sans ce secours, seroient inexorables, & leur feroient sentir tout le poids d'une rigueur inflexible. Que si vous négligez l'observation de ces commandemens, songez qu'après vôtre mort vous serez en proye aux plus cruels tourmens; & que vôtre âme, par une longue suite de Métempfycofes, passera dans le corps des plus vilis animaux: vous renaîtrez sous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, ou de quelque autre bête encôre plus méprisâble.

Il n'est pas aisé de dire jusqu'où va la crainte & l'effroi que ces chi-mères jettent dans l'esprit crédule & superstitieux des Chinois. Une

RÉLIGION  
DES  
CHINOIS.

Distinction  
de la doc-  
trine de  
*Fo* ou *Foë*.

Doctrine  
extérieure.

Morale  
des Bon-  
zes.

Crainte  
supersti-  
tieuse des  
Chinois.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Exemple.

seule histoire le fera connoître : c'est le Pere le Comte qui la rapporte, comme étant arrivée à lui-même, lorsqu'il demouroit dans la Province de *Chen si*.

„ On m'appella, dit-il, un jour, pour donner le Baptême à un ma-  
 „ lade: c'étoit un vieillard de soixante-dix ans, qui vivoit d'une petite  
 „ pension, dont l'Empereur l'avoit gratifié. Dès que j'entrai en sa cham-  
 „ bre: *Que je vous suis obligé, mon Pere, me dit-il, vous m'allez délivrer de*  
 „ *bien de peines.* Non seulement, lui répondis-je, le Baptême délivre  
 „ de l'Enfer, mais il conduit encore à une vie bienheureuse. Quel bon-  
 „ heur pour vous d'aller au ciel jôûir éternellement de Dieu! *Je n'entens*  
 „ *pas bien, répartit le malade, ce que vous me dites, & peut-être aussi ne*  
 „ *me suis-je pas bien expliqué: vous sçauvez, mon Pere, que je vis depuis long-*  
 „ *tems des bienfaits de l'Empereur. Les Bonzes, parfaitement bien instruits de*  
 „ *ce qui se passe en l'autre monde, m'assurent que par reconnoissance je serai*  
 „ *obligé après ma mort de le servir; & qu'inafailliblement mon ame passera dans*  
 „ *l'un de ses chevaux de poste, pour porter dans les Provinces les dépêches de la*  
 „ *Cour. C'est pour cela qu'ils m'exhortent à bien faire mon devoir, dès que j'au-*  
 „ *rai pris ce nouvel état; à ne point broncher, à ne point ruer, à ne point mor-*  
 „ *dre, à ne blesser personne: courez bien, me disent-ils, mangez peu, soyez*  
 „ *patient, par-là vous attirerez la compassion des Dieux, qui souvent d'une bon-*  
 „ *ne bête, font à la fin, un homme de qualité, & un Mandarin considérable.*  
 „ *Je vous avoüe, mon Pere, que cette pensée me fait frémir, & je n'y songe*  
 „ *jamais sans trembler: j'y songe néanmoins toutes les nuits, & il me semble*  
 „ *quelquefois durant le sommeil que je suis déjà sous le barnois, prêt à courir*  
 „ *au premier coup de fouët du postillon. Je me réveille tout en eau, & à demi*  
 „ *troublé, ne sçachant plus si je suis encore homme, ou si je suis devenu che-*  
 „ *val. Mais, hélas! que deviendrai-je, quand ce ne sera plus un songe?*  
 „ *Voici donc, mon Pere, le parti que j'ai pris. On m'a dit que ceux de vôtre*  
 „ *Réligion ne sont point sujets à ces miseres; que les hommes y sont toujours hom-*  
 „ *mes, & qu'ils se trouvent tels en l'autre monde, qu'ils étoient en celui-ci. Je*  
 „ *vous supplie de me recevoir parmi vous. Je sçais bien que vôtre Réligion est dif-*  
 „ *ficile à observer; mais fût-elle encore plus rude, je suis prêt de l'embrasser; &*  
 „ *quoi qu'il m'en coûte, j'aime encore mieux être Chrétien que de devenir bête.*  
 „ Ce discours, & l'état présent du malade, me firent compassion; mais  
 „ faisant ensuite réflexion que Dieu se sert même de la simplicité & de  
 „ l'ignorance, pour conduire les hommes à la vérité, je pris de-là oc-  
 „ cation de le détromper de ses erreurs, & de le mettre dans la voye  
 „ du salut. Je l'instruisis longtems: il crut enfin; & j'eus la consolation  
 „ de le voir mourir, non seulement avec des sentimens plus raisonnables,  
 „ mais encore avec toutes les marques d'un bon Chrétien. „

Comment  
les Bonzes  
en sçavent  
profiter.

On voit que si les Chinois sont les dupes d'une doctrine aussi absurde & aussi ridicule, que celle de la Métempfycofe; les Bonzes, qui ont tant de zèle à la répandre, n'en retirent pas un petit avantage. Elle sert merveilleusement à toutes les fourberies qu'ils employent pour arracher des aumônes, & grossir leurs revenus: tirez de la lie du peuple, & entretenus dès leur enfance dans une profession oisive, ils trouvent dans

dans la Métempfycoſe de quoi autorifer les ruſes & les artifices qu'ils mettent en œuvre, pour intéreſſer la libéralité des peuples.

On en peut juger par le trait ſuivant. C'eſt le même Pere le Comte qui le rapporte.

„ Deux de ces Bonzes, dit-il, voyant un jour dans la cour d'un riche payſan deux ou trois gros canards, ſe proſternerent devant la porte, & ſe prirent à gémir & à pleurer amerement. La bonne femme, qui les apperçût de ſa chambre, ſortit pour apprendre le ſujet de leur douleur. *Nous ſçavons*, lui dirent-ils, *que les ames de nos peres ont paſſé dans le corps de ces animaux; & la crainte où nous ſommes, que vous ne les faſſiez mourir, nous fera aſſûrément mourir nous-mêmes de douleur. Il eſt vrai*, dit la payſanne, *que nous avons réſolu de les vendre: mais puisſque ce ſont vos peres, je vous promets de les conſerver.*

„ Ce n'eſt pas ce que les Bonzes prétendoient. *Peut-être*, dirent-ils, *que votre mari n'aura pas la même charité; & vous pouvez compter que nous perdrons la vie, ſ'il leur arrive quelque accident.*

„ Enfin après un long entretien, cette bonne payſanne fût ſi touchée de leur douleur apparente, qu'elle leur donna les canards à nourrir durant quelque tems pour leur conſolation. Ils les prirent avec reſpect, après s'être vingt fois proſtérnez devant eux: mais dès le ſoir même ils en firent un feſtin à leur petite communauté, & s'en nourirent eux-mêmes.

Au reſte ces Bonzes ſont répandus par tout l'Empire. Ce ſont des gens du pays, qu'on élève dans ce métier dès leur plus tendre jeuneſſe. Ces ſcélerats, pour perpétuer leur Secte, achètent de jeunes enfans de ſept à huit ans, dont ils font de petits Bonzes, qu'ils inſtruiſent pendant quinze ou vingt ans pour leur ſuccéder. Ils ſont preſque tous très-ignorans, & il y en a peu qui ſçachent les principes de la doctrine de leur Secte.

Tous les Bonzes ne ſont pas également célèbres: il y en a, pour ainſi dire, de tout étage: les uns ont l'emploi de quéter: les autres, en très-petit nombre, qui ont acquis la connoiſſance des Livres, & qui parlent poliment, ſont chargez de viſiter les Lettrez, & de ſ'inſinuer chez les Mandarins. Il y a parmi eux des vieillards vénérables; ce ſont ceux-là qui préſident aux aſſemblées des femmes. Ces aſſemblées ſont néanmoins très-rares, & ne ſe pratiquent pas par-tout.

De plus, bien que les Bonzes n'ayent pas une Hiérarchie parfaite, ils ont cependant des Supérieurs qu'ils appellent *Ta ho chang*, c'eſt-à-dire, Grands-Bonzes; & ce rang où on les élève, ajoûte beaucoup à la réputation que leur âge, leur extérieur grave & modeste, & leur hypocrifie leur avoit acquiſe. On trouve par-tout des monaſteres de ces Bonzes; mais tous ne ſont pas également fréquentez par le concours des peuples.

Il y a dans chaque Province certaines montagnes, où ſe trouvent des Temples d'Idoles, plus accréditez que tous les autres. On va de fort loin en pélégrinage à ces Temples. Ces Pélégrins, dès qu'ils ſont au bas de la montagne, ſ'agenouïllent, & ſe proſtérnent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent faire le pélégrinage, chargent quelques-uns

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Exemple.

Méthode  
des Bonzes  
pour per-  
pétuer leur  
Secte.

Leurs dif-  
férens em-  
plois.

Grands-  
Bonzes; ce  
que c'eſt.

Pélégrina-  
ges à l'Ido-  
le de Fo  
ou Foë.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

de leurs amis de leur acheter une grande feuille imprimée, & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feuille est la figure du Dieu *Fo*. Sur l'habit de *Fo*; & tout autour de sa figure sont une infinité de petits cercles. Les dévots, & les dévotes au Dieu *Fo*, ont pendu au col, ou autour du bras une sorte de chapelet, composé de cent grains médiocres, & de huit plus gros: à la tête se trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatieres faites en forme de calebasse. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts, qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses *O mi to, Fo*, auxquelles eux-mêmes ne comprennent rien. Ils font de plus cent genuflexions; après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure est toute couverte.

Passeports  
que don-  
nent les  
Bonzes  
pour l'au-  
tre vie.

De tems en tems on invite les Bonzes à venir à la maison pour y faire des prières, & pour sceller & authentifier le nombre des cercles qui en ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien scellé par les Bonzes: c'est ce qu'ils appellent *Lou in*, c'est-à-dire, passeport pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce passeport ne s'accorde point, qu'il n'en coûte quelques taëls: mais, disent-ils, on ne doit point plaindre cette dépense, puisqu'on est assuré d'un voyage heureux.

Parmi ces Temples de faux Dieux, on en voit plusieurs de célèbres par la beauté & la grandeur des bâtimens, & par les figures bizarres des Idoles. Il y en a de si monstrueuses, que les pauvres Chinois en les voyant, se prosternent quelquefois incontinent à terre, & la battent du front à plusieurs reprises, tant ils sont saisis de frayeur.

Vertus &  
qualitez  
extérieures  
des Bonzes.

Comme ces Bonzes n'ont d'autre vûë que d'amasser de l'argent; & que d'ailleurs, quelque réputation qu'ils se soient faite, ils ne sont qu'un amas de la canaille de l'Empire; ils sçavent à merveille l'art de ramper devant tout le monde. Ils affectent une douceur, une complaisance, une humilité, & une modestie, qui ébloüit d'abord. Les Chinois, qui ne pénètrent pas plus avant, les prennent pour autant de Saints; surtout lorsqu'à cet extérieur ils joignent un jeûne rigoureux, qu'ils se relevent plusieurs fois la nuit pour adorer *Fo*, & qu'ils paroissent se sacrifier en quelque sorte pour le bien public.

Pé nitences  
qu'ils font  
pour se  
procurer  
des aumô-  
nes.

Dans le dessein de se faire un mérite auprès des peuples, & de s'attirer une compassion qui excite leurs libéralitez, ils se donnent en spectacle par de rudes pénitences qu'ils font dans les ruës, & au milieu des places publiques. Il y en a à qui on a attaché au col & aux pieds de grosses chaînes longues de plus de trente pieds, qu'ils traînent dans les ruës avec beaucoup de peine. Ils s'arrêtent aux portes de chaque maison. Vous voyez, disent-ils, ce qu'il nous en coûte pour expier vos fautes; pouvez-vous ne pas nous accorder quelque légère aumône?

On en voit d'autres dans les carrefours & dans les lieux les plus fréquentez, qui se mettent en sang, en se frappant la tête de toute leur force avec une grosse pierre. Mais parmi ces sortes de pénitences, il n'y en a guères de plus surprenante que celle d'un jeune Bonze, dont le Pere le Comte fût témoin. Voici comme il la rapporte.

Pénitence  
surprenan-

„ Je rencontraï un jour au milieu d'un village un jeune Bonze débon-  
„ naire,

„ naire, doux, modeste, & tout propre à demander l'aumône, & à  
 „ l'obtenir. Il étoit debout dans une chaise bien fermée, & herissée en  
 „ dedans de longues pointes de cloux fort preffez les uns auprès des au-  
 „ tres, de manière qu'il ne lui étoit pas permis de s'appuyer sans se bles-  
 „ ser. Deux hommes gagez le portoient fort lentement dans les maisons,  
 „ où il prioit les gens d'avoir compassion de lui.

„ *Je me suis, disoit-il, enfermé dans cette chaise pour le bien de vos ames,*  
 „ *résolu de n'en sortir jamais, jusqu'à ce que l'on ait acheté tous ces cloux,*  
 „ *(il y en avoit plus de deux-mille) chaque clou vaut dix sols; mais il n'y*  
 „ *en a aucun qui ne soit une source de bénédictions dans vos maisons. Si vous*  
 „ *en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu héroïque, & ce sera une au-*  
 „ *mône que vous donnerez, non aux Bonzes, à qui vous pouvez d'ailleurs fai-*  
 „ *re vos charitez, mais au Dieu Fo, à l'honneur duquel nous bâtissons un*  
 „ *Temple.*

„ Je passois alors par ce chemin: ce Bonze me vit, & me fit, comme  
 „ aux autres, le même compliment. Je lui dis qu'il étoit bien malheureux  
 „ de se tourmenter ainsi inutilement en ce monde; & je lui conseillai de  
 „ sortir de sa prison, pour aller au Temple du vrai Dieu se faire instruire  
 „ des véritez célestes, & se soumettre à une pénitence moins rude &  
 „ plus salutaire.

„ Il me répondit avec beaucoup de douceur & de sang froid, qu'il m'é-  
 „ toit bien obligé de mes avis; mais qu'il me le feroit encore davantage,  
 „ si je voulois acheter une douzaine de ces cloux, qui me porteroient as-  
 „ sûrement bonheur dans mon voyage.

„ *Tenez, dit-il, en se tournant d'un côté, prenez ceux-ci; foi de Bonze, ce*  
 „ *sont les meilleurs de ma chaise, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres,*  
 „ *cependant ils sont tous de même prix.* Il proféra ces paroles d'un air, &  
 „ avec une action, qui en toute autre occasion m'auroit fait rire; mais  
 „ pour lors son aveuglement me faisoit pitié, & je fus pénétré de douleur  
 „ à la vûe de ce misérable captif du Démon, qui souffroit plus pour se  
 „ perdre, qu'un Chrétien n'est obligé de souffrir pour se sauver.”

C'est le même motif de se procurer des aumônes, qui porte les Bonzes  
 à se transporter à l'instant dans toutes les maisons, où on les appelle, chez  
 le pauvre comme chez le riche. Ils y vont en tel nombre qu'on le souhaite;  
 ils y demeurent tant qu'on veut: & quand il y a quelque assemblée de  
 femmes, ce qui est rare, & ne se pratique, comme j'ai dit ci-dessus, qu'en  
 quelques endroits, ils amènent quelquefois avec eux un Grand-Bonze,  
 qui est distingué des autres par la place qu'il prend, par le respect que  
 les autres Bonzes lui rendent, & par ses habits de cérémonie, qui ne peu-  
 vent être portez que par des Bonzes de son rang.

Ces assemblées de Dames sont d'un bon revenu pour les Bonzes. Il  
 y a dans chaque ville plusieurs sociétés de dix, quinze, vingt femmes,  
 plus ou moins. Elles sont la plupart de bonne famille & sur l'âge, ou  
 bien veuves, & ont par conséquent quelque argent, dont elles peuvent  
 disposer. On les fait Supérieures de la communauté tour à tour, cha-  
 cune pendant un an. C'est ordinairement chez la Supérieure, que se

RELIGION  
 DES  
 CHINOIS.  
 te d'un jeu-  
 ne Bonze.

Autres  
 moyens  
 d'attraper  
 de l'argent.

Assemblées  
 de Dames;  
 ce que  
 c'est.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

tiennent les assemblées: & afin que les choses s'y passent dans l'ordre, toutes les autres contribuent une certaine somme d'argent pour la dépense commune.

Manière  
de les  
tenir.

Le jour qu'on tient l'assemblée, vient un Bonze déjà sur l'âge, qui y préside, & qui entonne les Antiennes de *Fo*. Les dévotes entrent dans le chœur; & après qu'on a bien crié, *O mi to, Fo*, & bien battu de petits chaudrons, on se met à table, & l'on se régale: mais ce n'est-là que la cérémonie ordinaire.

Autre, plus  
solemnelle.

Aux jours plus solennels, on pare la maison de plusieurs Idoles, que les Bonzes placent en cérémonie, & de plusieurs peintures grotesques, qui représentent en cent façons les peines qu'on souffre dans l'Enfer. Les prières & les festins durent sept jours. Le Grand-Bonze est soutenu de plusieurs autres Bonzes, qui fortifient le chœur.

En quoi  
consistent  
les trésors  
des Bonzes  
pour l'au-  
tre vie.

Pendant ces sept jours un des principaux soins est de préparer, & de consacrer les trésors pour l'autre monde. Pour cela, on bâtit un corps de logis de papier peint & doré: c'est un ouvrage fort propre, & où il ne manque pas la moindre pièce d'une maison parfaite. On remplit ce petit palais d'un grand nombre de boîtes de carton peintes & vernissées: c'est dans ces boîtes que sont les lingots d'or & d'argent, c'est-à-dire, de papier doré. Il y en a plusieurs centaines qui servent à se rédimer des supplices terribles qu'*Ten vang*, c'est-à-dire, le Roi d'Enfer fait souffrir à ceux qui n'ont rien à lui donner. On en met à part une vingtaine, pour gagner les gens du tribunal de ce Roi des ombres. Le reste, aussibien que la maison, c'est pour se loger, pour vivre, & pour acheter quelque Charge en l'autre vie. On ferme toutes ces petites boîtes avec des cadernats de papier: puis on ferme le logis, & l'on en garde soigneusement les clefs.

Quand la personne, qui a fait tous ces fraix, vient à mourir: on brûle le tout avec un grand sérieux: puis on brûle les clefs de la maison & des petits coffres, afin qu'elle puisse les ouvrir, & en tirer son or & son argent, qui n'est plus alors de simple papier, mais qui s'est changé en argent fin, & en or excellent. *Ten vang* n'est point à l'épreuve de ce doux métal, rien n'est plus aisé que de le corrompre.

Cette espérance, jointe à tout cet extérieur, qui donne dans les yeux, fait une telle impression sur l'esprit des pauvres Chinois, qu'il n'y a qu'un miracle extraordinaire de la grace qui puisse les détromper. Au reste, cet exercice de religion est parfaitement libre: on célèbre ces sortes de fêtes, quand la fantaisie en prend; & l'on n'a jamais que de bonnes paroles de tous ces charlatans de Bonzes, qui vous promettent une longue vie, de grands honneurs pour vos enfans, l'abondance des biens en ce monde, & par-dessus tout un grand bonheur dans l'autre.

Idoles in-  
voquées  
par les  
Chinois.

Telles sont les extravagances, dont ces imposteurs amusent la crédulité des peuples. Ils se sont acquis tant d'autorité sur les esprits, qu'on voit par-tout des Idoles que les aveugles Chinois invoquent sans cesse, surtout dans le tems de leurs maladies, lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, ou lorsqu'ils se trouvent en péril.

Dans

Dans le voyage que le Pere de Fontaney fit de Siam à la Chine, sur une femme Chinoise, il fût témoin de toutes leurs cérémonies, aussi ridicules que superstitieuses. Ils avoient, dit-il, à la poupe de leur vaisseau une petite Idole toute noire de la fumée d'une lampe, qui brûloit continuellement en son honneur: avant que de se mettre à table, ils lui offroient les viandes préparées pour le repas: deux fois le jour ils jettoient de petites gondoles de ce même papier, afin que s'occupant à renverser ces petits vaisseaux, elle épargnât le leur.

Que si non obtant ces présens & ces offrandes, les flots de la mer venoient à être agitez extraordinairement par l'Esprit, qui, selon eux, les gouverne; ils mettoient au feu beaucoup de plumes, dont la fumée & la mauvaise odeur empesloit l'air; & ils prétendoient par-là conjurer la tempête, & écarter bien loin ce mauvais Démon. Mais ce fût à la vûe d'une montagne, qu'on découvre en passant le canal de la *Cochinchine*, & où l'on a bâti un Temple d'Idoles, qu'ils se surpassèrent eux-mêmes dans leurs superstitions.

Après avoir offert des viandes, allumé des cierges, brûlé des parfums, jetté diverses figures de papier doré dans la mer, & s'être prosternés une infinité de fois; les Matelots préparèrent un petit vaisseau fait de planches, & long d'environ quatre pieds: il avoit ses mâts, ses cordages, ses voiles, & ses banderoles, sa bouffole, son gouvernail, sa chaloupe, son canon, ses vivres, ses marchandises, & même son livre de compte. On avoit disposé à la poupe, à la prouë, & sur les cordages, autant de petites figures de papier peint, qu'il y avoit d'hommes sur le vaisseau. On posa cette machine sur un brancard, on la leva avec cérémonie, on la promena par le vaisseau au bruit d'un tambour & d'un bassin d'airain. Un Matelot habillé en Bonze, conduisoit la marche, & s'escriroit d'un long bâton, en pouffant de grands cris. Enfin elle fût descenduë lentement dans la mer, & on la suivit des yeux, aussi loin qu'il fût possible. Le prétendu Bonze monta sur la dunette, où il continua ses acclamations, en lui souhaitant un heureux voyage.

Comme il y a des assemblées de femmes où président les Bonzes, il y a aussi des assemblées d'hommes qu'on appelle les *Jeûneurs*, *Tchang tchai*. Chaque assemblée a son Supérieur, qui est comme le Maître des autres, & qui a sous lui bon nombre de disciples qu'on appelle *Tou ti*. Ils lui donnent le nom de *Sseï fou*, qui veut dire *Docteur-pere*.

Lorsqu'on a de l'indultrie, ou qu'on s'est fait quelque réputation, on parvient aisément à cette Charge. On conserve dans une famille quelque vieux livre écrit à la main, qui a passé de pere en fils depuis plusieurs années. Ce livre est rempli de prieres impies que personne n'entend; il n'y a que le Chef de la famille qui sçache les réciter. Quelquefois ces prieres sont suivies d'effets surprénans; il n'en faut pas davantage pour élever un homme à la qualité de *Sseï fou*, & pour lui gagner quantité de disciples.

Les jours que doit se tenir l'assemblée, tous les disciples sont avertis de s'y rendre, & nul n'oseroit y manquer. Le Supérieur est assis dans le fond

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Cérémonies ridicules pratiquées par les Chinois pour obtenir de leurs Idoles un heureux voyage.

*Jeûneurs.*

Moyen de parvenir à la qualité de *Sseï fou*, ou Supérieur des *Tchang tchai*.

Leurs Assemblées, & leur

RELIGION  
DES  
CHINOIS.  
manière de  
jeûner.

fond de la Salle & au milieu; chacun vient se prosterner devant lui, & va ensuite se ranger modestement à droite & à gauche sur deux lignes. Quand le tems est venu, on récite ces prieres secretes & impies, & l'on finit par se mettre à table, & se plonger dans la débauche: car ce sont de plaisans jeûneurs, que les Jeûneurs de la Chine. A la vérité ils s'interdisent pour toute la vie l'usage de la viande, du poisson, du vin, des oignons, de l'ail, & de tout ce qui échauffe; mais ils savent bien s'en dédommager par d'autres mets qu'ils se procurent, & surtout par la liberté qu'ils ont de manger autant de fois qu'ils veulent, à toutes les heures du jour.

Il ne faut pas croire non plus que cette sorte d'abstinence, coûte beaucoup à un Chinois: on en voit une infinité, qui, sans être Jeûneurs de profession, se contentent de ris & d'herbes pour leur nourriture, faute d'avoir de quoi acheter de la viande. On ne doit pas de même s'étonner que ceux de cette Secte soient si fort attachez à cette abstinence, que rien ne puisse la leur faire rompre. C'est pour eux un métier facile, dont ils retirent d'assez bons revenus.

Avantages  
qu'ils en  
tirent.

Quand on est une fois parvenu au degré de *Sfèw fou*, & qu'on a scû se faire un grand nombre de disciples; le tribut que chaque disciple est obligé de payer aux jours qu'on s'assemble, monte dans une année à une somme assez considérable: outre que le métier de jeûneur est un excellent vernis qu'on passe sur tous les désordres d'une vie infame & libertine, & qu'on se met dans une réputation de sainteté, qui s'acquiert à très-peu de fraix.

Extrava-  
gances que  
les Bonzes  
débitent  
contre les  
Prédica-  
teurs de  
l'Evangile.

Enfin il n'y a point de stratagèmes, ni de ridicules inventions, auxquelles ces ministres de Satan n'ayent recours, pour maintenir leurs dévots & dévotes dans l'attachement qu'ils ont au culte du Dieu *Fo*, & pour les aliéner des Prédicateurs de l'Evangile. Tantôt ils leur font accroire que ces Européens, qui se sont introduits depuis plus d'un siècle dans l'Empire, ne cherchent qu'à se fortifier par le nombre de leurs disciples, pour exécuter des desseins pernicieux à l'Etat; qu'ils se font des disciples à force d'argent; & que l'argent ne leur manque pas, parce qu'ils ont le secret de le contrefaire: tantôt qu'ils arrachent les yeux de leurs disciples, pour en faire des lunettes & observer les astres: d'autrefois que leur dessein, en venant à la Chine, est de faire des recrues d'ames, dont il y a disette en Europe; que quand on meurt, après s'être une fois livré à eux, on ne peut plus leur échaper; & que par le moyen de certains sorts qu'ils jettent sur les ames, ils les forcent de passer en Europe, Voyez, ajoutent-ils, à quoi l'on s'expose.

Ces extravagances débitées avec une certaine confiance, & avec un ton d'autorité, ne laissent pas d'imposer à des esprits crédules. Cependant il faut avouer qu'elles ne font pas beaucoup d'impression sur les honnêtes gens: quelque apparence de piété qu'affectent les Bonzes, on connoît leur vie, & on sçait que la plupart d'entr'eux sont perdus de débauches: ils n'ont pas même beaucoup d'accès auprès d'un certain Peuple, qui ne pense qu'à vivre, & dont toute la Religion ne

con-

consiste qu'en des superstitions bizarres, que chacun se forme à sa fantaisie.

Quoi qu'il en soit, ce n'est encore jusqu'ici que la doctrine extérieure de *Fo*, enseignée par les Bonzes, & ajustée aux ruses & aux artifices qui leur servent à tromper la crédulité des peuples. Il n'est pas donné à tout le monde d'entrer dans les mystères de la doctrine intérieure; le peuple grossier, & le commun des Bonzes n'en est pas capable. Il faut, pour y être initié, avoir un esprit sublime, & propre à acquérir la plus haute perfection.

Cette doctrine intérieure est celle que *Fo* enseigna dans les derniers instans de sa vie, & que ses disciples, en qui il avoit le plus de confiance, ont pris soin d'expliquer & de répandre. Il ne faut qu'exposer ce ridicule système, pour faire connoître jusqu'à quel excès de folie & d'extravagance peut conduire la bizarrerie de l'esprit humain.

Voici donc quelle est cette doctrine, que les Maîtres de la Secte prétendent être la seule qui soit véritable & solide. Ils enseignent que le principe & la fin de toutes choses, c'est le Vuide, ou le Néant; que c'est du Néant que nos premiers parens ont tiré leur origine, & que c'est au Néant qu'ils sont retournés après leur mort; que le Vuide est ce qui constituë nôtre Etre & nôtre substance; que c'est de ce Néant, & du mélange des élémens que sont sorties toutes les productions, & qu'elles y retournent dans la suite; que tous les Etres ne diffèrent les uns des autres, que par leurs figures & leurs qualitez; de même, qu'il n'y a que les qualitez diverses qui mettent de la différence entre la neige, la glace, & la grêle; de même encore que du même métal on fait un homme, un lion, ou quelqu'autre animal; & qu'après avoir fait fondre tous ces Etres, ils perdent aussitôt leurs figures & leurs qualitez, & ne sont plus qu'une même substance.

Ainsi, disent-ils, tous les Etres, soit animez, soit inanimez, quoique différens par leurs qualitez & leurs figures, ne sont tous qu'une même chose, indistincte du même principe; ce principe est quelque chose d'admirable; il est très-pur, exempt de toute altération, très-subtil, très-simple, & par sa simplicité, la perfection de tous les Etres; enfin il est très-parfait, & dans un continuel repos, sans avoir ni vertu, ni puissance, ni intelligence: bien plus, son essence consiste à être sans intelligence, sans action, sans desirs; pour vivre heureux, il faut s'efforcer par de continuelles méditations, & par de fréquentes victoires remportées sur soi-même, de devenir semblable à ce principe, & pour cela s'accoutumer à ne faire rien, à ne vouloir rien, à ne sentir rien, à ne penser à rien; il n'est plus question de vices ou de vertus, de peines ou de récompenses, de providence & d'immortalité des ames; toute la sainteté consiste à cesser d'être, & à se confondre avec le Néant; plus on approche de la nature de la pierre ou d'un tronc d'arbre, plus on se perfectionne; enfin c'est dans l'indolence & l'inaction, dans la cessation de tous desirs, dans la privation des mouvemens du corps, dans l'anéantissement de toutes les facultez de l'ame, & dans la suspension générale de tous sentimens, que

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Doctrine  
intérieure  
de *Fo*; à  
qui réser-  
vée.

Son origi-  
ne.

Son systè-  
me.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

consiste la vertu & le bonheur; quand un homme est une fois parvenu à ce bienheureux état, il n'y a plus pour lui de vicissitude & de transmigration, il n'a plus d'avenir à craindre, parce qu'à proprement parler, il n'est rien, ou s'il est quelque chose, il est heureux, & pour tout dire en un mot, il est parfaitement semblable au Dieu *Fo*.

Trouve  
des parti-  
sans.

Cette doctrine ne laissa pas de trouver des partisans, même à la Cour, où quelques Grands l'embrassèrent. L'Empereur *Kao t'fong* en fût si fort entêté, qu'il remit le gouvernement de l'Empire à son fils adoptif, pour se livrer entierement à ces folles & stupides méditations.

Adverfai-  
res qui la  
combat-  
tent; &  
comment.

Cependant la plûpart des Lettrez s'éleverent contre cette Secte de faux contemplatifs, & entr'autres un *Colao* célèbre, nommé *Poei guei*, zélé disciple de Confucius: ils la combattirent de toutes leurs forces, en faisant voir que cette apathie, ou plutôt cette monstrueuse stupidité qu'on s'efforce d'acquérir, en ne faisant rien, en ne pensant à rien, est le renversement de la Morale, & de la Société civile; que l'homme n'est élevé au-dessus des autres Etres, que parce qu'il pense, qu'il raisonne, qu'il s'applique à connoître la vertu, & à la pratiquer; que d'aspirer à cette folle inaction, c'est renoncer aux devoirs les plus essentiels, c'est anéantir les rapports nécessaires, qui sont entre le pere & les enfans, le mari & la femme, le Prince & les sujets; qu'enfin si cette doctrine étoit suivie, elle réduiroit tous les membres de l'Etat à une condition beaucoup inférieure à celle des bêtes.

Diversité  
des Sectes  
tolérée; &  
pourquoi.

C'est ainsi que la Chine se vit en proye à toutes fortes d'opinions ridicules & extravagantes. Quoique les Lettrez combattent ces diverses Sectes, qu'ils les traitent même d'Hérésies, qu'ils ayent fait naître plusieurs fois à la Cour la pensée de les abolir dans toute l'étendue de l'Empire; on les a toujours tolérées jusqu'ici, soit par la crainte d'exciter des troubles parmi le peuple, qui est fort entêté de ses Idoles; soit qu'elles ayent des protecteurs secrets parmi les Sçavans, dont plusieurs, qui ont été tirez de la lie du peuple, ont de la peine à se déprendre des superstitions, dans lesquelles ils sont nez, & qu'ils ont succées avec le lait. On se contente de les condamner en général comme des Hérésies; & c'est ce qui se pratique tous les ans à *Peking*.

Enfante  
une nou-  
velle Secte.

C'est cet amas monstrueux de Superstitions, de Magie, d'Idolâtrie, & d'Athéisme, qui ayant infecté de bonne heure l'esprit de plusieurs Lettrez a enfanté parmi eux une Secte, qui tient lieu de Religion ou de Philosophie; car on ne sçait pas bien ce qu'on en doit penser, & il est à croire qu'ils ne le sçavent pas eux-mêmes.



*De la Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems.*

LES Docteurs modernes, Auteurs d'une nouvelle doctrine, par laquelle ils prétendent éclaircir ce qu'il y avoit d'obscur dans les anciens Livres, parurent sous le règne de la dix-neuvieme Famille des *Song*, plus de mille ans après que l'Idolâtrie eût pénétré dans la *Chine*. Les troubles que les différentes Sectes & les guerres causerent dans l'Empire, en bannirent tout-à-fait l'amour des Sciences, & y introduisirent l'ignorance & la corruption des mœurs, qui y régnerent pendant plusieurs siècles.

Epoque de son origine.

Il se trouva alors peu de Docteurs capables de réveiller les esprits d'un assoupissement si général. Mais le goût que la Famille Impériale des *Song* prit pour les Livres anciens, & l'estime qu'elle fit des gens habiles, inspirèrent peu-à-peu de l'émulation pour les Lettres. On vit s'élever parmi les premiers Mandarins, des hommes de mérite & d'esprit, qui entreprirent de commenter, non seulement les anciens Livres Canoniques, mais encore les interprétations de ces Livres faites par *Confucius*, par *Mencius* son disciple, & par d'autres célèbres Ecrivains.

Ce fût en l'année 1070. depuis la Naissance de *Jésus-Christ*, qu'on vit paroître ces Interpretes, qui se firent une grande réputation. Les plus célèbres furent *Tchu tse*, & *Tching tse*, qui publièrent leurs ouvrages sous le règne du sixieme Prince de la Famille des *Song*. *Tchu hi* se distingua tellement des autres par sa capacité, qu'on l'honora du nom de Prince des Lettrez. Quoique ces Auteurs fussent en réputation il y a cinq-ou six-cens ans, on ne fait pas difficulté de les regarder comme des Auteurs modernes, surtout quand on les compare aux anciens Interpretes, qui les précéderent de quinze siècles.

Célèbres Interpretes des Livres Canoniques.

Enfin vers l'an 1400. de *Jésus-Christ*, l'Empereur *Tong lo*, troisieme Prince de la vingt-unieme Famille de *Tai ming*, choisit quarante-deux Docteurs des plus habiles, auxquels il ordonna de faire un corps de doctrine, qui pût être suivi des Sçavans, & de s'attacher surtout aux Commentaires de *Tchu tse*, & de *Tching tse*, qui fleurissoient sous la Race des *Song*.

Compilation d'un corps de doctrine.

Ces Mandarins s'appliquerent à cet ouvrage; & outre l'interprétation qu'ils firent des Livres Canoniques, & des ouvrages de *Confucius* & de *Mencius*, ils en composèrent un autre, qui contenoit vingt volumes, & qu'ils intitulerent *Sing li ta tsuen*, c'est-à-dire, de la Nature, ou de la Philosophie naturelle. Ils suivirent, comme on le leur avoit prescrit, la doctrine de ces deux Ecrivains, qui n'avoient que trois siècles d'antiquité: & pour ne pas paroître abandonner le sens & la doctrine des anciens Livres si respectez dans tout l'Empire, ils tâcherent, par de fausses interpréta-

Et d'un système de Philosophie naturelle.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Raisons  
qui les  
mettent en  
crédit.

Corrup-  
tion de  
l'ancienne  
doctrine.

*Tai ki* ;  
nouveau  
nom, don-  
né au prin-  
cipe de  
toutes  
choses.

Sa défini-  
tion.

tions, & en leur donnant des sens forcez, de les amener à leurs idées particulières.

L'autorité de l'Empereur, la réputation de ces Mandarins, leur stile ingénieux & poli, les matières nouvelles qu'ils traitoient d'une manière propre à piquer la curiosité, le soin qu'ils eurent de vanter leur intelligence dans le vrai sens des anciens Livres ; tout cela donna du crédit à leurs ouvrages, & plusieurs Lettrez s'y laisserent surprendre.

Ces nouveaux Docteurs prétendirent que leur doctrine étoit fondée sur celle de l'*Y king*, le plus ancien des Livres Chinois, dont nous avons déjà parlé : mais ils s'expliquerent d'une manière obscure, remplie d'équivoques & de contradictions, se servant d'expressions propres à persuader qu'ils n'avoient garde d'abandonner l'ancienne doctrine, & se faisant réellement en doctrine nouvelle, parlant en apparence, comme les Anciens, de l'objet du culte primitif, & donnant à ces paroles un sens impie, qui détruisoit toute sorte de culte. Voici leur systême, qu'il n'est pas aisé de débrouïller, & que vraisemblablement ceux qui l'ont inventé, n'entendent guères eux-mêmes.

Ils donnerent au principe de toutes choses le nom de *Tai ki*, & comme ce nom, de l'aveu même de *Tchu tse*, qu'ils suivent dans leur systême, n'a jamais été connu, ni de *Fo hi* Auteur de l'*Y king*, & Fondateur de la Monarchie, ni de *Ven vang*, & de *Tcheou kong*, son fils, ses Interprètes, qui ne sont venus que dix-sept-cens ans après *Fo hi*, selon l'opinion de plusieurs Chinois, ils s'appuyent de l'autorité de Confucius.

Cependant, selon le Pere Couplet, très-versé dans l'intelligence des livres Chinois, ce Prince des Philosophes, n'en a parlé qu'une seule fois ; & encore n'est-ce que dans un court appendice, qu'il a mis au bout du livre, qui contient ses interprétations de l'*Y king*, & où il dit, que la transmutation contient le *Tai ki*, & que celui-ci produit deux qualitez, le parfait & l'imparfait ; que ces deux qualitez produisent quatre images ; & que ces quatre images produisent huit figures.

A la réserve de ce seul texte, il n'est parlé nulle part du *Tai ki*, ni dans les cinq Livres Canoniques appelez *Ou king* \*, ni dans les quatre livres de Confucius & de Mencius. Aussi les quarante-deux Docteurs disent-ils, qu'ils sont redevables aux deux Interprètes qui ont écrit sous la Famille des *Song*, d'avoir découvert cette doctrine profonde & cachée, qui avoit été ignorée de toute l'antiquité.

Quoiqu'ils disent que ce *Tai ki* est un je ne sçais quoi, qu'il n'est pas possible d'expliquer, qui est séparé des imperfections de la matière, & auquel on ne peut pas donner de nom qui lui convienne ; ils s'efforcent néanmoins d'en donner quelque idée, qui puisse autoriser leur sentiment : & comme ces deux mots *Tai ki* signifient grand pole, ou grand faîte : ils disent qu'il est, par rapport à tous les Etres, ce qu'est le faîte par rapport à un édifice ; qu'il sert à unir ensemble, & à conserver toutes les parties de l'Univers, de même que le faîte assemble & soutient toutes les parties qui composent le toit d'un édifice.

Ail-

\* *Ou*, signifie cinq. *King* est pris là pour Livre Canonique.

Ailleurs ils le comparent à la racine de l'arbre, & à l'essieu d'un charriot: ils l'appellent le pivot, sur lequel tout roule; la base, la colonne, & le fondement de toutes choses. Ce n'est pas, disent-ils, un Etre chimérique, qui soit semblable aux vuides de la Secte des Bonzes: c'est un Etre réel, qui existe véritablement, c'est ce qu'on conçoit qui existe avant toutes choses, & qui n'est pas distingué des choses avant lesquelles il existe; qui est une même chose avec le parfait & l'imparfait, le ciel, la terre, & les cinq élémens; en sorte que chaque chose peut être appelée à sa manière *Tai ki*.

Ils disent encore, qu'on doit le concevoir comme quelque chose d'immobile, & qui est en repos: lorsqu'il se meut, il produit l'*Tang*, qui est une matière parfaite, subtile, agissante, & dans un continuel mouvement: lorsqu'il se repose, il produit l'*Yn*, qui est une matière grossière, imparfaite, & sans mouvement. C'est à-peu-près comme un homme qui se tient en repos lorsqu'il médite profondément sur quelque matière; & qui passe du repos au mouvement, lorsqu'il explique ce qu'il a médité. C'est du mélange de ces deux matières que naissent les cinq Elémens, qui, par leur union & leur tempérament, font la nature particulière, & la différence de tous les corps. De-là viennent les vicissitudes continuelles des parties de l'Univers, le mouvement des astres, le repos de la terre, la fécondité ou la stérilité des campagnes. Ils ajoutent que cette matière, ou plutôt cette vertu répandue dans la matière, produit, arrange, & conserve toutes les parties de l'Univers; qu'elle en fait tous les changemens; & qu'elle est néanmoins aveugle dans ses opérations les plus régulières.

Cependant rien n'est plus surprenant que de lire les perfections que ces Commentateurs modernes attribuent à leur *Tai ki*: ils lui donnent une étendue & une grandeur sans bornes: c'est, disent-ils, un principe très-parfait, qui n'a ni commencement ni fin: c'est l'idée, le modèle, & la source de toutes choses: c'est l'essence de tous les Etres. Enfin dans d'autres endroits, ils le regardent comme quelque chose de vivant & d'animé: ils lui donnent le nom d'âme & d'esprit; ils s'en expliquent même d'une manière à faire croire qu'ils le regarderoient comme la première Intelligence qui a produit toutes choses, s'ils s'accordoient avec eux-mêmes; & si, à force de vouloir concilier le sens des anciens Livres avec leur système, ils ne tomboient pas dans les plus manifestes contradictions. Aussi est-ce la lecture de quelques endroits de leurs ouvrages, qui a porté des Chinois à élever des Temples en l'honneur de *Tai ki*.

Ce qu'ils appellent *Tai ki*, ils lui donnent aussi le nom de *Li*: c'est, disent-ils encore, ce qui joint à la matière, compose tous les corps naturels; ce qui donne à chaque chose tel être en particulier qu'elle a, & qui la rend différente de tous les autres Etres: & voici comme ils raisonnent: Vous faites d'un morceau de bois un siège, ou une table; le *Li*, c'est ce qui donne au bois la forme de siège ou de table: rompez ce siège en plusieurs morceaux, brisez cette table; le *Li* de l'un & de l'autre ne subsiste plus.

Perfections qu'ils lui attribuent.

Définition du *Li*.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Ils raisonnent de même en ce qui concerne la Morale: ils appellent *Li*, ce qui établit le rapport des devoirs réciproques entre le Prince & le sujet, le pere & le fils, le mari & la femme: ils donnent pareillement le nom de *Li* à l'ame, en tant qu'elle informe le corps; & dès qu'elle cesse de l'informer, ce *Li* se détruit à sa manière: de même à-peu-près, disent-ils, que l'eau changée en glace, quand la chaleur est assez forte pour la diffondre, perd le *Li* qui la faisoit glace; & elle reprend sa première fluidité, & son être naturel.

Le *Tai ki*  
& le *Li*  
conduisent  
à l'Athéisme.

Enfin après avoir bien disputé sur le *Tai ki* & sur le *Li*, d'une manière fort entortillée, & assez peu intelligible, ils tombent nécessairement dans l'Athéisme, en ce qu'ils excluent toute cause efficiente, surnaturelle, & qu'ils n'admettent d'autre principe, qu'une vertu inanimée & unie à la matière à laquelle ils donnent le nom de *Li*, ou de *Tai ki*.

Mais où ils se trouvent le plus embarrassés, c'est lorsqu'ils veulent éluder le grand nombre de textes clairs des Livres anciens, où il est parlé des esprits, de la justice, de la providence d'un Etre suprême, & de la connoissance qu'il a de ce qui se passe de plus secret dans les cœurs, &c. & qu'ils tâchent de l'ajuster à leur manière de penser toute charnelle: c'est alors qu'ils se jettent en de nouvelles contradictions, & qu'ils détruisent dans un endroit, ce qu'ils établissent comme certain dans un autre. En voici des exemples.

Incongruité & contradictions de ce système.

Ils enseignent clairement, que par l'empire que l'ame a sur ses mouvemens & sur ses affections, elle peut parvenir à la connoissance de cette ame suprême, de cette Intelligence qui gouverne souverainement toutes choses: que de même, à la vuë de cette manière admirable, dont les Etres se perpétuent, en sorte que chaque Etre produit toujours & constamment son semblable; on prouve évidemment qu'il y a une grande Intelligence, qui conserve, qui gouverne toutes choses, & qui les conduit à leurs fins de la manière la plus convenable. Ils en viennent jusqu'à nier que ce soit quelque chose d'inanimé & de matériel: ils assurent même que c'est un Esprit, qu'il est indépendant, qu'il renferme la bonté de tous les Etres, & qu'il donne l'être à tout ce qui subsiste.

Il n'est pas étonnant que ces Commentateurs modernes se donnent vainement la torture, pour accorder leurs opinions avec la doctrine des anciens Livres; puisque les principes qu'ils admettent, ne se trouvent nulle part dans l'antiquité Chinoise.

Les anciens Livres Classiques & leurs Interprètes ne se servent point du *Tai ki* & du *Li* dans le sens des nouveaux Commentateurs.

J'ai déjà dit que leur *Tai ki* ne se trouve ni dans l'*Y king*, qui ne consiste que dans une table de soixante-quatre figures, composées de trois-cens-quatre-vingt-quatre lignes entières ou brisées; ni dans les Interprètes, qui sont venus dix-sept-cens ans après *Fo hi*; ni dans le *Chu king*, & les autres Livres Classiques: il ne se trouve qu'une seule fois dans un court appendice que Confucius a ajoûté à ses interprétations de l'*Y king*. On ne parle aussi nulle part du *Li*, dans le sens que ces nouveaux Commentateurs lui donnent.

C'est donc environ trois-mille ans après *Fo hi*, Fondateur de la Monarchie Chinoise, qu'on a vû éclore le fameux *Tai ki*, & seize-cens ans après Confu-

Confucius, qui n'en a parlé qu'une seule fois; & encore les plus habiles Interprètes affèrent-ils, que ce Philosophe n'entendoit autre chose par ce mot, que la matière première.

On ne peut néanmoins disconvenir que ces Commentateurs n'aient rendu service à l'Empire, en réveillant le goût pour les anciens Livres: mais ils ont nuï infiniment à un grand nombre de Lettrez médiocres & peu habiles, qui s'attachant moins à approfondir le texte de ces précieux monumens, qu'à se remplir l'esprit de la doctrine insinuée dans les nouveaux Commentaires, paroissent avoir donné dans une espece d'Athéisme, auquel ils ne se sentoient déjà que trop portez, & par la dépravation de leurs mœurs, & par les superstitions dont ils avoient été imbûs dès leur enfance.

Cependant, si l'on en croit le témoignage d'une foule de Missionnaires, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans l'Empire, & qui s'y sont rendus très-habiles dans la science Chinoise, par une constante étude des livres, & par leur commerce avec les principaux Lettrez; si l'on en croit, dis je, ce témoignage, comme il paroît raisonnable, & comme en qualité d'Historien, je ne puis me dispenser de le rapporter; les vrais Sçavans n'ont pas donné dans ces folles idées: sans s'arreter à la glose & aux interprétations des Commentateurs récents, ils ne s'en tiennent qu'au pur texte, selon cette maxime si commune parmi eux: *Attachez-vous au texte, & laissez-là le Commentaire*: Sin king pou sin tchuen.

En effet, c'est à ce texte, & non à sa glose que tout Lettré a droit d'en appeller: c'est dans ce texte que la doctrine Chinoise est marquée & fixée; & tout ce que peuvent avancer les Glossateurs modernes, est sans autorité, dès qu'on fait voir qu'il est peu conforme au texte des Livres Classiques. Ces vrais Sçavans, uniquement attachés au texte des Livres Classiques, ont la même idée du premier Etre, que les anciens Chinois, & entendent comme eux, par les mots de *Chang ti* & de *Tien*, non pas le ciel visible & matériel, ou une vertu céleste inanimée & déshuée d'intelligence; mais le premier Etre, l'Auteur & le Principe de tous les Etres, le supreme Seigneur, qui dispose de tout, qui gouverne tout, qui perce dans le secret des cœurs, à qui rien n'est caché, qui punit le vice, & récompense la vertu, qui élève & abaisse ceux qu'il lui plaît, qu'on doit honorer par la pratique de la vertu, &c.

Aussi rien n'est-il plus fréquent que d'entendre ces Lettrez se plaindre que l'innocence, la candeur, & la simplicité des premiers siècles, est entièrement oubliée; que les Sçavans négligent les anciens monumens; que plusieurs ne sont disciples de Confucius que de nom; & qu'ils n'ont d'autre but, que de parvenir aux Charges & aux Dignitez, & de se faire de la réputation, en ébloüissant les simples par une vaine éloquence.

Néanmoins, comme on voyoit des Lettrez, qui, en suivant les Commentateurs modernes, & voulant tout expliquer par les causes naturelles, donnoient dans l'Athéisme, & ne reconnoissoient pour premier principe, qu'une vertu céleste, aveugle, & matérielle; des Missionnaires venus récemment à la Chine, furent portez à croire que c'étoit-là l'opinion com-

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Bien & mal  
causé par  
les Com-  
menta-  
teurs.

Les princi-  
paux Let-  
trez atta-  
chez au  
Texte des  
anciens  
Livres.

Idee qu'ils  
ont du pré-  
mier Etre.

Plaintes  
des Lettrez  
sur la cor-  
ruption  
du siècle.

Doute sur  
la vérita-  
ble signi-  
fication  
du *Tien* &  
du *Chang  
ti*.

muné

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

mune des Sçavans : ils convinrent pourtant que si l'Empereur prononçoit sur la véritable signification du *Tien* & du *Chang ti*, en déclarant qu'il entend par ces mots, le Seigneur du ciel, & non pas le ciel matériel, leurs doutes se dissiperoient, & qu'ils ne feroient pas l'injustice aux Sçavans de ce grand Empire, de les regarder tous comme de vrais Athéés. *Il faut absolument que l'Empereur parle*, disoit l'un d'eux \*; *il faut que l'Empereur s'explique*. Ils sçavoient que le feu Empereur *Cang hi* étoit très-versé dans l'intelligence des Livres Chinois; que c'est à lui, comme Empereur, d'examiner les Docteurs; qu'il est le Chef de la Religion & de la doctrine des Lettrez; que c'est lui qui juge souverainement du véritable sens des loix, des cérémonies, & des coûtumes, en qualité de Pontife, de Législateur, & de Maître de l'Empire.

Proposé  
à l'Empe-  
reur, &  
décidé par  
un Edit  
public.

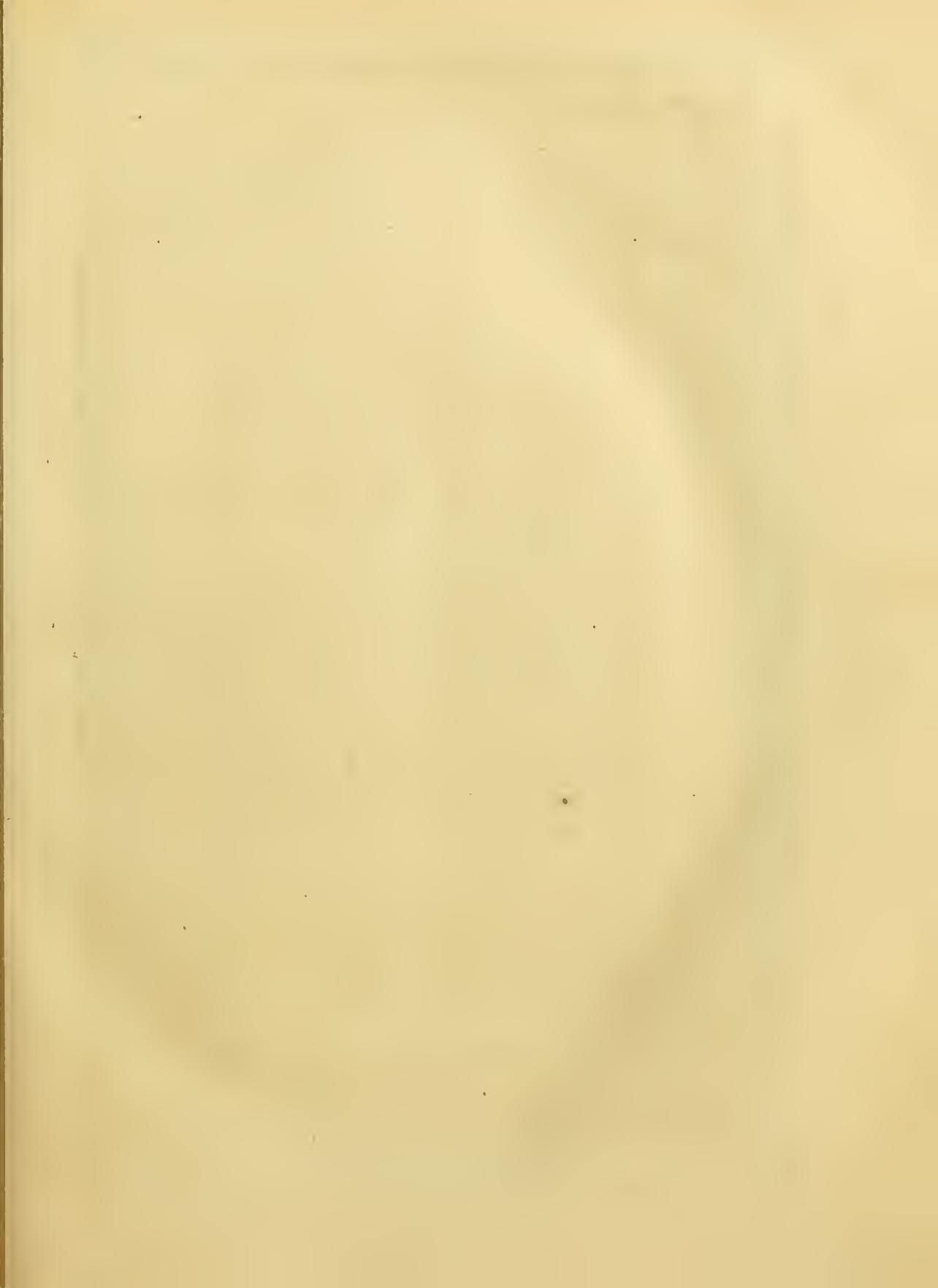
On prit donc le parti en l'année 1700. de consulter ce Prince avec les ménagemens convénables, pour ne lui pas laisser entrevoir à quel dessein on demandoit cette explication. Il déclara par un Edit, qui fut conservé dans les Archives, inséré dans les Gazettes publiques, & répandu dans tout l'Empire, que ce n'est pas au ciel visible & matériel qu'on offre des sacrifices, mais seulement au Seigneur & à l'Auteur du ciel, de la terre, & de toutes choses; & que c'est par cette raison que la Tablette, devant laquelle on offre ces sacrifices porte cette inscription: *Au Chang ti*, c'est-à-dire, *au souverain Seigneur*; que c'est par respect, qu'on n'ose pas l'appeller par son propre nom; & qu'on a coûtume de l'invoquer sous le nom de Ciel suprême, de Ciel bien-faisant, de Ciel universel; de la même manière que quand on parle avec respect de l'Empereur, on ne l'appelle pas par son nom, mais on dit *les degrés de son Trône*, *la Cour suprême de son Palais* (a); que ces noms, quoique différens, si l'on regarde les termes, sont cependant les mêmes si l'on regarde leur signification. Dans une autre occasion, parlant en public, il assûra que les habiles Chinois disoient comme lui, que le principe de toutes choses est appelé *Tien*, Ciel, en stile noble & figuré; de même que l'Empereur est appelé *Tchao ting* du nom de son palais, qui est le lieu où brille davantage la Majesté Impériale.

Declara-  
tion des  
Princes &  
des Grands  
de l'Empi-  
re, des  
Mandarins  
& des  
Lettrez à  
ce sujet.

On consulta de même des Princes, des Grands de l'Empire, des premiers Mandarins, & des principaux Lettrez, & entr'autres le premier Président de l'Académie Impériale, laquelle est composée des Docteurs les plus célèbres, qui sont proprement les Gens de lettres de l'Empereur. Tous parurent surpris qu'il y eût des Sçavans en Europe qui pussent croire que les Lettrez de la Chine honoroient un Etre inanimé & sans vie, tel que le ciel visible & matériel: & tous déclarèrent qu'en invoquant le *Tien* ou le *Chang ti*, ils invoquoient le suprême Seigneur du ciel, l'Auteur & le Principe de toutes choses, le Dispensateur de tous les biens, qui voit tout, qui connoît tout, & dont la sagesse & la providence gouverne cet Univers. Quoi, s'écrioient quelques-uns d'eux, nous jugeons que chaque Famille doit avoir un Chef, chaque Ville un Gouverneur, chaque Province un Viceroi, tout

\* M. Maigrot.

(a) On donne souvent au Gouverneur le nom de la ville qu'il gouverne, *Fou*, *Tcheou*, *Hien*.



# 萬有直元

AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

宣仁宣義  
率昭拯濟  
大權衡

Il n'a point  
eu de com-  
mencement ,  
& il n'aura  
point de fin :  
il a produit  
toutes choses  
dès le com-  
mencement :  
c'est lui qui  
les gouverne,  
& qui en est  
le véritable  
Seigneur .



Il est infini-  
ment bon, &  
infiniment  
juste; il éclai-  
re , il sou-  
tient, il regle  
tout avec une  
suprême au-  
torité, & avec  
une souverai-  
ne justice.



無始無終  
先作形聲  
真主宰

tout l'Empire un Maître indépendant & absolu ? Et nous pourrions douter qu'il y eût une première Intelligence, un Être suprême, un souverain Seigneur de l'Univers, qui le gouverne avec sagesse & avec justice ? N'est-ce pas ce que nos anciens Livres nous enseignent ? N'est-ce pas ce que nous avons appris de nos premiers Sages ?

On peut connoître les sentimens du même Empereur par les trois Inscriptions ci-jointes, qu'il écrivit de sa propre main, & qu'il donna aux Peres Jésuites de *Peking*, pour la nouvelle Eglise qu'ils avoient élevée vers la porte de *Chun tchi muen*. Dès l'année 1705. il voulut contribuer à la construction de cette Eglise ; & pour cela il leur fit présent de dix mille onces d'argent. Les caractères de l'Inscription du frontispice ont deux pieds (a) & demi Chinois de hauteur : les caractères des Inscriptions de chaque colonne ont près d'un pied Chinois de hauteur. Il paroît que *Tong tching*, qui a succédé à l'Empereur *Cang hi* son pere, a la même idée du *Tien*, que son prédécesseur, & les Sçavans de son Empire : on en peut juger par la manière dont il en parle dans un Edit public. Voici à quelle occasion il fût donné.

Ce Prince très-attentif aux besoins de ses peuples, fût informé que la sécheresse menaçoit une de ses Provinces d'une stérilité générale. Aussitôt il s'enferma dans son palais, il jeûna, il pria jusqu'à ce qu'il eût appris que la pluye y étoit tombée en abondance ; après quoi il porta l'Edit en question, où témoignant combien il étoit touché des misères de son peuple, il ordonna à tous les Grands-Mandarins de l'informer avec soin des calamitez, dont les peuples de leur district seroient affligés ; puis il conclut par ces paroles : „ Il y a entre le *Tien* & l'homme une correspondance de fautes & de punitions, de prieres & de bienfaits. Remplissez vos devoirs, évitez les fautes : car c'est à cause de nos péchez que le *Tien* nous punit. Quand le *Tien* envoie quelque calamité, soyons attentifs sur nous-mêmes, mortifions-nous, corrigeons nous, prions : c'est en priant, & en nous corrigeant, que nous fléchissons le *Tien*. Si je porte cet ordre, ce n'est pas que je me croye capable de toucher le *Tien* ; mais c'est pour vous mieux persuader qu'il y a, comme je viens de le dire, entre le *Tien* & l'homme une correspondance de fautes & de punitions, de prieres & de bienfaits. ”

Mais il s'explique encore plus clairement dans une Instruction qu'il donne à ses peuples au sujet d'une requête, qui lui fût présentée par un des premiers Officiers de son Empire.

Un Sur-Intendant de deux Provinces écrivit à l'Empereur, que partout où on avoit élevé des Temples à l'honneur du Général d'Armée *Lieou mong*, les sauterelles, & certains autres vers, ne portoient aucun dommage aux campagnes ; & qu'au contraire les territoires, où on ne lui avoit point érigé de Temple, se ressentoient toujours du ravage que ces insectes ont coutume de faire. D'autres Grands-Mandarins lui avoient aussi proposé différens expédiens superstitieux, pour demander ou la pluye,

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Inscriptions que  
l'Empereur  
*Cang hi*  
donne aux  
Jésuites  
pour une  
nouvelle  
Eglise.

Edit de  
l'Empereur  
*Tong tching* sur  
le *Tien* ;  
ce qui y  
donna  
occasion.

(a) Le pied Chinois est un peu plus grand que le pied du Châtelet de Paris.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Nouvelles  
Instruc-  
tions pu-  
bliées par  
le même  
sur le *Tien*.

ou le beau tems selon le besoin. Voici l'instruction que Sa Majesté leur donna pour réponse, laquelle fût publiée par tout l'Empire, & affichée aux carrefours des villes, avec le sceau du Mandarin.

„ Sur ce que j'ai averti quelques-uns des principaux Officiers des  
„ Provinces, de prévenir le dommage que les insectes peuvent causer  
„ dans les campagnes; on a mal interprété l'intention de mes ordres,  
„ & on y a donné un sens détourné, qui ne leur convient point. On  
„ s'est imaginé mal-à-propos, que je donne dans l'erreur ridicule de  
„ ceux qui ajoûtent foi à ces Esprits, qu'on appelle *Kouei chin*; comme  
„ si je croyois que les prieres faites à ces prétendus Esprits, soient un  
„ remede à nos afflictions. Voici donc ce que je veux dire.

„ Il y a entre le *Tien* & l'homme un rapport, une correspondance sûre,  
„ infallible, pour les récompenses & pour les châtimens. Lorsque nos  
„ campagnes sont ravagées, ou par les inondations, ou par la sécheresse,  
„ ou par les insectes; quelle est la cause de ces calamitez? Elles vien-  
„ nent peut-être de l'Empereur même, qui s'écarte de la droiture néces-  
„ saire pour bien gouverner, & qui force le *Tien* à employer ces châ-  
„ timens pour le faire rentrer dans son devoir, Peut-être aussi viennent-  
„ elles de ce que les principaux Officiers de la Province, sur laquelle  
„ tombent ces malheurs, ne cherchent pas le bien public & ne prennent  
„ pas la justice pour règle de leur conduite. Ne viennent-elles point  
„ aussi ces calamitez, ou de ce que les Gouverneurs des villes ne se  
„ comportent pas avec équité, ou ne donnent pas au peuple les exemples;  
„ & les instructions convenables; ou de ce que dans telle Province,  
„ dans tel Pays, on viole les loix, on méprise les coûtumes, on vit  
„ dans le désordre? Alors le cœur de l'homme étant corrompu, cette  
„ belle union, qui doit être entre le *Tien* & l'homme, se trouble, se  
„ rompt; & les adversitez, les malheurs fondent sur nous en abondance.  
„ Car les hommes manquant ici-bas à leur devoir, le *Tien* alors change  
„ l'inclination bienfaisante qu'il avoit à leur égard.

„ Persuadé de cette doctrine, qui est indubitable, aussitôt qu'on m'a-  
„ vertit que quelque Province souffre, ou d'une longue sécheresse, ou de  
„ l'excès des pluyes; je rentre aussitôt dans moi-même, j'examine avec  
„ soin ma conduite; je pense à rectifier les dérèglements qui se seroient  
„ introduits dans mon palais. Le matin, le soir, tout le jour je me tiens  
„ dans le respect & dans la crainte. Je m'applique à donner au *Tien* des  
„ marques de droiture & de piété, dans l'espérance que par une vie ré-  
„ guliere, je ferai changer la volonté que le *Tien* a de nous punir.

„ C'est à vous, Grands-Officiers, qui gouvernez les Provinces, c'est  
„ à vous à me seconder. C'est à vous, Gouverneurs des villes, c'est à  
„ vous, Peuple, Soldats, & autres, de quelque qualité & condition que  
„ vous soyez; c'est à vous, dis-je, à vous acquiter aussi de ce devoir.  
„ Veillez sur vous-mêmes, conservez-vous dans la crainte, examinez  
„ votre conduite, travaillez à vous perfectionner, aidez-vous, exhortez-  
„ vous mutuellement les uns les autres, réformez vos mœurs, faites ef-

„ fort,

„ fort, corrigez vos défauts, repentez-vous de vos péchez, suivez le  
 „ chemin de la vérité, quittez celui de l'erreur; & foyez assûrez que, si  
 „ de nôtre part nous remplissons tous nos devoirs, le *Tien* se laissera flé-  
 „ chir par nôtre conduite bien réglée, & nous attirerons sur nous sa paix  
 „ & sa protection. La disette, l'affliction disparaîtront; l'abondance,  
 „ l'allégresse prendront leur place, & nous aurons le plaisir de voir se  
 „ renouveler de nos jours, ce qu'on admira autrefois sous le règne heu-  
 „ reux de l'illustre Prince *Tching tang*.

„ Car je ne puis trop vous le répéter; pour prévenir les calamitez,  
 „ il n'y a pas de moyen plus sûr, que de veiller sur soi-même, de se ten-  
 „ nir dans la crainte, & de travailler à sa perfection. Il faut examiner sa  
 „ conduite, corriger ses fautes, honorer sincèrement, & respecter le  
 „ *Tien*. C'est par cette attention & ce respect qu'on le touche, & qu'on  
 „ le fléchit. Quand on vous dit de prier, & d'invoquer les Esprits,  
 „ que prétend-on? C'est tout au plus d'emprunter leur entremise, pour  
 „ représenter au *Tien* la sincérité de nôtre respect, & la ferveur de nos  
 „ désirs. Prétendre donc en quelque sorte s'appuyer sur ces prières, sur  
 „ ces invocations, pour éloigner de nous les infortunes, les adversitez;  
 „ pendant qu'on néglige son devoir, qu'on ne veille point sur soi-même,  
 „ qu'on ne tient pas son cœur dans le respect & dans la crainte à l'égard  
 „ du *Tien* pour le toucher; c'est vouloir puiser dans le ruisseau, après a-  
 „ voir bouché la source; c'est laisser l'essentiel pour s'attacher à ce  
 „ qui n'est qu'accessoire. Comment pourriez-vous espérer par une telle  
 „ conduite d'obtenir l'accomplissement de vos désirs?

„ De plus, faites réflexion que le *Tien* de sa nature se plaît à faire du bien, à  
 „ répandre ses faveurs, à nous conserver, à nous protéger. S'il employe  
 „ la rigueur, c'est l'homme même qui se l'attire; c'est lui seul qui est  
 „ l'auteur de son propre malheur. Et ce qu'il y a de plus déplorable,  
 „ c'est que souvent le vulgaire ignorant & incapable de réflexion, se sen-  
 „ tant affligé, ou par l'excès des pluies, ou par la sécheresse, au lieu de  
 „ rentrer dans soi-même, d'examiner sa conduite, & de corriger ses fau-  
 „ tes passées, se livre à la douleur & au désespoir; & ajoutant ainsi fau-  
 „ tes sur fautes, crimes sur crimes, il acheve par-là de mettre le comble  
 „ à son malheur. Car tenir un tel procédé, c'est détruire de plus en plus  
 „ l'union, qui doit être entre le *Tien* & l'homme; c'est enfin forcer le  
 „ *Tien* à décharger sur nous ses plus redoutables châtimens. Pour moi,  
 „ je ne doute nullement que la stérilité & les autres calamitez, que nous  
 „ avons éprouvées pendant la suite de plusieurs années, n'ayent eu pour  
 „ cause les désordres dont je parle.

„ Voici donc encore une fois ce que je pense. Je suis véritablement  
 „ & intimement persuadé qu'il y a entre le *Tien* & l'homme une union  
 „ réciproque, & une parfaite correspondance. Je suis bien éloigné d'a-  
 „ jouter foi à ces Esprits, qu'on appelle *Kouei chin*. C'est pour vous in-  
 „ struire, vous surtout, Grands-Officiers de la Couronne & des Provin-  
 „ ces, que je n'ai pas dédaigné de prendre la plume, & d'exposer claire-

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

„ ment ma pensée, afin que vous vous conformiez tous à mes senti-  
mens. C'est-là l'unique sujet de cette instruction. ”

Existence  
d'un Dieu  
prouvée  
par les  
Livres  
Classiques.

Il y a plusieurs années que le Pere Favre, dans une dispute qu'il eût en présence de trois-cens Lettrez, leur prouva par différens traits des Livres Classiques, l'existence d'un Dieu, sa justice, sa bonté, sa providence, & ses autres perfections ; sans qu'aucun de ces Lettrez s'avisât de contredire l'interprétation qu'il donnoit aux Livres de leurs anciens Auteurs.

Grand nombre de Chrétiens, dans les compositions qu'il leur faut faire, pour parvenir aux degrés, ou pour s'y maintenir, ont suivi les mêmes principes ; & loin de s'attirer la raillerie des Sçavans, ils ont vû leur travail payé par des éloges, & par les récompenses qu'ils avoient méritées. De Docteur *Chang keng*, dans le tems qu'il aspirait au Doctorat, remplit les Commentaires qu'il fit sur l'*T'king*, de maximes & de principes semblables ; & il mérita l'approbation des Sçavans.

Deux Clas-  
ses de  
Lettrez.

Il semble qu'on peut conclure de tout ce que je viens de rapporter, que la Secte des Lettrez, qui est la dominante, doit se partager en deux Classes.

La pré-  
miere.

La première, de ceux qui, sans beaucoup d'égard aux Commentaires modernes, ne s'attachent qu'au pur texte des Livres Classiques, & qui ont la même idée de l'Être suprême, Auteur de l'Univers, que les premiers Chinois, c'est-à-dire, que les Chinois, qui depuis *Fo hi* jusqu'aux nouveaux Commentateurs, ont vécu & raisonné pendant tant de siècles.

La secon-  
de.

La seconde, de ceux qui, négligeant le texte, cherchent le sens de l'ancienne doctrine dans les gloses des nouveaux Commentateurs ; & s'attachant comme eux à une mauvaise Philosophie, s'imaginent briller par des idées confuses, & ténébreuses ; & faire accroire qu'ils expliquent tout avec beaucoup de succès, par les causes *matérielles*, auxquelles ils attribuent non seulement la production, mais aussi le *gouvernement* de l'Univers, & leur raison même. Ils ne laissent pas de témoigner, comme les autres, une profonde vénération pour l'ancienne doctrine, & de se dire disciples de Confucius. Mais les vrais disciples de Confucius l'étudient dans les sources ; & ceux-là ne cherchent sa doctrine que dans un petit ruisseau détourné, & tombent peut-être sans le vouloir bien distinctement, dans les plus affreux égaremens de l'Athéisme.

Quoi qu'il en soit, comme je ne fais ici que le personnage d'Historien, en rapportant les sentimens d'un grand nombre de Missionnaires qui ont passé leur vie à la Chine ; je ne dois pas dissimuler ce que quelques autres, qui sont persuadés que tous les Sçavans de cet Empire sont autant d'Athées, opposent à ces divers témoignages de l'Empereur, & des principaux Lettrez.

Objec-  
tions con-  
tre l'Edit  
& l'In-  
struction  
de l'Empe-  
reur *Tong*  
*tching*.

Ils disent donc que c'est par politesse (a) & par complaisance que l'Empereur s'est expliqué de la sorte, & que les Lettrez ont rendu ces témoi-  
gna-

(a) *Obsequiosâ quadam comitate ad mentem potius interrogantium quam ex propriâ sententiâ respondere potuerunt. Observationes Ep. Con. p. 134. Ibid. pp. 123. 124.*

gnages; que la Déclaration de l'Empereur est conçûe en termes équivoques, & que c'est un oracle ambigu; qu'il n'y a aucun Athée, qui ne fouscrive à sa Déclaration; que quand ce Prince a répondu que c'étoit, non au ciel visible & matériel qu'il offroit des sacrifices, mais au Seigneur & à l'Auteur du ciel, de la terre, & de toutes choses, il entendoit la racine & l'origine de tous les Etres, qui n'est autre chose que le *Li*, ou cette vertu céleste inhérente à la matière, qui est, selon les Athées de la Chine, le principe de toutes choses.

D'ailleurs, que quand on lit dans les Livres, ou quand on entend dire aux Chinois (a), que la vie & la mort, la pauvreté & les richesses, & généralement tous les divers événemens dépendent du *Tien*, ou du Ciel; que rien ne se fait que par ses ordres; qu'il récompense les gens de bien, & qu'il punit les méchans; qu'il ne peut être trompé; qu'il voit tout, qu'il entend tout, qu'il connoît tout; qu'il perce dans les plus secrets replis du cœur humain; qu'il assiste les gens vertueux, qu'il les console; que son cœur s'attendrit sur leurs maux; qu'il est sensible à leurs plaintes; qu'il se laisse fléchir par leurs prières; qu'il déteste les superbes; qu'il a en horreur les hommes vicieux: &c. toutes ces expressions doivent être regardées comme autant de métaphores, par lesquelles on fait entendre aux peuples, que toutes ces choses arrivent, comme si effectivement le ciel étoit intelligent; qu'il récompensât la vertu; qu'il punit le vice, &c.

Contre la doctrine des anciens Livres.

Enfin ils prétendent que comme les Stoïciens attribuoient les divers événemens à une fatalité inévitable; de même les Lettrez Chinois attribuent au ciel, c'est à-dire, à une vertu dominante dans le ciel, & qui influé sur toutes choses, les biens & les maux, les châtimens & les récompenses, les révolutions des Etats; en un mot, tous les événemens heureux ou malheureux, qu'on voit arriver dans le monde; & que c'est ainsi qu'ils l'entendent, quand ils disent que le ciel gouverne l'Univers, qu'il récompense les gens de bien, &c.

Contre la doctrine des Lettrez.

Après avoir rapporté, & les sentimens des personnes habiles, qui vivent avec les Lettrez Chinois, ont le plus profondément étudié la doctrine de leur Secte, & les pensées d'autres personnes qui ne pouvoient pas s'attribuer le même avantage, quelque bonne intention qu'ils eussent d'ailleurs, je ne dois pas oublier une espece particuliere de Lettrez, qui se trouvent en assez grand nombre à la Chine, & qui se font fait un système de toutes les Sectes, s'accommodant aux unes & aux autres, & tâchant de les concilier ensemble.

Lettrez qui se forment un système de toutes les Sectes.

Comme c'est par l'étude des Lettres qu'on parvient aux Dignitez & aux Magistratures; & que cette voye est ouverte à toutes les conditions; il y a beaucoup de Lettrez, qui étant de basse naissance, ont été élevez dans l'Idolâtrie; & qui, lorsqu'ils deviennent Mandarins, soit par un reste des préjuges de l'enfance, soit par politique pour complaire aux peuples, & maintenir la tranquillité publique, semblent adopter les opinions de toutes les différentes Sectes; ils y sont d'autant plus portez, que les  
Chinois

(a) Ibid. p. 111.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Chinois de tout état ne pensent guères qu'à la vie présente. Les Mandarins, qui sont les Dieux vivans du pays, n'ont la plupart d'autre Divinité que leur fortune: & comme elle est sujette à de fâcheux revers, leurs soins ne vont qu'à chercher les moyens de parer ces malheurs, & de se maintenir dans leur poste. Les Etudians, qui sont comme la petite Noblesse, n'ont guères en tête qu'un certain honneur, qui consiste à réussir dans les examens, & à monter à un degré plus haut. Les Marchands ne songent depuis le matin jusqu'au soir, qu'à leur négoce. Le reste du peuple ne pense qu'à trouver de quoi vivre, c'est-à-dire, un peu de ris, & quelques légumes. Voilà tout ce qui occupe les Chinois; leurs pensées ne vont guères plus loin.

Leur attachement  
aux Idoles.

Les Lettrez, dont je parle, ne laissent pas, comme les autres Lettrez, de déclamer contre ce qu'ils appellent *Tou an*, c'est-à-dire, contre les fausses Sectes: mais l'expérience fait voir qu'ils ne sont pas moins esclaves de *Fo*, que le petit peuple. Leurs femmes, qui d'ordinaire sont fort attachées aux Idoles, ont coûtume d'avoir dans le lieu le plus honorable de leurs maisons, une manière d'autel, où elles placent une troupe d'Idoles bien dorées. C'est-là que par complaisance ou autrement, ces prétendus disciples de Confucius fléchissent souvent le genouil: quand quelqu'un d'eux auroit assez de constance pour résister au torrent, du moins aura-t-il bien de la peine à se défendre des moyens imaginaires, dont on se fert pour connoître l'avenir. Si quelqu'un de la maison vient à mourir, il est rare qu'il manque à appeler les Bonzes, à brûler des papiers dorez, & à faire tout ce qui est en usage; sans cela, loin de passer pour un Philosophe, on le regarderoit comme un méchant homme.

Ignorance  
des Chi-  
nois; en  
quoi elle  
consiste.

L'ignorance extrême de la Nation Chinoise contribué beaucoup à la facilité, avec laquelle ces prétendus Docteurs donnent, ainsi que le peuple, dans les plus ridicules superstitions. Cette ignorance ne regarde point les finesse & l'habileté du négoce; ils en sçavent sur cela plus que les Européens. Elle ne regarde point non plus les loix du Gouvernement; il n'y a point d'Empire au monde qui en ait de plus belles, ni de peuples plus disposez à se laisser gouverner. Elle ne regarde pas même une espece de Philosophie morale, qui consiste en de sages maximes; leurs livres en sont pleins, il ne s'agiroit que de les mettre en pratique. Mais ces habiles Docteurs, à un peu de Morale près, ignorent ordinairement les autres parties de la Philosophie: ils ne sçavent ce que c'est que de raisonner avec quelque justesse sur les effets de la nature, qu'ils se mettent peu en peine de sçavoir; sur leur ame, sur un premier Être, qui n'occupe guères leur attention; sur l'état d'une autre vie, sur la nécessité d'une Religion. Il n'y a pourtant point de Nation qui donne plus de tems à l'étude: mais leur jeunesse se passe à apprendre à lire, & le reste de leur vie, ou à remplir les devoirs de leurs Charges, ou à composer avec élégance des Discours académiques.

Supersti-  
tion ridi-  
cule des  
Chinois.

C'est cette ignorance grossiere de la nature qui fait qu'un grand nombre attribuent presque toujours ses effets les plus communs à quelque mauvais Génie, mais cela se trouve pour l'ordinaire parmi le menu peuple, & surtout  
parmi

parmi les femmes ; ils tâchent de l'appaiser par des cérémonies impies & ridicules : tantôt ce sera quelque Idole , ou plutôt le Démon qui habite dans l'Idole : tantôt ce sera quelque haute montagne , ou quelque gros arbre , ou quelque dragon imaginaire , qu'ils se figurent dans le ciel ou au fond de la mer : ou bien , ce qui est encore plus extravagant , ce sera comme la quintessence de quelque bête , d'un renard par exemple , d'un finge , d'une tortuë , d'une grenouille , &c. C'est ce qu'ils appellent *Tjing* , ou bien *Tao couai* , ou *Couai* tout seul , c'est-à-dire , montre , ou chose fort surprenante.

Ils disent que ces animaux , après avoir vécu longtems , ont le pouvoir de purifier leur essence , de se dépouiller de ce qu'ils avoient de grossier & de terrestre ; & cette partie plus subtile qui demeure , c'est ce qui se plaît à troubler le jugement aux hommes & aux femmes : un renard ainsi purifié est terriblement à craindre. Dès qu'ils sont malades , & que la fièvre les fait extravaguer , c'est visiblement le Démon qui les tourmente : on appelle les *Tao Jjèè* ; & on ne peut imaginer combien de jongleries , & quel tintamare ils font dans la maison.

C'est ainsi que le Démon se joie du peuple , & même des demi-Sçavans. Il met surtout en usage trois sortes d'inventions , qui ne servent pas peu à entretenir leur ignorance.

La première , c'est ce que les Chinois appellent *Souan ming* , supputer sa destinée. Tout est plein à la Chine de Tireurs d'horoscopes : ce sont la plupart des aveugles , qui joient d'une espece de petit tuorbe , & qui vont de porte en porte s'offrir à dire la bonne aventure , pour deux ou trois doubles. Il est étonnant d'entendre ce qu'ils débitent sur les huit lettres qui composent l'an , le mois , le jour , & l'heure de la naissance d'un chacun , & qu'on appelle pour cette raison-là *Pa tseè*. Ils vous prédisent des malheurs généraux qui vous menacent : ils promettent ordinairement des richesses & des honneurs , grand succès dans le commerce ou dans les études : ils vous apprennent la cause de votre maladie , ou de celle de vos enfans , pourquoi votre pere ou votre mere sont morts : c'est toujours quelque Idole qu'on a offensée , & qu'il faut appaiser ; c'est un certain Bonze qu'il faut appeler : &c. si par un pur effet du hasard , ce qu'ils ont prédit arrive ; l'erreur jette dans les esprits de plus profondes racines que jamais. Si leurs predictions se trouvent fausses , on se contente de dire que cet homme-là ne sçavoit pas son métier , *Pou ling*.

Tireurs  
d'horosco-  
pe.

La seconde invention , c'est de tirer le sort *Pa coua* , ou bien *Ta coua*. C'est souvent consulter les Esprits. Il y a plusieurs manières de le tirer : la plus ordinaire est d'aller devant une Idole , y brûler quelques parfums , & battre plusieurs fois la terre du front. Il y a toujours proche de cette Idole un cornet de bois rempli de petits bâtons plats de la longueur d'un demi pied , sur lesquels on a écrit des caractères énigmatiques , qui sont comme autant d'oracles. Après bien des révérences , on fait tomber au hasard un de ces petits bâtons , & l'on s'en fait expliquer le sens par le Bonze qui préside souvent à cette cérémonie : ou bien l'on consulte une grande pancarte , qui est affichée contre le mur , & qui déchiffre tout ce grimoire.

Manière  
de tirer  
le sort.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

grimoire. C'est ce qui se pratique lorsqu'on entreprend quelque affaire, ou quelque voyage; lorsqu'il s'agit de vendre ou d'acheter; quand on songe à marier ses enfans; & en cent autres occasions, pour avoir un jour heureux, & ensuite un succès favorable.

Méthode  
pour con-  
noître  
l'heureuse  
ou la fu-  
neste situa-  
tion d'une  
maison; comment  
les Chi-  
nois y ré-  
médient.

La troisième invention est la plus ridicule de toutes: c'est cependant celle dont les Chinois sont le plus entêtés: ils l'appellent *Fong choui*, c'est-à-dire, le vent & l'eau; & ils entendent par-là l'heureuse ou la funeste situation d'une maison, & surtout d'une sépulture. Si donc par hasard votre voisin bâtit une maison, & qu'elle ne soit pas tournée comme la vôtre, mais que l'angle qui fait la couverture, prenne la vôtre en flanc; c'en est assez pour croire que tout est perdu: c'est une haine qui ne peut presque s'éteindre qu'en abattant cette nouvelle maison; c'est un procès à soutenir devant le Mandarin. Enfin, quand il n'y a point d'autre remède, la seule ressource qui vous reste, c'est de faire élever une espèce de monstre ou de dragon de terre cuite sur le milieu de votre toit: le dragon de brique jette un regard terrible sur l'angle funeste qui vous menace, & ouvre une gueule affreuse, comme pour englotir ce méchant *Fong choui*, c'est-à-dire, ce mauvais air (a). Alors vous êtes un peu plus en sûreté.

Exemple.

C'est le parti que prit le Gouverneur de *Kien tchang*, pour se défendre de l'Eglise des Jésuites, qui est bâtie sur une hauteur, d'où elle domine son palais, qui se trouve au pied. Il eût de plus la sage précaution de faire tourner les appartemens de son palais tant soit peu de côté, & d'élever à deux-cens pas de l'Eglise, une manière de corps de logis, ou de grande porte à quatre faces, & haute de trois étages, pour rompre les influences du *Tien tchu tang*, c'est-à-dire, de l'Eglise du Seigneur du ciel. Par malheur cette seconde porte devint une prétendue cause de la mort du second Gouverneur. Ce Mandarin avoit une grosse fluxion sur la poitrine, & crachoit des phlegmes fort blancs: on ne douta point que ce ne fût cette maison à trois étages, dont les murailles étoient fort blanches, qui causoit ce mauvais effet: on les barbouilla promptement de noir, afin qu'elle produisît un effet contraire: cet expédient ne réussit point, on s'imagina qu'il avoit été pris trop tard, le Mandarin mourut; & dans la suite quelqu'autre idée semblable les fit reblanchir comme auparavant.

Monta-  
gnes &  
collines  
d'un au-  
gure heu-  
reux.

On pourroit rapporter beaucoup d'autres pareilles rêveries sur ce qui regarde la situation des maisons, l'endroit où il faut ouvrir la porte, le jour & la manière dont on doit bâtir le fourneau où se cuit le ris. Mais où le *Fong choui* triomphe, c'est en ce qui concerne les sépultures. Il y a des charlatans, dont le métier est de connoître les montagnes & les collines d'un augure heureux: & quand après bien des forfanteries, ils se sont fixés à quelque endroit, il n'y a point de somme d'argent qu'on ne sacrifie volontiers pour posséder ce bienheureux terrain.

Vertus que  
les Chinois  
attribuent  
au *Fong  
choui*.

Les Chinois regardent le *Fong choui* comme quelque chose de plus précieux en quelque façon, que la vie même, persuadez que le bonheur ou le

(a) Par ce mot ils n'entendent pas seulement un air corrompu qui cause de maladies, mais encore une espèce de malédiction qui s'étend jusqu'à la postérité.

le malheur de la vie vient de cette ridicule chimère. En effet, si quelqu'un a plus d'esprit & de talens que ceux de son âge; s'il parvient de bonne heure au Doctorat; s'il est élevé à un Mandarinat; s'il a plusieurs enfans; s'il arrive à une extrême vieillesse; si étant engagé dans le commerce, tout lui réussit; ce n'est ni son esprit, ni son habileté, ni sa probité qui en est la cause; c'est que sa maison est heureusement située; c'est que la sépulture de ses ancêtres est dans un admirable *Fong chouï*.

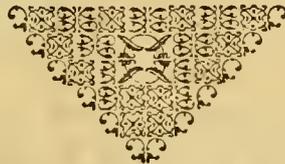
Mais, pour revenir à ceux des Lettrez, qui cherchant à étouffer dans leur esprit l'idée d'une première Intelligence, laquelle a produit, & gouverne toutes choses, ont recours aux causes purement matérielles, pour expliquer l'origine de tous les Etres: on ne fera peut-être pas fâché d'entendre raisonner un de ces Philosophes, lorsqu'il expose son système sur l'origine du monde, sa Physique sur la nature des choses, son plan d'Astronomie, ses principes de Mécanique, son sentiment sur les Ames, & ses règles de Morale.

Aburdité  
du Systé-  
me de  
quelques  
Lettrez.

On verra qu'il s'égare également, soit qu'il parle en Physicien, soit qu'il moralise. On verra quel est l'orgueil & l'aveuglement de ces prétendus Scavans, qui, dans l'arrangement des principes & des conclusions de leur système, s'accordent si peu avec eux-mêmes; qui prouvent très-mal, ou ne prouvent point du tout ce qui a le plus besoin de preuves; qui n'ont ni justesse, ni solidité dans les conclusions qu'ils tirent des principes qu'ils ont établis.

On verra aussi qu'ils ne laissent pas d'être subtils à démêler le vrai d'avec le faux, & difficiles à ne rien admettre, qui ne soit appuyé sur des raisons évidentes; pendant qu'ils veulent être crus sur leur parole, & que, pour se tirer d'embarras, ils éludent les difficultez par toutes les chicanes d'une éloquence frivole & vétilleuse.

L'Auteur de ce petit Traité est un Philosophe moderne nommé *Tchin*: il est écrit en forme de Dialogue, & c'est le Pere Dentrecolles qui l'a traduit de l'original Chinois. Ce Dialogue, où ce Philosophe explique ses sentimens sur l'origine & l'état du monde, est le douzieme entretien: car son Ouvrage en renferme plusieurs sur d'autres matières d'Histoire & de Morale, qui ne font rien au sujet présent. Voici donc comme il s'explique.





## DIALOGUE,

Où un Philosophe Chinois moderne, nommé Tchin, expose son sentiment sur l'origine & l'état du Monde.

Introduc-  
tion.

DANS un endroit agréable, d'où l'on voyoit comme en perspective plusieurs belles maisons de campagne, on avoit ménagé un cabinet de verdure, où plusieurs personnes s'assembloient pour y prendre le frais, & s'entretenir durant les chaleurs de l'Été. Le hasard y conduisit un étranger, qu'on invita de s'y réposer: comme on le jugea propre à contribuer aux agrémens de la conversation, on le pria de vouloir bien s'arrêter dans ce lieu-là pendant quelques jours, & de ne pas se refuser à l'empressement qu'on avoit de l'entendre: il se rendit sans peine, & attira bientôt une foule d'auditeurs, qui prenoient un extrême plaisir à la manière libre & enjouée, dont il traitoit divers points d'Histoire & de Morale.

Tchin vou  
kouei. Ca-  
ractere de  
cet Ho m-  
me célé-  
bre.

Le bruit de ces assemblées se répandit aux environs. Un Sçavant d'une Ville voisine eût envie d'y assister. Il se rend au lieu de l'assemblée, qui étoit nombreuse. Comme il étoit prêt d'entrer dans le cabinet, un de la troupe qui l'apperçût, se leva, & s'approchant de l'étranger qui étoit assis dans la place d'honneur, Monsieur, lui dit-il à l'oreille, cet homme respectable qui arrive, est très-célèbre par sa profonde érudition: on le nomme *Tchin vou kouei*. C'est un homme vif, entêté de ses opinions, & qui dans la dispute ne céderoit pas aux plus sçavans de l'Empire: il a employé toute sa vie à l'étude, & il n'y a point de livres qu'il n'ait lûs. S'il se met une fois à parler de la doctrine du ciel & de la terre, sa bouche est comme un fleuve intarissable, qui roule ses eaux avec rapidité. Je ne sçais ce qui peut avoir amené ici un si grand personnage.

Au même moment le Philosophe entra, & parcourant d'un coup d'œil l'assemblée, il la salua d'un air gracieux, en remuant civilement les deux mains. J'ai appris, Messieurs, leur dit-il, qu'on tenoit ici des assemblées, où un sçavant homme, qui agréera bien que je le traite d'ami, entretenoit la compagnie, & j'ai cru qu'il voudroit bien me permettre de profiter de ses lumières.

A ce début, tous ceux de l'assemblée se regarderent les uns les autres avec surprise. car l'étranger avoit peu de capacité, & tout son mérite consistoit à débiter aisément quelques traits d'Histoire: les autres étoient gens sans Lettres, attachez à la Secte de *Fo*, ou de *Lao*, & fort entêtés de leurs Idoles.

Nous

Nous ne nous sommes assembles ici, répondit l'étranger, que pour passer quelques heures dans des entretiens plus propres à récréer l'esprit, qu'à l'instruire; & vous sçavez que d'ordinaire ces entretiens roulent sur des histoires du tems, ou sur des moralitez populaires: ces sortes de discours ne peuvent plaire à des oreilles sçavantes comme les vôtres.

Sage vieillard, réprit le Philosophe, c'est votre modestie qui vous fait parler de la sorte, & il paroît que vous avez de moi une idée trop avantageuse. A la vérité je me suis appliqué de tout tems à l'étude; j'avoüerai même que j'ai acquis quelques connoissances: mais ce sont ces connoissances-là même qui sont le sujet de ma douleur (a), lorsque je pense qu'il ne m'est pas possible d'accréditer à la Cour, ni la grande doctrine d'*Tao*, de *Chun*, &c. ni les sages enseignemens de tant d'hommes illustres des tems postérieurs, des *Tcheou*, des *Tchin*, des *Tchang*, des *Tchu*. J'ai le regret de voir que ces enseignemens ne sont point goûtés de mes amis, qui occupent les premières places dans le gouvernement de l'Etat; & qu'au contraire les fausses Sectes inondent l'Empire: tout le monde court après la séduction, il n'y a plus que corruption & que ténèbres; & la vraie Secte Littéraire est comme ensevelie dans un honteux oubli.

Que nous sommes heureux, réprit l'étranger, qu'une personne de votre réputation & de votre mérite, veuille bien se prêter au désir que nous avons de l'entendre! Daignez donc prendre ici votre place, & nous honorer de vos sçavantes instructions. Un grand cœur comme le vôtre, qui aspire à la réforme de l'univers, doit être disposé à communiquer ses lumières: nos esprits, tout bornés qu'ils sont, ne résisteront point aux vérités que vous nous ferez connoître.

Je le veux bien, répondit le Philosophe: tout ce que je crains, c'est de ne pas répondre à votre attente. Il salua en même-tems la compagnie, & alla s'asseoir dans la place honorable qu'on lui avoit destinée. Sur quel sujet voulez-vous, dit-il, que je vous entretienne? Nous vous prions, dit l'étranger au nom de tous les assistans, de nous instruire sur ce qui a précédé le ciel & la terre.

J'y consens, répondit le Philosophe, en prenant un ton grave. Ecoûtez-moi: Le ciel & la terre n'étoient point encore, lorsqu'au milieu d'un vuide immense, il n'y avoit qu'une substance extrêmement confuse; *Hoen gen y ki*. Cette substance en cet état de cahos, est l'illimité, le non-borné, *Vou ki*: ce qu'il y a de subtil & de spiritueux dans cette masse indéfinie, est comme la forme *Li ki*; & l'ame du *Tai ki*, du premier & suprême état de l'Univers, a été justement le principe du ciel & de la terre, le germe qui les a fait éclore: par la même voye sont sortis une infinité d'Etres.

Au reste, tout ce développement doit être mis au rang des productions, dont les ressorts sont étonnans. Le monde ayant une fois ses parties, ces sortes de productions, qui pour la manière échappent à nos sens,

Ame du  
*Tai ki*,  
principe  
du ciel  
& de la  
terre.

(a) Ces plaintes du Philosophe Chinois méritent d'être observées: si son système régnoit dans la Secte Littéraire, il ne se plaindroit pas, comme il fait, qu'il n'a pu le faire goûter par les principaux Lettrez.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Comment  
s'est faite  
cette pro-  
duction.  
Sentiment  
de *Tchin*  
sur celle  
des Insec-  
tes.

ont été très-rares; car nous voyons communément que les especes se perpétuent par les voyes sensibles & ordinaires. Un exemple fera mieux comprendre ma pensée.

Le bois produit dans son sein des vers, l'homme engendre sur son corps de la vermine. Voilà des productions de l'ordre de celles que nous avons appellé merveilleuses, & dont l'artifice nous échape. Si sur le corps de l'homme il ne se trouvoit pas des parties spiritueuses de sueur, s'il n'y en avoit pas dans le bois qui se pourrit; quelle seroit l'origine de ces Insectes (a)? Disons de même à proportion, que ce qui se trouve de plus subtil

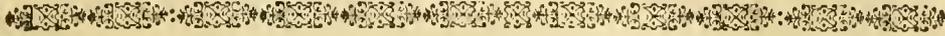
(a) On voit par ce raisonnement du Philosophe Chinois, qu'il ne croit pas que les Insectes soient produits par des œufs, mais simplement par la corruption. Il abuseroit bien davantage de ce principe, si à la faveur des Microscopes, il voyoit la construction admirable de ces petits Insectes dans la multiplicité, la subtilité, & le rapport de leurs organes.

Le Philosophe Chinois, comme tous ceux qui cherchent à éteindre la connoissance d'un premier Etre, est si foible dans son système, que pour le former, il suppose d'abord les principes les plus absurdes & les plus chimériques, & veut donner ses fictions pour des premières vérités. On voit bien qu'il avoit affaire à de pitoyables adversaires. Ce *Tai ki*, comme il l'appelle, cette masse informe, ce suprême indéfini qui a précédé tous les Etres définis, subsiste-t-il par lui-même? Est il l'auteur de son Etre? Cette portion la plus subtile du *Tai ki* s'est-elle donnée à elle-même le mouvement qu'elle imprime aux autres Etres, ou l'a-t-elle reçu d'un autre Etre, qui a été le premier moteur? Ce bel ordre de l'Univers, cet arrangement de toutes ses parties toujours le même, ces Etres animez, pensans, raisonnables, & libres dans leurs actions, peuvent-ils être l'effet d'une cause aveugle, qui agit au hasard, qui ne prépare rien, qui n'arrange rien, qui ne choisit rien, qui est sans volonté & sans intelligence? Voilà pourtant ce que ses principes établissent, & qui ne peuvent être avoués que par un homme qui renonce au bon sens & à la raison? Car enfin à la vûe d'un Palais, où la symétrie & les proportions sont exactement observées, osera-t-on dire que les pierres se sont assemblées dans ce bel ordre, & qu'elles se sont arrangées d'elles-mêmes d'une manière propre à en distribuer les divers appartemens; que les murs se sont élevez, & que la charpente s'est posée elle-même pour soutenir le toit, qui est venu ensuite se placer sur la charpente; en un mot, que ce Palais où éclate la plus parfaite Architecture, a été dressé par un de ces coups capricieux du hasard? En lisant une Histoire ou un Poème rempli des plus grands événemens, dira-t-on que c'est le concours fortuit des caractères qui se sont placez au hasard dans l'arrangement nécessaire pour décrire cette suite d'évenemens, & les lier tous ensemble? Un enfant qui bégaye, riroit d'un pareil raisonnement. Ces ouvrages de l'art démontrent invinciblement qu'ils ont été produits par des mains sçavantes & industrieuses. Mais que penser de la structure de cet Univers qui renferme les plus éclatantes merveilles? Cette Terre suspendue & immobile qui nous porte; ces richesses qui sortent chaque année de son sein, pour satisfaire aux divers besoins des peuples; cette voûte immense des Cieux qui roule sans cesse autour de la terre, & qui nous couvre; ces abîmes d'Air & d'Eau qui nous environnent; cet immense réservoir d'eau qui entoure la terre, & auquel on a donné le nom de Mer, si resserré dans ses limites, qu'il ne les franchit jamais, & qui dans la plus grande fureur brise ses flots écumans contre le rivage; ce Soleil; ces Astres qui nous éclairent; la constance & la régularité de leurs mouvemens, sans que depuis tant de siècles on y ait pu voir le moindre dérangement. Ces Animaux de tant d'especes différentes, cet instinct naturel, par lequel ils cherchent ce qui leur est utile, & fuyent ce qui leur est nuisible; la manière dont ils se renouvellent chaque jour par le secours des alimens, & dont leurs especes se perpétuent par la voye de la génération; le Corps humain, ce chef-d'œuvre formé d'une vile matière; ses différentes parties & leurs usages; cette Ame qui l'anime, qui lui est intimement unie, & qui en fait jouer tous les ressorts, qui pense, qui raisonne, qui réfléchit, qui délibere; qui se forme des images distinctes de ce qui n'est plus, comme s'il étoit encore, qui conserve le souvenir de ce qui est passé

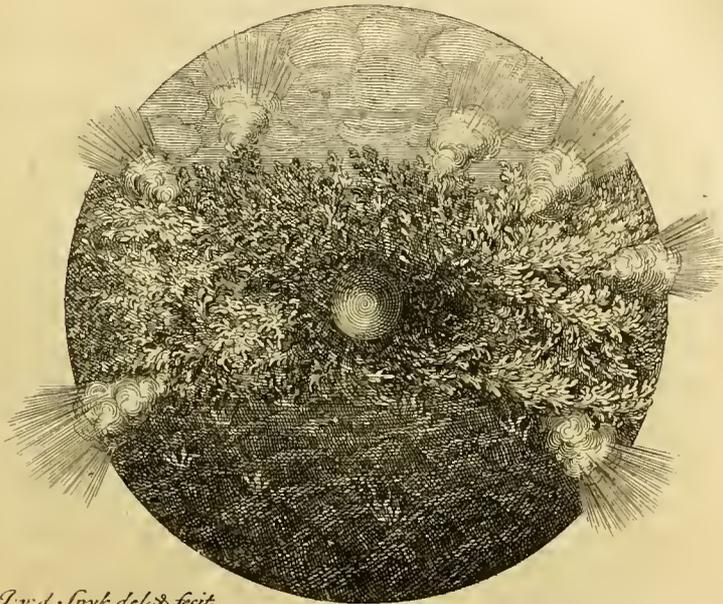
comme

til & de vivifiant dans le *Tai ki*, dans le suprême indéfini, qui a précédé immédiatement tous les Etres definis, a été comme le germe, d'où le ciel & la terre ont été produits. Peut-être ne me suis-je pas encore rendu assez intelligible, je vais tracer sur le papier une figure, qui vous mettra sous les yeux ce que je viens de proposer.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.



*Carte du Ciel & de la Terre qui commencent à se former.*



*J. v. d. Spyk del. & fecit.*

10. **L**Es parties *Tang*, comme les plus pures, les plus subtiles, & les plus légères, s'échappent, s'élevent, voltigent autour, & embrassent tout.

Distinction des parties.

20. Les

comme s'il étoit présent, qui est libre, & qui se détermine à ce qui lui plait: dire que tout cela puisse s'expliquer par les combinaisons d'une matière plus subtile, & qui a en soi une vertu vivifiante; n'est-ce pas se jouer de la raison, & étouffer sa plus vive lumière? N'est-ce pas se boucher les oreilles, & refuser d'entendre la voix de toutes les créatures, qui sont marquées du sceau de cette souveraine Intelligence qui les a formées, & qui nous crie sans cesse qu'elles sont l'ouvrage de ses mains? C'est ainsi néanmoins que lorsque toutes les créatures, jusqu'au moindre insecte, publient la puissance du Créateur, on trouve de prétendus Sages, qui s'épuisant en de frivoles systèmes, & s'évanouissant dans leurs vaines pensées, s'efforcent d'arracher de leur cœur le sentiment de la Divinité, & excitent des nuages pour obscurcir cette pure lumière qui les éclaire malgré eux, & qu'ils voudroient bien pouvoir éteindre.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

20. Les parties *Yn*, moins pures, & par conséquent plus péfantes, se précipitent, & par-là vont s'unir au milieu.

30. Tout ce qui environne ce qui est visible, ce sont des parties de l'Univers si déliées, qu'elles n'ont aucune figure sensible. C'est *Hiu ki*.

Mais comment entendez-vous, dit quelqu'un de l'assemblée, que l'*Yang*, c'est à-dire, les parties les plus subtiles, & l'*Yn*, ou les parties les plus grossières se soient séparées de ce que vous appelez *Tai ki*; & que cette séparation étant faite, il s'est formé un Soleil, une Lune, puis toutes les Etoiles?

Le Soleil,  
la Lune,  
& les E-  
toiles,  
comment  
formez.

Je vais vous l'expliquer, répondit le Philosophe; le plus fin de l'*Yang*, ou de l'assemblage des parties les plus subtiles, forma le Soleil: le moins grossier de l'*Yn*, ou des parties grossières, fit à son tour la Lune: les Etoiles se formerent de même, prirent leur place, & firent leurs évolutions dans le ciel, & toutes ces choses furent visibles, parce que dès-lors elles eurent une figure déterminée.

La Terre  
& les Elé-  
mens com-  
ment for-  
mez.

L'*Yn* de son côté s'étant réuni, & les parties grossières s'étant accrochées les unes aux autres, il s'en forma la Terre, qui se plaça au milieu de ces espaces immenses. Peu après la Terre eût dans son sein, & sur sa superficie tous les Elémens bien arrêtez, le feu, le bois, &c. en un mot tous les autres Etres d'ici-bas, qui ayant chacun leur configuration particuliere, furent aisez à distinguer. Faites attention à cette comparaison, qui éclaircira ce que je viens de dire: l'air que nous attirons sans cesse, ou que nous poussons au dehors, quand il fort, se rarefie & se dilate: aussi a-t-il quelque degré de chaleur, & il faut le rapporter à l'*Yang*: ce même air, quand il est attiré, & qu'il entre dans nos pòmons, se resserre & se condense; aussi tient-il de la fraîcheur qu'il doit nous apporter, & il est par-là de la nature de l'*Yn*.

Revenons aux premières combinaisons du monde: ce genre de corpuscules qui font ce qu'on appelle *Yn*, s'étant attachez & ajustez les uns auprès des autres; la Terre & l'Eau s'en formerent, & les cinq Elémens vinrent à exister. L'*Yang*, & les atômes les plus déliés resterent suspendus, & embrasserent toute cette lourde masse, voltigeans, & roulans sans cesse tout autour. Un œuf de poule peut nous en fournir une légère image. Ne peut-on pas dire que la Terre est comme le jaune de l'œuf, qu'on voit suspendu & fixé au milieu, où il est immobile? Le ciel ne peut-il pas être regardé comme le blanc de l'œuf, qui embrasse la partie qui est au centre, qui circule autour, & qui se maintient dans cet état, sans que rien y change de place?

Le mouvement du ciel est ainsi constant & durable: cette substance subtile, & fluide, coule & roule sans cesse; & par ce mouvement qui lui est propre, fait le partage des saisons, forme les vents, les nuages, les tonnerres, les pluies.

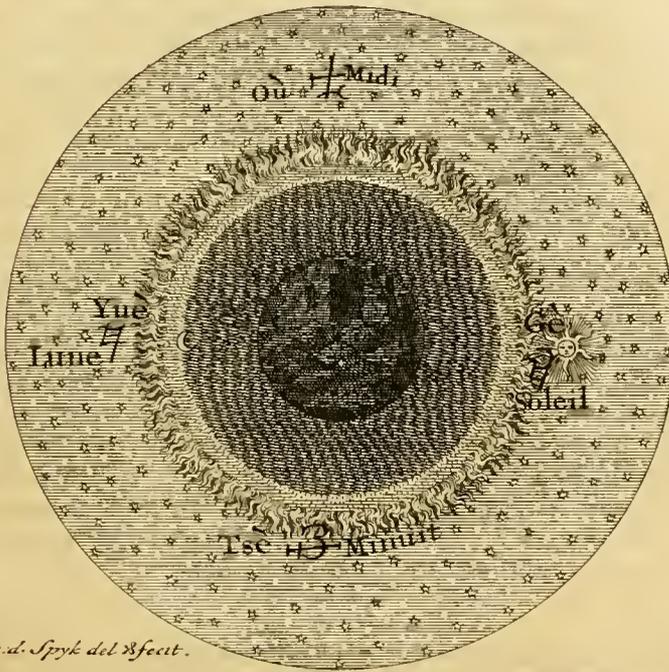
Comment  
se fait la  
produc-  
tion des

La production des hommes & des autres Etres vint ensuite, & tout l'Univers se trouva dans un état de perfection. Au reste, tout ce qu'on peut imaginer de vif, de spirituel, d'excellent dans le ciel & dans la terre, venant à se réunir, & à se rassembler au plus haut degré de per-  
fec-

fection qu'il est possible, c'est ce qui donne une naissance merveilleuse à ces hommes extraordinaires, qui à leur tour aident à perfectionner la nature. Mais je doute que vous ayez bien compris ma pensée : c'est pourquoi j'ai recours à une seconde figure, qui vous en facilitera l'intelligence.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.  
Hommes  
extraordi-  
naires.

Figure du Ciel fluide & pur, & de la Terre fixe & ferme.



*Inv. de Spyk del & fecit.*

10. **L**E Ciel entoure & enveloppe la Terre : il tourne autour de la gauche à la droite : il y a deux poles fixes, l'un au Nord, l'autre au Midi. Il n'y a pas de vrai Orient, ni de vrai Occident universellement arrêté : il n'y a pas non plus de haut & de bas proprement dit.
20. L'espace que le Soleil parcourt dans le ciel, marque les heures : quand il est arrivé au point désigné *Ou*, c'est l'heure du midi. Quand le Soleil touche au point *Tse*, c'est minuit, & ainsi de toutes les heures.

Mouvement du Ciel.

Cours du Soleil.

Le Soleil est le pur *Tang* ; il commence à prendre son cours dès l'heure de

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

de minuit, & il vient à nous : dès qu'il s'éleve, tout ce qui dans l'Univers est du ressort de *Yang*, fermente & reprend de la force. Depuis midi il commence à décliner : alors tout ce qui est de la nature de *Yang*, s'affoiblit, & au contraire ce qui appartient à *Yn*, acquiert une nouvelle vigueur (a).

Objec-  
tions con-  
tre la flui-  
dité du  
Ciel.

Mais, dit un des assistans, si le Ciel est un corps fluide & léger, en quel endroit placerez-vous la Divinité *To hoang ta ti*? Si la Terre n'est qu'un assemblage de parties crasses & pesantes, où fera la demeure de *Ten vang* (b)? Où logeront les Esprits, qui sont les exécuteurs de sa justice? Enfin où placerez-vous l'Enfer?

Réponse,  
& objec-  
tions con-  
tre la Secte  
de *Fo* ou  
*Fou*.

N'en doutez pas, répondit le Philosophe; le Ciel est une substance très déliée & très-légère, qui s'agite & circule sans cesse. Jugez si elle est capable de contenir quelque chose de pesant : elle ne peut rien soutenir qui ne soit de sa même nature. Comment donc y loger vos Divinités, telles que vous les représentez? Durant le jour, un ciel éclairé roule sur nos têtes : le ciel ténébreux s'avance peu-à-peu, & vient nous apporter la nuit ; le jour reparoît ensuite, & ce mouvement est continuel & réglé. Supposons que *To hoang*, & son cortège de Dieux inférieurs aient leur palais dans le ciel : ces Dieux rouleront donc sans cesse avec le ciel, & feront une infinité de virevoltes. Cela est-il bien imaginé?

Venons à la Terre : il est clair que c'est une masse énorme, un composé d'eau, de bouë, d'argile, de pierres, que leur propre poids a accumulés & liés ensemble. Si vous y logez *Ten vang* & sa suite, la cour de ce Dieu des Enfers sera donc dans cet amas d'eau & de bouë? Ne voyez-vous pas que ce sont-là de pures imaginations?

Contre la  
production  
des  
grands  
hommes,  
telle que  
*Tchin* la  
suppose.

Laissons-là nos Divinités, reprit un autre de l'assemblée; vous êtes trop prévenu contre elles. Que sont devenus ces grands hommes, ces hommes extraordinaires, dont vous nous avez parlé en termes si pompeux, & que vous avez mis de pair avec le ciel & la terre; car c'est-là votre merveilleux ternaire? Or le ciel & la terre sont réels, & subsistent : ces Héros de l'antiquité doivent donc pareillement subsister? Est-ce que selon vos principes, un *Fo hi*, un *Hoang ti*, un *Tao*, un *Confucius*, auroient cessé d'être, dès qu'ils ont cessé de paroître ici bas?

Sça-

(a) A la vûë de ces deux figures tracées par le Philosophe Chinois, on demandera peut-être si l'on croit encore à la Chine que la Terre est quarrée. Il paroît que le Philosophe suit ici l'ancienne opinion qui favorisoit le nom de *Tchang koué*, ou de Royaume du milieu, que les Chinois donnoient à leur Empire, s'imaginant que la Terre étoit quarrée; qu'ils en occupoient la plus grande partie, & que tout le reste n'étoit que des morceaux de terre rangez autour, pour lui servir d'ornement. Il n'en est pas de même d'un globe, où le milieu se trouve sur la surface par-tout où l'on veut. Mais depuis que les Européens sont à *Peking*, ceux des Chinois qui les fréquentent, ou qui ont quelque teinture des Mathématiques, sont bien revenus d'une erreur si grossière, & cette erreur n'étoit en Chine, que parmi ceux qui n'avoient nulle connoissance des Mathématiques, comme nous voyons qu'en Europe il y a eu longtems de l'erreur sur la rondeur de la terre, sur les Antipodes. Les Mathématiciens Chinois ont supposé la terre, pour sa figure, semblable à un œuf de poule. Le mot de *Fang*, qui signifie quarré, doit être interpreté par *solide, stable*.

(b) C'est le Pluton des Chinois Idolâtres qui honorent *Fo*.

Sçachez, répondit le Philosophe, qu'avant que les Sages naissent au milieu de nous, le *Li*, & le *Ki*, les deux parties qui les composent, préëxissoient déjà dans le ciel & dans la terre. Au moment qu'un grand homme se forme, ce *Li*, & ce *Ki* s'unissent, & c'est de cette union qu'il résulte. Lorsqu'il meurt, ses dons, ses belles qualitez, ses perfections, sa doctrine, deviennent l'admiration & la règle des siècles futurs : elles subsistent donc, & leur durée égale celle du ciel & de la terre. A la vérité le corps d'un Sage se détruit; mais son *Li*, ce qui le fait proprement ce qu'il est, cette noble partie de lui-même, va se réunir au ciel & à la terre, comme elle l'étoit auparavant. Et comme il est vrai de dire que le ciel & la terre durent toujours; de même est-on en droit de soutenir que les vrais Sages subsistent à jamais (a).

Le même qui venoit d'interroger le Philosophe, lui répartit : Vous reconnoissez que Confucius est un vrai Sage : or la tradition nous apprend qu'il alla consulter l'illustre *Lao kiun* (b). Il paroît par cette démarche que Confucius craignoit la mort, & qu'il vouloit apprendre le secret de devenir immortel.

Ne me parlez point de votre *Lao tsé*, répliqua le Philosophe : il ne passe dans mon esprit que pour un homme du commun; mais qui a eu la bizarre prétention de se rendre immortel. La belle doctrine qu'il a laissée, & qui n'enseigne que le néant, l'indolence, & une molle nonchalance! Je ne veux citer qu'un endroit des instructions qu'il donne à ses disciples. Considérez ma langue, leur disoit-il, ne subsiste-t-elle pas tant qu'elle demeure molle & flexible? Au contraire ce qui détruit nos dents, n'est-ce pas leur propre dureté? Que penser de ce beau raisonnement? La nature dans les productions de l'Univers a rendu mol ce qui devoit être mol, & dur ce qui devoit être dur. Supposons que ces dents qui garnissent la bouche, deviennent molles & flexibles comme la langue; pourroit-on alors prendre une nourriture tant soit peu solide, comme sont les grains de ris cuits à l'eau, nôtre mets ordinaire? Et si l'on étoit hors d'état de prendre cette nourriture, pourroit-on vivre plusieurs siècles, comme on le fait vainement espérer? Idées creuses & chimériques!

Appliquons ce beau principe de *Lao tsé*, qui veut que tout soit mol : appliquons-le au physique & au moral. Nous divisons les métaux en cinq espèces selon les couleurs. Si vous me dites que l'or & l'argent qui sont dans une si grande estime, tiennent de la nature du mol, parce que les

RÉLIGION  
DES  
CHINOIS.

Comment  
se fait cet-  
te produc-  
tion. Du-  
rée du *Li*.

Instruc-  
tions que  
*Lao tsé*  
faisoit à  
ses disci-  
ples sur  
le dur &  
le mol.

Le dur  
préférable  
au mol  
dans un  
sens phy-  
sique.

(a) Un Lettré, pour peu qu'il soit sensé, a des mesures à garder, lorsqu'il parle du Chef de la Littérature & des premiers Sages de l'Empire : aussi nôtre Philosophe prend-il un tour assez plaisant, pour donner à Confucius une durée qui égale la durée du ciel & de la terre; mais ce qu'il appelle la durée de Confucius, sera également la durée d'un million d'hommes, dont les âmes sont pareillement retournées à la masse éthérée, pour ne faire qu'un tout avec elle. C'est la même chose que si dans un vase plein de neige, on faisoit de cette neige des statues de Princes, de Philosophes, d'Empereurs. La neige venant à se fondre, il n'y a plus de distinction, & tout est réduit à une masse semblable, qui ne fait plus que le même tout.

(b) Chef de la Secte des *Tao ssé*.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

ornemens, qui se font de ce double métal, sont aisez à être ouvrageés : je vous répons que ces métaux ne méritent point d'être si fort estimez, du moins par rapport à l'utilité de la vie ; car après tout ils ne sont bons qu'à faire des vases, des parures, & d'autres ornemens peu nécessaires : au lieu que le fer, quoiqu'il tienne un moindre rang parmi les métaux, sert par sa seule dureté à ouvrir les fillons qui nous enrichissent de leurs grains, & nous fournissent les alimens qui entretiennent la vie. La dureté du fer le rend propre à beaucoup d'autres usages, par exemple, à préparer les alimens, dont nous ne pourrions user sans son secours, à fabriquer des armes, qui en terminant les guerres, procurent la paix & l'abondance aux peuples, qui effrayent, ou exterminent les voleurs, & qui affermissent la sûreté publique.

Et dans un  
sens mo-  
ral.

Venons au moral : ces folles & languissantes passions pour le Sexe, ne viennent-elles pas d'un cœur mol ? Si le Sexe avoit de la fermeté, oseroit-on se donner la moindre liberté en sa présence ? On n'en approcheroit que comme du feu, auquel on ne se joit pas impunément. Notre *Y king*, ce don précieux de *Fo hi*, exalte fort la lettre *Kang*, c'est-à-dire, ce qui a de la fermeté. Au contraire votre *Lao tsé* ne loit que le *Yeou*, c'est-à-dire, ce qui est mol ; & par-là il est tout-à-fait opposé à la doctrine de nos Livres Canoniques.

Points de  
la doctri-  
ne de *Lao*  
*tsé*.

De plus, c'est une chose certaine que la vie des hommes ne va pas au-delà de cent ans, & il se flatte de la faire durer des siècles entiers ; il a même prétendu que l'*Yang*, qui est l'ame de l'homme, ne se dissipe jamais, & qu'il a trouvé le moyen d'enlever à la nature la vertu vivifiante, pour en disposer ensuite à son gré.

Après de telles prétentions il a bonne grace à nous dire que tout n'est que vanité, lui qui a des desirs plus vastes que le plus ambitieux de tous les hommes ; qu'on ne doit tenir à rien, lui qui est plus attaché à la vie que personne ; qu'il n'y a rien de louable que l'état d'inaction & d'indolence, lui qui est infiniment vif dans ses poursuites. Affecter ainsi l'immortalité, n'est-ce pas se révolter contre la nature, & contre les loix du ciel & de la terre.

Précis de  
son his-  
toire.

Mais il faut une bonne fois vous faire connoître ce *Lao tsé* que vous estimez si fort. Ecoutez le précis de son histoire. Il nâquit sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*, aux environs de la ville de *Lin pao*, dans la dépendance de la ville de *Honan*. Son pere, surnommé *Kouang*, n'étoit qu'un pauvre payfan, qui dès l'enfance servoit en qualité de manœuvre dans une maison opulente. Il avoit 70. ans, qu'il n'avoit pû encore trouver une femme. Enfin il s'attacha à une grossiere paysanne qui avoit quarante ans, & il l'épousa.

Cette femme se trouvant un jour dans un lieu écarté, conçût tout à coup par le simple commerce & l'union de la vertu vivifiante du ciel & de la terre. Elle porta son fruit quatre-vingt ans. Le maître qu'elle servoit, ne pouvant souffrir une si longue grossesse, la chassa de sa maison. Elle fût donc contrainte de mener une vie errante dans la campagne. Enfin ce fût sous un prunier, qu'elle accoucha d'un fils, qui avoit les che-  
veux.

veux & les fourcils tout blancs. La mere qui ignoroit le nom de famille de son mari, dont elle ne sçavoit que le surnom, donna à cet enfant le nom de l'arbre sous lequel il étoit né: puis remarquant qu'il avoit les lobes des oreilles fort allongées, elle prit de là son surnom, & l'appella *Prunier l'oreille*, *Ly cul*. Mais le peuple qui le voyoit tout blanc, le nomma le *vieux enfant*, *Lao tsé*.

Quand il fût arrivé à un certain âge, il eût soin de la Bibliothèque d'un Empereur des *Tcheou*; & ce fût par sa faveur, qu'il obtint un petit Mandarinateur. Il se rendit habile dans l'Histoire ancienne, & dans la connoissance des Rits des premiers tems: & c'est ce qui porta Confucius à l'aller voir, pour conférer avec lui sur le cérémonial, & les talens d'un bon Mandarin. *Lao tsé* dans sa vieillesse, s'aperçût de la décadence prochaine de la Dynastie des *Tcheou*. Il monta sur une vache noire, & tirant vers l'Occident, il arriva à la gorge de la Vallée sombre. Ce passage étoit gardé par un Officier nommé *T*, & surnommé *Hi*. Le livre *Tao té*, contenant cinq-mille sentences, fût composé dans la ville de *Tcheou ché*, dépendante de *Tsin tchuen*. Enfin il mourut, & son tombeau est à *Ou*.

Voilà le commencement & la fin de *Lao tsé*. Il n'a pû pendant sa vie prévenir la ruine de la Race des *Tcheou*, dont il étoit sujet & Mandarin, & l'on veut que nous croyions toutes les fables que l'on débite sur son prétendu mérite; & entr'autres qu'après sa mort il a été placé au haut des cieus sous la qualité des trois purs.

He! que pensez-vous, Monsieur, de la doctrine du *Fo*, qui nous a été apportée d'Occident, s'écrierent ceux de l'assemblée, qui étoient attachez au culte de cette Idole?

Le *Fo* (a), répondit le Philosophe, est un autre visionnaire, qui a aussi prétendu se rendre immortel. Selon lui, tout n'est que vuide, il n'y a rien de réel. Suivant ce beau principe, il veut qu'on ne pense à rien, qu'on réduise le cœur au pur vuide, c'est-à-dire, qu'on le vuide de toute affection, qu'on aille jusqu'à s'oublier soi-même, comme si l'on n'étoit pas. Nous avons des yeux & des oreilles, il faut ne rien voir, ne rien entendre: ces organes doivent être vuides de tout objet, c'est-là leur état parfait. Nous avons une bouche, des mains, des pieds: il faut que tous ces membres soient dans l'inaction. Sa grande prétention est que son admirable ternaire du *Tsing*, du *Ki*, du *Chin*, c'est-à-dire, du fin, du subtil, du spirituel, arrive à sa plus grande perfection, & qu'en se réunissant, il ne fasse qu'un. Pour ce qui est de l'ame, sa durée, dit-il, n'a point de bornes: elle ne se détruit point.

Voyez-vous que cette belle doctrine d'anéantissement de soi-même, de  
dépoüil-

Détail que  
fait *Tchin*  
de l'Idole  
*Fo* & de  
sa doc-  
trine.

(a) Le détail que fait de *Fo* ce Philosophe Chinois, a ses traits de nouveauté: il en rapporte des particularitez qu'on n'a point ailleurs. C'est lui, comme on le voit, qui inventa la Métempsychose. Comme il vécut cinq-cens ans avant Pythagore; & qu'on sçait d'ailleurs que ce Philosophe parcourut l'Egypte & l'Inde; on ne peut guères douter qu'il n'ait pris des disciples de *Fo* sa doctrine de la Métempsychose, & qu'il ne s'en soit fait honneur à son retour en Grece.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

dépouillement universel, aboutit enfin à aspirer à une immortalité chimérique, & à désirer ce qu'on ne sçauroit obtenir. Cette vertu vivifiante du ciel, on veut la ravir, & se l'approprier: on refuse de la restituer un jour au ciel & à la terre; & on prétend par-là arriver au pur vuide.

Abrégé de  
son his-  
toire.

Mais peut-être continua-t-il, ignorez-vous l'Histoire de ce visionnaire. Sa mere vit en songe un grand éléphant blanc, & au meme instant elle sentit qu'elle étoit enceinte. Son fruit grossissoit chaque jour considérablement, & enfin il sortit du sein de sa mere en déchirant ses entrailles. & ôta la vie à celle dont il venoit de la recevoir: c'est ainsi que ce monstre vit le jour; lui qui devoit tout bouleverser dans la nature, ne doit-il pas être mis au nombre des pestes du genre humain? Est-ce parce qu'il a tué sa mere en naissant, que le peuple idolâtre jeûne, fait des processions, & cent autres choses de cette nature, pour obtenir toute sorte de bonheur à leurs meres? S' imagine-t-on que ce *Fo*, qui n'a pû sauver sa propre mere, aura le pouvoir de protéger la mere d'autrui?

Poursuivons. Il vivoit dans un de ces Royaumes, qui sont à l'Oüest de cet Empire: là, il étoit tout à la fois souverain pour le temporel & pour le spirituel, Roi & Chef de la Religion. Il eût une Reine & une Concubine d'une grande beauté, & il en fit deux Divinitez. Son Royaume abondoit en or, en argent, en marchandises, en denrées, & surtout en pierres précieuses. Mais s'il étoit riche & fertile, il avoit peu d'étenduë, & ses habitans n'avoient ni force ni bravoure. Au contraire les peuples des différens Royaumes, dont il étoit environné, étoient robustes, actifs, & ne respiroient que le sang & le carnage. Ainsi les Etats du *Fo* étoient sujets à de fréquentes irruptions.

Métem-  
psychose in-  
ventée  
par *Fo*.

Fatigué de tant d'insultes, auxquelles il ne pouvoit résister, il abandonna son Royaume, & embrassa la vie solitaire. Il se mit ensuite à exhorter les peuples à la vertu, & il débita la doctrine de la Métempsychose qu'il avoit inventée, faisant passer & repasser les ames d'un corps dans un autre; gardant néanmoins un certain ordre, par lequel la vertu étoit récompensée, & le vice puni. Il infatua les peuples circonvoisins de ces folles imaginations. Son dessein étoit d'intimider ses persécuteurs, & de leur persuader que s'ils continuoient les ravages qu'ils faisoient sur ses terres, ils seroient après leur vie changez en chiens, en chevaux, & même en bêtes féroces.

Pendant douze ans qu'il travailla à répandre sa doctrine, il entraîna à sa suite une foule prodigieuse d'ignorans, dont il renversa la cervelle: avec ce secours il remonta sur son Trône, il devint très-puissant; & s'étant remarié, il eût une nombreuse postérité. Tel fût le fruit de ses stratagèmes; tandis qu'il n'entretenoit ses disciples que du vuide des biens de la terre, il les recherchoit avec empressement, & s'en procuroit le plus qu'il lui étoit possible.

Ce qui a  
principale-  
ment ac-  
crédité la  
doctrine  
de *Fo* a la  
Chine.

Du reste, n'allez pas juger que la doctrine du *Fo* soit excellente, parce qu'elle s'est si fort étenduë dans cet Empire. Elle ne s'est accréditée, que parce que la doctrine de nos anciens Sages étoit presque éteinte. L'ignorance & la corruption du cœur ont donné entrée aux plus grossieres erreurs.

reurs. On négligea les admirables leçons des *Yao*, des *Chun*, d'un *Confucius*, & l'on n'eût de penchant que pour la Religion du *Fo*: cette Secte ne prescrit que quelques vaines prières pour devenir heureux, ce qui est très-aisé: au lieu que nos Sages exhortent à vaincre ses passions, à régler ses desirs, & à remplir tous ses devoirs; ce qui est d'une pratique bien plus difficile.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Ce discours souleva une grande partie des auditeurs. Vous avez beau dire, s'écria l'un d'eux, tout est vuide dans ce monde visible, l'*Yang*, l'Esprit est seul immortel. La grande doctrine du *Fo* & du *Tao*, enveloppe tout dans le néant; il n'y a que l'ame qui n'y soit pas comprise; elle doit subsister & vivre éternellement. Qui ne voit pas que c'est par prévention, & par esprit de partialité, que vous vous déchaînez contre cette doctrine? Ce que vous venez de debiter sur le système du monde, est-il mieux fondé?

Sectateurs  
de *Fo*  
croient  
l'immortalité de  
l'ame.

Rien n'étoit plus capable de piquer le Philosophe, & l'on s'aperçût aisément que ce reproche l'avoit émû. Il faut, reprit-il d'un ton vif & animé, que vôtre *Lao tsé* fût bien attaché à la vie, puisqu'il cherchoit tant de moyens de la prolonger: cependant sa vieilleffe n'alla pas au-delà de cent ans. Mais il se flattoit que son *Yang*, son esprit vivifiant ne s'éteindroit point; & *Fo tsé* n'étoit-il pas également passionné pour la vie? Il ne vécut pourtant que loixante-trois ans: mais il étoit persuadé que son ame, qui étoit proprement la personne, subsisteroit toujours.

Attachement à la  
vie de *Lao*  
*kiun* & de  
*Fo*: leur  
sentiment  
touchant  
l'ame.

La vie de tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre a un terme fixe: mais *Lao* & *Fo* se font ridiculement imaginez qu'ils étoient les seuls privilégiés; que tout ce qui a parû & paroîtra sur la terre, rentrera dans le néant, mais que pour eux ils seront immortels; & qu'outre ce qui se voyoit de leur personne, ils avoient un esprit intelligent, vrai principe de vie. Aussi l'on trouve dans la doctrine de ces Sectes, ce langage inintelligible, *Fo chi y*, *Chin eul*, *yeou san siang*; c'est-à-dire, selon la Secte du *Fo*, le corps de *Fo*, la tige ou la substance est un; mais il a trois images. *Lao chi y*, *Chin eul*, *Fuen san tsing*; c'est-à-dire, selon la Religion de *Lao*, le corps de *Lao*, la tige, la substance est un; où l'on distingue trois purs.

Ces Sectaires, pour se faire entendre, ont recours à des comparaisons: un pieu de faule planté en terre, laissé à la fin échaper le fin de la nature du faule: le renard en mourant dans sa taniere, laisse après lui les esprits vivifiants qui l'animoient (a). C'est ainsi qu'ils prétendent qu'après la mort de leur maître, il est reité quelque chose de sa personne, qui renaît en ce bas monde.

Ces visions, comme vous voyez, mettent *Lao* & *Fo* au rang des arbres & des bêtes. Mais comme les rêveries de la Secte du *Fo* ont infatué une infinité de gens, il faut que je vous entretienne plus en détail de cette Secte: je vais le faire en dix petits articles.

Discussion  
de la doctrine des  
disciples  
de *Fo*.

10. Dans le livre des disciples de *Fo*, intitulé: l'*Utilité de la Maison*, on dit

La Métempycose

(a) Les femmes idolâtres croient voir souvent des Esprits sous la figure de renards, & les appellent *Hou li tsing*.

RELIGION  
DES  
CHINOIS:  
se est pré-  
judiciable  
à l'amour  
filial.

dit que le corps est nôtre domicile; que l'ame est l'hôteffe immortelle qui y loge, & que semblable à un voyageur, elle passe d'un logement à l'autre; que l'enfant se nourit du lait de sa mere, de même que les habitans d'un pays boivent l'eau du fleuve qui l'arrose. De-là le corps de nos parens n'est qu'un logement, & il est naturel de le regarder avec le même mépris qu'on a pour un amas de bois & de terre, dont une maison est construite. N'est-ce pas-là vouloir arracher du cœur de tous les hommes la vertu *Hiao*, l'amour respectueux pour les parens? N'est-ce pas étouffer dans nos cœurs les sentimens, qui nous unissent si étroitement avec eux, comme n'étant que la participation d'une même substance céleste & vivifiante.

Suites fu-  
nestes du  
même  
dogme.

2<sup>o</sup>. Ce même livre, qui représente nos corps comme un simple domicile, où nous prenons nôtre logement, porte à négliger le soin du corps, & à lui refuser l'affection & la compassion si nécessaires pour sa conservation. C'est ce qui porte ces disciples de *Fo*, qui se dégoûtent de la vie présente, à chercher les moyens de s'en procurer au plutôt une meilleure. On en voit qui vont en pèlerinage aux Pagodes placez sur la cime des rochers, & qui, après avoir fini leurs prieres, comme si elles avoient été exaucées, se précipitent la tête la première dans d'affreux abîmes. D'autres prodiguent leur vie en se livrant aux excez les plus honteux: quelques autres qui trouvent des obstacles à leurs indignes passions, vont de concert se pendre ou se noyer, afin de renaître maris & femmes. Voilà les suites du dogme insensé de la Métempfycofe.

Usage  
qu'en font  
les Bon-  
zes & les  
*Tao seè*  
pour sé-  
duire les  
femmes &  
les filles.

3<sup>o</sup>. En s'accoutumant à ne regarder son corps que comme un lieu de passage, il est aisé d'oublier l'estime, le respect, & les égards qui lui sont dûs. C'est ainsi que des femmes & des filles, grandes devotes du *Fo*, se laissent séduire par les Bonzes & les *Tao seè*, gens habiles dans les intrigues amoureuses. Ils leur débitent que ce corps, où l'on n'est qu'en passant, est une vile mesure, dont on ne doit point se mettre en peine. Ils leur insinuent que plusieurs de leur sexe, en accordant des faveurs demandées, ont eu commerce avec le *Fo* lui-même sans le sçavoir: maintenant, ajoûtent-ils, vous êtes du sexe foible & soumis; n'en doutez pas, nous vous en répondons, en renaissant, vous deviendrez homme. Il n'arrive que trop souvent que des Dames & de jeunes filles d'un riche naturel, & de familles distinguées, se trouvent déshonorées par cette canaille: elles en viennent enfin, sous de tels maîtres, à renoncer à toute pudeur. On ne se contente plus d'une ou de deux libertez furtives, & c'est un commerce de libertinage, qui dure toute la vie. Telle est la doctrine abominable, qui couvre d'opprobre les plus honnêtes familles.

Sert de  
voile pour  
couvrir  
les injusti-  
ces & les  
désordres.

4<sup>o</sup>. Ceux qui, donnant dans ces ridicules visions, disent que le bien ou le mal de la vie présente est le fruit de ce qu'on a fait avant que de renaître, s'autorisent de ce beau principe, pour s'abandonner à la débauche, & ravir impunément le bien d'autrui. Sçachez, vous diront-ils, que nous ne faisons que reprendre ce qui nous appartient; car enfin nous sçavons qu'avant que de renaître, vous nous étiez redevable d'une telle somme.

Un libertin, qui tend des pièges à une jeune fille, s'il sçait qu'elle est attachée au culte de *Fo*, ne vous souvenez-vous pas, lui dira-t-il, qu'avant que de renâître vous m'étiez promise en mariage? Vôtre mort précipitée me priva du droit que j'exige maintenant. C'est-là ce qui a ménagé la disposition de nos cœurs, & la conjoncture favorable où nous nous trouvons. Vous voyez donc que cette monstrueuse doctrine (a) fert de voile pour couvrir les injustices les plus criantes, & les plus honteux désordres.

5°. Ces sectateurs de *Fo* se persuadent qu'ils peuvent impunément se livrer aux actions les plus criminelles; & que, pourvu qu'ils brûlent pendant la nuit un peu d'encens, ou qu'ils fassent quelques prières devant l'Idole, non seulement leurs crimes sont effacés; mais encore que sous sa protection ils sont à couvert des poursuites de la justice. Un seul trait vous le fera connoître.

Sectateurs de *Fo* se promettent l'impunité des crimes.

Un voleur s'étoit glissé jusques dans l'intérieur du palais Impérial: il fût découvert & arrêté par les Officiers de dedans. Quand on l'eût bien fouillé, on le dépouilla de ses habits, & on lui vit le corps tout couvert de différens billets remplis de textes du *Fo*. Il s'étoit imaginé que ces billets l'empêcheroient d'être découvert; qu'il pourroit voler impunément; ou que du moins ils lui procureroient le moyen de s'évader.

6°. Les dévots de cette Secte sont tout occupez de pèlerinages qu'ils font à certaines montagnes. Ils vivent dans la plus grande épargne, afin

Traits de leur dévotion pour les Idoles.

(a) Quelque bien fondé que soit le Philosophe Chinois à regarder la doctrine du *Fo* comme la source d'une infinité de désordres, on pourroit avec beaucoup plus de raison lui faire le même reproche sur son système. Car si, selon le plan de doctrine qu'il se forme, cet Univers n'a pas été produit, & n'est pas gouverné par une première & souveraine Intelligence; si le ciel & la terre ne se maintiennent dans ce bel ordre, que par le seul mouvement naturel & nécessaire; si dans cette grande machine tout se meut mécaniquement; chacun peut se dire à soi-même: je n'ai point de fin hors de moi; c'est à ma félicité présente que je dois penser: le tems de la vie est court & incertain: de quelle autorité prétend-on me donner des loix? C'est la force & non le devoir qui m'obligent de m'y soumettre: les éloges qu'on donne à cette soumission, en payent mal la contrainte: dire que l'autorité qu'on exerce sur moi est émanée du ciel, c'est un pur verbiage, puisque ce ciel n'est que matière; qu'on ne parle point ni de vertus, ni de vices, ce sont des termes vagues, qui ne laissent d'idées que celles qu'on a reçues de l'éducation, & des préjugés inspirés dans l'enfance. Ainsi point d'instructions, point de réprimandes, point de loix, point de châtimens, point de gouvernement: tout cela est inutile ou injuste: le penchant doit être l'unique règle de conduite. Ces conséquences suivent naturellement de ce système, & conduisent, comme on voit, à tous les crimes. Pour le mieux comprendre, il faudroit se trouver dans une ville qui fût toute composée d'Athées: c'est ce qui ne s'est point encore trouvé, & ne se trouvera jamais. Car s'il y a des Athées par le cœur, c'est-à-dire, qui voudroient bien qu'il n'y eût point de Dieu vengeur des crimes, il est très-rare d'en trouver qui soient Athées par l'esprit, c'est-à-dire, dont la raison soit affoiblie jusqu'à méconnoître entièrement l'Auteur de leur être, & à ignorer une vérité, qui est gravée dans chaque partie de cet Univers. Mais dans cette supposition, quelle seroit la confusion & la corruption qui regneroit dans cette ville? On s'y applaudiroit d'abord de s'être mis au large, & de n'être plus allarmé par la crainte de la justice divine: mais seroit-on longtems à secouer toute sorte de joug, & à vouloir vivre dans l'indépendance? Et ne s'abandonneroit-on pas aux excès les plus monstrueux?

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

afin de pouvoir fournir aux fraix des parfums qu'ils brûlent devant ces Idoles : ils feront infensibles aux besoins d'un pere & d'une mere, qui souffrent du froid & de la faim, faute d'habits & de nourriture. Leur unique soin étant d'amasser de quoi faire un riche cadre à l'autel de *Fo*, & des autres Divinitez étrangères; ils abandonnent leurs parens, & laissent leurs ancêtres, sans leur accorder un *Tse tang* (a). Peut-on ne pas avoir horreur d'une doctrine, qui va jusqu'à éteindre la mémoire des parens defunts, & à priver de tout secours ceux qui sont en vie?

Font consister leur plus grande perfection dans un dépouillement sans réserve.

70. Combien en voit-on parmi le peuple, qui croyent comme autant de véritez tout ce qu'on leur dit des Pagodes construits dans des lieux écartez & solitaires? Ils ne doutent point que ce ne soit l'azyle de la vertu & de l'innocence. Plusieurs même se sentent portez à passer leur vie dans ces sortes de retraites, & à imiter *Fo* dans sa solitude: on les voit tout-à-coup renoncer à leurs femmes, à leurs enfans, à leurs possessions : quelle simplicité! Ne sçavent-ils pas que leur corps est composé de chair & d'os, de sang, & d'esprits animaux? Esperent-ils de le rendre aussi insensible qu'une masse de bois ou de pierre? Croyent-ils ne plus ressentir les passions si naturelles à l'homme? Toutes ces pompeuses exhortations du *Fo* & du *Lao* sur le vuide, sur la perfection où conduit un dépouillement sans réserve, ont été autant de pièges, où se sont laissez surprendre une infinité de gens, qui croyoient sérieusement pouvoir mettre ces leçons en pratique; mais ils ont bientôt éprouvé qu'elles étoient impraticables. L'empire du tempérament s'est fait sentir; les passions gênées & contraintes en sont devenuës plus intraitables, & les ont porté à des excez monstrueux. Enlever la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, pour affouvir sa brutalité; solliciter & séduire d'honnêtes Dames; se ravalier jusqu'à la condition des bêtes, & s'applaudir de cet avilissement; enfin renoncer à toute raison & à toute pudeur; voilà les suites de la séduction dont ceux qui suivent cette belle doctrine, ne peuvent guères se défendre.

Tort que fait cette doctrine à l'Etat.

80. Combien en a-t-on vû d'autres, qui s'étant laissez infatuër par ces beaux discours débitez avec emphase sur le vuide, négligeoient tous les devoirs de la vie civile, & ne s'occupoient qu'à demander le bonheur qu'on leur faisoit espérer dans une autre vie.

La séduction ne s'est pas bornée au simple peuple; elle a passé jusques dans les palais des Princes. Si l'on a vû des rebelles s'attrouper, former une armée, & assiéger la ville capitale; si les Barbares sont entrez dans l'Empire, & l'ont rendu tributaire; ces malheurs ne sont-ils pas venus de ce que les Princes se remplissant la tête des maximes & des visions de *Lao* & de *Fo*, se sont rendus incapables de gouverner leurs peuples? *Leang ou ti* ne se vit-il pas réduit à mourir de faim à *Tai tching*? *Hoei tsong* ne fût-il pas emmené esclave au-delà des déserts sabloneux de la Tartarie? *Hiuen tsong* ne s'enfuit-il pas honteusement dans les montagnes de la Province de *Se tchuen*? Et que n'eût-il pas à y souffrir? C'est ainsi que ces faulles Sectes

(a) Salle commune, où l'on honore les defunts de la même famille.

tes se font joiées de nos Empereurs, & ont mis l'Empire à deux doigts de sa ruine.

90. Entre les rêveries dont les ministres des Sectes de *Fo* & de *Lao* amusent les esprits crédules, on ne doit point oublier un stratagème bien propre à séduire dont ils se servent. Quand ils veulent initier quelqu'un à leurs mystères, il l'oblige de se regarder dans un vase plein d'eau, où il se voit d'abord tel qu'il se trouve dans sa condition présente. On l'oblige de s'y regarder une seconde fois, & alors il y paroît tel qu'il fera dans la condition qui lui est destinée quand il renâtra, supposé qu'il ait été fidèlement attaché à leurs Divinitez. Il arrive par le secret de leur art magique, qu'un homme riche s'y voit sous la figure d'un malade, ou d'un gueux qui manque de tout; & sur cela il prend la résolution de consacrer tout son bien aux Temples des Idoles. Après cette bonne œuvre, on l'engage encore à se regarder dans le vase plein d'eau: alors, si c'est un homme, il se voit habillé en Roi, ou en Général d'armée, ou en premier Ministre d'Etat: si c'est une fille, elle s'y voit couverte des ajutemens & des pierreries d'une Impératrice, d'une Reine, ou d'une concubine chérie du Prince, & tel doit être l'heureux état de leur renaissance.

C'est par ces sortes d'enchantemens qu'on remuë les esprits, & qu'on les dispose adroitement à la révolte. On court aux armes; il se livre des combats, & des villes entières sont saccagées. C'est par de semblables moyens, que sous la Dynastie des *Han*, deux rebelles causerent une infinité de désastres, qui furent renouvellez sous la Dynastie des *Tuen*, & plus récemment sous le règne des *Ming*, par d'autres Chefs de révolte, qu'on doit regarder comme des pestes publiques, puisqu'ils donnerent la mort à plusieurs millions d'hommes. On voit ces monstres de la nature, qu'on ne sçauroit trop punir, s'applaudir de leurs crimes, sous le glaive même du bourreau, & s'écrier par un reste d'enchantement: Nous mourons contents, nous sommes sur le point de nous rendre à ce délicieux séjour d'Occident, où *Fo* nous attend pour nous y recevoir, & nous faire part de sa félicité. Ce sont, comme vous voyez, ces fausses doctrines, qui sont la source de tant de malheurs publics & personnels.

100. Il y a quatre sortes de professions absolument nécessaires dans l'Empire, qui fournissent à tous les besoins, & qui y maintiennent le bon ordre; sçavoir celle des Lettrez, celle des Labourez, celle des Artisans, & celle des Négocians. Les disciples du *Fo* & du *Tao* exhortent sans cesse les peuples à abandonner ces professions, pour embrasser les quatre suivantes: celle de *Ho chang*, & des *Tao fseï* pour les hommes, & celles de *Kou* & de *Mi* pour les personnes du Sexe. Ces *Bonzes* & ces *Bonzesses* vivent aux dépens du public. Il n'y a point de mensonges, de ruses, & de fineses auxquelles ils n'ayent recours pour escroquer des aumônes: puis ils vivent dans une molle oisiveté, ne se refusant aucun des plaisirs qu'une imagination corrompue leur suggere, & foulant également aux pieds les Loix de la Nature, & les Loix Civiles.

Quelle différence y a-t-il entre une vie semblable, & celle des plus vils animaux? Ce *Tamo*, ce personnage si vanté, qui est venu d'Occident à

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Stratagèmes pernicieux des ministres de la Secte de *Fo* & de *Lao kiun* quand ils initient quelqu'un dans leurs mystères.

Manière de vivre des *Bonzes* & des *Bonzesses*.

Combien préjudiciable à l'Etat.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

la Chine, passa, dit-on, neuf ans sur la montagne *Tsong*, dans une contemplation continuelle. Il y étoit immobile, les yeux fixés sur un mur, & ne changeant jamais de situation. Du reste ce fainéant contemplatif ne manquoit d'aucune des choses nécessaires à la vie, on lui fournissoit abondamment de quoi vivre, & se vêtir. Supposons qu'à son exemple chaque particulier se mette en tête d'imiter ce genre de vie; que deviendront les professions les plus nécessaires? Qui prendra le soin de cultiver les campagnes, & de faire des étoffes? D'où tirera-t-on les vêtemens & les alimens? Peut-on croire qu'une doctrine, dont la pratique, si elle étoit universelle, bouleverseroit tout l'Empire, puisse être la véritable doctrine?

Comment  
les œu-  
vres pieu-  
ses rui-  
nent les  
familles.

D'ailleurs il n'est pas croyable combien il se perd d'argent à bâtir & à réparer des Pagodes, à dorer & à orner les Idoles, à célébrer des fêtes, & à faire des processions à leur honneur: toutes ces inventions ne servent qu'à engloutir le bien le plus clair des familles. Je n'ai touché que légèrement ces dix articles; mais je serois infini, si je voulois rapporter tout ce que j'ai vu, & ce que j'ai entendu dire des désordres que les chimères & les visions de ces Sectaires ont causés dans l'Empire.

Ce détail ne devoit pas être du goût des assistans; aussi l'un d'eux prenant la parole: à vous entendre, Monsieur, lui dit-il, *Fo*, *Lao*, & toutes nos Divinités ne sont dignes que de mépris. Ainsi plus de châtimens, plus de récompenses, plus d'esprits bien-faisans ou mal-faisans: d'un seul trait de langue vous pulvérisez tout le système de notre doctrine.

Suite de  
l'explica-  
tion du  
système  
des Chi-  
nois Ido-  
lâtres.

Ceux qui s'entêtent d'idées populaires, répondit le Philosophe, passent leur vie dans une espèce d'ivresse, & la finissent par des rêves: ils s'abîment dans un fatras de fables, dont il ne leur est pas possible de se tirer. L'espérance d'obtenir une vie heureuse par la protection des Esprits, nourrit leur entêtement.

Ce penchant de la plupart des hommes, joint à leur crédulité, a fait naître au *Fo* & au *Lao*, la pensée de mettre parmi leurs dogmes un lieu de Récompense, un Enfer, un palais pour le Maître des eaux, & pour les autres Divinités, sans parler des Esprits d'un ordre inférieur, & des hommes extraordinaires devenus immortels: ils ont surtout étalé les biens que distribuent leurs Dieux: ils ont placé dans le ciel un *To boang*, Chef de tous les prétendus immortels, qui distribue à ces Esprits leurs emplois, comme de présider à la pluie, de distribuer les récompenses & les châtimens.

Origine  
de plu-  
sieurs Di-  
vinités  
Chinoises.

Dans le Livre *To boang*, on lit ces paroles: à l'Occident il y a le Prince du Royaume de la pure vertu: ce Roi à quarante ans n'avoit point encore de fils. Lui & la Reine *Pao yué* en obtinrent un qui fût le fruit des ferventes prières qu'ils adressèrent à *Lao kiun*; & ce fils, c'est cet *To boang* dont nous parlons. Un autre texte du Livre *Hiuen* ou porte que dans le pays d'Occident il y a un endroit appelé le Royaume d'une joye pure; que le Roi se voyant sans enfans, en obtint un de *Lao kiun*, & que c'est lui qu'on honore sous les noms de *Hiuen* ou *Tsou se*.

Ajoutons ce que rapporte l'histoire du *Fo*: on y lit que du côté d'Occident on trouve le Royaume de la pure innocence: le Prince héritier de la

la couronne, c'est le *Fo* lui-même: celle qu'il épousa, s'appelloit *Na to*: ils eurent un fils qui fût nommé *Mo heou lo*. Peu après *Fo* passa douze ans dans la solitude, & ce fût durant ses contemplations qu'il se transforma en *Fo*.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Suivant ces traditions, il paroît que la Dynastie des *Tcheou* avoit déjà sept-cens ans de règne, lorsque la Secte de *Fo* commença. Raisonnons des tems passez par le tems présent, & du présent par le passé: le monde est allé, & ira toujours son même train. Peut-on s'imaginer que ce que nous ne trouvons maintenant nulle part, & dont il ne reste aucun vestige, ait été autrefois la merveille de l'Univers? Qu'on parcoure les contrées qui sont à l'Oüest de la Chine, on n'y trouvera qu'un pays de Barbares, comment placer là ces beaux noms de très-pur, de Royaume de la vertu, de la félicité très-parfaite? Trouve-t-on là maintenant des hommes à trois têtes, à six épaulés, à huit mains? Y trouve-t-on des gens qui vivent des deux-& trois-cens ans, & qui dans le plus grand âge, n'éprouvent point les incommoditez de la vieillesse? Comment donc se figurer que c'est le séjour des Immortels? Concluons donc que tout ce qu'on débite du Roi du ciel, du Généralissime des Esprits, sont autant de fables dont on se sert, pour abuser de la crédulité des peuples.

Raisonnement de *Tchin* pour prouver la fausseté de ce qui précède.

Mais, dit l'un des assistans au nom de tous les autres, comment osez-vous traiter avec tant de mépris nôtre *To hoang*? C'est le même que le *Chang ti*, dont il est parlé dans vos Livres, pour lesquels vous avez une si profonde vénération? C'est lui que l'Empereur *Kao tsong* (a) vit en songe, & qui lui donna *Fou yué* pour son premier Ministre. C'est de lui dont

Objection contre l'Athéisme de *Tchin*.

(a) Cette objection embarrasse le Philosophe Chinois: il auroit pû se tirer d'affaire, en répondant que leur *To hoang* n'étoit pas le *Chang ti* des Lettrez, mais celui que la Secte de *Tao* avoit honoré de ce nom sous la Dynastie des *Han*, & qui avoit nom *Tchang y*: mais au lieu de cette réponse qui eût été solide, il s'arrête à vétilier sur les habits qu'auroit dû avoir le *Chang ti*; il tâche de faire passer ce trait d'histoire pour une fable, ou pour un simple songe, de même qu'on voit en songe l'Oiseau fabuleux, appelé *Fong hoang*: cependant arrêté par l'autorité des Livres Classiques, il a recours à des Interprètes modernes, & il veut que le *Chang ti* ne soit autre chose que son *Tai ki*. Si les Chinois avoient du *Li* la même idée qu'en a donné le R. P. Mallebranche, qui ne paroît guères instruit de leur doctrine, il auroit été aisé à nôtre Philosophe de répondre, que l'Empereur *Kao tsong* voyoit son futur Ministre dans le *Li*; car ce R. Pere assure que selon le système de la Philosophie Chinoise, toutes les vérités sont vûes dans le *Li*, & c'est selon ce système qu'il a imaginé dans l'Ouvrage intitulé, *Entretien d'un Philosophe Chrétien avec un Philosophe Chinois*, qu'il fait parler de la sorte un Philosophe Chinois: *Nous ne recevons que la matière, & le Li, cette souveraine vérité, sagesse, justice, qui subsiste éternellement dans la matière, qui la forme & l'arrange dans ce bel ordre que nous voyons, & qui éclaire aussi cette portion de matière épurée & organisée dont nous sommes composez; car c'est nécessairement dans cette souveraine vérité (le Li) à laquelle tous les hommes sont unis les uns plus, les autres moins, qu'ils voyent les vérités & les Loix éternelles, qui sont le lien de toutes les sociétés, &c.* Après ce début, on n'est pas surpris d'entendre le Philosophe Chrétien qui lui répond: *Vôtre Li, votre souveraine justice approche infiniment plus de l'idée de nôtre Dieu, que celle de ce puissant Empereur Chang ti.* Malheureusement ce langage est nouveau & inouï à la Chine, & il n'y a point de Lettré qui ne fût étrangement surpris d'apprendre qu'on lui fit tenir un pareil discours.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.  
Sa répor-  
te.

parle *Meng tse*, lorsqu'il dit qu'il faut se recueillir, jeûner, se purifier, avant que de lui offrir des sacrifices (a). Oseriez-vous nier qu'il y ait un *Chang ti*? (b) Dès le tems des Empereurs *Yao & Chun*, répondit le Philosophe, les peuples donnerent dans de fausses idées touchant les Esprits. De là est venue la bizarre imagination, qui fait donner une figure au *Chang ti*. Je conviens que l'Empereur *Kao tsong* étoit un Prince vertueux, qu'il vit en songe un homme, dont la taille & les traits étoient bien marquez; & que c'étoit la figure de *Fou yué*, quoique ce Prince ignorât son nom; qu'il le fit peindre avec les traits dont il avoit conservé le souvenir, qu'il donna ses ordres pour déterrer l'homme qu'il avoit ainsi représenté, & qu'en effet on le lui amena. Tout cela est vrai: mais combien s'en trouve-t-il qui n'ayant jamais vû ni de Dragon volant, ni l'Oiseau appelé *Fong hoang*, oiseau fabuleux, les voyent très-souvent néanmoins en songe? Ils ont vû ces figures dans des tableaux, & pendant le sommeil elles se retracent dans leur imagination.

Que si vous soutenez que le *Chang ti* apparût à *Kao tsong* sous une forme humaine avec la couronne d'Empereur sur la tête, & les vêtemens conformes à la dignité Impériale, il m'est aisé de vous répondre. C'est l'Empereur *Hoang ti*, qui le premier a donné aux Empereurs ces ornemens dont ils se parent, & qui les distinguent de leurs sujets. D'où il s'enfuivroit que le *Chang ti* n'existoit point avant cet Empereur, ou que s'il existoit, il a demeuré nud jusqu'au tems du règne où l'on a commencé à porter une couronne, & à se vêtir d'habits Impériaux.

Difons plutôt que ce qu'on appelle *Chang ti*, c'est ce qui domine dans le ciel,

Ce qu'il  
entend  
par le  
*Chang ti*.

(a) L'objection, si elle eût été poussée, étoit forte, elle ne laisse pas de le jeter dans un grand embarras. Si le *Chang ti* des Lettrez, lui dit-on, étoit sans vie & sans intelligence, auroit-il pu donner un fidèle Ministre à l'Empereur *Kao tsong* pour récompenser sa vertu? Seroit-il nécessaire de se purifier intérieurement, pour offrir décevement des sacrifices solennels au *Chang ti*? Notre Philosophe élude la difficulté; il a recours à son *Tai ki*; mais il n'a garde de dire de ce *Tai ki* ce que Confucius disoit du *Chang ti*: *Il connoît le fonds de mon cœur, Tchi ngo, & comme très-juste Tchi kung, qu'il me punisse, si mes intentions sont criminelles.* Notre Athée pense bien autrement de son *Tai ki*, il l'enveloppe de beaux noms pris dans un sens métaphorique: c'est, dit-il, ce qui domine, ce qui régné dans le ciel, dans la terre, & dans tous les Etres. En lui sacrifiant, il suffit de se tourner respectueusement vers le ciel. Il n'ose désapprouver le rit des sacrifices solennels, qui sont en usage dans la Secte Littéraire, & par un mélange bizarre, il accommode ensemble & son Athéisme & des actes de Religion. Tout cela prouve que ce qui intrigue le plus ces Athées, c'est la doctrine des Livres Classiques, qu'ils n'osent rejeter ouvertement, & qu'ils voudroient bien pouvoir ajuster à leur système.

(b) Ici le Philosophe ne sachant comment concilier avec son système, l'idée que le Texte Classique présente naturellement du *Chang ti* dans son apparition à *Kao tsong*, tombe dans une contradiction manifeste. Il dit que l'erreur & la superstition touchant les Esprits se sont introduits des le tems d'*Yao & de Chun*, & par-là il avoue que sa doctrine n'est pas la même que celle du siècle où régnoient ces Princes, qu'on regarde néanmoins dans l'Empire comme le siècle d'or, par rapport aux mœurs & à la Religion. Il avoue néanmoins que *Yao & Chun* étoient des Sages du premier ordre, écoutez comme des oracles destinez à réformer l'Empire confié à leurs soins; & cependant ces Sages ont autorisé & même introduit des erreurs grossières & pernicieuses. Comment s'accordera-t-il avec lui-même?

ciel, sur la terre, & généralement sur tous les Êtres; & que c'est par cette raison qu'on lui a donné le nom de *Ti*, c'est-à-dire, de Maître souverain. On voit même par la manière dont s'expliquent quelques-uns de nos Sçavans, que le *Chang ti* est au fonds la même chose que le *Tai ki*, dont je vous ai entretenu. S'est-on jamais avisé de dire que le *Tai ki* eût une figure qui le rendît visible? D'où il est aisé de voir que quand il est dit qu'il faut faire des sacrifices au *Chang ti*, c'est uniquement au ciel qu'on doit les faire avec un cœur pur.

Tout ce que vous nous dites, s'écria un de l'assemblée, tend à prouver que ce sont autant de fables que nous débitons, lorsque nous disons qu'il y a un Enfer, un Dieu appelé *Ten vang*, qui est le Maître de cet Empire souterrain, des *Lo han*, c'est-à-dire, des Esprits qui règlent la destinée de tous les hommes. Ce sont pourtant eux, à ce qu'on rapporte, qui conduisent l'ame dans les corps au moment de leur naissance, & qui les en arrachent au moment de la mort, pour les entraîner au lieu de leurs supplices, où elles sont cruellement tourmentées par d'autres Esprits. Si un homme pendant la vie a pratiqué la vertu, il ne manquera pas de renaître dans un état de splendeur & d'opulence. Si même les animaux ont vécu selon leur condition, ils se verront transformez en hommes. Au contraire, une personne qui se sera livrée aux vices honteux, & qui aura suivi ses appétits déréglés, deviendra bête brute. Si les animaux sont plus féroces, que ne comporte leur nature, après leur mort ils ne passent plus à une autre vie, & leur ame est entièrement éteinte. Voilà ce qu'on nous enseigne: seroit-ce autant de faussetez?

Je vous parlerai franchement, répondit le Philosophe, Oui, tout cela est faux. Deux personnes mariées habitent ensemble: l'un & l'autre concourent à former le fruit qui est d'abord conçu dans le sein de la mere, où il prend peu-à-peu d'insensibles accroissémens. Si selon vos idées, il falloit attendre que le fœtus fut tout-à-fait formé, pour que l'ame vint à s'y insinuer, par où cette ame trouveroit-elle une entrée pour se glisser dans ce corps nouvellement formé?

Disons plutôt qu'une certaine quantité de sang s'unit dans le sein de la mere; qu'elle y fait un tout; qu'elle fermente, & qu'elle commence à se mouvoir. C'est alors un être d'une espece particulière. Ainsi l'Homme est un composé qui résulte de l'union d'une chose sensible, & d'une autre invisible, & qui échape aux yeux: c'est le *Ki*. Tant que cette union subsiste, on est susceptible de douleur: au moment qu'elle cesse, on devient insensible. Qu'un homme soit paralytique de la moitié du corps, appliquez le feu à cette partie frappée de paralysie, il ne ressentira aucune douleur: que ce même homme-là soit mort, le *Hing*, ou ce qui est en lui de visible, est séparé du *Ki*, ou de ce qui étoit invisible. Ce *Ki* s'est évaporé (*a*) en atômes qui voltigent çà & là, ou qui se changent en un vent

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Explication  
de la  
Métém-  
psychose des  
Chinois  
Idolâtres.

Ce que  
c'est que le  
*Ki*, & le  
*Hing*.

(a) Ce Philosophe s'est récrié contre le sentiment des Sectaires, qui prétendent que le corps n'est qu'un domicile où l'ame loge en passant; il suppose que l'ame, de la manière qu'il l'entend, est unie au corps. Mais il n'admet point d'ames qui soient des Êtres nou-

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Comment  
les Athées  
Chinois  
raisonnent  
contre les  
peines de  
l'autre vie.

Prédésti-  
nation ab-  
soluë,  
dogme  
des Chi-  
nois Ido-  
lâtres.

Objection  
contre cet-  
te doctri-  
ne.

vent froid, destitué de toute chaleur animale. Que restera-t-il du défunt, sur quoi vos ministres d'Enfer puissent exercer leur rigueur impitoyable ?

Mais supposons que le grand Démon *He kang fang* (c'est l'un des trente-six *Kang* du *Tao kia*) veuille s'emparer de l'ame de quelque scélérat, après qu'elle a été dispersée, & qu'il souffle adroitement toutes ses parties pour les réunir ensemble, afin que cette ame puisse être châtiée pour ses crimes au tribunal du Juge infernal: croyez-vous que ces Démons auroient le loisir & la patience de rassembler toutes ces parties subtiles, éparfées de côté & d'autre.

Ce raisonnement du Philosophe ne fût pas sans réplique: on nous assùre, lui dit-on, que le Dieu *Yen wang*, & les autres Juges, sès ministres, fixent le moment de la naissance de tous les hommes; qu'ils déterminent s'ils seront mariez, & à qui; s'ils auront des enfans, & quel sera leur caractère; s'ils seront riches ou pauvres. Enfin tout ce qui doit leur arriver est marqué sur le livre de *Yen wang*, & de-là leur destinée est invariable, & il n'y a aucun changement à espérer. Avez-vous quelque chose à dire contre cette doctrine ?

Ne sçavez-vous pas, répondit le Philosophe, ce qui est rapporté dans vos propres livres ? Voici ce que j'ai lu dans le livre de *Hiuen ou tcbuen*: certain Démon, appelé *Tao mo* (a), dévorait continuellement des hommes: mais le Dieu *Hiuen ou* venoit à leur secours, & en préservoit un grand nombre de sa fureur. Sur quoi voici comme je raisonne: ou *Yen wang* avoit déterminé le nombre de ceux qui devoient être dévorez, ou il ne l'avoit pas déterminé: s'il ne l'avoit pas déterminé, vôtre hypothèse tombe d'elle-même: s'il l'avoit déterminé, pourquoi le Dieu *Hiuen ou* faisoit-il d'inutiles efforts, pour sauver des gens condamnez irrémisiblement à être dévorez ?

Mais

veaux, spirituels, immortels: il prétend que l'ame est une portion de matière plus subtile qui se détruit, de même que le corps, par la defunion de ses parties: mais cela supposé, comment est-ce que l'ame s'unit au corps ? Etant matière, elle ne peut lui être unie que comme un corps l'est à un autre corps. Il est évident que deux corps ne peuvent être unis que par la surface. Une telle union suffit-elle pour expliquer ce que nous éprouvons touchant toutes les parties de nôtre corps, & le sentiment de l'ame ? D'ailleurs, si l'ame est composée de parties, de même que le corps, chaque partie a des fonctions qui lui sont propres. Dans quelle partie mettra-t-il la faculté de penser ? La matière peut-elle devenir un Etre pensant ? Il faut que, selon son hypothèse, il soutienne encore que l'ame n'étant qu'une masse de matière mise en mouvement, n'est nullement libre; que le moindre mouvement de main, auquel je me déterminai hier, a été nécessaire, & n'a pû être omis, de même que le Soleil n'a pû manquer de s'élever sur l'horison, & qu'afin que je n'eusse pas remué la main, il eût falu que dès le commencement du monde la matière eût reçu un mouvement naturel, tout différent de celui qu'elle a eu d'abord. Quelles absurditez n'est-on pas obligé de soutenir, quand on ne veut point démorde des faux principes qu'on a établis!

(a) Saint Epiphane croit que Pythagore est l'inventeur du dogme des deux principes. Il se pourroit bien faire que ce Philosophe auroit encore puisé cette doctrine chez les disciples de *Fo*. On voit qu'ils tiennent deux génies de caractères bien différens: l'un qui ne cherche qu'à dévorer le plus d'hommes qu'il lui est possible; & l'autre qui est tout occupé à sauver ceux que ce méchant génie veut engloutir.

Mais puisque nous sommes tombez sur cet article, écoutez une autre fable, qui est assez plaisante. Un nommé *Pung* vécut jusqu'à l'âge de huit-cens ans : il épousa successivement soixante-douze femmes, à mesure que chacune mourroit. La soixante-douzième étant morte à son tour, passa à l'autre monde, & s'informa des ancêtres de *Pung*, quelle pouvoit être la raison qui faisoit vivre son mari tant de siècles : est-ce que son nom, ajouta-t-elle, n'auroit pas été écrit sur les registres de *Ten vang* (a) ? Mais il n'y en a aucun qui lui échape. Je vous apprendrai ce mystère, répondit le grand-pere de *Pung* : le nom & le surnom de mon petit-fils, votre mari, est véritablement sur le livre : mais voici de quelle manière : quand il falut arrêter les feuillets du livre, l'Officier qu'on avoit chargé de ce soin, prit par mégarde de feuillet où la destinée de *Pung* étoit écrite : il le tordit en forme de cordonnet, (b) & le livre en fût percé & cousu. La femme ne pût garder le secret : *Ten vang* fût informé de cette histoire ; & ayant pris son livre & examiné le cordonnet, il biffa le nom de *Pung*, qui finit sa vie au même instant.

Cet exemple, continua le Philosophe, prouve le contraire de votre doctrine : car enfin en voilà un qui a échappé à la pénétration de *Ten vang* : peut-on assurer qu'il n'y en ait pas d'autres qui l'aient trompé par quelque supercherie semblable ? Mais pour vous convaincre que tout cela est fabuleux, il suffit de vous dire que du tems de Confucius & de *Meng tse*, on n'usoit point de livres faits de papier, & qu'on écrivoit sur des membranes de *Bambou*, ou sur de petites planches de bois. D'ailleurs, comme votre Enfer souterrain n'est qu'un amas de terre, d'eau, de pierres ; il est visible que des livres & des registres de papier, ne sçauroient s'y conserver. Regardez donc ce que vous lisez dans vos livres, comme autant de rêveries.

Mais, reprit-on, ce que vous dites, Monsieur, de l'Enfer & des Esprits qui y résident, oseriez-vous le dire des Esprits tutélaires, soit des villes murées, lesquels sont appelez *Tching hoang*, soit de divers autres endroits qu'on nomme *Tou ti*, eux qu'on honore dans tout l'Empire ? Un culte si universel porteroit-il à faux ?

Daignez m'écouter, répondit le Philosophe ; sous le règne d'*Tao* & de *Chun*, les habitations n'étoient pas encore environnées de murs & de fosses : cet usage ne s'introduisit que sous les Dynasties suivantes de *Hia*, & de *Chang*, afin de se mettre à couvert des insultes qu'on avoit à craindre des voleurs & des rebelles. Ensuite on érigea un *Tching hoang* \*, & l'on bâtit des lieux destinez à l'honorer. On en bâtit de même pour honorer les *Tou ti* \*\*. Quand on s'avisa de donner à ces Esprits le beau nom de *Ti ti*, parce qu'on les regardoit comme les peres nourriciers du peuple, on

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Plaisante  
fable sur  
ce sujet.

Esprits  
tutélaires.

Leur ori-  
gine, &  
leurs diffé-  
rens em-  
plois.

(a) Tout cela se dit selon le système des Bonzes & du culte idolâtrique venu des Indes. Ils admettent une espèce de Paradis, d'Enfer, un Dieu *Ten vang*, &c.

(b) C'est ainsi qu'on relie souvent les livres Chinois.

\* *Tching*, signifie mur, & *hoang*, fossé.

\*\* *Tou*, signifie terre, *ti*, signifie lieu.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

on les distingua en différentes classes : ceux à qui on attribua le soin des campagnes & des terres cultivées, on leur fit des offrandes de grains, & on les honora sous le titre de *Ché chin* \*. Ceux qui étoient bornez au soin des villages, & qu'on croyoit veiller à la fanté des habitans, & à maintenir la paix parmi eux, furent honorez sous la qualité de *Tou ti*. D'autres Esprits qui étoient attachez à l'intérieur des maisons, & aux lieux d'assemblées, furent regardez comme les conservateurs de ces endroits; & ce fût en cette qualité qu'on les honora sous le nom de *Tchung lieou* \*\*. On assigna à d'autres Esprits les pays déserts & montagneux, & dans l'espérance qu'ils faciliteroient le transport des denrées & des marchandises, ils furent respectez sous le nom d'Esprits des hautes montagnes. Enfin ceux qu'on plaça dans les villes qui sont environnées de murailles & de fosses, furent révérez sous le titre de *Tching hoang* & on les regarda comme des Esprits qui préservoient ces villes des malheurs publics.

Comment  
regardez  
par le Phi-  
losophe  
*Tchin*.

Voici maintenant, poursuit le Philosophe, où j'en veux venir. Tous ces Esprits (*a*) ne sont au fond & réellement qu'une masse de terre, diversement figurée. Quand on en conserve le souvenir dans l'ame, c'est à-peu-près de même que lorsque je bois de l'eau, je songe à la source d'où elle me vient, & que je lui sçais gré du plaisir & de l'utilité que j'en retire. Oseroit-on pousser le blasphème jusqu'à prendre pour l'image du véritable Esprit (*b*) du ciel & de la terre, qui est pur lui-même, tous ces marmousets d'argile, qui représentent tantôt un homme, tantôt une femme, placez au dehors & au dedans des Pagodes, ou bien la figure d'un vieillard, telle qu'on la met dans des maisons particulières.

Ici le Philosophe fût interrompu. On nous raconte, lui disoit-on, bien des prodiges opérés par les *Tching hoang*, & les *Tou ti*; & ces prodiges sont connoître, & prouvent leur pouvoir. Souvent même on les voit sous la figure d'hommes vivans. Comment pouvez-vous dire qu'ils ne soient qu'une masse de terre?

Prodiges  
attribuez

Il y a un tour à prendre, répliqua le Philosophe (*c*), pour expliquer les

\* *Ché*, signifie lieu hors des villes.

\*\* Nom de la place où étoient leurs représentations.

(*a*) On voit ici l'embarras du Philosophe, par la manière dont il se débat en assez mal-habile homme sur les prestiges, & sur d'autres événemens prodigieux, qui ne peuvent être opérés que par des Démons; & qu'il veut attribuer aux causes naturelles. Il a assez de bonne foi pour ne pas nier ces effets merveilleux, comme feroient d'autres, qui, pour se tirer d'affaire, sont déterminés à n'admettre aucun événement qui soit contre l'ordre naturel. Mais aussi est-il vrai de dire que l'évocation & les opérations du Démon sont trop ordinaires à la Chine pour pouvoir être niées. C'est une chose remarquable, que dans tous les pays, où le Christianisme n'est pas établi, le Démon y exerce un grand pouvoir sur les peuples; & que ce pouvoir cesse, dès que la vraie Religion y prend racine. Bien plus, ce pouvoir de l'Esprit des ténèbres est entièrement lié par la seule présence d'un enfant Chrétien. C'est de quoi on a une infinité d'exemples.

(*b*) Voici le texte, *Tien, Ti, Tse, Gen, Tchin, Tchi, Chin*. Il paroît que par ces termes, *Esprit du ciel*, nôtre Athée n'entend autre chose que le ciel même. De même que par les Esprits des montagnes & des rivières, il n'entend autre chose que les montagnes & les rivières que nous voyons.

(*c*) Qu'il y ait des Esprits gardiens des villes & des principaux endroits de l'Empire, c'est une opinion très-ancienne à la Chine. On voit encore maintenant les Mandarins les plus déchai-

les merveilles & les apparitions dont vous parlez. On voit des hommes, dont les talens sont extraordinaires, & qui se distinguent du commun par leur courage & leur vertu. Il arrive quelquefois qu'ils sont opprimés par la calomnie, ou qu'une mort précipitée les enlève, sans qu'ils aient laissé après eux de postérité. Ces hommes si extraordinaires & si distingués des autres, ont une ame peu commune, qui ne se dissipe pas aisément. Les ames de ce caractère se retirent la plupart dans les Pagodes, & y produisent des événemens qui surprennent. On parle d'un *Ouen tien tsiang*, qui fût massacré sous la Dynastie des *Tuen*; d'un *Yu tchung tsiào* qui périt misérablement sous les *Ming*: leurs grandes actions ont fait croire aux peuples qu'après leur mort ils étoient devenus *Tching hoang*, ou gardiens des villes.

Ce qui fait le mérite d'un homme pendant sa vie, c'est le *Ki*, cet air spiritueux, qui peut subsister encore quelque tems après sa mort: lorsque cet air opere des effets merveilleux, on l'attribue aux Esprits, ou des rochers escarpez, ou des lieux montagneux, ou des rivieres, ou des villes. Mais tout ce qu'on voit, arrive nécessairement, & selon les loix de la nature. Croira-t-on que ces Esprits reçoivent leur rang par le moyen d'un ordre Impérial, qui leur distribue leurs fonctions? Est-il au pouvoir d'un mortel d'assigner à tel & tel Esprit la charge de présider à telles & telles productions? Ce qu'on nomme Esprits, n'est autre chose que les montagnes, les rivieres, les campagnes, les villes, où, selon le cours naturel des choses, il arrive quelquefois des effets surprénans & peu ordinaires. Il est donc ridicule de dire que tel homme, dont on a connu autrefois le nom & le surnom, est maintenant un Esprit qu'on doit honorer.

Permettez-moi de vous dire, répliqua un de l'assemblée, que votre réponse ne me satisfait pas. Ce qui tient le premier rang dans un grand homme, c'est, dites-vous, son *Ki*, son ame. Voulez-vous donc attribuer à

RELIGION  
DES  
CHINOIS.  
aux ames  
des hom-  
mes extra-  
ordinaires.

Ce que  
*Tchin* en-  
tend par  
les Esprits.

Exemples  
de prodi-  
ges.

déchainé contre l'Idolâtrie populaire, avoir souvent recours au *Tching hoang*. Notre Philosophe ne fait ici que chicaner sur le nom de *Tching hoang*: le raisonnement dont il se sert, est assez semblable à celui que certains Chinois opposent aux Missionnaires sur le nom de *Tien tchu*, c'est-à-dire, Seigneur du ciel, qu'on donne à Dieu. Avant que le ciel fût créé, disent-ils, & ils croyent dire merveilles, il ne pouvoit y avoir un *Tien tchu*, un Seigneur de ce qui n'étoit pas; votre *Tien tchu* a donc commencé tout au plus avec le ciel? Comme on raconte beaucoup de faits singuliers, vrais ou faux, qui prouvent la protection accordée par les *Tching hoang* aux villes & aux habitans, & que d'ailleurs ce culte est reconnu & en usage dans la Secte Littéraire, notre Athée se donne la torture pour ajuster ces idées communes à son système. Il y a certaines ames, dit-il, qui ne se dissipent point au sortir du corps, qui subsistent encore, & qui cherchant un domicile, s'arrêtent à la demeure des *Tching hoang*, où elles operent les merveilles qu'on raconte. Il eût été bien plus embarrassé, si en lui répondant conformément à son extravagant système, on lui eût dit: vous, qui vous applaudissez d'avoir secoué le joug d'un Maître suprême, en refusant de le reconnoître; que sçavez-vous si les ames de vos plus grands ennemis ne seront pas du nombre de celles qui subsistent encore après la mort? Ces ames n'étant plus retenues par la crainte des loix, & vous n'ayant pas le pouvoir de les éviter, que n'avez-vous pas à craindre de leur colere & de leur vengeance?

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

à ces restes d'un grand homme tout ce qui arrive d'extraordinaire, & qui semble être contre l'ordre naturel des choses connues? Je demeureis, il y a quelque tems, à *Tchung tcheou*. Là, je vis des faules qui produisirent de petits marmoufets de figure humaine, qui avoient environ deux poices de hauteur. Vers ce tems-là il plut du ris noir dans le *Kiangsi*: à *Tchu tcheou* il tomba du ciel des têtes d'hommes, qui n'étoient guères plus grosses qu'un pois, & où cependant l'on remarquoit les yeux, la bouche, & le nez très-bien formez. Ces événemens ont été publics: des gens sages les croyent quand on les rapporte; & vous ne devez pas dire qu'ils sont arrivez selon l'ordre naturel.

Attribuez  
par *Tchin*  
aux causes  
naturelles.

Confucius, répondit le Philosophe, ne s'amusoit point à parler de ces Esprits connus par leurs prestiges. Ce n'est pas qu'il ignorât que quand un Etat est menacé de révolution, on ne voye arriver quelquefois de ces prodiges, qui sont comme les avant-coureurs de quelque malheur prochain. Ce Sage par excellence se contentoit de dire, qu'il ne falloit pas trop aisément ajoûter foi à ces sortes de merveilles, qui ne sont propres qu'à répandre le trouble & la frayeur dans les esprits, & c'est parce que la Secte de *Fo* a recours à cet artifice pour effrayer les peuples, qu'on la regarde comme une fausse & dangereuse Secte. Je conviens qu'à la veille de quelque événement funeste (a), aux approches, par exemple, d'une famine, ou d'une grande mortalité, les cinq Elémens se confondent, & qu'il en sort des monstres; mais si dans ces conjonctures les hommes travaillent sérieusement à réformer leurs mœurs, & à pratiquer la vertu; tous ces présages deviennent inutiles, & s'en vont en fumée.

Choses sur-  
prenantes  
opérées  
par le se-  
cours de  
la Magie.

Vous ne voulez donc point, s'écria l'un des assistans, regarder les Esprits immortels, comme les auteurs de ces prodiges. Les attribuer, comme vous faites, aux seules causes naturelles, n'est-ce pas quelque chose de plus inconcevable? Je vais vous en convaincre par un seul exemple. Sous la Dynastie des *Ming*, dans la Ville de *Yen sé* de la Province de *Ho nan*, il mourut un homme du peuple appelé *Tchu*, & surnommé *Tien pao*. Le troisieme jour depuis son enterrement, sa femme prit du vin & quelques légumes, & partit pour se rendre à la sépulture de son mari, où elle devoit lui faire cette petite offrande: s'étant arrêtée en chemin auprès d'un rocher, il en sortit tout-à-coup un éclair accompagné d'un bruit effroyable. Au même instant un quartier de la roche tombe, & laisse entrevoir dans un espace vuide un coffre de pierre. Cette femme s'approche pour

(a) Nôtre Philosophe n'oseroit nier ce qui est si souvent répété dans le *Chu king*; que certains signes qui arrivent, sont des avertissemens que donne le *Chang ti* de quelque prochain malheur, à moins qu'on ne le prévienne par la réformation des mœurs: mais voulant accorder cette doctrine à son système, il fait le plus pitoyable raisonnement du monde: car enfin peut-il y avoir selon les Loix de la nature, comme il le suppose, des présages certains d'événemens incertains, & qui dépendent de la volonté libre & changeante des hommes? Peut-on s'empêcher de reconnoître une Intelligence supérieure qui mette de la liaison entre le présage d'une comete, ou d'un tremblement de terre, & l'événement d'une sédition populaire, ou du renvernement d'un Trône?

pour mieux le considérer : & au travers d'une large fente qui se trouva au coffre, elle apperçoit qu'il renferme un sabre, dont la poignée étoit précieuse, & un livre qui ressembloit fort à un livre de Magie. Elle prend ce livre, & s'en retourne chez elle. Aussitôt elle se met à le feuilleter, & à en étudier le sens : après quoi elle se méla de prédire à ses voisins plusieurs événemens, qui arriverent tels qu'elle les avoit annoncez.

Les habitans du lieu qui en furent témoins, conçurent pour elle un si grand respect, qu'ils ne l'appellerent plus que la mere *Fo*. En moins d'un an, cette nouvelle Prophetesse eût une vogue étonnante, & elle traîna à sa suite plus de dix-mille personnes : aussi faisoit-elle des choses prodigieuses. A l'aide de son livre de Magie, elle n'avoit qu'à souffler sur un champ plein de bled, ou de ris déjà monté, tout se changeoit aussitôt en hallebardes & en épées; & l'on croyoit voir les plus épais bataillons. En prononçant une seule parole, d'un escabeau elle en faisoit un tigre ou un léopard : en un instant elle transformoit une foible enceinte de pieux en de hautes murailles environnées de fossés. Enfin voici à quoi aboutit tout ce manège.

Un jour qu'on s'y attendoit le moins, se fit une révolte presque générale; les Mandarins d'armes accoururent promptement avec des troupes, & songerent à se saisir des Chefs: ils trouverent plus de résistance qu'ils ne croyoient, & il se donna un combat très-sanglant: mais enfin les rebelles succomberent. La Magicienne se trouva parmi les prisonniers. Elle fût jettée dans un cachot, chargée de chaînes, & elle y resta trois jours, sans avoir jamais pû s'évader. Son art l'abandonna dès qu'elle fût dans les fers. Mais enfin n'avouërez-vous pas que cette femme eût été incapable d'opérer de semblables prodiges, si elle n'avoit été aidée par nos Immortels?

Ce que je vous avotierai, dit le Philosophe, c'est que quelques Magiciens, ou gens de cette espece, qui prétendent au rang des Immortels, ont pû dérober (a) au ciel & à la terre la connoissance d'un changement qui devoit sûrement arriver dans la nature. Après cette furtive découverte ils ont composé le livre où ils ont marqué les événemens futurs; ensuite ils ont caché ce livre dans le sein du rocher. Lorsque le tems fatal de la révolte étoit prêt d'arriver, selon le cours des choses naturelles, alors les Enchanteurs ont parû; ils ont été écoulez, & ont favorisé cette révolte, où tant de gens ont péri par le glaive.

Au reste, bien que la situation du ciel & de la terre ait amené ces malheurs inévitables, cependant l'audace criminelle de ces Magiciens, qui ont empiété sur les droits du ciel, en perçant dans les secrets de l'avenir, n'échappera pas au terrible châtement qui lui dû. Ceux qui consultent, ou  
qui

Pitoyable  
raisonnement de  
*Tchin* sur  
cette ma-  
tière.

(a) Ce vol fait au ciel & à la terre par les Magiciens, est, comme on voit, un pur galimatias; ce qui prouve, que pour rendre ridicule le système d'un Philosophe, qui attribue tout aux causes naturelles, il suffit de le faire raisonner sur la Nature. Rien n'est plus capable de découvrir son extravagance, & de confondre son orgueil.

RE'LIGION DES CHINOIS. qui écoutent ces prétendus Immortels, associez, à ce que l'on dit, aux Esprits, ont toujours été très-pernicieux à leur patrie.

Prodiges qui sauvent la vie à deux Princes. Je ne vous passerai point ces derniers mots, dit un de l'assemblée: vous ne pouvez ignorer que le Roi des *King* (a), fuyant après une défaite, passa la profonde riviere de *Yang se*; & que par un prodige inespéré, ses chevaux n'eurent de l'eau que jusqu'aux sangles. De meme le Prince héritier, & le dernier de la Race des *Tuen* ayant vû tailler en pieces presque toute son armée, fût contraint de fuir avec une précipitation extrême vers le Nord; il arriva, comme vous sçavez, sur les bords d'une grande riviere; & n'y ayant point trouvé de barques pour gagner l'autre rivage, & continuer sa fuite, il parût tout d'un coup en l'air un grand pont de métal, sur lequel il passa la riviere. Direz-vous que ce sont-là des prodiges, qui ne méritent pas la peine d'en parler?

Origine que *Tchin* donne aux tyrans & aux hommes sanguinaires.

Voici ce que je pense, répondit le Philosophe; ce qui dans le ciel & sur la terre, est le principe des productions les plus admirables, cet Être, ce *Ki*, fortifie ceux qui sont foibles, & affoiblit ceux qui sont trop forts (b). Avant les Dynasties *Hia* & *Chang*, la terre n'étoit guères peuplée, & il n'étoit né encore qu'un petit nombre d'hommes. Le ciel qui étoit alors dans toute sa vigueur, étoit plus propre à produire des Sages & des hommes extraordinaires, qui contribuèrent à l'entretien & à l'abondance des peuples; mais il dégénéra dans la suite des tems: les hommes s'étant extrêmement multipliez, la malice & la corruption du cœur humain devinrent générales; on ne vit presque plus de droiture & de vertu: les voyes (c) du ciel, la raison, l'ordre; le ciel ne pût souffrir tant de scélérats: c'est pourquoi il produisit ces fléaux des peuples; ces hommes sanguinaires, qui ne se plaisent que dans la guerre & dans le carnage: il fit naître un *Pe tchi* qui causa la ruine de *Tchao*, & des troupes sans nombre qu'il commandoit. *Lieou tao tche* fût un autre foudre de guerre, qui porta le ravage & la désolation dans toutes les Provinces.

Causes diverses des prodiges.

Pour ce qui est des deux points d'histoire que vous me citez, vous ne devez pas douter que cette faveur fût accordée à ces Princes, afin de conserver quelques restes de la Dynastie *Tuen* & de la Nation *King*, qui sans ce secours auroient été éteintes. Il est constant que la conduite du ciel (d) n'est point aveugle ni dépourvûë de connoissance; s'il traverse (e) la prospérité, c'est qu'elle passe les bornes. Je vous en rapporterai un seul exemple.

Le ciel a-t-il dessein de rétablir dans sa splendeur la Dynastie des *Han*? Il a soin, lorsque *Quang vou* se trouve arrêté sur les bords d'un fleuve large & rapide, de glacer subitement les eaux du fleuve, afin que lui & ses trou-

(a) Ancêtres des *Mantcheoux*, qui se rendirent maîtres de la plus grande partie de la Chine, & qui furent ensuite presque tous exterminés par les Tartares Occidentaux.

(b) Voici le Texte *Tien-ti Tjao hoa tchi ki pou Tjoui tché Tjoui Tchi Teou Tâ tché Sun tchi.*

(c) Voici le Texte: *Tien tao ngoú ngoú gin tchi ta kou.*

(d) *Tuen fei Tien tao vou tchi.*

(e) *Nai Sun ki Teou Yú Te.*

troupes ne trouvent aucun obstacle à leur passage. Lorsque l'ordre observé par le ciel (a) pour le gouvernement du monde, est prêt de causer quelque grand changement, comme, par exemple, quand le ciel est sur le point d'abandonner une Dynastie régnante, il arrive alors des événemens extraordinaires, qui en font les funestes présages. Mais ce ne sont pas toujours les mêmes, quoiqu'ils partent de la même cause.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

Tous les assistans ayant loué la subtilité & la pénétration d'esprit que le Philosophe avoit fait paroître, l'un d'eux lui dit: Après tout, Monsieur, les Religions de *Fo* & de *Lao* sont répandues dans tout l'Empire: elles ont pris depuis longtems de fortes racines dans les cœurs. Faites réflexion que vous êtes seul à les combattre: je veux que vous les attaquiez avec encore plus de force, qu'on ne les a combattu dans les anciens Livres, vous n'en ferez pas moins assailli par une infinité de gens qui suivent cette doctrine, & vous n'avez qu'une bouche & une langue, pour répondre à un si grand nombre d'adversaires: pourrez-vous leur résister? Et n'est-il pas à craindre qu'en voulant apprendre aux autres la source du vrai bonheur, vous ne vous attiriez à vous-même de véritables malheurs?

Conclu-  
sion de  
l'entretien.

Le Philosophe comprit ce que signifioit ce compliment, & jugeant qu'il avoit étalé vainement son érudition, il prit occasion de la nuit qui approchoit, pour s'en retourner à la ville. Les plus respectables de l'assemblée l'accompagnèrent jusqu'au pont, & c'est ainsi que finit l'entretien.

Telles sont les principales Sectes qui ont cours dans l'Empire de la Chine; car il n'est pas nécessaire de parler ici de la Secte des Mahométans, qui se sont établis depuis plus de six-cens ans en diverses Provinces, où ils vivent assez tranquilles, parce qu'ils ne se donnent pas de grands mouvemens, pour étendre leur doctrine, & se faire des disciples, & que dans les anciens tems ils ne se multiplioient que par les alliances & les mariages qu'ils contractoient. Mais depuis quelques années, ils ne laissent pas de faire d'assez grands progres à force d'argent. Ils achètent par-tout des enfans idolâtres; & les parens qui sont souvent hors d'état de les nourrir, ne font aucune difficulté de les vendre. Dans un tems de famine qui désola la Province de *Chan tong*, ils en acheterent plus de dix-mille. Ils les marierent: ils leur acheterent, ou leur bâtirent des quartiers de ville, & même des bourgades entières: peu-à-peu ils en sont venus dans plusieurs endroits jusqu'à ne plus souffrir aucun habitant, qui n'aille à la Mosquée. C'est par cet artifice, qu'ils se sont extrêmement multipliés depuis un siècle.

Mahomé-  
tans à la  
Chine;  
comment  
ils se mul-  
tiplient.

Je ne parlerai pas non plus d'une poignée de Juifs, qui s'introduisirent à la Chine sous la Dynastie des *Han*, qui commença à régner deux-cens-six ans avant Jesus-Christ. Ils étoient dans le commencement plusieurs familles, mais leur nombre est fort diminué, & il n'en reste présentement que sept. Ces familles s'allient les unes aux autres, sans se mêler avec

Juifs en  
fort petit  
nombre à  
la Chine.

les

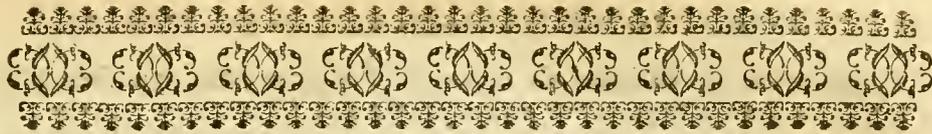
(a) *Tien tao Kiung*.

RELIGION  
DES  
CHINOIS.

les Mahométans , avec lesquels ils n'ont rien de commun , ni pour les livres , ni pour les cérémonies de leur Religion. Ils n'ont de Synagogue que dans *Cai fong* , Capitale de la Province de *Ho nan*. Si l'on en veut sçavoir davantage , on peut consulter la Lettre du P. Gozani , insérée dans le septieme Recueil des Lettres édifiantes & curieuses , écrites par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus , en attendant qu'on donne au Public les autres observations singulieres qu'on a reçues de la Chine depuis l'impression de la Lettre du P. Gozani.

Mais je ne puis me dispenser de parler de l'établissement & du progrès de la Religion Chrétienne dans ce vaste Empire , qui a commencé à s'y établir depuis près de deux siècles , que des Missionnaires pleins de ferveur & de zèle y portèrent la lumiere de l'Evangile.





DE L'ÉTABLISSEMENT  
ET DU PROGRÈS  
DE LA RÉLIGION  
CHRÉTIENNE  
DANS  
L'EMPIRE DE LA CHINE.



UOIQUE les premiers Missionnaires Jésuites, qui pénètrent dans la Chine vers le milieu du quinzième siècle, n'y aient trouvé nulle trace du Christianisme, ce n'est pas une raison de croire que cette grande Nation n'eût point encore été éclairée des lumières de la Foi. Deux respectables monumens font connoître qu'anciennement l'Évangile a été annoncé à ces peuples. Le premier, est un très-ancien Bréviaire de l'Eglise de *Malabar*, écrit en Langue Chaldaïque, où, dans une Leçon du second Nocturne de l'Office de S. Thomas, on lit ces paroles :

„ C'est par le moyen de S. Thomas, que les erreurs de l'Idolâtrie Indienne ont été dissipées. C'est par le moyen de S. Thomas que les Chinois & les Ethiopiens se sont convertis à la Foi, & ont embrassé la vérité. C'est par le moyen de S. Thomas qu'ils reçurent la vertu du Baptême, & l'adoption des enfans : c'est par lui que le Royaume des Cieux a pénétré dans l'Empire de la Chine ”.

Dans une Antienne du même Bréviaire, on lit les paroles suivantes : „ Les Indes, la Perse, la Chine, &c. offrent en mémoire de S. Thomas l'adoration, qui est due à votre saint Nom ”.

Dans le Chapitre XIX. de la seconde partie des Constitutions synodales, on lit un Canon du Patriarche Théodose, qui est conçu en ces termes :

„ Pa-

CHRISTIANISME A LA CHINE.  
L'Évangile annoncé à la Chine avant l'arrivée des Jésuites.

Passages d'un ancien Bréviaire de l'Eglise de Malabar qui le prouvent.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Pareillement les Evêques de la grande Province , tels que font pour la plupart les Métropolitains de la Chine , &c ”.

Lorsque les Portugais aborderent à *Cochin*, ils y trouverent Dom Jacques qui gouvernoit l'Eglise des montagnes de *Malabar*, & qui prenoit la qualité de Métropolitain de l'Inde , & de la Chine.

*Kouan yun tchang* témoignage dans ses écrits qu'il connoissoit J. C.

Il reste encore des traces de la Religion de la Croix , & c'est une tradition ancienne que cette figure † a la vertu d'empêcher les maléfices. Le fameux *Kouan yun tchang* qui vivoit au commencement du second siècle , connoissoit certainement Jesus-Christ , comme en font foi les monumens écrits de sa main , & gravez ensuite sur des pierres. On en a tiré des copies qui sont répandues de tous côtez , mais qu'il est impossible d'expliquer si l'on n'est pas Chrétien , parce que *Kouan yun tchang* y parle de la Naissance du Sauveur dans une grotte exposée à tous vents , de sa Mort , de sa Résurrection , de son Ascension , & des vestiges de ses pieds sacrez ; mystères qui sont autant d'énigmes pour les Infidèles.

Que si longtems après la mort de ce grand homme , on l'a érigé en Idole , cette erreur populaire ne prouve rien contre son Christianisme , & rend témoignage à sa vertu. Or des Chrétiens à la Chine au commencement du second siècle , d'où peuvent-ils être venus que de S. Thomas , ou de ses disciples ?

Incertitude sur le tems du premier établissement du Christianisme à la Chine.

Soit donc que ce soit S. Thomas lui-même que tout le monde sçait avoit été l'Apôtre des Indes , soit que ce soient ses disciples qui ayent prêché la Foi dans cet Empire , ce qui est plus vraisemblable ; on ne trouve aucun vestige , ni du tems que la Religion Chrétienne y a fleuri , ni des fruits qu'ont produit le zèle & le travail de ces Hommes Apolloliques. Comme l'Histoire Chinoise ne parle guères que des événemens qui concernent le Gouvernement politique , tout ce qu'elle rapporte de ce tems-là , c'est qu'il parut un homme extraordinaire à la Chine , qui enseignoit une doctrine toute céleste , & qui s'attiroit l'admiration publique par l'éclat de ses vertus , par la sainteté de sa vie , & par le nombre des miracles qu'il opéra.

Autre monument qui prouve l'ancienneté du Christianisme à la Chine ; quand & comment découvert.

Le second monument , prouve que longtems après , c'est-à-dire , vers le septieme siècle , un Patriarche des Indes envoya des Missionnaires à la Chine ; que ces Ouvriers Evangéliques y prêcherent les vérités de la Foi avec succès ; & que leur ministère y fût respecté & autorisé. Ce fût en 1625. que ce monument fût découvert de la manière suivante.

Des ouvriers fouissant la terre auprès de la ville de *Si ngan fou* , Capitale de la Province de *Chen si* , trouverent une longue table de marbre , qui apparemment avoit été ensevelie sous les ruines de quelque édifice. Cette table a dix pieds de long , sur cinq de large. La partie supérieure est de forme pyramidale , & c'est-là qu'est gravée une Croix bien formée , dont les branches se terminent en espee de fleur de lys , & qui est assez semblable à celle qu'on trouva gravée sur le tombeau de l'Apôtre Saint Thomas en la ville de *Meliapor* , qu'on appelle aujourd'hui *Saint Thomé*. La surface du marbre contient un long discours en caractères Chinois , qui

qui explique les principaux mystères de la Religion Chrétienne, & qui fait l'éloge de quelques Empereurs, qui ont favorisé les ministres de l'Evangile. A l'un des côtez & au bas du marbre, on y trouve une longue Inscription, partie en caractères Syriaques ou Chaldaïques, partie en caractères Chinois.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

La copie originale tirée de dessus le marbre fût envoyée à Rome, & se conserve dans la Bibliothèque du College de la Compagnie de Jesus: une autre copie est dans les Archives de la Maison Professe. Ceux qui seroient curieux de voir ce monument avec les mêmes caractères & tel qu'il a été copié sur la pierre de marbre, le trouveront dans le livre du Pere Kirker, intitulé, *la Chine illustrée*, avec une traduction littérale, & ensuite une plus ample interprétation que ce Pere en a faite.

Copies de ce monument; où elles se trouvent.

Le Pere Alvarez Semedo, qui a eu tout le loisir de considérer ce monument sur le lieu même, en a fait une traduction exacte qu'on trouve dans sa Relation imprimée en l'année 1667. C'est lui qui passant par *Cochin*, alla à *Cranganor*, où réside l'Archévêque, & se fit donner l'explication des caractères Syriaques par le Pere Antoine Fernandez, Missionnaire fort versé dans la connoissance des livres de ces premiers Chrétiens de S. Thomas; je me contenterai d'en donner le précis qu'en a fait le Pere le Comte.

Traduction Française du même.

On voit sur ce monument en caractères Syriaques les noms des Missionnaires venus de la Judée à la Chine, pour y prêcher l'Evangile. Il y a parmi ces noms des Evêques, des Prêtres, & des Diacres. M. l'Abbé Renaudot, & M. Thevenot, Gardes de la Bibliothèque du Roi, ont trouvé dans des manuscrits Orientaux, & dans quelques livres Arabes des preuves de cette entrée de Prélats & de Prêtres dans la Chine.

Ce qu'il contient.

Aussitôt que les Chinois eurent bien lavé le marbre qu'ils venoient de déterrer, ils le regarderent comme quelque chose de fort précieux, tant à cause de son antiquité, qu'à cause de la nouveauté des caractères qui leur étoient inconnus. C'est pourquoi ils allerent en hâte faire leur rapport au Gouverneur. Ce Mandarin se transporta sur le lieu: & après avoir considéré ce monument avec la plus grande attention, il le fit placer sur un piédestal, & le fit couvrir d'un toit soutenu par des piliers, afin de le préserver des injures de l'air, & de mieux contenter la curiosité d'une infinité de Gens de Lettres, qui accouroient de toutes parts pour le voir: ensuite il le fit transporter dans un Pagode éloigné d'un quart de lieue de la Ville de *Singan fou*, où on le conserve avec grand soin.

En quel lieu & comment conservé.

Les Bonzes, pour opposer un autre monument à celui qui étoit si glorieux à la Religion Chrétienne, ont élevé vis-à-vis une Table de marbre toute pareille, où ils ont gravé les éloges de leurs fausses Divinitez. Voici en abrégé ce que contient le discours gravé sur le monument.

Malice des Bonzes.

„ Il y a un premier Principe intelligent & spirituel; qui de rien a créé „ toutes choses, & qui est une substance en trois personnes. En produi- „ sant l'homme, il lui donna la justice originelle, il le fit Roi de l'Uni- „ vers, & maître de ses passions; mais le Démon le fit succomber à la

Abrégé du discours gravé sur le monument.

CHRISTIA-  
NISME A  
LA CHINE.

„ tentation, corrompit son esprit, & troubla la paix intérieure de son  
„ cœur. De-là font venus tous les maux qui accablèrent le genre humain,  
„ & les Sectes différentes qui nous partagent.

„ Les hommes, qui depuis ce fatal moment ont toujours marché dans  
„ les ténèbres, n'auroient jamais trouvé la voye de la vérité, si l'une de  
„ ces divines personnes n'eût caché sa Divinité sous la forme de l'homme.  
„ C'est cet Homme que nous nommons le Messie. Un Ange annonça sa  
„ venue, & il nâquit quelque tems après d'une Vierge en Judée. Cette  
„ naissance miraculeuse fût marquée par une nouvelle étoile. Quelques  
„ Rois qui la reconnurent, vinrent offrir des présens à ce divin enfant,  
„ afin que la Loi & les prédictions des vingt-quatre Prophetes s'accom-  
„ plissent.

„ Il gouverna le monde par l'institution d'une Loi céleste, spirituelle,  
„ & très-simple. Il établit huit béatitudes. Il tâcha de détromper les  
„ hommes de l'estime qu'ils avoient pour les biens de la terre, en leur in-  
„ spirant l'amour des biens éternels. Il découvrit la beauté des trois  
„ vertus principales. Il ouvrit le ciel aux justes, & il y monta lui-même  
„ en plein jour, laissant sur la terre vingt-sept tomes de sa doctrine,  
„ propres à convertir le monde. Il institua le Baptême pour laver les  
„ péchez, & se servit de la Croix pour sauver tous les hommes, sans en  
„ excepter personne.

„ Ses ministres laissent croître leur barbe, & se font une couronne à  
„ la tête. Ils ne se servent point de valets, mais ils se font égaux à  
„ tous, soit qu'ils se trouvent abattus par l'adversité, ou que la prospé-  
„ rité les élève. Au lieu d'amasser des richesses, ils partagent volon-  
„ tiers avec les autres le peu qu'ils possèdent. Ils jeûnent, & pour se  
„ mortifier, & pour garder la Loi. Ils respectent leurs Supérieurs. Ils  
„ estiment les gens de bien. Ils prient chaque jour sept fois pour les  
„ morts & pour les vivans. Ils offrent toutes les semaines le sacrifice,  
„ afin d'effacer leurs péchez, & de purifier leur cœur.

„ Les Rois qui ne suivent pas les maximes de cette sainte Loi, ne  
„ sçauroient, quelque chose qu'ils fassent, se rendre recommandables  
„ parmi les hommes. Sous le règne de *Tai tsong*, Prince très-sage &  
„ très-estimé, *Olopien*, parti de Judée, après avoir couru de grands  
„ dangers sur mer & sur terre, arriva enfin à la Chine, l'an de Nôtre-  
„ Seigneur 636. L'Empereur qui en fût averti, envoya son *Colao* au-de-  
„ vant de lui, jusqu'au fauxbourg de la ville Impériale, avec ordre de  
„ le conduire au Palais. Quand il y fût, on examina sa Loi, dont la véri-  
„ té fût reconnuë; de sorte que l'Empereur fit en sa faveur l'Edit suivant.

„ La véritable Loi n'est attachée à aucun nom particulier, & les Saints  
„ ne se fixent pas dans un lieu; ils parcourent le monde, afin d'être  
„ utiles à tous. Un homme de Judée, d'une vertu singulière, est ve-  
„ nu à nôtre Cour: nous avons examiné sa doctrine avec beaucoup de  
„ soin, & nous l'avons trouvée admirable, sans aucun faîte, & fondée  
„ sur l'opinion qui suppose la création du monde. Cette Loi enseigne la  
„ voye du salut, & ne peut être que très-utile à nos sujets. Ainsi je ju-  
ge

„ ge qu'il est bon de la leur faire connoître. Ensuite il commanda qu'on  
 „ bâtît une Eglise, & il nomma vingt-une personnes pour en avoir soin.  
 „ Le fils de *Tai tsong*, nommé *Kao*, lui succéda l'an 651, & s'appli-  
 „ qua à faire fleurir la Religion que son pere avoit reçûe. Il fit de  
 „ grands honneurs à l'Evêque *Olopien*, & bâtit dans toutes les Provinces  
 „ des Temples au vrai Dieu. De sorte que les Bonzes, quelques an-  
 „ nées après, allarmez du progrès que le Christianisme avoit fait, tâche-  
 „ rent par toutes sortes de moyens d'en arrêter le cours.

„ La persécution fût grande, & le nombre des fidèles commençoit à  
 „ diminuer, quand Nôtre-Seigneur suscita deux personnes extrêmement  
 „ zélées, qui défendirent la Foi avec tant d'ardeur, qu'elle reprit en  
 „ peu de tems son premier éclat. L'Empereur de son côté contribua de  
 „ plus en plus à l'affermir; jusques-là qu'il ordonna aux cinq Rois d'aller  
 „ à l'Eglise, de se prosterner devant les autels, & d'en élever d'autres  
 „ en plusieurs villes en l'honneur du Dieu des Chrétiens. Ainsi la co-  
 „ lomne ébranlée par les efforts des Bonzes, devint plus solide & mieux  
 „ établie que jamais.

„ Cependant le Prince continua de donner des marques de sa piété;  
 „ il fit porter les tableaux de ses prédécesseurs à l'Eglise: il offrit lui-  
 „ même sur les autels cent pieces de soye: il honora extraordinairement  
 „ un Missionnaire *Ki ho*, qui étoit nouvellement arrivé de la Judée; & du-  
 „ rant tout le cours de sa vie, il n'oublia rien de ce qui pouvoit contri-  
 „ buer à étendre la Foi dans ses Etats.

„ Un de ses successeurs en l'année 657. hérita de sa vertu aussibien  
 „ que de l'Empire. Il bâtit cinq Eglises. Ses autres grandes qualitez,  
 „ aussibien que l'amour de la Religion, l'ont rendu célèbre.

„ Les Empereurs suivans ont encore affermi le Christianisme par leurs  
 „ Edits & par leurs exemples. Il y en a pour qui nous prions sans crain-  
 „ te. Ils étoient humbles, pacifiques: ils supportoient les défauts de  
 „ leur prochain: ils faisoient du bien à tout le monde. Voilà le véri-  
 „ table caractère du Chrétien, & c'est par cette voye que la paix &  
 „ l'abondance entrent dans les plus grands Etats.

„ D'autres ont pratiqué les œuvres de la charité la plus fervente.  
 „ L'Empereur *So tsong* a fait des offrandes aux autels, & bâti des Eglises.  
 „ Outre cela il assembloit tous les ans les Prêtres de quatre Eglises, qu'il ser-  
 „ voit lui-même avec respect durant quarante jours: il donnoit à manger  
 „ aux pauvres; il revêtoit ceux qui étoient nuds; il guérissoit les mala-  
 „ des; il ensevelissoit les morts. C'est pour conserver la mémoire de  
 „ ces grandes actions, & pour faire connoître à la postérité l'état pré-  
 „ sent de la Religion Chrétienne, que nous élevons ce monument.  
 „ l'an 782 ”.

Un témoignage si authentique ne laisse aucun lieu de douter que la  
 Foi n'ait été prêchée à la Chine, & que plusieurs ne l'ayent embrassée:  
 mais je n'oserois assurer que les Empereurs, dont on loue les vertus,  
 méritent les éloges qu'on leur donne: du moins est-il vrai de dire, que

CHRISTIANISME A  
LA CHINE.

s'ils ont favorisé les Prédicateurs de l'Évangile, ils n'ont pas été moins portés à accorder leur protection aux Sectes Idolâtres.

On ne sçait combien de tems la Religion Chrétienne s'est maintenuë dans cet Empire : il faut que la mémoire en ait été éteinte depuis bien des années, puisqu'il n'en restoit pas le moindre vestige, quand les nouveaux Missionnaires de nôtre Compagnie y sont entrez de la manière que je vais le rapporter.

Précis de  
l'histoire  
de S. François  
Xavier.

Ce fût en l'année 1552. que l'Apôtre des Indes, S. François de Xavier, partit de Goa pour s'y rendre : la conquête d'un si vaste Empire ajoûté au Royaume de J. C. étoit depuis longtems l'objet de ses plus ardens desirs : il comptoit pour rien d'avoir réduit tant de Nations & de Royaumes de l'Orient sous l'obéissance de l'Évangile, si la Chine échappoit à son zèle. Il étoit déjà arrivé dans l'Isle de *Sancian*, dépendante de la Province de *Quang tong*.

Quoiqu'on lui représentât que des loix rigoureuses défendoient l'entrée de la Chine aux étrangers; qu'il n'étoit pas possible de surprendre la vigilance des Mandarins; & que le moins qui pût lui arriver, seroit d'être enfermé pour le reste de ses jours dans un noir cachot, & qu'il y alloit de la vie pour ceux qui oseroient l'y introduire; on ne pût le faire changer de résolution. Il gagna un Marchand Chinois, qui lui promit, moyennant une certaine somme, de le conduire dans sa barque pendant la nuit, & de le jeter avant le jour sur le rivage. Xavier étoit content, pourvû qu'il pût se présenter aux portes de *Canton*. Mais Dieu ne veut pas toujours que ses serviteurs exécutent les grands desseins qu'il leur inspire. Il mourut comme un autre Moïse à la vûe de cette Terre de bénédiction, après laquelle il soupiroit depuis tant d'années, & alla recevoir la récompense de son zèle & de ses travaux Apostoliques.

Son corps fût enterré dans l'Isle. On l'avoit enfermé dans une caisse remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plutôt consumées, on pût emporter ses os aux Indes, par le vaisseau qui devoit dans peu de tems mettre à la voile. On sçait que, quelques mois après, quand on voulut ramasser ses os, on trouva son corps frais, plein de suc, & très-entier, sans le moindre signe de corruption. On le transporta à Goa, où son tombeau est devenu célèbre par quantité de miracles, & où il est honoré comme le Protecteur de la ville, & l'Apôtre de l'Orient.

Les Jésuites essayent vainement d'entrer à la Chine.

Le zèle qui anima Xavier, passa dans l'esprit & le cœur de ses frères. Pendant près de trente ans ils essayèrent plusieurs fois de pénétrer dans les terres de la Chine; mais leurs tentatives furent toujours inutiles.

Le P. Alexandre Valignan étoit alors Supérieur Général des Missions dans les Indes, & résidoit à *Macao*; c'est une ville située dans une Isle, ou plutôt une presqu'Isle jointe au continent de la Chine, & qui est de sa dépendance, bien qu'elle soit habitée par une colonie de Portugais.

gais. Quoiqu'il eût été le chef & le promoteur de quelques-unes de ces entreprises, qui avoient eu si peu de succès, il ne se rebuta point des difficultez presque insurmontables, qu'il trouvoit dans l'exécution de son projet : on le voyoit souvent se tourner vers les rivages de la Chine, & dévorer des yeux cette terre infortunée, en témoignant par ses gestes & par ses soupirs, le zèle dont il brûloit pour la conversion d'un si grand Peuple : d'autrefois on l'entendit s'écrier : *Rocher ! Rocher ! quand t'ouvriras-tu ?*

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Plein de cette confiance en Dieu, qui s'anime à la vûe des obstacles, il espéra toujours que le Seigneur jetteroit sur la Chine un regard de miséricorde, & que ses portes s'ouvriraient enfin aux ministres de l'Evangile. Il y avoit déjà du tems qu'il avoit choisi parmi les Missionnaires des Indes des sujets, tels que le demandoit une si difficile entreprise : gens morts à eux-mêmes, intimement unis à Dieu, qui ne respiroient que les souffrances & le martyre, & qui d'ailleurs étoient fort habiles, surtout dans les Sciences qu'on estime à la Chine.

Son choix tomba principalement sur le P. Roger Néapolitain, sur le P. Pasio de Boulogne, & sur le P. Ricci de Macerate en la Marche d'Ancone. Dans cette vûe, ces Peres s'appliquoient depuis quelques années à l'étude de la Langue Chinoise, & ils avoient fait d'assez grands progresz dans un travail si difficile & si épineux, lorsqu'un événement, ménagé sans doute par la Providence, facilita l'entrée de cet Empire, quoiqu'il parût d'abord le rendre tout-à-fait inaccessible.

Premiers Missionnaires qui pénètrent dans la Chine.

Le *Tsong tou* de la Province de *Quang tong*, qui réside d'ordinaire à *Chao king fou*, ville peu éloignée de la Capitale, fit une affaire aux Portugais, sur ce qu'ils administroient la justice, & érigeoient un tribunal à Macao. Il prétendoit que l'Empereur leur ayant accordé cette place, ne leur avoit donné aucune juridiction, & il les sommoit de venir au plutôt rendre compte de leur conduite.

Ce qui leur en facilita l'entrée.

Ce langage fit comprendre aux Portugais, que l'avarice naturelle aux Vicerois des Provinces Chinoises, portoit celui-ci à leur faire cette mauvaise querelle, mais que sa colere s'apaiseroit bientôt, si leurs soumissions étoient accompagnées d'un riche présent : on le confia au P. Roger, qui se rendit à *Chao king*. Le Pere fût reçu du Viceroi avec tant de politesse & de démonstrations d'amitié, qu'il crut pouvoir lui présenter une requête, pour lui demander la permission d'établir sa demeure dans la Province de *Quang tong*. Elle lui fût accordée sans nulle peine.

Le P. Roger & le P. Pasio avoient déjà commencé une espece d'établissement, & ils s'en promettoient de grands fruits, lorsqu'un contretems ruina tout-à-coup leurs espérances. Le Viceroi fût disgracié, & intimidé par cette disgrâce, il craignit que son successeur ne lui fît une nouvelle affaire, s'il trouvoit des étrangers dans le lieu de sa résidence. Sur quoi il les obligea de s'en retourner à Macao.

Sont obligez de quitter leur établissement.

Ce triste événement déconcerta les projets des hommes Apostoliques ; le P. Pasio prit le parti d'aller cultiver les Eglises du Japon. Le P. Roger & le P. Ricci furent chargez seuls de prendre de nouvelles mesures pour rentrer dans la Chine.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Lorsqu'ils s'y attendoient le moins , un Chinois arriva de *Chao king* à Macao , & demanda à parler au P. Roger. C'étoit un Garde du nouveau Viceroi , qui ayant appris qu'une bonne récompense étoit promise à celui qui procureroit le rétablissement de ces Peres , s'y étoit employé auprès de son Maître , & l'avoit obtenu.

Rentrent à la Chine.

Les Peres , après avoir admiré les secrets ressorts de la divine Providence , se disposerent à suivre le Chinois leur bienfâteur. En quelques jours ils arriverent à *Chao king* ; & aussitôt ils reçurent une Patente du Viceroi , qui leur permit de s'établir où ils jugeroient à propos.

Songent à s'y affermir.

Ces deux Missionnaires qui avoient eu le tems de s'instruire des coutumes , de la Religion , & des loix de cette Nation , n'ignoroient pas ce qu'ils auroient à souffrir , soit d'un peuple superstitieux , plein de mépris & d'averfion pour les étrangers , soit de la jalousie des Bonzes , soit de la hauteur & de la défiance des Mandarins , dont l'inquiétude & les ombrages augmentoient sans cesse , par les nouvelles conquêtes que les Espagnols & les Portugais venoient de faire dans des lieux voisins de la Chine. Ainsi ils crurent devoir agir d'abord avec beaucoup de circonspection , & pour gagner plus sûrement ces peuples à J. C. ils s'efforcèrent de mériter leur estime : ils y réussirent. Le Pere Ricci surtout s'attira bientôt une grande considération , soit par sa douceur , par ses manières aisées , & par je ne sçais quel air insinuant , dont on ne pouvoit guères se défendre ; soit encore plus par son habileté dans la Langue Chinoise & dans les Mathématiques , qu'il avoit étudiées à Rome sous le célèbre Clavius.

Se font estimer à *Chao king*.

Les Chinois furent d'abord charmez d'une Carte de Géographie que fit ce Pere , quoiqu'elle redressât leurs idées , & les détrompât de l'erreur grossiere où ils étoient sur l'étendue de leur pays , comparé au reste de la terre. Il composa ensuite un Catéchisme , où il expliquoit la Morale Chrétienne , & les points de la Religion les plus conformes à la lumiere naturelle. Cet ouvrage fût reçu avec applaudissement , & eût cours dans tout l'Empire.

Peu-à-peu le Pere s'acquit une si grande estime , que tout ce qu'il y avoit de gens considérables à *Chao king* & aux environs , se faisoient un plaisir de rendre visite aux Missionnaires , & de les entretenir. Il n'y avoit que le peuple , qui peu touché du mérite , & n'écoutant que son averfion naturelle pour les étrangers , accabloit les Peres d'outrages & d'injures , & s'atroupoit pour les insulter jusques dans leur propre maison.

Causent de l'ombrage.

Cependant une Eglise naissante se formoit , & un nombre de Catéchumenes écoutoient les instructions , par lesquelles on les dispofoit au Baptême : mais le P. Ricci se trouva bientôt seul à foutenir tout le poids de cette laborieuse Mission. Deux étrangers demeurant dans un même endroit , donnerent ombrage : & il falut , pour adoucir l'aigreur des peuples , que le Pere Roger retournât à Macao , d'où il fût ensuite envoyé à Rome. Quelques années après , qu'il y avoit moins de risque , il reçût du secours dans la personne du P. Antoine Almeyda , qui vint partager ses travaux.

Il y avoit environ sept ans , que le P. Ricci gouvernoit cette Eglise , qu'il avoit formée avec tant de peines , lorsqu'un nouveau Viceroi arriva à *Chao*





*Le Pere Matthieu Ricci.*

*Le Pere Adam Schaal.*

*Le Pere Ferdinand Verbiest.*

*Del. J. J. Schlegel fecit.*

à *Chao king*, & lui causa les plus cruelles allarmes. Ce Magiftrat trouva la maison des Millionnaires à fa bienféance, & frappé de fon agréable fituation, il la crut propre à devenir un édifice public. Il fit fignifier au P. Ricci, que rien n'étoit plus contraire à la Majesté de l'Empire, qu'un étranger qu'on toleroit par grace, demeurât dans la ville même où refidoit le Viceroi, & qu'il eût à choisir une demeure dans le monastere des Bonzes, qui est dans le voisinage de *Chao tcheou fou*.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le Pere présenta plusieurs requêtes au Viceroi, qui furent appuyées des principaux Magiftrats de la ville dont il étoit aimé. Ces sollicitations, loin de fléchir ce Magiftrat naturellement fougueux & emporté, ne servirent qu'à l'irriter davantage, & il ordonna que le P. Ricci & son Compagnon fortiffent incessamment des terres de l'Empire.

Chassez de nouveau.

Ce fût un coup accablant pour les Missionnaires: mais ils n'eurent point d'autre parti à prendre que celui d'obéir. Le Pere Ricci fût contraint d'embaler à la hâte le peu de meubles qu'il avoit, avec ses instrumens de Mathématiques, & de s'embarquer pour se rendre à *Canton*, & de-là à *Macao*. Tous ses Néophytes l'attendoient sur le rivage, & fondonoient en pleurs, en lui demandant sa bénédiction.

A peine eût-il abordé à *Canton*, qu'il vit arriver une barque venant de *Chao king*: c'étoit un exprès que le Viceroi avoit envoyé après le Pere, pour lui ordonner de revenir. Il craignoit qu'on ne lui reprochât un jour de s'être emparé de la maison de deux étrangers, que ses prédécesseurs avoient protégés, & dont la conduite avoit toujours été irrépréhensible.

Rappelez.

Le Pere, qui sçavoit ce qu'il lui en coûteroit pour rentrer dans la Chine, s'il en étoit une fois parti, retourna promptement à *Chao king*. *Mon dessein n'est pas*, lui dit le Viceroi, *de vous chasser absolument de l'Empire; je vous permets de vous établir dans quelqu'autre endroit de ma Province; & il lui assigna Chao tcheou.*

Envoyez à Chao tcheou.

La réputation du Pere Ricci avoit prévenu son arrivée dans cette ville, & il n'y fût pas longtems sans se concilier tous les Mandarins: à peine pouvoit-il suffire au grand nombre de personnes distinguées, que le plaisir de l'entretenir attiroit dans sa maison.

En fatisfaisant à leur curiosité, il ne manquoit jamais de leur porter des paroles de salut, & plusieurs goûterent les saintes vérités qu'il leur annonçoit, & devinrent les prémices d'une nouvelle Eglise qu'il fonda à *Chao tcheou*; & c'est-là qu'il changea l'habit de Bonze, qui le rendoit méprisable, en habit de Lettré, qui donna plus de poids à ses paroles. Un jeune homme fût le premier confesseur de cette Chrétienté naissante: son pere le maltraita cruellement, pour avoir refusé constamment d'adorer les Idoles.

Fondent une nouvelle Eglise.

Plusieurs Mandarins, & d'autres personnes considérables des villes voisines, voulurent connoître le Pere Ricci, & lier amitié avec lui. Parmi ceux-là un riche négociant de *Nan hiong* s'attacha au Missionnaire, écouta ses instructions avec un cœur docile, & fût bientôt en état d'être régénéré dans les eaux du Baptême. A peine fût-il de retour en son pays, qu'il

Nouveau converti de *Nan hiong* devient l'Apôtre de son pays.

en

CHRISTIANISME A LA CHINE.

en devint l'Apôtre. Il prêcha Jesus-Christ à sa famille, & à un grand nombre d'amis qu'il avoit dans cette grosse ville, qui est d'un grand abord, parce que c'est la dernière ville de la Province de *Quang tong*, d'où l'on passe dans celle de *Kiang si*.

Projet du P. Ricci de prêcher J. C. à la Cour même.

Le Pere Ricci s'y transporta dans la suite, & y trouva quantité de Catholiques bien instruits, qui soupiroient après la grace du Baptême. Il crut néanmoins que, pour établir solidement la Religion Chrétienne dans les Provinces, il falloit la faire goûter dans la Capitale. A la Chine, plus encore que par-tout ailleurs, les sujets règlent leur conduite sur celle du Prince: il se persuada que la Morale Chrétienne seroit infailliblement approuvée des Sages Chinois, & qu'elle disposeroit insensiblement leurs esprits à croire les mystères de la Foi. Enfin il comptoit que s'il pouvoit annoncer Jesus-Christ à la Cour, & affectionner l'Empereur à la Religion, les difficultez s'applaniroient; & que les Grands, de même que le Peuple, n'étant plus retenus par la crainte de déplaire au Prince, écoute-roient volontiers les ministres de l'Evangile, & ouvreroient les yeux aux lumieres de la Foi.

Il n'étoit pas facile à un étranger de pénétrer jusqu'à la ville Impériale, & il prévint bien les obstacles qu'il auroit à surmonter: mais plein de ce courage qu'inspire le vrai zèle, il se prépara à tous les événemens, dans l'espérance de faire connoître Jesus-Christ à l'Empereur, & aux Grands de sa Cour.

Occasion qu'il faisoit pour exécuter ce dessein.

Il se présenta une occasion que l'homme Apostolique ne manqua pas de saisir. L'Empereur ayant découvert que *Taicofama* Roi du Japon, levoit une nombreuse armée, pour faire la conquête de la Corée, & porter ensuite ses armes victorieuses dans l'Empire, appella à la Cour tous les Mandarins qui avoient quelque capacité dans le métier de la guerre. Un de ces Mandarins étoit ami du P. Ricci, & lui accorda volontiers la permission de le suivre jusques dans la Province de *Kiang si*: car c'étoit tout ce que le Missionnaire demanda pour lors, se flattant que le Mandarin gagné par ses assiduités & ses services, pousseroit plus loin la faveur qu'il lui faisoit, & qu'il le conduiroit jusqu'à *Peking*. Il s'embarqua donc sur une des barques de sa suite, mais la navigation fût malheureuse.

Il fait naufrage.

Dans un endroit de la rivière où divers courans se rassemblent, le vaisseau du P. Ricci fit naufrage: un Novice qu'il menoit avec lui, se noya; & lui-même, il resta assez longtems au fond de l'eau, & ne s'en tira qu'à la faveur d'une corde. Cet accident effraya le Mandarin, qui prit sa route par terre, laissant ses domestiques & ses équipages dans le vaisseau. Tout ce que le P. Ricci pût obtenir de lui, ce fût qu'on le conduiroit à *Nan king*; mais il ne voulut jamais permettre qu'on le menât plus avant, de crainte que dans l'allarme où l'on étoit de la guerre des Japonois, on ne lui fit un crime d'avoir un étranger à sa suite.

Arrive à *Nan king*; on l'oblige de se retirer.

Le Pere continua sa route par eau, & après être entré dans ce grand fleuve, que les Chinois appellent *Yang tse kiang*, c'est-à-dire, le fils de la mer, il arriva enfin à *Nan king*. Il s'attendoit à y trouver de la protection: un Mandarin qui l'avoit comblé autrefois d'amitié, y occupoit une

des

des premières Charges ; mais soit qu'il eût oublié son ancien ami, soit qu'il craignît de paroître lié avec un étranger, il lui ordonna de sortir au plutôt de la ville, & il fit châtier celui qui, contre les loix, l'avoit reçu dans sa maison.

Le Pere, sans se rébuter de tant de contradictions, prit le parti de retourner à *Nan tchang*, Capitale de la Province de *Kiang si*. Le favorable accueil qu'on lui fit, le dédommagea des peines précédentes : sa vertu & sa science lui gagnèrent bientôt le cœur des Mandarins & des Grands de cette ville, & il y avoit entr'eux une espece d'émulation, à qui lui témoigneroit le plus d'amitié. Le Viceroi même prévint le désir qu'il avoit de s'y établir, & lui offrit ses services, qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il venoit de recevoir un nouveau secours d'Ouvriers Evangeliques, par l'arrivée du P. Cataneo, du P. Longobardi, &c.

Mais le principal fruit qu'il retira de sa demeure à *Nan tchang*, fût la facilité qu'il trouva de s'introduire à la Cour. Il avoit lié une amitié très-étroite avec le Gouverneur, qui venant d'être nommé Président du premier Tribunal de *Nan king*, devoit se rendre auprès de l'Empereur, pour prendre ses ordres. Le Pere lui témoigna l'extrême désir qu'il avoit de l'accompagner dans ce voyage, & le Gouverneur y consentit. L'Eglise de *Chao tcheou* qu'il avoit fondée, étoit gouvernée par le P. Longobardi : il confia celle de *Nan tchang* au P. François Sore, Portugais, & il partit pour *Peking* avec le P. Cataneo, le Frere Sébastien Fernandez, & un Chinois qu'on avoit nommé Pereira : leur arrivée & le peu de séjour qu'ils firent dans la Capitale, n'eurent pas le succès qu'ils s'étoient promis.

La guerre du Japon tenoit tous les esprits en défiance : c'étoit assez de voir des étrangers, pour croire que c'étoient des Japonois, & il n'y eût personne qui osât dans de pareilles conjonctures les faire connoître à l'Empereur. Le parti le plus sage fût donc de porter ses vûes ailleurs. C'est ce que fit le P. Ricci : il songea à établir une Eglise dans une des principales villes de la Province de *Tche kiang*, où il avoit un intime ami, qui pouvoit l'aider de son crédit & de ses conseils.

Après en avoir conféré avec cet ami, ils conclurent qu'il falloit aller à *Nan king*, & demander des Lettres de recommandation au Président du premier Tribunal, qui avoit déjà pris possession de sa Charge. Ils firent ensemble ce voyage : mais en arrivant dans la ville, ils furent agréablement surpris du changement qu'ils trouverent dans la disposition des esprits. La défaite de l'armée Japonoise, & la mort de *Taicofama* qu'on venoit d'apprendre, causoit une joie universelle, & la présence d'un étranger ne donnoit plus tant de défiance.

On vit revivre dans les Grands & dans les Mandarins, les sentimens de leur estime & de leur vénération pour le Missionnaire, que la crainte de se rendre suspects avoit comme étouffez auparavant. Tout ce qu'il y eût de gens considérables à *Nan king* lui rendirent visite ; les Sçavans l'écoutèrent avec admiration, lorsqu'il réforma leurs fausses idées sur la Physique, sur l'Astrologie, sur la Géographie, & sur le système du monde,

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Favorable accueil qu'on lui fait à *Nan tchang* : est joint par d'autres Missionnaires.

Il part enfin pour *Peking*.

Ne peut se faire connoître à la Cour.

Il retourne à *Nan king*.

Enseigne avec beaucoup de succès plusieurs Sciences, & combat les Idolâtres.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

S'y établit par autorité publique.

Part de nouveau pour Peking, avec des présens pour l'Empereur.

Fâcheuse rencontre qu'il eût en chemin.

Est mis en prison à Lin tcin tcheou, & relâché par ordre de la Cour.

Arrive à Peking : l'Empereur

de, plusieurs même d'entr'eux se firent ses disciples. Mais ce qui lui donna le plus de réputation, ce fût la force avec laquelle, dans des disputes publiques, il convainquit les Idolâtres de leur ignorance sur la nature de Dieu, & sur la vraie Religion.

Cette grande idée qu'on avoit conçû de l'Homme Apostolique, aplaît les difficultés, qui sembloient devoir traverser l'établissement qu'il méritoit de faire à *Nan king* : on lui en accorda la permission avec toute sorte d'agrément. On lui offrit même une maison si magnifique, que sa modestie ne lui permit pas de l'accepter : il se contenta d'une autre maison vaste & commode, que des Magistrats avoient désertée, parce qu'elle étoit infestée de malins Esprits : il l'eût par cette raison à grand marché, & il s'en mit en possession par autorité publique. La tranquillité rétablie dans cette maison, aussitôt que le Père y fût logé, fit sentir aux Chinois quel est le pouvoir des adorateurs du vrai Dieu sur les puissances de l'Enfer.

Ce changement qui s'étoit fait si subitement à *Nan king*, fit juger au P. Ricci, que dans la Capitale où il avoit des amis, & où l'on ne craignoit plus les armes Japonaises, il trouveroit les esprits plus favorablement disposés à son égard. Le secours de nouveaux Ouvriers, & des présens propres à être offerts à l'Empereur, qui pour lors lui furent envoyez de *Macao*, le déterminèrent à entreprendre ce voyage. Un des principaux Magistrats ayant vû ces présens, donna une Patente très-honorable, par laquelle il lui permettoit de porter à l'Empereur des curiositez d'Europe.

Tout sembloit favoriser son dessein ; mais une rude épreuve l'attendoit à *Lin tcin tcheou*. La doïane y étoit administrée par un Eunuque envoyé de la Cour, qui se faisoit redouter des plus grands Mandarins, & qui tyrannisoit toute cette contrée : à peine eût-il vû les présens destinez pour l'Empereur, qu'il prit le dessein de s'en faire honneur ; il en écrivit à la Cour, & manda entr'autres choses, qu'il y avoit une cloche qui sonnoit d'elle-même (c'est ainsi qu'il appelloit une horloge.) De plus il n'y eût point de caresses qu'il n'employât, pour engager le P. Ricci à se servir de son ministère, afin de faire passer ces curiositez entre les mains du Prince. Rien n'étoit plus contraire aux vûs du P. Ricci : aussi s'en excusa-t-il avec politesse.

L'Eunuque irrité de ce refus, publia qu'il avoit apperçû dans les balots de cet étranger un Crucifix, qui étoit, disoit-il, un charme, pour ôter la vie à l'Empereur : & sur cela il le fit renfermer dans une tour, lui & ceux de sa suite : ils auroient été tous sacrifiez au ressentiment du perfide Eunuque, s'il avoit porté cette accusation à la Cour ; mais après le témoignage favorable qu'il s'étoit pressé de rendre du P. Ricci, il n'osa rien mander de contraire, pour ne point tomber dans une honteuse contradiction avec lui-même. Il vint donc un ordre de l'Empereur de faire partir incessamment l'étranger, pour se rendre à la Cour, & de lui fournir tout ce qui étoit nécessaire pour son voyage.

Ce fût ainsi que le Père entra avec honneur dans la Capitale : on ne fût pas longtems à l'introduire au Palais, & il fût reçû de l'Empereur avec

avec les plus grands témoignages de considération & d'amitié. Ce Prince agréa tous les présens, ce qui étoit déjà une grande faveur. Il plaça dans un lieu honorable un tableau du Sauveur, & un autre de la très-Sainte Vierge. Il fit élever une tour superbe, pour y placer l'horloge; il usa même d'une petite adresse, pour se conserver une montre, que la Reine mere auroit pû lui demander, si elle eût sçû qu'elle sonnoit; c'est pourquoi il défendit de monter la sonnerie, lorsqu'elle lui fût présentée. Enfin il permit au Pere & à ses compagnons, de se choisir une maison dans *Peking*; & il leur assigna un revenu pour leur entretien: il leur accorda même la permission d'entrer dans une des cours du Palais, où il n'y avoit que ses Officiers qui eussent droit d'entrer.

L'établissement du P. Ricci à *Peking* fût le fruit de vingt années de travaux mêlez de traverses & de persécutions. Il commença dès-lors à recueillir le lieu le plus fréquenté de toute la ville; & il n'y eût presque personne, qui ne se fit honneur de le connoître, & d'avoir part à son amitié; entr'autres le premier *Colao*, qui est le premier Officier de l'Empire, & qui lui donna en toute occasion des marques de son estime.

Ce fût alors qu'il commença à travailler solidement au salut des ames, persuadé que la Capitale donnant le mouvement au reste de l'Empire, le progrès qu'y feroit la Foi, seroit suivi d'un semblable succès dans les Provinces. En peu d'années on vit des conversions éclatantes, & on compta un grand nombre de Chrétiens dans tous les Ordres de la Monarchie.

La pluralité des femmes étoit un grand obstacle pour les Mandarins; mais la grace le surmonta; & plusieurs de ces puissans du siècle s'étant une fois soumis au joug de l'Evangile, en devinrent les prédicateurs; & par leur zèle à étendre la Foi, remplirent les fonctions des plus fervens Missionnaires.

Le P. Ricci avoit établi que les Catéchumenes, avant que de recevoir le Baptême, feroient une protestation publique, qui contiendroit & la détestation de leur vie passée, & la sincérité avec laquelle ils embrassoient la Foi: ils devoient composer eux-mêmes cette protestation, afin qu'on pût moins douter de leurs véritables sentimens. On peut juger de la manière, dont elle avoit coûtume de se faire, par celle d'un célèbre Mandarin nommé *Li*, qui étoit fort attaché aux superstitions payennes: toutes les autres étoient à-peu-près semblables. Voici comme ce Mandarin s'explique.

„ *Li*, disciple de la Loi Chrétienne, de tout mon cœur, & avec toute sincérité, je veux embrasser la Foi de Jesus-Christ. Autant que je „ le puis, je leve les yeux vers le Seigneur du ciel, & le conjure de „ vouloir prêter l'oreille à mes paroles. Je proteste qu'étant dans cette „ Royale ville de *Peking*, je n'avois jamais oûi parler de la sainte Foi que „ j'embrasse, ni vû aucun de ceux qui la prêchent; d'où il est arrivé „ que très-longtems j'ai vécu dans l'erreur & dans les ténèbres, & que „ toutes les actions de ma vie n'ont été que des égaremens d'un homme aveugle & hors de foi.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

leur agréés ses présens, & lui accorde plusieurs grâces.

Il s'y établit, & se met en réputation.

Travailleur avec succès à la conversion des Chinois.

Protestation publique des Catéchumenes, avant que de recevoir le Baptême.

Celle que fit le Mandarin *Li*.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Depuis peu, par la divine bonté, je suis heureusement tombé entre les mains de deux saints Docteurs venus du grand Occident, Matthieu Ricci, & Didaque Pantoya. J'ai appris d'eux la doctrine de Jesus-Christ : j'ai vû entre leurs mains son image que j'ai révéérée comme je devois : c'est par-là que j'ai commencé à connoître mon Pere céleste, & la loi qu'il a donnée aux hommes pour les sanctifier. Animé de ces grands motifs, que puis-je faire aujourd'hui que d'embrasser cette Loi divine, & l'observer de tout mon cœur ?

„ Considérant néanmoins, que depuis quarante-trois ans que je suis au monde, je n'ai pû éviter de grandes chûtes : je prie le souverain Pere des hommes d'user de sa miséricorde envers moi ; de vouloir bien me pardonner mes injustices, mes manquemens de droiture, mes plaisirs sensuels & impurs, mes mauvaises volontez contre mon prochain, mes paroles indiscrettes & téméraires, & tout autre péché que j'ai pû commettre par inadvertance ou avec réflexion. Car je promets que dès maintenant, après que j'aurai été lavé de l'eau salutaire, que je vais recevoir avec un profond respect, je travaillerai à réformer ma vie, à éviter toute sorte de péchez, à observer la Loi du Seigneur du ciel, dont je crois fermement tous les points ; à observer les dix Commandemens qui y sont contenus, dont je souhaite de tout mon cœur ne m'écarter jamais un moment. Je renoue au siècle, à ses erreurs, & à ses mœurs corrompûes. Je condamne tout ce qui est contraire aux maximes de la Loi divine, irrévocablement & pour toujours.

„ Je vous demande seulement une chose, Pere & Créateur plein de bonté, que dans ces commencemens de ma conversion, où n'étant encore que novice, j'ignore ce qui est de plus parfait, vous daigniez m'éclairer l'esprit pour me le faire connoître, & me donner la grace de pratiquer ce que j'en aurai connu ; afin qu'ayant vécu libre des erreurs & des désordres de ma vie passée, j'aillie bientôt joiir dans le ciel de vôtre divine présence. Je vous demande de plus la permission d'annoncer aux autres la Foi, dont vous avez bien voulu m'éclairer, comme font par toute la terre un grand nombre de fervens Chrétiens. Regardez, Seigneur, avec miséricorde les vœux de vôtre serviteur, comme il vous les présente avec humilité, l'an trentieme de *Van lié*, le fixieme de la huitieme Lune. „

Grands progrès que fait la prédication de l'Evangile en plusieurs endroits de la Chine.

Le nombre des Chrétiens augmentoit chaque jour considérablement, & par le zèle des nouveaux Fidèles, & par les continuels travaux du Pere Ricci & de ses compagnons. Ceux-ci se répandirent dans les bourgades voisines de *Peking*, & formerent des Chrétienez nombreuses. Les villes des Provinces imiterent l'exemple de la Capitale, comme le Pere Ricci l'avoit prévu. Il en recevoit souvent des lettres, qui lui apprennent le progrès qu'y faisoit la prédication de l'Evangile. Celles qu'il reçût de *Nan tchang*, Capitale du *Kiang si*, lui donnerent la plus douce consolation. L'Eglise n'étoit plus assez grande pour contenir le nombre des Chrétiens : une famille entiere de Princes de la Maison Impériale qui y demeuroient, avoit embrassé la Foi ; & cet exemple fût suivi d'un grand nombre de Lettrez.

La

La moisson devint encore plus abondante dans la ville Impériale de *Nan king*, Capitale de la Province de *Kiang nan*, & dans une autre ville de la même Province nommée *Chang hai*, qui étoit la patrie d'un Mandarin illustre par sa naissance, par son mérite, par ses grands emplois, & surtout par la dignité de *Colao*, c'est-à-dire, par la première dignité de l'Empire, dont il fût honoré.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Ce sage Ministre étoit né avec un fonds de raison & de lumières naturelles, qui lui avoient fait connoître qu'il avoit une ame immortelle; & que les biens fragiles, que donnent ici-bas, ou le hasard de la naissance, ou le caprice de la fortune, ne peuvent être la récompense de la vertu. Une infinité de doutes & de pensées naissoient dans son esprit, dont il ne pouvoit trouver l'éclaircissement, ni dans la Secte des Lettrez, ni parmi les Idolâtres: il cherchoit de bonne foi la vérité, & il la trouva dans les fréquens entretiens qu'il eût avec le P. Ricci.

Caractère du Mandarin *Siu*.

Ce grand homme nommé *Siu*, n'eût pas plutôt été instruit des vérités Chrétiennes, qu'il aspira après la grace du Baptême: il le reçut à *Nan king* avec une grande solemnité, & il fût nommé Paul. Le nom de cet Apôtre des Gentils lui convenoit fort, puisqu'il devint l'Apôtre de sa patrie, l'appui de la Religion, & le protecteur déclaré des Missionnaires; il ne cessa jamais de les soutenir par ses biens, par ses conseils, & par son grand crédit. Il commença par convertir son pere, âgé de quatre-vingt ans, & toute sa famille, qui étoit très-nombreuse. Son exemple & ses discours contribuerent de même à la conversion d'un grand nombre de Mandarins.

Il se fait baptiser & devient l'Apôtre de son pays.

Au tems des persécutions il défendit la Foi par de sçavantes apologies; il en prit souvent les intérêts en présence même de l'Empereur; & il ne craignit point de lui dire qu'il lui abandonnoit ses biens, ses charges, sa vie, & toute sa famille, si l'on pouvoit trouver dans la doctrine Chrétienne, la moindre chose qui fût contraire à la tranquillité de l'Etat, ou à l'obéissance qui est dûe au Souverain. Il appuyoit la Religion dans les Provinces, & procuroit à ses ministres l'amitié & la protection des Gouverneurs & des premiers Officiers, par les lettres qu'il leur écrivoit. Enfin il devint le Docteur de sa Nation, par les traductions qu'il fit en sa Langue, de plusieurs livres de la Loi Chrétienne, composez par les Missionnaires.

Son zèle pour la Religion.

La vivacité de sa Foi lui inspiroit le plus grand respect pour les ministres de l'Evangile: ayant appris que le P. Jean de Rocha, par les mains duquel il avoit reçu le Baptême, étoit mort à *Hang tcheou* dans la Province de *Tche kiang*, il en prit le deuil, & le fit prendre à toute sa famille, comme il avoit fait pour son propre pere. Un autre Missionnaire étant allé lui présenter une lettre, que le Cardinal Bellarmin écrivoit aux Fidèles de la Chine, il ne voulut point la recevoir qu'il n'eût pris le bonnet & les habits de sa dignité, comme s'il eût dû se présenter devant l'Empereur; & qu'après s'être prosterné en terre, il n'eût fait quatre profondes inclinations de tête.

Son respect pour les ministres de l'Evangile.

Le zèle & la piété de ce grand Mandarin se perpétuerent dans sa famille.

Candide

CHRISTIANISME A LA CHINE.

retire *Hiu* son mari, des ténèbres de l'idolâtrie.

le. Sa petite-fille nommée *Candide*, se distingua entre les autres: elle n'avoit que quatorze ans quand elle perdit sa mere, qui lui avoit donné la plus sainte éducation. A seize ans elle fût mariée à un homme considérable nommé *Hiu*, mais qui vivoit encore dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Elle sçût si bien gagner son esprit par sa douceur, par sa condescendance, & par l'exemple de sa piété, qu'il demanda le Baptême, & le reçût deux ans avant sa mort. Elle se trouva veuve à l'âge de trente ans; & dans cet état de liberté, qui la rendoit maîtresse d'elle-même, elle se consacra entierement à Dieu.

Fonde plusieurs Eglises.

Pendant quarante-trois ans de sa viduité, elle imita parfaitement ces saintes veuves, dont Saint Paul nous fait le caractère: non contente d'édifier l'Eglise naissante de la Chine par la sainteté de sa vie, elle contribua plus que personne à étendre la Foi dans ce vaste Empire. Sans toucher à son patrimoine, ni aux biens qu'elle devoit laisser à huit enfans que le Seigneur lui avoit donnez, elle trouva dans ses épargnes & dans le travail de ses mains, de quoi fonder trente Eglises dans son pays; & elle en fit bâtir neuf autres, avec de belles maisons, dans diverses Provinces.

Grand nombre d'Eglises, de Chapelles, &c. dans la Province *Kiang nan*.

Ce fût par ses libéralitez secretes, & par son crédit auprès des Mandarins de *Nan king*, de *Sou tcheou*, de *Chang hai*, & de *Song kiang*, que le P. Brancati bâtit tant d'Eglises, de Chapelles, & d'Oratoires domestiques. On comptoit dans toute cette contrée de la Province de *Kiang nan*, quatre-vingt-dix Eglises, quarante-cinq Oratoires, & trois sortes de Congrégations. Outre celles qui sont destinées au culte de la très-Sainte Vierge, & celles des enfans, que l'on nommoit la Congrégation des Anges, il y en avoit une troisieme, qu'on appelloit de la Passion de Jesus-Christ, où les Chrétiens les plus fervens s'assembloient tous les Vendredis, pour méditer les mystères des souffrances & de la mort du Sauveur. On établit une quatrieme Congrégation de Lettrez sous la protection de Saint Ignace, Ils s'assembloient le premier jour de chaque mois, & ils récitoient des instructions qu'ils avoient composées sur les principales vérités de la Foi, sur nos mystères, & sur les fêtes les plus célèbres. Les Missionnaires examinoient ces discours; & quand ils les approuvoient, ils envoyoit ces Lettrez le Dimanche suivant pour les réciter au peuple dans les Eglises, où ils ne pouvoient pas aller eux-mêmes.

Ouvrages de piété traduits & imprimés en Langue Chinoise.

Comme les Chinois aiment naturellement à composer & à débiter leurs compositions; rien n'étoit plus utile à entretenir les anciens Chrétiens dans la ferveur, & à en augmenter le nombre. On avoit pris soin de leur fournir des livres propres à préparer leurs discours; & c'est principalement à ce dessein que les Missionnaires avoient traduit en Langue Chinoise des Réflexions sur les Evangiles, la Somme Théologique de Saint Thomas en trente-cinq volumes, les Commentaires de Baradius sur les Evangiles, les Vies des Saints, &c. Ils avoient déjà composé environ cent-trente semblables Ouvrages de piété & de la Religion: ce fût cette Dame qui les fit imprimer à ses fraix, & qui les répandit dans les maisons des Infidèles, des Lettrez, des Mandarins, des Gouverneurs; & par ce moyen elle en gagna un grand nombre à Jesus-Christ.

Le

Le Seigneur Basile, son fils, ayant été nommé Intendant Général des postes & de la navigation; elle le suivit dans les Provinces de *Kiang si*, de *Hou quang*, & de *Se tchuen*, où elle fit bâtir des Eglises, & y appella des Missionnaires pour les gouverner. Il n'y avoit pas de moyens que le zèle ingénieux de cette Dame n'inventât, pour faire connoître Jesus-Christ, & aggrandir son Royaume. Elle sçavoit qu'une infinité de pauvres gens abandonnoient leurs enfans dès qu'ils étoient nez, & les expofoient dans les ruës, faute d'avoir de quoi les nourrir: elle employa le crédit de son fils auprès du Viceroi de *Sou tcheou*, & elle obtint la permission d'acheter une vaste maison, où elle recevoit les enfans exposez, & leur procuroit des nourices.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Etablisement pour faire élever dans la Religion Chrétienne les enfans exposez.

Le nombre de ces enfans étoit si grand, que, quelque soin qu'on prît d'eux, il en mouroit plus de deux-cens chaque année, lesquels après avoir reçu le Baptême, devenoient autant de prédestinez qui alloient peupler le ciel.

Ayant fait réflexion qu'une multitude d'aveugles étant hors d'état de gagner leur vie, assembloient le peuple dans les places publiques, & abusoient de sa crédulité, en disant la bonne aventure à tous ceux qui se présentoient: elle en fit venir un certain nombre, & leur ayant promis de quoi les entretenir honnêtement, elles les fit instruire des principes de la Religion, afin qu'ils allassent par les ruës enseigner aux peuples ce qu'ils avoient appris; & les engager ensuite d'aller trouver les Missionnaires.

Aveugles publient les vérités Chrétien-nes.

Peu d'années avant sa mort, l'Empereur, pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de sa sagesse & de sa vertu, lui envoya un habit magnifique, garni de plaques d'argent, & d'une riche broderie, avec une coëffure de perles & de pierreries, & lui donna le titre honorable de *Cho gin*, qui signifie *Femme vertueuse*. Elle reçût avec respect ce présent de son Prince; & elle s'en revêtit le jour de sa naissance: mais ensuite elle détacha l'une après l'autre les plaques d'argent & les perles de sa coëffure, qu'elle employa à secourir les pauvres, & à orner les autels.

L'Empereur reconnoît par un riche présent & par un titre honorable la vertu de *Candide*.

Enfin cette illustre veuve persévéra jusqu'à la mort dans ces exercices de Religion & de piété. Le Pere Laurifice lui administra les derniers Sacremens, qu'elle reçût avec une foi vive, & avec la douce espérance d'être éternellement unie à Dieu, qu'elle avoit aimé & servi avec tant de zèle. Elle fût généralement regrettée: les pauvres la pleurerent comme leur mere; les nouveaux Fidèles, comme le modèle de toutes les vertus Chrétiennes; & les Missionnaires, comme une ressource certaine dans tous leurs besoins, & surtout dans les persécutions qu'ils avoient à soutenir.

Affliction générale que cause sa mort.

Une autre Dame, qui avoit reçu le nom d'Agathe au Baptême, imita le zèle de la Dame *Hiu*: son mari étoit un Seigneur illustre, qui avoit été Viceroi dans quatre Provinces: elle lui inspira tant d'affection pour le Christianisme, qu'il demanda le Baptême, & le reçût avec toute sa famille, qui étoit de trois-cens personnes. Ce Seigneur fût l'un des principaux protecteurs de la Religion, & en soutint toujours les intérêts avec autant de fermeté que de zèle.

Une Dame Chinoise reçoit le Baptême avec son mari & toute sa famille.

Les Eglises se multiplioient dans toutes les Provinces de l'Empire: il se for-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

formoit chaque jour de nouvelles Chrétientez ; & toutes ces terres arrosées des sueurs d'un grand nombre d'Hommes Apostoliques, qui étoient venus au secours du P. Ricci, fructifioient au centuple. Mais le serviteur de Dieu auroit auguré peu favorablement de ces succez, s'ils n'eussent été traversés par divers orages, qui se succéderent les uns aux autres.

Une cabale d'Idolâtres s'éleve contre le P. Ricci.

Il s'éleva une cabale d'Idolâtres, qui jaloux du progrès que faisoit le Christianisme, & du préjudice qu'en recevoit leur Secte, formerent le dessein de perdre le P. Ricci, & d'anéantir ses travaux : ils avoient fait entrer des Mandarins dans leur complot : mais quand il falut en venir à l'exécution de leur projet, ils s'appergurent qu'ils y échoüeroient, & que la ruine d'un homme si généralement respecté, n'étoit pas une affaire facile : ils prirent le parti de lui proposer un accommodement.

Veulent entrer avec lui en accommodement.

„ Nous ne trouvons pas mauvais, lui dirent-ils, que vous portiez les peuples à honorer le Seigneur du ciel ; à la bonne heure, que vôtre Dieu y régne : mais du moins laissez l'empire de la terre à nos Divinités, & ne vous opposez pas aux honneurs que nous leur rendons.,,

Mesures qu'ils prennent pour le perdre.

La réponse que fit le Pere à une proposition si bizarre, transporta de fureur les Idolâtres, & ils resolurent de tout risquer. Ils avoient au Palais un Bonze très-accrédité, lequel se faisoit respecter des Eunuques, & avoit gagné toute la confiance des Reines, qui le regardoient comme un Prophete, & qui ne se conduisoient que par ses conseils. Ils s'adresserent au Bonze, qui étoit assez porté de lui-même à favoriser leur passion.

Ils échoüent ; & comment.

Les choses étoient à un point, où le P. Ricci crut voir périr en un moment le fruit & les espérances de ses travaux : mais dans la triste situation où il se trouvoit, le secours lui vint de la Providence par un événement auquel il n'étoit pas naturel de s'attendre. Un libelle peu respectueux pour l'Empereur, se répandit alors dans le Palais, & on l'attribua aux Bonzes : ils furent sévèrement punis ; & le crédit du principal Bonze, qui étoit devenu l'ennemi capital des Missionnaires, ne le sauva pas de la cruelle bastonnade, sous laquelle il finit misérablement sa vie.

Divers orages qu'essuyent les Chrétiens par la malignité des Bonzes.

Une autre tempête s'éleva peu après à *Nan tchang*, où le ministère de la prédication eût été anéanti par les Magistrats, si le P. Ricci, qui en fût averti à tems, n'eût employé la puissance & le crédit de ses amis. Cette protection calma la tempête, & rétablit les Missionnaires dans la liberté dont ils jouïssent auparavant.

Il eût souvent de semblables orages à appaiser, que la malignité des Bonzes suscitoit de toutes parts, & qui servoient à éprouver la fidélité des Néophytes, & à ranimer le zèle de leurs Pasteurs. Mais la plus rude de toutes les persécutions qu'il eût à essuyer, lui fût d'autant plus anere, qu'elle n'avoit pas été excitée par les Infidèles, mais par des personnes, que leur Foi obligeoit à soutenir l'œuvre de Dieu au prix même de leur sang. Voici comment la chose arriva.

Persécution excitée contre les Missionnaires par

Après la mort de l'Evêque de *Macao*, un Religieux d'un Ordre respectable fut nommé Vicaire Général. Dès qu'il eût commencé à user de son pouvoir, il eût un assez grand démêlé avec un Religieux de Saint François. Le scandale que produisit cette division, les obligea à convenir d'un

arbi-

arbitre, & le choix tomba malheureusement sur le Recteur des Jésuites. Ce Pere, après avoir bien examiné l'affaire, jugea en faveur du Religieux Franciscain.

Le Vicaire Général outré de ce jugement, tout équitable qu'il étoit, s'emporta jusqu'à excommunier le Commissaire de l'Ordre de Saint François, qui foutenoit son Religieux; le Recteur des Jésuites, qui avoit prononcé en sa faveur; & le Gouverneur qui le protégeoit. Il en vint même jusqu'à mettre la ville en interdit. Cette conduite étoit trop violente, pour pouvoir durer. Après quelque tems de trouble & d'agitation, les choses s'accorderent: on se pardonna mutuellement de part & d'autre ce qui s'étoit passé, & il n'y eût que les Jésuites qui furent exceptez de cette paix. Le parti du Vicaire voulut se venger d'eux avec éclat.

On n'imagineroit jamais le moyen diabolique qu'un homme de cette cabale inventa pour contenter sa passion, se mettant peu en peine que la Religion pérît à la Chine, pourvu que les Jésuites y périssent avec elle; il alla trouver les Chinois, qui sont en grand nombre à *Macao*. „ Les Jésuites, leur dit-il, ont une ambition étonnante: la Religion qu'ils prêchent dans l'Empire, n'est qu'un prétexte dont ils se servent pour parvenir au projet qu'ils ont formé de s'emparer du Trône: c'est sur la tête du P. Cataneo qu'ils veulent faire tomber la couronne: voilà le motif de tous les voyages que vous lui voyez faire. Remarquez, leur ajoutoit-il, les endroits où ils se sont établis, depuis *Canton* jusqu'à *Peking*; ce sont autant de postes convenables à l'exécution de leur dessein. Cette flotte Hollandoise qui paroît depuis quelque tems sur les côtes, est là pour favoriser leur entreprise: le Gouverneur de cette ville les assistera de toutes ses troupes: leurs Chrétiens du Japon viendront se joindre à ceux qu'ils ont dans la Chine, & de tout cela il se formera une puissante armée, à laquelle il ne fera pas possible de résister ”.

Les Chinois de *Macao* timides & crédules, ne manquèrent pas d'informer les Magistrats de *Canton*, de la conjuration qu'ils venoient de découvrir. L'esprit des Chinois étant naturellement défiant & soupçonneux, on se persuada aisément, que comme la plus légère étincelle cause les plus grands embrasemens; de même les moindres révoltes entraînent quelquefois la ruine des plus vastes Etats, & que par conséquent on ne pouvoit prendre trop de précaution.

L'allarme qu'on prit à *Canton*, se répandit bientôt dans les autres villes, & l'on disoit déjà qu'on avoit fait mourir le P. Ricci à *Peking*: on n'attendoit que la confirmation de cette nouvelle, pour traiter de la même sorte le P. Longobardi, qu'on gardoit à vûe. La Foi de plusieurs Chrétiens fût ébranlée, & ils commençoient à douter de la vérité d'une Religion, qui étoit prêchée par de si méchans hommes. Enfin le P. François Martinez, qui étoit envoyé à *Macao*, & qui passoit par *Canton* dans le tems de cette émotion générale, eût beau se cacher, un Apostat le

CHRISTIANISME A LA CHINE.

le Vicaire Général de Macao: ce qui y donna sujet.

Calomnies insinuées aux Chinois contre les Jésuites.

Effet qu'elles produisent.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Les Chinois en reconnoissent la fausseté.

Grandes occupations du P. Ricci.

Sa mort.

Honneurs qu'on lui rend. Lieu de sépulture accordé par l'Empereur aux Missionnaires.

découvert; il fût emprisonné & condamné à plusieurs bastonnades, sous lesquelles il expira.

C'en étoit fait de la Religion, si ce faux bruit de conjuration eût pénétré jusqu'à la Cour: mais on ne fût pas longtems à revenir d'une erreur si grossiere, & les Magistrats eurent honte de leur crédulité. Heureusement un Mandarin, ami du P. Ricci, arriva pour lors à Canton: ayant examiné à fonds cette affaire, il punit sévèrement le Juge, qui avoit fait mourir le P. Martinez, & prononça une sentence très-honorable au P. Cataneo, qui lui rendit la liberté de continuer ses fonctions.

On peut juger quels soins & quelles peines donnoit au P. Ricci la sollicitude de tant d'Eglises & de tant de Chrétientez, qui se formoient dans l'Empire, car il étoit comme l'ame de tout ce qui s'entreprenoit pour la gloire de Dieu, & l'avancement de la Religion.

C'étoit à lui que les Missionnaires avoient sans cesse recours, soit pour lui exposer leurs peines, soit pour le consulter dans leurs doutes: il apprenoit la Langue aux nouveaux venus, & les formoit aux vertus Apostoliques: quantité de livres sur la Religion & sur les Sciences sortoient de ses mains: il recevoit des lettres de la plupart des Grands & des Mandarins des Provinces, auxquels il étoit obligé de répondre, pour les rendre favorables au Christianisme: comme il passoit pour l'homme le plus célèbre, qui eût paru à la Chine depuis Confucius, il étoit accablé des visites qu'il recevoit des Grands de *Peking* & des Mandarins des Provinces, que leurs affaires attiroient dans cette Capitale; & il ne pouvoit s'exempter de leur rendre ces mêmes devoirs de civilité, que le génie de la Nation rend indispensables.

Tant de travaux ne pouvoient manquer de ruiner sa santé, & d'avancer l'heure de sa mort: aussi y succomba-t-il dans un âge assez peu avancé, & non obstant la force de sa compléxion, qui sembloit promettre une longue vie. Il n'étoit âgé que d'environ 58. ans quand il mourut. Il avoit passé 27. ans à la Chine; car il y étoit entré en l'année 1583. sous le règne de l'Empereur *Van lié*, & Dieu récompensa ses travaux Apostoliques par une mort précieuse en l'année 1610.

La tendre dévotion avec laquelle il reçût le S. Viatique & l'extrême Onction, se traînant jusqu'au milieu de la chambre, & s'y prosternant avec le plus profond respect, fit verser des larmes à tous les assistans, & la nouvelle de sa mort consterna tous les Chrétiens répandus dans ce vaste Empire. Tous les Grands & même les Gentils s'empresèrent de lui rendre les derniers devoirs dans une salle de la maison, où son corps étoit exposé: mais on n'avoit pas encore de sépulture, & on étoit embarrassé comment l'inhumer: il falloit une permission de l'Empereur; & comme il s'agissoit d'un étranger, on eût à esluyer bien des formalitez. Mais enfin on accorda à la réputation du Pere Ricci, ce qu'on auroit peut-être refusé en toute autre conjoncture. L'Empereur donna même un bâtiment avec un vaste jardin hors de la ville, qu'un Eunuque disgracié avoit fait construire au tems de sa faveur: ce lieu a servi depuis de sépulture aux

Mis-

Missionnaires Jésuites de la ville Impériale, & les Jésuites ont souvent consenti que les Millionnaires des autres Ordres y fussent enterrez.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Nouvelle persécution excitée par un Mandarin.

L'Empereur, après la mort du Pere Ricci, ne cessa pas de favoriser les Millionnaires; & le calme dura jusqu'en l'année 1615. qu'un des principaux Mandarins de *Nan king*, par zèle pour sa Secte, excita la plus cruelle tempête qu'on eût encore vüe. Les ministres de l'Evangile furent les uns battus cruellement, les autres exilés, & d'autres emprisonnez. Les Pères qui étoient à la Cour, furent obligez de se retirer à Macao, & d'abandonner la garde de leur sépulture à un de leurs disciples.

Cet orage ne finit que par la mort du persécuteur, & par un événement, qui contribua beaucoup au rétablissement des Missionnaires. Les Tartares avoient gagné une grande bataille sur les Chinois, & leur armée n'étoit qu'à sept lieues de *Peking*. L'Empereur *Van lié* mourut en même tems, & laissa à *Tien ki* son successeur le soin de repousser l'ennemi. Deux Mandarins illustres, dont l'un étoit ce Paul *Siu*, duquel j'ai déjà parlé, insinuerent à l'Empereur, qu'un bon moyen de réussir dans cette guerre, étoit d'appeler les Portugais, beaucoup plus habiles à servir l'Artillerie que les Chinois.

Evénement qui contribue au rétablissement des Missionnaires.

La proposition étant agréée, les mêmes Mandarins représenterent, que, pour affectionner davantage les Portugais à son service, il étoit à propos de rappeler leurs Docteurs, & de les rétablir dans leurs maisons. L'Empereur y consentit, & les Missionnaires retournerent dans leurs Eglises, y vécutent tranquilles sous la protection d'un Prince, qui tout attaché qu'il étoit à la Secte des Bonzes, ne cessa pas de favoriser les Prédicateurs de la Loi Chrétienne. Les Tartares furent chassés de l'Empire; & le calme qui y régna, contribua beaucoup au progrès que fit la Religion, tant à *Peking*, que dans les Provinces.

Ils sont favorisez par l'Empereur *Tien ki*.

La mort de l'Empereur qui arriva en l'année 1628. mit son frere *Hoi t'fong*, connu aussi sous le nom de *T'fong tching* sur le Trône. Ce fût alors que le P. Adam Schaal, qui étoit né à Cologne, fût envoyé à la Cour. L'habileté de ce Pere dans les Mathématiques le fit bientôt connoître: en peu de tems sa réputation égala celle du P. Ricci: il mérita les bonnes grâces de l'Empereur, & il fût regardé comme un des premiers hommes de l'Empire.

Le P. Schaal envoyé à la Cour; réputation qu'il s'y fait.

Ce fût aussi environ ce tems-là, c'est-à-dire, en l'année 1631. que les RR. PP. de Saint Dominique, & ensuite ceux de Saint François, entre- rent dans la Chine, pour partager les travaux Apostoliques des Missionnaires, & recueillir une moisson qui s'offroit de toutes parts, & qui devenoit très-abondante: ils y ont toujours travaillé avec un grand zèle & beaucoup d'édification.

Religieux de S. Dominique & de S. François viennent à la Chine.

L'année suivante mourut Paul *Siu*, ce Mandarin encore plus illustre par sa vertu, que par ses dignitez, qui avoit employé tant de fois son autorité, & exposé même sa vie pour le soutien de la Religion. Ses obsèques se firent avec toute la pompe des cérémonies édifiantes que l'Eglise prescrit.

Mort du Mandarin *Siu*.

Cependant le P. Adam Schaal profitoit de son crédit auprès de l'Empereur, pour étendre la Foi, & augmenter le nombre des Chrétiens. Il

Grande révolution

CHRISTIANISME A LA CHINE.  
arrivée à la Chine.

commençoit déjà à y réussir, lorsqu'une révolution qui renversa l'Empire ; ruina pareillement ses espérances. Ce fût en 1636. que deux Chefs de voleurs eurent le crédit de former une puissante armée de tous les mécontents de l'Empire ; ils signalerent leur marche par le saccagement des villes, & le pillage des Provinces entières ; & cet Etat qu'on venoit de voir si florissant, devint en peu de tems le théâtre de la plus sanglante guerre.

L'infortuné *Hoai t'fong* fût assiégé dans sa Capitale, & réduit à se donner la mort, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. *Ou san guey*, qui commandoit un corps de troupes sur la frontiere du côté de la Tartarie, appella les Tartares au secours de son Prince : ils taillerent en pieces l'armée du voleur, & reprirent *Peking*. Mais l'usurpation du Trône fût le prix de leurs services : comme il n'y avoit personne qui pût s'opposer à leur invasion, ils s'en mirent en possession sans beaucoup de résistance.

*T'fong te*, Chef des Tartares, mourut au commencement de cette conquête. Son fils *Chun tchi* lui succéda à l'âge de six ans, & entra triomphant dans *Peking*, aux acclamations de tout le peuple, qui le regardoit comme le Libérateur de la patrie.

Ce jeune Prince avoit un courage au-dessus de son âge. Sous la tutelle ; & par la sage conduite d'*Amavan* son oncle, il se vit à l'âge de quatorze ans paisible possesseur du Trône. Les Provinces septentrionales étoient déjà soumises : le trouble étoit encore dans les Provinces méridionales, où quelques Princes du sang s'étoient déclarez Empereurs : l'armée Tartare n'est pas beaucoup de peine à les soumettre : ils furent vaincus ou mis à mort.

Elle avança ensuite vers les Provinces de *Quang tong* & de *Quang si*, où elle s'empara d'abord de quelques villes ; mais *Thomas Kiu*, Viceroy de *Quang si*, & *Luc Tchin*, Généralissime des troupes Chinoises, tous deux Chrétiens, arrêterent le cours de tant de victoires : après un combat opiniâtre de part & d'autre, les Tartares furent défaits & mis en fuite. Les Chinois victorieux proclamerent aussitôt Empereur *Tung lié*, qui étoit de la famille Impériale, & ce Prince fixa sa cour à *Chao king* dans la Province de *Quang tong*.

Il y avoit dans cette Cour cinquante Dames Chrétiennes, auxquelles un Eunuque Chrétien avoit autrefois annoncé Jesus-Christ, & qu'il avoit disposées au Baptême qu'elles reçurent. Un autre Eunuque nommé *Pan Achillée*, parvint à la dignité de *Colao*, sous le nouvel Empereur Chinois *Tung lié* : il étoit aussi Chrétien, & ce fût par son moyen que la mere de cet Empereur, sa première femme, & son fils aîné reçurent le Baptême des mains du P. André Koffler, Jésuite Allemand.

Ces illustres Néophytes envoyerent à Rome le P. Michel Boym, Polonois, pour rendre, en leur nom, au Pape Aléxandre VII. l'obéissance filiale, & le Pape leur répondit par un Bref Apostolique. Ces Pieces sont trop édifiantes pour les omettre : les voici.

Dames Chrétiennes de la Cour de l'Empereur *Tung lié*, envoient faire leur soumission à Rome.



## L E T T R E

## DE L'IMPÉRATRICE HELENE AU PAPE.

*Le discours de la très-juste, très-sage, très-clémente & vénérable Impératrice Hélele, pour être présenté devant le Trône du très-Saint Pere, du très-Grand Seigneur, du Docteur de l'Eglise Universelle, & du Vicair de Jesus-Christ en Terre.*

„ MOI, HELENE, qui rougis de honte de demeurer dans le pa-  
 „ lais Impérial, quoique je ne fois qu'une humble & petite fille  
 „ de l'Empire Chinois; moi qui n'ai jamais eu aucune connoissance des  
 „ Loix étrangères, & qui ne me suis étudiée qu'à bien garder celles de la re-  
 „ traite; j'ai été assez heureuse pour trouver un homme appelé André  
 „ Xavier de la Compagnie de JESUS, qui est venu demeurer dans nô-  
 „ tre Cour, pour y publier une sainte doctrine, qui lui a acquis une  
 „ grande réputation: j'eus envie de le voir; & ayant contenté ma curio-  
 „ sité j'appris par moi-même que tout ce qu'on disoit de lui, étoit vé-  
 „ ritable, & que c'étoit un homme extraordinaire.  
 „ L'estime que je conçûs de son mérite, me fit aisément goûter sa doc-  
 „ trine. J'ai reçu le saint Baptême de sa propre main; & je suis causé  
 „ en partie que l'Impératrice MARIE, mere de l'Empereur, ANNE, sa  
 „ légitime femme, & CONSTANTIN, fils & héritier du même Empe-  
 „ reur, ont pareillement été régénerez dans les eaux du Baptême il y  
 „ a environ trois ans, après avoir été suffisamment instruits des saintes  
 „ vérités de la Religion.  
 „ Maintenant que je voudrois, au risque même de ma vie, correspon-  
 „ dre à toutes ces graces que j'ai reçues du Ciel; j'ai eu souvent la pen-  
 „ sée & le désir d'aller trouver VÔTRE SAINTETE, pour apprendre d'El-  
 „ le-même ce que je dois faire: mais la distance des lieux m'en empê-  
 „ che. C'est pourquoi j'écris ces lettres à VÔTRE SAINTETE,  
 „ afin que par ses saintes prieres, Elle rende la Divine Majesté favora-  
 „ ble à de pauvres péchereffes, telles que nous sommes; & qu'Elle  
 „ veuille bien nous accorder une rémission plénier de nos péchez à  
 „ l'heure de nôtre mort.

L'Impéra-  
trice He-  
lene Ta-  
ming écrit  
au Pape  
Alexandre  
VII. pour  
lui témoi-  
gner son  
obéissance  
filiale, &  
pour lui  
demander  
un plus  
grand  
nombre  
de Missio-  
naires.

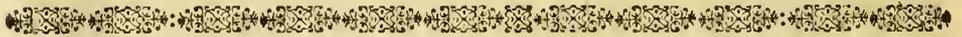
CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Nous vous supplions encore, TRÈS-SAINT PERE, de demander à Dieu, avec toute la sainte Eglise, qu'il daigne prendre nôtre Empire sous sa protection ; & qu'avec le bien de la paix, il accorde à nôtre Maison royale, & principalement à l'Empereur, qui est le dix-huitieme successeur de la Couronne, & le douzieme neveu du Fondateur de cette Monarchie, & à tous ses sujets, la grace de connoître & d'adorer le vrai Dieu JESUS-CHRIST.

„ Nous la supplions encore d'avoir la charité d'envoyer plusieurs saints personnages de la Compagnie de JESUS, pour publier dans tout nôtre Empire les saintes loix de l'Evangile: nous lui en aurons des obligations éternelles. C'est pour cela que nous envoyons à VÔTRE SAINTETE' le P. Michel Boym, qui a une parfaite connoissance des affaires de nôtre Empire, pour lui présenter ces très-humbles prieres. Il pourra expliquer de vive voix tout ce que nous désirons en particulier, & vous faire connoître quelle est nôtre soumission pour l'Eglise.

„ Lorsque nôtre Empire jouïra d'une pleine paix, nous espérons de vous renvoyer quelqu'un de ces Peres, pour présenter nos vœux & nos personnes devant l'autel des Apôtres S. Pierre & S. Paul, comme nous le faisons maintenant avec un profond respect.

„ Enfin étant à genoux, & prosternées la face contre terre, nous demandons ces graces à VÔTRE SAINTETE', dans l'espérance qu'Elle voudra bien nous regarder d'un œil favorable. Fait en l'année quatrieme d'*Yung lié*, l'onzieme de l'onzieme Lune, c'est-à-dire, le quatre de Novembre, mil-fix-cens-cinquante. Scellé du sceau de la très-juste, très-sage, très-clémente, & très-vénéralle Impératrice HELENE ”.



## B R E F D U P A P E

### A L'IMPÉRATRICE HELENE

*A Nôtre Fille en Jesus-Christ, HELENE TAMING, Impératrice de la Chine.*

ALÉXANDRE VII. PAPE.

Réponse  
du Pape.

„ SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE, à nôtre très-chere  
„ fille en Jesus-Christ. Nous avons connu par vos lettres, quelle  
„ a été la bonté & la miséricorde de Dieu sur VÔTRE MAJESTE',  
„ puis-

„ puisqu'il vous a retirée des ténèbres de l'erreur , pour vous éclairer de sa lumiere , & vous faire connoître la vérité.

„ Comme cette vérité , qui est Dieu même , ne cesse de faire ressentir les effets de sa miséricorde , dans le fort même de sa colere ; il n'a pas dédaigné de jeter sur vous , qui étiez livrée au péché , un regard favorable. Vous avez eu recours à sa clémence , & il l'a préférée à la qualité de Dieu des vengeances.

„ N'est-il pas vrai de dire , que la profondeur de ses secrets est impénétrable , lorsqu'on voit soumis à l'empire de Jesus-Christ ces vastes pays qu'à peine connoissons-nous , & dont le Démon s'étoit rendu le maître ?

„ Nous regardions comme fabuleux , tout ce qu'on nous disoit de ce grand Empire , où régnoit l'Idolâtrie. Auroit-on jamais cru que la vérité eût trouvé entrée dans les régions séparées de nous par tant de mers orageuses , & qui sembloient être sous un ciel différent du nôtre ?

„ On croyoit qu'il n'étoit pas possible à ceux qui préfèrent le salut des ames à tous les trésors de l'Inde , de pénétrer dans cet autre monde , dont l'entrée étoit fermée aux étrangers par des loix injustes & rigoureuses. Dieu a permis qu'il se soit trouvé des hommes pleins de zèle , qui , de leur propre mouvement , & sans y être obligés , ont affronté les périls & la mort , pour vous aller prêcher les vérités du salut , & vous mettre dans la voye du ciel.

„ C'est une grande grace , MA CHERE FILLE , dont vous devez vous rappeler souvent le souvenir. Il faut en instruire vos enfans , afin qu'ils mettent leur espérance en Dieu , & que pénétrés de reconnoissance pour un si grand bienfait , ils soient toujours fidèles à observer ses Commandemens.

„ Quelque grande que soit la joye que nous ressentons , d'apprendre que vôtre exemple , & celui du Prince Constantin , a été suivi de plusieurs personnes ; elle est bien augmentée par l'espérance où nous sommes , que l'Empereur détruira le culte des faux Dieux dans toute l'étendue de son Empire.

„ Nous vous donnons nôtre bénédiction paternelle. Nous accordons volontiers à VÔTRE MAJESTÉ ce qu'Elle nous demande : & nous ne cesserons point de prier le Seigneur , qu'il établisse la paix dans vôtre Empire. Soyez toujours unie à nous de cœur & par la foi. Fait à Rome dans le palais de S. Pierre , sous l'anneau du pécheur , le dix-huitième jour de Decembre de l'année mil-six-cens-cinquante-cinq , la première année de nôtre Pontificat. „

Peu d'années après , l'Empereur Tartare envoya trois armées formidables contre l'Empereur Chinois , qui fut obligé de prendre la fuite , & de céder ses Provinces au vainqueur. Les Dames Chrétiennes furent conduites à la Cour , & enfermées dans un palais , où elles furent servies selon leur qualité sans qu'il leur fût permis d'avoir aucun commerce au-dehors : elles ont toujours vécu dans cette retraite selon les maximes de l'Evan-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Nouvelle irruption des Tartares.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

l'Évangile, quoiqu'elles n'eussent d'autre secours que la lecture des livres, & les consolations qu'elles recevoient du Ciel.

Il ne restoit plus à l'Empereur que de dompter un monstre plutôt qu'un homme, qui s'étant mis à la tête d'une armée de voleurs & de mécontents, avoit parcouru les Provinces de *Ho nan*, de *Kiang nan*, & de *Kiang si*, où il avoit laissé les traces les plus affreuses de sa barbarie & de sa cruauté. Il s'appelloit *Tchang bien chong*.

Cruauté de *Tchang bien chong*.

Un jour qu'il invita les Lettrez à venir se faire examiner pour les dégrez, il les assembla en grand nombre, & il les fit tous égorger, disant que ces gens-là n'étoient propres qu'à exciter les peuples à la revolte par leur vaine éloquence. De six-cens Mandarins, il n'en resta que vingt au bout de trois ans que finissoit l'exercice de leur Charge; tous les autres, il les avoit fait mourir pour des causes très-légères. Il fit massacrer cinq-mille Eunuques, parce que quelques-uns d'eux ne lui avoient pas donné le titre de Roi, mais l'avoient simplement appelé de son nom ordinaire. Il exerça bien d'autres inhumanitez: je n'en rapporterai qu'une seule, où cet homme de sang signala sa férocité.

Grand nombre de petit enfans baptisez.

Étant prêt d'entrer dans le *Chen si* pour y attaquer l'armée Tartare, il fit enchaîner tous les habitans de la ville de *Tching tou*, & les fit conduire dans la campagne. Là, tout ce grand peuple à genoux crioit miséricorde. Après avoir rêvé quelque tems: *Qu'on les tuë tous*, dit-il à ses soldats, *ce sont des rebelles*: & aussitôt on les passa au fil de l'épée au nombre de six-cens mille. Ce fût dans cette occasion que le P. Buglio, & le P. de Magalhaens baptiserent une infinité de petits enfans, qui furent ensuite égorgez.

Mort du Tyran.

Le barbare ne survêcut pas longtems à tant de crimes. Comme il étoit en présence de l'armée qu'il alloit combattre, on vint lui dire que cinq Tartares s'approchoient de la fiende: il monta à cheval aussitôt pour aller les reconnoître: mais dès qu'il parût, le Tyran eût le cœur percé d'une flèche, & il tomba roide mort.

*Chun tchi* tranquille possesseur de l'Empire.

Son armée fût bientôt dissipée; & toutes les Provinces, où il avoit exercé sa tyrannie, se livrerent avec joye au vainqueur, & se soumirent volontiers à sa puissance. C'est ainsi que toutes les Provinces plierent sous le joug étranger, & que *Chun tchi* n'ayant encore que quatorze ans, devint tranquille possesseur de l'Empire.

Affectionne le P. Schaal.

Tout étoit à craindre pour la Religion dans ces tems de révolution & de trouble. Le P. Adam Schaal étoit resté seul à *Peking*, pour gouverner cette Eglise. Il ne fût pas plutôt connu du nouvel Empereur, qu'il en fût extrêmement goûté; & ce Prince en hérita beaucoup sur son prédécesseur par les témoignages d'estime & même de tendresse, dont il honora le Missionnaire.

Lui donne la direction du Tribunal

Il y avoit trois-cens ans que les Mahométans avoient la direction du Tribunal des Mathématiques. L'Empereur la leur ôta pour la donner au P. Adam; le Pere s'excusa plusieurs fois d'accepter cet emploi; mais il ne lui fût pas possible de s'en défendre. Il vit bien qu'il

qu'il alloit s'attirer l'indignation du Prince, s'il persévéroit dans son refus.

Il ne l'agréa pourtant qu'à condition qu'il ne travailleroit qu'à cette partie des Mathématiques, qui concerne le cours des astres, les éclipses, & les vicissitudes des saisons, dont les règles sont certaines; & il déclara à l'Empereur que la science des Chinois étoit vaine & superstitieuse, lorsqu'ils prétendoient connoître par l'observation des astres, la différence des jours heureux ou malheureux, dont la Nation est si fort entêtée.

La réforme du Calendrier, & l'éclat que le P. Adam donna au Tribunal des Mathématiques, lui affecterent de plus en plus ce jeune Prince: il alloit souvent voir le Pere dans sa maison, & en moins de deux ans il lui rendit jusqu'à vingt visites. Cette faveur étoit d'autant plus extraordinaire, que les Empereurs Chinois ne fortoient presque jamais de leur palais; & qu'il n'y a point d'exemple, qu'ils se soient abaissés jusqu'à rendre visite à leurs sujets.

Un jour qu'on célébroit la fête de sa naissance, au lieu de recevoir sur son Trône les hommages de toute sa Cour, il passa le jour entier dans la maison du P. Adam. Une autrefois qu'il l'alla voir pendant l'Hyver, il jugea qu'il n'étoit pas assez bien vêtu pour la saison; & dépoüillant sa propre veste, il lui en fit présent. Il ne l'appelloit jamais que *Ma fa*, qui est un nom très-honorable parmi les Tartares, & qui signifie *ancien pere*.

Il ne se laissoit point de faire son éloge. Il louoit surtout son grand désintéressement. „ Les Mandarins, disoit-il, ne m'aiment & ne me servent „ que par des vûes intéressées: ils me demandent tous les jours des „ nouvelles. *Ma fa* au contraire, qui sçait que je l'aime, refuse conti- „ nuellement celles que je le presse de recevoir. Il est trop content de „ mon amitié. „

Personne ne présente des requêtes à l'Empereur, qu'elles ne passent par les mains du Mandarin, qui préside au Tribunal destiné à les examiner. Sa Majesté ne voulut point que le P. Adam essuyât les formalitez de ces Tribunaux, peu favorables aux étrangers, & elle lui ordonna de s'adresser immédiatement à elle-même.

C'est en considération du même Pere, que ce Prince donna toujours aux Prédicateurs de l'Évangile les plus grandes marques de son affection: il permit de bâtir deux Églises à *Peking*, & de réparer toutes celles, qui, durant le tems des troubles, avoient été ruinées dans les Provinces.

Le P. Buglio & le P. Magalhaens ayant été arrêtés dans la Province de *Se tchuen* par les Tartares, & conduits dans les prisons de *Peking*; l'Empereur les reçût avec bonté, comme les freres du Pere Adam, & voulut même les loger dans l'enceinte de son palais. Mais les Peres ayant refusé cet honneur, à cause des difficultez qu'ils auroient de remplir leur ministère, il leur acheta une maison dans la ville.

Le P. Adam ayant informé ce Prince que le P. Martini étoit arrivé à *Macao*, avec un bon nombre de Missionnaires qu'il avoit amenez d'Europe; Sa Majesté leur fit expédier des Patentes très-honorables, par lesquelles elle les invitoit de venir à sa Cour, avec ordre aux Mandarins de les

CHRISTIANISME A LA CHINE.

des Mathématiques, & de grandes marques de distinction, & d'amitié.

Eloge qu'il lui donne.

Favorise les Missionnaires.

Invite à sa Cour ceux qui étoient nouvellement arrivés d'Europe.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le P. Verbieft appelé pour soulager le P. Schaal.

L'Empereur écoute les instructions du P. Schaal.

Sa vénération pour les vérités Chrétiennes.

La Religion fleurit. Eloge du P. le Faure.

Ce qui empêcha l'Empereur de se faire Chrétien.

pourvoir de barques, & de toutes les choses nécessaires pour le voyage.

Ce fût à la faveur de ces Patentes, que quatorze Missionnaires entre-  
rent dans l'Empire, & furent reçus par-tout avec honneur. Le P. Fer-  
dinand Verbieft étoit du nombre: il fût d'abord destiné à la Province de  
*Chen si*, où, après avoir travaillé pendant dix mois, il fût appelé à la Cour  
pour soulager le P. Adam déjà avancé en âge, & pour l'aider dans son  
emploi de Président du Tribunal des Mathématiques.

Dans ces entretiens fréquens, que l'Homme Apostolique avoit avec  
l'Empereur, il faisoit toujourns tomber le discours sur la Religion: ce Prin-  
ce qui l'écoutoit avec plaisir, admiroit l'excellence & la pureté de la Mo-  
rale Chrétienne: il lisoit volontiers les livres qui traitent à fonds de nos  
mystères, & il s'en faisoit expliquer les endroits difficiles.

Un jour que le Pere lui donna un livre d'estampes, qui représentoient  
la naissance, la vie, & la mort de Nôtre-Seigneur, avec des explications  
de chaque mystère en Langue Chinoise; il se mit à genoux, & considéra  
toutes ces images avec beaucoup de respect. Il lut ensuite l'explication  
du Décalogue: quand il fût au dixieme Commandement, après avoir rê-  
vé quelque tems, il demanda si ce précepte obligeoit tout le monde? Et  
le Pere lui ayant répondu que la loi de Dieu étoit indispensable, & que  
les Rois, de même que leurs sujets, étoient également obligez de l'obser-  
ver: il répéta plusieurs fois ces paroles: *Voilà une sainte loi*

Sous la protection d'un Prince si favorable aux Prédicateurs de l'Evan-  
gile, le Christianisme devenoit florissant dans la Capitale, & jettoit de  
profondes racines dans toutes les Provinces. Un grand nombre d'Ou-  
vriers, parmi lesquels se trouvoient plusieurs Jésuites François, y tra-  
vailloient avec un zèle que Dieu bénissoit visiblement. On n'a point en-  
core oublié dans la Province de *Chen si*, les vertus Apostoliques du Pere  
le Faure: & les descendans de cette Chrétienté nombreuse, qu'il a for-  
mée & cultivée durant tant d'années, se souviennent encore de ce qu'ils  
ont ouï raconter à leurs peres de l'humilité de ce Missionnaire, de sa dou-  
ceur, de sa mortification, de sa constance dans les plus rudes épreuves,  
& de ses travaux infatigables, qui étoient accompagnez de signes & de  
prodiges.

On avoit lieu, ce semble, d'espérer qu'un Prince, qui étoit prévenu de  
tant d'estime pour la Loi Chrétienne, & qui protégeoit si ouvertement  
ses ministres, ne résisteroit pas longtems à la lumiere qui l'éclairoit: & en  
effet il ne paroissoit pas éloigné du Royaume de Dieu: mais il fût malheu-  
reusement retenu, & par l'attachement que les Reines lui inspirerent pour  
les Bonzes, ennemis jurez du nom Chrétien, & encore plus par les liens  
honteux d'une passion impure, que ces ministres de l'Enfer resserroient  
de plus en plus, en flattant la corruption de son cœur.

Ce jeune Monarque se laissa transporter d'un amour violent pour une  
Dame mariée à un jeune Seigneur Tartare, laquelle alloit souvent chez la  
Reine. Cette Dame en fit confidence à son mari, qui lui donna des lé-  
çons, dont elle eût la simplicité de faire pareillement confidence à l'Em-  
pereur. *Chun-tchi* envoya chercher l'infortuné mari: & sous prétexte de  
quelque

quelque négligence dans l'administration de sa Charge , de colere il lui donna un soufflet. Le chagrin que le Tartare ressentit de cet affront , lui causa la mort en moins de trois jours. L'Empereur épousa aussitôt sa veuve , & la fit Reine.

Le P. Adam n'épargna rien pour le guérir de cette passion : il lui fit sur cela de vives & de fréquentes rémontrances , que *Chun tchi* regardoit comme l'effet de l'attachement que le Missionnaire avoit pour sa personne. *Je pardonne vos invectives* , lui disoit-il , *parce que je sçais que vous m'aimez.*

Cependant sa tendresse pour le Pere diminua peu-à-peu , & il fût aisé de s'appercevoir qu'il ne le regardoit plus que comme un Censeur incommode , & qui troubloit ses plaisirs. Il eût un fils de la nouvelle Reine , qui ne vécut que peu de jours , & la Reine mourut bientôt après lui. Cette mort frappa tellement *Chun tchi* , qu'il en tomba malade , & enfin il mourut de douleur à l'âge de 24. ans. Prince , que tant d'aimables qualitez eussent rendu digne d'un meilleur sort ; s'il eût été plus fidèle aux graces que Dieu lui avoit ménagées.

Il appella le P. Adam dans sa dernière maladie , & le voyant à genoux aux pieds de son lit , avec tous les signes d'un cœur saisi de tristesse , il s'attendrit pareillement , lui ordonna de se lever , lui fit présenter du thé , écouta ses derniers avis avec une docilité apparente , & le congédia avec les marques ordinaires de tendresse , auxquelles le Pere fût d'autant plus sensible , qu'après l'avoir élevé comme son fils , & avoir fait tant d'efforts pour le mettre dans la voye du salut , il le voyoit mourir dans l'infidélité. Avant sa mort il nomma *Cang hi* son second fils , âgé seulement de huit ans , pour lui succéder à l'Empire , sous la conduite de quatre Tuteurs qu'il lui donna.

La mort de l'Empereur *Chun tchi* fût d'abord fatale aux Bonzes , qui avoient entretenu ce Prince dans ses folles passions , & qui avoient gâté son esprit par leurs pernicieuses maximes. Ils furent tous chassés du Palais , où le P. Adam continua d'avoir le même succès qu'auparavant : on lui donna même le titre de Précepteur du jeune Prince , & il eût le crédit de sauver la ville de Macao , qu'il y avoit ordre de détruire , ainsi que toutes les habitations maritimes , parce qu'elles pouvoient favoriser le dessein d'un fameux Pirate , qui croisoit les côtes de la Chine , & faisoit la guerre au nouvel Empereur.

Ce fût par le même crédit qu'il appaisa diverses persécutions que les Bonzes exciterent alors contre le Christianisme dans diverses Provinces , & surtout dans celles de *Hou quang* , de *Se tchuen* , & de *Kiang si*. Mais un tems de minorité , qui est sujet à beaucoup de changemens , & les diverses factions qui partagent d'ordinaire la Cour sous un nouveau Gouvernement , firent tout appréhender pour la Religion.

En effet il s'éleva bientôt une persécution générale. L'on attaqua d'abord le P. Adam , qu'on regardoit avec raison comme le principal appui de la Loi Chrétienne. L'instrument dont l'Enfer se servit , pour animer les quatre Mandarins Régens contre les Missionnaires & leurs disciples , fût un Lettré nommé *Yang quang sien* , homme de peu de mérite , mais vio-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Cause de sa mort.

Dit adieu au P. Schaal ; & nomme son Successeur.

Bonzes chassés de la Cour ; le P. Schaal fait Précepteur du jeune Prince ; son crédit.

Persécution générale , excitée par un Lettré : son caractère.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Moyens dont il se sert pour cet effet.

Le P. Verbieft détruit l'accusation.

Tang quang sien attribué aux Missionnaires des desseins contre l'Empire.

Interprétation qu'il donne à un livre publié par le P. Schaal; & blasphème contre J. C.

lent, & qui par ses intrigues & par ses artifices, avoit eu le secret de se faire redouter des plus grands Mandarins.

Il publia un livre, & présenta une requête aux Régens, qui étoient l'un & l'autre remplis de blasphèmes contre la Religion, & de calomnies contre les Missionnaires; & il le fit avec d'autant plus de hardiesse, qu'il crut le P. Adam hors d'état de se défendre, parce qu'une paralysie soudaine, dont il fût attaqué, lui avoit ôté l'usage de la langue & des mains. Il accusa d'abord les Missionnaires de la Cour d'ignorance en fait d'Astronomie, & d'avoir renversé tous les principes.

Ce fût une accusation facile à détruire. Le P. Ferdinand Verbieft y réussit, & contenta sur ce point les Magistrats des Tribunaux de la Cour, en justifiant les prédictions que le P. Adam avoit faites des éclipses & des conjonctions des planetes, à certains jours & à certaines heures, & en faisant voir la justesse des règles qu'il avoit proposées pour la réformation du Calendrier. Mais il ne fût pas si aisé de dissiper le soupçon de la conspiration prétenduë, dont *Tang quang sien* accusoit les Prédicateurs Evangeliques.

Il soutenoit que ces Européens avoient été bannis de leur patrie, comme des séditeux, & qu'ils venoient à la Chine, pour soulever les peuples contre l'autorité légitime; que le P. Adam leur Chef, n'avoit cherché à se donner tant d'autorité à *Peking*, que pour introduire dans l'Empire une multitude d'étrangers, qui par son ordre parcouroient toutes les Provinces, & dressaient le plan des villes, afin de pouvoir en faire plus aisément la conquête; que le nombre de leurs disciples se multiplioit à l'infini, & que c'étoit autant de soldats qu'ils enrôloient; qu'il venoit chaque année un grand nombre de ces étrangers à Macao, qui n'attendoient qu'un moment favorable pour l'expédition qu'ils méditoient: selon eux, ajoûtoit-il, nôtre premier Empereur *Fo hi* est un des descendants d'Adam: il vient d'un pays qu'ils appellent la Judée; & il a apporté dans la Chine la Loi qu'ils enseignent; & s'imaginant que la Judée est en Europe: „ N'est-il „ pas clair, disoit-il, que leur dessein est de persuader aux peuples, que „ nos Empereurs tirent leur origine d'Europe, & que leurs Princes ont „ droit sur nôtre Monarchie?

Il produisit ensuite un livre publié par le P. Adam, où l'on exhortoit les Chinois & les Tartares à embrasser la Religion Chrétienne, qu'on disoit être la seule Religion véritable. On voyoit dans ce même livre la liste des Eglises établies dans les diverses Provinces, & le nom des Mandarins ou Magistrats, qui avoient reçu le Baptême. *Tang quang sien* fit entendre que c'étoit là un état de l'armée qu'on devoit mettre sur pied au premier signal; que les médailles & les chapelets que portoient les Chrétiens, étoient les marques secretes de ceux qui entroient dans la conspiration.

Enfin, pour donner plus de couleur à ses calomnies, il montra des livres distribués par les Missionnaires, où l'on voyoit la figure du Sauveur crucifié entre deux voleurs: „ Voilà, dit-il, le Dieu des Européens, un „ homme attaché à la croix, pour avoir voulu se faire Roi des Juifs; „ c'est

„ c'est ce Dieu qu'ils invoquent , afin qu'il les favorise dans le projet qu'ils ont formé , de s'emparer de la Chine.

Cette requête fit sur l'esprit des quatre Mandarins Régens toute l'impression que le perfide Lettré s'étoit promis. Elle fût renvoyée aux Tribunaux avec ordre aux Mandarins d'examiner attentivement une affaire si importante.

Les Missionnaires , & quelques-uns des Mandarins Chrétiens qui avoient été citez dans la requête , furent chargez de neuf chaînes , & traînez à ces Tribunaux. Le P. Adam , qu'on regardoit comme le Chef de la prétendue conjuration , fût celui contre lequel on étoit le plus animé. On lui fit subir en différens tems plusieurs interrogatoires , dont quelques-uns durèrent une journée entiere ; & il lui falut répondre article par article aux diverses accusations de la requête.

Rien n'étoit plus touchant que de voir ce vénérable vieillard , âgé de 74. ans , si chéri de deux Empereurs , & regardé peu auparavant comme l'oracle de la Cour , à genoux comme un criminel , chargé de chaînes , & accablé d'infirmité , qui lui ôtoient tout pouvoir de se défendre. Le P. Verbieft , qui étoit à ses côtez , répondit à tous les chefs d'accusation , d'une manière à convaincre les Juges , & à confondre son Accusateur , si la résolution n'eût pas été prise d'exterminer le Christianisme.

Enfin le douze de Novembre de l'année 1664. le P. Adam & ses compagnons furent conduits aux prisons des Tribunaux , où ils eurent infiniment à souffrir. Chaque prisonnier étoit gardé par dix soldats des huit bannieres (a) , qu'on changeoit tous les mois. On fit le même traitement aux Mandarins accusés d'être Chrétiens. Enfin en l'année 1665. les Mandarins s'étant assemblez , prononcèrent que la Loi Chrétienne étoit fausse & pernicieuse ; & que le Pere Adam & ses compagnons méritoient d'être punis comme des séducteurs du peuple , & des Prédicateurs d'une fausse doctrine.

Ils firent encore comparoître plusieurs fois ces illustres Confesseurs de J. C. qui défendoient avec beaucoup de courage leur innocence & la sainteté de la Loi Chrétienne. Mais les raisons les plus convaincantes ne sont guères écoutées par des Juges , que la haine & la passion animent. Ils condamnerent le Pere Adam à être étranglé , ce qui est parmi les Chinois un genre de mort moins infâme : mais ensuite , comme s'ils se fussent repentis de l'avoir traité trop favorablement , ils revoquerent cet arrêt , & le condamnerent au supplice le plus cruel & le plus honteux , dont on punit à la Chine les crimes les plus atroces.

On fit donc la lecture d'une nouvelle sentence , qui portoit que le Chef de cette Secte pernicieuse , déjà condamné , seroit exposé dans la place publique , & coupé tout vivant en dix-mille morceaux. On reconduisit les Peres en prison , & la sentence fût envoyée aux Princes du sang , & aux Mandarins Régens , pour être confirmée.

Dieu se déclara alors pour son serviteur , que jusques-là il avoit paru

(a) Les soldats Tartares sont tous compris sous huit bannieres de différentes couleurs.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Effet que produisent ces calomnies.

Le P. Schaal , & autres Missionnaires & Mandarins Chrétiens chargez de chaînes , & jettez en prison.

Le P. Schaal condamné à mort.

Sa sentence.

Prodige qui en empêche la

CHRISTIANISME A LA CHINE. lecture, & fait connoître l'innocence des Chrétiens accusés.

abandonner à la fureur des ennemis de son Nom. Toutes les fois qu'on voulut lire la sentence, un horrible tremblement de terre sépara l'assemblée, & obligea ceux qui la composaient de sortir de la salle, pour n'être pas accablés sous ses ruines. Les cris d'un grand peuple consterné, & surtout la frayeur de la Reine, mere de l'Empereur défunt, qui attribuoient ce terrible événement à l'injustice des Magistrats, forcèrent les Mandarins Régens d'ouvrir les prisons, & de publier une amnistie générale, dont on excepta néanmoins ceux qui étoient coupables de certains crimes, & entr'autres de professer ou de publier une fausse doctrine.

Ainsi les Confesseurs de J. C. furent retenus dans les prisons, tandis qu'on rendoit la liberté à environ douze-cens criminels. Mais le tremblement de terre, qui se fit sentir de nouveau avec des secousses plus violentes, divers autres prodiges qui arriverent, le feu qui prit au Palais, & qui en consuma une grande partie; tout cela ouvrit les yeux à ces Juges iniques, & les convainquit que le Ciel se déclaroit en faveur de ceux qu'ils persécutoient si injustement.

On relâche les Chrétiens prisonniers. Mort du P. Schaal.

On élargit donc ces illustres prisonniers, & l'on permit au P. Adam de retourner dans sa maison jusqu'au premier ordre de l'Empereur. Il ne survécut pas longtems à tant d'opprobres & de souffrances; son grand âge & ses infirmités augmentées par les rigueurs d'une longue prison, lui causèrent une mort glorieuse, dont Dieu couronna les quarante-quatre années qu'il avoit passées dans les travaux d'une vie Apostolique. Il entroit dans sa soixante-dix-septième année, lorsque Dieu l'appella à lui, le jour qu'on célèbre la fête de la glorieuse Assomption de la Sainte Vierge en l'année mil-six-cens-soixante-six.

Persécution dans les Provinces. Missionnaires exilés.

La persécution fût également vive dans les Provinces, où l'exemple de la Capitale ne pouvoit manquer d'être suivi. Les Missionnaires y reçurent les plus sanglans outrages: on les traîna dans les divers Tribunaux subalternes: on les chargea de chaînes, & on les conduisit escortés de soldats jusqu'à *Peking*, où ils furent jetés dans les affreuses prisons du *Hing pou*, c'est-à-dire, de la Cour souveraine pour le criminel. Enfin, après avoir été examinés, ils furent exilés à *Canton*, où ils arriverent au nombre de trois Peres de l'Ordre de Saint Dominique, d'un de Saint François, & de vingt-un Jésuites: quatre autres furent retenus à la Cour; & c'est d'eux, que la Providence se servit peu après, pour relever les tristes restes de la Religion persécutée, & pour la rétablir dans sa première splendeur.

L'auteur & les principaux promoteurs de cette persécution périrent misérablement.

Dieu même parût venger l'innocence de ses ministres. La mort enleva *So ni*, le premier Ministre Régent, & le plus grand persécuteur du Christianisme. *Sou ca ma*, qui étoit le second, fût accusé & condamné à mort: ses biens furent confisqués, & on trancha la tête à ses enfans, excepté au troisieme, qui souffrit le cruel supplice auquel le P. Adam avoit été condamné. *Yang quang sien*, l'auteur de cette tempête, & qui présidoit au Tribunal des Mathématiques à la place du P. Adam, fût dégradé de son emploi, réduit à une fortune privée, & ensuite condamné à mort. Mais l'Empereur touché de son grand âge, changea cette peine en un exil perpétuel. Comme il étoit en chemin pour se rendre au lieu de son bannissement.

bannissement, il fût frappé d'un ulcere pestilentiel, dont il mourut misérablement.

C'est ainsi que Dieu préparoit les voyes au rétablissement de son culte dans l'Empire de la Chine. L'Empereur étoit devenu majeur; & avec le fonds d'esprit, d'équité, de sagesse, & de raison qu'il avoit, il étoit difficile qu'il ne s'aperçût pas des violences & des injustices qu'on avoit fait aux Missionnaires.

Un événement lui fit connoître ces hommes, qu'on avoit voulu faire passer pour des rebelles. C'est une affaire importante à la Chine, que le Calendrier qui s'y fait tous les ans: il se dresse par autorité publique, & l'Empereur même s'en mêle. Depuis que le P. Adam eût été dépoüillé de sa Charge de Président du Tribunal des Mathématiques, il s'y étoit glissé une infinité de fautes par l'ignorance d'*Tang quang sien*, qui l'avoit remplacé. L'Empereur s'en plaignit hautement, & voulut qu'on travaillât à le réformer.

Comme ce jeune Prince n'étoit plus sous la tutelle des Ministres, dont on redoutoit l'autorité, on ne risquoit plus à lui donner de bons conseils: & il se trouva des gens assez équitables, pour lui représenter qu'on ne pouvoit mieux faire, que de consulter les Mathématiciens d'Europe, qui avoient été exilés pendant sa minorité; & qu'il y en avoit encore quelques-uns à *Peking*, dont l'habileté étoit connue.

Le Prince les envoya chercher au même instant; & dès cette première audience, qui fût très-favorable, il leur donna à examiner le Calendrier qui étoit dressé pour l'année suivante. Le P. Verbieft l'emporta chez lui, & y trouva un nombre de fautes considérables, & quelques-unes si grossières, que l'ignorance d'*Tang quang sien* fût manifestement découverte.

Les diverses épreuves qu'on fit de la Mathématique d'Europe, & la justesse des règles que suivit le Père Verbieft, lui attira l'affection de l'Empereur, qui augmenta toujours depuis, & fût poussée jusqu'à la familiarité. Le châtiment & la mort d'*Tang quang sien*, qui arriverent environ dans ce tems-là, firent vaquer la présidence du Tribunal des Mathématiques: elle fût donnée aussitôt au P. Verbieft, qui profita de ces commencemens de faveur, pour faire rétablir le libre exercice de la Religion Chrétienne. L'occasion s'en présenta naturellement.

L'Empereur fit un Edit, qui portoit que tous ceux qui avoient souffert quelque vexation pendant sa minorité, n'avoient qu'à s'adresser à lui, & qu'il leur rendroit justice. Sur cela le P. Verbieft lui présenta une requête, où il marquoit que par une injustice criante, on avoit abusé de son autorité, pour proscrire la Loi du vrai Dieu, & bannir de l'Empire ceux qui la prêchoient. Cette requête fût envoyée à un Tribunal, qui la rejetta. Le P. Verbieft demanda des Juges plus favorables, & l'Empereur, par une admirable condescendance, voulut bien les lui accorder.

La requête fût donc renvoyée à un autre Tribunal, où en effet l'on prononça que la Loi Chrétienne avoit été mal condamnée; qu'elle étoit bonne, & qu'elle n'enseignoit rien de contraire au bien & à la tranquillité de l'Etat. En conséquence de cette décision, on rétablit dans leurs emplois

CHRISTIANISME A LA CHINE.

*Canghi* devenu majeur, veut réformer le Calendrier.

On lui conseille d'y employer les Missionnaires.

Il les fait appeler.

Honore le P. Verbieft de son amitié.

Missionnaires rappelés; Chrétiens rétablis dans leurs Charges; mémoire du P. Schaal réhabilitée.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

plais les Grands, qui en avoient été déstituez pour l'avoir suivie: les Missionnaires furent rappelés de leur exil, avec permission de retourner dans leurs Eglises: la mémoire du P. Adam fût réhabilitée de la manière la plus honorable: on dressa des Actes publics, où, après avoir justifié son innocence, & loüé les services importans qu'il avoit rendus à l'Etat, on le rétabliroit dans sa Charge & dans ses Titres d'honneur, & l'on anno-blissoit ses ancêtres.

L'Empereur, non content de ces éloges, assigna un champ spacieux pour sa sépulture, qui joignoit celui qu'on avoit accordé au P. Ricci, contribua aux fraix de ses funérailles, & envoya des Officiers de sa Cour, & des Mandarins pour y assister de sa part. C'est ainsi que ce Pere triompha après sa mort, de la malignité & des artifices de ses ennemis.

Claufe inférée dans l'Edit de rappel.

Ce fût en l'année 1671. que les Missionnaires furent rétablis dans leurs Eglises. Il est vrai que l'Edit de leur rétablissement renfermoit une clause fâcheuse, par laquelle il étoit défendu à tous les sujets de l'Empire d'embrasser désormais la Loi Chrétienne. Mais l'on vit bien que cette clause n'avoit été inférée que par complaisance, pour ne pas effaroucher la Cour souveraine des Rits, qui a toujours été très-oppoée au Christianisme: & l'on comptoit beaucoup sur la protection d'un Prince, que le P. Verbieft rendoit chaque jour plus affectionné à la Religion.

Progrez de l'Evangile.

Dès cette année plus de vingt-mille Chinois se convertirent sans nul obstacle, & reçurent le Baptême. L'année suivante un oncle maternel de l'Empereur, & un des huit Généraux perpétuels, qui commandent la milice Tartare, furent pareillement baptisez; & depuis ce tems-là l'Evangile fit de semblables progresz dans toutes les Provinces de l'Empire.

Le P. Verbieft enseigne à l'Empereur la Mathématique, &c.

Le P. Verbieft, qui étoit l'ame de toutes ces entreprises pour la gloire de Dieu, & pour l'avancement de la Foi, entroit de plus en plus dans les bonnes graces de l'Empereur. Ce jeune Prince, d'un esprit curieux, & d'un goût singulier pour les Sciences, l'appella au Palais, afin qu'il lui apprît les Elémens d'Euclide: il employa ensuite deux ans entiers à recevoir ses leçons de Philosophie; & pour cela il le retenoit trois ou quatre heures dans un cabinet, où le plus souvent ils s'entretenoient seuls, & sans témoins.

Lui donne des instructions Chrétiennes.

Le Pere, en cultivant l'esprit du Monarque, songeoit encore plus à former son cœur à la vertu, & à lui faire goûter la science du salut. Il commença par le défabufer entierement des fables & des superstitions payennes: & peu-à-peu ménageant les momens favorables, & fecondant l'avidité qu'il avoit de tout sçavoir, il l'instruisit des vérités, qui sont l'objet de la Foi Chrétienne: il lui en expliqua les mystères les plus sublimes; & il lui en fit connoître la sainteté & la nécessité.

Le Prince en étoit si rempli, qu'un jour on lui entendit dire qu'insensiblement le Christianisme détruiroit toutes les Sectes de son Empire. Mais il ne se déclaroit point; & il se contentoit de protéger une Religion, dont il admiroit la pureté & l'excellence. Un Mandarin publia alors un livre, où il mettoit la Religion Chrétienne au nombre des fausses Sectes. Le Pere présenta une requête à l'Empereur, pour lui demander réparation de l'in-

l'injure faite à la Loi du vrai Dieu. Sa Majesté publia aussitôt un Edit, par lequel il étoit défendu de donner à cette Loi le nom de fausse Religion.

Ce qui donna tant d'estime à l'Empereur pour les Missionnaires, & ce qui mérita cette affection, dont il les a constamment honorez; ce ne fût pas seulement la grande capacité du P. Verbieft, qu'on regardoit comme le plus habile homme de l'Empire en toutes sortes de sciences : mais ce fût en premier lieu la connoissance certaine qu'il eût de l'innocence de leurs mœurs, & de la vie dure qu'ils menoient dans l'intérieur de leur maison: il s'en étoit informé par des voyes sûres & secretes; & il étoit si bien instruit de ce qui se passoit, qu'il sçavoit jusqu'à leurs austéritez & leurs mortifications particulieres. Ce fût en second lieu la persuasion où il étoit de leur tendre attachement pour sa personne, & de leur zèle pour son service, sans autre intérêt que celui d'accréditer la Religion, de l'enseigner à ses sujets, & de l'étendre dans tout l'Empire.

Un mouvement qui se fit dans les Provinces, & qui pouvoit avoir des suites très-considérables, lui présenta l'occasion de rendre un service important au repos public. *Ou sang guey*, ce fameux Général Chinois, qui introduisit les Tartares dans la Chine, pour exterminer les rebelles, & qui, sans le vouloir, contribua à la conquête qu'ils en firent, forma le dessein de délivrer sa patrie du joug Tartare. En peu de tems il s'étoit rendu maître des Provinces de *Se tchuen* de *Tun nan*, & de *Koei tcheou*: son exemple fût suivi des Provinces de *Quang tong*, & de *Fo kien*; & un célèbre pirate, avec une grande armée navale, conquit en peu de jours l'Isle de Formose.

S'il y avoit eu du concert entre ces Puissances liguées, la ruine des Tartares étoit presque certaine; mais la jalousie les divisa: & ayant contraint ces derniers de faire leur paix avec l'Empereur, il ne restoit plus à réduire qu'*Ou sang guey*, le plus redoutable & le plus puissant de ces révoltez: mais on ne pouvoit le forcer dans ses retranchemens que par le canon; & tout celui dont on se servoit à la Chine, étant de fer, ne pouvoit, à cause de sa pesanteur, être transporté sur des montagnes escarpées, qu'il falloit passer pour atteindre l'ennemi.

L'Empereur s'adressa au P. Verbieft pour lui en fondre plusieurs pieces à la manière Européenne. Le Pere s'excusa d'abord sur le peu de connoissance qu'il avoit des machines de guerre, & sur ses engagements dans la vie religieuse, qui l'avoient entierement éloigné de tout ce qui concerne la milice séculiere, & ne lui permettoient que d'offrir des vœux au Seigneur, pour attirer les divines bénédictions sur ses armes.

Cette réponse fût mal reçûe de l'Empereur, auquel on fit entendre, que le Missionnaire ne devoit pas avoir plus de répugnance à fondre du canon, qu'à fondre des machines & des instrumens de Mathématique, surtout lorsqu'il s'agissoit du salut de l'Empire; & qu'un refus si peu fondé, donnoit lieu de soupçonner qu'il ne fût secretement d'intelligence avec les révoltez.

Le Pere, qui apprit le mauvais effet que ce soupçon faisoit sur l'esprit du Prince, ne crut pas devoir exposer la Religion pour une fausse déli-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Pourquoi l'Empereur *Cang hi* protégeoit les Missionnaires & les Chrétiens.

Grande révolte contre l'Empereur.

Le P. Verbieft refuse de fondre du canon; mais craignant les suites de ce refus, il s'y prête.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

cateffe de conscience. Il demanda des Ouvriers & leur expliqua ce que les livres d'Europe enseignent sur la fonte du canon. Il conduisit donc l'ouvrage; & le canon fût tel qu'on pouvoit le fouhaier. L'Empereur en fit faire les épreuves en sa présence: & il en fût si satisfait, que se dépouillant de sa propre veste, il en fit présent au Missionnaire devant toute sa Cour. Ce canon étoit en effet assez léger pour être aisément transporté; & il étoit fortifié de telle sorte par des soliveaux qui y étoient attachez avec des bandes de fer, qu'il pouvoit résister aux plus violens efforts de la poudre.

A la faveur de cette espece d'Artillerie, qui étoit jusqu'alors inconnuë à la Chine, l'Empereur força aisément les ennemis dans les endroits où ils s'étoient retranchez; leur armée fût dissipée, & cette guerre finit par une capitulation qui rétablit la paix, & affermit le Prince sur son Trône.

Honoré de l'amitié de l'Empereur.

L'Empereur connût toute l'importance de ce service que le P. Verbieft venoit de lui rendre; & la confiance qu'il prit en lui, augmenta de plus en plus. Il l'entretenoit souvent avec une familiarité, qui n'est pas ordinaire dans un Empereur de la Chine. Il souhaita de l'avoir auprès de sa personne, même dans les plus longs voyages qu'il fit deux fois jusques dans la Tartarie orientale & occidentale. Enfin il voulut qu'il apprît la Langue Tartare, qui étoit celle dont il se servoit plus volontiers: & pour lui en faciliter l'intelligence, il lui donna un de ses domestiques, qui en possédoit toutes les délicatesses. Le Pere se rendit en peu de tems si habile dans cette Langue, qu'il fût en état de composer une Grammaire Tartare qu'on a imprimée à Paris; & que tous les ans il donna le Calendrier dans les deux Langues, la Tartare & la Chinoise.

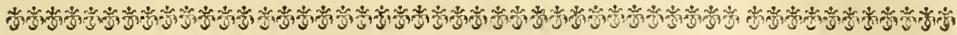
Difette de Missionnaires.

Le P. Verbieft ne se soutenoit dans tous ces travaux, que par ce zèle ardent dont il brûloit pour la conversion des Infidèles. Il gémissoit souvent du petit nombre d'Ouvriers, qui se trouvoient pour recueillir une moisson, qui devenoit tous les jours plus abondante. La mort enlevoit les anciens Pasteurs, & il ne pouvoit les remplacer. Le plus vaste champ s'ouvroit à la prédication de l'Évangile dans la Tartarie, dans le Royaume de Corée, dans diverses Provinces de la Chine même, où la Foi n'avoit pû encore pénétrer, & de tous ces endroits on lui demandoit des Ouvriers: il voyoit qu'à l'exemple de l'Empereur, les Vicerois & les Mandarins combloient d'amitié ceux qu'ils sçavoient être du nombre de ses freres; que leurs Églises & leurs maisons étoient respectées; que les portes de ce vaste Empire, qui avoient toujours été si rigoureusement fermées aux Nations étrangères, étoient ouvertes à des hommes, qui avoient tant de part à la bienveillance du Prince. Enfin il étoit persuadé de cette vérité, dont l'Apôtre de l'Orient, Saint François Xavier, étoit lui-même convaincu; que si la Chine recevoit la Religion Chrétienne, toutes les Nations voisines entraînéees par son exemple, briseroient bientôt leurs Idoles, & n'auroient nulle peine à recevoir le joug de la Foi: & c'est ce que les Japonois répétoient si souvent au grand Apôtre, lorsqu'il leur annonçoit les vérités de la Religion.

C'est

C'est aussi ce qui porta le P. Verbiest à écrire en Europe ces lettres si touchantes & si remplies de l'esprit Apostolique, qu'on y a lûes avec tant d'édification, par lesquelles il invitoit ses freres à venir partager ses travaux, & à ne pas laisser échaper les conjonctures favorables, où les cœurs des Chinois étoient si disposez à recevoir la semence Evangelique. Le Pape Innocent XI. qui gouvernoit alors l'Eglise, étant informé des grands services que ce Missionaire rendoit à la Religion dans ce grand Empire, lui en témoigna sa joye, & l'en remercia par un Bref Apostolique, dont voici la teneur.

CHRISTIANISME A LA CHINE. Le P. Verbiest écrit en Europe pour en faire venir.



A NÔTRE TRÈS CHER FILS  
FERDINAND VERBIEST,

*De la Compagnie de JESUS, Vice-Provincial de la  
Chine.*

INNOCENT PAPE XI. DU NOM.

NÔTRE CHER FILS, SALUT.

„ **O**N ne peut avoir plus de joye que nous en ont donné vos lettres, par lesquelles, après tous les témoignages respectueux d'une obéissance filiale envers nous, vous nous envoyez du vaste Empire de la Chine, où vous êtes, deux présens considérables; sçavoir le *Misfel Romain* traduit en Langue Chinoise, & des *Tables Astronomiques* de vôtre façon, selon l'usage de ces Peuples; & par le moyen desquelles vous avez rendu favorable à la Religion Chrétienne cette Nation polie en toute sorte de sciences, & qui a d'ailleurs beaucoup d'inclination à la vertu.

„ Mais rien ne nous a été plus agréable, que d'apprendre par ces mêmes lettres, combien sagement vous vous servez de l'usage des sciences profanes pour le salut de ces peuples, & pour l'avancement de la Foi; les employant à propos, pour réfuter les calomnies & les fausses accusations, dont quelques-uns tâchoient de flétrir la Religion Chrétienne; & pour vous gagner si bien l'affection de l'Empereur & de ses principaux Ministres, que par-là non seulement vous vous êtes délivré des fâcheuses persécutions que vous avez souffertes si longtems, avec tant de force & de courage: mais vous avez fait rappeler tous

Bref d'Innocent XI. au P. Verbiest.

CHRISTIA-  
NISME A  
LA CHINE.

„ les Missionnaires de leur exil , & vous avez non seulement rétabli la  
„ Religion dans sa première liberté , & dans tous ses honneurs ; mais  
„ vous l'avez mise en état de faire de jour en jour de plus grands progrès.  
„ Car il n'est rien que l'on ne doive attendre de vos soins , & de ceux  
„ qui travaillent avec vous pour la Religion dans ce pays , aussi bien que  
„ d'un Prince qui a tant d'esprit & de sagesse , & qui paroît si affection-  
„ né à la Religion , comme le font voir les Edits qu'il a faits par votre  
„ conseil contre les Hérétiques & les Schismatiques , & les témoignages  
„ d'amitié , que reçoivent de lui les Catholiques Portugais.

„ Vous n'avez donc qu'à continuer les soins que vous prenez , pour  
„ avancer , par les industries de votre zèle & de votre sçavoir , les avan-  
„ tages de la Religion , sur quoi vous devez vous promettre tous les se-  
„ cours du S. Siège & de nôtre autorité Pontificale ; puisque nous n'a-  
„ vons rien tant à cœur , pour nous acquitter de nos devoirs de Pasteur  
„ universel , que de voir croître & avancer heureusement la Foi de J. C.  
„ dans cette illustre partie du monde , qui , quelque éloignée qu'elle soit  
„ de nous par les vastes espaces de terres & de mers qui nous en sépa-  
„ rent , nous est d'ailleurs si proche par la charité de J. C. qui nous  
„ presse de donner nos soins & nos pensées au salut éternel de tant de  
„ peuples.

„ Cependant nous souhaitons d'heureux succès à vos saints travaux &  
„ à ceux de vos compagnons : Et par la tendresse paternelle que nous  
„ avons pour vous , & pour tous les Fidèles de la Chine , nous vous  
„ donnons à tous très-affectueusement la bénédiction Apostolique , com-  
„ me un gage de nôtre affection. DONNE' à Rome le troisieme de De-  
„ cembre , mil-six-cens-quatre-vingt-un. „

Dessin  
que forme  
Louis XIV.

Ce fût une de ces lettres , où le Pere Verbieft représentoit d'une ma-  
nière si pathétique les besoins de la Chine , qui toucha Louis XIV. de  
glorieuse mémoire. Ce grand Prince , encore plus illustre par son zèle  
pour la Religion , que par une suite de faits héroïques , qui pendant le  
cours du plus long règne qu'on ait encore vû , ont fait l'étonnement &  
l'admiration de toute l'Europe ; ce grand Prince , dis-je , crut qu'en sui-  
vant ses vûës pour la perfection des Sciences , il pouvoit en même tems  
procurer à la Chine un nombre d'excellens Ouvriers , qui y travailleroient  
selon l'esprit de leur vocation à la conversion des Infidèles.

Il donna sur cela ses ordres à un des plus grands Ministres qu'ait eu  
la France , & le plus capable d'exécuter un si beau projet. M. Colbert  
avoit déjà chargé , par ordre du Roi , Messieurs de l'Académie Royale  
des Sciences , du soin de réformer la Géographie : plusieurs membres  
de cette illustre Académie furent envoyez dans tous les ports de l'Océan  
& de la Méditerranée , en Angleterre , en Dannemarc , en Afrique ,  
& aux Isles de l'Amérique , pour y faire les observations nécessaires. Il  
n'étoit pas aussi aisé de les envoyer aux Indes & à la Chine : des étran-  
gers couroient risque d'y être mal reçûs , & de faire inutilement un long  
& dangereux voyage.

Fait déclara-

La Chine demandoit des Missionnaires , & c'est ce qui fit jeter les yeux  
sur

sur les Jésuites , qui y avoient déjà un grand nombre d'établifsemens , & dont la vocation est d'aller par-tout où il y a lieu d'espérer de faire plus de fruit pour le salut des ames. Le P. de Fontaney qui professoit alors les Mathématiques au College de LOUIS LE GRAND, demandoit depuis plus de vingt ans la permission de se consacrer aux Missions de la Chine & du Japon. M. Colbert l'appella avec M. Cassini , pour lui communiquer les intentions de Sa Majesté ; & c'est ainsi que ce sage Ministre lui parla :

„ *Les Sciences* , MON PERE , ne méritent pas que vous preniez la peine de  
 „ *passer les mers* , & de vous réduire à vivre dans un autre monde éloigné de  
 „ *vôtre patrie* & de vos amis. Mais comme le désir de convertir les Infidèles , &  
 „ *de gagner des ames à J. C.* porte souvent vos Peres à entreprendre de pareils  
 „ *voyages* , je souhaiterois qu'ils se servissent de l'occasion ; & que , dans les tems  
 „ *qu'ils ne sont pas si occupez à la prédication de l'Evangile* , ils fissent sur les lieux  
 „ *quantité d'observations* , qui nous manquent pour la perfection des Sciences &  
 „ *des Arts.*

La mort de ce Ministre , qui arriva alors , fit perdre de vûë ce projet ; mais ce ne fût que pour un peu de tems. M. de Louvois , qui lui succéda dans la Charge de Sur-Intendant des Arts & des Sciences , demanda aux Supérieurs de nôtre Compagnie des sçavans , zélés , & capables d'entrer dans ces vûës. Parmi le grand nombre de Jésuites qui s'offrirent , le choix tomba sur six , qui furent préférés aux autres ; sçavoir , les Peres de Fontaney , Tachard , Gerbillon , Bouvet , le Comte , & de Visdelou. Le Roi les honora du titre de ses Mathématiciens , & c'est en cette qualité qu'ils furent admis dans l'Académie des Sciences : il les gratifia aussi de tous les Instrumens de Mathématique propres à faire des observations , de pensions réglées , & de présens magnifiques.

Comblez des bienfaits de Sa Majesté , ils se rendirent à Brest , où ils s'embarquerent au mois de Mars de l'année 1685. sur le vaisseau qui portoit M. le Chevalier de Chaumont , Ambassadeur Extraordinaire , à Siam , d'où ils devoient se rendre à la Chine. Le Roi de Siam ayant souhaité que le P. Tachard revînt en France , pour amener avec lui des Mathématiciens , qui demeurassent dans son Royaume , il ne fût permis qu'aux cinq autres Missionnaires de suivre leur destination , & de s'embarquer sur un vaisseau Chinois , qui faisoit voile pour *Ning po*.

Il est inutile de rapporter ce qu'ils eurent de fatigues & de dangers à effuyer , jusqu'à leur arrivée dans cette ville , qui est un très-bon port sur la mer orientale de la Chine vis-à-vis du Japon : ils les eurent bientôt oubliées à la vûë de ces terres infidèles , après lesquelles ils soupiroient depuis si longtems. Cependant leur vertu & leur constance furent bientôt mises à une dure épreuve. Les Mandarins de *Ning po* les reçurent d'abord avec civilité : mais cette politesse leur attira de fortes reprimandes de la part du Viceroy , qui étant l'ennemi déclaré du Christianisme , prit des mesures pour renvoyer au plutôt les Missionnaires. Il écrivit pour cela au Tribunal des Rits , & lui présenta une requête , par laquelle il demandoit qu'il fût fait défense aux vaisseaux Chinois , qui trafiquent dans

CHRISTIANISME A LA CHINE.  
 rer ses intentions au P. de Fontaney.

Jésuites François envoyez à la Chine à titre de Mathématiciens du Roi.

Arrivent à *Ning po* ; comment reçûs.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Appellez à la Cour par ordre de l'Empereur.

Honneurs qu'on leur fait à Hang tcheou.

Apprennent en arrivant à Peking la mort du P. Verbieft.

les Royaumes voisins, d'amener aucun Européan à la Chine. Il ne doutoit point qu'une réponse favorable ne l'autorisât à confisquer le vaisseau & tous les effets.

Le P. Verbieft, qui avoit été averti de leur heureuse arrivée, en informa l'Empereur, en lui disant que ces nouveaux venus étoient ses freres, & qu'ils pouvoient être très-utiles par leur habileté dans les Mathématiques. *Ce ne sont pas des gens de ce caractère*, répondit l'Empereur, *qu'il faut chasser de mes Etats*; & ayant assemblé son Conseil privé, la résolution fût prise de les appeler à la Cour avec distinction: l'ordre étoit conçu en ces termes: *Que tous viennent à ma Cour, ceux qui sçauront les Mathématiques demeureront auprès de moi: les autres iront dans les Provinces où bon leur semblera*. Cet ordre fût envoyé au Viceroi, qui eût le chagrin de procurer à ses fraix une entrée honorable dans l'Empire, à ceux-là mêmes qu'il avoit voulu en chasser d'une manière honteuse.

Des barques qu'on leur fournit, les porterent en cinq jours à *Hang tcheou*, qui est la capitale de la Province. Les Chrétiens qui s'étoient si fort intéressés à leur affaire, par les prieres qu'ils avoient adressées continuellement à Dieu, vinrent en foule au-devant d'eux sur le bord de la riviere, & les conduisirent à l'Eglise, qui étoit gouvernée par le P. Intorcetta.

Ce fût une joye bien sensible à ces nouveaux Missionaires, d'embrasser ce vieillard respectable par tant d'années d'Apostolat, & encore plus par les marques glorieuses de Confesseur de J. C. qu'il avoit reçues dans les fers, & dans les prisons de *Peking*. Le Viceroi qui réside dans cette ville, leur fit préparer une barque Impériale, sur laquelle ils s'embarquerent, & donna ordre à un Mandarin de les accompagner jusqu'à *Peking*, & de leur faire rendre les honneurs qui sont dûs à ceux qui sont appellez par l'Empereur.

En treize jours ils arriverent à *Yang tcheou*, où ils eurent la consolation de voir le P. Aleoniffa, Provicaire de M. l'Evêque de Basile, & le P. Gabbiani, Jésuite. Là ils laisserent le grand canal, dont la navigation fût interrompuë par les glaces qui survinrent, & ils continuerent leur route par terre jusqu'à *Peking*, où ils arriverent le sept de Fevrier de l'année 1688.

La joye qu'ils eurent de se voir au terme de leurs desirs, fût bien tempérée par l'accablement de douleur, où les jetta la triste nouvelle de la mort du P. Verbieft, qu'ils apprirent à leur arrivée. Ils s'étoient flattez de se former aux vertus Apostoliques par les lumieres & les conseils de ce grand homme, qui avoit confessé le saint Nom de Jesus-Christ à la Cour, & au milieu des Tribunaux, sous le poids des chaînes, & dans l'obscurité des prisons; & ils se voyoient privez de ce secours, dont ils sentoient le besoin, surtout dans ces commencemens.

Les travaux continuels & excessifs du P. Verbieft avoient fort affoibli son tempérament, tout robuste qu'il étoit, & l'avoient jeté dans une langueur qui dégénéra en une espece de phthise. Les Médecins de l'Empereur le soulagerent quelque tems par ces cordiaux admirables que la Chine fournit; mais ils ne purent surmonter la violence de la fièvre. Après avoir reçu

reçû les derniers Sacremens de l'Eglise avec une ferveur & une piété, qui pénétrèrent les affiltans de dévotion & de tristesse, il rendit son ame au Seigneur le 28. de Janvier 1688.

Il fût généralement regretté de l'Empereur, des Grands, & du Peuple, qui avoient conçu la plus haute idée de sa vertu & de sa capacité; des Missionnaires qui lui devoient le rétablissement de la Religion Chrétienne, presque entierement ruinée, & qu'il soutenoit de tout son crédit à la Cour; & enfin des Fidèles, dont il maintenoit la ferveur, & dont il protégeoit la foiblesse, soit en leur envoyant des Ouvriers Evangeliques, soit en étouffant les persécutions dans leur naissance, soit en prévenant celles dont ils étoient menacez.

Son éloge.

Honoré de la faveur du Prince, & dans le haut point de réputation où son mérite l'avoit mis, il charmoit tout le monde par sa douceur, sa modestie, son recüeillement, & son humilité profonde: plus on lui applaudissoit, plus il avoit de bas sentimens de lui-même, n'estimant l'affection de l'Empereur & des Grands, qu'autant qu'elle pouvoit être utile à la propagation de la Foi.

Dans toutes ses actions, il ne comptoit que sur la protection divine; & plein de confiance en cette protection, nul obstacle ne l'arrêtoit, dès qu'il s'agissoit de la gloire de Dieu, & des intérêts de la Religion; aussi ne formoit-il aucune entreprise, qu'il ne la recommandât à Dieu par des prières humbles & ferventes.

Insensible à toutes les choses de la terre, il ne pensoit qu'à celles qui pouvoient procurer le solide établissement de la Foi: visites ou conversations inutiles, lecture de livres curieux, nouvelles même d'Europe, qu'on lit avec tant d'empressement, quand on est si fort éloigné de sa patrie; il se retranchoit tout cela, regardant comme des momens perdus tous ceux qui n'étoient pas consacrez aux fonctions utiles à la Religion: son téms étoit employé, ou à calculer avec un travail infatigable les mouvemens des autres, pour composer le Calendrier de chaque année; ou à instruire les Fidèles & les Catéchumenes; ou bien à écrire des lettres aux Missionnaires, pour les consoler & les fortifier, aux Vicerois & aux Mandarins, pour leur recommander les Chrétiens qui étoient dans leur département, & aux Jésuites d'Europe, pour les inviter à venir cultiver un aussi vaste champ que celui de la Chine.

Ses papiers de dévotion, qu'on a lus après sa mort, ont fait connoître jusqu'ou alloit la délicatesse de sa conscience; quelle étoit la rigueur de ses austérités corporelles; avec quelle attention il veilloit sur tous les mouvemens de son cœur, non obstant la foule de ses occupations; & enfin avec quelle ardeur il aspirait au bonheur de donner sa vie pour J. C.

On lui a souvent entendu dire qu'il n'auroit jamais accepté la Charge qu'il remplissoit, s'il n'avoit espéré, qu'au cas qu'il s'élevât quelque nouvelle tempête contre la Religion, il en seroit la première victime; & que les Idolâtres qui le regardoient comme le chef des Chrétiens, lui seroient porter tout le poids de la persécution. Sa charité ne connoissoit point de bornes, quand il s'agissoit de pourvoir aux besoins des autres, tandis qu'il

étoit

CHRISTIANISME A LA CHINE.

étoit extrêmement dur à lui-même, & qu'il se refusoit jusqu'au nécessaire. Enfin il s'étoit fait une loi de ne point paroître en public, ni à la Cour, que revêtu d'un cilice, ou ceint d'une chaîne de fer, armée de pointes; & par ce moyen l'habit propre de sa dignité, ne servoit qu'à cacher la mortification de J. C. qu'il portoit sur sa chair.

L'Empereur *Cang hi* compose lui-même un éloge du P. Verbieft.

Tel étoit cet illustre Missionnaire, lequel avoit mérité l'estime & la bienveillance d'un Prince, qui étoit lui-même si rempli de mérite. Il fût très-sensible à la perte qu'on faisoit du P. Verbieft, & il l'honora d'un éloge qu'il composa lui-même, & qu'il envoya par deux Seigneurs distinguez, pour le lire devant le cercueil du défunt, après lui avoir rendu de sa part les mêmes devoirs, qui se rendent, selon la coutume de la Chine à la mémoire des morts. L'éloge étoit conçu en ces termes.

„ Je considère sérieusement en moi-même, que le P. Ferdinand Verbieft a quitté de son propre mouvement l'Europe pour venir dans mon Empire; & qu'il a passé une grande partie de sa vie à mon service. Je lui dois rendre ce témoignage; que durant tout le tems qu'il a pris soin des Mathématiques, jamais ses prédictions ne se sont trouvées fausses: elles ont toujours été conformes au mouvement du ciel. Outre cela, bien loin de négliger l'exécution de mes ordres, il a paru en toutes choses exact, diligent, fidèle, & constant dans le travail jusqu'à la fin de son ouvrage, & toujours égal à lui-même.

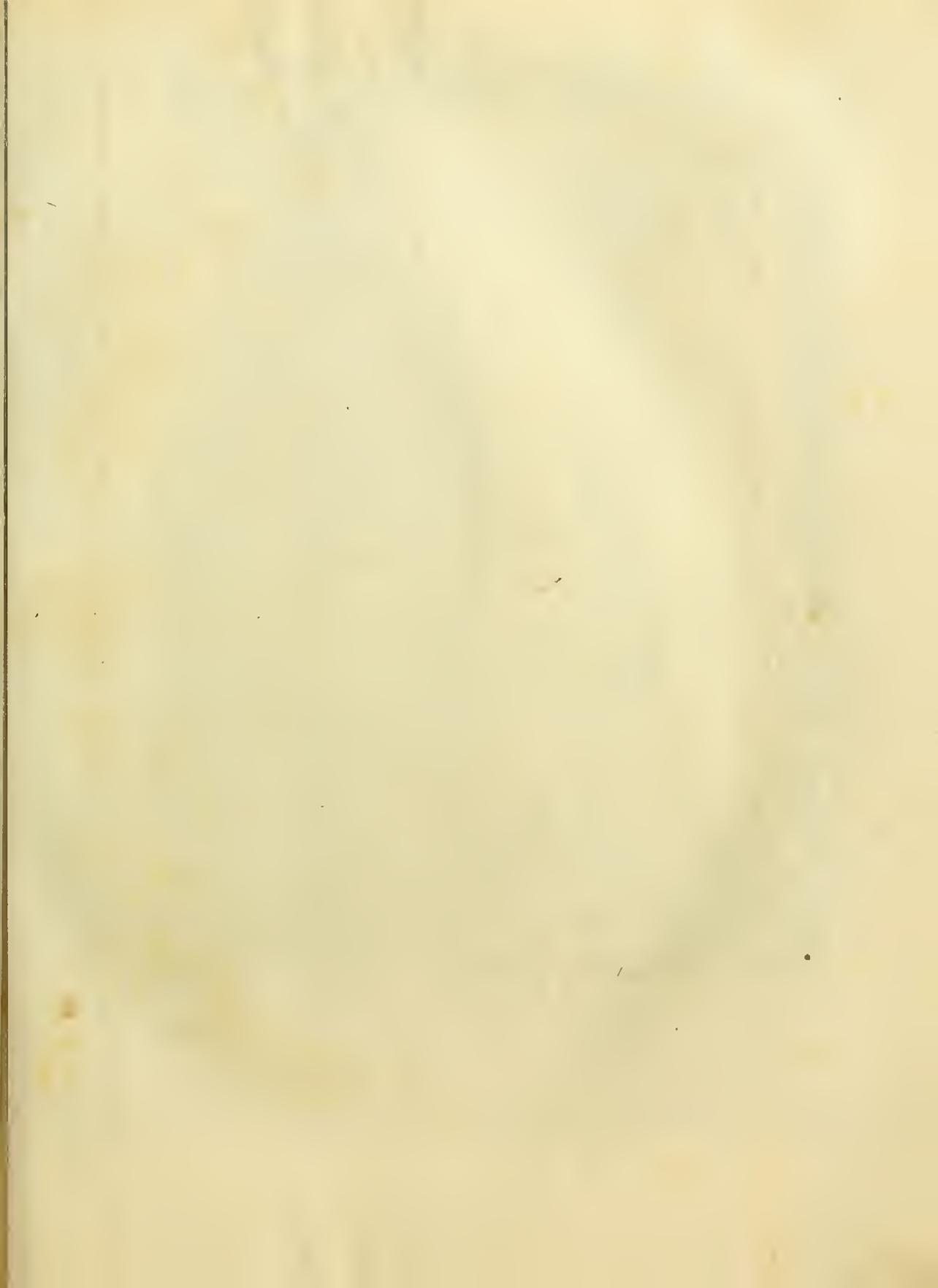
„ Dès que j'ai appris sa maladie, je lui ai envoyé mon Médecin: mais quand j'ai sçu que le sommeil de la mort l'avoit enfin séparé de nous, mon cœur a été blessé d'une vive douleur. J'envoie deux-cens onces d'argent & plusieurs pieces de soye, pour contribuer à ses obseques; & je veux que cet Edit soit un témoignage public de l'affection sincère que je lui porte.”

Description de ses funérailles.

L'exemple du Prince fût suivi de plusieurs Grands de la Cour, qui écrivirent sur des pieces de satin des éloges du P. Verbieft, lesquels furent suspendus dans la salle où le corps étoit exposé. Le 11. de Mars, qui étoit le jour fixé pour ses obseques, l'Empereur envoya son beau-pere, qui est en même-tems son oncle, avec un des premiers Seigneurs de la Cour, un Gentilhomme de la Chambre, & cinq Officiers du Palais, pour y tenir sa place: ils s'y rendirent dès les sept heures du matin.

Le corps du Pere étoit enfermé dans un cercueil d'un bois épais de trois à quatre pouces, vernissé & doré par dehors, selon la coutume de la Chine, & si bien fermé, que l'air n'y pouvoit pénétrer. Le cercueil fût porté dans la rue sur un brancard, exposé sous une espece de dôme soutenu de quatre colonnes revêtues d'ornemens de soye blanche, couleur qui est à la Chine celle du deuil; d'une colonne à l'autre pendoient plusieurs festons de soye de diverses couleurs. Le brancard étoit attaché sur deux mâts de deux pieds de diametre, & d'une longueur proportionnée, que soixante hommes devoient porter sur leurs épaules.

Le Pere Supérieur accompagné de tous les Jésuites de *Peking*, se mit à genoux devant le corps. Ils firent trois profondes inclinations jusqu'à terre, tandis que les Chrétiens pouissoient des sanglots capables d'attendrir les





à face

**INRI**

le croix  
respère  
l'ame

un  
cruant  
mort

體一位三主天

appuie sur  
les 55 montes de  
**JESUS CHRIST**

le croix fermement  
respère ardemment  
le pardon de mes  
péchés, la resurrection  
de mon corps et  
la vie  
éternelle

仰賴  
耶穌  
基督  
之功  
德  
以  
得  
救  
贖  
之  
恩

nians  
lay  
JE  
SOU  
chine  
cong  
Kien  
sin  
ce  
cruant  
tous  
chi  
he  
ho  
je  
tchans  
tous  
chi

父及  
聖  
子  
及  
聖  
靈  
之  
名  
者

救我  
等  
於  
天  
主  
我  
等  
之  
王

聖  
架  
號  
以  
十  
字



à face

je  
croix

un  
croix  
mort

gu'il  
a  
souffert  
gu'il  
a  
été crucifié  
a gu'il  
est  
mort

Li  
cheou  
nan  
yun yun  
pi  
ting  
che  
tse  
kia  
sse

已  
行  
教  
禮  
已  
行  
教  
禮  
已  
行  
教  
禮

松  
江  
人  
於  
萬  
曆  
年  
歲  
次  
庚  
申  
年  
十  
月  
廿  
日  
卒  
於  
家  
中  
年  
七  
十  
有  
九

許  
淑  
人  
妻  
大  
夫  
松  
江  
人  
於  
萬  
曆  
年  
歲  
次  
庚  
申  
年  
十  
月  
廿  
日  
卒  
於  
家  
中  
年  
七  
十  
有  
九



Paul Siu, Colao ou premier Ministre d'Etat. FIGURE DE LA CROIX AVEC LA QUELLE LES CHRÉTIENS DE LA CHINE ONT ACCOUTUMÉ DE SE FAIRE ENSEVELIR. Candide Hiu, petite fille du Colao Paul Siu.

J. de Schryver, gravé 1785

les cœurs les plus infensibles. Ensuite tout se disposa pour la marche, qui devoit se faire dans deux grandes ruës tirées au cordeau, larges environ de cent pieds, & longues d'une lieüe, pour aller gagner la porte de l'Oüest, éloignée de six-cens pas du lieu de la sépulture, qui fût accordée au P. Ricci par l'Empereur *Van lié*.

D'abord paroissoit un tableau de vingt-cinq piëds de haut sur quatre de large, où l'on avoit écrit en caractères d'or sur un fond de taffetas rouge, le nom & la dignité du P. Verbieft. Plusieurs hommes soutenoient cette machine, qui étoit précédée d'une troupe de joüeurs d'instrumens, & suivie d'une autre troupe qui portoit des étendarts, des festons, & des banderolles. On voyoit ensuite une grande Croix ornée de banderolles, qui étoit portée entre deux rangs de Chrétiens vetus de blanc, tenant d'une main un cierge allumé, & de l'autre un mouchoir pour essuyer leurs larmes. Ils marchoient deux à deux, avec une modestie qui édifioit les Infidèles.

A quelque distance, & entre deux rangs de luminaires, suivoit l'image de la Sainte Vierge & de l'Enfant Jesus; tenant le globe du monde en sa main, laquelle étoit dans un cadre entouré de plusieurs piëces de foye, qui formoient une espece de cartouche. Après quoi venoit le tableau de S. Michel, avec des ornemens semblables.

Immédiatement après, paroissoit le portrait du défunt, avec l'éloge composé par l'Empereur, & écrit sur une grande piëce de fatin jaune. Il étoit environné d'une foule de Chrétiens & de Missionnaires, qui suivoient en habit de deüil. Enfin le cercüeil paroissoit accompagné des Députés de la Cour, & d'une foule de Seigneurs à cheval. Cinquante Cavaliers fermoient cette marche, qui se fit avec beaucoup d'ordre & de modestie.

Quand on fût arrivé au lieu de la sépulture, les Missionnaires en surplus réciterent les prières de l'Eglise; on jetta de l'eau-bénîte: on fit les encensemens ordinaires marquez dans le Rituel Romain; & on descendit le corps dans un tombeau profond, entouré de quatre murailles de brique, qui devoient être fermées d'une voute. Toutes ces cérémonies étant finies, les Missionnaires écouterent à genoux ce que le beau-pere de l'Empereur avoit à leur dire de la part de Sa Majesté. Ce fût ainsi qu'il parla.

„ Le P. Verbieft a rendu de grands services à l'Etat. Sa Majesté, qui „ en est très-persuadée, m'a aujourd'hui envoyé avec ces Seigneurs pour „ en rendre un témoignage public; afin que tout le monde sçache l'affec- „ tion singulière qu'elle a toujours eüe pour sa personne, & la douleur „ qu'elle a de sa mort.

La douleur que les Missionnaires ressentoient de leur perte, & cette faveur surprenante de l'Empereur, leur fermoient la bouche: ils ne sçavoient comment s'exprimer. Cependant le P. Pereyra prit la parole au nom de tous les Missionnaires, & fit au beau-pere de l'Empereur la réponse suivante.

„ C'est moins nôtre douleur, dit-il, que l'extrême bonté de l'Em- „ pereur,

*Tome III.*

Q

CHRISTIA-  
NISME A  
LA CHINE.

Discours  
du beau-  
pere de  
l'Empe-  
reur.

Réponse  
du P. Pe-  
reyra.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ pereur, qui nous empêche de parler. Est-il possible, Seigneur, que ce grand Prince traite des étrangers, comme s'ils avoient l'honneur de lui appartenir? Non content de prendre soin de nôtre santé, de nôtre réputation, & de nôtre vie, il honore même nôtre mort par ses éloges, par ses libéralitez, & par la présence des plus grands Seigneurs de sa Cour, & (ce qu'on ne sçauroit assez estimer) par sa douleur. Pouvons-nous répondre à tant de faveurs? Ce que nous vous supplions de lui dire, c'est que nous pleurons aujourd'hui, parce que nos larmes peuvent bien faire connoître la grandeur de nôtre affliction; mais que nous n'osons parler, parce que nos paroles ne peuvent pas exprimer tout ce que nous sentons de reconnoissance.”

Honneurs rendus à la mémoire du P. Verbiest.

On rapporta cette réponse à l'Empereur, qui en fût content. Quelques jours après, le Tribunal des Rits présenta une requête à Sa Majesté, par laquelle il demandoit, & obtint la permission de décerner de nouveaux honneurs au P. Verbiest. Il destina sept-cens taëls d'argent à lui élever un Mausolée; & outre cela il conclut à faire graver sur une table de marbre l'éloge que l'Empereur avoit composé, & à députer des Mandarins, pour lui rendre les derniers devoirs au nom de l'Empire.

Les Missionnaires nouvellement arrivez, n'avoient pas encore eu l'honneur de saluer l'Empereur, quoiqu'il se fût informé de leurs noms, de leurs talens, & de leur capacité; & que même il leur eût envoyé de son thé, & du vin de sa table: le deuil qu'il avoit pris pour la mort de l'Impératrice son ayeule, en fût cause, & retarda même les obseques du Pere Verbiest.

Nouveaux Missionnaires admis à l'audience.

Ce fût le 21. Mars de l'année 1688. qu'il les admit à son audience. Après plusieurs marques de bonté, il leur fit un reproche obligeant de ce qu'ils ne vouloient pas tous demeurer à sa Cour; & il leur déclara qu'il retenoit à son service les Peres Gerbillon & Bouvet, & qu'il permettoit aux autres de precher la Religion Chrétienne dans les Provinces.

Les PP. Gerbillon & Bouvet retenus à la Cour.

L'Empereur, qui goûta fort ces deux Peres, leur ordonna d'apprendre la Langue Tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux dans cette Langue: il leur donna même des Maîtres; & pour s'assurer des progres qu'ils y faisoient, il les interrogeoit de tems en tems, & lisoit ce qu'ils avoient composé.

Ces Peres s'étoient déjà rendus habiles dans une Langue, qui n'est pas à beaucoup près si difficile que la Langue Chinoise, lorsque la Providence présenta au P. Gerbillon une occasion de rendre un service important à l'Empereur. Il s'agissoit de prévenir la guerre, qui étoit sur le point de s'allumer entre les Chinois & les Moscovites. Ceux-ci avoient trouvé le moyen de se faire un chemin depuis Moscou, jusqu'à trois-cens lieues de la Chine: s'étant avancez par la Siberie, & sur diverses rivieres, c'est-à-dire, sur l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Geniffée*, l'*Angara*, qui vient du Lac de *Paycal*, situé au milieu de la Tartarie; ils entrèrent dans la riviere de *Selenga*, & pénétrèrent jusqu'à celle que les Tartares appellent *Saghalien oula*, & les Chinois *He lon kiang*, c'est-à-dire, *Riviere du dragon noir*. C'est un grand fleuve

fleuve qui traverse la Tartarie, & se jette dans la mer orientale au Nord du Japon.

Non contents de ces découvertes, les Moscovites bâtirent de distance en distance des Forts sur toutes ces rivières. Les plus proches de la Chine étoient *Selenga*, *Nipchou*, & *Tacsa*. Les Tartares orientaux, sujets de l'Empereur, occupent toutes les terres qui sont entre la grande muraille, & la rivière de *Saghalien oula*; surpris de voir que les Moscovites bâtissoient des Forts, pour s'emparer d'un pays, dont ils prétendoient être les maîtres; & qu'ils venoient leur y disputer la chasse des martes zibelines, ils crurent devoir s'opposer à leur entreprise, & démolirent jusqu'à deux fois le Fort d'*Tacsa*, qui fût rétabli autant de fois par les Moscovites.

Pour prévenir une guerre funeste, que cette querelle auroit engagée entre les deux Nations, on proposa de régler les limites des deux Empires. Les Czars de Moscovie envoyèrent leurs Plénipotentiaires à *Nipchou*, & l'Empereur envoya de son côté des Ambassadeurs, auxquels il joignit le P. Pereyra, & le P. Gerbillon, pour leur servir d'Interprètes. La négociation fût difficile: les Ambassadeurs de part & d'autre ne s'accordoient point, & étoient prêts de rompre les conférences: l'un & l'autre parti avoit à sa suite un corps d'armée, pour terminer par la force ce que la négociation ne pourroit pas décider. Le P. Gerbillon tâcha de concilier les esprits; il passa plusieurs fois d'un camp à l'autre: il proposa des expédients; & ménageant avec adresse les intérêts communs, il persuada aux Moscovites de céder *Tacsa*, & d'accepter les limites que proposoit l'Empereur. Il revint même avec un Traité de paix tout dressé, qui fût signé deux jours après par les Plénipotentiaires des deux Nations.

Toute l'armée félicita les deux Missionnaires d'un succès, auquel on ne croyoit pas devoir s'attendre. Le Prince *So fan* surtout, ne cessoit de louer le zèle & la sagesse du P. Gerbillon; & rendant compte à l'Empereur de cette négociation, dont il étoit le Chef, il lui avoit que sans le secours de cet Européen, elle eût été absolument rompue; & que rien n'auroit pû se décider que par la voye des armes.

L'Empereur, qui, comme je l'ai dit, goûtoit fort le caractère du P. Gerbillon, eût encore plus d'affection pour lui après cette preuve qu'il venoit de donner de son zèle. Il voulut l'avoir auprès de sa personne au Palais, dans ses Maisons de plaisance, & dans ses voyages en Tartarie; & par tout il lui donna des marques d'une estime particulière.

Le P. Grimaldi, Jésuite Italien, qui avoit succédé au Pere Verbieft dans la Charge de Président du Tribunal des Mathématiques; étoit allé en Moscovie par ordre de l'Empereur. Sa Majesté voulut que le P. Thomas & le P. Pereyra fissent les fonctions de cette Charge en son absence. Il donna en même-tems de l'occupation au P. Gerbillon & au P. Bouvet: comme il jouïssoit d'une paix profonde, & que tout étoit tranquille dans ses vastes Etats, soit pour se divertir, soit pour s'occuper, il prit le dessein d'apprendre les sciences de l'Europe. Il choisit lui-même l'Arithmétique, les Elémens d'Euclide, que le P. Verbieft avoit commencé à lui expliquer, la Géométrie pratique, & la Philosophie.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le P. Gerbillon ménage une paix entre les Chinois & les Moscovites.

L'Empereur étudie les sciences de l'Europe.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Fait composer des Traitez d'Arithmétique & de Géométrie.

Son application à l'étude.

Le P. Thomas, le P. Gerbillon, & le P. Bouvet eurent ordre de composer des Traitez sur ces matières. Le premier eût pour son partage l'Arithmétique, & les deux autres étoient chargez des Elémens d'Euclide & de la Géométrie. Ils composoient leurs démonstrations en Langue Tartare, la Langue Chinoise étant moins propre à éclaircir des matières assez obscures d'elles-mêmes. D'ailleurs ceux qu'on avoit donnez aux Peres pour Maîtres en cette Langue, revoyoient avec eux les démonstrations: & si quelque mot étoit moins propre, ils en substituoient un autre à sa place.

Ils alloient tous les jours au Palais, & passoit deux heures le soir, à expliquer leurs démonstrations à l'Empereur, qui admirant la solidité de nos sciences, s'y appliquoit chaque jour avec une ardeur nouvelle. Il faisoit monter les Peres sur son estrade, & les obligeoit de s'asseoir à ses côtes, pour lui montrer les figures, & les lui expliquer plus aisément. Il n'interrompoit pas même son étude, lorsqu'il demouroit dans sa Maison de plaisance, qui est à deux lieues de *Peking*.

Il falloit que les Peres partissent dès quatre heures du matin pour s'y rendre, ils ne revenoient à *Peking* que fort tard, & étoient obligez de passer une partie de la nuit à preparer les leçons du lendemain. Il n'y avoit que l'espérance de faire goûter à l'Empereur les vérités de la Foi, ou du moins de le rendre favorable à la Religion, qui pût soutenir les Missionnaires dans une semblable fatigue, dont ils étoient quelquefois accablez.

L'Empereur continua cette étude durant cinq ans avec la même assiduité, sans rien diminuer de son application aux affaires de l'Etat, & sans manquer un seul jour de donner audience aux Grands-Officiers de sa Maison, & aux Cours souveraines. Il ne se contentoit pas de la spéculation, il mettoit en pratique ce qu'on lui avoit enseigné.

Quand, par exemple, on lui expliquoit les proportions des corps solides, il prenoit une boule, & en mesuroit le diametre. Il calculoit ensuite quel poids devoit avoir une autre boule de même matière, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diametre; ou bien quel diametre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids.

Il examinoit avec le même soin les proportions & la capacité des cubes, des cylindres, des cônes entiers & tronquez, des pyramides, & des sphéroïdes. Il nivela lui-même durant trois ou quatre lieues la pente d'une riviere. Il mesuroit quelquefois géométriquement les distances des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivieres & des étangs, prenant ses stations, pointant ses instrumens, & faisant exactement son calcul: puis il faisoit mesurer ces distances; & il étoit charmé, quand ce qu'il avoit trouvé par le calcul, s'accordoit parfaitement avec ce qu'on avoit mesuré. Il recevoit avec plaisir les applaudissemens des Seigneurs de sa Cour, qui lui en marquoient de la surprise: mais il les tournoit presque toujours à la loüange des sciences d'Europe, & de ceux qui les lui enseignoient.

Composé

Enfin ce Prince, tout occupé qu'il étoit du gouvernement du plus grand

grand Empire du monde, devint si habile dans les Mathématiques, qu'il composa un livre de Géométrie : il le donna aux Princes ses enfans, dont il voulut être le maître, en les assemblant tous les jours, & leur expliquant les proportions les plus difficiles d'Euclide.

Cette bonté, dont l'Empereur avoit constamment honoré les Missionnaires ; & qu'il pouvoit même jusqu'à une espèce de familiarité, répondoit de sa protection pour le Christianisme, & sembloit inviter à venir dans ses Etats un grand nombre d'excellens sujets, qui soupiroient après cette Mission.

Leur zèle, tout ardent qu'il étoit, fût rallenti, ou du moins suspendu, par les contestations qui s'éleverent entre deux Puissances, lesquelles exigeoient une obéissance, qu'on ne pouvoit rendre à l'une, sans offenser l'autre. La Sacrée Congrégation avoit envoyé des Vicaires Apostoliques dans tout l'Orient, & avoit institué un serment, par lequel chaque Missionnaire devoit reconnoître leur autorité. D'une autre part, le Roi de Portugal défendoit de prêter ce serment, prétendant qu'il avoit lui seul le droit d'y nommer des Evêques. On se trouvoit par-là dans la triste nécessité de choquer l'une ou l'autre autorité.

Cependant les Jésuites, & quelques autres Religieux, obéirent aux ordres de la Sacrée Congrégation ; persuadez que l'intention d'un Prince aussi zélé pour la Religion que le Roi de Portugal, n'étoit pas de risquer pour ses intérêts particuliers la ruine du Christianisme à la Chine, & peut-être dans toutes les autres parties de l'Orient.

Les choses s'accommoderent dans la suite ; & sur les rémontrances qui furent faites par le P. Tachard au Pape Innocent XI. Sa Sainteté suspendit le serment. Alexandre VIII. son successeur accorda peu après trois Evêques à la nomination du Roi de Portugal ; l'un pour *Peking*, l'autre pour *Nan king*, & le troisième pour *Macao*.

Cependant la Religion Chrétienne n'étoit que tolérée à la Chine : & l'Edit porté par l'Empereur au commencement de sa majorité, qui rétabliroit dans les Eglises les Missionnaires exilés pendant la dernière persécution, défendoit à tous ses sujets d'embrasser désormais la Loi Chrétienne. Il est vrai que les Peres qui étoient à la Cour, obtenoient des recommandations puissantes auprès des Vicerois & des Mandarins des Provinces, qui les engageoient à fermer les yeux aux nouveaux établissemens, & à ne pas inquiéter ceux des Chinois, qui écoutoient plutôt la voix de Dieu, que celle des hommes. Néanmoins il y en avoit plusieurs, surtout parmi les Grands, qui, arrêtés par la crainte de perdre leur fortune, n'osoient suivre la vérité connue.

D'ailleurs il en coûtoit beaucoup pour obtenir ces fortes de recommandations. Outre le cérémonial du pays, si gênant pour des étrangers, & qu'on doit exactement observer, lorsqu'on visite les Seigneurs ; outre les momens favorables qu'il faut étudier, & les précautions qu'on doit prendre ; on ne se présente guères devant eux, pour leur demander quelque grâce, sans accompagner sa requête d'un présent : on n'est pas même toujours sûr de réussir. Un Viceroi attaché à la Secte des Bonzes,

CHRISTIANISME  
▲  
LA CHINE.

lui-même  
un livre de  
Géométrie.

Différend  
entre le  
Pape & le  
Roi de  
Portugal  
au sujet des  
Missionnaires.

Evêques  
nommez  
pour la  
Chine.

Chrétiens  
simple-  
ment tole-  
rez à la  
Chine par  
l'interces-  
sion des  
Missionnaires à la  
Cour.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Difficultez que rencontrent les Missionnaires ; comment levés.

ou ennemi des Chrétiens, a dans la loi, ou une raison, ou un prétexte de s'opposer à tout nouvel établissement, sans qu'on puisse blâmer sa conduite.

C'est ce qu'éprouverent en différens tems quelques Ecclésiastiques François, & des Religieux de différens Ordres, lorsqu'ils voulurent s'établir dans les Provinces. Les Peres Franciscains venus de Manille furent traversés dans le dessein qu'ils avoient de s'établir à *Ngan king*, dans la Province de *Kiang nan*; le P. Aleonissa, dans sa maison de *Nan king* que lui avoit laissé D. Grégoire Lopez, Evêque de Basilee, Chinois de Nation, qui d'abord avoit été élevé par les Peres de Saint François, & qui étant devenu Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, avoit été, durant la persécution, le plus ferme appui de la Religion dans toutes les Provinces; M. le Blanc, à *Emouy*, & dans la Province de *Tun nan*; M. Maigrot Evêque de Conon, & Vicaire Apostolique dans la Province de *Fokien*; M. l'Evêque d'Argolis, Evêque de *Peking*, qui avoit acheté une Maison à *Lin tcin* sur les frontieres de *Pe tche li* & de *Chan tong*; MM. Basslet, Appiani, de la Baluere, & Mullener, dans la Province de *Se tcbuen*. Enfin plusieurs autres, dont le détail seroit trop long, trouverent des obstacles, qui ne purent être levés que par de fortes recommandations, que le P. Gerbillon obtint de ses amis de la Cour, auprès des Vicerois, & des Gouverneurs des Provinces.

Jésuites de la Chine décriez en Europe.

Non obstant le zèle avec lequel ce Pere & les autres Jésuites de *Peking*, s'employeroient en faveur de ces différens Missionnaires, il y eût des gens, qui ne rougissant point de hasarder les plus grossières calomnies, lorsqu'il s'agit de Jésuites, affecterent de répandre en Europe, que ces Peres se déclaroient contre tous les autres Missionnaires, & s'opposoient de toutes leurs forces à leurs établissemens; mais ils furent démentis, & par les lettres de remerciement que ces Missionnaires écrivirent au P. Gerbillon, où quelques-uns d'eux l'appelloient un autre Joseph, qui se servoit de la faveur que Dieu lui avoit donnée auprès de l'Empereur, pour l'utilité de cette Mission & de ses ministres; & par le compte qu'ils en rendirent à la Sacrée Congrégation, qui chargea Monseigneur le Nonce d'en témoigner sa satisfaction au P. de Fontaney, durant le séjour qu'il fit en France.

Discours du Nonce au P. de Fontaney.

„ La SACRÉE CONGRÉGATION, lui dit Son Excellence, ayant appris  
 „ par les lettres qu'elle a reçues des Evêques, des Vicaires Apostoliques,  
 „ & de plusieurs Missionnaires de la Chine, avec quel zèle les Jésuites  
 „ François se sont employez, depuis qu'ils sont dans cette Mission, à sou-  
 „ tenir la Religion, & à rendre aux autres Missionnaires tous les services, que  
 „ la bienveillance de l'Empereur les a mis en état de leur rendre, a cru de-  
 „ voir donner à ces Peres, un témoignage authentique de la satisfaction  
 „ qu'elle a de leur conduite. Ainsi, dans une lettre signée par M. le  
 „ Cardinal Barberin, Préfet de la Sacrée Congrégation, & par Monsei-  
 „ gneur Fabroni, Secrétaire de la même Congrégation, elle me charge de  
 „ vous remercier de sa part; de vous témoigner combien elle est sensi-  
 „ ble à tout ce que vous, & les autres Jésuites vos compagnons, avez  
 „ fait

„ fait dans ce vaste Empire, pour le bien de la Religion, & pour fonder dans leurs fonctions tous ceux qui y travaillent ; & de vous assurer que dans toutes les occasions qui se présenteront, elle vous donnera des marques de sa protection & de sa bienveillance.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

De quelque protection que l'Empereur honorât les ministres de l'Evangile, & quelque crédit que la faveur du Prince leur donnât auprès des Grands, on avoit toujours quelque révolution à craindre pour le Christianisme, tandis que la sévérité des Loix qui défendoient aux Chinois de l'embrasser, donnoit aux Mandarins le droit de le proscrire dans les lieux de leur dépendance.

Le Tribunal des Rits a été de tout tems ennemi de toute Loi étrangère, moins par attachement pour la Religion du pays, que par esprit de politique. Dans les Provinces, les Mandarins sont naturellement prévenus contre les Missionnaires, soit par le mépris & l'aversion, que l'éducation Chinoise inspire pour les autres Nations, soit par la jalousie & la malignité des Bonzes qui les animent, soit par un zèle mal-entendu du bien public, & le désir de se conformer au goût des Tribunaux, auxquels ils font leur cour par leur attention à arrêter ce qu'ils appellent nouveautés étrangères.

Tribunal des Rits ennemi de toute Loi étrangère.

On en fit la triste expérience dans la Province de *Tchi kiang*, où le Viceroy uni avec tous les Mandarins ses subalternes, prit la résolution d'exterminer le Christianisme, & alluma à *Hang tcheou* la plus cruelle persécution, sans avoir égard aux lettres pressantes que lui écrivit le Prince *So fan* son Protecteur.

Persécution contre les Chrétiens à *Hang tcheou*.

Ce Mandarin fit revivre toutes les procédures qu'on avoit faites autrefois contre les Prédicateurs de l'Evangile ; & s'appuyant de l'Edit de 1669. qui leur défendoit de bâtir des Eglises, & d'enseigner leur Loi aux Chinois, il se crut en droit de tout entreprendre. Il renouvela cet arrêt, & fit afficher dans toutes les places publiques de *Hang tcheou*, & dans plus de soixante & dix villes de son Gouvernement, une sentence, par laquelle il défendoit, sous de graves peines, l'exercice de la Religion Chrétienne.

Le P. Intorcetta qui gouvernoit cette Eglise, fût cité à divers Tribunaux, où il comparût, tout malade qu'il étoit, & où il confessa hautement le nom de J. C. avec un courage que ses Juges mêmes admirèrent. Ce respectable vieillard, qui avoit blanchi dans les travaux Apostoliques, avoit déjà eu le bonheur, durant la persécution d'*Tang quang sien*, d'être chargé de chaînes, & de souffrir pour la Foi les rigueurs d'une dure prison. L'exemple du Viceroy fût suivi de tous les Mandarins de sa Province ; & chacun d'eux à l'envi fit afficher par-tout des Placards injurieux à la Religion Chrétienne, qu'ils traitoient de Secte fautive & pernicieuse.

Le P. Intorcetta cité en justice.

Le P. Gerbillon étoit à la suite de l'Empereur en Tartarie, lorsqu'il apprit ces tristes nouvelles. Il communiqua aussitôt sa peine au Prince *So fan* son ami, & l'un des plus puissans Ministres de l'Empire. Ce Seigneur écrivit sur le champ au Viceroy, & lui manda que dans le Gouvernement de sa Province, il tenoit une conduite bien contraire à la mode

Le Prince *So fan* intercede en faveur des Chrétiens.

dé

CHRISTIANISME A LA CHINE.

dération qu'il avoit toujours fait paroître ; qu'il se trompoit fort ; s'il croyoit plaire à l'Empereur, en perfecutant des gens que Sa Majesté honoroit de sa bienveillance ; que l'exemple du Prince devoit faire plus d'impression sur lui, que les arrêts de tous les Tribunaux ; qu'il devoit former sa conduite sur celle de la Cour, qui ne vouloit plus suivre les anciens Edits ; qu'enfin l'Empereur lui sçauroit gré de ce qu'il feroit en faveur des Missionnaires ; & je ferai moi-même, ajoûta-t-il, très-sensible aux bons offices que vous leur rendrez à ma recommandation.

Effet contraire que produit sa lettre.

En toute autre occasion, le Viceroi se seroit cru trop honoré de recevoir des lettres du Prince *So fan*, qui étoit proche parent de l'Empereur, l'un de ses premiers Ministres, & Grand Maître du Palais : mais fâché de voir que des étrangers eussent tant de crédit à la Cour, ou aveuglé par la haine qu'il portoit aux Chrétiens, il n'en devint que plus furieux.

Il s'empara de plusieurs Eglises, qu'il donna aux Pretres des Idoles : il en arracha les sacrez monumens de la Religion : les croix furent brisées, les autels profanez, les saintes images livrées aux insultes des Idolâtres. Il fit de nouvelles ordonnances plus remplies de menaces & d'invectives, que la première. Plusieurs Chrétiens furent traînez aux Tribunaux : il y en eût d'emprisonnez, d'autres qui furent condamnez à de cruelles bastonnades, & qui confesserent généreusement le nom de J. C. au milieu des tourmens.

Exemple de fermeté d'un Médecin Chinois converti.

Parmi ces illustres Confesseurs, un Médecin nommé *Tchang ta teou*, se distingua, & édifia cette Chrétienté par sa foi & sa constance. Continuellement il parcouroit les maisons des Fidèles, & les fortifioit dans ce tems d'épreuve, par des discours pleins de piété & de ferveur. Le Mandarin qui en fût averti, le fit charger de chaînes, & le fit traîner à son Tribunal, où il fût condamné à recevoir une rude bastonnade.

Un jeune homme, que ce fervent Chrétien avoit tenu sur les fonts de Baptême, vint alors se jeter aux pieds du Juge, & le conjura, les larmes aux yeux, de permettre qu'il reçût ce châtimént pour son Parrain. Le Medecin n'eût garde de céder sa place à son fil-leul : „ Hé ! quoi, mon „ fils, lui dit-il, voudriez-vous me ravir la couronne que Dieu m'a pré- „ parée ” ?

Il se fit pour lors un combat entr'eux, qui étonna le Juge, & qui attendrit les assistans. *Tchang ta teou* fût battu d'une manière cruelle, & souffrit cette sanglante exécution avec une patience & un courage, dont on n'avoit pas encore vû d'exemple. Ses parens, qui s'étoient trouvez à ce triste spectacle, se préparoient à le transporter dans sa maison ; mais il voulut absolument être conduit à l'Eglise du P. Intorcetta, que le Viceroi n'avoit pas encore fait fermer : il eût assez de force pour s'y traîner lui-même, en s'appuyant sur les bras de quelques Chrétiens : il y arriva baigné dans son sang, & s'offrant en sacrifice au Seigneur : sa douleur étoit, disoit-il, de n'avoir pas mérité la grace de le répandre jusqu'à la dernière goutte pour la défense de son saint Nom.

Cet exemple de fermeté fit tant d'impression, même sur les Idolâtres, que plusieurs, parmi lesquels il y en avoit d'un rang distingué, demandèrent le saint Baptême.

Au

Au même tems le Viceroi reçût deux lettres du Prince *So fan*; l'une étoit adreffée au P. Intorcetta, & il le chargeoit de la remettre au plûtôt à ce Miffionaire: l'autre étoit remplie de reproches fur le peu de cas qu'il faisoit de sa recommandation, & sur ce qu'il aimoit mieux se faire l'instrument de la passion de certaines gens qui l'aigriffoient contre les Chrétiens, que de suivre les conseils d'ami qu'il lui donnoit.

Cette seconde lettre embarrassa le Viceroi: il craignoit d'un côté le ressentiment d'un Ministre si puissant & si accredité: d'un autre côté, il s'étoit si fort engagé, qu'il ne croyoit pas pouvoir reculer avec honneur. Il prit le parti de laisser les choses dans l'état où elles étoient, sans les pousser plus loin, & d'envoyer un de ses Officiers à *Peking*, pour justifier en apparence sa conduite auprès du Prince *So fan*; mais en effet pour irriter, s'il étoit possible, les principaux Mandarins du *Li pou* \* contre les Miffionaires.

L'Officier arriva à la Cour: mais le Prince *So fan* ne voulut point l'écouter. Il lui dit seulement, que c'étoit par amitié pour le Viceroi, qu'il avoit tâché de prévenir le malheur où il se précipitoit par ses emportemens; mais que les Miffionaires avoient imploré la protection de l'Empereur, & que Sa Majesté sçauroit bien leur rendre justice, sans qu'il s'en mêlât. L'Officier fût si étourdi de cette réponse, qu'il partit à l'instant pour en aller rendre compte à son Maître.

En effet, les Peres qui étoient à *Peking*, après avoir consulté le Prince *So fan*, & surtout après avoir recommandé à Dieu une affaire, dont le bon ou le mauvais succès entraînoit le solide établissement, ou la ruine entiere de la Religion, s'étoient rendus au Palais pour demander audience. L'Empereur envoya un de ses Officiers nommé *Tchao*, qui affectionnoit les Miffionaires, pour sçavoir ce qu'ils demandoient: & après en avoir fait le rapport au Prince, il revint leur rendre la réponse de Sa Majesté, qui les accabla de douleur.

„ L'Empereur, leur dit-il, est surpris de vous voir si entêtez de vôtre „ Religion: pourquoi vous occuper si fort d'un monde, où vous n'êtes „ pas encore? Jouïffez du tems présent: vôtre Dieu se met bien en peine „ des soins que vous prenez: il est assez puissant pour se rendre justice, „ sans que vous vous méliez de ses intérêts. ”

Cette réponse, à laquelle les Peres ne s'attendoient pas, les consterna: ils se prosternerent à terre, en versant un torrent de larmes. „ C'est donc „ ainsi, dirent-ils, que l'Empereur nous abandonne? C'est par nous que „ l'Empereur commence à laisser opprimer des innocens? Rapportez-lui le „ triste état où vous nous voyez, & n'oubliez pas de lui dire qu'il est re- „ devable de toute sa grandeur au Dieu du ciel & de la terre, pour le „ quel nous combattons; & que la moindre partie de sa reconnaissance, „ est d'employer son autorité à empêcher qu'on ne l'outrage. ”

Les Peres attendirent la dernière réponse de l'Empereur, toujours prosternés à l'une des portes du Palais. Sa Majesté leur fit dire par le même Offi-

CHRISTIANISME A LA CHINE. Nouvelles lettres d'intercession.

Parti que prend le Viceroi.

Réponse du Prince *So fan* à un Officier du Viceroi.

Les Miffionaires implorant la protection de l'Empereur.

Réponse de ce Prince.

Consternation & plaintes des Miffionaires.

Alternative qu'on leur propose.

\* Tribunal des Rits.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Officier, qu'elle étoit touchée de leur affliction, qu'elle blâmoit la conduite du Viceroi de *Tche kiang*, & qu'elle vouloit mettre fin à sa persécution : mais qu'il n'y avoit que deux moyens d'y réussir ; l'un plus sûr & moins éclatant, qui étoit de lui donner des ordres secrets de réparer les maux qu'il avoit faits ; l'autre moins facile, qui étoit de présenter une requête, & d'obtenir des Tribunaux un arrêt favorable aux Missionnaires : qu'ils prissent sur cela leur parti ; & que le lendemain ils vissent lui déclarer à quoi ils se déterminoient.

Parti qu'ils prennent.

Les Missionnaires ne balancerent pas sur le parti qu'ils avoient à prendre : si non obstant la faveur de l'Empereur, les Mandarins ne laissoient pas de s'opposer au progrès de la Religion, & de persécuter ceux qui l'embrassoient ; que seroit-ce si l'on perdoit les bonnes grâces du Prince, ou si l'on s'attiroit son indignation ? Au lieu que la Loi Chrétienne étant approuvée par un Edit public, elle seroit respectée des Idolâtres ; les Grands ne craindroient plus d'être responsables aux Tribunaux pour l'avoir embrassée ; les Ouvriers Evangéliques la prêcheroient sans contradiction ; & rien ne pourroit désormais traverser son établissement.

Ils furent encore déterminés à ce parti, par les conjonctures favorables où ils se trouvoient. L'Empereur n'avoit point oublié les services importants, que lui avoit rendus le P. Verbiest ; & il étoit infiniment content du zèle & de la dextérité, qu'avoit fait paroître le P. Gerbillon, en concluant la paix entre les Chinois & les Moscovites ; & de la peine qu'il prenoit conjointement avec le P. Bouvet, pour lui enseigner la Géométrie & la Philosophie.

De plus, ils avoient dans le Prince *So fan* un puissant protecteur & un ami fidèle ; & plus que tout cela, leur confiance étoit en Dieu, qui tient entre ses mains le cœur des Rois ; & dont ils imploroient l'assistance par de continuelles & de ferventes prières.

Présentent à l'Empereur le projet d'une requête.

Ils dressèrent donc leur requête, & la présentèrent secrètement à l'Empereur, afin qu'il l'examinât, avant que de la lui offrir en public. Ils demandoient que la qualité de Chrétien ne fût pas un titre pour être inquiété & persécuté. Ils s'étendoient ensuite sur la vérité & la sainteté de la Loi Chrétienne, qui enseigne les maximes de la plus pure Morale, & la pratique des plus sublimes vertus ; & ils concluoient, en disant qu'il n'étoit pas juste que, tandis que l'on toléroit un grand nombre de Sectes dans l'Empire, la seule Loi du vrai Dieu y fût proscrite & persécutée.

L'Empereur en dresse une lui-même en langue Tartare, & se la fait présenter par les Missionnaires.

L'Empereur ne trouva pas que cette requête fût propre à faire impression sur l'esprit des Chinois : il en dressa lui-même une autre en Langue Tartare, qu'il renvoya aux Peres, en leur permettant d'y ajoûter, ou d'en retrancher ce qu'ils jugeroient à propos : & il avertit qu'elle fût présentée publiquement dans un jour d'audience, par les Peres *Pereyra* & *Thomas*, qui, par la Charge qu'ils avoient au Tribunal des Mathématiques, étoient personnes publiques, & avoient le droit de présenter des Placets à Sa Majesté.

Ce fût le jour de la Purification de la très-Sainte Vierge que ces deux Peres présentèrent, avec les cérémonies ordinaires, la requête que l'Empereur

pereur avoit composée lui-même. Ce Prince la reçût avec divers autres Mémoires, comme s'il n'en avoit point de connoissance; & il l'envoya à la Cour des Rits pour l'examiner, selon la coûtume, & lui en faire son rapport. Voici la requête fidèlement traduite de l'original.

CHRISTIANISME A  
LA CHINE.

## GRAND EMPEREUR,

„ Nous exposons à VÔTRE MAJESTÉ, avec la soumission la plus parfaite, & le plus profond respect dont nous sommes capables, le commencement, la fin, & les motifs de nôtre très-humble priere, dans l'espérance qu'Elle voudra bien l'écouter, avec cette prudence qui accompagne toutes ses actions, & cette bienveillance, dont Elle a coûtume de nous honorer.

Traduction de cette requête.

„ Le neuvieme mois de la Lune, le Pere Intorcetta, sujet de VÔTRE MAJESTÉ, qui fait sa demeure dans la ville de *Hang tcheou*, nous avertit que le Viceroi avoit donné ordre aux Mandarins de sa Province de renverser les Temples des Chrétiens, & de brûler les tables d'imprimerie, sur lesquelles on a gravé tous les livres de nôtre Religion. De plus, il a déclaré publiquement que nôtre doctrine est fausse & dangereuse, & par conséquent qu'elle ne doit point être tolérée dans l'Empire. Il a ajouté plusieurs choses, qui nous sont très-désavantageuses.

„ A cette nouvelle, saisis de crainte, & pénétrés d'une vive douleur, nous avons cru être obligés de recourir à VÔTRE MAJESTÉ, comme au pere commun des affligés, pour lui expliquer le pitoyable état où nous sommes réduits; car sans sa protection, il nous est impossible d'éviter les embûches de nos ennemis, & de parer le coup fatal dont ils nous menacent.

„ Ce qui nous console, quand nous paroissions aux pieds de VÔTRE MAJESTÉ, c'est de voir avec quelle sagesse Elle donne le mouvement à toutes les parties de son Empire, comme si c'étoit un corps dont Elle fût l'ame; & avec quel défintéressement Elle règle les intérêts de chaque particulier, sans faire acception de personne. De sorte qu'Elle ne seroit pas en repos, si Elle connoissoit un seul de ses sujets opprimé par l'injustice, ou même privé du rang & de la récompense qu'il mérite.

„ Vous surpassez les plus grands Rois parmi Vos prédécesseurs, qui ont de leur tems permis dans la Chine les fausses Religions: car Vous aimez uniquement la vérité, & Vous n'approuvez pas le mensonge. C'est pour cela qu'en visitant Vos Provinces, Vous avez donné mille marques de Vôte affection Royale aux Missionnaires Européans, qui se font trouver sur Vôte route; comme si Vous eussiez voulu par-là témoigner que Vous estimiez leur Loi, & que Vous étiez bien-aisé qu'ils s'établissent dans Vos Etats. Ce que nous disons ici est public, & généralement connu de tout l'Empire.

„ Lors donc que nous voyons le Viceroi de *Hang tcheou*, traiter la

CHRISTIA-  
NIME A  
LA CHINE.

„ Religion Chrétienne de Religion fausse & dangereuse; lorsque nous apprenons qu'il fait tous ses efforts pour la détruire; comment pouvons-nous renfermer en nous-mêmes notre juste douleur, & ne pas déclarer à VÔTRE MAJESTÉ ce que nous souffrons?

„ Ce n'est pas la première fois qu'on nous à perfécuté sans raison. Autrefois le Pere Adam Schaal Vôtre sujet, comblé des faveurs extraordinaires de Vôtre prédécesseur, fit connoître à toute la Cour, que les règles des mouvemens célestes établies par les anciens Astronomes Chinois, étoient toutes fausses: il en proposa d'autres, qui s'accordoient parfaitement avec les autres: on les approuva, & on s'en servit avec succès; de sorte que ce changement remit l'ordre dans l'Empire. VÔTRE MAJESTÉ sçait ce qui se passa pour lors à *Peking*: il nous est permis aussi de nous en souvenir, puisque ce sont autant de graces que nous y reçûmes.

„ Mais à l'occasion de ces erreurs abolies, combien ce Pere ne souffrit-il pas dans la fuite par les calomnies de ses ennemis? *Yang quang sien*, & ceux de sa faction, l'accuserent faussement de plusieurs crimes, sous prétexte de nouveauté; comme si la nouvelle Astronomie n'eût pas été d'accord avec le ciel. Il mourut sans pouvoir alors se justifier; mais VÔTRE MAJESTÉ mit en sa place le P. Verbieft, & le combla de tant de faveurs, que la vie de ce Pere a été trop courte, & ses paroles trop foibles, pour marquer à tout le monde la grandeur de sa reconnoissance.

„ Il a néanmoins ressenti vivement tous ces bienfaits; & c'est pour n'être pas tout-à-fait ingrat, qu'il a employé plus de vingt ans à composer en Langue Chinoise toutes sortes de Livres pour l'utilité publique, sur l'Astronomie, l'Arithmétique, la Musique, la Philosophie, qui sont encore dans le Palais, avec plusieurs autres, auxquels il n'a pas eu le tems de mettre la dernière main.

„ Mais, puisque VÔTRE MAJESTÉ est parfaitement instruite de toutes ces particularitez, nous n'osons pas la fatiguer davantage par un plus long discours. Nous la prions seulement de faire réflexion, que tout cela ne suffit pas pour nous attirer l'affection & la confiance des peuples. Si (comme on nous en accuse,) la Loi que nous prêchons, est fausse & dangereuse; comment justifier la conduite des Princes, qui nous ont honorez de leur estime?

„ Cependant, pour ne rien dire de Vos prédécesseurs, VÔTRE MAJESTÉ Elle-même, a tellement compté sur notre fidélité, qu'Elle ordonna au Pere Verbieft de fondre du canon d'une nouvelle espece, pour mettre fin à une dangereuse guerre. Elle fit traverser les vastes mers de l'Océan au P. Grimaldi, pour aller en Moscovie avec les lettres & le sceau du suprême Tribunal de la Milice. Elle a envoyé plusieurs fois pour des affaires importantes, les PP. Pereyra & Gerbillon, à l'extrémité de la Tartarie. Néanmoins VÔTRE MAJESTÉ sçait bien, que ceux qui se gouvernent par les principes d'une fausse Religion, n'ont pas accoutumé de servir leur Prince avec fidélité: ils s'abandonnent

„ presque

„ presque toujours à leurs propres passions , & ne cherchent jamais que leur intérêt particulier.

„ Si donc nous remplissons exactement nos devoirs ; si jusqu'ici nous avons toujours cherché le bien public ; il est manifeste que ce zèle vient d'un cœur bien disposé , & plein d'une estime , d'une vénération ; & ( si nous l'osons dire ) d'une singulière affection pour la personne de VÔTRE MAJESTÉ : au contraire, si ce cœur cessoit de vous être soumis , il seroit dès-lors opposé à la droite raison , au bon sens , & à tout sentiment d'humanité.

„ Cela supposé , nous Vous prions très-humblement de considérer , qu'après les fatigues d'un long voyage , nous sommes enfin arrivés dans Votre Empire , non pas avec cet esprit d'ambition & de cupidité , qui y conduit ordinairement les autres hommes ; mais avec un ardent désir de prêcher à Vos peuples la seule véritable Religion.

„ Et certes , quand nous parûmes ici pour la première fois , on nous y reçût avec beaucoup de marques de distinction , ce que nous avons déjà souvent dit , & que nous ne sçaurions répéter trop souvent. La dixième année de *Chun tchi* on nous donna la direction des Mathématiques. La quatorzième année du même règne , on nous permit de bâtir une Eglise à *Peking* , & l'Empereur même voulut bien nous accorder un lieu particulier pour nôtre sépulture.

„ La vingt-septième année de Votre glorieux règne , VÔTRE MAJESTÉ honora la mémoire du P. Verbiest , non seulement par des titres nouveaux , mais encore par le soin qu'Elle prit de lui faire rendre les derniers devoirs avec une pompe presque royale. Peu de tems après , Elle assigna un appartement , & des Maîtres aux nouveaux Missionnaires François , pour leur faciliter l'étude de la Langue Tartare. Enfin , Elle parût si contente de leur conduite , qu'Elle fit insérer dans les Archives , les services qu'ils avoient rendus à l'Etat dans leurs voyages de Tartarie , & dans leur négociation avec les Moscovites. Quel bonheur , & quelle gloire pour nous , d'être jugés capables de servir un si grand Prince !

„ Puis donc que VÔTRE MAJESTÉ , qui gouverne si sagement cette grande Monarchie , daigne nous employer avec tant de confiance ; comment se peut-il trouver un seul Mandarin assez déraisonnable , pour refuser à l'un de nos freres la permission de vivre en sa Province ? En vérité , on ne peut assez déplorer le sort de ce bon vieillard , qui demande humblement dans un petit coin de la terre , autant d'espace qu'il lui en faut , pour passer tranquillement le reste de ses jours , & qui ne peut l'obtenir.

„ C'est pour cela , que nous tous , les très-humbles sujets de VÔTRE MAJESTÉ , qui sommes ici comme des orphelins abandonnés , qui ne voulons nuire à personne , qui tâchons même d'éviter les procez , les querelles , & les moindres contestations ; c'est pour cela que nous Vous supplions de prendre en main nôtre cause , avec ces sentimens d'équité , qui Vous sont si ordinaires. Ayez quelque compassion pour des person-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ nés qui n'ont commis aucun crime : & si VÔTRE MAJESTÉ , après  
 „ s'être informée de nôtre conduite, trouve en effet que nous soyons in-  
 „ nocens, nous la prions de faire connoître à tout l'Empire, par un Edit  
 „ public, le jugement qu'Elle aura porté de nos mœurs & de nôtre doc-  
 „ trine.

„ C'est pour obtenir cette grace, que nous prenons la liberté de lui  
 „ présenter cette requête. Cependant tous les Missionnaires ses sujets, at-  
 „ tendront avec crainte, & avec une parfaite soumission, ce qu'Elle vou-  
 „ dra bien en ordonner. L'an trentième du règne de *Cang hi*, le seizie-  
 „ me jour du douzième mois de la Lune.,

Jugement que le Tribunal des Rits en porte.

Le jugement que porta le Tribunal des Rits, après avoir délibéré sur la requête, fût entierement contraire aux intentions de l'Empereur, & aux demandes des Missionnaires. Ce Tribunal arrêta qu'il falloit s'en tenir aux anciens Edits, en les rapportant tout au long avec ce qu'ils contenoient de plus odieux contre la Religion Chrétienne; qu'on pouvoit conserver l'Eglise de *Hang tcheou*, & défendre aux Mandarins de confondre cette Religion avec les Sectes séditieuses; mais qu'il ne falloit pas en permettre l'exercice dans l'Empire, ainsi qu'il avoit été tant de fois décidé.

La requête de nouveau examinée & rejetée.

L'Empereur peu satisfait de cet arrêt, y fût presque aussi sensible que les Missionnaires: il le rejetta, & ordonna aux Mandarins de ce Tribunal d'examiner une seconde fois la requête. C'étoit assez leur marquer son intention. Mais la réponse ne fût pas plus favorable; & ils n'eurent pas plus de complaisance dans le second rapport, que dans le premier.

On fera surpris de la résistance de ce Tribunal aux intentions de l'Empereur; surtout si l'on fait attention à la parfaite déférence qu'ont les Mandarins, non seulement pour ses ordres, mais encore pour ses moindres inclinations. L'aversion naturelle que les Chinois ont pour les étrangers, pouvoit porter quelques-uns de ces Magistrats à se déclarer si ouvertement contre la Loi Chrétienne. Leur fermeté pouvoit venir aussi d'un autre principe: lorsque l'Empereur interroge les Tribunaux, & que leur réponse est conforme aux Loix, ils sont exempts de tout reproche: au lieu que s'ils s'écartent de la Loi dans leurs délibérations, les Censeurs de l'Empire ont droit de les accuser, & l'Empereur ne manque guères de les punir.

Arrêt de condamnation signé par l'Empereur.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur voyant qu'on ne pouvoit rien obtenir par la voye des Tribunaux, & qu'ils s'obstinoient à ne pas vouloir approuver la Religion Chrétienne; pour ne pas révolter les esprits, il résolut, quoiqu'avec peine, de signer l'arrêt. Il envoya en même tems le même Officier de sa Chambre nommé *Tchao*, pour consoler les Peres, & leur offrit de députer quelqu'un d'eux dans les Provinces avec les plus grandes marques d'honneur, afin de faire connoître à tous ses peuples, l'estime qu'il faisoit de leur mérite, & l'approbation qu'il donnoit à leur Loi.

Plaintes amères des Missionnaires.

L'Officier trouva les Peres atterrez par la vive douleur qui les avoit faits, & qui ne pouvoit être soulagée ni par des paroles, ni par des caresses. „ Nous sommes, lui dirent-ils d'une voix entrecoupée de gémissemens

„ &

„ & de sanglots ; nous sommes comme des gens qui ont continuellement  
 „ devant les yeux les corps morts de leurs peres & de leurs meres (c'est  
 „ dans le stile Chinois l'expression la plus touchante.) Nous aurions  
 „ cent fois mieux aimé recevoir la sentence de nôtre mort, qu'un Edit  
 „ de cette nature. Croit-il, ce grand Prince, qui nous a honorez jus-  
 „ qu'ici de son affection, que nous puissions survivre à la perte du Chris-  
 „ tianisme ? Vous le sçavez, Seigneur ; nous ne demandons ni ses ri-  
 „ cheffes ni ses honneurs : c'est l'unique intérêt de nôtre sainte Loi, qui  
 „ nous a fait venir de si loin, & au travers de tant de périls, pour l'an-  
 „ noncer à ses peuples. Nous consacrons nos soins, nos travaux & nos  
 „ veilles au désir de lui plaire ; nous lui sacrifions même nôtre santé &  
 „ nôtre vie ; & cette Loi, qui nous est plus chere que la vie, il la con-  
 „ damne ; il signe l'arrêt honteux qui la proscriit. ”

L'Officier rapporta à l'Empereur la consternation & l'accablement de  
 tristesse, où il avoit trouvé les Peres ; & il en fit une peinture si vivë,  
 que ce bon Prince en fût sensiblement touché. Il envoya chercher le  
 Prince *So fan*, pour conférer avec lui, sur les moyens qu'on pourroit  
 prendre pour adoucir leur douleur.

Ce Prince qui aimoit tendrement le Pere Gerbillon, remit devant les  
 yeux de l'Empereur le dévotement des Peres pour sa personne, les ser-  
 vices signalez qu'ils avoient rendus à l'Etat durant les guerres, & récem-  
 ment dans le Traité de *Nipchou* ; leur application à perfectionner les scien-  
 ces, & à régler le Calendrier. Enfin, ce sont des gens, ajoûta-t-il, qui  
 comptent pour rien leur vie, quand il s'agit de vous plaire. Si leur Loi  
 étoit dangéreuse, je n'aurois garde de parler en leur faveur : mais vous  
 sçavez comme moi, que la doctrine qu'ils enseignent, est excellente, &  
 très-utile au gouvernement de vos peuples.

Quel remede ? répondit l'Empereur : C'est une affaire concludë : mon  
 inclination me portoit à les favoriser ; mais les Tribunaux s'y opposent.  
 N'êtes-vous pas le maître ? répliqua le Prince *So fan* ; Et ne pouvez-vous  
 pas user de vôtre autorité, surtout quand il s'agit de rendre justice à des  
 gens d'un mérite si connu ? J'irai moi-même au Tribunal, si V. M.  
 me le permet ; & je ne désespere pas de rendre ces Mandarins plus  
 traitables.

L'Empereur se rendit à des sollicitations si pressantes, & fit écrire aux  
*Colao*, ou Ministres de l'Empire, & aux Mandarins Tartares du *Li pou* ;  
 les paroles suivantes.

„ La trente-unieme année du règne de *Cang hi*, le second jour du  
 „ deuxieme mois de la Lune, *Yi sang-o* Ministre d'Etat, vous déclare  
 „ les volontez de l'Empereur en ces termes :

„ Les Européans qui sont à ma Cour, président depuis longtems aux  
 „ Mathématiques. Durant les guerres civiles, ils m'ont rendu un service  
 „ très-important par le moyen du canon qu'ils ont fait foudre : leur pruden-  
 „ ce & leur adresse singuliere, jointes à un zèle & à un travail extraordi-  
 „ naire, m'obligent encore à les considérer. Outre cela leur Loi n'est  
 „ point séditieuse, & il nous semble bon de la permettre, afin que

„ ceux

CHRISTIA-  
NISME A  
LA CHINE.

L'Empe-  
reur en est  
touché.

Représen-  
tations en  
faveur des  
Missionai-  
res.

Ordre que  
l'Empe-  
reur en-  
voye au  
Tribunal  
des Rits,  
en faveur  
de la Ré-  
ligion.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ ceux qui voudront l'embrasser , puissent librement entrer dans les Eglises , & faire une profession publique du culte qu'on y rend au souverain Seigneur du ciel. Nous voulons donc que tous les Edits , qui jusqu'ici ont été portez contre cette Loi , de l'avis & du conseil de nos Tribunaux , soient à present déchirez & brûlez. Vous, Ministres d'Etat , & vous, Mandarins Tartares du souverain Tribunal des Rits, assemblez-vous, examinez cette affaire, & me donnez au plutôt vôtre avis. ”

Eloge de la Religion Chrétienne fait par le Prince So Jan.

Le Prince *So Jan* ne manqua pas de se trouver à l'assemblée que tinrent tous les Mandarins du *Li pou*, & quoiqu'il ne fût pas Chrétien, un Missionnaire n'auroit pas pû défendre avec plus de zèle & d'éloquence les intérêts de la Religion. Il entra dans le détail de tous les services que ces PP. rendoient à l'Etat; qu'ils n'y étoient portez par aucune vûë d'intérêt; qu'ils ne demandent ni charges ni honneurs; qu'ils ont une Loi qui leur tient lieu de tout; que c'est le seul bien qu'ils possèdent, & dont ils cherchent à faire part aux peuples; que pour toute récompense de leurs travaux, & de leur zèle pour le bonheur de l'Empire, ils ne souhaitent autre chose que la liberté de prêcher une Loi, qui n'enseigne que la vérité & les maximes de la plus pure vertu; qu'on ne trouble point les *Lamas* de Tartarie, ni les Bonzes de la Chine; qu'on tolere, qu'on dissimule, qu'on approuve même en quelque sorte des Sectes ou inutiles ou dangereuses; tandis qu'on se fait un mérite de proscrire une doctrine, qui conseille toutes les vertus, & qui condamne tous les vices; qu'il seroit à souhaiter que tout l'Empire embrassât une Religion, qui a en horreur la calomnie, le parjure, & le mensonge; qui défend de tuer, de tromper, de prendre le bien du prochain, de faire la moindre injustice; qui ordonne aux enfans de respecter leurs parens; aux sujets d'être fidèles à leur Prince; aux domestiques d'obéir à leurs maîtres; qui n'inspire que la simplicité, la candeur, la droiture, l'obéissance, la modestie, & la tempérance.

Tribunal des Rits rendu favorable aux Chrétiens.

Comme il vit que les esprits commençoient à s'ébranler, il parcourut les dix Commandemens de la Religion, & les expliqua d'une manière si vive & si touchante, que tous les membres de l'assemblée ne purent s'empêcher d'avouer, qu'il n'y avoit aucun danger de suivre cette Loi dans l'Empire. Les esprits étant revenus de leurs préventions, on vint aux suffrages, & il fût conclu de donner un arrêt favorable aux Chrétiens. Il fût dressé en forme de requête, afin de le présenter à l'Empereur, & d'en obtenir la confirmation. Il étoit conçu en ces termes.

Requête qu'il présente à l'Empereur.

„ *Coupatai*, sujet de VÔTRE MAJESTÉ, Président du suprême Tribunal des Rits, & Chef de plusieurs autres Ordres, lui présente cette très-humble requête, avec toute la soumission & le respect que lui & ses Assesseurs doivent avoir pour tous ses commandemens; surtout quand Elle nous fait l'honneur de nous demander nos avis sur les affaires importantes de l'Etat.

„ Nous avons sérieusement examiné ce qui regarde les Européens, lesquels attirez de l'extrémité du monde par la renommée de Vôtre singulière prudence, & par Vos autres grandes qualitez, ont passé cette vaste étendue de mers, qui nous sépare de l'Europe. Depuis qu'ils vivent

„ par-

„ parmi nous , ils méritent nôtre amour & nôtre reconnoissance , par les  
 „ signalez services qu'ils nous ont rendus dans les guerres civiles & étran-  
 „ geres ; par leur application continuelle à composer des livres utiles &  
 „ curieux ; par leur droiture & leur sincere affection pour le bien pu-  
 „ blic.

„ Outre cela ces Européans font fort tranquilles , ils n'excitent point  
 „ de troubles dans nos Provinces ; ils ne font mal à personne , ils ne  
 „ commettent aucune mauvaise action. De plus , leur doctrine n'a rien  
 „ de commun avec les fausses & dangéreuses Sectes de l'Empire ; de for-  
 „ te que leurs maximes ne portent point les esprits à la sédition.

„ Puis donc que nous n'empêchons ni les Lamas de Tartarie , ni les  
 „ Bonzes de la Chine , d'avoir des Temples , & d'y offrir de l'encens à  
 „ leurs Pagodes ; beaucoup moins pouvons-nous défendre aux Européans ,  
 „ qui ne font , ni n'enseignent rien contre les bonnes Loix , d'avoir aussi  
 „ leurs Eglises particulieres , & d'y prêcher publiquement leur Religion.  
 „ Certainement ces deux choses seroient tout-à-fait contraires l'une à  
 „ l'autre , & nous paroîtrions manifestement nous contredire nous  
 „ mêmes.

„ Nous jugeons donc que les Temples dédiés au Seigneur du ciel ,  
 „ en quelque endroit qu'ils se trouvent , doivent être conservés , & qu'on  
 „ peut permettre à tous ceux qui voudront l'honorer , d'entrer dans ses  
 „ Temples , de lui offrir de l'encens , & de lui rendre le culte pratiqué  
 „ jusqu'ici par les Chrétiens , selon leur ancienne coûtume. Ainsi que nul  
 „ n'y puiffé dorénavant former aucune opposition.

„ Cependant nous attendrons là-dessus les ordres de VÔTRE MAJESTE' ;  
 „ afin que nous les puissions communiquer aux Gouverneurs , & aux  
 „ Vicerois tant de *Peking* , que des autres villes des Provinces. Fait l'an  
 „ trente-unieme du règne de *Cang hi* , le troisieme jour du second mois  
 „ de la Lune. Signé , le Président du souverain Tribunal des Rits avec  
 „ ses Assesseurs. Et plus bas , les quatre Ministres d'Etat , nommez *Co-  
 „ lao* , avec leurs Officiers Généraux , & autres Mandarins du premier  
 „ Ordre. ”

L'Empereur ne pût contenir sa joye en recevant cet arrêt ; il le confir-  
 ma sur l'heure le vingt-deuxieme de Mars de l'année 1692. & peu après il  
 le fit publier dans tout l'Empire. Le souverain Tribunal des Rits l'adressa  
 ensuite aux principaux Officiers des Provinces ; & voici en quels termes  
 il s'exprimoit.

„ Vous donc , Vicerois des Provinces , recevez avec un très-profond  
 „ respect cet Edit Impérial ; & dès qu'il sera entre vos mains , lisez-le at-  
 „ tentivement ; estimez-le , & ne manquez pas de l'exécuter ponctuelle-  
 „ ment , selon l'exemple que nous vous en avons donné. De plus , fai-  
 „ tes-en faire des copies , pour le répandre dans tous les lieux de vôtre  
 „ Gouvernement , & nous donnez avis de ce que vous aurez fait en ce  
 „ point. ”

Un Edit si honorable à la Religion , la tira de l'esclavage où elle gé-  
 missoit depuis plus d'un siècle , & la fit triompher , dans tous les lieux ,

CHRISTIA-  
 NISME A  
 LA CHINE.

Edit de  
 l'Empe-  
 reur en fa-  
 veur des  
 Chrétiens.

Les Mis-  
 sionaires  
 vont re-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

mercier l'Empereur.

Avis qu'il leur donne.

où elle avoit été tant de fois persécutée. Les Missionnaires, après avoir remercié Dieu, qu'ils regardoient comme l'auteur de cet ouvrage, se transporterent au Palais, & y témoignèrent leur reconnoissance, avec ces transports naturels de joye, qui expriment beaucoup mieux que les paroles, les vrais sentimens du cœur.

Lorsqu'on annonça à l'Empereur, qu'ils étoient venus pour avoir l'honneur de le remercier. „ Ils ont grande raison, répondit-il; mais avertissez-les d'écrire à leurs freres qui sont dans les Provinces, de ne point trop se prévaloir de cette grace, & de s'en servir avec tant de prudence & de sagesse, que je ne reçoive point de plaintes de la part des „ Mandarins. ”

Cet avis de l'Empereur fait connoître, que ce n'a pas été sans se faire violence, qu'il a approuvé la Religion Chrétienne; & qu'en cela il a sacrifié ses vûës politiques à l'affection qu'il portoit aux Missionnaires: car il avoit intérêt de ménager les Chinois; & il devoit craindre que cette démarche ne leur déplût beaucoup. Mais Dieu, qui tourne le cœur des Rois comme il lui plaît, l'a fait sans doute passer par-dessus toutes les considérations d'intérêt & de politique, pour l'accomplissement de ses desseins éternels.

Grand nombre de Jésuites vont à la Chine.

Cette liberté accordée à la Religion Chrétienne dans un si vaste Empire, où de tout tems les étrangers ont eu tant de peine à pénétrer, causa une grande joye dans tout le monde Chrétien. Une infinité d'excellens sujets se présentèrent pour aller au secours du petit nombre d'Ouvriers, qui, pour parler le langage de l'Ecriture, gémissaient sous le poids du jour & de la chaleur, & étoient bien éloignés de pouvoir suffire au travail immense, qu'offroit un champ si spacieux.

Dans deux voyages que le P. Bouvet & le P. de Fontaney firent en différens tems en France, ils retournerent chacun à la Chine, avec un grand nombre de Jésuites d'un mérite & d'une vertu distinguées, qui depuis ce tems-là, y ont établi & cultivé avec un travail infatigable des Chrétientez très-nombreuses.

Pension que le Roi de France fait aux Missionnaires.

Le feu Roi Louis XIV. plus zélé qu'aucun Prince pour la Foi, non content d'en maintenir la pureté dans ses Etats, songea à l'étendre dans les climats les plus reculez; & dans cette vûë il assigna sur son trésor neuf-mille-deux-cens livres de pension annuelle, pour entretenir vingt Missionnaires Jésuites à la Chine & aux Indes.

Louis XV. qui a succédé au Trône & aux vertus de son auguste Bifauteur, qu'il s'est proposé pour modèle dès le commencement de son règne, a imité le zèle de ce grand Prince pour l'établissement de la Foi, & a continué les mêmes libéralitez aux ministres de l'Evangile, qui la prêchent dans ces contrées infidèles.

On goûtoit déjà la douce espérance de voir bientôt tomber l'Idolâtrie, qu'on attaquoit de toutes parts; & l'on avoit lieu de croire que si la Chine se déclaroit une fois en faveur du Christianisme, son exemple entraîneroit toutes les Nations voisines, qui briseroient comme elle leurs Idoles, & recevraient sans peine le joug de la Foi.

L'Em-

L'Empereur de son côté se livrant au goût naturel qu'il avoit pour les Sciences, reprenoit ses premières études; & les Peres, qui ne sçavoient comment témoigner leur reconnoissance à un Prince, qui venoit de se déclarer si ouvertement le protecteur du Christianisme, redoublèrent leur zèle & leur assiduité. Il se présenta une occasion de donner de nouvelles marques de leur attachement pour sa personne, & elle fût suivie d'une nouvelle faveur du Prince.

CHRISTIANISME A LA CHINE.  
L'Empereur reprend ses études.

L'Empereur fût attaqué d'une fièvre maligne: le P. Gerbillon & le P. Pereyra, qui passioient les nuits au Palais par son ordre, lui donnerent de ces pâtes médicinales que Louis XIV. faisoit distribuer aux pauvres dans toute l'étenduë de son Royaume. Une demie prise de ces pâtes le délivra de la fièvre, & il fût dans une santé parfaite: mais quelques jours après, faute de s'être assujetti à certain régime, il eût quelques acces de fièvre tierce, qui donnerent de l'inquiétude. On fit publier dans *Peking*, que si quelqu'un sçavoit un remede contre la fièvre tierce, il eût à en faire part incessamment; & que ceux qui en étoient attaquez, se rendissent au Palais pour en être guéris.

Tombe malade.

Quatre des plus grands Seigneurs de la Cour, dont étoit le Prince *So Jan*, devoient recevoir les remedes, & assister aux épreuves qu'on en feroit. Il s'en fit de toutes les fortes; & un Bonze se distingua: il fit tirer d'un puits un sceau d'eau fraîche, il en remplit une tasse, il la présenta d'abord au soleil, en élevant ses mains & ses yeux au ciel; puis se tournant vers les quatre parties du monde, il fit cent postures, qui sembloient avoir quelque chose de mystérieux. Après avoir achevé ses cérémonies, il fit avaler cette eau à un Fébricitant, qui attendoit à genoux sa guérison. Ce prétendu remede n'ayant eu nul effet, on regarda le Bonze comme un imposteur.

Les Missionnaires apporterent une livre de Quinquina, qui étoit jusqu'alors inconnu à la Chine: on en fit l'expérience sur trois malades: on le donna à l'un après son accès; à l'autre le jour de l'accès; & au troisieme, le jour qu'il avoit du repos. Dieu bénit le remede; & ces trois malades, qu'on gardoit à vûë dans le Palais, furent guéris dès cette première prise.

On en donna aussitôt avis à l'Empereur: comme il avoit passé la nuit dans de grandes agitations, il se détermina à le prendre. La fièvre fût arrêtée, & sa santé parfaitement rétablie. Ce fût une grande joye au Palais & dans la Capitale, & l'on accabla les Missionnaires de félicitations.

Guéri par les Missionnaires.

L'Empereur dit publiquement, que le P. Gerbillon & le P. Bouvet lui avoient sauvé la vie, & qu'il vouloit récompenser leur zèle. Il se fit apporter le plan de toutes les maisons qui lui appartenoient dans le *Hoang tching*, c'est-à-dire, dans la première enceinte du Palais: il choisit la plus grande & la plus commode, qui appartenoit autrefois au Gouverneur du Prince héritier, dont les biens avoient été confisquez pour un crime digne de mort, & il en fit présent aux deux Peres.

Sa reconnoissance.

Comme elle n'étoit pas propre à leurs usages, le Tribunal des Edifices eût ordre d'y faire les réparations nécessaires: quatre Architectes y furent em-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

ployez, & deux Mandarins présiderent à l'ouvrage. Peu après ayant sçû que les Millionnaires n'avoient point de maisons sans Eglise, il leur accorda la moitié d'un grand terrain vuide, qui joignoit leur maison; faisant marquer en termes exprès dans son ordre, qui fut inséré dans les registres du Palais, qu'il donnoit cet emplacement pour bâtir une Eglise magnifique à l'honneur du souverain Seigneur du ciel.

On bâtit une Eglise dans l'enceinte du Palais.

Non content d'avoir donné ce terrain, il fit distribuer cinquante taëls à chacun des Millionnaires, afin qu'ils pussent contribuer à la construction de cet Edifice: il fournit une partie des matériaux, & nomma des Mandarins pour présider à l'ouvrage.

Quatre années furent employées à bâtir & à orner cette Eglise, une des plus belles & des plus régulières qui soit dans tout l'Orient. Comme elle fait triompher la Religion jusques dans le palais de l'Empereur, il n'est pas hors de propos d'en donner une légère idée.

Description de cette Eglise.

On entre d'abord dans une avant-cour, large de quarante pieds sur cinquante de long: elle est entre deux corps de logis bien proportionnez; ce sont deux grandes salles à la Chinoise. L'une sert aux Congrégations & aux Instructions des Catéchumenes: l'autre sert à recevoir les visites. On a exposé dans celle-ci les portraits du Roi & des Princes de France, du Roi d'Espagne, &c. & on y trouve ces belles gravûres recueillies dans de grands livres, qui font connoître la magnificence de la Cour de France, & que les Chinois considerent avec une extrême curiosité.

Après cette avant-cour vient un grand & large escalier, par lequel on monte dans une grande cour, qui est longue & large de plus de cent pieds, & on y entre par un beau portail. Une grande galerie découverte de dix pieds de large régné tout autour.

C'est au bout de cette cour qu'est bâtie l'Eglise: elle a soixante-quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur, & trente de hauteur. L'intérieur de l'Eglise est composé de deux ordres d'Architecture: chaque ordre a seize demi-colomnes couvertes d'un vernis verd: les piédestaux de l'ordre inférieur sont de marbre: ceux de l'ordre supérieur sont dorez, aussi bien que les chapiteaux, les filets de la corniche, ceux de la frise & de l'architrave. La frise paroît chargée d'ornemens, qui ne sont que peints: les autres membres de tout le couronnement son vernisiez avec des teintes en dégradation selon leurs différentes saillies. L'ordre supérieur est percé de douze grandes fenêtrés en forme d'arc, six de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'Eglise.

Le plafond est tout-à-fait peint: il est divisé en trois parties: le milieu représente un dôme tout ouvert d'une riche architecture: ce sont des colonnes de marbre, qui portent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade. Les colonnes sont elles mêmes enchassées dans une autre balustrade d'un beau dessein, avec des vases de fleurs fort bien placez. On voit au-dessus le Pere Eternel dans les nuës sur un groupe d'AnGES, & tenant le globe du monde en sa main.

On a beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni; ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient droites, comme elles le paroissent.

roissent. Les jours sont si bien ménagés à travers les arcades & les balustrades, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette pièce est de M. Gherardini, Peintre Italien, que le P. Bouvet amena avec lui à la Chine.

Aux deux côtes du Dôme sont deux ovales, dont les peintures sont très-riantes. Le retable est peint de même que le plafond : les côtes du retable sont une continuation de l'architecture de l'Eglise en perspective.

C'étoit un plaisir de voir les Chinois s'avancer, pour visiter cette partie de l'Eglise, qu'ils disoient être derrière l'autel : quand ils y étoient arrivés, ils s'arrêtoient, ils reculoient un peu, ils revenoient sur leurs pas, ils y appliquoient les mains, pour découvrir si véritablement il n'y avoit ni élévations, ni enfoncements.

L'Autel a une juste proportion, & est magnifique, quand il est paré de cette belle argenterie, & de ces somptueux ornemens, dont la libéralité de Louis XIV. a bien voulu l'enrichir.

A peine cette Eglise fût-elle achevée, que les Censeurs de l'Empire, dont les fonctions sont à-peu-près semblables à celles des Censeurs de l'ancienne Rome, représentèrent que l'édifice étoit trop exhaussé, & que c'étoit une infraction manifeste des Loix. *C'est moi qui ai tort*, répondit l'Empereur ; *c'est par mon ordre que les Peres l'ont élevé de la sorte.*

Comme les Censeurs insultoient, & disoient qu'il falloit envoyer un nouvel ordre de l'abaissier : *Que voulez-vous que je fasse*, répartit le Prince : *ces étrangers me rendent tous les jours de très-grands services ; je ne sçais comment les récompenser ; ils refusent les Emplois & les Dignitez ; ils ne veulent point d'argent, il n'y a que leur Religion qui les intéresse ; & c'est par ce seul endroit, que je puis leur faire plaisir : qu'on ne m'en parle plus.*

Ce fût le neuvième de Decembre 1702. qu'on fit l'ouverture de la nouvelle Eglise, & que le P. Grimaldi vint la bénir solennellement. Il étoit accompagné de plusieurs Missionnaires de différentes Nations. Douze Catéchistes en surplis portoient la croix, les chandeliers, l'encensoir, &c. Deux Prêtres avec l'étole & le surplis marchoient à côté de l'Officiant : les autres Missionnaires suivoient deux à deux : & ensuite venoient en foule les Fidèles, que la dévotion avoit attirés de toutes parts.

Après la bénédiction de l'Eglise, tout le monde se prosterna devant l'autel ; les Peres rangés dans le sanctuaire, & tous les Chrétiens dans la nef, frappèrent plusieurs fois la terre du front. La Messe fût ensuite célébrée avec Diacre & Sous-Diacre par le P. Gerbillon : un grand nombre de Fidèles y communierent : le P. Grimaldi fit à la fin de la Messe un discours très-touchant ; & la fête se termina par le Baptême d'une multitude de Catéchumènes. Une quantité incroyable de personnes vinrent voir cet édifice : tous se prosternoient à plusieurs reprises devant l'autel ; & un grand nombre se firent instruire de la Loi Chrétienne, pour se mettre en état de l'embrasser.

Il ne pouvoit y avoir de disposition plus avantageuse à la prédication de l'Evangile ; l'Edit favorable qu'on venoit d'obtenir, & qui donnoit toute liberté aux peuples de s'y soumettre ; un grand nombre d'Ouvriers Evangéliques pleins de vertu & de zèle, qui étoient entrez dans l'Empire ;

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Réprésentations des Censeurs touchant cette Eglise.

Réponse de l'Empereur.

Ouverture de la nouvelle Eglise.

Belles espérances pour la propagation de la Foi.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

re ; la protection ouverte, dont l'Empereur honoroit constamment les Missionnaires ; le Temple du vrai Dieu élevé jusques dans l'enceinte même de son palais ; tout cela donnoit lieu d'espérer que la semence Evangélique, jetée dans un champ si fertile, alloit fructifier au centuple.

Contestations entre les Missionnaires.

Mais les contestations qui s'éleverent entre les Missionnaires, nuisirent peut-être plus à la propagation de la Foi, que les persécutions précédentes : une bonne partie d'un tems si précieux, qui devoit être consacré à la conversion des Infidèles, fût employé par les uns, à attaquer, & par les autres, à se défendre. Je ne toucherai cet article que légèrement, & autant qu'il convient à mon sujet ; parce que le détail de tout ce qui se passa pendant vingt ans que durèrent ces disputes, demande à être traité dans une Histoire complete de l'Eglise de la Chine.

A quel sujet.

Ces contestations rouloient sur la signification de quelques mots Chinois, & sur l'esprit dans lequel se faisoient certaines cérémonies ; les uns disant qu'elles étoient d'institution purement civile, & les autres prétendant qu'elles étoient superstitieuses. Il s'agissoit de sçavoir 1<sup>o</sup>. Si par les mots *Tien & Chang ti*, les Chinois n'entendent que le ciel matériel ; ou s'ils entendent le Seigneur du ciel ? 2<sup>o</sup>. Si dans ces usages & dans ces cérémonies, dont les Chinois sont fort entêtés, & qu'ils regardent comme la base de leur gouvernement politique, celles qu'ils observent à l'égard des défunts, ou à l'égard du Philosophe Confucius, que les Lettrez regardent comme leur Maître, sont des observances religieuses, ou civiles ; des sacrifices, ou des usages politiques ?

Sentimens des Jésuites la-dessus.

Il y avoit quelques-unes de ces cérémonies, qui ne paroissent pas exemptes de superstition, dont il étoit plus aisé de se dispenser, & qui de tout tems avoient été interdites aux Néophytes. Mais il y en avoit d'autres qui ne paroissent que comme une marque extérieure de respect, par laquelle on rendoit aux parens après leur mort, les mêmes honneurs qu'on leur avoit rendus pendant leur vie. C'est ce que pensoit le P. Ricci, qui est regardé comme l'Apôtre de la Chine.

Ce Pere, qui avoit acquis une parfaite connoissance de la doctrine Chinoise, par la longue étude qu'il avoit faite de leurs Livres, & par le commerce qu'il avoit eu avec les plus habiles Lettrez, jugea que la pratique de certaines cérémonies pouvoit être tolérée ; parce que dans leur première institution, & dans l'intention des Chinois éclairés, desquelles il instruisoit soigneusement les Néophytes, elles étoient purement civiles. La plupart des Jésuites & des autres Missionnaires, furent de son sentiment, & s'y conformerent dans la pratique.

Les deux partis disputent à Rome.

Quelques Peres Dominicains furent d'un sentiment contraire à celui des Jésuites, des autres Missionnaires, & même de leurs confreres. Le P. Moralez, de leur part ; & ensuite de l'autre part le P. Martini, Jésuite, se transporterent à Rome, pour avoir sur cela un règlement, qui rendit la conduite des Missionnaires uniforme.

Première décision en faveur des Dominicains.

Le premier représenta ces cérémonies comme de vrais sacrifices ; & les lieux où on les pratiquoit, comme de véritables Temples. La réponse de la Congrégation fût conforme à l'exposé de ce Dominicain. Il ne faut

faut qu'être instruit des premiers élémens de la Foi, pour connoître qu'il n'est pas permis d'ériger des Temples, ni d'offrir des sacrifices à un Philosophe, ou aux ancêtres. Ce doute du P. Moralez ne demandoit pas qu'il fit un si long voyage pour en être éclairci.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le second exposé, que dans ces cérémonies rien n'appartenoit à la Religion, ni par rapport à leur institution, ni par rapport à l'intention des nouveaux Chrétiens qui les pratiquoient; qu'il n'y avoit ni sacrificateur, ni ministre de Secte idolâtre; qu'on n'y voyoit que des Philosophes & des Etudians, qui venoient reconnoître le Docteur de la Nation pour leur Maître; que l'endroit où l'on honore les défunts, est une salle, & non pas un Temple; que les Chinois n'attribuent aucune divinité, ni à Confucius, ni aux ames des morts; qu'ils ne leur demandent rien, & qu'ils n'espèrent rien d'eux; & que par conséquent ce n'étoit pas un culte religieux, mais un culte civil qu'ils rendoient.

Représentations & ultérieure décision en faveur des Jésuites.

Sur cet exposé, la Congrégation donna un Décret, qui fût approuvé par Alexandre VII. & qui portoit, que le retranchement de ces cérémonies politiques pouvant être un obstacle invincible à la conversion d'un grand Empire infiniment jaloux de ses usages, il étoit de la prudence & de la charité de les tolérer.

Ce Décret porté à la Chine, y rétablit la tranquillité: elle fût affermie par les conférences que les Missionnaires eurent à *Canton*, où ils se trouverent presque tous réunis dans le tems de la persécution générale, qu'on les exila dans cette ville. Ils s'assemblerent souvent; & après avoir bien délibéré sur les articles contestez, & approfondi les raisons de part & d'autre; ils convinrent tous, qu'il étoit nécessaire de permettre ces cérémonies.

Cérémonies Chinoises tolérées.

Il n'y eût pas jusqu'au P. Navarrete, Dominicain, qui se rangea à l'avis commun, & qui en passa sa déclaration. Après quoi les Provinciaux de l'Ordre de Saint Dominique, défendirent à leurs inférieurs, de rien inférer sur ce sujet dans leurs livres, qui fût contraire au sentiment des Jésuites. Il est vrai que ce Pere changea d'avis, quand il fût retourné en Europe, où il acquit apparemment de nouvelles connoissances qu'il n'avoit pas eues à la Chine.

Tout devint tranquille; & les Missionnaires n'ayant plus qu'un même langage, travaillèrent de concert à établir la Foi: mais ce calme ne dura que jusques vers la fin de l'année 1684. que Messieurs du Séminaire des Missions étrangères établis à Paris, parurent à la Chine; où, dès leur arrivée ils eurent fort à se louer des Jésuites, qui employèrent plus d'une fois en leur faveur, le crédit qu'ils avoient à la Cour.

Arrivée de nouveaux Missionnaires François.

Dès qu'ils commencerent à bégayer la Langue Chinoise, qui est, comme l'on sçait, de toutes les Langues la plus difficile, & la plus étendue, ils jugerent que le P. Ricci, & les autres Missionnaires Jésuites, n'avoient pas bien pris le sens des Livres Classiques; quoiqu'ils vissent que leurs ouvrages étoient applaudis des plus sçavans Lettrez de la Chine, & qu'ils fussent forcez d'avoüer eux-mêmes, qu'une si grande habileté dans la Langue Chinoise, étoit le fruit d'une étude très-longue & très-épineuse,

Querelle qu'ils font aux Jésuites.

&

CHRISTIANISME A LA CHINE.

& d'un commerce assidu avec les Lettrez : c'est le témoignage qu'ils ne purent s'empêcher de rendre, aussibien que le Pere Navarrete, dont j'ai déjà parlé.

„ Les livres composez en Chinois par les Peres de la Compagnie ”, disoit ce Pere dans l'ouvrage même où il se déchaîne le plus contre les Jésuites, “ me paroissent non seulement bien, mais très-bien faits; j'en „ loüe le travail; j'en admire l'érudition, & j'ai pour eux une reconnois- „ sance très-sincere, de ce que, sans aucune peine de nôtre part, nous „ autres Franciscains & Dominicains, nous y trouvons de quoi profiter, „ dans les occasions où nous en avons besoin. ”

Mandement d'un Vicaire Apostolique la-dessus.

Il y a apparence que ces Messieurs nouvellement venus à la Chine, en profiterent autant que ces Religieux, beaucoup plus anciens qu'eux dans l'Empire : aussi n'éclaterent-ils qu'en l'année 1693. Ce fût en ce tems-là, que M. Maigrot, simple Vicaire Apostolique dans la Province de *Fokien*, fit un Mandement, dans lequel il décida que ces mots *Tien*, & *Chang ti* ne signifient que le ciel matériel; & condamna les cérémonies & les usages, que le Siège Apostolique avoit permis & autorisez.

Le Pape sollicité contre les Jésuites.

Mais comme M. Maigrot vit bien que son Ordonnance souffriroit de la contradiction de la part de presque tous les Missionnaires; & que d'ailleurs il l'avoit publiée dans un tems où sa juridiction étoit fort douteuse, le Pape ayant créé deux nouveaux Evêques titulaires de la Chine, nommez par le Roi de Portugal, & les Bulles d'Erection y ayant été publiées, il députa M. Charmot à Rome, qui présenta dès l'année 1696. au Pape; & ensuite au mois de Mars de l'année 1697. à la Congrégation du S. Office, un mémoire pour la défense du Mandement, auquel il joignit une requête, pour demander un nouveau réglément sur les cérémonies. Néanmoins il n'y eût de Congrégation établie pour l'examen de cette affaire, qu'en l'année 1699.

Comme on avoit eu soin de cacher aux Jésuites ce qui se tramoit contre eux, ils n'en furent informez que vers la mi-October de cette même année, qu'on leur communiqua l'écrit de M. Charmot. Ils témoignèrent par un mémorial, l'horreur qu'ils avoient de çè qui étoit énoncé dans l'exposé: & ils ajoutèrent qu'il n'y avoit point à balancer sur la condamnation des cérémonies, si l'exposé étoit véritable: mais c'étoit l'état de la question. M. Charmot avoit eu le tems de s'unir à tous les ennemis déclarez ou secrets des Jésuites, pour attaquer plus vivement ces Peres, & leur porter de plus rudes coups.

Ligue qui se forme contre eux.

Ce fût alors comme une ligue générale d'un parti puissant & animé, qui mit tout en œuvre; pour jeter leur Compagnie dans un décri universel. On sçait l'orage qui s'éleva contre elle en France en l'année mil-sept-cens, tandis qu'on agissoit fortement à Rome. On a sçû par les lettres des chefs de ce parti, que leurs conseils régloient la conduite de M. Charmot; qu'ils l'aidoient à dresser les écrits, soit Italiens ou Latins, qu'il présentoit au Saint Office; qu'ils prirent même l'allarme, sur ce que les Supérieurs du Séminaire de Paris ne le soutenoient pas, & songeoient à le rappeler; qu'ils employèrent leur crédit, & celui de leurs amis, au-  
près

près de Madame la Marquise de \*\*\* & de trois autres personnes de confiance & d'autorité, bien capables de *mettre le cœur au ventre* de ses Supérieurs, car c'est ainsi qu'ils s'exprimoient, & de les porter à intervenir dans cette cause.

En effet en la même année 1700. parût la lettre écrite au Pape, au nom du Séminaire des Missions étrangères de Paris, qui contenoit comme le précis de ce qu'un Ministre Protestant, & l'Auteur du sixieme Tome de la Morale-pratique, ont dit de plus injurieux contre cette Compagnie. Ce fût-là comme le signal de la guerre, qui lui fût déclarée. Toute l'Europe fût bientôt inondée d'un déluge d'écrits, qui faisoient voir qu'on en vouloit bien moins aux cérémonies de la Chine, qu'à la personne de ces Peres : on les y traitoit ouvertement de fauteurs de superstitions & d'idolâtrie, comme s'il eût été manifeste que ces cérémonies étoient mauvaises, ou qu'ils eussent été les seuls à croire qu'elles pouvoient être tolérées.

Il n'y eût pas jusqu'aux Livres Divins, qu'on employa à déchirer leur réputation; & l'on vit un Pseaume paraphrasé en stile dévot, où l'on mêloit pieusement aux saintes paroles du Roi Prophete, la satire la plus mordante, & les plus sanglantes invectives.

Ces Peres ne s'oublieroient point en cette occasion : ils firent face à tant d'adversaires, qui les attaquoient de toutes parts; & ils réfuterent leurs injures & leurs calomnies, par un grand nombre d'écrits modérez, où ils déclaroient, 1°. Qu'ils ne s'intéressoient qu'aux cérémonies qui avoient été permises par Alexandre VII. & que la plupart des Missionnaires ont jugé devoir être tolérées, parce qu'ils n'y voyoient rien de superstitieux; & que prétendre les abolir, c'étoit fermer la porte de cet Empire à tous les Missionnaires. 2°. Que leurs Adversaires avoient démenti leurs écrits par leur propre conduite; & qu'en particulier M. Maigrot avoit agi autrement à la Chine, qu'il ne parloit en Europe; que ce Prélat & Messieurs ses confreres avoient employé *Tien & Chang ti*, pour signifier le Dieu du ciel; & que ces cérémonies qu'il traitoit de superstitieuses, il les avoit autorisées, en les pratiquant lui-même.

Enfin ils forcerent M. Charmot, Agent de M. Maigrot à Rome, à avouer en termes formels, que Confucius & les ancêtres ne sont point honorez comme des Divinitez par les Lettrez de la Chine., C'est, dit „ M. Charmot, imputer au Révérendissime Seigneur Maigrot, & à moi, „ des choses fausses & absurdes, pour nous insulter : jamais nous n'avons „ dit que Confucius & les ancêtres fussent honorez par les Lettrez de „ la Chine comme des Divinitez (a).,,

Toutes ces disputes, qu'on sembloit porter plutôt au Tribunal du Public, qu'à celui du S. Siège, durèrent plusieurs années, & ne furent point apaisées ni par le Décret de 1704. qui déclaroit les cérémonies superstitieuses, telles qu'elles étoient exposées par Messieurs des Missions étrangères,

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Ecrits qu'on publie pour les décrier.

Réponse des Jésuites.

Déclaration de leurs Adversaires.

Patriarche envoyé à la Chine.

(a) Res falsas & absurdas mihi ac Reverendissimo Domino Maigrot affingunt, ut nobis insultent... Nusquam diximus Confucium à Sinis Litteratis ut Deum, Majores ut Numina coli.

CHRISTIANISME A LA CHINE,

res ; & qui , sans prononcer sur la vérité de ces exposer, défendoit de traiter de fauteurs d'idolâtrie , ceux qui en avoient permis l'usage ; ni par l'arrivée de M. de Tournon à la Chine, qui y avoit été envoyé en qualité de Patriarche des Indes , & de Légat Apostolique ; ni par le Mandement de ce Patriarche , qu'il publia à *Nan king* , & de l'exécution duquel des Evêques & des Religieux de différens Ordres , interjetterent appel au S. Siège , dans la persuasion où ils étoient , que ce Mandement entraîneroit la ruine entiere de la Religion dans ce vaste Empire.

Admis à l'audience de l'Empereur.

Je n'entrerai point dans le détail de tout ce qui se passa durant le séjour que ce Prélat fit à la Chine. On eût d'abord beaucoup de peine à obtenir de l'Empereur la permission qu'il demandoit de se rendre à la Capitale. Les Jésuites de *Peking* furent refusez jusqu'à deux fois , & ce ne fût qu'après des instances réitérées , que ce Prince l'accorda. Il fût admis à l'audience de Sa Majesté , & y reçut des honneurs extraordinaires.

Rélégué à *Macao*.

Il n'est pas permis de douter de la droiture des intentions , ni de l'ardeur du zèle , qui animoit le Légat Apostolique ; mais il étoit peu instruit des coûtumes de cet Empire. Il n'y a point de Nations , même en Europe , les plus soumises au S. Siège , avec lesquelles il n'y ait des ménagemens à garder , par rapport à leurs mœurs , & à la forme de leur Gouvernement. La Nation Chinoise est celle qui en demande davantage , & par le mépris naturel qu'elle a pour les étrangers , & par ses usages si différens de ceux d'Europe. Messieurs des Missions étrangères , auxquels le Légat avoit donné toute sa confiance , auroient dû l'en informer ; & faute de l'avoir fait , il s'engagea dans des démarches , qui irritèrent l'Empereur à un tel point , qu'il le fit conduire à *Macao* , avec ordre de l'y garder à vuë , jusqu'au retour des PP. Barros & Bauvolier , que ce Prince avoit envoyez en Europe.

Il y meurt.

C'est-là qu'il fût honoré de la Pourpre Romaine ; mais il ne jouït pas longtems de cet honneur. Il fût attaqué plus violemment d'une maladie , dont il avoit déjà pensé mourir à *Ponticheri* , & ensuite à *Nan king* , par où il passa pour se rendre à la Cour de l'Empereur , & que M. Borghesi , son Médecin , assûra être le scorbut : ses douleurs , qui augmentèrent chaque jour , l'obligerent de garder le lit , & enfin l'emporterent le 8. Juin de l'année 1710. Il mourut âgé de 41. ans , cinq mois , & dix-huit jours.

Sa conduite approuvée à Rome.

Soit qu'on ne fût pas persuadé à Rome , du danger que couroit la Religion à la Chine , en abolissant les cérémonies , soit que le Légat eût été autorisé par des instructions secretes , à publier son Mandement ; le Pape parût l'approuver , en se contentant de le rapporter à son Décret fait en 1704. & publié en 1708.

Les Jésuites n'avoient pas plus d'intérêt dans cette affaire , que les autres Missionnaires , qui étoient convaincus que tout le Gouvernement de la Chine étant appuyé sur certains usages , dont plusieurs leur paroïssent exemptés de superstition ; vouloir abolir ces usages , c'étoit irriter toute la Nation , & lui rendre la Religion Chrétienne infiniment odieuse : mais ils parurent davantage ; parce qu'étant attaquez personnellement , ils furent obligez de se defendre.

On

On leur fit un nouveau crime de la nécessité, où ils se trouvoient, de repousser les traits qu'on leur portoit. Leurs Adversaires firent passer l'Apologie de leur conduite pour un défaut de soumission, & ils publièrent par-tout, que ces Peres, qui se vantent d'une aveugle obéissance aux Décrets des Papes, s'en écartent plus que les autres, lorsque ces Décrets ne sont pas de leur goût.

C'est ce qui fit qu'en l'année 1711. l'Assemblée des Procureurs de chaque Province se tenant à Rome, le P. Général, à la tête de cette Assemblée, présenta au Pape une déclaration, par laquelle, prosterné aux pieds de Sa Sainteté, & à la face de toute l'Eglise, il faisoit profession en son nom, & au nom de toute la Compagnie, d'un service très-constant, d'une soumission très-respectueuse, & d'une obéissance aveugle à recevoir & à exécuter tout ce qui aura été décidé & ordonné par le même S. Siège Apostolique, & en particulier les décisions sur les cérémonies Chinoïses, promettant de les observer à la lettre, & inviolablement sans aucune contradiction, tergiversation, ni délai; & déclarant que c'est-là le langage de toute la Compagnie, que c'est-là son esprit, & qu'il fera toujours tel, comme en effet il l'a été jusqu'ici. Sa Sainteté reçût cette déclaration avec une bonté singulière, & accorda au P. Général la permission de la rendre publique.

Enfin en l'année 1715. le Pape publia un précepte Apostolique, par lequel il ordonna de se servir, pour exprimer le vrai Dieu, du mot *Tien tchu*, qui veut dire le Seigneur du ciel, lequel étoit depuis longtems en usage parmi les Missionnaires; & ensuite il prescrivit la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des cérémonies; celles qu'il falloit défendre aux Chrétiens, & celles qu'on pouvoit permettre, si elles étoient renfermées dans les bornes des cérémonies civiles & politiques: & pour sçavoir quelles étoient ces cérémonies permises, & avec quelle précaution elles pouvoient être tolérées; il vouloit qu'on s'en rapportât au jugement tant du Commissaire & Visiteur Général du S. Siège, qui seroit pour lors dans la Chine, ou de celui qui tiendrait sa place, que des Evêques & de Vicaires Apostoliques de ce pays-là.

Le Précepte Apostolique fût envoyé à M. l'Evêque de *Peking*, pour être communiqué à tous les Missionnaires; ce qui fût exécuté en l'année 1716. mais comme il restoit toujours du doute, & que les avis étoient différens, les uns croyant permis par Sa Sainteté ce que d'autres croyoient être défendu, ils s'adressèrent aux Evêques & aux Vicaires Apostoliques, ainsi que portoit le précepte, afin qu'ils déterminassent en détail ce qu'il falloit ou permettre, ou défendre, & qu'il y eût uniformité de conduite.

Ceux-ci n'osèrent décider, de crainte ou que l'excommunication ne fût encouruë, s'ils usoient de trop d'indulgence; ou que la Mission ne fût absolument détruite, s'ils prononçoient avec trop de rigueur. Ils se déterminèrent à attendre les instructions qu'on espéroit encore de la part du S. Pere, afin d'agir plus sûrement selon ses intentions.

Cependant les doutes & les difficultés des Missionnaires furent envoyez à Rome; & Sa Sainteté, après les avoir examinés, prit la résolution de faire

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Déclaration du P. Général au Pape.

Règlement du S. Siège pour terminer cette dispute.

Doutes que l'on a à la Chine sur la conduite à tenir.

Légat envoyé à la Chine.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

faire partir pour la Chine un nouveau Légat Apostolique, en le chargeant d'une instruction qui contenoit les adouciffemens & les permissions, qu'elle accordoit aux Chrétiens, par rapport aux usages de leur pays; & les précautions qu'on devoit prendre, afin que dans ces usages, il ne se gliffât rien de contraire à la pureté & à la sainteté de nôtre Religion.

Part pour la Cour sans permission de l'Empereur.

Le choix du S. Pere tomba sur M. Charles Ambroise Mezzabarba, qu'il fit Patriarche d'Alexandrie, & qui arriva à la Chine en l'année 1720. Il seroit trop long de décrire ce qui se passa durant sa Légation, qui fût prudente & mesurée. Je dirai seulement qu'elle fût d'abord un peu traversée. Dès que Monseigneur le Légat fût arrivé à *Canton*, on ne manqua pas d'en informer l'Empereur. Le P. Laureati, Jésuite, agit si fortement auprès du *Tsong tou*, en lui représentant que Son Excellence n'avoit que des choses agréables à dire à l'Empereur, & des présens à lui faire de la part du Pape, qu'il le fit partir pour *Peking*, sans en avoir reçu l'ordre de Sa Majesté.

Est arrêté en chemin.

Mais ce Mandarin fût comme frappé d'un coup de foudre, lorsqu'après le départ du Légat, il reçût un ordre de l'Empereur, qui lui prescrivait de ne point permettre à son Excellence d'aller à la Cour, qu'elle n'eût déclaré le véritable motif de sa Légation. Sa Majesté ayant appris qu'on l'avoit laissé partir sans attendre sa réponse, donna ordre d'arrêter son Excellence à quelques lieues de *Peking*, sans lui permettre d'aller plus avant.

Motifs de sa Légation.

Cet ordre fût donné à quatre Mandarins, qu'elle envoya au-devant de M. le Légat, & qui le joignirent en un lieu nommé *Teou li ho*. Ces Mandarins ayant exécuté les ordres de l'Empereur, Son Excellence leur répondit, que le Pape l'envoyoit pour s'informer de la santé de Sa Majesté, pour la remercier de la protection dont elle honoroit les Missionnaires, & pour la prier de lui accorder deux grandes faveurs: la première, de lui permettre de demeurer à la Chine en qualité de Supérieur des Missionnaires; & la seconde, de permettre aux Chinois Chrétiens, de se conformer aux décisions du Pape sur les cérémonies de l'Empire.

Reçoit ordre de se retirer avec tous les Missionnaires.

Cette réponse du Légat ayant été portée à l'Empereur, il fit dire à M. le Légat, que les Décrets du Pape étant incompatibles avec les usages de son Empire, la Religion Chrétienne n'y pouvoit plus subsister; qu'ainsi il eût à retourner sur ses pas, à se rendre incessamment à *Canton* avec ses présens, & à emmener avec lui tous les Missionnaires, à la réserve de ceux, qui, à cause de leur âge & de leurs infirmités, n'étoient plus en état d'entreprendre un si long voyage; qu'il permettoit à ceux-ci de vivre à la Chine selon leurs coutumes; mais qu'il ne leur laisseroit jamais la liberté de publier leur Loi, & de troubler son Empire.

Conduite du Légat en cette occasion.

Cet ordre consterna M. le Légat: il eût recours aux larmes & aux prières. Infortuné que je suis, s'écria-t-il, je serai venu de neuf-mille lieues par ordre du souverain Pontife, & je n'aurai pas l'honneur de voir Sa Majesté, ni de faire passer jusqu'à elle le Bref du Pape? „

Sur cela il pria les Mandarins de porter ce Bref à Sa Majesté, de l'engager à y jeter les yeux, & il leur donna en même-tems un autre papier, qui contenoit les permissions que le Pape accordoit, & qui adoucissoient la rigueur de ses Décrets. „ J'espère, ajoûta-t-il, que ces deux pieces ap-

„ pai-

„ païseront l'esprit de Sa Majesté. Je suis Légat du Pape, il ne m'est pas  
 „ permis de passer les ordres qu'il m'a confiés : ce que je puis dire, c'est  
 „ que je me conformerai en tout ce que je pourrai, aux intentions de  
 „ Sa Majesté, & que je permettrai tout ce que je pourrai permettre. Si  
 „ mes pouvoirs ne sont pas suffisans, j'aurai soin d'en informer Sa Sainte-  
 „ té, & de lui rendre un compte fidèle de toutes choses.”

Le même jour l'Empereur fût informé de la réponse de M. le Légat,  
 & lui permit enfin de se rendre à *Peking*, où il le reçût avec distinction:  
 il le combla d'honneurs dans plusieurs audiences qu'il lui donna.

Sans entrer dans le détail de ce qui se passa dans ces audiences, il pa-  
 rût enfin que l'Empereur n'étoit pas satisfait. Il dit à M. le Légat, qu'il  
 ne l'admettroit plus désormais en sa présence, & qu'il lui donneroit ses  
 ordres par écrit: de plus, qu'il alloit tirer des Archives du Palais les Ac-  
 tes, & tout ce qui s'est passé entre les Légats du Pape & lui sur les Rits  
 Chinois, depuis *To lo*, c'est à dire, Monseigneur le Cardinal de Tour-  
 non, jusqu'au jour présent; qu'il en feroit composer un Manifeste en trois  
 Langues, pour être envoyé dans tous les Royaumes du monde; & que  
 l'Ambassadeur Moscovite, qui étoit actuellement à sa Cour, le répand-  
 roit, comme il le lui avoit promis, dans toute l'Europe. „ Je ne veux  
 „ pas juger moi-même ce différend, ajoûta l'Empereur, je veux m'en  
 „ rapporter au jugement que les Européens en porteront.”

Ensuite l'Eunuque de la présence jettant les yeux sur le Mandarin *Li  
 ping tchong*, & sur le P. Joseph Pereyra, Jésuite, interprète de Son Ex-  
 cellence, leur dit de la part de l'Empereur, que l'un & l'autre méritoient  
 la mort, pour avoir trompé Sa Majesté, & lui avoir rapporté que Mon-  
 seigneur le Légat n'avoit rien que d'agréable à lui dire.

Ces ordres jetterent M. le Légat & tous les Missionnaires dans un abat-  
 tement & dans une consternation qui ne se peuvent exprimer: ils ne sça-  
 voient quel parti prendre. Enfin il se détermina à envoyer un placet à  
 l'Empereur, par lequel il supplioit Sa Majesté de pardonner aux Euro-  
 péens, & de suspendre la publication de son Manifeste, jusqu'à ce qu'il  
 eût rendu au Pape un compte exact de tout ce que Sa Majesté lui avoit  
 dit, ou lui avoit fait dire par les Mandarins; sur quoi l'Empereur fit  
 dresser un écrit, qui contenoit en abrégé tout ce que Sa Majesté avoit  
 fait depuis l'arrivée de M. le Légat, & surtout les ordres qu'elle avoit  
 portez.

Tous les Européens furent assembles pour en faire une traduction La-  
 tine, & attester qu'elle étoit fidèle. On nomma deux personnes de la  
 suite de Son Excellence pour porter cet écrit à Rome. Quelques jours  
 après M. le Légat crût qu'il étoit plus à propos qu'il y allât en personne,  
 parce qu'il y avoit à craindre qu'on ne crût pas ses députez, au lieu qu'in-  
 failliblement on ajoûteroit foi à ce qu'il diroit: sa proposition plût fort à  
 l'Empereur, qui l'approuva, & consentit qu'il partît. Le jour du départ  
 fût déterminé: Sa Majesté lui donna son audience de congé de la manière  
 la plus gracieuse, en lui prenant la main à la manière Tartare, & ajoû-  
 tant à plusieurs autres marques d'amitié ces paroles: Allez le plus promp-

CHRISTIA-  
 NISME A  
 LA CHINE.

Obtient la  
 permission  
 de venir à  
*Peking*.

Mécon-  
 tentement  
 de l'Empe-  
 reur.

Fait dres-  
 ser un écrit  
 pour être  
 porté à  
 Rome.

Accorde  
 au Légat  
 son au-  
 dience de  
 congé.

CHRISTIANISME A LA CHINE. „ tement que vous pourrez , je vous attends au plus tard dans trois „ ans, &c. ”

Son Excellence répondit qu'elle alloit partir incessamment ; qu'elle laisseroit les choses dans l'état où elles étoient , & que le plutôt qu'il lui seroit possible, elle reviendroit à la Chine, & auroit l'honneur de se présenter devant Sa Majesté.

Ordonnance faite par le Légat avant son départ.

Cette promesse de M. le Légat ayant un peu apaisé l'Empereur, il prit congé de Sa Majesté, & il fût conduit à *Canton*, où il ne demeura que quatre ou cinq jours, & de-là à *Macao*, avec tous les honneurs dûs à sa personne & à sa dignité. Il ne s'embarqua néanmoins qu'au commencement de l'année 1722. Mais avant son départ il fit une Ordonnance, qui servit d'instruction à tous les Missionnaires, & par laquelle, sans rien changer aux Décrets précédens, dont il recommandoit l'exacte observance, il prescrivoit en détail les cérémonies & les usages qui pourroient se permettre; il y ajoûtoit quelques interprétations propres à éclaircir les doutes, & les précautions qui devoient se garder, pour en éloigner tout ce qui seroit capable de blesser la pureté de la Religion; avec défense, sous peine d'excommunication, de traduire en Langue Chinoise ou Tartare ladite Ordonnance, & d'en faire part à d'autres qu'aux Missionnaires.

Mort de l'Empereur *Cang hi*.

M. le Légat revint heureusement en Europe. Dans la suite la mort de l'Empereur de la Chine le dispensa de ce long & pénible voyage.

Les Missionnaires, que ce grand Prince avoit constamment protégés, furent infiniment touchés de cette perte. Les peuples qu'il avoit gouvernés si longtems avec tant de sagesse & de modération, le pleurerent comme leur pere; & ce fût un deuil universel dans tout l'Empire.

Eloge de ce Prince.

Aussi est-il vrai de dire que ce Prince possédoit souverainement l'art de régner, & qu'il réunissoit en lui toutes les qualitez qui font l'honnête homme, & le grand Monarque. Son port, sa taille, les traits de son visage, certain air de majesté, tempéré de bonté & de douceur, inspiroient d'abord l'amour & le respect pour sa personne, & annonçoient dès la première vûe le Maître d'un des plus grands Empires de l'Univers.

Les qualitez de son ame le rendoient beaucoup plus respectable. Il avoit un génie vaste, élevé, & d'une pénétration que le déguisement ou la dissimulation ne purent jamais surprendre; une mémoire heureuse & fidèle; une fermeté d'ame à l'épreuve des événemens; un sens droit, & un jugement solide, qui, dans les affaires douteuses, le fixa toujours au parti le plus sage. Toujours égal & maître de lui-même, il ne donna jamais à entrevoir ses vûes ni ses desseins, & il eût l'art de se rendre impénétrable aux yeux les plus perçans. Capable de former de grandes entreprises, il ne fût pas moins habile à les conduire & à les terminer.

Loin de se réposer sur des favoris, ou sur des Ministres du gouvernement de ses vastes Etats, il prenoit connoissance de tout, & régloit tout par lui-même.

Avec

Avec cette autorité suprême & absoluë, qu'il exerçoit sur des peuples soumis, & presqu'idolâtres de leur Prince, il ne perdit point de vûë l'équité & la justice, n'usant de son autorité que dépendamment des Loix; & dans la distribution des Emplois & des Dignitez, n'ayant presque jamais d'égard qu'à la probité & au mérite.

Tendre envers ses sujets, on le vit souvent dans des calamitez publiques, compatir à leur misère, en se privant de tout divertissement, en remettant à des Provinces entieres le tribut annuel, qui montoit quelquefois à trente ou quarante millions, en ouvrant les gréniers publics, & fournissant libéralement aux besoins d'un grand peuple affligé. Il se regarda toujours comme le pere de son peuple; & cette idée qu'il se forma presqu'aussitôt qu'il monta sur le Trône, le rendit affable & populaire: c'est ce qu'on remarquoit, surtout lorsqu'il faisoit la visite des Provinces: les Grands de sa Cour étoient surpris de voir avec quelle bonté il permettoit à la plus vile populace de l'approcher, & de lui porter ses plaintes.

Quoique la puissance & les richesses d'un Empereur de la Chine soient presque immenses; il étoit frugal dans ses repas, & éloigné de tout luxe pour sa personne: mais aussi il devenoit magnifique dans les dépenses de l'Etat, & libéral jusqu'à la prodigalité, lorsqu'il s'agissoit de l'utilité publique, & des besoins de l'Empire.

La molesse, qui régné dans les Cours des Princes Asiaticques, ne fût jamais de son goût. Loin des délices de son palais, il passoit certain tems de l'année dans les montagnes de Tartarie: là, presque toujours à cheval, il s'exerçoit dans ces longues & pénibles chasses, qui endurcissent à la fatigue, sans néanmoins rien relâcher de son application ordinaire aux affaires de l'Etat, tenant ses Conseils sous une tente, & déroband jusqu'à son sommeil, le tems nécessaire pour écouter ses Ministres, & donner ses ordres.

Partagé entre tant de soins différens, il trouva encore le loisir de cultiver les Sciences & les beaux Arts: on peut dire même que ce fût sa passion favorite; & il est vraisemblable qu'il s'y appliqua autant par politique que par goût, ayant à gouverner une Nation, où ce n'est que par les Lettres qu'on parvient aux honneurs & aux emplois.

Quelque habile qu'il fût dans tous les genres de Littérature Chinoise, il n'eût pas plutôt connoissance de nos Sciences & de nos Arts d'Europe, qu'il voulut les étudier & les approfondir: la Géometrie, la Physique, l'Astronomie, la Médecine, l'Anatomie, furent successivement l'objet de son application & la matière de ses études.

Ce fût cet amour des Sciences, qui donna aux Missionnaires ce libre accès auprès de sa personne, lequel ne s'accorde ni aux Grands de l'Empire, ni même aux Princes de son sang.

Dans ces fréquens entretiens, où ce grand Prince sembloit oublier la majesté du Trône, pour se familiariser avec les Missionnaires, le discours tomba souvent sur les véritez du Christianisme. Instruit de nôtre sainte Religion, il l'estima, il en goûta la Morale & les maximes,  
il

CHRISTIA-  
NISME A  
LA CHINE.

il en fit souvent des éloges en présence de toute sa Cour, il en protégea les ministres par un Edit public, il en permit le libre exercice dans son Empire, il donna même quelque lueur d'espérance qu'il pourroit l'embrasser.

Heureux, si son cœur eût été aussi docile que son esprit fût éclairé; & s'il eût scû rompre les liens formez depuis longtems, ou par la politique, ou par les passions, qui l'ont retenu jusqu'à sa mort dans l'infidélité.

Cause de  
sa mort.

Elle arriva le 20. Decembre de l'année 1722. Il étoit allé au parc de *Haï tse*, accompagné de ses Tartars, pour y prendre le divertissement de la chasse du tigre. Le froid le saisit, & se sentant frappé, il ordonna tout-à-coup qu'on retournât à *Tchang tchun yuen* (a). Un tel ordre, auquel on ne devoit pas s'attendre, étonna d'abord toute sa suite: mais on apprit bientôt le sujet d'un retour si subit. Son sang s'étoit coagulé, & quelques remedes qu'on lui donnât, on ne pût le soulager. Il se vit mourir; & le jour même qu'il mourut, en présence de *Long co to* son proche parent, & Gouverneur de *Peking*, il fit approcher de son lit tous ses enfans qui étoient dans l'antichambre, & leur déclara qu'il nommoit son quatrieme fils pour lui succéder à l'Empire. Il expira sur les huit heures du soir à l'âge de soixante-neuf ans, & la même nuit son corps fût transporté à *Peking*.

Tong  
tchin lui  
succede.

Le lendemain à cinq heures du matin le nouvel Empereur s'assit sur le Trône, & prit le nom de *Tong tching*: il fût reconnu de tous les Princes, de tous les Grands, & des Mandarins qui composent les Tribunaux. On donna à chaque Européan une piece de toile blanche pour porter le deuil, & ils eurent permission de venir frapper de la tête contre terre devant le corps avec les Princes du sang & les grands Seigneurs de l'Empire.

Lettres  
présentent  
des requêtes  
contre  
les Mission-  
naires;  
leur effet.

*Tong tching* ne fût pas plutôt sur le Trône, qu'il reçût des requêtes d'un grand nombre de Lettres, qui se déchaînoient contre les Prédicateurs de l'Évangile, en les accusant d'anéantir les Loix fondamentales de l'Empire, & d'en troubler la paix & la tranquillité.

Ces requêtes, jointes à la prévention où étoit ce Prince, que le feu Empereur son pere avoit beaucoup perdu de sa réputation, par la condescendance qu'il avoit eüe, de permettre aux Européans de s'établir dans toutes les Provinces, l'indisposèrent à un tel point contre le Christianisme, qu'il n'attendoit qu'une occasion pour le proscrire de ses Etats. Elle se présenta bientôt.

Accusa-  
tions d'un  
Apostat  
contre les  
Chrétiens.

Ce fût dans la Province de *Fo kien*, que s'éleverent les premières étincelles, qui allumerent le feu d'une persécution générale. La Chrétienté de *Fou ngan hien*, ville du troisieme ordre de cette Province, étoit gouvernée par deux RR. PP. Dominicains Espagnols, venus depuis peu des Philippines. Un Bachelier Chrétien mécontent de l'un des Missionnaires, renonça à la Foi: il s'associa plusieurs autres Bacheliers, & ils allerent ensemble présenter une requête au Mandarin du lieu, qui contenoit plusieurs accusations.

Les

(a) Maison de plaisance de l'Empereur à deux lieues de *Peking*.

Les principales étoient , que des Européans qui se tenoient cachez , élevoient des Temples aux fraix de leurs disciples ; que les hommes & les femmes s'y assembloient pefle-mefle ; qu'on deftinoit dès le bas âge de jeunes filles à garder la virginité ; que dans la Secte qu'ils répandoient , ( car c'est le nom qu'ils donnoient à la Religion Chrétienne ) on ne rend point d'honneur aux défunts ; on ne pense plus ni à son pere , ni à fa mere après leur mort ; on oublie jufqu'à l'origine de fa famille ; on est comme une eau fans source , & un arbre fans racine ; enfin , qu'on veut métamorphofer les Chinois en Européans.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Ces plaintes étant rapportées au *Tfong tou* , il donna plusieurs ordres aux Mandarins du lieu , & dressa contre les Européans & la Religion , un mémorial qu'il envoya à l'Empereur ; ensuite de quoi il publia divers Edits dans les différentes villes , qui proscrivirent la Loi Chrétienne. Il en fit encore un de concert avec le Viceroi , qui défendoit à tous les peuples de la Province de la fuivre , & qui ordonnoit de conduire sous bonne garde , les Européans à *Macao* , & de changer leurs Eglises en écoles publiques , ou en salles pour les Lettrez , ou bien en salles des ancêtres.

Loi Chrétienne proscrite.

Non contens d'avoir proscrit la Religion Chrétienne dans leur Province , ils adresserent une requête à l'Empereur , dans laquelle , après avoir rendu compte de leur conduite , & représenté dans les termes les plus forts , le danger qu'il y avoit de permettre cette Loi étrangere que prêchoient les Européans ; ils supplioient Sa Majesté , par le zèle qu'elle avoit pour le bien du peuple , & le repos de l'Empire , de faire sortir tous les Européans des Provinces , & d'ordonner , ou qu'ils soient conduits à la Cour , ou qu'ils soient envoyez à *Macao* , & que leurs Temples soient employez à d'autres usages.

Requête du Viceroi de *Fo kien* contre le Christianisme.

L'Empereur envoya aussitôt cette requête au Tribunal des Rits ; & sa décision fût , que les Européans qui sont à la Cour , y sont utiles pour le Calendrier , & y rendent d'autres services ; mais que ceux qui sont dans les Provinces , ne sont de nulle utilité ; qu'au contraire ils élevent des Eglises , & attirent à leur Loi le peuple ignorant , les hommes & les femmes , &c. que , conformément à ce que le *Tfong tou* de *Fo kien* propose , il faut laisser à la Cour ceux qui y sont utiles , & faire conduire les autres à *Macao*. L'Empereur reçût cette délibération du Tribunal le 10. de Janvier , & dès le lendemain il écrivit avec le pinceau rouge , la sentence suivante.

Décision du Tribunal des Rits.

„ Qu'il soit fait ainsi qu'il a été déterminé par le Tribunal des Rits :  
 „ les Européans sont des étrangers ; il y a bien des années qu'ils demeurent dans les Provinces de l'Empire : maintenant il faut s'en tenir à ce  
 „ que propose le *Tfong tou* de *Fo kien*. Mais comme il est à craindre que  
 „ le peuple ne leur fasse quelque insulte ; j'ordonne aux *Tfong tou* & aux  
 „ Vicerois des Provinces , de leur accorder une demi-année , ou quelques  
 „ mois ; & pour les conduire ou à la Cour , ou à *Macao* , de leur donner  
 „ un Mandarin qui les accompagne dans les Provinces , qui prenne soin  
 „ d'eux , & qui les garantisse de toute insulte. Qu'on observe cet ordre  
 „ avec respect. ”

Ordre de l'Empereur contre les Missionnaires.

CHRISTIANISME A LA CHINE. Adoucissement de cette sentence.

Il n'y a point de mouvemens que le Pere Parrenin, & les autres Missionnaires ne se soient donnez, soit auprès des amis qu'ils avoient au Tribunal des Rits, soit auprès des Princes qui les protégeoient, & qui avoient le plus de crédit sur l'esprit de l'Empereur, pour détourner un coup si fatal à la Religion : tout l'adoucissement qu'ils purent obtenir, c'est que le lieu de l'exil fût changé; & qu'au lieu de les conduire à *Macao*, on leur permit de demeurer à *Canton*; encore ne leur accorda-t-on cette grâce, qu'à condition qu'ils ne donneroient aucun sujet de plainte.

Les gazettés publiques annoncerent bientôt la sentence que l'Empereur venoit de porter contre la Loi Chrétienne; & quoiqu'elle n'ait été envoyée dans les Provinces que le 17. de Fevrier, plusieurs Mandarins se hâterent de l'exécuter.

Les Missionnaires chassés de leurs Eglises.

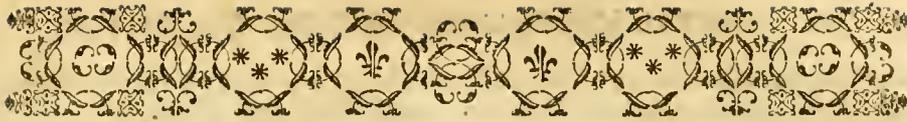
Tous les Missionnaires sans distinction furent chassés de leurs Eglises, & conduits à *Peking*, ou à *Canton*; encore l'Empereur déclara-t-il dans un livre qu'il avoit composé pour l'instruction de ses sujets, qu'il n'en toléreroit quelques-uns à la Cour, qu'à cause de l'utilité que l'Empire reçoit de leur habileté dans les Arts & les Sciences.

Plus de trois-cens Eglises furent ou détruites, ou converties en usages profanes, ou devinrent des Temples du Démon, les Idoles ayant été substituées à la place du vrai Dieu. Plus de trois-cens-mille Chrétiens se virent déstitués de Pasteurs, & livrés à la rage des Infidèles. Enfin les travaux & les sueurs de tant d'hommes Apôstoliques se trouverent presque anéantis; sans qu'on vît aucune lueur d'espérance, qui présentât le moindre adoucissement à tant de maux.

Etat présent de la Mission à la Chine.

Tel est le triste état d'une Mission, qui étoit auparavant si florissante. On a pris des mesures, pour ne laisser pas tout-à-fait sans secours spirituel, une Chrétienté si nombreuse. Trois Jésuites Chinois, Prêtres, à qui il est plus aisé de se cacher, parcourent les Chrétientés des Provinces, & s'employent avec zèle au salut de leurs compatriotes. Les Missionnaires de la Propagande ont aussi quelques Prêtres Chinois occupés aux mêmes fonctions. Mais qu'est-ce que ce petit nombre d'Ouvriers Evangéliques dans un si vaste Empire?

Pour suppléer à ce défaut, on envoie chaque année dans les Provinces des Catéchistes habiles & bien choisis, qui se répandent dans les diverses Chrétientés, qui y raniment la foi des Néophytes, qui leur fournissent des Calendriers, des livres, & des images de piété; qui examinent si les Catéchistes particuliers remplissent leurs obligations, & qui se présentent même aux Mandarins, & leur offrent des présens, pour gagner leur amitié & leur protection. C'est tout ce qu'on peut faire, pour maintenir la foi dans l'ame de tant de nouveaux Fidèles, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de changer le cœur d'un Prince qui paroît si aliéné des ministres du vrai Dieu.



DE LA

PHILOSOPHIE MORALE

DES CHINOIS.



Les Philosophes de la Chine réduisent toute leur Morale à cinq principaux devoirs ; aux devoirs des peres & des enfans ; du Prince & des sujets ; du mari & de la femme ; du frere aîné & des cadets ; & enfin des amis entre eux. Presque tous leurs livres ne traitent que de l'obéissance des enfans envers leurs parens , & des disciples à l'égard de leurs maîtres ; de la fidélité des sujets envers le Prince , & de la conduite que le Prince doit tenir avec ses sujets ; de la déférence que la femme doit avoir pour son mari ; de la tendresse qui doit régner parmi les freres ; & de l'attachement réciproque & inviolable des amis.

C'est sur le respect qu'on doit aux parens & aux maîtres , que les Chinois ont principalement établi les fondemens de leur Morale & de leur Politique. Ils sont persuadés que , si les enfans conservent cet esprit de respect , de soumission , & d'obéissance qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie : & que si les peuples regardent les Souverains comme leurs peres , toute la Chine ne sera qu'une famille bien réglée , où toutes les parties de l'Etat s'entretiendront dans une paix & dans une union inaltérable.

C'est dans cet esprit , qu'ils solemnisent tous les ans avec tant de cérémonies , le jour de la naissance de l'Empereur , des Vicerois , des Gouverneurs dans chaque Province , & des parens dans chaque famille. Ni l'âge avancé , ni le haut rang où l'on seroit élevé , ni les mauvais traitemens qu'on auroit reçus , ne dispensent point un fils du respect , de la complaisance , & de l'amour qu'il doit à ses parens.

Ce sentiment de la nature est porté par les Chinois au plus haut point de la perfection ; & les Loix donnent aux peres un pouvoir absolu sur leurs familles ; ils ont même le droit de vendre leurs enfans à des étrangers , s'ils sont mécontents de leur conduite. Un pere qui accuse son fils devant le Mandarin de quelque manquement à son égard , n'a pas besoin

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Cinq prin-  
cipaux de-  
voirs.

Respect  
pour les  
parens &  
pour les  
maîtres.

Jusqu'à  
quel point  
on le por-  
te à la  
Chine.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

d'apporter des preuves; le fils dès-là est coupable, & le pere a toujours raison. Qui peut mieux le connoître, disent-ils, que celui qui l'a élevé depuis l'âge le plus tendre?

Il n'en est pas de même du fils; il seroit regardé comme un monstre, s'il s'avisoit de se plaindre de son pere, & il y a même une Loi qui défend aux Magistrats d'écouter l'accusation du fils contre le pere. Que si sa requête étoit signée du grand-pere, alors elle seroit admise; mais s'il y avoit quelque article faux, le fils court risque de la vie. C'est au fils d'obéir, dit-on, & de prendre patience: de qui souffrira-t-il, s'il ne souffre de son pere?

Parricide  
sévére-  
ment puni  
à la Chine.

Que si un enfant (ce qui n'arrive presque jamais) s'emporte jusqu'à dire des injures à son pere; ou même si transporté de fureur il vient à le frapper, ou à lui ôter la vie; un pareil crime met toute la Province en allarme: on punit ses proches, & on dépose souvent les Mandarins, dans la persuasion où l'on est, que ce malheureux enfant n'a pû se rendre coupable d'un si horrible attentat, que par degré; & qu'on auroit prévenu ce scandale, si ceux qui devoient veiller à sa conduite, eussent puni d'abord les premières fautes échappées à un si mauvais naturel. Le plus cruel supplice n'est pas capable d'expier un si grand crime: on le condamne à être coupé en mille pieces: on détruit sa maison; & l'on dresse un monument, qui inspire de l'horreur d'une action si exécrationnelle.

Devoirs  
de piété  
filiale ap-  
pres la  
mort des  
parens.

Cette vénération pour les parens, ne finit point avec leur vie; elle doit se continuer après leur mort: on n'épargne aucune dépense pour leurs obsèques: on renferme leurs corps dans des cercueils d'un bois précieux: on conserve en quelques Provinces leurs tableaux dans la maison, & en la plupart des autres, leurs tablettes: on va pleurer régulièrement sur leurs tombeaux: on se prosterne devant leurs corps: on leur offre des viandes, comme s'ils étoient encore en vie, pour marquer que tous les biens de la famille leur appartiennent, & qu'on voudroit qu'ils fussent en état d'en jouir; on honore leurs tableaux, ou leurs tablettes, par des offrandes, comme s'ils étoient encore présens: enfin l'on doit toujours conserver leur mémoire, & donner souvent des témoignages publics de son souvenir, en leur rendant les mêmes honneurs qu'on leur rendoit pendant leur vie, suivant cette grande maxime Chinoise *Se se ju se feng*. Honorez les morts, comme vous les honoreriez s'ils étoient encore vivans.

Le deuil doit durer trois ans; & durant tout ce tems-là on doit ne s'occuper que de sa juste douleur: quelque Charge que l'on exerce, il faut l'abandonner, & vivre dans la retraite, à moins que l'Empereur, pour des raisons qui intéressent le bien public, ne les dispense de cette Loi, en les retirant de leur retraite, & leur ordonnant de garder le deuil, en faisant l'exercice de leur Charge. Les Empereurs mêmes sont assujettis à un devoir de piété si indispensable; & ils sont obligez de donner aux peuples l'exemple de la soumission respectueuse qu'on doit aux parens.

L'éduca-  
tion des  
enfants in-

L'esprit d'obéissance & de soumission, dans lequel les Chinois sont élevés dès l'enfance, influé extrêmement dans le Gouvernement politique, & accoutume de bonne heure les peuples à avoir pour ceux qui les gouvernent,

ment, la plus profonde vénération: ce respect croît à proportion de leur dignité. Les Mandarins prennent le titre de peres du peuple; & c'est principalement sous cette qualité que le peuple les révere. Quand ils rendent la justice, il ne leur parle qu'à genoux.

\*S'ils paroissent en public, c'est avec un train & un cortège, qui inspire le respect: ils sont portez dans une chaise magnifique & découverte, si c'est l'Été, & couverte pendant l'Hyver. Tous les Officiers de leurs Tribunaux les précédent, tenant en main les marques de leur dignité: le peuple s'arrête, & se range modestement des deux côtez de la ruë, les yeux baissiez, & les bras étendus sur les côtez, jusqu'à ce qu'ils soient passez.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs, des honneurs qu'on leur rend, & des cérémonies qu'on observe pour leur rendre ces honneurs: je dirai seulement que la facilité avec laquelle le peuple Chinois se laisse gouverner, que la paix qui régne dans les familles, que le bon ordre & la tranquillité qu'on voit dans les villes, ont pour principe ce grand respect filial, & cette vénération profonde qu'ils ont pour les Mandarins.

Les autres points de leur Morale, qu'ils regardent comme la source d'un Gouvernement tranquille, & qu'on inculque continuellement aux peuples, sont la déférence qu'une femme doit avoir pour son mari; la subordination qui doit se garder par rapport à l'âge, à la qualité, & au mérite; la modestie, la civilité, & la politesse, qui doit régner dans le commerce de la vie.

Ces règles de bienféance dans les gestes & dans les paroles, dont leurs livres sont pleins, ont introduit dans l'air & les manières Chinoises, une discrétion, une complaisance, & je ne sçais quelle circonspection qui leur fait rendre à chacun les devoirs qu'il a droit d'exiger, & qui les porte à se prévenir les uns les autres, & à dissimuler, ou même à étouffer un ressentiment.

Rien, selon eux, n'est plus propre à adoucir les esprits, & à les humaniser: au lieu qu'une férocité naturelle, qu'on trouve en certaines Nations, & qui est fomentée par une éducation grossiere, rend les esprits intraitables, les dispose à la révolte, & jette le trouble & la confusion dans les Etats.

Ce n'est pas seulement parmi les personnes de distinction que régnet ces manières douces & honnêtes, on les remarque encore dans toutes fortes d'états: les artisans, les domestiques, les paysans mêmes se traitent avec civilité, se faisant des complimens, se mettant à genoux les uns devant les autres, lorsqu'ils se disent adieu, & n'omettant rien des usages que prescrit la politesse Chinoise.

Ces principes de la Morale des Chinois, sont presque aussi anciens que leur Monarchie: ils ont été enseignez par leurs premiers Sages, dans ces Livres si respectez de tout l'Empire: j'en ai donné le précis, & l'on y a pu voir les maximes qu'ils établissent sur ces différens devoirs.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

fluë sur la  
sûreté &  
la tran-  
quillité  
du Gou-  
verne-  
ment.

Autres  
points de  
Morale.

Politesse  
des Chi-  
nois.

Ancienne-  
te de leur  
Morale.

MORALE  
DES  
CHINOIS.  
Ont toujours  
suivi les mêmes  
principes.

On me demandera peut-être, si, depuis tant de siècles, les Chinois ne se sont point démentis de l'ancienne doctrine; & si les Philosophes modernes sont d'accord avec les premiers Philosophes de la Nation. J'ai de quoi satisfaire à cette question par deux ouvrages de Morale d'Auteurs Chinois, qui feront voir que dans tous les tems ils ont réglé leurs mœurs & leurs actions selon les mêmes principes. L'un qui est plus ancien, & qui a été traduit par le P. Hervieu, est intitulé: *Recueil de Maximes, de Réflexions, & d'Exemples en matière de mœurs*. L'autre a été composé tout récemment par un Auteur qui s'est acquis une grande réputation. C'est le Pere Dentrecolles qui l'a traduit du Chinois.

Si ce Philosophe paroît sincère, sans chercher à déguiser ou à dissimuler les défauts présents de ses compatriotes, il donne assez à entendre, que parmi les peuples dont il reprend les vices, il y en a beaucoup qui pratiquent la vertu, selon l'idée qu'il s'en est formée. Son ouvrage est lu, & extrêmement approuvé des Chinois; ce qui marque encore que ses pensées ne lui sont pas particulières, & qu'elles sont du goût de la Nation.

Caractère  
de la Mo-  
rale Chi-  
noise.

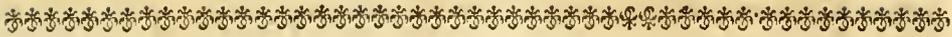
On verra par cet Ecrit, que les Sages de la Chine sont populaires dans leur Morale, & qu'ils cherchent moins à augmenter le nombre de leurs disciples, qu'à réformer les mœurs: s'ils ne font point briller leur esprit, comme ont fait les Sages de la Grece & de Rome, on s'apperçoit aisément qu'ils cherchent à s'accommoder à la portée du peuple: & d'ailleurs il est vrai de dire, qu'il n'est pas aisé de rendre dans une traduction, les beautés qu'on apperçoit dans l'original, dont le stile est vif, concis, & énergique.



### *Caractères ou Mœurs des Chinois, par un Philosophe moderne de la Chine.*

Devoirs  
indispensables  
de l'homme  
raisonnable.

L'AUTEUR Chinois commence son Ouvrage par une espece de préface, où il suppose comme une chose incontestable, que le culte qu'on rend au *Tien*, l'attachement à son Prince, l'obéissance à ses parens, le respect envers ses maîtres, l'union entre le mari & la femme, l'amitié entre les freres, la fidélité des amis, les déférences que doivent avoir les proches & les alliez les uns pour les autres, la bonne intelligence entre les citoyens, sont des devoirs indispensables de l'homme raisonnable. Après quoi il entre dans le détail de la manière suivante.



*Du devoir des Parens & des Enfans.*

Les bienfaits qu'un Fils reçoit de son Pere, sont moins sensibles, mais cependant bien plus considérables que ceux qu'il reçoit de sa Mere. C'est ainsi qu'on s'apperçoit plus aisément des secours que tirent de la terre les plantes & les animaux, qu'elle porte & qu'elle nourit, que de ceux qui leur viennent du ciel, dont les influences échauffent la terre, & la rendent féconde.

Les Enfans ont plus d'obligation à leur Pere qu'à leur Mere.

La tendresse d'une Mere à l'égard de son Fils, se borne aux soins du corps : l'amour d'un Pere va plus loin, & tend à former son esprit : ils agissent l'un & l'autre à-peu-près comme la matière & la forme dans la composition des Etres : le premier de ces deux principes donne la figure & les dehors d'un tel Etre ; le second donne l'essence & les propriétés.

Un Pere & un Fils, qui remplissent l'un & l'autre leurs devoirs, ne doivent point avoir de vûes tant soit peu intéressées : ils ne doivent pas même songer à s'attirer des éloges, comme s'ils étoient parvenus à une haute vertu. Il n'appartient qu'aux ames basses & rampantes, de satisfaire à leurs obligations essentielles par de pareils motifs. Que vos services soient véritablement utiles & agréables à vos Parens, & ne vous contentez point de simples apparences : ce seroit imiter celui qui serviroit de splendides repas devant le cercueil de son Pere, après l'avoir laissé mourir, faute de lui avoir fourni les alimens nécessaires.

Désintéressement réciproque nécessaire.

Les Enfans & les Neveux doivent éviter de prendre le surnom de leur Pere & de leurs Ancêtres, aussi bien que les surnoms des Sages & des Hommes célèbres du tems passé : ce seroit manquer au respect qui leur est dû.

Surnoms défendus aux Enfans.

A quoi ne porte pas l'affection peu réglée des Parens ? Combien en voit-on qui perdent leurs Enfans, dans la crainte de leur déplaire, ou de les chagriner ? qui leur accordent tout ce qu'ils demandent, & qui leur laissent la liberté de faire tout ce qu'ils veulent ? Mais quelles sont les suites de cette liberté funeste ? Ils s'amollissent par le luxe, ils se livrent aux mauvaises compagnies, ils ne respirent que le jeu & le plaisir ; souvent ils deviennent prodigues & dissipateurs, ou ils se ruinent la santé par la débauche. Nos livres anciens & modernes le disent : c'est l'argent qui perd les Enfans ; mais ce sont les Parens qui contribuent à leur perte par l'argent qu'ils leur donnent.

Complaisance outrée des Parens pernicieuse aux Enfans.

Le devoir du Pere est de corriger les défauts de ses Enfans ; le penchant de la Mere est de les excuser : c'est ce que pratiquent les gens les plus grossiers, comme ceux qui se piquent de politesse. Si la Mere pousse trop loin sa bonté naturelle, cette indulgence mal placée fera faire bien des fautes à ses Filles. Si le Pere de son côté ne parle jamais à ses Enfans, que d'un

Caractère & devoir du Pere & de la Mere par rapport

ton

MORALE  
DES  
CHINOIS.  
aux En-  
fans.

ton sévère ; s'il n'ouvre jamais la bouche que pour les reprendre & les blâmer ; il les rend timides jusqu'à n'oser se produire, & dire deux mots de suite : ils conservent toute leur vie cette timidité niaise, & je ne sçais quel air honteux & embarrassé. L'intention peut être bonne, on veut les former de bonne heure à la vertu ; mais on s'y prend mal, & on n'y réussira pas. Je le répète donc : le caractère de la Mere est de compatir ; mais que ce soit sans trop de complaisance. Le caractère du Pere est de corriger ; mais que ce soit sans trop de rigueur : voilà le juste milieu.

Tems &  
manière  
d'instruire  
les Enfans.

Quand l'esprit d'un Enfant commence à s'ouvrir, c'est alors qu'il faut faire couler doucement dans son ame les enseignemens & les instructions. Il ne faut pas le gronder par caprice, ni le punir pour des fautes légères ; il faut ménager sa foiblesse, & s'accommoder à la portée de sa raison, qui n'est pas encore développée : songez qu'il est semblable à un bouton de fleur encore tendre, à qui l'on doit donner le loisir d'éclorre ; après quoi la fleur se montre & s'épanouit.

Excès de  
délicatesse  
nuit aux  
Enfans.

Trop d'attention sur la santé des Enfans est un autre excès, où tombent plusieurs Parens. Un jeune Enfant a-t-il la moindre indisposition, on l'accable aussitôt de remèdes & de cordiaux ; & l'on ne fait pas réflexion qu'on ruine son tempérament, qu'on le rend valétudinaire, & qu'on abrège ses jours.

Séparation  
des ménages  
nécessaire.

Dans une famille nombreuse arrive un tems où il faut séparer les ménages. Anciennement le célèbre *Tchang* a vû dans sa maison ses Enfans & ses petits-Fils jusqu'à la neuvième génération ; qui vivoient tous ensemble dans la plus parfaite union : on en parle encore maintenant avec admiration : mais je doute fort qu'il se trouve de nôtre tems des gens capables, comme le vertueux *Tchang*, d'entretenir la paix domestique par l'exemple de leur douceur & de leur patience.

Ne doit  
pas se faire  
trop tôt.

Quand il arrive que les enfans ont chacun leur famille, il faut bien en venir à une séparation ; mais il ne faut pas la faire ni trop tôt, ni trop tard : elle seroit également dangereuse, si elle étoit ou trop prompte ou trop tardive : quand on la fait trop tôt, il est à craindre que de jeunes gens sans expérience, ne connoissant pas la fragilité de la bonne fortune, ni les peines de la mauvaise, ne mènent une vie oisive, ne deviennent des dissipateurs, & enfin ne se ruinent entièrement.

Inconvé-  
niens  
quand elle  
est trop  
tardive.

De même si, lorsque cette séparation devient nécessaire, on la renvoie trop loin, on a d'autres inconvéniens à craindre, auxquels il n'est pas aisé de remédier. Car supposons que les Enfans & les petits-Fils soient naturellement sages, & d'une humeur sociable & accommodante, il se trouvera toujours dans la maison beaucoup de femmes & de domestiques. Si l'Ayeul ou le Pere est chargé de fournir à tous les besoins ; de donner les meubles, les utenciles, les vivres, les habits, & les autres choses, dont chacun voudra être pourvû abondamment ; le bon Vieillard pourra-t-il suffire à tant de dépenses ? D'ailleurs les uns aimeront à dépenser trop, les autres plus économes s'en appercevront, & en auront du chagrin : quand ils le dissimuleroient, au moins craindroient-ils que peu-à-peu la maison ne s'abîme,

s'abîme & qu'ils ne viennent eux-mêmes à manquer du nécessaire : ces inquiétudes ne feront pas longtems à éclater par des murmures, qui y mettront la dissension, & détruiront la paix.

Au lieu donc de les laisser vivre en commun, il seroit à propos de donner une certaine somme à chaque famille, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse, afin qu'elle ait de quoi s'entretenir à sa fantaisie. C'est une maxime ancienne; un Pere qui a des Enfans déjà grands, doit leur remettre en main une espece de petit fonds; afin qu'ils sçachent la peine qu'il y a à s'enrichir, & qu'ils apprennent par-là à ménager leur bien, & à vivre d'économie, pour se soutenir honnêtement dans leur condition. Un Pere connoît par-là si son Fils sçait conduire sa maison. De même le Fils s'instruit par sa propre expérience, de la manière dont le monde se gouverne, & par quels ressorts les hommes se laissent mouvoir. Cette petite portion de bien, dont on lui laisse le maniement, est un commencement d'émancipation.

On dit communément que, quand une Fille naît dans la famille, c'est pour en sortir, & passer bientôt dans une autre (a). D'où il arrive qu'on néglige souvent l'éducation des Filles : on ne fait pas attention qu'une Fille qu'on a laissé manquer d'instruction, fait grand tort à la maison où elle entre, & qu'elle y est l'opprobre de ses parens.

Au reste les devoirs d'une jeune Femme mariée sont, de rendre une obéissance respectueuse à son Beau-pere & à sa Belle-mere; de vivre dans une parfaite union avec ses Belles-sœurs; d'honorer son Mari; d'instruire ses Enfans; de compâtir aux peines de ses Esclaves; de préparer la foye, & de la mettre en œuvre; d'être économe, frugale, laborieuse; de supporter patiemment les traverses & les disgraces; de ne point écouter les rapports & les discours; de ne se point mêler des affaires du dehors : voilà ce qu'on doit apprendre à une Fille, avant que de la marier.

Mais qu'arrive-t-il de ce défaut d'instruction? Tout leur soin consiste à se coëffer avec grace, à bien appliquer le fard, à donner de l'agrément à leurs habits & à leurs souliers; à placer avec art des aiguilles de tête & des pendans d'oreille; à raffiner sur les mets délicats & les boissons délicieuses : elles ne songent qu'à relever leur beauté par un vain attirail de parures & d'ajustemens : c'est tout ce qu'elles sçavent; & elles ignorent jusqu'aux moindres obligations d'une Mere de famille : il faudroit donc leur faire lire de bonne heure des livres d'histoire propres à les instruire : leur esprit se rempliroit de meilleures maximes, & leur cœur se formeroit sur de grands exemples.

On a sujet d'être tranquille, lorsque la Mere nourit elle-même ses Enfans : mais si quelque raison l'obligeoit à prendre une Nourrice, elle doit la choisir d'un caractère sage, modeste, & qui n'ait point certains défauts ex-

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Manière  
d'appren-  
dre aux  
Enfans à  
ménager  
leur bien.

Education  
des Filles  
nécessaire.

Instruc-  
tions à  
donner  
aux Filles.

Choix des  
Nourrices,  
& nécessité  
de veiller  
sur leur  
conduite.

(a) Les Loix de la Chine ne permettent pas à une Fille d'épouser son parent paternel, & de la même tige masculine, fût-ce dans le degré le plus éloigné, & cette Loi ne souffre point de dispense.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

térieurs: car un jeune Enfant ne manque guères de prendre l'air & les manières de sa Nourrice.

Si celle qu'on a choisie, étoit obligée de quitter son propre enfant, pour allaîter le vôtre; elle n'y seroit contrainte que par la pauvreté: ainsi il faut non seulement lui donner des gages raisonnables; mais il faut encore pourvoir à l'entretien de son fils; c'est le moyen que le cœur de l'un & de l'autre soit content.

De plus il est nécessaire de veiller sur la conduite de ces Nourrices; de ne point souffrir qu'elles portent votre Enfant chez les voisins, dans les rues, & les places fréquentées, ni qu'elles attirent chez vous des esclaves, ou de vieilles femmes du voisinage: on en voit assez les suites.

Réjouissances des Chinois à la naissance d'un Fils.

Quand il vous naît un Fils, & que vous êtes déjà avancé en âge, vous ne vous possédez pas de joye: vous choyez cet Enfant avec tout le soin imaginable: vous annoncez sa naissance devant le tableau des Ancêtres: vous jeûnez, vous faites différentes œuvres de charité; & vous espérez par ces jeûnes & par ces bonnes œuvres, obtenir une longue vie à ce cher Enfant.

Régál du poil follet.

C'est un usage universellement reçu, de donner de grandes démonstrations de joye à la naissance d'un Fils: on cuit, on durcit quantité d'œufs de poule, & de canne: on prépare du ris clair pour ceux qui viennent prendre part à nôtre joye, & faire des complimens de conjouissance. On envoie ensuite chez eux divers présens de choses propres à se régaler; c'est ce qui s'appelle le régál du poil follet.

Oeufs du troisieme jour.

La cérémonie est plus grande le troisieme jour qu'on lave l'Enfant: on prépare des œufs par centaines & par mille; on les peint de toutes sortes de couleurs, & on les nomme les œufs du troisieme jour: c'est alors que les parens & les voisins viennent en foule à la porte de la maison, pour offrir pareillement des œufs, & diverses sortes de gâteaux sucez.

Festín des riches à cette occasion.

Parmi les riches, la dépense est bien plus grande, surtout s'il y a longtemps qu'ils attendent un héritier: on tuë une grande quantité de poules, de canards, &c. On fait un grand festín, & l'on n'épargne rien pour donner des marques publiques de réjouissance. Mais ne craint-on point que la priere qu'on fait pour obtenir une longue vie à l'Enfant nouveau-né, ne soit rejetée par les Dieux, à qui on l'adresse (a)? En demandant une longue suite d'heureux jours pour son Fils, il conviendrait de la laisser à tant d'animaux qu'on égorge: pour avoir ce Fils, on s'est abstenu de rien manger qui eût vie: si l'on agissoit conséquemment, il faudroit continuer la même abstinence, pour obtenir sa conservation.

Mais, quoi, dira-t-on, lorsque des parens & des amis viennent nous féliciter de la naissance d'un Fils, n'est-il pas permis de faire éclater sa joye? A la bonne heure; faites-leur un petit régál de fruits, de gâteaux, de vin, & de quelques autres mets semblables; mais ne faites rien de plus.

Un

(a) Le Philosophe parle ici selon les folles idées du peuple, dont il se moque ailleurs. Ces Divinitez sont *Cheon*, le Génie du grand âge; *Lou*, le Génie des dignitez; *Fou*, le Génie des richesses.

Un des principaux devoirs d'un Fils est de perpétuer sa race, & de laisser après lui des descendans. Au défaut d'un Enfant légitime, on s'en donne un adoptif, qui est chargé de servir les Parens durant leur vie, de les ensevelir après leur mort, & de leur rendre les honneurs ordinaires.

Mais qu'arrive-t-il? Lorsqu'après avoir adopté cet Enfant, il vient à naître un Fils véritable; le Fils adoptif a bientôt perdu son mérite: il est dans la maison, ce qu'est sur le corps une tumeur, ou une excrescence de chair: on ne le regarde plus comme l'appui de la maison; tout ce qu'il dit, ou ce qu'il fait, dégoûte: le moindre petit défaut, qu'on lui remarque, est désigné par des noms odieux: on oublie, & ce qui se passa quand il fût introduit dans la famille, & les médiateurs, & les amis qu'on employa dans ce choix: si l'on compare ce qu'on a été, & ce qu'on est à son égard, on verra que le seul intérêt a produit ce changement: on ne peut souffrir que le bien passe en des mains étrangères.

Mais fait-on réflexion que ce véritable Fils, qui est né si tard, sera encore bien jeune, lorsque le Pere déjà cassé de vieillesse, & qui n'est plus qu'une ombre fugitive, viendra tout-à-coup à lui manquer? Alors surviendront mille procez entre le Fils adoptif & le véritable Fils: au milieu de ces différens, les richesses qu'on aura laissées à un orphelin, se consumeront bien vite; & le dessein qu'on a eu de tout laisser à son propre Fils, lui fera tout perdre. Ne valoit-il pas mieux en user avec plus de bonté à son égard? Il fût devenu l'appui & le soutien de vôtre propre Fils dans son bas âge.

Si vous craignez qu'après vôtre mort, ce Fils adoptif ne consume tout le bien que vous laisserez, faites entr'eux un partage équitable; séparez-les d'habitation: cette conduite est conforme à nos Loix. Si vous négligez mes conseils, l'événement en justifiera la sagesse.

Des cinq devoirs de la vie civile, le plus important, & celui qui tient le premier rang entre tous les autres, c'est l'obéissance & le respect qu'un Fils doit à ses Parens. La raison en est bien naturelle: sans mes Parens je ne serois point; je leur dois tout ce que je suis: sans parler de ce qu'une Mere a à souffrir de peines & d'incommoditez durant sa grossesse; du danger continuel où sa vie est exposée durant ses couches; de quoi est-elle continuellement occupée? N'est-ce pas du soin de son Enfant? Elle n'a de joye que quand elle le voit rire: s'il pleure, elle accourt aussitôt, pour sçavoir ce qui le fait pleurer: s'il est malade, elle est plongée dans la tristesse: s'il paroît sentir du froid, elle s'empresse à le couvrir: s'il a faim, elle lui donne promptement à manger: s'il veut marcher, elle le conduit elle-même par la main: s'il se salit, elle le nettoye, sans que l'odeur la plus insupportable lui soit désagréable, ou lui cause le moindre dégoût: reçoit-elle quelques douceurs? Elle en fait part à l'instant à ce cher Fils, & elle se croit bien payée de son attention, si elle en peut tirer un léger souris: enfin rien n'égale les soins d'une Mere: aussi dit-on qu'on ne peut pas imaginer de plus grands bienfaits, que ceux dont on est redevable aux Parens. Un bon Fils doit donc reconnoître

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Inconvé-  
niens par  
rapport  
aux Enfans  
adoptifs.

Conseils  
sur ce su-  
jet.

Obéissan-  
ce & re-  
spect des  
Enfans,  
sur quoi  
fondez.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Règles sur  
l'éduca-  
tion des  
Enfans.

une partie de ces bienfaits , en leur rendant toute l'obéissance & les services , dont il est capable.

Quand il s'agit de bien élever les Enfans , l'on ne sçauroit s'y prendre trop tôt ; surtout lorsque leur esprit commence à s'ouvrir. Alors s'il se présente quelque chose qui ait vie , ou qui se meuve , ne fût-ce qu'un vil insecte , un arbrisseau , une plante de nulle utilité : avertissez-les de ne leur faire aucun tort : par-là vous cultivez , & vous entretenez en eux ce sentiment de bonté & de douceur , qu'ils ont reçu de la nature.

S'il vient à la maison une personne de distinction ou d'un grand âge , un parent , un ami , instruisez vos Enfans à leur marquer du respect à leur manière : c'est ainsi que vous les formez aux bienfaisances & à la civilité , dont ils ont déjà les principes au-dédans d'eux-mêmes : quelquefois une réponse un peu sèche , lorsqu'ils parlent ou rient mal-à-propos , sert à les maintenir dans la modestie & la droiture. Pour peu qu'on leur trouve l'esprit broüillon & querelleux , il faut les reprendre d'un air & avec des paroles sévères , mais sans les frapper par aucun mouvement de colere : une conduite si violente aigrirait encore davantage leur naturel , & les rendrait plus boüillans & plus précipitez.

J'ai accoûtumé de dire , si le Pere traite bien son Fils , le Fils se comportera bien à l'égard de son Pere ; mais si le Pere n'est pastel qu'il doit être , le Fils ne doit manquer en rien à ses devoirs : il doit être comme un autre *Chun* , dont les cris & les larmes demandoient sans cesse au Ciel des bénédictions pour un Pere , qui sembloit ne lui avoir donné la vie que pour le tourmenter.



### *Des devoirs réciproques des Freres.*

Quand les  
Freres s'ai-  
ment le  
plus ?

**A**PRE's nos Parens , rien ne nous touche de plus près que nos propres Freres. Lorsque des Freres sont encore jeunes , c'est un plaisir de voir quelle tendresse ils ont les uns pour les autres : ils ne sçauroient se quitter. Si l'aîné est déjà grand , & que son cadet soit encore enfant , il en prend toute sorte de soins , il le conduit par la main , il le porte entre ses bras , il le comble de caresses & d'amitié.

Ce qui  
trouble  
leur bon-  
ne harmo-  
nie.

Mais ces Freres sont-ils devenus hommes faits , ont-ils pris chacun un établissement , alors la complaisance qu'ils ont pour leurs femmes , dont ils écoutent trop aisément les discours , l'intérêt , la jalousie , produisent de la froideur , des soupçons , de la défiance , & divisent insensiblement leurs cœurs. Cependant qu'on soit menacé de quelque disgrâce , ou de quelque revers de fortune ; c'est alors qu'on s'aperçoit que les autres parens , & les amis les plus dévouiez , ne valent pas après tout un Frere le plus indifférent.

Rien

Rien ne seroit plus louable, que de voir des Freres vivre ensemble: mais c'est ce qu'on ne peut guères espérer, lorsqu'ils sont une fois établis. Leurs familles plus ou moins nombreuses; l'amour de l'un pour la dépense, & de l'autre pour l'économie; les différentes liaisons qu'ils forment, produisent des inclinations opposées, & qu'il n'est pas possible d'affortir.

Il est encore bien plus difficile que des Belles-sœurs s'accordent ensemble, principalement sur le détail du ménage, quand il se fait en commun. On pourroit prendre un tempérament: c'est que les Freres ne se séparassent point d'habitation, mais qu'ils fissent séparément leur dépense. Que si, pour éviter toute occasion de mésintelligence & de tracaferie, ils ne peuvent plus habiter le même corps de logis, l'aîné doit toujours aimer ses cadets, & les cadets respecter leur aîné: cette séparation même doit servir à resserrer davantage les liens étroits du sang qui les unissent: autrement s'il survient du dehors quelque mauvaise affaire, toute la famille court risque d'y succomber.

C'est un ancien proverbe: lorsque des Freres demeurent ensemble, ils doivent se supporter; c'est le moyen de vivre avec douceur: s'ils n'ont jamais ensemble de disputes & de broüilleries, leurs enfans les imiteront; & ce bel exemple d'union & de concorde passera jusqu'à la postérité la plus reculée. Cela mérite attention. Ce sont ordinairement les femmes qui causent la séparation des familles. Que les maris soient en garde contre les soupçons & les vains discours de leurs femmes; alors la paix & l'union entre les Freres sera constante & durable.

Cette concorde entre les Freres & dans leurs familles, est une source de bonheur: le moyen de l'entretenir, c'est de sçavoir souffrir & dissimuler; voir bien des choses, & se comporter comme si on ne les avoit pas vûes: entendre beaucoup, & faire comme si on n'avoit rien entendu: on apprend par-là à ne pas grossir dans son idée des bagatelles, & on s'épargne bien du chagrin, & souvent de fâcheux éclats.

Le sage *Yen tse* disoit fort bien: que les Freres sont entr'eux comme les bras & les pieds; & que la femme est à l'égard du mari, comme un habit qu'il s'est procuré. Ce Philosophe a voulu dire, que les Freres étant nez de la même mere, sont une même substance, un tout, qui ne peut être incommodé dans une partie, que les autres parties ne s'en ressentent. Mais qu'arrive-t-il? L'excès de complaisance qu'un mari a pour sa femme, produit l'indifférence, & ensuite l'aversion pour ses propres Freres, & conduit enfin à la séparation.

Cependant les vûes des femmes sont communément bornées; elles se renferment dans les petits soins du ménage; c'est de quoi elles parlent sans cesse: c'est ce qui persuade à un mari, que sa femme est affectionnée à sa maison, & capable de la bien conduire: lui-même entre insensiblement dans les vûes de son épouse, & imite sa trop grande économie. Il ne faut plus après cela qu'un léger intérêt pour altérer l'amitié, & détruire l'union qui devroit régner entre les Freres.

Certainement il n'y a point de Loi qui ordonne à un pere de laisser à son fils un héritage plus ou moins considérable. Combien même voit-on

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Leur séparation  
pourquoi  
nécessaire.

Doivent  
éviter les  
disputes.

Moyen  
d'entrete-  
nir la con-  
corde.

Complai-  
sance pour  
les fem-  
mes, source  
de leur  
désunion.

Règles de  
conduite

MORALE  
DES  
CHINOIS.  
pour les  
freres.

de peres, qui ne laissent rien à leurs enfans, ou qui ne leur laissent que des dettes à payer? Il faudroit donc que les enfans, pour ne pas se désunir par des raisons d'intérêt, se dissent chacun à eux-mêmes: supposons que nos parens ne nous aient point laissé telle terre, telle maison, ou tel autre bien qui est le sujet de nos contestations; & agissons comme si en effet ils ne nous l'avoient point laissé. Cette réflexion seroit capable de prévenir les différens. C'est une bagatelle, diroit-on, que cette dépense faite mal-à-propos: le point essentiel, c'est de vivre ensemble dans une étroite union.

Instruc-  
tion pour  
leurs fem-  
mes.

Une femme de son côté devoit songer que les Freres de son mari sont les os des os, & la chair de la chair de son Beau-pere & de sa Belle-mere; qu'ainsi elle ne scauroit avoir pour eux trop d'égard & de considération. Quand même il y auroit raison de se plaindre d'une trop grande dissipation, il faudroit garder certains ménagemens, & n'en parler que d'une manière douce & honnête. Eviter de faire de la peine à ceux qui nous en font, c'est le plus sûr moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, & de changer leur humeur.

### *Des devoirs du Mari & de la Femme.*

Source des  
mauvais  
ménages.

QUAND on traite de mariage, ce qu'il faut principalement considérer, c'est si les humeurs du futur Epoux & de la future Epouse sympathisent; s'il y a conformité d'inclination & de tempérament; en un mot s'ils semblent faits l'un pour l'autre. Mais c'est à quoi souvent l'on n'a point d'égard: on n'envisage d'ordinaire que de légères convenances: tantôt c'est le rang & les emplois, ou bien d'anciennes liaisons que la proximité entre les deux familles a fait naître: tantôt c'est la société qu'ils ont contractée ensemble, ou bien le même penchant que les peres ont pour les Belles-Lettres, & pour la Philosophie.

La promesse de mariage une fois conclüe par un de ces motifs; ces deux familles se traitent comme alliées, & s'entraident mutuellement, avant même que la fille passe chez son prétendu Epoux. L'union paroît très-étroite: mais combien durera-t-elle de tems après les nœces? Ses parens qui l'accompagnent, voudroient que les festins & les Comédies qui se donnent dans la maison, ne finissent de longtems: ils diffèrent le plus qu'ils peuvent de s'en retourner chez eux: le long séjour & la dépense produisent le dégoût: on en vient à se plaindre des entremetteurs de l'alliance: on murmure sur la dot, sur les présens des fiançailles.

Est-on de retour chez soi, on repasse tous ces sujets de chagrin; on les grossit: si l'on se visite dans la suite, il semble qu'on porte dans son sein comme un paquet d'épines. Souvent on passe auprès de la maison sans y entrer; ou si l'on y entre, on paroît avec un air froid & indifférent; on ne daigne pas même prendre un peu de thé.

La

La jeune Epouse est la plus à plaindre : elle passe souvent d'une maison opulente dans une famille peu aisée : tous les embarras du ménage roulent sur elle : quelque bonne volonté qu'elle ait, elle ne peut suffire à tant d'occupations : elle s'aperçoit du refroidissement de son Mari, elle n'ose s'en plaindre : peu éloignée de la maison de sa mere, elle ne peut ni la voir, ni l'entretenir : enfin elle traîne une vie languissante dans les soupirs & dans les larmes, sans nulle douceur ni consolation : plus elle a été chérie dans la maison paternelle, plus sa condition lui devient dure.

Le mariage a été établi pour affermir la société entre les hommes. Les alliances se contractent pour former des liens plus étroits. A présent les pernicieuses maximes qui se sont introduites, réduisent tout à des vûes intéressées, qui divisent ceux, qui auparavant étoient très-unis. Ce désordre est presque universel ; mais il régné davantage dans la ville de *Tang tcheou*.

Je voudrois que ceux qui se marient, fissent de sérieuses attentions à la nature de cette grande action. Un jeune homme ne doit songer qu'à trouver dans une Compagne vertueuse, le secours qui lui est nécessaire pour bien gouverner sa maison. Une fille doit se proposer de trouver un appui solide dans un Epoux sage & fidèle. Voilà le plan d'un parfait mariage, qui seroit infailliblement suivi de la fécondité conjugale.

Un Mari ne doit pas trop se fier à sa Femme sur le compte qu'elle lui rend de la conduite de ses enfans : elle sera toujours portée à lui cacher, ou à lui dissimuler leurs mauvaises qualitez : au contraire si c'est une Femme qu'il a épousée en secondes noces, il ne doit pas la croire trop légèrement sur les fautes qu'elle voudroit imposer aux enfans du premier lit. On a raison de dire : le principal soin d'un Mari, est de rendre sa Femme vertueuse.

Quelque sage que vous paroisse votre Femme, ne la faites point entrer dans vos affaires du dehors : quelques talens qu'ayent vos esclaves & vos valets, ne leur communiquez rien de ce qui regarde votre personne & votre Femme. Gens mariez, c'est ici un article qu'il ne vous est pas permis d'ignorer.

Pour ce qui est de ceux qui marient leurs filles dans les pays éloignés, ils ne sçauroient prendre assez de précautions. Vous aurez vû par hasard un jeune homme, il vous aura agréé : vous lui aurez trouvé du mérite ; & aussitôt vous vous persuadez que vous allez faire un mariage aussi heureux, que le fût autrefois celui d'un *Tchu* & d'une *Tchin*. Vous lui livrez votre fille, vous la faites partir. Croyez-vous que son cœur ait consenti à cet éloignement ?

Quand elle sera renduë dans la maison de son Mari, espérez-vous que l'union & la paix y régnera longtems ? Lorsque viendra le jour de la naissance de ses parens, ou bien une de ces fetes annuelles de réjouissance, que toute la parenté se réunit dans la maison paternelle, pour y passer le jour dans la joye & le divertissement ; elle sera désolée de ne pouvoir s'y

trou-

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Mariage  
pourquoi  
établi.

Plan d'un  
parfait ma-  
riage.

Leçons  
pour le  
Mari.

Inconven-  
niens pour  
une fille  
qu'on é-  
loigne en  
la mariant.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

trouver avec eux : placée sous un autre ciel, ses yeux ne sçauroient plus rencontrer ceux de sa mere : jugez quelle est sa peine.

Si au bout de quelques années on lui permet de faire un tour chez ses parens : un mois est à peine écoulé, qu'on l'en retire, sans qu'elle sçache en combien de tems on lui procurera une seconde fois cette consolation. Dans ce triste instant de séparation on lui arrache l'ame du corps : en chemin elle tourne à tout moment la tête vers l'endroit qu'elle quitte, & où elle laisse ses chers parens : toute sa tendresse se renouvelle, & lui cause un serrement de cœur, qui ne peut guères s'exprimer. C'est ainsi que par trop de précipitation un pere a rendu sa fille malheureuse.

Vûs d'in-  
terêt à évi-  
ter dans  
le maria-  
ge.

Si l'on ne se propose dans le mariage que d'acquérir des richesses ; la grande doctrine du Mari & de la Femme ne sçauroit subsister : de même si dans les obsèques des parens, on n'a pour but que d'attirer des bénédictions sur la famille ; dès-là les devoirs d'un fils à l'égard de son Pere sont anéantis. Quand est-ce qu'une Femme méprise son Mari ? C'est lorsqu'elle est fiere de ce qu'elle a fait sa fortune. Qu'est-ce qui porte un fils à conserver si longtems le corps de son Pere sans l'enterrer ? C'est souvent parce qu'il craint de l'ensevelir dans un lieu qui lui porte malheur. C'est ainsi que le propre intérêt détruit toute vertu.

Avis aux  
Parens.

On en voit néanmoins plusieurs qui sont assez attentifs sur le choix d'un gendre, mais qui ne le sont guères sur celui d'une belle-fille. Cependant l'un est encore plus difficile que l'autre : car on peut aisément démêler quel est le caractère d'un gendre ; celui d'une fille n'est pas si facile à connoître, & c'est cependant une chose importante.

Désunion  
des famil-  
les ; d'où  
elle pro-  
vient.

Si celui qui veut épouser une jeune personne, ne s'attache qu'à ce qu'elle apportera ; ou si celui qui veut marier sa fille, ne pense qu'aux présens qu'on fera, ou en argent, ou en bijoux, c'est-à-dire, qu'il n'estime que les richesses, & qu'il n'a nul égard au mérite ; voilà justement ce qui ruine les familles, & ce qui divise & désunit les parens les plus proches.

Caractère  
d'une fem-  
me parfait-  
te.

On devrait faire réflexion qu'une Femme bien née est une source assurée de bonheur : on ne devrait envisager dans une Epouse que la vertu, & la préférer à la naissance & aux grands biens. C'est une grande acquisition qu'une Demoiselle sage, vigilante, appliquée, chaste, obéissante, qui ne se dément jamais, qui est toujours égale dans la bonne ou la mauvaise fortune. Quand on en a trouvé une de ce caractère, on peut dire qu'on a un trésor dans sa maison.

Jalousie  
des fem-  
mes.

La jalousie est un grand malheur pour une famille, quand elle s'empare de l'esprit des Femmes, surtout si elles n'ont point d'enfans. Une Femme légitime voyant que son Mari grisonne & s'afflige de n'avoir point d'héritier, ne peut souffrir qu'il approche d'une concubine ou d'une esclave : elle n'oublie rien pour l'en empêcher. Que si la concubine, ou l'esclave devient enceinte, elle est capable d'employer des breuvages & d'autres moyens pour la faire avorter, & tuer l'enfant dans son sein.

C'est pour prévenir ce malheur que le Mari est souvent contraint de nourrir hors de la maison sa concubine. Si elle vient à accoucher d'un  
fils,

filz, cette jalouſe change de personnage : elle ſe contrefait, en donnant des marques d'une joye feinte : elle ſe fert des termes les plus tendres, pour qu'on la rappelle : mais ſon deſſein eſt de lui tendre des pièges, & de la faire périr. Si ſon ſtratagème ne lui réuſſit pas, la rage ſ'empare de ſon cœur ; elle crie, elle tempête, elle menace du feu & des accidens les plus ſiniſtres. Un pauvre Mari eſt effrayé, & ſe rend : il rappelle la mere & l'enfant : bientôt la Femme jalouſe a recours aux plus criantes calomnies, pour accabler cette foible concubine : elle la frappe : elle la roïte de coups, juſqu'à ce qu'enfin on l'ait chaffée de la maiſon.

Pour ce qui eſt de l'enfant, on diroit à ſes manières qu'elle eſt pleine de tendreſſe pour lui ; tandis que dans le fonds du cœur elle l'abhorre, & ſonge peut-être à ſ'en défaire ſecretement par le poiſon. Si elle en vient à bout, la voilà contente ; & elle ne ſe ſoucie pas de ſe voir réduite à n'avoir point d'enfant, qui puiſſe la ſervir & la ſoulager dans ſa vieilleſſe.

Il y a encore une eſpece de méchante Femme : ce ſont celles qu'un Mari a épouſées en ſecondes nôces, & qui ne peuvent ſouffrir la bonne réputation de la défunte à qui elles ont ſuccédé : la rage qu'elles en conçoivent, les porte à perdre les enfans du premier lit ; afin que cette première Femme ſi eſtimée, ne ſoit pas honorée ſelon la coûtume de l'Empire, & qu'on ne penſe plus à elle. C'eſt-là un excès d'inhumanité, dont quelques femmes ſont capables, & dont on a vû pluſieurs exemples dans le monde.

Quand il ſ'agit de prendre une Femme, on ne ſçauroit donc aſſez examiner ſi elle eſt d'un caractère ſuſceptible de jalouſie, ſans quoi on ſ'expoſe à être malheureux. Si l'on eſt marié, & qu'on n'ait point d'enfans ; il faut bien penſer, avant que de prendre une concubine, ſi l'on pourra parer aux inconvéniens ; qui ont coûtume de ſ'en enſuivre.

Mais celui qui a des enfans de ſon mariage, ſ'il fait réflexion aux ſuites funeſtes de la jalouſie ſi naturelle aux Femmes, fera ſagement d'éteuffer ſes inclinations, ou pour une concubine, ou pour une ſeconde Femme ; & de vaincre l'attrait au plaifir par l'amour de ſon repos & de ſa conſervation.

On diſtingue les Femmes en grandes & petites ; c'eſt-à-dire, en légitimes, & en celles qui ne le ſont pas. Mais il n'y a point une pareille diſtinction entre les enfans. C'eſt la grande doctrine de l'Empire. Cependant on ne confond point dans l'uſage ordinaire les enfans de la Femme légitime, & ceux des Concubines : c'eſt ce qui donne à la vraye Femme le rang de ſupériorité ſur ſes compagnes.

Anciennement l'Empereur & les Princes de l'Empire prenoient ſept Epouſes ; les grands Seigneurs, & les Mandarins en avoient trois ; les ſimples Lettrez & le Peuple n'avoient qu'une Femme légitime ; les autres, ſ'ils en avoient au-delà, étoient cenſées concubines. On ne manque point, quand on vient à faire mention de ſa Femme ou de ſa concubine, à prendre un air grave, à meſurer ſes mots, à parler en maître de la maiſon, où chacun tient le rang qui lui convient. On veut faire

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Méchan-  
ceté des  
Femmes  
épouſées  
en ſecondes  
nôces.

Le Mari  
ne doit pas  
donner de  
la jalouſie  
à ſa Fem-  
me.

Grandes  
& petites  
Femmes.

Combien  
on avoit  
autrefois  
de Fem-  
mes à la  
Chine.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

entendre par-là qu'on n'a pris une concubine que pour les besoins du ménage, afin qu'elle s'occupe des fonctions les plus basses & les plus pénibles; qu'elle serve avec soin le pere & la mere; qu'elle aime, qu'elle nourrisse, & qu'elle élève les enfans.

Mais si cette concubine a contribué par ses peines & par ses soins à accroître le bien de la famille; si par son moyen vous êtes devenu riche, & plus respecté, ne convient-il pas qu'elle se sente de cet heureux changement de fortune? Cependant combien en voit-on qui en usent tout autrement, qui renvoient sans aucun égard une concubine, après en avoir eû des enfans, & en avoir tiré de longs & d'importans services? A les en croire, ils ne songent en la congédiant, qu'à rélever davantage leur Femme légitime, & à honorer les nœuds du mariage. Mais ne sçait-on pas que dans les grandes familles, les enfans & les petits-fils qui parviennent aux Degrés & aux Charges, ce sont ceux de la Femme légitime? On a plus de soin de pousser leur fortune. Cependant plusieurs de ceux qu'on a eus des concubines, y parviennent aussi, & obtiennent des marques de distinction & de noblesse pour leur mere naturelle: l'éclat & la splendeur de ses enfans rejaillit sur elle; leur élévation l'annoblit.

On voit certains Peres de famille se piquer de fermeté & de résolution, qui cependant ne laissent pas de livrer à la discrétion de leurs Femmes une pauvre concubine qu'ils ont aimée. Cela est sujet à une infinité d'inconvéniens: les affaires domestiques ne doivent se régler que par les ordres du Maître de la maison: il ne convient point qu'une Femme se mêle de gouverner, & parle d'un ton absolu.

Véritable  
noblesse  
des Fem-  
mes.

Nous voyons dans es Histoires anciennes, que les filles de Rois, mariées à des personnes d'un rang inférieur, se comportoient en Femmes modestes, sans jamais s'enorgueillir de la noblesse de leur extraction; quels autres exemples doit-on suivre? Est-ce la conduite des gens du commun? N'est-ce pas plutôt celle des Sages & des Grands qu'on doit imiter? Je voudrois que les jeunes filles missent leur gloire & leur noblesse à être douces & obéissantes: les parens ne peuvent jamais mieux leur marquer leur tendresse, qu'en les formant de bonne heure à la civilité & à la vertu.

Abus de  
l'Astrolo-  
gie judi-  
ciaire.

Nous n'avons point de livre des premiers tems, qui parle en termes exprez du mariage: ce n'est que sous la Dynastie des *Tang*, qu'un nommé *Liu tsai* a écrit sur ce sujet: mais on l'a redressé sur plus d'un article. Maintenant on en voit plusieurs qui consultent les astres, & qui s'imaginent y trouver l'union ou la discorde, la bonne ou la mauvaise fortune des personnes qui se marient. Folle imagination! Abus très-pernicieux! Ce sont ces vaines observations qui rompent de bons mariages prêts à se conclure, ou qui en font faire de très-mal assortis.

Age con-  
venable  
pour le  
mariage.

Autre erreur de nos tems. A quoi bon attendre, dit-on, qu'un jeune homme & une jeune fille ayent vingt ans pour les marier? C'est-là ignorer nos anciens Rits, qui disent que c'est à trente ans qu'on doit marier son fils, & à vingt qu'il faut marier sa fille. Peut-on lire dans nos anciens livres ces maximes de nos Sages, & suivre des idées nouvelles?

Autre-

Autrefois, & ceci est à remarquer, quand on avoit jetté les yeux sur un gendre, on permettoit à sa fille de l'entrevoir pour la première fois dans la salle des hôtes à travers un petit trou qu'on avoit fait au paravent, placé devant la porte de l'appartement intérieur: dans ce choix on ne regardoit pas comme un point capital, d'examiner les huit (a) lettres de bonheur, pour en conclure l'heureux ou le malheureux sort des personnes prêtes à s'unir par le lien conjugal: on examinoit si la fille étoit vertueuse, & si le jeune homme avoit de la conduite; si l'âge, l'humeur, les inclinations convenoient ensemble; & certainement c'est à quoi on doit uniquement faire attention. On peut ensuite choisir un mois & un jour heureux, pour accomplir le mariage par le Rit ordinaire, en faisant boire l'un & l'autre dans la même coupe: pourquoi vouloir ajoûter des usages populaires, bizarres, & sujets à mille inconveniens?

Dès que la cérémonie est finie, c'est l'usage des honnêtes familles, que la jeune Epouse se retire dans son appartement, & ne se mêle plus avec le reste de la famille, avec les Beaux-freres, ni même avec le Beau-pere: cependant il s'est introduit presque de nos jours parmi le peuple une coutume détestable, que je défie de trouver dans aucun de nos livres, & qui ne convient qu'à des Barbares nourris & élevez dans les forêts. On differe de trois jours la séparation de l'appartement, & c'est ce qu'on appelle les trois jours de franchise: & pendant ce tems-là quelles extravagances ne se permet-on pas? L'Epouse est assise sur son lit nuptial. On vient autour d'elle faire cent fageries: l'un lui tire en badinant ses souliers, & on les cache dans sa manche: l'autre lui enleve le voile qui lui couvre le visage: un troisieme lui ferre la tête, flaire ses cheveux, & s'écrie qu'il en sort un parfum admirable: on en voit qui contrefont les infensez, & qui cherchent à la faire rire par des grimaces & des bouffonneries indécentes: on boit en même tems force rafades: & c'est-là ce qu'on appelle se réjouir & se divertir.

Mais qui sont ceux qui joiënt ces indignes farces? Les plus proches Parens, le Beau-pere & les Oncles, qui oubliant & leur âge & leur rang, franchissent toutes les bornes de la bienséance & de la pudeur. Ce sont de jeunes étourdis, qui ont donné entrée à ces désordres: c'est aux sages Lettrez à en arrêter le cours dans les lieux où ils demeurent: par-là ils se feront véritablement estimer dans la Secte Littéraire; qui est chargée de réformer les mœurs du peuple.

Lorsqu'on observe exactement les Rits sur le mariage, on a lieu d'espérer qu'il fera heureux, & que les deux personnes qui s'unissent, feront la joye l'une de l'autre, & parviendront à une extrême vieillesse. Parmi les gens mariez, le discours tombe souvent sur leur noblesse & sur les richesses de leur maison. Il ne convient point qu'un Mari recherche trop curieusement quels ont été les parens & les ancêtres de sa Femme; s'ils ont possédé des charges; s'ils ont mené une vie obscure: ces recherches mettent ordinairement la dissension entre l'Epouse & les sœurs du Mari.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

A quoi les  
jeunes  
gens doi-  
vent faire  
attention  
pour se  
marier.

Critique  
des ceré-  
monies  
nuptiales  
du peuple.

Recher-  
ches que  
le Mari  
doit évi-  
ter.

Cel.

(a) Coutume superstitieuse de ceux qui disent la bonne aventure.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Celles qui avec tout leur mérite s'aperçoivent qu'on connoît la bassesse de leur extraction, s'imaginent qu'à tout moment on la leur reproche, & qu'on les regarde avec dédain. De-là les dégoûts, les chagrins cuisans, les soupçons cruels qui rongent le cœur, & quelquefois les desseins d'une vengeance secrete. Le ver-luisant tire son éclat d'un tas d'herbes pouries où il est engendré: les fleurs les plus odoriférantes tirent du fumier leur beauté & leur parfum: la lumiere sort du sein des ténèbres: la meilleure eau de source est celle qui se puise à l'ouverture de la terre, d'où elle sort & jaillit.

Bon ordre  
du maria-  
ge, source  
du bon or-  
dre géné-  
ral.

Le premier état qui s'est trouvé dans le monde, est celui du Mari & de la Femme: sont venus ensuite le pere & les enfans, puis les freres: après quoi les hommes se sont unis par les liens d'amitié: les sociétés s'étant formées & multipliées, on a fixé l'état du Prince & des sujets. Aussi dit-on que le principal soin du Sage a pour objet l'état du mariage: l'union même du ciel & de la terre est le modèle d'une parfaite union conjugale. Nos Livres Classiques regardent le bon ordre de cet état particulier, comme la source du bon ordre en général.

Perfection  
du maria-  
ge; en  
quoi elle  
consiste.

La perfection de l'état du mariage, c'est par rapport au Mari de vivre dans une étroite union avec sa Compagne, de la traiter toujours avec honneur, sans trop se familiariser, de trouver en elle sa joye & son plaisir, sans se livrer à une trop grande passion.

Pour ce qui est de la Femme, il faut qu'elle se distingue par une douceur mêlée de gravité, & par une complaisance respectueuse, qui ne donne point dans la basse flatterie. Anciennement quand le Mari & la Femme s'entrenoient ensemble sur quelque affaire, ils étoient assis vis-à-vis l'un de l'autre, & ils se parloient avec le même respect, que s'ils eussent entretenu des hôtes respectables, qui fussent venus leur rendre visite: conduite charmante!

Femme ac-  
complie.

Une Femme a trois devoirs à remplir: elle doit sçavoir conduire le ménage, rendre des services assidus à son beau-pere & à sa belle-mere, & enfin porter un grand respect à son Mari comme à son maître. Si elle s'acquie de ces trois devoirs, c'est une femme accomplie.

Vrai ca-  
ractère du  
Mari.

Au regard du Mari, son vrai caractère doit être la fermeté pour maintenir le bon ordre dans sa famille: pour cela il doit tenir le rang de supériorité qu'il a, & être bien maître de lui-même dans l'usage des plaisirs les plus permis. De-là naîtra l'union conjugale, qui sera suivie de tous les autres avantages du mariage.

Parens  
doivent  
concourir  
au maria-  
ge des en-  
fans.

Si, selon la loüable coutume, c'est le pere qui choisit à son fils une Epouse, & la mere qui donne un Gendre à sa fille, ce seront là deux garans de la mutuelle concorde des jeunes mariez: ce qui y contribuera encore beaucoup, ce sera si dès le commencement la nouvelle fiancée n'écoute pas légèrement des soupçons peu fondez, le repentir viendrait ensuite, mais trop tard.

Fidélité  
conjugale.

Pour ce qui est des concubines, on voit beaucoup de Peres de famille qui sçavent les maîtriser; mais il y en a peu qui ayent l'adresse de les maintenir tranquilles dans la maison: c'est qu'il est rare que la première Fem-  
me

me soit solidement vertueuse: les Femmes sont la plûpart susceptibles d'une étrange jalousie. Ainsi si l'on a des Enfants d'une Femme de mérite, il ne convient pas de penser à une concubine.

Que si le Mari ayant atteint sa quarantieme année, se voyoit sans enfans, alors il peut prendre une concubine; les loix le lui permettent; parce qu'elles regardent comme un grand malheur de ne point laisser après soi de postérité. Si la Femme transportée de jalousie, se gendarme, & se met en fureur au seul nom de concubine, le Mari informera les parens de la résolution qu'il a prise, & des raisons qu'il a eues de la prendre: & si leurs exhortations ne produisent rien sur l'esprit de sa Femme, & qu'elle continuë de s'opposer aux vûes de son Mari, il aura recours au Magistrat; il citera sa Femme à son tribunal, & là se fera le divorce dans les formes: car enfin il n'est pas obligé de ménager sa femme jusqu'au point de se rendre coupable à l'égard de ses ancêtres, en ne faisant pas ce qui dépend de lui, pour perpétuer leur postérité.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Concubinage & divorce, quand permis à la Chine.



*Du devoir des Amis.*

QUELQUE union qu'il y ait entre des Amis, il est difficile qu'ils s'accordent toujours ensemble: un mot échapé au hasard à votre Ami pourra vous déplaire, & blesser votre délicatesse. Quel parti devez-vous prendre? Celui de dissimuler, & de laisser tomber cette bagatelle. Donnez-vous bien de garde de répondre durement, ou de faire confidence au premier venu de votre mécontentement: le cœur de votre Ami ne manquera pas de se refroidir, ou par une réponse désagréable, ou par le rapport indiscret dont on auroit soin de l'informer.

Indulgence que les Amis se doivent.

Tandis que les enfans sont renfermez dans le domestique, & avant qu'ils ayent commerce au-déhors, ils ne connoissent que leur pere, leur mere, & leurs freres: ensuite ils commencent à avoir des compagnons d'école, avec qui ils exercent leur esprit, & auxquels ils s'attachent. Lorsqu'ils ont atteint un certain âge, on les marie, & ils ont des rapports nécessaires avec les parens de leur femme: rien de plus aisé que d'en prendre les mœurs & les usages. Si les parens sont gens laborieux, appliquez, économes; un jeune homme se formera sur leurs exemples; & au contraire s'ils donnent dans le faste, dans la bonne chere, & le plaisir, il les suivra bientôt dans leurs égaremens.

Comment les liaisons se suivent dans la vie des hommes.

Quand on est homme fait, ou l'on s'engage dans le commerce, & l'on s'unit à des associez; ou l'on entre dans le maniement des affaires, & on se lie avec les Officiers auxquels on a rapport. Les liaisons se forment encore avec ceux qui ont été admis ensemble au même Grade, ou bien avec les Lettrez qui demeurent dans la même ville. Ces liaisons produisent insensiblement, & sans qu'on s'en apperçoive, un grand chan-

Choix des Amis, est de la dernière importance.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

gement dans le caractère, & dans les mœurs. Si par cette voye-là le vice s'enracine dans un jeune cœur, il fera bien difficile de l'en arracher. C'est pourquoi on doit être très-attentif aux Amitiez qu'on forme; parce que d'ordinaire elles produisent de grands changemens, ou pour la vertu, ou pour le vice: on en marque les devoirs dans le corps de nôtre grande doctrine, & l'on y dit avec raison, que le choix des Amis est un point de la dernière importance.

Gens dont  
on doit  
fuir l'ami-  
tié.

Il n'y a rien qu'on doive fuir davantage qu'un esprit de travers & un mauvais cœur: la moindre familiarité avec des gens de ce caractère, est très-dangereuse. Agissez avec eux comme si vous ne les connoissiez point: c'est le moyen d'éviter bien des querelles, & de prévenir les mauvaises affaires qu'ils seroient capables de vous susciter.

Fuyez avec le même soin un homme pervers, mais sans qu'il paroisse que vous le fuyez: ce seroit vous faire un dangereux ennemi: recherchez la compagnie d'un Sage; mais agissez à son égard sans détours, & avec ouverture de cœur; c'est ainsi qu'il vous sera utile, & que vous vous l'attacherez.

Inégalité  
pour les  
Amis; d'où  
elle vient.

Quand on choisit un Ami, on remarque d'abord en lui cent belles qualités: quand on le fréquente longtems, on lui trouve mille défauts. Est-ce que dans la suite il se trouve avoir moins de mérite qu'il en avoit d'abord? Non, cet Ami n'a pas changé; mais vôtre cœur s'en est dégoûté, & l'esprit n'en juge plus de même.

Comment  
il faut trai-  
ter ses A-  
mis.

Voici une bizarrerie à-peu-près semblable: durant la vie des personnes qu'on connoît, on ne parle guères que de leurs défauts; sont-elles mortes? On ne fait mention que de leur mérite. Est-ce que sur la fin de leur vie leur mérite a comme absorbé leurs défauts? Point du tout: c'est qu'à leur mort la compassion a disposé autrement vôtre cœur à leur égard. Celui qui traiteroit des Amis vivans avec la même estime & la même affection qu'il sent pour eux, dès qu'ils sont morts, tireroit de grands avantages de l'amitié.

Grand  
nombre  
d'Amis à  
éviter.

Il n'y a nulle utilité, ou plutôt il y a bien des inconvéniens à lier Amitié avec un grand nombre de personnes. Nos anciens Sages ont dit: faites connoissance avec une personne, à la bonne heure: encore ne sera-t-il pas aisé de vous connoître à fonds l'un l'autre. Que si vous vous livrez à la multitude, & que vous vouliez avoir une foule d'Amis; comment pourrez-vous les connoître? Aussi les témoignages d'estime, d'amitié, & de zèle, que ces sortes de personnes se donnent mutuellement, n'ont rien de solide: toutes ces protestations ne sont que sur les levres; si dans une bagatelle vous venez à leur déplaire, ils se retirent, & sont les premiers à vous déchirer par les traits de leur langue médisante.

Conduite  
envers les  
Amis heu-  
reux &  
malheu-  
reux.

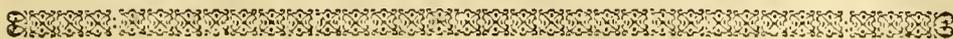
C'est ce qui prouve qu'on ne sçauroit être trop circonspect dans le choix des Amis. Mon Ami, qui étoit d'une condition pauvre & obscure, se trouve tout-à-coup dans l'abondance & dans la splendeur: je dois fonder la disposition présente de son cœur: il est à craindre que si je viens à le traiter avec ma familiarité ordinaire, il ne me fasse un froid accueil à dessein de m'en éloigner. Au contraire si mon Ami, qui étoit riche, tom-  
be

be dans l'indigence, après ce changement de fortune, je dois lui marquer de plus grands égards que jamais; sans quoi il me pourroit soupçonner d'une affectation d'indifférence, afin de rompre tout commerce avec lui. Il faut donc que j'évite jusqu'aux moindres choses qui pourroient fortifier en son esprit un pareil soupçon.

L'homme sage, qui sçait que les Amitiez sont souvent exposées à des ruptures d'éclat, ne s'engage jamais qu'après y avoir longtems réfléchi. La véritable Amitié, quand elle se forme, n'a rien que de simple & d'aisé: elle n'a point recours à ces vaines démonstrations, qui sont presque toujours trompeuses. Que si l'on se trouve obligé de rompre certaines Amitiez, il faut le faire sans éclat, & se retirer insensiblement, & à petit bruit. C'est une belle leçon de nos Anciens: les Amitiez, disent-ils, qui se forment lentement & sans tant d'appareil, sont ordinairement durables.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Amitiez  
durables.  
Ruptures  
d'éclat à  
éviter.



### *Des devoirs des Parens.*

**P**ORTER l'indifférence à l'égard de ses Parens jusqu'à les méconnoître, c'est l'effet d'un grand orgueil & d'une lâche ingratitude: les protéger lorsqu'ils ont besoin de vôtre secours, les soulager dans leur misère, c'est l'effet d'une grande vertu. Si vous souffrez vos Parens dans de vils emplois, s'ils en sont réduits à être domestiques ou esclaves; la honte n'en retombe-t-elle pas sur vous? Et de plus, n'êtes-vous pas coupables à l'égard de vos ancêtres, qui sont aussi les leurs?

Indifférence pour  
ses Parens  
blâmable.

Un pauvre Parent vient me voir pour me communiquer une affaire: j'apperçois à son air qu'il est embarrassé, qu'il voudroit bien s'expliquer, mais qu'il n'ose, & qu'il ne peut pas trouver des termes propres à s'énoncer. Il est de mon devoir de pénétrer dans sa pensée, de la deviner, s'il est possible, de le mettre sur les voyes, afin qu'il ait moins de peine à se déclarer: & si je suis en état de lui accorder le secours qu'il attend de moi, je dois le faire généreusement, & assaisonner mon bienfait des manières les plus obligeantes.

Conduite  
envers les  
Parens qui  
sont dans  
l'embarras.

Quand une extrême misère oblige de pauvres Parens à implorer vôtre assistance, consultez vôtre cœur & vos forces; & falût-il vous incommoder, faites un effort pour les aider; ne leur dites point: voilà ce que je vous prête: ce mot de prêter leur feroit sentir l'obligation de rendre, & les affligeroit. Surtout ne promettez rien que vous ne deviez tenir.

Les hommes sont faits de telle sorte, qu'il n'est pas possible qu'entre Parens & voisins il ne survienne quelque sujet de plainte ou de mécontentement. Comment parer à ces premières semences de division? C'est de se supporter les uns les autres, & de se souvenir que si un Parent à des défauts

Indulgence que les  
Parens se  
doivent.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

fauts incommodes, nous en avons de même qu'il faut bien qu'il nous pardonne. Que si l'on ne peut digérer le moindre chagrin; si l'on fait du bruit; si, fier de sa qualité & de ses richesses, ou de son sçavoir, on prétend l'emporter dans tous les petits démelez qu'on a, sans jamais vouloir céder, c'est le moyen de perpétuer les procez & les inimitiez.

Respect  
qu'on doit  
à ses Pa-  
rens.

Il y a différens degrés de Parenté; & selon ces degrés, il y a diverses marques de respect auquel il n'est pas permis de manquer: cependant combien en trouve-t-on qui n'ont égard qu'à la fortune? Si dans une compagnie le discours tombe sur un Parent qui soit riche & revêtu de quelque dignité, on fait gloire de lui appartenir: mon honorable Oncle, dit-on, &c. Au contraire s'il s'agit d'un Parent pauvre, méprisé, & couvert de haillons, on en parle avec mépris: mon vil Parent, dit-on, &c. On veut ce semble, défavoier un pauvre Parent, parce qu'il est dans la misère: quelle indignité!

Il faut les  
assister.

Il n'est pas permis, même aux personnes du premier rang, de négliger ce qu'ils doivent à leurs Parens, à leurs alliez, à leurs amis, à leurs voisins, & à leurs compatriotes. Les Empereurs & les Princes ne se dispensent pas de ces devoirs; & en cela ils ressemblent au ciel, qui répand ses influences jusques dans les lieux les plus vils. Peut-on ne pas suivre l'exemple de nos maîtres; & est-il permis aux gens du commun de croire que c'est s'avilir, que d'assister indifféremment ceux de leur famille?

Durété  
odieuse de  
quelques  
Parens.

Cependant combien en voit-on qui font bâtir des Temples superbes en l'honneur des Idoles; ou qui, pour leur plaisir, entretiennent chez eux une troupe de Comédiens & de Comédiennes (a); qui n'épargnent rien pour le jeu & la bonne chère, tandis qu'ils auront regret à la plus légère somme, dont un pauvre Parent aura besoin? Quoi donc! ne sortent-ils pas tous de la même tige? Les richesses qui se trouvent entre leurs mains, ne les ont-ils pas reçûs de leurs communs ancêtres? Ces ancêtres, en laissant leur bien, ont-ils prétendu qu'on en refusât une petite partie à ceux de leurs descendans, qui tomberoient dans l'indigence? Ont-ils pu croire qu'il se trouveroit parmi leurs héritiers des ames assez dures, pour laisser mourir leurs Parens de froid, de faim, & de misère?

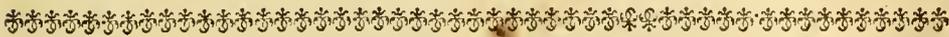
Mais faites une autre réflexion, la rouë de la fortune tourne sans cesse: pouvez-vous vous répondre d'être longtems heureux? Ces pauvres Parens que vous méprisez, seront-ils toujours dans la misère? Ne peuvent-ils pas s'élever à leur tour, parvenir aux charges, aux dignitez? Vos enfans ou petits-fils ne peuvent-ils pas après vôtre mort avoir besoin de leurs secours? Quelle assistance recevront-ils de ceux pour qui vous aurez eu tant d'indifférence?

Le mépris  
pour les  
Parens  
pauvres est  
condam-  
nable.

J'ai souvent remarqué que dans de nombreuses familles, les riches & les pauvres ne se réunissent pas une seule fois pendant l'année. Il n'y a que certaines occasions, encore font-elles rares, où les pauvres Parens ha-

(a) L'Empereur régnant a défendu sous de graves peines à tous ses Officiers de quelque qualité qu'ils soient, de nourir dans leurs maisons des Comédiens. Il ne l'a permis qu'aux Princes.

hazardent une visite. Quand, par exemple, il meurt quelqu'un de la famille, ils se rendent à la maison où est le deuil, avec des habits assez mal en ordre, ou trop longs, ou trop courts: mais comme ils n'ont rien à offrir, on les voit qui se présentent à la porte d'un air embarrassé, ne sachant s'ils doivent entrer, ou s'il est plus à propos qu'ils se retirent. Enfin ils s'enhardissent, ils entrent, mais d'un pas chancelant & peu assuré: leur embarras augmente quand ils veulent faire leur compliment en présence des domestiques, qui les reçoivent d'un air glaçant. Enfin le Maître de la maison paroît, mais c'est avec des manières fieres & dédaigneuses: tout cela ne sert qu'à éloigner davantage de la maison ces malheureux Parents, qui y ont été si mal reçus. Ceux qui sortent d'une même tige, ne devroient-ils pas se ressentir du bonheur qui se trouve dans la famille!



*Comment on doit régler son Cœur.*

QUAND on a reçu de ses parens un héritage qui suffit pour un entretien honnête, on doit le regarder comme une grande fortune, en profiter, pour s'appliquer à l'étude de la sagesse, borner ses desirs, se contenter de sa médiocrité, & mépriser tout ce qui approche du faste & de l'orgueil. Mais se consumer en soins inutiles, ne songer qu'à s'enrichir, & être continuellement occupé de sa fortune, c'est courir à sa perte. Régler son cœur, modérer ses desirs, voilà quelle doit être l'occupation d'un homme raisonnable.

Occupation d'un homme raisonnable.

Il n'y a personne à qui dans le cours de la vie il n'arrive plusieurs sujets de chagrin; c'est même un avantage: car si tout réussissoit à notre gré, un succès si constant nous aveugleroit, & nous en deviendrions plus sensibles aux revers de fortune, qui suivent de près les grandes prospérités. Celui que l'usage du monde a instruit, ne perd rien de sa tranquillité ordinaire au milieu de ces petites disgraces.

Avantages de l'adversité.

Dans l'état d'ivresse, l'ame est comme abruti; elle ne pense à rien, elle ne se souvient de rien: au sortir de cet état les idées s'éclaircissent, l'esprit devient net, & juge sagement des choses comme auparavant. Il est clair que ces ténèbres & cet abrutissement viennent des fumées du vin; & que la clarté & la justesse des idées viennent du fonds du cœur, & de sa nature même. Je dis la même chose d'une autre espèce d'ivresse non moins dangereuse: c'est celle des Passions qui aveuglent l'esprit, & troublent la raison de ceux qui en sont les esclaves.

Les Passions abrutissent l'homme.

Le remède contre cette seconde ivresse, consiste en ces deux mots *Ke ki*, vainquez-vous. Qu'on entende dire du bien de quelqu'un, on en doute: qu'on en entende dire du mal, on le croit. Celui qui s'est accoutumé à parler des défauts d'autrui, ne fait nulle attention à ses vertus.

Remède contre l'empire des Passions.

MORALE DES CHINOIS. Des gens de ce caractère, si on les examine, sont eux-mêmes pleins de vices, & vuides de vertus.

Abus des talens. L'oreille fine & l'œil vif, c'est ce que l'homme a de plus précieux: si je ne m'en sers que pour rechercher & remarquer les défauts des autres, & jamais pour me connoître & m'observer moi-même; c'est comme si je n'employois mon trésor & mes richesses qu'en faveur des étrangers. Peut-on ne pas gémir sur un tel abus?

Indifférence pour la fortune, à quoi bonne. Celui qui dans l'état de pauvreté où il se trouve, voit les riches & les heureux du siècle, sans être frappé ni ébloïi par la pompe & les dehors brillans de leur fortune; s'il parvient dans la suite aux charges & aux dignitez, ne s'énergüeillira pas de sa grandeur. Celui qui au milieu des honneurs & de l'abondance, ne détourne pas ses yeux des personnes qui sont dans l'indigence; s'il vient à décheoir de sa haute fortune, en fera moins frappé, & n'éclatera pas en murmures.

Il faut savoir maîtriser son cœur. Se vaincre soi-même, c'est le moyen de n'être pas vaincu par les autres. Se maîtriser soi-même, c'est le moyen de n'être pas maîtrisé par d'autres. Lorsque j'ai une bonne pensée, c'est un bon esprit qui me l'inspire. Quand il m'en vient une mauvaise, c'est un esprit malin qui me la suggere. Craignons toute idée mauvaise, quand même nous serions fort éloignés de la mettre en exécution: c'est toujours une méchante semence qui occupe une bonne terre.

Commencez par retrancher les recherches de l'amour propre; ensuite vous pourrez travailler au bien public: réglez d'abord vos vûës & vos desirs; après quoi il vous sera permis de prêter l'oreille aux discours des hommes.

Conduite bizarre de quelques gens. Il est assez ordinaire de voir des gens qui étant prêts de mourir, s'affligent dans la crainte où ils sont, que leurs enfans ou leurs petits-fils ne tombent un jour dans la pauvreté: & c'est eux-mêmes qui, par leur avarice, par leur cupidité, & par leurs injustices, ont porté des coups mortels à la fortune de leurs enfans: après leur avoir préparé ces malheurs, qui sont le châtimement de leurs désordres, ils s'avisent à la mort de gémir, dans l'appréhension qu'ils ne leur arrivent: ils les rendent malheureux, & puis ils pleurent sur leur infortune: quelle étrange bizarrerie de conduite!

La corruption du cœur est la source des disgrâces. Il s'en trouve qui se disent à eux-mêmes: J'examine toutes mes actions, je vois que j'ai toujours suivi la droite raison, que j'ai pratiqué la vertu, que j'ai imité les actions si vantées de nos premiers Sages; ne feroit-il pas juste que la prospérité & les richesses vinssent fondre dans ma maison? Cependant je remarque qu'elle dépérit tous les jours. D'où ce malheur peut-il venir? Je vous en dirai la vraie raison: c'est que votre cœur n'est pas aussi réglé que vous vous le figurez. Vous devriez vous dire: à la vérité je ne fais point d'injustices; mais je suis toujours plein d'estime de moi-même, & de mépris pour les autres: je n'ai point à me reprocher des actions dures & inhumaines: mais souvent j'ai nourri en secret des desirs de nuire aux autres. Examinez-vous bien, & vous verrez que si vous n'avez pas fait beaucoup de mal, c'est que les moyens vous

vous ont manqué. Si lorsque vous pouvez faire impunément une injustice, vous ne la commettez pas; si lorsque vous pouvez rendre un mauvais office, vous vous en abstenez; je dirai alors que vous êtes un Sage, dont le cœur est bien réglé, & je vous promettrai sans peine un bonheur solide & durable.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Il y en a qui pratiquent la vertu pour se concilier de l'estime: on en voit qui menant une vie déréglée, font contens, pourvû qu'ils déguisent leurs vices, & qu'ils sauvent les apparences. La conduite des uns & des autres fait voir que la droiture naturelle à l'homme, reste encore au fonds du cœur: pourquoi la contredire dans la pratique?

Faux ver-  
tueux.

Il ne faut pas se laisser abattre par la mauvaise fortune: quelque accident qu'il arrive, si l'on se possède, on pourra trouver une ressource. Dans les conjonctures les plus fâcheuses, prenez du tems, & délibérez. Pour moi, j'aime mieux essuyer le reproche d'avoir été lent à agir, que celui d'avoir tout perdu en agissant avec trop de précipitation.

Fermeté  
& pruden-  
ce, quand  
le plus né-  
cessaires.

Si je ne songe qu'à me rendre heureux, il est à croire que toutes les peines que je me donnerai, seront fort inutiles. Mais si ayant en vûë mon propre bonheur, je me propose en même tems le bonheur des autres; j'ai tout lieu d'espérer que je réussirai.

Moyen de  
se rendre  
heureux.

Il ne tient qu'à moi d'employer les talens que j'ai pour remplir tous mes devoirs: cette seule réflexion doit étouffer en mon cœur les murmures qui s'élevent contre le Ciel, & m'empêcher de rejeter mes fautes sur autrui.

Il faut fai-  
re son de-  
voir.

Si je n'épargne point mes soins, je leve les yeux vers le Ciel, sans craindre qu'il me confonde; je paroïs au milieu des hommes, sans qu'ils puissent me faire rougir.

Former le dessein de nuire à un autre, c'est ce qui est défendu; mais être sur mes gardes, pour empêcher que d'autres ne me nuisent, c'est ce qui est permis.

Je lis les Livres pour m'instruire; je dois donc en les lisant, rentrer en moi-même, & m'appliquer les maximes qui me regardent. Les hommes ne plaignent point leur peine pour réussir dans ce qu'ils entreprennent: ils veulent que tous leurs ouvrages soient parfaits; il n'y a que leur personne, & surtout leur cœur, dont ils négligent la perfection, & lorsqu'ils s'applaudissent d'un succès, on diroit qu'ils ignorent combien il y a à réformer en eux-mêmes.

Vanité du  
cœur hu-  
main.

On regarde avec des yeux d'envie les richesses des autres: avec ces vains desirs on ne les obtient pas. Ne vaudroit-il pas mieux fermer l'entrée à cette injuste cupidité? On nourrit dans son cœur la volonté de nuire à un ennemi: cette volonté ne lui nuit pas. Ne seroit-il pas plus à propos d'y renoncer? Lorsque la fortune vous fait le plus de caresses, observez-vous plus que jamais, & bornez vos desirs. Lorsque vous êtes en humeur de parler, recüillez-vous un peu, & soyez attentif à vos paroles.

Règles de  
conduite.

Après ce qu'on doit aux parens, on doit penser à ce qu'on se doit à soi-même, surtout dans ce qui regarde le soin de perfectionner son cœur;

Avantage  
de la vertu.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

car c'est ce qu'il y a de plus noble en nous : si ce cœur se tourne à la vertu, les sens, les paroles, les actions, tout sera dans l'ordre : on sera généralement estimé ; on jouira d'un vrai bonheur, qui passera même aux descendans : avantage inestimable de la vertu !

Point essentiel de conduite.

Le vice a des effets tout-à-fait contraires, & pour l'homme vicieux & pour sa postérité : combien d'exemples anciens & nouveaux prouvent ce que je dis ! On voit par-là, que le Ciel rend aux hommes la récompense ou le châtement qu'ils méritent. Ainsi regardons comme un point essentiel le soin de perfectionner nôtre cœur, qui est le fonds de nôtre nature que nous tenons du Ciel.

Les instructions & la vigilance d'un pere & d'un frere aîné, sont d'un grand secours à un jeune homme, pour le faire entrer, ou le maintenir dans le bon chemin : mais il est bien à craindre que la malignité du siècle ne le corrompe.



### *Du soin de perfectionner son Extérieur.*

Usage de la Politesse.

**S**ALUER civilement une personne, dire un mot d'honnêteté, céder le pas, faire proprement une révérence ; tout cela à la vérité n'est qu'un devoir de Politesse ; mais dans le commerce du monde, c'est par ces marques extérieures qu'on témoigne l'estime, ou le mépris qu'on fait des personnes. Les jeunes gens doivent de bonne heure être instruits de ces usages, & les observer exactement.

Nécessité de l'Extérieur.

Ce seroit se tromper grossièrement que de dire : je néglige ces dehors, & je m'attache au solide. Celui qui dans son domestique & dans sa conduite particulière, est maître de ses Passions, & réglé dans son Extérieur, saura se comporter sagement dans une conjoncture délicate. Celui qui mesure la dépense à ses revenus, selon les loix que le bon sens & l'équité prescrivent, peut être regardé comme un homme riche à millions : sa maison subsistera longtems.

Présens obligent.

Quand on est obligé de recevoir un présent, il faut penser à l'obligation qu'on contracte d'user de retour ; & faire voir en même tems qu'on ne craint point la nécessité où l'on se met, d'être ensuite reconnoissant.

Justice qu'on doit se rendre.

S'il arrive que quelqu'un ne fasse pas cas de moi : il se peut faire, me dirai-je, que je n'ai rien qui mérite son estime ; si j'étois une pierre ou une perle précieuse, & qu'il me regardât comme de la boïe, je me contenterois de le traiter de mauvais connoisseur, sans m'amuser à entrer avec lui en dispute : mais si effectivement, au lieu d'être un diamant, je ne suis qu'une pierre ordinaire ; pourquoi voudrois-je passer pour plus que je ne suis ? Le Sage dans ces sortes de jugemens que l'on porte de son mérite, s'examine & se rend justice.

Trop

Trop méditer sur un dessein qu'on a formé, fait qu'on prend mal sa résolution. Trop vétiler sur une matière, empêche de s'attacher à ce qu'il y a d'essentiel. Trop de détours pour arriver plus vite au terme, égarent, ou détournent du vrai chemin.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Un mouvement de colere, qui vient d'une humeur bouillante & impétueuse, ne fût jamais permis. Que s'il a pour principe la raison & la justice, il ne doit pas être reprimé.

Colere  
quand per-  
mise.

Celui qui s'attendra à recevoir un bienfait d'un autre, doit examiner s'il l'a déjà obligé en quelque occasion. Celui qui s'adresse au Ciel, pour en obtenir une grace, doit considérer quelle est sa conduite : c'est en examinant le passé, qu'on peut deviner l'avenir.

Réfle-  
xions né-  
cessaires.

Un homme qui n'a ni connoissance, ni liaison au dehors, s'épargne bien des chagrins.

Solide.  
bonheur.

Celui qui pratique sincèrement la vertu, & qui met en elle sa confiance, a un gage assuré d'un solide bonheur.

Tel qui veut montrer qu'il a l'esprit plus profond qu'un autre, laisse voir qu'il l'a beaucoup plus superficiel; il prétend faire sentir la supériorité de son mérite sur celui des autres; & par-là même il prouve combien il leur est inférieur.

Présump-  
tion.

Si vous sçavez vous corriger de vos fautes, vous n'avez rien à craindre de la colere du Ciel. Si vous pouvez être content de votre condition, les esprits malfaisans n'ont pas le pouvoir de vous inquiéter.

Les montagnes engendrent les métaux; & ce sont ces métaux qui ouvrent & déchirent leurs entrailles. L'arbre produit des vers dans son sein; & ce sont ces vers qui le rongent. L'homme forme mille projets; & ce sont ces projets qui le dévorent.

Vanité des  
grands  
projets.

Un homme intrigant & artificieux a quelquefois du succès, mais les plus fâcheux contretiens ne lui manquent pas: au lieu qu'un homme franc & sincère, qui parle sans déguisement, qui agit avec droiture, & qui vit sans ambition, ne fait pas à la vérité une grande fortune; mais aussi il n'a point à craindre de grandes disgrâces.

Avantage  
de la droi-  
ture.

Etouffer une Passion, lorsque nous sentons qu'elle nous transporte, réprimer un mouvement de colere, lorsqu'il est prêt de nous entraîner; c'est le fruit qu'on retire de la vraie Sagesse.

Vraie sa-  
gesse.

Je ne voudrais pas qu'on sçût ce que je veux dire; ne le disons donc pas: je serois fâché qu'on sçût ce que j'ai résolu de faire; ne le faisons donc pas.

N'entretenez pas de vos succès un homme qui vient d'éprouver une disgrâce. Recevez le bonheur quand il vient: mais conservez-en le souvenir, afin qu'il serve à adoucir une disgrâce qui lui succédera.

Usage du  
bonheur.

Si l'on délire sincèrement de faire du progrès dans la vertu, il faut s'appliquer d'abord à la recherche de ses défauts.

Les loix de la civilité & de la bienséance doivent nous régler, mais non pas nous embarrasser: si elles nous conduisent, nous ferons peu de fautes; si elles nous gênent, & nous mettent à une espece de torture,

Civilité à  
quoi bon-  
ne.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Différence  
d'humeur  
des vieillards &  
des jeunes  
gens.

c'est signe que nous sommes peu propres à lier un commerce délicat & choisi.

C'est une maxime certaine qu'il faut se conformer aux ordres du Ciel. Que je la propose à un homme grave & âgé ; la pratique lui en paroît aisée ; mais que je la propose à un jeune homme, il la trouvera difficile : c'est que la jeunesse espere & ose beaucoup : elle est téméraire & entreprenante : elle voudroit, ce semble, l'emporter sur le Ciel même.

Voici une autre maxime : il faut absolument venir à bout de ce qu'on a entrepris. Que je la propose à un jeune homme ; elle est de son goût, & il y entre sans peine ; au lieu qu'un vieillard en est rebuté : c'est que le vieillard sent que ses forces & du corps & de l'esprit diminuent chaque jour. Ainsi son langage le plus ordinaire, c'est qu'il faut attendre & suivre en tout les ordres & la disposition du Ciel. Cependant ces deux maximes ne sont point contraires l'une à l'autre. Il y a des occasions, où l'on doit faire tous les efforts dont on est capable, & d'autres où nous n'avons autre chose à faire, qu'à nous soumettre aux ordres du Ciel.

En toutes choses suivons le goût de la sage Antiquité : si on se laisse une fois aller au goût des choses extraordinaires, on ira plus loin qu'on ne pense.

Avantages  
de l'étude.

Celui qui a commencé sa fortune par l'étude des Lettres, la poussera en suivant la même voye. L'amour des livres ralentit l'amour du plaisir : & quand cette Passion est éteinte, les dépenses sont légères, & l'on ne se voit pas réduit à emprunter : par-là on s'épargne bien des rebus : exempt de ces bassesses, on tient son rang, & on se fait considérer.

Bons con-  
seils.

Tâchez de conserver pendant quelque tems votre esprit libre des soins terrestres, & vous en connoîtrez la vanité. Gardez le silence, & vous verrez combien un grand parleur est ridicule. Fermez votre porte, & vous sentirez ce que c'est que le tracas des visites. Réprimez en vous la convoitise, & vous sçavez combien de miseres elle entraîne après elle.

Les Riches & les Gens de qualité doivent s'étudier à être généreux & libéraux. Les Sçavans & les Lettrez doivent s'appliquer à avoir des manières franches & sinceres.

Connois-  
sance de  
soi-même.

On se plaît à dire que le cœur des hommes est difficile à gouverner ; & l'on ne sent pas que le sien propre est encore plus mal-aisé à conduire. On gémit sur ce que le cœur des hommes n'est jamais tranquille ; & l'on ne voit pas que le sien l'est encore moins. Appliquez-vous à vous connoître ; ensuite vous pourrez parler des défauts des autres.

Sage dé-  
fiance.

Le Sage tremble à la vûe d'un ciel serain ; & lorsqu'il tonne, il n'est point effrayé : il craint, quand le chemin où il marche est plein & uni ; & il ne craindroit pas, s'il avoit à marcher sur les vents & sur les flots.

Véritable  
sagesse.

On est extrêmement délicat sur le point d'honneur : on devroit encore être plus exact à garder les bienséances. On cherche avec empressement de bons remedes contre les maladies : il seroit bien mieux de s'appliquer à conserver la santé dont on jouit. On fait des sociétés pour se secourir mutuellement, & se défendre : la réputation d'homme fidèle & équitable

seroit une ressource encore plus sûre. On se donne des airs importans ; on se fait passer pour être riche & accrédité : il seroit plus avantageux de passer pour un homme droit & sincere. On veut se faire valoir en parlant beaucoup : on y réüssiroit davantage par sa retenue & par son application à ses plus petits devoirs. On court après l'estime des hommes : on seroit plus sage de la mériter par la droiture de son cœur. On donne dans le faste & la dépense : la qualité de maître de la Sagesse seroit plus d'honneur. On se glorifie d'avoir de grandes terres & des bâtimens somptueux : il seroit plus glorieux de répandre par-tout la grande doctrine des mœurs.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Trouver à l'écart un trésor, dont on reconnoît pourtant le maître ; rencontrer seule une belle femme dans un appartement reculé ; entendre la voix de son ennemi mortel tombé dans un fossé, où il va périr, si on ne lui tend la main ; ô que c'est-là une admirable pierre de touche ! *Hao y kouai chi kin che.*

Pierre de  
touche.

C'est un dangereux caractère que celui de fanfaron, qui se pique d'une bravoure mal placée. Un Sage ne craint point le danger, & n'est point arrêté par aucun obstacle, lorsque de grands intérêts l'obligent à risquer sa vie : mais l'exposer sans raison, n'est-ce pas être insensé ? N'en voit-on pas tous les jours qui s'exposent, pour avoir le plaisir d'assister à une Comédie publique ? Combien d'autres menent par la main leurs enfans, ou les portent entre les bras, au risque d'être étouffés, comme il arrive, soit aux réjouissances des Lanternes, soit aux feux d'artifice, soit aux combats des barques à tête de dragon. Alors la foule accable, renverse, étouffe. Combien de spectateurs sont culbutés ! Faut-il pour un si frivole divertissement exposer ainsi sa vie ?

Caractère  
de la vraye  
& fausse  
bravoure.

Il est écrit que nos Anciens évitoient de monter dans les lieux trop élevés, & de marcher auprès des précipices : ce sont des excez semblables qu'ils condamnent par cette expression. Le doux repos est le fruit d'une vive application : la défiance est la mere de la sûreté ; & une grande hardiesse vient souvent d'une timide circonspection.

### *De l'amour des Lettres.*

LA lecture des Livres donne à ceux qui s'y appliquent, un certain air de politesse, qui se répand sur tout ce qu'ils font, & sur tout ce qu'ils disent. Un homme qui a acquis de l'intelligence dans le maniement des affaires, agit d'une manière aisée : ses avis ou ses décisions semblent couler de source : il ressemble à ces personnes riches, qui sans vouloir toujours briller, ont certain je ne sçais quoi dans l'air & dans les manières, qui annoblit leur extérieur le plus simple.

Avantages  
de la lecture.

Quand je lis pour la première fois un excellent Livre, c'est comme si j'avois acquis de nouveau un bon ami. Lorsque je reprends un Livre que j'ai

Comment  
il faut en  
profiter.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

j'ai déjà lû, c'est comme si je rencontrais un ancien ami. En lisant un Livre, si l'on trouve quelque endroit difficile à entendre, il faut le marquer pour en demander l'intelligence à des personnes éclairées. Si l'on passe légèrement sur ce qu'on n'entend point, sans en faire le cas qu'on devoit, on négligera peut-être la veine d'une riche mine: ou bien si l'on s'avise de marquer à la marge une fausse interprétation, on apprêtera à rire à tous ceux entre les mains desquels tombera vôtre Livre. C'est de quoi on a plusieurs exemples.

On peut  
tirer avan-  
tage de  
tout.

Il faut profiter de tout ce qui arrive dans le monde pour se polir & se perfectionner. Ce n'est pas avec un diamant qu'on donne le lustre à un autre diamant; on y emploie une pierre vile & grossiere: c'est ainsi que je dois tirer avantage des insultes & des mépris qui me viennent d'un méchant homme: sa brutalité doit être pour moi une occasion d'examiner plus à fonds ma conduite, & de corriger jusqu'aux moindres défauts que j'y appercevrai.

Grande  
science du  
Sage.

Rien de plus difficile que de tenir son cœur dans le recueillement; rien de plus aisé que de le laisser dissiper: outre que nous cherchons nous-mêmes la dissipation, bien des gens avec qui nous avons des rapports nécessaires, nous y entraînent en cent façons différentes. Sçavoir précisément jusqu'où le cœur doit se communiquer au dehors, c'est la grande science du Sage.

Désagré-  
mens que  
les igno-  
rans ont à  
essuyer.

Un pere & une mere ne peuvent souvent porter leurs enfans à l'étude; il faut, ce semble, les y traîner; tant ils sont éloignés de toute application. Mais que ces parens viennent à leur manquer; alors les soins de la maison ne leur laissent plus le loisir d'étudier. Ainsi plus d'espérance de parvenir aux Dégrez, ni aux Charges. S'ils se trouvent dans la nécessité d'écrire deux lignes un peu poliment, leur pinceau semble leur peser un quintal: il leur faudroit dix ans pour arranger deux ou trois bouts de vers.

C'est surtout dans un festin que paroît leur embarras, si, sur la fin du repas, l'on vient à faire courir le plat avec les dez, pour déterminer au hasard le nombre de petits vers que chacun doit dire. Un ignorant, qui voit le plat arriver devant lui, paroît tout interdit & décontenancé; il ne sçait que répondre: la compagnie se moque de son embarras ou par un souris malin, ou par de petits mots qu'on se dit à l'oreille. Pour lui, il ouvre de grands yeux, regarde tout le monde, sans sçavoir ce qui se dit tout bas sur son compte: il se souvient pour lors des anciennes exhortations d'un pere & d'un maître; mais il n'est plus tems d'y penser. Si on jette les yeux sur les Livres, de même que sur une Comédie qui se joue, autant vaudroit-il ne les pas lire. Si l'on se repent de ses désordres, comme l'on se repentiroit d'avoir mal poussé une piece au jeu d'Échecs, peut-on espérer de changer son cœur?



*Du procédé de l'honnête homme.*

**L**E laboureur attend la récolte de l'Automne, pour juger si l'année est fertile. De même pour faire l'éloge d'un homme, suivez-le dans toute sa conduite, & voyez si elle ne se dément pas: c'est avec le tems qu'il fera connoître ce qu'il est véritablement au fonds du cœur.

Justesse  
des éloges.

Tel vous comble de caresses, & c'est un fourbe qui cherche à vous tromper; si vous vous y laissez surprendre, vous tomberez dans les pièges qu'il vous tend. Tel autre se mêle de faire tous les accommodemens d'une ville; ce dehors a je ne sçais quoi de spécieux: mais attachez-vous à pénétrer son caractère, & vous découvrirez que c'est un insigne fripon, qui ne cherche que ses propres intérêts.

Fourbes  
déguisez.

Si je suis véritablement vertueux, quand je ne serois qu'un très-pauvre Lettré, ma vertu m'attirera de l'estime, & servira de modèle aux autres. Mais au contraire, si je suis un méchant homme, j'ai beau occuper les premières Charges, ma conduite sera toujours censurée, & je deviendrai un objet de mépris pour tous les honnêtes gens.

Méchants  
toujours  
méprifez.

Lorsqu'il s'agit de concerter avec quelqu'un une entreprise, examinez bien ses talens & sa capacité. Lorsqu'on fréquente les maisons des Grands, si l'on y fait le métier de flatteur, il faut avoir recours aux bassesses les plus indignes; si l'on a l'ame noble, fiere, on n'y gagne rien: ne vaut-il pas mieux s'en éloigner doucement, & sans bruit?

Commer-  
ce des  
Grands.

Un homme rempli de grandes idées sur les richesses & sur les honneurs, fût-il un Sage, ne se défendra pas longtems de la corruption du siècle. Un homme entêté des rêveries qui se débitent par les Sectateurs de *Fo* & de *Tao*, fût-il un bel-esprit, ne se préservera pas d'un petit grain de folie, qui le rendra ridicule. Un homme attaché à son sens, fût-il d'un naturel bon & affable, deviendra capable d'une action violente. Un homme qui aime la gloire, fût-il de son fonds modeste & retenu, ne manquera pas de passer pour vain & orgueilleux. Un Sçavant enyvré de sa science, fût-il franc & sincere, se rendra incapable d'entrer dans la moindre affaire.

Divers ca-  
râcteres.

Quand on a à cœur d'être & de paroître sincere, on nomme chaque chose par son nom; on appelle grand ce qui est grand, & petit ce qui est petit. Si au contraire on trouve du goût à exagérer & à mentir, on le fait d'abord dans des choses légères & de nulle conséquence; & peu-à-peu on se forme l'habitude de ne jamais dire la vérité; après quoi l'on passe pour un menteur de profession.

Quelqu'un m'a confié en dépôt un certain nombre de taëls (a); quoi-  
qu'il

Fidélité  
pour les  
dépôts.

(a) Un Taël est un mot Portugais, qui signifie une once d'argent, qui vaut cent sols de nôtre monnoye.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

qu'il tarde à les demander, il faut se bien garder d'y toucher, afin de les lui rendre en mêmes espèces quand il viendra. C'est-là la grande loi des dépôts. Que si l'on ne se fait point un scrupule de s'en fervir; quand même on substituerait une somme égale, ou même d'un argent plus pur, on se rend coupable, & cette faute doit être punie, sans quoi les dépôts ne seront plus respectés.

Duplicité  
se décou-  
vre.

Ce que l'on prise infiniment dans le commerce de la vie, c'est un homme dont la bouche & le cœur s'accordent parfaitement. Combien y a-t-il de gens qui font gloire d'être généreux & libéraux? Mais qu'ils se trouvent dans l'occasion, on verra que leur conduite dément ouvertement leur langage.

À entendre certaines gens, ils sont exempts de toute passion pour le sexe: mais à peine ont-ils achevé de parler, qu'ils vont acheter une concubine, & même une esclave.

Si l'on parle devant un autre des idées superstitieuses de quelques-uns sur la situation d'une maison; quelle folie! s'écrie-t-il, en se moquant; le logement tourné à l'Orient ou à l'Occident, peut-il contribuer au bonheur d'une famille? Cependant ce même homme, s'il lui faut creuser quelques pieds en terre, ou élever la poutre principale d'un bâtiment, est plus scrupuleux que personne sur le choix d'un jour heureux.

Choses in-  
dignes  
d'un hon-  
nête hom-  
me.

J'entens dire à un autre: si j'avois obtenu mon Grade, & qu'on me mit en Charge, on verroit avec quelle équité je remplirois mes fonctions: j'aurois un tout autre zèle pour le bien public, que certains Mandarins que je ne veux pas nommer. On en voit d'autres, qui ayant emprunté quelque argent, éclatent contre le créancier qui vient demander ce qui lui est dû. Ont-ils prêté eux-mêmes à intérêt; si cet intérêt n'est pas rendu au terme fixé, ils le font aussitôt entrer dans le principal, pour grossir les intérêts. Que de vacarmes pour un mot échapé; dont ils se croient blessés, eux qui traitent de bagatelle les plus grossières injures dont ils chargent les autres! Peut-on voir une conduite plus bizarre & plus indigne d'un honnête homme!

Complai-  
sance est  
nécessaire.

Il faut se donner de garde d'être entier dans ses sentimens: il est plus à propos d'accorder quelque chose au sentiment des autres: au lieu d'un carré parfait que j'avois résolu de faire, je ferai par complaisance un carré oblong: par le moyen de cette complaisance j'exécute à-peu-près mon projet, & je n'offense personne.

Quelle est  
la plus  
haute ré-  
putation.

Celui qui souhaiteroit d'avoir une réputation qui fût comme l'or le plus pur, ou comme une pierre de prix, doit se résoudre à recevoir cet éclat du feu des tribulations. Le plus haut point de réputation où l'on puisse parvenir, c'est lorsqu'on dit d'un homme: son siècle ne pouvoit se passer de lui.





*De la manière de gouverner sa Maison, & de l'apartement  
séparé des Femmes.*

**N**E donnez point d'entrée dans vôtre Maison ni aux Bonzesses, ni à certaine espece de vieilles Femmes, qui se mêlent de vendre des ornemens de tête, des aiguilles, des pendans d'oreilles, des fleurs artificielles, ou de porter des remedes, ou d'être entremetteuses de mariage. Leur principale occupation est de ramasser cent sortes de nouvelles de toutes les familles qu'elles visitent, pour en divertir vôtre Femme & vos Filles: encore n'est-ce pas là le plus grand mal: ce qu'il y a beaucoup plus à craindre, c'est qu'elles n'inspirent la galanterie, & le libertinage, & qu'elles ne ménagent des rapt & des enlèvemens: ce sont-là des peltes publiques, à qui l'entrée d'une honnête Maison doit être interdite.

A quelles personnes il faut interdire l'entrée de la Maison.

J'en dis autant de ces Chanteuses qu'on introduit quelquefois jusques dans l'intérieur de la Maison, & qui ne sont guères moins dangereuses. Quant aux sages-Femmes, on ne peut s'en passer; mais il faut les choisir d'une réputation saine: encore ne convient-il pas qu'elles ayent trop d'habitude chez vous.

Quand on voit que dans une Maison on se leve de grand matin, on peut conclure que cette Maison est réglée, & qu'on n'y fait pas la débauche pendant la nuit: & lorsque cela est ainsi, on peut s'assurer que les esclaves & les domestiques ne sont ni libertins, ni fourbes, ni fripons. Au contraire ces Maisons, où dès le soir on commence un grand festin, & où, lorsqu'il est grand jour, on est encore au lit; ce sont des Maisons où règne le désordre, & qui sont sur le penchant de leur ruine.

A quoi l'on connoit la régularité d'une Maison.

N'ayez point chez vous de jeunes domestiques qui aiment à se parer, qui affectent des airs polis, & qui cherchent à plaire. On concevrait une mauvaise idée de vôtre sagesse. Pour ce qui est des femmes de vos esclaves, si elles ont de l'agrément dans leur personne, ne permettez jamais qu'elles entrent dans vos appartemens: gardez-vous même de louer des nourrices trop bien faites: vous ne les auriez ni vûës, ni entendu parler, & cependant vous ne pourriez dissiper mille soupçons injurieux qu'elles feroient naître.

Conduite par rapport aux domestiques.

De grandes joyes sont d'ordinaire suivies de grands chagrins: il n'y a que dans une fortune médiocre qu'on goûte véritablement une joye tranquille & durable. Quand même vous seriez réduit au pur nécessaire, vous n'en ferez pas moins heureux.

Médiocrité heureuse.

L'emploi d'un Pere de famille, c'est d'avoir l'œil à tout: il peut se dire à lui-même: si je suis attentif & vigilant; qui est-ce qui osera chez moi être oisif & paresseux? Si je suis économe; qui osera être prodigue? Si je

Force de l'exemple.

MORALE.  
DES  
CHINOIS.

n'envifage que le bien commun; qui ofera chercher fes propres intérêts? Si je fuis franc & fincere; qui ofera agir avec duplicité? Non feulement les domeftiques & les efclaves, mais encore les Enfans & les petits-Fils fe formeront fur un fi beau modèle. Auffi dit-on communément: la perfection de vôtre cœur, c'eft de n'offenfer jamais le Ciel: la perfection de vôtre extérieur, c'eft-à-dire, de vos paroles & de vos actions, c'eft qu'elles foient fi fages & fi mefurées, que vos Enfans & vos domeftiques puiffent les imiter.

Comment  
on doit fe  
maintenir  
dans la  
profpérité.

Il n'y a prefque perfonne qui ne fouhaite de fe voir dans la profpérité, dans les honneurs, & dans l'abondance: mais qu'il y en a peu qui connoiffent les devoirs de cette condition! On fe trompe fi l'on regarde comme une chofe aifée de s'y placer & de s'y maintenir. C'eft la vertu & la capacité qui nous y élevent: c'eft par une fuite de belles actions qu'on s'y maintient. Enfin c'eft la fcience & la prudence qui y dirigent nôtre conduite. Si l'on manque de ces talens, on ne jouira pas longtems de fes richesses & de fes honneurs: le feul Sage fçait les conferver par fon application.

Précau-  
tions con-  
cernant la  
jeunefle.

Les jeunes Garçons & les jeunes Filles ne doivent point s'affembler ni s'afféoir dans un même endroit, ni fe fervir des mêmes meubles; ils ne doivent rien fe donner de la main à la main: une belle-Sœur ne peut avoir d'entretien avec fon beau-Frere. Si une Fille déjà mariée rend vifite à fes Parens, elle ne fe mettra point à la même table que fes Freres. Ces ufages ont été fagement établis, pour féparer entierement les perfonnes de différent fexe; & un Chef de famille ne fçauroit être trop exact à les faire obferver.

Le Maître  
doit châ-  
tier les  
domefti-  
ques avec  
bonté.

Les jeunes Fils de famille ne doivent point châtier eux-mêmes les domeftiques & les efclaves qui ont fait quelque faute. Les Filles & les Femmes de la maifon, ne puniront point non plus elles-mêmes leurs fervantes ou les concubines: quand elles auront mérité le châtiment, on en doit donner avis au Chef de famille, qui réglera avec bonté la punition, fans pourtant les punir lui-même: il y auroit à craindre que la colere ne le transportât.

Si les Maîtres font trop rigides, leurs valets les ferviront avec moins d'affection. Il faut compâtir à la foibleffe de ces malheureux: les jeunes ont peu de lumieres, & les vieillards peu de force. Pour les bien gouverner, il faut joindre la gravité à la douceur: c'eft le moyen de s'en faire aimer & refpecter.

Attention  
pour l'é-  
ducation  
des en-  
fans.

Il n'y a point de devoir plus important que celui d'inftuire la Jeunefle. Quand un jeune homme commence à étudier, ne lui faites pas de longues inftuctions fur la manière dont il faut vivre dans le monde: il fuffit de l'aider infenfiblement par la lecture des livres à acquérir cette forte de fcience: infpirez-lui furtout la modeltie, & le refpect, & ne lui épargnez point les reprimandes & les corrections: c'eft le moyen de détruire en lui l'efprit d'orgueil. Les habits trop magnifiques & les mets délicieux doivent de bonne heure lui être interdits. Ne permettez jamais qu'il ait la moindre liaifon avec de jeunes gens mal élevez, ou enclins à la débauche.

che. Moyennant cette attention vôtre Fils se portera comme naturellement à tout ce qui sera droit & raisonnable.

C'est l'Étude qui donne à un jeune homme un certain air de politesse, & je ne sçais quel agrément, qui fait rechercher sa compagnie. Si vous ne lui inspirez pas cet amour de l'Étude, & qu'au contraire vous lui permettiez de ne songer qu'à ses plaisirs; quelle figure fera-t-il, lorsqu'il se trouvera au milieu d'un cercle de gens polis & habiles? Si l'on jette sur lui le moindre regard, il s'imaginera qu'on lui reproche son ignorance. Si le discours tombe sur des matières d'érudition, vous le verrez sourire naïvement, & faire semblant de comprendre ce qui se dit; mais dans le fonds il souffre autant que s'il étoit assis \* sur des aiguilles.

On voit des Parens qui tiennent leurs Enfants tellement attachez aux livres, qu'ils ne leur laissent rien voir ni entendre de ce qui se passe au dehors. D'où il arrive qu'ils sont aussi neufs que ce jeune homme, qui se trouvant par hasard dans la place publique, & y voyant un cochon: voilà un rat, dit-il, d'une énorme grandeur. Cet exemple fait voir qu'on peut devenir un sot avec beaucoup d'étude.

Quand l'esprit d'un Enfant s'ouvre de plus en plus, & que vous avez pris soin d'exercer sa mémoire, en lui faisant apprendre des livres ordinaires; instruisez-le par degrés des différens devoirs de la vie civile; & pour mieux faire entrer vos leçons dans son esprit, servez-vous, ou de comparaisons familières, ou de quelques vers qui les renferment.

Que les Femmes s'assemblent rarement entre elles; il y aura moins de médifances & plus d'union entre les parens. On lit dans le Livre des Rits, que ce qui se dit dans l'appartement des Femmes, ne doit point être entendu au dehors; & de même, qu'elles ne doivent pas entendre ce qui se dit hors de leur appartement. On ne sçauroit trop admirer l'extrême délicatesse de nos Sages, & quelles précautions ils ont apportées, pour empêcher jusqu'aux plus petites communications entre les personnes de différent sexe.

Pendant on voit aujourd'hui des Femmes & des Filles aller librement aux Pagodes, & y brûler des parfums, monter dans des barques couvertes, & se promener sur l'eau: les Maris le sçavent, & comment peuvent-ils le permettre? On en voit d'autres regarder au travers du treillis, la Comédie qui se joue dans la salle voisine, où l'on régale la compagnie. On rend ces treillis assez clairs, pour se laisser entrevoir. Il y en a même qui trouvent le moyen de montrer leurs petits souliers, & d'examiner par les fentes du paravent, l'air & les manières des convives. On les entend babiller, & faire des éclats de rire. L'œil des Comédiens perce le treillis; le cœur des convives y vole. Mais ce qu'il y a encore de moins tolérable, c'est que ces Comédies, où il ne s'agit que de représenter quelque belle action d'un sujet fidèle, d'un fils obéissant, d'un modèle de chasteté & d'équité, ne laissent pas d'être quelquefois mêlées d'intrigues amoureuses & de commerces criminels: est-il rien de plus dangereux pour les personnes

MORALE  
DES  
CHINOIS.  
Pourquoi  
il faut les  
faire étu-  
dier, &  
comment.

Réflexions sur  
la conduite des  
Femmes.

\* Expression Chinoise.

MORALE  
DES  
CHINOIS.  
Education  
des Filles.

nes du sexe; & les conséquences n'en sont-elles pas infiniment à craindre? L'Éducation des jeunes Filles doit être bien différente de celle des jeunes Garçons. Il faut que ceux-ci apprennent les Livres anciens & nouveaux, pour se rendre capables de parvenir aux Grades & aux Dignitez. Mais pour ce qui est des personnes du sexe, les leçons qu'on doit leur donner, se réduisent à la vigilance, à l'économie, à l'union, à l'obéissance, au travail; voilà quelle doit être toute leur science. On ne peut mieux louer la vertu d'une Femme, qu'en disant qu'elle n'est pas fâgavante.

Divertisse-  
mens dan-  
géreux  
pour le  
Sexe.

Il y a une espèce de Femmes qui parcourent les Maisons, & vont de porte en porte, frappant un petit tambour jusqu'à ce qu'on les arrête: tantôt elles chantent des vers: tantôt elles récitent quelque histoire, qu'elles accompagnent de mines, & de gestes propres à divertir. Leur stile est simple & populaire; & il n'en coûte que quelques deniers pour les payer de leurs peines. Les Femmes & les jeunes Filles se plaisent infiniment à entendre ces Chanteuses: on en voit souvent de différentes familles, qui se rassemblent dans la même maison où elles les appellent. On les laisse d'abord chanter dans la première cour hors de la salle: ensuite on les fait entrer. La scène commence par des récits, qui n'enseignent que la vertu. Insensiblement elles tombent sur la galanterie; elles racontent les malheurs de deux personnes qui s'aiment passionnément, sans pouvoir se le témoigner: on les écoute: on est attendri, on soupire, on pleure même quelquefois. Mais quel est enfin le dénouement de l'intrigue? Des libertez furtives, & des plaisirs criminels. Quelles impressions funestes ce scandaleux amusement ne fait-il pas sur de jeunes cœurs? Comment l'accorder avec les enseignemens que nos anciens Sages nous ont laissés sur la demeure des personnes du sexe? Ils veulent que leurs oreilles n'entendent jamais de paroles tant soit peu contraires à la pudeur, & qu'aucun objet peu modeste ne se présente à leurs yeux. Voilà ce qui demande toute la vigilance d'un Père de famille.

A quel âge  
les Gar-  
çons & les  
Filles ne  
doivent  
plus se  
voir.

Dès qu'un jeune Garçon a atteint sa douzième année, l'entrée de l'appartement intérieur doit lui être défendu: de même une jeune Fille à cet âge ne doit plus avoir la liberté de sortir de son appartement: qu'on ne dise point, ce sont encore des Enfants, il n'y a rien à craindre. On ne se défie point de vieilles domestiques: elles vont & viennent par-tout: cependant c'est par leur canal, que des mots secrets pénètrent jusques dans l'intérieur des Maisons. De-là quel désordre!

Lorsque dans l'appartement des Dames on n'entend point chanter des lambeaux de Comédie, ni contrefaire la voix des Comédiens, c'est signe qu'il y a de l'ordre & de la vertu. Si dans le tems que le Mari est retiré avec sa Femme, on n'entend point des éclats de rire; c'est une marque qu'ils se traitent avec respect. On ne doit pas souffrir que pendant la nuit, les domestiques errent par la maison sans lumière. Cette précaution est nécessaire, & pare à de grands inconvéniens: le Maître & la Maîtresse sont également intéressés à faire observer cet usage.

*Des Maisons de Ville & de Campagne.*

ON voit une infinité de gens qui font tout occupez du soin de donner une bonne situation, & un aspect favorable à la sépulture de leurs Ancêtres, s'imaginant que le bonheur ou le malheur d'une famille dépend de cette situation & de cet aspect. Mais lorsqu'il s'agit de leur propre logement, ils ne s'informent point à quelle constellation il répond, ni si le corps de logis est dominé par l'élément du feu, ou par celui de l'eau; s'il doit être plus ou moins exhaussé, si la grande porte doit être sur une telle ligne, ou sur une autre, afin que les richesses ne s'écoulent pas de la Maison; que la prospérité y entre, & que l'adversité ne s'y puisse pas glisser; c'est à quoi on ne donne nulle attention. Cependant ce sont ces Maisons, où nous prenons nôtre repos, où nous passons le jour & la nuit, où les enfans naissent, où ils sont nouris & élevez. Nos propres Maisons influent bien plus sûrement, & plus directement sur tout ce qui nous regarde, que la sépulture de nos Ancêtres.

Précautions qu'on doit prendre en bâtissant.

On entend souvent parler de fortileges, d'enchantemens, de maléfices, de diableries; & l'on prétend que ce sont les charpentiers ou les maçons, qui étant chagrinez sur leur travail, ou bien mal payez, de désespoir jettent des forts sur les Bâtimens qu'ils élevent. J'avoüerai que j'ai été longtems incrédule sur cet article: ma raison étoit qu'un honnête homme, qui ne voit rien en lui, qui puisse le faire rougir, attend uniquement du Ciel la prospérité & l'adversité. *Ho fou yeou tien.*

Sorts jettés sur les Bâtimens.

Cependant ce que j'ai vû chez une personne de ma connoissance, m'a un peu guéri de ce préjugé: après sa mort ses enfans & ses petits-fils s'acharnèrent si fort au jeu, qu'en peu de tems leur bien fût dissipé. Comme on démolissoit une muraille, on y trouva une affiette avec certain nombre de dez, & une main d'homme faite de bois: & j'avois déjà ôüi dire, que c'étoit ainsi qu'on jettoit les forts. J'avoüe que cette découverte jointe aux malheurs & à la ruine de cette famille, me rendit un peu plus crédule. D'ailleurs je fais réflexion que dans le Code de nos Loix, il y a des peines imposées à ceux qui se mêlent de fortileges; ce qui suppose qu'il y en a effectivement.

Exemple de leur effet.

Ainsi donc quand on élève de grands Bâtimens, qu'on entreprend une affaire importante, il faut bien se garder d'une épargne sordide, qui pourroit donner lieu à la canaille de jeter des forts & des malédictions. C'est un proverbe parmi le peuple, que le Diable entend les paroles concertées du pacte fait avec le Magicien; & que la charpente entend ce que le charpentier prononce dans son indignation. Je sçais bien que de mille événemens qu'on attribüé à ces maléfices, il ne s'en trouvera guères qu'un ou deux, où l'opération du Diable soit certaine. Cela doit suffire, pour ne pas s'exposer à ces malheurs.

Il faut bien payer les Ouvriers; & pour-quoi.

Des

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Choses qui  
doivent  
être pro-  
scrites d'u-  
ne honnê-  
te Maison.

Contre les  
grandes  
acquisi-  
tions.

On ne doit  
par se pré-  
valoir du  
besoin des  
Vendeurs.

Maisons  
de Cam-  
pagne en-  
vironnées  
d'arbres.

Sépulture  
des Ancê-  
tres sacrée.

Plan d'une  
Maison  
magnifi-  
que.

Des vers peu honnêtes, des piéces de galanterie, des peintures immo-destes, en un mot tout ce qui peut salir l'imagination, ne doit jamais se trouver dans la Maison d'un homme qui a de la probité & de la vertu. Car enfin si cela est exposé aux yeux des Femmes & des Enfans, comment osera-t-on leur prêcher l'honnêteté & la pudeur? Il en est de même que des armes & des remédes violens, qu'on ne laisse point traîner dans une Maison, & qu'on a soin d'enfermer sous la clef, de peur que les Enfans n'y touchent, & ne se donnent la mort.

Ceux qui ont des biens à la Campagne, songent sans cesse à arrondir leurs possessions. Le proverbe dit, que quand vous acheteriez la Chine dans toute son étendue, vous auriez encore des champs voisins des vôtres. Ainsi à quoi bon tant de soins pour s'agrandir, & faire de nouvelles acquisitions? Les biens que vous laisserez à votre mort, passeront en d'autres mains: ces grandes acquisitions susciteront peut-être des ennemis à votre famille, qui ne cesseront de la persécuter. Si vous aviez moins accumulé de Terres, vos Enfans auroient vécu dans une douce médiocrité, & en auroient jouï paisiblement.

Ceux qui acquèrent des Terres, font voir qu'ils sont fort riches. Ceux qui les vendent, donnent une preuve de la décadence de leur maison: c'est le besoin qui les y force. Ce que je veux dire par-là, c'est que vous ne devez point vous prévaloir du besoin où est celui qui vend sa Terre, pour ne la pas payer ce qu'elle vaut. Il faut qu'un prix honnête le satisfasse. Croyez-vous perdre votre argent, en le donnant de la sorte? Ce que vous acquerez, ne vaut-il pas ce que vous livrez? N'est-ce pas comme si l'argent n'étoit pas sorti de vos mains? Voici le sens de quelques vers, qui ne viennent pas mal-à-propos à ce que je dis. Ces montagnes verdoyantes, ces paysages charmans, ce sont d'autres familles, maintenant ruinées, qui les ont possédées; que ceux qui en jouissent actuellement ne s'en glorifient pas; d'autres après eux en deviendront encore les maîtres.

On plante beaucoup d'arbres autour des Maisons de Campagne, soit qu'on s'imagine que ces arbres portent bonheur, soit qu'on n'ait en vûë que d'avoir une enceinte riante. Quand je vois un petit village environné de bois qui ombragent de tous côtés les campagnes, je juge que les familles qui l'habitent sont à leur aise: mais si j'apperçois de gros arbres abattus de côté & d'autre, c'est une marque certaine de leur indigence, & de leur pauvreté.

J'en dis autant des sépulchres que vos Ancêtres ont eu soin d'environner de mûriers, & d'arbres à suif. Si on vient à les couper, c'est une marque certaine, ou de l'extrême pauvreté des descendans, ou de leur avarice & de leur mauvais cœur. Comme dans chaque famille il y a des pauvres & des riches, ceux-ci doivent aider les autres, afin de prévenir une semblable faute, qui terniroit à jamais leur réputation.

L'acquisition des Terres est préférable à la grandeur & à la magnificence des Bâtimens. Qu'un logement ait sur le devant un ruisseau ou un étang, & sur le derriere un jardin: que la porte avec ses appartenances fasse le premier corps de logis: qu'en avançant on trouve une cour, &

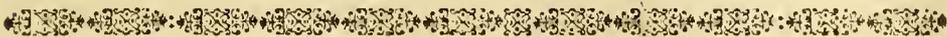
au

au fond la salle pour recevoir les visites : qu'on entre ensuite dans une troisième cour, où soit l'appartement du Maître de la Maison : qu'il suive une quatrième cour avec les offices : que chacun de ces corps de logis ait quatre ou cinq chambres de plein-pied ; voilà tout ce qu'il faut pour les personnes les plus riches & les plus qualifiées.

Mais quand vous achetez une Terre, ne craignez point de l'acheter à un plus haut prix qu'elle ne vaut, le surplus que vous donnez, est compensé par plus d'un avantage. Premièrement, vous assistez celui que la misère force à vendre sa Terre. En second lieu, vous lui ôtez l'envie de rentrer dans cette Terre en vous remboursant, ou de demander en justice une augmentation de prix. Enfin, si après votre mort, vos enfans viennent à déchoir de leur fortune, ils auront plus de peine à vendre une acquisition, dont on ne leur offrira qu'une partie de ce qu'elle aura coûté. Car, comme dit le proverbe, la glace qui est fort épaisse, est plus longtemps à se fondre ; & les tuiles, qui sont épaisses & bien liées, sont plus difficilement emportées par l'orage.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Pourquoi  
l'on ne  
doit pas  
craindre  
de payer  
trop cher  
une Ter-  
re.



*De quelques Règles de conduite auxquelles on ne fait pas assez d'attention.*

IL y a des gens qui n'aiment que les vertus tranquilles, & qui écartent tout ce qui est pénible : pour justifier leur paresse, ils la couvrent du beau prétexte de soumission aux ordres du Ciel. Ignorent-ils que le Ciel leur ayant donné de l'esprit & des talens, il veut qu'ils les mettent en œuvre, & qu'ils le secondent, en faisant tout ce qui dépend de leurs soins & de leur vigilance ?

Paresse  
blâmable.

Je blâme également ces désirs inquiets de s'enrichir & de faire fortune. Jouissez paisiblement de la récompense que le Ciel a accordé à votre travail, & ne portez pas plus loin vos vûes. Voici un proverbe assez connu, & dont vous devez vous appliquer le sens : que les voyageurs hâtent le pas, ou qu'ils aillent le train ordinaire, la journée étant fixée, ils n'ont que tant de chemin à faire. De même contentez-vous de la condition conforme aux talens que vous avez reçus du Ciel.

Vanité du  
désir de  
s'enrichir.

Le Printems donne des fleurs, & l'Automne des fruits ; c'est-là l'ordre des saisons. De même la science ne s'acquiert que par le travail. Nos lumières & nos connoissances se multiplient à proportion de nos efforts & de notre application. Une action passagère peut n'être pas remarquée : mais quand une passion est enracinée dans un cœur, il ne faut pas l'observer de bien près pour l'apercevoir.

Point de  
science  
sans tra-  
vail.

Combien en voit-on qui ne cherchent rien moins que ce qu'ils paroissent chercher ? Ils auroient la passion qui les domine, quand même ils

Passion  
sans vrai  
objet.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

ſçauroient ne devoir jamais obtenir ce qu'ils semblent pourſuivre avec le plus d'ardeur.

Précau-  
tions d'un  
jeune hom-  
me qui pa-  
roit en pu-  
blic.

Si un jeune homme va dans les places, ou dans les lieux où l'on s'aſſemble en foule, comme, par exemple, au ſpectacle des lanternes, ou aux Comédies qui ſe donnent en public, il faut qu'il ſoit accompagné d'un ami ſage, ou qu'il ſoit ſuivi d'un vieux domeſtique: encore doit-il être très-attentif ſur lui-même, & veiller à la garde de ſes yeux, pour ne pas jeter inconſidérément des regards, qui ſeroient remarquez, & ſeroient naître des ſouſçons injurieux à ſa réputation.

Pour faire  
durer les  
amitez.

Un homme vain de ſon prétendu mérite, & qui recherche avec trop d'empreſſement l'eſtime des hommes, ne s'attirera que du mépris. Il faut pareillement éviter ces airs empreſſez, par leſquels on prétend marquer ſon affection à un ami, & encore plus l'uſage des viſites trop fréquentes: la familiarité fait naître le mépris: quand on ſe voit moins ſouvent, on ſe porte plus de reſpect, & les amitez durent plus longtems.

Oſtenta-  
tion ſujet-  
te à la mé-  
diſance.

Faire du bien, parce qu'on eſpere d'en recevoir, c'eſt une conduite qui finit d'ordinaire par des inimitiez. Si vous ne faites une bonne œuvre, que pour en inſtruire auſſitôt le Public, vous verrez vos défauts les plus ſecrets attaquez par la médiſance.

Abus des  
bienfaits  
du Ciel.

Avoir beaucoup d'eſprit, & négliger l'étude, ſans ſonger à ſe rendre utile au Public; être dans une grande Place, & avoir l'autorité en main, ſans ſoulager les miſeres du peuple; ni laiffer aucun monument de ſon zèle pour le bien commun; c'eſt contredire les vûes bienſaiſantes du Ciel, qui ne vous a élevé que pour l'utilité publique.

Caractère  
des gran-  
des ames.

Quand on eſt né dans une fortune médiocre, on ne s'occupe guères de grands projets: ainſi l'on eſt dans la diſpoſition la plus propre à aimer l'étude. Quand on eſt né dans l'éclat & dans l'opulence, il coûte peu de répandre des bienfaits, & c'eſt le tems de ſecourir les malheureux. S'il ſe trouve des gens, qui, juſques dans l'indigence, conſervent un deſir ſincere de ſecourir les miſeres d'autrui, ou qui, au milieu des richesses & des honnèurs, s'appliquent ſérieuſement à l'étude de la ſageſſe; ce ſont-là des ames du premier ordre, & qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer.

Défaut des  
gens heu-  
reux &  
malheu-  
reux.

On en voit parmi les heureux du ſiècle qui ſe plaiſent à accorder des grâces; mais ils les accompagnent ſouvent de certains airs de fierté & de hauteur, qui choquent quiconque ſe voit obligé d'implorer leur protection. D'un autre côté, la plûpart de ceux qui ſe trouvent dans une fortune vile & abjecte, deviennent ſi timides & ſi réſervez, qu'ils paroiffent comme abîmez dans leurs diſgrâces: ils ſont inacceſſibles & inſociables. Double défaut à éviter.

L'Expé-  
rience, à  
quoi bon-  
ne.

Celui qui n'a pas eſſuyé de grandes traverses, ne connoît pas les douleurs d'une vie paſſible. Celui qui n'a pas eu affaire avec des gens fâcheux & intéreſſez, n'eſtime pas aſſez le bonheur de vivre avec des amis fidèles & complaiſans. Celui qui ne s'eſt pas trouvé dans certains paſſiſſans, ignorera avec quelle adreſſe on doit s'en tirer.

Les mal-  
heurs épu-

Un homme qui a été éprouvé par des revers de fortune & par la malice de ſes ennemis, ſans y ſuccomber, ſort de ces fortes d'épreuves plein de

de courage & de confiance. Il lui arrive la même chose qu'à ceux qui mangent du fruit *Kan lan* \*, qui fait sentir son amertume & son âpreté, mais qui laisse dans la bouche un goût exquis, & une fraîcheur admirable.

Si l'occasion se présente de tirer un homme d'un danger, en lui tendant la main, ou de calmer des personnes en colere, ne perdez pas cette occasion de faire du bien: si cependant vous ne cherchez alors que vôtre intérêt, ne croyez pas agir en vrai Sage; un homme du commun en fera autant.

Il dépend de moi de ne point donner lieu à la médifance, mais non pas d'empêcher les médifans de parler. Si je marche la nuit dans les ruës, j'ai beau me répondre que je n'ai nul mauvais dessein sur la maison de personne, les chiens ne laisseront pas d'aboyer contre moi.

Une passion dont on ne se délivre point, ressemble à un papillon qui voltige autour de la lampe, jusqu'à ce que la flamme l'ait brûlé.

Un voyageur prudent & avisé ne fréquente que les grandes routes: il ne cherche point, pour abréger, des sentiers peu battus, lesquels le conduiroient ou à un précipice, ou dans des bois impénétrables, ou dans des gorges de montagnes qui n'ont point d'issuë: c'est le grand chemin qu'il faut tenir, le terme se trouve au bout.

Ceux qui subtilisent, & dont la finesse supplée à l'habileté, ne réussissent jamais: l'attachement à un petit intérêt cause souvent de grosses pertes. Faisons donc en sorte que nôtre candeur & nôtre droiture éclatent dans toutes nos entreprises.

Celui dont les démarches sont droites & sinceres, s'il réussit, a la consolation de ne s'être pas fatigué en vaines recherches: s'il ne réussit pas, il a celle de n'avoir rien fait dont il doive se repentir.

Le laboureur qui aspire à une abondante récolte, ne jette point sa semence dans une terre inculte & au milieu des ronces. Si vous parlez en vûë d'obtenir une grace, que vos paroles n'ayent rien que de doux & d'honnête. Si vous donnez des ordres que vous vouliez être observer, qu'ils ne soient pas trop sévères. Si vous voulez qu'un commerce de présens mutuels continuë entre vous & vos amis, n'en faites pas de trop précieux.

Il arrive souvent que dans les palais des Grands, le Maître est honnête, civil, & exempt de toute fierté; tandis que ses domestiques ont des airs hautains & dédaigneux. Un Sage, jaloux de sa réputation, ne doit aller chez eux que quand la nécessité l'y oblige: il vaut mieux qu'un Grand se plaigne de la rareté de vos visites, que de vous faire sentir qu'il en est fatigué.

Les enfans qui font paroître trop d'esprit, sont semblables à ces arbres, dont les fleurs sont doubles; elles ne laissent après elles aucun fruit.

Quand la fortune nous devient contraire, retirons-nous tout doucement, & ne croyons pas la rapprocher de nous par les mouvemens ex-

MORALE  
DES  
CHINOIS.  
rent la  
vertu.

Sur les  
médifans.

Danger  
des pas-  
sions &  
des dé-  
tours.

Douceur  
préférable  
à la fierté.

Il ne faut  
pas se ren-  
dre impor-  
tun.

Résigna-  
tion néces-  
saire.

traor-

\* Espece d'olive.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Souvenir  
de la mort.

traordinaires que nous nous donnerons. S'obstiner à aller contre vent & marée, c'est presque toujours s'exposer au naufrage.

La vie est longue pour les uns, & courte pour les autres: qui peut savoir quelle sera la durée de la sienne? Anciennement, lorsqu'un homme avoit à passer une riviere un peu large, il régloit auparavant avec sa femme tout ce qui concernoit sa famille & ses biens. Ce trait renferme une grande leçon; on a voulu nous dire, que dès qu'on est arrivé au moyen âge de la vie, on doit à chaque instant songer à la mort.

Sépulture  
à choisir  
avant que  
de mourir.

Le Sage ne dit point: rien ne presse de mettre ordre à mes affaires; en voici une en particulier qui est personnelle, & dont on ne doit pas se décharger sur autrui; c'est le choix de sa sépulture. Ce n'est pas que j'ajoute foi aux fables & aux rêveries du *Fong chouï* (a): les richesses, les honneurs, & tout ce qui arrive aux hommes, est réglé par les ordres du Ciel. Il n'y a point d'autre cause de la félicité, comme il n'y a point de secret de parvenir aux Dégrez, sans entrer dans la salle des examens. Ainsi ce n'est point les contes fabuleux du *Fong chouï*, qui me touchent: mais enfin en quittant le monde à la mort, j'y laisse mon corps, & il doit m'être cher. Convient-il de laisser à une veuve affligée, ou à un orphelin désolé, le soin de chercher un endroit propre à le conserver?

Trop de  
précau-  
tion nuisi-  
ble.

Presque tous ceux qui font un long voyage, se fournissent de différentes sortes d'armes, que peut-être ils ne savent pas manier. On voit de jeunes Lettrez du Nord, d'un teint blanc, fluets, & délicats, passer dans les Provinces méridionales, armez de sabres & de flèches, pour faire parade de bravoure. Ils ne savent pas que des gens sans armes, s'ils tombent entre les mains des voleurs, ne perdent que leur argent: comme on ne les craint pas, on n'a garde d'attenter à leur vie: trop de précaution l'expose.

Sage con-  
duite des  
voyageurs.

Voyez ces vieux routiers de Marchands, lorsqu'ils sont en voyage, ils affectent de porter des habits simples: ils n'ont presque point d'argent dans leur bourse: ils ne s'avisent point de faire de grandes journées: ils logent dans les Hôtelleries ordinaires. S'ils voyagent par eau, ils examinent le caractère des maîtres de barque, auxquels ils se fient: ils écartent d'eux les personnes débauchées: ils s'interdisent le jeu: ils sont sobres, surtout pour le vin, & réglez pour le sommeil; aussi est-il rare qu'il leur arrive le moindre accident.

Craintes  
continuel-  
les dans la  
vie.

Dès l'enfance jusqu'à la vieillesse, le cœur de l'homme, de quelque condition & de quelque caractère qu'on l'imagine, n'est jamais exempt de crainte: on craint le juste *Tien*, on craint les Esprits, on craint un pere & une mere, on craint un maître, on craint les Loix, on craint le Prince, on craint les dérèlemens des saisons, on craint des mauvaises affaires; toute la vie se passe ainsi dans la crainte.

Soit excès  
de propre-  
té.

Aimer la propreté & l'arrangement, rien de plus louable & de plus digne d'un honnête homme: mais porter l'un & l'autre jusqu'à l'excès, c'est une vraye folie. On trouve des gens, qui dans le tems même qu'il leur

(a) Par ce mot les Chinois entendent l'exposition d'une sépulture, ou d'une maison.

survient une affaire importante, prennent froidement un miroir pour s'y considérer, ou se mettent à frotter un vase de parfums, ou bien à secouer doucement la poussière de leurs habits. Enfin ils feront précéder cent occupations frivoles à l'affaire dont ils devroient uniquement s'occuper. Ils s'attirent d'ordinaire l'indignation de tous ceux qui sont témoins de leur lenteur. Excès d'arrangement pardonnable à des gens d'une vie unie & désoccupée, mais qui n'est pas supportable dans un homme dévoué par ses emplois à l'utilité publique.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Si lorsque vous êtes prêt d'intenter un procès, vous songiez à tout ce que la partie adverse ne manquera pas de dire à votre déshonneur, vous jetteriez sur le champ au feu tous vos papiers.

Les Pro-  
cez.

Vivre sans s'embarasser de mille soins inutiles, c'est le moyen d'être heureux; être heureux dans sa condition, c'est le moyen de jouir d'une longue vie. L'un perd par trop d'activité, ce qu'un autre gagne en se possédant lui-même.

Moyen  
d'être heu-  
reux.

Le secret est l'ame des grandes entreprises. Un Ancien traçoit la minute d'un projet sur les cendres, afin qu'il ne restât aucun vestige de ce qu'il avoit écrit.

Le secret.



*Sur les Discours qui se tiennent en notre présence.*

NE vous attachez point aux discours des gens du commun: ils ne sont d'aucune utilité; mais écoutez avec attention les Sages, vous aurez toujours de quoi profiter. Pour ce qui est de nous autres Lettrez, il ne doit rien nous échaper de vain & de frivole. Il faut qu'on ne trouve pas plus à changer à nos entretiens, qu'à ce qui se grave sur le marbre. Que les maximes du peuple passent avec la même vitesse vos oreilles, qu'un oiseau qui fend les airs, & qui ne laisse après lui aucune trace.

Discours  
du peuple  
à mépri-  
ser.

Trois sortes de discours qu'il ne faut point entendre; ceux où l'on parle de galanterie & d'attachemens illicites; tels sont ceux d'une femme qui a oublié ce qui fait la gloire de son sexe: ceux où l'on propose un avantage qu'on ne peut obtenir que par une injustice; tels sont les discours du peuple: ceux qui partent d'un cœur double & d'une bouche peu sincère; tels sont les discours des malhonnêtes gens.

Ceux  
qu'on doit  
surtout  
éviter.

Celui qui d'abord, & presque avant que de m'entendre, est de mon sentiment, & s'empresse à me le témoigner; je dois le regarder comme un homme très-dangereux, & dont la compagnie est à éviter.

Personnes  
dangereu-  
ses.

Si je me trouve dans un cercle, où il y ait de ces gens qui se plaisent à lancer contre les autres des traits malins & empoisonnez, je dois me tenir sur la réserve, & dans le silence. C'est une instruction muette, qui ne laisse pas d'être éloquente.

Conduite  
avec les  
médifans.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Il ne faut qu'entendre parler un homme, pour connoître quelle est sa passion dominante. Celui qui aime le plaisir, n'ouvre la bouche que pour parler des charmes & des agrémens du sexe. Un Jouëur fera tomber le discours sur les adresses du jeu. Un Marchand avide de gain, ne sçait vous entretenir que de son commerce, & du profit qu'il en retire.

Moyen de  
faire cesser  
la médi-  
fance.

Si l'on parle de moi, & que je sente qu'on ait raison, je songe à me corriger. Mais si en rentrant en moi-même, je ne vois rien de quoi je puisse rougir, j'écoute la médifance, & n'y fais plus d'attention. Les Anciens ont sagement dit que le moyen d'imposer silence aux médifans, c'est de ne jamais avoir d'éclaircissement avec eux. Plus vous marquerez de vivacité, plus ils auront d'ardeur à soutenir ce qu'ils ont témérairement avancé.

Rapports  
qu'on ne  
doit pas  
croire.

Les personnes riches & les Magistrats ne doivent faire nulle attention aux rapports de leurs domestiques & des Huissiers de Justice. Ceux qui sont d'une condition médiocre ne doivent pas de même ajouter foi aux discours de leurs femmes; la pénétration de celles-ci est ordinairement bornée, & les vûës des autres sont communement intéressées: ce seroit s'exposer à des démarches dangereuses.

Profit à  
faire de la  
critique.

Si j'apprens qu'on trouve à redire à ma conduite, j'examinerai soigneusement toutes mes actions, sans m'inquiéter pour sçavoir quel est celui qui me blâme. Les avis donnez sans dessein, & comme par hasard, sont d'ordinaire bien sondez. Les personnes d'un rang distingué, ont des défauts dont elles ne s'apperçoivent pas, & que le peuple sçait bien remarquer. Le sage Empereur *Chun* alloit secrettement écouter ce que ses sujets disoient de lui, & il en profitoit.

Promesses.

Celui qui donne légèrement sa parole, est sujet à y manquer. Il vaut mieux ne pas faire de promesses, que de ne pas tenir celles qu'on a faites.

Conseil-  
lers dangé-  
reux.

Je dois être en garde contre ceux, qui ayant connu mes penchans & mes aversions, s'avisent de me donner des conseils. Si je les suis, il m'en coûtera ma fortune, & peut-être ma réputation.

Flatteurs  
méprisa-  
bles.

On prête aisément l'oreille à la flatterie: songez que tout flatteur a l'ame basse & intéressée. On n'écoute pas volontiers une juste réprimande. Sçachez que celui qui ose la faire, est un véritablement honnête homme, qui veut sincèrement vôtre bien; c'est lui qu'il faut écouter.



### *De l'attention qu'on doit avoir à ses propres Discours.*

Danger  
des dis-  
cours trop  
hardis.

IL est un caractère de gens hardis jusqu'à la brutalité, qui ne ménagent personne, qui diront en face à un honnête homme ce qu'il y a de plus capable de le chagriner, qui réleveront la turpitude des familles, & les désordres les plus cachez des personnes du sexe: ces gens-là sont d'ordinaire une fin tragique. Ces langues malignes & piquantes appren-

apprendroient à parler avec plus de réserve, si leurs yeux venant à se défilier, appercevoient les Esprits qui sont les témoins, & qui deviendront les vengeurs de ces excez.

Un homme simple, un ignorant, parle avec emphase des Pagodes, & des pratiques introduites par les fausses Sectes : il infatué de ses idées tout un village : laissez-le dire, & contentez-vous de ne le point écouter. Si vous entrepreniez de le désabuser, vous n'y gagneriez que des outrages.

Quand un homme est capable de réflexion, & qu'il lui est échappé quelque parole indiscrete, contentez-vous de lui faire sentir que vous ne l'approuvez pas. Cela suffit, afin qu'il rentre en lui-même, qu'il se reproche sa faute, & qu'il s'en corrige. Que s'il est homme à n'en pas rougir lorsqu'il y réfléchira, tout ce que vous pourriez lui dire, seroit inutile.

Certaines façons de parler proverbiales ne sont bonnes que dans la bouche du peuple. Des discours fardez & trop étudiés ne sont propres qu'à ceux qui croient se rendre agréables par leurs minauderies : l'entière des paroles & les grands mots doivent se réserver pour le Théâtre. Si un Philosophe donne dans ces défauts, c'en est fait de sa réputation.

Un festin, une partie de divertissement n'est ni le tems, ni le lieu de proposer des questions embarrassantes & subtiles, ni de parler d'érudition, & de faire le Sçavant. Un homme de ce caractère se rend insupportable, & se fait éviter de toutes les personnes sensées.

La raillerie est la maladie des gens vains & superbes, & leur attire infailliblement quelque mauvaise affaire. De même un grand parleur ne manque presque jamais d'ennemis. L'homme sensé parle peu, & écoute beaucoup. Le sage *T'en* a très-bien dit, que quand vous auriez toutes les connoissances imaginables, vous n'en devez pas être moins lent à ouvrir la bouche, & à parler.

Cacher les défauts des autres, & publier leurs vertus, c'est le caractère d'un honnête homme, & le moyen de se rendre aimable à tout le monde.

Si vous êtes dans l'affliction, n'allez pas fatiguer tous ceux que vous voyez, du récit de vos malheurs. Quoique par un air triste & compatissant on semble prendre part à vos peines, le plus souvent l'histoire ennuyeuse que vous en faites, impatiente intérieurement ceux qui vous écoutent : quel avantage trouvez-vous donc à les entretenir de vos disgraces ? En êtes-vous moins malheureux ? Traiter l'ami en ami, & l'ennemi en ennemi ; maxime d'un homme sans religion. Il n'y a point de gens de bien au monde ; maxime d'un homme sans vertu.

La fierté ne sied à personne ; mais elle révolte & indigné tout le monde, lorsqu'elle se trouve dans un homme qui s'est élevé de la poussière, & qui dans cette élévation oubliant l'obscurité de sa naissance, ne présente à ceux qui l'abordent, qu'une mine & des manières hautaines & impérieuses.

Quand vous êtes tenté de parler des défauts d'autrui, il faudroit auparavant jeter un coup d'œil sur votre propre conduite.

Celui qui n'est pas dans les Charges, n'imaginera jamais combien il est dif-

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Opiniâtreté des  
ignorans.

Corrections utiles & vaines.

Discours enflés, &c. à éviter.

Caractère insupportable.

Railleurs & grands parleurs haïssables.

Beau caractère.

Inutilité des plaintes.

La fierté rend méprisable.

Règle de critique.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

difficile de gouverner les peuples : celui qui n'a pas d'enfans, ne sçaura point jusqu'où vont les soins, & la sollicitude d'un pere & d'une mere : jugez du reste par ces deux exemples, & convenez avec moi qu'il ne faut pas parler légèrement des devoirs, qu'on n'a pas été dans l'occasion de remplir.

Conduite  
avec les  
amis.

Intimes amis tant qu'on voudra, il ne faut pas pour cela se découvrir tout ce qu'on a dans l'ame, ni révéler les choses les plus secrètes : car enfin l'homme étant aussi inconstant qu'il l'est, l'amitié peut se refroidir, & alors on sera tenté d'abuser contre vous des connoissances qu'on tient de vous. Des amis ne doivent pas non plus dans un moment de chagrin se reprocher des vérités d'une manière trop sèche ; la colere s'apaise ; on réfléchit sur ce qu'on a dit, & l'on a de la confusion de s'être échappé de la sorte.

Correc-  
tions,  
quand  
bonnes.

Dans le moment que la colere s'empare d'un homme, qui est prêt de décharger son cœur contre celui qui l'a offensé, ne vous opposez pas brusquement à ses faillies : vous ne feriez qu'irriter sa passion ; mais attendez que son feu se soit un peu ralenti, alors insinuez-vous adroitement dans son esprit, prenez-le en particulier, & par des rémontrances douces & charitables, aidez-le à se reconnoître, & à réformer lui-même son cœur. C'est ainsi qu'on réussit à corriger les hommes de leurs défauts.

Caractère  
d'un hom-  
me de mé-  
rite.

Celui qui souffre la pauvreté sans murmurer, l'adversité sans se chagriner, les calomnies sans disputer, les importunités sans s'impatienter ; en un mot, un homme qui est le maître de son cœur & de sa langue ; c'est ce que j'appelle un homme de mérite, & qui est né pour les plus grandes entreprises.

Contre  
l'indiscré-  
tion.

C'est dans un festin, ou un voyage, qu'il échape souvent des paroles indiscrettes. Quand un mot est une fois parti, un char attelé de quatre chevaux ne l'atteindroit pas : jugez de-là combien l'on doit veiller sur ses paroles.

Suite or-  
dinaire  
des Plai-  
santeries.

Sçavoir égayer la conversation sans hasarder certaines plaisanteries, c'est un talent qui a son prix, quoique Confucius ait dit qu'après un entretien libre & enjoué, il n'est pas aisé de prendre un air grave & modeste. Le mal est qu'on passe de l'enjouement à la plaisanterie, de la plaisanterie à la raillerie, & de la raillerie à la satire. Si ces petits jeux d'esprit finissent presque toujours par des inimitiez ; à quoi sont-ils bons ?

Quand il  
faut par-  
ler avec  
réserve.

On se trouve à un festin ou dans une assemblée ; ceux qui y sont avec vous, ne sont ni d'un même rang, ni d'un même caractère. Il y en aura dont les manières ont quelque chose d'irrégulier, ou qui ont quelque difformité dans le visage & dans la taille. Il s'en trouvera d'autres, qui bien que d'une naissance obscure, se sont élevés aux grands emplois, ou qui ayant été dans la splendeur & dans l'opulence, sont déchus de cet état. C'est dans ces occasions qu'il faut être très-réservé à étudier toutes ses paroles, pour ne rien dire qui puisse choquer personne.

Attention  
nécessaire  
en parlant.

Si par quelque réflexion peu mesurée qui vous échape faute d'attention, vous offensez quelqu'un des présens, outre l'incivilité grossière où vous

tombez, vous vous faites un ennemi irréconciliable. Convient-il de parler d'intégrité devant une personne qui est connuë pour avoir rendu sa probité suspecte; ou de droiture devant un homme qui passe pour avoir l'esprit faux & dissimulé?

MORALE  
DES  
CHINOIS.

La raillerie est un vice, que n'évitent guères ceux qui se piquent de bel-esprit, ou bien qui par orgueil & par esprit de domination croient avoir sur les autres une supériorité de mérite. Ces gens-là se broüillent d'ordinaire avec leurs meilleurs amis, & jettent le trouble dans les familles les plus tranquilles, par l'indiscrétion de leur mauvaise plaisanterie.

Inconvé-  
niens de la  
raillerie.

J'ai ouï dire qu'un jeune homme avoit acheté une fort belle ceinture: il rencontre un de ses amis: celui-ci ayant considéré cette nouvelle emplette, croit reconnoître l'ouvrage de sa sœur: il demande d'où il a eu cette ceinture. L'autre qui aimoit à plaisanter: c'est un présent, dit-il, de Mademoiselle votre sœur. Il ne lui en salut pas davantage pour lui faire naître des soupçons défavantageux à l'honneur de sa sœur; & ne doutant point qu'il n'y eût-là quelque intrigue, à peine fût-il de retour dans sa maison, qu'il éclata en invectives, & s'abandonna à tous les transports de colere que nulle raison ne pût appaiser. Sa sœur en conçût tant de chagrin qu'elle en mourut. L'on apprit dans la fuite que la ceinture avoit été dérobee dans la maison par une vieille femme du voisinage, qui l'avoit vendue à la première boutique. Ce seul exemple fait connoître quelles sont les suites funestes d'une mauvaise plaisanterie. Le proverbe dit: Gardez-vous de débiter des fables en présence d'un homme simple & crédule; il les prendroit pour des vérités.



### *Sur les devoirs de la Vie privée.*

**I**L n'y a point de mal à cela, *pou ouei kouo*. Ces trois caractères, combien de fois n'ont-ils pas éteint les lumieres de la raison, dans ceux-là même qui se piquoient de droiture? Il n'y a pas moyen de faire autrement, *mo nai ho*; ces trois lettres, combien de brèches n'ont-elles pas faites à la réputation des Sages?

Choses à  
éviter.

Celui qui fier de son rang & de son pouvoir, ou qui étant enflé de sa science, est plein de mépris pour les autres, ressemble fort à un homme, qui placé sur un brillant monceau de glace, s'applaudit de son élévation: lorsqu'il y pense le moins, le soleil darde ses rayons, la glace se fond, & nôtre homme si satisfait tombe dans un tas de bouë.

Contre  
l'orgueil.

Vous ne songez qu'à vous avancer: mais faites la réflexion suivante. Ne perdrai-je point d'un côté, pendant que je veux gagner de l'autre? Creuser à l'Est pour remplir un vuide qui est à l'Ouest, c'est se donner une peine bien inutile.

Peine inu-  
tile.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Bon usage  
de l'adver-  
sité.

Véritable  
patience.

Disipa-  
tion &  
dégât des  
vivres pu-  
nis.

Réflexion  
qu'on doit  
faire.

Comment  
on peut  
juger par  
l'exté-  
rieur.

Choix im-  
portant.

Faux bon-  
heur des  
riches.

Conduite  
déraison-  
nable.

Vous êtes déchû d'un degré du rang où vous étiez élevé: dites-vous à vous-même: eh bien, je vivrai avec moins de délicatesse & de splendeur; mais je vivrai plus tranquillement. Etes-vous hors du tracas des affaires? Travaillez à votre perfection, & réglez vos vûes & vos desirs. Etes-vous en place? Examinez souvent votre conduite, mais surtout observez vos paroles.

Recevoir un outrage, & le recevoir sans se plaindre, parce qu'on appréhende le pouvoir de celui qui le fait; ce n'est pas là la vertu de patience: mais souffrir un mépris de celui dont on n'a rien à craindre; c'est ce que j'appelle être véritablement patient.

Le Ciel a produit les différentes sortes de grains pour la nourriture de l'homme: si l'on en use avec trop de réserve, l'on souffre la faim; si on n'en prend point du tout, on n'est pas longtems en vie. Il faut donc user de ces biens: mais est-il permis de les dissiper, comme font la plupart des riches, qui ne daignent pas veiller sur leurs domestiques, lesquels en font un prodigieux dégât? Combien a-t-on vû de ces dissipateurs punis par les plus terribles fléaux, par les inondations, par les incendies, souvent même frappés de la foudre, pour avoir par cette négligence irrité la colere du Tien? *Tcho fan tien nou.*

Ces grains qu'on dissipe de la sorte, sont durant trois saisons de l'année le fruit des rudes travaux des laboureurs. Voyez leurs pieds & leurs mains pleines de calus, & jugez de leur fatigue. Qui est celui-là, disoient nos peres, qui pense que tous les grains de ris qu'on lui sert dans un plat, ont été arrosés des sueurs de l'infatigable laboureur?

Les cinq parties nobles de l'homme sont au-dédans du corps: on connoît qu'elles sont attaquées par la couleur du visage, & en tâtant le poulx. De même en entrant dans la salle d'une maison, vous jugerez aisément par les dehors, de ce qui se passe dans l'intérieur. Si le bon vieillard accourt lui-même pour vous recevoir, c'est signe que ses enfans n'ont ni naturel ni éducation. Voulez-vous juger si la maîtresse du logis est laborieuse & économe? Voyez de quelle manière les enfans sont entretenus.

Dans le monde il y a différentes professions qu'on peut embrasser; il y en a de bonnes, il y en a de dangereuses, & de mauvaises. Si vous choisissez les premières, votre cœur se maintiendra dans la vertu: si vous vous engagez dans les deux autres, il se pervertira. Ce premier choix est important pour toute la suite de la vie.

Un projet de plus que l'on forme, c'est une infinité de soins de plus, auxquels on se livre. Un homme qui a fait fortune, se propose de goûter les plaisirs qu'elle lui offre: il songe à bâtir, à avoir des jardins & des lieux de plaisance, à entendre des concerts, & à mener une vie voluptueuse. Qu'il seroit bien plus heureux, s'il sçavoit se borner!

Est-ce se conduire en homme raisonnable, que de vouloir passer une petite partie de la vie dans des joyes excessives, & le reste de ses jours dans la tristesse & le chagrin? Ce peu de beaux jours étant une fois écoulés, on ne voit plus ce visage épanoui comme autrefois: on ne voit qu'une mine réfrognée, des sourcils froncés, & un front ridé: on paroît tout-à-coup comme un arbre devenu sec & stérile.

Pour-

Pourquoi vouloir s'enfoncer dans une forêt de colonnes & de charpente, & s'enfermer dans de vastes enceintes de murailles où il y auroit de quoi s'égarer ? Pourquoi faire venir des Provinces éloignées du marbre, des arbres, & des fleurs extraordinaires, afin d'emellir un lieu, qui est moins pour votre usage, que pour régaler vos amis.

Vous aimez la Musique ; un concert d'instrumens & de voix vous charme. Je ne blâme point que dans un cabinet, à la vûë d'un beau parterre, ou bien la nuit pendant un beau clair de lune, vous entendiez une belle voix, ou que vous récitiez des vers en touchant d'un instrument ; c'est un plaisir honnête : mais faut-il le pousser jusqu'à entretenir chez soi une troupe entière de Comédiens, de Musiciens, de Joueurs d'instrumens, & se ruiner en ces folles dépenses ? Ces sortes de dissipateurs trouvent la fin de leurs beaux jours longtems avant la fin de leur vie.

On voit une sorte de gens qui sont follement passionnez pour les antiques ; ils ne plaignent point la dépense, pourvû que leur Cabinet soit bien fourni d'inscriptions, de peintures, de castolettes de bronze, de vases de porcelaine, & de mille autres bijoux qui ayent été travaillez dans les siècles les plus reculez ; c'est-là ce que j'appelle une vraie maladie d'esprit.

Dans cet amas, combien de pieces fausses & contrefaites ! Mais je veux qu'elles soient véritables ; dites-moi, ces vases de bronze, qu'ont-ils de plus particulier que les modernes ? Ont-ils la vertu de s'échauffer sans charbon, & d'embaumer une chambre, sans qu'on y jette des bois de senteur ? L'argent que vous dépensez à ces vaines curiositez, ne seroit-il pas mieux employé à l'entretien de votre famille ? N'y auroit-il pas cent bonnes œuvres à faire, qui sont préférables à ces amusemens ? Ce mot des Anciens est solide. Vous ne faites, dites-vous, de tort à personne : mais n'en faites-vous pas un grand au Public, en tenant caché dans votre Cabinet des choses d'un si grand prix ?

On doit combattre les abus & les fausses maximes. Si cependant un sot s'avise de dogmatifer, pourvû que ses discours n'intéressent ni l'honneur ni la justice, je le laisserai dire sans m'amuser à le relever. Mais si l'on attaque les grands devoirs de la Vie civile ; puis-je alors me taire ? Par exemple, puis-je voir sans indignation un fils de famille faire le jour de sa naissance un fracas prodigieux dans sa maison, mettre tout en rumeur dans un quartier, s'attirer des visites & des complimens de tous côtez, donner des repas splendides, des concerts, des Comédies, orner de pieces de soye les portes & les salles de sa maison ? Cet appareil, dit-on, se fait pour attirer le bonheur, & écarter les malheurs ; on voudroit, ce semble, que cette fête égalât en durée le ciel : il ne voit pas que c'est une fête d'un jour : si son cœur conservoit cet amour tendre, qu'un fils doit à ses parens ; ne devoit-il pas se ressouvenir, qu'à ce jour-là même, sa mere souffrit de cuisantes douleurs en le mettant au monde ? Est-ce-là un sujet de réjouissances ? Je blâme fort un pareil abus.

J'ai vû bien des fois certaines gens, qui ayant perdu ou égaré quelque chose, entroient dans une colere si violente, qu'ils brisoient les premiers

MORALE  
DES  
CHINOIS.  
Soins inutiles.

L'excès  
des plaisirs  
conduit à  
la ruine.

La passion  
pour les  
antiques  
est une  
maladie  
d'esprit.

Abus par  
rapport à  
la célébra-  
tion des  
jours de  
naissance.

Il ne faut  
pas se li-

MORALE  
DES  
CHINOIS.  
vrer à ses  
transports.

meubles, qui leur tomboient sous la main. Si une pareille bizarrerie n'est pas l'effet d'un esprit troublé, c'est du moins l'action d'un barbare nourri dans les forêts: un honnête homme peut-il se livrer à ces transports? Quand on sent que le feu monte ainsi à la tête, il faut être doublement sur ses gardes; & il seroit bon dans ces sortes de faillies, de rappeler à sa mémoire quelque maxime de nos Sages, & de s'y conformer.

Complai-  
sance.

Ce qu'un homme avance sur un sujet, est raisonnable, & ce que j'ai pensé, se trouve ne l'être pas; je lui cède: ce que j'ai pensé est juste, & ce qu'il soutient ne l'est pas; je le supporte.

Pensée de  
la mort  
salutaire.

Celui qui à chaque instant songe qu'il peut mourir, fera au moment de sa mort exempt de crainte & de trouble. Celui qui à chaque moment ne songe qu'à prolonger sa vie, vivra plus malheureux & plus inquiet.

Vanité de  
la tristesse.

Un homme de ma connoissance vient à mourir; il faut, selon la coutume, que j'en témoigne de la douleur; d'autres suivent mon exemple, & tout le voisinage est en pleurs: pour moi, quand je mourrai, je consens que les autres rient; car je crois que j'en rirois moi-même, me voyant délivré des miseres de la vie.

Grandeur  
d'ame.

Un pauvre qui vit en honnête homme, sans faire de bassesses, ni se laisser abattre par l'indigence, donne une preuve certaine de la grandeur de son ame. Un riche qui fait un bon usage de ses richesses, & qui n'en est pas l'esclave, fait connoître la supériorité de son génie.

Marques  
de sagesse.

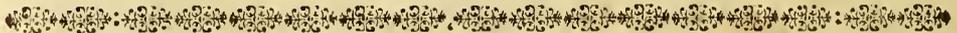
Lorsque dans une chambre à côté de la table, je vois beaucoup de livres, des cartouches remplis de belles sentences & de leçons de Morale, je connois la sagesse & les nobles inclinations de celui qui y loge.

Vrai  
moyen de  
connoître  
l'avenir.

L'envie me prend de sçavoir quel sera mon sort: c'est mon cœur & ses inclinations que je dois consulter: pourquoi aller chercher de ces gens qui tirent l'horoscope, ou qui disent la bonne fortune? C'est à moi à me la dire: c'est à moi à me la faire.

Bons con-  
seils.

Conduire sa famille avec un peu de sévérité raisonnable, c'est le moyen d'y maintenir la paix. Dissimuler les fautes de ses voisins, c'est le grand secret pour vivre avec eux de bonne intelligence.



### *Sur la lecture des Livres.*

Fin qu'on  
doit se  
proposer.

LA fin qu'on doit se proposer dans la lecture des Livres, c'est de perfectionner sa raison; quand l'esprit est éclairé, le cœur a un guide sûr: on est en état de démêler le vrai d'avec le faux, & de faire le discernement du bien & du mal. Si l'on se trouve dans des conjonctures délicates & difficiles, on se porte aisément au parti que la raison approuve: si le succès ne répond pas à nos soins, on ne rougit point du parti qu'on a pris.

La lecture  
doit être  
réglée.

Il ne s'agit pas de beaucoup lire: mais d'être réglé dans ses lectures,  
&

& de ne les pas interrompre pendant un tems considérable. Il y en a qui travaillent (a) tout un jour avec une extrême application, & qui prennent dix jours de repos. Ce n'est pas le moyen de devenir habile.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

En apprenant tous les jours deux-cens caractères, & en retenant leur signification, au bout de six ans on sçauroit tout ce qu'il y a de caractères dans les cinq Livres, sur lesquels on peut être examiné; est-ce-là la peine de se rebuter du travail? Autrefois on examinoit les Lettrez sur trente Livres différens.

Les Anciens ont dit: on n'ouvre point un Livre, qu'on n'en retire quelque utilité: je dis après eux que tout Livre peut servir à me rendre plus habile; j'en excepte les Romans; ils me révoltent. Ce sont de dangereuses fictions, dont l'amour est la passion dominante. Les traits les plus deshonnêtes y passent pour des tours d'esprit; les confidences, les libertez criminelles y sont données pour des manières aisées & galantes; les rendez-vous secrets, le crime même y est exposé d'une manière à inspirer la plus forte passion. Il y auroit du danger pour des gens d'âge & d'une probité à toute épreuve. Que ne doivent donc pas craindre de jeunes gens, dont la raison est encore foible, & dont le cœur est si facile à s'émouvoir? Pourront-ils avaler ce poison sans en recevoir des atteintes mortelles?

Danger  
qu'il y a  
à lire des  
Romans.

Sçavoir se glisser par une issue secrète, sauter adroitement un mur; ce sont des faits qu'on trouve joliment placez, & qui enchantent un jeune cœur. A la vérité l'intrigue se dénoie par le mariage qui se conclut du consentement des parens, & selon les Rits prescrits. Mais parce que dans le corps de l'ouvrage il y a bien des endroits qui choquent les bonnes mœurs, qui renversent les loüables coûtumes, qui violent les Loix, & détruisent les devoirs essentiels de l'homme; la vertu se trouve exposée aux attaques les plus dangereuses.

Mais, dira-t-on, dans ces Histoires romanesques, l'Auteur ne se propose autre chose que de représenter le vice puni, & la vertu récompensée. Je le veux: mais le grand nombre des lecteurs remarque-t-il ces châtimens & ces récompenses? Leur esprit n'est-il pas entraîné ailleurs? Peut-on croire que l'art employé par l'Auteur pour inspirer l'amour de la vertu, l'emportera sur cette foule de pensées, qui induisent au libertinage? Afin de traiter ce sujet de telle sorte, que ce qui précède la leçon de Morale, ne soit précisément qu'un ingénieux artifice, pour la faire recevoir d'une manière plus agréable, il faudroit un Sage du premier ordre; & dans nôtre siècle, où trouver des Sçavans de cette haute vertu?

Mauvaise  
excuse  
pour les  
autoriser.

Ce que je souhaiterois donc, c'est que ceux qui sont chargez de veiller à la réforme des mœurs, employassent leur autorité à supprimer tous ces Livres capables de corrompre la jeunesse, & qu'on ne mît entre ses mains que nos Livres d'Histoire; ce seroit-là le moyen de bannir la corruption du siècle, de rappeler l'ancienne probité, & de rendre au Gouvernement son premier lustre.

Devroient  
être sup-  
primez.

De

(a) L'expression Chinoise est, un jour chaud comme braise, & dix jours froid comme glace.



*De la manière de se conduire dans l'Usage du monde.*

Avantage  
des Philo-  
sophes.

S'IL arrive un revers de fortune, il faut tenir son ame dans une attente aussi calme & aussi tranquille qu'elle étoit auparavant : un Philosophe, qui n'a pas acquis cet art de se posséder, quel avantage a-t-il sur ceux qui n'ont pas étudié ?

Gens à  
éviter.

Un vieillard sans vertu, un pauvre sans ressource, ce sont-là deux sortes d'hommes, avec qui il ne faut être ni en commerce, ni en différend.

Leçons de  
sagesse.

Celui qui se mêle peu des affaires qui ne le regardent pas, s'épargnera bien des inquiétudes : celui qui tient rarement de vains discours, évitera beaucoup de fautes.

Je vois un homme, qui est prêt de faire une mauvaise action ; je dois faire mes efforts pour l'en détourner : si j'y manque, ou si je n'agis que foiblement, & qu'il suive son mauvais dessein ; je participe au mal qu'il fait.

L'eau trop claire est sans poisson ; l'homme trop clair-voyant vit sans société.

Il n'appartient qu'à un génie élevé de sçavoir tirer du service des ames basses. De même il faut avoir beaucoup de vertu pour vivre avec des gens qui en ont peu.

Réflexions sur la  
vertu & sur  
la fortune.

Quand il s'agit de vertu, je dois jeter les yeux sur ceux qui en ont plus que moi : la confusion que j'en recevrai, m'excitera à les imiter. Quand il s'agit de fortune, je dois considérer ceux qui l'ont moins avantageuse que moi : par-là je ferai moins porté à murmurer & à me plaindre de mon sort.

Conduite  
envers les  
personnes  
impérieu-  
ses.

Il ne faut pas se roidir contre ces personnes, qui abusant de leur autorité & de la dépendance où l'on est à leur égard, prennent avec vous des airs fiers & impérieux ; ce qu'il y a à faire, c'est d'éviter tout rapport avec eux, & de s'en tenir le plus éloigné qu'il est possible.

Sécurité  
à éviter.

Dans la vie, quand il n'arrive aucun contre-tems, il faut se dire deux fois : combien de tems ce calme durera-t-il ?

Règle de  
conduite.

Lorsque je rencontre un homme qui vient d'avoir quelque succès, je dois faire paroître de la joye. Si j'en trouve un autre qui n'a pas réussi dans une entreprise, je dois marquer de la tristesse & de la compassion.

Discretion  
dont on  
doit user.

N'exigez pas des personnes avancées en âge des honnêtetés qui puissent les fatiguer ; ni des gens peu à leur aise ; des services où il faille faire de la dépense. Que les défauts d'autrui demeurent dans votre cœur, sans sortir de votre bouche.

Comment  
il faut se

Dans toutes les affaires grandes ou petites, la raison doit présider. Cependant lorsque j'ai la raison de mon côté, si j'ai à traiter ou avec des gens

gens grossiers qui ne la discernent point, ou avec des opiniâtres qui ne craignent point de la contredire, ou avec des gens malins, & déterminez à ne la pas suivre, il est de la sagesse de temporiser. S'il s'agit d'un petit intérêt; cédez, & dissimulez.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

conduire  
avec cer-  
taines  
gens.

S'il s'agit d'une chose importante, portez-la aux parens & aux amis de votre partie. Enfin prenez pour arbitres les Sages du lieu où vous êtes, & proposez-leur votre différend de bonne foi, & sans user de détours; on sera forcé de se rendre à la raison, & vous demeurerez victorieux.

Que si content d'avoir le bon droit, vous éclatez en reproches, vous voulez l'emporter de hauteur, les gens grossiers ne feront point instruits, les opiniâtres ne se rendront jamais, les fourbes deviendront encore plus rusez, & enfin vous cesserez d'avoir raison: d'une bonne cause vous en aurez fait une mauvaise.

Vouloir l'emporter sur les autres, & avoir le dessus, c'est le génie de l'homme: cependant il ne fût jamais permis de sacrifier la justice à l'intérêt. Souvent un point d'honneur attire des malheurs très-réels. Il est assez ordinaire qu'un homme pour un pied de terre qu'il prétend lui avoir été usurpé, vende plusieurs dizaines d'arpens qu'il consume en fraix de procédures.

Suites fu-  
nestes des  
querelles.

Un mot qui aura échappé, nous transporte de colere. De-là naissent des inimitiez éternelles, qui remplissent les familles de sang & de carnage. Si on avoit sçu se posséder, si l'on avoit daigné recevoir un éclaircissement, & écouter des amis communs qui proposoient un accommodement; que d'inquiétudes calmées! Que de maux évitez:

Si de nombreuses familles veulent vivre paisiblement ensemble, il ne suffit pas qu'elles entretiennent une grande conformité de sentimens & d'inclinations; il faut encore qu'elles évitent la trop grande familiarité, & que chacun y garde le rang que lui donnent son âge & sa condition.

Moyen de  
vivre pai-  
siblement  
ensemble.

Le proverbe dit: Traverser un homme dans son commerce, c'est comme si l'on donnoit la mort à ses parens. Cette expression, toute forte qu'elle est, se trouve véritable, & convient également à ceux qui traversent un mariage, un contract de société, & généralement tout achât & toute vente. L'exemple suivant justifiera ce que j'avance.

Il ne faut  
jamais tra-  
verser les  
affaires  
d'autrui.

Un pauvre homme, qui ne sçavoit comment passer la fête du nouvel an, sortit de sa maison vers le soir du dernier jour de l'année, cherchant à vendre une cuvette de terre, qui étoit tout son bien. Il rencontre sur la place deux personnes: l'un d'eux lui en offre un prix raisonnable: l'autre l'empêche de conclure le marché. Ce pauvre homme qui croyoit déjà tenir son argent, fût si frappé de voir le marché rompu, qu'il fit un faux pas; le vase lui tombe des mains, & se brise; le voilà au désespoir.

A peine eût-il répris ses sens, qu'il court après celui qui avoit fait rompre le marché: il l'atteint à la porte de sa maison, & là il fait grand bruit. En se retirant, il apperçoit dans le voisinage des habits exposez au soleil pour

MORALE  
DES  
CHINOIS.

pour sécher : il les dérobe , les va vendre , & achete de quoi s'égayer un peu lui & sa femme.

Dès ce jour-là il prit goût à ces petits larcins ; des petits , il passa à de plus grands , & devint en peu de tems un insigne voleur ; enfin il tomba entre les mains de la Justice. Dans son Interrogatoire il accuse comme chef & receleur de voleurs celui qui avoit empêché qu'on n'achetât son vase de terre. Comme il persévéra dans sa déposition , on saisit celui qu'il avoit désigné ; & ils furent condamnez l'un & l'autre à la mort , sans avoir pû être confrontez qu'une seule fois.

Le voleur étant arrivé au lieu du supplice , & jettant un regard affreux sur son compagnon : Me reconnois-tu , lui dit-il à l'oreille ? Je suis celui que tu empêchas telle année de vendre un vase de terre : tu me réduisis pour lors au désespoir , & j'ai appris à voler : comme tu es la cause de mon malheur , il est juste que tu le partages avec moi.

On ne doit  
rien mé-  
priser dans  
la vie.

Le commun des hommes donne beaucoup d'attention aux grandes choses , & fort peu aux petites. Cette conduite n'est pas sage ; il ne faut rien négliger. Une fourmi , un rat , sont de très-petits insectes : on diroit que l'homme n'en a rien à craindre : cependant tous les Etres qui tirent leur origine des cinq élémens , sont la plupart détruits par de si vils animaux. Ne dites donc point , c'est peu de chose. Un homme de rien peut d'une seule parole flétrir la réputation la mieux établie.

Règles de  
conduite.

C'est dans les malheurs les plus accablans , qu'il faut montrer plus de grandeur d'ame. Quand on se trouve avec des gens fâcheux & importuns ; c'est l'occasion d'exercer vôtre douceur & vôtre affabilité. Il vous survient une affaire pressante ; c'est le tems où vous devez agir avec le moins de précipitation. Vous venez d'être chargé d'une affaire de la dernière conséquence ; c'est la conjoncture où il vous convient d'être le plus égal. Enfin vous êtes assiégé de mille soupçons ; c'est la situation où il vous importe davantage de vous dépouiller de toute prévention.

Il ne faut  
pouffer  
personne  
à bout.

Le Sage ne réduit personne aux dernières extremitez. Je vois un homme en presse : si c'est à mon sujet , & que je veuille bien relâcher de mes droits , il compte avoir reçu de moi un grand bienfait : mais si je le pouffe à bout : il devient comme l'oiseau de proie , qui se voyant pris , jette des griffes ; & comme la bête féroce , qui étant acculée , vend bien cher sa vie.



### *De la persévérance dans la pratique du bien.*

Attention  
pour l'uti-  
lité publi-  
que loua-  
ble.

QUAND il s'agit de construire des ponts , de rétablir les chemins , d'y bâtir de petits réposoirs pour délasser les voyageurs ; il faut y contribuer selon ses moyens : le Public qui en profite , ne cesse de bénir ceux à qui il est redevable d'un semblable bienfait.

On

On ne peut nier qu'on ne soit très-loüable, lorsqu'on travaille pour l'utilité publique. Cependant si l'on s'apperçoit que dans ces sortes d'actions, je n'aye en vûë que de m'attirer des éloges, loin d'obtenir ce que je cherche, je ferai en butte à la censure & à la médisance.

Se plaire à raconter des histoires récentes, où l'on voit la vertu récompensée, & le vice puni; quand on a des recettes propres à guérir sûrement des maladies, en répandre des copies manuscrites, ou des feuilles qu'on a fait imprimer; c'est par-là qu'on mérite une approbation générale.

La plus noble occupation du Sage, c'est de secourir les malheureux, & de protéger ceux qui sont opprimez: s'il n'en tire point vanité, alors ces actes de vertu lui seront utiles.

Imitons la vertu de nos anciens Sages; ce sont nos modèles: quand ils étoient forcez de rompre avec des amis, il ne leur échappoit jamais d'en dire du mal; s'ils étoient contraints de répudier leur femme, ils n'en publioient point les défauts; s'ils quitoient les Charges sous un mauvais Gouvernement, ils prenoient occasion de quelque légère faute qu'ils avoient faite, pour obtenir la permission de se retirer. Ainsi ils détestoient le vice, sans offenser les vicieux, & ils se contentoient par la sagesse de leur conduite, de faire éclater les vertus qu'ils estimoient.

Un grand Seigneur, qui ne pense qu'à arrêter les cris du peuple, & qui ne se soucie point d'en être détesté, fait grand tort à la vertu: s'il obtient ce qu'il prétend, il n'en est redevable qu'à l'abus de l'autorité, dont il est le dépositaire.

Passer les jours entiers dans une molle indolence; se voir servir un repas splendide sans nul appétit; se trouver fourni de fourures & de riches habits avant l'Hyver; être environné d'une foule de valets & d'esclaves, attentifs au moindre signe de sa volonté; être logé délicieusement; ne paroître en public que porté dans une chaise superbe, ou sur de magnifiques barques; en un mot, avoir tout ce qui flatte les sens; que manque-t-il à un homme dans ce haut point de fortune? L'estime du Public.

Dans les calamitez générales, où l'on voit des parens réduits à vendre leurs propres enfans, pour avoir de quoi subsister, faire cuire du ris, & le répandre dans les maisons des pauvres; fournir abondamment du thé aux passans; distribuer des habits & des remedes; fournir des cercueils; ou si l'on n'est pas assez riche pour entreprendre toutes ces dépenses, engager d'autres personnes charitables à y contribuer; ce sont-là des vertus qui ne sont point suspectes.

Un homme qui est pauvre, est incapable de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Mais il n'en est pas de même d'un homme riche; s'il fait du bien, une infinité de gens s'en ressentent: s'il se livre au vice, à combien de personnes ne nuit-il pas? Ainsi les richesses entraînent après elles ou de grands biens ou de grands maux: digne sujet d'attention!

Un secours donné à propos dans un besoin extrême, en vaut cent ordinaires.

Un Héros né pour remédier aux maux de son siècle, n'a qu'un cœur pour l'exécution; mais il sçaura en réunir, & s'en associer dix-mille autres.

Occupation du Sage.

Modèle d'une conduite vertueuse.

Contre l'abus de l'autorité.

L'estime du Public préférable aux aises de la vie.

Vertus qui ne sont point suspectes.

Richesses bonnes &amp; mauvaises.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

La vertu qui se borne à jeûner, & à accompagner le jeûne de longues prières, c'est une vertu de Bonze (a), qui n'est utile qu'aux animaux qu'on n'oseroit tuer. Mais la vertu qui consiste à assister les pauvres, à protéger les affligés, c'est une vertu dont le Public tire de grands avantages.

Devoir des  
Grands.

Quand on a été en place, si on n'a pas détourné de grands maux, & procuré de grands biens; en quoi diffère-t-on d'un mauvais Magistrat?

~~~~~

### *De l'idée qu'on doit avoir du Monde.*

Le monde  
à quoi  
comparé.

CE monde est comme une vaste mer : nous sommes semblables à un vaisseau qui vogue au milieu des flots agitez : nôtre habileté à nous conduire, est comme la voile de ce vaisseau : la science nous sert de rames : la bonne ou mauvaise fortune, ce sont les vents favorables ou contraires : le jugement, c'est le gouvernail. Si malheureusement il vient à manquer, je désespère du vaisseau ; il fera infailliblement naufrage.

Avantages  
d'une for-  
tune mé-  
diocre.

Un vase félé dure encore longtems. Une petite santé dure plusieurs années. Ce qui manque sert à conserver ce qu'on possède. Un emploi où l'on n'est pas chargé de beaucoup d'affaires, se perd difficilement. Une pauvre maison & des champs peu fertiles passeront sans peine du pere aux enfans, & aux petits-fils.

C'est du milieu des adversitez que le mérite se produit & éclate. Trop de bonheur est souvent nuisible.

Sçavans  
qui font  
fortune.

Ceux qui font plus sûrement fortune, ce sont des Sçavans doux & paisibles. Ceux qui perdent les plus belles occasions de s'avancer, ce sont des gens entêtés de leurs idées, & qui n'écoutent personne.

Contente-  
ment est  
le vrai  
bonheur.

Il n'y a personne qui ne cherche à se rendre heureux. Parviendra-t-on à ce prétendu bonheur par tous les mouvemens qu'on se donne? Celui qui sçait se contenter, est bientôt content. J'attens, dit-on, pour vaquer à cette affaire, que j'aye un peu de tems à moi : & quand l'aurez-vous ce tems ? On a du tems pour tout, quand on sçait le ménager.

Anciens  
amis.

Lorsqu'il fait un jour froid & un jour chaud, & que la saison n'est pas encore bien réglée, s'il survient un jour d'été, ne pliez pas vos habits d'Hiver. Si vous êtes élevé tout-à-coup à une haute fortune, ne tournez pas le dos à vos anciens amis.

Revers à  
craindre.

Un commerce où l'on s'enrichit bien vite; je ne songe point à le faire. Ces postes élevez où tant de gens aspirent; je ne souhaite point de m'y voir placé. D'affreux revers succèdent souvent aux fortunes subites.

Vous

(a) Un des préceptes des Bonzes est de ne rien tuer qui ait vie.

Vous voulez faire une œuvre utile ; faites en sorte qu'elle soit utile au Public ; l'intérêt particulier sera traversé. Vous formez un projet qui demande des précautions & des ménagemens ; communiquez-le à peu de personnes ; si plusieurs en ont connoissance, il échoüera.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Une haute réputation est communément attaquée par la calomnie : les ouvrages les plus exquis de l'art périssent d'ordinaire par quelque fâcheux accident.

Malheurs  
ordinaires.

L'indigence & l'obscurité produisent la vigilance & l'économie : la vigilance & l'économie produisent les richesses & les honneurs : les richesses & les honneurs produisent l'orgueil & le luxe ; l'orgueil & le luxe produisent l'impureté & l'oisiveté : l'impureté & l'oisiveté produisent de nouveau l'indigence & l'obscurité : voilà le cours des révolutions présentes.

Révolutions  
de  
la vie.

Le malheur de la plupart des hommes vient de ce qu'ils se mêlent de trop d'affaires. On voit un homme dans l'opulence & dans l'éclat ; on veut avoir avec lui des rapports familiers, & c'est-là souvent ce qui ruine nôtre fortune. Le grand secret de maintenir une maison, c'est de s'appliquer uniquement à ce qui est de son devoir. A quoi bon s'embarrasser de tant de soins toujours inutiles, & souvent nuisibles ?

On ne doit  
s'occuper  
que de son  
devoir.

Les heureux du siècle exécutent aisément ce qu'ils entreprennent ; & même quoi qu'ils fassent, on le trouve toujours bien fait : l'un d'eux est invité à un festin, s'il se rend trop-tôt à la maison, le Maître du logis ne laisse pas de le recevoir avec un visage épanoui, témoignant lui sçavoir bon gré de ce qu'il s'est ainsi hâté : s'il se fait attendre de la compagnie, on le prévient, en disant que ses grandes affaires l'ont sans doute arrêté. Un homme du commun n'est pas traité de même : s'il arrive tant soit peu avant le tems, on ne se presse pas de venir le recevoir ; s'il vient tant soit peu tard, on rejette son excuse, & on lui reproche d'avoir fait différer le repas ; ainsi est fait le monde.

Injuste dis-  
tinction.

Vous êtes d'un rang distingué, songez à vous rendre humain & accessible. N'examinez point si les visites qu'on vous rend, ont été précédées de présens : qu'on ait rempli ce devoir, ou qu'on y ait manqué, la politesse exige que vous receviez tout le monde avec un air affable & honnête.

Devoir des  
Grands en  
recevant  
des visites.

Si vous êtes invité chez un ami, ne faites pas l'homme important, dérobez-vous, même à vos affaires, afin de vous rendre à l'heure marquée, & que ce ne soit pas avec un nombreux cortège de domestiques, qui ne sont bons que pour le faste.

Pour aller  
aux festins.

Dans les visites de civilité qu'on se rend à certains jours de l'année, affectez de prévenir vos parens & vos amis qui sont peu à leur aise. Faites réflexion que si ces parens & ces amis refusent vôtre invitation, c'est souvent parce qu'ils ne peuvent pas paroître avec honneur dans une compagnie, faute d'habits décens : c'est peut-être pour ne pas gêner les autres qui seroient obligés de leur céder le pas à cause de leur grand âge. C'est encore par la crainte qu'ils ont, que le repas se prolongeant bien avant dans la nuit, ils ne soient embarrassés pour le retour, n'ayant point de valets qui les reconduisent avec des lanternes.

Pour ren-  
dre visite à  
leurs pa-  
rens &  
amis.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Si les présens qu'ils font au nouvel an, & dans d'autres rencontres, sont peu considérables, faites attention qu'ils s'incommodent encore beaucoup en vous les offrant: les moindres civilitez qu'ils doivent faire, les inquietent, par le désir qu'ils ont de s'en bien acquiter. Ainsi soyez porté à les excuser, s'ils manquent à quelque cérémonie.

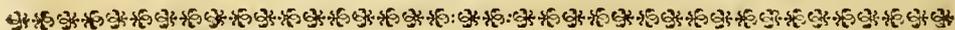
Leçons  
pour les  
gens du  
bas étage.

Pour ce qui est des personnes d'un rang inférieur, lorsqu'ils se trouvent invitez à un repas, & au milieu d'une compagnie illustre, ils doivent bien s'observer pour ne rien faire contre les règles de la bienséance: on en voit quelquefois qui mettent la main sur tout ce qu'il y a de meilleur, qui ne quittent la table qu'avec peine, & après l'avoir vidée d'un seul trait, qui dégoûtent par leur mal-proprété, qui en viennent même jusqu'à cacher dans leurs manches des fruits & des confitures: les honnêtes gens souffrent étrangement de cette grossièreté; mais le Maître du logis en souffre encore davantage.

Avantages  
de l'indus-  
trie.

Parmi les dons du Ciel, il y en a que l'industrie & le travail des hommes lui a, pour ainsi dire, enlevé. Je m'explique. On a trouvé le Mi-roir ardent, par le moyen duquel on produit le feu; la Pierre *Fang tchu*, qui ramasse l'humidité, & donne de l'eau; la Bouffole, qui marque le Chariot de la partie méridionale; l'art de faire le Calendrier, pour déterminer les saisons; la connoissance des Eclipses; enfin plusieurs autres choses admirables, qui sont autant d'inventions de l'esprit humain. La terre même ne produiroit pas des grains, si elle n'étoit labourée au Printems, & si en Été on n'en arrachoit les mauvaises herbes. Je veux dire qu'il ne faut pas attendre les bras croisez ce que fera le Ciel, mais qu'il faut mettre la main à l'œuvre, si l'on veut obtenir ce qu'on attend du Ciel.

Le Sage qui réfléchit sur les continuelles vicissitudes de la vie, se maintient dans la tranquillité, en se précautionnant contre tout ce qui pourroit le troubler. C'est l'inconstance & la légèreté du cœur humain qui porte les petits génies à courir témérairement les plus grands hasards, dans le dessein de faire fortune.



### *De la Civilité, & de ses devoirs.*

Nécessité  
de la Civi-  
lité.

LES Civilitez qui se pratiquent dans le commerce du monde, sont à la vérité de pures cérémonies; cependant il n'est pas permis à un honnête homme de les ignorer: il faut qu'il sçache comment on se salue l'un l'autre, soit de loin, soit en s'abordant; quand & de quelle manière il faut céder le pas; de quelle sorte on fait la plus profonde révérence; quelles cérémonies se doivent observer dans un festin; enfin cent autres manières honnêtes & polies, que l'usage & la bienséance prescrivent. Ceux qui négligent de s'en instruire, seront fort embarrassés (a) de leur con-

(a) L'expression Chinoise dit: ne sçauront que faire de leurs pieds & de leurs mains.

contenance, lorsqu'ils se trouveront dans l'obligation indispensable de les pratiquer.

Nos jeunes gens ont coutume dire: alors comme alors; on en fera quite en faisant quelques petits mouvemens, comme si l'on vouloit faire les civilitez dans les formes; ne voit-on pas souvent les Mandarins en user ainsi entr'eux? Ils agissent & abregent ces cérémonies; dans un festin, après avoir fait un petit salut, en remuant & élevant les deux mains jointes, *T kung*, ils vont prendre leurs places sans façon. Que dites-vous, jeunes gens? On voit bien que vous avez peu d'expérience. Ces Mandarins savent parfaitement tous les Rits qui se pratiquent, & ils n'y manqueront pas au besoin, au lieu que vous autres, vous ne vous en dispensez, que parce que vous les ignorez. Quand on ne s'est pas formé de bonne heure à ces civilitez, il est aussi difficile de s'en tirer avec honneur, que de transporter une Montagne d'un lieu à un autre.

C'est une coutume établie de se faire des présens en certains jours, & dans certaines occasions; on ne s'en dispense pas, si l'on sçait vivre. Mais je voudrois qu'on offrît des choses utiles. Aujourd'hui on présente des poules, du poisson, des cochons, des canards, des gâteaux, des confitures & autres choses propres à manger. Un Mandarin, dont on célèbre la naissance, voit ce jour-là la cour de sa maison & sa cuisine regorger de ces sortes de présens; pourra-t-il en faire la consommation, surtout dans les brûlantes chaleurs de l'Été? Ces mets délicats se trouvent gâtez, avant même qu'on les ait tirés des caisses vernissées où ils ont été portés. Cependant on s'est mis en grands frais pour faire ces présens: quel est l'avantage qu'en retire le Mandarin à qui ils sont offerts?

Ma pensée seroit donc qu'on donnât moins, mais qu'on fît un bon choix des choses qu'on donne, & qu'on ne se bornât point à ce qui se sert dans un repas. Je voudrois qu'en Été, par exemple, vous offrissiez des mouchoirs, des pantoufles propres à tenir les pieds frais, des vases de terre figillée, où l'eau se purifie, des éventails bien choisis, des petits chevets de rotin creux, & percez à jour, des nattes de jonc extrêmement fines, des meilleurs pinceaux pour écrire, des pieces d'encre, quelque belle porcelaine: & si vous voulez, de la gaze, des soyeries, des toiles fines & déliées. Si c'est un tems d'Hyver, vous pourrez offrir des corbeilles remplies de chandelles rouges, des charges de charbon, des bas de feutre, un bonnet de peau bien étoffé, des castolettes d'un bon goût, des garnitures de chaises, des livres, des peintures, d'excellent vin: & si vous souhaitez donner des choses plus précieuses, des pieces de brocard, des bottes de soye, de riches habits fourez de peaux: tout cela se peut présenter, & épargnera de la dépense à celui qui le reçoit.

On peut aussi se contenter d'envoyer un billet d'honnêteté, avec une liste des différentes choses qu'on veut donner, sans les acheter d'avance; & se réservant à n'acheter que les pieces qu'on aura daigné agréer. Si l'on n'accepte rien, il n'en aura coûté qu'un peu de papier rouge, & il vous en reviendra un honnête remerciement. Si l'on accepte, outre qu'il y aura un retour de politesse, vous n'aurez point fait de frais inutiles. C'est

MORALE  
DES  
CHINOIS.

On doit  
s'y former  
de bonne  
heure.

Présens  
qu'on fait  
doivent  
être utiles.

Doivent  
convenir  
à la saison.

Manière  
de rendre  
les présens  
agréables  
& utiles.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

ainsi que s'entretient le commerce d'amitié que l'on se doit les uns aux autres.

Flatteurs  
suspects.

J'en vois qui affectent de me donner des marques extraordinaires de respect : je juge que dans le fonds ils me respectent peu. J'en vois d'autres qui me font la cour par de basses flatteries : je juge qu'ils feront les premiers à parler mal de moi en mon absence.

Devoir  
d'un fils  
envers  
ceux qui  
ont hono-  
ré la mort  
de son  
Pere.

Lorsqu'à la mort de vos parens plusieurs personnes sont venuës chez vous faire la cérémonie *Tiao*, vous devez, après les sept premiers jours, aller aussitôt les remercier; c'est un devoir indispensable pour un fils bien né, & plein de respect pour ses parens.

Il faut donc alors, que vêtu d'un habit grossier, & vous appuyant sur un bâton, vous paroissiez à la porte de chaque maison, & que là vous vous prosterniez, & frappiez du front contre terre : il faut de même qu'au nouvel an qui suivra, de grand matin, pour n'être apperçû de personne en un jour si solemnel, vous parcouriez toutes les maisons de ceux qui ont fait chez vous le *Tiao*, & que vous mettiez dans les fentes de la porte votre billet de visite.

Cérémo-  
nie obser-  
vée en cet-  
te occa-  
sion par les  
Gouver-  
neurs de  
ville.

Autrefois un Gouverneur de ville vit tout le peuple, grands & petits, venir à son hôtel faire le *Tiao*, & le consoler de la mort de son pere. Dès que la cérémonie fût finie, ce Mandarin ne pouvant aller dans toutes les maisons, se rendit à pied aux quatre portes de la ville, & de-là se tournant vers les maisons des particuliers, il fit plusieurs fois les prosternemens accoutumés. Si une personne de ce rang a cru devoir en user ainsi à l'égard du petit peuple, oseroit-on manquer à un devoir si nécessaire ?

Censure  
des pro-  
cessions  
d'Idoles.

Parmi les abus introduits dans ce siècle, en voici un, contre lequel je ne sçaurois assez me récrier : on fait des processions : on porte dans les ruës des Idoles : chaque quartier se dispute la gloire de faire un plus grand fracas. On en voit qui s'habillent à la mode de nos anciens Sages. D'autres, pour donner cours au culte des Idoles, s'unissent ensemble, prêchent leur fausse doctrine, & exaltent leur pouvoir. Les jeunes gens, qui n'ont pas encore assez de discernement, sont effrayez de ces discours : la crainte produit dans leurs cœurs le respect pour ces Idoles, & ils ne plaignent point l'argent qu'on leur demande pour la réparation de leurs Temples. Quel désordre !

Critique  
des enter-  
remens.

Autre abus qui concerne les enterremens. Ignore-t-on qu'aussitôt que la mort a enlevé un parent ou un ami, il n'a plus de commerce avec nous ? Ce qu'on lui doit après sa mort, ce sont des marques de douleur & d'une tendre affliction : l'on ne peut trop en donner. Mais faire précéder le convoi de gens qui marchent sur des échasses, & d'autres qui portent sur des caisses différentes figures d'hommes : Méler aux funérailles des troupes de Comédiens (a) qui jouent leur rôle en accompagnant le cercueil ; croire que ce fracas est nécessaire pour une pompe funèbre ; n'est-ce pas être dans une erreur tout-à-fait ridicule ?

Habits  
propres au  
*Tiao* des  
morts.

Dans la cérémonie du *Tiao* pour les morts, on ne doit pas être vêtu de peaux,

(a) Il y a apparence que par Comédiens il entend une troupe de Bonzes.

peaux, ni porter un grand bonnet; l'habit doit être simple, sans être doublé; c'est au vêtement que l'on connoît l'estime qu'on fait de celui à qui on rend les derniers devoirs.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

C'est par des manières civiles & honnêtes, qu'on témoigne le respect qu'on porte aux autres: si on a ce respect dans le cœur, il se produira au dehors par les civilitez ordinaires: si l'on néglige ces marques extérieures de considération, & qu'on les regarde comme de vaines pratiques, le cœur perdra bientôt les sentimens respectueux.

On con-  
noît les  
hommes à  
leurs ma-  
nières.

Les cérémonies (*Ly*) se réduisent à quatre principales, qui sont la cérémonie de la prise de Bonnet au tems de l'Adolescence, les cérémonies du Mariage, celles des Enterremens, & celles du *Tsi*, c'est-à-dire, des parfums qu'on brûle, des chandelles qu'on allume, des viandes & des fruits qu'on met devant le cercueil ou sur la sépulture, & des prosternations accoutumées. Le *Ly* de la prise de Bonnet n'est plus en usage; les trois autres sortes de *Ly* sont rapportées au long dans le Livre *Ouen kung kia ly*. Si l'on fait plus qu'il n'est marqué dans ce cérémonial, cet excès naît de l'orgueil: si l'on fait moins, on se rend coupable d'une incivilité grossière: *Kin yu man*.

Principa-  
les céré-  
monies.



*De la Modération, ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choses.*

**Q**UÉ vos vêtemens, vos meubles, vôtre table soient conformes à l'usage ordinaire des personnes de vôtre condition. Je ne blâme point qu'on aime à avoir des Livres rares, de belles Peintures, des Inscriptions antiques, ni qu'on se plaise à orner sa maison de pots de fleurs bien propres, & de cuvettes où se nourrissent des poissons dorez: ce que je blâme, c'est de livrer son cœur à ces amusemens, & de faire de grandes dépenses pour se les procurer.

Excez blâ-  
mables.

Il y a cinq maladies mortelles des familles, la bonne chere, les bâtimens superbes, les longs procez, les vaines curiositez, l'indolence & la paresse: une de ces cinq maladies suffit pour abîmer une maison.

Source de  
la ruine  
des famil-  
les.

Un homme qui n'est pas à son aise, & qui veut passer pour riche; un riche qui par avarice se refuse jusqu'au nécessaire; voilà deux vices bien opposez, mais qui tendent l'un & l'autre à la ruine d'une famille. Toute la différence qu'il y a, c'est que le premier avancera plus vite cette besogne, & le second un peu plus tard.

On s'imagine qu'un homme riche, qui ne fait nulle dépense, n'a rien à craindre, on se trompe: comme on connoît son opulence, & qu'on attend de lui des secours qu'il n'est pas d'humeur de donner, tout le monde l'abandonne: non seulement il se voit sans amis, mais il se fait autant d'en-

Avarice,  
source  
d'une infi-  
nité de  
maux.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

d'ennemis, qu'il y a de gens qui sont instruits de ses épargnes fordidés : pour peu qu'il donne prise par quelque endroit, on tombera sur lui, & on le perdra infailliblement : ses enfans même, & ses petits-fils, peu affectionnez pour un pere si dur, qui leur refuse leurs besoins, se trouveront par-là engagez dans quelque mauvaise affaire, qui entraînera la ruine entiere de la maison.

Celui qui pousse trop loin l'économie, peut bien faire une bonne maison : mais il ne sçait pas faire le personnage d'honnête homme : celui qui est trop libéral, peut bien faire le personnage d'honnête homme ; mais il ne sçait pas faire une bonne maison : l'un & l'autre n'est pas ce qu'il doit être.

Contre la  
magnifi-  
cence des  
noces.

Un homme qui aime le faste & l'éclat, croit n'en faire jamais assez pour paroître magnifique. S'il s'agit de marier un fils ou une fille, & que les peres de famille soient de ce caractère, on les verra disputer l'un & l'autre à qui l'emportera par sa magnificence. Ils font des dépenses énormes en choses superfluës & de pure ostentation. Ils employent des sommes immenses en bijoux de toutes sortes, en cassettes remplies de perles, en coffres pleins de foyeries, en chaises à porteurs chargées d'une infinité d'ornemens, en festins splendides, & en mille autres choses de cette nature. Il ne faut qu'un mariage, pour ruiner les meilleures maisons. Est-ce qu'on n'a pas lû ce qu'a dit un de nos Poëtes ? Dans les mariages de ces sortes de familles, tout le monde s'écrie que ce sont des maisons toutes d'argent : mais attendez encore quelques années : homme & fortune tout sera bouleversé : les bijoux & l'argent seront passez dans une autre maison.

Abus auto-  
risez par  
l'usage.

Le *Tuen siao*, c'est-à-dire, le quinzieme de la première Lune, est le premier des quatre jours solempnels de l'année, où il se fait de grandes réjouissances : mais il me paroît que l'usage autorise de grands abus.

Critique  
des réjouif-  
sances de  
la fête du  
nouvel an.

Dans ce renouvellement d'année, on veut que tout soit comme neuf : les portes des maisons brillent d'ornemens qu'on y suspend : il y en a qui y mettent des branches de pêchers ouvragées & bénites par les Bonzes de la Secte du *Tao* ; s'imaginant que cette bénédiction porte bonheur pour le reste de l'année. Les dedans des maisons, & surtout les salles, jettent le plus bel éclat par les pieces de soye & de toiles peintes dont on les garnit : les castolettes, les brasiers placez en différens endroits, & remplis de parfums & de bois odoriférans, répandent une fumée qui embaume l'air, de grands vases pleins de fleurs de la saison, récréent la vûë & l'odorat. Les pétards & les boëttes qu'on tire continuellement, font un agréable fracas : tout le monde est en mouvement ; on a peine à fendre la presse dans les ruës : une infinité de gens à pied, à cheval, en chaise, en caleche, fourmille de toutes parts ; chacun paroît avec ses plus beaux habits, sur-tout, veste, bonnet, bottes, souliers, tout est d'un goût exquis : les repas qui se donnent sont splendides : cette nuit des lanternes on parcourt les ruës pour voir celles qui emportent le prix : la multitude prodigieuse de lanternes suspenduës de tous côtez, ou que différentes troupes de gens promenant avec pompe par la ville, font de la nuit le plus

plus beau jour. La dépense ne coûte rien, même à ceux qui sont le moins à leur aise. On diroit que l'argent qu'on employe ce jour-là, est comme une feuille d'arbre qu'on prend dans une forêt, ou comme un grain de bled qu'on tire d'un vaste grénier. Est-ce donc que le jour *Tuen fiao* est différent des autres jours de l'année? Pourquoi ces folles dépenses dont on se ressentira longtems après? A ce jour de joye succéderont des jours pleins de tristesse & d'amertume. N'eût-il pas mieux valû payer ses dettes, & non pas en contracter de nouvelles? On ne peut pas, dira-t-on, éviter ces dépenses; c'est l'usage; il faut s'y conformer. Je sçais ce qu'on doit aux usages; mais je sçais aussi qu'il faut proportionner les dépenses à son pouvoir & à ses forces.

Que la fantaisie ne vous prenne point d'élever de grands bâtimens; vous compterez d'abord de ne dépenser qu'une certaine somme. Mais avant que l'édifice soit achevé, vous verrez doubler bien des fois la somme que vous aurez fixée. Quand le corps du bâtiment sera fini, il ne faut pas croire que vous en soyez quitte; il reste encore à blanchir & à vernisser les dedans, à couvrir le toit de tuiles rondes, & qui semblent être de bronze fondu, à ciseler & à polir de larges briques pour l'ornement ou pour le carrelage, à faire les séparations des chambres, à poser des degrés de marbre blanc devant les salles, à faire des murailles de brique percées à jour, qui séparent les apartemens du parterre. La dépense ira encore bien plus loin si l'on veut peindre les planchers, & enrichir les murailles d'ornemens, & de colonnes d'un bois incorruptible & odoriférant, embellir & fortifier le bois des fenêtres & des portes de bandes de cuivre.

A quoi bon tant de fraix? Croit-on par-là immortaliser son nom? Je me souviens d'avoir vû dans le *Kiang si* la maison du noble & sçavant *Li po ngan*: les colonnes & les poutres qui la soutenoient, n'étoient pas même rabotées; le bois étoit encore couvert de son écorce; les murailles étoient de pierre sèche & brute: cependant il étoit visité de tout ce qu'il y avoit de gens distinguez, & l'on ne voyoit personne qui trouvât à redire à son logement. On ne songeoit qu'à écouter ce Sage, que son mérite avoit élevé aux Charges, & qui étoit ennemi de tout faste. Grand exemple de modestie, qu'on ne sçauroit trop imiter.

Le soin d'inspirer la vertu à vos enfans, vous rendra, vous & vôtre famille bien plus recommandables, que ne feroient les plus beaux édifices. C'est une opinion commune & assez mal fondée, que le climat du Nord est beaucoup meilleur que celui des Provinces méridionales, & que ceux qui l'habitent, y vivent plus longtems & plus à leur aise. Ce n'est point à la bonté du climat, mais à la sage conduite de ceux qui y vivent, qu'on doit attribuer cette longue & heureuse vie.

Pour vous en convaincre, entrons dans un petit détail. Dans les Provinces du Nord, les Dames les plus riches allaitent elles-mêmes leurs enfans, & ne cherchent point de nourices sur qui elles se reposent de ce soin: au lieu que dans les Provinces du Midi, il n'y a pas jusqu'aux femmes d'une condition médiocre, qui ne payent bien cher des nourices étrangères. Dans les Provinces septentrionales ceux qui ont des champs, les

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Contre  
ceux qui  
bâtissent  
de grandes  
maisons.

Description  
de la  
maison  
d'un Sage.

Longue  
vie, à quoi  
attribuée.

Comparai-  
son des  
peuples  
méridio-  
naux &  
septentrio-  
naux de la  
Chine.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

cultivent eux-mêmes, & c'est le grand nombre, ou du moins président à leur culture: ils n'épargnent ni leurs fatigues, ni leurs soins. Dans les pays chauds, on afferme ses terres, on vit tranquillement des revenus qu'elles produisent, on entretient les enfans dans une si grande oisiveté, qu'ils ne connoissent pas même une charruë, & qu'ils sçavent à peine distinguer les cinq sortes de grains nécessaires à la vie. Dans le Nord les femmes & les filles ne font nulle dépense pour le fard, dont elles n'usent presque jamais: leurs vêtemens sont d'une toile honnête: leurs ornemens de tête sont très-moestes. Il n'en est pas de même dans les pays du Midi, le sexe, pour se parer, veut de l'or, des perles, des aiguilles de tête chargées de pierreries. Qu'il y ait dans une maison femmes, filles, belles-filles, & belles-sœurs; quelles dépenses pour ce seul article! Si dans les pays du Nord on donne un festin, on ne sert que du cochon, du mouton, des poules, des canards, des légumes, des fruits propres du lieu: encore ces festins ne se donnent-ils que rarement, & dans des cas extraordinaires: au lieu que dans les Provinces méridionales, on régale à tout moment ses amis, & dans ces sortes de festins la maison retentit de la musique & du son des instrumens; on étale aux yeux des conviez cent sortes de meubles précieux; on sert des fruits des quatre saisons, & des mets de toutes les Provinces. C'est donc le luxe, & non pas le climat, qui rend les Provinces du Midi inférieures aux Provinces du Nord.

Cause de  
la ruine  
des enfans.

C'est par l'étude qu'un pere s'est élevé, & qu'il a enrichi & annobli sa famille; ses enfans & ses petits-fils ne songent qu'à jouir de leur fortune, & laissent-là l'étude, & vivent dans une lâche oisiveté. C'est par l'application & l'économie, qu'un autre a amassé de grands biens, le fils ne sçait que les dissiper: & voilà ce qui ruine les plus grandes maisons.

Economie  
nécessaire.

Quand on se trouve dans l'indigence, on devient économe; afin de pouvoir parvenir à une meilleure fortune: quand on y est parvenu, que n'a-t-on recours à cette même économie pour s'y maintenir?



### *De quelle manière il faut se comporter avec des gens de différens caractères.*

Examen  
de ses pro-  
pres dé-  
fauts & de  
ceux d'au-  
trui.

QUAND il s'agit de soi-même, si l'on ne découvre point de défauts dans sa conduite, il faut s'examiner avec plus d'attention, & se bien persuader qu'il y en a sans doute qui nous échappent: c'est-là le moyen de croître non seulement en vertu, mais encore d'éviter beaucoup de fautes. Quand il s'agit des autres, si leurs défauts sont visibles, il faut faire beaucoup plus d'attention aux bonnes qualitez qu'ils ont: c'est-là non seulement une marque d'un cœur bien fait; mais c'est encore un moyen sûr de prévenir les inimitiez.

Si vous assistez un pauvre, ne vous informez point comment il est tombé dans l'indigence: cette connoissance pourroit vous indigner contre lui, & étouffer les premiers sentimens de vôtre compassion. Si vous admirez une bonne œuvre, ne soyez pas curieux de sçavoir par quel motif elle a été faite: il pourroit vous venir des soupçons, qui feroient évanouir l'envie que vous auriez d'en faire une semblable.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Un homme m'a obligation, & il me donne toutes les marques d'un mauvais cœur: voilà l'occasion de pratiquer la vertu; & quoique mon cœur, bien différent du sien, souffre avec peine cette ingratitude, la pensée ne me viendra pas même de l'en punir.

Si un malin esprit me tend un piège dont j'ai sçu me garantir; le piège une fois découvert, je ne fais que rire de sa mauvaise volonté; & c'est toute la vengeance que j'en tire.

Vertueuse  
vengeance.

Si vous êtes dans une haute fortune, & qu'un pauvre parent vienne vous visiter, prenez garde que dans l'entretien qu'il aura avec vous, il n'apperçoive de la fierté ou du mépris. Lorsqu'il vient à prendre congé; ne manquez pas de l'accompagner jusqu'à la rue; c'est là faire le personnage d'un honnête homme, & le moyen de rendre sa fortune durable.

Procedé  
envers les  
parens  
pauvres.

Quand vous traitez avec des personnes d'un rang beaucoup supérieur, il n'y a pas à craindre que vous leur manquiez de respect: vous devez être seulement sur vos gardes, pour ne point vous avilir. Quand de pauvres gens ont à vous entretenir d'une affaire, il vous est aisé de leur accorder une grace; mais il n'est pas tout-à-fait si facile de remplir à leur égard les devoirs de la civilité: c'est ce qui demande vôtre attention.

Défauts à  
éviter avec  
ses supé-  
rieurs &  
ses infé-  
rieurs.

Ne contentez jamais tout-à-fait un désir & une inclination; vous y trouverez plus de goût, & le plaisir sera plus piquant. Quand vous marquez de l'amitié à une personne, ne vous épuisez pas d'abord en démonstrations de bienveillance: laissez-en attendre de nouvelles qui puissent encore plaire.

Sur l'usage  
des plaisirs,  
les témoi-  
gnages d'a-  
mitié, &c.

Quand vous rendez un service, qu'on s'apperçoive que vous vous réservez à en rendre d'autres. Ce premier service sera reçu avec plus d'agrément & de reconnoissance.

Si vous avez affaire à un fourbe, n'opposez à ses artifices que vôtre droiture & vôtre bonne foi: sa fraude & ses ruses retomberont sur lui-même.

Conduite  
envers un  
fourbe &  
un hom-  
me sans  
vertu.

Je ne demeure avec un homme sans vertu, que lorsque je ne puis pas m'en dispenser; alors je lui fais bon visage: mais je n'en veille pas moins à la garde de mon cœur. Pourquoi forcer les autres à se conduire par nos vûes, lorsqu'ils en ont de contraires auxquelles ils sont attachez? Tout ce qui est violent ne sçauroit durer.

Si vous êtes modeste, on aura pour vous plus d'égard & de considération. Si vous vantez à tout propos vôtre mérite, c'est assez pour en faire douter.

Modestie.

Un ami me charge d'une affaire qui le touche, je ne dois rien oublier pour y réussir: si le succès ne répond pas à mes soins, il verra que je ne lui ai pas manqué dans le besoin.

Zèle pour  
ses amis.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Manière  
de secou-  
rir les af-  
fligés.

Celui qui se porte à secourir les affligés, & à assister les pauvres à-peu-près avec autant de charité qu'il serviroit un malade, sera bien éloigné de ne leur donner que de belles paroles & peu de secours. Ceux-mêmes qui se sont rendus malheureux par leur faute, doivent avoir part à nos libéralitez. Pour ce qui est du tems & de la manière de les faire, je dois avoir soin par rapport à moi, que le bienfait ne perde rien de son prix; & par rapport au prochain, qu'il ait pour lui tout l'avantage qu'il en attend.

Obliga-  
tion en-  
vers ses  
amis.

On dit communément que quand on se charge d'une affaire pour faire plaisir à un ami, on contracte l'obligation de s'y employer de toutes ses forces. Cette obligation est plus ou moins étroite, à proportion que l'affaire est plus ou moins importante.

Exemple.

Un parent, un ami, sur le point de mourir, voit une jeune femme délicate & un petit enfant fondre en larmes, le prendre par ses habits, comme pour l'arrêter. Dans ces derniers adieux, où les entrailles sont déchirées, & où le cœur se fend de douleur, toute la ressource d'un pauvre moribond, c'est de recourir à celui de ses parens ou de ses amis, en qui il a reconnu un plus grand attachement pour sa personne, & de lui confier le soin de sa famille. La femme, les enfans qui sont autour du lit, se jettent aux pieds de ce parent, & implorent sa protection: le moribond baigne son chevet d'un torrent de larmes: sa langue voudroit parler; mais ce qu'il auroit à dire est trop affligeant; il la retient: ses yeux voudroient encore jeter un regard; mais il coûteroit trop à son cœur; il se l'interdit. Enfin après bien des combats intérieurs, d'une voix entrecoupée de sanglots, il déclare à ce parent ses dernières volontés, & lui confie ce qu'il a de plus cher. On ne peut être témoin d'un pareil spectacle, sans en avoir le cœur percé.

Ce parent commence d'abord à s'acquiescer de son emploi de Tuteur avec zèle: mais dans la suite il se néglige. S'il fait étudier les enfans, il ne veille pas à leur avancement dans les Lettres: s'il les destine au commerce, il les laisse errer çà & là comme des vagabonds. C'est ainsi qu'il se refroidit de jour en jour: il ne songe point à marier avantageusement ces pauvres pupilles; s'ils viennent à tomber malades, ou à souffrir du froid, de la faim, & des autres incommoditez, son cœur y est insensible: enfin il oublie entièrement & les recommandations de son ami mourant, & les protestations qu'il lui fit, lorsque cet ami expira entre ses bras. Il porte souvent bien plus loin l'inhumanité. Il profite de la qualité de Tuteur, pour inventer mille chicanes qui l'aident à usurper le bien de ses pupilles. Des gens de ce caractère méritent que la terre les engloutisse tous vivans: son devoir étoit de veiller à l'éducation & à l'établissement de ces pauvres orphelins qui lui avoient été confiés, comme s'ils eussent été ses propres enfans: la plume & la langue ne peuvent exprimer les obligations qu'impose une pareille confiance.

Ménage-  
ment pour  
les voisins.

Si vôtre voisin vient de perdre son pere, & qu'il se prépare à faire ses obseques, ce n'est point le tems de vous régaler: si l'on entendoit alors chanter dans vôtre maison, on se persuaderoit que vous insultez à son affliction.

Il y a des gens qui se trouvant réduits à une extrême pauvreté, n'osent ou par timidité ou par honte, faire connoître leur misère. Quand je serois moi-même réduit à vivre du travail de mes mains, je dois, autant qu'il m'est possible, secourir ces pauvres honteux. Au regard de ceux qui contrefont les pauvres, & qui veulent vivre de ce métier, à la bonne heure, n'en ayez pas de compassion : il n'est pas juste que vous vous incommodiez pour entretenir leur fainéantise.

Lorsque vous combattez les défauts d'un autre, ne le faites pas d'un air trop sévère ; c'est le moyen qu'il se rende docile. Lorsque vous l'exhortez à la vertu, ne lui proposez rien de trop difficile, & vos exhortations lui feront utiles.

Quand vous êtes sur le point d'entreprendre une affaire, examinez-la d'abord par rapport à vous, & ensuite par rapport au prochain ; s'il y a de l'utilité de deux côtés, ou si elle vous est avantageuse, sans être nuisible à autrui, entreprenez-la. Si de dix parts il y en a neuf à votre profit, & une au désavantage d'un autre, ne vous hâtez pas de l'entreprendre ; pensez-y encore. Si le bien qui vous en reviendra est égal au mal qui en arrivera à un autre, gardez-vous bien de suivre votre projet. A combien plus forte raison devez-vous y renoncer, si vous n'y trouvez un grand avantage qu'en faisant un tort considérable aux autres. Mais ce qui seroit la marque d'une grande ame, & qui vous élèveroit au-dessus du reste des hommes ; c'est si vous ne craignez point de vous incommoder vous-même, pour rendre les autres heureux.

Si quelqu'un se trouve embarrassé dans une mauvaise affaire, dont personne n'a connoissance, & que vous travailliez à le tirer de ce mauvais pas ; vous devez être bien déterminé à ne jamais parler du service que vous lui aurez rendu. Si un autre est dans l'indigence, & que vous songiez à le tirer de misère, il faut en le soulageant éviter avec soin jusqu'aux moindres signes de fierté & d'orgueil.

Il y a deux sortes d'hommes, qu'il n'est pas facile d'approfondir : les uns qui sont véritablement humbles & modestes, qui parlent peu, qui s'observent, qui en usent bien avec tout le monde, qui ne se plaignent de rien, qui sont d'un discernement auquel rien n'échappe, qui ont des manières douces & franches, qui agissent uniment & sans façon, qui ne font pas valoir leurs talens : ce sont-là des vertus du premier ordre.

Les autres encore plus impénétrables sont ceux qui savent se taire, qui se possèdent, qui sont artificieux, & aussi habiles à cacher leurs ruses, qu'ils sont hardis à avancer & à soutenir un mensonge, dont toutes les démarches sont autant de mystères, & dont les paroles sont comme un glaive à deux tranchans. C'est-là le caractère d'un fourbe.

Quelque différence qu'il y ait entre ces deux sortes d'esprits, ils ne laissent pas d'avoir des traits de ressemblance : pour ne pas s'y laisser surprendre, il ne faut pas juger des hommes par les premières apparences, & par de simples dehors : il faut bien les connoître avant que de leur donner sa confiance. Je donne sujet à un homme de se mettre en colere, & il ne s'y met point : marque certaine ou d'une grande ame qui est maî-

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Douceur,  
quand né-  
cessaire.

Considéra-  
tions d'un  
honnête  
homme.

Secret à  
garder.  
Orgueil à  
éviter.

Caractère  
d'un hom-  
me ver-  
tueux.

Caractère  
d'un four-  
be.

La con-  
noissance  
doit précé-  
der l'amitié.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

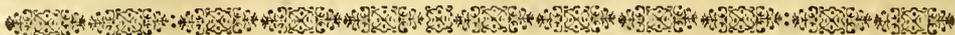
trêfle de ses passions, ou d'un cœur élevé qui médite une vengeance féricuse.

Caractères  
dingé-  
reux.

Ne vous affôciez point à un homme intéressé ou défiant. Il est également dangéreux d'avoir à vivre avec un fourbe, ou avec un fanfaron : le fourbe qui a les apparences de l'honnête homme, vous trompera par ses artifices. Le fanfaron qui est attaché à ses idées, cherchera à vous maîtriser. C'est pourquoi il est important de bien étudier le caractère des personnes avec qui on a à vivre.

Par où  
l'on doit  
connoître  
les gens.

Pour bien connoître une personne, je m'informe de quelle manière il en use avec ses proches, avec ses parens, avec ses voisins, à quoi il s'applique, quelle est sa conduite. Alors je puis dire que je le connois. Si j'attens pour en juger, qu'il ait eu quelque rapport avec moi, je m'y prends trop tard.



### *Sur les Ouvrages d'esprit.*

On doit  
éviter la  
satyre.

C'EST un dangéreux métier que celui de faire des Chançons, des Comédies, des Romans, des Vers, & d'autres Ouvrages d'esprit, où en termes couverts & énigmatiques l'on décrie la réputation des personnes les plus distinguées. Si ces sortes d'ouvrages anonymes vous sont communiqués, gardez-vous bien de faire paroître que vous les ayez vûs. Si l'on s'apperçoit que vous les admirez, si vous en récitez des endroits avec complaisance, vôtre réputation deviendra suspecte ; & peut-être même vous soupçonnera-t-on d'en être l'Auteur.

Sciences so-  
lides pré-  
férables à  
la Poësie.

On ne doit se mêler de Poësie délicate, que lorsqu'on s'est parfaitement établi dans la réputation d'homme sçavant. Des commençans, de jeunes Lettrez, qui ont peu d'expérience, ne doivent pas entrer témérairement dans cette brillante carrière. Mon avis seroit, qu'après une longue & sérieuse lecture des livres, on s'appliquât plutôt à la recherche des secrets de la Nature, à la Politique, & à l'art de bien gouverner les peuples. C'est-là ce qui fait le vrai mérite, & qui élève aux premiers emplois.

Expres-  
sions ex-  
travagan-  
tes, sont  
insupport-  
tables.

Je ne sçaurois souffrir certaines expressions répanduës dans quelques livres, & que ne doivent jamais employer des Auteurs qui se piquent de science & de politesse. J'en citerai quelques exemples qui en feront voir le ridicule.

Si un de ces Auteurs veut marquer qu'il est frappé de quelque bel endroit d'un livre : je veux, dit-il, graver cela sur mes os & dans mon cœur : s'il loüe un service qu'on lui a rendu, il s'écrit : c'est un don qui égale tous les biens que je reçois du Ciel ; ou bien ayant recours aux fables : je serai, dit-il, l'oïseau qui rapporta l'anneau d'or à celui qui l'avoit mis en liberté ; je rendrai un service pareil à celui des fourmis sauvées du naufrage sur un rameau jetté à propos. Après ma mort, diront quelques autres, si mon ame

ame passe dans le corps d'un chien ou d'un cheval, je veux être à vôtre service pour reconnoître un si grand bienfait. Je ne blâme pas qu'on se serve de termes, qui marquent de la reconnoissance & de la modestie. Mais est-ce modestie que de donner dans cette extravagance? N'est-ce pas plutôt une lâche & indécente flatterie?

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Dans les Recueils qu'on fait aujourd'hui des Pieces de Vers ou d'autres Ouvrages d'esprit, on n'expose plus aux yeux des Lecteurs les beaux sentimens que nos anciens Sages nous ont transmis: on n'a en vûë que de divertir & d'amuser agréablement par des traits ingénieux. Quelle est l'utilité de pareils Ouvrages?

L'utile  
ne doit  
pas être  
séparé de  
l'agréable.

Ceux qui composent des Livres de Morale, se proposent de réformer les mœurs, & de porter les hommes à la pratique de la vertu; si non obstant l'approbation générale de leurs Ouvrages, ils ne voyent pas un aussi prompt changement qu'ils l'espéroient: il ne faut pas qu'ils perdent courage: leurs sages instructions n'en ont pas moins été utiles à remuer les cœurs, & à y faire naître de bonnes résolutions, dont on verra le fruit en son tems. Cela seul suffit pour consoler un Auteur, pour l'animer au travail, & pour l'assûter qu'il n'a point perdu ni son tems, ni ses peines.



*Quelques Règles particulieres de conduite.*

LA consolation la plus prompte & la plus capable de nous soulager, lorsqu'il nous arrive quelque disgrâce, c'est de réfléchir sur la situation de tant d'autres, qui sont encore plus malheureux que nous.

Grande  
consola-  
tion.

Les gens qui ont de la droiture & de la bonne foi ne se défient de personne, & tout le monde se fie à eux. Les gens soupçonneux qui ne se fient à personne, tiennent aussi tous les autres dans la défiance, & c'est là ce qui produit la division, même entre les plus proches parens.

Source de  
division.

On parle mal de moi; je puis réfuter la médisance; mais ne ferai-je pas plus sagement de supporter le médisant? On me calomnie; je puis empêcher la calomnie de me nuire en la faisant connoître: mais ne vaut-il pas mieux changer le cœur du calomniateur? Pour y réussir, il faut beaucoup d'adresse & d'habileté.

Sage in-  
dulgence.

Si je viens à avoir un démêlé un peu vif avec quelqu'un, & que la bile s'échauffe de part & d'autre, puis-je dire que la raison est toute de mon côté? Si je songe que j'ai un peu de tort, ma colere se calme, & si je veux bien en faire l'aveu, ce sera le moyen d'adoucir un esprit qui s'agit, & qui s'irrite.

Moyen de  
finir les  
démêlez.

Si je me mêle d'une affaire qui intéresse un ami, je dois penser à ce que je ferois, s'il s'agissoit de mon intérêt propre. Si c'est une affaire qui me regarde personnellement, je dois songer au parti que je prendrois,

Règles  
pour pré-  
venir de  
fausses dé-  
marches.  
si

MORALE  
DES  
CHINOIS.

si c'étoit celle d'un autre. Voilà deux règles sûres pour ne point faire de fausses démarches.

Celui qui n'a jamais été malade, ne sçait pas de quel prix est la fanté; il ne l'apprend que quand il lui survient une maladie. Celui qui vit dans sa maison sans nul embarras, ne connoît point son bonheur; il s'en aperçoit quand il lui survient une fâcheuse affaire.

Excès de  
complai-  
sance.

Supporter les défauts d'autrui, ce n'est pas y condéscendre, les désordres du siècle trouveroient un appui dans les gens de bien: nos anciens Sages avoient beaucoup d'affabilité: mais leur complaisance n'étoit pas aveugle; elle n'alloit pas à flatter les vices, mais à gagner les vicieux pour les corriger.

Beaucoup réfléchir, & parler peu, c'est le secret de beaucoup apprendre.

Effets de  
la suffisan-  
ce.

Les grands génies sont peu éclairés dans les petites affaires, & les petits génies y sont très-clairvoyans. La raison est que ceux-ci se défiant de leurs lumières, consultent des gens habiles, au lieu que ceux-là pleins d'eux-mêmes raffinent sur tout, & embrouillent les affaires les plus simples.

Si vous ne négligez point une petite affaire, elle ne deviendra jamais sérieuse: si vous ne vous allarmez point d'une affaire sérieuse, elle pourra devenir peu considérable.



RECUEIL  
DE MAXIMES,  
DE RÉFLEXIONS,  
ET D'EXEMPLES,  
EN MATIÈRE DE MOEURS.

*Exemple de douceur & de zèle dans un Juge.*

**L**EANG YEN QUANG étant en Charge à *Siang tcheou*, on lui amena un jeune homme, qu'on accusoit de perdre le respect à son pere & à sa mere. Quoiqu'il fût déferé par tous ses freres, *Leang* ne le punit point; il se contenta de le faire conduire dans un endroit du Palais, destiné aux honneurs qui se rendent à Confucius. Là on avoit peint deux Tableaux du fameux *Han pe yu*. Le premier le représentoit recevant humblement & tranquillement la bastonnade de la main de sa mere. Dans l'autre on avoit peint la mere comme accablée du poids des années, & le fils pleurant auprès d'elle de compassion & de tendresse. *Tong* (c'est le nom de ce jeune homme) en considérant ces peintures, fût si touché, qu'il en parût hors de lui-même. *Leang* prit ce moment pour lui faire une réprimande, après quoi il le renvoya. *Tong* en profita si bien, qu'il devint un exemple de vertu.

*Exemple d'un Mandarin zélé pour le peuple.*

TSIANG YAO étant Gouverneur de *Yang tcheou*, l'Empereur vint visiter les Provinces du Midi. Le Gouverneur de *Hoai ngan*, ville voisine de *Yang tcheou*, fit abattre plusieurs maisons pour élargir le chemin sur le bord de la riviere, & le rendre plus commode à ceux qui tiroient sa bar-

MORALE  
DES  
CHINOIS;

que avec des cordes. Il fit aussi faire ces cordes non de chanvre, mais de matières plus précieuses. Enfin il imposa d'autres taxes à cette occasion, & incommoda fort le peuple de son district.

Quand on vint à parler à *Tsiang* d'en faire autant; ce n'est pas pour se divertir, répondit-il, que l'Empereur vient ici; c'est pour visiter ses Provinces. D'ailleurs le chemin ordinaire suffit de reste pour ses tireurs. Pourquoi incommoder le peuple en détruisant ses maisons? Je ne veux pas qu'on en abatte une seule; je me charge de la faute, s'il y en a.

Un peu avant que l'Empereur arrivât, on vint signifier à *Tsiang* un ordre qu'on disoit être de l'Empereur. Cet ordre portoit qu'il eut à donner une liste des maisons considérables du lieu. Il n'y a ici, répondit-il, que quatre maisons considérables; sçavoir celle de l'Intendant des Salines, celle du Gouverneur de *Tang tcheou*, celle de l'Officier de la Douane, & celle du Magistrat subalterne de *Kiang tou*. Le reste de la ville, ajouta-t-il, n'est composé que du pauvre peuple; il n'y a pas de lieu à en faire une liste.

Quelque tems après vint un autre ordre, suivant lequel il étoit dit que l'Empereur vouloit choisir quelques Demoiselles des mieux faites de ce pays-là. Je n'en sçache que trois, dit *Tsiang*, dans tout le district de *Tang tcheou*. L'Officier qui portoit l'ordre, demandant où elles étoient? Ce sont mes filles, répondit-il; si l'Empereur en veut absolument d'ici, je puis lui livrer ces trois qui m'appartiennent: pour d'autres, je ne le puis. L'Officier s'en retourna sans rien dire, & la chose en demeura là.

#### Autre Exemple.

L'EMPEREUR voulant qu'on fît des Armes en quantité, comme arcs, flèches, lances, &c. On publia un Edit par-tout, portant obligation à chaque ville de fournir certaine quantité de matériaux propres à ces ouvrages. N'y ayant rien de semblable dans tout le district de *Hai tcheou*, le peuple s'offrit à fournir en colle de poisson l'équivalent de ce que l'Edit portoit, & en fit la proposition à son Gouverneur: Non, dit le Gouverneur, il est notoire que *Hai tcheou* n'a rien de ce qu'on demande. Donner l'équivalent en denrées du pays, c'est ouvrir la porte à un impôt qui pourroit bien durer toujours. Tout le monde trouva qu'il avoit raison.

#### Autre Exemple.

DANS le territoire de *Tang yang*, ville du troisième ordre, il y a un Lac nommé *Lien*; il ne faut qu'en détourner un pouce d'eau, pour la faire baisser d'un pied dans les canaux qui servent à conduire le ris à la Cour; aussi est-ce un crime capital. Dans une année que la sécheresse étoit fort grande, *Hiu* Magistrat de *Tang yang*, demanda qu'il fût permis de détourner l'eau de ce Lac, pour arroser les champs de ris; & sans attendre la réponse, il le fit toujours par avance. Le Magistrat supérieur  
dépê-

depêcha un de ses gens pour faire des informations, & demander à *Hiu*, comment il avoit osé se rendre coupable de cette infraction? Je crois pouvoir prendre sur moi, répondit-il, une faute si utile au peuple. S'il m'en coûte la tête, à la bonne heure. Plus de dix-mille *King* \* de terres profiterent de ces eaux. L'année dans ce quartier-là fût abondante, & on laissa *Hiu* en répos.

*Attention d'un Mandarin à pourvoir aux besoins du peuple.*

IL plut beaucoup une autre année dans le territoire de *Pei*, petite ville du troisième ordre. Des eaux en abondance coulant des montagnes voisines, inonderent les campagnes, & ayant ravagé la première récolte de ris, empêcherent d'en planter d'autre plus tardif; de sorte que le peuple ne voyoit pas comment pouvoir seulement passer ce qui restoit de l'année. Si l'on attend, dit *Sun*, qui étoit alors Magistrat, que toutes ces eaux soient écoulées, à ensemencer les terres, la saison sera trop avancée, aucun grain ne pourra lever: que faire donc? Un expédient lui vint sur le champ. Il fit venir les Riches du pays, & les engagea à faire les avances de plusieurs mille charges de pois. Il distribua ces pois dans tout le district, les faisant semer dans l'eau même. Ces eaux s'écoulerent peu-à-peu, & avant que la terre fût bien sèche, les pois avoient déjà poussé. Ce fût une ressource pour le peuple. Il passa l'année sans beaucoup souffrir.

*Exemple d'un Mandarin expéditif & désintéressé.*

TANG ayant été fait Magistrat de *Sin tchang*, il n'eût pas été trois mois en Charge, que les procez devenant très-rars, la moitié des Officiers du Tribunal devinrent assez inutiles. Sa porte n'étoit point gardée: y entroit librement qui vouloit. Cependant personne n'osoit abuser de cette liberté. Dans les procez qui lui venoient, il punissoit celui qui avoit tort, mais assez légèrement; se contentant de lui bien inculquer que s'il le retrouvoit en faute, il en useroit autrement. Enfin il expédioit si lestement les affaires, & étoit si désintéressé, que les gens de son Tribunal n'osoient & ne pouvoient pas user de leurs friponneries ordinaires. Aussi la plupart se retirèrent, & prirent un métier pour pouvoir vivre.

*Trop grande sévérité nuisible au Gouvernement.*

QUAND le Gouvernement n'est point excessivement sévère, le peuple alors craint la mort. D'où vient qu'il craint ainsi la mort? C'est qu'il trouve du plaisir à vivre. Tandis que les choses sont dans cet état, la crainte peut retenir le peuple dans le devoir. Mais si le Gouvernement devient excessivement sévère, le peuple cesse bientôt de craindre la mort, parce que la vie lui devient à charge. Ainsi un des grands ressorts du bon Gouvernement devient la source des plus grands désordres.

*Epar-*

\* Nom de mesure.

*Epargne en certaines occasions nuisible à l'Etat.*

Sous la Dynastie *Tang*, *Lieou yen* chargé de faire bâtir des galeres, assigna pour chacune une certaine somme d'argent beaucoup au-dessus de la dépense. Quelques gens lui représenterent qu'en vain doubloit-on les fraix. Voici ce qu'il leur répondit : Dans le gouvernement d'un grand Empire, il ne convient point d'avoir tant d'économie. D'ailleurs quand on entreprend de semblables ouvrages, il faut régler la dépense de manière qu'ils se puissent toujours continuer avec succès ; & qu'on en tire l'avantage qu'on s'en promet. Cette manufacture étant une fois établie, combien de gens, outre ceux qui y travaillent, doivent vivre sur ces ouvrages ? Si chacun y trouve son compte, le Prince sera bien servi, & il n'est point à craindre que l'entreprise vienne à manquer. Il laissa donc parler, il établit des ateliers pour la construction de ces galeres, & mit des Inspecteurs pour y avoir l'œil. En peu d'années ils furent à leur aise ; tous y trouvant leur compte, chacun s'y appliqua avec soin. Les ouvriers étant bien payez, les vaisseaux se bâtissoient solidement, & ils subsisterent en bon état pendant cinquante ans.

Sous un autre Empereur de la même Dynastie, *Tang tou* fût chargé de l'Intendance des galeres. Il régla au juste la dépense qui se devoit faire pour chacune, en sorte que les Inspecteurs & les Entrepreneurs ayant de la peine à retirer leurs fraix, les ouvriers étoient à plus forte raison mal payez. Les vaisseaux se bâtissoient mal, & l'on s'en sentit dans les guerres qui s'éleverent en ce tems-là. Tant il est vrai qu'en certaines occasions, c'est épargner que de ne pas regarder à la dépense, & qu'au contraire on gâte tout, en y regardant de trop près.

*Crainte qu'ont les Chinois de mourir sans postérité.*

DANS le territoire du *Tsang ou*, un fils posthume ayant été instruit qu'une famille ennemie de son pere l'avoit fait périr, s'en vengea par un homicide, pour lequel il fût pris & traîné en prison. *Tchin*, alors Magistrat du lieu, sçût que cet homme n'avoit point encore d'enfant ; voyant d'ailleurs qu'il devoit perdre la vie, pour ne pas laisser éteindre cette famille, il ordonna qu'on mît la femme de cet homme avec son mari dans la prison. Avant la fin de l'année elle eût un fils. Tout le monde loua la bonté du Magistrat, qui alloit jusqu'à prendre soin de procurer à un criminel la consolation de ne pas mourir sans postérité.

*La douceur est quelquefois plus efficace que la force, pour réduire les Rébelles.*

DANS le district de certaine ville, quelques centaines de familles, placées dans des montagnes inaccessibles, avoient secoué le joug du Gouvernement. Plusieurs Gouverneurs avoient successivement tenté de les réduire par la force ; mais toujours inutilement. *Tsin* ayant été fait Gouver-

verneur de ce pays-là, s'y prit autrement. Dès qu'il fût entré en Charge, il trouva moyen par voye de douceur, d'engager les Chefs de ces peuplades à le venir voir. Il les traita bien, & les exhorta, mais sans menaces & sans aigreur. En moins d'un mois toutes ces familles rentrent doucement dans leur devoir. Depuis ce tems-là, *Tsin* disoit souvent: Rien n'est plus facile que de gouverner. Car si, par douceur & par quelques bons traitemens, on peut réduire des Rébelles; si, en s'y prenant comme il faut, on peut faire entendre raison à une multitude de montagnards grossiers & barbares; que ne pourra-t-on point obtenir par ces mêmes voyes, des peuples civilisez & mieux instruits? Ils aiment naturellement le repos & l'ordre: ils craignent le trouble & le danger. Quel est celui d'entr'eux qui se résoudra à prendre les armes, s'il a de quoi se vêtir & de quoi vivre? Mais les tributs qu'exigent les Empereurs, deviennent quelquefois trop à charge: les Officiers qui gouvernent, sont souvent trop intéressés. Les pauvres gens réduits au désespoir, s'assemblent & pillent çà & là. Quoique ce soit de-là que naissent les grands troubles, cependant leur dessein n'est point d'abord de troubler l'Empire. Ils cherchent à vivre, & c'est tout. Non seulement il seroit trop dur en ces occasions de vouloir les exterminer; mais même on auroit souvent de la peine à le faire: car alors il est fort naturel que les soldats n'ayent pas le courage de frapper.

*Devoir d'un Homme en Charge.*

UN Magistrat est désintéressé; c'est son devoir: mais il en devient fier & orgueilleux; il a tort. Son désintéressement ne peut justifier sa fierté. Chacun doit veiller sur soi: mais un Magistrat le doit faire avec une attention particuliere. S'il se borne à éviter les fautes grossieres & éclatantes; & s'il ne s'étudie à éviter les plus légères & les plus secretes, il est indigne du rang qu'il tient.

L'Amour du travail & l'application sont nécessaires quand on se mêle du gouvernement, & cela pour tout le tems qu'on s'en mêle. Celui-là se trompe fort, qui croit que le travail & l'application de quelques années, lui donnent droit d'être moins laborieux & moins appliqué dans la suite. S'il veut se reposer, qu'il se retire.

Dans le Royaume de *Tchin la*, il y a deux tours de pierre. Quand il se trouve en ce pays-là quelque procès embarrassant, on met un des plaideurs dans une de ces tours, & sa partie adverse dans l'autre. Celui qui a le droit de son côté, y est tranquille: au lieu que celui qui a tort, est d'abord saisi d'un grand mal de tête, & sent une chaleur insupportable par tout le corps. Nous n'avons ici rien de semblable. Il n'y a que la pénétration & l'intégrité des Magistrats, qui puissent démêler le bon droit d'avec l'injustice. Si donc nos Magistrats manquent de lumieres, ou se laissent corrompre; à qui recourir?

*Exemple d'Officiers désintéressés.*

CHÉ & Song étant collègues dans l'administration des Finances ; un jour qu'ils étoient tous deux seuls : Aujourd'hui, dit Ché, j'ai fait une découverte. En examinant les comptes de telle & de telle Province, j'ai trouvé qu'il y a telle somme au-delà de ce qu'elle doit. Song sentit que son collègue le fondoit, pour voir s'il en voudroit prendre sa part, & se faire. Mais n'étant pas d'humeur à entrer dans ces vûes ; cet argent est venu pour l'Empereur, dit-il, il doit entrer dans ses coffres. S'il y a plus que moins, tant mieux, cela vient fort à propos. Examinant sur le champ ce qui en étoit, il donna avis à l'Empereur de tout ce qu'il y avoit de surplus dans les revenus de chaque Province, afin qu'on ne pût pas le détourner. Son collègue n'en fût pas trop aise : mais il n'osa témoigner sa peine.

*Exemple d'un grand Mandarin charitable.*

HOANG YEOU visitant une Province dont il étoit Viceroi, vit un jour par hasard une femme à-demi vêtue de méchans haillons, qui menoit un cheval à l'abreuvoir. Il frémit à cette vûe, baissa la tête, & poussant un grand soupir : Est-il possible, s'écria-t-il, que les pauvres soldats soient si misérables, tandis que je suis Viceroi ? Quelle honte n'est-ce pas pour moi ? Il fit sur le champ donner par avance à tous les soldats trois mois de paye, & fit des largesses aux plus pauvres. A cette occasion chacun racontoit ce qui avoit touché le Viceroi, ses gémissemens, & ses soupirs. Plusieurs en le racontant & en l'entendant, en étoient touchés jusqu'aux larmes, & tous se feroient sacrifier volontiers pour lui.

*Exemple d'un Mandarin désintéressé.*

LIN HIAO TSE, sous la Dynastie Song, fût un exemple de désintéressement : il le pouvoit jusqu'au scrupule. Un soir qu'il sortoit tard de la salle d'audience, un de ses gens, pour le reconduire dans l'intérieur (a) de sa maison, prit une des chandelles de la salle. A peine avoit-on passé la porte de communication, que Lin reprenant son domestique : Cette chandelle, lui dit-il, est du Tribunal, & ne doit point se consumer à d'autres usages. Reportez-la promptement.

*Autre Exemple.*

TONG SU Y étoit un homme d'une extrême frugalité, & d'une simplicité

(a) Le Tribunal & la maison du Magistrat ne sont séparés que d'une muraille. La porte de communication est ordinairement fermée, & toujours gardée par un domestique. Auprès est un tour à-peu-près semblable à celui des Religieuses d'Europe.

plicité si grande, qu'il porta pendant dix ans la même robe qui étoit de toile teinte en noir, & la même paire de bottes. Quand il fût fait Gouverneur de *Tou tcheou*, ses fils s'assemblerent, & lui tinrent ce discours: Nous sçavons, lui dirent-ils, combien vous êtes désintéressé; nous n'espérons, ni ne souhaitons aucun revenant-bon de vôtre Charge. Seulement nous faisons réflexion que vous avez de l'âge. Les bois de *Tou tcheou* sont admirables, si vous vouliez bien penser (a) à l'avenir. Le pere, sans répondre rien de précis, parût y avoir consenti. Au bout de quelques années s'étant démis de son Gouvernement, il revint chez lui. Ses fils allerent fort loin au-devant de lui, & quelqu'un d'eux lui demanda; s'il avoit pensé à l'avenir, comme ils l'en avoient prié? L'on m'a dit, répondit-il, en souriant, que le Cyprès vaut mieux que le *Chan* \*; qu'en pensez-vous? C'est donc du Cyprès, dit un des fils, dont vous avez fait provision, mon pere? Mes enfans, réprit le Vieillard en se moquant d'eux, je vous en apporte de la graine; semez-la, si vous voulez.

*Zèle d'un Mandarin pour son peuple.*

L'EMPEREUR venant visiter les Provinces du Midi, les Officiers des villes où Sa Majesté devoit passer, firent de grands préparatifs de chevaux, de chariots, de meubles précieux; tout se tiroit sur les habitans du district, soit en especes, soit par des contributions, & des taxes en argent. *Tsiang*, alors Gouverneur d'*Yang tcheou*, délibérant sur ce qu'il avoit à faire en cette occasion: Si je fais, dit-il en lui-même, ce que je vois faire aux autres, il faudra nécessairement vexer le peuple: si je fais autrement, on ne manquera pas de m'en faire un crime; on dira que je néglige ce qui regarde l'Empereur. N'importe, ajoûta-t-il, ce dernier parti est le meilleur: j'en souffrirai seul; au lieu qu'en prenant l'autre, c'est le peuple qui en souffrira. Il se contenta donc de pourvoir avec soin au nécessaire, sans magnificence, ni superflu, veillant cependant à tout lui-même en personne, vêtu de toile, mais ayant néanmoins la ceinture dorée, marque de sa Dignité.

Les Officiers de la Cour n'étant pas contens, il eût à essuyer bien des reproches; mais il les soutint avec constance & sans émotion. Un jour l'Empereur se divertissant à la pêche, prit une fort belle carpe. A qui vendrai-je, dit-il en riant, un si beau poisson? Les Courtisans qui en vouloient à *Tsiang*, répondirent qu'il n'y avoit que le Gouverneur de *Yang tcheou*, qui pût l'acheter. Qu'on le lui remette, dit l'Empereur. On le lui remit, en lui disant que l'Empereur qui l'avoit pris, en attendoit de lui le prix. *Tsiang* s'en va dans sa maison, prend le peu que sa femme avoit d'ornemens d'argent à la tête & sur ses habits, revient aussitôt vers l'Empereur, & se prosternant, selon la coutume. „ Grand Empereur, dit-il, „ ce

(a) Ils lui insinuoient ainsi de se pourvoir de beau bois pour son cercueil. C'est de quoi les Chinois sont curieux.

\* Nom d'une espece de bois.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

„ ce poisson vaut de l'argent : je n'en ai pas d'autre pour le payer, que  
„ ce peu d'ornemens qu'avoit ma femme : je les apporte, & m'offre à  
„ mourir ". L'Empereur concevant alors ce qu'avoient prétendu les  
Courtisans : „ Pourquoi chagriner ainſi, leur dit-il, ce pauvre Officier ?  
„ Qu'on le laiſſe en paix, & qu'il s'en retourne ”.

*Exemple d'un Mandarin déſintéreſſé.*

SOU KIONG fût ſix ans Gouverneur à *Tſin ho*, ſans recevoir aucun préſent de ceux qu'on lui offrit en diverſes occaſions ſelon la coûtume (a). Enfin un homme d'âge & de conſidération, voyant qu'il reſuſoit tout ce qui étoit de quelque valeur, lui fit préſent de quelques citrouilles de ſon jardin, & le preſſa ſi fort de les accepter, qu'il ne pût pas s'en défendre. Il les reçût donc ; mais il les fit ranger ſur les poutres d'une ſalle, où il les laiſſa ſécher ſans y toucher. Cependant, comme il n'avoit pas accoutumé de rien recevoir de perſonne, dès qu'il eût reçût ces citrouilles, le bruit s'en répandit dans tout le quartier ; & à la première occaſion qui ſe préſenta, chacun s'empreſſa de lui faire préſent de quelques fruits, ou de quelques légumes de ſon jardin. Pluſieurs ſe joignirent enſemble, chacun faiſant porter ce qu'il avoit : mais lorsqu'ils furent entrez dans la ſalle, ils virent les citrouilles en queſtion bien rangées ſur une poutre, & déjà toutes fanées, ſans qu'il en manquât une ſeulement. Ils ſe regarderent les uns les autres, & prirent le parti de s'en retourner.

*Autre Exemple.*

TSAO TCHI TSONG étoit Magiſtrat d'une ville du troiſieme ordre. Toutes les fois que ſon devoir l'obligeoit d'aller à la Capitale de la Province, il montoit une fort petite barque qui lui (b) apartenoit. Il en tenoit lui-même le gouvernail, & deux de ſes gens ramoient. Quand cette barque fût ſi vicille, qu'elle ne pût plus ſervir, le Gouverneur du pays ſon ſupérieur, fit faire une barque pour la lui donner. Un fameux Lettré, grand dans l'Empire, & ami du Gouverneur, paſſant par-là, mit une inſcription de ſa main ſur cette barque. L'inſcription avoit double ſens. L'un pouvoit être : quand les planches de cette barque ſeront auſſi minces que la couverture d'un (c) Livre, il ſera tems de penſer à la réparer. C'étoit dire qu'elle étoit très-bonne, & louer celui qui l'avoit fait

(a) Les occaſions où l'inférieur fait des préſens à ſon ſupérieur, & l'ami à ſon ami, ſont principalement au nouvel an, au jour de la naiſſance, au cinquieme de la cinquieme Lune, au quinieme de la première Lune, quand il marie ſon fils ou ſa fille, quand il meurt quel-  
qu'un chez lui, quand il part pour un long voyage, &c.

(b) Aujourd'hui c'eſt une corvée pour les bateliers de conduire les Mandarins & leurs gens.

(c) La couverture des Livres Chinois eſt une ſimple ſeuille de papier blanc, couverte d'une étoffe mince & légère, ou d'une autre ſeuille de papier, peinte en quelque couleur.

fait faire, & qui la donnoit. L'autre sens pouvoit être : achevez le livre, on le reliera. C'étoit parler à celui qui devoit recevoir la barque, le louer & l'exhorter à ne se pas démentir.

A cette Inscription près, qui étoit d'une excellente main, la barque étoit simple & sans ornemens. Le Gouverneur l'envoyant à *Tjao*, lui fit dire qu'il l'avoit fait faire telle exprès, pour lui ôter toute raison de la refuser. *Tjao* reçût la barque avec de grands témoignages de l'estime qu'il en faisoit ; mais il résolut de ne s'en servir qu'en certains jours solennels, comme quand il iroit rendre ses devoirs à ses Ancêtres.

*Autre Exemple.*

LI MIEN LIN étant en Charge, non seulement étoit fort désintéressé lui-même, mais il vouloit aussi que ses gens le fussent. Lorsqu'il quitta sa Charge pour se retirer chez lui, il craignit que quelqu'un de ses domestiques, n'eût pris ou reçu quelque chose à son insçu. Quand tous se furent embarqués, il eût soin de les faire fouiller, & de faire publiquement jeter dans l'eau ce qu'il leur trouva : Canailles, leur dit-il, vous m'exposez à la risée de tout le monde ; on dira que j'ai pris par vos mains, n'osant prendre par moi-même.

*Autre Exemple.*

NIEN TSONG allant être Grand-Examineur dans une Province, fit rencontre en chemin d'un de ses intimes amis, qui l'arrêta pour délibérer avec lui sur des affaires importantes. Ils étoient logés dans une Bonzerie. Un homme très-riche de la Province où *Nien* alloit être Examineur, étoit aux aguets sur la route, & se trouva là. Il pria le Chef des Bonzes de porter pour lui la parole, & de promettre cinquante *Ouan* (a), si on l'assûroit du Degré. *Nien* en souriant, dit au Bonze : Faites venir ici cet homme, afin qu'il traite lui-même avec moi. Le Bonze aussitôt l'appelle, croyant que tout alloit bien. Mais d'aussi loin que *Nien* l'aperçut, sans lui donner le tems d'ouvrir la bouche : Ignorez-vous, lui cria-t-il d'un ton sévère, qu'étudier dès l'âge de trois ans, & sans relâche, c'est l'unique (b) voye pour parvenir aux Degrés & aux Charges de l'Empire ? Prétendez-vous, paresseux que vous êtes, vous en ouvrir une autre à force d'argent ? Cet homme se retira tout confus, & *Nien* sur le champ prit congé de son ami.

*Autre*

(a) Un *Ouan*, c'est dix-mille onces d'argent. Cette somme paroît bien grosse : mais enfin je traduis comme il y a.

(b) On obtient quelquefois des Charges, & même des Degrés par argent ; mais lorsque la chose se découvre, le châtement est très-sévère. Il n'y a pas plus de deux ans qu'un Grand-Examineur de la Province de *Nan king*, fût coupé par la moitié du corps, pour avoir été convaincu d'avoir vendu le Degré de *Kiu gin* à plusieurs personnes. Le *Tsong tou* & le *Fou yuen*, c'est-à-dire, les deux plus grands Maudarins de la Province, furent aussi cassez comme suspects d'être complices.

*Autre Exemple.*

LONG KING TCHONG fût en son tems un exemple de défintéressement & de droiture. Quand il fût fait Magistrat de *Hiu tſu*, il ne mena avec soi que son fils & un (a) domestique. L'Hyver étant rude, son fils qui étoit sensible au froid, pria son pere de lui procurer du dehors un peu de charbon. *Long* n'eût garde d'y consentir; mais faisant apporter un bâton: Prenez ce bâton, dit-il à son fils; servez-vous-en pour faire l'exercice, tournez-le en tout sens, & vous aurez bientôt chaud. Sur la fin de l'année qu'en (b) signe de réjouissance on tire des pétards, son fils encore jeune vouloit s'en procurer du dehors (c). Son pere l'ayant sçu, l'appella, & lui faisant donner un bout de certain bois creux nommé *Tcheou* (d): Si vous aimez le bruit, mon fils, lui dit-il, frappez de ce bois sur cette porte, vous en ferez à-peu-près autant qu'avec des pétards.

*Honneurs rendus à un Mandarin défintéressé.*

HAI CHOU mourut étant le premier *Yu ſſè* de la Cour du Midi. Son défintéressement avoit toujours été si grand, qu'après avoir passé par beaucoup d'emplois considérables, il étoit aussi pauvre en mourant, que le moindre Lettré du commun. A sa mort *Ouang yong ki* l'alla voir. Il fût également surpris & touché de sa pauvreté. Ne pouvant retenir ses larmes, il se retira, & envoya une bonne somme, pour aider aux fraix des funérailles. Les principaux de la Cour en firent autant; & ce qui fût encore plus honorable pour le défunt, c'est que le peuple à sa mort, ferma pendant plusieurs jours les boutiques, pour témoigner sa douleur: & quand la famille en deuil partit avec le cercueil pour le porter, suivant la coutume, à la sépulture de ses Ancêtres, il y avoit le long de la riviere, jusqu'à environ dix lieues, des tapis dressés, & des tables garnies, qu'on lui offroit pour honorer sa mémoire.

Fer-

(a) L'Empereur entretient un train réglé & déterminé pour les Mandarins, qui les accompagne quand ils sortent. Ils n'ont communément alors que peu de leurs domestiques à leur suite, quand d'ailleurs ils en auroient plus de cent à leur service; ce qui est fort ordinaire à la Chine.

(b) Il s'en tire un nombre infini à la fin de l'année & au commencement de l'autre en signe de réjouissance. On en tire aussi le premier jour & le quinzième de chaque Lune, & en divers tems de réjouissance, aussi bien qu'aux Enterremens.

(c) Toute la famille d'un Mandarin un peu considérable est comme en prison dans sa maison. On n'en laisse sortir aucun sans grande raison. L'acheteur même est un homme du Tribunal, & non des domestiques du Mandarin.

(d) Les Européens ici & aux Indes, appellent ce bois *Bambou*. Il y en a beaucoup dans les Provinces méridionales de la Chine. C'est une espece de roseau, mais qui devient très-dur. Les plus gros n'ont guères qu'un pied Chinois de tour, & sont longs d'environ vingt-pieds. Au-dessous de cette mesure il y en a de toute grosseur & de toute longueur. Il est d'un grand usage.

*Fermeté d'un Mandarin.*

TCHIN SUEN fût en son tems un modèle de désintéressement, & il y joignit toujours une droiture inflexible & une fermeté constante à résister aux abus du siècle. Dans le tems qu'il présidoit aux Lettres dans le *Chan tong*, il passa un *Yu ssèë* \*, qui alloit ailleurs en qualité de Visiteur extraordinaire. Les Officiers du lieu, grands & petits, du moins tous ceux qui étoient d'un degré inférieur à ce *Yu ssèë*, venant à lui rendre leurs devoirs, se jetterent à deux genoux. Pour *Tchin* il se contenta de faire une profonde inclination.

Le Visiteur en fût choqué, & lui demanda brusquement, quel étoit son Emploi? J'ai soin des études, dit *Tchin*, sans s'émouvoir. Qu'est-ce que cela, dit le Visiteur en colere, en comparaison d'un *Yu ssèë*? Je sçais, Monsieur, la différence qu'il y a de l'un à l'autre, dit gravement *Tchin*; & je ne prétens point aller du pair avec vous. Mais, en matière de cérémonies, nous qui sommes à la tête des Lettrez, nous les devons instruire par nos exemples; & dans les soumissions que nous rendons à nos Supérieurs, nous ne pouvons excéder sans conséquence.

Le Visiteur vit bien à l'air de *Tchin*, qu'il n'étoit pas homme à céder. Il apperçut d'ailleurs aux environs les Lettrez en troupes: ainsi comme il sentit bien que la violence n'étoit pas de saison, il se radoucit. Prenant donc tout-à-coup un visage ouvert, & un ton moins rude: Maître, dit-il, vous n'avez rien à voir dans les affaires qui m'amènent, ni moi dans celles qui vous regardent. Ne vous donnez pas désormais la peine de venir chez moi. Sur quoi *Tchin* se retira.

*Mandarin charitable & désintéressé.*

CERTAINNE année la stérilité fût si grande dans le territoire d'*Y hing*, que de tous les enfans qui venoient au monde, on n'en nourrissoit que très-peu. *Gin fang*, alors Gouverneur, publia sur cela des ordres sévères; & pour remédier à ce mal par toutes les voyes possibles, il fit une exacte recherche des femmes enceintes, & leur fournit de quoi subsister. On compta plus de mille familles qu'il avoit sauvées par ce moyen. Aussi quand à l'arrivée de son successeur, il partit pour aller en Cour, il n'avoit plus que cinq charges de ris: & quand il arriva à la Cour, il n'avoit pas un habit supportable. Un *Tsiang kiun* \*\* de ses amis, eût soin de lui en donner.

Peu après *Gin fang* fût fait Gouverneur de *Si ngan*. Il partit pour s'y rendre sans y envoyer (a) des Lettres d'avis. Lorsqu'on s'y attendoit le moins,

\* Nom de dignité.

\*\* C'est le plus haut degré de Milice.

(a) La coutume est d'en envoyer, & cela cause de la dépense aux gens des Tribunaux, dont un détachement va quelquefois 60. ou 80. lieues au-devant du Mandarin.

moins, on le vit venir à pied; & en marchant vers son Tribunal, il expédia différentes affaires dont on lui parla. Il continua sur ce pied-là tout le tems qu'il fût à *Si ngan*. Il y mourut en Charge, & la dernière parole qu'il dit, fût pour défendre qu'on prît rien des gens du lieu à son occasion. On lui obéit exactement: & comme d'ailleurs il étoit très-pauvre, son cercueil fût du bois le plus commun, & il fût enseveli dans quelques vieux habits qui lui restoient. En récompense il fût pleuré de tout le monde, & on le regrette encore à *Si ngan*.

*Parmi le Recueil des Sentences gravées dans la Salle de Li ouen tſie, on lit ce qui suit:*

Vous n'êtes pas importun à vos égaux par des demandes trop fréquentes ou hors de propos. Qu'y a-t-il en cela de noble & de grand? Vous faire valoir par cet endroit, c'est justement vous vanter de n'être pas un gueux de profession.

Ne prendre que ce qui vous est dû, c'est bien fait. Mais si vous prétendez que cela mérite le beau nom d'homme désintéressé, vous avez tort: c'est précisément n'être pas voleur.

\* Dans le village dont vous êtes Seigneur, vous êtes fort réservé à exiger des corvées de vos vassaux. Ne prétendez pas à ce prix-là passer pour un homme vertueux & charitable. Tout ce qu'on vous doit, c'est de reconnoître que vous ne faites pas le petit tyran, comme font tant d'autres.

Pourquoi tant de soins d'amasser des richesses injustes? Est-ce pour fournir aux folles dépenses d'une femme ou d'un fils? Est-ce pour soutenir le ridicule faste d'une prétendue noblesse? Est-ce enfin pour avoir de quoi assembler & payer les Bonzes, afin qu'ils demandent pour vous des prospérités? Peu importe laquelle de ces trois choses vous ayez en vûe; il fera toujours vrai de dire que c'est employer bien mal vos peines & vos soins.

*Ami solide & désintéressé.*

TCHAO KANG TSIN fût d'abord élevé à une Charge considérable avec *Ngeou yang tchong*. Ensuite ils furent tous deux faits Ministres. Il arriva que *Ngeou yang* fût accusé de malversation. *Tchao*, contre l'ordinaire des gens de même rang & d'une même profession, fût très-sensible à la disgrâce de son collègue. Il n'omit rien pour le purger de tout ce qu'on lui imputoit. Il alla jusqu'à s'offrir à justifier tous les ordres que *Ngeou yang* avoit donnez, & à se faire sa caution, le tout sans bruit, sans éclat, & à l'insçû même de *Ngeou yang*.

*Domes-*

\* Cela est fort rare à la Chine.

*Domestique fidèle, intelligent, & attaché.*

MORALE  
DES  
CHINOIS.

TCHAO CHE GIN Lettré de réputation, mais de peu d'expérience dans les affaires, n'ayant plus ni frere, ni neveu, perdit un fils qu'il avoit, & mourut peu après lui-même dans l'embarras de plusieurs mécomptes, dont il étoit responsable. De sorte qu'il étoit réduit à la dernière pauvreté. Cependant il laissoit trois filles dans un bas âge. Un seul esclave nommé *Ten tse*, pourvût aux besoins de ces trois filles. Il trouva le moyen par son travail & par son industrie, de ne les laisser manquer de rien; & il se comporta toujours à leur égard avec tant de respect & de réserve, que pendant dix ans qu'il en eût soin, jamais il ne les regarda en face.

Quand il vit qu'elles devenoient grandes, il résolut de faire un voyage à la Cour pour y découvrir quelqu'un de la connoissance de feu son Maître, qui lui aidât à marier ces trois filles, conformément à leur condition. A peine fût-il à la Cour, qu'il rencontra heureusement *Li & Pé*, l'un Docteur du College Impérial, & l'autre *Che lang*\* dans un des grands Tribunaux. Il les suivit jusqu'à ce qu'ils fussent dans un endroit peu fréquenté. Alors se jettant à leurs pieds, il leur déclara, les larmes aux yeux, le sujet de son voyage.

Ces deux Seigneurs, surpris & touchés, le consolèrent: Nous nous sommes connus feu vôtre Maître & nous, lui dirent-ils, dès les premières années de nos études. Nous sommes fâchés d'avoir ignoré ses malheurs, & ravis que vous nous fournissiez une occasion de rendre un petit service à sa famille. Aussitôt ils donnerent les ordres nécessaires pour faire venir sûrement & commodément ces trois filles. On les maria (a) avantageusement toutes trois, & *Ten tse* se retira fort content de son voyage.

*Médecin charitable.*

YEN YANG s'étoit rendu par son application très-habile Médecin; mais c'étoit en vûë d'exercer cette profession par charité: & quoiqu'il guérît une infinité de malades, jamais il ne reçût rien d'aucun de ceux qu'il avoit guéris. Non seulement il ne refusoit ses remedes à personne de ceux qui s'adressoient à lui dans leurs maladies; mais si celui qui venoit le trouver étoit pauvre, outre les remedes, il lui donnoit encore quelque aumône, afin qu'il pût se procurer les petits secours nécessaires dans sa maladie.

*Riche charitable.*

TOU YNG SUN vécut jusqu'à une extrême vieillesse, & fût jusqu'à la fin fort compâtissant & fort charitable. Un homme de son voisinage devoit

\* Nom d'Office.

(a) C'est bientôt fait en ce pays-ci, où il ne faut point de dot.

voit une somme d'argent à *Tou mong hiuen*, son fils aîné, qui étoit chargé de l'administration des biens. Ce débiteur n'ayant pas de quoi payer, & ne voyant pas quand il en auroit, pria ce fils aîné d'accepter en paiement une maison & un bout de terrain propre à des sépultures, & lui en apporta les contrats. Le fils aîné s'en défendit: „ Mon voisin, lui dit-il, ce „ que vous proposez n'est pas juste; je ne prendrai point vos contrats; „ ils portent plus qu'il ne m'est dû. Si c'est que vous voulez en effet „ vendre cette maison & ce terrain; en faisant entrer en paiement ce que „ vous me devez, je dois vous payer ce qu'il y a de plus dans l'ancien „ contract.”

Je vous suis obligé, dit le débiteur, de cette bonne volonté. Mais pour y répondre, je vous dirai que cette maison & ce terrain ne valent que la somme que je vous dois. On a exprimé davantage dans le contract; vous sçavez que quelquefois on a des raisons d'en user ainsi: mais réellement ce que je vous dois est justement la somme que j'en ai payée. Le créancier charmé de la bonne foi de son débiteur, & se piquant de générosité: Si vous, lui dit-il, qui êtes un homme sans étude, vous poussez si loin la bonne foi & l'équité, je puis bien, moi, qui ai tant lû de livres, pousser la libéralité jusqu'à ce surplus que votre contract exprime. Tenez, le voilà; je vous le donne. Le voisin alors le reçût avec bien des actions de grâces.

Quand *Tou* le pere, qui étoit alors absent, fût de retour, ce voisin vint lui rendre compte de la générosité avec laquelle en avoit usé son fils, & lui en témoigner sa reconnaissance. Le vieillard apprenant de ce voisin qu'il avoit vendu sa maison, témoigna de la surprise & de l'émotion. Comment, dit-il, mon fils a pris votre maison en paiement? Où logerez-vous? Monsieur, répondit le voisin, je pense à aller demeurer en tel endroit. Aussitôt le vieillard appelant son fils: Rendez à cet homme ses contrats, lui dit-il: qu'on entoure son petit terrain d'une haye; & veillez à ce que les domestiques ne chagrinent pas ce voisin, sous prétexte qu'il nous doit.

#### *Autre Exemple.*

Sous la Dynastie *Ming*, *Tong pou*, Envoyé de la Cour, passa par *Kiang poan*; un *Kiu gin* \* du pays l'envoya saluer par un de ses gens avec un billet ordinaire. *Tong* fit venir le domestique du *Kiu gin* en sa présence, & lui demanda à quoi s'occupoit son Maître qui menoit une vie si retirée? Monsieur, dit aussitôt le domestique, l'année a été fort mauvaise en ces quartiers: les chemins sont pleins de gens morts de faim. Mon Maître loue chaque jour un certain nombre de gens pour recueillir & inhumer les corps de ces pauvres malheureux. Il a déjà procuré la sépulture à plus de mille. *Tong* parût fort touché de ce récit: il ne laissa pas de continuer à interroger le domestique. Le nombre des morts étant si grand, il faut bien

\* Degré de Littérature.

bien des ouvriers, dit-il; comment vôtre Maître pourvoit-il à leur payement? Ce seul embarras n'est pas petit. Cela ne l'embarrasse pas le moins du monde, répondit le domestique; il a réglé tant de grains pour les fraix de la sépulture de chacun de ces pauvres gens, & le paiement se fait par un tel, qui est parent de nôtre Maître. *Tong* ne poussa pas plus loin ses questions; mais loüant au domestique la charité du Maître, il ne laissa pas de lui écrire par ce même domestique un petit billet d'avis en ces termes: Toute bonne œuvre se doit cacher autant qu'on le peut: du moins ne faut-il pas chercher à la publier. Rien de plus bas que ces charitez, dont la vanité est le motif.

*Récompense de la fidélité à rendre une chose trouvée.*

Du tems de l'Empereur *Tong lo*, un Marchand nommé *Sun yong* étant en voyage, vit sur sa route une bourse suspendue à un pieu. Il l'ouvrit, & y trouva deux grandes aiguilles d'or, telles que les femmes en portent à leurs cheveux. Il s'assit dans cet endroit, attendant que la personne qui les avoit perdus, vint les chercher. A nuit close, vint une esclave toute en pleurs, qui cherchoit les aiguilles de sa Maîtresse qu'elle avoit perdus, & qu'on la soupçonnoit d'avoir volées. Le Marchand s'étant assuré que ce qu'il avoit trouvé, étoit justement ce qu'elle cherchoit, le lui remit. La fille transportée de joye, lui demanda son nom: il ne le dit point: Monsieur, ajoûta-t-elle; que puis-je faire pour vous témoigner ma reconnoissance? A ces mots le Marchand doubla le pas sans rien dire, & gagna, malgré la nuit, un gîte assez loin de là. Lorsqu'il fût arrivé à *Nan yang*, qui étoit le terme de son voyage, il fit en très-peu de tems un gain beaucoup plus considérable qu'il ne pouvoit l'espérer. Il partit pour s'en revenir avec plusieurs autres Marchands. Repassant, mais en barque, à l'endroit même où il avoit trouvé la bourse, & sa barque s'étant rangée le long du rivage, il vit sur le bord de la rivière l'esclave à qui il avoit rendu la bourse. Cette fille venant de laver du linge, le vit aussi, & le reconnut. Elle lui parla pendant quelque tems, étant toujours sur le rivage, & le Marchand sur sa barque. Après quoi elle se retira. *Sun yong*, que cet entretien avoit arrêté quelque tems, & empêché de suivre les autres barques, trouva qu'il étoit tard pour partir seul, & se résolut de demeurer là le reste du jour. Il s'éleva tout-à-coup une tempête. Tous ceux qui étoient partis, périrent. *Sun yong* qui s'étoit arrêté, ne périt point.

*Contre ceux qui abusent de la misere d'autrui.*

LA pauvreté & les richesses changent souvent de maison. Les biens de ce monde n'ont point de maître bien fixe. Quand on vend ce qu'on en a, c'est communément par nécessité. Cependant il n'est que trop ordinaire qu'un homme réduit à cette extrémité, rencontre quelqu'un de ces riches impitoyables, toujours prêts à s'engraïsser des malheurs  
d'au-

d'autrui. Ce cruel met aux biens d'un homme, que la nécessité presse ; à-peu-près le prix qu'il veut. Le contract passé, c'est beaucoup s'il paye sur le champ la moitié du prix. Il remet le reste du paiement à certains termes ; & s'il voit quelque chose dont le pauvre vendeur ait grand besoin, il est attentif à le lui donner en paiement ; mais c'est toujours à un prix beaucoup au-dessus du prix raisonnable. Ainsi le pauvre vendeur ne touchant rien que par parties, quand il vient compter avec ce riche, il trouve qu'il a plutôt dépensé le prix de ses biens, qu'il ne l'a touché. Vouloir entrer en composition, & demander de la modération sur le prix de certaines choses, cela est fort inutile. Encore trop heureux, si la nécessité où il s'est trouvé d'acheter les biens de ce pauvre homme, n'est pas pour l'acheteur une raison de rompre avec lui tout commerce, & de le traiter en ennemi. Du moins est-il sûr qu'il s'applaudit de se voir possesseur de ces biens, sans qu'il lui en coûte qu'environ la moitié de ce qu'ils valent. Cela s'appelle avoir de l'industrie & entendre ses affaires. Il ne fait pas attention, l'aveugle qu'il est, à la conduite ordinaire du Ciel, qui se plaît à rendre à chacun ce qu'il mérite. Son injulte cruauté ne sera point impunie : il en portera peut-être lui-même la peine ; sinon elle tombera sur ses descendants.

*Charité désintéressée.*

LEOU Y originaire de *Vou yn*, avoit l'ame fort charitable : il en donna de fréquentes preuves dans sa vie ; je n'en rapporterai que deux ou trois. *Tchang ki li* allant à la Cour, & conduisant le corps de son pere qui étoit mort en Province, trouva sur la route auprès d'*Ou yn* des glaces en quantité. Le chariot qui portoit le corps de son pere, versa, & fût mis en pieces. Comme il n'avoit point là de connoissance, il envoya chez celui du lieu dont la maison avoit le plus d'apparence, demander un chariot à emprunter, pour continuer son voyage. *Leou y* fût celui à qui on s'adressa. Il donna sur le champ un chariot, sans s'informer quel étoit celui qui le demandoit, & sans vouloir se nommer lui-même au domestique, qui étoit venu en faire la demande pour son Maître. *Tchang* n'eût pas plutôt fait les obsèques de son pere, qu'il renvoya un domestique à *Ou yn* conduire le chariot, & remercier celui qui lui avoit aidé si à propos à s'acquitter de ses devoirs de fils. *Leou* ayant aperçû d'assez loin ce chariot, ferma sa porte. Il ne reçût ni chariot ni remerciement ; mais il fit dire au domestique qu'apparemment il se trompoit, & le prenoit pour un autre.

*Autre Exemple.*

CE même *Leou y* revenant un jour de *Tchin leou*, dont il venoit de quitter le Gouvernement, rencontra sur la route un pauvre Lettré qui venoit de mourir assez subitement, & dont le corps étoit sur le bord du chemin. Le Gouvernement qu'avoit *Leou*, bien loin de l'enrichir, n'avoit servi qu'à le rendre plus pauvre, tant il étoit désintéressé & charitable

table. Se trouvant donc alors sans argent, il quita ce qu'il avoit de meilleurs habits, pour en revêtir le mort, selon la coutume; & vendant le cheval qu'il montoit, il monta un bœuf. Il n'eût pas fait deux journées de chemin, qu'il se présenta à lui un pauvre homme prêt à expirer de faim & de misère. Sur le champ il descendit, & fit tuer son bœuf pour secourir ce malheureux. Ses gens lui disant qu'il pouvoit trop loin la compassion: Vous vous trompez, leur répondit-il; voir son prochain dans la misère, & ne pas le secourir, c'est n'avoir ni cœur ni vertu. Il continua ainsi sa route à pied, & presque sans rien manger.

*Présence d'esprit charitable.*

UN jour *Ou pan* revenant d'un petit voyage, & prêt d'arriver à sa porte, aperçut un homme qui voloit des châtaignes dans son parc. Il rebroussa aussitôt chemin, & prend un détour de demie lieue. Quand il fut de retour à la maison, le domestique qui l'avoit accompagné, prit la liberté de lui demander la cause de ce détour: C'est, dit-il, que j'ai aperçu dans mon parc un homme dans un châtaigner, qui voloit de mes châtaignes: j'ai rebroussé chemin, afin qu'il ne me vît pas. Car s'il m'avoit aperçu, une subite peur auroit pu le faire tomber. Peut-être en tombant se seroit-il grièvement blessé. Ce qu'il m'a volé, valoit-il la peine de l'exposer à ce danger?

*Maximes de Morale.*

SU MA KUANG s'entretenant un jour avec *Tchao yong*, lui dit: Le désintéressement, la droiture, & la force, sont trois vertus, qui ne se trouvent guères ensemble dans un seul homme: je les ai vûes cependant toutes trois dans un tel; c'étoit un grand homme. Permettez-moi de vous dire, reprit *Tchao yong*, que la réunion de ces trois vertus n'est pas si rare: ce n'est pas ce qu'il y a de plus difficile; & les avoir possédées toutes trois ensemble, n'est pas, à mon sens, le plus bel endroit de la personne que vous nommez. Avoir un parfait désintéressement sans le moindre orgueil; une droiture de cœur inflexible, sans cependant choquer personne; beaucoup de force & de bravoure, sans manquer de douceur & de politesse; voilà ce qui est rare & difficile, & c'est ce que nous avons admiré dans le grand homme dont vous faites l'éloge.

Lorsque je vois quelqu'un à qui il est arrivé quelque méchante affaire, & qui n'a pas de quoi s'en relever, ou bien quelqu'autre que l'indigence fait beaucoup souffrir: quand je n'aurois pas de superflu, je l'assiste, & je crois devoir le secourir suivant mes forces; & cela avec d'autant plus de soin & d'empressement, que cet homme est moins importun, soit par la difficulté de m'approcher pour m'exposer sa misère, soit par pudeur & par réserve. Mais pour ce qui est de ces gueux de profession, qui font trafic d'un bâton & d'une bésace, qui vont de ville en ville, & de maison en maison, répétant des plaintes & des lamentations étudiées, qui s'ap-

MORALE  
DES  
CHINOIS.

plaudissent d'avoir bien fait leur personnage, quand on leur donne quelque chose; & qui, quand ils n'obtiennent rien, regardent les gens de travers, & quelquefois éclatent en malédictions & en injures: je les juge indignes de compassion, & je crois qu'on n'en doit faire aucun cas. Car pourquoi un honnête homme se retranchera-t-il sa dépense, pour fournir aux débauches de ces charlatans?

*Libéralité d'un Mandarin pour les pauvres.*

LO OUEY TE étant en Charge à *Nin koué*, alla un soir souper chez un Magistrat supérieur qui l'avoit invité. Celui-ci remarquant sur son visage une joye extraordinaire, en voulut sçavoir la raison. Je vous avouerai franchement, dit *Lo*, que j'ai eu une vraie satisfaction; il s'est présenté à moi une quinzaine de pauvres gens, qu'une année de stérilité a obligé de quitter leur village pour chercher ailleurs de quoi vivre. Je leur ai distribué tout ce que j'avois amassé des épargnes, que j'ai faites depuis que je suis en Charge, pour les mettre en état de retourner chez eux, & d'y labourer leurs terres; & je l'ai fait avec joye. Mais ce qui m'a causé un plaisir bien plus sensible, c'est que de toute ma famille, & parmi un assez bon nombre de mes parens qui ont été témoins de ma libéralité, il ne s'est trouvé personne qui ait eu la pensée de désapprouver cette action de charité; tous au contraire en ont paru fort contens. Voilà ce qui me cause la joye dont vous vous êtes aperçû.

*Exemple de Modestie & de Pudeur.*

LE quartier de *Tai yuen* (a) étant fort peuplé, on cherchoit à ménager le terrain; c'est pourquoi, après avoir mis les morts dans un cercueil, on avoit coutume d'en laisser plusieurs sans les inhumer. *Tun y* s'y étant rendu en qualité de Gouverneur, chargea ses Officiers subalternes de recueillir ceux des cercueils & des cadavres, qui n'étoient pas encore tout-à-fait en poussiere; & séparant (b) ceux des hommes de ceux des femmes, il les fit enterrer dans deux grandes fosses distinguées. Il ordonna que dans tous les environs on en usât de la sorte; qu'on comptât combien de mille on mettoit en chaque fosse, & qu'on le marquât sur une pierre, y gravant aussi le jour, le mois, & l'année.

*Autre Exemple.*

UN Lettré nommé *Kin*, à l'âge de 50. ans, n'avoit point encore eu d'enfans. Une année qu'il tenoit école dans un endroit nommé *Kin tan*, assez loin de *Tching kiang*, lieu de sa demeure, sa femme acheta une jeune fille

(a) Capitale de la Province de *Chân si*.

(b) On peut juger par-là combien les Chinois sont aisez à se scandaliser sur les assemblées d'hommes & de femmes.

filles du voisinage, pour servir d'une femme du second ordre à son mari. Sur la fin de l'année, tems ordinaire des vacances, le mari revenant à la maison, sa femme dressa une petite collation sur la table d'un appartement intérieur, où elle avoit placé cette jeune fille, qu'elle avoit fort proprement habillée. Ayant appelé son mari; Je suis désormais trop âgée, lui dit-elle, pour vous pouvoir donner des enfans. J'ai acheté cette jeune fille, qui est du voisinage & de ma connoissance. Elle est, comme vous voyez, assez bien faite, & a d'autres bonnes qualitez; prenez-la pour être votre femme du second ordre: peut-être empêcherez vous par-là votre famille de s'éteindre.

A ce discours, & plus encore à cette vûë, le mari rougit, & baissa la tête sans dire un seul mot; la femme s'imagina que sa présence rendoit son mari confus. Elle sort & enferme dans la chambre son mari & la jeune fille. Le mari qui voulut sortir aussi, trouvant la porte fermée, sauta par une fenêtre; & allant trouver sa femme: Vous avez un bon cœur, lui dit-il, mes Ancêtres & moi nous vous sommes fort obligez: mais vous ne sçavez pas que cette fille étant encore petite, je l'ai souvent portée entre mes bras, & lui ai souhaité à chaque fois un mariage bien assorti. Je suis sur l'âge & assez infirme, je lui ferois tort de la prendre. Rendez-la vite à son pere. On la rendit, & à la fin de l'année *Kin* eût de sa femme un fils, qui à l'âge de 17. ans obtint le Degré de *Sieou tsai* \*; l'année suivante, celui de *Kiu gin* \*\*, & qui fût dans la suite un grand & fameux Ministre.

#### *Autre Exemple.*

DANS la révolte de *Tchang lien tchang*, un jeune étudiant nommé *Ouang y tsin* étant tombé entre les mains des Rébelles, aperçût parmi ceux qu'ils avoient enlevés, la femme d'un autre jeune homme de sa connoissance. Sur le champ il va trouver le Chef des Rébelles, & lui dit: Monsieur, je trouve ici ma sœur; je viens vous demander en grace qu'elle ne soit point déshonorée: nôtre rançon ne tardera pas, je vous en réponds. Mais s'il arrive la moindre chose à ma sœur, nous ne pourrons, ni elle, ni moi, survivre à cet affront. Il dit ces paroles d'un ton & d'un air qui persuada l'Officier. On le mit avec cette jeune femme dans une chambre qu'on leur donna pour prison. Ils y passerent un mois & davantage, sans qu'il échât à ce jeune homme, ni une parole, ni un geste, qui ne fût selon toutes les règles de la bienséance.

#### *Médecin charitable.*

*KIN KO* Médecin de *Chan yu* joignoit à une grande habileté un égal désintéressement & une charité peu commune. Qui que ce fût qui l'appellât, pauvre ou riche, il accouroit aussitôt, quelque tems qu'il fût: c'étoit alors la coûtume que les Médecins de quelque réputation allassent en chaîne,

\* Bachelier.

\*\* Licentié.

se, mais il fit toujours ses visites à pied jusqu'à l'âge de 80. ans. Quand on lui demandoit pourquoi? Je crois, disoit-il, cette dépense mieux employée à soulager les enfans malades de plusieurs pauvres familles. En effet il fauvoit la vie à une infinité d'enfans, & il avoit pour cela un talent rare. Sa charité ne se bornoit cependant pas là. Si quelque pauvre malade avoit besoin de *Gin feng*, ou de quelque autre remede encore plus cher, il le fournissoit à ses fraix, le méloit, sans rien dire, dans d'autres drogues communes, & le leur donnoit, sans jamais le leur faire sçavoir. Il sauva de la sorte un fort grand nombre de pauvres gens.

Un jour passant dans la ruë, il vit un homme qui vendoit sa femme, pour avoir de quoi payer à l'Empereur ce qu'il lui devoit. *Kin ko* lui dit de retenir sa femme, & paya sur le champ pour lui. Enfin à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant prêt de mourir, il vit venir comme au-devant de lui une jeune Vierge, dont l'éclat surpassoit celui de l'or & des pierres précieuses; & toute la maison fût remplie d'une odeur plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Depuis ce tems-là sa postérité a été nombreuse.

#### *Exemple de Charité.*

Tcheou pi ta tout jeune encore, avoit cependant un emploi à *Chao fung*, ville de *Tche kiang* \*. Un Ecrivain de son Tribunal, par une négligence coupable, fût cause que le feu prit à la maison. L'incendie qui se communiqua de maisons en maisons en ayant consumé un bon nombre, l'Ecrivain fût mis en prison, & il ne s'agissoit de rien moins que d'être condamné à la mort. Avant que les procédures fussent finies, & portées aux Tribunaux supérieurs, *Tcheou* s'informa de cet Ecrivain même, quelle peine il y avoit pour un homme en Charge, quand il arrivoit que par sa faute, le feu brûloit les maisons du peuple. On le cassa sans rémission, dit l'Ecrivain. Sur cela *Tcheou* alla déclarer, quoique fausement, que l'incendie étoit arrivé par sa faute; & par la perte de son emploi, il sauva la vie à l'Ecrivain. Il se retira ensuite chez lui, étudia longtems avec application, parvint aux plus hauts Dégrez des Lettres, & obtint enfin le titre de *Kong* \*\*.

#### *Sur l'Avarice.*

CETTE maison riche, mais dont la justice & la charité sont bannies; qu'est-ce autre chose qu'une montagne stérile, qui renferme en son sein de riches métaux, mais fort inutiles, s'ils n'en fortent?

#### *Sur le mauvais usage des Talens.*

CET homme qui a tant d'esprit & de si beaux talens, & qui ne s'en fert

\* Nom d'une Province de la Chine.

\*\* Titre d'honneur, comme Duc, Marquis, &c.

fert que pour le mal ; quel nom peut-on plus justement lui donner , que celui de tyrannique destructeur des œuvres du Ciel ?

MORALE  
DES  
CHINOIS.

*Compassion pour un Pauvre.*

KOU FANG TCHOU s'étant levé une nuit par hasard, vit de sa cour dans son jardin un homme monté sur un arbre où il voloit des fruits. Quel est cet homme-là, dit-il tout haut ? Le voleur qui l'entendit, saisi de frayeur, tomba de haut en bas, & s'incommoda. Kou l'alla joindre aussitôt, & reconnût que c'étoit le fils d'un de ses voisins. Je sçais, lui dit-il, en le rassurant, que vous êtes pauvre : la nécessité fait faire bien des choses. Ce que vous me voliez n'étoit rien. Je suis bien fâché que vous ayez ainsi pris la peur ; faites effort pour vous retirer chez vous, demain j'aurai soin de vous procurer quelque secours. En effet il lui donna du grain & quelque argent, mais en grand secret, & sans en rien dire dans la maison. Quand cet homme fût bien guéri de sa chute, un jour Kou assemblant ses fils & ses neveux : Mes enfans, leur dit-il, vous avez maintenant raisonnablement de quoi vivre ; il faut que chacun de vous s'applique & apprenne à le conserver ; cela ne se fait point sans peine : mais c'est une peine qu'il faut prendre, sans quoi on se trouve bientôt dans l'indigence, & la misère porte souvent à de grandes bassesses. Je pourrois vous en citer des exemples, sans les aller chercher bien loin : sur quoi il leur raconta l'aventure de son voleur. Chacun demandant qui c'étoit, le Vieillard les en reprit. Pensez, leur ajouta-t-il, à profiter de la leçon que je vous fais ; c'est de quoi il est question. Que serviroit pour votre instruction, que vous connussiez l'homme dont il s'agit.

*Misere soulagée.*

UN homme du territoire de *Sin kien* souffrant depuis longtems les rigueurs d'une affreuse pauvreté, se trouva enfin réduit à trois *Fan* \* d'assez bas argent, sans sçavoir où donner de la tête quand ils seroient dépensés ; lui & sa femme au désespoir, acheterent pour deux *Fan* de ris, & pour un d'arsenic, résolus de mêler l'un avec l'autre, & de mettre par-là fin à leur misère. Le ris étoit presque cuit, & l'arsenic venoit d'y être mêlé, lorsque tout-à-coup un des Surveillans de ce canton entra dans leur maison. Il venoit de loin à jeun ; il avoit faim ; & pressé d'aller ailleurs, il demandoit vite un peu de ris. Comme on lui dit qu'il n'y en avoit point, il avança la tête vers le fourneau, & en vit qui étoit prêt d'être servi. Il se plaignit amerement de ce qu'on avoit eu recours au mensonge, pour lui refuser si peu de chose. Alors le Maître du logis remuant doucement la main ; Je n'ai garde, lui dit-il, de vous donner de ce ris à manger, & il lui en ajouta la raison fondant en larmes.

A ces paroles le Surveillant prend le bassin, jette promptement le ris dé-

\* Un *Fan* est la centieme partie d'une once.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

déhors, & l'enterre : puis consolant ces pauvres gens ; suivez-moi , dit-il au mari , je puis vous donner cinq *Teou* \* de grain : vous en aurez pour quelques jours , & vous pourrez pendant ce tems-là trouver quelque ressource pour l'avenir. Ce pauvre homme fuit donc le Surveillant ; & le remerciant fort de sa charité , apporte les cinq *Teou* de grain dans le sac même où ils étoient.

A son retour il ouvre le sac , & il y trouve outre le grain , cinquante onces de bel argent. Il en fût fort étonné : puis revenant de sa surprise ; c'est sans doute , dit-il en lui-même , de l'argent dû à l'Empereur , que cet homme aura ramassé par commission , & oublié par mégarde dans ce sac. S'il étoit redevable de cette somme & de l'argent de l'Empereur , ce seroit pour lui une grosse affaire. Il a eu compassion de moi ; je n'ai garde de lui vouloir nuire. Sur quoi il retourne vite au Surveillant , pour lui rendre cet argent : Moi , dit le Surveillant , je n'ai point eu commission de recueillir l'argent de l'Empereur ; je n'ai point mis cet argent dans le sac : d'où l'aurois-je pris , pauvre comme je suis ? Il faut que ce soit une faveur du Ciel. Le Surveillant eût beau dire que cet argent n'étoit point à lui , l'autre l'ayant trouvé dans le sac avec le grain qui lui avoit été donné , ne vouloit point le retenir. Enfin la conclusion fût qu'ils partageroient par la moitié ; ce qui les accommoda l'un & l'autre.

*Charité récompensée.*

UN Marchand de *Hoei tcheou* passant aux environs de *Kieou kiang* , fit rencontre d'une barque que les vôleurs avoient pillée. Il y avoit dans cette barque sept personnes d'une physionomie heureuse. Le Marchand , quoique peu riche , les habilla , & leur ayant donné à chacun quelque argent , il poursuivit sa route , sans s'informer ni de leurs noms , ni d'où ils étoient. L'année suivante , six de ces sept infortunez furent faits *Kiu gin* ; & au bout de plusieurs années , l'un d'entre eux , sçavoir *Fang ouan tché* vint en qualité de Visiteur dans le territoire de *Kia hou*. Le Marchand qui avoit mal réüssi dans son commerce , s'étoit trouvé sans ressource loin de son pays , & s'étoit vendu pour esclave à un Officier de *Kia hou*. *Fang* mangeant chez cet Officier , reconnut parmi les gens qui servoient à table , le Marchand qui lui avoit autrefois fait la charité. Il l'appelle pour l'examiner de plus près ; & s'étant bien assuré que c'étoit lui : Vous souvenez-vous de la charité que vous exerçâtes il y a huit ans à l'égard de sept personnes ? Je ne m'en souviens point , répondit l'esclave , Quoi ? reprit *Fang* , ne vous souvenez-vous pas de sept personnes , qui venoient d'être dépouillées aux environs de *Kieou kiang* , & à qui vous donnâtes de l'argent & des habits ? Je m'en souviens bien , moi , ajoûta-t-il , se levant de table , & pliant le genou pour le saluer , j'en étois un , & je reconnois mon bienfaiteur. Il obtint sa liberté , le retint quelque tems auprès de soi , lui donna quelques centaines d'onces d'argent , & lui en procura de ceux avec les-

\* Le *Teou* est la dixieme partie d'un *Tan* : & le *Tan* est de cent livres environ.

lesquels il avoit été autrefois volé. Ainsi le Marchand se trouva sur un bon pied, & en état de s'en retourner avec honneur.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

*Riches attentif aux besoins des Pauvres honteux.*

QUAN GIN FANG, arriere-petit-fils du fameux *Ouan ngan y*, étoit un homme puissamment riche en argent & en fonds de terres ; jusques-là que ses grands biens lui avoient fait donner le surnom de *Poan seng*, qui signifie *moitié de Province*. Mais autant qu'il étoit riche, autant avoit-il peu d'attache à ses richesses. Il en usoit honnêtement selon sa condition : du reste il faisoit de grandes largesses, & avoit beaucoup de compassion pour les Pauvres. Quand il découvroit dans son quartier quelques familles indigentes, il se faisoit un plaisir de les soulager ; & quand ces familles étoient de condition à rougir de leur pauvreté, il prenoit sur foi de l'argent dans une bourse, & sortant le soir sous quelque prétexte, il prenoit son tems pour faire passer cet argent dans leur maison sans être aperçû. Il soutint ainsi plusieurs honnêtes familles, dont la plupart ne sçachant pas d'où leur venoit un secours si peu attendu, le regarderent, comme une faveur venuë immédiatement du Ciel. Il y en eût d'autres qui jugerent que ces secours leur venoient de la libéralité de *Ouan*, & qui allerent lui en témoigner leur reconnaissance : mais il leur répondit toujours d'une manière propre à éloigner de leur idée qu'il fût leur bienfaiteur, & il refusa constamment d'accepter leurs remerciemens.

*Autre Exemple.*

UN Marchand nommé *Tou lieou ong*, entendit pendant la nuit un voleur qui entroit dans sa maison : Il y a, dit-il de son lit, dix ou douze *Chin* (a) de ris en tel endroit, vous pouvez les prendre à l'aise. Si cependant vous vouliez bien m'en laisser un *Chin*, pour donner demain à dîner à deux enfans que j'ai, vous me ferez plaisir. Le voleur enleva en effet le ris, à un *Chin* près, & rencontrant ensuite le Marchand : J'ai oïi dire qu'on vous a volé, lui dit-il, cela est-il vrai ? Point du tout, dit le Marchand. Quoi, dit le voleur, dernièrement pendant la nuit, on ne vola point votre ris ? Je vous ai déjà dit que non, répondit le Marchand. On me l'a cependant bien assuré, répondit le voleur ; on m'a même ajoûté que vous priâtes celui qui voloit votre ris, de vous en laisser un *Chin* ; qu'en est-il ? Le Marchand persistant à nier le fait : Je sçais ce qui en est, dit le voleur ; & c'est moi-même qui vous ai volé ; mais je m'en repens : votre vertu me charme, & je veux vous rendre exactement le ris que je vous ai pris cette nuit-là. Le Marchand ne se rendit pas encore, & il persista toujours à dire qu'on ne l'avoit point volé.

*Ami*

(a) *Chin* est la dixieme partie du *Teou*, & la centieme du *Tan*, qui est une mesure de cent livres, selon la balance Chinoise, & cent-vingt livres selon l'Européane.

*Ami fidèle.*

OU TING KIA, entre autres belles qualitez, avoit celle d'être bon ami. Il en donna des preuves pendant sa vie. J'en rapporte une. *Lo ki*, avec lequel il avoit lié amitié depuis quelque tems, tomba malade dans un voyage, assez éloigné de sa maison. *Ou ting kia* qui en eût avis, partit sur le champ pour l'aller voir. Quand il arriva, tous les gens de *Lo ki* étoient déjà morts d'une dysenterie contagieuse, & *Lo ki* étoit attaqué de la même maladie. *Ou ting kia*, sans s'effrayer du danger, servit son ami, comme s'il eût été son domestique, faisant ses bouillons, accommodant son lit, le portant entre ses bras, enfin lui rendant les services les plus bas, jusqu'à se lever dix ou douze fois chaque nuit pour le soulager, sans jamais donner le moindre signe d'impatience ou de lassitude. Aussi *Lo ki* étant rétabli, avoit accoutumé de dire: Avant l'âge de 40. ans, je devois la vie à mes parens; le reste des années que j'ai vécu, c'est à mon ami *Ou* que je les dois.

*Maximes de Morale.*

CELUI qui fait du bien à des gens hors d'état d'user de retour, amasse un trésor de vertu, qui pour être caché, n'en est pas moins riche: c'est un bon héritage pour ses enfans.

Quiconque, au contraire, par sa dureté ou son injustice, s'attire les malédictions d'autrui: quand son autorité seroit capable de les empêcher d'éclater; son crime, pour être moins connu, n'en est pas moins réel; ce que je dis, est vrai de tout le monde: mais il semble qu'il l'est encore plus de ceux qui ont l'honneur d'être en Charge.

*Calomnie soufferte en silence par principe de charité.*

LOU PANG, ayant eu d'abord le Gouvernement de *Tchang té*, il remplit si dignement ce poste qu'on le fit passer à *Vou tchang*, ville plus considérable. Il passa par *Yo tcheou* qui étoit sur sa route, où il venoit de se perdre quelques pieces de bois considérables, qu'une tempête y avoit poussées. Le Gouverneur du lieu ne sachant pas que ce bois appartenoit à l'Empereur, l'avoit recueilli, & en avoit fait présent à *Fang tchoui*, grand Officier qui venoit de passer par cette ville. Celui qui avoit l'intendance de ces bois, sçût que *Lou pang* avoit passé par *Yo tcheou*, à-peu-près dans le tems que ces pieces de bois s'étoient perduës: il l'accusa de les avoir recueillies: à quoi *Lou* ne répondit rien. Son silence fût pris pour un aveu. Comme il ne s'agissoit de rien moins que d'être déstitué de son emploi, bien des gens qui sçavoient ce qu'étoit devenu ce bois, s'offroient à servir de témoins pour sa décharge, & le pressoient d'éclaircir l'affaire: Si j'éclaircis cette affaire, répondit-il, voilà deux ou trois honnêtes gens convaincus de la faute qu'on m'impute; il ne m'en coûte, pour les sauver,

ver, que de me taire & perdre ma Charge. J'aime mieux souffrir cette perte que de leur nuire.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

*Exactitude à réparer le tort fait à autrui.*

T-CHAO KOUËI avoit à *Yuen tcheou* la charge de fournir les chevaux de poste. Il aimoit à monter à cheval, & souvent il étoit en chemin pendant la nuit. Il arriva un soir que se laissant conduire à son cheval, il passa au travers d'un champ de ris, & y fit quelque dommage; lorsqu'il y eût fait attention, il mit pied à terre, attacha son cheval, & attendit qu'il fût jour pour voir le tort qu'il avoit causé, & dédommager aussitôt le maître du champ.

*Fidélité à rendre une chose trouvée, récompensée par le recouvrement d'un fils perdu.*

UN honnête homme de *Mi yun* avoit un fils unique, qu'il aimoit fort. Cet enfant s'étant un jour écarté tant soit peu de la maison, fût enlevé, & son pere eût beau faire des recherches, il n'en pût jamais rien apprendre. A quelque tems de-là des Marchands faisant voyage pendant les chaleurs, s'arrêtèrent pour se réposer à la porte de cet homme, où il y avoit un ombrage épais. L'un d'eux oublia de reprendre en partant un sac de toile jaune, qu'il avoit attaché derriere une porte, pour être moins exposé, car tout son argent y étoit renfermé. Quelque tems après, le Maître du logis apperçut ce sac, & ne doutant point qu'il n'appartint à quelqu'un de ces voyageurs qui s'étoient réposés là, il le recueillit soigneusement, attendant qu'on vînt le redemander.

En effet un homme arriva bientôt tout essoufflé, qui criant & se lamentant, vint dire qu'il avoit oublié derriere une porte un sac où étoit tout son argent. Si vous l'avez, ajouta-t-il au Maître du logis, je partagerai volontiers avec vous la somme qui est dedans. Le Maître ayant pris les précautions nécessaires, pour s'assurer qu'en effet cet homme étoit celui à qui appartenoit le sac, le lui rendit sans vouloir rien accepter. Marquez-moi du moins, dit l'autre, après bien des actions de grâces, en quoi je pourrai vous faire quelque plaisir. Le Maître du logis fût du tems sans répondre. Enfin, pressé tout de nouveau. J'avois un fils, dit-il, qui s'est perdu; je suis vieux, & n'ai guères d'espérance d'en avoir d'autre; si vous, qui allez de côté & d'autre, trouvez quelque jeune enfant dont on veuille se défaire, vous m'obligerez de me le procurer. Sur cela ils se quitterent.

Le Marchand, quelques mois après trouva un homme sur sa route qui cherchoit à vendre un enfant, qu'il conduisoit par la main. Ravi d'avoir de quoi faire plaisir à son bienfaiteur, il l'acheta & le mit sur un cheval à demi chargé. Aussitôt qu'il fût arrivé à la porte où il avoit autrefois oublié son sac & son argent, il mit d'abord cet enfant à terre. Pendant qu'il attachoit ses chevaux, l'enfant entra de lui-même dans la mai-

MORALE  
DES  
CHINOIS.

son qu'il reconnoissoit; on l'y reconnût aussi, & son pere ne se possédant pas de joye, fit au Marchand tous les bons traitemens qu'il pût.

*Pensées morales.*

LA vertu est sans contredit le plus précieux de tous les trésors, puisque l'usage qu'on en fait, l'augmente au lieu de le diminuer.

Le cœur est une terre d'une prodigieuse étendue; vôtre vie ne suffiroit pas, fût-elle de trois-cens ans, pour l'ensemencer toute entiere.

*Châtiment d'un Valet qui décele son Maître à une douane.*

HIEN TCHU étant fort avancé dans les Charges de la Cour, fût défervi par quelqu'un d'un plus grand crédit, qui le fit passer pour un homme sans habileté dans les affaires: de sorte qu'on l'en éloigna, & on l'envoya présider à certaine douane. Il y passa un jour un Lettré, qui n'ayant pas énoncé tout ce qu'il devoit payer, fût déféré par un de ses esclaves: Vôtre Maître a quelque tort, dit le Mandarin à cet esclave; mais après tout, ce qu'il a fait est assez ordinaire; sa faute est une faute commune, & qui ne tire pas à conséquence. Mais un esclave accuser son Maître, c'est bien autre chose, & une telle action ne doit point s'autoriser. Les autres Douaniers subalternes excusoient l'esclave, disant qu'on devoit protéger ceux qui déferoient les coupables. *Hien tchu* sans rien répondre, fit conduire cet esclave à son Tribunal, & le régala d'une bonne bastonnade.

*Sur l'usage des biens.*

IL se trouve des gens, qui pour un plaisir d'un moment, (le Chinois dit d'un clin d'œil) dépensent de grosses sommes, qui seroient bien mieux employées à sauver des centaines de pauvres du froid & de la faim qu'ils souffrent.

D'autres font bâtir à grands fraix de vastes maisons, pour loger un assez petit corps: ne vaudroit-il pas mieux secourir plusieurs gens d'étude, réduits à une si grande pauvreté, qu'ils n'ont pas même un endroit où placer leur natte\*?

*Exemple de Charité.*

TCHIN KONG NGAN & sa femme, voulant procurer un petit gain à une de leurs parentes fort pauvre, la firent venir un jour travailler de la foye. En passant par l'endroit où elle travailloit, il la vit cacher de la foye pour l'emporter. Il sort au plus vite, & se reprochant d'avoir aperçû ce larcin; qu'allois-tu faire là, se disoit-il à lui-même? Il falloit passer

\* C'étoit les sièges dans l'antiquité.

passer par un autre endroit : tu as grand tort. Sa femme qui l'entendit se plaindre ainsi de soi-même, fût curieuse d'en sçavoir la raison. Il ne répondit pas d'abord : mais tout occupé de ce qui l'affligeoit ; non, disoit-il, non encore une fois, tu ne devois point passer par là. Enfin sa femme le pressant de dire ce qui le chagrinoit si fort : C'est, répondit-il, que j'ai vû par hasard cette pauvre parente, qui cachoit de la soye pour la voler. Je ne lui en ai rien témoigné ; mais elle se sera bien doutée que je l'ai apperçue, & quoique je sois parti à l'instant, j'ai entrevû l'embaras où je l'ai mise. J'aurois bien voulu la rassurer par quelque bonne parole ; mais j'ai eu peur d'augmenter sa confusion. Si je n'avois point passé par-là, je lui aurois épargné cette honte, & à moi le chagrin que cela me cause, d'autant plus que je n'y vois pas de remede. Le remede est fort aisé, reprit sa femme ; ne vous affligez pas davantage. Attendez qu'elle rende compte de son travail ; & quand je vous le ferai voir, elle étant à portée de vous entendre, louez ce travail, & témoignez qu'étant fort à votre gré, vous souhaitez que je lui donne au-delà du prix ordinaire. Si vous en usez de la sorte, elle fera guérie de sa honte, & demeurera persuadée que vous n'avez pas apperçu son vol. *Tchin kong ngan* trouva l'expédient fort bon, & se consola de son aventure.

*Tendresse d'un Fils pour sa Mere absente.*

PAO MONG SUEN ayant une Charge dans un endroit où il arriva une méchante affaire, fût envoyé par punition avec plusieurs de ses collègues, pour faire travailler aux digues du fleuve *Hoang*. Sa mere âgée de quatre-vingt ans, demandoit souvent de ses nouvelles ; & pour ne la pas affiger, on lui répondoit toujours d'une manière à lui faire concevoir que son fils étoit en Charge. L'inquiétude du fils pour sa mere, ne cédoit en rien à celle qu'avoit la mere pour son fils. A chaque paquet que ses domestiques lui apportent, il commençoit par demander au porteur, si elle étoit en parfaite santé ? Si on lui répondoit qu'elle se portoit bien ; il laissoit-là le paquet sans l'ouvrir : Bon, disoit-il, me voilà content ; je sçais que ma mere est en bonne santé ; le reste ne vaut pas la peine de me distraire de cette agréable nouvelle.

*Femme renvoyée par son Mari, pour l'avoir porté à se séparer de ses Freres.*

DANS une famille nommée *Li*, six freres vivoient tous ensemble : leur petit bien & leur dépense étoient en commun, & il n'y avoit pas d'union plus grande. La femme d'un des cadets prenant un jour son mari en particulier : Nous vivons, dit elle, bien pauvrement ; le moyen de demeurer longtems dans un si triste état ? J'ai en mon particulier quelque argent ; croyez moi : faisons bande à part. *Li tchong* son mari faisant semblant d'agréer la proposition : Il faut donc, dit-il, préparer un repas, & faire selon la coutume une assemblée de parens, pour délibérer là-dessus. La femme qui ne s'attendoit pas à trouver son mari si facile,

fût ravie de voir qu'il ne faisoit point de résistance, & le repas fût bientôt pret. Quand on eût servi, *Li tchong* se mit à genoux au milieu de la salle, & adressant la parole à la femme de son frere aîné, comme à la Maîtresse du logis: Je vous donne avis, lui dit-il, que j'ai une méchante femme; elle tâche de me persuader d'oublier mon sang, & de me séparer de mes freres. Je vous avertis que je la renvoye; cette faute le mérite. La chose s'exécuta, & la femme eût beau prier & pleurer, on la renvoya chez sa mere.

*Tendresse & tentative d'un Fils pour sa Mere âgée & malade.*

TCHAO TSE perdit son pere étant encore enfant. Sa mere l'éleva très-bien. Lui de son côté répondit parfaitement aux soins de sa mere, & eût toujours pour elle une tendresse extrême, & tous les égards imaginables. En voici un exemple assez singulier. Une nuit il entendit à sa porte une bande de voleurs prête à entrer & à piller sa maison. Il sort sans appeler au secours, de peur d'effrayer sa mere, va au-devant des voleurs, & leur adressant doucement la parole: Je vous abandonne, leur dit-il, ce qu'il y a dans ma maison d'argent, de grains, & d'habits, même ceux de ma femme, & le peu qu'elle a de bijoux. Je n'y aurai point de regret, pourvu que vous m'accordiez une chose; c'est que tout se fasse sans aucun bruit, pour ne pas effrayer ma bonne mere, qui est malade & fort âgée. Il dit cela d'un air si tendre, que les voleurs en furent touchés, & se retirerent. Il rentra pour prendre de quoi leur faire un présent; mais il ne pût les atteindre.

*Tendresse & piété d'un Fils à l'égard de sa Mere morte.*

OUANG OUEI YUEN vivoit du tems que les Peuples occidentaux s'emparèrent de l'Empire, & donnerent commencement à la Dynastie nommée *Tsin*. Par attachement pour son Prince qui venoit de perdre l'Empire & la vie, jamais il ne s'assit tourné vers l'Occident, d'où étoit venu le nouvel Empereur, qu'il ne croyoit pas devoir reconnoître. Sa mere étant morte; il passa les trois ans de deuil dans une méchante hutte auprès du tombeau; & là toute son occupation fût de pleurer tendrement sa mere. Ses disciples firent dans la suite un Recueil des beaux vers qu'il composa sur ce sujet pendant ces trois ans: ces vers sont pleins des sentimens les plus vifs de regret & de tendresse: on n'y trouve rien autre chose. Au bout des trois ans du deuil il revint à sa maison ordinaire; mais il n'oublia pas pour cela sa mere. Se souvenant qu'elle craignoit le tonnerre pendant sa vie, & qu'elle vouloit, quand il tonnoit, que son fils ne fût pas loin d'elle, dès qu'il voyoit venir un orage, il s'en alloit au tombeau: & comme si sa mere avoit pû l'entendre, il disoit doucement, comme pendant qu'elle vivoit: Ma mere, je suis ici.

*Autre Exemple.*

HAI YU vivoit sur la fin de la Dynastie *Ming*. Il étoit en Charge, quand sa mere mourut. Il quita son emploi selon la coûtume (a) pour prendre le deuil. C'est un des hommes qui ait donné de plus éclatantes marques de regret & de douleur à la mort de ses parens; & il alla beaucoup au-delà des devoirs ordinaires que les Rits ordonnent. Il pleuroit, & donnoit les autres marques de douleur dans les occasions qui sont prescrites; mais c'étoit d'une façon singuliere, & cela pendant huit années entieres. Car la stérilité, puis les guerres qui défolerent la Province de *Chan tong* sa Patrie, ne lui permirent pas de faire plûtôt les obseques de sa mere. Pendant tout ce tems-là ce ne fût que pleurs & que regrets aussi vifs le dernier jour que le premier. Il négligea même les précautions les plus ordinaires contre le froid en Hyver, & contre la chaleur en Été. Une poignée de ris cuit dans beaucoup d'eau sans sel, & sans autre assaisonnement faisoit chaque jour sa nourriture. La maison qu'il habitoit, & qu'on n'avoit pas réparée, devint ouverte à tous les vents, & ne le mettoit guères plus à couvert des ardeurs du soleil. Ses parens voulant y faire travailler: Non, dit *Hai yu*, ma grande affaire n'est pas encore en état; il ne faut pas que chez moi on pense à aucune autre. Je suis le plus infortuné des hommes, il ne convient point de réparer une maison pour moi. Les troubles étant enfin cessez, *Tsai hing tsong* devint Gouverneur de ce pays-là. Ayant été instruit du bel exemple de piété filiale qu'avoit donné *Hai yu*, il lui fit de grandes largesses, qui le mirent en état de satisfaire sa tendresse dans les obseques & la sépulture de sa mere.

*Zèle singulier d'un Aîné de famille, pour rétablir l'union entre ses Freres.*

QUATRE freres vivoient en commun fort unis, sans avoir partagé leur bien. Quand ils furent tous mariez, il y eût bientôt querelle entre leurs femmes. Chacune portoit son mari à se séparer: & trois de ces quatre freres écoutant les rapports de leurs femmes, commençoient à se broüiller. L'aîné s'en aperçut; & pensant sérieusement à y remédier: voici l'expédient dont il s'avisa. Un jour que ces trois freres étoient chacun dans leur appartement intérieur avec leurs femmes, il ferma la première porte de la maison; puis rentrant dans un fallon, d'où il pouvoit se faire entendre à chacun d'eux. Malheureux que tu es, dit-il, en s'apostrophant soi-même, tu étudies depuis tant d'années la doctrine des anciens Sages, & tu fais profession de la pratiquer en travaillant à ta propre perfection; mais il faut bien que tu n'y travailles pas comme il faut: car selon la doctrine de nos Sages, s'il n'y avoit rien que de réglé dans ta personne, il te seroit fort facile de maintenir le bon ordre & l'union dans ta famille: ce-  
pen-

(a) Les Mandarins de Lettres le quittent pour trois ans; après quoi on leur donne, s'ils veulent, un emploi tel que celui qu'ils avoient quitté.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

pendant tu vois que la division y régné. Oui, c'est ta faute, malheureux, il ne faut t'en prendre qu'à toi-même, & tu ne saurois t'en punir trop sévèrement. En se harangant ainsi, il se donnoit à lui-même de rudes coups; & il continua de la sorte, jusqu'à ce que ses freres & ses belles-sœurs touchés de son zèle, & honteux de leur conduite, vinrent lui demander pardon à genoux, le remercier de son zèle à les corriger, & lui promettre de vivre dans l'union la plus étroite, comme ils firent en effet depuis.

*Respect & soins d'un Fils pour son Pere & pour sa Mere.*

LE pere de *Hia yang* étant tombé malade dans le fort d'un Hyver très-rude, ce bon fils pendant tout le tems de la maladie, qui fût longue, ne se reposa sur personne du soin de servir son pere. Il voulut s'en charger lui-même; & il s'en acquita avec une si grande exactitude, qu'il avoit toujours à la main tous les petits meubles nécessaires, soit pour les bouillons, soit pour les autres nécessitez du malade. Le pere étant enfin mort de cette maladie, *Hia yang* lui fit des obseques convenables, & ne manqua jamais depuis de rendre ses devoirs à son pere devant sa tablette, comme quand il étoit vivant & présent; jusques-là qu'il continuoit à lui donner avis de tout ce qu'il entreprenoit. Sa mere habituellement infirme, fût obligée de garder le lit pendant trois ans. Tout ce qu'elle prit de bouillons & de remedes, ce fût son fils qui les lui donna de sa propre main. Tout occupé de la douleur que lui causoit l'état où étoit sa mere, il étoit insensible à tout le reste; & pendant ces trois années il n'entra pas même une seule fois dans la chambre où couchoit sa femme. Une nuit sa mere témoigna souhaiter certains fruits secs qu'on nomme *Li*. Malgré la neige qui tomboit, & quoique les barrières des ruës, & les boutiques fussent fermées, il sortit pour aller acheter ces fruits; & il trouva moyen de parvenir jusqu'aux boutiques où il y en avoit à vendre. Mais tout le monde étant couché, il frappa longtems, sans que personne répondit. Enfin il se mit à pleurer & à se lamenter si fort, qu'on ouvrit une boutique, où il acheta ce qu'il vouloit. Il avoit un fils qu'il aimoit fort. Cet enfant ayant déplû à son oncle, cadet de *Hia yang*; l'oncle naturellement colere, le battit si violemment qu'il en mourut. Ce fût pour *Hia yang* une douleur bien sensible. Cependant le soin de ménager sa mere, & la crainte de la chagriner, lui fit resserrer en lui-même toute sa douleur; & il fût assez maître de son ressentiment pour n'en rien laisser paroître au dehors.

*Châtiment du Ciel différé en considération de la Piété filiale.*

UN jeune homme de *Lin tchouen* assez peu réglé dans le reste, conservoit cependant pour sa mere infirme & âgée un très-grand respect. Une nuit il entendit en songe un Esprit qui lui disoit: Demain sur le midi, tu feras frappé de la foudre, & tu en mourras. Le jeune homme demanda quel-

quelque répit à cause de sa mere qui vivoit encore. Le Ciel l'a ainsi ordonné, répliqua l'Esprit ; il en faut passer par-là. Sur cet arrêt, le jeune homme pensa aux moyens d'épargner à sa mere tout ce qu'il pourroit de la frayeur que devoit lui causer cet événement. Il prépara donc de grand matin le repas de sa mere ; & le lui ayant servi, il lui témoigna qu'il avoit envie ce jour-là de faire un tour à quelques lieues de là, où sa sœur étoit mariée, & la pria de le trouver bon. La mere lui refusa son consentement. Il arriva que sur le midi, des nuages épais se formerent, & que le tonnerre commença à gronder. Ce jeune homme moins allarmé de sa mort, qu'il croyoit prochaine, que de la frayeur qu'en auroit sa mere, fort du logis sous quelque prétexte, tire la porte après soi, & s'en va dans la campagne attendre le châtement de ses péchez, tel qu'on le lui avoit annoncé en songe. Il en fût quite pour la peur. L'orage fût en peu de tems dissipé, & il s'en revint auprès de sa mere. Cette nuit-là même, un Esprit lui vint dire en songe: Votre piété filiale a touché le Ciel: il vous épargne le châtement que méritoit votre vie si peu réglée. Soyez plus exact que jamais à tous les devoirs d'un bon fils. Il le fût, & vécut depuis un bon nombre d'années.

*Respect & tendresse d'un Fils pour sa Mere.*

Tsi king homme très-riche, après avoir employé inutilement tous les remedes ordinaires pour guérir sa mere qui étoit malade, entendit dire que des malades desesperés avoient quelquefois été guéris, en mangeant de la chair humaine. Aussitôt il se coupa un morceau de la cuisse, & le fit accommoder pour le faire manger à sa mere, sans qu'elle sçût ce que c'étoit. On le présenta en effet à la malade; mais elle ne pût y goûter, & elle mourut. La douleur que Tsi king eût de cette mort, le fit évanouïr jusqu'à trois fois. Quand il eût rendu à sa mere les devoirs de la sépulture, il lui prit envie d'avoir son portrait pour l'honorer. Il fit venir un Peintre qui l'avoit conpuë: mais malgré cela, ce Peintre ne réussissoit point. Tsi king en avoit une vraye douleur, & il passa plusieurs jours en pleurs auprès du tombeau de sa mere. Pendant ce tems-là, le Peintre la vit une nuit en songe. Le matin en ayant encore l'imagination remplie, il prend le pinceau, en fait un portrait très-ressemblant, & vient l'apporter à Tsi king. Celui-ci le reçût avec une grande joye, & honora sa mere dans ce portrait, comme quand elle étoit en vie. Le bruit s'étant répandu qu'une troupe de brigands armez, couroient la campagne, & n'étoient pas loin: chacun pensoit à s'ensuir: Moi, dit Tsi king, je n'ai garde d'abandonner ainsi le tombeau de mon pere & de ma mere. Il assembla tous ses parens, encouragea tout le quartier à fournir aux dépenses nécessaires, pour se préparer à une généreuse défense. Les brigands qui en eurent avis, après avoir pillé d'autres villages aux environs, se retirèrent sans se présenter devant celui-ci. Les Magistrats qui sçurent que Tsi king avoit sauvé ce quartier, voulurent lui en témoigner leur reconnaissance, & récompenser ce service: Non, dit Tsi king, je vous remercie;

cie ; ma vûë a été de conſerver le tombeau de mes Ancêtres ; la conſolation de l'avoir fait , eſt pour moi une aſſez bonne récompènſe.

*Exemple de Piété filiale.*

Sous la Dynaſtie *Song*, un nommé *Li hin*, dans l'affliction de voir ſa mere devenuë aveugle , entendit dire que quelques perſonnes en ſe faiſant lécher les yeux , avoient recouvré la vûë. Auſitôt il entreprit de rendre ce ſervice à ſa mere. Il ne faiſoit preſque autre choſe depuis le matin juſqu'au ſoir , & il continua toûjours , ſans ſe relâcher le moins du monde , quoiqu'il n'en vît aucun effet. Enfin au bout de deux ans , ſa mere recouvra tout-à-coup la vûë.

Un autre , dont le nom de famille étoit auſſi *Li* , & dont le nom propre étoit *Hing kien* , voyant que tout l'art des Chirurghiens n'avoit pû guérir un ulcere qui tenoit ſon pere au lit , & lui cauſoit des douleurs très-vives , il ſ'aviſa de ſuccer lui-même cet ulcere , afin de le nettoyer d'une manière moins douloureuſe pour le malade. Il continua quelque tems. Bientôt l'ulcere fût guéri , & les chairs devinrent ſaines & unies comme auparavant.

*Que les Gens riches & puiffans , ne doivent pas méconnoître leurs Parens pauvres.*

FAN OUEN TCHING , qui d'une aſſez baſſe extraction , étoit devenu puiffamment riche & grand dans l'Empire , inſtruiſant un jour ſes fils , leur diſoit entre autres choſes. Mes enfans , nôtre famille eſt fort étenduë dans nôtre Province , & diviſée en bien des branches. Nos parens pauvres ſont en grand nombre , mais ils n'en ſont pas moins nos parens. Croyez-vous que parce qu'ils ſont pauvres , nos Ancêtres les méconnoiſſent pour leurs déſcendans ? Non , ſans doute. Comment donc aurions-nous le cœur de les méconnoître , & la dureté de ne les pas ſoulager dans leur pauvreté ? Mes Ancêtres pendant pluſieurs générations ont été vertueux , ſans être puiffans , ni riches. Je ſuis le premier de ma famille , qui depuis longtems ſoit parvenu aux grandes Charges. Mais ces honneurs & ces biens que je poſſede , ſont bien moins la récompènſe de mon mérite , que celle de leur vertu. Si j'avois donc la dureté d'en jouïr moi ſeul , ſans avoir compaſſion de mes parens qui ſont dans l'indigence ; comment pourrois-je un jour ſoutenir dans l'autre monde la préſence de mes Ancêtres ? Et de quel front paroîtrois-je dès cette vie dans ces édifices deſtinez à les honorer ?

*Avis ſur la Piété filiale , donnez par un Philoſophe à ſon diſciple.*

LE Philoſophe *Yang tchin fou* raiſonnant ſur l'ancien livre qui traite de la piété filiale , & ſur la manière d'en profiter , exhorte ſon diſciple en ces termes : Chaque jour dans le recûeillement & dans le ſilence , fermant même les yeux du corps , s'il eſt néceſſaire , pour vous recûeillir  
plus

plus parfaitement ; pensez d'abord en général quel âge vous avez maintenant , & combien il y a d'années que vous êtes sur la terre. Rappelez-vous ensuite toutes les années de votre jeunesse , & de votre enfance. Examinez attentivement quels ont été pendant ces tems-là les soins d'un pere & d'une mere , & quel retour il y a eu de votre part. Ces choses bien pesées , comme elles le méritent , représentez-vous ce premier moment où vous commençâtes à voir le jour , & où en naissant dans les larmes , vous fites souffrir à votre mere une douleur & une inquiétude presque égale. Puis remontant encore plus haut , formez-vous une vive idée des premiers mois de votre vie , pendant lesquels renfermé dans les entrailles de votre mere , vous ne viviez qu'autant qu'elle partageoit avec vous ce qu'elle prenoit de nourriture , & ce qu'elle respiroit d'air. Enfin , si après avoir examiné ces différens états en particulier , vous recueillant tout de nouveau , vous vous les rappelez tous d'une simple vûë , vous sentirez infailliblement tout-à-coup naître en votre cœur des sentimens également doux & tendres. Profitez aussitôt de cette disposition pour vous établir dans la résolution ferme d'une piété constante & parfaite à l'égard de vos parens. Ne vous proposez rien moins que d'égaliser en ce genre le fameux *Tfeng tseë* , dont le respect & la tendresse pour son Maître Confucius , sont loués depuis tant de siècles.

*Exemple de Piété filiale.*

Au commencement de la Dynastie *Tang* , *Lou tsao tsong* devenu suspect , & étant accusé d'une faute , qui alloit à lui faire perdre la tête , obtint de ceux qui le gardoient , la permission d'aller rendre les devoirs du *Tiao* à un de ses amis qui étoit mort. Il fit si bien , que se déroband aux Huissiers qui l'accompagnoient , il se cacha chez *Lou nan kin* avec qui il étoit lié d'amitié. Celui-ci malgré les recherches & les menaces de la Cour , pour quiconque receleroit les prisonniers fugitifs , ne déséra point son ami. Cependant la chose se découvrit. *Lou nan kin* fut mis en prison , & l'on étoit sur le point de lui faire son procès , lorsque son cadet vint se présenter au Commissaire qu'on avoit chargé de cette affaire : C'est moi , Monsieur , dit-il , qui ai caché chez nous le fugitif ; c'est moi qui dois mourir & non mon aîné. L'aîné soutint au contraire que son cadet s'accusoit fausement , & qu'il n'étoit point coupable. Le Commissaire , homme habile , tourna si bien l'un & l'autre , qu'il découvrit la vérité , se convainquit qu'en effet le cadet étoit innocent , & l'en fit convenir lui-même : Il est vrai , Monsieur , dit alors le cadet tout en pleurs ; c'est fausement que je m'accuse moi-même , mais j'ai de fortes raisons pour le faire. Ma mere est morte il y a du tems , & son corps n'est point encore inhumé : j'ai une sœur qui est nubile ; & qui n'est point encore promise. Mon frere aîné peut mettre ordre à tout cela , & moi je n'en suis pas capable ; c'est pourquoi je souhaite de mourir en sa place. Daignez accepter mon témoignage. Le Commissaire donna avis de tout à la Cour ; & l'Empereur à sa sollicitation accorda la grace au coupable.

*Autre Exemple.*

Sous la Dynastie *Tang*, *Chin ki tsuen* perdit son pere de bonne heure. Il avoit tant de respect & de tendresse pour sa mere, que de peur de lui faire la moindre peine, il aimoit mieux souffrir des uns & des autres, que d'avoir querelle avec personne. Quelques gens de sa connoissance, qui ne pouvoient comprendre d'où lui venoit tant de patience, & qui voyoient avec douleur, que bien des gens en abusoient, lui représenterent que sa douceur étoit excessive, & le faisoit passer pour un homme lâche & timide: On se trompe, leur dit-il, je ne suis ni lâche ni timide; mais je suis fils & j'ai une mere: je crois devoir éviter de lui donner le moindre chagrin. Un jour qu'il passoit une riviere avec sa mere, il s'éleva un fort gros vent. Au premier roulis de la barque, la pauvre mere tomba dans la riviere & se noya. *Ki tsuen* poussa un cri lamentable, se jeta aussitôt à l'eau, & quoiqu'il ne sçût pas nager, prenant sa mere par le bras, il la tira de l'eau, mais déjà morte; ce qui surprit tout le monde, chacun le croyant noyé lui-même, car cette riviere étoit profonde & fort agitée. *Sie chou fang*, Surintendant de deux Provinces, se trouva dans le voisinage, & fût instruit de ce fait. Il voulut en considération du fils, fournir de quoi faire à la mere des obseques très-honorables; & il alla lui-même en personne lui faire la cérémonie qu'on appelle *Tsi*.

*Autre Exemple.*

**TCHIN TSONG** étant en Charge à la Cour, sa mere & son frere aîné moururent dans leur pays qui étoit fort éloigné. De sorte qu'il se passa plus d'un an, avant que *Tchin tsong* en apprit la nouvelle. L'ayant reçûe, il en donna avis à l'Empereur, demandant la permission de se retirer, selon la coûtume, pendant les années de deuil. Sa Majesté lisant l'endroit où l'on avoit marqué l'année & le jour qu'il avoit perdu sa mere: Comment, dit-elle, quand on est loin de son pere ou de sa mere, ne doit-on pas continuellement penser à eux, & s'informer souvent de l'état de leur santé? Si *Tchin tsong* en avoit usé de la sorte, auroit-il ignoré la mort de sa mere? Qu'il se retire, & pour toujourns: jamais il n'aura d'emploi sous mon règne.

*Siu tsi*, qui vivoit sous la Dynastie *Song*, fût si sensible à la mort de sa mere, qu'à force de sangloter, il jeta du sang en quantité par la bouche, & demeura du tems comme mort. Il revint à soi: mais malgré l'épuisement où il se trouvoit, il ne voulut rien boire ni manger pendant sept jours. Ayant fait les obseques de sa mere, il passa les trois ans du deuil dans une méchante cabane auprès du tombeau. Pendant tout ce tems-là il ne quita ni jour ni nuit ses habits de deuil, & le peu de sommeil qu'il prenoit par nécessité, c'étoit en appuyant la tête sur un morceau de bois fort dur. Dans les plus grands froids, malgré la neige, se prosternant auprès du tombeau de sa mere, il s'informoit comme pendant sa vie, si elle

elle ne souffroit point du froid. Il avoit les pieds gelez, & les mains pleines de crevasses. Sa cabane fût bientôt découverte : & quoiqu'il fût exposé aux injures de l'air, il ne sembloit pas même y faire attention. Tous les payfans des environs, charmez de sa piété & de sa constance, le révéroient, comme ils auroient fait un Esprit. S'il y avoit entr'eux quelque procès, ou quelques différends, ils l'en faisoient aussitôt le juge & l'arbitre : ils étoient si contens de ce qu'il régloit, que jamais après sa décision l'on ne portoit l'affaire plus loin.

Enfin le Gouverneur du lieu l'alla voir, & l'obligea de prendre un appartement dans le *Hio* (a) pour quelque tems. Il le fit par déférence ; mais il eût soin d'y faire mettre une table, un lit, & d'autres petits meubles comme pour sa mere. Il ne manquoit point chaque jour dès le grand matin, de faire chauffer de l'eau, comme pour lui donner à laver, selon la coûtume. Puis il apprêtoit & servoit un repas, comme il faisoit, lorsqu'elle étoit vivante. En Hyver, il avoit soin de bassiner le lit qu'il avoit dressé ; en Eté l'éventail à la main, il en chassoit les cousins. Enfin son plus grand plaisir étoit de voir venir les tems marquez pour les cérémonies solennelles ; & dans les intervalles des tems destinez à ces cérémonies, il ne manqua jamais aucun jour d'offrir un repas à sa mere.

#### *Autre Exemple.*

HO LUN avoit reçu du Ciel un naturel tendre, & il fût en son tems un exemple de piété filiale. A la mort de son pere, il porta les choses bien au-delà de ce qui est de pure obligation. Depuis, jusqu'à la dernière année de sa vie, au jour de la mort de son pere, il le pleura aussi tendrement, que s'il n'avoit fait que de le perdre. Un voleur s'étant glissé dans sa maison pendant la nuit, il le vit prendre diverses choses, & le laissa faire sans rien dire. Mais s'apercevant qu'il alloit prendre une poêle ; faites-moi la grace, lui dit-il, de me laisser cet utencile, pour apprêter demain matin le repas de ma bonne mere. Le voleur tout honteux laissa la poêle & tout le reste, & dit en se retirant : Ce seroit m'attirer quelque malheur que de voler un si bon fils. On assure même qu'à cette occasion il conçut une vraie estime pour la vertu, & qu'il quita son premier métier.

#### *L'importance des bonnes Compagnies.*

TCHU HOEIONG dit : Il vaut beaucoup mieux procurer à vos enfans une belle éducation, que de leur amasser de grandes richesses. Ce qu'il y a de plus important en ce genre, c'est de bien observer les liaisons que font vos enfans. Si vous connoissez quelque personne qui ait en même tems de la probité & du sçavoir ; tâchez de faire ensorte qu'ils la fréquentent. Le proverbe dit : Quand on veut donner à quelque chose une couleur éclatante & agréable, on ne la frotte pas à l'encre, mais au plus beau ver-

(a) *Hio*, Cette Lettre signifie étude, étudier, lieu destiné aux étudiants.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

vermillon. Il en est de même dans la Morale. A l'école d'un bon Maître, & dans la compagnie d'amis bien choisis, l'on se forme insensiblement au bien, & l'on devient comme eux vertueux & sage.

*Vigilance d'une Mere sur ses Enfans, quoique mariez.*

PAOMONG FEN & son frere *Tsu king*, furent deux des grands hommes de leur siècle. Aussi leur mere, qui avoit perdu son mari fort jeune, les avoit-elle élevés avec grand soin, & même avec beaucoup de sévérité. En voici un trait. Ces deux jeunes hommes déjà mariez, & chargés des affaires de leur famille, arrêterent un jour à dîner un homme de leur connoissance. La mere, selon sa coutume, s'informa d'un domestique affidé; quel étoit cet homme que ses fils avoient invité, & de quoi il les avoit entretenus pendant la table? C'est un tel, dit le domestique; l'on n'a guères parlé d'autre chose que d'une fille, qu'on dit être fort bien faite; & ce Monsieur insinuoit à Messieurs vos fils, qu'ils pourroient penser l'un ou l'autre à l'acheter pour concubine. La colere saisit à l'instant cette bonne mere: elle appella ses deux fils, & leur fit une verte reprimande: un tel que vous fréquentez, leur dit-elle; est une langue empoisonnée, qui n'est bon qu'à vous pervertir. Manque-t-on de gens sages & vertueux dans le voisinage? Pourquoi fréquenter des gens comme celui-là? Quels discours vous a-t-il tenu pendant la table? Au lieu de vous entretenir de science & de vertu, vous n'avez parlé que de choses capables de vous corrompre le cœur. Sachez que je ne suis point d'humeur à souffrir que vous entriez dans un si mauvais chemin, sans m'y opposer de toutes mes forces: & aussitôt elle se retira, & fût un mois sans dire un seul mot à ses deux fils. Le cadet fût tellement affligé du silence de sa mere, qu'il venoit régulièrement deux fois le jour se prosterner à ses pieds, pour lui demander pardon, & la prier de vouloir bien lui dire une seule parole. L'aîné, quoiqu'un peu moins tendre, fût cependant touché jusqu'à répandre beaucoup de larmes, en conjurant sa mere de lui rendre ses bonnes graces. Le pardon ne leur fût accordé, qu'après qu'ils eurent promis bien des fois de n'avoir plus de commerce avec l'homme en question, ni avec aucun de ses semblables.

*Maximes de Morale.*

HO YUEN LEANG dit: Pourquoi ceux qui ont déjà du bien, ou qui sont dans de grands emplois, travaillent-ils jusqu'à la fin de leur vie à amasser de plus grandes richesses? C'est pour leurs enfans; cela est clair. Mais ils devroient faire attention à cette sentence de nos Anciens, qui parlant des grandes richesses, disent avec beaucoup de vérité, que si c'est un homme vertueux & sage qui les possède, elles lui sont moins utiles, qu'incommodes, parce qu'elles partagent son attention; & que si elles sont entre les mains d'un homme dénué de sagesse & de vertu, elles lui facilitent le vice.

*Lou*

*Lou yen tchang*, fils de *Lou pin suen*, venant d'être fait *Kiu gin*, son pere lui fit bâtir une maison à part, & la remplit d'inscriptions de sa propre main. Voici le sens de quelques-unes.

Chercher à faire une maison riche & puissante, c'est un obstacle à bien servir le Prince & l'Etat. Point d'empressement pour les emplois, surtout s'ils sont lucratifs. Point de flatterie pour ceux qui sont en crédit: simplicité, frugalité, tranquillité de cœur, fuite des honneurs, amour de la retraite; quatre importantes leçons, qui comprises en quatre lettres, font la tradition de ma famille. Je l'ai reçûe de mes Ancêtres; je la transmets à mes enfans: qu'ils s'y conforment, & je suis content.

Dans une piece de Poësie, qui a pour titre, *le Siècle instruit*, on lit les maximes suivantes:

Un homme d'âge, qui est en même tems vertueux, quel qu'il soit d'ailleurs, est très-respectable.

Un homme par zèle & par attachement vous dit des vérités défagréables; si vous vous fâchez contre lui, vous avez grand tort.

Il y a une espece de gens qui font profession de ne reconnoître ni pere (a), ni Roi. Evitez d'avoir avec eux aucun rapport.

Il en est d'autres aussi hardis à tromper & à vexer les pauvres, que flatteurs & rampans à l'égard des riches. Gardez-vous bien de les imiter.

Il y a certaines personnes assez réglées dans leurs mœurs, mais du reste, ce sont gens sans discernement, & sans lumieres: ne les consultez pas dans vos doutes.

Celui qui promet facilement & à la légère manque souvent de parole. Ne vous fiez point à des gens de ce caractère. Encore moins devez-vous vous reposer d'aucune affaire sur ceux, qui même en votre présence, parlent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

Non seulement il faut une exacte droiture à l'égard de ceux avec qui nous vivons, mais il n'est pas même permis de chercher à tromper la postérité.

Certaines gens se font une occupation de s'entretenir de tous ceux qu'ils connoissent, & s'arrogent le droit de décider sur leur mérite. Méchant caractère. Evitez-les, s'il se peut: mais il est de la prudence de ne les pas imiter.

Vous sçavez qu'un tel, quand il a bû, n'est pas homme; ne l'invitez jamais à boire.

Ne retenez jamais chez vous un homme équivoque & peu connu.

Un pauvre dans la misere vous a fait quelque dommage; un homme que vous connoissez naturellement prompt, vous a offensé par promptitude; ne traînez ni l'un ni l'autre en Justice, c'est trop de sévérité. Enfin voyez-vous quelqu'un dans l'affliction ou dans la misere? Faites-vous une loi de lui procurer la consolation, & le secours qui dépend de vous.

Recommander aux gens de Lettres qui sont dans les grands emplois, de ne point chercher à acquerir de riches terres, ni à bâtir de vastes maisons,

(a) On indique par cette expression les Bonzes de la Secte Foeï.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

sons, c'est chose assez inutile; ceux qui le font, savent assez qu'ils ont tort, & ne peuvent s'empêcher d'en rougir. Ceux qui ont quelque vertu n'en font pas capables. Mais il y a deux avis que je crois bons à donner même aux plus vertueux. Premièrement il est à craindre qu'en achetant ce qui est à leur usage, on n'abuse de leur nom, pour acheter au-dessous du juste prix, ou pour payer en argent de bas aloi. En second lieu, il est à craindre que la licence de leurs enfans ne leur attire des affaires fâcheuses, ou que les friponneries de leurs domestiques ne leur fournissent de quoi les couvrir de confusion; c'est à eux d'y veiller de près.

Telle famille est maintenant à son aise, parce qu'elle a été du tems sans y être. Telle autre est maintenant dans l'indigence, pour avoir été ci-devant dans une opulence trop grande. Il est donc avantageux de manquer toujours de quelque chose; & quand on a tout à souhait, un fâcheux revers n'est pas loin.

*Sur le soin de ne pas négliger ce qu'on appelle petites choses.*

QU'UN fils pense à chaque instant à ceux dont il a reçu la vie, c'est assez peu de chose en apparence. Cependant que de deux enfans, d'ailleurs également exacts à tous leurs devoirs, l'un pousse la tendresse jusqu'à ce point, qui ne croira que sa piété l'emporte de beaucoup sur l'autre?

Tel est toujours prêt, ainsi que doit l'être un brave Officier, de sacrifier, s'il le faut, sa vie, pour son Prince; c'est assurément un sujet fidèle; mais il fera bien moins estimable, si on le compare à tel autre, qui dans les moindres occasions, comme dans les plus importantes, préfère toujours sans hésiter, les intérêts de son Prince aux siens.

Un Magistrat peut être intègre, & recevoir quelques présens; mais s'il se fait une loi de refuser même les moindres, son désintéressement est plus parfait, & son intégrité moins équivoque.

Qu'une fille ou une femme entende de loin rire un homme; c'est peu de chose en apparence. S'il s'en trouve cependant, qui d'ailleurs exactes à ne se rien permettre de tant soit peu contraire à la pudeur & à la bienséance, poussent la délicatesse & la réserve jusqu'à éviter d'entendre même de loin rire aucun homme; on ne peut pas nier que leur vertu n'en reçoive un nouvel éclat. Il en est à-peu-près de même de tout le reste: & il est vrai; comme on le dit ordinairement, que les plus grandes choses ont souvent des commencemens fort petits.

Il n'est pas moins vrai que ce qui est petit en apparence, est cependant ce qui donne le dernier lustre aux choses les plus relevées. Comment oser après cela faire peu de cas de ce qu'on appelle petites choses? On le doit d'autant moins, qu'on ne le fait guères impunément, & sans de fâcheuses suites. Une étincelle peut causer un incendie, & il ne faut qu'une fourmilière, pour faire tomber en ruine un rempart.

*Instructions d'un Pere de famille à sa postérité.*

TCHAN SUN KIU fût en son tems le modèle des Peres de famille. Aussi dans tout son quartier recueilloit-on avec avidité les instructions qu'il faisoit à ses enfans, selon les occasions qui se présentoient. Chacun se faisoit un devoir de les retenir, & un plaisir de les répéter. En voici un petit échantillon. Je recommande à mes descendans, disoit-il, que quelque nombre qu'ils ayent d'enfans, ils ne négligent pas l'instruction d'un seul. S'il leur naît grand nombre de filles, qu'ils les nourrissent & les élevent toutes avec soin. Lorsqu'ils choisiront des femmes à leurs fils, ou qu'ils promettront leurs filles, qu'ils cherchent à s'allier à des gens de bien, & non pas à s'appuyer de gens nobles & riches. Quand ils marieront une fille, qu'ils la fournissent d'habits propres, & d'une cassette garnie des petits meubles convenables; mais point de luxe & de superflu. Quand ils auront chez eux quelque malade, au lieu d'appeller les Bonzes, pour réciter leurs prieres, qu'ils appellent un bon Médecin, & qu'ils fournissent l'argent nécessaire pour les remèdes. Si quelqu'un meurt, il faut faire à tems la cérémonie *Tsi*, selon que le prescrivent les Rits; mais il ne faut se servir ni de *Ho chang* \*, ni de *Tao Jseë* \*\*. Car comme il est raisonnable de ne pas omettre les anciens Rits, aussi ne doit-on pas adopter ces nouveautez.

*Fang king pe* étant en charge à *Tsin ho*, une femme du menu peuple accusa son fils de lui manquer de respect. *Fang*, avant que de juger l'affaire, fit part à sa mere de l'accusation qu'il avoit admise, & témoigna être disposé à punir sévèrement le coupable. Il ne faut pas, mon fils, dit la mere; ce petit peuple est peu instruit, c'est manque d'instruction qu'il commet ces sortes de fautes. Instruisez d'abord ce jeune homme; & s'il retombe, usez de sévérité; après quoi, elle ordonna qu'on fit venir manger avec elle cette femme qui avoit accusé son fils, & que le jeune homme accusé demeurât debout au bas de la salle. Cela se fit ainsi pendant plusieurs jours; & *Fang* tout ce tems-là servit (a) lui-même sa mere à table avec le plus grand respect. Ce jeune homme, honteux de sa conduite passée, témoigna qu'il comprenoit le sens de cette instruction muette, & qu'il se repentoit de sa faute: Non, dit la mere du Magistrat, il n'a encore que de la honte, le repentir ne lui a pas encore pénétré le cœur. Cela se continua donc pendant dix jours, au bout desquels ce jeune homme frappant la terre du front en action de graces, & sa mere fondant en larmes, demanderent à se retirer. *Fang* y consentit, & ce jeune homme dans la suite fût un exemple d'obéissance & de respect pour sa mere.

*Exem-*\* Bonzes de la Secte *Foë* . \*\* Bonzes de la Secte *Tao*.

(a) Il y en a qui étant Grands-Mandarins, servent eux-mêmes tous les jours leur pere ou leur mere à table.

*Exemple de sévérité en fait de Discipline militaire.*

LEOU GIN TCHEN commandant dans des tems suspects un corps de troupes à *Cheou tcheou*, y tomba malade de fatigue. Un jeune fils qu'il avoit, se laissant entraîner par quelques autres, prit ce tems-là pour passer la nuit au-delà du fleuve *Hoai*, contre l'ordonnance publiée, qui portoit peine de mort pour quiconque oseroit le faire. Une sentinelle donna avis de cette infraction; le Commandant, sans hésiter, condamna son fils au supplice que marquoient les ordonnances. Comme le pere & le fils étoient aimez, tous les Officiers demandoient grace, & trouvant le pere inflexible, ils crurent pouvoir le toucher par le moyen de sa femme. Ils s'adressèrent donc à elle; & lui exposant le danger où étoit son fils, ce qu'ils croyoient qu'on lui avoit caché, ils la pressèrent de demander sa grace. J'aime mon fils tendrement, répondit-elle: le voir mourir si jeune & dans les supplices, c'est ce qui me perce le cœur. Mais d'un autre côté si on l'épargne, la famille des *Leou* aura manqué de fidélité & d'exactitude dans le service de son Prince. Non, je ne puis m'opposer à l'exécution de la sentence. Le jeune homme fût en effet coupé par la moitié du corps, comme le portoit la loi. Après quoi son pere & sa mere recueillant son corps, lui donnerent publiquement toutes les marques possibles de leur tendresse. Spectacle qui tira les larmes des yeux à ceux-là-mêmes, qui n'avoient point été touchés de la mort du fils.

*Fruits d'une bonne éducation.*

NGEOU YANG SIEOU n'avoit pas encore trois ans quand il perdit son pere. La jeune veuve sa mere, dès qu'il eût atteint l'âge de 4. ans, prit un si grand soin de l'instruire, que dans les plus grands froids de l'Hyver, elle passoit une partie de la nuit à former des caractères sur des cendres froides (a), pour les lui apprendre. Elle lui répétoit sans cesse, qu'il eût à se souvenir dans la suite, que son pere, qu'il avoit à peine connu, étoit un homme désintéressé & bienfaisant. J'aurois peine à t'exprimer lui ajoûtoit-elle, jusqu'ou il pouvoit le respect, l'obéissance, & la tendresse pour son pere & sa mere. Je rougissois souvent de le seconder si mal dans ses attentions respectueuses. Aussi quand je me vis mariée avec lui, je ne doutai point que je ne dusse avoir un bon fils d'un homme qui étoit si bon fils lui même. Longtems après le terme prescrit pour le deuil, il regrettoit si fort son pere & sa mere, que la seule vûe d'un repas bien servi le faisoit souvent fondre en larmes; sa douleur étoit, disoit-il, de n'avoir pas traité ses parens pendant leur vie, comme il l'auroit souhaité. Mais surtout il répandoit des larmes en abondance toutes les fois qu'aux  
tems

(a) C'est pour marquer que sa pauvreté ne lui permettoit pas d'avoir bon feu. Cette expression est d'un usage commun. Un homme peut dire par modestie, parlant de sa maison, *Han kia*, la froide maison, c'est-à-dire, maison pauvre, ou peu riche.

tems réglez la cérémonie *Tsi* revenoit, & cela jusqu'à la dernière année de sa vie.

S'il étoit si tendre pour ses parens, il étoit aussi plein de douceur & de bonté pour les autres, & même pour les coupables. Etant en Charge, il ne lisoit jamais les pièces d'un procès criminel, qu'il ne dît en soupirant : Je voudrois bien sauver la vie à cet homme-là. Il faut cependant qu'il meure suivant les loix, & je suis obligé de le condamner, cela est triste. Un jour que j'étois auprès de lui, te tenant entre mes bras, il me dit en te regardant : Je sens bien que ma vie ne fera pas longue ; je doute fort que je voye ce cher fils dans un âge mûr. Ayez soin, ajouta-t-il, de l'instruire en ma place, & comme de ma part.

*Ngeou yang sieou* animé par les discours de sa mere, étudia avec ardeur, parvint bientôt au Degré de *Kiu gin*, puis à celui de *Tfeng Jjèè*. Sa mere en eût une joye sensible ; mais elle ne laissoit pas de l'avertir que l'ambition, le faste & la cupidité ne devoient pas être le fruit de ses études. *Ngeou yang* profita si bien de ces avis, qu'il devint dans la suite un sage Ministre. Le Prince qu'il servoit, donna à la mere, en considération du fils, un titre (a) très-honorable après sa mort.

#### *Autre Exemple.*

**LI PANG YEN** (b) homme d'esprit, mais pauvre, ayant appris qu'en certain endroit l'on ouvroit des mines d'argent, y alla chercher fortune. Comme il avoit de l'industrie, il y gagna d'assez grosses sommes, & il sçût si bien les faire valoir, qu'en peu d'années il devint très-riche. Ce succès lui donna du courage, se sentant du mérite, il se servit de son bien, pour s'ouvrir le chemin aux grands Emplois, & il devint enfin Ministre d'Etat. Sa mere qui vivoit encore, craignant que son fils ne s'oublât dans ce haut degré de fortune, lui rappelloit sans cesse le souvenir de ce qu'il avoit été. *Li pang yen* prenoit ses avis en très-bonne part : mais ses fils un peu moins dociles, témoignèrent à leur grand-mere, qu'ils s'ennuyoient de lui entendre si souvent répéter la même chose, à la honte de la famille. Je vous trouve bien délicats, leur dit-elle, lequel est le plus honteux, ou qu'un Ministre d'Etat ait autrefois travaillé aux mines, ou bien qu'un homme qui a travaillé aux mines, soit parvenu à être Ministre d'Etat ? N'est-ce pas la même chose ? Pourquoi donc rougir de l'un, n'ayant pas rougi de l'autre ?

#### *Avis aux Chefs de famille.*

TOUTE Maison bien réglée doit avoir pour maxime de fermer exactement la porte, & de ne jamais donner la moindre entrée à certaines femmes

(a) Comme qui diroit Duchesse ou Marquise de tel endroit.

(b) *Li* est le nom de famille. *Pang yen* est le nom personnel & distinctif de cet homme. Il en est de même des autres noms.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

mes intrigantes, qui parcourent les maisons, chantant de côté & d'autre, disant la bonne aventure, ou récitant des prières; qui ont mille tours & mille adresses, pour sonder le cœur des femmes & des filles d'une maison, & corrompre les plus innocentes. Il en est peu qui soient assez éclairées ou assez fermes, pour ne se pas laisser enfin séduire. La division dans les familles, les inimitiez entre les voisins, sont les suites ordinaires des discours de ces sortes de femmes, & il n'est pas même rare qu'elles soient d'intelligence avec des voleurs, pour leur fournir les moyens de faire un mauvais coup, ou bien avec des galans, pour porter les billets de pait & d'autre, & favoriser les rendez-vous. On n'y sçauroit trop prendre garde.

*Autre avis aux Peres de famille.*

NE souffrir point de jalousie entre la première femme, & les femmes du second ordre. Ne mettre point de différence entre les enfans qui viennent de celle-ci ou de celle-là; ne point favoriser par trop d'indulgence la licence des esclaves. Eviter tout luxe, & tout excès dans les noces. Veiller à cultiver les terres, & à entretenir des mûriers. Recevoir toujours bien les hôtes; s'acquiter avec tout le soin possible des cérémonies *Tsi* dans les occasions ordinaires & aux tems réglés. Voilà, disoit *Tchu ouen kong*, ce qui entretenoit une famille dans l'union, dans le crédit, dans une honnête abondance, & même dans l'honneur & dans l'éclat.

*Exemples d'attachement à son Prince.*

DANS la révolte de *Tchu tsu* contre l'Empereur *Te tsong*, *Kao tchong ti*, Général de l'armée de l'Empereur, & *Li ge yué*, qui commandoit les Rébelles, en étant venus aux mains, les révoltez qui eurent en cette occasion quelque avantage, laissant sur le champ de bataille le corps de *Kao tchong ti*, lui couperent la tête, & l'emportèrent. L'Empereur *Te tsong* fit recueillir le corps, & pleurant sur ce cadavre, il y fit ajuster une fausse tête, & lui fit des obseques magnifiques. *Tchü tsu* de son côté, pleurant sur la tête qu'on lui porta, y fit ajoûter des nattes en forme de corps, & la fit inhumer avec honneur. Tant il est vrai qu'un brave & fidèle sujet se fait regretter non seulement du Prince qu'il a bien servi; mais même de ceux qui étant ses ennemis & ceux de l'Etat, trouvent leur avantage en sa mort.

*Tchu tsu*, après avoir ainsi rendu à *Kao tchong ti* les derniers devoirs, fit porter le corps de son propre Général *Li ge yué* à *Tchang ngan*, d'où il étoit, & lui ordonna aussi des obseques honorables. Mais la mere de *Li ge yué*, bien loin de pleurer son fils, témoigna au contraire beaucoup d'indignation: Malheureux, lui disoit-elle, tout mort qu'il étoit, quel mal t'avoit fait l'Etat & ton Prince, pour te révolter de la sorte? Tu as péri, tu le méritois; n'attens pas que je te pleure: tout mon regret est que tu n'ayes pas péri plutôt. Tant il est vrai qu'un sujet rébelle non seulement attire sur lui les vengeances du Ciel, mais devient pour ses plus proches un objet de haine & d'indignation.

Une

*Une Mere égorge son Fils rebelle au Prince.*MORALE  
DES  
CHINOIS.

Sous la Dynastie *Tang*, *Kou hoai nguen* esclave entreprenant, se mit à la tête d'un parti formé contre l'Empereur. Un jour sa mere lui reprochant son crime: Malheureux que tu es, lui dit-elle, malgré toutes mes rémontrances tu te révoltes donc contre ton Prince, dont tu n'as reçu que des bienfaits? En prononçant ces paroles, elle prit un couteau qui se trouva là, le lui enfonça dans le sein, & en même tems s'écria: C'est à mon Prince & à l'Etat que j'immole ce scélérat.

*Un Fils combat pour son Prince contre son Pere, Chef des Rebelles.*

Sous un autre règne, *Li hoai quang* faisant un parti contre l'Empereur régnant, son fils *Li kio* quitta aussitôt son pere, & s'en allant trouver l'Empereur: Prince, lui dit-il, mon pere, malgré moi, forme un parti contre vous. Je veux par ma fidélité réparer, autant qu'il est en moi, l'infamie de sa révolte. Si vous agrééz mes services, j'espère de faire échoüer ses desseins. Il marcha en effet par ordre du Prince à la tête d'un corps de troupes contre l'armée des Rebelles. Il les défit entierement, dans un combat, mais il y perdit la vie.

Ces deux exemples ont fondé une espece de proverbe, suivant lequel, pour exprimer que les enfans ne ressemblent pas toujours à ceux qui leur ont donné la vie, on a coûtume de dire: *Hoai nguen* avoit une sage mere, & *Hoai quang*, un sage fils.

*Sur les jeunes gens.*

UN Ancien comptoit trois métamorphoses de jeunes gens libertins. D'abord, disoit-il, d'hommes qu'ils étoient, ils deviennent *Hoang* \*. Il indiquoit par-là qu'ils mangent d'abord ce qu'ils ont de bien en terres. Ensuite, continuoît-il, ils deviennent *Tou* \*\*. Il indiquoit par-là qu'ils mangent leurs livres & leurs habits, après les avoir vendus. Enfin, ajoûtoit-il, ils deviennent *Tsiu* \*\*\*. Il indiquoit par-là qu'ils vendent leurs esclaves, & mangent bientôt ce qu'ils en ont tiré. On a changé le langage de cet Ancien en un autre, qui revient au même. Un homme libertin & débauché, commence, dit-on, par devenir *Kieou yn* †. c'est-à-dire, qu'il vend ses champs, & dissipe l'argent qu'il en a reçu. Il devient ensuite *Pe y* ††. En troisieme lieu il devient *Li* †††. c'est-à-dire, qu'il vend jusqu'à ses enfans, pour fournir à ses dépenses, Après ces

\* Sauterelles qui ravagent les campagnes.

\*\* Ver qui ronge les livres &amp; les habits.

\*\*\* Ver qui ronge la chair humaine.

† Insecte qui mange la terre.

†† Fourmi blanche qui ronge le bois, &amp; ruine les édifices &amp; les meubles.

††† Poisson qui mange ses semblables.

ces trois métamorphoses, il s'en fait ordinairement quelqu'autre, tantôt il devient loup, tantôt tigre, tantôt *Kiao* \*, tantôt \*\* *King*.

*Sçavant réduit au silence.*

SU MA OUVEN s'étant retiré des grands Emplois, passoit ordinairement le Printems & l'Été à sa terre de *Lo*; l'Automne & l'Hyver en ville, ne s'occupant qu'à philosopher & à instruire un assez bon nombre de disciples, que sa réputation lui attiroit. Au reste il n'étoit point de ces Maîtres aultères, & d'une gravité trop gênante.

Après avoir fait quelque instruction à ses disciples, il les menoit à la promenade, examinoit tantôt l'un, tantôt l'autre, sur la matière qu'il avoit traitée; & si quelqu'un se trouvoit ne l'avoir pas bien pénétrée, & n'en pouvoir rendre compte, il en étoit quite pour une douce réprimande, & quelques mots d'exhortation. Il y avoit tous les jours une espece de répétition, qui se faisoit avec un peu plus d'appareil que les conférences ordinaires, & qui se terminoit par un petit repas qu'il prenoit avec ses disciples; repas au reste fort frugal, consistant en un coup de vin, un peu de ris, un plat de viande pour chacun, & rien davantage.

Un jour étant allé avec quelques-uns de ses disciples faire un tour à la montagne, où étoit la sépulture de ses Ancêtres, il entra dans une Bonzerie qui se trouva sur son chemin. Là, cinq ou six vieillards du voisinage vinrent lui rendre leurs respects, & lui faire leur petit présent. Il consistoit en un peu de ris assez grossier dans un plat de terre, & un simple bouillon d'herbes dans un pot des plus communs. Le Philosophe goûta ce présent, comme il auroit fait un *Tsi* du premier ordre. Le présent fait & agréé, un de ces vieillards portant la parole: Monsieur, lui dit-il, „ nous avons oüï parler des fréquentes conférences que vous tenez en „ ville avec vos disciples; nous ne sommes pas à portée d'en profiter. Au- „ jourd'hui que nous avons le bonheur de vous voir ici, daignez nous „ donner quelque instruction par écrit.

Aussitôt le Philosophe prend le pinceau, & leur donne l'explication d'un chapitre de l'ancien Livre, qui traite de la piété filiale. Le chapitre qu'il expliqua, fût celui qui regarde les gens du commun; un des Vieillards recevant cet écrit, & le parcourant; Monsieur, dit-il, je suis ravi que vous ayez choisi ce texte pour nous instruire. Cela me donne occasion de vous faire une question. Nous avons remarqué que dans le Livre de la piété filiale, il n'y a aucun chapitre depuis le premier, qui regarde l'Empereur, jusqu'à celui que vous expliquez, qui ne finisse par une citation du livre des Odes: il n'y a que ce chapitre-ci où l'on ait omis cette citation. Daignez nous en dire la raison.

Le Philosophe surpris d'une question qu'il n'attendoit pas, fût un moment

\* *Kiao* est un oiseau réel ou fabuleux; qu'on dit qui mange sa mere.

\*\* Animal réel ou fabuleux, qui, dit-on, mange son pere.

ment sans rien dire : puis les saluant avec respect ; de ma vie, leur avoia-t-il, je n'avois fait cette réflexion ; je vous en suis obligé : il faut y penser pour vous répondre. Les vieillards se retirèrent en souïrant, & répandirent dans tout le quartier, qu'ils avoient réduit le fameux *Su ma* à ne pouvoir répondre. Cela revint jusqu'à lui, & il en fût mortifié.

*Pensées morales.*

AVOIR compassion de ceux qui sont dans l'affliction, c'est le moyen de n'y pas tomber vous-même. Les yeux du *Chang ti*, qui sont pleins de miséricorde, auroient peine à vous y voir.

Point de cupidité, point d'injustice, céder plutôt un peu du sien, c'est le moyen de faire à tems une bonne récolte. C'est d'un homme de ce caractère que nos Anciens avoient coutume de dire ; qu'il ne pouvoit manquer de faire une bonne fin, & de mourir dans la joye.

*Tchang hong yang* dit : on m'attribuë une mauvaise intention : si je ne l'ai point en effet, que m'importe ? On me soupçonne de quelque mauvaise action : si je n'en suis point en effet coupable ; quelle raison aurois-je de m'en inquiéter ? Un feu, quelque violent qu'il puisse être, se dissipe bientôt, quand il n'a point d'aliment.

*Reconnoissance d'une bête féroce envers son bienfaiteur.*

KUO OUVEN s'étant retiré dans des montagnes désertes, pour y vivre en solitude ; il se présenta à lui durant plusieurs jours de suite une bête d'une apparence féroce & cruelle, qui sans cependant lui faire aucun mal, se tenoit devant lui la gueule béante pendant un tems assez considérable, puis se retiroit. Enfin *Kuo ouven* s'enhardit ; & regardant d'assez près dans la gueule de cet animal, il y apperçût un os, qui s'y étoit engagé d'une manière à l'incommoder, s'il vouloit manger. Il eût le courage de mettre la main dans sa gueule toute ouverte & d'en dégager cet os. L'animal aussitôt se retira ; & il revint le lendemain chargé d'un Cerf entier, qu'il mit aux pieds de son bienfaiteur, comme pour lui témoigner sa reconnoissance.

Le Prince qui entendit parler de cette aventure, fit venir le Solitaire à sa Cour, malgré qu'il en eût. Chacun l'y regardoit avec respect, mais lui se déroboit, autant qu'il pouvoit aux yeux des hommes : & quand il ne le pouvoit pas, il demouroit dans le silence, comme s'il eût été seul. Un jour qu'on s'y attendoit le moins, il demanda permission de se retirer ; & il fit de si fortes instances que le Prince y consentit. Il s'alla placer dans une vallée solitaire, du territoire de *Ling ngan*, où il se fit une cabane de roseaux. A peine étoit-elle achevée, que la révolte de *Sou sun* éclata. Tout le pays fût ravagé, excepté le territoire de *Ling ngan* ; ce qui donna au Solitaire la réputation de Prophete.

*Pensées morales.*

S'EXPOSER de bonne grace à un danger, qu'il n'est pas permis d'éviter, c'est le meilleur moyen de n'y pas périr.

Former suivant sa passion & sa fantaisie des desseins pour vivre heureux, ce n'est pas le moyen de l'être.

*Instructions d'un Philosophe à un jeune homme destiné aux grands Emplois.*

HOU PANG HENG étant venu à *Sin tcheou*, pria le fameux *Li mi fun* de vouloir bien lui donner quelques instructions par écrit. Voici celles qu'il lui donna :

1. Quand on connoît la volonté du *Tien* \* & celle du Prince, il faut s'y tenir quoi qu'il en coûte.
2. Le Sage est le seul qui puisse soutenir avec constance de grandes adversitez, cela est vrai : mais il est également vrai que quiconque s'y laisse abattre, n'est pas véritablement sage.
3. Quelque réputation de probité qu'on ait acquis, & même quelque vertu qu'on ait, on ne doit point se croire arrivé à la perfection. Il faut s'efforcer sans cesse de faire quelques pas de plus dans le même chemin de la vertu.
4. Un peuple s'oublie de l'obéissance & du respect qu'il doit au Prince ou à ses Officiers : le meilleur moyen de le ramener à son devoir, c'est de pourvoir à ce qui lui manquoit, quand le trouble a commencé.
5. Qui ne détruit pas le malheureux *Moi*, ne sera jamais capable de rien de grand.
6. Quand le Ciel prépare à quelqu'un de grands emplois, communément il le fait passer par de très-rudes épreuves.
7. Ce qui est trop dur & trop roide, casse aisément, si l'on n'a soin de le tempérer par quelque chose de plus flexible.
8. En fait de sagesse & de vertu, le principal & l'essentiel, c'est que le cœur soit bien plein. Composer, disputer, & discourir sont des accessoires.

*Gravité affable.*

TCHUNG MING TAO dans son particulier, étoit sérieux, grave, & taciturne. Vous eussiez dit, à le voir assis tout le jour, que c'étoit une statue, & non pas un homme ; ses paroles & ses actions dans son domestique se sentoient aussi de sa gravité, & il y étoit regardé comme un homme extrêmement sévère. Lui venoit-il compagnie ? Il étoit tout autre. Rien de plus affable & de plus honnête : aussi étoit-il aimé de tout le monde, & il n'étoit jamais de part aux divisions ni aux cabales de son

Or-

\* Le Ciel.

*Orgueilleux humilié.*

HAN TCHI KOUÉ' étant Gouverneur d'*Tcheou*, *Tcha yen* vint y être second Officier. Ce dernier ayant été le premier de sa volée dans une promotion aux Dégrez, en étoit sottement fier, & ne se nommoit jamais que par le titre de *Tchuang yuen ban* \*. Son supérieur étoit choqué de cet orgueil pédantesque. Un jour l'entendant encore se nommer ainsi à plusieurs reprises, enfin il perdit patience, & lui dit d'un ton sec: N'êtes-vous pas Officier d'*Tcheou*? C'étoit lui dire qu'il s'indiquât selon la coutume par le nom de son emploi. Il comprit fort bien cet avis, & se corrigea; mais il eût toute sa vie une secrète aversion pour *Han tchi koué*.

*Reprimande faite à propos.*

MA KIUEN, *Tchuang yuen* d'une autre promotion, étant venu pour être second Officier à *Tsin tcheou*, y prenoit aussi le train de s'appeler toujours *Tchuang yuen*. *Lin*, premier Officier du lieu lui dit un jour, mais d'une manière agréable & polie: Monsieur, vous avez été *Tchuang yuen*, on le sçait; moins vous le direz, plus on vous en estimera. Il convenoit de vous désigner ainsi tout le tems qu'ont duré les cérémonies de la promotion. Aujourd'hui vous êtes Officier de cette ville; croyez-moi, ne rougissez point de vous désigner comme les autres par le nom de votre office.

*Ma kiuen* fût un peu honteux: il reçût cependant l'avis, & en témoigna sa reconnoissance.

*Manière de reprendre sans choquer.*

VOILA deux reprimandes toutes semblables prises bien diversement. D'où vient cette différence? C'est qu'il y avoit de l'aigreur dans l'une, & qu'il n'y en eût point dans l'autre. Aussi le Philosophe *Tchin* dit-il fort bien: Quand vous reprenez quelqu'un, n'employez que la raison pour lui faire sentir sa faute: il la reconnoîtra sans peine. Si vous y mêlez de l'aigreur & de la colere, ou vous ne réussirez point, ou ce ne sera pas sans inconvénient.

*Instruction morale tirée de la construction de deux caractères Chinois.*

DANS la composition des lettres *Tou* & *Tsi*, qui signifient jalousie, envie, on fait entrer la lettre *Niu* qui signifie femme. D'où vient cela, demandoit un disciple à son Maître? C'est qu'en effet répondit le Maître, les femmes sont communément sujettes à ce vice; mais c'est aussi pour faire entendre aux hommes que ce vice est indigne d'eux, & que d'y être sujet, c'est se dégrader & devenir femme.

In-

\* C'est ainsi que se nomme le premier Docteur d'une promotion.

VERS le commencement de la Dynastie *Tang*, *Yao tsong* étant déjà dans les Charges, prit en affection un Ecrivain nommé *Hoai tchi kou*, en qui il trouva du mérite. Il lui procura des emplois, & le poussa de telle sorte, que dans la fuite ils se trouverent Ministres d'Etat tous deux ensemble. *Yao tsong* en eût de la peine, & il trouva moyen d'éloigner ce collègue, en lui procurant une commission fort honorable, mais au loin.

*Hoai tchi kou* qui sentit que *Yao tsong* souffroit avec chagrin la présence d'un tel collègue, lui en vouloit intérieurement du mal. Dans le pays où il alla en qualité de Commissaire, il trouva deux des fils de *Yao tsong* qui étoient en Charge. Comme ils sçavoient les obligations que *Hoai tchi kou* avoit à leur pere, ils se firent médiateurs en bien des affaires, & importunerent assez librement le Commissaire. Celui ci saisit cette occasion de se venger de *Yao tsong*. Il donna avis à l'Empereur fort en détail de ce qu'il avoit trouvé de défectueux dans les fils de ce Ministre.

Quelques jours après, l'Empereur demanda à *Yao tsong*, comme par manière d'entretien, si ses fils avoient du talent pour les affaires; quel emploi ils avoient actuellement, & comment ils s'en acquitoient? *Yao tsong* comprenant d'abord d'où venoient ces questions de l'Empereur, & où elles tendoient: „ Prince, répondit-il, j'ai trois fils: deux sont en Charge „ à *Tong tou* \*. Ils ne sont pas fort réservés: ils auront apparemment fatigué *Hoai tchi kou*, ci-devant Commissaire en ces quartiers-là. On ne „ m'en a cependant encore rien dit, & je ne sçais ce qui en est.

L'Empereur sur ces derniers mots soupçonna *Yao tsong* de dissimuler la vérité, & de vouloir couvrir les fautes de ses enfans. *Yao tsong* s'étant exactement informé de toute chose, alla de lui-même dire à l'Empereur, que son soupçon s'étoit trouvé véritable, suivant les informations qu'il en avoit faites. Comment cela, demanda l'Empereur, pour le faire parler? „ Prince, dit *Yao tsong*, sans rien déguiser, c'est que *Hoai tchi kou* n'étant „ autrefois qu'un simple Ecrivain, je lui procurai des emplois, & je fis „ connoître son mérite. Mes fils ont eu la bêtise de compter que *Hoai* „ „ *tchi kou* m'ayant ces obligations, leur accorderoit facilement tout ce „ qu'il pourroit: & sur cela ils ont eu la hardiesse de l'importuner pour „ bien des gens, & quelquefois pour d'assez méchantes affaires.

Alors l'Empereur conçût que *Yao tsong* ne cherchoit point à déguiser la faute de ses enfans: & comme les choses dont *Hoai tchi kou* les avoit chargés, n'étoient pas dans le fonds fort considérables, Sa Majesté trouva fort mauvais que *Hoai tchi kou* eût pris cette occasion de faire de la peine à un homme auquel il étoit si redevable „ Cela n'est pas d'un honnête „ homme, dit l'Empereur; je veux le casser. Pardonnez-lui, je vous en „ conjure, dit *Yao tsong*; que je ne fois point cause de sa disgrâce; outre „ qu'elle me feroit de la peine, si V. M. punissoit si sévèrement une faute qui me regarde; je craindrois qu'on ne prît de là occasion d'attribuer „ buer

\* La Cour orientale.

„ buer à V. M. une partialité indigne d'elle ". L'Empereur se rendit après bien des instances, & promit de ne pas casser absolument *Hoai tchi kou*, mais il fût abaissé de quelques degrés.

MORALE  
DES  
CHINOIS

*Maxime.*

LA Nature dicte à tous les hommes, que dans toutes leurs entreprises, il ne leur est pas permis de compter absolument sur telle ou telle chose; mais qu'ils doivent sans empressement & sans inquiétude en abandonner au Ciel le succès.

*Autre Maxime appuyée d'un Exemple.*

LES hommes doivent s'aider les uns les autres selon leur pouvoir & leurs talens. Chacun y gagne. Un jour des voleurs pillèrent un village, & y mirent tout à feu & à sang. Il n'y resta que deux hommes à qui les voleurs négligerent d'ôter la vie, & qu'ils ne daignerent pas emmener captifs. L'un des deux étoit aveugle, & l'autre paralytique. L'aveugle chargea sur son dos le paralytique, & celui-ci servant de guide à l'aveugle, ils gagnèrent tous deux un autre village, où ils trouverent le moyen de subsister. Ce seul exemple fait assez voir la vérité qu'on a avancé.

*Maximes & Réflexions morales.*

EN user bien avec tout le monde; traiter même chacun avec indulgence & charité: c'est mon devoir. Supposons que je n'y manque point, je n'ai pas pour cela le droit de prétendre qu'on m'en ait obligation. On dit du mal de moi, on me calomnie; quel mal dans le fonds cela me fait-il? Aucun, si je veux: ce n'est donc pas une raison suffisante de haïr ceux qui me traitent de la sorte, & de chercher à m'en venger. N'avoir pas droit de prétendre qu'on m'ait obligation d'un service, & cependant en exiger du retour, c'est comme retracter le bien que j'ai fait, & en perdre le mérite. N'avoir pas de raison de haïr une personne, & cependant vouloir en tirer vengeance, c'est l'irriter, & lui donner occasion de me traiter encore plus mal dans la fuite.

*Inconstance de l'esprit humain.*

UNE entreprise vous réussit; vous voilà gai: le succès ne répond pas à vos desirs; vous voilà dans l'impatience, ou dans l'abattement. Un homme vous agrée; vous en usez bien avec lui; un autre ne vous revient pas; vous le traitez mal. Quel étrange renversement! C'est à vous de tourner toutes les affaires à vôtre avantage, & de refondre, pour ainsi parler, les hommes mêmes. Cependant c'est vous qui vous mettez dans le creuset, & qui vous laissez tourner & refondre à chaque moment. Un

bon fondeur, dit le proverbe, réussit sur toutes sortes de métaux; & un habile lapidaire sçait mettre en œuvre les pierres les plus brutes.

*Contre la Médifance.*

Vous apprenez qu'on dit du mal de vous, dit le Philosophe *Tchao kang tsié*; point de colere. Vous apprenez qu'on vous loue; point de joye. On dit du mal d'autrui en votre présence; gardez-vous bien de l'autoriser. On en dit du bien; dites-en, si vous en sçavez; du moins foyez ravi qu'on en dise. Conformement à ce qu'on lit dans certaine Ode: quand j'entens dire du mal d'autrui, cela me cause la même douleur, que me causeroient des épines aiguës qui me perceroient le cœur. Quand j'entens dire du bien d'autrui, cela me fait autant de plaisir, que l'odeur la plus exquise des fleurs les plus agréables.

*Qu'il faut modérer ses desirs.*

OUANG KIEN PONG dit: Un homme paralytique ou boiteux, estime fort l'avantage de pouvoir marcher, & semble ne souhaiter autre chose. Un autre qui peut marcher librement, mais qui a un voyage à faire, fait cas d'une voiture douce & commode, & cherche à se la procurer. Il en est de même de tout le reste: rien ne contente pleinement le cœur de l'homme: il désire toujours quelque chose. Le Sage modere ses desirs; il s'accommode avec prudence aux occasions où il se trouve, & aux personnes avec lesquelles il faut qu'il traite; s'il se trouve dans une affaire très-pressante, où il s'agit d'un grand intérêt, il se contente de gagner du tems; s'il ne peut pas faire autre chose, il sçait se tirer avec succès des affaires qui sont ordinaires; il s'estime heureux dans d'autres plus considérables & plus difficiles, d'en sortir à peu de fraix: pour s'aider à soutenir, sans se laisser abatre, les événemens fâcheux de la vie, il les regarde comme autant d'éclairs, ou comme de légers nuages, & des pluyes d'Automne. Enfin il sçait agir, ou se tenir en repos, user de condescendance ou de fermeté, selon les diverses occurrences.

*Condescendance souvent nécessaire.*

IL y a certaines affaires, où un homme qu'on presse se perd, & paroît coupable; au lieu qu'il les débrouilleroit, s'il avoit du tems, & prouveroit son innocence. Le presser en ces occasions, c'est cruauté. De même en matière de vice, il y a des gens sur lesquels on ne gagne rien par les instances les plus pressantes, & qu'on corrige peu-à-peu en usant de condescendance. Presser en ces occasions, ce n'est pas avoir du zèle.

*Comment il faut se comporter avec les méchans.*

S'ACCOMMODER des gens de bien, mais ne pouvoir vivre avec les  
mé-

méchans, c'est être bien neuf en matière de conduite. Les serpens, les scorpions, les bêtes féroces sont en grand nombre sur la terre. Tout dangereux que sont ces animaux, le *Tsao voë* \* les y souffre, comme s'il ne pouvoit pas les en bannir. Usez-en à-peu-près de même avec les méchans; empêchez qu'ils ne vous nuisent, mais du reste traitez-les bien. Peut-être que peu-à-peu ces bons traitemens leur ouvriront les yeux sur leurs propres vices. Au contraire, si vous ne pouvez un seul moment les souffrir, vous ne verrez que de mauvais effets de cette sévérité outrée.

Vous chargez un homme d'injures outrageantes: la perte de son argent lui seroit beaucoup moins sensible. Vous conservez contre un autre une haine irréconciliable; une médisance passagere seroit moins coupable. Cependant si vous aviez publié de ce dernier quelque chose fâcheuse & secrète; si vous ravissiez au premier son bien de force; quel jugement feroit-on de vous, & qu'en pourriez-vous penser vous-même?

*Manière de bien vivre avec tout le monde.*

COMME il n'est point d'homme sans défaut, il n'en est point aussi qui n'ait quelque bonne qualité. Le moyen de pouvoir bien vivre avec tout le monde, c'est de fermer les yeux sur les défauts d'autrui, & de regarder chacun par son bon endroit.

*Moyen de vivre content.*

UN homme en ce monde ne peut sans témérité se promettre de réussir à son gré en tout ce qu'il entreprend, encore moins de réussir au gré de tout le monde, & d'éviter absolument qu'on ne trouve à redire à sa conduite. Ce qu'il faut se proposer, c'est de n'avoir rien à se reprocher, & du reste être content, le succès fût-il médiocre.

*Vivacité blâmable.*

PLUS on se presse pour débrouïller une piece de fil, plus on la broüille. Il en est de-même à-peu-près dans les affaires. Trop de feu & d'empressement souvent y nuit; il faut de la modération & du sang froid.

*Sage défiance.*

AVOIR une droiture parfaite, sans artifice, & sans détour, c'est une chose très-louable: mais ne pouvoir s'imaginer qu'il y ait des hommes faits autrement, & se fier à quiconque sans précaution, c'est trop de crédulité. Un tel se donne pour incapable de tromper; examinez prudemment ce qui en est, sans compter trop sur sa parole; car eût-il tout l'artifice

\* *Tsao* signifie produire, faire, créer: *Voë* veut dire, être, chose, substance.

fice de certains Esprits malins qui résident quelquefois dans les montagnes, il tiendrait toujours le même langage.

*Point de vraie Vertu sans Modestie.*

LE désintéressement est une vertu directement opposée à ce qu'on appelle cupidité: c'est un mépris sincère des biens de la fortune. Si vous êtes véritablement désintéressé, contentez-vous de l'être: ne faites point parade d'un si beau nom, pour attirer sur vous les yeux des hommes; autrement ce n'est pas réellement mépriser l'argent & les autres biens; c'est seulement leur préférer l'estime des hommes. L'humilité est une vertu, qui fait qu'on aime à déférer en tout aux autres, Vous cherchez à passer pour humble, c'est dès-lors cesser de l'être; c'est prendre une voye détournée d'obliger, pour ainsi dire, tout le monde à avoir pour vous de la déférence.

*Choses légères auxquelles il est bon de ne pas faire attention.*

TOUT pere de famille est obligé de veiller à la conservation de ses biens: mais ce soin doit être modéré; & il faut sçavoir souffrir patiemment, ou dissimuler à propos lorsqu'on nous fait quelque injustice. Feu mon pere, dit *Tsu hou*, allant un jour se promener dans son parc, me mena avec lui. Rencontrant son jardinier: Je m'aperçois qu'on me vole, lui dit-il, quel remede peut-on y apporter? Monsieur, répondit le jardinier, je ne vois rien de meilleur à faire, que de compter d'avoir cela de moins, & de l'abandonner à ceux qui le volent. Cette réponse charma mon pere. Se tournant aussitôt vers moi: Mon fils, me dit-il, entendez-vous la leçon de ce jardinier; elle est admirable; tout homme qui a du bien, la doit suivre.

*Que c'est Sagesse de céder quelquefois de son droit.*

DANS les affaires de ce monde celui qui les veut traiter avec succès, doit commencer par se résoudre intérieurement à céder volontiers quelque chose de son droit, s'il le faut. Et quand la négociation est avancée, il ne faut pas tellement tenir à tout le reste, qu'on rompe tout, plutôt que de rien céder au-delà. Voilà le moyen de conclure une affaire avec succès & avec satisfaction. Ceux qui se piquant d'une fermeté outrée, mourroient plutôt que de se relâcher sur la moindre chose, s'en repentent presque toujours. Donner à propos plus que je ne dois, ou exiger moins qu'il ne m'est dû, c'est grandeur d'ame; s'il y a de la honte, elle est pour celui qui reçoit plus qu'il ne lui est dû, ou qui me doit plus qu'il ne me donne.

*Caractère d'esprit intraitable.*MORALE  
DES  
CHINOIS.

ON n'est point embarrassé comment traiter un honnête homme; l'embaras est, comment traiter certaines ames basses. Cet embaras croît bien davantage quand ces sortes de gens ont de l'habileté, du sçavoir faire, ou quelqu'autre talent semblable. Et c'est bien pis, quand il se trouve qu'on leur a quelque obligation; on ne sçait alors comment s'y prendre.

*Peinture du Monde & de la Vie humaine.*

UN jour vivement frappé d'un éclair, & dans la frayeur que me causa un coup de tonnerre; hélas! m'écriai-je en soupirant, qu'est-ce que cette fragile vie? Il y a quarante ans que je suis au monde; en repassant sur tout ce tems, je n'y trouve que vuide & que néant. Il me semble que c'est un songe, pendant lequel je me suis trouvé en mille états différens; & j'ai eu dix-mille idées, qui se font toutes évanouies comme une fumée légère.

Je ne vois de grand & de réél en ce monde qu'une vaste mer & un grand fleuve. C'est la mer de nos douleurs & de nos miseres: mer infiniment étendue, & dont on ne voit point les rivages, C'est le fleuve de nos desirs: fleuve dont on ne peut trouver le fond. L'homme y est comme une méchante barque, qui battuë des flots, fait eau de toutes parts.

Pour changer de métaphore, ce monde est un feu d'une nature singuliere: fût-on de fer ou de bronze, on ne peut résister longtems à un feu de cette nature; il faut succomber & mourir. Pourquoi donc ne pas se préparer à la mort? Pourquoi s'occuper du soin d'acquérir des Terres, de bâtir des Palais, de se pousser dans les Charges, ou de se faire un grand nom? Vivre longtems ou vivre peu, dans la pauvreté ou dans l'opulence, dans l'honneur ou dans le mépris, sont toutes choses qui dépendent non de nous, mais du Ciel. Tournez donc désormais de quel côté vous voudrez: mais de quelque côté que vous tourniez, ne pensez qu'à acquérir l'immortalité (a).

*Réflexions morales.*

DE simple & d'ignorant devenir sçavant & éclairé, c'est une chose, à mon avis, assez aisée, disoit un jour *Te che lin*: mais par la voye de l'étude & de la science revenir à la modestie d'un homme ignorant & simple; c'est ce qui est très-difficile.

Les biens & les plaisirs du monde nous troublent le cœur & le corps.  
Même

(a) Le Chinois dit *Tfo ko fei sien*, à devenir un immortel qui s'envole. Il y a, dit-on, des gens à la Chine qui cherchent l'immortalité du corps par la Médecine ou la Magie. Est-ce de cette immortalité qu'on parle ici? Chacun en jugera ce qu'il lui plaira. L'on se contente de traduire.

Même en les goûtant nous sentons comme un regret de nous y laisser entraîner : aussi nous lassent-ils, quand ils durent, jusqu'à nous causer du dégoût. Un homme, qui depuis longtems est dans les Charges, soupire après la retraite. Celui qui a bien bû, veut dormir. Il n'y a que l'étude de la vraie sagesse, qu'on aime d'autant plus qu'on y fait plus de progrès.

Vous êtes dans le repos & dans la retraite, n'en veillez pas moins sur vous-même, & ne dites point mal-à-propos : qu'ai-je à craindre ? Cette sécurité même est dangereuse.

Les mets les plus agréables ne sont pas toujours les plus salutaires ; & l'on goûte rarement de grands plaisirs, qui ne soient bientôt suivis de quelque amertume.

Sçavoir se guérir d'une maladie, c'est quelque chose ; mais sçavoir s'en préserver, c'est encore mieux.

*Eloge de la Frugalité.*

CEUX de nos Empereurs qui ont vécu le plus longtems, sont \* *Han vou ti*, qui a vécu soixante & dix ans, *Leang vou ti*, & *Song kao t'fong*, qui en ont vécu plus de quatre-vingt. Aussi *Han vou ti* avoit pour maxime, qu'une grande tempérance étoit la plus excellente médecine. *Leang vou ti* disoit de soi-même, qu'il avoit couché pendant trente ans dans un appartement séparé de celui des femmes. Pour *Song kao t'fong*, outre qu'il étoit né avec une complexion robuste, il fût toujours très-modéré dans l'usage des plaisirs, & maître de ses passions.

*Sur le même sujet.*

LI KENG TA, quoique capable des plus grands emplois, n'y voulut point entrer. Il se retira sur le mont *Ki tcheou*, pour étudier la doctrine des Philosophes *Lao* & *Tchouang*. Bien des années après sa retraite, *Ouang cheou tching*, *Liu tchong*, & quelques autres l'allerent voir, & lui demander le secret de conserver la vie & la santé. Qu'est-ce que nôtre corps, répondit-il, si non du sang & des esprits ? Cette prétendue pierre merveilleuse, dont on parle, ne sçauroit être au bout du compte qu'une composition de plantes, de pierres, & de métaux. Comment croire que cette composition puisse maintenir ou remettre toujours le sang & les esprits dans la vigueur & dans l'ordre ? Vivre toujours frugalement, hors du tracass, dans le repos, & surtout dans un grand dégagement de cœur & d'esprit. Voilà la grande médecine, & cette merveilleuse pierre, dont les vertus sont si rares.

*Que c'est dans soi-même qu'on trouve son repos & son bonheur.*

CERTAINES gens se plaignent, dit le Philosophe *Mé*, de ne pouvoir trou-

\* *Han*, *Leang*, *Song*, trois noms de Dynastie.

trouver un lieu de répos. Ils ont tort, ils n'en manquent pas: Mais de quoi ils devraient gémir, c'est d'avoir un cœur si ennemi du répos qu'il cherche.

D'autres se plaignent de n'avoir pas assez de bien. Ils devraient plutôt se plaindre à leur propre cœur, de ce qu'il n'est pas content des choses qui suffisent.

Que faut-il à l'homme, par exemple, en matière d'habits? De quoi se couvrir avec bienfaisance, & se défendre des injures de l'air. Cependant tel qui porte une fourrure de plus de mille écus, n'en est pas encore content. Il ne fait pas réflexion que la caille, à bien moins de fraix, est tout aussi chaudement que lui.

Que faut-il à l'homme en fait de nourriture? Quelques alimens convenables en quantité suffisante suivant la capacité de l'estomac. Cependant tel à qui l'on sert tous les jours quantité de mets exquis dans des vases de grand prix, n'est pas content: il ne s'en prendroit qu'à lui-même, s'il vouloit faire attention, que tel autre qui mange sur une natte, & boit dans une moitié de calebasse, après un repas modique, est plus content que lui.

Que faut-il à l'homme pour se loger? De quoi se mettre à couvert des vents, des pluyes, & des autres incommoditez de chaque saison. Cependant tel dans une maison vaste, superbement exhaussée, & dont il a fait à grands fraix lambrisser toutes les murailles, ne se trouve pas encore bien logé. Il sçauroit à qui s'en prendre, s'il vouloit voir qu'en son voisinage, tel autre est content d'une maison si pauvre & si simple, que la porte en est suspendue sur deux bouts de corde qui lui tiennent lieu de gonds.

Non, ce n'est qu'à soi-même, que l'homme doit s'en prendre, s'il n'est pas content; c'est qu'il occupe follement son esprit de mille vaines pensées, & abandonne encore plus lâchement son cœur à tous ses mouvemens. Il cherche dans l'espace d'une vie aussi courte qu'est la sienne, à satisfaire des desirs infatiables. Le moyen qu'il soit content! Un mois passé; un autre vient; l'année finit, puis recommence. Cet homme persévère dans un si funeste aveuglement. Qu'y a-t-il de plus déplorable!

Se tirer le sang des veines pour en teindre son habit, ce seroit, dit *Ouang tching yu*, un insigne trait de folie. En est-ce un moindre, ajoûte-t-il, d'étouffer la raison & l'équité naturelle que l'on a reçûe du Ciel, pour réussir dans quelque affaire? Non sans doute: d'autant plus qu'il arrive pour l'ordinaire, qu'on n'obtient point par cette voye ce qu'on prétendoit, que souvent le succès est funeste ou imaginaire, & que la perte est toujours réelle. Que s'il y a en effet quelques occasions, où l'on ne puisse obtenir ce qu'on prétend que par cette voye; ne vaut-il pas mieux souffrir toute autre perte, que de sacrifier à ses passions les lumieres de sa raison?

Quel est le pays ou le lieu que l'on ne puisse pas trouver agréable, si l'on veut? Un petit parterre de fleurs peut me tenir lieu de la fameuse Vallée d'or (a); un petit ruisseau est pour moi la Fontaine des jeunes Pêcheurs.

(a) On ne sçait ce que c'est que cette Vallée d'or, & cette Fontaine des jeunes Pêcheurs.

chers. Le gazouillement des oiseaux me vaut tous les instrumens de Musique ; & je préfère le coloris de certains nuages aux plus belles peintures du monde.

*Fragilité de la Vie.*

TSIN HOANG TI se flattoit d'un règne de dix-mille ans. *Sin mang* poussant plus loin ses espérances, fit faire son Calendrier pour trente-six-mille. *Ming ti* de la Dynastie *Song* se promit seulement trois-cens ans de règne. Je ne mets cependant point de différence entre ces trois Princes. Ils étoient également insensés. Un jour, ensuite un autre jour, disoit le premier Empereur des *Han* ; comment compter sur un grand nombre d'années ? Je n'oserois m'en promettre dix. C'est parler en sage Prince.

*Que la Vertu doit être éprouvée.*

LES montagnes & les plaines, quelque bon qu'en soit le terroir, ne portent point la belle fleur nommée *Lien*. Elle croît au contraire facilement dans des endroits bas & peu cultivez. Il en est ainsi de la Vertu. C'est dans les épreuves, qu'elle fleurit.

La vie de l'homme est un voyage. Il faut faire ce chemin tel qu'il puisse être. Il est rare qu'on le trouve égal ; si d'abord il est dangereux, étroit, & difficile, il y a lieu d'espérer que sur la fin il sera spacieux, sûr, & uni.

*Bonheur d'une fortune médiocre.*

IL en est à-peu-près de la vie des hommes, comme des fleurs d'un parterre. Communément les fleurs les plus belles sont aussi les plus délicates ; & certaines qui s'ouvrent avant les autres, tombent & se fanent bien plutôt. Aussi les personnes intelligentes & qui ont une vraie prudence, préfèrent une condition honnête & médiocre, au brillant éclat de certains emplois.

*Sur le même sujet.*

PARTI les Poësies de *Tou tchao lin*, il y a une Chançon qui dit : Grands du monde, ne vous moquez point de ce pauvre paysan, qui n'a pour mettre son vin, que des vases grossiers de simple terre, & qui se verse lui-même à boire ; pendant que vous bûvez dans des vases d'or & d'argent, & que vous êtes servi par des valets en grand nombre. Après avoir bien bû chacun à votre manière, si vous vous trouvez tous deux yvres, vous vous endormirez sans façon auprès de lui sous un arbre. Le Poëte donne à entendre que c'est la même chose de boire, dans des vases simples & de peu de prix, ou dans des coupes d'or & d'argent. Nous pouvons ajouter, suivant cette pensée, que dormir dans un lit de bois commun & sur des nattes, ou bien dans un lit de bois précieux, & sur un chevet de brode-

broderie enrichi de diamans de prix ; c'est toujours dormir. Avoir une porte vernissée (a) en rouge & des paravents de couleur jaune (b), ou bien une porte simple, & des paravents de nattes ferrées ; c'est à-peu-près la même chose. Pauvre, riche, noble, roturier, l'élevation ou la bassesse, l'éclat ou l'obscurité ; tout cela est assez indifférent, & se peut regarder du même œil.

*Sur le dénuement que cause la Mort.*

EUSSEZ-VOUS dix-mille arpens de terres, quand la mort arrive, ils cessent aussitôt d'être en votre disposition. Eussiez-vous nombre de fils & de petits-fils, aucun d'entr'eux ne peut mourir en votre place. Ils peuvent bien dresser devant votre tablette grande abondance de plats bien garnis ; mais vous n'en sçauriez venir goûter : & votre maison regorgeât-elle d'argent, & d'autres richesses, vous ne pouvez en rien emporter.

*Folie de l'Avarice.*

CERTAIN Bonze riche & avare avoit fait amas de plusieurs bijoux ; qu'il gardoit avec grand soin. Un autre Bonze plus ancien le pria de les lui montrer. Après les avoir vûs quelque tems : Je vous remercie de vos bijoux, dit-il à celui qui les lui montrait. Pourquoi me remercier de mes bijoux, réprit l'autre, je ne vous les donne pas ? J'ai eu le plaisir de les voir, dit l'ancien Bonze ; c'est aussi tout le profit que vous en tirez, & vous n'avez par-dessus moi que la peine & le soin de les garder : cette différence est peu de chose, & je ne vous l'envie point.

*Incertitude de la Mort.*

UN jour certain Bonze inférieur vint apporter à ce même ancien Bonze dont j'ai parlé, un repas tout préparé, & le pria de vouloir bien venir le lendemain en prendre un autre à sa Bonzerie. L'ancien Bonze reçût le repas qu'on lui avoit apporté : pour l'invitation, il ne l'admit point. L'autre pressant & représentant que c'étoit une chose ordinaire, même entre les Bonzes, de s'inviter les uns les autres. Fort bien, réprit le Maître-Bonze ; mais c'est pour demain que vous m'invitez. Que sçais-je s'il y aura un demain pour moi ?

Dans certain quartier de la lune, quand cet astre se couchant, le ciel rentre dans les ténèbres ; il est prêt de recevoir une bien plus vive lumière par le lever du soleil. Cette mort est comme un passage à la vie. Il en est à-peu-près ainsi de l'homme vertueux & vraiment sage. Ses lumieres n'en sont que plus vives & plus éclatantes après une obscurité passa-

(a) Distinction des *Colao*, ou Ministres d'Etat.

(b) C'est la couleur de l'Empereur & de ses gens.

passagere. Au contraire il y a certaines lampes, qui luisent avec plus d'éclat, au moment qu'elles vont s'éteindre. C'est une vie qui mène à la mort. Il en est à-peu-près ainsi du commun des hommes, qu'une lueur passagere conduit enfin à l'aveuglement. Cette doctrine est renfermée dans l'ancien Livre Canonique, qui expose une vicissitude continuelle de générations & de conversions. Ainsi dans les tems de paix & de prospérité, penser prudemment aux tems de troubles & de disgrâces; c'est, à mon avis, sçavoir étudier ce livre, & profiter de ce qu'il contient. Demeurer modeste & humble dans la plus éminente dignité, & ne se permettre pas le moindre excès dans la plus grande abondance; c'est, à mon sens, avoir pénétré ce fameux livre, & en exprimer la doctrine en sa personne.

*Instructions appuyées d'exemples.*

QUAND d'une condition basse, on parvient à un haut degré de fortune, il ne faut ni oublier les bienfaits qu'on a reçus, ni se souvenir des injures.

*Su ma ouen* étant Ministre, & en crédit, procura un emploi considérable à *Leou yuen tching*. Celui-ci étant allé voir son bienfaiteur, pour lui témoigner sa reconnoissance : Sçavez-vous, lui demanda *Su ma ouen*, ce qui m'a principalement porté à m'employer ainsi pour vous. Monsieur, répondit *Leou yuen tching*, c'est apparemment nôtre ancienne connoissance; je n'en vois pas d'autre raison. Ce n'est point cela, dit *Su ma ouen*; c'est qu'ayant reçu de vous de fréquentes lettres, tout le tems que j'ai passé chez moi sans emploi; je n'en ai pas reçu une seule depuis que je suis entré dans les Charges. Voilà ce qui m'a porté principalement à vous produire & à vous avancer.

Parmi les instructions que *Li ouen tsié* avoit fait graver dans la salle où il recevoit & traitoit ses amis, on lit ce qui suit: Bonheur, malheur, perte, profit, sont choses où l'on ne voit goutte en ce monde, par la raison que l'avenir est à nôtre égard une nuit obscure.

Le Philosophe *Lié* rapporte à ce propos l'exemple de certain *Sai*, qui pour avoir perdu son cheval, fit une grosse fortune, & le Philosophe *Tchouang*, sur le même sujet: Rappelez-vous, dit-il, l'histoire de *Li ki* \*. D'abord elle fondit en pleurs, & se lamenta, se voyant livrée aux *Tsin*. Bientôt elle essuya ses pleurs, & retracta ses lamentations, se voyant par là devenuë Reine. Qui pénétrera bien ceci, dans quelque état qu'il se trouve, ne s'abandonnera jamais ni à la joye ni à la tristesse.

*Mépris des biens de la fortune.*

SI le riche a quelque avantage sur le pauvre, il consiste en bien peu de chose. Dans ce qui est de quelque importance, la condition de l'un & de l'autre est assez égale. Par exemple, s'il y a quelque chose de fâcheux dans

\* Nom d'une femme.

dans ce monde, c'est de vieillir, de tomber malade, de mourir; à tout cela que font les richesses? Bien loin qu'elles soient un remède efficace contre la vieillesse, la maladie, ou la mort, elles ne font assez souvent que les hâter de venir.

*Sur le même sujet.*

CEUX qui sur le retour de l'âge, se trouvent dans l'opulence & dans l'honneur, ont auparavant passé par les travaux & les épreuves, & l'on ne voit presque personne, qui s'étant trouvé dans l'abondance & dans l'honneur dès sa jeunesse, vieillisse sans revers & sans disgrâce. Tel ayant obtenu les Degrés fort jeune, est d'abord entré par cette voye dans les Charges. Bientôt il a eu quelque affaire fâcheuse, ou bien il s'est trouvé pauvre, chargé d'une grosse famille, & manquant peut-être du nécessaire. Il est vrai que certains, profitant du mérite & des travaux de leurs peres, se trouvent avancez de fort bonne heure, & possèdent en même tems de grandes richesses; mais il est rare après tout que leur postérité soit nombreuse; ils vivent ordinairement très-peu. C'est ainsi que le *Tsao voë tché* (a) dans sa conduite ordinaire nous élève & nous abaisse alternativement. Il n'y a point d'exemple d'une prospérité constante & longue; au lieu qu'on trouvera cent exemples du contraire. Cependant encore aujourd'hui, que d'empressements, que de soins, que de projets, pour tâcher de parvenir aux honneurs & à l'opulence, par une autre voye que par le travail & la souffrance! Il n'est pas jusqu'aux derniers momens de la vie, qu'on n'employe à rêver par quel artifice on pourroit pousser ou enrichir ses enfans. C'est le comble de l'aveuglement.

*Sur le même sujet.*

CE qu'il faut à l'homme pour se nourrir & se vêtir pendant la vie, se réduit à peu de chose. Tout ce qu'il amasse au delà, c'est pour autrui. Tel qui a une grande Charge, des femmes du second ordre, & des esclaves en quantité, s'en lasse enfin; & dans ce moment il comprend qu'il faudra bientôt que sa Charge passe à un autre. Que dis-je sa Charge? Au vivre & au vêtement près, tout ce qu'il a amassé de plus, c'est pour autrui: & cependant s'il l'a injustement acquis, c'est lui qui en portera la peine. Les livres de *Foë* disent: Vos œuvres seules vous suivront; vous n'emporterez rien du reste. Que cette parole est belle!

*Com-*

(a) Celui qui a fait, ou celui qui fait les choses. *Tsao voë* peut signifier faire les choses, produire les choses. Il peut aussi signifier celui qui produit les choses. C'est selon l'endroit & la suite. Mais quand il y a cette troisième lettre *tché*, c'est toujours celui qui produit les choses.

*Comparaison d'un Pauvre & d'un Riche pendant la Vie & à la Mort.*

TCHAO TING CHE' dit: J'ai toujours donné volontiers l'aumône aux pauvres, & j'ai souvent pris plaisir à les voir & à les entendre. Lorsqu'un moment avant que de demander l'aumône, ils crient pour émouvoir la compassion; au milieu de ces cris, quoique lamentables, je leur vois communément un regard ferme & un visage de gens, maîtres d'eux-mêmes, & qui se possèdent. S'il arrive qu'un domestique les rebute, ils passent, mais d'un pas ferme, qui n'a rien de timide ni de bas. Cela m'a fait souvent dire, ce que je ne puis répéter sans gémir; que ces gueux sont peut-être, après tout, les gens du monde, qui conservent le moins mal, certain air de constance & de noble fierté, dont l'Antiquité faisoit tant d'estime. Ce gueux sans fuite & sans embarras, ne pense uniquement qu'à sa vie: encore n'y tient-il que médiocrement. Voyez de quel air il demande & reçoit dans cette vûë un peu de ris froid, ou quelques restes de bouillon; sans rougir ni s'embarrasser de son indigence, il a le visage ferein & la contenance assurée. Sa maison est le monde entier. Pour ce qui est du froid & du chaud, & des autres changemens des saisons; il les regarde comme autant de voyageurs qu'il rencontre sur son chemin, & qui faisant une route contraire à celle qu'il tient, s'éloignent à chaque moment.

Que les gens riches sont différens! Considérez cet homme qui a de si gros revenus: voyez comme il se gêne en public & pendant le jour: mais examinez-le dans son domestique, où l'inquiétude & la crainte l'obligent de se retirer au plus tard à nuit close. Entendez-le gémir, soupirer, faire des vœux. Voyez comme il baïsse la tête & haïsse les épaules. On lit sur son visage les craintes, les inquiétudes, & les chagrins de son esprit. A votre avis, lequel des deux, ou du pauvre ou de ce riche a le plus de cet air de constance & de noble fierté, dont j'ai parlé?

Ce fera bien pis, quand ce riche & puissant Ministre cité par *Ten ouang\**, & dépoüillé dans un moment de tout ce qu'il a, sera obligé de partir avec ce gueux, les mains vuides comme lui, pour aller paroître devant ce Juge. Le gueux alors partira gayement sans remords & sans regret, ne perdant rien par la mort. Ce riche, au contraire, ne pourra retenir ses larmes. La mort fera pour lui pleine d'horreurs, tant par la crainte du jugement qu'il doit subir, que par le regret de perdre ce qu'il est obligé d'abandonner. Car il n'emportera rien de plus que le gueux, avec qui nous le mettons en parallèle. Il avoit une femme bien faite & qu'il aimoit fort: il faut qu'il la quite, sans pouvoir emporter seulement un de ses cheveux; & peut-être avec le chagrin d'apercevoir, que cette femme pense plutôt à prendre un nouveau mari, qu'à regretter celui qu'elle perd. Il avoit une maison bien bâtie: il faut la laisser, sans en pouvoir emporter la moindre tuile, & peut-être avec le chagrin de voir qu'un fils

liber-

\* Le Pluton ou le Minos des Bonzes.

libertin la va bientôt vendre pour fournir à ses débauches. Enfin, si parmi ceux qui le verront dépouillé de tout par la mort, il y en a qui viennent lui offrir quelques monnoyes de papier; il y en aura encore plus qui penseront à se venger sur ses enfans, de ce qu'ils auront eu à souffrir de sa fierté ou de ses injustices.

Faisant réflexion sur ce que je viens de rapporter d'après *Tchao ting ché*, & pensant aux moyens de bien mourir; je demande avec étonnement: Pourquoi ne les prend-on pas d'où il faudroit? Pourquoi recourir à ce qu'en disent de fausses Sectes? Nos Philosophes *Kong* & *Mong* ont dit sur cela tout ce qu'il faut. Personne n'y fait attention.

*Vains projets d'un Empereur.*

**T**SIN possédoit en même-tems six Royaumes. Ne pouvoit-on pas dire; voilà un homme riche, puissant, heureux? Il se mit en tête de bâtir un vaste Palais. Il fatigua pour cela tous ses voisins: il lui en coûta à lui-même beaucoup de soins. Enfin il vint à bout de son entreprise. Il commençoit à s'en applaudir, & se flattoit que sa postérité jouïroit éternellement dans ce Palais, du fruit de ses peines. Il meurt; & son corps à peine froid est aussitôt mis dehors. Un autre qui ne lui étoit rien, devient maître de ce Palais & de tout l'Empire. S'il y a, comme l'on dit, des Esprits folets sur le mont *Li* où ce Prince est inhumé, ils n'auront pu se tenir de rire, de voir où ont abouti dans un moment, tant de soins, tant de projets, & tant d'espérances.

*Vie que menoit l'Empereur Yng tsong, racontée par lui-même.*

**L'**EMPEREUR *Yng tsong* s'entretenant un jour avec *Li bien*: Voici, lui disoit-il, la vie que je mene. Je commence la journée par donner audience aux Grands de ma Cour & à mes Ministres. Après avoir reçu leurs hommages, je vais rendre les miens à ma mere. Ensuite je pense aux affaires de mon Etat; & quand j'ai expédié ce qui se présente, je prens mon repas, sans m'embarasser trop de l'heure, & sans faire beaucoup de choix entre les mets qu'on me sert. J'en use à-peu-près de même pour les habits: je ne suis point curieux d'en porter de beaux & de riches: les plus simples me sont bons: & quand j'en ai porté de toile, je n'ai pas vu que pour cela on m'ait moins reconnu pour Empereur.

*Contre le Luxe.*

**AUJOURD'HUI** quiconque est fils d'un homme riche & dans les Charges, veut aussitôt faire belle figure & grosse dépense. C'est un abus. Si ces jeunes gens sçavoient se modérer, aller vêtus de simple toile, vivre de pois ou d'autres légumes, s'appliquer uniquement à l'étude, & pour faire plus de progresz, s'associer quelque étudiant pauvre, mais de bon esprit, ils gageroient à cela doublement. Car outre qu'ils épargneroient

MORALE  
DES  
CHINOIS.

bien de folles dépenses, ils se poufferoient & plus sûrement & plus vite. Je voudrois encore qu'étant ainsi réglés, ils s'appliquassent de même à régler leurs femmes; que bien loin d'entretenir leur luxe, en leur fournissant de quoi acheter des perles & d'autres bijoux superflus, ils ne leur permissent pas même d'avoir des lits ou des habits brodez, & qu'ils tâchassent de les engager à travailler dans leur ménage, comme font les femmes du commun. Bien loin que cette modestie fût honteuse au mari ou à la femme, elle leur feroit dans la suite un véritable honneur.

Au contraire, ceux qui ne savent pas se contenter du nécessaire, & qui lâchant la bride à leurs appetits, donnent dans le luxe & la bonne chere, franchissent bientôt les bornes que la raison, la bienséance, & les loix prescrivent; & en s'abrutissant l'esprit, se ruinent en même tems le corps. Ils deviennent par cette voye un objet de risée à leurs voisins & à leurs propres esclaves. Mais à plus forte raison, qu'est-ce que pensera de ces gens-là la sublime Intelligence du ciel & de la terre? Qu'est-ce que pensera l'inflexible droiture des Esprits; que penseront leurs propres parens, leurs propres peres? Mépris, averfion, c'est à quoi ils doivent s'attendre. Aussi voit-on assez souvent fondre sur eux des malheurs extraordinaires.

*Sur le même sujet.*

UN jour l'Empereur *Tong lo* \* venant de donner audience, & passant par une porte, la manche de sa veste se gâta. Il quite aussitôt cette veste, la fait nettoyer, & la reprend, n'en ayant pas d'autre à changer. Son Valet de chambre ayant pris de là occasion de louer son Maître: Je pourrois assurément, réprit le Prince, si je voulois, avoir quantité d'habits, & en changer dix fois le jour; je suis assez riche pour cela. Mais j'ai continuellement dans l'esprit cette maxime; qu'il ne faut point abuser de ses biens, ni les dépenser inutilement. C'est pourquoi je n'ai point d'habits superflus. L'Empereur mon pere, vit un jour l'Impératrice ma mere raccommoder elle-même un vieil habit. Aussitôt il lui en témoigna sa joye: Une femme, lui dit-il, dans l'abondance de toutes choses, élevée au plus haut degré d'honneur, enfin une Impératrice être ainsi laborieuse; rien n'est plus beau! Voilà un bel exemple pour nos descendans. C'est sur cette instruction de feu mon pere, que je règle ma conduite à cet égard.

*AVIS aux Peres de famille.*

DANS un petit traité du travail & de l'économie, on lit ce qui suit: Tout homme naît avec une certaine inclination pour les honneurs & les richesses. Cependant, bien loin que tous les hommes deviennent riches, il y en a un assez grand nombre qui sont pauvres jusqu'à manquer du nécessaire. Aussi n'est-il pas fort aisé de faire une maison riche. Autant que  
cela

\* Un des derniers de la Dynastie *Ming*, qui a précédé les Tartares.

cela est difficile, autant est-il facile de la ruiner. Cela est très-vrai. Mais après tout il est vrai aussi, que la pauvreté & l'indigence qui réduisent certaines gens à de fâcheuses, & souvent à d'honteuses extrémités, sont ordinairement le fruit d'une paresse criminelle. Quiconque aime tant soit peu le travail & l'épargne, peut se passer aisément d'autrui. Bannissez d'une famille ce luxe introduit par la coutume, & qui n'en est pas plus loisible. Que les hommes s'appliquent à labourer & à ensemencer les terres; on n'y manquera pas de grains pour vivre. Que les femmes de leur côté s'appliquent à filer & à de semblables ouvrages; on y aura de quoi se vêtir.

Voilà à quoi il faut veiller, Peres de famille; mais veillez-y de bonne heure. Ne dites point; mes enfans sont encore jeunes: il faut attendre qu'ils deviennent grands. Le tems passe avec une rapidité incroyable. Bientôt il faudra marier ce fils, puis cette fille: le pere & la mere deviendront vieux & infirmes: des dépenses plus pressantes se succéderont de près les unes aux autres. Le moyen alors d'y fournir, si l'on n'y a pourvû de bonne heure. Pensez-y donc sérieusement; point de paresse.

*Luxe puni dans un Empereur.*

Sous le règne de *Hiuen tsong*, la coutume s'étoit établie que tous les Grands offroient des repas au Prince. On lui en envoyoit même de loin par terre & par eau. Il y avoit un Grand-Officier chargé particulièrement de ce qui regardoit ces sortes de présens, & l'on avoit réglé jusqu'où devoit monter la dépense de ces repas. Chaque plat revenoit à une si grosse somme, que le bien de dix familles d'une médiocre condition y eût à peine pû suffire. *Ven ti*, un des Empereurs de la Dynastie *Han*, voulut autrefois faire une terrasse. Dans le devis qui lui fût fait de la dépense que demandoit cet ouvrage, il trouva qu'elle monteroit aussi haut que le bien de dix familles. Aussitôt il se désista, ne voulant pas faire tant de dépense pour un ouvrage peu nécessaire. Que dire, hélas! de *Hiuen tsong*, pour qui l'on dépensoit autant dans un seul plat? Aussi perdit-il bientôt l'Empire. Il fût obligé de s'enfuir; & dans sa fuite arrivant à *Kien biang* après midi sans avoir rien pris de ce jour-là, il se trouva fort heureux d'y trouver quelques petits pains assez méchants, que *Yang koué tchong* acheta pour les lui présenter. Le peuple du lieu donna pour ceux qui étoient à la suite du Prince, du ris grossier mêlé de pois & de bled. Chacun se jetta dessus, & les petits-fils de *Hiuen tsong*, avec encore plus d'avidité que les autres, le prenoient à pleines mains. Cette troupe fugitive & affamée ayant bientôt consumé ce peu de ris, ils commencèrent à se regarder en pleurant: Hélas! disoient-ils, les larmes aux yeux, où sont ces repas qu'on nous présentoit à si grands fraix il n'y a qu'un jour?

Si le luxe & les folles dépenses sont ainsi punis dans les Empereurs; à plus forte raison le seront-ils dans les hommes du commun.

*Maxime.*

*Maxime.*

Vous voulez avant que d'être vieux, jouir des douceurs (a) de la vieillesse ; vous aurez peine à devenir vieux. Vous vivez en grand Seigneur, avant que de l'être ; vous ne le deviendrez jamais.

*Réflexions sur le Luxe & l'Indolence.*

FEU mon pere, dit *Nan*, porta dix ans un même habit, le faisant toujours raccommoder, tandis qu'il fût possible de le faire. Quoiqu'avancé dans les Charges, il se verfoit lui-même à boire, & en verfoit aux hôtes qui lui venoient. Que nos Lettrez d'aujourd'hui font différens ! Ceux même qui de la plus basse naissance sont parvenus aux honneurs, ne font pas plutôt entrez dans les Charges, qu'ils font un étrange abus des biens du Ciel. Rien de plus brillant que leurs habits, même dans leur domestique & aux jours les plus ordinaires ; à plus forte raison, quand il faut paroître en cérémonie, rien d'assez riche. Ce luxe enfin va si loin, qu'il y a du raffinement jusques dans leurs peignes (b) & leurs chaufsons. Ils se font servir dans les moindres choses par des esclaves ; encore les veulent-ils jeunes & bien tournez. Enfin l'on diroit qu'ils ignorent de quel usage font les mains ; car ils ne s'en servent point. Vivre ainsi dans le luxe, & dans l'indolence ; est-ce le moyen de s'avancer & de se faire un grand nom ? Il s'en faut bien. C'est le moyen d'abrèger même sa vie.

*Loüable épargne.*

QUE le mot *Kien* est un beau mot ! Qu'il renferme d'avantages ! En épargnant à propos, on se peut aisément passer d'autrui ; on affoiblit la cupidité ; ce sont déjà de grands pas vers la vertu. L'amour de l'épargne, s'il est bien réglé, fait mener une vie frugale, & à proportion qu'on diminue les besoins du corps, on est plus en état de nourrir l'esprit. Plus on sçait se contenter de peu, plus il est facile de vivre dans ce désintéressement, qu'on estime tant, & qui est si rare. Enfin, plus on se retranche au commencement, plus on réserve pour la suite, & bientôt l'on se trouve dans l'abondance.

*Sur le Luxe & l'abus qu'on fait des Richesses.*

CHAQUE jour dans l'Empire le nombre des bouches augmente. Par exemple, dans ma famille, dit *Tchin*, depuis un peu moins de trois-cens ans,

(a) C'est-à-dire, boire, manger, se reposer sans s'embarasser de rien ; les enfans étant chargez de procurer à leurs parens vieux toutes les douceurs possibles.

(b) Sous les Tartares les hommes ont la tête presque entièrement rasée. Cela n'étoit pas sous la Dynastie précédente : ils se coëffoient en cheveux.

ans, pour un homme qui en restoit seul alors, j'en compte bien aujourd'hui mille, en y comprenant les femmes. Cependant la terre ne s'agrandit pas, & ne produit pas plus qu'auparavant. Le moyen que les biens fussent, & qu'il n'y ait pas bien des gens pauvres, surtout l'abus de ces biens ne faisant qu'augmenter de siècle en siècle! Autrefois on se contentoit de maisons fort simples: aujourd'hui on y veut de la sculpture & beaucoup d'autres ornemens. Autrefois on se contentoit d'habits communs & modestes; aujourd'hui on en veut de beaux & de riches. Autrefois dans un repas qu'on donnoit, le nombre des plats ne passoit pas le nombre de six: aujourd'hui on les multiplie à l'infini. Le bien qu'un homme possédoit autrefois seul, se trouve aujourd'hui partagé entre mille; cependant chacun de ces mille voudroit le porter plus haut que n'a jamais fait cet homme seul. Le moyen de fournir à ces dépenses, les Esprits s'en mélassent-ils! Aussi voit-on chaque jour tant de gens tomber dans une extrême pauvreté, & le nombre des voleurs devenir plus grand.

*Sur le même sujet.*

LE luxe est ce qui allume & nourit la cupidité. Donnez-moi un homme qui content d'un petit enclos de roseaux & d'une maison de paille, s'y occupe à lire les livres de nos Sages, ou à s'entretenir de la vertu, dont tous les divertissemens se bornent à prendre de tems en tems le frais au clair de la lune, & dont tout le soin est de conserver dans son cœur l'amour du prochain & l'innocence. Pour tout cela peu de bien suffit, qu'a-t-il besoin d'être riche? Aussi cet homme peu sensible à tout ce que le monde goûte, ne donne-t-il pas la moindre prise à ce qu'on appelle cupidité.

*Sur le même sujet.*

QUE la nourriture de l'homme coûte! On laboure, on sème, on plante, on arrose: le grain étant mûr, il faut le couper, le recueillir, & le battre. Il faut ensuite ou le piler ou le moudre, le laver, & enfin le cuire. Que de travail pour un repas! Si ce repas se mettoit d'un côté dans la balance, & qu'on pût ramasser, pour lui opposer de l'autre, ce qu'il a coûté de sueurs; qui l'emporteroit des deux?

*Exemple d'un Mandarin ennemi du Luxe.*

HAI CHOUY ayant été fait *Yong tsai* \*, chacun le vint féliciter avec des présens. Non seulement il refusa tout ce qui étoit de prix, comme foyeries & choses semblables; mais il témoigna même désapprouver ceux qui se servirent du plus beau papier pour leurs billets de visite. Il trouvoit en cela du luxe, dont il étoit fort ennemi. Un honnête

Let-

\* Ancien nom d'une Charge très-considérable.

Lettré nommé *Tseou*, vint aussi féliciter le nouveau *Tong tsai*. Mais tout son présent fût trente deniers de cuivre, qu'il tira de sa manche pour les lui offrir. Cela est bien, dit *Hai*; ce présent m'est très-agréable. Il le reçût, & au bout de quelques jours, il répondit à la civilité de *Tseou*; en l'invitant à manger. Le repas consista en quatre assiettes, un plat de petits pains fort communs; & à chacun quelques coups de vin.

*Autre Exemple.*

LI OUVEN TCHIN fût toujours ennemi du faste, même étant Ministre d'Etat. Sa modestie étoit si grande, qu'entre son train & celui des Lettres du commun, il n'y avoit point de différence. Un jour, quelque Officier qui ne le connoissoit pas, le rencontrant en son chemin, le brusqua mal à propos, & lui fit insulte. Depuis ce tems-là, *Li* avoit soin de se cacher, dès qu'il appercevoit cet homme au Palais: Si cet Officier, disoit-il, venoit à me reconnoître, il auroit de la confusion. Epargnons-lui cette peine.

*Patience & Modération à souffrir les injures.*

OUANG LAN PIEN & *Sie vou pien* ayant procès ensemble, celui-ci, homme violent, alla trouver sa partie, & l'accabla d'injures. *Ouang lan* s'étant levé pour le recevoir, baissa modestement les yeux, écouta tout sans rien répondre, & demeura froid comme un marbre. L'autre las de crier, se retira. Il étoit déjà bien loin, lorsque *Ouang*, sans lever les yeux, demanda aux Officiers de son Tribunal; si *Sie* s'en étoit allé? On lui répondit qu'oui. Aussitôt il reprit sa place, & l'occupation qu'il avoit interrompue.

*Fruit de la Patience.*

TCHU GIN-KOUEI dit: Cet homme qui dans les rues fait toujours place aux plus pressés; qu'y a-t-il perdu? Quelques centaines de pas, & rien davantage. Cet autre qui n'a jamais pu se résoudre à disputer des limites de ses terres avec ses voisins; qu'y a-t-il pareillement perdu? Quelques pieds de terre. Cela en vaut-il la peine? Ecoutez le commun proverbe: La patience peut l'emporter sur la plus méchante étoile. Que je trouve cela bien dit!

*Conduite qu'on doit tenir avec les langues médisantes.*

TCHIN HAO eût toute sa vie beaucoup d'horreur pour la médifance. Bien loin de publier lui-même les fautes ou les défauts d'autrui, quand on le faisoit en sa présence, il les écoutoit froidement & sans rien dire. Le médifant n'avoit pas plutôt cessé de parler, que *Tchin* prenant la parole, refutoit de point en point, s'il le pouvoit, tout ce qu'on venoit de dire.

Du

Du moins ne manquoit-il point de le faire en général, comme n'étant fondé que sur des bruits peu certains, ou sur le rapport de gens suspects : & pour empêcher autant qu'il pouvoit qu'on ne crût ces bruits, s'il sçavoit quelque chose d'avantageux à celui sur qui tomboit la médifance, il le faisoit valoir de son mieux.

*Réponse d'un Officier de guerre à ceux qui vouloient l'aigrir contre son Prince.*

KOUO TSU Y étant grand Officier de guerre, & dans un poste fort important, dressa un mémoire pour la Cour, demandant certaines graces, & proposant quelques réformes. Ce mémoire ayant été sans effet, tous les amis de Kouo & les Officiers de ses amis en furent choquez. Ils lui témoignèrent en murmurant leur surprise & leur chagrin, de ce que la Cour n'avoit pas pour lui les mêmes égards que pour ses prédécesseurs, gens qui ne le valoient pas. Il est vrai, dit-il, qu'on accorderoit facilement à mes prédécesseurs ce qu'ils demandoient, c'est qu'on ne comptoit pas trop sur eux; ils avoient besoin d'être ménagés. Pour moi on me refuse sans ménagement, c'est que mon Prince est bien sûr de ma fidélité. Il me fait honneur, & me rend justice. Cela mérite des conjoiñssances, & non pas des plaintes ou des murmures.

*Avis d'un Philosophe à un Censeur des défauts d'autrui.*

CERTAIN Lettré, homme naturellement prompt & sévère, reprenoit sans cesse & avec aigreur, tout ce qu'il voyoit de peu réglé dans les autres. Ouang yang ming l'ayant remarqué, lui fit un jour cette leçon. Faire de fréquens retours sur soi-même, c'est le vrai chemin de la sagesse: quand on y aspire sincèrement, il ne convient point de tant s'occuper à reprendre autrui; on n'en a ni le tems ni l'envie, lorsque bien attentif à soi-même, on voit qu'on a beaucoup à corriger & encore plus à acquérir. D'ailleurs, reprendre un homme sans vertu, trop librement & trop fréquemment, c'est l'irriter & rendre par-là son amendement plus difficile. Siang, tout incorrigible qu'il paroïssoit, fût cependant converti par Chun. Comment cela? C'est que Chun en usa toujours avec Siang, comme s'il n'avoit pas remarqué ses fautes. Voilà quel fût le secret de Chun pour faire une conversion si difficile.

*Réflexions.*

VOYEZ-VOUS ces montagnes hautes & escarpées, il n'y croît rien: ou s'il y naît quelques herbes, elles sont bien mal nouries, & bientôt séches. Au contraire, dans ces vallons, & même sur ces collines à douce pente & à divers contours, que de beaux bois! que de belles plantes! Voyez-vous ces torrens & ces ravines, on n'y trouve point de poisson: au lieu que dans ces eaux lentes & profondes, on en trouve en quantité. Appliquez cela aux hommes: vous trouverez que ceux qui sont

trop fiers, trop roides, & trop prompts, ne réussissent que rarement; & que ceux d'un caractère opposé, employant à propos ce qu'ils ont de force, viennent le plus souvent à bout de leurs entreprises. Voilà comme un bon Philosophe doit sçavoir profiter de tout. La simple vûë d'un paysage, vûë oiseuse pour tout autre, est pour lui une leçon fort utile.

Voulez-vous sçavoir combien nuit dans les affaires le trop de promptitude ou d'impatience? Regardez avec attention débrouïller une corde bien embarrailée; vous le comprendrez sans peine.

*Exemple de désintéressement.*

DANS le territoire de *Hiong hing*; un honnête homme nommé *Tchong li mou*, fit défricher & ensemercer vingt arpens de terre, avec l'agrément du Magistrat qui étoit de sa connoissance. Quand le ris fût prêt à cueillir, un homme originaire du lieu le vint trouver, pour lui dire que ces terres lui appartenoient, & par conséquent le grain qu'elles portoient. Je les ai labourées, dit *Tchong li mou*, parce qu'elles étoient en friche, & qu'elles passioient pour n'avoir pas de maître. Si elles sont à vous, prenez-les; je ne prétens point soutenir un procès. L'autre le trouvant facile au-delà de ses espérances, en profita & fit la recolte, sans que *Tchong li mou* s'y opposât. Le Magistrat du lieu en fût averti, & fit saisir l'homme pour le punir comme usurpateur. *Tchong li mou* en fût affligé, & vint demander grace pour lui. Vous êtes louable, dit le Magistrat, d'intercéder pour cet homme. Mais moi je suis chargé de faire justice: je veux la faire, & punir ce malheureux, comme il le mérite. Monsieur, réprit *Tchong li mou*, je ne suis pas originaire de ce lieu; vous le sçavez: l'honneur de vôtre connoissance & de vôtre protection m'y a fait venir, & j'y suis depuis quelques années avec agrément. Mais si vous voulez punir si sévèrement cet homme à mon occasion, pour un peu de grain ou quelques champs, je ne puis me résoudre à rester ici; je me retire dans un désert. En disant ces paroles, il se dépoüilla de ce qu'il avoit d'ornemens, & se retira. Le Magistrat se leva, courut après lui, & pour ne le pas chagriner, il élargit le coupable. Celui-ci frappé de la vertu de *Tchong li mou*, se repentit de son injustice: & la première recolte qu'il fit du ris quoiqu'abondante, il la fit porter à *Tchong li mou* en assez grande quantité pour le dédommager. *Tchong li mou* ferma sa porte, & ne voulut point le recevoir. L'autre ne voulant pas non plus le remporter, il fût laissé sur le bord du grand chemin, & personne n'eût le courage de s'en emparer.

*Exemple de Modération.*

TCHANG TCHOVANG Y qui fût depuis Ministre d'Etat, n'étant encore que Président à la Cour du Midi, (*Nan king*) il y avoit un jeune étourdi du lieu, qui s'enyvroit souvent, jusqu'à insulter dans le vin le premier qu'il rencontroit sur son passage. Quelques gens qui lui en vouloient, le voyant yvre: Tu fais bien le brave, lui dirent-ils; si tu l'ès  
véri-

véritablement, voilà *Tchang* qui vient, va lui tirer un des pendans de son bonnet. Si tu n'oses pas le faire, nous te regarderons comme un lâche, malgré toutes tes bravades. L'ivrogne se piqua d'honneur; & passant auprès de *Tchang*, lui enleva brusquement un des pendans du bonnet. *Tchang* passant son chemin sans rien dire, fit signe à ses gens de dissimuler. Quand l'ivresse fût passée, le jeune homme sentit sa faute, & en fût au désespoir. Il reprit cependant courage. Le lendemain *Tchang* devant sortir, il s'alla prosterner sur son chemin, mettant sur sa tête le pendant qu'il avoit arraché le jour précédent. *Tchang* sort en cérémonie, n'ayant à son bonnet qu'un pendant: ayant aperçû de loin ce jeune homme ainsi prosterné par terre, il en demanda la raison. On lui dit ce que c'étoit: Prenez, dit-il à un de ses domestiques, ce pendant qu'il m'ôta hier. Du reste il ne dit, ni ne fit rien à ce jeune homme qui l'avoit insulté.

*Maximes pour le tems des adversitez.*

IL vous survient quelque traversé; examinez ce qui vous l'attire, autant que cet examen peut servir à la soutenir comme il faut. Si vous ne pouvez la supporter avec joye, que ce soit du moins sans trouble & avec patience. Vous rencontrez des obstacles & des embarras: ce sont autant d'occasions de vous purifier & d'avancer. Oui, vous vinsent-ils du Démon, il est toujours en vôtre pouvoir d'en tirer cet avantage. La patience dans les adversitez n'est pas seulement une marque de courage; c'est encore un exercice très-propre à faire acquerir promptement ce qu'on appelle grandeur d'ame.

*Exemple de Modération.*

Ho vou & *Tai chin* étoient ennemis. *Tai chin* eût occasion de déclamer *Ho vou* en Cour, & il ne la manqua pas. *Ho vou* le sçût, mais sans s'en plaindre à personne, & sans jamais chercher à lui rendre la pareille. Il arriva qu'un fils de *Tai chin* ayant quité son pays, fût pris avec une troupe de voleurs, dont *Ho vou* fût nommé le Juge. *Tai chin* qui en eût avis, regardoit déjà son fils comme jugé à mort, lorsqu'on lui vint dire que *Ho vou* l'avoit élargi. Ce trait de générosité inspira à *Tai chin* une extrême confusion de sa lâcheté. Il estima toujours depuis *Ho vou*, & se reconcilia de bonne foi avec lui.

*Autre Exemple à-peu-près semblable.*

FANG KING PE après avoir eu des démêlez avec *Leou kien hou*, & en avoir même reçu d'assez mauvais traitemens, fût nommé Gouverneur de *Tsin ho*, pays natal de *Leou kien hou*. Les fils de celui-ci bien instruits des démêlez qu'avoit eu leur pere avec le nouveau Gouverneur, pensèrent à s'aller vite établir ailleurs pour se soustraire à son ressentiment. Mais *Fang* n'eût pas plûtôt appris leur retraite, qu'il fit chercher où ils étoient,

les pressa de revenir dans leur terre natale, & leur procura même les emplois & les avantages qui purent dépendre de lui. C'est ainsi, disoit-il, qu'en doivent user les gens d'honneur. Ce seroit une honte pour eux d'imiter le commun des hommes. Il faut que dans toute leur conduite ils ayent soin de s'élever au-dessus des idées vulgaires.

*Autre Exemple.*

Sou Hori, Ministre d'Etat, ayant été spécialement chargé de certaine affaire; un Yu \* Jjè fur des fondemens frivoles, voulut le rendre suspect. Sou l'apprenant, monte à cheval, & va demander la permission de se retirer. Ses amis lui représenterent que pouvant facilement éclaircir cette affaire, il ne devoit pas quitter ainsi la partie: Il est vrai, dit Sou, je puis démontrer la fausseté de ce qu'on m'impute. Mais je ne puis pas m'y amuser. Il ne suffit pas, pour un bon Ministre, qu'il soit exempt de faute; il doit encore être sans reproche, & hors d'atteinte du plus léger soupçon. Un tel me soupçonne, fût-il le seul, je conclus que ma vertu ne répond pas à mon rang. Suen gin qui régnoit alors, fit ce qu'il pût pour le retenir: mais ce fût inutilement.

*Sage réponse d'un Philosophe.*

QUE faire quand quelqu'un nous maltraite de paroles, demanda-t-on un jour à Liu? Je distingue, répondit-il; si vous êtes égal ou supérieur à celui qui vous traite ainsi, regardez-le, quel qu'il soit, comme ne faisant qu'un avec vous. Dès lors disparaîtra l'idée d'insulte, & par conséquent la colere. Que si vous êtes inférieur, vous pouvez encore prendre une autre vûë qui n'est pas mauvaise, & vous dire à vous-même: Eh! qui suis-je en comparaison de lui? Vouloir le traiter comme il me traite, ce seroit m'égaliser à lui, & sortir de ma condition; cela n'est pas raisonnable. Si cette considération ne suffit pas pour calmer entierement les mouvemens de la colere, elle vous aidera du moins à les modérer.

*Réponse d'un grand Officier de Guerre à un défi que lui portoit un homme sans nom.*

Sous le règne de Yuen yeou, il sortit de l'armée des Occidentaux un, je ne sçais qui, sans nom, lequel vint assez fierement porter un défi à Tchong juen, grand & fameux Officier de guerre. On ne met point en parallele, dit Tchong juen, un char & une charette, & l'on ne voit point une aigle se battre contre une pie. Un homme qui est en place, ne doit pas se commettre avec un homme sans nom: s'il le faisoit, il auroit peut-être du dessous: mais quand il seroit assuré de la victoire, il lui seroit plus honteux d'être entré dans un tel combat, qu'il ne lui seroit glorieux d'en être

\* Docteur attaché à la Cour & à la personne de l'Empereur.

être forti vainqueur. Tout le monde applaudit à cette réponse ; & celui-là même qui avoit porté le défi, ne pût s'empêcher de l'approuver.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

*Avis donnez avec sagesse.*

TCHING Y & Ouang ouen étoient collegues à la Cour. Leur Charge étoit de présider tous deux aux cérémonies du Palais. Il arrivoit quelquefois que *Tching* tardoit à se rendre dans la salle. *Ouang* bien loin de l'attendre, se pressoit de faire donner le signal, & de faire commencer les cérémonies avant que son collegue fût arrivé. Un jour *Tching* vint le premier, on l'avertit que tout le monde étoit assemblé, & on lui demanda s'il ne vouloit pas que le signal se donnât, & qu'on commençât les cérémonies. Non, dit-il, attendons un peu. Comme il ne manquoit que son collegue, chacun vit bien que c'étoit pour lui qu'il faisoit attendre: J'ai eu tort, dit *Ouang*, quand il le sçût; je devois ci-devant en user de la même manière; *Tching* m'apprend à vivre.

*Autre Exemple.*

YE TCHUN de petit Officier d'un Tribunal inférieur, étoit monté par degré aux premiers emplois. L'Empereur *Suen ti* l'envoya avec *Hiong kai* visiter quelques Provinces. Un jour qu'il se trouva manquer quelque chose dans le logis qu'on leur avoit préparé, *Hiong* fit cruellement fustiger les petits Officiers des Tribunaux, & les chargea de mille injures. Comme il ne finissoit point, *Ye* prit la parole, & l'adressant à ces petits Officiers: Camarades, leur dit-il avec bonté, il faut veiller avec soin à ce qui est de vôtre emploi; encore est-il difficile, dans la condition où vous êtes, d'éviter les coups & les injures. Aussitôt *Hiong* se tût, & fût honteux de n'avoir pas fait attention à ce qu'avoit été son collegue.

*Exemple de Modération.*

TCHANG KING étant Président du grand Tribunal des crimes, il lui survint un soir tout-à-coup une affaire pressante, dont il falloit faire le lendemain son rapport à l'Empereur. Il fit venir un Ecrivain, se mit à son bureau, & dressa les écritures nécessaires, ce qui le mena jusqu'après minuit. Ces écritures prêtes, comme il pensoit à prendre un peu de repos, l'Ecrivain heurta par hasard une chandelle, & la renversa. Le feu prit aux papiers, en brûla une partie, & le fuit gâta le reste. L'Ecrivain se jette à genoux, se croyant perdu: C'est un malheur, dit doucement *Tchang*; levez-vous, & recommençons.

*Autre Exemple.*

TCHOU CHOU YE passant en chaise dans une rue, un jeune étourdi le montrant au doigt; ce Lettré, dit-il à ses camarades, est, dit-on, la bonté

MORALE  
DES  
CHINOIS.

bonté même: Je veux voir ce qui en est; mettons-le à l'épreuve. Aussitôt il l'appelle par son nom, comme il auroit fait un de ses égaux, & d'une manière insultante. *Tcheou* ne fit pas semblant d'entendre; mais quand il fut de retour chez soi, il y fit venir cet étourdi. Jeune homme, dit-il en riant, prenez garde à ne vous pas émanciper ainsi. Votre faute d'aujourd'hui est tombée sur moi: bien vous en prend. Elle pourroit tomber sur quelque autre, qui ne vous en quitteroit pas pour une exhortation si courte & si douce.

*Réflexion.*

UN homme d'une vertu parfaite croit que tous les autres sont vertueux. Un homme d'une vertu moins parfaite, juge tantôt bien, tantôt mal d'autrui. Pour ce qui est d'un homme vicieux, il croit fort facilement que chacun l'est comme lui. Un homme a l'estomac bon, dit *Tuen tchong lang*; il s'accommode des mets les plus ordinaires, & les trouve bons. Un autre a l'estomac ruiné; rien ne l'accommode, lui donnât-on les mets les plus exquis, & de l'or potable: il en est incommodé; il s'en dégoûte.

*Réflexions instructives d'un Mandarin, sur une petite aventure.*

LI NGAN CHEN, premier Président d'un grand Tribunal, étant en voyage, rencontra sur sa route une vieille femme qui étoit montée sur un âne. Comme elle avoit le visage découvert, & qu'elle étoit vêtue négligemment, les gens de *Li* la prirent d'abord pour un homme, & lui crièrent d'un peu loin de se ranger de côté. La vieille s'en offensa. Qui êtes-vous, dit-elle d'un ton fort aigre & fort haut, pour crier ainsi après moi? Sçachez que j'ai demeuré cinquante ans à la Cour, & que j'en ai vû bien d'autres. Non, je ne suis pas femme à craindre cette fourmilier de petits Mandarins.

Quand *Li* fût de retour, il se divertit de cette aventure, en la racontant à ses collègues; mais en se divertissant, il ne laissa pas d'en tirer une réflexion fort instructive. Un Villageois, disoit-il, peu accoutumé à venir en ville, s'il voit paroître un bonnet (a) de gaze, prend aussitôt l'épouvante. Cela vient uniquement de ce qu'il n'a pas coutume de rien voir de semblable; ses yeux sont, pour ainsi dire, trop étroits pour ces objets, qu'il n'a jamais vûs: preuve de cela, c'est que cette vieille accoutumée à voir les Grands & leur train, s'est si bien élargi la vûe, qu'un Président est à ses yeux comme une fourmi.

Belle leçon pour ceux qui s'appliquent à l'étude de la sagesse & de la vertu. Il faut avant toutes choses travailler à s'agrandir, pour ainsi parler, l'esprit & le cœur. C'est un axiome en Médecine, qu'il ne faut pas entreprendre par les remèdes d'évacuer entièrement les humeurs peccantes, de peur d'altérer celles qui sont louables, & d'affoiblir trop le malade.

De

(a) C'est-à-dire, un Mandarin; sous les Dynasties précédentes ils portoient de ces bonnets.

De dix parties d'humeurs morbifiques, en évacuer sept ou huit par la force des remèdes, c'est assez: la nature fera doucement le reste. Il en faut user à-peu-près ainsi dans le gouvernement de l'Etat, & le règlement des familles.

*Exemple de Modération & de Prudence.*

PONG SU YONG déjà *Kiu gin*, mais encore pauvre, se trouva un jour dans une hôtellerie avec plusieurs autres *Kiu gin* de sa connoissance. On lui vit quelques jettons (a) d'or, (c'étoit presque tout son bien) on les emprunta pour jouer. Un étranger qui se trouvoit de la partie, fit couler adroitement dans sa manche un de ces jettons. *Pong* le remarqua, mais sans en rien dire. Les autres qui n'en virent rien, furent fort surpris, quand leur partie étant achevée, & voulant rendre les jettons, ils en trouverent un qui manquoit. Chacun se remuant pour le chercher, & *Pong* comptant les jettons; mon nombre y est, leur dit-il, soyez en repos, il n'en manque point.

Quelque tems après, chacun pensant à fortir, on se salua selon la coutume. Celui qui avoit fait le vol; s'étant trouvé subitement obligé à faire une révérence, le jetton tomba de sa manche. Ainsi le vol & le voleur furent connus de tout le monde. On sçût que *Pong* l'avoit vû faire; & chacun l'estima d'avoir ainsi dissimulé une perte, qui pour lui n'étoit pas petite.

*Devoir de la Vie civile.*

IL ne faut pas en ce monde être excessivement difficile, & ne pouvoir rien souffrir que d'excellent. Si quelquefois l'on voit des *Ki lin* (b) & des *Fong boang* (c) sur la terre; il y naît encore bien plus de tigres, de serpens, & de scorpions. Tel est le mélange qui se trouve dans l'Univers. C'est de même à proportion dans le corps humain. Le pur & l'impur y sont mêlez; & ce mélange est si nécessaire, que si quelqu'un entreprenoit de ne souffrir jamais rien que de bien pur, par exemple, dans son estomac ou dans ses intestins; cet homme assurément ne pourroit pas vivre. Il en est ainsi dans la vie civile. Il y a des gens de bien des sortes: il faut pouvoir vivre avec tout le monde.

*Exemple d'un jeune Prince qui a de la compassion même pour de vils Insectes.*

TCHIN Y TCHOUEN étant chargé de l'instruction du jeune Empereur  
Te

(a) Il n'y a point à la Chine de monnoye d'or ni d'argent. Cette histoire prouve qu'on en fait quelquefois des jettons.

(b) Animal à quatre pieds fort estimé, peut-être purement fabuleux.

(c) Oiseau peut être aussi purement fabuleux. Les Européens traduisent quelquefois ce nom par Aigle, qui passe en Europe pour le Roi des volatiles.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

*Te tsong*, les Eunuques lui rapportèrent que ce Prince chaque matin, après s'être rincé la bouche, souffloit de l'eau de tous côtez dans sa chambre pour éloigner les fourmis. A quelques jours de là, *Tchin*, après une leçon donnée au Prince, lui demanda si ce qu'on lui avoit dit étoit véritable; & supposé que le fait fût vrai, quel motif il avoit d'en user ainsi? Oui, le fait est vrai, répondit le Prince; & c'est par compassion pour ces petits animaux, que j'en use de la sorte: je crains de les écraser. Cela est bon, dit *Tchin*, soyez le même à l'égard de tous vos sujets. C'est la leçon la plus importante qu'on puisse donner à ceux qui régneront.

*Maxime pour le Gouvernement.*

LOU SUEN KONG dit: Entre les maximes du bon Gouvernement, celle-ci est une des principales; bonté d'abord, ensuite justice. On veut exprimer par-là, qu'un Prince doit aimer à faire du bien, & ne punir qu'à regret. C'est sur cette importante maxime, qu'est fondée cette ancienne & louable coutume, suivant laquelle les arrêts du Prince portant condamnation des criminels, vont dans les Provinces assez lentement: au lieu que quand il s'agit d'un arrêt portant amnistie, les journées du courier sont de cinq-cens lys\*.

*Exemple de compassion pour le Peuple, donné par un Prince.*

GIN TSONG n'étant encore que Prince héritier, vit un jour, en voyageant, nombre d'hommes & de femmes qui ramassoient avec empressement les graines des herbes les plus sauvages. Il s'arrêta, & demanda ce qu'ils vouloient faire de ces graines. Les manger, répondirent-ils: l'année a été mauvaise, nous n'avons pas autre chose. Le Prince vivement touché, descend de cheval, entre dans quelques maisons, & les trouva la plupart vuides. Le peu qu'il y trouva de gens, avoient de méchants habits tout en pieces. Chez quelques-uns le fourneau étoit ruiné, & le bassin renversé, n'étant presque plus d'aucun usage. Est-il possible, dit le Prince en jetant un grand soupir; est-il possible que la misère du peuple soit si grande, sans que l'Empereur en soit instruit? Il fit sur le champ d'abondantes aumônes; & faisant appeler les vieillards du lieu, après s'être informé avec bonté de leur âge, de leurs infirmités, & de leurs besoins, il leur distribua des mets de sa table.

Sur ces entrefaites arriva *Ché*, Trésorier-Général de la Province de *Chan tong*, qui venoit par honneur au-devant du Prince. Comment, lui dit le Prince en le voyant, vous autres qui êtes les pasteurs des peuples, n'êtes-vous donc point touchés de leurs misères? J'y suis sensible, dit *Ché*; j'ai rendu compte à la Cour des endroits où la recolte a manqué, & j'ai prié Sa Majesté de leur relâcher les droits d'Automne. Vraiment, dit le Prince, ce pauvre peuple est bien en état de payer des droits! L'Empereur les en exemp-

\* Cinquante lieues de Paris.

exemptera, cela est certain: mais en attendant, ouvrez les gréniers publics, & sauvez la vie à ces pauvres infortunez. *Ché* proposa de distribuer trois *Tcou* de grains par tête. Donnez en six, dit le Prince, & ne craignez point de vuidier les gréniers publics. Je me charge de tout moi-même auprès de l'Empereur mon pere. Je l'instruirai de l'état des choses.

*Contre les méchantes langues.*

IL y a certaines gens qui se sentant quelque esprit, ont la démangeaison de parler sur tout: encore si ce n'étoit que d'une manière indifférente. Mais le plus souvent leurs discours aboutissent à blâmer les autres, pour se faire valoir eux-mêmes. Leur bouche est une espèce de monument à deux faces, dont l'une vous présente leur propre éloge, & l'autre les défauts d'autrui. Leur langue est comme une dague hors du fourreau, en mouvement & prête à blesser. Aussi chacun craint-il ces sortes de gens. Il faut avouer cependant que pour l'ordinaire ils se nuisent plus qu'aux autres. Car parlant sans réserve aux premiers venus, ils sont très-souvent trahis. Ceux même qu'ils avoient obligé d'ailleurs, deviennent par-là leurs ennemis. Enfin ils s'attirent mille affaires; & ils ont bientôt perdu tout ce qu'ils peuvent avoir à perdre.

*Réflexion sur la Colere.*

AU côté droit de la chaise de *Tsin bien*; on lisoit cette inscription: Dans la colere ou l'émotion, ne répondez à aucune lettre. Quand vous avez fait partir mal à propos des paroles, auxquelles le pinceau a donné figure dans vos lettres, le remede n'est pas aisé. Un coup de langue, disoit le Philosophe *Sun tse*, est souvent plus dangereux qu'un coup de lance: que fera-ce d'un coup de plume?

*Sur les mauvaises langues.*

IL est un caractère de gens qui ne peuvent souffrir qu'on loie personne, & dont la malignité s'irrite contre les plus gens de bien, dès qu'ils entendent qu'on les loie. Parle-t-on avantageusement de quelqu'un dans une conversation? Dormissent-ils auparavant, aussitôt ils se réveillent. Ils commencent par rendre suspect tout le bien qu'on vient de dire. S'ils sentent qu'ils y ayent tant soit peu réussi, ils poussent leur pointe, & usent de mille artifices, pour faire concevoir de ces personnes une idée toute contraire: & quand ils peuvent venir à bout de surprendre la crédulité de ceux qui écoutent, & de faire rougir les autres d'avoir pensé & parlé de cette personne d'une manière avantageuse, c'est alors qu'ils sont très-contens d'eux mêmes, & qu'ils s'applaudissent intérieurement de leur esprit. Il en faut pour cela, j'en conviens; mais c'est bien mal l'employer.

*Sur les grands Parleurs.*

QUELS sont ordinairement les grands parleurs ? Des demi-sçavans, des flatteurs, ou des étourdis. Les gens d'une grande capacité, d'une droiture à l'épreuve, & d'une sagesse profonde, parlent ordinairement fort peu. Jusques-là que le Philosophe *Tchin* ne fait pas difficulté de dire, que plus on avance en vertu, moins on parle.

Le *Tan* \* vit d'air & de rosée. Peut-on vivre à moins de fraix, & se contenter plus aisément ? Malgré cette espece d'indépendance, il devient la proie des *Tang lang* \*\*, & son cri en est la cause. Apprenez de là, gens de Lettres, que le désintéressement & la frugalité dont vous vous piquez, ne doit pas vous inspirer trop de liberté dans vos paroles.

*Discrétion & réserve dans les paroles.*

IL faut toujours veiller avec soin sur vos paroles ; mais c'est surtout dans un transport de joye, lorsque vous vous trouvez avec un homme qui est de votre goût, ou dans une conversation dont la matière vous agréee, qu'il faut être extrêmement sur vos gardes.

Vous n'avez rien eu jusqu'ici à démêler avec un tel : quand il vous échaperoit de lui dire en face quelque parole désobligeante, s'il est honnête homme, il la dissimule. Un tel, au contraire, est votre ennemi ; il vous en veut, & croit vrai ou faux que vous lui en voulez. S'il vous échape, même en son absence, quelque mot qui lui revienne, comptez qu'il le percera au vif, & qu'il se l'imprimera \*\*\* très-profondément.

*Utilité des bons Exemples.*

PORTER au bien par de bons discours ceux avec lesquels nous vivons, faire passer ces exhortations aux siècles futurs dans de bons livres, cela est bon ; mais il n'y a rien de tel, à mon avis, que de donner bon exemple. Les bons discours & les bons livres sont des remedes qui ont leur prix, & qui font honneur à celui qui les employe pour guérir les hommes de leurs vices ; mais il me semble après tout que le bon exemple va plus droit au mal, & qu'il est plus efficace. Du moins ne doit-on pas le négliger, pour s'en tenir aux deux autres.

*Contre l'intempérance de la langue.*

ON aime à entendre le *Fong hoang* ; son chant est, dit-on, beau & de bon augure. Cependant s'il chante tout le jour, il n'a plus rien d'agréable. Le hurlement du tigre est affreux ; mais s'il hurle tout un jour, on s'y

\* Nom d'un Insecte.

\*\* Autres Insectes.

\*\*\* Le Chinois dit, dans les os.

s'y accoûtume; il n'effraye plus. Quelques importans que soient vos discours, qu'ils ne soient ni trop fréquens, ni trop longs.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

*Qu'il faut se proposer les grands Hommes pour modèle.*

TCHANG TSE fit mettre en son cabinet les portraits de Confucius, de *Yen tse*, & de plusieurs autres fameux Lettrez. Soir & matin il passoit certain tems à les regarder avec attention, & il en tiroit, disoit-il, cet avantage, qu'il en étoit plus retenu. Oui, disoit souvent *Tchang tse* lui-même, quand paroissant devant les portraits de ces grands hommes, je me sens coupable de quelque faute, je n'en suis pas moins honteux, que si j'en recevois publiquement une punition flétrissante.

*Conduite de l'homme sage.*

CE que peut l'homme en ce monde, est bien peu de chose, & les succez qu'il peut se promettre, sont bien bornez. Quel est celui qui ait jamais eu l'approbation de tout le monde, & de qui l'on n'ait jamais dit du mal? Aussi n'est-ce pas à quoi doit aspirer un homme sage? Ce qu'il se doit proposer, c'est de tout faire le mieux qu'il peut, pour n'avoir rien à se reprocher: & quand, malgré son application, il lui échaperoit quelque faute, il ne doit pas s'en troubler. Écoutons les plus sages & les plus vertueux de nos Anciens: Ayez peu à vous repentir, nous disent-ils; c'est-à-dire, faites peu de fautes. Ils sçavoient, ces grands hommes, qu'on ne peut les éviter toutes. Cette vérité bien pénétrée, jette dans le cœur une grande paix.

*Le véritable Bonheur.*

L'INNOCENCE dans le cœur, & la santé dans le corps, sont les deux principaux biens de la vie. L'une fait le bonheur de l'esprit, & le bonheur du corps dépend de l'autre. Le reste en ce monde me touche peu. Mais après la mort dans l'autre vie quel est ce séjour des morts? Des traditions y ont mis du feu. Pour moi, je crois pouvoir l'appeller un lieu d'exil. Quoi qu'il en soit, quand certain de mes amis me dit avec inquiétude, qu'il ne sçait comment tout ira dans cette nouvelle demeure; je lui répons, sans hésiter, que tout ira bien pour ceux qui dans la première auront rempli tous leurs devoirs; mais que ceux qui auront fait tort aux autres, & peut-être à leurs propres freres, y auront à souffrir des peines qu'ils ne pourront soutenir, & qu'ils n'en seront pas quitte, pour avoir avant leur mort renoncé aux grandeurs du monde, comme quelques-uns le font, & s'être retirez dans la solitude.

*Maximes.*

ON vous propose une occasion de vous élever, ou de faire un gain;  
ne

ne demandez point quel est le degré d'honneur qu'on vous présente, ni si le gain est considérable. Commencez par examiner si la chose est légitime.

Vous entendez louer une vertu, ou blâmer un vice ; n'examinez point si c'est de vous ou de quelqu'autre, qu'on veut parler. Tenez votre cœur dans l'équilibre, & jugez d'abord de ce qu'on dit, sans y prendre part. Ayez soin ensuite de vous l'appliquer.

Un homme en votre présence, expose son opinion sur quelque point de Littérature. Ne commencez pas par examiner si cette opinion s'accorde avec la vôtre. Ecoutez comme si vous n'aviez encore pris aucun sentiment sur le point dont il s'agit. Retenez bien ces maximes ; elles sont importantes & de grand usage.

Dans un appartement sûr & secret avoir à sa discrétion une beauté peu commune, & cependant se conserver pur ; trouver dans un désert une grosse somme sans vouloir se l'approprier ; se trouver surpris & assailli par un adversaire redoutable, sans s'épouvanter & sans se troubler ; au premier avis du danger que court un ennemi mortel, s'empresser pour le secourir ; ce sont autant d'excellentes pierres de touche.

*Autres Maximes.*

IL arrive que par occasion ou par nécessité, vous avez depuis peu quelque rapport avec un méchant homme : Point de complaisance pour lui aux dépens de votre devoir. La nouveauté de ce commerce n'est pas une excuse légitime. Depuis longtems vous êtes lié avec un autre qui est un homme de probité. N'en foyez pas plus hardi à vous permettre la moindre chose qui soit pour lui une raison de vous mépriser. Toute ancienne qu'est votre liaison elle ne vous autorise point à blesser les bien-séances.

*Sur les préjugés, les erreurs & les désordres du monde.*

HELAS ! dit *Tou ouei tchin*, le monde est plein de faux préjugés, d'erreurs ridicules, & d'affreux désordres. Voyons-en quelques exemples. On sert le soir à quelqu'un de la chair d'un singe ; il se persuade que c'est de la chair de chien : dans cette pensée, il la trouve bonne. Le lendemain il vient à sçavoir que c'est d'un singe qu'il a mangé ; aussitôt vient le vomissement.

Qu'un homme ait soif, & que dans l'obscurité on lui donne à boire dans un crâne sec : il boit à longs traits & sans répugnance : s'il s'aperçoit le lendemain, que c'est dans ce crâne qu'il a bû, il sent aussitôt de grandes nausées.

Un fils a de grands défauts, mais son pere l'aime : aussitôt tous ces défauts disparaissent aux yeux du pere : il croit voir dans ce fils de la tendresse, du respect, & de l'obéissance ; il n'y aperçoit rien autre chose. S'il arrive par hasard que ce pere prenne de l'aversion pour ce fils, il ne voit

voit plus en lui ce qu'il y voyoit: il n'a plus les yeux ouverts que sur ses défauts; ce fils cependant est toujours le même.

Un homme est bien fait & nous revient: vous diriez qu'il laisse après lui par-tout où il passe une bonne odeur: on aime à le suivre & à se trouver où il a accoutumé d'aller: ne le vit-on qu'en passant, on se le rappelle ensuite avec plaisir. Un autre est mal tourné & d'une figure désagréable; vous diriez qu'il infecte tout par sa présence: on n'aime point à se trouver où il est, à s'asseoir où il s'est assis, à coucher où il a couché: il n'y a pas jusqu'à la vaisselle qu'on lui aura vû servir une fois, dont on a de l'averlion. Que fait à tout cela, je vous prie, la bonne ou mauvaise mine?

Les hommes, & plus communément encore les femmes, se piquent d'avoir la peau blanche; jusques-là qu'on en vient à se farder: & par une bizarrerie assez ridicule, on craint si fort d'avoir les cheveux blancs & la barbe blanche, qu'on se gêne à les teindre en noir.

Un Officier considérable est venu chez moi; j'en tire aussitôt vanité. Sur quoi fondée? Qu'est-il demeuré chez moi de sa dignité? Au contraire, si je suis grand Officier, je rougis d'admettre les petits en ma présence: d'où vient cela? Mon emploi n'est-il pas toujours le même? Que me laissent-ils du leur?

L'oiseau *Ho* & l'oiseau *Hou* se ressemblent fort: les met-on en broderie? L'on trouve l'un beau & l'autre ridicule. Un plat de légumes est présenté par un homme riche; c'en est assez pour le trouver bon: s'il venoit de chez un pauvre, il ne vaudroit rien. Purs préjugez? L'ordure est toujours ordure.

Cependant quand une passion vous possède, vous n'êtes point rebuté de ce qui vous seroit horreur en un autre tems: & tel qui est très-sensible à la piquûre d'un moucheron, ne craint ni le fer ni le feu, quand l'intérêt ou la volupté l'enyvrent. Quel aveuglement!

Il vous naît un fils & une fille; vous êtes pere de l'un comme de l'autre: vous aimez ce fils comme vous-même, & vous vous souciez peu de la fille: quelle injustice!

Voyez certains amis de debauché, ils se traitent en freres; tout est commun entr'eux. Au contraire voyez certains freres lorsqu'ils entrent en partage; ils se disputent jusqu'à la moindre bagatelle; ils se traitent en ennemis, & très-souvent ils le deviennent. Quel étrange renversement!

Tel homme dans une boutade poussera la douceur & la compassion, jusqu'à se faire une peine extrême de voir mourir ou souffrir un petit oiseau: & dans une autre boutade, ce même homme ira jusqu'à battre cruellement, & quelquefois même à tuer froidement ses propres enfans.

Enfin, aime-t-on quelqu'un? on l'approuve & on le loue, quelque indigne qu'il soit d'être loué. Ce ne sont que vœux, que prières, & que bons souhaits pour lui. A-t-on de la jalousie ou de la haine? Tout mérite disparaît dans celui qu'on hait. Ce ne sont contre lui qu'injures & qu'imprécations: le tout avec autant de liberté, que si l'on avoit en main le pouvoir de tout faire, & de tout changer à sa fantaisie.

Durons nous en voyant ces désordres, que l'homme qui en est capable, a perdu le beau miroir de la raison, qui lui représentoit ses devoirs? Non, il ne l'a point perdu. En s'impatientant & murmurant dans la souffrance,

il voit l'inutilité de son impatience & de ses murmures. Il continuë cependant de s'impatienter & de murmurer.

En goûtant les plaisirs du siècle, il en voit le dérèglement : il les goûte cependant & s'y abandonne. C'est qu'il n'a pas la force de tenir contre la violence de la douleur, ni contre l'attrait du plaisir. C'est la même chose dans tout le reste.

Aussi l'homme ne travaille-t-il à rien moins qu'à devenir le maître de ses passions. Les jours se passent en mille vains projets, dont son esprit s'occupe même pendant la nuit : & cela jusqu'à ce que par une maladie, ou par quelque accident imprévu, la respiration lui étant coupée, & n'y ayant plus de lendemain pour lui, les vains projets qu'il formoit pour l'avenir, s'évanouissent en un instant.

Je le dis donc, & l'expérience ne le fait que trop sentir : le monde est plein de préjugés, d'erreurs, & de désordres. Je n'en ai montré qu'un échantillon : je souhaite que quelqu'autre plus habile que moi traite à fonds un sujet de cette importance.

#### *Inconséquences de conduite.*

Du grand nombre d'hommes qui meurent chaque jour, à peine y en a-t-il un sur dix-mille, à qui le poison cause la mort. Cependant tout poison est en horreur. Au contraire l'oïveté, les délices, & la volupté font périr des gens sans nombre, & personne ne les redoute.

#### *Maximes.*

CE qu'on admire aujourd'hui le plus dans un homme qui est en Charge, & ce qu'on recommande sur toutes choses à ceux qu'on y met, c'est le désintéressement. De-là vient peut être qu'un Magistrat désintéressé, est le plus souvent plein de lui-même, regarde les autres avec dédain, & prend certains airs de fierté à l'égard de ceux même qui sont au-dessus de lui. Cependant à juger sainement des choses, un Magistrat désintéressé dans l'exercice de sa Charge, n'est pas plus estimable qu'une femme fidèle à son mari. Si une femme fière de sa fidélité conjugale, se croyoit par-là en droit de perdre le respect à son beau-pere & à sa belle-mere, de maltraiter ses belles-sœurs, & de maîtriser même son mari ; qu'en diroit-on ?

#### *Autres Maximes.*

RECEVOIR beaucoup d'un méchant homme, c'est une faute : le servir par reconnoissance dans ses passions, c'en seroit une plus grande.

Il faut éviter avec grand soin d'offenser un honnête homme, & de mériter sa colere. Si par malheur on l'a méritée, il faut lui faire satisfaction de bonne grace. Chercher à s'en dispenser, c'est une seconde faute.

Quand ce que vous voulez dire, est de nature à pouvoir être dit au Ciel

Ciel (*Tien*), alors parlez. Autrement n'ouvrez pas la bouche. Un mouvement naît en votre cœur? S'il tend à perfectionner votre nature, il faut le suivre: si non, étouffez-le dans sa naissance.

Soit qu'on me blâme, soit qu'on me loue, dit *Teou si chan*, je trouve moyen d'en profiter pour ma perfection. Je regarde ceux qui me louent, comme des gens qui me montrent le chemin que je dois tenir; & j'écoute ceux qui me blâment, comme des gens qui m'avertissent des dangers que j'ai à courir.

Dans l'action & le tracas des affaires, il faut éviter avec grand soin d'abandonner son cœur au trouble & à l'inquiétude. Mais dans le repos & l'inaction, il n'est pas moins dangereux de laisser du vuide dans son cœur.

Vous voulez passer un bras de mer sur un outre; quel soin ne prenez-vous pas, pour qu'il n'y ait pas même un trou d'aiguille? C'est ainsi qu'il faut veiller sur votre cœur & sur vos actions.

Celui qui fait une bonne action, ne doit jamais s'en vanter. S'il en fait parade, elle est perdue. Ce mot est de *Fan tchin siang*, & je le trouve très-bien dit.

#### *Instruction d'un Ministre d'Etat.*

CHIN, autrefois Ministre d'Etat, fit graver l'instruction suivante:

Un grand secret pour se bien porter, est de modérer ses passions; la volupté & le trop de soins y sont presque également nuisibles. Point d'ivresse, point de colere; vous éviterez les querelles, & vous pourrez facilement conserver vos biens. C'est par le travail qu'on s'avance. C'est en épargnant honnêtement & à propos, qu'on devient riche. On gagne ordinairement à céder: du moins on évite les malheurs, qu'un homme trop fier & trop roide a coutume de s'attirer. Décocher des flèches dans l'obscurité, c'est une imprudence extrême. Il y a des occasions où il est dangereux de faire paroître trop d'esprit. C'est en s'adonnant sérieusement à la vertu, qu'on nourrit, pour ainsi dire, & qu'on perfectionne sa nature. Si vous jeûnez avec un cœur plein d'artifice, je regarde vos jeûnes comme fort inutiles. Fuyez les procez & les Tribunaux. Vivez en bonne intelligence avec vos voisins. Content de votre condition, ne vous exposez pas à tomber dans l'opprobre & dans le mépris, par des tentatives qui soient au-dessus de vos forces. Enfin gardez votre langue avec grand soin. Tous ces avis sont importans, pour vivre heureux & sans disgraces.

#### *Reflexions.*

UN Marchand qui passe les Mers, en danger de périr par la tempête, jette à l'eau ses marchandises, pour alléger son vaisseau, & sauver sa vie. C'est qu'il sçait que la vie est préférable aux autres biens, qui sont inutiles à un homme mort. Un Bucheron piqué au doigt par un serpent véni-

MORALE  
DES  
CHINOIS.

meux, coupe ce doigt sur le champ, pour sauver le reste du corps. L'un & l'autre agit sagement. Ce qui me surprend, c'est que l'homme, qui dans ces aventures subites & pressantes, agit sur des maximes si saines, & prend si bien son parti, le prenne souvent si mal, & semble les oublier dans sa conduite ordinaire.

En compagnie gardez vôtre langue; étant seul, gardez vôtre cœur. Ce sont deux mots pleins d'un grand sens. Aussi le fameux *Kong yang* les avoit-il écrit sur son paravent.

Je lis pour la première fois un livre; j'y prens le même plaisir qu'à faire de nouveau un bon ami. Et c'est pour moi revoir un ancien ami, que de revenir à lire un livre que j'ai déjà lû.

Un diamant n'est pas sans défaut: on le préfère cependant à une simple pierre qui n'en a point. C'est ainsi qu'il en faut user dans le choix des personnes qu'on met en place.

Une servante aime à rapporter; sa Maîtresse aime à entendre ses rapports; ce sont deux grands maux dans une famille. Pour achever de tout perdre, il ne faut plus qu'un mari crédule.

Vous êtes maintenant dans les grandes Charges, rappelez-vous ces premiers tems où vous n'étiez que simple Lettré, & jetez la vôtre par avance sur l'avenir, lorsque vous ne serez plus en place. En vous rappelant le passé, vous sçavez vous passer de peu; & la prévoyance de l'avenir vous inspirera une honnête épargne.

Parmi les Inscriptions que *Li ouen tsié* avoit dans sa salle, on lit ce qui suit:

Cette année, se disoit-il un jour à lui-même, j'ai cinquante-six ans accomplis. Je fais réflexion que peu de gens vont au-delà de soixante-dix. Je n'ai donc plus guères à espérer qu'environ dix ans de vie. De ce tems qui peut me rester à vivre, les incommoditez de la vieillesse, contre lesquelles la nature cherche à se défendre, en emporteront une partie. Il m'en reste donc bien peu que je puisse employer à faire du bien: comment oserois-je de ce peu en dérober encore pour le mal?

*Contre l'entêtement dans ses idées.*

VENTI, Empereur de la Dynastie *Han*, ne faisant attention qu'à l'ardeur & à la violence qui est naturelle au feu, traita de conte & de rêverie, ce qu'on disoit dans certains livres d'une toile incombustible, que le feu nettoyoit sans la consumer. Il s'entêta si fort de son idée, que pour réfuter l'opinion commune, il fit un écrit qu'il intitula Critique historique; & cette piece fût gravée par son ordre sur une pierre à la porte du premier College de l'Empire. Quelque tems après, des gens venus d'Occident, offrirent entr'autres choses à l'Empereur quelques pieces de cette toile. On la mit au feu pour en faire l'épreuve. *Ven ti* convaincu qu'il avoit erré lui-même en prétendant combattre une erreur, fit supprimer son écrit. Le bruit s'en répandit dans l'Empire, & bien des gens rirent aux dépens du Prince, qui avoit fait mal à propos l'incrédule, & l'esprit fort.

C'est

C'est ainsi qu'encore aujourd'hui certaines gens qui ne jugent des choses que par leurs yeux, ne croient rien que ce qu'ils ont vû, & décident témérairement pour ou contre sur ce qu'ils n'ont pas vû, ou ce qu'ils ne peuvent voir. Ecoutez certains Lettrez de ces âges postérieurs: ils vous diront assez hardiment, qu'il n'y a ni Esprits, ni Enfer, ni Bonheur après la mort. Ils écriront même sur cela, comme pour désabuser les autres. Il en est de ce qu'ils disent, comme de la Critique historique de *Ven ti*, avec cette différence que l'erreur de ces Lettrez vulgaires & demi-sçavans, est plus grossière & plus dangereuse.

*De l'Etude.*

LA plûpart des plaisirs du siècle, comme boire, folâtrer, joïer, ne sont que de frivoles amusemens: & ils ont de plus cette incommodité, qu'ils nous rendent dépendans d'autrui, & qu'on ne peut les bien goûter seul. Pour une seule partie de Dames, il faut du moins être deux. Il n'en est pas de même de l'étude: je puis étudier seul des années entières. Et quel plaisir n'est-ce pas de pouvoir, sans sortir de mon cabinet, voir ce qu'il y a de curieux dans tout l'Univers, & rendre visite aux anciens Sages, fussent-ils morts depuis mille ans? L'avantage qu'on tire de l'étude est encore plus grand que le plaisir qu'on y goûte.

Quand on s'y applique sérieusement, & comme il faut, l'ame y trouve une nourriture délicieuse & solide: & ceux même qui étudient d'une manière moins sérieuse & moins réglée, ne laissent pas de tirer de leur étude bien des connoissances & des lumieres. Non, il n'y a rien de plus agréable que d'étudier. Le commun des hommes ne le comprend pas. Cependant il est très-vrai; point de plaisir comparable.

*Sur le commerce des Grands.*

UN homme de Lettres a des relations avec certain homme riche, qui est tout occupé de ses richesses, & du soin de les augmenter: il le prévient, & le va voir. Rien de plus froid que cette visite. L'homme de Lettres est à peine entré, que rebuté d'un tel accueil, il voudroit être dehors: cependant il faut s'asseoir. Il le fait donc; & pour mettre son homme en humeur, il parle le premier des finances, & du gain qui se peut faire sur telle ou telle chose. Mais comme cette complaisance lui coûte, il ne parle & n'écoute qu'à contre-cœur. Ainsi la conversation tombe d'abord. Qu'arrive-t-il de-là? C'est que cet homme de Lettres, s'il a du cœur, & s'il n'attend rien de ce riche, quelque relation qu'ils aient ensemble, ne l'ira voir que bien rarement. Il suivra du moins à son égard cette maxime, d'ailleurs si sage, suivant laquelle chacun doit dire: j'aime mieux que l'on se fâche de me voir trop rarement, que de me rendre importun par de trop fréquentes visites.

*Sur la Bienfaisance.*

KAI KIU YUEN étant en Charge, voulut acheter quelques étoffes. Il les fit venir à son Tribunal; & les ayant fait étaler dans sa salle, au lieu de se retirer, & de marquer seulement celles qu'il vouloit, il se mit à les mesurer, & à traiter du prix lui-même. Ceux de ses domestiques qui le virent, en donnerent avis aux autres: Nous nous imaginions, leur dirent-ils, que nous étions au service d'un grand Magistrat: ce n'est qu'un marchand d'étoffes que nous servons. Sur cela chacun plie bagage, & demande son congé, sans qu'on pût retenir un seul de ceux qui n'étoient pas esclaves.

*Sur le soin d'éviter les moindres fautes.*

OUANG KONG TING, Ministre d'Etat, se trouvant un jour en compagnie avec *Tchang kong y*, fameux *Han lin*\*, qu'il connoissoit déjà de réputation, voulut l'entretenir en particulier, pour profiter de ses lumières. Lui ayant donc demandé quelque instruction, selon que le prescrit la civilité Chinoise. Hier, dit *Tchang*, prenant la parole, après une oration je sortis en ville pour quelque affaire. Je remarquai qu'un de mes porteurs qui avoit des souliers neufs, craignoit fort de les gâter, & que regardant avec une attention extrême où il mettoit le pied, il mesuroit tous ses pas. Il en usa de la sorte assez longtems. Mais enfin en certain endroit, où il y avoit plus de boïte qu'ailleurs, il arriva malgré ses soins, qu'il n'en pût garantir ses souliers: & quand il les vit une fois gâtez, il ne les ménagea plus; il marcha indifféremment par-tout, comme ceux qui n'avoient que de vieux souliers. Il en est de même à-peu-près dans la Morale, ajoûta aussitôt *Tchang*; quelle précaution ne faut-il pas apporter pour éviter les moindres fautes? *Ouang* le remercia de cette instruction, qu'il n'oublia de sa vie.

*Réflexions.*

UNE aiguille, dans la doublure de l'habit le plus moëlleux, peut, lorsqu'on y pense le moins, causer une douleur vive, & faire même une playe dangereuse. C'est ainsi qu'une douceur apparente cache quelquefois beaucoup de malice & de dureté.

Le miel le plus agréable ne se peut manger sans précaution sur la fine pointe d'un couteau. C'est ainsi que des amitez les plus douces, & des amours les plus tendres, on voit quelquefois sortir les inimitiez les plus mortelles. Quiconque est sage, y doit prendre garde.

Que pensez-vous des adversitez, me demanda un jour quelqu'un? Chacun s'en plaint. Pour moi, répondis-je, je regarde les adversitez comme

me un remede admirable. Une seule prise de ce remede peut guérir bien des maladies, & procurer de la santé à celui qui l'employe pour le reste de sa vie. Oui, ce remede seul a guéri dans tous les siècles une infinité de gens; & s'il n'a pas été si utile à *Leou* qu'à tant d'autres, quoiqu'il en ait pris une bonne dose, c'est qu'il lui est venu trop tard.

Quelqu'un dit en lui-même: Attendons, quand j'aurai du superflu, je soulagerai les pauvres. J'ose prononcer que cet homme ne les soulagera jamais.

Un autre dit: Il faut attendre que j'aye un peu plus de loisir, alors je m'appliquerai sérieusement à l'étude de la sagesse. Pour moi, je serai trompé, si cet homme s'y met jamais.

Oui, l'Antiquité nous a laissé pour tous les événemens & pour tous les états des instructions & des modèles. Ainsi la lecture est très-utile. Mais il faudroit faire comme *Tchin*. Ce grand homme pesant avec attention tout ce qu'il lisoit: Voici, se disoit-il, une bonne règle de conduite pour telle & telle occasion. Voici un beau modèle de telle vertu qui est propre à mon rang. Voici un excellent remede contre tel défaut, dont je ne suis pas tout-à-fait exempt. Ce qu'on a lû de la sorte, revient au besoin sans beaucoup de travail.

L'Empereur *Tai tsong* s'entretenant un jour avec ses Ministres: Je goûte fort, leur disoit-il, cette comparaison populaire, suivant laquelle on dit que la vie de l'homme est une fièvre, dans laquelle les grands frissons sont suivis d'ardeurs égales. En effet, que sont nos années? Ne sont-ce pas comme autant de jours, que le froid & le chaud partagent? A mesure que ces jours s'écoulent, l'homme s'affoiblit & devient vieux: quelle perte n'est-ce pas de laisser couler tant d'années & de les rendre inutiles?

Voyez ce bœuf & cet agneau qu'on mene à la boucherie: à chaque pas qu'ils font l'un & l'autre, ils s'approchent de leur fin. Il en est ainsi de l'homme en ce monde: chaque moment de sa vie est un pas qu'il fait vers la mort. Comment n'y faisons-nous pas attention?

L'Empereur demanda un jour à *Chou hiang*, lequel est le plus durable, ce qui est dur, ou ce qui est mol? Prince, dit *Chou hiang*, j'ai quatre-vingt ans; j'ai perdu plusieurs de mes dents; je n'ai rien perdu de ma langue.

L'orgueil ou le désir de dominer & de l'emporter, n'est pas plutôt conçu dans le cœur, qu'il y fait une ouverture, par où, quelque petite qu'elle paroisse, tous les vices y peuvent entrer. L'humilité au contraire, ou la déférence pour autrui, est comme une mer agréable, aussi calme qu'elle est vaste. Point d'épée plus dangereuse à l'homme que sa propre cupidité. Le désintéressement au contraire est un excellent bouclier.

Quand on vogue sur la mer, si le vent est grand, quoique favorable, on ne met pas toutes les voiles; & certainement c'est sagesse. C'est ainsi qu'il en faut user dans toutes les joyes du monde; surtout avec des amis que vous venez récemment de faire, ne vous ouvrez pas sans réserve.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

La peine, le plaisir, la joye, la tristesse n'ont point de demeure fixe & constante où elles se puissent toujours trouver. Tel ne se tenoit pas de joye, quand il fût fait *Sieou t'ai* \*, qui ayant depuis passé par tous les autres Dégrez, & se trouvant Président d'un grand Tribunal, meurt de chagrin de ne pas monter plus haut.

Ce qu'on appelle bonheur ou malheur, n'a point de figure bien déterminée, par où l'on puisse à coup sûr les distinguer. Tel qui n'avoit guères que son cheval, le perdit, & croyoit tout perdre; cela même fit sa fortune. Tel autre, riche en troupeaux, s'en promettoit un gros gain; ils furent cause de sa ruine.

Vous êtes dans un état qui vous paroît insupportable; vous n'y trouvez que peine & que douleur. Vous aspirez à cet autre, & vous vous y promettez de la satisfaction, de la joye, & du plaisir. Peut-être en sentirez-vous un peu dans ce changement, s'il se fait. Mais le changement étant fait, le plaisir cesse, & ce nouvel état ne vous donnant point ce que vous vous en étiez promis, vous y retrouvez vos premiers chagrins, & peut-être de plus sensibles. Aussitôt le désir vous prend de tenter un changement tout nouveau, dont vous vous flattez d'être plus content. C'est en vérité l'entendre mal (a).

Mais puisque je vous vois si peu capable de pénétrer dans les grands principes, écoutez du moins, pour en profiter, cet Apologue vulgaire. Je suis monté sur un méchant âne, & je vois devant moi quelqu'un qui est monté sur un bon cheval; je me plains, & je m'afflige. Je tourne la tête; je vois derrière moi grand nombre de gens à pied, chargez de lourds fardeaux: mes plaintes cessent, & je me console.

Le Tyran *Tcheou*, plongé jour & nuit dans les plaisirs, oublia dans l'espace d'une semaine, où il en étoit du Calendrier. Questionnant sur cela un de ses gens, ni lui ni aucun autre ne purent le lui dire. Il ordonna qu'on consultât *Ki tse* (b). Celui-ci ayant eu avis de l'ordre donné, dit à son confident ce qui suit: Le désordre étant si grand, qu'on ne sçait pas même à quel jour on vit, l'Empire est perdu, il n'y a plus de remede; & ce seroit me perdre moi-même, que de paroître sçavoir ce que tout l'Empire ignore. Quand on viendra me consulter, répondez que je suis yvre.

La dent de l'élephant, qui est l'yvoire, est justement ce qui fait qu'on chasse & tuë cet animal. La perle est cause qu'on ouvre les nacres, & que les huitres périssent. On tend des filets à l'oiseau *Tsou*; c'est à cause de la beauté de ses aîles. Le talent qu'a le perroquet de pouvoir parler, est ce qui l'enchaîne & le met en cage. Si on recherche les tortues, c'est principalement pour leurs écailles. On laisseroit en repos l'animal *Ché* \*\*, s'il ne donnoit pas le musc. Il n'est pas jusqu'aux ouvrages de l'art, qui se détruisent assez souvent par ce qu'ils ont de meilleur.

\* C'est le moindre degré de Littérature & de Noblesse.

(a) Allusion à deux traits d'Histoire.

(b) C'est le nom d'un Prince du sang, dont le *Chu king* louë la sagesse & la vertu.

\*\* Le Musc animal.

leur. Ainsi le son use une cloche. Ainsi se consume un flambeau, en répandant sa lumière. Hélas ! que souvent la même chose arrive aux hommes ! quiconque est sage, doit y penser, & prendre garde que ses talens ne soient causés de sa perte.

Il est des navigateurs téméraires, qui voyant le vent favorable, sans faire attention ni à sa violence, ni au changement qui peut venir, mettent toutes les voiles. Si tout-à-coup le vent change, le vaisseau a plutôt péri, qu'ils n'ont pu virer de bord, ou carguer les voiles. Apprenez de là, gens du siècle, à ne vous pas engager tellement dans aucune affaire, quelque avantageuse qu'elle paroisse, que vous ne laissiez, pour ainsi dire, assez de terrain autour de vous, pour pouvoir, en cas d'accident, reculer, ou tourner à l'aise.

Cet homme riche & puissant est-il bien malade ? Occupé de sa maladie, il est assez froid sur tout le reste. Comme il sent qu'il est incapable de jouir des grands biens qu'il a, il en fait actuellement moins de cas que de la santé qui lui manque. Que ne réprenez-vous donc, grands & riches, votre ambition & votre cupidité, en vous rappelant sans cesse, lorsque vous êtes en santé, les pensées que vous auriez si vous étiez bien malades.

Plus un homme fait d'efforts, pour que son sentiment l'emporte dans un conseil, plus je me défie de ses lumières : les gens d'une sagesse profonde n'ont point cet empressément. Un tel aime la dispute ; c'est tout au plus un demi-sçavant : un homme véritablement docte, dispute & parle ordinairement fort peu. Entendez-vous cet autre parler au tiers & au quart ? Ce ne sont que flatteries : je conclus presque à coup sûr, que c'est l'intérêt qui le fait parler. Un homme désintéressé est plus simple dans ses discours, lors-même qu'il croit devoir donner des louanges. Enfin voyez-vous cet autre, avec quel soin il affecte en toutes choses ce qu'il y a de moins usité. Comptez que c'est un petit génie. Tout homme sage & habile hait la singularité.

#### *Instructions morales.*

OUANG SIEOU TCHI, après avoir été une année en Charge, demanda la permission de se retirer. Vous vous portez bien, lui dit quelqu'un, & il n'y a qu'un an que vous êtes ici. D'ailleurs ce pays & cet emploi sont assez bons ; vos prédécesseurs s'en sont bien trouvés. Pourquoi donc vous tant presser à les quitter ? Je me presserois moins, répondit-il, si le pays & l'emploi étoient moins bons. Du train que je vois les choses aller, si j'étois ici du tems, il me viendrait de grandes richesses ; rien n'est plus capable d'aveugler l'homme ; & c'est pour cela qu'assez souvent les grands biens sont suivis de grands malheurs. Le peu de terres que m'ont laissé mes Ancêtres, me suffit ; je m'y retire. Il se retira en effet ; & chacun disoit : voilà le premier homme que j'aye vû appréhender de devenir riche.

Un pere & un fils s'accusant l'un l'autre à *Ouang yang ming*. Celui-ci ne leur dit que quelques paroles, & aussitôt le pere & le fils fondirent

en larmes, & se réconcilierent. *Tchai ming tchi*, qui vit cela d'un peu loin, accourant à *Ouang yang ming*: Maître, lui dit-il, peut-on sçavoir le peu de paroles que vous avez dites à ces gens-là, & dont ils ont été si promptement & si vivement touchés? Je leur ai dit, répondit *Ouang yang ming*, que *Chun* étoit un très-méchant fils, & *Kou seou* un très-bon pere. *Tchai ming tchi* paroissant surpris de cette contre-vérité; vous avez tort, lui dit *Ouang yang ming*, de ne pas comprendre ce que ces deux hommes ont compris. Ma pensée étoit de leur faire entendre que *Chun* avoit été le modèle d'un bon fils, parce qu'il ne croyoit jamais satisfait assez à ce qu'il devoit à son pere; & qu'au contraire *Kou seou* se persuadant faussement qu'il étoit plein de douceur pour son fils *Chun*, étoit devenu à son égard un pere cruel & barbare. Ce pere & ce fils, qui étoient venus se plaindre à moi l'un de l'autre, comprenant très-bien ma pensée, font aussitôt rentrez en eux-mêmes: chacun d'eux a senti qu'il avoit tort; l'un d'imiter *Kou seou*; l'autre, de n'imiter pas *Chun*.

### Réflexions.

UNE haute fortune sans reproche, & une réputation à toute épreuve, sont choses rares, & dont le *Tsao voë tché* \* est comme avare. S'il vous en favorise, il ne faut pas en être prodigue. Eclaircissez donc à la bonne heure les faux soupçons & les médisances qu'on pourra semer pour vous nuire. Mais que la peine de les dissiper ne vous les fasse pas craindre: & quand vous apprenez qu'il s'en répand, ayez-en plutôt de la joye que de la tristesse.

Un jour on demandoit en compagnie, pourquoi & comment un tel en si peu de tems étoit devenu si riche? C'est, dit quelqu'un, que le *Chang-ti* \*\* en use à son égard comme avec un créancier trop importun. Il lui rend intérêts & capital. Mais presser de la sorte, ce n'est pas l'entendre; car le capital remboursé, les intérêts cessent. On dit que ce fût *Ming hing tse* qui répondit de la sorte; & certes la parabole est digne de lui.

### Mauvaise manière de fléchir un Prince irrité.

VOUS voulez fléchir un homme, & surtout un Prince offensé. Commencez, si vous m'en croyez, par faire une espece de diversion. Prenez cet homme offensé par quelque endroit qui le flatte: le plaisir qu'il y prendra, le détournant de ce qui l'irrite, diminuera sa colere. Vous pouvez par cette voye tout vous promettre: mais si vous entreprenez de lui justifier directement celui qu'il tient pour coupable, ou l'action qui l'a choqué; c'est, comme dit le proverbe, jeter de l'huile sur le feu: c'est l'irriter encore davantage.

Sous la Dynastie *Han*, un grand Officier de guerre nommé *Tien fuen*,  
fût

\* *Tsao* signifie produire, faire, créer. *Voë* veut dire être, chose, substance.

\*\* *Chang* signifie suprême. *Ti* Empereur.

fût accusé d'une faute à l'égard de l'Empereur régnant. Le Prince le condamna, lui, & toute sa famille, à arroser des jardins le reste de leur vie. *Pao yn*, Grand de l'Empire, & fort en crédit, dressa en faveur de *Tien fuen* une assez longue supplique, & la présenta à l'Empereur, qui étoit alors *Vou ti*. Le mérite & les services de *Tien fuen* y étoient mis en un beau jour; après quoi l'on y diminuoit sa faute, en disant que des envieux l'avoient fort envenimée. Malgré le crédit du suppliant, la supplique n'eût point d'effet.

*Kai koang yao*, un des plus puissans hommes de son tems, parla mal de l'Empereur, & en fit des plaintes. *Suen ti* l'ayant appris, s'en offensa, & témoigna le vouloir perdre. Aussitôt *Tching tchang* prend le pinceau, & dresse une rémontrance: Prince, disoit-il entr'autres choses, *Koang yao* est un homme dont le mérite & la puissance peuvent embarrasser Votre Majesté, si le chagrin étoit capable de lui en faire venir l'envie. S'il ne prend pas ce mauvais parti, & que V. M. refuse de lui rendre sa bienveillance; je le connois; il a trop de cœur, pour survivre à sa disgrâce. Il est de votre intérêt & de votre honneur d'user de quelque indulgence à son égard. Que n'a-t-il un autre *Kiu su* (a) ou un autre *Kin tchang* qui parle pour lui! Cette rémontrance, au lieu d'apaiser *Suenti*, ne fit qu'augmenter sa colere. *Koang yao* qui en eût avis, se coupa la gorge.

*Sou tong po* étant en prison pour quelque faute, *Tchang ngan tao* qui l'aimoit & l'estimoit fort, fit un écrit pour sa défense. Mais comme il étoit éloigné, il l'envoya à son fils *Tchang chu*, le chargeant de le faire passer à Sa Majesté. Cet écrit ne contenoit guères autre chose, qu'un bel éloge de *Sou tong po*, qu'on y donnoit pour le plus grand homme de l'Empire, & le plus habile en tout genre. *Tchang chu* ayant reçu & lû cet écrit, fût embarrassé, & prit enfin le parti de le supprimer. *Sou tong po* peu après sortit d'affaire, & cet écrit lui fût montré. Il frémit en le lisant, & en devint tout pâle: puis revenant de ce trouble: J'étois perdu, s'écria-t-il, si l'écrit de *Tchang ngan tao* avoit passé: son fils m'a sauvé en le supprimant.

Quand donc vous intercédez pour quelqu'un, n'imites pas ces exemples. Voyons-en de gens qui ayent mieux réussi, pour s'y être pris d'une autre manière.

*Moyen de fléchir la colere d'un Prince.*

L'EMPEREUR *Mou tsong* sortant un jour, un Officier nommé *Tchoui fa* s'emporta, je ne sçais pourquoi, jusqu'à frapper un des Gardes qui accompagnoient Sa Majesté. Il fût aussitôt saisi & mis en prison. *Li pai*, *Tchang tchong*, *Fang lun*, tous Grands de l'Empire, & aimez du Prince, s'employèrent pour faire élargir *Tchoui fa*. Chacun d'eux dressa pour cela une longue requête. L'Empereur les ayant lûs, n'y eût point d'égard.

Le

(a) Ces deux hommes avoient autrefois fléchi un Prince en faveur de gens coupables.

MORALE  
DES  
CHINOIS.

Le mauvais succès des autres n'empêcha pas *Li pong ki* de faire aussi une tentative en faveur du même coupable; & voici comme il s'y prit.

Dans une audience qu'il eût du Prince, après avoir fait son rapport des affaires dont il s'agissoit : Prince, dit-il, si j'osois, je vous dirois un mot d'une autre affaire. L'Empereur le trouvant bon : *Tchoui fa*, continua-t-il, est en prison il y a du tems : il le mérite, & au-delà, pour l'insolence qu'il a eue de vous manquer de respect. Mais il a une bonne mere âgée de quatre vingt ans. La faute & la prison du fils, ont tellement affligé la mere, qu'elle en est tombée malade. Depuis que V. M. est sur le Trône, elle a fréquemment recommandé le soin des parens : elle fait de la piété filiale le grand ressort de son Gouvernement. Ainsi, vous feriez, ce me semble, une action bien digne de vous, si, en faveur de la mere, vous vouliez bien pardonner au fils.

Le Prince écouta *Li pong ki* sans l'interrompre ; puis lui adressant la parole ; jusqu'ici bien des gens, dit-il, ont intercédé pour *Tchoui fa*, & j'ai reçu sur cela diverses requêtes. Mais dans toutes on exagéroit fort le malheur de *Tchoui fa*, sans dire un mot de sa faute. Il sembloit, à entendre ces intercesseurs, qu'il fût plus malheureux que coupable : aussi n'ont-ils rien gagné sur moi. Vous en usez vous tout autrement : vous commencez par avoüer que sa faute est grande ; c'est quelque chose. D'ailleurs je suis sensible à l'affliction de la mere, qui est si âgée : personne avant vous ne m'en a parlé. Allez ; je pardonne à *Tchoui fa*.

*Autre Exemple.*

L'EMPEREUR *Ouen heou* conquit le pais nommé *Tchong chan* : au lieu d'en gratifier un frere qu'il avoit, il en gratifia un de ses fils. Chacun le désapprouva intérieurement. *To hoang* fût moins réservé que les autres : il lui échapa sur le champ de dire que l'Empereur manquoit de la vertu *Gin* \*. L'Empereur en fût vivement choqué, & défendit à *To hoang* de paroître à la Cour. Mais un ami de *To hoang* prenant adroitement la parole : Prince, dit-il, *To hoang* a tort. Mais souffrez que je vous prie de remarquer que rien ne détruit plus ce qu'il a dit, que la liberté qu'il a prise de le dire. Quand le Prince manque de bonté (*Gin*), on ne voit pas dans un Courtisan tant de franchise. Ainsi la faute de *To hoang*, telle qu'elle est, vous fait honneur. Ce tour plût à *Ouen heou*, & il fût permis à *To hoang* de demeurer à la Cour.

Hélas ! s'écrie sur tout cela l'Historien Chinois, *Ou tsen* avoit bien raison de dire, qu'un bon moyen d'appaîser un homme en colere, c'est d'entrer un peu dans ses sentimens ; & que s'y opposer directement, c'est l'irriter. Les faits que je viens de rapporter, en sont autant de preuves.

\* *Gin*, bonté, charité, &c.

*Fermeté dans un Ambassadeur.*

YEN YNG, étant encore assez jeune, & d'ailleurs d'une taille fort petite, fût envoyé par son Prince, le Roi de *Tsi*, Ambassadeur à la Cour de *Tsou*. Quand il fût question d'avoir audience, on le voulut faire entrer par une petite porte. *Yen yng* s'arrêtant tout court: Moi, dit-il, passer par là? Si j'étois Ambassadeur dans un Royaume de chiens, encore passe: mais étant Ambassadeur à la Cour de *Tsou*, je ne puis pas m'y rendre, & l'on ne devoit pas me le proposer. Ayant tenu ferme, on lui ouvrit la grande porte. Mais le Roi de *Tsou* en fût piqué, & lui voulut faire sentir son indignation. Quoi, Seigneur, lui demanda-t-il, le Royaume de *Tsi* n'a-t-il pas un seul homme qu'on ait pû choisir pour Ambassadeur? *Yen yng* choqué de cet accueil, & d'un discours si méprisant, y fit une réponse à-peu-près semblable. *Tsi* ne manque pas de Sages, répartit-il; mais c'est aux sages Rois qu'on les envoie. Pour moi, je sçais mieux que personne, que je n'ai ni mérite, ni vertu; mais c'est justement pour cela qu'on m'a député vers vous.

Le Roi se souvint alors qu'un homme originaire de *Tsi*, établi à *Tsou*, étoit en prison pour avoir volé; voulant faire affront à l'Ambassadeur, & cherchant à le démonter, il fait amener cet homme tout enchaîné, & fait lire tout haut son procès: puis regardant *Yen yng* de côté: Les gens de *Tsi*, lui dit-il d'un ton moqueur, ne sont-ils pas de maîtres voleurs?

L'arbre *Kiu*, reprit *Yen yng* sans se perdre, croît ordinairement au Midi du fleuve *Kiang*. Tandis qu'il y est, il ne change point de nature; il conserve sa beauté: si on le transporte au Nord, aussitôt il dégénère; & cela si notablement, que c'est tout un autre arbre, auquel on donne aussi un autre nom. Il se nomme *Tchi*, vous le sçavez, & vous n'ignorez pas aussi que si ces deux arbres ont encore quelque ressemblance par les feuilles, leurs fruits sont d'un goût tout différent. D'où vient cette différence? C'est sans doute du terroir. L'application est facile à faire.

Le Roi trouvant tant de fermeté dans *Yen yng*, & tant de vivacité dans ses réponses, conçût pour lui de l'estime, & lui dit en riant: Je suis vaincu; & depuis il le traita fort bien.

*Tsien yuen* étant devenu Magistrat de *Sin ting*, trouva que le feu prenoit souvent dans la ville & aux environs; ce qui causoit beaucoup de dommage, & une frayeur continuelle aux habitans. Il s'informa doucement d'où cela pouvoit venir. Tout ce qu'il pût découvrir, fût que certain homme du lieu passoit pour avoir le secret de préserver du feu ceux qu'il vouloit, & que bien des gens avoient recours à lui pour ce bon office. *Tsien* s'étant assuré du fait: point de feu plus dangereux, dit-il, qu'un homme qui fait profession de commander au feu à sa fantaisie. Il fit aussitôt prendre ce charlatan: il se trouva coupable de plus d'un crime. La tête lui fût coupée. Depuis ce tems-là les incendies furent aussi rares à *Sin ting*, que par-tout ailleurs.

CHI TSO, & son cadet *Chi yeou*, ayant à partager le bien de leur pere, se broüillerent si fort ensemble, qu'en vain leurs parens s'employèrent pour faire un partage au gré des deux freres: il y avoit dans leur voisinage un honnête homme nommé *Nien fong*, estimé par bien des endroits; mais surtout connu pour bon fils & pour bon ami. Un jour *Chi yeou* le rencontrant, lui dit le différend qu'il avoit avec son frere, & lui exposa ses raisons. *Nien fong*, sans le laisser achever, commença à gémir & à se lamenter, de voir deux freres en procès. Puis adressant la parole à *Chi yeou*: J'avois un aîné, lui dit-il, bien plus déraisonnable encore, & bien plus inflexible que le vôtre. Mon pere étant mort, il s'appropriâ presque tout son bien: je le laissai faire, & pris patience: bien loin de m'en repentir, je m'en suis très-bien trouvé. Je vous conseille, ajoûta-t-il les larmes aux yeux, & même je vous conjure d'en faire autant; ne disputez point avec un frere.

Ce discours toucha *Chi yeou*: résolu d'imiter *Nien fong*; venez avec moi, lui dit-il, allons de ce pas trouver mon frere. Ils y vont; & l'abordant avec respect & soumission, *Chi yeou* les larmes aux yeux, témoigna se repentir d'avoir tenu tête à son frere, lui en demanda pardon, & déclara qu'il lui cédoit tout ce qu'il voudroit. L'aîné *Chi tso* fût si attendri de ce spectacle, qu'il ne pût aussi retenir ses larmes. Toute la dispute fût alors à qui céderoit davantage. Ces deux freres eurent toute leur vie une amitié singuliere, & une vive reconnoissance pour *Nien fong*. Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'union entre leurs familles, qui sont nombreuses & considérables.

*Industrie d'un Mandarin contre les vexations d'un Envoyé de la Cour.*

LE Magistrat de *Tan tou*, nommé *Yang tsin*, eût avis qu'il devoit bientôt passer un Envoyé de la Cour. Il apprit en même-tems, que sur la route cet Envoyé avoit fait mille vexations, jusqu'à faire lier & retenir sur sa barque divers Magistrats pour les rançonner. Afin d'éviter une semblable avanie, il s'avisa d'un stratagème. Il choisit deux de ses gens qui étoient fort bons plongeurs. Il les fit habiller en vieillards, & les instruisit à en faire la contenance. Il les fait embarquer en cet équipage, & les envoie les premiers au-devant de l'Envoyé. Celui-ci, d'aussi loin qu'il appercût leur petite barque: canailles, leur cria-t-il d'un ton menaçant à son ordinaire, qui vous a rendu si hardis que de venir seuls à ma rencontre? Où est votre Maître? Vîte, qu'on me garotte ces deux coquins. A ces mots, ces deux hommes bien instruits, se jetterent dans l'eau & disparurent. *Yang*, quelque-tems après, vint en personne recevoir l'Envoyé suivant la coutume. Pardon, Monsieur, lui dit-il, si j'ai peut-être un peu tardé: on m'a arrêté en chemin pour une affaire. Il s'agissoit d'un procès verbal, où le peuple énonce que deux hommes

ont

ont pris l'épouvante de vos menaces, se sont jettés à l'eau, & se sont noyés. Vous sçavez mieux que moi, quelle est la sévérité du Prince qui régné, quand il s'agit de la vie des hommes: & vous n'ignorez pas non plus ce que c'est pour nous d'avoir à apaiser un peuple irrité. L'Envoyé fût intimidé. Il n'exigea rien de *Tang*: il le traita même honnêtement; & de peur de quelque autre accident semblable à celui qu'il croyoit réel, il fût plus sage & plus retenu dans la fuite.

*Stratagème de guerre heureux.*

Ouen ping étant Gouverneur de *Kiang hia*, de grandes & de longues pluyes firent écrouler en plusieurs endroits les murs de la ville, & pourirent plusieurs barrières. La nouvelle vint en même-tems que *Sun kuen*, fameux bândit, étoit fort proche avec une armée. Ouen sentant fort bien l'impossibilité de se fortifier en si peu de tems, ne se donna aucun mouvement. Il s'enferma dans sa chambre, & il eut soin de faire répandre à l'arrivée de *Sun kuen*, que depuis tant de jours le Gouverneur n'avoit point parû dans la ville, ni admis personne en sa présence. Une conduite si peu ordinaire donna des soupçons à *Sun kuen*. S'en ouvrant à ceux de sa fuite, *Ouen ping*, leur dit-il, passe pour un homme brave, vigilant, attaché au Prince. C'est pour cela même qu'on l'a fait Gouverneur de cette ville. Cependant nous voici arrivez, & il n'a fait aucun mouvement; les murailles mêmes ont plusieurs brèches; cela n'est pas naturel. Ou il y a là-dessous quelque piège qu'on nous tend, ou bien *Ouen ping* est assuré qu'une armée vient à son secours. Sur cela *Sun kuen* se retira, & marcha d'un autre côté.

*Prudence éclairée d'un Mandarin.*

CERTAIN doüanier de *Ho yun hien*, s'enrichissoit hardiment aux dépens de l'Empereur & du Public. Tout le monde le sçavoit; mais on n'osoit le déférer. Car c'étoit un homme robuste & de taille avantageuse; & il avoit eu soin de se faire passer pour terrible, disant lui-même assez souvent, qu'il lui coûteroit peu de tuer un homme. Il n'y avoit pas jusqu'aux Magistrats qui ne craignissent de l'irriter. *Tchin ming tao*, qui s'est rendu depuis si célèbre, fût fait Magistrat de ce lieu-là. Aussitôt le doüanier en fût allarmé. Faisant cependant bonne contenance, il alla voir *Tchin*; & prévoyant les accusations qu'on feroit de lui; Seigneur, lui dit-il, il y a ici quelques gens qui osent dire que je vole l'Empereur: vous pouvez, si vous voulez, revoir mes comptes: mais ce que je demande avec instance, c'est de rechercher & de punir ceux qui répandent ces faux bruits. Je ne fais pas cette recherche, parce que si j'en découvrois quelqu'un, il lui en pourroit coûter la vie; car je vous avoueraï franchement que je suis un peu violent de mon naturel, & que dans un premier transport il me coûteroit peu de tuer un homme. Est-il possible? reprit *Tchin*, sans s'émouvoir & en souriant? Est-il possible qu'il y

ait des gens si soupçonneux & si médifans? Quoi! vous qui recevez les appointemens de l'Empereur, vous feriez capable de le voler? Quelle apparence! D'ailleurs s'il en étoit quelque chose, tout occupé du soin d'éviter la mort, que vous sçauriez mériter vous-même, vous ne parleriez pas comme vous faites, de vengeance & de massacre. Le doüanier conçût fort bien à quel homme il avoit affaire. Il se pressa de remplacer ce qu'il avoit pris des deniers publics, & fût sur ses gardes dans la fuite. Quand il quita son emploi, ses comptes se trouverent nets.

*Avantage d'une correction paternelle.*

HOÜ NGAN KOUÉ dans sa jeunesse étoit fier, orgueilleux, léger, enfin si difficile à gouverner, que son pere fût obligé de l'enfermer dans une chambre. Il s'y trouva quelques centaines de buches. Ce jeune homme n'ayant pas autre chose sur quoi décharger son feu, fit en peu de tems de toutes ces buches autant de figures d'homme. Son pere l'ayant sçû, fit porter dans la même chambre une Bibliothèque entière: on dit qu'il y avoit bien dix-mille volumes. *Hou ngan koué* les parcourut tous; & il a été depuis un des habiles hommes de son siècle.

*Flatterie punie.*

HONG VOÜ (a), dans le commencement de son règne, haïssoit les longs mémoriaux. Il en trouva un jour quelques-uns de plus de dix-mille lettres. Il fût choqué de cette longueur, & témoigna vouloir punir ceux qui en étoient les auteurs. Il ne manqua pas de gens parmi ses Ministres, qui entrant dans ses sentimens, l'y confirmèrent, en lui disant: Ce mémorial en effet est peu respectueux. Cet autre est rempli de médifances, Votre Majesté a raison d'en vouloir punir les auteurs. *Song lien* entra un moment après. L'Empereur lui témoignant aussi son chagrin contre ces longs mémoriaux: Prince, dit-il, ceux qui vous ont présenté ces mémoriaux, l'ont fait pour s'acquitter des obligations de leurs Charges; & je suis persuadé qu'il n'y en a point, qui n'ait eu en vûë de vous être utile. Ensuite parcourant ceux qu'on avoit le plus blâmé, il en marqua les plus importans articles. Alors l'Empereur trouvant qu'en effet *Song lien* avoit raison; il fit rappeler ces Ministres flatteurs, qui venoient de le quitter: & les reprenant sévèrement; comment, leur dit-il, lâches Ministres, quand vous me voyez en colere, au lieu de m'appaiser avec prudence, ou de me rémontrer avec courage, vous jetez de l'huile sur le feu, & vous contribuez à m'irriter. Si *Song lien* en avoit usé comme vous, j'allois me faire un grand tort, en punissant mal à propos des gens zélés pour mon service, & pour le bien de l'Etat.

(a) C'est le Fondateur de la Dynastie *Ming*. Il avoit été valet de Bonze.

*Exemple d'un Fils docile aux avis de son Pere.*

SEOU PAO avoit un pere qui lui recommandoit sans cesse d'avoir le vin en horreur. Il lui arriva après la mort de son pere, de s'enyvrer quelquefois par compagnie : mais aussitôt rentrant en lui-même ; malheureux que je suis, se disoit il ; je suis obligé comme Magistrat de retenir les autres dans le devoir : comment puis-je espérer d'en venir à bout, oubliant, comme je fais, les instructions de feu mon pere ? Après s'être fait ce reproche, il s'en alloit au tombeau de ses Ancêtres, & se punissoit de trente coups qu'il se donnoit.

*Réflexions.*

CET homme, en repassant sur tout le passé, se rend à soi-même le témoignage qu'il n'y a rien à redire. Qu'il est à plaindre ! jamais il n'avancera dans la vertu ; il mourra avec ses défauts.

Voyez-vous ce papillon qui revient sans cesse à la chandelle, jusqu'à ce qu'enfin il s'y brûle. Voluptueux, voilà votre image.

Conserver sans cesse le souvenir de ses erreurs, & le repentir de ses fautes, c'est un excellent moyen d'avancer dans la vertu.

*Ami solide.*

LIU TAI étant en crédit, reconnu du mérite en *Siu yuen*, & surtout beaucoup de franchise & de droiture. Il le produisit, & le poussa de manière qu'il parvint au rang de *Yu Jse*. S'il arrivoit à *Liu tai* de faire quelque faute, *Siu yuen* l'en reprenoit sans déguisement : & s'il se trouvoit avec quelques autres qui fussent instruits des fautes de *Liu tai*, & qui en parlassent ; *Siu yuen* le blâmoit tout le premier, quand en effet il avoit tort. Quelqu'un le rédit à *Liu tai*, croyant par-là les broiiller ensemble : Il n'y a rien en cela qui me surprenne, ni qui m'offense, dit *Liu tai* : je connois *Siu yuen* il y a longtems, & c'est par cet endroit qu'il me plaît le plus.

Quelque tems après *Siu yuen* mourut ; *Liu tai* en parût inconsolable. Hélas ! disoit-il en le regrettant, que ce cher ami m'étoit utile ! Maintenant que je l'ai perdu, qui m'avertira de mes défauts ?

*Droiture reconnue & récompensée.*

AU commencement du règne de *Hiuen tsong*, un Grand du Royaume puissamment riche, entreprit de se faire des créatures. Il voulut surtout gagner les Officiers qui étoient en place à la Cour, & qui approchoient le plus du Prince : il distribua pour cela de très-grosses sommes ; & il n'y eût guères que *Song king*, dont le désintéressement étoit connu, qui n'eût point de part à ses largesses. La chose s'étant éventée, l'Empereur parût vouloir punir tous ceux qui avoient touché quelque présent. *Song king*  
se

se fit leur intercesseur, & obtint du Prince qu'il leur fit grace: Vous êtes un brave homme, lui dit obligeamment l'Empereur; vôtre vertu est digne des anciens tems: vous êtes le seul que les largesses d'un tel n'ont pu tenter. *Song king* refusant modestement cet éloge: Pardon, grand Prince, répondit-il, vos louanges tombent à faux; un tel ne m'a rien offert; ainsi je n'ai point eu le mérite de refuser. Ce trait de droiture & de modestie plut infiniment à l'Empereur, & lui donna pour *Song king* encore plus d'estime qu'il n'en avoit.

*Sage Conseil donné à un Empereur.*

LE gouvernement de l'Empereur *Suen ti*, étant tyrannique en certains points, *Lo kiun*, qui étoit en place, lui donna sans ménagement des avis en pleine audience. L'Empereur en fût si choqué, qu'il étoit comme résolu de lui faire couper la tête. *Tuen nien* que le Prince aimoit, & qui souhaitoit fort de sauver *Lo kiun*, demanda une audience secrète. L'ayant obtenuë; Prince, lui dit-il, le bruit court que Vôtre Majesté veut faire couper la tête à *Lo kiun*. Si la mort étoit pour lui une peine, je n'oserois m'y opposer. Mais je prie Vôtre Majesté de faire attention, que *Lo kiun* en faisant ce qu'il a fait, a compté qu'il lui en coûteroit la vie. Il s'est proposé de devenir ainsi fameux dans les siècles à venir. Par conséquent le faire mourir, c'est justement donner dans ses vûës. Pensez-y, je vous en conjure. Pour moi, si j'en étois cru, on le puniroit par l'exil. Il seroit ainsi frustré de ses espérances; & cette conduite auroit un air de modération, qui vous seroit encore honneur. L'Empereur suivit ce conseil. Ainsi *Lo kiun* évita la mort.

*Beau caractère.*

KIN KOU entr'autres bonnes qualitez, avoit celle d'excuser toujours, autant qu'il pouvoit, les défauts d'autrui. S'il voyoit quelqu'un faire une faute; cet homme est excusable, disoit-il à ses amis; car si nous autres, qui faisons une profession particulière de vertu, à qui toutes sortes de moyens en facilitent la pratique, qui nous y exhortons sans cesse les uns les autres; si, dis-je, nous autres, nous ne sommes pas exempts de fautes: qu'y a-t-il de surprenant que cet homme en fasse, lui, à qui peut-être tout cela manque?

*Que la Vertu se fait respecter des plus méchans.*

KO TSONG HIEN commandant les troupes à *Tsong vou tsié*, scût qu'un homme riche de *Hiu tcheou* avoit de belles pierreries. Voulant les avoir, & ne voyant pas comment s'y prendre, il choisit deux des plus déterminés d'entre les soldats, & les chargea d'entrer pendant la nuit chez cet homme, de le tuer, lui & sa femme, & d'enlever les pierreries. La nuit venuë, ces soldats trouverent moyen de se cacher dans l'enclos, avant

avant que la barrière en fût fermée : & lorsque cet homme & sa femme furent retirés dans leur appartement intérieur, les soldats regardant par une fente, virent que l'un & l'autre se traitoient avec autant de bienséance & de respect, que s'ils avoient reçu quelque hôte de conséquence. Ils furent si surpris & si charmés de cette conduite, que se retirant un peu pour délibérer : croyez-moi, dit l'un d'eux, ne touchons point à ces deux personnes ; ce sont des gens pleins de vertu : si nous venions à les tuer, nous ne pourrions manquer tôt ou tard d'en porter la peine. Vous avez raison, dit l'autre ; mais *Ko* veut les pierreries. Avertissons-les d'ici, réprit l'autre, qu'ils lui fassent présent au plutôt de leurs pierreries. Ils recevront de quoi il s'agit ; ils le feront ; il sera content. Ils contrefont donc leur voix, & donnent cet avis en peu de mots : puis sautant les murailles, ils se retirèrent.

*Piété filiale.*

UN nommé *Fang kuang* étant en prison, pour avoir tué, à ce qu'on assùroit, le meurtrier de son pere, sa mere qui étoit fort vieille, vint à mourir. *Fang kuang* parût si touché de cette mort, & surtout sentit si vivement l'impossibilité où il étoit de lui rendre les derniers devoirs, que *Tchong*, alors Magistrat, le laissa sortir sur sa parole, pour aller enterrer sa mere. Tous les gens du Tribunal lui représenterent que c'étoit une chose inouïe, & qu'il étoit dangereux d'en user de la sorte. *Tchong* les laissa dire, & se chargea volontiers de ce qui en arriveroit. *Fang kuang* n'eût pas plutôt inhumé sa mere, qu'il vint se remettre en prison. Son affaire ayant été examinée, on ne trouva pas suffisamment de quoi le condamner à mort.

*Superstition ridicule.*

UN tel a perdu son pere : à quoi il devoit penser, c'est à l'inhumer au tems réglé par les Rits : c'est cependant le moindre de ses soins. A quoi il pense le plus, c'est à trouver pour la sépulture un terrain, une année, un mois, un jour, qu'on lui dise porter bonheur. Il fonde sur cela l'espérance de conserver sa santé, de devenir riche, & d'avoir une nombreuse postérité. Quel abus ! On en use encore à-peu-près ainsi dans diverses circonstances. Par exemple, s'il s'agit de bâtir, d'acquies, ou d'habiter une maison ; les uns consultent vainement les astres, ou bien les *Koua* de *Fo hi* ; d'autres, la tortue, ou l'herbe *Chi* ; d'autres, une vaine combinaison de vingt-deux caractères, qui servent à distinguer les années d'un cycle sexagenaire. Ignorent-ils, les aveugles qu'ils sont, que l'avenir est incertain, & qu'il n'y a point de règle sûre, pour juger s'il sera heureux ou non.

Dans le choix que fait un fils d'un terrain pour la sépulture de son pere, voici ce qu'il peut & doit observer. Que ce terrain ne soit pas en danger de devenir chemin dans la suite ; qu'il n'y ait point d'apparence qu'on y

bâtisse jamais de ville, ou qu'on y creuse un canal pour l'écoulement des eaux; qu'il ne soit point trop à la bienséance d'une famille puissante, qui puisse être tentée de l'usurper; qu'il soit tel enfin, que jamais les bœufs ne le puissent labourer. Si de plus on recherche vainement quel terrain peut porter bonheur, quel jour est heureux ou malheureux; c'est cacher sous les dehors trompeurs d'un respect mal-entendu, des vûes de propre intérêt; ce n'est rien moins qu'être bon fils.

*Folie de certains usages superstitieux.*

IL se trouve des gens qui sont sottement entêtés de ce qu'un charlatan appelle une situation heureuse, & qui dans l'espérance de la trouver, diffèrent très-longtems d'inhumier leur pere. Ils usent quelquefois de violence pour usurper le terrain d'autrui, & vont jusqu'à déterrer les morts d'une autre famille. D'autres un peu moins hardis, mais également injustes, usent de mille artifices, pour s'approprier un terrain qu'ils n'osent usurper de force. De là que d'inimitiez! Que de chicanes! Que de procez qui durent souvent jusqu'à la mort des parties, ou du moins jusqu'à ce qu'elles soient ruinées! Tel a perdu tout son bien pour le prétendu bonheur d'un terrain qu'il n'a pû avoir jusqu'ici, & qu'il pourra encore moins avoir dans la suite. Qu'espéroit-il de ce terrain, s'il l'avoit eu? Une prospérité imaginaire, qui eût du moins tardé à venir, si jamais elle fût venue: & cette folle espérance l'a réduit à une misere très-réelle. Peut-on pousser plus loin l'ignorance & l'aveuglement.

*Yang tchin tchai* étoit un homme fort éloigné de cette erreur qui attribue du bonheur ou du malheur à telle ou à telle situation de lieu. Voici ce qu'il avoit coûtume de dire sur cette matière: *Kuo pou* passa de son tems pour un homme des plus habiles dans ce vain art du choix des terrains pour la sépulture. Qui doutera qu'il n'ait usé de son art, & employé toute son habileté prétendue, à choisir pour la sépulture de son pere, un terrain des plus heureux, dont il pût se promettre beaucoup de prospérité pour sa personne pendant sa vie, & une longue prospérité pour l'avenir? Cependant il est mort dans les supplices, & sa famille est déjà éteinte. Après cette expérience qu'il a faite en sa personne de la vanité de son art, on ne laisse pas de lire les livres qu'il a laissés sur cette matière, & d'ajouter foi à ses préceptes. Sotte & ridicule erreur!

Le même *Yang tchin tchai* disoit encore: Ceux qui sont aujourd'hui métier de connoître les terrains heureux pour les sépultures, mettent en ce rang toute montagne, qui a la figure du bonnet qu'on nomme *Sî:*, & ils prononcent sans hésiter, que quand un homme y est inhumé, ses descendants, à coup sûr, porteront de ces bonnets, c'est-à-dire, seront Grands-Officiers. Ignorent-ils, ces charlatans, ou croient-ils que tout le monde ignore, que sous la Dynastie *Tang*, ces sortes de bonnets se portoient par les *Kiu gin\**; & que ce fût sous la Dynastie *Song*, que les

\* Second. degré d'honneur.

les Officiers de la Cour commencerent à en user? C'est une chose très-constante: & la cause de cet usage fût que la Cour des *Song* étoit placée dans un terrain sec & poudreux. Les Officiers de la Cour incommodés par la poussière, chercherent à s'en défendre par ces bonnets. Je demande donc à ces charlatans; si telle montagne qui a eu de tout tems cette figure, portoit bonheur pour être *Kiu gin*, quand les *Kiu gin* portoient de semblables bonnets. Je ne vois pas qu'ils le disent: mais quand ils le prétendroient, je demanderois encore; d'où vient que cette montagne, qui est toujours demeurée la même, procure aujourd'hui des emplois plus élevez, qu'elle ne faisoit autrefois?

Faut-il choisir un terrain pour bâtir une maison, ou bien pour creuser une sépulture? S'agit-il de mariage, de commerce, de voyage? On consulte aussitôt des charlatans sur le rumb de vent & le choix du jour; le tout, dans la vûë d'éviter ce qu'on appelle accidens funestes, & par le désir de réussir. Voilà comme en usent les gens du siècle; & autant qu'ils sont empressez pour cela, autant négligent-ils le bonheur primitif & principal qui dépend d'eux. Quand le cœur va bien, dit *Tju hou*, tout va bien. L'Antiquité n'appella jamais gens heureux, que les gens de bien.

*Bonne foi récompensée.*

UN jeune homme nommé *Leou*, qui avoit bien de la peine à vivre, tant il étoit pauvre, entrant un jour dans la salle d'un bain (a) public, y trouva un sac d'argent que quelqu'un y avoit perdu. *Leou*, après s'être lavé, fit semblant d'être incommodé, & se coucha dans cette salle. Il y passa toute la nuit, attendant que celui qui avoit perdu le sac, vînt en demander des nouvelles. Le lendemain de grand matin, un homme entre tout essouffé, & dit en se lamentant: Il y a huit ans que je cours de tous côtez, faisant mon petit commerce: tout ce que j'ai pû gagner, se réduisoit à quatre-vingt-cinq pieces d'argent: je les portois dans un sac: mes compagnons de voyage m'engagerent hier à venir ici. Après m'être lavé comme les autres, je partis de compagnie au clair de la lune: ce n'est qu'à trois lieües d'ici que je me suis apperçû que je n'avois plus mon sac. Aussitôt le jeune homme *Leou* se leve: consolez-vous, dit-il à cet homme, je vous attendois ici; voilà vôtre sac & vôtre argent. Le Marchand s'en alla transporté de joye. Pour ce qui est du jeune *Leou*, il fût sifflé de bien des gens. Pourquoi ne pas profiter, lui disoit-on, d'une si heureuse rencontre, pour te mettre à ton aise à l'avenir? Malgré ma pauvreté, répondit *Leou*; je n'ai jamais fait le moindre tort à personne. Je suis convaincu en général, que celui qui s'approprie le bien d'autrui, en est puni tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre. Com-  
ment

(a) Ce n'est qu'une maison dont le Maître tient toujours de l'eau chaude prête, pour en donner à qui veut se laver le corps en Été. On en est quitte pour quelques deniers de cuivre.

ment à plus forte raison aurois-je le courage de m'approprier en un moment tout ce qu'un pauvre Marchand a gagné avec tant de peine? Peu après, le jeune *Leou* vit en songe un Esprit-homme, qui lui dit: Vous serez récompensé de votre équité: vous vous releverez de votre pauvreté: vous vivrez dans l'honneur, & vos descendants encore plus. Il eût un fils qui étudia, & qui fût fait *Kiu gin* assez jeune. Son pere eût la consolation de le voir en Charge, & vingt-trois de ses descendants ont tenu depuis la même route.

*Malheur des possessions injustes.*

DANS certaine piece de Poësie, qui a pour titre *le Siècle instruit*, on lit entre autres choses ce qui suit: Hélas! combien de gens aujourd'hui, sous une figure humaine, cachent un cœur plein de venin comme des serpens! Qui est celui d'entr'eux qui fasse attention que les yeux du Ciel, plus prompts que le mouvement d'une roüe, regardent de tous côtez, & qu'on ne peut leur échaper? Ce que tel vola, il y a quelques mois, à son voisin du côté de l'Orient, passe aujourd'hui de chez lui à un autre voisin du côté du Nord. En vain quelqu'un se flatteroit-il de pouvoir par ses artifices faire fortune aux dépens d'autrui: cette prétenduë fortune n'est pas plus durable, que ces fleurs qu'on voit s'ouvrir le matin & tomber le soir. Tout bien mal-acquis, dit-on encore, est entre les mains de celui qui l'acquiert, comme seroit un flocon de neige.

*Charité récompensée.*

DANS une année de grande stérilité, *Li kong kien*, homme à son aise, prêta aux pauvres gens de son voisinage plus de mille charges de grains. L'année suivante ayant été presque aussi stérile que la précédente, on ne fût pas en état de lui rendre ce qu'il avoit prêté; il assembla tous ses débiteurs, & brûla publiquement leurs obligations. La troisieme année fût très-abondante; & chacun, malgré son obligation brûlée, s'empressa de lui apporter autant de grains qu'il en avoit emprunté; mais *Li kong kien* ne voulut rien recevoir. Une autre année que la stérilité fût encore plus grande, chaque jour il faisoit cuire une quantité de ris qu'il distribuoit aux pauvres, & il en assistoit le plus qu'il pouvoit. Il en sauva un très-grand nombre, & il contribua, selon ses forces, à procurer la sépulture à ceux que la misere fit mourir. Il lui apparût une nuit en songe un homme vêtu de violet, qui lui dit: *Le Chang ti* connoît vos bonnes œuvres les plus secretes. Elles ne feront point sans récompense; & votre postérité s'en sentira. Il vécut jusqu'à l'âge de cent ans, & ses descendants ont été dans l'abondance & dans l'éclat.

*Que le Crime est puni tôt ou tard.*

QUELQU'UN d'un en droit obscur & caché, décoche une flèche sur un  
au-

autre: le moyen de la parer? Quelqu'un emprunte l'épée d'un homme, & l'en perce aussitôt qu'il est défarmé; c'est une chose aussi facile qu'elle est criminelle. Cependant celui qui en use ainsi, s'en applaudit comme d'un beau coup, & se sçait bon gré de cette maligne adresse qu'il appelle habileté. Mais je lui répons que sa prétendue habileté ne peut passer à celle du *Tsao voë*\*. J'ai décoché une flèche contre quelqu'un en cachette, & dans le secret, afin qu'il ne pût l'éviter: le *Tsao voë* m'en décochera une, qui, pour être tirée en plein jour, & à la vûë de tout le monde, n'en fera pas moins inévitable. J'ai eu l'adresse & la malice d'emprunter l'épée d'un autre pour l'en percer sans peine & sans danger: le *Tsao voë* me le revaudra, en me perçant de la sienne propre, avec encore bien plus de facilité & sans effort. C'est ainsi que la malice des méchans, qu'ils appellent industrie, & sçavoir faire, retombe à la fin sur eux.

Le *Tsao voë* punit quelquefois les méchans aussitôt après leur crime, & par le même endroit qu'ils ont péché. Mais cela n'arrive pas toujours. Il n'est pas rare qu'il les punisse par des peines d'un autre genre, & qu'il diffère à les punir: il est arrivé plus d'une fois, que ces méchans, longtems après leur premier crime, venant à en commettre quelqu'autre, quelque moins grand que le premier, ont vû fondre sur eux les derniers malheurs. C'est que le Ciel équitable & éclairé, ne se trompe point dans ses comptes, & que rien ne peut lui échaper.

\* Auteur de tous les Etres.





D E L A  
C O N N O I S S A N C E  
D E S C H I N O I S

D A N S  
L E S A U T R E S S C I E N C E S .

SCIENCES  
D E S  
C H I N O I S .



ORSQU'ON jette les yeux sur le grand nombre de Bibliothèques qui se trouvent à la Chine, toutes magnifiquement bâties, également ornées, & enrichies d'une quantité prodigieuse de livres; quand on considère la multitude étonnante de leurs Docteurs, & des Collèges établis dans toutes les villes de l'Empire, leurs Observatoires, & l'attention qu'ils apportent à observer; quand on fait d'ailleurs réflexion que l'étude est l'unique voye pour parvenir aux Dignitez, & qu'on n'est élevé qu'à proportion qu'on s'est rendu habile; que depuis plus de quatre-mille ans, il n'y a, selon les Loix de l'Empire, que les gens de Lettres qui gouvernent les villes & les Provinces, & qui soient placez dans tous les emplois des Tribunaux & de la Cour; on seroit tenté de croire, que de presque toutes les Nations du monde, la Nation Chinoise est la plus spirituelle & la plus sçavante.

Sciences  
spéculati-  
ves négligées à la  
Chine.

Cependant pour peu qu'on la fréquente, on est bientôt détrompé. Il est vrai, & l'on ne peut s'empêcher d'avouer que les Chinois ont beaucoup d'esprit: mais est-ce de cet esprit qui invente, qui pénètre, qui creuse, & qui approfondit? Ils ont fait des découvertes dans toutes les Sciences; & ils n'en ont perfectionné aucune de celles que nous nommons spéculatives, & qui demandent de la subtilité & de la pénétration.

Raisons  
de cette  
négligence.

Je ne voudrois pas néanmoins accuser le fonds de leur esprit, ni encore moins assurer qu'ils manquent de lumières, ni de cette sagacité qui approfondit les matières, puisqu'on les voit réussir en d'autres choses qui demandent autant de génie & de pénétration que nos Sciences spéculatives.

tives. Mais deux principaux obstacles s'opposent au progrès qu'ils auroient pû faire dans ces sortes de Sciences; c'est 1<sup>o</sup>. qu'il n'y a rien ni au-dédans, ni au-déhors de l'Empire, qui pique & entretienne l'émulation: c'est en second lieu, que ceux qui pourroient s'y distinguer, n'ont point de récompense à attendre.

La grande & la seule voye qui conduit aux richesses, aux honneurs, & aux emplois, c'est l'étude des *King*, de l'Histoire, des Loix, & de la Morale; c'est d'apprendre à faire ce qu'ils appellent le *Ouen tchang*, c'est-à-dire, à écrire poliment, en termes choisis & propres du sujet qu'on traite. En tenant cette route on parvient à être Docteur. Dès-là qu'on a obtenu ce Grade, on est dans un honneur & un crédit que les commodes de la vie suivent de près, parce qu'alors on est sûr d'avoir bientôt un Gouvernement. Ceux même qui en attendant ce poste, retournent dans leurs Provinces, y sont fort considérez du Mandarin du lieu; ils mettent leur famille à couvert de toute véxation, & ils y jouissent de plusieurs privileges.

Mais comme il n'y a rien de semblable à espérer pour ceux qui s'appliqueroient aux Sciences spéculatives, & que cette étude n'est pas la route qui conduise aux honneurs & à la fortune, il n'est pas surprenant que ces sortes de Sciences plus abstraites, soient négligées des Chinois.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

## DE LA LOGIQUE DES CHINOIS.

LA Logique, où l'on a si fort raffiné en Europe, est chez les Chinois dénuée de tous préceptes. Ils n'ont inventé nulle de ces règles qui perfectionnent le raisonnement, & qui apprennent à définir, à diviser, & à tirer des conséquences; ils ne suivent que la lumière naturelle de la raison. C'est par elle seule, & sans aucun secours de l'art, qu'ils comparent ensemble plusieurs idées, & qu'ils tirent des conséquences assez justes.

Manière  
de raison-  
ner des  
Chinois.

## DE LEUR RHÉTORIQUE.

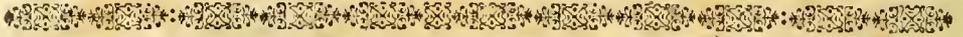
LEUR Rhétorique est de même toute naturelle. Ils connoissent peu de règles propres à orner & à embellir un discours. Ils en ont cependant, mais l'imitation leur tient presque toujours lieu de préceptes. Ils se contentent de lire des piéces d'éloquence, d'y remarquer les traits les plus capables de frapper les esprits, & de faire l'impression qu'ils souhaitent: & c'est sur ces modèles qu'ils se forment dans la composition de leurs discours.

En quoi  
consiste  
leur élo-  
quence.

Au

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Au reste leur éloquence ne consiste point dans un certain arrangement de périodes; mais dans des expressions vives, dans de nobles métaphores, dans des comparaisons hardies, & principalement dans des maximes & des sentences tirées des anciens Sages, & qui exprimées d'un stile vif, concis, & mystérieux, renferment beaucoup de sens & différentes pensées en très-peu de paroles.



## DE LEUR MUSIQUE.

Prétendent avoir inventé la Musique.

A les entendre, ce sont eux qui ont inventé la Musique, & ils se vantent de l'avoir portée autrefois à la dernière perfection. S'ils disent vrai, il faut qu'elle ait bien dégénéré; car elle est maintenant si imparfaite, qu'à peine en mérite-t-elle le nom, ainsi qu'on en peut juger par quelques-uns de leurs airs que j'ai fait noter pour en donner quelque idée.

Estime qu'on en faisoit autrefois.

Il est vrai que dans les premiers tems elle étoit dans une grande estime, & leur Sage par excellence, Confucius, s'efforçoit d'en introduire les préceptes dans toutes les Provinces, dont on lui confioit le Gouvernement. Les Chinois mêmes d'aujourd'hui regrettent fort ces anciens livres qui traitoient de la Musique, & qu'ils ont malheureusement perdus.

Etat présent de la Musique à la Chine.

Du reste la Musique n'est guères maintenant en usage que dans les Comédies, dans certaines fetes, aux nôces, & dans d'autres pareilles occasions. Les Bonzes l'employent aux obseques: mais en chantant ils ne haussent & ne baissent jamais leur voix d'un demi ton, mais seulement d'une tierce, d'une quinte, ou d'une octave; & cette harmonie charme les oreilles Chinoises. Aussi la beauté de leurs Concerts ne dépend-elle point de la variété des tons, ni de la différence des parties. Ils chantent tous le même air, comme il se pratique dans toute l'Asie.

Goût des Chinois pour la Musique d'Europe.

La Musique Européenne ne leur déplaît pas, pourvû qu'ils n'entendent chanter qu'une seule voix, accompagnée de quelques instrumens. Mais ce qu'il y a de merveilleux dans cette Musique, je veux dire, ce contraste de voix différentes, de sons graves, & de sons aigus, de dièses, de fugues, de syncopes, n'est nullement de leur goût, & il leur semble une confusion désagréable.

Leurs notes de Musique.

Ils n'ont point, comme nous, des notes de Musique, ni aucun signe qui marque la diversité des tons, les élévations ou les abaissemens de la voix, & toutes ces variations qui font l'harmonie. Ils ont néanmoins quelques caractères qui font connoître les divers tons.

Leurs airs.

Les airs qu'ils chantent ou qu'ils jouent sur leurs instrumens, ils ne les savent guères que par routine, & à force de les entendre chanter. Néanmoins de tems en tems ils en font de nouveaux, & feu l'Empereur *Cang hi* en composoit lui-même. Ces airs bien joués sur leurs instrumens, ou chantez par une belle voix, ont de quoi plaire, même aux oreilles Européennes.

La

AIRS CHINOIS

Tom. III. page 328.

This page of musical notation, titled "AIRS CHINOIS" from Tom. III. page 328, features 14 staves of music. Each staff begins with a treble clef and a common time signature (C). The notation is characterized by a variety of rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, often beamed together. There are several instances of dynamic markings, including "w" (likely for *ritardando*) and "ff" (for *fortissimo*). The music concludes with a series of vertical lines, indicating a final cadence or the end of a section. The overall style is typical of 18th or 19th-century European musical notation.



La facilité avec laquelle, par le moyen des notes, nous retenons un air dès la première fois qu'on l'a entendu, surprit extrêmement le feu Empereur *Cang hi*. En l'année 1679. il fit venir au Palais le Pere Grimaldi & le Pere Pereyra pour toucher une Orgue & un Claveffin qu'ils lui avoient présentés autrefois. Il gouta nos airs d'Europe, & parût y prendre plaisir. Ensuite il ordonna à ses Musiciens de jouer un air de la Chine sur un de leurs instrumens, & il le joua lui-même avec beaucoup de grace.

Le Pere Pereyra prit ses tablettes, & y nota l'air tout entier pendant que les Musiciens le chantoient. Quand ils eurent fini, le Pere le répéta sans manquer à un seul ton, & comme s'il se fût longtems exercé à l'apprendre. L'Empereur eût de la peine à le croire, tant il parût surpris. Il donna de grandes loüanges à la justesse, à la beauté, & à la facilité de la Musique d'Europe. Il admira surtout que ce Pere eût appris en si peu de tems un air, qui lui avoit tant coûté à lui & à ses Musiciens; & que par le secours de quelques caractères il se le fût rendu si sensible, qu'il lui étoit impossible de l'oublier.

Pour s'en mieux convaincre, il en fit encore plusieurs fois l'épreuve. Il chanta plusieurs airs différens, que le Pere notoit à mesure, & qu'il répétoit incontinent après, dans la dernière justesse. Il faut l'avouer, s'écria l'Empereur, la Musique d'Europe est incomparable; & ce Pere (parlant du Pere Pereyra) n'a pas son semblable dans tout l'Empire. Ce Prince établit dans la suite une Académie de Musique, où il fit entrer tous ceux qui étoient les plus habiles en ce genre, & en donna le soin à son troisième fils, homme de Lettres, & qui avoit beaucoup lû. On commença par examiner tous les Auteurs qui avoient écrit sur ce sujet, on fit faire tous les instrumens à l'imitation des Anciens, & sur les mesures assignées. Les défauts de ces instrumens parurent, & on les corrigea sur les règles postérieures. Après quoi on fit un livre en quatre tomes, qui a pour titre, *la vraie Doctrine du Ly lu, écrite par ordre de l'Empereur*. A ces quatre tomes on en ajoûta un cinquième des élémens de la Musique Européenne, fait par le Pere Pereyra.

Les Chinois ont inventé huit sortes d'instrumens de Musique, qu'ils croient avoir le plus de rapport à la voix humaine. Les uns sont de métal, comme sont nos cloches; d'autres sont faits de pierre, & un entr'autres qui ressemble en quelque chose à nos trompettes.

Il y en a de peaux comme nos tambours, & on en compte de diverses sortes, dont quelques-uns sont si grands & si pesans, qu'il faut les appuyer sur une piece de bois, afin de pouvoir en jouer. Ils ont aussi des instrumens à cordes; mais les cordes sont de soye, & rarement de boyaux. Telles sont leurs Vielles dont jouent les aveugles, & leurs Violons, qui n'ont les uns & les autres que trois cordes que l'on touche avec un archet.

Un autre instrument à sept cordes est fort estimé, & n'est pas désagréable, quand il est touché par une main habile. Ils se servent encore d'autres instrumens, qui ne sont faits que de bois. Ce sont des tables assez

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

L'Empereur *Cang hi* surpris & charmé de la Musique d'Europe.

Etablit une Académie de Musique.

Instrumens de Musique des Chinois.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

larges qu'ils frappent les unes contre les autres. Les Bonzes ont un petit ais qu'ils touchent avec assez d'art & en cadence.

Enfin ils ont des instrumens à vent, comme sont des Flûtes, de deux ou trois fortes, un autre composé de plusieurs tuyaux qui a quelque rapport à nôtre Orgue, mais qui est fort petit, & se porte à la main. Il rend un son assez agréable.



## DE LEUR ARITHMETIQUE.

Les Chi-  
nois n'ont  
point de  
chiffres.

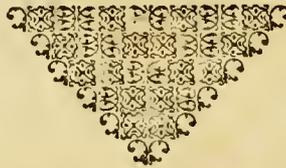
ILS sont plus versez dans l'Arithmétique, & l'on trouve dans leurs livres les quatre principales règles, qui apprennent à ajouter, à soustraire, à multiplier, & à diviser. Mais ce n'est point par le calcul qu'ils pratiquent ces règles, & ils n'ont rien de semblable à nos chiffres composez de neuf figures & du zéro.

Instru-  
ment dont  
ils se ser-  
vent pour  
compter.

Ils se servent pour compter d'un instrument nommé *Souan pan*, qui est composé d'une petite planche traversée de haut en bas de dix à douze petites verges paralleles avec une séparation vers le milieu. Chacune de ces verges enfile des petites boules coulantes d'os ou d'ivoire. Les deux qui sont en haut se prennent chacune pour cinq unitez, & les cinq qui sont en bas pour des unitez.

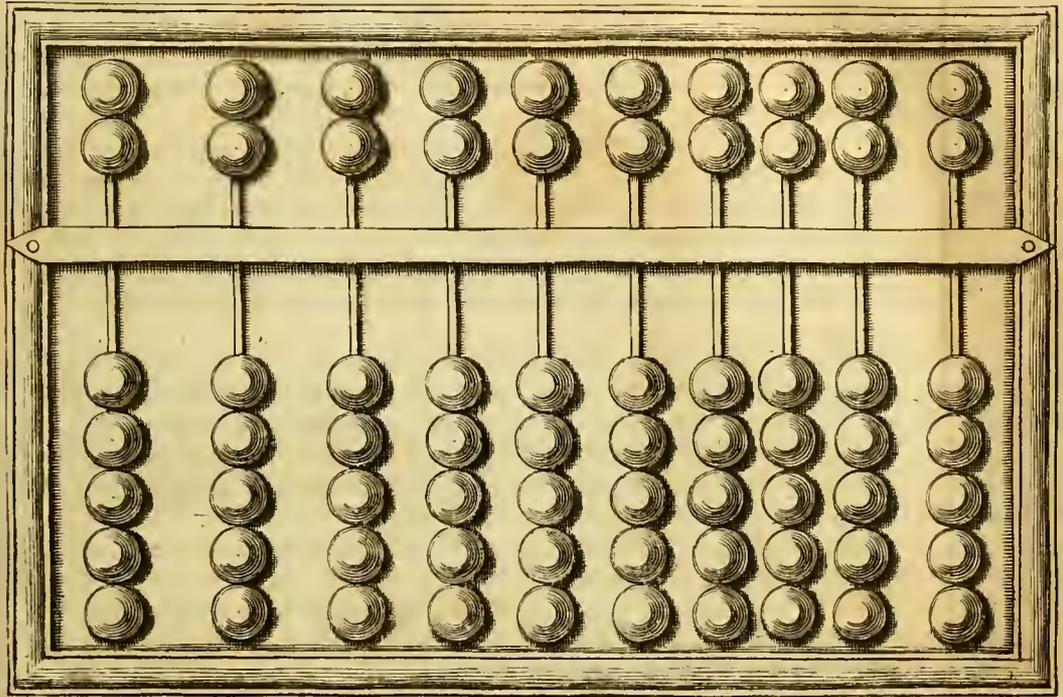
Leur ha-  
bileté.

En assemblant ces boules, ou en les retirant les unes des autres, ils comptent à-peu-près comme nous faisons avec des jettons; mais avec une facilité & une promptitude si grande, qu'ils suivent sans peine un homme, quelque vite qu'il lise un livre de compte. Nos Européans avec le secours de leurs chiffres, ne sçauroient atteindre à la rapidité avec laquelle les Chinois supputent les sommes les plus considérables.



*SOUAN PAN, ou Instrument dont les Chinois se servent pour compter.*

|                                                     |                                                |                                          |                                         |                                      |                                                   |                                    |                           |                            |                                                    |
|-----------------------------------------------------|------------------------------------------------|------------------------------------------|-----------------------------------------|--------------------------------------|---------------------------------------------------|------------------------------------|---------------------------|----------------------------|----------------------------------------------------|
| Pé ouan leang<br><i>ou</i><br>millions de<br>taëls. | Ouan leang<br><i>ou</i><br>dix mille<br>taëls. | Tsien leang<br><i>ou</i><br>mille taëls. | Pé leang<br><i>ou</i><br>cent<br>taëls. | Ché leang<br><i>ou</i><br>dix taëls. | Leang<br><i>ou</i> taël<br>qui vaut<br>cent fols. | Tsien<br><i>ou</i><br>dix<br>fols. | Fuen<br><i>ou</i><br>fol. | Li<br><i>ou</i><br>denier. | Hao<br><i>ou</i> dixième<br>partie d'un<br>denier. |
|-----------------------------------------------------|------------------------------------------------|------------------------------------------|-----------------------------------------|--------------------------------------|---------------------------------------------------|------------------------------------|---------------------------|----------------------------|----------------------------------------------------|



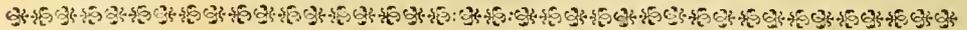
DE LEUR GEOMETRIE.

POUR ce qui est de leur Géometrie, elle est assez superficielle. Ils n'ont que très-peu de connoissance, & de la Géometrie théorique qui démontre la vérité des propositions qu'on appelle Théorèmes, & de la pratique qui apprend la manière de les appliquer à quelque usage particulier par la résolution des Problèmes. S'ils se mêlent de résoudre quelques Problèmes, c'est plutôt par induction, que par aucun principe qui les dirige. Ils ne manquent cependant ni d'habileté, ni d'exaëtitude à mesurer leurs

Géométrie théorique & pratique négligée à la Chine.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

terres, & à en marquer les bornes & l'étenduë. La méthode dont ils usent pour arpenter, est facile & très-sûre.



### DES AUTRES PARTIES DES MATHEMATIQUES.

Mathéma-  
tiques in-  
connuës  
aux au-  
ciens  
Chinois.

LES autres parties des Mathématiques, si l'on en excepte l'Astronomie, dont je parlerai bientôt, ont été entièrement inconnuës aux Chinois. Ce n'est que depuis un peu plus d'un siècle, & depuis l'entrée des premiers Missionnaires Jésuites dans leur Empire, qu'ils se sont apperçus de leur ignorance.

Introdui-  
tes par les  
Missionnai-  
res.

Cette Nation naturellement orgueilleuse, se regardoit comme la plus sçavante du monde, & elle jouïssoit en paix de cette réputation, parce qu'elle ne connoissoit aucune autre Nation qui ne fût moins éclairée qu'elle. Elle fût détrompée par l'habileté des Missionnaires qui parurent à la Cour. L'idée que ces Missionnaires donnerent de leur capacité, servit beaucoup à accréditer leur ministère, & à faire estimer la Religion qu'ils prêchoient.

Goût de  
l'Empe-  
reur *Cang hi*  
pour les  
Sciences.

Le feu Empereur *Cang hi*, dont la passion favorite étoit d'acquérir tous les jours de nouvelles connoissances, ne se lassoit pas de les voir & de les entendre. Les Jésuites de leur côté, voyant combien la protection de ce grand Prince étoit nécessaire au progrès de l'Évangile, n'oublièrent rien pour piquer sa curiosité, & contenter le goût naturel qu'il avoit pour les Sciences.

Ils lui donnerent d'abord la connoissance de l'Optique, en lui présentant un demi-cylindre d'une grandeur raisonnable, & qui étoit d'un bois fort léger. On avoit mis au milieu de son axe un verre convexe, que l'on tournoit vers les objets pour faire entrer au-dédans de ce Tube les images qui s'y peignoient au naturel.

L'Empereur, à qui ce spectacle étoit nouveau, y prit beaucoup de plaisir. Il souhaita qu'on lui fit dans son jardin de *Peking* une machine semblable, par laquelle, sans être apperçû, il pût voir tout ce qui se passeroit dans les ruës & les places voisines.

Les Jésui-  
tes font  
une Cham-  
bre obscu-  
re dans le  
jardin de  
l'Empe-  
reur à  
*Peking*.

On prépara pour cela un verre objectif du plus grand diametre; & l'on fit dans la plus épaisse muraille du jardin une grande fenêtre en pyramide, dont la base donnoit dans le jardin & la pointe vers la place. A cette pointe on plaça l'œil de verre vis-à-vis du lieu où il y a le plus grand concours de peuple. A la base on fit un assez grand cabinet fermé de tous côtez, & fort obscur.

Ce fût-là que l'Empereur vint avec les Reines, pour considérer les vives images de tout ce qui se passoit dans la place; & cette vûë lui plut extrêmement; mais elle charma surtout les Princesses qui ne pouvoient jouïr autrement de ce spectacle, la coûtume de la Chine ne leur permettant pas de sortir du Palais.

Le

Le P. Grimaldi donna un autre spectacle des merveilles de l'Optique dans le jardin des Jésuites de *Peking*, qui étonna fort tous les Grands de l'Empire. Il fit sur les quatre murailles quatre figures humaines, chacune de la longueur de la muraille qui étoit de cinquante pieds. Comme il avoit parfaitement gardé les règles de l'Optique, on n'y voyoit de front que des montagnes, des forêts, des chasses, & autres choses de cette nature. Mais d'un certain point on y appercevoit la figure d'un homme bien fait & bien proportionné.

L'Empereur honora la Maison des Jésuites de sa présence, & considéra ces figures fort longtems & avec admiration. Les Grands & les principaux Mandarins qui y venoient en foule, étoient dans la même surprise. Mais ce qui les frappoit davantage, c'étoit de voir des figures si régulières & si exactes sur des murailles très-irrégulières & entrecoupées de plusieurs portes & de fenêtres.

Il seroit trop long de rapporter toutes les figures tracées confusément, & que l'on voyoit distinctement d'un certain point, ou que l'on redressoit avec des miroirs coniques, cylindriques, pyramidaux, & tant d'autres prodiges de l'Optique que le P. Grimaldi présentoit aux plus beaux esprits de la Chine, & qui attiroient également leur surprise & leur admiration.

En matière de Catoptrique, on présenta à l'Empereur toutes sortes de verres & de lunettes pour le ciel, pour la terre, pour les grandes distances, pour les petites, pour grossir, diminuer, multiplier, réunir les objets.

Entre autres choses on lui donna premièrement un Tube fait en prisme à huit faces, qui étant mis parallèle à l'horison, représentoit sur ses huit faces huit scènes différentes, & si vives, qu'on les eût pris pour les objets mêmes; ce qui étant joint à la variété de la peinture, arrêta longtems les yeux de l'Empereur.

Secondement, on lui présenta un autre Tube, où se trouvoit un verre polygone, qui par ses différentes faces ramassoit en une seule image, plusieurs parties de différens objets; en sorte qu'au lieu d'un paysage, des bois, des troupeaux, & de cent autres choses représentées par le tableau, on voyoit distinctement un visage humain, un homme entier, & quelque autre figure fort exacte.

Troisièmement, on lui fit voir un Tube qui renfermoit une lampe allumée, dont la lumière sortoit par un petit trou d'un tuyau, au bout duquel étoit un verre de lunette. En y coulant successivement plusieurs petits verres peints de diverses figures, ces mêmes figures se représentoient sur la muraille opposée, d'une petitesse ou d'une grandeur prodigieuse, selon que la muraille étoit proche ou éloignée. Ce spectacle pendant la nuit ou dans un lieu fort obscur, causoit autant de frayeur à ceux qui ignoroient l'artifice, qu'il faisoit de plaisir à ceux qui en étoient instruits. C'est aussi ce qui lui a fait donner le nom de Lanterne magique.

On n'oublia pas la Perspective. Le P. Bruglio donna à l'Empereur trois tableaux, où les règles en étoient parfaitement gardées. Il en exposa trois

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Curiosité  
d'Optique  
dans le  
jardin des  
Jésuites.

Les Mis-  
sionnaires  
présentent  
à l'Empe-  
reur plu-  
sieurs cu-  
riositez de  
Catop-  
trique.

La Per-  
spective-

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

copies dans le jardin des Jésuites de *Peking*. Les Mandarins, qui de toutes les parties de l'Empire se rendoient dans cette grande ville, venoient les voir par curiosité, & en étoient également frappez. Ils ne pouvoient concevoir comment sur une toile fort unie on pouvoit représenter des salles, des galeries, des portiques, des chemins, & des allées à perte de vûë, & tout cela si naturellement, que du premier coup d'œil on y étoit trompé.

La Stati-  
que.

La Statique eût son tour. On offrit à l'Empereur une machine, qui n'avoit pour principales pieces que trois roües dentées, & une main de fer. Avec cette machine un enfant élevoit sans peine plusieurs milliers de livres, & tenoit lui seul contre vingt hommes des plus robustes.

L'Hydro-  
statique.

Par rapport à l'Hydrostatique, on fit faire pour l'Empereur des pompes, des canaux, des syphons, des roües, & plusieurs autres machines propres à élever l'eau au-dessus de sa source, & entr'autres une machine qu'on employa à enlever l'eau d'une riviere appelée les *dix-mille sources*, & à la faire décharger dans des terres du domaine de Sa Majesté, ainsi qu'elle l'avoit souhaité.

Machine  
Hydrauli-  
que.

Le P. Grimaldi fit aussi présent à l'Empereur d'une machine Hydraulique, dont l'invention étoit assez nouvelle. On y voyoit un jet d'eau continuel, une horloge fort juste, les mouvemens des cieux, & un reveil-matin également justes.

Machines  
pneumati-  
ques pré-  
sentées à  
l'Empe-  
reur.

Les machines Pneumatiques ne piquerent pas moins la curiosité de l'Empereur. On fit faire d'un bois léger un chariot à quatre roües de la longueur de deux pieds. Au milieu l'on mit un vase d'airain plein de braise, & au-dessus un Eolipile, dont le vent donnoit par un petit canal dans une petite roüe à aîles, semblables à celles des moulins à vent. Cette petite roüe en faisoit tourner une seconde avec un essieu, & par leur moyen faisoit marcher le chariot deux heures entieres. De peur que le terrain ne lui manquât, on le faisoit marcher en rond en cette manière.

A l'essieu des deux dernieres roües, on attacha un timon, & à l'extrémité de ce timon un second essieu qui alloit percer le centre d'une autre roüe un peu plus grande que celles du chariot, & selon que cette roüe étoit plus ou moins éloignée du chariot, elle décrivait un plus grand ou un plus petit cercle.

On appliqua aussi ce principe de mouvement à un petit navire porté sur quatre roües. L'Eolipile étoit caché au milieu du navire: & le vent fortant par deux autres petits canaux, enflait ses petites voiles, & le faisoit tourner en rond fort longtems. L'artifice en étoit caché, & l'on entendoit seulement un bruit semblable à celui du vent, ou à celui que l'eau fait autour d'un vaisseau.

Admira-  
tion des  
Chinois  
pour une  
Orgue.

J'ai déjà parlé d'une Orgue qui avoit été présentée à l'Empereur. Comme elle étoit très-petite & défectueuse en beaucoup de choses, le P. Peireyra en fit faire une plus grande, qu'il plaça dans l'Eglise des Jésuites de *Peking*.

La nouveauté & l'harmonie de cet instrument, charma les Chinois. Mais ce qui les étonna davantage, c'est que cette Orgue jouoit d'elle-même

même des airs d'Europe & de la Chine, & faisoit même quelquefois un fort agréable mélange des deux Musiques.

On sçait, & je l'ai dit ailleurs, que ce qui donna au P. Ricci une entrée favorable à la Cour de l'Empereur, ce fût une horloge & une montre sonnante, dont il lui fit présent. Ce Prince en fût si charmé, qu'il fit bâtir exprès une tour magnifique pour placer l'horloge; & comme la Reine sa mere avoit envie de la montre, parce qu'elle sonnoit, l'Empereur qui ne vouloit point s'en défaire, eût recours à une industrie. Il eût soin qu'on la lui montrât sans monter la sonnerie, afin que ne la trouvant pas à son gré, elle la lui renvoyât: ce qu'elle fit en effet.

On ne manqua pas de satisfaire dans la suite le goût de l'Empereur. On fit venir d'Europe quantité de ces sortes d'ouvrages. Les Princes Chrétiens remplis de zèle pour la conversion d'un si grand Empire, aiderent les Missionnaires de leurs libéralitez, & les Cabinets de l'Empereur furent bientôt remplis de toutes sortes d'horloges, dont la plupart étoient d'une invention rare, & d'un travail extraordinaire.

Le P. Pereyra qui avoit un talent singulier pour la Musique, fit placer une grande & magnifique horloge au haut de l'Eglise des Jésuites. Il avoit fait faire quantité de petites cloches, suivant les proportions de l'harmonie, & les avoit placées dans une tour destinée à cet usage. Chaque marteau étoit attaché à un fil de fer qui le faisoit lever & tomber sur la cloche en même tems. Au-dédans de la tour il avoit mis un grand tambour, sur lequel des airs de la Chine étoient notez avec des petites pointes. Immédiatement avant l'heure le tambour se trouvoit dégagé de quelques dents de roüe qui le tenoient arrêté & suspendu. Il suivoit aussitôt le mouvement d'un grand poids pendu à sa circonférence. Il attrapoit avec ses pointes le fil de fer de chaque marteau. Chaque cloche sonnoit à son tour, suivant les règles, & l'on entendoit distinctement un des plus beaux airs du pays, lequel étoit suivi de l'heure, que la grosse cloche marquoit d'un son plus fort.

Ce spectacle fût également nouveau pour la Cour & pour la Ville: les grands & les petits y accoururent. L'Eglise, toute grande qu'elle est, ne pouvoit contenir la foule prodigieuse des peuples qui alloient & venoient sans cesse: ils se succédoient continuellement les uns aux autres, & quoique la plupart fussent infidèles, on avoit la consolation de les voir se prosterner respectueusement devant une image du Sauveur, & lui adresser humblement leurs prières.

Il ne paroissoit aucun de ces Phénomènes extraordinaires du ciel, tels que sont les parélies, les iris, les couronnes du soleil & de la lune, que l'Empereur n'appellât aussitôt les Missionnaires dans son Palais, pour lui en expliquer les causes. On fit plusieurs livres sur ces merveilles de la nature; & pour confirmer ces explications d'une manière plus sensible, on fit construire une machine, dont l'artifice représentoit ce que la nature faisoit voir dans le ciel.

C'étoit un tambour bien fermé par-déhors, & blanchi au-dédans. La surface intérieure représentoit la surface du ciel: la lumière du soleil y en-

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Curiosité  
de l'Em-  
pereur  
pour les  
montres  
& les hor-  
loges.

Carillon  
pratiqué  
par le P.  
Pereyra.

Est un  
spectacle  
nouveau  
pour les  
Chinois.

Machine  
représen-  
tant les  
phénomè-  
nes du ciel.

Sa descrip-  
tion.

troit →

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

troit par une petite ouverture, & passant au travers d'un prisme de verre à trois faces, alloit tomber sur un petit cylindre fort poli: de cet effieu elle réjaillissoit sur la concavité du tambour, y peignoit parfaitement toutes les couleurs de l'iris, & marquoit en même tems le parallele que le soleil parcouroit ce jour-là.

La même lumiere du soleil réfléchie d'une petite partie de l'effieu, après l'avoir applatie, faisoit voir sur le ciel artificiel l'image du soleil ou le parélie. Par d'autres réfractions & réflexions, on faisoit voir les couronnes du soleil & de la lune, & tous les autres phénomènes des couleurs célestes, selon que l'on inclinoit plus ou moins le verre triangulaire vers l'effieu cylindrique.

Thermo-  
metres &  
Hygrome-  
tres offerts  
à l'Empe-  
reur.

On offrit pareillement à l'Empereur des Thermometres, pour lui faire connoître les divers degrés de la chaleur ou de la froideur de l'air. On y ajoûta un Hygrometre fort exact, pour lui faire voir les différens degrés d'humidité & de sécheresse. C'étoit un tambour d'un assez grand diamètre suspendu à une corde de boyau assez gros, & d'une longueur raisonnable, & parallele à l'Horison. Au moindre changement d'humidité & de sécheresse ce nerf se resserre ou se relâche, & fait tourner le tambour tantôt à droite, tantôt à gauche, & bande ou lâche à droite ou à gauche sur la circonférence du tambour un fil fort délié qui tire une petite pendule, laquelle marque les différens degrés d'humidité d'un côté, & de l'autre les degrés de sécheresse.

Présomp-  
tion des  
Chinois  
rabattue.

Toutes ces différentes inventions de l'esprit humain, jusqu'alors inconnues aux Chinois, rabattirent un peu leur fierté naturelle, & leur apprirent à ne pas avoir tant de mépris pour les étrangers. Ils changerent meme d'idée à l'égard des Européens, qu'ils commençoient à regarder comme leurs maîtres.



## DE LEUR ASTRONOMIE.

Ont culti-  
vé de tout  
tems l'Af-  
tronomie.

IL n'y avoit que sur l'Astronomie qu'ils se croyoient toujours les premiers hommes du monde. Il faut convenir qu'il n'y a point de Nation qui s'y soit si constamment appliquée. Les Chinois ont observé dans tous les tems; & leurs observations altronomiques sont aussi anciennes que leur Empire. Ils' ont toujours entretenu des gens, qui remarquoient jour & nuit tout ce qui arrivoit dans le ciel, & c'est ce qui a fait de tout tems une des principales occupations des gens de Lettres.

Leur attention à examiner le cours des astres, est une preuve qu'ils ont beaucoup retenu des manières de ces premiers Hébreux, dont il est aisé de juger qu'ils sont immédiatement descendus, & qu'ils ont peuplé la Chine peu après le tems du déluge.

De quelle  
importance  
elle est à  
la Chine.

Leur attention à observer, étoit regardée comme une chose si importante, que les Loix punissoient même de mort la négligence de ceux à qui l'État avoit confié cet emploi. C'est ce qu'on voit dans un de leurs plus anciens

anciens livres, intitulé le *Chu king*. *Yn*, Général des Troupes de *Tchong kang*, parle ainsi :

„ Il faut vous rapporter les belles instructions que nous a faites le grand  
„ *Tu* . . . . Suivant ces instructions, les anciens Princes qui ont donné la  
„ première forme à cet Empire, n'ont eu un si heureux succès, que par-  
„ ce qu'ils étoient attentifs aux volontez du Ciel, & qu'ils s'y conformoient  
„ dans leur conduite, les Ministres qu'ils avoient auprès d'eux n'ayant d'au-  
„ tres vûes que celles de la vertu. Nous voyons aujourd'hui *Hi & Ho*  
„ plongez dans le vin & la débauche, ne faire aucun cas de nos bonnes  
„ coutumes, & s'oublier entierement de leur devoir. Le premier jour  
„ de la lune, qui étoit en même-tems l'équinoxe d'Automne, sur les huit  
„ heures du matin, il y a eu une Eclypse du soleil hors la constellation  
„ *Fang* \*; & *Hi & Ho* font semblant de n'en rien sçavoir. Nos anciens  
„ Empereurs punissoient sévèrement, ceux qui étant chargez d'examiner  
„ les mouvemens célestes, ne les avoient pas exactement prévus. Il est  
„ écrit dans les loix qu'ils nous ont laissez, que si le tems de quelque  
„ événement céleste n'est pas bien marqué dans le Calendrier, ou qu'on  
„ ne l'ait pas prévu, l'une & l'autre négligence doit être punie de mort ”.

Il est aisé de voir qu'il faut que ces Princes, qu'il appelle anciens, ayent vécu longtems avant *Yao & Chun*, dont il étoit contemporain. Si ces anciens Empereurs avoient porté des loix si rigides contre les Mathématiciens négligeans, il falloit que l'Empire fût déjà sur un bon pied. Cette Eclypse a été vérifiée par plusieurs Mathématiciens Jésuites, & elle est telle qu'elle n'a pû paroître que dans les pays orientaux, & nullement en Europe, ni en Asie hors de la Chine.

L'exactitude avec laquelle Confucius a rapporté les Eclipses dans son livre qui a pour titre *Tchun tsiou*, fait regretter ce qui s'est perdu en ce genre dans les commencemens de l'ancienne Histoire de cette Nation; & fait connoître combien les Chinois ont toujours eu à cœur de tenir compte de ce qui pouvoit assurer la postérité de la certitude des tems qui les avoient précédés.

De trente-six Eclipses du soleil que Confucius rapporte, il n'y en a que quatre, dont deux sont fausses, & deux sont douteuses: toutes les autres sont sûres: elles ont été souvent vérifiées par les Astronomes Chinois sous les Dynasties des *Han*, des *Tang*, & des *Yuen*.

Plusieurs Européens ne voulant s'en fier qu'à eux-mêmes, s'en sont assurés par leurs propres calculs. Le Pere Adam Schaal a calculé & vérifié l'Eclypse de *Tchong kang*, arrivée 2155. ans avant Jesus-Christ, & en a supputé plusieurs du *Tchun tsiou*, dont il fit imprimer le calcul en Chinois.

Les Peres Kegler & Slavisek, Jésuites Allemans, ont aussi vérifié cette Eclypse & plusieurs autres. Le Pere Gaubil les a toutes examinées, & à quatre près, le calcul les a donné très-réelles au tems & au jour marqué par les Chinois, de quelque Table astronomique qu'il se soit servi.

L'observation de l'Eclypse du soleil de l'an 2155. avant Jesus-Christ, se trou-

Exactitude de Confucius & de ses Prédécesseurs, à marquer les Eclipses.

La plus ancienne Eclypse de

\* Le Scorpion.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.  
l'Histoire  
Chinoise.

trouve dans le *Chu king*, comme le remarque le Pere Gaubil, & comme l'assurent unanimement les Interprètes depuis plus de cent ans avant Jesus-Christ, dont l'Astronomie cite cette Eclypse. Elle est dans le texte de l'Histoire Chinoise la plus ancienné qu'on ait.

L'Eclypse de 776. ans avant Jesus-Christ, est dans le texte du *Chi king*, dans l'Astronomie des *Han*, & dans le texte de l'Histoire.

Les observations du *Tchun tsiou* sont dans ce livre & dans les commentaires faits par des Auteurs fort près du tems de Confucius. La plupart de ces Eclypses sont encore dans le texte de l'Histoire Chinoise.

Les Eclypses du *Chu king*, du *Chi king*, & du *Tchun tsiou* sont calculées dans les Astronomies des Dynasties *Tang* & *Tuen*; Astronomies faites sûrement du tems de ces Dynasties.

Pour toutes les autres observations, elles sont tirées des textes de l'Histoire, faite du tems même des Dynasties, sous lesquelles sont rapportées les observations. Elles sont encore dans les Astronomies faites du tems de ces Dynasties, & tout cela est dans la grande Histoire Chinoise, dite *Nien y sse*.

Je me suis assuré des termes de l'Astronomie Chinoise, poursuit le Pere Gaubil. J'ai sçu certainement les formes de l'année, & j'ai connu sûrement les cycles d'années & de jours des Chinois. J'ai trouvé quantité d'observations correspondantes à celles d'Europe & d'Asie. J'ai vérifié par le calcul beaucoup d'observations, & j'ai vû que c'étoient des observations, & non des calculs faits après coup, au moins pour la plupart. Que faut-il davantage pour vérifier une époque; & qu'ont fait de plus ceux qui ont employé les Eclypses rapportées par Hérodote, Thucydide, Plutarque, Dion? &c.

A ces témoignages, qui prouvent l'ancienneté de l'Astronomie Chinoise, je joindrai les remarques du Pere Gaubil, qui en a fait une étude particulière, & qui, depuis qu'il est à la Chine, n'a rien voulu ignorer de l'habileté des anciens Chinois en fait d'Astronomie. Voici comme il s'en explique dans deux Lettres adressées au Pere Souciet, & qu'on trouve dans le nouveau volume d'Observations mathématiques, astronomiques, &c. que ce Pere donna au Public en l'année 1729.

Habileté  
des anciens  
Chinois  
dans l'Af-  
tronomie.

On a l'état du ciel Chinois, dit le Pere Gaubil, fait plus de 120. ans avant Jesus-Christ. On y voit le nombre & l'étendue de leurs constellations, & à quelles étoiles ils faisoient alors répondre les solstices & les équinoxes, & cela par observation. On y voit la déclinaison des étoiles, la distance des Tropiques, & des deux Pôles.

Divers sys-  
tèmes.

Les Chinois ont connu le mouvement d'Occident en Orient pour le soleil & la lune, les planetes, & même les étoiles, quoique pour celles-ci, ils n'ayent déterminé leur mouvement que 400. ans après Jesus-Christ. Ils ont assez bien connu le mois solaire, & le mois lunaire. Ils ont donné à Saturne, à Jupiter, à Mars, à Venus, & à Mercure des révolutions assez approchantes des nôtres. Ils n'ont jamais été au fait des règles des rétrogressions & stations; & comme en Europe, de même parmi les Chinois, les uns ont fait tourner les cieus & les planetes autour de la terre, &

& les autres ont tout fait tourner autour du soleil. Ceux-ci sont en petit nombre ; & même dans les calculs rapportez, on ne voit point de vestiges de ce système: ce n'est que dans les Ecrits de quelques particuliers.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Je ne suis point encore assez au fait, ajoûte le Pere Gaubil, de la méthode que suivoient les Chinois pour calculer les Eclipses. Mais je sçais qu'ils exprimoient en nombre la qualité des Eclipses, les termes ecliptiques, la visibilité, &c. Ces nombres sont écrits plus de cent ans avant Jésus-Christ. On a de ce tems-là des résultats assez bons d'Eclipses, mais ces nombres sont obscurs, & peu de Chinois aujourd'hui sont au fait là-dessus.

Leur méthode pour calculer les Eclipses.

Le Pere Kegler, Président du Tribunal des Mathématiques, a une vieille Carte Chinoise d'étoiles, faite bien longtems avant que les Jésuites missent le pied à la Chine. Les Chinois y ont marqué le lieu des étoiles qu'on ne voit qu'avec des lunettes, & elles sont marquées assez juste dans l'endroit où on les voit avec les lunettes, ayant égard au mouvement propre des étoiles.

Ancienne Carte astronomique.

Depuis la Dynastie des *Han*, qui régnoient avant Jésus-Christ, on voit des traitez d'Astronomie, & par la lecture de ces livres, on juge que les Chinois ont assez bien connu depuis plus de deux-mille ans la quantité de l'année solaire de trois-cens-soixante-cinq jours à près de six heures; qu'ils ont connu de même le mouvement diurne du soleil & de la lune; qu'ils ont sçû observer les hauteurs méridiennes du soleil par l'ombre des Gnomons; & qu'ils calculoient passablement ces ombres pour en déduire la hauteur du Pole & la déclinaison du soleil; qu'ils ont sçû assez bien l'ascension droite des étoiles, & le tems où elles passoient par le méridien; comment les memes étoiles dans la même année se levent ou se couchent avec le soleil; & comment elles passent au méridien, tantôt au lever & tantôt au coucher du soleil; qu'ils ont donné des noms aux étoiles; & qu'ils ont partagé le ciel en constellations différentes; qu'ils y rapportoient le lieu des planetes; qu'ils distinguoient les étoiles, & qu'ils avoient des signes pour les distinguer. Enfin, conclut le Pere Gaubil, la lecture de l'Histoire Chinoise démontre qu'on a toujours eu à la Chine la connoissance de beaucoup des choses d'Astronomie.

Jusqu'où s'étendait l'Astronomie des anciens Chinois.

Il y a plus de quatre-mille ans, si l'on en croit leur Histoire, qu'ils ont établi une espece de Cycle solaire, ou de révolution, pour la supputation de leurs Annales, comme les Grecs avoient leurs Olympiades. Ce Cycle est de soixante ans, & il est parmi eux comme une espece de siècle pour l'ordre de leur Histoire.

Cycle solaire des Chinois.

Le Pere Nicolas Trigault, qui entra à la Chine en l'année 1619. & qui lût plus de cent volumes de leurs Annales, assure que les observations célestes des Chinois ont commencé peu de tems après le déluge, & qu'ils ont fait ces observations, non pas selon les heures & les minutes, comme nous faisons, mais par des degrés entiers; qu'ils ont observé grand nombre d'Eclipses avec l'heure, le jour, le mois, & l'année en laquelle elles sont arrivées, mais non pas avec la durée ni avec la quantité de l'ob-

Observations célestes, fondement de leur Chronologie.

SCIENCE  
DES  
CHINOIS.Ancien  
Observa-  
toire près  
de *Nan  
king*.

scuration; qu'enfin ils ont beaucoup plus remarqué de comètes & de nouvelles étoiles, que nos Astronomes Européens n'en ont observé. Toutes ces observations, tant d'Eclipses que de comètes & de conjonctions, ne servent pas peu à assurer leur Chronologie.

Leur année est composée de trois-cens-soixante-cinq jours, & un peu moins de six heures, & sur l'époque réglée du solstice d'Hyver, qui étoit le point fixe de leurs observations, comme le premier degré du signe du Bélier est le nôtre, comptant de cent en cent degré, ils calculoient les mouvemens des planètes, & ajustoient toutes choses avec des tables d'équations. Il y en a qui conjecturent qu'ils les ont reçûs des Arabes, qui entrèrent avec les Tartares dans la Chine. Ils avoient bien longtems auparavant la science des nombres, sous laquelle ils voiloient les secrets de leur Politique, qui ne s'enseignoient qu'aux Princes. Ils avoient déjà depuis longtems un grand Observatoire sur une haute montagne auprès de *Nan king* avec des édifices & des instrumens propres à observer. Tous ces instrumens étoient de bronze jetté, & si bien faits pour la variété de leurs ornemens, que le Pere Matthieu Ricci, qui les vit l'an 1599, avoit qu'il n'en a point vû de si beaux en nul endroit de l'Europe. Il y avoit plus de 250. ans qu'ils étoient exposez à toutes les injures de l'air, sans avoir reçû le moindre dommage.

Ancien  
Globe.

Entre ces instrumens étoit un grand Globe, avec tous les cercles parallèles & les méridiens gravez & distinguez par degré. Il étoit si grand que trois hommes n'auroient pû l'embrasser. Il étoit élevé sur un grand cube de bronze, & ce cube s'ouvroit d'un côté pour faire entrer au-dedans un homme qui pût tourner ce Globe, selon qu'il étoit nécessaire, & au gré des Observateurs. Il n'y avoit sur ce Globe, ni figures d'étoiles, ni figure de terre ou de pays. Ainsi il servoit également pour les observations du ciel & de la terre.

Ancienne  
Sphere.

Il y avoit en second lieu une Sphere de deux brasses de diametre avec son horison, & à la place des cercles étoient des armilles doubles, dont les travers représentoient les cercles ordinaires de la Sphere, & tous étoient divisez en trois-cens-soixante-cinq degré, & chaque degré en autant de minutes. Au milieu du Globe de la terre étoit une espece de canon d'arquebuse percé, qui se tournoit de tous côtes au gré des Observateurs, pour regarder les étoiles, & pour en marquer le lieu sur les degrés que marquoit la situation de ce canon.

Ancien Ca-  
dran pour  
fixer le  
solstice &  
l'équi-  
noxe.

Le troisieme instrument étoit un Cadran élevé de quatre ou cinq brasses sur une grande table de pierre, tournée directement au Nord, avec un petit canal pour s'assurer par le moyen de l'eau, si la pierre étoit à plein sur l'horison, & le stile à angles droits: l'un & l'autre étoient divisez par degré, pour observer par le moyen de l'ombre les vrais points des solstices & de l'équinoxe.

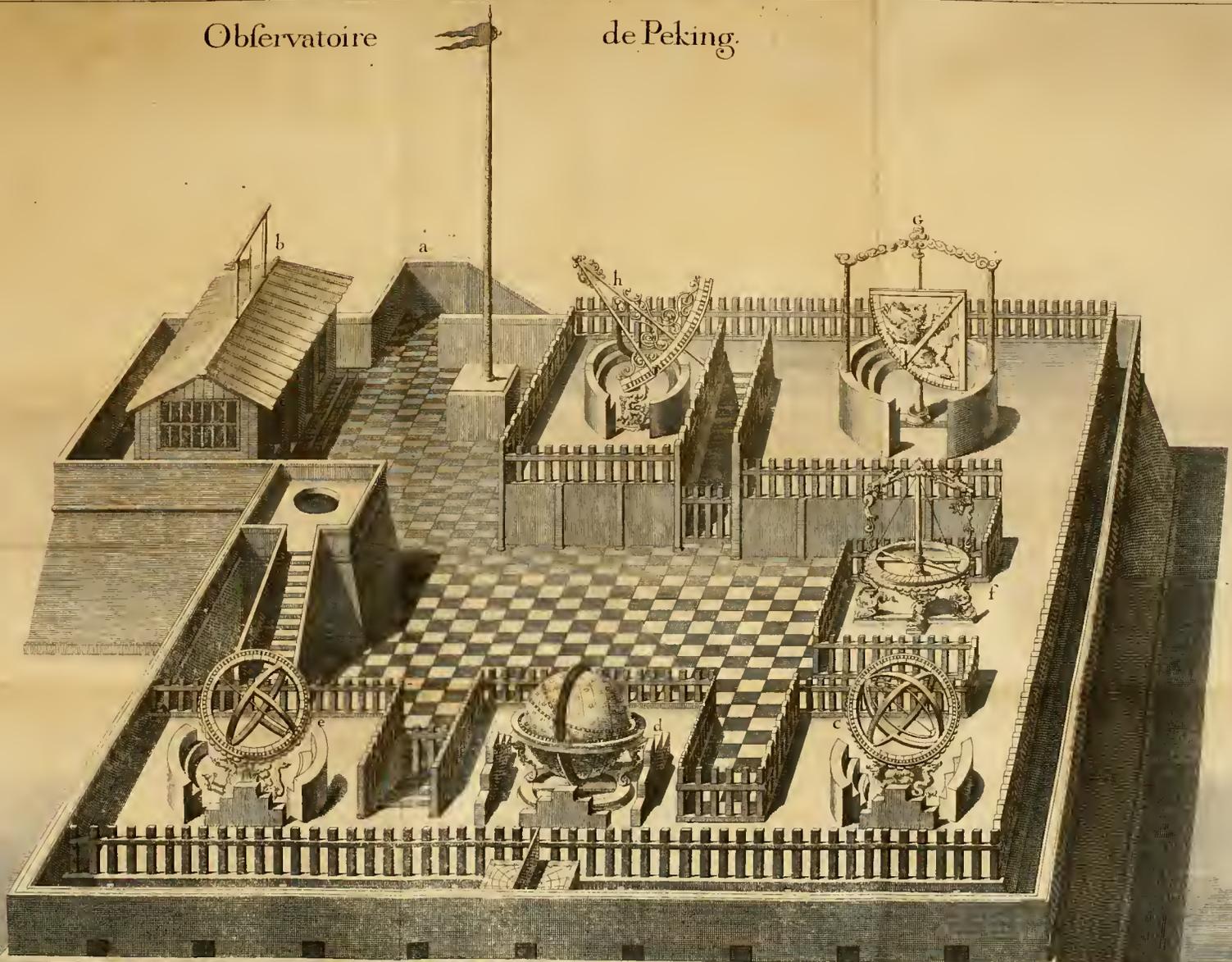
Autre  
grande  
machine  
astronomi-  
que.

La plus grande des Machines étoit composée de trois ou quatre Astrolabes joints l'un à l'autre avec leur alidade & leurs pinnules, pour observer: l'un incliné au Midi représentoit l'équinoxial, l'autre qui le croisoit, représentoit le méridien. Celui-ci étoit mobile pour le conduire où l'on

vou-

Observatoire

de Peking.



a, Degre pour monter a l'observatoire.  
b, Salle ou se retirent les observans.

c, Sphere Equinoxiale.  
d, Globe Celeste.

e, Sphere Zodiacale.  
f, Horizon azimut.

g, Quart de Cercle.  
h, Sextant.

J. v. d. Hagen fecit



vouloit , auffibien qu'un troisieme qui servoit de vertical, selon qu'on le vouloit tourner. Leurs degrez étoient distinguez par de petits boutons, afin qu'on les pût compter, & même observer pendant l'obscurité.

Les usages de ces instrumens & de chacune de leurs parties, étoient marquez en caractères Chinois avec les noms de leurs constellations, qui sont au nombre de vingt-huit, comme je le dirai dans la suite, & qui répondent à nos douze signes. Ils semblent avoir été faits pour l'élévation de trente-six degrez.

Il y avoit à *Peking* des instrumens tout-à-fait semblables, & qui étoient apparemment sortis de la même main. Ils étoient placez dans un Observatoire peu considérable par sa situation, par sa figure, & par le bâtiment.

Quand on étoit entré dans une cour d'une médiocre situation, on voyoit un petit corps de logis servant de logement à ceux auxquels on avoit confié la garde de l'Observatoire. A droite en entrant, on montoit par un escalier fort étroit sur une tour carrée, semblable à celles dont on fortifioit autrefois les murailles des villes. Elle étoit attachée en dedans aux murs de *Peking*, & élevée seulement au-dessus du rempart de dix à douze pieds. C'étoit sur la platte forme de cette tour que les Astronomes Chinois avoient placé leurs machines, lesquelles en occupoient tout l'espace.

Le P. Verbieft les ayant jugées inutiles pour les observations astronomiques, persuada à l'Empereur de les faire retirer, pour en placer d'autres de sa façon. Les machines sont encore dans une salle qui joint la tour, ensevelies dans la poussiere & dans l'oubli. „ Nous ne les vîmes „ dit le Pere le Comte, qu'au travers d'une fenêtr grillée. Elles nous „ parurent fort grandes & bien fondues, d'une forme approchante de nos „ anneaux astronomiques. C'est tout ce que nous pûmes découvrir. „ On avoit néanmoins jetté dans une cour écartée un Globe céleste de „ bronze de trois pieds ou environ de diametre. Nous le vîmes de plus „ près. La figure étoit un peu ovale; les divisions peu exactes, & tout „ l'ouvrage assez grossier.

„ On a pratiqué tout auprès un Gnomon dans une salle basse, (continuë le P. le Comte.) La fente par où passe le rayon du soleil, élevée „ environ de huit pieds, est horifontale & formée de deux portions de „ cuivre soutenuës en l'air, qui peuvent en tournant s'approcher ou s'éloigner l'une de l'autre, pour agrandir ou rétrécir l'ouverture.

„ Plus bas est une table garnie de bronze, dans le milieu, & sur la „ longueur de laquelle on a tracé une ligne méridienne de quinze pieds, „ divisée par des lignes transversales, qui ne sont ni finies ni fort exactes. „ Tout autour de la table on a creusé de petits canaux pour recevoir l'eau „ qui sert à la mettre de niveau. C'est en matière d'ouvrage Chinois „ ce que j'ai vû de moins mauvais, & qui pourroit être de quelque usage entre les mains d'un bon Observateur ”.

Dans la ville de *Teng fong*, ville du troisieme ordre de la Province de *Ho nan*, que les Chinois ont cru être le milieu du monde, parce qu'elle est au milieu de leur Empire, on voit encore une tour, du haut de laquelle on assure que *Tcheou kong*, le plus habile Mathématicien qu'ayent eu les

Déscription de l'ancien Observatoire de *Peking*.

Témoignage que le P. le Comte en rend.

Observatoire de *Tcheou kong*, le plus habile

SCIENCE  
DES  
CHINOIS.

Chinois plus de 1200. ans avant la naissance de Ptolémée, faisoit ses observations, passant les nuits entières à considérer le lever, les mouvemens, & les figures des constellations.

Mathéma-  
ticien des  
Chinois.

Il se servoit pour ses observations d'une grande table de bronze couchée horizontalement, sur laquelle s'élevoit une longue plate bande du même métal en forme de stile, l'une & l'autre distinguées par degrés, pour observer les projections de l'ombre quelques jours avant le solstice, & quelques jours après, afin d'en remarquer le point précis, & la rétrogradation du soleil, qui étoit la seule époque de leurs observations, ainsi que je l'ai remarqué.

Tribunal  
d'Astrono-  
mie.

L'attachement & l'application qu'ont toujours eu les Chinois aux observations célestes, leur a fait ériger un Tribunal d'Astronomie, qui est un des plus considérables de l'Empire, & qui dépend du Tribunal des Rits, auquel il est subordonné.

Ses fonc-  
tions.

De quarante-cinq en quarante-cinq jours ce Tribunal est obligé de présenter à l'Empereur une figure céleste, où soit marquée la disposition du ciel, & les changemens qui doivent se faire dans l'air selon les variations des saisons, avec les prédictions des maladies, sécheresses, disette de vivres, & les jours auxquels il y aura vent, pluie, grêle, tonnerre, neige & autres choses semblables, à-peu-près comme nos Astrologues les marquent dans les Almanachs.

Outre ces observations, le principal soin de ce Tribunal est de calculer les Eclipses, & d'avertir l'Empereur par une requête, du jour, de l'heure, & de la partie du ciel auxquels l'Eclipse arrivera, combien elle durera, & de combien de doigts elle sera.

Ce compte doit se rendre à l'Empereur quelques mois avant que l'Eclipse arrive : & comme la Chine est divisée en quinze Provinces fort étendues, il faut calculer ces Eclipses suivant la longitude & la latitude de chaque première ville de toutes ces Provinces, & en envoyer le type par tout l'Empire, parce qu'il faut rendre raison de tout à une Nation très-curieuse, & également attentive à ces phénomènes.

Le Tribunal des Rits & les *Colaï* gardent ces observations & ces prédictions, & ont le soin de les envoyer dans toutes les Provinces & toutes les villes de l'Empire, pour y être observées à la manière de *Peking*, où est la Cour. Voici les cérémonies qui s'y observent.

Cérémonies pour  
observer  
une Eclip-  
se, & pen-  
dant qu'elle  
dure.

Quelques jours avant que l'Eclipse doit arriver, le Tribunal des Rits fait afficher en gros caractères dans un lieu public, le jour, l'heure, & la minute à laquelle commencera l'Eclipse, en quel lieu du ciel elle se verra, combien elle durera, quand l'astre commencera à s'obscurcir, combien de tems il sera obscurci, & quand il sortira de l'obscurité.

Il fait aussi avertir les Mandarins de tous les Ordres, afin qu'ils se trouvent selon la coutume avec les habits & les marques de leur dignité dans la cour du Tribunal de l'Astronomie, pour attendre le moment auquel l'Eclipse doit commencer. Ils ont tous de grandes tables où l'Eclipse est figurée, & ils s'occupent à considérer ces tables, & à raisonner ensemble sur les Eclipses.

Au moment qu'ils s'apperçoivent que le soleil ou la lune commence à s'obscurcir, ils se jettent tous à genoux, & frappent la terre du front. En même tems on entend un bruit épouvantable de tambours & de timbales par toute la ville, suivant la ridicule persuasion où étoient autrefois les Chinois, que par ce bruit ils secouroient le soleil ou la lune, & empêchoient que le dragon céleste ne dévorât des astres si nécessaires.

Quoique les Sçavans & les Gens de qualité soient parfaitement détrompez de cette ancienne erreur, & qu'ils soient bien persuadés que ces Eclipses sont des effets purement naturels, ils ne laissent pas de continuer leur ancienne cérémonie : tant ils sont attachez à leurs usages. Ces cérémonies se pratiquent de la même manière dans tous les lieux de l'Empire.

Tandis que les Mandarins sont ainsi prosterner, il y en a d'autres à l'Observatoire, qui examinent attentivement le commencement, le milieu, & la fin de l'Eclipse, & qui comparent leurs observations avec les figures qu'on leur a données. Ils portent ensuite ces observations signées & scellées de leur sceau, pour être présentées à l'Empereur, lequel de son côté observe l'Eclipse dans son Palais avec la même attention. Les mêmes cérémonies se pratiquent dans tout l'Empire.

Le principal ouvrage de ce Tribunal est le Calendrier qui se distribue chaque année dans tout l'Empire. Il n'y a point de livre dans le monde dont il se fasse tant de copies, ni que l'on publie avec tant de solennité. Il y a toujours à la tête un Edit de l'Empereur, par lequel il est défendu sous peine de la vie de se servir d'un Calendrier différent, ou d'entreprendre d'en publier quelque autre, ou d'y rien altérer sous quelque prétexte que ce soit. Il faut nécessairement en tirer plusieurs millions d'exemplaires, parce qu'il n'y a personne à la Chine, qui ne veuille avoir ce livre, pour se régler pendant le cours de l'année.

Trois Tribunaux sont établis à *Peking*, pour dresser autant de Calendriers qui doivent être présentés à l'Empereur. L'un de ces Tribunaux est auprès de l'Observatoire. Le second, où l'on explique la théorie des astres, & les moyens de calculer, est une espece d'École publique pour les Mathématiques. Enfin le troisième, qui est assez près du Palais de l'Empereur, est celui où se traitent toutes les affaires qui regardent l'Astronomie, & où s'expédient tous les actes qui concernent cette Science.

Comme il y a trois Tribunaux pour les Mathématiques, il y a aussi trois Classes de Mathématiciens; & même autrefois des Astrologues Mahométans en composoient une quatrième, qui ne subsiste plus.

C'est la première de ces Classes qui est chargée de dresser le Calendrier, de calculer les Eclipses du soleil & de la lune, & de faire toutes les autres supputations astronomiques.

On met au jour tous les ans trois sortes de Calendriers en langue Tartare & en langue Chinoise. Le plus petit des trois, qui est le Calendrier commun, distingue l'année par des mois lunaires, avec l'ordre des jours de chaque mois, l'heure & les minutes du lever & du coucher du soleil pour chaque jour, la durée des jours & des nuits, selon les diverses

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Calendrier  
de la Chine.

Trois Tri-  
bunaux  
chargés de  
le dresser.

Trois sor-  
tes de Ca-  
lendriers.

éleva-

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

élevations des Poles de chaque Province, l'heure & les minutes des conjonctions & des oppositions du soleil & de la lune; c'est-à-dire, les nouvelles & les pleines lunes, les premiers & les derniers quartiers que les Astronomes nomment les quadratures de cet astre, l'heure & les minutes de l'entrée du soleil dans chaque signe, & chaque demi-signes du Zodiaque. Car les Chinois, ainsi que je l'ai dit, & que je l'expliquerai plus bas, distinguent autrement que nous les constellations, & font vingt-huit signes du Zodiaque, auxquels ils donnent autant de noms différens.

Le second Calendrier est celui des mouvemens des planetes, qui sont observez exactement pour chaque jour, de la manière dont ils doivent paroître dans le ciel. C'est un livre semblable aux Ephémérides d'Argolus, qui marquent tous les jours le lieu du ciel où se trouve chaque planete, avec un calcul exact des heures & des minutes de leur progrès. Ils y ajoutent pour chaque planete la distance qu'elle a avec la première étoile de la constellation la plus prochaine des vingt-huit qui distinguent parmi eux tout le ciel, & ils marquent les degrés & les minutes de cette distance. Ils mettent aussi le jour, l'heure, & les minutes auxquelles chaque planete entre dans chaque signe; mais on n'y marque point d'autres aspects que les seules conjonctions.

Le troisieme Calendrier qui se présente seulement à l'Empereur & manuscrit, contient toutes les conjonctions de la lune avec les autres planetes, & ses approches des étoiles fixes dans l'étendue d'un degré de latitude avec leurs justes distances : ce qui demande une grande exactitude dans les calculs & les supputations.

Affiduité  
des Chi-  
nois à ob-  
server le  
ciel.

C'est pourquoi tous les jours & toutes les nuits de l'année, il y a cinq Mathématiciens sur la tour qui observent continuellement le ciel. L'un considère attentivement ce qui se passe du côté du Zénith; l'autre a les yeux tournés du côté de l'Orient; le troisieme vers l'Occident; le quatrième au Midi; & le dernier au Septentrion; afin d'être exactement instruits de ce qui se passe aux quatre parties du monde. Ils en doivent tenir un compte exact, qu'ils présentent tous les jours aux Présidens du Tribunal des Mathématiques, & par eux à l'Empereur. Leurs observations sont marquées par des écrits & des figures, avec le nom & le seing de ceux qui les ont faites, & de l'heure à laquelle ils les ont faites.

Année des  
Chinois.

L'année des Chinois commence par la conjonction du soleil avec la lune, ou par la nouvelle lune la plus proche du quinzieme degré d'Aquarius, qui est selon nous un signe où le soleil entre vers la fin de Janvier, & y demeure presque tout le mois de Fevrier. Ils font de ce point là le commencement de leur Printems. Le quinzieme degré du Taureau est le point qui détermine pour eux le commencement de l'Eté; le quinzieme du Lion, celui de l'Automne; & le quinzieme du Scorpion celui de l'Hyver.

Leurs  
mois.

Ils ont douze mois lunaires entre lesquels il y en a de petits, qui ne font que de vingt-neuf jours, & de grands, qui font de trente. Tous les cinq

ans

ans ils ont des intercalaires pour ajuster les lunaifons avec le cours du soleil. Ils divisent, comme nous, les semaines selon l'ordre des planetes, à chacune desquelles ils assignent quatre constellations, une par jour, tellement qu'après les vingt-huit qui se succedent de sept en sept, ils retournent à la première.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Leur jour commence, comme le nôtre, à minuit, & s'étend jusqu'à un autre minuit; mais ils ne le divisent qu'en douze heures égales, dont chacune fait deux des nôtres. Ils ne les comptent pas, comme nous, par des nombres, mais par des noms & des figures particulieres.

Division  
du jour.

Ils divisent encore le jour naturel en cent parties, & chacune de ces parties en cent minutes: enforte que son étenduë est de dix-mille minutes qu'ils observent d'autant plus exactement, qu'ils sont pour la plupart dans cette persuasion ridicule, qu'en tous ces tems il y a des momens heureux ou malheureux, selon la position du ciel & les divers aspects des planetes. Selon eux l'heure de minuit est heureuse, parce que, disent-ils, c'est l'heure à laquelle le monde fût créé. Ils croyent de meme qu'à la seconde, la terre fut produite, & l'homme formé à la troisième.

Cette sorte de charlatans qui ne cherchent qu'à tromper par le secours de l'Astrologie judiciaire, & qui prédissent les événemens par la situation des planetes, & par leurs différens aspects, ne laissent pas de s'accréditer auprès des esprits foibles & superstitieux. Ils font la distinction des heures qui sont propres à chaque chose, à-peu-près comme le Calendrier de nos bergers, où l'on marque par des figures quand il faut se faire saigner, prendre médecine, tondre les brebis, couper les cheveux, faire voyage, couper les bois, semer, planter, &c. Ils marquent les tems propres à demander des grâces à l'Empereur, à honorer les morts, à faire des sacrifices, à se marier, à entreprendre des voyages, à bâtir des maisons, à inviter ses amis, & tout ce qui peut regarder les affaires publiques & particulieres: ce que plusieurs observent si scrupuleusement, qu'ils n'oseroient rien faire contre l'ordre du Calendrier, qu'ils consultent comme leur oracle.

Crédulité  
des Chi-  
nois pour  
les prédic-  
tions de  
l'Astrolo-  
gie judi-  
ciaire.

Voici à-peu-près la manière dont ils dressent leurs pronostics. Ils prennent dix caractères qu'ils attribuent à l'année, & dont chacun signifie un des cinq élémens; car ils en reconnoissent tout autant, ainsi que je le dis ailleurs. Ils les combinent en soixante diverses manières avec les noms des douze heures du jour. Puis ils considerent les vingt-huit constellations, qui ont chacune une planete dominante: & sur les propriétés de l'élément, de la constellation, & de la planete mélez ensemble, ils forment leurs conjectures sur le bon ou mauvais succès des événemens. Ils ont des volumes entiers de ces bagatelles.

Comment  
ils dres-  
sent leurs  
pronostics.

Quand on voulut charger les Missionnaires du Calendrier, ils s'en excuserent. L'Empereur parût surpris: Hé quoi! leur dit-il; vous m'avez dit souvent que c'étoit la charité envers le prochain qui vous avoit conduit à la Chine: ce que je vous demande est très-important au bien public: quelle raison pouvez-vous avoir de ne pas accepter ce travail? Les Pe-

Les Mis-  
sionnaires  
s'excusent  
de faire le  
Calen-  
drier.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

res répondirent qu'ils craignoient qu'on ne leur attribuât les superstitions ridicules qui s'ajoutent au Calendrier. Ce n'est pas là ce que je souhaite, répliqua l'Empereur; cela ne vous regardera point, & je n'ajoute pas plus de foi que vous à ces imaginations ridicules. Ce que je vous demande, c'est ce qui concerne le Calendrier, & qui n'a de rapport qu'à l'Astronomie.

Ils s'en  
chargent,  
en faisant  
une déclara-  
tion pu-  
blique.

Alors les Peres se rendirent aux volontez de l'Empereur; mais ils firent une déclaration publique, par laquelle ils protestèrent que non seulement ils n'avoient nulle part à ces folies, mais qu'ils les condamnoient absolument, le succès des actions des hommes ne dépendant nullement de l'influence des astres, mais de la sagesse avec laquelle ils se conduisent. Le feu Empereur *Cang hi*, qui avoit trop d'esprit & de sens pour donner dans de semblables extravagances, comme il l'avoit témoigné lui-même, approuva fort qu'ils s'expliquassent de la sorte.

L'Empe-  
reur doit  
approuver  
les Calen-  
driers  
avant leur  
publica-  
tion.

Le Calendrier dont je viens de parler, doit se donner à l'Empereur pour l'année suivante, le premier jour du second mois de l'année. Quand l'Empereur l'a vû & approuvé, les petits Officiers du Tribunal appliquent sur chaque jour les superstitions dont j'ai parlé plus haut. Dans la suite, par ordre de l'Empereur, on le distribuë aux Princes, aux Seigneurs, aux grands Officiers de *Peking*, & on l'envoie dans chaque Province au Viceroy, qui le remet au Trésorier-Général de la meme Province. Celui-ci le fait imprimer, le distribuë à tous les Gouverneurs particuliers, & conserve les planches dans son Tribunal.

A la tête de ce Calendrier imprimé en forme de livre, est en couleur rouge le grand sceau du Tribunal de l'Astronomie, avec l'Edit de l'Empereur, qui défend sous peine de la vie, d'en suivre ou d'en publier un autre.

Cérémonies pour  
présenter  
le Calen-  
drier à  
l'Empe-  
reur & à la  
famille  
Impériale.

La distribution de ce Calendrier se fait tous les ans avec beaucoup de cérémonie. Ce jour-là tous les Mandarins de la ville de *Peking* se rendent de grand matin au Palais. D'un autre côté les Mandarins du Tribunal Astronomique avec les habits de leur dignité, & les marques de leurs officès, conformes à leurs Dégrez, se rendent au lieu ordinaire de leurs assemblées pour accompagner les Calendriers.

Sur une grande machine dorée qui s'éleve en quarré en divers étages, & se termine en pyramide, on place les Calendriers qui doivent être présentés à l'Empereur, à l'Impératrice, & aux Reines. Ils sont en grand papier, couverts de satin jaune, qui est la couleur de l'Empereur, & enveloppez proprement dans des sacs de drap d'or. Cette machine est portée par quarante valets de pied vêtus de jaune.

On porte ensuite dix ou douze autres machines plus petites, dorées & fermées de courtines rouges, sur lesquelles on met les Calendriers qui doivent être présentés aux Princes du sang. Ils sont reliez de satin rouge, & dans des sacs tissus de soye & d'argent.

Suivent immédiatement après plusieurs tables couvertes de tapis rouges, sur lesquelles sont placez les Calendriers des Grands, des Généraux d'Armée, & des autres Officiers de la Couronne, tous scellez du sceau

fceau du Tribunal Astronomique, & couverts de drap jaune. Chaque table porte le nom du Mandarin, ou du Tribunal, à qui les Calendriers appartiennent.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Les porteurs qui se déchargent de leurs fardeaux à la dernière porte de la grande salle, & qui les arrangent avec les tables des deux côtés du passage, qu'ils appellent Impérial, ne laissent au milieu que la machine qui porte les Calendriers Impériaux.

Enfin les Mandarins de l'Académie astronomique prennent les Calendriers de l'Empereur & des Reines, & les portent sur deux tables couvertes de brocard jaune, qui sont à l'entrée de la salle Impériale. Là ils se mettent à genoux, & après s'être prosternés trois fois jusqu'à terre, ils livrent les Calendriers aux Intendants du Palais. Ceux-ci marchant chacun à leur rang, vont les présenter à l'Empereur, puis les Eunuques les portent à l'Impératrice & aux Reines.

Pendant les Mandarins astronomiques retournent à la grande salle, où sont les Mandarins de tous les Ordres, auxquels ils distribuent les autres Calendriers de cette manière.

Prémièrement, tous les Princes envoient chacun leur premier Officier au passage Impérial, où ils reçoivent à genoux le Calendrier de leurs Maîtres, & ceux des Mandarins qui sont à leur suite : ce qui monte du moins à douze ou treize-cens Calendriers pour la Cour de chaque Prince.

Manière  
de le distri-  
buer aux  
Princes &  
aux Man-  
darins.

Paroissent ensuite les autres Seigneurs, les Généraux d'Armée, les Mandarins de tous les Tribunaux, lesquels reçoivent à genoux le Calendrier de la main des Mandarins astronomiques.

Quand la distribution en est faite, chacun d'eux va reprendre son rang dans la salle, & se tournant du côté le plus intérieur du Palais, au premier signal qui se donne, ils se jettent tous à genoux, & se courbent trois fois jusqu'à terre. Après trois génuflexions & neuf profondes inclinations de tête, en reconnaissance de la grace qu'ils viennent de recevoir de l'Empereur, ils s'en retournent dans leur Hôtel.

A l'exemple de la Cour, les Gouverneurs & les Mandarins des Provinces reçoivent le Calendrier de la même manière dans la Capitale, chacun selon son rang. Pour ce qui est du peuple, il n'y a point de maison si pauvre, qui n'achète chaque année le Calendrier; & c'est pour cela qu'on en fait imprimer dans chaque Province vingt-cinq à trente-mille par an.

Au reste, c'est un ouvrage si respecté des Chinois & de leurs voisins, & si important dans l'Etat, que pour se déclarer sujet & tributaire du Prince, il suffit de recevoir son Calendrier; & que de le refuser, c'est lever l'étendard de la révolte.

Vénéra-  
tion des  
Chinois  
pour leur  
Calen-  
drier.

Une marque sensible de la vénération qu'ont ces peuples pour leur Calendrier & pour leur Astronomie, c'est que *Yang quang sien*, le plus grand ennemi du nom Chrétien, dans un livre plein de calomnies qu'il publia pour décrier la Religion & l'Astronomie Européenne, répète à chaque page, qu'il est indigne de la Majesté de l'Empire, d'assujettir leur

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Constella-  
tions de  
l'Astrono-  
mie Chi-  
noïse.

Calendrier à la réforme de quelques Astronomes Européans : car c'est, disoit-il, comme si un vaste & florissant Etat s'abaissoit jusqu'à recevoir la loi d'une petite Nation étrangere.

Nous avons déjà dit que les Astronomes Chinois partageoient le ciel en vingt-huit constellations. Ils y comprennent toutes les étoiles fixes, tant celles qui composent le Zodiaque, que celles qui sont à ses côtez. Voici les noms de ces constellations.

|                  |                  |                   |
|------------------|------------------|-------------------|
| 1. <i>Kao.</i>   | 10. <i>Niou.</i> | 19. <i>Pie.</i>   |
| 2. <i>Kang.</i>  | 11. <i>Hio.</i>  | 20. <i>Tjuy.</i>  |
| 3. <i>Ti.</i>    | 12. <i>Guey.</i> | 21. <i>Tjan.</i>  |
| 4. <i>Fang.</i>  | 13. <i>Che.</i>  | 22. <i>Cing.</i>  |
| 5. <i>Sin.</i>   | 14. <i>Pie.</i>  | 23. <i>Quey.</i>  |
| 6. <i>Vi.</i>    | 15. <i>Quey.</i> | 24. <i>Lieou.</i> |
| 7. <i>Ki.</i>    | 16. <i>Leou.</i> | 25. <i>Sing.</i>  |
| 8. <i>Teou.</i>  | 17. <i>Guey.</i> | 26. <i>Chang.</i> |
| 9. <i>Lieou.</i> | 18. <i>Mao.</i>  | 27. <i>Ye.</i>    |
|                  |                  | 28. <i>Chin.</i>  |

Leur  
Auteur.

Ce fût *Tu*, Empereur de la famille *Hia*, qui partagea ainsi le ciel en vingt-huit constellations, pour distinguer les diverses mansions de la lune : car quoique les Chinois ayent distingué, comme nous, le cours du soleil en trois-cens-soixante-cinq degrés & quinze minutes, dont nous composons nôtre année, ils se font plus régler par les lunaisons, que par le cours du soleil.

Inégalité  
de leurs  
espaces.

Les espaces qu'ils donnent à leurs constellations, sont inégaux dans le nombre de leurs degrés : mais toutes ensemble font un cercle de trois-cens-soixante degrés. Sur ces principes on leur a fait des Cadran, où le stile marque par son ombre toutes les révolutions célestes, & à quelle heure & à quel quart du jour & de la nuit chaque constellation passe par le méridien de *Peking*.

Ordre &  
diversité  
des mois.

La manière qu'ils ont introduite de commencer leur année par la nouvelle lune la plus proche du mois de *Fevrier*, fait que le signe des Poissons est pour eux le premier signe, le Belier le second, & ainsi des autres : & parce qu'il n'y a que douze signes pour faire les douze mois solaires, & que les lunaisons ne quadrent pas toujours avec ces signes, ils ont des lunaisons intercalaires, auxquelles ils donnent le même signe qu'avoit la précédente, pour recommencer après, l'ordre des mois selon les signes qui leur sont attribuez. Par ce moyen ils ont des mois qui suivent l'ordre des signes, d'autres qui ont quelques jours hors des signes, d'autres auxquels il en manque quelques-uns.

Inconvé-  
nient qui  
en résulte.

Cette manière de supputer & d'intercaler leur fait des années de treize mois qui retournent de tems en tems. Ce fût ce qui donna occasion au rétablissement des Missionaires Jésuites dans la Chine, & qui mit fin à la rude persécution qu'ils souffroient par les intrigues d'un Astronome Arabe, & d'un Mandarin Chinois, ennemi de la Religion Chrétienne.

Comme

Comme les Tables des Astronomes Chinois étoient imparfaites, & qu'après une certaine fuite d'années, on étoit obligé d'y faire des corrections, qu'il s'étoit glissé d'ailleurs des fautes énormes dans le Calendrier dressé par les Astronomes, qui avoient remplacé le Pere Adam Schaal, on eût recours aux Européens, surtout au Pere Ferdinand Verbieft. Ils étoient alors chargez de neuf chaînes, & gardez très-étroitement dans les prisons publiques de la ville. Feu l'Empereur *Cang hi*, qui étoit encore jeune, envoya quatre Grands-Mandarins qui étoient *Colao* \*, pour demander aux Missionnaires s'ils reconnoissoient quelques fautes dans le Calendrier Chinois, tant de la présente année que de la suivante. Ces deux Calendriers avoient été faits sur les anciennes Tables astronomiques de la Chine.

Le Pere Verbieft répondit, que les Calendriers étoient remplis de fautes, & que nommément on y donnoit treize mois à l'année suivante, qui étoit la huitieme de l'Empereur *Cang hi*. Les Mandarins instruits d'une erreur si grossiere, & de plusieurs autres fautes qu'on leur fit remarquer, allerent incontinent en rendre compte à l'Empereur, qui donna ordre que les Missionnaires se rendissent le lendemain matin au Palais.

Le lendemain à l'heure marquée le P. Buglio, le P. Magalhaens, & le P. Verbieft furent conduits dans une grande salle du Palais, où tous les Mandarins du Tribunal astronomique les attendoient. Ce fût en leur présence que le Pere Verbieft découvrit les erreurs du Calendrier.

Le jeune Empereur, qui ne les avoit jamais-vû, les fit entrer dans son appartement avec tous les Mandarins du Tribunal astronomique. Il fit placer le P. Verbieft vis-à-vis de sa personne; & le regardant d'un air sérieux. Sçavez-vous, lui dit-il, le moyen de faire voir d'une manière sensible, si le Calendrier s'accorde ou ne s'accorde pas avec le ciel?

Le Pere répondit que c'étoit une chose aisée à démontrer; que les instrumens astronomiques qui étoient dans l'Observatoire, étoient faits pour cet usage, afin que ceux qui sont occupez du gouvernement de l'État, & qui n'ont pas le loisir de s'appliquer à l'Astronomie, pussent en un instant vérifier les calculs, & voir s'ils s'accordent avec le ciel. Si Vôtre Majesté le souhaite, poursuivit le Pere, qu'on mette dans l'une de ses cours un stile, une chaise, & une table de la grandeur qu'on voudra, je suis prêt de calculer présentement la longueur de l'ombre que ce stile fera à l'heure déterminée par Vôtre Majesté. Par la grandeur de l'ombre il fera aisé de conclure la hauteur du soleil, & de sa hauteur, le lieu où il est du Zodiaque. De-là on jugera si le lieu du soleil est bien marqué dans le Calendrier pour chaque jour.

L'expédient plût à l'Empereur. Il demanda aux Mandarins s'ils sçavoient cette manière de supputer, & de prédire la longueur de l'ombre. Le Mahométan répondit hardiment qu'il la connoissoit, & que c'étoit une règle sûre pour distinguer le vrai d'avec le faux. Puis il ajouta, qu'on devoit bien se donner de garde de se servir à la Chine des Européens & de leurs sciences, qui deviendroient fatales à l'Empire; & il prit de-là occasion d'investiver contre la Religion Chrétienne.

L'Em-

\* Ministres de l'Empire.

SCIENCE  
DES  
CHINOIS.

Donne occasion au retablissement des Missionnaires.

Fautes que les Missionnaires prisonniers trouvent dans le Calendrier.

Admis à l'audience de l'Empereur.

Expédient que le P. Verbieft propose pour juger de l'exactitude du Calendrier.

Un Astronome Mahométan déclame contre les Missionnaires.

SCIENCE  
DES  
CHINOIS.

Réponse  
que lui  
fait l'Em-  
pereur.

L'Empereur changeant de visage, lui dit: „ Je vous ai commandé  
„ d'oublier le passé, & de ne songer qu'à donner une bonne Astronomie.  
„ Osez-vous vous emporter de la sorte en ma présence? Vous-même ne  
„ m'avez-vous pas présenté plusieurs requêtes, afin de chercher par tout  
„ l'Empire des Astronomes habiles? Il y a quatre ans qu'on les cherche,  
„ & qu'on ne les trouve pas: & voilà Ferdinand Verbieft qui entend par-  
„ faitement l'Astronomie, & qui étoit tout à portée dans cette Cour, vous  
„ ne m'en avez pas dit un seul mot. Vous ne faites que trop voir que  
„ vous êtes un homme passionné, & que vous n'agissez pas de bonne foi.  
Ces paroles piquèrent extrêmement les deux Gouverneurs de l'Empire,  
protecteurs des Astronomes Chinois.

Ensuite l'Empereur reprenant un visage serein, fit au Pere Verbieft  
diverses questions qui concernoient l'Astronomie, & il chargea les *Colao*  
& les Mandarins qui étoient à ses côtés, de lui déterminer un stile pour  
suptuter l'ombre.

Le Maho-  
métan a-  
voüa son  
ignorance,  
qui  
excité le  
ressenti-  
ment de  
l'Empe-  
reur.

Comme ces *Colao* y travailloient dans le Palais même, l'Astronome  
Mahométan avoua franchement qu'il ne sçavoit pas cette manière de  
calculer l'ombre. Ils en avertirent aussitôt l'Empereur.

Ce Prince fût si offensé de l'impudence de l'Astronome, qu'il eût des-  
sein de le faire punir sur le champ: mais ayant fait réflexion qu'il valoit  
mieux différer jusqu'à ce que le ciel eût découvert son imposture en pré-  
sence de ses protecteurs, il ordonna que le Pere feroit seul son calcul ce  
jour-là même, & que le lendemain les *Colao* & les Mandarins iroient à  
l'Observatoire, pour voir précisément à midi la longueur de l'ombre au  
stile qu'on avoit préparé.

Il y avoit dans l'Observatoire de *Peking* une colonne de bronze de  
figure quarrée, haute de huit pieds géométriques & de trois pouces.  
Elle étoit élevée sur une table de même matière, longue de dix-huit  
pieds, large de deux, & épaisse d'un pouce. Cette table étoit divisée  
en dix-sept pieds depuis le bas de la colonne, & chaque pied en dix  
parties qu'on appelle pouces, & chaque pouce en dix autres petites par-  
ties qu'on nomme minutes. Le tout étoit environné d'un petit canal  
large & profond d'un demi-doigt, creusé dans le bronze le long des  
bords. On remplit ce canal d'eau, pour mettre par ce moyen la table  
dans une situation horisontale. Cette machine servoit autrefois à éxa-  
miner les ombres méridiennes. Mais la colonne s'étoit notablement in-  
clinée par la suite des tems, & ne faisoit plus un angle droit avec la  
table.

Observa-  
tion que  
le P. Ver-  
bieft fait,  
pour pren-  
dre la hau-  
teur du  
soleil.

Le stile ayant été déterminé de huit pieds, quatre doigts & neuf mi-  
nutes, le Pere attacha sur la colonne une planche bien unie, & paral-  
lele à l'horison, précisément à la hauteur déterminée, & par le moyen  
d'une perpendiculaire, tirée du haut de cette planche jusqu'à la table,  
il marqua le point, duquel il faloit prendre le commencement de l'om-  
bre. Le soleil étoit alors vers le solstice d'Hyver, & faisoit les ombres  
plus longues qu'en tout autre tems de l'année.

Après avoir fait son calcul selon les règles de la Trigonometrie, il  
trou-

trouva que l'ombre du stile devoit être le lendemain à midi de seize pieds & six minutes & demie. Il traça une ligne transversale sur la table de bronze, pour marquer que l'ombre viendroit jusques-là, & qu'elle ne seroit ni plus longue ni plus courte. Tous les Mandarins se rendirent le lendemain à l'Observatoire par ordre de l'Empereur; & quand il fût midi, l'ombre toucha justement la ligne que le Pere avoit tracée sur la table: dont ils parurent extrêmement surpris.

L'Empereur prit beaucoup de plaisir au récit qu'on lui fit de cette première observation, & ordonna que le Pere en recommenceroit une autre le lendemain à midi dans la grande cour du Palais. Les *Colao* avertirent aussitôt le Pere Verbiest; & prenant une règle de cuivre, longue d'un pied géométrique, qu'il avoit alors entre les mains, ils déterminèrent deux pieds, deux pouces, pour la longueur du stile.

Quand il fût de retour à la maison, il fit son calcul; après quoi il prépara un ais bien poli, avec un autre qui portoit dessus à plomb, & qui devoit servir de stile. Le premier ais étoit divisé en pieds & en pouces, & avoit trois vis, par le moyen desquelles il étoit facile de lui donner une situation horisontale. Il alla le jour suivant au Palais avec cette machine qu'il plaça dans la grande cour, & qu'il ajusta directement au méridien, après avoir marqué par une ligne droite, tirée sur l'ais horisontal, l'extrémité de l'ombre, qui selon sa supputation devoit être de quatre pieds, trois pouces, quatre minutes & demie.

Les *Colao* & les autres Mandarins nommez pour assister à l'observation, se rendirent dans le même lieu un peu avant midi. Ils formerent un cercle autour du stile, & comme l'ombre leur paroissoit fort longue, parce qu'elle ne portoit pas encore sur l'ais horisontal, mais à côté de la machine sur la terre; on voyoit les *Colao* qui se parloient à l'oreille, & qui rioient ensemble, dans la persuasion où ils étoient que le Pere s'étoit trompé.

Mais un moment avant midi que l'ombre gagna l'ais horisontal, elle se raccourcit tout-à-coup, & parût presque sur la ligne qui étoit marquée. A l'heure de midi elle tomba précisément sur la ligne. Le Mandarin Tartare témoignant plus que tous les autres son étonnement, s'écria: Le grand Maître que nous avons ici! Les autres Mandarins ne dirent mot; mais dès ce moment-là ils conçurent contre le Pere une jalousie qui a toujours continué depuis.

On informa l'Empereur du succès de l'observation, & on lui présenta même la machine, qu'il reçût favorablement. Elle étoit de l'invention du P. Magalhaens qui l'avoit travaillé durant la nuit avec une extrême justesse.

L'Empereur, pour ne pas décider trop favorablement sur une affaire qui passoit dans l'esprit des Chinois pour être très-délicate, voulut que le Pere fit le jour suivant une troisième observation dans la tour astronomique, & ordonna qu'on lui assignât un nouveau stile. Il retourna donc à l'Observatoire, où il fit attacher, comme la première fois, une longue règle bien polie sur la colonne de bronze à la hauteur donnée,

qui

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Il la ré-  
nouvelle  
dans la  
Cour du  
Palais.

Excite l'é-  
tonnement & la  
jalousie  
des Man-  
darins.

La même  
observa-  
tion réité-  
rée pour la  
troisième  
fois avec

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.  
un égal  
succès.

qui étoit de huit pieds cinq minutes & cinq secondes. Il tira aussi une ligne transversale sur la table de cuivre, pour marquer le terme de l'ombre, qui, selon la supputation qu'il avoit faite, devoit être de quinze pieds, huit pouces & trois minutes.

Les *Colao* & les Mandarins qui avoient assisté aux premières observations, furent aussi présens à celle-ci. A l'heure du midi l'ombre du stile arriva justement à la ligne que le Pere avoit tracée, & ses ennemis même, qui assistoient à tout par ordre de l'Empereur, ne pûrent s'empêcher de lui rendre justice, & de louer la méthode Européane.

L'Astronome Mahométan dont j'ai parlé, n'avoit pour toute connoissance du ciel, que de vieilles Tables Arabes qu'il avoit reçues de ses ancêtres, & dont il suivoit un peu l'usage. Cependant il travailloit depuis plus d'un an par ordre des Régens de l'Empire à la correction du Calendrier Chinois, qu'on sçavoit assez n'être pas d'accord avec les phénomènes célestes.

Il avoit déjà fait à sa façon & présenté à l'Empereur en deux volumes ceux de l'année qui alloit commencer. Le premier volume contenoit les mois lunaires, les jours & les heures des nouvelles & pleines lunes de chaque mois, & les deux quadratures, le tems auquel le soleil se trouvoit au commencement & au milieu de chaque signe, selon l'ancienne méthode de la Chine. On voyoit dans le second volume le lieu des sept planetes qu'il avoit calculé pour tous les jours de l'année, à-peu-près comme nous le voyons dans les Ephémérides d'Argolus & des autres Astronomes d'Europe.

L'Empereur ayant été persuadé par les trois observations de l'ombre, que les calculs du P. Verbieft s'accordoient avec le ciel, lui ordonna d'examiner ces deux livres de l'Astronome Mahométan.

L'Empereur fait examiner par le P. Verbieft les Calendriers Chinois.

Il n'étoit pas difficile de trouver grand nombre de fautes dans ce nouveau Calendrier. Car outre que les choses y étoient mal arrangées & plus mal calculées, il s'y trouvoit des contradictions visibles. C'étoit un mélange de Chinois & d'Arabe, de sorte qu'on pouvoit aussi bien le nommer un Calendrier Arabe que le Calendrier Chinois.

Assemblée convoquée à cette occasion.

Le P. Verbieft fit un petit recueil où il marquoit à chaque mois les erreurs les plus grossières du Mahométan dans le cours des sept planetes, & il les mit toutes au bas de sa requête qui fut présentée à l'Empereur. Sa Majesté convoqua aussitôt l'Assemblée générale des Regulos ses parens, des Mandarins de la première Classe, des principaux Officiers de tous les Ordres & de tous les Tribunaux de l'Empire, & leur envoya la requête du Pere, pour délibérer entr'eux sur les résolutions qu'il falloit prendre. On n'avoit jamais vû d'Assemblée si considérable, ni si solennellement convoquée pour de simples affaires astronomiques, & l'on eût dit qu'il s'agissoit de la conservation & du salut de tout l'Empire.

L'Empereur n'étoit pas encore sorti de minorité: mais sans rien témoigner au dehors, il nourrissoit depuis longtems une aversion secrète pour les Gouverneurs que son pere lui avoit donnez. Ayant remarqué qu'ils avoient

avoient condamné l'Astronomie d'Europe, & qu'ils protégeoient les Astronomes Chinois, il saisit cette occasion de casser & d'annuller tous les actes qu'ils avoient faits. C'est pourquoi quelques-uns de ceux en qui il avoit le plus de confiance, lui conseillèrent secretement de rendre cette Assemblée la plus auguste & la plus solemnelle qu'il seroit possible.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

On y lût publiquement la requête du P. Verbieft, sur laquelle les Seigneurs, & les principaux Membres du Conseil prononcèrent unanimement, que la correction d'un Calendrier étant une affaire importante, & l'Astronomie une science difficile, dont peu de gens sont capables, il falloit examiner en public & par les instrumens de l'Observatoire, les fautes énoncées dans sa requête.

Résolu-  
tion qu'on  
y prend.

Cet Arrêt du Conseil fût confirmé par l'Empereur, qui nomma outre les *Colao* & les Mandarins, tous les Présidens des grands Tribunaux, & vingt Mandarins de la première Classe, pour assister aux observations du soleil & des planetes qui devoient se faire à l'Observatoire.

Confirmée  
par l'Em-  
pereur.

Le suprême Tribunal des Rits, auquel celui de l'Astronomie est subordonné, fit venir le P. Verbieft & l'Aïtronome Mahométan, & leur donna ordre de régler de bonne heure les observations qu'il falloit faire, & de les mettre par écrit avec la manière d'observer.

Le Tribu-  
nal des  
Rits or-  
donne au  
P. Verbieft  
& au Ma-  
hométan  
de régler  
chacun  
leurs ob-  
serva-  
tions.

Le Pere avoit déjà calculé le lieu du soleil, de la lune, & des autres planetes qui paroïssent durant la nuit, marquant jusqu'aux degrés & aux minutes du Zodiaque où nos Tables d'Europe les mettoient en de certains jours, pour lesquels celles du Mahométan se trompoient davantage. Ses supputations furent présentées aux Mandarins de ce Tribunal, qui régla que l'un & l'autre iroient à l'Observatoire, & que chacun prenant un des Instrumens que l'on y voit, & le dressant vers le soleil, cacheroit & signeroit de sa main le degré & les minutes, où il jugeoit que chaque planete devoit être.

La première observation se fit donc le jour auquel le soleil entre dans le quinziesme degré du Verseau. Un grand Quart de nonante que le Pere avoit disposé dans le méridien, monroit avec son Alidade la hauteur méridienne que le soleil devoit avoir ce jour-là, & la minute du Zodiaque qu'il devoit occuper à l'heure du midi.

Il y avoit déjà dix-huit jours qu'il avoit affermi l'Alidade dans cette situation, & qu'il y avoit posé son cachet. Quand le jour & l'heure furent venus, le rayon du soleil s'insinuant par une des pinnules, n'étoit nullement éloigné de l'autre. Un Sextant de six pieds de rayon qu'il avoit encore placé dix-huit jours auparavant à la hauteur de l'Equateur, monroit la déclinaison du soleil avec tant d'exacritude, qu'on n'y pouvoit trouver le moindre défaut.

Justesse de  
celles du  
Missionai-  
re.

Quinze jours après, le Pere eût le bonheur de réussir de la même manière, en observant avec les mêmes instrumens l'entrée du soleil dans le signe des Poissons. Cette observation lui étoit nécessaire pour décider la célèbre question, s'il falloit ôter ou non le mois intercalaire du Calendrier

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Chinois. La hauteur méridienne du soleil & la déclinaison qu'il avoit ce jour-là, démontrèrent clairement qu'il le faisoit.

Quant au lieu des autres planetes, comme il étoit nécessaire d'observer pendant la nuit, pour réfuter ce que le Mahométan en avoit écrit dans son Calendrier, il crut qu'il ne le pourroit faire plus clairement & d'une manière plus sensible, qu'en proposant d'observer leurs distances des étoiles fixes. Il avoit déjà supputé ces distances, & plusieurs jours auparavant, en présence de quelques Mandarins, il avoit marqué sur une Carte du ciel dont il devoit se servir, la distance où ces mêmes étoiles se trouveroient à l'heure que l'Empereur avoit déterminée. Il fit porter à l'Observatoire son Quart de nonante, son Demi-cercle, ses Cartes, & tous les autres instrumens qu'il crut propres pour cette observation.

Le jour marqué étant venu, on vit la Cour partagée dans l'attente de ce que le Pere avoit promis. Sur le soir les *Colao*, les Mandarins, les Mathématiciens des trois Tribunaux, tant Chinois que Tartares, accoururent de tous les quartiers de la ville, ceux-ci accompagnés d'un grand cortège de gens à cheval, & ceux-là dans leurs chaises portées sur les épaules de leurs valets.

Ayant vû clairement que de tout ce que le Pere avoit proposé, il n'y avoit pas une seule chose qui ne fût conforme à ce qu'il avoit prédit & supposé, ils furent convaincus par leurs propres yeux, que les Calendriers tant Chinois, qu'Arabes, que le Mathématicien Mahométan avoit présentés à l'Empereur, étoient remplis de fautes, & ils allèrent aussitôt en informer Sa Majesté.

L'affaire  
portée au  
Conseil de  
l'Empereur.

L'Empereur ayant appris combien les observations du P. Verbiest avoient été justes & exactes, ordonna que l'affaire seroit examinée dans son Conseil. Les deux Astronomes dont on blâmoit le Calendrier, sçavoir *Yang quang sien*, & *Uming huen*, se trouverent, contre leur coûtume, à l'assemblée, & par leurs brigues, en partagerent les suffrages.

Les senti-  
mens y  
sont par-  
tagés.

Les Mandarins qui étoient à la tête du Conseil, souffroient impatiemment que l'Astronomie Chinoise fût proscrite, & que celle d'Europe eût le dessus. Ils soutenoient qu'il étoit de la Majesté de l'Empire de ne rien changer à une science, dont toutes les Nations avoient tiré jusqu'ici leurs Loix, leur Politique, & la sagesse de leur Gouvernement; qu'il valoit mieux conserver l'ancienne Astronomie qu'ils tenoient de leurs peres, quoiqu'un peu defectueuse, que d'en introduire une autre qui étoit étrangere. Ils donnoient aux deux Astronomes la gloire de combattre pour leur patrie, & les regardoient comme les zélez défenseurs de la grandeur de leurs Ancêtres.

Discours  
téméraire  
de *Yang  
quang sien*.

Les principaux Mandarins Tartares étoient d'un sentiment tout opposé, & s'attachoient au sentiment de l'Empereur, qui favorisoit le P. Verbiest. On disputa de part & d'autre avec beaucoup de véhémence. Enfin *Yang quang sien*, enflé de la protection des Ministres d'Etat dont il s'étoit assuré, éleva la voix; & s'adressant aux Tartares: „ Si vous vous  
„ livrez

„ livrez à l'opinion de Ferdinand, leur dit-il, en recevant l'Astronomie „ qu'il vous apporte, assurez-vous que l'empire des Tartares ne durera „ pas longtems à la Chine ”.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Un discours si téméraire fût reçu avec indignation des Mandarins Tartares, qui le rapportèrent aussitôt à l'Empereur. Sa Majesté ordonna à l'instant qu'on chargeât *Tang quang sien* de chaînes, & qu'on le renfermât dans les prisons publiques.

Comment  
reçu.

Au même tems le P. Verbieft reçut ordre de réformer le Calendrier, & l'Astronomie de tout l'Empire, & on lui donna la direction du Tribunal des Mathématiques. On voulut l'honorer de plusieurs autres titres, mais il les refusa constamment par quatre placets qu'il présenta à l'Empereur.

Honneur  
qu'on fait  
au P. Ver-  
bieft.

Dès que le Pere Verbieft se vit Directeur du Tribunal astronomique, il présenta un placet à l'Empereur, où il lui fit connoître la nécessité de retrancher du Calendrier de l'année courante la lune intercalaire qui y avoit été introduite, & qui étoit contraire au cours du soleil: & comme les Astronomes Chinois avoient omis pour cette année la treizieme lune, il fit voir que c'étoit une erreur inouïe, & que même selon leur calcul, la lune intercalaire apartenoit à l'année suivante. Son placet fût renvoyé au Conseil privé.

Il présente  
un placet  
à l'Empe-  
reur pour  
retrancher  
un mois  
du Calend-  
rier.

Les membres de ce Conseil regarderent comme une chose bien triste, qu'il falût ôter un mois entier du Calendrier qui avoit été reçu si solennellement. Comme ils n'osoient ni ne pouvoient contredire le Pere Verbieft, ils prirent le parti de lui députer le premier Président du Conseil.

Le Con-  
seil privé  
tâche de  
détourner  
le Pere de  
ce dessein.

Le Mandarin abordant le Pere avec un air honnête; prenez garde, lui dit-il, à ce que vous faites. Vous allez nous couvrir de honte chez les Nations voisines, qui suivent & respectent le Calendrier Chinois, lorsqu'elles apprendront qu'on s'est trompé si grossièrement, qu'il ait falu retrancher un mois entier de l'année courante. Ne pourriez-vous pas dissimuler, ou trouver quelque moyen de sauver nôtre réputation? Vous nous rendriez un grand service. Le Pere lui répondit; qu'il n'avoit pas le pouvoir d'ajuster le ciel à leur Calendrier, & que c'étoit une nécessité indispensable de retrancher ce mois.

Aussitôt on publia un Edit par tout l'Empire, qui portoit, que suivant la supputation astronomique du Pere Verbieft, il faloit nécessairement ôter de l'année courante le mois intercalaire, & défense fût faite de le compter à l'avenir. Cet Edit embarrassa fort ceux qui n'étoient pas au fait de l'Astronomie. Ils ne pouvoient comprendre ce qu'étoit devenu ce mois qu'on avoit retranché; & ils se demandoient en quel lieu on l'avoit mis en réserve.

Edit pu-  
blié à ce  
sujet.

Après avoir ainsi fixé l'année Chinoise, & réglé le cours des astres, le Pere s'appliqua à rétablir ce qu'il avoit trouvé de defectueux dans les autres choses qui concernent le Tribunal des Mathématiques. Il songea principalement à enrichir l'Observatoire de nouveaux instrumens propres aux opérations astronomiques. Il les fit travailler avec un grand soin, & quelque admirables qu'ils parussent, les Chinois, toujours amateurs de l'anti-

Instru-  
mens as-  
tronomi-  
ques de  
l'Europe  
introduits  
à la Chine.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Déscrip-  
tion des  
anciens  
instrumens  
des Chi-  
nois.

quité, n'auroient pû se résoudre à s'en servir préférablement aux anciens, s'ils n'y avoient été forcez par un ordre exprès de l'Empereur.

Ces instrumens sont grands, bien fondus, ornez par-tout de figures de dragons, & bien disposéz pour l'usage qu'on en doit faire. Si la finesse des divisions répondoit au reste de l'ouvrage, & qu'au lieu de pinnules on y appliquât des lunettes, selon la méthode de l'Académie Royale, rien en cette matière ne pourroit leur être comparé.

On ne fera pas fâché de voir la description de toutes ces machines dont on se sert encore aujourd'hui dans l'Observatoire de *Peking*. Les voici telles que nous les a données le Pere le Comte, qui les a examinées avec beaucoup d'attention.

Sphere ar-  
millaire  
zodiacale.

La première machine est une Sphere armillaire zodiacale de six pieds de diametre. Cette Sphere porte sur quatre têtes de dragons, dont les corps après divers réplis, s'arrêtent aux extrêmitéz de deux poutres d'airain, mises en croix, afin de soutenir tout le poids de la machine. Ces dragons, qu'on a choisis parmi les autres animaux, parce qu'ils composent les armes de l'Empereur, sont représentéz selon l'idée que les Chinois s'en forment, enveloppez de nuages, couverts au-dessus des cornes d'une longue chevelure, portant une barbe touffuë sous la machoire inférieure, les yeux allumez, les dents longues & aiguës, la gueule béante, & vomissant toujours un torrent de flammes. Quatre lionceaux de même matière sont chargez des extrêmitéz des poutres, dont les têtes se haussent ou se baissent, selon l'usage qu'on en veut faire, par le moyen des vis qui y sont engagées. Les cercles sont divizez sur leur surface extérieure & intérieure en 360. degréz; chaque degré en soixante minutes par les lignes transversales; & les minutes de dix en dix secondes par le moyen des pinnules qu'on y applique.

Sphere  
équinoxia-  
le.

La seconde machine est une Sphere équinoxiale de six pieds de diametre. Cette Sphere est soutenuë par un dragon qui la porte sur son dos courbé en arc, dont les quatre griffes, qui s'étendent en quatre endroits opposez, saisissent les extrêmitéz du piédestal, formé, comme le précédent, par deux poutres croisées à angles droits, & terminées par quatre petits lions qui servent à le mettre de niveau. Le dessin en est grand & bien exécuté.

Horison  
azimutal.

La troisième machine est un Horison azimutal de six pieds de diametre. Cet instrumens qui sert à prendre les Azimuts, n'est composé que d'un large cercle, posé de niveau dans toute sa surface. La double Alidade qui en fait le diametre, court tout le limbe, selon les degréz de l'horison qu'on y veut marquer, & emporte avec soi un triangle filaire, dont le sommet passé dans la tête d'un arbre élevé perpendiculairement sur le centre du même horison. Quatre dragons répliez courbent leur tête sous le limbe inférieur de ce grand cercle pour l'affermir. Deux autres entortiliez autour de deux petites colonnes, s'élevent en l'air chacun de son côté presque en demi-cercle jusqu'à l'arbre du milieu, où ils s'attachent inébranlablement, afin de rendre le triangle tout-à-fait immobile.

Quart de  
cercle.

La quatrième machine est un grand Quart de cercle de six pieds de rayon.

rayon. Cette portion de cercle est divisée de dix en dix secondes. Le plomb qui marque sa situation verticale, pese une livre & pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre très-délicat. L'Alidade en est mobile, & coule aisément sur le limbe. Un dragon réplié & entouré de nuages, va de toutes parts saisir les bandes de l'instrument, de peur qu'elles ne sortent de leur plan commun. Tout le corps du Quart de cercle est en l'air, traversé par le centre d'un arbre immobile, autour duquel il tourne vers les parties du ciel qu'on veut observer; parce que sa pesanteur pourroit causer quelque trémouffement, ou le faire sortir de sa situation verticale; deux arbres s'élevent par les côtez, affermis en bas de deux dragons, & liés à l'arbre du milieu par des nuages qui semblent descendre de l'air. Tout l'ouvrage est solide & bien entendu.

La cinquieme machine est un Sextant, dont le rayon est de huit pieds. Sextant.

Cette figure représente la sixieme partie d'un grand cercle, porté sur un arbre, dont la base forme une espece de large bassin vuide, qui est affermi par des dragons, & traversé dans le milieu d'une colonne de bronze, sur l'extrémité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter par ses roües le mouvement de l'instrument. C'est sur cette machine que porte par son milieu une petite poutre de cuivre, qui représente un des rayons du Sextant, & qui le tient immobilement attaché. Sa partie supérieure est terminée par un gros cylindre; c'est le centre autour duquel tourne l'Alidade: l'inférieure s'étend environ d'une coudée au-delà du limbe, pour donner prise au mouffle qui sert à l'élever ou à l'abaisser, selon l'usage qu'on en veut faire. Ces grandes & lourdes machines sont ordinairement difficiles à mouvoir, & servent plutôt d'ornemens sur les plates-formes des Observatoires, que d'instrumens pour les Observateurs.

Enfin la sixieme machine est un Globe céleste de six pieds de diametre. Voici, à mon sens, ce qu'il y a de plus beau & de mieux exécuté parmi les instrumens dont je parle. Le corps du Globe est de fonte, très-rond, & parfaitement uni, les étoiles bien formées & placées selon leur disposition naturelle, & tous les cercles d'une largeur & d'une épaisseur proportionnée. Au reste il est si bien suspendu, que la moindre impression le détermine au mouvement circulaire, & qu'un enfant le peut mettre à toutes fortes d'élevations, quoiqu'il pese plus de deux-mille livres. Une large base d'airain, formée en cercle, & vuidee en canal dans tout son contour, porte sur quatre points également distans, quatre dragons informes, dont la chevelure hérissée soutient en l'air un horison magnifique par sa largeur, par la multitude de ses ornemens, & par la délicatesse de l'ouvrage. Le méridien qui soutient l'axe du Globe, est appuyé sur des nuages qui sortent du centre de la base, entre lesquels il coule par le moyen de quelques roües cachées; de sorte qu'il emporte avec lui tout le ciel, pour lui donner l'élevation qu'il demande. Outre cela l'horison, les dragons, & les poutres de bronze, qui se croisent dans le centre du bassin, se meuvent comme on veut, sans faire changer de situation à la base, qui demeure toujours immobile.

Globe  
céleste.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

le : ce qui donne la facilité de placer l'horison de niveau , & de lui faire couper le Globe précisément par le milieu. Je ne pouvois assez admirer que des gens éloignez de nous de six mille lieues, eussent pû faire un ouvrage de cette force; & j'avoüe que si tous les cercles qui sont chargez de divisions, avoient été retouchez par nos ouvriers, on ne scauroit rien désirer en cette matière de plus parfait. Au reste toutes ces machines sont environnées de degrés de marbre taillé en amphithéâtre pour la commodité de l'Observateur, parce qu'elles ont la plûpart plus de dix pieds d'élevation.



DU G O Û T  
DES CHINOIS  
POUR LA POÉSIE,  
POUR L'HISTOIRE,  
E T  
POUR LES PIÈCES DE THÉÂTRE.



POUR bien connoître en quoi consiste la beauté de la Poësie Chinoise, il faudroit posseder leur langue; & comme la chose n'est pas aisée, aussi ne peut-on guères en donner qu'une idée fort superficielle.

Idée de la Poësie Chinoise.

Les pieces de vers que les Chinois composent, sont à-peu-près semblables aux Sonnets, aux Rondeaux, aux Madrigaux, & aux Chançons qui sont en usage parmi les Poètes d'Europe. Leurs vers se mesurent par le nombre des caractères, qui sont autant de mots monosyllabes: ils sont des vers les uns plus grands, & les autres plus petits; c'est-à-dire, de plus ou de moins de mots qu'ils entrelassent, & qui plaisent par la variété de la cadence & de l'harmonie.

Verification.

Le rapport que les vers doivent avoir les uns aux autres, consiste, & dans la rime, & dans la signification des mots, qui ont entr'eux une variété de tons agréable à l'oreille. Ils ont une autre espece de Poësie, qui ne consiste point dans la rime, mais dans une espece d'antithese pour les pensées; ensorte que si la première pensée est sur le Printems, la seconde sera sur l'Automne; ou si celle-là est sur le feu, celle-ci sera sur l'eau. Cette manière de composer a son art & ses difficultez.

Rapport des vers.

Leurs Poètes ont de l'enthousiasme: leurs expressions sont souvent allégoriques, & ils sçavent employer à propos les figures qui rendent le stile plus animé & plus pathétique.

Poètes Chinois.

Pour ce qui est de l'Histoire, il n'y a guères de peuples qui ayent été aussi soigneux que les Chinois d'écrire & de conserver les Annales de leur

Exactitude des Chinois pour

Em-

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

l'Histoire  
de leur  
pays.

Empire. Ces livres si respectez, dont nous avons donné le précis, renferment tout ce qui s'est passé de considérable sous les premiers Empereurs qui ont gouverné la Chine.

On y voit les ordonnances & toute l'Histoire de l'Empereur *Yao*, avec tous les soins qu'il se donna pour établir dans l'Etat une forme de gouvernement. On y lit les réglemens que firent *Chun* & *Yu* ses successeurs, pour perfectionner les mœurs, & affermir la tranquillité publique; les usages & les coutumes des petits Rois qui gouvernoient les Provinces sous la dépendance de l'Empereur, leurs vertus, leurs vices, leurs maximes dans le gouvernement, les guerres qu'ils se sont faites les uns les autres, les grands hommes qui ont fleuri de leur tems, & tous les autres événemens qui méritent d'être transmis aux siècles futurs.

On a eu le même soin de laisser à la postérité l'Histoire des régnes qui les ont suivis. Mais ce qu'il y a de particulier aux Chinois, c'est l'attention qu'ils prennent pour prévenir le peu de sincérité que la flatterie des Ecrivains passionnez pourroit y introduire.

Leur at-  
tention  
pour la  
sincérité  
de l'Hif-  
toire.

Une de ces précautions consiste dans le choix qu'on fait d'un certain nombre de Docteurs désintéressés, qui sont chargés d'observer toutes les paroles & toutes les actions de l'Empereur. Chacun d'eux en particulier, & sans en faire part aux autres, les écrit sur une feuille volante, à mesure qu'il en est instruit, & jette cette feuille dans un bureau, par une ouverture qu'on y a pratiquée à ce dessein.

On y raconte avec une extrême naïveté tout ce qu'il a dit & fait de bien & de mal. Par exemple, tel jour l'Empereur oublia sa dignité; il ne fût pas maître de lui-même, & se livra à la colere. Tel autre jour il n'écoula que son ressentiment & sa passion, en punissant injustement un tel Officier, ou en cassant mal à propos un arrêt du Tribunal. Ou bien à telle année, à tel jour, l'Empereur donna telle marque de l'affection paternelle qu'il a pour ses sujets; il entreprit la guerre pour la défense de son peuple, & pour l'honneur de l'Empire: au milieu des applaudissemens de sa Cour, qui le félicita de telle action utile au bien de l'Empire, il parût avec un air modeste & humble, comme s'il eût été insensible à des louanges si justes.

Le bureau où l'on dépose toutes ces feuilles, ne s'ouvre jamais durant la vie du Prince, ni tandis que sa famille est sur le Trône. Quand la Couronne passe dans une autre maison, on ramasse tous ces mémoires particuliers; on les confronte les uns avec les autres; pour en démêler la vérité; & c'est sur ces mémoires qu'on compose l'Histoire de l'Empereur.

Usage  
qu'ils ob-  
servent  
pour enri-  
chir les  
Annales.

Un autre usage des Chinois ne contribué pas peu à enrichir l'Histoire de leur Nation. Chaque ville imprime ce qui arrive de singulier dans son district. Cette Histoire particulière comprend la situation, l'étendue, les limites, & la nature des pays, avec les endroits les plus remarquables, les mœurs de ses habitans, les personnes qui s'y sont distinguées par les Armes & par les Lettres, ou celles qui ont été d'une probité au-dessus du commun. Les femmes même y ont leur place: celles par exemple, qui par attachement pour leur mari défunt, ont gardé la viduité.

A la vérité il y en a quelquefois qui obtiennent du Gouverneur par des présens l'honneur d'être citées dans ces Annales; mais il faut toujours qu'elles aient eu réellement un mérite connu. Pour éviter les inconvéniens qui auroient pû s'introduire, les Mandarins de chaque ville s'assemblent environ tous les quarante ans, pour voir & examiner ces livres, dont ils retranchent tout ce qu'ils jugent à propos.

On rapporte encore dans cette Histoire les événemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monstres qui naissent en certains tems: ce qui arriva, par exemple, à *Fou tcheou*, où une femme accoucha d'un serpent qui la têtoit. De même ce qui se vit à *King te ching*, où une truie mit bas un petit éléphant avec sa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'éléphant dans le pays. Ces faits se rapportent dans les Annales de ces deux villes; & ainsi des autres, où l'on trouve ce qui est nécessaire pour écrire une Histoire sûre & exacte.

Les Auteurs Chinois ne s'appliquent pas seulement à écrire l'Histoire universelle de leur Empire; en suivant leur génie, ils ont encore le talent de composer différentes petites Histoires, propres à amuser d'une manière agréable & utile.

Ces Histoires sont à-peu-près semblables à nos Romans, qui ont été si fort à la mode dans ces derniers siècles; avec cette différence néanmoins, que nos Romans ne sont la plupart que des aventures galantes, ou des fictions ingénieuses, propres à divertir les Lecteurs: mais lesquelles, au même tems qu'elles divertissent par l'enchaînement des passions ménagées avec art, deviennent très-dangereuses, surtout entre les mains de la jeunesse; au lieu que les petites Histoires Chinoises sont d'ordinaire très-instructives, qu'elles renferment des maximes très-propres à réformer les mœurs, & qu'elles portent presque toujours à la pratique de quelque vertu.

Ces Histoires sont souvent entre-mêlées de quatre ou cinq vers pour égayer la narration. Je vais en rapporter ici trois ou quatre, qui ont été traduites du Chinois par le Pere Dentrecolles: la lecture qu'on en fera, donnera bien mieux à connoître le goût des Chinois pour ces sortes d'ouvrages, que tout ce que je pourrois dire.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS

Petites  
Histoires  
instructives  
des  
Chinois.





## HISTOIRE.

*L'Exemple suivant fait voir qu'en pratiquant la Vertu,  
on illustre sa famille.*

SUIVENT QUATRE VERS, DONT VOICI LE SENS:

*Le bien & le mal qui éclatent,  
Attirent un bonheur ou un malheur sensible;  
C'est-là ce qui détourne du Vice,  
C'est-là ce qui anime à la Vertu.*

Première  
Histoire  
dans le  
goût des  
Chinois.

UNE famille d'une condition médiocre habitoit à *You si*, ville dépendante de la cité de *Tchang tcheou*, dans la Province de *Kiang nan*. Trois freres composoient cette famille: l'aîné s'appelloit, *Liu* le Diamant, le cadet, *Liu* le Trésor, & le troisieme, *Liu* la Perle. Celui-ci n'étoit pas encore mûr pour le mariage; les deux autres étoient mariez. La femme du premier, s'appelloit *Ouang*, & celle du cadet, se nommoit *Tang*. Elles avoient l'une & l'autre toutes les graces qui donnent de l'agrément aux femmes.

*Liu* le Trésor, n'avoit de passion que pour le jeu & le vin: l'on ne voyoit en lui nulle inclination vers le bien: sa femme étoit du même caractère, & n'étoit nullement portée à la vertu, bien différente en cela, de *Ouang* sa belle-sœur, qui étoit un exemple de modestie & de régularité. Ainsi quoique ces deux femmes vécutent ensemble d'assez bonne intelligence, leurs cœurs n'étoient que foiblement unis.

*Ouang* eût un fils, surnommé *Hi eul*, c'est-à-dire, fils de la réjoüissance. Ce jeune enfant n'avoit encore que six ans, lorsqu'un jour s'étant arrêté dans la ruë avec d'autres enfans du voisinage, pour voir passer une procession solennelle, il disparût dans la foule, & le soir il ne revint pas à la maison.

Cette perte défola le pere & la mere. Ils firent afficher par-tout des billets; il n'y eût point de ruës où l'on ne fit des enquêtes. Mais toutes les perquisitions furent inutiles: on ne pût apprendre aucune nouvelle de ce cher fils. *Liu*, son pere, étoit inconsolable; & dans l'accablement de tristesse où il étoit, il songea à s'éloigner de sa maison, où tout lui rappelloit sans cesse le souvenir de son cher *Hi eul*. Il emprunta d'un de ses amis une somme pour faire un petit commerce de côté & d'autre aux en-  
virois

virus de la ville, se flattant que dans ces courtes & fréquentes excursions, il trouveroit enfin le trésor qu'il avoit perdu.

Comme il n'étoit occupé que de son fils, il sentoit peu le plaisir des avantages qu'il retiroit de son commerce. Il le continua néanmoins durant cinq ans, sans s'éloigner trop de sa maison, où il revenoit chaque année passer l'Automne: enfin ne trouvant point son fils après tant d'années, & le croyant perdu sans ressource, voyant d'ailleurs que sa femme *Quang* ne lui donnoit point d'autre enfant, il pensa à se distraire d'une idée si chagrinante: & comme il avoit amassé un petit fonds, il prit le dessein d'aller négocier dans une autre Province.

Il s'associa en chemin un riche Marchand, lequel ayant reconnu ses talens & son habileté dans le négoce, lui fit un parti très-avantageux. Le désir de s'enrichir le délivra de ses inquiétudes.

A peine furent-ils arrivés l'un & l'autre dans la Province de *Chan si*, que tout réussit à leur gré. Le débit de leurs marchandises fût prompt; & le gain considérable. Le payement qui fût reculé à cause de deux années de sécheresse & de famine, dont le pays étoit affligé, & une assez longue maladie, dont *Liu* fût attaqué, l'arrêterent trois ans dans la Province: ayant recouvré la santé & son argent, il part pour s'en retourner dans son pays.

S'étant arrêté durant le voyage près d'un endroit, appelé *Tchin lieou*, pour s'y délasser de ses fatigues, il apperçoit une ceinture de toile bleüe, en forme de petit sac long & étroit, tel qu'on en porte autour du corps sous les habits, & où l'on renferme de l'argent: en le soulevant il sentit un poids considérable: il se retire aussitôt à l'écart, ouvre le sac, & y trouve environ deux-cens taëls.

A la vûe de ce trésor il fit les réflexions suivantes: C'est ma bonne fortune qui me met cette somme entre les mains: je pourrois la retenir, & l'employer à mes usages, sans craindre aucun fâcheux retour. Cependant celui qui l'a perdue, au moment qu'il s'en appercevra, sera dans de terribles tranfes, & reviendra au plus vite la chercher. Ne dit-on pas que nos Anciens, quand ils trouvoient ainsi de l'argent, n'osoient presque y toucher, & ne le ramassoient que pour le rendre à son premier maître. Cette action de justice me paroît belle, & je veux l'imiter, d'autant plus que j'ai de l'âge, & que je n'ai point d'héritier. Que ferois-je d'un argent qui me seroit venu par ces voyes indirectes?

A l'instant retournant sur ses pas, il va se placer près de l'endroit où il avoit trouvé la somme, & là il attend tout le jour qu'on vienne la chercher. Comme personne ne parût, il continua le lendemain sa route.

Après cinq jours de marche étant arrivé sur le soir à *Nan sou tcheou*, il se loge dans une auberge, où se trouvoient plusieurs autres Marchands. Dans la conversation le discours étant tombé sur les aventures du commerce, un de la compagnie dit: Il n'y a que cinq jours que partant de *Tchin lieou*, je perdís deux-cens taëls que j'avois dans ma ceinture intérieure: j'avois ôté cette ceinture, & je l'avois mise auprès de moi, tandis que

je prenois un peu de répos, lorsque tout-à-coup vint à passer un Mandarin avec tout son cortège: je m'éloigne de son chemin, de crainte d'insulte, & j'oublie de reprendre mon argent. Ce ne fût qu'à la couchée, qu'en quittant mes habits, je m'aperçus de la perte que j'avois faite. Je vis bien que le lieu où j'avois perdu mon argent, étant aussi fréquenté qu'il l'est, ce seroit en vain que je retarderois mon voyage de quelques journées, pour aller chercher ce que je ne trouverois certainement pas.

Chacun le plaignit. *Liu* lui demanda aussitôt son nom & le lieu de sa demeure. Votre serviteur, lui répondit le Marchand, s'appelle *Tchin*, & demeure à *Yang tcheou*, où il a sa boutique, & un assez bon magasin. Mais oserois-je à mon tour vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? *Liu* se nomma, & dit qu'il étoit habitant de la ville de *Vou si*: le chemin le plus droit pour m'y rendre, ajouta-t-il me conduit à *Yang tcheou*: si vous l'agréez, j'aurai le plaisir de vous accompagner jusques dans votre maison.

*Tchin* répondit comme il devoit à cette politesse. Très-volontiers, lui dit-il, nous irons de compagnie: je m'estime très-heureux d'en trouver une si agréable. Le jour suivant ils partent ensemble de grand matin. Le voyage ne fût pas long, & ils se rendirent bientôt à *Yang tcheou*.

Après les civilités ordinaires, *Tchin* invita son compagnon de voyage, à entrer dans sa maison, & y fit servir une petite collation. Alors *Liu* fit tomber la conversation sur l'argent perdu à *Tchin lieou*. De quelle couleur, dit-il, étoit la ceinture où vous aviez ferré votre argent, & comment étoit-elle faite? Elle étoit de toile bleüe, répondit *Tchin*. Ce qui la rendoit bien reconnoissable, c'est qu'à un bout la lettre *Tchin*, qui est mon nom, y étoit tracée en broderie de soye blanche.

Cet éclaircissement ne laissoit plus aucun doute. Aussi *Liu* s'écria-t-il d'un air épanoui: Si je vous ai fait ces questions, c'est que passant par *Tchin lieou*, j'y ai trouvé une ceinture telle que vous venez de la dépeindre. Il la tire en même tems: Voyez, dit-il, si c'est la vôtre? C'est elle-même, dit *Tchin*. Surquoi *Liu*, la tenant encore entre les mains, la remit avec respect à son vrai maître.

*Tchin* plein de reconnoissance, le pressa fort d'accepter la moitié de la somme dont il lui faisoit présent: mais ses instances furent inutiles; *Liu* ne voulut rien recevoir. Quelles obligations ne vous ai-je pas, reprit *Tchin*? Où trouver une fidélité & une générosité pareille? Il fait servir aussitôt un grand repas, en s'invitant l'un l'autre à boire avec les plus grandes démonstrations d'amitié.

*Tchin* disoit en lui-même: où trouver aujourd'hui un homme de la probité de *Liu*? Des gens de ce caractère sont bien rares. Mais quoi! j'aurois reçu de lui un si grand bienfait, & je n'aurois pas le moyen de le reconnoître! J'ai une fille qui a douze ans; il faut qu'une alliance m'unisse avec un si honnête homme. Mais a-t-il un fils? C'est ce que j'ignore. Cher ami, lui dit-il, quel âge a présentement votre fils?

A cette demande les larmes coulerent des yeux de *Liu*. Hélas! répondit-il,

dit-il, je n'avois qu'un fils qui m'étoit infiniment cher, & il y a sept ans que ce jeune enfant étant sorti du logis pour voir passer une procession, disparût, sans qu'il m'ait été possible d'en avoir depuis ce tems-là aucune nouvelle. Pour surcroît de malheur ma femme ne m'a plus donné d'enfans.

A ce récit *Tchin* parût un moment rêveur; ensuite prenant la parole: mon frere & mon bienfaiteur, dit-il, quel âge avoit ce cher enfant lorsque vous le perdîtes? Il avoit six ans, répondit *Liu*. Quel étoit son surnom, ajouta *Tchin*? Comment étoit-il fait? Nous l'appellions *Hi eul*, répliqua *Liu*. Il avoit échappé aux dangers de la petite vérole; on n'en voyoit nulle trace sur son visage. Son teint étoit blanc & fleuri.

Ce détail causa une grande joye à *Tchin*, & il ne pût s'empêcher de la faire paroître dans ses yeux & dans tout son air. Il appella sur le champ un de ses domestiques, auquel il dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci ayant fait signe qu'il alloit exécuter les ordres de son Maître, rentre dans l'intérieur de la maison.

*Liu* attentif à l'enchaînement de ces questions, & à l'épanouissement qui avoit paru sur le visage de son hôte, forma divers soupçons dont il s'occupoit, lorsqu'il vit tout-à-coup entrer un jeune domestique qui avoit environ treize ans. Il étoit vêtu d'un habit long & d'un sur-tout modeste, mais propre; sa taille bien faite, son air & son maintien, son visage dont les traits étoient réguliers, & où l'on voyoit de beaux sourcils noirs, qui surmontoient des yeux vifs & perçans, frapperent d'abord le cœur & les yeux de *Liu*.

Dès que le jeune enfant vit l'étranger assis à la table, il se tourna vers lui, fit une profonde révérence, & dit quelques mots de civilité: ensuite s'approchant de *Tchin*, & se tenant modestement vis-à-vis de lui: Mon pere, dit-il, d'un ton doux & agréable; vous avez appelé *Hi eul*, que vous plaît-il m'ordonner. Je vous le dirai tout-à-l'heure, reprit *Tchin*; en attendant tenez-vous à côté de moi.

Le nom de *Hi eul* que se donnoit le jeune enfant, fit naître de nouveaux soupçons dans l'esprit de *Liu*. Une impression secreete faisoit son cœur, lequel par d'admirables ressorts de la nature lui retrace à l'instant l'image de son fils, sa taille, son visage, son air, & ses manières. Il voit tout cela dans celui qu'il considere. Il n'y a que le nom de pere donné à *Tchin*, qui déconcerte ses conjectures. Il n'étoit pas honnête de demander à *Tchin*, si c'étoit là véritablement son fils; peut-être étoit-il en effet, car il n'est pas impossible que deux enfans ayent reçu le même nom, & se ressemblent.

*Liu*, tout occupé de ces réflexions, ne songeoit guères à la bonne chere qu'on lui faisoit. On lisoit sur son visage l'étrange perplexité où il se trouvoit. Je ne sçais quoi l'attiroit invinciblement vers ce jeune enfant: il tenoit les yeux sans cesse attachés sur lui, & ne pouvoit les en détourner. *Hi eul* de son côté, malgré la timidité & la modestie de son âge, regardoit fixement *Liu*, & il sembloit que la nature lui découvroit en ce moment que c'étoit son pere.

Enfin *Liu* n'étant plus le maître de retenir plus longtems les agitations de son cœur, rompit tout-à-coup le silence, & demanda à *Tchin*, si c'étoit là véritablement son fils ? Ce n'est point de moi, répondit *Tchin*, qu'il a reçu la vie, quoique je le regarde comme mon propre fils. Il y a sept ans qu'un homme qui passoit par cette ville, menant cet enfant par la main, s'adressa par hasard à moi, & me pria de l'assister dans son besoin extrême. Ma femme, dit-il, est morte, & ne m'a laissé que cet enfant. Le mauvais état de mes affaires m'a obligé de quitter pour un tems mon pays, & de me retirer à *Hoai ngan*, chez un de mes parens, de qui j'espère une somme d'argent qui aide à me rétablir. Je n'ai pas de quoi continuer mon voyage jusqu'à cette ville ; auriez-vous la charité de m'avancer trois taëls ? Je vous les rendrai fidèlement à mon retour, & pour gage de ma parole, je laisse ici en dépôt ce que j'ai au monde de plus cher, c'est-à-dire, mon fils unique. Je ne serai pas plutôt à *Hoai ngan*, que je reviendrai retirer ce cher enfant.

Cette confiance me toucha, & je lui mis en main la somme qu'il me demandoit pour lui. En me quittant il fonda en larmes, témoignant qu'il se séparoit de son fils avec un extrême regret. Ce qui me surprit, c'est que l'enfant ne parut nullement ému de cette séparation ; mais ne voyant point revenir son prétendu pere, j'eus des soupçons dont je voulus m'éclaircir. J'appellai l'enfant ; & par les différentes questions que je lui fis, j'appris qu'il étoit né dans la ville de *Vou si* ; qu'un jour voyant passer une procession dans sa rue, il s'étoit un peu trop écarté, & qu'il avoit été trompé & enlevé par un inconnu. Il me dit aussi le nom de son pere & de sa mere : or ce nom de famille est le vôtre. Je compris aussitôt que ce pauvre enfant avoit été enlevé & vendu par quelque fripon ; j'en eus compassion, & il sçût entierement gagner mon cœur : je le traitai dès-lors comme mon propre fils. Bien des fois j'ai eu la pensée de faire un voyage exprès jusqu'à *Vou si*, pour m'informer de sa famille. Mais il m'est toujours survenu quelque affaire qui m'a fait différer un voyage auquel je n'avois pas tout-à-fait renoncé. Heureusement il n'y a que quelques momens que par occasion vous m'avez parlé de ce fils. Certains mots jettez par hasard ont réveillé mes idées. Sur le rapport merveilleux de ce que je sçavois avec ce que vous me disiez, j'ai fait venir l'enfant, pour voir si vous le reconnoîtriez.

A ces mots *Hi eul* se mit à pleurer de joye, & ses larmes en firent aussitôt couler d'abondantes des yeux de *Liu*. Un indice assez singulier, dit-il, le fera reconnoître : il a un peu au-dessus du genoüil une marque noire, qui est l'effet d'une envie de sa mere, lorsqu'elle étoit enceinte. *Hi eul* aussitôt relève le bas de son haut de chauffe, & montre au-dessus du genoüil la marque dont il s'agissoit. *Liu* la voyant, se jette au col de l'enfant, l'embrasse, l'éleve entre ses bras. Mon fils, s'écria-t-il, mon cher fils ; quel bonheur pour ton vrai pere de te retrouver après une si longue absence !

L'HISTORIEN FAIT ICI UNE PAUSE, EN  
INSERANT

## QUATRE VERS, QUI DISENT:

*Pêcher une aiguille au fond de l'eau, c'est merveille:*

*Mais perdre un trésor qu'on tenoit entre ses mains, & le recouvrer ensuite,  
c'est une autre merveille bien plus grande.*

*O! le charmant festin, où se fait une si douce reconnoissance!*

*Peut-être craignent-ils encore tous deux que ce ne soit qu'en songe qu'ils se tien-  
nent embrassés.*

Dans ces doux momens on conçoit assez à quels transports de joye le pere & le fils se livrent. Après mille tendres embrassades, *Liu* s'arrachant des bras de son fils, alla se jeter aux pieds de *Tchin*: Quelles obligations ne vous ai-je pas, lui dit-il, d'avoir reçu chez vous & élevé avec tant de bonté cette chere portion de moi-même? Sans vous, aurions-nous jamais été réunis?

Mon aimable bienfaiteur, répondit *Tchin*, en le relevant, c'est l'acte généreux de vertu que vous avez pratiqué en me rendant les deux-cens taëls, qui a touché le Ciel. C'est le Ciel qui vous a conduit chez moi, où vous avez retrouvé ce que vous aviez perdu, & que vous cherchiez vainement depuis tant d'années. A présent que je sçais que ce joli enfant vous appartient, mon regret est de ne lui avoir pas fait plus d'amitié. Profitez-vous, mon fils, dit *Liu*, & remerciez vôtre insigne bienfaiteur.

*Tchin* se mettoit en posture de rendre des révérences pour celles qu'on venoit de lui faire. Mais *Liu*, confus de cet excès de civilité, s'approcha aussitôt, & l'empêcha même de se pencher. Ces cérémonies étant achevées, on s'assit de nouveau, & *Tchin* fit placer le petit *Hi eul* sur un siège à côté de *Liu* son pere.

Pour lors *Tchin* prenant la parole; mon frere, dit-il à *Liu* (car c'est un nom que je dois vous donner maintenant;) j'ai une fille âgée de douze ans; mon dessein est de la donner en mariage à vôtre fils, & de nous unir plus étroitement par cette alliance. Cette proposition se faisoit d'un air si sincere & si passionné, que *Liu* ne crut pas devoir se servir des excuses ordinaires que la civilité prescrit. Il passa par-dessus, & donna sur-le champ son consentement.

Comme il étoit tard, on se sépara. *Hi eul* alla se réposer dans la même chambre que son pere. On peut juger tout ce qu'ils se dirent de consolant & de tendre durant la nuit. Le lendemain *Liu* songeoit à prendre congé de son hôte; mais il ne pût résister aux empressements avec lesquels on le retint. *Tchin* avoit fait préparer un second festin, où il  
n'é-

n'épargna rien pour bien régaler le futur beau-pere de sa fille, & son nouveau gendre, & se consoler par-là de leur départ. On y bût à longs traits, & l'on se livra à la joye.

Sur la fin du repas, *Tchin* tire un paquet de vingt taëls, & regardant *Liu*: Mon aimable gendre, dit-il, durant le tems qu'il a demeuré chez moi, aura sans doute eu quelque chose à souffrir contre mon intention & à mon insçû. Voici un petit présent que je lui fais, jusqu'à ce que je puisse lui donner des témoignages plus réels de ma tendre affection: je ne veux pas au reste qu'il me refuse.

Quoi, reprit *Liu*, lorsque je contracte une alliance qui m'est si honorable, & que je devrois, selon la coûtume, faire moi-même les présens de mariage pour mon fils, dont je ne suis dispensé pour le présent que parce que je suis voyageur, vous me comblez de vos dons: c'en est trop; je ne puis les accepter; ce seroit me couvrir de confusion.

Hé! qui pense, dit *Tchin*, à vous offrir si peu de chose? C'est à mon gendre, & non au beau-pere de ma famille que je prétens faire ce petit présent. En un mot, le refus, si vous y persistez, sera pour moi une marque certaine que mon alliance ne vous est pas agréable.

*Liu* vit bien qu'il falloit absolument se rendre, & que sa résistance seroit inutile, il accepta humblement le présent, & faisant lever son fils de table, il lui ordonna d'aller faire une profonde révérence à *Tchin*. Ce que je vous donne, dit *Tchin*, en le relevant, n'est qu'une bagatelle, & ne mérite point de remerciemens. *Hi eul* alla ensuite dans l'intérieur de la maison, pour remercier sa belle-mere. Tout le jour se passa en festins & en divertissemens. Il n'y eût que la nuit qui les sépara.

*Liu* s'étant retiré dans sa chambre, se livra tout entier aux réflexions que faisoit naître cet événement. Il faut avoier, s'écria-t-il, qu'en rendant les deux-cens taëls que j'ai trouvez, j'ai fait une action bien agréable au Ciel, puisque j'en suis récompensé par le bonheur de retrouver mon fils, & de contracter une si honorable alliance. C'est bonheur sur bonheur; c'est comme si on mettoit des fleurs d'or sur une belle piece de foye. Comment puis-je reconnoître tant de faveurs? Voilà vingt taëls que mon allié *Tchin* vient de donner. Puis-je mieux faire que de les employer à la subsistance de quelques vertueux Bonzes? C'est-là les jeter en une terre de bénédictions.

Le lendemain après avoir bien déjeûné, le pere & le fils préparent leur bagage, & prennent congé de leur hôte. Ils se rendent au port, & y loüent une barque. A peine eurent-ils fait une demi-lieüe, qu'ils approcherent d'un endroit de la riviere, d'où s'élevoit un bruit confus, & où l'eau agitée paroissoit bouillonner. C'étoit une barque chargée de passagers, qui couloit à fond. On entendoit crier ces pauvres infortunez; au secours, sauvez-nous! Les gens du rivage voisin, allarmez de ce naufrage, criaient de leur côté à plusieurs petites barques qui se trouvoient-là, d'accourir au plus vite, & de secourir ces malheureux qui  
dis-

disputoient leur vie contre les flots. Mais les bateliers, gens durs & intéressés, demandoient qu'on leur assurât une bonne récompense, sans quoi il n'y avoit nul secours à espérer.

Pendant ce débat arrive la barque de *Liu* : lorsqu'il eût appris de quoi il s'agissoit, il se dit à lui-même ; sauver la vie à un homme, c'est une œuvre plus sainte & plus méritoire, que d'orner des Temples, & d'entretenir des Bonzes. Consacrons les vingt taëls à cette bonne œuvre : secourons ces pauvres gens qui se noyent. Aussitôt il déclare qu'il donnera vingt taëls à ceux qui recevront dans leurs barques ces hommes à demi noyez.

A cette proposition tous les bateliers couvrent en un moment la rivière. Quelques-uns même des spectateurs placez sur le rivage, & qui sçavoient nâger, se jettent avec précipitation dans l'eau, & en un moment tous généralement furent sauvez du naufrage. *Liu* s'applaudissant de ce succès, livra aussitôt l'argent qu'il avoit promis.

Ces pauvres gens tirez de l'eau & des portes de la mort, vinrent rendre grâces à leur libérateur. Un de la troupe ayant considéré *Liu*, s'écria tout-à-coup : Hé, quoi ! c'est vous, mon frere aîné ; par quel bonheur vous trouvai-je ici ? *Liu yu* s'étant tourné, reconnut son troisième frere *Liu tchin*. Alors transporté de joye, & tout hors de lui-même : joignant les mains : ô merveille ! dit-il, le Ciel m'a conduit ici à point nommé pour sauver la vie à mon frere. Aussitôt il lui tend la main, il l'embrasse, le fait passer sur sa barque, l'aide à se dépouïller de ses habits tout trempés, & lui en donne d'autres.

*Liu tchin* après avoir repris ses esprits, s'acquita des devoirs que la civilité prescrit à un cadet pour son aîné ; & celui-ci ayant répondu à son honnêteté, appelle *Hi eul*, qui étoit dans une des chambres de la barque, afin de venir saluer son oncle : pour lors il lui raconta toutes ses aventures, qui jetterent *Liu tchin* dans un étonnement, dont il ne pouvoit revenir. Mais enfin apprenez-moi, lui dit *Liu yu*, ce qui peut vous amener en ce pays-ci.

Il n'est pas possible, répondit *Liu tchin*, de dire en deux mots la cause de mon voyage. Depuis trois ans que vous avez quitté la maison, on nous est venu apporter la triste nouvelle que vous étiez mort de maladie dans la Province de *Chan si*. Mon second frere, comme chef de la famille en vôtre absence, fit des perquisitions, & il assûra que la chose étoit véritable. Ce fut un coup de foudre pour ma belle-sœur ; elle fut inconsolable, & prit aussitôt le grand deuil. Pour moi, je lui disois sans cesse que cette nouvelle n'étoit point sûre : & que je n'en croyois rien.

Peu de jours après, mon second frere pressa ma belle-sœur de songer à un nouveau mariage. Elle a toujours rejeté bien loin une pareille proposition. Enfin elle m'a engagé à faire le voyage du *Chan si*, pour m'informer sur les lieux de ce qui vous regarde : & lorsque j'y songe le moins, prêt de périr dans les eaux, je rencontre mon cher frere : il me sauve la vie : protection du Ciel vraiment admirable ! Mais, mon frere,

croyez-moi, il n'y a point de tems à perdre, hâtez-vous de vous rendre à la maison pour calmer ma belle-sœur. La persécution est trop violente: le moindre délai peut causer des malheurs irrémédiables.

*Liu yu* confterné de ce récit, fait venir le maître de la barque: & quoiqu'il fût fort tard, il lui ordonna de mettre à la voile, & de marcher pendant toute la nuit.

ICI SONT PLACEZ POUR SECONDE PAUSE  
DEUX VERS,

DONT VOICI LE SENS:

*Le cœur empressé vole au terme comme un trait ;  
La barque court sur l'eau plus vite encore que la navette sur le métier d'un Tif-  
feran qui veut finir son ouvrage.*

Pendant que toutes ces aventures arrivoient à *Liu yu*, *Ouang* sa femme étoit dans la désolation. Mille raisons la portoient à ne pas croire que son mari fût mort: Mais *Liu pao*, qui par cette mort prétenduë venoit le chef de la maison, l'en assûra si positivement, qu'enfin elle se laissa persuader, & prit des habits de deuil.

*Liu pao* avoit un mauvais cœur, & étoit capable des actions les plus indignes. Je n'en doute plus, dit-il, mon frere aîné est mort, & je suis le maître. Ma belle-sœur est jeune & bien faite: ses parens sont éloignez, & elle ne peut implorer leur secours: il faut que je la force à se remarier, & au plûtôt; il m'en reviendra de l'argent.

Aussitôt il communique son dessein à *Yang* sa femme, & lui ordonne de mettre en œuvre une habile entremetteuse de mariages. Mais *Ouang* rejetta bien loin une pareille proposition. Elle jura qu'elle vouloit demeurer veuve, & honorer par sa viduité la mémoire de son mari. Son beau-frere *Liu tchin* l'affermissoit dans sa résolution. Ainsi tous les artifices qu'on employa n'eurent aucun succès. Et comme il lui venoit de tems en tems dans l'esprit, qu'il n'étoit pas sûr que son mari fût mort: il faut, dit-elle, m'en éclaircir; les nouvelles qui viennent sont souvent fausses. C'est dans le lieu même qu'on peut avoir des connoissances certaines. A la vérité il s'agit d'un voyage de près de cent lieües. N'importe, je connois le bon cœur de *Liu tchin*, mon beau-frere. Il voudra bien, pour me tirer de peine, se transporter dans la Province de *Chan si*, & s'informer, si effectivement j'ai eu le malheur de perdre mon mari; du moins il m'en apportera les précieux restes.

*Liu tchin* fût prié de faire ce voyage, & partit. Son éloignement rendit *Liu pao* plus ardent dans ses poursuites. D'ailleurs s'étant acharné au jeu durant quelques jours, & y ayant été malheureux, il ne sçavoit plus où trouver de l'argent pour avoir sa revanche. Dans l'embaras où il se

trouvoit, il rencontra un Marchand du *Kiang si* qui venoit de perdre sa femme, & qui en cherchoit une autre. *Liu pao* faisoit l'occasion, & lui propoisa sa belle-sœur. Le Marchand accepte la proposition, prenant néanmoins la précaution de s'informer secrètement, si celle qu'on lui proposoit étoit jeune & bien faite. Aussitôt qu'il en fût assuré, il ne perdit point de tems, & livra trente taëls pour conclure l'affaire.

*Liu pao* ayant reçu cette somme, je dois vous avertir, dit-il au Marchand, que ma belle-sœur est fière, hautaine, & extrêmement formaliste: elle fera bien des difficultez, quand il s'agira de quitter la maison, & vous aurez beaucoup de peine à l'y résoudre. Voici donc ce que vous devez faire. Ce soir à l'entrée de la nuit, ayez une chaise, ornée selon la coutume, & de bons porteurs: venez à petit bruit, & présentez-vous à notre porte. La Demoiselle qui paroîtra avec une coëffure de deuil, c'est ma belle-sœur, ne lui dites mot, & n'écoutez point ce qu'elle voudroit vous dire: mais saisissez-la tout-à-coup par le milieu du corps; jetez-la dans la chaise, conduisez-la au plutôt sur votre barque, & mettez à la voile. Cet expédient plut fort au Marchand, & l'exécution lui parût aisée.

Cependant *Liu pao* retourne à la maison: & afin que sa belle-sœur ne présentât rien du projet qu'il avoit formé, il sçût se contrefaire en sa présence: mais dès qu'elle se fût retirée, il fit confidence à sa femme de son dessein, & en désignant sa belle-sœur d'un geste méprisant: Il faut, dit-il, que cette marchandise à deux pieds sorte cette nuit de notre maison; c'est de quoi je me mets peu en peine. Je ne veux pas néanmoins me trouver à cette scene; ainsi je vais sortir pour quelques momens: mais il est bon que tu sçaches que vers l'entrée de la nuit des gens bien accompagnés viendront à notre porte, & l'enleveront dans une chaise bien fermée.

Il alloit poursuivre, lorsqu'il fût tout-à-coup arrêté par le bruit qu'il entendit. C'étoit sa belle-sœur qui passoit près de la fenêtre de la chambre. Alors *Liu pao* se hâta de sortir par une autre porte; & la précipitation avec laquelle il se retira, ne lui permit pas d'ajouter la circonstance de la coëffure de deuil. Ce fût sans doute par une providence toute particulière du Ciel, que cette circonstance fût omise.

*Ouang* s'aperçut aisément que le bruit qu'elle avoit fait près de la fenêtre, avoit obligé *Liu pao* à rompre brusquement la conversation. Son ton de voix marquoit assez qu'il avoit encore quelque chose de plus à dire: mais elle en avoit assez entendu; car ayant reconnu à son air, lorsqu'il entra dans la maison, qu'il avoit quelque secret à communiquer à sa femme, elle avoit fait semblant de se retirer; & prêtant secrètement l'oreille à la fenêtre, elle avoit ouï distinctement ces mots: *On l'enlevera; on la mettra dans une chaise.*

Ces paroles fortifierent étrangement ses soupçons. Elle entre dans la chambre; & s'approchant de *Tang*, lui déclara d'abord ses inquiétudes: Ma belle-sœur, lui dit-elle, vous voyez une veuve infortunée, qui vous est liée par les nœuds les plus étroits d'une amitié qui fût toujours

très-sincere. C'est par cette ancienne amitié que je vous conjure de m'avouer franchement si mon beau-frere persiste encore dans son ancien dessein, de me forcer à un mariage qui tourneroit à ma confusion.

A ce récit *Yang* parût d'abord interdite, & rougit : puis prenant une contenance plus assurée; à quoi pensez-vous, ma sœur, lui dit-elle, & quelles imaginations vous mettez-vous dans l'esprit? S'il étoit question de vous rémarier, croyez-vous qu'on y fût fort embarrassé? Hé! à quoi bon se jeter soi-même à l'eau, avant que la barque soit prête à faire naufrage?

Dès que la Dame *Ouang* eût entendu ce proverbe tiré de la barque, elle comprit encore mieux le sens de l'entretien secret de son beau-frere. Aussitôt elle éclata en plaintes & en soupirs; & se livrant à toute sa douleur, elle se renferme dans sa chambre, où elle pleure, elle gémit, elle se lamente: Que je suis malheureuse; s'écrie-t-elle, je ne sçais ce qu'est devenu mon mari. *Liu tchin*, mon beau-frere & mon ami, sur qui je pouvois compter, est en voyage. Mon pere, ma mere, mes parens sont éloignez de ce pays. Si cette affaire se précipite, comment pourrai-je leur en donner avis? Je n'ai aucun secours à attendre de nos voisins. *Liu pao* s'est rendu redoutable à tout le quartier, & l'on sçait qu'il est capable des plus grandes noirceurs. Infortunée que je suis! Je ne sçaurois échapper à ses pieges: si je n'y tombe pas aujourd'hui, ce fera demain, ou dans fort peu de tems. Tout bien considéré, finissons cette trop pénible vie; mourons une bonne fois, cela vaut mieux que de souffrir mille & mille morts: & qu'est-ce que ma vie? si non une mort continuelle?

Elle prit ainsi sa résolution; mais elle en différa l'exécution jusqu'au soir. Aussitôt que le ciel disparût de l'horison, & qu'une nuit obscure prit sa place, elle se retire dans sa chambre, & s'y enferme; puis prenant une corde, elle l'attache à la poutre par un bout, & à l'autre bout elle fait un nœud coulant: elle approche un banc, monte dessus, ajuste modestement ses habits par le bas autour des pieds; ensuite elle s'écrie. „ Suprême, me *Tien*; vengez-moi ". Après ces mots, & quelques soupirs qui lui échaperent, elle jette sa coëffure, & passe la tête & le col dans le nœud coulant. Enfin du pied elle renverse le banc, & demeure suspendue en l'air.

C'en étoit fait, ce semble, de cette malheureuse Dame. Il arriva néanmoins que la corde dont elle s'étoit servi, quoique grosse & de chanvre, se rompit tout-à-coup. Elle tombe à terre à demi-morte: sa chute, & la violence dont elle s'agitoit, firent un grand bruit.

La Dame *Yang* accourut à ce bruit, & trouvant la porte bien barricadée, elle se douta que c'étoit-là un stratagème d'un esprit à-demi troublé. Elle saisit aussitôt une barre, & enfonce la porte. Comme la nuit étoit très-obscur, en entrant dans la chambre, elle s'embarassa les pieds dans les habits de la Dame *Ouang*, & tombe à-la renverse. Cette chute fit sauter sa coëffure bien loin; & l'effroi dont elle fût saisie, lui causa un évanouissement de quelques momens. Aussitôt qu'elle eût repris ses sens, elle se leve, va chercher une lampe, & revient dans la chambre, où elle trouve la Dame *Ouang* étendue

duë par terre, sans mouvement, & presque sans respiration, la bouche chargée d'écume, & le col extrêmement ferré par la corde. Elle lâche au plûtôt le nœud coulant.

Au moment qu'elle vouloit lui procurer d'autres services, elle entend frapper doucement à la porte de la maison. Elle ne douta point que ce ne fût le Marchand de *Kiang si*, qui venoit chercher l'épouse qu'il avoit achetée. Elle court vite pour le recevoir & l'introduire dans la chambre, afin qu'il fût témoin de ce qui venoit d'arriver. Son empressement & la juste délicatesse qu'elle eût de ne pas se montrer sans coëffure, lui fit ramasser celle qui se trouva à ses pieds, & qui étoit la coëffure de deuil de la Dame *Ouang*.

C'étoit en effet le Marchand de *Kiang si* qui venoit enlever la Dame qu'on lui avoit promise. Il avoit une chaise de nœces, ornée de banderolles de soye, de festons, de fleurs, & de plusieurs belles lanternes. Elle étoit environnée de domestiques, qui portoient des torches allumées, & d'une troupe de joüeurs de flûtes & de hautbois. Tout ce cortège s'étoit rangé dans la ruë, sans jouïr des instrumens, & sans faire de bruit. Le Marchand s'en étoit détaché, & avoit frappé doucement à la porte: mais l'ayant trouvée entr'ouverte, il étoit entré dans la maison avec quelques-uns de ceux qui tenoient les flambeaux pour l'éclairer.

Dès que la Dame *Yang* parût, le Marchand qui lui vit une coëffure de deuil, qui étoit le signal qu'on lui avoit donné, & étant d'ailleurs charmé de son air & des traits de son visage, se jeta sur elle, comme un épervier affamé fond sur un petit oiseau. Les gens de sa suite accourent, enlèvent la Dame, & l'enferment dans la chaise, qui étoit toute prête à la recevoir. Elle eût beau crier: „ On se trompe; ce n'est pas moi qu'on „ cherche ". Le bruit des fanfares se fit aussitôt entendre, & étouffa sa voix; tandis que les porteurs de chaise voloient plûtôt qu'ils ne marchoient, pour la transporter dans la barque.

### TROISIEME PAUSE, OU ON LIT LES QUATRE VERS SUIVANS:

*Une troupe de Joüeurs d'instrumens avance en triomphe vers la Barque d'un Etranger.*

*La méprise d'une coëffe de deuil produit un mariage.*

*Quand l'Epouse en présence du nouvel Epoux élève la voix, ce n'est pas contre le Ciel:*

*C'est contre son vrai mari qu'elle s'échauffe, & qu'elle crie.*

Pendant ce tems-là la Dame *Ouang*, qui avoit été soulagée par les soins de sa belle-sœur, étoit revenue à elle-même, & avoit recouvré la connoissance. Le grand fracas qu'elle entendit à la porte de la maison, renouvella ses allarmes, & lui causa de mortelles inquiétudes. Mais comme elle s'aperçut que le bruit des fanfares, & cette confusion de voix

& d'instrumens, qui s'étoit élevée tout-à-coup, s'éloignoit d'un moment à l'autre, elle se rassûra; & après environ un demi-quart-d'heure elle s'enhardit, & va voir de quoi il s'agissoit.

Après avoir appelé sa belle-sœur deux & trois fois, & toujours inutilement, elle comprit que le Marchand s'étoit mépris, & avoit emmené celle qu'il ne cherchoit pas: mais elle appréhenda quelque fâcheux retour, lorsque *Liu pao* seroit instruit de la méprise. Ainsi elle s'enferma dans sa chambre, où elle ramasse les aiguilles de tête, les pendans d'oreilles, & la coëffure noire qui étoit à terre. Elle songea ensuite à prendre un peu de repos; mais il ne lui fût pas possible de fermer l'œil durant toute la nuit.

A la pointe du jour elle se leve, se lave le visage: & comme elle cherchoit sa coëffure de deuil pour la prendre, elle entend du bruit qu'on faisoit à la porte de la maison: on y frapport rudement, & on crioit; ouvrez donc! C'étoit justement *Liu pao*, dont elle reconnut la voix. Son parti fût bientôt pris: elle le laissa frapper sans répondre. Il jura, il tempêta, il cria jusqu'à s'enrouer. Enfin la Dame *Ouang* s'approcha de la porte, & se tenant derriere sans l'ouvrir: Qui est-ce qui frappe, dit-elle, & qui fait tant de bruit? *Liu pao* qui distingua fort bien la voix de sa belle-sœur, fût aussitôt saisi de la plus étrange frayeur, surtout voyant qu'elle refusoit d'ouvrir. Il eût recours à un expédient qui lui réussit: Belle sœur, dit-il, bonne & heureuse nouvelle! *Liu tchin* mon frere cadet est de retour, & nôtre frere aîné jouit d'une santé parfaite. Ouvrez vite.

A ces mots du retour de *Liu tchin* la Dame *Ouang* court prendre la coëffure noire qu'avoit laissée la Dame *Yang*: puis elle ouvre avec empressement: mais en vain cherche-t-elle des yeux son cher *Liu tchin*. Elle n'apperçoit que le seul *Liu pao*. Celui-ci entra d'abord dans sa chambre: mais n'y voyant pas sa femme, & remarquant d'ailleurs une coëffure noire sur la tête de sa belle-sœur, ses soupçons se renouvelèrent d'une étrange sorte. Enfin il éclate: Hé! où est donc vôtre belle-sœur, dit-il? Vous devez le sçavoir mieux que moi, répondit la Dame *Ouang*, puisque c'est vous qui avez menagé cette belle intrigue. Mais dites-moi, répliqua *Liu pao*, pourquoi ne portez-vous plus la coëffure blanche? Avez-vous quité le deuil? La Dame *Ouang* eût la complaisance de lui raconter l'histoire de ce qui étoit arrivé pendant son absence.

A peine eût-elle fini de parler, que *Liu pao* se frappe rudement la poitrine, & s'agite en désespéré: mais peu-à-peu reprenant ses esprits; j'ai encore une ressource dans mon malheur, dit-il en lui-même. Vendons cette belle-sœur; de l'argent qui m'en viendra, j'acheterai une autre femme, & personne ne sçaura que j'ai été assez malheureux pour vendre la mienne. Il avoit joué toute la nuit précédente, & avoit perdu les trente taëls qu'il avoit reçûs du Marchand de *Kiang si*, qui étoit déjà bien loin avec sa nouvelle épouse.

Il se préparoit à sortir de la maison, pour aller négocier cette affaire, lorsqu'il apperçut à la porte quatre ou cinq personnes qui se pressoient d'y en-

entrer. C'étoit son frere aîné *Liu yu*, son frere cadet *Liu tchin*, son neveu *Hi eul*, & deux domestiques qui portoient le bagage. *Liu pao* consterné à cette vûë, & n'ayant pas le front de soutenir leur présence, s'évade au plus vîte par la porte de derriere, & disparôit comme un éclair.

La Dame *Ouang*, transportée de joye, vint recevoir son cher mari. Mais quel surcroît d'allégresse, quand elle apperçut son fils, qu'à peine reconnoissoit-elle, tant il étoit devenu grand & bienfait! Hé! par quelle bonne fortune, dit-elle, avez-vous ramené ce cher fils que je croyois perdu?

*Liu yu* lui fit le détail de toutes ses aventures; & la Dame *Ouang* à son tour lui raconta fort au long, toutes les indignitez que lui avoit fait souffrir *Liu pao*, & les extrêmitez auxquelles il l'avoit réduite.

Alors *Liu yu*, après avoir donné à sa femme les justes éloges que méritoit sa fidélité; si par une passion aveugle pour les richesses, s'écria-t-il, j'avois retenu les deux-cens taëls que je trouvai par hasard; comment aurois-je pû retrouver nôtre cher enfant? Si l'avarice m'avoit empêché d'employer ces vingt taëls à sauver ceux qui faisoient naufrage, mon cher frere périroit dans les eaux, & je ne l'aurois jamais vû. Si par une aventure inespérée, je n'avois pas rencontré cet aimable frere, aurois-je pû découvrir à tems le trouble & le désordre qui régnoient dans ma maison? Sans cela, ma chere femme, nous ne nous serions jamais vûs réunis: nôtre famille se seroit démembrée, & auroit été plongée dans l'affliction. Tout ceci est l'effet d'une providence particuliere du Ciel, qui a conduit ces divers évenemens. Quant à mon autre frere, ce frere dénaturé, qui sans le sçavoir, a vendu sa propre femme, il s'est justement attiré le malheur qui l'accable. L'auguste *Tien* traite les gens selon qu'ils le méritent; qu'ils ne croyent pas échaper à sa justice.

Apprenons de là combien il est avantageux de pratiquer la vertu; c'est ce qui rend une maison de jour en jour plus florissante.

Dans la suite du tems *Hi eul* alla chercher son épouse, la fille de *Tchin*. Le mariage se conclut, & fût très-heureux. Ils eurent plusieurs enfans, & virent une foule de petits-fils, dont plusieurs s'avancerent par la voye des Lettres, & parvinrent aux premières Charges. Ainsi cette famille fût illustrée.

## QUATRE VERS FONT LA CONCLUSION DE L'HISTOIRE.

### EN VOICI LE SENS:

*L'action vertueuse, par laquelle on rend l'argent qu'on avoit trouvé,  
Fait retrouver un fils qu'on croyoit ne jamais voir.*

*Le détestable dessein de vendre une belle sœur, est cause qu'on perd sa propre  
femme.*

*La conduite du Ciel est tout-à-fait admirable; il distingue parfaitement les  
bons des méchans: on ne lui en impose pas.*

DEUX



## DEUX TRAITTS D'HISTOIRE,

*Ou plutôt deux sortes de jugemens ; l'un, où le crime étant d'abord absous, le Ciel, au moment qu'il triomphe, le confond, & le punit avec éclat ; l'autre, où l'innocence accablée, & prête à succomber, vient tout-à-coup à être reconnüe, & vengée par une protection particulière du Ciel.*

### L'OUVRAGE DEBUTE PAR LES QUATRE VERS SUIVANS :

*Celui qui dévoile & qui pénètre ce qu'il y a de plus caché ;  
Celui devant qui le mal est toujours mal, & le bien est toujours bien, c'est le  
Ciel.*

*En voulant nuire à autrui, c'est à soi-même qu'on nuit.  
Les ruses les mieux concertées, se découvrent à la fin.*

## P R É F A C E.

**O**N dit communément : quiconque ôte la vie à un autre, doit la perdre : c'est une loi universellement reçüe, & qui est nécessaire à la société. C'est pour cela qu'il est si difficile de faire passer l'innocent pour coupable, & le coupable pour innocent. Etes-vous innocent ? Celui qui veut vous perdre, peut bien ébloüir & corrompre les Juges les plus éclairés. Le juste *Tien* semble peut-être d'abord conniver aux traits de la calomnie : mais il ne permet pas que vous y succombiez. L'injustice se reconnoît enfin, & est confonduë.

Au contraire un scélérat justement accusé, & qui crie à la calomnie, soutient quelquefois la question la plus rigoureuse sans rien avouer, & force les accusateurs à se désister de leurs poursuites. Mais enfin vient un jour, où le mystère d'iniquité se révèle, & où l'artifice se manifeste.

Un criminel survivra quelque tems, si l'on veut, à son crime. L'innocent sera condamné à languir dans un cachot, il se verra presque sous le glaive. Est-ce que cet ancien Seigneur qui est là-haut sur nos têtes, n'a pas des yeux ? Faites attention à ces belles paroles que nous tenons de

nos peres, & qu'ils ont exprimées dans quatre vers, dont voici la traduction :

*Le Ciel est souverainement éclairé ; on ne sçaurôit le tromper :*

*Il ne commence pas à sçavoir les choses d'ici-bas , lorsqu'il éclate & qu'il fait voir qu'il les sçait.*

*La vertu & le vice ne demeurent jamais , l'une sans récompense , & l'autre sans châtement.*

*Il n'est question que du tems : tôt ou tard il viendra.*

Les plaintes que les gens opprimez pouffent durant la vie, ou après la mort, vont au Ciel, & demandent vengeance. La vérité est quelquefois si embroüillée, que les Mandarins ne peuvent la découvrir. Mais l'auguste Ciel examine tout, & voit tout très-clairement. L'arufice & la fourberie fussent-ils multipliez à l'infini, il les fait servir, pour amener l'occasion favorable, où éclatent ses justes & immuables arrêts.

Aussi l'on dit communement dans le monde : les méchans sont craints ; le Ciel ne l'est pas : les gens de bien sont trompez ; le Ciel ne l'est pas. On dit encore : le filet où le Ciel tient tous les hommes renfermez, est vaste & spacieux ; il fait comme s'il ne les voyoit pas ; cependant nul moyen d'en échaper.

Depuis qu'il y a un Gouvernement, combien de Magistrats integres, ou de Juges éclairez ont parû sur la scene ! Ignoroient-ils, que le Ciel prend intérêt & veille à la vie des hommes ? Mais les passions font jouer des ressorts imperceptibles. Cent faits les plus incroyables ne laissent pas d'être vrais ; & cent autres les plus imposans n'en sont pas pour cela moins supposez.

Il suit de-là que les procez en matière criminelle, même les plus justes, doivent être examinez avec une scrupuleuse attention, & à plusieurs reprises. Après quoi un Juge peut ne pas craindre que ceux qu'il a condamnez, crient à l'injustice, & demandent vengeance contre lui.

Aujourd'hui dans les Tribunaux, les Grands & les Subalternes sont dominez par la cupidité. Ils ne cherchent qu'à s'enrichir. Il n'y a guères que les riches & les gens distinguez qui puissent les satisfaire. De-là il arrive que la Justice avec son équitable balance ne se trouve plus chez nous, & qu'elle a été jettée dans la grande Mer orientale.

Je sçais fort bien qu'on peut & qu'on doit, sans de longues procédures, châtier des méchancetez notoires, qui demandent une brieve justice. Je conviens même que pour les affaires de moindre conséquence, & dont on connoit les divers ressorts, il est bon de les terminer au plûtôt, & de les accommoder. Mais je ne juge pas qu'un homicide puisse jamais être pardonné, & finir par voye d'accommodement ; l'équité, la droite raison s'y opposent. Si l'accusé, qui a trempé ses mains dans le sang d'un autre, n'est pas puni de mort, les mânes de celui qui a été tué & qui demandent justice, ne seront point en répos.

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Quant aux dépositions de ces malheureux, qui dans un interrogatoire nomment des innocens pour complices de leurs crimes, c'est ce qu'on ne sçauroit trop examiner. On doit confronter les dépositions d'un jour avec celles d'un autre, & les éplicher avec une extrême application.

Il arrive d'ordinaire, que ces scélérats appliquez à une violente torture, & sur le point d'être condamnez aux derniers supplices, s'accrochent à tout ce qu'ils peuvent. Ils feignent de vouloir tout avoier : la calomnie ne leur coûte rien : ils accusent un innocent, sans se foucier beaucoup de perdre, non seulement un homme, mais encore une famille entiere : ils ne songent qu'à se soulager eux-mêmes ; & pour y réüffir, tout leur est bon.

Un Juge ne doit-il pas pénétrer le fonds de leur ame, faire peu de cas de semblables 'accusations, & en sauvant ceux qu'on veut opprimer, se faire à lui-même un trésor de mérite, dont ses enfans & ses neveux recüeilliront un jour mille bénédictions.

J'ai eü en vüë dans ce préambule d'instruire & le peuple, & ceux qui ont part au Gouvernement. Il est constant que la plus petite plante, le plus vil arbrisseau, tient du Ciel suprême ce qu'il a reçu de vie. Combien plus doit-on dire, qu'il est l'Auteur de celle de tous les hommes, dont il est le premier pere.

Ainsi le principal devoir d'un Mandarin, c'est d'avoir des entrailles paternelles pour la conservation de ceux qui sont confiez à ses soins. Il doit employer les voyes de douceur & de sévérité pour maintenir la tranquillité, & prévenir le désordre ; & dans toute sa conduite ne rien faire d'indigne du beau nom de Pere & de Mere du peuple. Par-là il gagnera entierement son affection ; & cette affection éclatera par des marques d'une éternelle reconnoissance. Mais surtout l'auguste Ciel récompensera son équité, & le protégera d'une façon particuliere.



## H I S T O I R E.

Second  
exemple  
d'Histoire  
dans le  
goût des  
Chinois.

Sous la Dynastie des *Ming* (a), un homme riche de la ville de *Sou tcheou*, nommé *Quang kia*, étoit depuis longtems l'ennemi déclaré d'un certain *Li y*. Il avoit cherché cent fois l'occasion de le perdre, sans avoir pü la trouver. Un jour qu'il faisoit un vent terrible, & qu'il pleuvoit à verse, il part vers la troisieme veille de la nuit, résolu de l'assassiner dans sa maison.

Ce

(a) C'est sous cette Dynastie que vivoit l'Auteur de cette Histoire.

Ce soir-là *Li y*, après avoir soupé tranquillement, s'étoit couché, & dormoit d'un profond sommeil avec sa femme, lorsqu'une troupe de dix brigands enfonce sa porte. Ce bruit le réveille : il voit ces scélérats, le visage barbouillé de rouge & de noir, entrer tumultuellement dans sa chambre.

A cette vûë la Dame *Tsiang*, sa femme, toute effrayée se glisse dans la ruëlle, & ensuite sous le lit, où elle se cache : à-demi morte de frayeur, elle apperçoit qu'un de la troupe, qui avoit une grande barbe, & une large face, saisit *Li y* par les cheveux, & lui abat la tête d'un coup de sabre : après quoi toute la troupe, sans toucher à quoi que ce soit de la maison, sort dans le moment & disparaît.

La Dame *Tsiang*, qui avoit vû tout ce qui s'étoit passé, étant révenuë de son extrême frayeur, sort de dessous le lit, & s'habille à la hâte : puis se tournant vers le corps & la tête coupée de son mari, elle se lamente, & pousse les plus hauts cris. Les voisins accourent en foule pour voir de quoi il s'agit. Un si triste spectacle les consterne. Ils s'efforcent néanmoins de consoler la pauvre Dame toute éplorée : mais elle se refusoit à toute consolation.

Vous voyez, leur dit-elle, mon mari égorgé ; ne cherchez pas bien loin l'assassin ; c'est *Ouang kia*. Quelle preuve en avez-vous, répliquèrent les voisins ? Quelle preuve, ajouta-t-elle ? J'étois cachée sous le lit ; j'ai considéré le meurtrier. C'est *Ouang kia* lui-même, cet ennemi juré de mon mari : j'ai remarqué sa grande barbe & sa large face : tout barbouillé qu'il étoit, je l'ai bien reconnu. De simples voleurs seroient-ils fortis de la maison, sans en rien emporter ? Oui, c'est *Ouang kia*, qui est le meurtrier de mon mari ; j'en suis sûre. Aidez-moi, je vous en conjure ; aidez-moi à tirer vengeance de ce scélérat, & daignez m'accompagner chez le Mandarin, pour demander justice, & rendre témoignage de ce que vous avez vû.

Ils lui répondirent qu'ils étoient instruits de l'inimitié qui étoit entre *Ouang kia* & son mari, & qu'ils en rendroient volontiers témoignage dans le Tribunal ; que d'ailleurs c'étoit pour eux un devoir indispensable d'avertir le Mandarin, lorsque dans le quartier il s'étoit fait un vol ou un meurtre ; ainsi, que dès le lendemain elle n'avoit qu'à préparer une accusation, & qu'ils l'accompagneroient, lorsqu'elle iroit la présenter : après quoi ils se retirèrent.

Quand ils furent partis, la Dame *Tsiang* ferme sa porte, & passe le reste de la nuit dans les gémissements & les sanglots.

A la pointe du jour elle pria ses voisins de lui faire venir un homme qui dressât & composât l'accusation qu'elle vouloit faire. Aussitôt qu'elle fût écrite, elle se met en chemin, & va droit à l'audience du Mandarin. C'étoit justement l'heure où il tenoit son audience, & où il rendoit justice. La Dame l'ayant apperçû, hâte le pas, & se prosternant au bas du degré de l'éstrade, elle crie d'une voix lamentable ; au meurtre ; à l'assassinat !

Le Mandarin lui voyant en main une accusation, s'informe de ce que

c'étoit; & ayant appris qu'il s'agissoit d'un meurtre fait par des voleurs ou par des assassins, il admet l'accusation, & promet de rendre justice. Les gens du quartier s'avancerent au même tems, & présenterent leur requete, pour l'avertir du désordre arrivé dans leur voisinage.

A l'instant le Mandarin dépêche des Officiers de Justice, pour faire la visite du corps mort, & en dresser un procès verbal. Puis il ordonne aux Archers d'arrêter au plutôt celui qu'on assûroit être l'assassin. *Ouang kia* demeuroit tranquille dans sa maison, & paroïsoit ne point craindre, dans la fausse confiance où il étoit, que s'étant barboüillé le visage, il étoit impossible qu'on l'eût reconnu. Il s'applaudissoit de son industrie, lorsque tout-à-coup il se vit environné d'une troupe d'Archers, qui venoient d'entrer brusquement dans sa maison. Qu'on s'imagine voir un homme qui se bouche les oreilles, pour n'être pas effrayé des éclats du tonnerre, & que la foudre frappe au même instant. Tel étoit *Ouang kia*.

Aussitôt on se saisit de lui; on le charge de fers; & on le conduit à l'audience. C'est donc toi, malheureux, dit le Mandarin, qui es l'assassin de *Li y*? Moi, Seigneur, répondit le scélérat? si pendant la nuit *Li y* a été tué par des voleurs; suis-je responsable de sa mort? Pour lors le Mandarin se tournant vers la Dame *Tsiang*: Eh bien, lui dit-il, comment prouvez-vous qu'il est l'auteur de ce meurtre?

Seigneur, répondit-elle, lorsque le coup se fit, j'étois cachée auprès du lit, & de-là j'ai vû le malheureux donner le coup de la mort à mon mari: je le reconnus bien. Mais, répliqua le Mandarin; c'étoit la nuit que le coup s'est fait: comment dans l'obscurité avez-vous pû le reconnoître?

Ah! Seigneur, dit-elle, non seulement je remarquai sa taille & son air; mais j'ai encore un indice bien certain: De simples voleurs se feroient-ils retirez avec tant de précipitation, sans rien enlever de la maison? Une action si noire & si barbare, est l'effet d'une ancienne inimitié, qui n'a été que trop publique; & mon mari n'avoit point d'autre ennemi que *Ouang kia*.

Pour lors le Mandarin fit approcher les voisins, & leur demanda, s'il y avoit effectivement une inimitié ancienne entre *Ouang kia* & *Li y*? Oui, Seigneur, répondirent-ils, elle étoit connue de tout le quartier. Il n'est pas moins vrai que le meurtre a été fait, sans qu'on ait rien emporté de la maison.

Pour lors le Mandarin haussant la voix, & prenant le ton de Maître; qu'on donne à l'heure même une rude question à *Ouang kia*. Ce malheureux qui étoit riche, & qui avoit toujours vécu à son aise, frémit de tout lui-même au seul mot de question, & déclara qu'il alloit tout avouer. Il est vrai, dit-il, que j'avois pour *Li y* une haine mortelle; c'est ce qui m'a porté à me déguiser en voleur, pour n'être pas connu, & à l'assassiner dans sa propre maison. Le Mandarin ayant reçu sa déposition, le fit conduire dans le cachot des criminels condamnez à mort.

*Ouang kia* se voyant dans la prison, révoit continuellement aux expédiens qu'il pourroit prendre, pour se tirer de cette mauvaise affaire, & pour rendre inutile le fâcheux aveu qui lui étoit échapé. Plus il révoit, &

& moins il y trouvoit d'espérance. Enfin une fois qu'il s'étoit fort tourmenté l'esprit: comment se peut-il faire, dit-il en lui-même, que je n'aye pas plutôt pensé au vieux *Seou*, cet Ecrivain si versé dans les ruses les plus subtiles: j'ai été autrefois en liaison avec lui; c'est un habile homme, & d'un esprit fertile en ces sortes d'inventions: il a des expédiens pour tout, & rien ne l'arrête.

Lorsqu'il s'entretenoit de ces pensées, il apperçoit *Ouang siao eul* son fils, qui venoit le voir: aussitôt il lui fait part de son projet, & lui donne ses ordres. Surtout, lui ajoûta-t-il, si *Seou* vous donne quelque espérance, n'épargnez point l'argent, & songez qu'il s'agit de la vie de votre pere. *Siao eul* promet de tout risquer dans une affaire si importante.

A l'instant il court chez *Seou*, & l'ayant heureusement rencontré, il lui expose l'affaire de son pere, & le conjure de chercher quelque moyen de le sauver. Sauver votre pere, répondit ce vieux routier, c'est une chose bien difficile; il a contre lui sa propre déposition. Le Mandarin nouvellement arrivé dans la Province, est jaloux de sa gloire: il a reçu lui-même la déposition, & a prononcé la sentence. Vous auriez beau en appeller à un Tribunal supérieur; elle est entre les mains du premier Juge. Croyez-vous qu'il veuille jamais avouer que ses procédures ont été défectueuses. Ecoutez: sans tant de discussions, donnez-moi un-, deux-, trois-, quatre-cens taëls, & laissez-moi faire; je vais aller à la Cour (à *Nan king*), & j'y trouverai quelque occasion d'y faire un coup de mon métier; je l'ai déjà dans la tête, & le cœur me dit que je réussirai.

Comment prétendez-vous donc vous y prendre, dit *Siao eul*? Point tant de curiosité, répliqua *Seou*; livrez-moi seulement la somme que je demande, & vous verrez de quoi je suis capable. *Siao eul* retourne promptement à la maison, pese l'argent, l'apporte, & presse *Seou* de hâter son voyage.

Consolez-vous, s'écria *Seou*; à la faveur de ces pieces blanches, il n'y a point d'affaire, quelque mauvaise qu'elle soit, que je ne puisse ajuster: soyez tranquille, & reposez-vous sur moi. *Siao eul* prit congé de lui, & le remercia de son zèle.

Dès le lendemain *Seou* partit pour *Nan king*, & y arriva en peu de jours. Il alla aussitôt au Tribunal suprême, où toutes les causes criminelles de l'Empire sont portées. Là il s'informe adroitement de l'état présent de ce Tribunal, du nom, du crédit, & du génie des Officiers subalternes.

Il apprit qu'un nommé *Siu kung*, de la Province de *Tche kiang*, y étoit *Lan tchung\**; que c'étoit un homme habile à manier les affaires, & d'un accès facile. Il l'aborda avec une lettre de recommandation, qu'il accompagna d'un fort joli présent.

*Siu kung* le reçût avec politesse, & ayant remarqué que *Seou* étoit un beau parleur, il l'invita à venir souvent le voir. *Seou* n'eût garde d'y manquer, & il n'oublia rien pour s'insinuer peu-à-peu dans son amitié, &

pour

\* C'est une espece d'Avocat.

pour gagner ses bonnes grâces : mais il ne s'étoit encore présenté nulle occasion favorable à son dessein.

Un jour qu'il y pensoit le moins, il apprit qu'une troupe d'Archers venoit de conduire au Tribunal plus de vingt Corsaires qui devoient être condamnés irrémisiblement à avoir la tête tranchée. Il sçût en même tems que parmi ces voleurs il y en avoit deux qui étoient de *Sou tcheou*. À cette nouvelle, remuant doucement la tête : J'ai, dit-il, ce que je cherche, & me voilà en train de réussir dans mon projet.

Le lendemain il prépare un grand repas, & envoie à *Siu kung* un billet d'invitation. Celui-ci monte aussitôt en chaise, & se rend à la maison de *Seou*. Grande amitié de part & d'autre. *Seou* introduit son hôte dans son logis avec un air épanouï, & lui donne la place honorable. Durant le repas ils s'entretinrent agréablement de différens sujets, & burent jusques bien avant dans la nuit. Enfin *Seou* ayant fait retirer les domestiques, & se trouvant seul avec son convive, tire un paquet de cent taëls, & le lui présente.

*Siu kung* effrayé de cette offre, dans la crainte qu'on ne lui tendit quelque piège, demanda pour quelle raison il lui faisoit un présent si considérable ? J'ai un proche parent appelé *Ouang*, répondit *Seou*, qu'on a accusé faussement d'un crime, pour lequel il est détenu en prison dans sa ville. Il implore humblement votre protection, & vous prie de le tirer du péril où il se trouve. Pourrois-je, répliqua *Siu kung*, vous refuser un service qui dépendroit de moi ? Mais l'affaire dont vous me parlez, n'est pas de mon district ; comment puis-je m'en mêler ?

Rien de plus aisé, reprit *Seou*, daignez m'écouter un moment. Toute la preuve qu'on apporte pour perdre mon parent, & pour lui attribuer le meurtre de *Li y*, c'est qu'il étoit son ennemi déclaré. Comme on n'a pu découvrir le véritable assassin, on a soupçonné mon parent, & sans autre formalité on l'a renfermé dans un cachot. Or je sçais qu'hier on conduisit à votre Tribunal plus de vingt Corsaires, parmi lesquels il y en a deux qui sont de la ville de *Sou tcheou*, où le meurtre a été commis. Il n'est question que d'engager ces deux voleurs, d'ajouter l'assassinat de *Li y* aux autres crimes qu'ils avoueront dans leurs dépositions : ils n'en feront pas moins, condamnés à avoir la tête coupée ; & un pareil aveu n'augmentera en rien la rigueur de leur supplice. Cet aveu justifiera mon parent, & il vous sera à jamais redevable de la vie que vous lui aurez rendue.

*Siu kung* goûta cet expédient, & promit de le faire réussir. Aussitôt il prend le paquet d'argent ; & après avoir appelé ses domestiques, & fait ses remerciemens du festin qu'on venoit de lui donner, il monte en chaise, & s'en retourne dans sa maison.

*Seou* ne s'endormit pas durant ce tems-là : il s'informa sous main quels étoient les parens des deux voleurs de *Sou tcheou* ; & en ayant découvert quelques-uns, il leur fit confidence de son dessein, en leur faisant les plus belles promesses, s'ils pouvoient engager ces deux voleurs à faire un aveu qui ne leur seroit d'aucun préjudice : & pour les convaincre qu'il ne leur don-

donnoit pas de vaines paroles, il leur fit présent par avance de cent taëls.

Cette libéralité produisit son effet; & les deux voleurs consentirent à ce qu'on voulut. Ainsi, lorsqu'on les fit venir pour être examinés & jugés en dernier ressort, *Siu kung*, qui étoit chargé de cette commission, les voyant à ses pieds, commença l'interrogatoire de cette sorte: Combien avez-vous tué de personnes? Les deux voleurs répondirent: En tel tems, en tel lieu nous avons tué tels & tels; dans tel mois, & à tel jour, nous allâmes pendant la nuit dans la maison d'un certain *Li y*, & nous l'égorgeâmes.

*Siu kung* ayant reçu ces dépositions, fit reconduire les voleurs en prison. Ensuite il dressa un procès verbal, où leurs réponses étoient exactement détaillées, & il conclut par prononcer leur sentence. *Seou va* aussitôt trouver les Greffiers, & leur fait faire au nom du Tribunal une copie bien légalisée de ce jugement: après quoi ayant pris congé de *Siu kung*, il vole à *Sou tcheou*, va droit à l'hôtel du Mandarin, qui donnoit alors son audience, & lui remet le paquet.

Le Mandarin l'ouvre; & ayant lû que l'auteur du meurtre d'un certain *Li y* a été pris & reconnu, il s'écria d'abord: Comment cela se peut-il faire, puisque *Ouang kia* a nettement confessé ce crime! Comme il ordonnoit qu'on fit comparoître le prisonnier, pour être interrogé de nouveau, *Ouang siao eul* entre dans le parquet, criant à haute voix: on a calomnié mon pere; on veut l'opprimer.

Cet assemblage de circonstances étonna le Mandarin; & déposant sur le champ tous ses doutes, il ordonna qu'on remit *Ouang kia* en liberté: ce qui s'exécuta à l'instant.

La Dame *Tsiang* ayant appris la nouvelle de ce prompt élargissement, comprit bien qu'elle n'avoit plus de démarches à faire, & que ses poursuites seroient inutiles. Après tout, dit-elle, comme c'est pendant la nuit que le meurtre s'est fait, il n'est pas impossible que je me sois trompée. Ainsi elle abandonna cette affaire, & ne songea pas à la pousser davantage.

On peut juger quelle étoit la joye de *Ouang kia*. Il retourna dans sa maison comme en triomphe, au milieu des acclamations de ses parens & de ses amis. Sa démarche étoit fiere & orgueilleuse; mais comme il étoit prêt d'y entrer, il fût tout-à-coup frappé d'une bouffée de vent froid, & cria de toutes ses forces: *Je suis perdu. J'apperçois Li y: il me menace, il se jette sur moi*; & en proférant ces dernières paroles, il tombe à la renverse sans connoissance, & expire en un instant. Exemple terrible & effrayant! Grande leçon! On ne scauroit tromper le *Tien*.



## AUTRE TRAIT D'HISTOIRE.

Troisième  
Histoire  
Chinoise.

ON vient de voir comment le coupable a passé pour innocent. L'exemple suivant montrera comment l'innocent est traité en coupable. Dans cette seconde Histoire, la ruse & l'artifice d'un méchant homme attire à un pauvre Lettré un terrible enchaînement de malheurs; & certes sans la providence du Tien, qui fit enfin briller la vérité, l'innocent perdoit la vie.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN QUATRE VERS:

*Grande & incontestable doctrine.  
La Vertu récompensée; le Vice puni;  
C'est-ce qui fait éclater l'équité du Ciel.  
En voulant nuire à autrui, on se nuit à soi-même.*

J'ai trouvé que dans la Dynastie présente des Ming, dans la petite ville *Tung kia*, du district de *Ouen tcheou*, dans la Province de *Tche kiang*, il y avoit un Lettré appelé *Ouang*, surnommé *Kié*, & dont le titre honorable étoit *Ouen hao*. Il avoit épousé une Dame nommée *Lieou*, qui seule possédoit toute son affection: il en eût une fille, qui n'avoit encore que deux ans au tems dont je vais parler. Ainsi toute la famille se réduisoit à eux trois, & à quelques esclaves ou domestiques.

Bien qu'il ne fût pas riche, il ne laissoit pas de vivre honorablement. L'étude faisoit toute son occupation. Il n'étoit pas encore gradué, mais il aspirait à cet honneur; & pour y parvenir, il vivoit dans la retraite; & toujours occupé de ses livres, il ne se délassoit de son travail que par quelques visites qu'il rendoit à un petit nombre d'amis, avec qui il étoit en commerce d'ouvrages d'esprit.

Quant à la Dame *Lieou*, c'étoit un modèle de vertu: elle étoit fort spirituelle, attentive, économe, & laborieuse. Deux personnes d'un caractère si aimable vivoient ensemble dans une grande union, & avec beaucoup de douceur. Une après-dînée vers la fin du Printems que le ciel étoit parfaitement beau, deux ou trois de ses amis vinrent le tirer de son étude, pour aller faire un tour de promenade hors de la ville.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN SIX VERS:

*Les jours sombres & pluvieux qui avoient précédé, donnoient un nouvel éclat  
au soleil, qui ne s'étoit pas montré depuis plusieurs jours;  
Cent sortes d'oiseaux différens animoient & diversifioient les bocages.*

Une

*Une infinité de papillons voltigeans sur les têtes fleuries des pêcheurs agitez par les doux Zéphirs, formoient une brillante parure.*

*Les fleurs attachées aux branches, sans être encore fanées, tapissoient par-tout les jardins.*

*Enfin toute la jeunesse de la ville repandue dans la campagne, faisoit un spectacle charmant.*

*Chacun étoit dans la joye, & s'y livroit au milieu des festins.*

Ouang entraîné par les douces impressions du Printems, ne songea aussi qu'à se divertir: lui & sa compagnie se régalerent, & burent plusieurs rafades. Enfin ils se séparèrent.

Ouang arrivant dans sa maison, trouve à sa porte deux de ses domestiques, qui s'échauffoient extrêmement contre un homme de dehors. Celui-ci étoit de la ville de *Hou tcheou*, & s'appelloit *Liu*. Il avoit en main un panier plein de gingembre qu'il vendoit. Les domestiques prétendoient qu'il se faisoit payer trop cher la quantité qu'ils en avoient pris. Le marchand de son côté crioit qu'on lui faisoit tort, si on lui retranchoit le moindre dénier. Ouang ayant appris le sujet de leur querelle, se tourne vers le marchand: Tu es bien payé, lui dit-il, retire-toi, & ne faispoint tant de bruit à ma porte.

Le marchand, homme simple & sincere, répliqua aussitôt avec sa franchise ordinaire: Il ne nous est pas possible à nous autres petits marchands de supporter la moindre perte; cela est bien mal à vous, qui devez avoir l'ame grande & généreuse, de chicaner ainsi avec de pauvres gens.

Ouang, qui avoit un peu de vin dans la tête, entre à ces mots dans une étrange colere. Coquin que tu es, lui dit-il, oses-tu bien me parler avec si peu de respect? Surquoi, sans faire réflexion que c'étoit un homme fort âgé, il le pousse rudement, & le jette à la renverse. La chute fût violente, & le pauvre malheureux resta sans sentiment ni connoissance.

## CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN DEUX VERS:

*L'homme disparoît ici-bas comme la lune, qui vers le matin se précipite en un moment derriere la montagne.*

*La vie est comme une lampe, qui, lorsque l'huile vient à manquer, s'éteint à la troisieme veille.*

Après tout on ne doit jamais se mettre en colere, encore moins contre des gens qui vivent de leur petit commerce. Un ou deux deniers de plus ne valent pas la peine de chicaner. Il est cependant très-ordinaire de voir des domestiques se prévaloir du rang & du crédit de leur Maître, user de violence, maltraiter le peuple, & par-là déshonorer leurs Maîtres, ou leur susciter de mauvaises affaires. Aussi voit-on que ceux qui ont de la conduite, donnent chez eux des ordres si sévères, qu'ils préviennent de semblables inconveniens.

Il est certain que *Ouang* auroit dû se modérer : il commit en cela une grosse faute : mais aussi en fût-il bien puni, comme on le verra dans la suite. Dans le moment qu'il vit cet étranger tomber à ses pieds sans mouvement & presque sans vie, il fût saisi d'une extrême frayeur, qui dissipa bientôt les fumées du vin. Il se met en mouvement ; il crie au secours : on vient en hâte, & l'on transporte cet homme à demi mort dans la salle voisine. Comme il ne donnoit point encore de signe de vie, on lui fait avaler du thé bien chaud, & peu après il revint de son évanouissement.

Alors *Ouang* lui ayant fait d'humbles excuses, lui fit boire plusieurs coups d'excellent vin, & lui servit à manger pour rétablir ses forces : après quoi il lui fit présent d'une piece de taffetas, dont il pouvoit tirer quelque argent.

Ce bon traitement fit sur le champ passer ce pauvre homme de l'indignation à la joye, & il la témoigna par mille actions de grâces ; après quoi il prit congé, & se rendit sur le bord de la riviere, qu'il devoit passer avant qu'il fût tout-à-fait nuit.

Si *Ouang* avoit pû prévoir l'avenir, il auroit retenu cet étranger, & l'auroit nourri dans sa maison, du moins pendant deux mois. Ce trait d'hospitalité l'eût préservé des traverses que nous allons voir fondre sur lui. Sa conduite nous fait une bonne leçon, qui est exprimée dans ce proverbe : *On lance des deux mains un filet de fil d'or, & l'on amene cent malheurs.*

*Ouang* ne l'eût pas plutôt vû parti, qu'il entre dans l'intérieur de sa maison, & s'applaudit avec sa femme de s'être si bien tiré d'un si mauvais pas.

Comme il étoit nuit, la Dame *Lieou* appelle ses esclaves, & leur ordonne de servir incessamment le souper. Elle commence par faire avaler à son mari un bon coup de vin chaud, pour le remettre de sa frayeur. Il avoit déjà repris ses esprits, & son cœur se tranquillisoit, lorsqu'il entend tout-à-coup frapper à la porte.

Une nouvelle frayeur le saisit. Il prend vite la lampe, & va voir de quoi il s'agit. Il trouve un nommé *Tcheou se*, qui étoit le chef de la barque, sur laquelle on passe la riviere. Il avoit en main la piece de taffetas & le panier du Marchand.

Aussitôt qu'il aperçut *Ouang*, il lui dit d'un air effaré : quelle terrible affaire vous êtes-vous attirée ? Vous êtes un homme perdu. Quoi ! un Lettré comme vous tuer un pauvre marchand ! Ce fût un coup de foudre pour le malheureux *Ouang*. Que voulez-vous encore dire, réprit-il en tremblant ? Est-ce, répliqua *Tcheou se*, que vous ne m'avez pas compris ? Ne reconnoissez-vous pas ce taffetas & ce panier ? Eh ! oui, ajoûta-t-il : un vendeur de gingembre, qui est de *Hou tcheou*, est venu chez moi : cette piece de taffetas il l'a reçû de moi aujourd'hui ; c'est dans ce panier qu'il portoit sa marchandise. Comment est-ce que ces choses se trouvent entre vos mains ?

Il faisoit déjà nuit, dit *Tcheou se*, lorsqu'un homme de *Hou tcheou*, appelé *Liu*, me demanda à passer la riviere sur ma barque. A peine y eût-il mis le pied, qu'il fût surpris d'un mal violent de poitrine, qui le rédui-

réduisit à l'extrémité : alors m'avertissant que c'étoit l'effet des coups que vous lui aviez donnez, il me remit la piece de taffetas & le panier. Cela servira de preuve, poursuivit-il, lorsque, comme je vous en conjure, vous suivrez cette affaire en Justice. C'est pourquoi allez au plutôt à *Hou tcheou*, pour informer mes parens, & les prier de me venger, en demandant la mort de celui qui me l'a procurée. En finissant ces mots, il expira. Son corps est encore sur la barque que j'ai conduite près de votre porte, qui est à l'entrée de la riviere. Vous pouvez vous en instruire par vous-même, afin d'aviser aux mesures que vous avez à prendre pour votre sûreté.

A ce recit, *Ouang* fût tellement effrayé, qu'il ne pût proférer une seule parole. Son cœur étoit agité comme celui d'un jeune *fan* ferré de près, qui va heurter çà & là, sans trouver d'issuë pour s'échaper.

Enfin revenant un peu à lui-même, & dissimulant l'embarras où il étoit; ce que vous me racontez, lui dit-il hardiment, ne sçauroit être. Néanmoins il ordonna secretement à un domestique de visiter la barque, & de bien examiner si la chose étoit véritable. Celui-ci revint au plus vite, & assûra que le corps mort y étoit effectivement.

*Ouang* étoit un homme d'un esprit irréfolu, & dont les vûes étoient bornées. Il rentre dans sa maison tout hors de lui-même, & racontant à sa femme ce qu'il venoit d'apprendre: ç'en est fait de moi, s'écria-t-il, je suis un homme perdu; l'orage est prêt à crever sur ma tête; je ne sçache qu'un remede à mon malheur; c'est de gagner ce batelier, afin qu'à la faveur des ténèbres il jette quelque part ce cadavre. Il n'y a que ce moyen de me tirer d'intrigue.

Sur cela il prend un paquet de plusieurs morceaux d'argent, qui faisoient environ vingt taëls, & vient rejoindre avec précipitation le batelier. Mon Maître, lui dit-il, je compte que vous me garderez le secret: je vais vous parler confidemment. Il est vrai que je me suis attiré cette mauvaise affaire; mais certainement il y a eu plus d'imprudence que de malice. Nous sommes l'un & l'autre de *Ouen tcheou*: je me flatte que vous aurez pour moi le cœur d'un bon concitoyen. Voudriez-vous me perdre pour l'amour d'un étranger? Quel avantage vous en reviendrait-il? Ne vaut-il pas mieux assoupir cette affaire? Ma reconnoissance fera proportionnée à votre bienfait. Prenez donc le cadavre, & jetez-le en quelque endroit écarté: l'obscurité de la nuit favorise nôtre dessein, & il n'y a personne qui puisse en avoir la moindre connoissance.

Quel endroit puis-je choisir, réprit le batelier? Si demain par hasard quelqu'un vient à découvrir le mystère, & qu'on fasse des recherches en Justice, on me regardera comme complice du meurtre, & pour vous avoir rendu service, je serai également intrigué dans une affaire si fâcheuse.

Vous sçavez bien, dit *Ouang*, que la sépulture de mon pere est ici proche, & que cet endroit n'est point fréquenté. D'ailleurs la nuit est très-obscure, & il n'est point à craindre que vous trouviez une seule

ame en chemin. Prenez donc la peine d'y transporter le cadavre sur votre barque.

Cette vûë est assez bonne, réprit le batelier, mais comment reconnoîtrez-vous ce service? Alors *Ouang* tire le paquet d'argent, & le lui donne. Celui-ci sentant au poids, que la somme étoit peu considérable: quoi! dit-il d'un air dédaigneux, il s'agit d'un homme tué, & vous prétendez en être quite avec une somme si modique? C'est ma bonne fortune qui a conduit cet homme sur ma barque. Le Ciel a voulu me fournir une occasion de changer ma condition dans une meilleure; & vous me donnez si peu? Cette affaire me doit au moins valoir cent taëls.

*Ouang* qui souhaitoit avec passion se tirer au plutôt d'intrigue, n'osa le contredire. Il témoigna par un signe de tête qu'il acceptoit la condition, & aussitôt il rentre dans sa maison, il ramasse à la hâte quelques piéces d'argent qui lui restoit, il y joint des habits, les ornemens de tête de sa femme, & autres choses semblables, & revient promptement offrir le tout à *Tcheou se*, en lui disant que ce qu'il lui donnoit, montoit environ à soixante taëls; que c'étoit tout ce que sa pauvreté lui permettoit de faire, & qu'il le prioit de s'en contenter.

Effectivement *Tcheou se* parût se radoucir. Je ne veux point, dit-il, me prévaloir de votre malheur: mais comme vous êtes un homme de Lettres, j'espère que dans la suite vous aurez des égards pour moi.

*Ouang* commença dès ce moment à respirer. Devenu plus tranquille, il fit servir la collation au batelier, pendant laquelle il ordonna à deux de ses esclaves de préparer des pestes & des hoyaux. Un des deux s'appelloit *Hou*: c'étoit un vrai brutal: aussi lui avoit-on donné le surnom de *Hou le Tigre*. La troupe s'embarqua aussitôt, & dès qu'on fût arrivé vis-à-vis de la sépulture, on y choisit un endroit où la terre étoit molle & aisée à fouir. Ils firent une fosse, & y enterrent le cadavre. Après quoi ils se rembarquerent, & retournerent promptement à la maison.

Ce travail les occupa presque toute la nuit, & ils ne parurent qu'au lever de l'aurore. Le déjeuner étoit prêt pour le batelier, après lequel il prit congé. *Ouang* ayant fait retirer ses valets, & se trouvant seul, passa dans son appartement pour se consoler avec sa femme. Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme de ma profession & d'une si ancienne famille, se voye réduit à recevoir la loi d'un misérable, auquel je ne daignerois pas parler en toute autre conjoncture? A ces mots il versa un torrent de larmes.

Sa femme s'efforça de modérer sa douleur: pourquoi vous attrister ainsi, lui dit-elle? C'est-là une suite inévitable de votre destinée; il étoit réglé que vous vous trouveriez un jour dans cet embarras, & qu'il vous en coûteroit la somme que vous avez payée. Au lieu de murmurer comme vous faites, bénissez le Ciel de ce qu'il vous a protégé dans ce malheur. Ne songez plus qu'à prendre un peu de repos; vous en avez besoin après les fatigues & les agitations où vous avez été pendant toute la nuit. *Ouang* suivit ce conseil, & il se mit au lit.

Pour ce qui est du batelier, il vendit sa barque, & de l'argent que le Lettré lui avoit donné, il ouvrit boutique, & s'adonna au commerce.

J'interromps ici le fil de mon Histoire pour faire une réflexion. Il faut que ce Lettré eût bien peu de conduite: car enfin en prenant le parti de fermer la bouche au batelier à force d'argent, ne devoit-il pas faire mettre dans la barque bon nombre de fagots bien secs, pour brûler le cadavre? Il n'en seroit resté aucun vestige, & il eût été à couvert de toutes recherches: au lieu que se contentant de le faire enterrer, il s'est comporté de même que ceux qui ne font que couper les mauvaises herbes d'un champ, & qui laissent la racine. Ces herbes croissent de nouveau au Printems, & causent le même dommage. Un laboureur habile les arrache jusqu'à la racine: étant ainsi déracinées, la première gelée blanche qui survient, les pourit, & il n'y a plus à y revenir.

Ce qu'on dit est bien vrai, que les malheurs viennent en poste, & se succèdent les uns aux autres. La fille de *Ouang* dont j'ai parlé, commença sa troisième année, lorsqu'elle fût attaquée d'une petite vérole très-maligne. On fit force prières pour cette fille unique; on consulta les sorts; on fit venir d'habiles Médecins; tout cela inutilement. Le pere & la mere passoient les jours entiers dans les pleurs, à côté du lit de la malade. Enfin ils apprirent qu'il y avoit dans la ville un nommé *Siu*, Médecin très-expérimenté pour ces sortes de maladies, & qui avoit sauvé un grand nombre d'enfans, dont la vie étoit désespérée. *Ouang* lui écrivit aussitôt une lettre très-pressante, qu'il confia à *Hou* le Tigre, son esclave, en lui recommandant toute la diligence possible. Il compta toutes les heures du jour, sans que le Médecin parût. Cependant la malade empirait à chaque instant: elle traîna jusqu'à la troisième veille, que la respiration étant devenuë plus difficile, elle rendit le dernier soupir au milieu des larmes & des gémissemens de ses parens désolez.

Ce ne fût que le lendemain à midi, que *Hou* le Tigre fût de retour à la maison. Sa réponse fût que le Médecin étoit absent, & qu'il l'avoit attendu inutilement tout le jour. A ce récit les douleurs du pere affligé se renouvelèrent. C'étoit là, dit-il, la destinée de ma chere fille: je n'ai pû avoir le bonheur de lui procurer le secours d'un si habile Médecin, & en disant ces mots, il fonda en larmes.

A quelques jours de-là on découvrit par le moyen des domestiques, que l'esclave, au lieu de faire sa commission, s'étoit arrêté à boire dans un cabaret; qu'il s'y étoit enivré; & que les fumées du vin étant dissipées, il avoit concerté le mensonge, qu'il avoit eu l'effronterie de raconter à son retour.

A cette nouvelle *Ouang* transporté de colere, appelle les autres esclaves: Vite, leur dit-il, prenez ce coquin-là, étendez-le par terre, & déchargez-lui cinquante coups de bâton bien appliquez & de toutes vos forces. Après l'exécution, dont il fût témoin, il se retire dans son appartement le cœur serré de douleur.

L'esclave se levant à peine tout meurtri des coups qu'il venoit de rece-

voir, se traîna, comme il pût, dans sa chambre. Là, plein de rage, & se débattant comme un forcené; Maître barbare, s'écria-t-il, ta brutalité te coûtera cher, tu n'échapperas pas à ma vengeance. Puis après avoir rêvé un moment: Je n'irai pas bien-loin pour en chercher l'occasion; je l'ai à la main, & je ne la manquerai pas: dès que mes playes seront guéries, tu verras de quoi je suis capable, & tu apprendras, comme dit le proverbe, „ si c'est le sceau suspendu par la corde, qui est tombé dans „ le puits, ou si c'est l'eau du puits qui est tombé dans le sceau. ”

*Ouang* cependant étoit inconsolable, & ne s'occupoit que de sa douleur. Enfin ses parens & ses amis l'inviterent de tous côtez à venir les voir, & peu-à-peu ils essuyèrent ses larmes, & dissipèrent sa tristesse.

Quelques jours après être retourné chez lui; comme il se promenoit dans la galerie de la salle, il voit entrer une troupe d'Archers qui viennent droit à lui, & lui jettent une corde au col. Hé! quoy, s'écria *Ouang* tout conterné, ne sçavez-vous pas que je suis Lettré, & de famille de Lettrez. Traite-t-on de cette manière indigne un homme de mon rang? Et pour quel sujet encore?

Les Archers lui répondirent d'un air insultant: Oui, vous êtes un joli Lettré. Le Mandarin vous apprendra s'il convient à un Lettré d'affommer les gens. En même tems ils le traînèrent au Tribunal où ce Magistrat donnoit son audience. A peine l'eût-on fait mettre à genoux, qu'il aperçut à quelque distance son esclave, qui étoit devenu son accusateur, & qui faisoit paroître sur son visage épanouï, la joye secrete qu'il avoit de l'humiliation & de l'embarras où se trouvoit son Maître. Il comprit d'abord que le perfide n'avoit intenté cette accusation que pour se venger du châtement dont il l'avoit fait punir.

Le Mandarin commença ainsi son interrogatoire. Vous êtes accusé, lui dit-il, d'avoir tué un marchand de la ville de *Hou tcheou*: que répondez-vous à cette accusation? Ah! Seigneur, répondit *Ouang*, vous qui tenez ici bas à nôtre égard la place du juste Ciel, n'écoutez point les calomnies de ce misérable. Faites réflexion qu'un Lettré de profession, foible & timide comme je suis, ne peut pas être soupçonné de s'être battu, & d'avoir tué personne. Mon accusateur est un de mes esclaves, que j'ai surpris en faute, & que j'ai fait châtier assez rudement, selon le droit que j'ai comme son Maître. Ce malheureux a formé le dessein de me perdre. Mais j'espère de vos lumieres & de vôtre équité, que vous n'écouteriez point un malheureux au préjudice de son Maître, & que vous dévoilerez aisément le secret de ses noires intrigues.

*Hou* le Tigre, après avoir frappé du front contre terre: Seigneur, je vous conjure, dit-il, vous qui faites visiblement la fonction du Ciel, de n'avoir point d'égard à ce que vient de dire ce Lettré, qui a un talent rare de se contrefaire. Qu'un esclave fasse des fautes, & qu'il en soit puni, rien n'est plus ordinaire; & l'on n'en voit point qui pousse le ressentiment jusqu'à tenter une accusation capitale. Mais il est aisé de vous en éclaircir. Les ossemens de celui qu'il a tué sont actuellement dans sa sépulture; donnez ordre qu'on les déterre: si on les trouve, on verra que

que j'ai dit vrai : si on ne les y trouve pas, je suis un calomniateur, & je consens qu'on me punisse selon toute la rigueur des loix.

Ce fût en effet le parti que prit le Mandarin. Des Huissiers par son ordre se transporterent sur les lieux, conduits par l'esclave, qui marqua précisément l'endroit où l'on trouveroit le cadavre : on le déterra ; ce n'étoit plus qu'un squelette, qui fût porté sur un brancard à l'audience. Le Mandarin se levant de son siège, & considérant le cadavre ; le crime est avéré, dit-il. *Ouang* alloit être appliqué à la question, lorsqu'il supplia qu'on voulut bien l'écouter un moment.

Ce squelette, dit-il, dont les chairs sont desséchées & pourries, fait assez voir que ce n'est pas un homme tué tout récemment. Si donc j'ai été coupable de ce meurtre, pourquoi mon accusateur a-t-il attendu jusqu'à ce jour à me déférer ? N'est-il pas plus naturel de penser que *Hou* le Tigre est allé chercher, je ne sçais où, ce squelette pour hasarder cette calomnie, & m'écraser, s'il pouvoit, comme d'un coup de foudre ?

La réponse est assez bonne, dit le Mandarin. Mais *Hou* le Tigre répliqua aussitôt : Il est vrai, c'est ici le corps d'un homme tué il y a un an. L'attachement d'un esclave pour son Maître le retient, & il lui coûte infiniment de faire le personnage d'accusateur. J'avotie que j'ai eu de la connivence, ne pouvant me résoudre à faire de la peine à un Maître que j'affectionnois. J'espérois qu'avec le tems il corrigeroit son naturel bouillant & emporté : mais comme il devenoit de jour en jour plus brutal, j'ai appréhendé qu'il ne fit encore quelque mauvais coup qui m'entraînât avec lui dans le précipice : c'est ce qui me fait prendre le parti de le déférer enfin au Tribunal, quoique j'eusse dû le faire plutôt. Mais si l'on a encore quelque difficulté sur ma déposition, qu'on fasse venir les voisins, & qu'on les interroge. Il n'y a aucun d'eux qui ne déclare que l'année dernière à tel mois & tel jour *Ouang* a effectivement tué un homme. C'est là une voye sûre pour découvrir qui de nous deux a dit la vérité.

Il a raison, dit le Mandarin : qu'on fasse venir au plutôt les voisins de *Ouang*. Ils arriverent, & aussitôt on leur demanda ; ce qu'ils sçavoient du meurtre en question ? Il est vrai, répondirent-ils, que l'an passé à tel mois & à tel jour, *Ouang* battit violemment un marchand de gingembre : on le crut mort pendant quelque tems ; mais enfin on le fit revenir, & nous ne sçavons pas ce qui lui est arrivé dans la suite. A ce témoignage des voisins, *Ouang* pâlit d'une manière sensible, & ne fit plus que se contredire, & se couper dans ses réponses.

Il n'y a plus de nouvelles questions à faire, dit le Mandarin, vous êtes convaincu de ce meurtre ; mais vous ne l'avoüerez jamais, si l'on n'emploie les voyes de rigueur. Il commande en même-tems qu'on lui donnât la bastonnade.

Aussitôt deux des estafiers du Tribunal poussant un grand cri pour marquer leur promptitude à obéir, saisissent le Lettré, l'étendent par terre, & lui déchargent de toutes leurs forces vingt coups de bâton. C'en étoit déjà trop pour un Lettré d'une complexion foible & délicate. Dans la  
crain-

crainte d'être encore plus cruellement traité, il n'hésita pas à avouer tout ce qu'on voulut.

Le Mandarin ayant écrit la déposition. Quoiqu'il ne soit plus douteux, dit-il, que tu mérites la mort; cependant comme on ne voit point de parent du mort qui vienne demander justice, rien ne presse d'en venir à l'exécution. Attendons qu'il vienne quelqu'un qui reconnoisse le mort pour son parent; alors je déterminerai le genre de supplice dont tu dois être puni.

*Ouang* fût donc conduit dans un cachot, & le squelette enterré derechef dans l'endroit d'où il avoit été tiré, avec défense de le brûler, afin qu'il pût être représenté & livré aux parens lorsqu'ils viendroient à paroître.

L'audience finie, le Mandarin rentra dans son hôtel. *Hou* le Tigre se retira bien content du succès qu'avoit eu son accusation, & s'applaudissant de la bastonnade qu'il avoit vû donner à son Maître. D'autres esclaves de *Ouang* qui avoient été envoyez à l'audience par la Dame son épouse, lui rapportèrent tout ce qui s'y étoit passé.

A cette nouvelle elle tomba évanouïe, & elle demeura longtems dans cet état, comme si ses trois ames l'eussent abandonnée: puis étant un peu revenue à elle-même, elle fit retentir tout le quartier de cris & de lamentations, qui furent suivis d'une nouvelle pâmoison, encore plus violente. Enfin au moyen du prompt secours que lui donnerent ses suivantes, elle reprit insensiblement connoissance. Mon cher mari! s'écria-t-elle: elle ne pût proférer d'autres paroles. Les cris & les sanglots recommencerent, & durèrent plus de deux heures.

Ces grands accez de douleur étant passez, elle amasse quelque argent, & change d'habit: puis elle ordonne à une de ses esclaves de la suivre, & à une autre de marcher devant elle. Elle traverse ainsi la ville, & va se présenter à la porte de la prison publique. Dès que le mari & la femme s'apperçurent, ils parurent interdits, jusqu'à ne pouvoir se parler.

Enfin *Ouang* reprit ses esprits, & d'une voix entrecoupée de sanglots: „ Ma chere épouse, dit-il, c'est *Hou* le Tigre, cet esclave dénaturé, qui m'a précipité dans cet abîme de malheurs. ” La Dame *Lieou* éclata sur l'heure en imprécations contre ce malheureux: puis elle tire l'argent qu'elle avoit apporté, & le remit à son mari. „ Voici, dit-elle, de quoi distribuer au géolier & à vos gardes, afin qu'ils vous traitent avec douceur. ” La nuit les obligea de se séparer.

La Dame *Lieou* se retira accablée de tristesse, & le cœur pénétré de la plus vive douleur. *Ouang* ne manqua pas de faire ses libéralitez au géolier & aux gardes, & par-là il fût exempt des coups de fouet & de bâton, qui pleuvent d'ordinaire sur les prisonniers. Mais il avoit infiniment à souffrir de la compagnie d'une foule de scélérats, au milieu desquels il se trouvoit, & de l'inquiétude où il étoit de finir ses jours par une mort honteuse & cruelle.

Il y avoit déjà six mois qu'il traînoit sa triste vie dans l'obscurité d'un cachot, lorsqu'il fût attaqué d'une maladie violente. L'art des Médecins, & tous les remèdes qu'on lui donna, n'eurent aucun effet, & il se vit réduit à l'extrémité. Le jour même qu'on désespéroit de sa vie, un domestique vint lui apporter quelque secours. Aussitôt que *Ouang* l'aperçut : „ Retourne-t-en au plus vite, lui dit-il, & va dire à ta Maîtresse que „ le mal me presse, & qu'elle se hâte de me venir voir, si elle veut que „ je l'embrasse pour la dernière fois. ”

L'esclave n'eût pas plutôt averti sa Maîtresse, qu'elle sort tout éperdue, & se rend à la prison, où, à la vûe du triste état de son mari, elle versa un torrent de larmes. Alors *Ouang* reprenant ses forces; ah! ma chère épouse, faut-il que ton infortuné mari se soit attiré cette fuite affreuse de malheurs, & ait couvert de confusion une si sage & si vertueuse femme! Mon mal augmente à chaque moment. Chère & incomparable compagne, puisque j'ai la consolation de vous voir, je meurs content. Ce que je demande, c'est qu'on ne laisse pas impuni la noire trahison de mon perfide esclave. Jusques dans l'autre monde j'en demanderai vengeance.

La Dame *Lieou* retenant ses pleurs, pour ne point contrister son mari: Cessez, lui dit-elle, de pareils discours, & ne songez qu'à vous tranquilliser, & à prendre les remèdes propres à rétablir votre santé. Jusqu'ici il ne s'est trouvé personne qui pousse l'affaire pour laquelle vous languissez dans cette prison: & je suis résoluë de vendre généralement nos terres, nos maisons, & tout ce que j'ai, afin de vous en délivrer, & que nous puissions vivre encore longtems ensemble. Au regard de votre esclave infidèle, la justice du Ciel sçaura bien le punir: immanquablement vous serez vengé, n'en ayez point d'inquiétude.

Quand je vois, répondit *Ouang*, une femme si attentive à me secourir, je regarde comme un don précieux les jours que le Ciel me prolonge. Il alloit continuer, lorsqu'on obligea la Dame de sortir, à cause de la nuit qui approchoit.

Ce fût alors qu'éclata la douleur qu'elle avoit retenuë dans son sein. Elle arriva dans sa maison fondant en pleurs, & se retira dans son appartement, où elle ne s'occupoit que du malheur & de la triste situation de son mari. Pendant ce tems-là les domestiques étoient dans la salle basse sur le devant de la maison, où ils tâchoient de dissiper leur mélancolie, lorsque tout-à-coup ils virent entrer un homme avancé en âge qui apportoit des présens, & qui leur demanda, si leur Maître étoit à la maison?

Lorsqu'ils eurent considéré de près cet étranger, tous se mirent à crier: les morts reviennent; & chacun d'eux prit la fuite. Ils avoient reconnu le vendeur de gingembre, ce marchand de *Hou tcheou*, nommé *Liu*. Lui, voyant ainsi fuir tous ces domestiques effrayez, en saisit un par le bras: Etes-vous fou, lui dit-il? Je viens rendre visite à votre Maître, & vous me prenez pour un esprit qui revient.

La Dame *Lieou* ayant entendu le bruit qu'on venoit de faire, sort promptement pour voir de quoi il s'agissoit. Le bon vieillard s'avance,

& la santé d'une manière fort civile. Madame, lui dit-il, vous n'avez pas sans doute oublié le vicillard de *Hou tcheou* qui vendoit du gingembre, appelé *Liu*. C'est moi-même, & je conserve toujours le souvenir du repas que me donna votre mari, & du présent qu'il me fit d'une piece de taffetas blanc. Au sortir de votre maison, je retournai à *Hou tcheou*. Il y a un an & demi que mon petit commerce me retient en divers endroits. Je suis venu faire un tour dans votre noble ville, & j'ai apporté quelques bagatelles de mon pays, que je prens la liberté de vous offrir. Je ne comprends pas ce qui a pû porter vos gens à me prendre ridiculement pour un esprit revenu de l'autre monde. Un des domestiques qui étoit à un coin de la salle, se mit aussitôt à crier : Madame, gardez-vous bien de l'écouter; certainement il sçait que vous travaillez à tirer nôtre Maître de prison, & il est venu sous un corps fantastique pour embrouïller son affaire, & achever de le perdre.

La Dame *Lieou* fit taire ce valet, & adressant la parole à l'étranger : A ce que je vois, lui dit-elle, & à la manière dont vous me parlez, je suis persuadée que vous n'êtes point un revenant; mais sçachez que mon mari a bien souffert, & qu'il souffre beaucoup à votre sujet.

Le bon homme *Liu* consterné de cette réponse : Hé ! comment est-il possible, dit-il, que contre mon gré j'aye pû faire le moindre tort à un si honnête homme ? Alors la Dame *Lieou* lui exposa en détail tout ce qu'avoit fait le batelier *Tcheou se*. Il a conduit, lui dit-elle, sur sa barque un corps mort jusqu'auprès de la porte de nôtre maison; il a produit le panier & la piece de taffetas que nous vous donnâmes, ce que, disoit-il, vous lui aviez laissé en mourant, pour servir de preuve que mon mari vous avoit tué. Ce fût-là, comme vous jugez bien, un coup de foudre pour nous. A force d'argent nous gagnâmes ce batelier, afin qu'il cachât ce meurtre, & qu'il aidât à transporter le mort, & à l'enterrer. Un an après, *Hou* le Tigre est allé déférer son Maître au Tribunal. La question à laquelle on a appliqué mon mari, l'a contraint de tout avouer; en conséquence de quoi on l'a jetté dans un cachot, où il languit depuis six mois.

A ce récit *Liu* se frappant rudement la poitrine : Ah ! Madame, s'écria-t-il, j'ai le cœur saisi de la plus vive douleur. Se peut-il trouver sous le ciel un homme capable d'une action si noire ? Quand je vous eus quité l'année dernière, j'allai droit à la barque pour passer la rivière. Le batelier voyant la piece de taffetas blanc que je tenois; demanda de qui je l'avois reçûe ? Moi, qui n'avois garde de pénétrer son mauvais dessein, je lui avouai ingénûment qu'ayant été frappé par votre mari, j'avois perdu pendant quelque tems la connoissance; qu'ensuite il m'avoit régaté, & m'avoit fait présent de cette piece de taffetas. Il me pria de la lui vendre; ce que je fis. Il demanda pareillement mon panier de bambou, & je le lui abandonnai pour le paiement de mon passage sur sa barque. Auroit-on pû s'imaginer qu'il ne tiroit tout cela de moi, que pour tramer la plus horrible méchanceté ?

Mon bon ami; reprit la Dame *Lieou*, à l'heure que je vous parle, si vous n'étiez pas venu, je n'aurois pas pû m'affûrer que l'accusation faite contre

contre mon mari fût une calomnie. Mais où a-t-on pû prendre ce corps mort, qu'on disoit être le vôtre ?

*Liu* ayant rêvé un moment ; je suis au fait, dit-il ; lorsque j'étois sur la barque, & que je racontois mon histoire au batelier, je vis un corps mort flotter sur le bord de la riviere, & aborder au rivage ; je remarquai que l'eau lui sortoit de la bouche & des yeux ; & je ne doutai point que ce ne fût un cadavre sans vie. Auroit-on pû croire que ce batelier eût pû former un dessein si diabolique ? C'est un monstre qui fait horreur. Mais, Madame, il n'y a point de tems à perdre ; recevez, je vous prie, ce petit présent, & de ce pas allons ensemble à l'audience du Mandarin ; je le convaincray de la calomnie, & c'est-ce qu'il est important de faire au plûtôt. La Dame *Licou* reçût le présent, & fit fervir à dîner au bon vieillard *Liu*.

Pendant ce tems-là elle dressa elle-même sa requête ; car étant d'une famille de Lettrez, elle écrivoit avec élégance : après quoi ayant fait venir une chaise à porteurs, elle part accompagnée de quelques esclaves ; & suivie du bon vieillard, elle se rend à l'hôtel du Mandarin.

Aussitôt que ce Magistrat parût sur son siège, l'un & l'autre s'écrierent : L'innocent est opprimé par la calomnie ! & en même tems la Dame présenta sa requête. Le Mandarin l'ayant lûë, la fit approcher, & lui fit diverses questions. Elle expliqua fort en détail tout ce qui avoit causé la disgrâce de son mari ; & elle finit par dire que ce jour-là même le vendeur de gingembre étant heureusement arrivé dans la ville, elle venoit d'être convaincuë de l'affreuse calomnie dont elle demandoit justice dans sa requête.

Le Mandarin l'ayant écouté attentivement, fit approcher *Liu* à son tour, pour être interrogé. Celui-ci raconta le commencement & la fin de la dispute où il avoit reçu quelques coups. Il expliqua de quelle manière il avoit été engagé à vendre la piece de taffetas, & satisfit entièrement par ses réponses à toutes les questions qui lui furent faites.

Mais, répliqua le Mandarin, n'auriez-vous pas été gagné à force d'argent par cette femme, pour venir rendre ici ce temoignage ? *Liu* frappant du front contre terre, répondit aussitôt : Une pareille feinte n'est pas praticable : je suis un marchand de *Hou tcheou*, qui fais mon commerce dans cette ville depuis plusieurs années ; j'y suis connu d'un grand nombre de personnes ; comment pourrois-je en imposer ? Si ce qu'on a feint de ma mort étoit vrai ; est-ce que me sentant prêt à mourir, je n'aurois pas chargé le batelier d'avertir quelqu'un de ma connoissance de me venir voir, pour lui donner la commission de demander justice ? Etoit-il naturel que je donnasse ce soin à un inconnu ? Mais si j'étois effectivement mort ; est-ce que je n'ai point à *Hou tcheou* de proche parent, qui me voyant si longtems absent, auroit pris sûrement le parti de venir ici s'informer de mes nouvelles ? Et si j'eusse été tué, comme on le dit, auroit-il manqué à porter son accusation à votre Tribunal ? Comment donc est-il arrivé que durant une année entière, personne n'ait paru, & qu'au lieu d'un de mes parens, ce soit un esclave qui se porte pour accusateur

de son Maître? Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis de retour en cette ville; ainsi je n'ai pu être instruit plutôt d'une calomnie si noire. Au reste, quoique je n'aye contribué en rien au malheur de cet infortuné Lettré, néanmoins comme c'est à mon occasion qu'il souffre, il ne m'a pas été possible de voir opprimer son innocence, & c'est là l'unique motif qui m'a conduit à vos pieds. Ordonnez, je vous prie, qu'on fasse des perquisitions sur ce qui me regarde; rien n'est plus aisé.

Puisque vous êtes connu ici de bien des gens, reprit le Mandarin, nommez-m'en quelqu'un que je puisse interroger: *Liu* en indiqua jusqu'à dix. Le Mandarin prit le nom de chacun d'eux; mais il se fixa aux quatre derniers, qu'il envoya chercher.

Quand ils entrèrent dans la salle d'audience, on remarqua que, dès qu'ils apperçurent le vieillard *Liu*, ils se dirent l'un à l'autre: Hé! Voilà notre ancien ami *Liu* de la ville de *Hou tcheou*; il n'est donc pas mort, comme on le publoit. Le Mandarin les fit approcher de plus près, pour mieux le reconnoître. Nous auroit-on fasciné les yeux, ajoutèrent-ils? Non, c'est lui-même. C'est ce vendeur de gingembre, qu'on disoit avoir été tué par le Lettré *Ouang*.

Le Mandarin commença à démêler la vérité, & se détermina à prendre juridiquement leur déposition. Après quoi il leur ordonna de se retirer, en leur enjoignant sous des peines sévères, de ne point parler au-dehors de ce qu'ils venoient de voir. Ils promirent d'obéir, & sortirent de l'audience.

Le Mandarin donna ordre aussitôt à quelques-uns de ses Officiers, de s'informer secrètement où demuroit le batelier *Tcheou se*, & de l'amuser par de belles espérances afin de l'engager adroitement à se rendre au Tribunal, sans qu'il pût lui venir le moindre soupçon de l'affaire dont il s'agissoit. Quant à *Hou le Tigre*, qui avoit intenté l'accusation calomnieuse, comme il avoit une caution, il étoit aisé à trouver. L'ordre portoit qu'on les amenât l'un & l'autre à l'audience dès l'après-midi. Les Officiers répondirent par un cri, qui marquoit leur prompt obéissance, & ils se partagèrent sur le champ dans les différens quartiers de la ville.

Cependant la Dame *Licou*, qui avoit ordre de se trouver avec le vieux *Liu* à la même audience, se rendit à la prison, où elle informa son mari de tout ce qui venoit d'arriver. Ce récit le transporta de joye. On eût dit qu'on venoit de lui répandre sur la tête l'essence la plus spiritueuse, ou que la plus douce rosée étoit tombée dans son cœur. A ce moment il ne sentit plus de mal.

Je n'étois courroucé, dit-il, que contre un vil esclave; je le regardois comme un monstre, & je ne croyois pas qu'il pût se trouver un homme plus méchant. Mais la méchanceté du batelier est encore plus noire. Peut-on pousser la scélératesse à un tel excès? Si ce bon vieillard n'étoit venu lui-même, je n'aurois jamais bien sçu que je mourois pour un crime réellement supposé. A la fin la vérité se manifesta.

## CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN DEUX VERS:

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

*Le Cormoran couvert de neige, paroît noir, lorsque le faisan lever, il la secoue.  
Le Perroquet caché dans un faule touffu, se fait remarquer, dès qu'il com-  
mence à bégayer.*

La Dame *Lieou* ne manqua pas de se trouver à l'audience avec le vieux *Liu*, qu'elle avoit bien regalé dans sa maison. On y avoit conduit adroitement *Tcheou se*, lequel, après avoir renoncé à sa barque, avoit ouvert boutique, & étoit devenu marchand de toiles. Les Officiers du Tribunal lui avoient persuadé que leur Maître vouloit faire une bonne emplette : aussi entra-t-il dans la salle d'audience d'un air fort satisfait. Cependant la justice du Ciel étoit sur le point d'éclater.

Lors donc qu'il s'y attendoit le moins, qu'il tournoit çà & là la tête avec je ne sçais quel air de confiance, il apperçoit le vieux *Liu*. A l'instant, par un mouvement d'esprits, qu'il ne lui fût pas libre d'arrêter, ses deux oreilles devinrent rouges comme du sang. Le vieux *Liu* de son côté l'appelle à haute voix. Hé bien! nôtre maître de barque, lui dit-il, comment vous êtes-vous porté depuis le jour que je vous vendis la piece de taffetas blanc & le panier de bambou? Le commerce a-t-il été heureux?

A ces questions *Tcheou se* baissoit la tête, & ne répondoit rien : mais son visage parût tout-à-coup comme un pied d'arbre qui sèche à l'heure même. On introduisit en même-tems *Hou le Tigre*. Ce malheureux, après avoir trahi son Maître, n'étoit plus retourné à la maison de *Ouang*. Il logeoit ailleurs, comme s'il eût cessé d'être esclave. Il étoit venu ce jour-là à l'audience se désennuyer, & voir ce qui s'y passeroit. Les Officiers du Tribunal l'ayant rencontré fort à propos près de l'hôtel du Mandarin : nous te cherchons, lui dirent-ils ; c'est aujourd'hui que ton Maître doit être jugé ; des parens de celui qu'il a tué pressent l'affaire, & l'on n'attend plus que toi qui as été son délateur, pour le condamner au supplice que mérite son crime.

*Hou le Tigre* ne se possédant pas de joye, suit les Officiers, & va se mettre à genoux au pied du Tribunal. Dès que le Mandarin l'apperçut : Connois-tu cet homme-là, lui dit-il, en montrant du doigt le vieux *Liu*? *Hou le Tigre*, après l'avoir un peu envisagé, fût tout-à-coup interdit, & si troublé, qu'il ne pût dire une seule parole.

Le Mandarin voyant l'embarras & le trouble de ces deux scélérats, réfléchit pendant un moment : puis désignant de la main *Hou le Tigre* : Chien d'esclave, lui dit-il, qu'est-ce donc que ton Maître t'avoit fait pour comploter sa ruine avec ce batelier, & inventer une si noire calomnie?

Rien n'est plus vrai, répliqua l'esclave. Mon Maître a tué un homme ; ce n'est point un fait que j'aye supposé. Quoi! dit le Mandarin, il s'opiniâtre à soutenir ce mensonge : qu'on prenne ce scélérat, & qu'on l'applique à une rude question jusqu'à ce qu'il avoue son crime. *Hou le*

Tigre , au milieu de la torture , crioit de toutes ses forces : Ah ! Seigneur , si vous me reprochez d'avoir conçu dans le cœur une haine mortelle contre mon Maître , & de m'être fait son accusateur ; je conviens que je suis coupable : mais dût-on me tuer , on ne me fera jamais avouer que j'aye comploté avec qui que ce soit , pour inventer ce qu'on appelle calomnie. Oui , mon Maître un tel jour ayant eu dispute avec *Liu* , le frappa rudement , en sorte qu'il tomba évanoui ; à l'instant il lui fit avaler je ne sçais quelle liqueur , qui le fit revenir : puis il lui servit à manger , & lui fit présent d'une piece de taffetas blanc. *Liu* alla de-là à la riviere pour la passer. Cette nuit-là même vers la seconde veille , le batelier *Tcheou se* conduisit sur sa barque jusqu'à nôtre porte un corps mort ; & pour marque que c'étoit celui de *Liu* , il montra la piece de taffetas blanc & le panier de bambou. Il n'y eût aucun des domestiques qui ne crût la chose véritable. L'argent & les bijoux que mon Maître donna au batelier , lui fermerent la bouche , & il promit de cacher cette mort. Je fus un de ceux qui aidoient à enterrer le cadavre. Dans la suite mon Maître m'ayant fort maltraité , je formai le dessein de me venger , & je l'accusai à vôtre Tribunal. Au regard de cet homme mort , je jure que je n'en ai aucune connoissance ; & même si je n'avois pas vû aujourd'hui ici le vieux *Liu* , je ne me ferois jamais imaginé qu'on calomniât mon Maître , en le faisant l'auteur de cette mort. De dire maintenant quel est ce cadavre , & d'où il vient ; c'est ce que j'ignore. Il n'y a que ce batelier qui puisse en rendre compte.

Cette déposition ayant été reçûë du Mandarin , il fit approcher *Tcheou se* , afin d'être interrogé à son tour. Celui-ci prenoit divers détours pour déguiser son crime. Mais *Liu* qui étoit présent , découvroit aussitôt sa fourberie. Le Mandarin le fit mettre à la question , qui tira promptement son aveu.

Je déclare , dit-il , que l'année dernière à tel mois & à tel jour , *Liu* étant venu me demander le passage sur sa barque , tenoit à la main une piece de taffetas blanc. Je lui demandai par hasard , qui lui avoit fait ce présent. Il me raconta toute son histoire. Au même tems il parût sur le rivage un corps mort , que le courant y avoit jetté. Il me vint dans l'esprit de m'en servir , pour tromper *Ouang*. C'est ce qui me fit acheter la piece de taffetas & le panier de bambou. *Liu* étant débarqué , je tirai de l'eau le cadavre : je le mis dans ma barque , & le conduisis à la porte de *Ouang*. Contre toute apparence il crut ce que je lui rapportai de la mort de *Liu* , & il me donna une bonne somme pour ne la pas divulguer. J'allai avec quelques-uns de ses domestiques enterrer le cadavre , qu'il s'imaginait sur ma parole être le corps du vieux *Liu*. Il n'y a rien que de vrai dans l'aveu que je fais , & je consens à tout souffrir , s'il y a la moindre particularité qui soit fausse.

Tout cela , dit le Mandarin , s'accorde avec ce que je sçais déjà. Il n'y a qu'un article obscur , & où je ne vois pas clair. Est-il possible qu'à point nommé il se trouvât sur le rivage un corps mort ? De plus , est-il croyable que ce corps fût ressemblant à celui du vieux *Liu* ? Sans doute , c'est  
un

un homme que tu as tué ailleurs, & ton dessein a été de faire passer *Ouang* pour l'auteur de ce meurtre.

Ah! Seigneur, s'écria *Tcheou se*, si j'avois songé à tuer quelqu'un, n'aurois-je pas tué *Liu* plutôt que tout autre, lorsque dans l'obscurité de la nuit il passoit seul sur ma barque? Ce que je vous ai dit est véritable: ayant vû un cadavre flotter sur l'eau, je crus qu'il me seroit aisé de m'en servir pour tromper *Ouang*; & c'est ce qui me fit acheter de *Liu*, & le taffetas, & le panier. Ce qui me persuada que je pourrois y réussir, c'est que je connoissois *Ouang* pour un homme simple & crédule; que je sçavois d'ailleurs qu'il n'avoit vû *Liu* que cette fois-là; encore étoit-ce pendant la nuit, & à la faveur d'une lampe. J'étois muni de la piece de taffetas blanc & du panier de bambou, ce qui devoit lui rappeler aussitôt l'idée du vendeur de gingembre. Voilà ce qui me fit croire que ma ruse pouvoit réussir, & qu'il donneroit dans le piège que je lui tendois. Quant au corps mort, je jure que je ne sçais qui il est. Je me doute que c'est un homme à qui le pied a manqué, & qui étant tombé dans la riviere, s'est noyé. Mais je n'ose rien assurer sur cela de positif.

Pour lors le vieux *Liu* se mettant à genoux. Pour moi, dit-il, j'assurerais bien qu'au moment que je passois la riviere sur sa barque, il parût un corps mort qui flottoit sur l'eau. Son témoignage est très-véritable. Le Mandarin reçût, & mit par écrit & en ordre ces dépositions.

*Tcheou se* fondant en larmes, s'écria aussitôt: Ayez pitié, Seigneur, de ce pauvre malheureux qui est à vos pieds: je n'avois d'autre vûë que d'escroquer par cet artifice de l'argent à ce Lettré, & non pas de nuire à sa personne. Ainsi modérez le châtement, je vous en conjure.

Le Mandarin élevant la voix: Quoi, scélérat que tu es, tu oses demander grace, après que ta passion pour le bien d'autrui, vient de mettre un homme à deux doigts de sa ruine. Ce tour-là n'est pas ton coup d'essai. Il y a de l'apparence que tu en as déjà fait périr bien d'autres par de semblables artifices. Je dois délivrer ma ville d'une si dangereuse peste.

Pour ce qui est de *Hou* le Tigre, c'est un esclave dénaturé, lequel oubliant les bienfaits qu'il a reçû de son Maître, a conjuré sa perte. Il mérite d'être sévèrement puni. En même-tems il ordonna aux exécuteurs de justice de prendre ces deux fripons, & de les étendre par terre; de donner à *Hou* le Tigre quarante coups de bâton; & de frapper *Tcheou se* jusqu'à ce qu'il expire sous les coups.

On ne sçavoit pas que *Hou* le Tigre sortoit de maladie, & qu'ainsi il n'étoit guères en état de supporter ce châtement. Mais la justice du Ciel ne vouloit plus souffrir cet esclave infidèle. Il expira sur le pavé de l'audience avant qu'on eût achevé de lui donner les quarante coups. *Tcheou se* ne mourut sous le bâton qu'après en avoir reçû soixante-dix.

Après cette expédition, le Mandarin fit tirer *Ouang* de prison, & en pleine audience, il le déclara innocent, & lui rendit la liberté. De plus il ordonna que toutes les pieces de toile qui étoient dans la boutique de

*Tcheou*

*Tcheou se*, & qui avoient été achetées de l'argent de *Ouang*, lui seroient livrées. Ce fonds de boutique montoit bien à cent taëls.

Selon le cours de la justice, dit le Mandarin, tout cela devoit être confisqué: mais comme *Ouang* est un Lettré qui a beaucoup souffert, j'ai compassion du pitoyable état où il a été réduit; que tout ce qui se trouvera chez le voleur, retourne à celui qui a été volé. Ce fût un trait de bonté de la part du Mandarin.

On alla aussi, selon ses ordres, déterrer le corps mort, & l'on remarqua qu'il avoit encore les ongles des mains remplies de fable; ce qui prouvoit qu'étant tombé dans la rivière près du bord, il s'étoit noyé, en tâchant de grimper sur le rivage. Comme aucun de ses parens ne le réclamait, le Mandarin ordonna aux Officiers de l'ensevelir dans la sépulture publique des pauvres.

*Ouang*, sa femme, & le vieux *Liu*, après avoir remercié humblement le Mandarin, se retirèrent dans leur maison, où ils firent à ce bon vieillard, qui s'étoit si fort employé à détruire la calomnie, toutes les caresses, & toutes les amitiés qu'on peut attendre de la plus sincère reconnaissance.

Depuis ce tems-là, *Ouang* apprit à modérer sa vivacité naturelle, & à dompter son humeur impétueuse. S'il rencontroit un pauvre, qui lui demandât quelque secours, ou quelque service, il le recevoit avec un air affable, & il tâchoit de le soulager. Enfin il prit la résolution de travailler tout de bon, afin de parvenir aux emplois, & de faire oublier l'humiliation où il s'étoit trouvé. Il étoit sans cesse sur les livres, & n'avoit nul rapport au-déhors. Il vécut de la sorte durant dix ans; après quoi il fût élevé au degré de Docteur.

On a raison de dire que les Magistrats & les Officiers de Justice sont dans l'obligation de ne pas regarder la vie d'un homme, comme celle d'une vile plante; & qu'ils sont bien coupables, quand ils apportent aussi peu d'application à l'examen d'un procès, que s'ils assistoient aux débats d'une troupe d'enfans qui se divertissent. Ils ne doivent rien précipiter. Par exemple, dans la cause de *Ouang*, le point capital étoit de pénétrer les menées secrètes, & les artifices du batelier. Si le vendeur de gingembre ne fût pas heureusement venu à la ville de *Ouen tcheou*; & si par trop de précipitation on n'eût pas attendu son arrivée, le domestique qui accusoit son Maître, n'auroit pas cru l'avoir calomnié; la femme ne se seroit pas imaginé que son mari fût innocent du meurtre dont on l'accusoit: l'accusé lui-même auroit ignoré qu'il étoit injustement opprimé. A combien plus forte raison le Juge l'auroit-il ignoré! Comment deviner des choses cachées avec tant de soin? Comment les débrouiller? Que les Magistrats bienfaisans, & qui, comme ils le doivent, ont des entrailles de pere pour le peuple, apprennent par ce trait d'histoire, de quelle manière ils doivent se conduire, & les défauts qu'ils ont à éviter.



# AUTRE HISTOIRE.

Tchouang tse, après les bizarres obseques de sa femme, s'adonne entierement à sa chere Philosophie, & devient célèbre dans la Secte de Tao.

## PREFACE DE L'AUTEUR.

Les richesses & les avantages qui les suivent, sont comme un agréable songe de quelques momens. Les honneurs & la réputation, c'est un nuage brillant, mais qui est bientôt dissipé. L'affection de ceux-là même que la chair & le sang nous unissent, n'est le plus souvent qu'une vaine apparence. Les amitez les plus tendres se changent quelquefois en de cruelles inimitiez. Gardons-nous d'aimer à porter un collier, parce qu'il est d'or; & des chaînes, parce qu'elles sont de pierreries. Que nos desirs soient raisonnables; mais surtout qu'ils soient modérez. Dégageons-nous de l'attachement aux créatures; c'est-là en quelque manière nous tirer d'un tas de poussiere. Regardons comme un point capital, de nous conserver dans un état de liberté & de joye, qui ne dépende de personne.

## CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN QUATRE VERS CHINOIS LIBRES:

*En se garantissant de toute passion violente, on mene une vie douce & agréable, loin des inquiétudes qui nuisent à la santé.*

*Ce n'est pas qu'on veuille blâmer l'amour naturel qui lie un pere avec son fils, ou qui unit des freres ensemble.*

*Ils sont les uns aux autres, ce que sont les branches d'un arbre avec le tronc. Cet amour doit durer autant que ce rapport mutuel.*

Les Sectes de Tao & de Fo, quoique très-différentes de la Secte Littéraire, s'accordent avec elle sur ces grands devoirs, & n'ont jamais pensé à les combattre, ou à les affoiblir. Il est pourtant vrai que l'amour des peres pour les enfans, ne doit pas jeter dans des inquiétudes excessives, quand il s'agit de procurer leur établissement: aussi dit-on communément: *La fortune des enfans doit être leur propre ouvrage.*

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

Pour ce qui est du mari & de la femme, ils sont unis très-étroitement, & par des liens infiniment respectables: mais enfin ou, le divorce, ou la mort, rompent souvent cette union. C'est ce que nous apprend le proverbe, qui dit: „ L'époux & l'épouse sont comme les oiseaux de la campagne; le soir les réunit dans un même bocage, & le matin les sépare. ” Il faut pourtant l'avouer: il y a bien moins à craindre l'excès dans l'amour paternel que dans l'amitié conjugale. Celle-ci s'entretient & s'accroît en secret dans des tête-à-tête, & par de grands épanchemens de cœur. Ainsi il n'est pas rare qu'une jeune femme se rende maîtresse de l'esprit d'un mari, & de-là naissent les refroidissemens d'un fils envers son pere. Ce sont de ces défauts grossiers, dont les gens de mérite sçavent bien se défendre.

A ce sujet je vais raconter un trait de la vie du fameux *Tchouang tse*. Mais je proteste d'abord, que ce que je dirai, ne tend point à affaiblir l'union & la paix qui doivent régner entre les gens mariez. Je prétens seulement faire voir qu'on doit être attentif à distinguer le vrai & le faux mérite pour régler son affection: & comme il est très-dangereux de donner dans un amour qui aveugle, il est de même très-important, pour assurer son repos, de se tenir dans une juste modération. A parler en général, celui qui travaille sans relâche à dompter ses passions, s'en rendra enfin le maître: la sagesse fera son partage, & une vie douce & tranquille fera le fruit de son travail.

Nos Anciens voulant moraliser sur la manière dont le laboureur cultive son champ, se sont exprimés ainsi dans les vers suivans:

*Il transplante le ris en herbe dans une terre nouvellement défrichée.*

*Et peu de tems après, une eau pure y ayant été introduite, il voit dans ce champ verdoyant & inondé, l'image d'un beau ciel azuré.*

*Nôtre cœur est ce champ; il a sa parure & ses richesses, lorsque les passions y sont pures & réglées.*

*Le moyen sûr d'atteindre à l'état de perfection, & une marque qu'on y tend, c'est de ne pas présumer de soi-même, & de ne pas se vanter qu'on y soit arrivé.*

Venons à nôtre Histoire.

Quatrième  
Histoire  
Chinoise.

Sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*, parût à la Chine un fameux Philosophe appelé *Tchouang tse*. Il nâquit à *Mong*, ville du Royaume *Song* \*. Il eût un petit Mandarinat, & il se fit disciple d'un Sage très-célèbre en ce tems-là, & Auteur de la Secte du *Tao*. Son nom étoit *Ly*, & son furnom *Eul*. Mais comme il étoit venu au monde avec des cheveux blancs, il fût appelé *Lao tse*, c'est-à-dire, l'enfant vieillard.

Toutes les fois que *Tchouang tse* dormoit, son sommeil étoit interrompu par

\* C'est la Province de *Chang tong*.

par un songe. Il s'imaginait être un gros papillon voltigeant çà & là, ou dans un verger, ou dans une prairie. L'impression de ce songe étoit si forte, que même à son réveil il croyoit avoir des ailes attachées aux épaules, & qu'il étoit prêt de voler. Il ne sçavoit que penser d'un rêve si fréquent & si extraordinaire.

Un jour profitant d'un moment de loisir, après un discours de son Maître *Lao tse* sur l'*T king* \*, il lui proposa le songe qui se formoit si souvent dans son imagination, & lui en demanda l'explication.

La voici ; répondit cet homme admirable, qui n'ignoroit rien des merveilles de la nature. La cause de ce songe opiniâtre se doit chercher dans les tems qui ont précédé celui où vous vivez. Sçachez qu'au tems que le chaos se débrouilla, & que cet Univers fût formé, vous étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la première production du Ciel : la seconde, ce furent les arbres & les plantes dont la terre fût parée, car tout fleurit, & brilla à l'instant. Ce beau papillon blanc erroit à son gré, & alloit flairer les fleurs les plus exquises. Il sçût même tirer du soleil & de la lune des agrémens infinis ; il se procura enfin une force qui le rendit immortel. Ses ailes étoient grandes & presque arrondies : son vol étoit rapide.

Un jour qu'il prenoit ses ébats, il s'attacha à des fleurs du jardin de plaisance de la grande Reine, où il avoit trouvé le secret de s'insinuer, & gâta quelques boutons à peine entr'ouverts. L'oiseau mystérieux à qui on avoit confié la garde de ce jardin, donna au papillon un coup de bec, dont il mourut.

Il laissa donc sans vie son corps de papillon ; mais l'ame qui étoit immortelle, ne se dissipa point ; elle a passé en d'autres corps, & aujourd'hui elle se trouve dans celui de *Tchouang tse*. C'est-là ce qui met en vous de si heureuses dispositions à devenir un grand Philosophe, capable de s'élever, d'acquérir l'art que j'enseigne, de se purifier par un entier détachement, & de s'établir dans la parfaite connoissance d'esprit & de cœur.

Dès-lors *Lao tse* découvrit à son disciple les plus profonds mystères de sa doctrine, & le disciple se sentit tout-à-coup devenir un autre homme ; & suivant désormais sa première origine, il eût véritablement l'inclination du papillon, qui est de voltiger continuellement sans se fixer à aucun objet, quelque charmant qu'il lui parût : c'est-à-dire, que *Tchouang tse* commença à mieux découvrir le vuide de tout ce qui occupe & enchante les hommes. La fortune la plus brillante ne fût plus capable de le tenter. Son cœur devint insensible aux plus grands avantages : il les trouva aussi peu solides que la vapeur déliée, dont se forme un même nuage, qui est le jouet des vents ; & aussi peu stables que l'eau d'un ruisseau, dont le cours est extrêmement rapide. Enfin son ame ne tenoit plus à rien.

*Lao tse* voyant que son disciple étoit tout-à-fait revenu des amusemens du siècle, & goûtoit la vérité, l'introduisit dans les mystères du *Tab te king*,

\* Livre Canonique de la Chine.

*king*, car les cinq-mille mots dont ce livre est composé sont tous mystérieux. Il n'eût plus rien de réservé pour un tel disciple.

*Tchouang tse* de son côté se donna tout entier à cette étude: il lisoit sans cesse, il méditoit, il mettoit en pratique la doctrine de son Maître, & à force de fonder son intérieur, de le purifier, de le raffiner, pour ainsi dire, il comprit parfaitement la différence qui se trouvoit entre ce qu'il y avoit en lui de visible & d'imperceptible; entre le corps qui se corrompt, & l'esprit, qui en quittant cette demeure, acquiert une nouvelle vie par une espece de transformation admirable.

*Tchouang tse* frappé de ces lumieres, renonça à la Charge qu'il possédoit. Il prit même congé de *Lao tse*, & se mit à voyager, dans l'espérance d'acquérir de belles connoissances, & de faire de nouvelles découvertes.

Cependant quelque ardeur qu'il eût pour le dégagement & le repos du cœur, il ne renonça pas aux plaisirs de l'union conjugale. Il se maria successivement jusqu'à trois fois. Sa première femme lui fût promptement enlevée par une maladie; il répudia la seconde pour une infidélité dans laquelle il l'avoit surprise. La troisieme sera le sujet de cette Histoire.

Elle s'appelloit *Tien*, & descendoit des Rois de *Tsi* \*. *Tchouang tse* s'étoit fait beaucoup estimer dans ce Royaume, & un des principaux de cette famille, nommée *Tien*, épris de son mérite, lui donna sa fille en mariage.

Cette nouvelle épouse l'emportoit de beaucoup sur les deux autres qu'il avoit eues. Elle étoit bien faite, d'un teint blanc & fleuri, & d'un caractère d'esprit, qui joignoit une douceur aimable à une vivacité surprenante. Aussi quoique ce Philosophe ne fût pas naturellement passionné, il aima tendrement cette dernière épouse.

Cependant le Roi de *Tsou* \*\* étant informé de la haute réputation de *Tchouang tse*, prit le dessein de l'attirer dans ses Etats: il lui députa des Officiers de sa Cour avec de riches présens en or & en soyeries, pour l'inviter à entrer dans son Conseil en qualité de premier Ministre.

*Tchouang tse*, loin de se laisser éblouir à ces offres, répondit en soupirant par cet Apologue: Une génisse destinée aux sacrifices, & nourrie depuis longtems avec délicatesse, marchoit en pompe, chargée de tous les ornemens dont on pare les victimes. Au milieu de cette espece de triomphe, elle aperçut sur sa route des bœufs attelés, qui suivoient sous la charuë. Cette vûë redoubla sa fierté. Mais, après avoir été introduite dans le Temple, lorsqu'elle vit le couteau levé & prêt à l'immoler, elle eût bien voulu être à la place de ceux dont elle méprisoit le malheureux sort. Ses souhaits furent inutiles; il lui en coûta la vie. Ce fût ainsi que *Tchouang tse* refusa honnêtement & les présens & les offres du Roi.

Peu-

\* Le Royaume *Tsi* est à présent la Province de *Chan si*.

\*\* C'est la Province de *Hou quang*.

Peu-après il se retira avec sa femme dans le Royaume *Sông*, qui étoit sa terre natale. Il choisit pour sa demeure l'agréable montagne *Nan boa*, dans le district de *Tjao tcheou*, afin d'y passer sa vie en Philosophe, & d'y goûter, loin du bruit & du tumulte, les innocens plaisirs de la campagne.

Un jour qu'il promenoit ses rêveries au bas de la montagne, il se trouva insensiblement proche des sépultures de l'habitation voisine. Cette multitude de tombeaux le frappa. Hélas ! s'écria-t-il en gémissant, les voilà donc tous égaux ; il n'y a plus de rang ni de distinction. L'homme le plus ignorant & le plus stupide est confondu avec le sage : un sépulcre est enfin la demeure éternelle de tous les hommes : quand on a une fois pris sa place dans le séjour des morts, il n'y a plus de retour à la vie.

Après s'être occupé pendant quelque tems de ces tristes réflexions, il avança le long de cette sépulture. Il se trouva, sans y penser, près d'un tombeau nouvellement construit. La petite éminence faite de terre battue, n'étoit pas encore entièrement sèche. Tout auprès étoit assise une jeune Demoiselle qu'il n'avoit pas apperçue d'abord. Elle étoit en grand deuil, c'est-à-dire, qu'elle étoit vêtue d'un long habit blanc de grosse serpillière sans couture. Elle étoit placée un peu à côté du sepulcre, tenant à la main un éventail blanc, dont elle éventoit sans cesse l'extrémité supérieure du tombeau.

*Tchouang tse* surpris de cette aventure : Oserois-je, lui dit-il, vous demander de qui est ce tombeau, & pourquoi vous vous donnez tant de peine à l'éventer ? Sans doute qu'il y a en cela quelque mystère que j'ignore ? La Demoiselle, sans se lever, comme la civilité sembloit l'exiger, & continuant toujours à remuer l'éventail, dit quelques mots entre ses dents, & répandit des larmes ; ce qui faisoit voir que la honte plutôt que sa timidité naturelle l'empêchoit de s'expliquer.

Enfin elle lui fit cette réponse : vous voyez une veuve au pied du tombeau de son mari : la mort me l'a malheureusement ravi : celui dont les os reposent sous cette tombe, m'a été bien cher durant sa vie : il m'aimoit avec une égale tendresse : même en expirant, il ne pouvoit me quitter. Voici quelles furent ses dernières paroles : Ma chère épouse, me dit-il, si dans la suite tu songeois à un nouveau mariage, je te conjure d'attendre que l'extrémité de mon tombeau, qui doit être d'une terre mouillée & battue, soit entièrement desséchée. Je te permets alors de te remarier. Or j'ai fait réflexion que la surface de cette terre nouvellement amoncelée ne sécheroit pas aisément ; c'est pourquoi vous me voyez occupée à l'éventer continuellement, afin de dissiper l'humidité.

A un aveu si naïf, le Philosophe eût bien de la peine à s'empêcher de rire. Il se posséda néanmoins : il se disoit en lui-même : voilà une femme bien pressée : comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari, & d'en avoir été aimée ? Qu'eût-elle donc fait, s'ils se fussent haïs ? Puis, lui adressant la parole : Vous souhaites donc, lui dit-il, que le dessus de ce tombeau soit bientôt sec ? Mais étant aussi délicate que vous êtes, vous

ferez bientôt lasse, & les forces vous manqueront : agréez que je vous aide. Aussitôt la Demoiselle se leva, & faisant une profonde révérence, elle accepta l'offre, & lui présenta un éventail tout semblable au sien.

Alors *Tchouang tse*, qui avoit l'art d'évoquer les esprits, les appella à son secours. Il donna quelques coups d'éventail sur le tombeau, & bientôt toute l'humidité disparut. La Demoiselle, après avoir remercié son bienfaiteur avec un visage gai & riant, tira d'entre ses cheveux une aiguille de tête d'argent, & la lui présenta avec l'éventail dont elle s'étoit servie, le priant d'accepter ce petit présent comme une marque de sa reconnaissance. *Tchouang tse* refusa l'aiguille de tête, & retint l'éventail : après quoi la Demoiselle se retira fort satisfaite : sa joye éclatoit à sa contenance & à sa démarche.

Pour ce qui est de *Tchouang tse*, il demeura tout interdit ; & s'abandonnant aux réflexions, qui naissoient d'une pareille aventure, il retourna dans sa maison. Assis dans sa salle, où il se croyoit seul, il considéra pendant quelque tems l'éventail qu'on venoit de lui donner : puis jettant un grand soupir, il dit les vers suivans :

*Ne diroit-on pas que deux personnes ne s'unissent ensemble que par un reste de  
baine conservée des la vie. (a) précédente ;  
Et qu'elles se cherchent dans le mariage, afin de se maltraiter le plus longtems  
qu'elles peuvent ?  
C'est donc ainsi, à ce que je vois, qu'on est indignement oublié après sa mort  
par la personne qu'on avoit le plus chéri.  
Qu'il faut être insensé pour aimer durant sa vie tant de cœurs volages !*

La Dame *Tien* étoit derrière son mari, sans en être aperçûë. Après avoir ouï ce qu'il venoit de dire, elle s'avança tant soit peu, & se faisant voir ; peut-on sçavoir, lui dit-elle, ce qui vous fait soupirer, & d'où vient cet éventail que vous tenez à la main ? *Tchouang tse* lui raconta l'histoire de la jeune veuve, & tout ce qui s'étoit passé au tombeau de son mari, où il l'avoit trouvée.

A peine eût-il achevé son récit, que la Dame *Tien*, le visage allumé d'indignation & de colere, & comme si elle eût cherché des yeux cette jeune veuve, la chargea de mille malédictions, l'appella l'opprobre du genre humain, & la honte de son sexe. Puis regardant *Tchouang tse*, je l'ai dit, & il est vrai, c'est-là un monstre d'insensibilité. Se peut-il trouver nulle part un si mauvais cœur ?

*Tchouang tse*, sans trop l'écouter, & suivant les divers mouvemens qui l'agitoient, dit les quatre vers suivans :

*Tandis qu'un mari est en vie, quelle est la femme qui ne le flatte & ne le loue ?  
Est-il mort ? La voilà prête à prendre l'éventail, pour faire au plutôt sécher  
le tombeau.*

La

(a) Il parle selon l'opinion de ceux qui croyent la Métempsychose.

*La peinture représente bien l'extérieur d'un animal ; mais elle ne montre pas ce qu'il est au-dédans.*

*On voit le visage d'une personne ; mais on ne voit pas le cœur.*

SCIENCES  
DES  
CHINOIS.

A ce discours-là, Tien entra dans une grande colere. Les hommes, s'écria-t-elle, font tous égaux quant à leur nature. C'est la vertu ou le vice qui met entre eux de la distinction. Comment avez-vous la hardiesse de parler de la sorte en ma présence? De condamner toutes les femmes, & de confondre injustement celles qui ont de la probité, avec des malheureuses qui ne méritent pas de vivre? N'avez-vous pas honte de porter des jugemens si injustes, & ne craignez-vous pas d'en être puni?

A quoi bon tant de déclamations, répliqua le Philosophe? Avoüez-le de bonne foi: si je venois à mourir maintenant, restant comme vous êtes, à la fleur de vôtre âge, avec la beauté & l'enjoüement que vous avez; seriez-vous d'humeur à laisser couler trois, & même cinq années, sans penser à un nouveau mariage, ainsi que le grand Rit l'ordonne?

Ne dit-on pas, répondit la Dame: un Grand qui est fidèle à son Prince, renonce à tout emploi après la mort de son légitime Maître. Une vertueuse veuve ne pense jamais à un second mari. A-t-on jamais vû des Dames de mon rang, qui, après avoir été mariées, ayent passé d'une famille à une autre, & qui ayent quité le lit de leurs nôces, après avoir perdu leur époux? Si pour mon malheur vous me réduisiez à l'état de veuve, sçachez que je serois incapable d'une telle action, qui seroit la honte de nôtre sexe, & que de secondes nôces ne me tenteroient pas; je ne dis point avant le terme de trois ou de cinq ans, mais durant toute la vie. Oui, cette pensée ne me viendroit pas même en songe. C'est-là ma résolution, & rien ne pourroit m'ébranler.

De semblables promesses, réprit *Tchouang tse*, se font aisément, mais elles ne se gardent pas de même. Ces paroles mirent encore la Dame de mauvaise humeur, & elle éclata en paroles peu respectueuses. Sçachez, dit-elle, qu'une femme a souvent l'ame plus noble & plus constante dans son affection conjugale, que ne l'a un homme de vôtre caractère. Ne diroit-on pas que vous êtes un parfait modèle de fidélité? Vôtre première femme meurt, peu après vous en prenez une seconde: celle-ci, vous la répudiez: je suis enfin la troisieme. Vous jugez des autres par vous-même, & c'est pour cela que vous en jugez mal. Pour ce qui est de nous autres femmes mariées à des Philosophes, qui faisons profession, comme eux, d'une vertu austère, il nous est bien moins permis de nous remarier: si nous le faisons, nous deviendrions un objet de risée. Mais encore, à quoi bon ce langage, & quel plaisir prenez-vous à me chagriner? Vous vous portez bien; & pourquoi chercher à me déplaire, en faisant la désagréable supposition que vous êtes mort, & que....

Alors, sans rien dire davantage, elle se jette sur l'éventail que son mari tenoit à la main: elle le lui arrache, & de dépit elle le met en pieces. Calmez-vous, dit *Tchouang tse*, vôtre vivacité me fait plaisir, & je suis

ravi

ravi que vous preniez feu sur un pareil sujet. La Dame se calma en effet, & on parla d'autre chose.

A quelques jours de-là *Tchouang tse* tomba dangereusement malade, & bientôt il fût à l'extrémité. La Dame son épouse ne quitoit pas le chevet du lit, fondant en pleurs, poussant de continuels sanglots. A ce que je vois, dit *Tchouang tse*, je n'échapperai pas de cette maladie: ce soir ou demain matin, il faudra nous dire un éternel adieu: quel dommage que vous ayez mis en pieces l'éventail que j'avois apporté: il vous auroit servi à éventer & faire sécher la couche de chaux & de terre, dont mon tombeau fera enduit.

Eh! de grace, Monsieur, s'écria la Dame, en l'état où vous êtes, ne vous mettez pas dans la tête des soupçons si chagrinans pour vous, & si injurieux pour moi. J'ai étudié nos Livres, je sçais nos Rits: mon cœur vous a été une fois donné, il ne sera jamais à d'autre, je vous le jure; & si vous doutez de ma sincérité, je consens, & je demande de mourir avant vous, afin que vous soyez bien persuadé de mon fidèle attachement.

Cela suffit, reprit *Tchouang tse*; je suis rassuré sur la constance de vos sentimens à mon égard. Hélas! je sens que j'expire, & mes yeux se ferment à jamais pour vous. Après ces paroles il demeura sans respiration, & sans le moindre signe de vie.

Alors la Dame éplorée, & jettant les plus hauts cris, embrassa le corps de son mari, & le tint longtems serré entre ses bras. Après quoi elle l'habilla & le place proprement dans un cercueil. Nuit & jour elle fait retentir tous les environs de ses plaintes & de ses gémissemens, & donne les démonstrations de la plus vive douleur. Elle la portoit à un tel excès, qu'on eût dit qu'elle étoit à-demi folle: elle ne vouloit prendre ni nourriture ni sommeil.

Les habitans de l'un & l'autre côté de la montagne, vinrent rendre les derniers devoirs au défunt qu'ils sçavoient être un Sage du premier Ordre. Lorsque la foule commençoit à se retirer, on vit arriver un jeune Bachelier bienfait & d'un teint brillant: rien de plus galant que sa parure. Il avoit un habit de soye violet, & un bonnet de Lettré fort propre, une ceinture brodée, & des fouliers tout-à-fait mignons; un vieux domestique le suivoit. Ce Seigneur fit sçavoir qu'il descendoit de *Tsou* \*. Il y a quelques années, dit-il, que j'avois déclaré au Philosophe *Tchouang tse*, que j'étois dans la résolution de me faire son disciple: je venois à ce dessein, & j'apprens à mon arrivée qu'il est mort: quel dommage, quelle perte!

Aussitôt il quite son habit de couleur, & se fait apporter un habit de deuil: ensuite s'étant rendu près du cercueil, il frappa quatre fois de la tête contre terre, & s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: „ Sage „ & sçavant *Tchouang*! vôtre disciple est malheureux, puisqu'il n'a pû „ vous trouver en vie, & profiter à loisir de vos leçons: je veux au „ moins

\* Le Royaume de *Tsou* est maintenant la Province de *Hou quang*.

„ moins vous marquer mon attachement & ma reconnoissance , en ref-  
„ tant ici en deuil pendant l'espace de cent jours ”. Après ces dernières pa-  
roles il se prosterna encore quatre fois , arrosant la terre de ses larmes.

Ensuite il demanda à voir la Dame pour lui faire son compliment : elle s'excusa deux ou trois fois de paroître. *Ouang sun* (c'est le nom de ce jeune Seigneur) représenta que selon les anciens Rits, les femmes pouvoient se laisser voir, lorsque les intimes amis de leur mari lui rendoient visite. J'ai encore, ajouta-t-il, plus de raison de jouir de ce privilege, puisque je devois loger chez le sçavant *Tchouang tse* en qualité de son disciple.

A ces instances la Dame se laisse fléchir : elle sort de l'intérieur de sa maison, & d'un pas lent elle s'avance dans la salle pour recevoir les complimens de condoléance : ils se firent en peu de mots, & en termes généraux.

Dès que la Dame vit les belles manières, l'esprit & les agrémens de ce jeune Seigneur, elle en fût charmée, & elle sentit au fond de l'ame les mouvemens d'une passion naissante, qu'elle ne démeloit pas bien elle-même, mais qui lui firent souhaiter qu'il ne s'éloignât pas si-tôt.

*Ouang sun* la prévint en disant : Puisque j'ai eu le malheur de perdre mon Maître, dont la mémoire me sera toujours chère : j'ai envie de chercher ici près un petit logement, où je resterai les cent jours de deuil, puis j'assisterai aux funérailles. Je serois bien aise aussi de lire durant ce tems-là les ouvrages de cet illustre Philosophe : ils me tiendront lieu des leçons dont je suis privé.

Ce sera un honneur pour nôtre maison, répondit la Dame ; je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient : sur quoi elle prépara un petit repas, & le fit servir. Pendant le repas elle ramassa sur un bandege bien propre les compositions de *Tchouang tse* : elle y joignit le livre *Tao te*, présent du fameux *Lao tse*, & elle vint offrir le tout à *Ouang sun*, qui le reçut avec sa politesse naturelle.

A côté de la salle du mort où étoit le cercueil, il y avoit sur une des ailes, deux chambres qui regardoient cette salle toute ouverte par-devant : elles furent destinées au logement du jeune Seigneur. La jeune veuve venoit fréquemment dans cette salle pour pleurer sur le cercueil de son mari : puis en se retirant, elle disoit quelques mots d'honnêteté à *Ouang sun*, qui se présentoit pour la saluer. Dans ces fréquentes entrevûes, bien des œillades échapoient, qui trahissoient les cœurs de l'un & de l'autre.

*Ouang sun* étoit déjà à-demi pris, & la jeune veuve l'étoit tout-à-fait ; ce qui lui faisoit plaisir, c'est qu'ils se trouvoient placez à la campagne, & dans une maison peu fréquentée, où les manquemens aux Rits du deuil ne pouvoient guères éclater. Mais comme il coûte toujours à une femme de faire les premières démarches, elle s'avisa d'un expédient. Elle fit venir secretement le vieux domestique du jeune Seigneur. Elle lui fit d'abord boire quelques coups de bon vin : elle le flatta & l'amadoïa : ensuite elle vint insensiblement jusqu'à lui demander si son Maître étoit marié ?

rié? Pas encore, répondit-il. Eh! continua-t-elle, quelles qualitez vouldroit-il trouver dans une personne, pour en faire son épouse?

Le valet, que le vin avoit rendu gai, répliqua aussitôt: je lui ai oüi dire, que s'il en trouvoit une qui vous ressemblât, il seroit au comble de ses desirs. Cette femme sans pudeur répartit incontinent: Ne mens-tu point? M'assures-tu qu'il ait parlé de la sorte? Un vieillard comme moi, répondit-il, seroit-il capable de mentir, & auroit-il le front d'en imposer à une personne de vôtre mérite? Hé bien! poursuivit-elle: tu es très-propre à ménager mon mariage avec ton Maître: tu ne perdras pas ta peine: parle-lui de moi, & si tu vois que je lui agrée, assure-le que je regarderois comme un grand bonheur d'être à lui.

Il n'est pas besoin de le sonder sur cet article, dit le valet, puisqu'il m'a avoué franchement qu'un pareil mariage seroit tout-à-fait de son goût. Mais, ajoûtoit-il, cela n'est pas possible, parce que je suis disciple du défunt: on en gloseroit dans le monde.

Bagatelle que cet empêchement, reprit la veuve passionnée! Ton Maître n'a point été réellement disciple de *Tchouang tse*: il n'avoit fait que promettre de le devenir; ce n'est pas l'avoir été. D'ailleurs étant à la campagne & à l'écart, qui songeroit à parler de nôtre mariage? Va, quand il surviendrait quelque autre empêchement, tu es assez habile pour le lever, & je reconnoîtrai libéralement tes services. Elle lui versa en même tems plusieurs coups d'excellent vin, pour le mettre en bonne humeur.

Il promit donc d'agir, & comme il s'en alloit, elle le rappella. Ecoute, dit-elle, si ce Seigneur accepte mes offres, viens au plutôt m'en apporter la nouvelle à quelque heure du jour & de la nuit que ce soit; je t'attendrai avec impatience.

Depuis qu'elle l'eût quité, elle fût d'une inquiétude extraordinaire: elle alla bien des fois dans la salle sous divers prétextes; mais au fonds, c'étoit pour approcher un peu de la chambre du jeune Seigneur. A la faveur des ténèbres elle écoutoit à la fenêtre de la chambre, se flattant qu'on y parloit de l'affaire qu'elle avoit si fort à cœur.

Pour lors passant assez près du cercueil, elle entendit quelque bruit; elle tréssaillit de peur. Hé! quoi, dit-elle, toute émûë, seroit-ce que le défunt donneroit quelque signe de vie? Elle rentre au plutôt dans sa chambre, & prenant la lampe, elle vient voir ce qui avoit causé ce bruit. Elle trouve le vieux domestique étendu sur la table posée devant le cercueil pour y brûler des parfums, & y placer des offrandes à certaines heures. Il étoit là à cuver le vin que la Dame lui avoit fait boire. Toute autre femme auroit éclaté à une pareille irrévérence à l'égard du mort. Celle-ci n'osa se plaindre, ni même éveiller cet yvrogne. Elle va donc se coucher: mais il ne lui fût pas possible de dormir.

Le lendemain elle rencontra ce valet, qui se promenoit froidement, sans songer même à lui rendre réponse de sa commission. Ce froid, & ce silence la défolerent. Elle l'appella, & l'ayant introduit dans sa chambre; eh bien, dit-elle, comment va l'affaire dont je t'ai chargé? Il n'y a rien

rien à faire, répondit-il sèchement. Eh! pourquoi donc, réprit cette femme effrontée? Sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'ai prié de dire de ma part, ou tu n'as pas sçû le faire valoir. Je n'ai rien oublié, pour suivit le domestique: mon Maître a été même ébranlé: il trouve l'offre avantageuse, & est satisfait de ce que vous avez répliqué sur l'obstacle qu'il trouvoit d'abord dans sa qualité de disciple de *Tchouang tse*. Ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, m'a-t-il dit; il y a trois autres obstacles insurmontables, & j'aurois de la peine à les déclarer à cette jeune veuve.

Voyons un peu, réprit la Dame, quels sont ces trois obstacles. Les voici, poursuivit le vieux domestique, tels que mon Maître me les a rapportez. 1<sup>o</sup>. Le cercueil du mort étant exposé encore dans la salle, c'est une scene bien lugubre: comment pourroit-on s'y réjouir & célébrer des nêces? 2<sup>o</sup>. L'illustre *Tchouang* ayant si fort aimé sa femme, & elle ayant témoigné pour lui une si tendre affection, fondée sur sa vertu & sa grande capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette Dame ne reste toujours attaché à son premier mari, surtout lorsqu'elle trouvera en moi si peu de mérite. 3<sup>o</sup>. Enfin, je n'ai pas ici mon équipage; je n'ai ni meubles, ni argent: où prendre des présens de nêces, & de quoi faire des repas? Dans le lieu où nous sommes, je ne trouverois pas même à qui emprunter. Voilà, Madame, ce qui l'arrête.

Ces trois obstacles, répondit cette femme passionnée, vont être levez à l'instant, & il ne faut pas beaucoup y rêver. Quant au premier article: cette machine lugubre, que renferme-t-elle? Un corps inanimé, un cadavre infect, dont il n'y a rien à espérer, & qu'on ne doit pas craindre. J'ai dans un coin de mon terrain une vieille mesure: quelques paysans du voisinage que je ferai venir, y transporteront cette machine, sans qu'elle paroisse ici davantage. Voilà déjà un obstacle de levé.

Quant au second article. Ah! vraiment feu mon mari étoit bien ce qu'il paroïssoit être, un homme d'une rare vertu & d'une grande capacité. Avant que de m'épouser, il avoit déjà répudié sa seconde femme: c'étoit un beau ménage, comme tu vois. Sur le bruit de sa réputation, qui étoit assez mal fondé, le dernier Roi de *Tsou* lui envoya de riches présens, & voulut le faire son premier Ministre. Lui, qui sentoît son incapacité très-réelle, & qui vit qu'elle éclateroit dans un pareil emploi, prit la fuite, & vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que se promenant seul au bas de la montagne, il rencontra une jeune veuve, occupée à faire sécher à coups d'éventail l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parce qu'elle ne devoit se remarier que quand il seroit sec. *Tchouang* l'acosta, la cajola, lui ôta des mains l'éventail, & se mit à en joier pour lui plaire, en séchant au plus vite le tombeau. Ensuite il voulut retenir cet éventail, comme un gage de son amitié, & l'apporta ici: mais je le lui arrachai des mains & le mis en pieces. Etant sur le point de mourir, il remit cette histoire sur le tapis, ce qui nous brouïlla encore ensemble. Quels bienfaits ai-je reçû de lui, & quelle amitié m'a-t-il tant témoignée? Ton Maître est jeune;

il aime l'étude; il se fera inmanquablement un nom dans la Littérature: Sa naissance le rend déjà illustre; il est, comme moi, du sang des Rois. Voilà entre nous un rapport admirable de conditions. C'est le Ciel qui l'a conduit ici pour nous unir. Telle est nôtre destinée.

Il ne reste plus que le troisieme empêchement. Pour ce qui regarde les bijoux & le repas des nôces, c'est moi qui y pourvoirai. Crois-tu que j'aye été assez simple pour ne pas me faire un petit trésor de mes épargnes? Tiens, voilà déjà vingt taëls; va les offrir à ton Maître; c'est pour avoir des habits neufs; parts au plus vite, & informe-le bien de tout ce que je viens de te dire. S'il donne son consentement, je vais tout préparer pour célébrer ce soir même la fête de nôtre mariage.

Le valet reçût les vingt taëls, & alla rapporter tout l'entretien à *Ouang fun*, qui enfin donna le consentement si fort souhaité. Dès que la Dame eût appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater sa joye en cent manières. Elle quite aussitôt ses habits de deuil, elle se pare, s'ajuste, se farde, tandis que par ses ordres on transporte le cercueil dans la vieille mesure. La salle fût à l'instant nettoyée & ornée pour la cérémonie de l'entrevûe & des nôces. En même tems on préparoit le festin, afin que rien ne manquât à la réjouissance.

Sur le soir on parfuma d'odeurs exquises le lit des nouveaux mariez: la salle fût éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de flambeaux. Sur la table du fond étoit le grand cierge nuptial. Lorsque tout fût prêt, *Ouang fun* parût avec un habit & un ornement de tête, qui rélevoient beaucoup la beauté de ses traits & de sa taille. La Dame vint aussitôt le joindre, couverte d'une longue robe de foye, enrichie d'une broderie très-fine: ils se placerent l'un à côté de l'autre, vis-à-vis le flambeau nuptial. C'étoit un assemblage charmant. Ainsi rapprochez ils se donnoient mutuellement de l'éclat l'un à l'autre, à-peu-près comme des pierreries & des perles rehaussent la beauté d'un drap d'or, & en paroissent plus belles.

Après avoir fait les révérences accoutumées dans une pareille cérémonie, & s'être souhaité toutes sortes de prospéritez dans leur mariage, ils se prirent par la main, & passerent dans l'appartement intérieur: là ils pratiquerent le grand Rit, de boire tous deux, l'un après l'autre, dans la coupe d'alliance. Après quoi ils se mirent à table.

Le festin étant fini, & lorsqu'ils étoient sur le point de se coucher, il prit tout-à-coup au jeune époux d'horribles convulsions: son visage paroît tout défiguré, ses sourcils se froncent & s'élevent, sa bouche fait d'affreuses contorsions: il ne peut plus faire un pas; & voulant monter sur le lit, il tombe par terre. Là étendu tout de son long, il se frotte la poitrine des deux mains, criant de toutes ses forces qu'il a un mal de cœur qui le tuë.

La Dame éperduëment amoureuse de son nouvel époux, sans penser ni au lieu où elle est, ni à l'état où elle se trouve, crie au secours, & se jette à corps perdu sur *Ouang fun*. Elle l'embrasse, elle lui frotte la poitrine où étoit la violence de la douleur: elle lui demande quelle est la nature:

nature de son mal ? *Ouang sun* souffroit trop pour répondre. On eût dit qu'il étoit prêt d'expirer.

Son vieux domestique accourant au bruit, le prend entre ses bras, & l'agite. Mon cher *Ouang sun*, s'écria la Dame, a-t-il déjà éprouvé de semblables accidens ? Cette maladie l'a déjà pris plusieurs fois, répondit le valet ; il n'y a guères d'année qu'il n'en soit attaqué. Un seul remède est capable de le sauver. Dis-moi vite, s'écria la nouvelle épouse, quel est ce remède ? Le Médecin de la famille royale, continua le valet, a trouvé ce secret, qui est infaillible. Il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué, & lui en faire avaler dans du vin chaud ; aussitôt les convulsions cessent ; & il est sur pied. La première fois que ce mal le prit, le Roi son parent ordonna qu'on fit mourir un prisonnier qui méritoit la mort, & qu'on prit de sa cervelle : il fût guéri à l'instant. Mais hélas ! où en trouver maintenant ?

Mais, réprit la Dame, est-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de sa mort naturelle, n'auroit pas un bon effet ? Nôtre Médecin, réprit le vieux domestique, nous avertit qu'au besoin on pourroit absolument se servir de la cervelle d'un mort, pourvu qu'il n'y eût pas trop longtems qu'il eût expiré, parce que la cervelle n'étant pas encore desséchée, conserve sa vertu.

Hé ! s'écria la Dame, il n'y a qu'à ouvrir le cercueil de mon mari, & y prendre un remède si salutaire. J'y avois bien pensé, répliqua le valet ; je n'osois vous le proposer, & je craignois que cette seule pensée ne vous fit horreur. Bon, répondit-elle, *Ouang sun* n'est-il pas à présent mon mari : s'il falloit de mon sang pour le guérir, est-ce que j'y aurois regret ? Et j'hésiterois par respect pour un vil cadavre ?

Sur le champ elle laisse *Ouang sun* entre les bras du vieux domestique : elle prend d'une main la hache destinée à fendre le bois de chauffage, & la lampe de l'autre : elle court avec précipitation vers la mafure où étoit le cercueil : elle retrouffe ses longues manches, empoigne la hache des deux mains, la hausse, & de toutes ses forces en décharge un grand coup sur le couvercle du cercueil, & le fend en deux.

La force d'une femme n'auroit pas été suffisante pour un cercueil ordinaire. Mais *Tchouang tse*, par un excès de précaution & d'amour pour la vie, avoit ordonné que les planches de son cercueil fussent très-minces ; sur ce qu'il avoit ouï dire que des morts étoient revenus de certains accidens qu'on croyoit être mortels.

Ainsi du premier coup la planche fût fendue : quelques autres coups acheverent d'enlever le couvercle. Comme ce mouvement extraordinaire l'avoit essouffée, elle s'arrêta un moment pour prendre haleine. Au même instant elle entend pousser un grand soupir ; & jettant les yeux sur le cercueil, elle voit que son premier mari se remuë, & se met à son séant.

On peut juger quelle fût la surprise de la Dame *Tien*. La frayeur subite dont elle fût saisie, lui fit pousser un grand cri : ses genoux se déroboient sous elle ; & dans le trouble où elle se trouve, la hache lui tombe des mains sans qu'elle s'en aperçoive.

Ma chere épouse, lui dit *Tchouang*, aidez-moi un peu à me lever. Dès qu'il fût sorti du cercueil, il prend la lampe, & s'avance vers l'appartement. La Dame le suivoit, mais d'un pas chancelant & suant à grosses gouttes, parce qu'elle y avoit laissé le jeune *Ouang fun* & son valet, & que ce devoit être le premier objet qui se présenteroit à la vûe de son mari.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, tout y parût orné & brillant : mais heureusement *Ouang fun* & le valet ne s'y trouverent pas. Elle se rassûra un peu, & songea aux moyens de plâtrer une si mauvaise affaire : ainsi jettant un regard tendre sur *Tchouang tse* ; vôtre petite esclave, lui dit-elle, depuis le moment de vôtre mort, étoit occupée jour & nuit de vôtre cher souvenir : enfin ayant entendu un bruit assez distinct qui venoit du cercueil, & me ressouvenant des histoires qu'on rapporte de certains morts qui sont retournez à la vie, je me suis flattée que vous pourriez bien être de ce nombre : j'ai donc couru au plus vite, & j'ai ouvert le cercueil. Béni soit le Ciel, mon espérance n'a pas été trompée : quel bonheur pour moi de retrouver un mari si cher, dont je pleurois continuellement la perte !

Je vous suis obligé, dit *Tchouang tse*, d'un si grand attachement pour moi. J'ai pourtant une petite question à vous faire : pourquoi n'étiez-vous pas en deuil ? Comment vous vois-je vétuë d'un habit de brocard brodé ?

La réponse fût bientôt prête : J'allois, dit-elle, ouvrir le cercueil avec un secret préssentiment de mon bonheur : la joye dont je devois être comblée, ne demandoit pas un vêtement lugubre, & il n'étoit pas convenable de vous recevoir plein de vie dans des habits de deuil : c'est ce qui m'a fait prendre mes habits de nôces.

A la bonne heure, dit *Tchouang tse*, passons cet article. Pourquoi mon cercueil se trouve-t-il dans cette mesure, & non dans la salle, où naturellement il devoit être ? Cette question embarrassâ la Dame, & elle ne pût y répondre.

*Tchouang tse* jettant les yeux sur les plats, sur les tasses, & sur tous les autres signes de réjoiïssance, les considéra attentivement : & puis, sans s'expliquer, il demanda du vin chaud pour boire : il en avala plusieurs coups, sans dire un seul mot, tandis que la Dame étoit fort intriguée. Après quoi il prend du papier & le pinceau, & il écrivit les vers suivans :

*Epouse infidèle, est-ce ainsi que tu répons à ma tendresse ?*

*Si je consentois à vivre avec toi, comme un bon mari doit faire avec sa femme, N'aurois-je pas à craindre que tu ne vinsses une seconde fois briser mon cercueil à coups de hache ?*

Cette méchante femme ayant lû ces vers, changea tout-à-coup de couleur ; & dans la confusion dont elle étoit couverte, elle n'osa ouvrir la bouche. *Tchouang tse* continua à écrire quatre autres vers, dont voici le sens :

*Qu'ai-*

*Qu'ai-je gagné par tant de témoignages de la plus tendre amitié?*

*Un inconnu n'a eu qu'à paroître, j'ai été aussitôt oublié.*

*On est venu m'assaillir dans le cercueil à grands coups de hache :*

*C'est-là un empressement bien plus grand, que celui de sècher le tombeau avec l'éventail.*

Après quoi *Tchouang tse* dit à la Dame : Regarde ces deux hommes qui sont derriere toi, & il les montrait du doigt. Elle se tourne, & aperçoit *Ouang sun* & son vieux domestique, qui étoient prêts d'entrer dans la maison. Ce fût pour elle un nouveau fujet de frayeur. Ayant tourné une seconde fois la tête, elle s'aperçut qu'ils avoient disparu.

Enfin cette malheureuse, au désespoir de voir ses intrigues découvertes, & ne pouvant plus survivre à sa honte, se retire à l'écart. Là elle dénoie sa ceinture de soye, & se pend à une poutre. Fin déplorable, où conduit d'ordinaire une passion honteuse à laquelle on se livre ! Celle-ci pour le coup est sûrement morte sans aucune espérance de retour à la vie.

*Tchouang tse* l'ayant trouvée en cet état, la détache, & sans autre façon, va raccommoder un peu le cercueil brisé, où il enferme le cadavre. Ensuite faisant un carillon ridicule, en frappant sur les pots, sur les plats, & sur les autres utenciles qui avoient servi au festin des noces, il entonna la Chançon suivante, appyé sur un côté du cercueil.

Cette Chançon est en vers libres; il y en a de petits qui ne sont que de quatre caractères. *Hi hi* est le refrain, à-peu-près de même que *Lanturlu* dans un Vaudeville. On ne le met ici que dans le premier Couplet.

**G**rosse masse sans ame ! *Hi hi*, durant ta vie nous avons été unis ensemble ; Mais fus-je jamais bien ton mari ? *Hi hi*, & te dois-je regarder comme ma femme ?

Le pur hasard nous réunit, je ne sçais comment : ma malheureuse destinée nous plaça sous le même toit ;  
Le terme est enfin expiré ; j'en suis quite.

Si nous fûmes unis, nous voilà éternellement séparez ,  
Ingrate & infidèle.

Dès que tu me crus mort, ton cœur volage passa à un autre :  
Il fit voir ce qu'il étoit : avoit-il été auparavant un moment à moi ?

Il n'y a que quelques heures que nageant dans la joye, tu te donnois un nouvel époux ;  
Serois-tu morte, pour aller joindre cet époux dans le séjour des ombres ?

Les

*Les plaisantes funérailles dont tu m'honorois !  
Tu me régalois d'un grand coup de hache.*

*C'en sont ici de vraies funérailles,  
C'est pour te consoler qu'est faite cette Chanson avec sa symphonie.*

*Le sifflement de la hache se fit entendre à mes oreilles,  
Et il me réveilla du sommeil de la mort.*

*Les accens de ma voix dans ce Concert  
Ont dû aller jusqu'à toi.*

*Je creve de dépit & de joye: mettons en pieces ces pots & ces plats de terre,  
ridicules instrumens de ma symphonie:  
La fête de tes obseques est finie. O qui t'auroit bien connuë ! Tu dois à présent  
me connoître.*

*Tchouang tse ayant achevé de chanter, se mit à rêver un moment, & il  
fit ces quatre vers:*

*Te voilà morte, il n'y a plus qu'à t'enterrer.  
Quand tu me crus mort; tu disois, je me remarierai.  
Si je m'étois trouvé véritablement mort; la belle fête qui alloit suivre!  
Que de plaisanteries tu aurois fait cette nuit-là sur mon compte!*

Après quoi *Tchouang tse* fit de grands éclats de rire; & donnant à droite & à gauche sur les utensiles, il brisa tout. Il fit plus: il mit le feu à la maison, qui n'étoit couverte que de chaume. Ainsi tout fût bientôt réduit en cendre: & ce fût-là le bûcher de la malheureuse *Tien*, dont il ne resta plus de vestige. On ne sauva de l'incendie que les livres *Tao te*. Ce furent des voisins qui les recüeillirent, & qui les conserverent.

Après cela *Tchouang tse* se remit à voyager, bien résolu de ne jamais se remarier. Dans ses voyages il rencontra son Maître *Lao tse*, à qui il s'attacha le reste de sa vie, qu'il passa agréablement avec lui.

A l'Histoire précédente, on a ajoûté quatre vers, qui disent ce qui suit:

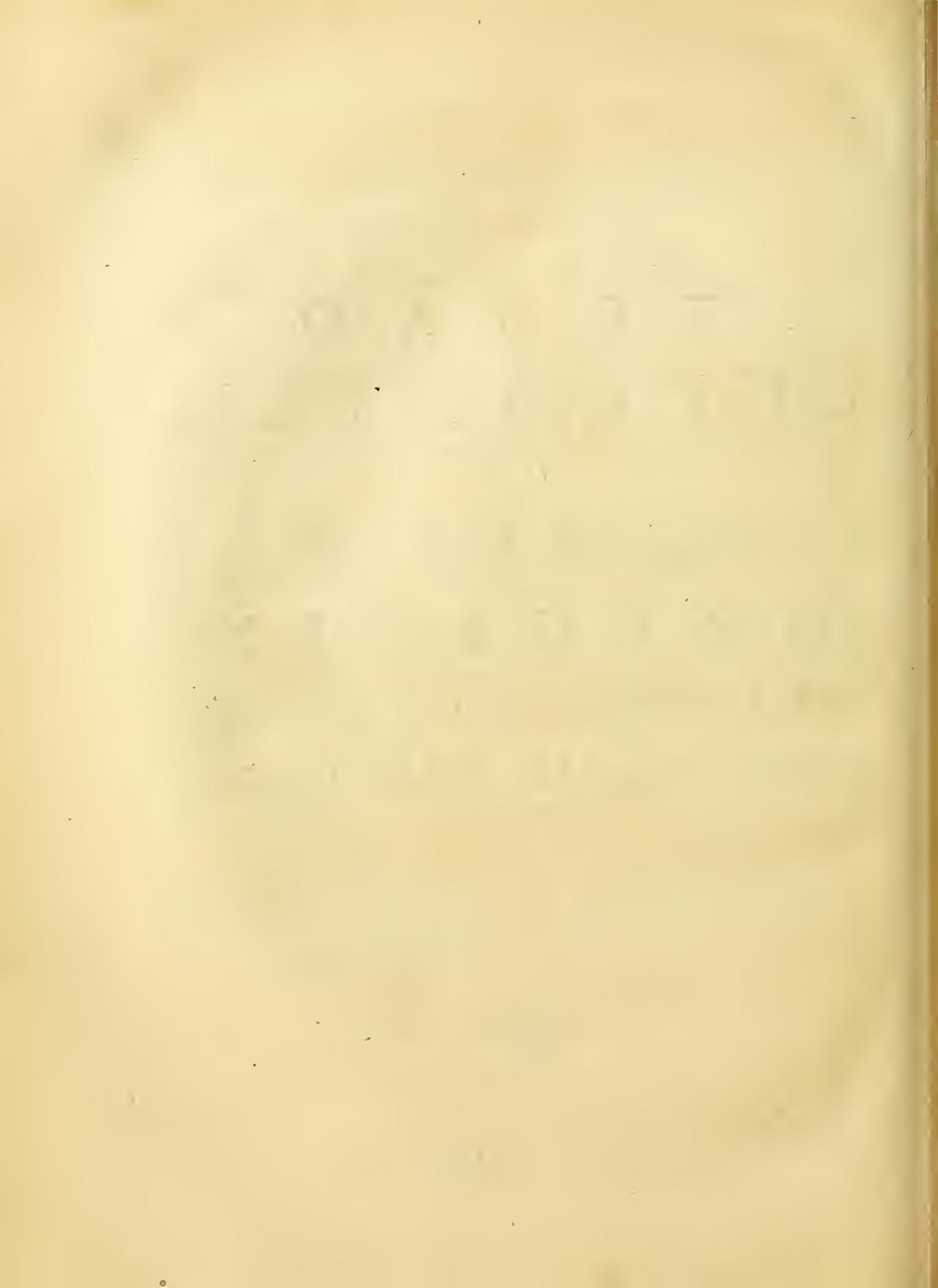
*Le fameux Ou, dans un transport de jalousie tuë sa femme; c'est brutalité.  
L'illustre Siun meurt presque de douleur à la mort de sa femme; c'est folie.  
Le Philosophe Tchouang qui s'égaye par le carillon des pots & des verres, & qui  
prend le parti de la liberté & de la joye;  
Voilà mon Maître en cas d'un événement semblable au sien.*



T C H A O  
C H I C O U E L L ,

*o u*

L E P E T I T  
O R P H E L I N  
D E L A M A I S O N D E T C H A O .  
*T R A G É D I E C H I N O I S E .*





# AVERTISSEMENT.



PRE's ce que j'ai dit ailleurs, que la Comédie accompagne presque toujours les repas de cérémonie que se donnent les Mandarins Chinois, & les personnes aisées, & qu'elle fait partie de ces sortes de fêtes, on s'attend, sans doute, de voir quelqu'une de ces Comédies, qui fasse juger du goût qu'ils ont pour le Théâtre. Heureusement je suis en état de contenter sur cela la curiosité.

Il m'est tombé entre les mains une Tragédie Chinoise, exactement traduite par le P. de Prémare. Il ne faut pas y chercher les trois unitez du tems, du lieu, & de l'action, ni les autres règles que nous observons pour donner de la régularité & de l'agrément à ces sortes d'ouvrages. Il n'y a pas plus d'un siècle que la Poësie dramatique a été portée en France au point de perfection où elle est maintenant, & l'on sçait assez que dans des tems plus reculez, elle étoit très-informe & très-groffiere.

Ainsi l'on ne doit pas être surpris, si ces règles qui nous sont propres, ont été inconnuës aux Chinois, lesquels ont toujours vécu comme dans un monde séparé du reste de l'Univers. Ils n'ont pour but dans leurs pieces de Théâtre, que de plaire à leurs compatriotes, de les toucher, de leur inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. S'ils y réussissent, cela doit, ce semble, leur suffire : il me suffit à moi-même de faire connoître leur goût dans ce genre d'ouvrage, quelque éloigné qu'il soit du nôtre.

Cette Tragédie est tirée du livre intitulé *Tuen gin pe tchong*. C'est un recueil des cent meilleures pieces de Théâtre qui ayant été composées sous la Dynastie des *Tuen*. Ce livre contient quarante volumes, distribuez en quatre *Tao*.

Cette piece est intitulée *Tchao chi cou ell*; c'est-à-dire, *le petit Orphelin de*

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

*la Maison de Tchao* : elle est la quatre-vingt-cinquième de ce recueil, & se trouve au commencement du trente-cinquième volume.

Les Chinois, dit le P. de Prémare, ne distinguent point, comme nous, entre Tragédies & Comédies. On a intitulé celle-ci Tragédie, parce qu'elle a paru assez tragique; ces sortes d'ouvrages ne diffèrent des petits Romans Chinois, qu'en ce qu'on y introduit des personnages qui se parlent sur un théâtre, au lieu que dans un Roman, c'est un Auteur qui raconte leurs discours & leurs aventures.

Dans les livres imprimés on ne met que rarement le nom du personnage qui parle dans la pièce; ce personnage, comme on verra, commence toujours par s'annoncer lui-même aux Spectateurs, & par leur apprendre son nom, & le rôle qu'il joue dans la pièce.

Une troupe de Comédiens est composée de huit ou neuf Acteurs, qui ont chacun leurs caractères & leur rôles affectés, à-peu-près comme dans les troupes de Comédiens Italiens, & dans celles des Farceurs qui courent les Provinces.

Le même Comédien sert souvent à représenter plusieurs rôles différens; car comme les Chinois mettent tout en action & en dialogues, cela multiplieroit trop le nombre des Acteurs. Dans la Tragédie suivante, il n'y a que cinq Acteurs, quoiqu'il y ait au moins dix ou douze personnages qui parlent, en comptant les gardes & les soldats.

Il est vrai que l'Acteur, comme je l'ai déjà dit, commence toujours à s'annoncer en entrant sur le théâtre; mais le Spectateur qui voit le même visage à deux personnages très-différens, doit éprouver quelque embarras; un masque remédieroit à cet inconvénient, mais les masques ne servent guères que dans les Ballets, & ne se donnent qu'aux scélérats & aux chefs de voleurs.

Les Tragédies Chinoises sont entremêlées de Chançons, dans lesquelles on interrompt assez souvent le chant, pour réciter une ou deux phrases du ton de la déclamation ordinaire; nous sommes choqués de ce qu'un Acteur au milieu d'un dialogue se met tout d'un coup à chanter; mais on doit faire attention que, parmi les Chinois, le chant est fait pour exprimer quelque grand mouvement de l'ame, comme la joye, la douleur, la colere, le désespoir; par exemple, un homme qui est indigné contre un scélérat, chante; un autre qui s'anime à la vengeance, chante; un autre qui est prêt de se donner la mort, chante.

Il y a des pièces dont les Chançons sont difficiles à entendre, surtout  
aux

aux Européans, parce qu'elles font remplies d'allusions à des choses qui nous font inconnuës, & de figures dans le langage, dont nous avons peine à nous appercevoir; car les Chinois ont leur Poësie, comme nous avons la nôtre.

Le nombre des airs de ces Chanfons qui entrent dans les Tragédies Chinoïses, est assez borné, & dans l'impression on désigne cet air à la tête de chaque Chanfon. Ces Chanfons sont imprimées en gros caractères, pour les distinguer de ce qui se récite.

Les Tragédies Chinoïses sont divisées en plusieurs parties que l'on pourroit nommer Actes. La première se nomme *Sie tsee*, & ressemble assez à un Prologue ou Introduction. Les Actes se nomment *Tché*; & si l'on veut, on peut diviser ces *Tché* en Scènes, par les entrées & les sorties des personnages.

TRAGÉDIE  
CHINOÏSE.





# A C T E U R S.

TOU NGAN COU, Premier Ministre de la Guerre.

TCHAO TUN, Ministre d'Etat, personnage muet.

TCHAO SO, fils de TCHAO TUN, & gendre du Roi.

La fille du Roi, femme de TCHAO SO.

TCHING YNG, Médecin.

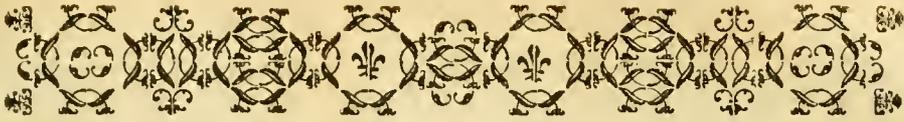
HAN KOUE', Mandarin d'Armes.

KONG LUN, ancien Ministre, retiré à la campagne.

TCHING POEI, jeune Seigneur, qui passe pour le fils du  
Médecin, & qui est adopté par TOU NGAN COU.

OUEI FONG, Grand Officier du Roi.

*Il y a huit personnages, quoiqu'il n'y ait que cinq Comédiens.*



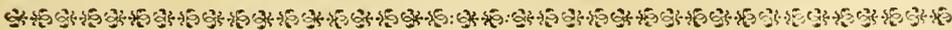
TRAGÉDIE  
CHINOISE.

T C H A O  
C H I C O U E L L ,

O U

L E P E T I T  
O R P H E L I N  
D E L A M A I S O N D E T C H A O .

*TRAGÉDIE CHINOISE.*



S I È T S E E ,  
O U P R O L O G U E .

---

*SCÈNE PREMIÈRE.*

TOU NGAN COU, *seul.*

**L'**HOMME ne songe point à faire du mal au tigre , mais le tigre ne pense qu'à faire du mal à l'homme. Si on ne se contente à tems , on s'en repent. Je suis *Tou ngan cou* , premier Ministre de la *Guerre* dans le Royaume de *Tsin*. Le Roi *Ling kong* , mon Maître , avoit deux hommes , auxquels il se fioit sans réserve ; l'un , pour gouverner le peuple , c'est *Tchao tun* ; l'autre , pour gouverner l'armée , c'est moi ; nos Charges nous ont rendu ennemis : j'ai toujours eu envie de perdre *Tchao* , mais je ne pouvois en venir à bout. *Tchao so* , fils de

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

de *Tun*, avoit épousé la fille du Roi; j'avois donné ordre à un assassins de prendre un poignard, d'escalader la muraille du palais de *Tchao tun*, & de le tuer. Ce malheureux, en voulant exécuter mes ordres, se brisa la tête contre un arbre, & se tua. Un jour *Tchao tun* sortit pour aller animer les laboureurs au travail, il trouva sous un mûrier un homme à demi mort de faim; il le fit boire & manger tant qu'il voulut, & lui sauva la vie. Dans ce tems-là un Roi d'Occident offrit un grand chien qui avoit nom *Chin ngao*. Le Roi me le donna, & je formai le dessein de m'en servir pour faire mourir mon rival; j'enfermai le chien dans une chambre à l'écart; je défendis qu'on lui donnât à manger pendant quatre ou cinq jours. J'avois préparé dans le fond de mon jardin un homme de paille, habillé comme *Tchao*, & de sa grandeur: ayant mis dans son ventre des entrailles de mouton, je prens mon chien, je lui fais voir les entrailles, je le lâche: il eût bientôt mis en pieces l'homme de paille, & dévoré la chair qu'il y trouva. Je le renferme dans sa prison, je le fais jeûner, & je le ramene au même endroit; si-tôt qu'il aperçut l'homme de paille, il se mit à aboyer; je le lâche, il déchire le fantôme, & mange les entrailles comme la première fois: cet exercice dura cent jours: au bout de ce tems-là je vais à la Cour, & je dis publiquement au Roi: Prince, il y a ici un traître qui a de mauvais dessein contre votre vie. Le Roi demanda avec empressement quel étoit le traître? Je répondis; le chien que Votre Majesté m'a donné, le connoît: le Roi montra une grande joye: Jadis, dit-il, on vit sous les régnes de *Tao* & de *Chun* un mouton, qui avoit aussi l'instinct de découvrir les criminels; serois-je assez heureux pour voir sous mon règne quelque chose de semblable? où est ce chien merveilleux? Je l'amenaï au Roi; dans ce moment *Tchao tun* étoit à côté du Roi avec ses habits ordinaires: si-tôt que *Chin ngao* le vit, il se mit à aboyer: le Roi me dit de le lâcher, en disant; *Tchao tun* ne seroit-il pas le traître? Je le déliaï; il poursuivit *Tchao tun* qui fuyoit de tous côtes dans la salle royale: par malheur mon chien déplut à un Mandarin de guerre qui le tua. *Tchao tun* sortit du Palais, & vouloit monter sur son chariot à quatre chevaux, j'en avois fait ôter deux, & casser une des roues pour qu'il ne pût s'en servir; mais il se trouva-là un brave, qui de son épaule soutint le chariot, & de sa main frappa les chevaux: il s'ouvrit un passage entre les montagnes, & sauva la vie à *Tchao tun*; quel étoit ce brave? Celui-là même que *Tchao tun* avoit retiré des portes du trépas. Pour moi étant demeuré auprès du Roi, je lui dis ce que j'allois faire pour son service, & sur le champ je fis massacrer toute la famille & les domestiques de *Tchao tun*, au nombre de trois-cens personnes; il ne reste que *Tchao so* avec la Princesse son épouse; il est le gendre du Roi; il n'est pas à propos de le faire mourir en public: persuadé cependant, que pour empêcher qu'une plante ne repousse, il faut en arracher jusqu'à la plus petite racine; j'ai supposé un ordre du Roi, & j'ai envoyé de sa part à *Tchao so* trois choses, une corde, du vin empoisonné, & un poignard, ne lui laissant que la liberté du choix: mes ordres seront promptement exécutés, & j'en attens la réponse.... *Il sort.*

S C E

~~~~~

## S C E N E II.

TCHAO SO, LA PRINCESSE *sa femme.*

T C H A O S O.

**J**E suis *Tchao so*; j'ai un tel Mandarinat. Qui eût pensé que *Tou ngan cou*, poussé par la jalousie, qui divise toujours les Mandarins d'Armes & les Mandarins de Lettres, tromperoit le Roi, & le porteroit à faire mourir toute notre maison au nombre de trois-cens personnes. Princesse, écoutez les dernières paroles de votre époux; je sçais que vous êtes enceinte, si vous mettez au monde une fille, je n'ai rien à vous dire; mais si c'est un garçon, je lui donne un nom avant sa naissance, & je veux qu'il s'appelle l'Orphelin de *Tchao*, élevez-le avec soin, pour qu'il venge un jour ses parens.

L A P R I N C E S S E.

Ah! vous m'accablez de douleur.

U N E N V O Y E' *du Roi entre, & dit.*

J'apporte de la part du Roi une corde, du poison, un poignard, & j'ai ordre de remettre ces présens à son gendre; il peut choisir de ces trois choses celle qu'il voudra, & après sa mort je dois enfermer la Princesse sa femme, & faire une prison de son palais. L'ordre porte qu'il ne faut pas différer d'un moment; me voici arrivé. (*En apercevant le Prince, il lui dit:*) *Tchao so*, à genoux, écoutez l'ordre du Roi. (*Il lit:*) Parce que votre maison est criminelle de lèze-Majesté, on a fait exécuter tous ceux qui la composoient; il ne reste plus que vous; mais faisant réflexion que vous êtes mon gendre, je ne veux pas vous faire mourir en public; voilà trois présens que je vous envoie: choisissez-en un. (*L'Envoyé continuë, & dit:*) L'ordre porte de plus, qu'on tienne votre femme enfermée dans ce palais, on lui défend d'en sortir, & l'on veut que le nom de *Tchao* soit entièrement éteint. L'ordre du Roi ne se diffère point: *Tchao so*, obéissez, ôtez-vous promptement la vie.

T C H A O S O.

Ah! Princesse, que faire dans ce malheur? (*Il chante en déplorant son sort.*)

L A P R I N C E S S E.

O, Ciel! prenez pitié de nous, on a fait massacrer toute notre maison; ces infortunes sont demeurées sans sépulture.

Tome III.

Hhh

TCHAO

TCHAO SO, *en chantant.*

Je n'aurai point de sépulture non plus qu'eux. Princesse, retenez bien ce que je vous ai recommandé.

LA PRINCESSE.

Je ne l'oublierai jamais.

TCHAO SO, *il rappelle à la Princesse, en chantant, les derniers avis qu'il lui avoit donnez, & se tuë avec le poignard.*

LA PRINCESSE.

Ah! mon époux, vous me faites mourir de douleur.

L'ENVOYÉ.

*Tchao so s'est coupé la gorge, & n'est plus, sa femme est en prison chez elle; il faut que j'aïlle rendre compte de ma commission. (Il récitera ensuite quelques vers.)*

FIN DU PROLOGUE.



# PREMIERE PARTIE.

## SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU. *Suite de sens Gens.*

**J**E crains que si la femme de *Tchao so* mettoit au monde un fils, ce fils devenu grand, ne fût pour moi un redoutable ennemi; c'est pourquoi je la retiens dans son palais comme en prison. Il est tantôt nuit; comment mon Envoyé peut-il tant tarder: je ne le vois point revenir.

UN SOLDAT *vient dire pour nouvelle.*

La Princesse est accouchée d'un fils, qui s'appelle l'Orphelin de la maison de *Tchao*.

## TOU NGAN COU.

Cela est-il bien vrai? Quoi? Cet avorton s'appelle l'Orphelin de la maison de *Tchao*? Laissons passer un mois, je ferai toujours assez à tems pour me défaire d'un petit Orphelin; qu'on porte mon ordre à *Han koué*, qu'il aille garder l'entrée du palais, où demeure la femme de *Tchao so*, qu'il examine bien surtout ce qui en sortira: si quelqu'un est assez hardi pour cacher cet enfant de *Tchao*, je le ferai mourir, lui, & toute sa race; qu'on affiche cet ordre par-tout, & qu'on en avertisse les Mandarins inférieurs; si quelqu'un alloit contre cet ordre, il seroit coupable du même crime.

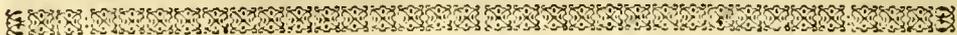
## SCENE II.

LA PRINCESSE *tenant son fils entre ses bras.*

**I**L me semble que les maux de tous les hommes sont renfermez dans mon cœur; je suis la fille du Roi de *Tsin*. Le traître de *Tou ngan cou* a fait périr toute ma famille. Il ne me reste plus que ce pauvre Orphelin que je porte entre mes bras; il me souvient que son pere, mon époux, étant

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

sur le point de mourir, me laissa comme par testament les paroles que voici: Ma Princesse, dit-il, si vous avez un fils, nommez -le l'Orphelin de la maison de *Tchao*, & ayez-en grand soin, afin que quand il fera en âge, il venge sa famille. O Ciel! Le moyen de faire sortir mon fils hors de cette prison! Il me vient une pensée: Je n'ai plus aujourd'hui aucun parent; il ne me reste au monde que *Tching yng*; il étoit de la maison de mon mari, & son nom ne s'est point trouvé par bonheur sur le rôle: attendons qu'il vienne, je lui confierai mon secret.



## S C E N E III.

TCHING YNG avec son coffre de remèdes.

**J**E m'appelle *Tching yng*; je suis Médecin de ma profession; je suis au service du gendre du Roi. Il avoit des bontez pour moi qu'il n'avoit point pour les autres: mais hélas! ce voleur de *Tou ngan cou* a fait périr toute la maison de *Tchao*. Heureusement mon nom ne s'est point trouvé sur le rôle. La Princesse est maintenant en prison chez elle; c'est moi qui lui porte chaque jour à manger; je sçais qu'elle a nommé son fils l'Orphelin de la maison de *Tchao*, & qu'elle veut l'élever, dans l'espérance qu'il vengera un jour la mort de son pere, & de toute sa maison; mais je crains bien qu'il ne puisse échaper des griffes du cruel *Tou ngan cou*. On dit que la pauvre Princesse m'appelle, c'est apparemment pour que je lui donne quelqu'un des remèdes qu'on prend après les couches; il faut que je me hâte. Me voici à la porte: il n'est pas besoin d'avertir, je n'ai qu'à entrer tout droit.



## S C E N E IV.

TCHING YNG. LA PRINCESSE.

TCHING YNG.

**M**ADAME, vous m'avez fait appeller, que souhaitez-vous de moi?

LA PRINCESSE.

Hélas! Que notre maison a été détruite d'une façon cruelle! *Tching yng*, je vous ai fait appeller: en voici la raison. J'ai accouché d'un fils: son pere étant prêt de mourir, lui donna le nom d'Orphelin de *Tchao*; *Tching yng*, vous étiez au nombre de nos gens; nous vous avons tous  
jours

jours bien traité; n'y auroit-il pas moyen de faire fortir d'ici mon fils, afin qu'un jour il venge sa famille?

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

## TCHING YNG.

Madame, je vois bien que vous ne sçavez pas encore tout. Le traître de *Tou ngan cou* a sçû que vous étiez accouchée d'un fils, & il a fait afficher à toutes les portes, que si quelqu'un ose cacher ce petit Orphelin, on le fera mourir, lui, & toute sa famille: après cela le moyen de le cacher, & de le faire fortir de ce palais?

## LA PRINCESSE.

*Tching yng*, on dit ordinairement que lorsqu'on a besoin d'un prompt secours, on pense à ses parens; & que quand on est en danger, on s'appuye sur ses anciens amis: si vous sauvez mon fils, nôtre maison aura en lui un héritier. (*Elle se met à genoux.*) *Tching yng*, ayez compassion de moi: les trois-cens personnes que *Tou ngan cou* a fait massacrer, sont renfermées dans cet Orphelin.

## TCHING YNG.

Madame, levez-vous, je vous en conjure. Si je cache mon petit-Maître, & que le traître vienne à le sçavoir, il vous demandera où est vôtre fils; vous lui direz: je l'ai donné à *Tching yng*; moi & toute ma famille, nous en mourrons; encore passé: mais vôtre fils n'en périra pas moins.

## LA PRINCESSE.

C'en est fait; allez-vous-en, *Tching yng*, ne vous épouvantez point; écoutez-moi. & voyez mes larmes. Son pere est mort sous le couteau: (*Elle prend; sa ceinture*) c'en est fait, sa mere, va le suivre & mourir.

## TCHING YNG.

Je ne croyois pas que la Princesse dût s'étrangler comme elle vient de faire: je n'ose m'arrêter ici un moment: ouvrons vite mon coffre à remedes, mettons dedans le petit Prince, & couvrons-le de quelques paquets d'herbes médecinales. O Ciel! prenez pitié de nous: toute la maison de *Tchao* a péri par le glaive: il ne reste que ce pauvre Orphelin: si je puis le sauver, j'aurai un grand bonheur, & j'acquerrai bien du mérite; mais si je suis découvert, nous en mourrons, moi; & tous les miens. O, *Tching yng*, pense un peu en toi-même, si tu veux sauver cet Orphelin, il faut te tirer des mains de *Tou ngan cou*. Espérer cela, c'est espérer de fortir des filets du ciel & de la terre.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

## S C E N E V.

HAN KOUE'. *Suite de Soldats.*

JE suis *Han koué*, Général sous *Tou ngan cou*. Il m'a ordonné de garder le palais de la veuve de *Tchao so*: pourquoi le garder? Parce que cette Princesse a eu un fils. Or il craint qu'on n'enleve cet enfant: il veut que je fasse bonne garde; si quelqu'un l'enleve, il perdra la tête, lui, & toute sa famille. Quoi donc, *Tou ngan cou*, sera-t-il dit que tu feras mourir à ta volonté les meilleurs sujets du Roi, & tous ceux qui ont le plus de mérite? (*Il chante.*)

Les deux maisons de *Tou* & de *Tchao* ont une haine qui n'est pas pour s'éteindre si-tôt. (*Il chante.*)

O *Tou ngan cou*, que tu es haïssable! (*Il chante encore, & menace Ngan cou des châtimens du Ciel.*) J'ordonne qu'on ait soin de veiller, & si quelqu'un veut fortir du palais, qu'on m'en avertisse.

## S O L D A T S.

Nous sommes au fait.

\*\*\*\*\*

## S C E N E VI.

TCHING YNG, HAN KOUE', SOLDATS.

HAN KOUE'.

QU'ON me faisisse cet homme qui porte un coffre de Médecin: qui es-tu?

TCHING YNG.

Je suis un pauvre Médecin nommé *Tching yng*.

HAN KOUE'.

D'où viens-tu? Où vas-tu?

TCHING YNG.

Je viens de chez la Princesse; j'étois allé lui porter un remède.

HAN KOUE'.

Quelle médecine lui as-tu fait prendre.

TCHING YNG.

Celle qu'on donne aux femmes accouchées.

HAN

HAN KOUE'.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

Qu'y a-t-il dans ce coffre que tu portes?

TCHING YNG.

Il est plein de divers remedes.

HAN KOUE'

Quels remedes?

TCHING YNG.

Les remedes ordinaires.

HAN KOUE'.

N'y a-t-il point quelqu'autre chose?

TCHING YNG.

Non, il n'y a rien que cela.

HAN KOUE'.

Si cela est ainsi, passe ton chemin, va-t'en. (*Il s'en va, Han koué le rappelle, Tching yng, Tching yng, reviens: dis-moi ce qu'il y a dans ton coffre?*)

TCHING YNG.

Des remedes.

HAN KOUE'.

N'y a-t-il rien que cela,

TCHING YNG.

Rien du tout.

HAN KOUE'.

Va-t'en donc. (*Il s'en va: Han koué le rappelle; il revient.*) Il y a certainement là-dédans quelque chose de caché: quand je te dis, va-t'en, tu voles, & quand je te dis, reviens, tu as mille peines à faire un pas; ô *Tching yng*, dis-moi, crois-tu que je ne te connois pas? (*Il chante.*) Tu es de la maison de *Tchao*; je suis soumis à *Tou ngan cou*: il faut nécessairement que tu emportes ce jeune *Kilin*, qui n'a pas encore un mois. ô *Tching yng*, vois-tu ce que je dis: (*il chante;*) comment pourrois-tu sortir de cet antre du tigre? Ne suis-je pas le second Général après *Tou ngan cou*? Te laisserois-je aller ainsi sans te rien demander? ô *Tching yng*, je sçais que tu as de très-grandes obligations à la famille de *Tchao*.

TCHING YNG.

Je l'avotie; je les connois; &amp; je veux y répondre.

HAN

HAN K O U E'. ( *Il chante.* )

Tu dis que tu veux répondre aux bienfaits que tu as reçûs : mais je crains que tu ne puisses te sauver : ( *Il fait retirer ses gens* ) Retirez-vous ; si je vous appelle, venez : si je ne vous appelle pas ; ne venez point.

S O L D A T S.

Nous sommes au fait.

HAN K O U E' ( *ouvre le coffre.* )

O, *Tching yng*, tu disois qu'il n'y avoit ici que des remedes ; voici pourtant un petit homme : ( *Tching yng est tout éperdu ; il se jette à genoux : Han Koué chante sur l'enfant qu'il voit.* )

T C H I N G Y N G.

Seigneur, ne vous mettez pas en colere ; souffrez que je vous dise la chose comme elle est : *Tchao tun* étoit un des plus fidèles sujets du Roi. *Tou ngan cou* en fût jaloux : il voulut le faire dévorer par un chien. *Tchao tun* s'échapa, & sortit du Palais : son chariot ne pouvoit aller. Le brave *Ling tché* se souvint du bienfait de *Tchao tun*, & l'emporta dans les montagnes : on ne sçait ce qu'il est devenu. Le Roi crut les calomnies de *Tou ngan cou*. Le fils de *Tchao tun* eût ordre de se tuer : la Princesse fût renfermée dans le palais ; elle eût un fils qu'elle nomma l'Orphelin ; la mere & l'enfant étoient sans secours : la Princesse m'a confié son fils ; je vous ai trouvé, Seigneur, & j'ai espéré que vous ne me blâmeriez pas. Quoi ! voudriez-vous arracher ce pauvre petit rejetton, & éteindre sans ressource sa famille.

HAN K O U E'.

*Tching yng*, tu vois bien que si je portois cet enfant à son ennemi, il n'y a point de richesses & d'honneurs que je n'obtinsse ; mais *Han koué* a trop de droiture pour commettre une telle action : ( *il chante.* ) Si *Tou ngan cou* venoit à voir cet enfant. . . . ô *Tching yng*, enveloppez bien ce cher Orphelin ; si *Tou ngan cou* me demande où il est, je répondrai pour vous.

T C H I N G Y N G.

Que je vous suis obligé, Seigneur. ( *Il enveloppe l'enfant & s'en va : il revient, & se met à genoux.* )

HAN K O U E'.

*Tching yng*, quand je vous ai dit de vous en aller, ce n'étoit pas pour vous tromper ; allez-vous-en bien vite.

T C H I N G Y N G.

Seigneur, mille obligations. ( *Il s'en va, & revient encore.* )

HAN

## HAN KOUE.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

*Tching yng*, pourquoi revenir tant de fois? (*Il chante.*) Tu crains que je ne te trompe. O *Tching yng*, si tu n'as pas le courage d'exposer ta vie, qui t'oblige de sauver l'Orphelin malgré toi? Apprends qu'un fidèle sujet ne craint point de mourir, & que qui craint la mort, n'est pas un sujet fidèle.

## TCHING YNG.

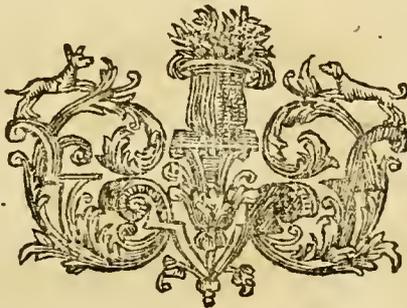
Seigneur, si je fors de ce palais, on fera courir après moi, & je serai pris, & ce pauvre Orphelin en mourra. C'en est fait; qu'on m'arrête: allez, Seigneur, recevoir votre récompense; tout ce que je souhaite, c'est de mourir avec l'Orphelin de la maison de *Tchao*.

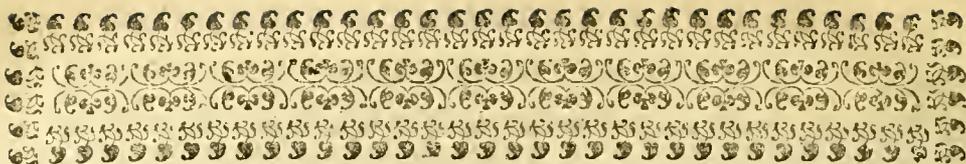
## HAN KOUE.

*Tching yng*, vous pourriez aisément vous sauver avec l'Orphelin; mais vous n'avez point de confiance. (*Il chante pour exprimer ses derniers sentimens, & se tue.*)

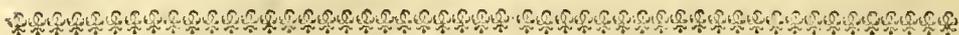
## TCHING YNG.

Que vois-je, hélas! *Han koué* vient de se tuer lui-même: si quelqu'un des soldats de la garde en donnoit avis à *Tou ngan cou*, que deviendrions-nous, moi & l'enfant? Fuyons, fuyons au plutôt: avançons sans rien craindre vers le village de *Tai ping*; & là nous prendrons des mesures.





## SECONDE PARTIE.



### SCÈNE PREMIÈRE.

TOU NGAN COU. *Suite de Soldats.*



OUR réussir dans une affaire, il ne faut point trop s'empresser. Quand j'appris que la Princesse avoit un fils, nommé l'Orphelin de *Tchao*, j'envoyai *Han koué* garder toutes les avenues du palais ; & j'ai publié un ordre, que si quelqu'un cachoit ou enlevoit l'Orphelin, on le feroit mourir, lui, & toute sa maison. Est-ce que ce misérable avorton peut s'envoler au-dessus du ciel ? Je n'en ai aucune nouvelle, cela m'inquiete, qu'on aille voir là-déhors.

UN SOLDAT.

Monseigneur, il y a de très-mauvaises nouvelles.

TOU NGAN COU.

D'où viennent-elles ?

LE SOLDAT.

La Princesse s'est étranglée avec sa ceinture, & *Han koué* s'est tué d'un coup de poignard.

TOU NGAN COU.

*Han koué* s'est donné la mort ? Sûrement l'Orphelin a été enlevé ; quelles nouvelles ! Que faire ? . . . Le seul remède que j'y trouve, le voici, il faut feindre un ordre du Roi, & commander à tout le Royaume que tous les enfans qui sont nez au-dessous d'une demi-année, soient apportez dans mon palais, je les percerai tous de trois coups de poignard. L'Orphelin sera sans doute du nombre, & je serai sûr de m'en être défait. Allons, qu'on m'obéisse, & qu'on aille afficher cet ordre, que tous ceux qui auront un fils au-dessous de six mois, ayent à me l'apporter dans mon palais. Si quelqu'un ose y manquer, on le fera mourir, lui, & toute sa famille. Je perdrai tous les enfans du Royaume de *Tsin*.  
L'Or-

L'Orphelin mourra, & n'aura point de sépulture; quand il seroit d'or & de pierreries, il n'évitera pas le tranchant de mon épée.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.



## S C E N E II.

K O N G L U N, *seul.*

**J**E suis le vieux *Kong lun* : j'ai été un des grands Officiers du Roi *Ling kong*; mais voyant que j'étois âgé, & que *Tou ngan cou* prenoit toute l'autorité en main, j'ai quité mes Charges, & me suis retiré dans ce village, où je vis tranquille. (*Il chante, pour mieux exprimer la haine qu'il porte à Tou ngan cou.*)



## S C E N E III.

T C H I N G Y N G, *avec son coffre sur le dos.*

**T**C H I N G Y N G, qu'as-tu tant à craindre? Mon petit Maître, que vous m'êtes précieux! *Tou ngan cou* que je te hais! Bien que j'aye emporté ce petit mourant jusques hors des murs, j'ai appris que *Tou ngan cou* a sçu sa fuite, & qu'il a ordonné qu'on lui apporte tous les enfans nez depuis une demi-année; & alors, sans s'informer si c'est l'Orphelin ou si ce ne l'est pas, il les démembrera tous, & les coupera par morceaux. Où pourrois-je donc cacher celui-ci? Voici le village de *Tai ping*, qui sert de retraite à *Kong lun*. Ce vicillard est un des anciens amis de *Tchao tun*; il a quité la Cour, & il vit tranquillement dans cette retraite; c'est un homme droit & sincere: c'est-là que je cacherai mon trésor. Allons le voir sur le champ. Mettons mon coffre sous ce berceau de Bananiers; mon cher petit Maître, attendez-moi ici un moment; si-tôt que j'aurai vû *Kong lun*, je reviens à vous. (*Il dit à un valet de Kong lun*) Vous, avertissez que *Tching yng* demande à voir votre Maître. (*Le valet dit: Tching yng est à la porte. Kong lun dit, qu'on le prie d'entrer.*)

L E V A L E T.

Monsieur vous prie d'entrer.

## S C E N E I V.

KONG LUN, TCHING YNG.

K O N G L U N.

**T**CHING YNG, quelle affaire vous amene ici?

T C H I N G Y N G.

Voyant que vous vous étiez fauvé dans cette retraite, je suis venu pour avoir l'honneur de vous voir.

K O N G L U N.

Depuis que je me suis retiré de la Cour, tous les grands Officiers du Roi se portent-ils bien?

T C H I N G Y N G.

Ce n'est plus comme quand vous étiez en place: *Tou ngan cou* est le maître, & tout a bien changé.

K O N G L U N.

Il faut tous ensemble en avertir le Roi.

T C H I N G Y N G.

Seigneur, vous sçavez qu'il y a toujours eu de ces scélérats; sous les règnes de *Yao* & de *Tchun*, n'y avoit-il pas quatre méchans hommes?

K O N G L U N.

(*Il chante, & sur la fin il dit ce qui est arrivé à Tchao tun.*)

T C H I N G Y N G.

Seigneur, le Ciel a de bons yeux: la maison de *Tchao* n'est pas sans héritier.

K O N G L U N.

Toute la maison, au nombre de trois-cens personnes a péri; son fils, gendre du Roi, s'est poignardé. La Princesse, sa bru, s'est étranglée; où est cet héritier dont vous parlez?

T C H I N G Y N G.

Seigneur, puisque vous sçavez si bien tout ce qui s'est passé, je n'en parlerai point; mais je vous dirai ce que vous ne sçavez peut-être pas:  
que

que la Princesse étant en prison dans son palais, a mis au monde un fils, qu'elle a nommé l'Orphelin de la maison de *Tchao*; ne voilà-t-il pas ce petit héritier dont je parlois? Tout ce que je crains, c'est que *Tou ngan cou* ne vienne à le sçavoir, & à le faire prendre: car s'il tombe une fois entre ses mains, il le fera mourir cruellement, & la maison de *Tchao* sera réellement sans héritier.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

K O N G L U N.

Y a-t-il quelqu'un qui ait sauvé ce pauvre petit Orphelin? Où est-il?

T C H I N G Y N G.

Seigneur, vous faites paroître tant de compassion pour toute cette famille, que je ne puis vous rien cacher. La Princesse avant sa mort me confia son fils, & me recommanda d'en avoir soin, jusqu'à ce qu'étant devenu grand, il puisse se venger de l'ennemi de sa maison. Comme je sortois du palais avec ce précieux dépôt, je trouvai à la porte *Han koué*. Il me laissa sortir, & se tua en ma présence; je m'enfuis avec le petit Orphelin, & je n'ai point trouvé de plus sûre retraite que de l'apporter chez vous. Je sçais, Seigneur, que vous étiez intime ami de *Tchao tun*; je ne doute point que vous n'ayez pitié de son pauvre petit-fils, & que vous ne lui sauviez la vie.

K O N G L U N.

Où avez-vous laissé ce cher enfant?

T C H I N G Y N G.

Là-déhors sous des Bananiers.

K O N G L U N.

Ne l'épouvantez point, allez le prendre, & me l'apportez.

T C H I N G Y N G.

Beni soit le Ciel & la Terre, le petit Prince étoit encore endormi.

K O N G L U N, *chante sur les maux de cet Orphelin.*

(*Tching yng* dit, que tout l'appui de la famille de *Tchao* est dans cet enfant; *il chante.*) Et moi je dis qu'il est cause de tous les malheurs de sa maison.

T C H I N G Y N G.

Seigneur, vous ne sçavez pas que *Tou ngan cou*, voyant que l'Orphelin lui étoit échapé, veut faire mourir tous les enfans à-peu près de son âge. Je songe à cacher chez vous l'enfant: par ce moyen je m'acquies de toutes les obligations que j'ai à son pere & à sa mere, & je sauve la vie à tous les petits innocens du Royaume. Je suis dans ma quarante-cinquieme

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

année; j'ai un fils de l'âge de nôtre très-cher Orphelin; je le ferai passer pour le petit *Tchao*; vous irez en donner avis à *Tou ngan cou*, & vous m'accuserez d'avoir caché chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons, moi & mon fils, & vous, vous élevez l'héritier de vôtre ami, jusqu'à ce qu'il soit en état de venger ses parens; que dites-vous de ce dessein? Ne le trouvez-vous pas de vôtre goût?

K O N G L U N.

Quel âge dites-vous que vous avez?

T C H I N G Y N G.

Quarante-cinq ans.

K O N G L U N.

Il faut pour le moins vingt ans, pour que cet Orphelin puisse venger sa famille. Vous aurez alors soixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix: comment à cet âge-là pourrois-je l'aider? O, *Tching yng*, puisque vous voulez bien sacrifier vôtre fils, apportez-le moi ici, & allez m'accuser à *Tou gnan cou*, en lui disant que je cache chez moi l'Orphelin qu'il veut avoir. *Tou ngan cou* viendra avec des troupes entourer ce village; je mourrai avec vôtre fils, & vous élevez l'Orphelin de *Tchao*, jusqu'à ce qu'il puisse venger toute sa maison. Ce dessein est encore plus sûr que le vôtre; qu'en dites-vous?

T C H I N G Y N G.

Je le trouve aussi bon, mais il vous coûteroit trop cher; donnons plutôt les habits du petit *Tchao* à mon fils; allez me déférer au tyran, & moi & mon fils, nous mourrons ensemble.

K O N G L U N.

Ce que j'ai dit est une chose résoluë; ne songez pas à vous y opposer. (*Il chante.*) Encore vingt ans, & nous sommes vengés. Serois-je assez heureux pour vivre jusques-là?

T C H I N G Y N G.

Seigneur, vous avez encore de la force.

K O N G L U N, *en chantant.*

Je ne suis plus ce que j'ai été, mais je ferai ce que je pourrai: *Tching yng*, suivez mon conseil.

T C H I N G Y N G.

Vous étiez tranquille chez vous, & moi sans sçavoir ce que je faisois, je suis venu vous apporter ce malheur: j'en suis fort fâché.

K O N G

## K O N G L U N.

Que me dites-vous ? Un homme de soixante-dix ans, comme moi, doit s'attendre à mourir bientôt, différer un jour ou deux à partir, ce n'est pas la peine. *Il chante.*

## T C H I N G Y N G.

Seigneur, c'est vous qui avez engagé l'affaire, n'allez pas vous en dédire, tenez bien votre parole.

## K O N G L U N.

De quoi servent des paroles sur lesquelles on ne peut compter ?

## T C H I N G Y N G.

Si vous sauvez l'Orphelin, vous obtiendrez une gloire immortelle. (*Kong lun chante.*) Mais, Seigneur, il y a encore un point ; si *Tou ngan cou* vous fait arrêter, le moyen que vous souteniez les interrogatoires, & que vous enduriez les tortures ; vous me nommerez, nous sommes sûrs d'être mis à mort, mon fils & moi ; j'ai seulement regret de voir que l'héritier de *Tchao* n'en meurt pas moins, & que c'est moi qui vous ai mêlé dans cette méchante affaire.

## K O N G L U N.

Je sçais que ces deux maisons sont irréconciliables. Quand *Tou ngan cou* m'aura fait faisir, il me dira mille injures ; vieux coquin, vieux scélérat, quand tu as sçu mes ordres, tu as caché mon ennemi exprès pour me tenir tête. *Tching yng* ne craignez rien, quoi qu'il arrive, je ne me dédirai jamais ; allez-vous-en prendre soin de l'Orphelin : pour un vieillard comme moi, qu'il meure, c'est peu de chose. *Il chante pour s'exciter, & s'en va.*

## T C H I N G Y N G.

Les choses étant en cet état, il n'y a pas de tems à perdre, allons vite prendre mon fils, & le mettons dans ce village : c'est avec joye que je mets mon fils à la place de l'Orphelin ; c'est de mon côté une espece de justice, mais c'est une perte que celle du généreux *Kong lun*.



# TROISIÈME PARTIE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

TOU NGAN COU, & sa suite.



LE petit *Tchao* m'échapperoit-il? J'ai fait afficher un ordre, que si dans trois jours il ne paroît point, tous les enfans au-dessous de six mois soient mis à mort; qu'on aille à la porte du Palais regarder de tous côtes, & si on découvre quelqu'un qui vienne accuser, qu'on m'en donne avis aussitôt.

## SCÈNE II.

TCHING YNG, TOU NGAN COU, SOLDAT.

TCHING YNG à part.

HIÉR, je portai mon propre enfant chez *Kong lun*, & aujourd'hui je viens l'accuser à *Tou ngan cou*.

Qu'on aille donner avis que j'ai des nouvelles de l'Orphelin *Tchao*.

UN SOLDAT.

Attendez un moment, je vous prie, je cours annoncer vôtre venuë.

Seigneur, (à *Tou ngan cou*,) il y a un homme qui dit que le petit *Tchao* est trouvé. (*Tou ngan cou*, où est cet homme? *Le Soldat* à la porte du Palais) Soldats, entrez.

TOU NGAN COU.

Qu'on le fasse entrer.

SCE-

## S C E N E III.

TOU NGAN COU, TCHING YNG, SOLDATS.

TOU NGAN COU.

QUI és-tu?

TCHING YNG.

Je fais un pauvre Médecin: je m'appelle *Tching yng*.

TOU NGAN COU.

Où dis-tu que tu as vû l'Orphelin *Tchao*?

TCHING YNG.

Dans le village *Liu liu tai ping*, & c'est le vieux *Kong lun* qui le tient caché chez lui.

TOU NGAN COU.

Comment as-tu pû sçavoir cela?

TCHING YNG.

*Kong lun* est de ma connoissance; j'étois allé chez lui, & je vis par hasard dans sa chambre où il couche, un enfant sur un riche tapis: je dis alors en moi-même, *Kong lun* a plus de soixante-dix ans, il n'a ni fils, ni fille; d'où est venu celui-ci? Je lui découvris ma pensée; cet enfant, lui dis-je, ne seroit-il point l'Orphelin qu'on cherche tant? Je pris garde que le vieillard changea de couleur, & qu'il ne pût rien répondre; voilà d'où j'ai conclu, Seigneur, que l'enfant dont vous êtes en peine, est chez le vieux *Kong lun*.

TOU NGAN COU.

Va, coquin: crois-tu pouvoir m'en faire accroire? Tu n'as eu jusqu'ici aucune haine contre le bon homme *Kong lun*, pour quelles raisons viens-tu l'accuser d'un si grand crime? Est-ce par affection pour moi? Si tu me dis la vérité, ne crains rien; mais si tu mens, tu es un homme mort.

TCHING YNG.

Retenez, Seigneur, vôtre colere pour un moment, & daignez écouter ma réponse. Il est vrai que je n'ai aucune inimitié avec *Kong lun*; mais quand j'ai sçû que vous ordonniez qu'on vous apportât tous les petits enfans du Royaume pour les faire mourir, alors dans la vûë de sauver d'une part la vie à tant d'innocens, & d'une autre part me voyant à l'âge de

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

quarante-cinq ans, & ayant eu depuis un mois un fils, il auroit falu vous l'offrir, Seigneur, & je serois demeuré sans héritier; mais l'Orphelin de *Tchao* étant une fois découvert, les enfans de tout le Royaume ne font point égorgés, & mon petit héritier n'a rien à craindre; voilà pourquoi je me suis résolu d'accuser le vieillard *Kong lun*.

TOU NGAN COU *éclate de rire.*

Je vois que tu as raison. Le vieux *Kong* étoit intime ami de *Tchao tun*: il ne faut pas s'étonner qu'il ait voulu sauver l'Orphelin. Qu'on me choisisse dès ce moment des soldats, je veux aller avec *Tching yng* au village *Tai ping*, je le ferai investir, & je me saisirai du vieux *Kong lun*.

## S C E N E I V.

K O N G L U N.

JE consultai hier avec *Tching yng* pour sauver le petit *Tchao*: *Tching yng* est allé aujourd'hui m'accuser au cruel *Tou ngan cou*: bientôt je verrai arriver ici le scélérat. (*Il chante.*) Quelle poussière s'élève? Quelle troupe de soldats vois-je arriver? C'est sans doute le voleur; il faut me résoudre à mourir.

## S C E N E V.

TOU NGAN COU, TCHING YNG, KONG LUN, SOLDATS.

T O U N G A N C O U.

NOUS voici arrivez au village de *Tai ping*, qu'on me l'entoure de toutes parts. *Tching yng*, quelle est la maison de *Kong lun*?

T C H I N G Y N G.

C'est celle-là.

T O U N G A N C O U.

Qu'on m'amène ce vieux coquin ici dehors. O *Kong lun*, connois-tu ton crime?

K O N G L U N.

Moi? Je n'ai point de crime que je sçache.

T O U

## TOU NGAN COU.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

Je sçais, misérable, que tu étois lié d'amitié avec *Tchao tun*; mais comment as-tu été assez hardi, pour cacher le reste de cette famille?

KONG LUN.

Quand j'aurois le cœur d'un tigre, je ne l'entreprendrois pas.

TOU NGAN COU.

S'il ne sent les coups, il n'avouera rien. Qu'on prenne un bon bâton, & qu'on frappe sur lui comme il faut.

- KONG LUN. (*Il chante tandis qu'on le bat, & puis il dit.*)

Qui est témoin du crime dont on m'accuse?

TOU NGAN COU.

C'est *Tching yng* qui t'a le premier accusé?

KONG LUN, *chante.*

Ce *Tching yng* est une très-méchante langue: (*puis il dit à Tou ngan cou;*) n'és-tu pas content d'avoir fait mourir plus de trois-cens personnes? Veux-tu encore dévorer un pauvre enfant qui reste seul? (*Il continuë à chanter.*)

TOU NGAN COU.

Coquin de vieillard: en quel endroit as-tu caché l'Orphelin? Dis-le moi promptement, pour t'épargner bien des supplices.

KONG LUN.

Où est-ce que j'ai caché un Orphelin? Qui me l'a vû cacher?

TOU NGAN COU.

Tu ne declares pas encore tout, qu'on me le batte de nouveau. (*On le bat.*) Il faut que ce vieux scélérat soit ladre; il ne sent rien, il ne declare rien. *Tching yng*, c'est toi qui l'as accusé, prens-moi un bâton, & lui en décharge cent coups.

TCHING YNG.

Seigneur, je suis un pauvre Médecin, & je n'ai point appris à manier le bâton.

TOU NGAN COU.

Ah! Tu ne sçais pas manier le bâton? Tu crains qu'il ne dise que tu es son complice.

TCHING YNG.

Seigneur, je m'en vais le battre. (*Il prend un bâton.*)

TOU NGAN COU.

*Tching yng*, tu as choisi un bâton si petit, qu'il semble que tu crains de lui faire mal; sûrement tu crains qu'il ne parle.

TCHING YNG.

Il faut en prendre un plus gros.

TOU NGAN COU.

Arrête: tu ne prenois d'abord qu'une baguette, présentement tu prends une barre; en deux coups tu l'aurois assommé, & il mourroit ainsi sans rien avouer.

TCHING YNG.

Vous me dites de prendre un bâton: j'en prends un petit; j'en prends un autre, vous dites qu'il est trop gros: comment donc faut-il faire?

TOU NGAN COU.

Prends-en un de moyenne taille, & donne sur ce coquin-ci, de manière qu'il le fente: misérable vieillard, sçais-tu que c'est *Tching yng* qui te frappe.

TCHING YNG.

Avoüe tout. (*Il le bat par trois fois.*)

KONG LUN.

Je suis roüé de coups: ces derniers sont les plus rudes; qui me les a donnez?

TOU NGAN COU.

C'est *Tching yng*.

KONG LUN.

Quoi! *Tching yng* me frapperoit ainsi?

TCHING YNG.

Seigneur, n'écoutez pas ce vieillard; il ne sçait ce qu'il dit.

KONG LUN.

(*Il chante.*) Qui m'a si cruellement battu? O *Tching yng*, que t'ai-je fait? Suis-je donc ton ennemi, pour me traiter de la forte?

TCHING

## TCHING YNG.

Dépêche-toi d'avoüer tout.

KONG LUN.

Je m'en vais tout avoüer. (*Il chante.*)

## TCHING YNG.

Avoüe donc vite, si tu ne veux mourir sous les coups.

KONG LUN.

Le voici, le voici. (*Il chante.*) Nous délibérames tous deux ensemble sur le moyen de sauver l'Orphelin.

## TOU NGAN COU.

C'est assez dire qu'il a un complice. O, vieux misérable, tu dis: nous étions deux; l'un, c'est toi; qui est l'autre? Si tu dis la vérité, je te donne la vie.

KONG LUN.

Tu veux que je te le dise? Je vais te contenter. (*Il chante.*) Son nom est venu sur le bout de ma langue, mais je l'ai fait rentrer.

## TOU NGAN COU.

*Tching yng*, ceci ne te regarderoit-il point?

TCHING YNG *dit à Kong lun.*

Holà! vieux fou, ne vas pas calomnier l'innocent.

KONG LUN.

O *Tching yng*, qu'as-tu à craindre? (*Il chante.*)

TOU NGAN COU.

Tu en as nommé deux; pourquoi n'en dis-tu mot?

KONG LUN. (*Il chante.*)

C'est que tu m'as tellement fait battre, que j'en suis devenu comme fou.

TOU NGAN COU.

Si tu ne parles, je vais réellement te faire affommer.

Kkk 3

UN

## UN SOLDAT.

Monseigneur, bonnes nouvelles: en cherchant dans une cave de la maison, on a trouvé l'Orphelin.

TOU NGAN COU *éclate de rire.*

Qu'on m'apporte ici ce misérable avorton, pour que je le voye, & que j'aye le plaisir de le mettre moi-même en piéces. Hé bien, vieux scélé-rat, tu disois que tu n'avois point caché le petit *Tchao*; qu'est-ce donc que je tiens?

## KONG LUN.

(*Il chante, & reproche au tyran tous ses crimes, disant que son barbare cœur ne fera point content qu'il n'ait répandu le sang d'un Orphelin de quelques jours.*)

## TOU NGAN COU.

La vûë de cet enfant excite ma colere. (*Kong lun chante. Le Tyran dit*) Je prens ce poignard, un coup, deux coups, trois coups; (*Tching yng est saisi de douleur;*) je prens ce maudit rejetton, & je lui enfonce par trois fois le poignard dans le cœur: me voilà au comble de mes désirs. (*Kong lun chante, & exprime ses regrets, Tching yng cache ses larmes.*)

## KONG LUN.

Holà, *Tou ngan cou*, le plus scélé-rat de tous les hommes, prens garde à toi; sçaches, impie, qu'il y a sur ta tête un Ciel qui voit tous tes crimes, & qui ne te les pardonnera jamais. Pour moi; je n'ai nul regret à la vie; je vais me laisser tomber sur ces dégrez de pierre, c'est le genre de mort que je choisis.

## UN SOLDAT.

Le vieux *Kong lun* vient de se tuer.

TOU NGAN COU *fait des éclats de rire.*

Puisqu'il est mort, qu'on ne m'en parle plus. (*Il continuë à rire; parlant à Tching yng:*) Vous m'avez très-bien servi dans toute cette affaire: sans vous je n'aurois peut-être pas pû tuer mon ennemi.

## TCHING YNG.

Seigneur, je vous ai déjà dit que je n'avois aucune inimitié particuliere avec les *Tchao*, & que ce que j'ai fait, ç'a été pour sauver la vie à tous les petits innocens du Royaume, & pour ne perdre pas mon propre fils.

TOU

## TOU NGAN COU.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

Vous êtes mon homme de confiance; venez demeurer dans mon palais, vous y ferez traité honorablement, vous y élevez votre fils: quand il sera un peu plus grand, vous lui apprendrez les Lettres, & vous me le donnerez pour que je lui apprenne la Guerre. J'ai bientôt cinquante ans; je suis sans héritier: j'adopte votre fils, & j'ai dessein de lui remettre ma Charge, dès qu'il sera en âge de la posséder: qu'en dites-vous?

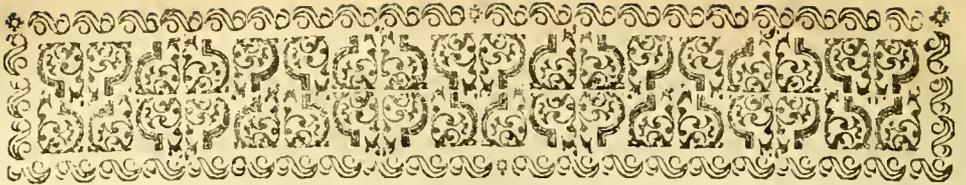
## TCHING YNG.

Je vous en fais, Seigneur, un million de remerciemens; je n'étois pas digne de tant d'honneur.

## TOU NGAN COU.

La faveur où étoit *Tchao tun* m'avoit mis de mauvaise humeur; présentement que toute cette maison est éteinte, je n'ai plus rien à appréhender.



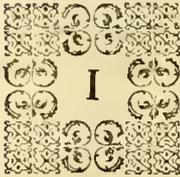


## QUATRIÈME PARTIE.



### SCÈNE PREMIÈRE.

#### TOU NGAN COU.

 I l y a environ vingt ans que je fis mourir de ma propre main l'Orphelin de *Tchao*, & que j'adoptai le fils de *Tching yng*; je l'ai fait nommer *Tou tching*, je lui ai fait faire tous ses exercices, je lui ai appris les dix-huit manières de se battre, & il sçait si bien son métier, qu'il ne cede qu'à moi seul; il se fait grand: dans peu je songe à me défaire du Roi, & à monter sur son Trône, pour lors je donnerai à mon fils la grande Charge que je remplis, & tous mes vœux seront enfin accomplis. Il est maintenant à s'exercer dans le camp; quand il sera de retour, nous en délibérerons.



### SCÈNE II.

#### TCHING YNG, avec un rouleau à la main.

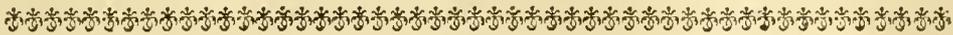
**L**E tems passe bien vite: il y a vingt ans que *Tou ngan cou* adopta ce lui qu'il croyoit être mon fils; il en a pris un soin extrême. Le jeune homme a répondu parfaitement à ses soins; le vieillard l'aime à la folie; mais il y a un point très-important que mon prétendu fils ignore encore. Me voici dans ma soixante-cinquième année; si j'allois mourir, qui pourroit lui révéler ce secret? C'est la seule chose qui m'inquiète. J'ai peint toute cette Histoire dans ce rouleau de papier; si mon fils, soi disant, m'en demande l'explication, je la lui donnerai d'un bout à l'autre: je suis sûr que dès qu'il sçaura ce qu'il est, il vengera la mort de son père & de sa mère. Je m'en vais tout triste dans ma Bibliothèque, & j'attendrai là qu'il vienne me voir.



## S C E N E I I I.

TCHING POEI, *qui passe pour le fils de Tching yng,*  
 & *qui est le fils adoptif de Tou ngan cou.*

**J**E suis *Tching poei*; mon pere de ce côté-ci, c'est *Tching yng*. Je suis *Tou tching*; mon pere de ce côté-là, c'est *Tou ngan cou*. Le matin je m'exerce aux armes, & le soir aux Lettres. Je reviens du camp, & je vais voir mon pere de ce côté-ci. (*Il chante en jeune homme qui est content de son sort.*)



## S C E N E I V.

TCHING YNG, *seul.*

**O**UVRONS un peu ce rouleau. Hélas! combien de braves gens sont morts pour la famille de *Tchao*: il m'en a coûté mon fils. Tout cela se voit dans ces peintures.



## S C E N E V.

TCHING POEI, *Suite.*

**Q**U'ON prenne mon cheval; où est mon pere?

U N S O L D A T.

Il est dans la Bibliothèque avec un livre à la main.

TCHING POEI.

Qu'on l'avertisse que je suis ici.

L E S O L D A T.

*Tching poei* est de retour.

TCHING YNG.

Qu'on le fasse entrer.

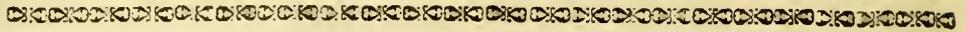
L E S O L D A T.

Entrez.

*Tome III.*

LII

SCE-



## SCENE VI.

TCHING POEI, TCHING YNG.

TCHING POEI.

MON pere, vôtre fils revient du camp.

TCHING YNG.

Mon fils, allez manger.

TCHING POEI.

Mon pere, toutes les fois que je fors, & que je reviens vous voir, vous êtes toujôurs ravi de me voir de retour; aujourd'hui, je vous trouve tout triste; les larmes coulent de vos yeux: je ne sçais d'où cela vient. Quelqu'un vous a-t-il offensé? Nommez-le à vôtre fils.

TCHING YNG.

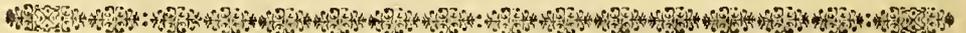
Je prétens bien vous dire le sujet de mes larmes; vôtre pere & vôtre mere ne sont pas les maîtres. Allez manger. (*Quand il s'en va, il dit:*) Ah! je n'en puis plus. (*Puis il chante & soupire: Son fils l'entend, & revient.*)

TCHING POEI, (*moitié chantant.*)

Mon pere, quelqu'un vous a-t-il offensé? J'en suis en peine: si personne ne vous a choqué; d'où vient que vous êtes si triste, & que vous ne me parlez pas comme à l'ordinaire?

TCHING YNG.

Mon fils, demeurez ici à étudier, je m'en vais dans l'apartement de derriere, je n'y demeurerai pas longtems. (*Il laisse comme par oubli son rouleau.*)



## SCENE VII.

TCHING POEI, *seul.*

MON pere a oublié ce rouleau de papier: seroit-ce quelques dépêches? Ouvrons, & voyons. Oh! ce sont des peintures. Voici qui est extraordinaire: cet habillé de rouge excite un gros chien contre cet habillé

billé de noir, & celui-là qui tuë le chien, & cet autre qui soutient un chariot dont on a ôté une roue; en voici un qui se casse la tête contre un arbre de canelle, que veut dire tout cela? Il n'y a aucun nom écrit; je n'y comprends rien. (*Il chante.*) Voyons le reste. Ce Général d'armée a devant lui une corde, du vin empoisonné, & un poignard; il prend le poignard, & s'en coupe la gorge: pourquoi se tuer ainsi soi-même? Mais que veut dire ce Médecin avec un coffre à remèdes? Et cette Dame qui se met à genoux devant lui, & veut lui donner un enfant qu'elle porte; pourquoi s'étrangle-t-elle avec sa ceinture? (*Il chante à plusieurs reprises.*) Cette maison souffre beaucoup: que ne puis-je tuer un si méchant homme! Je n'y conçois rien; attendons mon pere, il m'expliquera tout cela.

## S C E N E VIII.

TCHING YNG, TCHING POEI.

TCHING YNG.

**M**ON fils, il y a longtems que je vous écoute.

TCHING POEI.

Mon pere, je vous prie de m'expliquer les peintures de ce rouleau.

TCHING YNG.

Vous voulez, mon fils, que je vous les explique? Vous ne sçavez pas que vous y avez bonne part.

TCHING POEI.

Expliquez-moi tout cela le plus clairement qu'il sera possible.

TCHING YNG.

Voulez-vous sçavoir toute cette histoire? Elle est un peu longue. Autrefois cet habillé de rouge & cet habillé de noir furent sujets du même Roi, & Mandarins en même tems; l'un l'étoit de Lettres, & l'autre d'Armes; c'est ce qui les rendit ennemis. Il y avoit déjà du tems qu'ils étoient mal ensemble, quand l'habillé de rouge dit en lui-même; celui qui commence est le plus fort, celui qui tarde trop a toujours du dessous: il fit partir secrettement un assassin, nommé *Tson mi*, & lui ordonna de sauter par-dessus les murs du palais de l'habillé de noir, & de l'assassiner; mais l'habillé de noir, grand Ministre d'Etat, avoit coûtume toutes les nuits de sortir dans sa cour, & de faire là sa priere au Maître du ciel & de

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

la terre pour la prospérité du Royaume, sans songer seulement à sa maison particulière. L'assassin qui le vit & qui l'ouït, dit en lui-même : si je tuë un si bon Mandarin, j'irai directement contre le ciel ; je ne le ferai certainement pas. Si je m'en retourne à celui qui m'a envoyé, je suis mort : voilà qui est résolu. Il avoit sur lui un poignard caché ; mais en voyant un si vertueux Mandarin, il se repentit ; il ouvrit les yeux à la lumière, & se brisa la tête contre un arbre de canelle.

## T C H I N G P O E I.

Celui que je vois se tuer contre cet arbre est donc *Tson mi* ?

## T C H I N G Y N G.

Oui, mon fils, c'est lui. L'habillé de noir au commencement du Printemps sortit de la ville, pour aller exciter des laboureurs au travail : il rencontra sous un mûrier un grand corps couché sur le dos & la bouche ouverte. Le bon Mandarin lui en demanda la cause ; ce géant répondit : je m'appelle *Ling tché* ; il me faut une mesure de ris à chaque repas, cela peut suffire pour dix hommes : mon Maître ne pouvant me nourrir, m'a chassé de chez lui ; si je veux prendre de ces mûres pour manger, il dit que je le vole ; je me couche donc sur le dos, la bouche ouverte, les mûres qui tombent dedans, je les avale ; mais pour celles qui tombent à côté, j'aimerois mieux mourir de faim, que de les manger, & me faire dire que je suis un voleur. L'habillé de noir dit, voilà un homme de probité & de résolution. Il lui fit donner du vin & du ris tant qu'il en voulut ; & quand il fût bien fou, il s'en alla sans rien dire : l'habillé de noir ne s'en offensa point ; à peine y prit-il garde.

## T C H I N G P O E I.

Ce trait seul fait voir sa vertu. Cet homme à-demi mort de faim sous ce mûrier s'appelle donc *Ling tché* ?

## T C H I N G Y N G.

Mon fils, souvenez-vous bien de tout ceci. Un jour certain Royaume d'Occident offrit en tribut un *Chin ngao*, c'est-à-dire, un chien de quatre pieds. Le Roi de *Tsin* donna ce chien à l'habillé de rouge : celui-ci ayant juré la perte de l'habillé de noir, fit faire dans son jardin intérieur, un homme de paille, & l'habilla de la même manière que l'habillé de noir s'habilloit ; il fit mettre dans le ventre de ce fantôme de la chair & des entrailles de mouton ; il fit jeûner six ou sept jours *Chin ngao*, après quoi il mena son chien dans le jardin, lui fit entrevoir la chair, & le lâcha ; le chien mangea tout. Au bout de cent jours que dura ce manège, il alla dire au Roi qu'il y avoit à sa Cour un traître qui attendoit sur la vie de Sa Majesté. Où est-il, dit le Roi ? L'habillé de rouge répondit : *Chin ngao* peut le découvrir. Il amène le chien dans la salle royale ; l'habillé de noir

noir étoit auprès du Roi. *Chin ngao* crut que c'étoit son homme de paille, & courut sur lui, l'habillé de noir s'enfuit. *Ngao* court après; mais ayant heurté un Grand-Mandarin, nommé *Ti mi ming*, il en fût mis à mort.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

## TCHING POEI.

Ce vilain dogue se nomme donc *Ngao*; & ce brave Mandarin qui le tue, se nomme *Ti mi ming*?

## TCHING YNG.

Vous dites-bien. L'habillé de noir s'étant échappé du Palais, vouloit monter dans son chariot à quatre chevaux; mais il ne sçavoit pas que l'habillé de rouge en avoit fait disparaître deux, & de plus demonter une rouë; ainsi le chariot étoit inutile. Il passa dans ce moment un homme grand & fort, qui appuyant la rouë de son épaule, frappoit d'une main les chevaux; & quoiqu'on lui vît les entrailles, s'étant déchiré tout en chemin, il l'emporta bien loin hors des murs. Qui pensez-vous qu'étoit ce brave? Ce *Ling tché* même que l'habillé de noir avoit trouvé sous le mûrier.

## TCHING POEI.

Je ne l'ai pas oublié; c'est ce *Ling tché* à qui l'habillé de noir sauva la vie.

## TCHING YNG.

C'est lui-même.

## TCHING POEI.

Mon pere, cet habillé de rouge, est un grand coquin & un insigne scélérat; comment s'appelle-t-il?

## TCHING YNG.

Mon fils, j'ai oublié son nom.

## TCHING POEI.

Et l'habillé de noir?

## TCHING YNG.

Pour celui-là, c'est *Tchao tun*, Ministre d'Etat; il vous touche de près, mon fils.

## TCHING POEI.

J'ai bien ouï dire qu'il y avoit eu un Ministre d'Etat, nommé *Tchao tun*; mais je n'y ai pas fait attention.

## TCHING YNG.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

Mon fils , je vous dis ceci en secret ; conservez-le bien dans votre mémoire.

## TCHING POEI.

Il y a encore dans ce rouleau d'autres tableaux que je vous prie de m'expliquer.

## TCHING YNG.

L'habillé de rouge trompa le Roi , & fit massacrer toute la maison de *Tchao tun* , au nombre de plus de trois-cens personnes ; il ne restoit à *Tchao tun* qu'un fils , nommé *Tchao so* , qui étoit gendre du Roi. L'habillé de rouge contrefit un ordre du Roi , & lui envoya un cordeau , du poison , & un poignard , afin qu'il eût à choisir l'un des trois , & à se faire mourir. La Princesse sa femme étoit enceinte : *Tchao* lui déclara sa dernière volonté , & lui dit : si après ma mort vous accouchez d'un fils , vous le nommerez l'Orphelin de la maison de *Tchao* : il vengera nôtre famille ; en disant cela , il prit le poignard , & s'en coupa la gorge. L'habillé de rouge fit du palais de la Princesse une rude prison ; c'est dans cette prison qu'elle mit au monde un fils. Si-tôt que l'habillé de rouge le sçût , il envoya le Général *Han koué* garder la prison , & empêcher qu'on ne fit éva-der l'enfant. La Princesse avoit un sujet fidèle qui étoit Médecin , & qui s'appelloit *Tching yng*.

## TCHING POEI.

Ne feroit-ce pas vous , mon pere ?

## TCHING YNG.

Combien y a-t-il de gens dans le monde qui portent le même nom ? La Princesse lui confia son petit Orphelin , & s'étrangla avec sa ceinture. Ce *Tching yng* enveloppa l'enfant , le mit dans son coffre à remedes , & vint à la porte pour sortir : il trouva *Han koué* , qui découvrit l'Orphelin ; mais *Tching yng* lui parla en secret , & *Han koué* prit un couteau dont il se coupa la gorge.

## TCHING POEI.

Ce Général qui donne si généreusement sa vie pour la maison de *Tchao* , c'est un brave ; je me souviendrai bien qu'il se nomme *Han koué*.

## TCHING YNG.

Oui , oui , c'est *Han koué*. Voici bien pis. L'habillé de rouge apprit bientôt ces nouvelles , & ordonna qu'on eût à lui apporter tous les enfans qui seroient nez dans le Royaume au-dessous de six mois : il avoit dessein de

de les massacrer tous, & par ce moyen de se défaire de l'Orphelin de *Tchao*.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

TCHING POEI, (*en colere.*)

Y a-t-il au monde un plus méchant homme que celui-là ?

TCHING YNG.

Sans doute, c'est un infigne scélérat. Ce *Tching yng* avoit eu un fils depuis environ un mois ; il lui donna les habits de l'Orphelin, & le porta au village de *Tai ping*, chez le vieux *Kong lun*.

TCHING POEI.

Quel est ce *Kong lun* ?

TCHING YNG.

C'est un des grands amis de *Tchao tun*. Ce Médecin lui dit : Seigneur, prenez ce pauvre petit Orphelin, & allez avertir l'habillé de rouge que j'ai caché celui qu'il cherche ; nous mourrons ensemble, moi & mon fils, & vous aurez soin du petit *Tchao*, jusqu'à ce qu'il soit en âge de venger sa maison. *Kong lun* lui répondit : je suis vieux ; mais si vous avez le courage de sacrifier vôtre propre fils, apportez-le moi revêtu des habits de l'Orphelin *Tchao*, & allez m'accuser à l'habillé de rouge : vôtre fils & moi, nous mourrons ensemble ; & vous cacherez bien l'Orphelin, jusqu'à ce qu'il soit en état de venger sa famille.

TCHING POEI.

Comment ce *Tching yng* eût-il le courage de livrer son propre enfant ?

TCHING YNG.

Vous êtes en danger de perdre la vie ; quelle difficulté de livrer celle d'un enfant ? Ce *Tching yng* prit donc son fils, & le porta chez *Kong lun* ; il alla ensuite trouver l'habillé de rouge, & accuser *Kong lun*. Après qu'on eût fait endurer mille tourmens à ce bon vieillard, on découvrit enfin l'enfant qu'on cherchoit, & le barbare habillé de rouge le mit en morceaux de sa propre main, & *Kong lun* se cassa le cou sur les degrés du palais. Il y a maintenant vingt années que tout cela est arrivé, & l'Orphelin de la maison de *Tchao* doit avoir présentement vingt ans ; il ne songe pas à venger son pere & sa mere : à quoi songe-t-il donc ? Il est bien fait de sa personne, il est haut de plus de cinq pieds, il sçait les Lettres, & est très-habile dans le métier des Armes. Son grand-pere avec son chariot, qu'est-il devenu ? Toute sa maison a été impitoyablement massacrée, sa mere s'est étranglée, son pere s'est coupé la gorge, & jusqu'ici il ne s'est pas encore vengé : c'est bien à tort qu'il passe dans le monde pour un homme de cœur.

TCHING

## TCHING POEI.

Mon pere, il y a un tems infini que vous me parlez: il me semble que je reve, & je ne comprends rien à ce que vous me dites.

## TCHING YNG.

Puisque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clairement. Le cruel habillé de rouge, c'est *Tou ngan cou*; *Tchao tun*, c'est votre grand-pere; *Tchao fo*, c'est votre pere; la Princesse, c'est votre mere; je suis le vieux Médecin *Tching yng*; & vous êtes l'Orphelin de la maison de *Tchao*.

## TCHING POEI.

Quoi! Je suis l'Orphelin de la maison de *Tchao*? Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere. (*Il tombe évanouï.*)

## TCHING YNG.

Mon jeune Maître, revenez à vous.

## TCHING POEI.

Hélas! vous me faites mourir. (*Il chante.*) Si vous ne m'aviez pas dit tout cela, d'où aurois-je pû l'apprendre? Mon pere, seyez-vous dans ce fauteuil, & souffrez que je vous saluë. (*Il le saluë.*)

## TCHING YNG.

J'ai relevé aujourd'hui la maison de *Tchao*; mais hélas! j'ai perdu la mienne: j'ai arraché la seule racine qui lui restoit. (*Il pleure.*)

TCHING POEI, (*chante.*)

Oui, je le jure, je me vengerai du traître *Tou ngan cou*.

## TCHING YNG.

Ne faites pas un si grand vacarme, de crainte que *Tou ngan cou* ne vous entende.

## TCHING POEI.

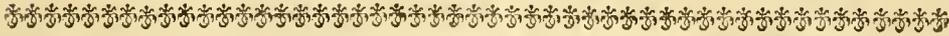
J'y mourrai, ou il périra, le traître. (*Il chante.*) Mon pere, ne vous inquiétez point: dès demain, après que j'aurai vû le Roi & tous les Grands, j'irai moi-même tuer ce voleur. (*Il chante en disant la manière dont il veut l'attaquer & le tuer.*)

## TCHING YNG.

Demain mon jeune Maître doit se saisir du traître *Tou ngan cou*; il faut que je le suive, pour l'aider en cas de besoin.



# CINQUIEME PARTIE.



## SCENE PREMIERE.

OUEI FONG, *Grand - Officier du Roi.*



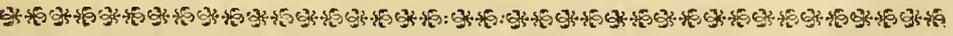
Je suis *Ouei fong*, un des plus grands Mandarins de *Tsin*. Sous ce règne-ci, *Tou ngan cou* s'est emparé de tout le pouvoir, & a détruit la famille de *Tchao tun*; mais dans le palais de *Tchao so* il s'est trouvé un certain *Tching yng*, qui a sçû cacher l'Orphelin de cette maison, il y a de cela vingt ans. Il changea le nom du petit Prince, & l'appella *Tching poei*. C'est à *Tching poei* que le Roi a ordonné d'arrêter *Tou ngan cou*, afin de venger ses parens. L'ordre est conçu en ces termes: La puissance de *Tou ngan cou* est devenue trop grande; je crains qu'il n'aille encore plus loin. J'ordonne à *Tching poei* de s'en saisir secrettement, & d'éteindre sa maison, sans en épargner aucun. Quand il se fera acquité de cet ordre, je lui donnerai une récompense. Je n'ose pas retarder cet ordre; il faut que je le signifie moi-même à *Tching poei*.



## SCENE II.

TCHING POEI.

J'AI ordre du Roi de prendre *Tou ngan cou*, & de venger sur lui la mort de mon pere & de mon grand-pere. Ce scélérat fait bien l'orgueilleux. (*Il chante.*) Je veux m'arrêter ici; c'est par où il doit passer en revenant chez lui.



## SCENE III.

TOU NGAN COU, TCHING POEI.

TOU NGAN COU.

AUJOURD'HUI j'ai été tout le jour dans le palais destiné à ma Charge; je reviens maintenant dans ma maison particuliere. Holà, qu'on se mette en bon ordre, & qu'on marche lentement.

## TCHING POEI.

TRAGÉDIE  
CHINOISE.

Que vois-je! N'est-ce pas ce vieux scélérat? (*Il décrit en chantant la pompe avec laquelle il marche.*)

TOU NGAN COU.

*Tou tching*, mon fils, que viens-tu faire?

TCHING POEI.

Vieux scélérat! Je ne suis ni *Tou tching*, ni ton fils. Je suis l'Orphelin de la maison de *Tchao*. Il y a vingt ans que tu fis massacrer toute ma famille; je vais te prendre & te lier, & venger sur toi mon pere & ma mere que tu as fait mourir.

TOU NGAN COU.

*Tou tching*, qui t'a mis en tête de si belles choses?

TCHING POEI.

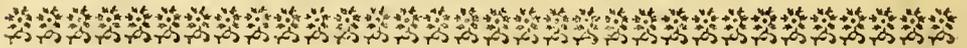
C'est *Tching yng*, qui m'a fait connoître ce que je suis.

TOU NGAN COU.

J'ai là un fils bien ingrat: mais pour moi, je n'ai rien à me reprocher.

TCHING POEI.

Holà! vieux scélérat, où prétens-tu aller? (*Il chante, & comme il veut le saisir, Tching yng accourt.*)



## S C E N E I V.

TCHING YNG.

**J**E craignois qu'il n'arrivât quelque chose à mon jeune Maître, & je suis venu après lui pour l'aider. Bénis soient le Ciel & la Terre, il s'est saisi de *Tou ngan cou*.

TCHING POEI.

Qu'on me garde ce scélérat lié & garotté. Je vais avertir le Roi.

SCE-

## S C E N E V.

OUEI FONG.

J'AI appris que *Tching poei* s'étoit saisi de *Tou ngan cou*. Qu'on aille voir s'il vient, & si-tôt qu'il viendra, qu'on m'en avertisse.

## S C E N E VI.

TCHING POEI, TCHING YNG, OUEI FONG.

TCHING POEI.

MON pere, allons tous deux ensemble voir le Roi. (*Il apperçoit Oueï fong.*) Seigneur, ayez pitié de nôtre famille. J'ai pris & lié *Tou ngan cou*.

OUEI FONG.

Qu'on le fasse paroître. (*A Tou ngan cou.*) Eh bien, traître, qui faisois périr les meilleurs sujets du Roi : te voilà entre les mains de *Tching poei*. Qu'as-tu à dire ?

TOU NGAN COU.

C'est pour le Roi que je me suis perdu ; mais dans l'état où sont les choses, tout ce que je demande, c'est qu'on me fasse mourir promptement.

TCHING POEI,

Seigneur, prenez ma cause en main.

OUEI FONG.

O, *Tou ngan cou*, tu veux mourir promptement ; & moi je veux que ta mort soit lente. Qu'on me prenne ce scélérat, & qu'on me l'étende sur l'âne de bois, qu'on le coupe peu-à-peu en trois-mille morceaux ; & quand il n'aura plus ni peau ni chair, qu'on lui coupe la tête ; mais surtout qu'on ait bien soin qu'il ne meure que lentement. (*Tching poei dit les mêmes choses en chantant.*)

TCHING YNG.

Mon jeune Maître, vous voilà vengé ; voilà vôtre famille relevée : mais la mienne est sans aucun appui.

M m m 2

TCHING

TCHING POEI chante, &amp; dit tout ce qu'il fera pour Tching yng.

## TCHING YNG.

Qu'ai-je donc fait qui mérite la centieme partie des faveurs que me promet mon jeune Seigneur? (*Il chante, & exalte tant de bienfaits.*)

## OUEI FONG.

*Tching yng, Tching poei*, mettez-vous tous deux à genoux pour entendre l'ordre du Roi.

*Tou ngan cou* a fait mourir injustement plusieurs de mes bons sujets; il a broüillé mon Etat de toutes les manières; il a fait massacrer toute la maison de *Tchao tun*, qui étoit innocente. Ce ne sont pas-là des crimes que le Ciel oublie. Par bonheur l'Orphelin de cette maison s'est acquis beaucoup de gloire; il a fait couper la tête au traître *Tou ngan cou*: je veux qu'il s'appelle désormais *Tchao von*; que son grand-pere & son pere soient mis au nombre des Grands du Royaume; que *Han koué* soit fait Généralissime. Je donne à *Tching yng* une belle & grande terre en propre; qu'on élève au vieux *Kong lun* un magnifique tombeau, que tout le Royaume se renouvelle, & exalte sans cesse la vertu du Roi. (*Tching poei chante, & remercie le Roi, en répétant l'un après l'autre tous les bienfaits qu'on vient de recevoir de sa part.*)





# DE LA MÉDECINE DES CHINOIS.



N ne peut pas dire que la Médecine ait été négligée par les Chinois. Ils ont une infinité de livres d'anciens Auteurs qui en traitent, & ils s'y sont appliquez dès la naissance de leur Empire.

Mais comme ils avoient peu de connoissance de la Physique; que nullement versez dans l'Anatomie, ils ne connoissoient guères l'usage des parties du corps humain, ni par conséquent les causes des maladies, & que leur science ne rouloit que sur un systéme peu sûr de la structure du corps humain; il n'est pas surprenant qu'ils n'ayent point fait le même progrès dans cette science, qu'y ont fait nos Médecins d'Europe.

Cependant l'étude de la Médecine ne laisse pas d'être considérable parmi ces peuples, non seulement à cause de l'utilité qu'on en retire pour la conservation de la vie, & le rétablissement de la santé; mais encore parce qu'ils sont persuadez que c'est une connoissance qui a une liaison très-étroite avec celle des mouvemens du ciel. Il y avoit autrefois des écoles Impériales de Médecine. Les Médecins qui sont maintenant les plus estimez, sont ceux qui ont reçu de pere en fils les connoissances qu'ils ont.

Les Chinois mettent deux principes naturels de la vie; la chaleur vitale & l'humide radical, dont les esprits & le sang sont les véhicules. Ils donnent le nom d'*Yang* à la chaleur vitale, & celui d'*Yn* à l'humide radical: & comme c'est de ces deux noms unis ensemble, qu'ils ont fait celui de l'homme, qui se dit *Gin* en leur langue, c'est aussi des traits ou figures de ces deux mots joints ensemble, qu'ils forment le caractère ou la figure du nom de l'homme, & ils disent d'une manière symbolique, que comme la division & la séparation de ces deux traits détruisent la figure du nom de l'homme, la division de ces deux principes détruit pareillement la vie de l'homme.

Les deux principes de vie se trouvent, selon eux, dans toutes les parties

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

Ancienne-  
té de l'é-  
tude de  
cette  
science.

Cas qu'en  
font les  
Chinois.

Deux prin-  
cipes na-  
turels de  
la vie.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Trois différentes divisions du corps humain.

ties principales du corps, dans tous les membres, & dans les intestins; pour en faire la vie & la vigueur.

Ils font aussi trois divisions du corps: l'une est la partie droite, & l'autre la gauche. Chacune de ces parties a un œil, un bras, une main, une épaule, une jambe, & un pied.

La seconde division se fait d'un autre sens en trois parties, qui sont la haute, la moyenne, & la basse.

La haute se prend depuis le dessus de la tête jusqu'à la poitrine: la moyenne s'étend depuis la poitrine jusqu'au nombril: & la dernière, du nombril jusqu'à la plante des pieds.

A ces deux distinctions ils en ajoutent une troisième, du corps en membres & intestins.

Siège de l'humide radical.

Les six membres principaux où réside l'humide radical, sont trois à gauche; savoir le cœur, le foye, & l'un des reins: trois à droite; les pōmons, la ratte, & l'autre rein, qu'ils appellent la porte de la vie.

Siège de la chaleur vitale.

Les intestins ou les entrailles dans lesquelles ils mettent la chaleur vitale, sont aussi au nombre de six: trois à gauche; les petits intestins, ou le péricarde, la bourse du fiel, & les ureteres: trois à droite; savoir les grands intestins, l'estomac, & la troisième partie du corps.

Rapports des membres aux intestins.

Ils reconnoissent aussi certains rapports mutuels des membres aux intestins. Ainsi du côté gauche ils veulent que les petits intestins ayent un grand rapport avec le cœur, la bourse du fiel avec le foye, & les ureteres avec les reins: du côté droit les grands intestins avec les pōmons, l'estomac avec la ratte, & la troisième partie du corps avec la porte de la vie, ou le rein droit.

Circulation du sang.

Ce sont ces parties du corps, qui sont, selon eux, les sièges naturels de la chaleur vitale, & de l'humide radical; & c'est de chacun de ces endroits qu'ils passent dans les autres parties du corps, par le moyen des esprits & du sang, dont il paroît qu'ils ont connu la circulation dès le premier établissement de leur Médecine, environ quatre-cens ans après le déluge.

Harmonie des parties du corps humain.

Ils supposent d'ailleurs que le corps est, par le moyen des nerfs, des muscles, des veines, & des artères, comme une espèce de luth, ou d'instrument harmonique, dont les parties rendent divers sons, ou plutôt ont une certaine espèce de tempérament qui leur est propre, à raison de leur figure, de leur situation, & de leurs divers usages, & que c'est par le moyen des pōuls différens, qui sont comme les sons divers & les diverses touches de ces instrumens, que l'on peut juger infailliblement de leur disposition; de même qu'une corde plus ou moins tendue, touchée en un lieu ou en un autre, d'une manière ou plus forte, ou plus foible, rend des sons différens, & fait connoître si elle est trop tendue ou trop lâche.

Indices extérieurs.

Après avoir établi ces douze sources de vie dans le corps de l'homme, ils ont cherché dans le corps des indices extérieurs qui puissent faire connoître les dispositions intérieures de ces douze parties, & ils ont cru les avoir

avoir trouvées dans la tête, laquelle est le siège de tous les sens qui font les opérations animales; & se figurant des rapports nécessaires de ces sens avec les sources de la vie, ils ont cru que la langue se rapportoit au cœur, les narines aux poumons, la bouche à la ratte, les oreilles aux reins, & les yeux au foye; & ils pensent pouvoir tirer de la couleur du visage, des yeux, des narines, & des oreilles, du son de la voix, & des faveurs que la langue sent ou désire, des conjectures certaines de l'état du tempérament du corps, & de la vie ou de la mort d'un malade.

J'ai dit qu'ils font le cœur, le foye, la ratte, les poumons, & les deux reins le siège de l'humide radical, & les six intestins le siège de la chaleur vitale. Il faut expliquer maintenant la manière dont ils pensent que cet humide radical, & cette chaleur vitale se communiquent aux autres parties du corps. Ils établissent douze voyes ou douze canaux, par lesquels ils se répandent.

Il y a un canal, disent-ils, par lequel l'humide radical va du cœur aux mains; & ils nomment ce canal *Chao chun yn king*.

C'est par les mêmes routes que les intestins, qui sont unis au cœur, envoient la chaleur vitale; & cette voiture de chaleur se nomme *Cheu tai yang king*. Ces deux origines unies ensemble font une des sources de la vie.

Le foye envoie l'humide radical aux pieds, & le canal par où il passe, se nomme *So kiue yn king*; & c'est la bourse du fiel qui y fait couler la chaleur vitale, par un chemin qui se nomme *So chiao yang king*.

Les reins envoient aussi l'humide radical par une autre route, & les ureteres la chaleur vitale. Ces canaux entretiennent le commerce de la vie dans le côté gauche du corps.

Dans le côté droit les poumons envoient l'humide radical aux mains par une route qui se nomme *Cheu tai yn king*; & les grands intestins, la chaleur vitale par le canal *Cheng yang ming king*.

De la ratte l'humide radical va aux pieds, & de l'estomac la chaleur vitale, l'un par *So yang ming king*, & l'autre par *So tai yn king*.

De la porte de la vie, l'humide radical va aux mains par *Cheu kiue yn king*, & la chaleur vitale de la troisième partie du corps aux pieds, par *Cheu chao yang king*.

C'est ainsi que selon la doctrine des Chinois, la vie & la vigueur se distribuent par tout le corps: & pour être sçavant Médecin parmi eux, il faut bien connoître ces sources de vie, qui procedent de ces douze origines, en bien sçavoir les routes & les chemins, & les altérations dont elles peuvent être capables.

Après cette connoissance de la construction du corps de l'homme, laquelle est selon l'ancienne Anatomie des Chinois, & qui, comme l'on voit, n'est pas trop exacte; ils veulent que l'on passe à la connoissance des corps extérieurs, qui peuvent altérer le corps de l'homme.

Ces corps sont, selon eux, les élémens, qu'ils réduisent au nombre de cinq; la terre, les métaux, l'eau, l'air, & le feu. C'est de tous ces élémens que

Manière  
dont l'hu-  
mide radi-  
cal & la  
chaleur vi-  
tale se ré-  
pandent  
dans le  
corps.

Corps ex-  
térieurs  
qui agis-  
sent sur le  
corps hu-  
main.

- ME'DECIN-NE DES CHINOIS.** que le corps humain est composé, & tellement disposé, qu'il y a des parties dans lesquelles un élément domine plus que les autres.
- Le feu.** C'est le feu qui domine sur le cœur & sur les premiers intestins qui sont attenans : & le Midi est la partie du ciel, qui regarde principalement ces parties, parce que c'est là le siège de la chaleur; c'est en Eté qu'ils observent les affections du cœur.
- L'air.** Le foye appartient à l'élément de l'air, de même que la bourse du fiel : & l'un & l'autre a rapport avec le Levant, qui est le lieu d'où naissent les vents & la végétation, & c'est au Printems qu'il faut observer les dispositions de ces deux parties.
- L'eau.** Les reins & les ureteres appartiennent à l'eau, & ont rapport au Septentrion; d'où vient que l'Hyver est le tems le plus propre à observer leurs indications.
- Les métaux.** Ce sont les métaux qui dominent sur les pœmons, & sur les grands intestins, aussibien que le Couchant & l'Automne, qui est le tems de leurs indications.
- La terre.** Enfin la ratte & l'estomac tiennent de la nature de la terre: ils regardent le milieu du ciel entre les quatre points cardinaux, & c'est le troisième mois de chacune des saisons, qui est le tems de leurs indications particulieres.
- La porte de la vie & la troisième partie du corps, sont soumis au feu, & à l'eau, & reçoivent les impressions du cœur & des reins, qu'ils communiquent aux autres parties.
- Accords & oppositions des élémens.** Ils raisonnent à-peu-près comme nous sur les accords & les oppositions de ces élémens avec le corps de l'homme, ce qui en fait les maladies & les altérations.
- Le pouls, indice certain de la disposition des parties du corps.** C'est par la différence des pouls qu'ils prétendent découvrir infailliblement toutes les dispositions de chacune des parties du corps: & voici leurs principes.
- C'est le mouvement, disent-ils, qui fait le pouls, & ce mouvement est causé par le flux & le reflux du sang & des esprits, qui sont portez à toutes les parties du corps par ces douze routes dont nous avons parlé.
- Tout ce qui meut, pousse quelque corps mobile, ajoûtent-ils, & tout ce qui est mù, ou cede, ou résiste: ainsi comme le sang & les esprits sont dans un mouvement continuel qui pousse & presse les vaisseaux dans lesquels ils sont portez, il faut nécessairement qu'il y ait des battemens de pouls.
- C'est la science & la parfaite connoissance de ces battemens & de ces percussions qui peut faire connoître la disposition des corps, & les affections qu'ils reçoivent des élémens. C'est par ces battemens que l'on peut connoître la nature du sang & des esprits, les défauts & les excez qui s'y peuvent trouver; & c'est l'adresse des habiles Médecins, de les régler, & de les réduire à leur juste tempérament.
- Lieu & durée du pouls.** Dans tout le mouvement il y a deux choses à observer; le lieu où il se fait, & sa durée: c'est ce qui a obligé les Médecins Chinois de marquer les lieux du corps où l'on peut examiner le pouls, & le tems de ses battemens.

L'usage de la saignée est très-rare parmi eux, quoiqu'on ne peut pas nier qu'ils en ayent eu connoissance. Ce n'est que par les Médecins de *Macao* qu'ils ont connu l'usage du lavement. Ils ne blâment pas ce remède; mais parce qu'il leur est venu d'Europe, ils l'appellent le remède des barbares.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Toute leur science consiste dans la connoissance du pouls, & dans l'usage des simples qu'ils ont en quantité, & qui, selon eux, ont des vertus singulieres, pour guérir les diverses maladies.

Principale science des Médecins Chinois.

Ils prétendent connoître par les seuls battemens du pouls quelle est la source du mal, & en quelle partie du corps il réside. En effet, ceux qui sont habiles, découvrent ou prédisent assez juste tous les symptômes d'une maladie; & c'est-là principalement ce qui a rendu les Médecins Chinois si célèbres dans le monde.

Quand ils sont appelez chez un malade, ils appuyent d'abord son bras sur un oreiller. Ils appliquent ensuite les quatre doigts le long de l'artere, tantôt mollement, tantôt avec force. Ils font un tems très-considérable à examiner les battemens, & à en démêler les différences, quelque imperceptibles qu'elles soient; & selon le mouvement moins fréquent ou plus vîte, plus plein ou plus foible, plus uniforme ou moins régulier, qu'ils observent avec la plus grande attention, ils découvrent la source du mal: de sorte que sans interroger le malade, ils lui disent en quelle partie du corps il sent de la douleur, ou à la tête, ou à l'estomac, ou au bas ventre, & si c'est le foye ou la rate qui soit attaqué: ils lui annoncent quand la tête sera plus libre, quand il recouvrera l'appetit, quand l'incommodité cessera.

Leur manière d'observer le pouls & leur habileté d'en juger.

Je parle des Médecins habiles, & non pas de plusieurs autres qui n'exercent la Médecine que pour avoir de quoi vivre, & qui n'ont ni étude ni expérience. Mais il est certain, & l'on ne peut en douter après tous les témoignages que l'on en a, que les Médecins de la Chine ont acquis en cette matière des connoissances qui ont quelque chose d'extraordinaire & de surprenant.

Parmi plusieurs exemples qu'on pourroit citer, je n'en rapporterai qu'un seul. Un Missionnaire tomba dangereusement malade dans les prisons de *Nan king*. Les Chrétiens qui se voyoient prêts de perdre leur Pasteur, engagerent un Médecin de réputation à venir le visiter. Il se rendit à leurs instances, quoiqu'avec un peu de peine. Il vint dans la prison: après avoir bien considéré le malade, & lui avoir tâté le pouls avec les cérémonies ordinaires, il composa à l'instant trois médecines, qu'il lui ordonna de prendre; l'une au matin, l'autre à une heure après midi, & la troisième sur le soir.

Exemple.

Le malade se trouva plus mal la nuit suivante; il perdit la parole; & on le crut mort: mais dès le grand matin il se fit un si grand changement, que le Médecin lui ayant encore tâté le pouls, assûra qu'il étoit guéri, & qu'il n'avoit qu'à garder un certain régime durant sa convalescence; & en effet il fût rétabli par ce moyen dans une santé parfaite.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Il y a des Médecins, qui lorsqu'ils visitent les malades, font porter ou dans leur chaise, ou par un domestique qui les suit, une armoire à plusieurs layettes, dont chacune est partagée en plus de quarante petits compartimens bien garnis de racines & de simples, qui se donnent selon les maladies, & qui sont ou sudorifiques, ou bien qui servent à purifier le sang & les humeurs, à fortifier l'estomac, à dissiper les vapeurs, à reserrer le ventre, ou à disposer peu-à-peu à l'évacuation.

Boutiques de Droguistes Chinois.

Il y en a d'autres qui ne portent point d'armoire, mais qui donnent la recette, & qui laissent aux malades la liberté ou de les prendre chez eux, ou de les acheter chez les Droguistes, qu'on trouve dans presque toutes les villes, & qui ont de grandes boutiques fournies d'excellens remèdes & très-précieux. Quelques-uns croiroient se dégrader en fournissant des remèdes, & ceux-là d'ordinaire font payer leurs visites bien plus cher que les autres.

Charlatans.

On voit aussi une espece de Charlatans, qui vont ramasser quantité de recettes, & qui, après avoir examiné la maladie, répondent de vous guérir, & conviennent d'un prix qu'on ne leur donne qu'en cas de guérison.

Médecins qui font fortune.

Mais ce qui fait là fortune de beaucoup de Médecins, c'est de guérir quelques Mandarins distinguez, ou quelques personnes riches; car outre ce qui leur est donné pour chaque visite, ils reçoivent des gratifications très-considérables.

Cordiaux font fort estimer à la Chine.

Les Médecins Chinois, après avoir mis en usage leurs décoctions de simples, & rendu la santé, comptent beaucoup sur leurs *Cordiaux* pour extirper le mal jusqu'à sa racine; ils en ont de toutes les sortes, qui ne sont composez la plupart que d'herbes, de feuilles, de racines, de fruits, & de semences sèches.

Simple d'un grand usage.

Ils ont quantité de simples qui se débitent dans toutes les villes de l'Empire. Une Province emprunte de l'autre ce qu'elle n'a pas. Il y a des foires, où l'on ne vend que des remèdes, & des boutiques qui ne sont garnies que de simples, dont il est aisé de se pourvoir.

Diète qu'on fait faire aux malades.

Les Médecins Chinois permettent l'eau aux malades; mais ils veulent qu'elle soit cuite. A l'égard d'autre nourriture, ils l'interdisent d'ordinaire; ou si le malade est pressé de la faim, ils ne lui en laissent prendre que très-légerement. La raison qu'ils en apportent, c'est que les corps étant indisposez, l'estomac n'est guères propre à faire ses fonctions, & que la digestion qui se fait en cet état, est toujours pernicieuse.

Honoraire & discrétion des Médecins.

Du reste l'honoraire qu'ils exigent pour leurs visites & pour leurs remèdes, est très-modéré. Après une première visite, ils ne retournent point chez le malade, à moins qu'on ne les y appelle: par-là on est en liberté de choisir un autre Médecin; ce qui arrive assez souvent, quand on n'est pas content des remèdes que le premier a donnez.

Comme ce qu'il y a de singulier dans la Médecine Chinoise, est l'habileté des Médecins à juger des maladies par les battemens du poul, & à connoître l'utilité des simples, dont ils composent leurs remèdes; on

on fera sans doute bien aisé d'apprendre des Chinois mêmes, en quoi consiste leur secret sur le pouls, & quel usage ils font de leurs simples.

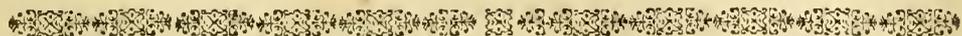
C'est ce qu'on verra premièrement, par un traité qu'a fait sur le pouls un ancien Auteur Chinois; en second lieu, par l'extrait que je vais donner de l'Herbier Chinois; & en troisième lieu, par diverses recettes que les Médecins employent pour les différentes maladies.

Tous les Chinois reconnoissent pour Auteur du traité sur le pouls, le nommé *Ouang chou ho*, qui vivoit sous la Dynastie *Tsin*, c'est-à-dire, quelques centaines d'années avant l'Ere Chrétienne. Le Pere Hervieu, ancien Missionnaire de la Chine, qui a pris la peine de le traduire en nôtre langue, croit que c'est plutôt une compilation qu'un traité fait par un seul & même Auteur.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que la Chine n'a peut-être rien de plus ancien & de meilleur en ce genre. On a omis quelques endroits du texte, ou parce qu'ils ne contiennent rien qui ne soit ailleurs exprimé plus nettement, ou parce que, pour être entendus en Europe, ils demanderoient de longues explications, également inutiles & ennuyeuses.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

Auteur du  
traité sur  
le pouls.



S E C R E T  
D U P O U L S,  
T R A D U I T D U C H I N O I S.

P R É M I È R E P A R T I E.

T E X T E.

**P**OUR connoître les maladies, & juger si elles sont mortelles ou non, on ne peut rien faire de mieux que d'examiner le pouls.

Dans les maladies du cœur, c'est le pouls du carpe de la main gauche qu'il faut consulter.

Dans les maladies du foye, c'est aussi la main gauche qu'il faut prendre; mais il faut examiner le pouls précisément à la jointure du carpe, avec l'os qu'on nomme *Cubitus*.

Dans les maladies de l'estomac, examinez le pouls du carpe de la main droite; & dans les maladies du pûmon, examinez à la même main le pouls de la jointure.

Dans les maladies des reins, il faut examiner le pouls immédiatement plus haut que la jointure, à l'extrémité du *Cubitus*; à la main droite, pour le rein droit; à la main gauche, pour le rein gauche.

Différens  
endroits  
où il faut  
tâter le  
pouls dans  
différentes  
maladies.

Le rein droit s'appelle autrement *Ming men*, porte de la vie.

## N O T E S.

Les Médecins Chinois supposent communément, & disent souvent que le rein droit est le réservoir féminal, & que c'est la raison pourquoi on l'a nommé porte de la vie. J'en ai lû un, qui explique autrement l'origine de ce nom, & qui prétend que c'est principalement au rein droit que doit s'attribuer le changement du sang en semence.

## T E X T E.

Différence  
du pouls  
par rap-  
port à  
l'âge au  
sexe, &c.

RIEN n'est plus aisé que cette distinction des différens endroits où il faut tâter le pouls dans les maladies de ces cinq différentes parties nobles. Mais l'examen du pouls ne laisse pas d'être par bien des endroits fort difficile. Le mouvement continuel de circulation, où sont jour & nuit le Capitaine & son escorte, est à la vérité déterminé à un certain nombre de tours: mais il ne laisse pas d'y avoir dans le pouls mille différences, suivant la différence du sexe, de l'âge, de la stature, & des saisons.

## C O M M E N T A I R E.

LE Capitaine, c'est le sang, *Huë*. Son escorte sont les esprits, *Ki*. Le sang coule dans les vaisseaux & les esprits en dehors. Ils sont dans un mouvement perpétuel de circulation, & doivent faire dans l'espace d'un jour & d'une nuit cinquante tours. C'est le nombre déterminé dont parle le texte.

## N O T E S.

DANS l'espace d'une respiration, c'est-à-dire, d'une expiration, & d'une inspiration, le pouls bat communément quatre fois, & le sang & les esprits font six pouces de chemin. Comme dans douze heures Chinoises, qui font un jour & une nuit, on compte en tout treize-mille-cinquens respirations, le chemin d'un jour fera de huit-cens-dix *Tchang* \*. Or le plus long chemin du sang & des esprits dans le corps humain, n'est que de seize *Tchang*, deux pieds. Par conséquent le sang fait en un jour & une nuit cinquante fois ce tour. On a tiré ceci des Chinois, mais non pas de l'endroit du livre qu'on traduit.

Quand on traduit *mouvement continuel de circulation*, on n'aide point à la lettre: les expressions Chinoises le disent. De là il paroît naturel de conclure que la circulation du sang, découverte si récemment en Europe,

\* C'est une mesure qui a dix *Tché*, ou pieds, chacun de dix pouces.

a été connue des Chinois, du moins depuis deux-mille ans. Je suis cependant fort éloigné d'oser garantir cette conclusion. Je ne trouve point que les Médecins Chinois dans leurs livres distinguent nettement les artères & les veines, ni le chemin que fait le sang pour s'éloigner du cœur, & y revenir.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Ils ont des lettres que les Européens, en traduisant des Dictionnaires, ont fait répondre à nos mots, artères, veines, nerfs. Mais soit que je lise les Médecins Chinois, soit que j'interroge ceux qui vivent, je ne trouve point que sous ces mots ils renferment juste les idées que nous avons aujourd'hui, & il faut dire que si la Chine a eu autrefois ces connoissances, comme certaines expressions portent à le penser; elles les a perduës il y a du tems.

En traduisant le commentaire Chinois, j'ai mis: *Son escorte sont les esprits*. J'ai cru que des divers sens qu'a la lettre *Ki*, aucun ne convenoit mieux à cet endroit. J'avertis cependant que cette lettre peut encore signifier, *air, vapeur, humeur, matière, &c.*

### T E X T E.

CHAQUE saison de l'année a son pouls propre.

Pouls propre de chaque saison.

Dans la première & seconde lune, tems du règne du bois, le pouls du foye, qui répond au bois, est *Hien*, c'est à-dire, a un mouvement de trémulation longue, tel à-peu-près qu'est celui des cordes de l'instrument nommé *Tfeng* \*.

Dans la quatrième & cinquième lune, le pouls du cœur, qui répond au feu, est comme régorgeant, *Hong*.

Quant à l'estomac, qui répond à la terre, son pouls à la fin de chaque saison \*\* doit avoir une lenteur modérée *Ouan*. A la septième & huitième lune, qui est le règne du métal, le pouls du pûmon, qui y répond, est délié, *Sié*; superficiel, *Feou*; court, *Toan*; & aigre, *Sæ*.

A la dixième & onzième lune, c'est le règne de l'eau. Le pouls des reins, qui y répond, est profond, *Tchin*, & délié, *Sié*.

Voilà la situation ordinaire du pouls par rapport aux différentes saisons dans un sujet sain. Si le pouls que nous venons d'assigner à chacune de ces cinq parties nobles par rapport aux différentes saisons de l'année, se trouve changé en son contraire, la vie est dès-lors en danger.

### C O M M E N T A I R E.

C'EST-à-dire, si le pouls du cœur se trouve profond & délié, *Tchin* & *Sié*; celui du foye court & aigre, *Toan* & *Sæ*; Celui des reins lent, *Ouan*; celui des pûmons régorgeant, *Hong*; & celui de l'estomac long & tremblant, *Tchang* & *Hien*.

T E X.

\* Il a treize cordes.

\*\* A la troisième, sixième, neuvième & douzième lune.

## T E X T E.

ME'DECI-  
NE DES  
CHINOIS.Altération  
de pou  
de confé-  
quence.

SI l'altération est telle, que l'enfant soit foutenu par sa mere, le mal n'est pas grand.

## C O M M E N T A I R E.

PAR exemple, si le pouls du cœur est lent, *Ouan*; celui de l'estomac enflé & régorgeant, *Hong*; celui des poumons profond, *Tchin*.

## T E X T E.

Dangé-  
reuse.

MAIS si la mere charge l'enfant, la maladie sera longue.

## C O M M E N T A I R E.

PAR exemple, si les reins communiquent leur mal au foye, ou si le foye communique son mal au cœur.

## N O T E S.

LE Commentateur paroît ici s'exprimer peu exactement: mais on le traduit comme il est.

## T E X T E.

Irrégulari-  
té des  
pouls du  
cœur & du  
poumon.

ENFIN, quand le mari & la femme ne se tiennent pas dans l'ordre, il y a aussi des règles pour juger si le mal est mortel ou non.

## C O M M E N T A I R E.

PAR exemple, que le cœur ait le pouls du poumon, c'est le mari qui a le pouls de la femme.

## T E X T E.

Pouls mor-  
tel dans le  
Printems.

DANS le Printems avoir le pouls du poumon, cela est mortel. Pour le pouls du cœur, passe; car le cœur est le fils du foye, qui a les reins pour mere, & l'estomac pour épouse.

## C O M M E N T A I R E.

LE bois, le feu, la terre, le métal, l'eau. Voilà l'ordre de la génération de ces cinq élémens: la terre, le bois, l'eau, le feu, le métal. Dans cet ordre ils se détruisent. Des cinq *Tfang* ou parties nobles ci-dessus marquées, le poumon répond au métal. Le métal détruit le bois. Ainsi dans le Printems, qui répond au bois, avoir le pouls du poumon, cela est mortel.

## T E X T E.

Dérange-  
mens dan-  
géreux.

AU Printems avoir le pouls de l'estomac, en Hyver le pouls du cœur, en Eté celui du poumon, en Automne celui du foye; tout cela est fort mauvais.

Voilà ce qui regarde les différens pouls propres des différentes saisons; eu égard à l'ordre de génération ou d'opposition des cinq élémens.

## C O M M E N T A I R E.

IL est dit dans un endroit de ce livre, que quand au Printems on a le pouls

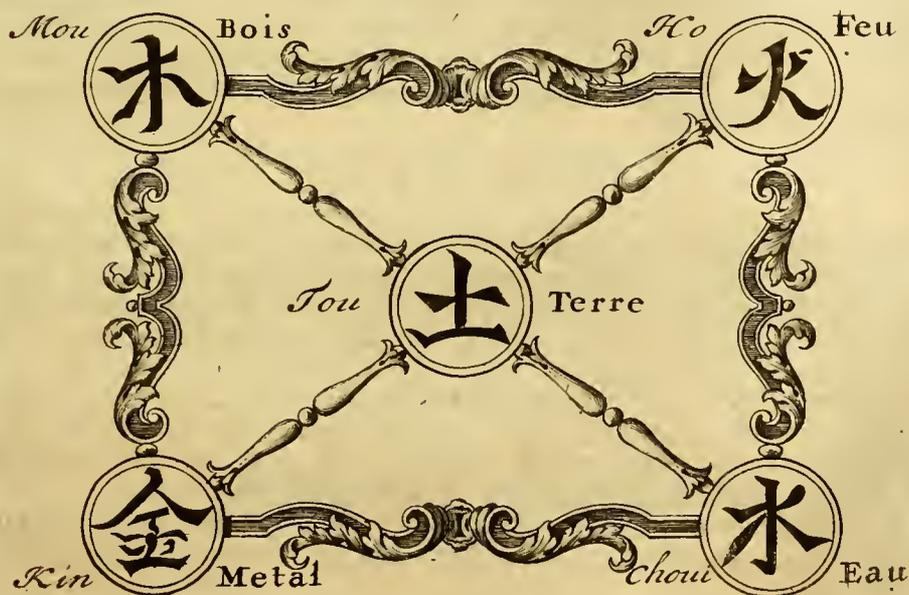
pouls de la fin des quatre saisons, autrement dit le pouls de l'estomac, qui répond à la terre, la maladie communément n'est pas dangereuse, & se guérit assez souvent sans remèdes.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

Ici l'on dit, qu'au Printemps avoir le pouls de l'estomac, cela est mortel. Comment ces deux choses s'accordent-elles? Le voici. Par exemple, quand dans le Printemps le pouls du foye est en même tems lent & trembleux, *Ouan* & *Hien*, quoiqu'il ait la lenteur *Ouan*, propre du pouls de l'estomac; s'il conserve la tremulation qui lui est propre, l'altération n'est pas grande; mais s'il venoit à perdre la tremulation, & qu'il n'eût plus que la lenteur propre du pouls de l'estomac qui répond à la terre, le mal alors seroit dangereux.

La terre, quand elle domine, engendre le métal. Or le métal détruit le bois qui répond au foye & au Printemps. Voilà la solution de la difficulté proposée, & le sens de l'endroit, où le texte dit: *Quand le mari & la femme ne se tiennent pas dans l'ordre, &c.* Appliquez cela aux pouls propres des autres.

VOICI UNE TABLE DES CINQ E'LE'MENS  
DONT ON PARLE.



N O T E S.

S'AGIT-IL des saisons de l'année? Les Chinois font répondre le Printemps, du moins les deux premiers mois, au bois; les deux premiers mois de

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

de l'Été au feu; ceux de l'Automne au métal; & ceux de l'Hyver à l'eau. A la terre, qui est au milieu, comme tenant un peu de tout, ils font répondre le dernier mois de chaque saison.

S'agit-il des parties nobles du corps humain? Les Médecins font aussi l'application à cette table, & font répondre le foye au bois, le cœur au feu, le pōumon au métal, les reins à l'eau, & l'estomac à la terre, y trouvant une analogie telle quelle.

S'agit-il des cinq planetes? *Saturne*, s'appelle l'étoile, ou la planete de la terre; *Jupiter*, la planete du bois; *Mars*; la planete du feu; *Venus*, la planete du métal; & *Mercuré*, la planete de l'eau.

Est-ce ces cinq élémens qui ont donné les noms aux cinq planetes? Est-ce sur le nombre des planetes qu'on a déterminé ces cinq élémens? C'est ce que je ne puis dire.

### T E X T E.

Rapport  
que les  
pouls ont  
entre eux,  
& com-  
bien il est  
aisé de s'y  
mépren-  
dre.

IL faut bien prendre garde à ne pas confondre différentes especes de pouls, qui ont entre eux quelque ressemblance. Par exemple, le pouls que nous appellons *Hien*, & celui que nous nommons *Kin*; le pouls *Sæ*, & le pouls *Ouei*; le pouls *Feou*, & le pouls *Kong*; le pouls *Hong*, & le pouls *Ché*, ont entre eux quelque rapport. Cependant leurs indications sont très-différentes, & souvent contraires. Le pouls nommé *Tchin*, & le pouls nommé *Fou*, vont au même but par divers chemins. Pour ce qui est des deux pouls *Siu* & *Yo*, ils ont assez de rapport, même en leurs indications.

### N O T E S.

L'EXPLICATION de ces divers noms viendra dans la suite du texte, & plus d'une fois. Cependant comme la bonne méthode demande qu'on explique d'abord tous les termes qu'on employe pour suppléer au défaut du Compilateur, je vais expliquer ces especes de pouls dont ont vient de parler.

Le pouls s'appelle *Hien*, quand il a un mouvement de trémulation longue, à-peu près comme celui des cordes de l'instrument *Tfeng*.

Le pouls s'appelle *Kin*, quand il a un mouvement de trémulation courte & serrée, comme celui des cordes de l'instrument nommé *Kin*.

Le pouls se nomme *Sæ*, aigre ou âpre, quand la sensation qu'il fait sous le doigt, a du rapport au mouvement d'un couteau, qui racle un bambou.

Le pouls se nomme *Ouei*, petit, quand il est en effet petit, à-peu près comme un fil de foye.

Le pouls se nomme *Feou*, superficiel, furnageant, quand en posant simplement le doigt sans peser, il est sensible, & qu'il disparoît lorsqu'on appuye.

Le pouls est *Kong*, quand on le sent sous le doigt; tel à-peu-près qu'un trou de flûte, laissant une espece de vuide au milieu des deux extrêmes sensibles.

*Hong*,

*Hong*, signifie régorgeant; & *Ché*, signifie plein. *Tchin*, signifie enfoncé, profond; *Fou*, fuyant en bas & se cachant. *Siu*, c'est quand il fait sur le doigt à-peu-près la sensation qu'y feroit une goutte d'eau. *To*, c'est foible.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

## T E X T E.

IL faut donc s'appliquer à bien connoître les propriétés des pouls, savoir en tirer à propos des conclusions; après quoi, moyennant une suffisante connoissance des drogues, on peut se mêler de Médecine.

Le pouls du carpe est-il *Kié*, prompt? A coup sûr il y a mal de tête; s'il est *Hien*, trémuleux long, c'est cardialgie (a); s'il est *Kin*, trémuleux court, c'est colique; s'il est *Ouan*, lent modérément, la peau est comme endormie; s'il est *Ouei*, petit, la poitrine a souffert du froid; s'il est *Sou*, très-précipité, il y a du feu à l'orifice de l'estomac; s'il est *Hoa*, glissant, le sang abonde; s'il est *Sæ*, aigre, les esprits manquent. Quand il est *Hong*, régorgeant, la poitrine & les côtes sont comme trop pleins, & le malade y sent oppression. Enfin, quand le pouls du carpe est *Tchin*, profond, enfoncé, on sent de la douleur au dos.

Signes  
diagnosti-  
ques des  
pouls du  
Carpe de  
la main,  
de la jointure  
du  
carpe avec  
le *Cubitus*,  
& de l'ex-  
trémité de  
celui-ci.

Quand précisément à la jointure du carpe avec le *Cubitus*, le pouls se trouve *Feou*, superficiel, & *Ouan*, modérément lent, il y a dégoût, perte d'appétit.

S'il est *Kin*, trémuleux court, il y a oppression & plénitude de matières flatueuses; ce qui est difficile à bien guérir.

Si ce pouls est *To*, foible, & *Sou*, précipité, il y a du feu dans l'estomac.

S'il est trémuleux long, *Hien*, & *Hoa*, glissant, l'estomac a souffert du froid.

S'il est *Ouei*, petit, le cœur est comme oppressé de plénitude.

S'il est *Tchin*, profond, enfoncé, on sent pesant & douleur sourde à la région du diaphragme, & cela vient de plénitude, au lieu que si ce pouls est *Siu*, mol & comme mouillé, quoiqu'il y ait enflure dans les parties inférieures, comme depuis les reins jusqu'aux pieds, cela vient d'inanition & d'épuisement. Il faut au plutôt songer à dissiper ces humeurs aqueuses.

Enfin si ce pouls de la jointure est *Fou*, fuyant en bas, & se cachant, il y a embarras à l'orifice de l'estomac; il ne faut à cela qu'une purgation.

Quant au pouls de l'extrémité du *Cubitus*, s'il est *Hoa*, glissant, & que ce soit une femme, il est clair que ses mois ne sont pas réglés; si c'est un homme, les digestions se font imparfaitement dans les dernières voyes.

S'il est *Fou*, fuyant en bas, les digestions se font imparfaitement dans les premières voyes.

S'il est *Ouei*, petit, il y a violente colique.

S'il est *To*, foible, & *Ouan*, modérément lent, il y a excès de feu dans le ventricule, & embarras à l'orifice de l'estomac.

S'il

(a) Douleur qui se sent vers l'orifice supérieur de l'estomac, avec palpitation de cœur, envie de vomir, &c.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

S'il est *Tchi*, paresseux, très-lent, le *Tfiao* ou foyer inférieur, & l'estomac ont souffert du froid; il y a nausée & quelquefois vomissement.

S'il est *Sæ*, aigre, il y a tension au ventre & quelquefois au *Scrotum*.

S'il est tantôt *Hien*, tremuleux long, tantôt *kin*, tremuleux court, la douleur est dans le ventre même.

S'il est *Tchin*, profond, le mal est aux reins.

Enfin, s'il est *Siu*, mol, & comme mouillé, *Sou*, précipité, *Feou*, superficiel, ou bien *Kong*, vuide au milieu, comme un tronc de flûte, les urines sont rouges & âcres. Examinant ainsi tout avec exactitude, il est difficile que rien échape.

### N O T E S.

LES Chinois distinguent dans le corps, ou dans ce que nous appellons tronc, trois *Tfiao*, ou comme trois foyers de la chaleur naturelle. Le commentaire en parlera dans la suite.

Le texte exposant en cet endroit les divers pouls qui se peuvent trouver, soit au carpe, soit à la jointure du carpe avec le *Cubitus*, soit à l'extrémité du *Cubitus*, & spécifiant leurs indications, ne fait point la distinction qu'il fait en d'autres endroits entre la main gauche & la main droite; mais seulement la distinction des trois différens endroits où le pouls se tâte à chaque main.

Il faut supposer que, suivant son idée, la distinction de droite ou de gauche, qui est importante en tant d'autres occasions, ne fait rien par rapport aux indications ci-dessus marquées.

### T E X T E.

Autres indications de divers battemens du pouls.

QUAND on tâte le pouls d'une femme à l'extrémité du *Cubitus*, & qu'on l'y trouve continuellement *Hoa*, glissant, on peut assurer qu'elle est grosse.

Si c'est à cet endroit de la main droite que vous tâtez le pouls, & que vous l'y trouviez en même tems *Hong*, régorgeant, elle est grosse d'une fille.

Si c'est à la main gauche que cela se trouve, elle est grosse d'un garçon.

Si le pouls se trouve en même tems tel aux deux bras, la femme est grosse de deux enfans. Qui sçait user de cette méthode, ne s'y trompe point.

Pour connoître si un malade rélevera de sa maladie, il faut examiner avec grand soin le mouvement & les morules du pouls.

Si dans son mouvement il est dur & coupant, & en même tems fort vite, comme si ces battemens étoient autant de coups d'une flèche ou d'une pierre réitérés avec promptitude: s'il est au contraire tout-à-fait lâche, à-peu-près comme une corde qui se file: s'il est picotant comme le bec d'un oiseau, & que tout-à-coup ce mouvement s'interrompe: s'il est rare, & semblable à ces gouttes d'eau, qui tombent quelquefois par quelque fente; de sorte qu'il semble pendant du tems n'être plus; puis il recommence: s'il est embarrassé, à-peu-près comme une grenouille en certaines herbes; ensorte qu'il semble ne pouvoir ni avancer ni reculer: s'il est

est frétilant, comme un poisson qui se plonge à chaque moment, puis remonte quelquefois assez lentement pour qu'on le croye tenir par la queue, & cependant il s'échape. Hélas! le meilleur de tous ces pouls ne vaut rien: le Médecin eût-il la pierre philosophale, tel malade ne relèvera pas de sa maladie; il faut se résoudre à mourir.

Mais il y a certaines maladies, où le malade, sans avoir les pouls que nous venons de marquer, a l'entendement troublé, perd la parole, ou n'a plus qu'un filet de voix. Quelquefois même on ne peut plus découvrir aucun mouvement du pouls au carpe ni à la jointure. Si cependant à l'extrémité du *Cubitus* le pouls est encore sensible: si ses battemens & ses morules ont à-peu-près la même étendue, & que ce mouvement soit continu pendant du tems sans changement irrégulier, quoique le malade paroisse aux abois, il n'en mourra pas; du moins un bon Médecin peut le sauver. C'est le sens d'un ancien texte qui dit: L'arbre est sans feuilles; mais sa racine vit encore.

MÉDECIN.  
NE DES  
CHINOIS.

### *Manière de tâter le Pouls.*

A gauche, le cœur, les intestins grêles, le foye, le fiel, le rein gauche. A droite, le poumon, les intestins gros, l'orifice de l'estomac & le ventricule, le rein droit.

Rapport  
des parties  
à l'un des  
côtés.

### C O M M E N T A I R E.

LE pouls du carpe de la main gauche indique ce qui regarde le cœur & les intestins grêles; le pouls de la jointure du même côté indique ce qui regarde le foye & le fiel: le pouls de l'extrémité du *Cubitus* du même côté indique ce qui regarde le rein gauche & la vessie. Car si le texte n'a pas exprimé la vessie, c'est que cela n'accommodoit pas le vers.

### N O T E.

J'AVERTIS que non seulement cet endroit, mais presque tout le livre est en vers. Ce n'est proprement qu'un recueil mal digéré de Chançons en vers techniques.

### T E X T E.

A droite au carpe, le poumon, les intestins gros: à la jointure, l'orifice de l'estomac & le ventricule: à l'extrémité du *Cubitus*, le rein droit.

Endroits  
auxquels  
les parties  
répondent  
au bras  
droit.

### C O M M E N T A I R E.

IL faut ajouter au rein droit, les trois *Tsiao* ou foyers: si le texte l'a omis, c'est que cela n'accommodoit pas le vers.

MEDECI-  
NE DES  
CHINOIS.

## N O T E.

ON verra ci-après ce que c'est que les trois *Tsiao*.

## T E X T E.

Différence  
du pouls  
d'homme  
& de fem-  
me.

SUIVEZ cela en examinant les maladies, même des femmes. A cela près que dans les femmes le pouls du *Cubitus* en sa situation naturelle & saine, est le contraire de celui des hommes.

## C O M M E N T A I R E.

IL est fort dans les femmes, & foible dans les hommes: s'il se trouve autrement, c'est maladie.

## T E X T E.

Circon-  
stances  
nécessaires  
pour bien  
tâter le  
pouls.

IL faut de l'attention & de l'exaétitude à examiner & à suivre chacun de ces pouls. Il faut que le Médecin soit lui-même tranquille & sain. Pour la situation de sa main, elle dépend de la situation où est celle du malade. Si celui-ci a la main tellement posée que le dos paroisse, & non le dedans, il faut que le Médecin renverse la sienne.

De ces trois pouls, résultent neuf *Heou*. Il faut être stilé à les bien distinguer sous les doigts, & à s'imprimer en même tems chacun dans l'esprit aussi distinctement qu'un cachet.

## C O M M E N T A I R E.

LE carpe, la jointure, l'extrémité du *Cubitus*, trois endroits où le pouls se tâte, en y appliquant les trois plus longs doigts. Voilà ce qu'on appelle les trois pouls.

Dans chacun de ces endroits, le pouls est ou très-superficiel, ou très-enfoncé, ou entre deux, trois fois trois font neuf. Voilà ce que le texte appelle ici les neuf *Heou*.

## T E X T E.

Fonctions  
des intestins,  
du  
poumon,  
& du  
cœur.

LA fonction des gros intestins & des poumons, tend à faire marcher, conduire, & évacuer. La fonction du cœur & des intestins grêles, tend à recevoir, contenir, & améliorer.

## C O M M E N T A I R E.

LES gros intestins poussent & évacuent les matières grossières & impures. Pour le poumon, il ne pousse ni n'évacue; mais comme les gros in-

intestins font de son ressort, & lui font comme soumis, c'est pour cela que le texte les joint ensemble.

ME'DECL-  
NE DES  
CHINOIS.

## N O T E S.

IL est vrai, comme dit ici le commentaire, que, suivant la Médecine Chinoise, le p<sup>o</sup>umon & les intestins gros sympathisent, aussibien que le cœur & les intestins grêles. Mais je trouve que le commentaire a tort de dire tout crûment que ce rapport, ou cette subordination, est l'unique raison pourquoi le texte fait ici mention du p<sup>o</sup>umon, quoiqu'il ne pousse, ni n'vacuë. Le p<sup>o</sup>umon ne tend-il pas à faire marcher le sang, & à évacuer les phlegmes & autres matières?

Le commentaire est encore moins supportable sur ce qu'il dit du cœur & des intestins grêles. Le texte peut avoir ce sens; sçavoir que la fonction des intestins grêles est de recevoir les alimens, pour les digérer & les tourner en chile; la fonction du cœur de recevoir ce chile, de le perfectionner, & d'en former le sang.

## T E X T E.

LA fonction de l'orifice de l'estomac & du ventricule, qui sont contigus l'un à l'autre, est de s'aider mutuellement à l'administration des cinq grains, c'est-à-dire, des alimens. La fonction des reins & de la vessie est de filtrer, & d'évacuer les matières liquides.

Pour ce qu'on appelle les trois *Tsiao*, ou les trois foyers, ce ne sont point des viscères sensibles & distincts. On assigne leur situation par rapport aux autres parties auxquelles ils répondent.

Fonctions  
de l'orifice  
de l'esto-  
mac, du  
ventricu-  
le, des  
reins & de  
la vessie.  
Les trois  
*Tsiao*, ou  
foyers.

## C O M M E N T A I R E.

ON distingue trois *Tsiao*; le supérieur, celui du milieu, l'inférieur. Le supérieur est à la région du cœur: son principal effet est de retenir & de resserrer: sans lui, le cœur, le p<sup>o</sup>umon, gouverneroient-ils le sang & les esprits? Ou bien, gouverneroient-ils le sang & l'air? car le caractère souffre ces deux sens.

Celui du milieu est à la région du *Sternum*. Il ne retient, ni ne pousse; son effet est de cuire. Sans lui, comment l'estomac pourroit-il digérer les alimens?

L'inférieur est à la région du nombril; un pouce plus bas. Son effet est de séparer & pousser: sans lui, comment le foye & les reins pourroient-ils filtrer & séparer les liqueurs comme ils font?

## T E X T E.

LE foye & le fiel servent tous deux aux filtrations des humeurs. Ils ont beaucoup de communication avec les yeux, qui dépendent con-

Fonctions  
du foye &  
du fiel.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

Endroits  
précis où il  
faut tâter  
les trois  
pouls dif-  
férens.)

fidérament de ces visceres. Un homme éclairé, qui aura bien pénétré la situation naturelle, la juste température, & le rapport des cinq parties nobles, aura beaucoup de facilité à connoître les maladies.

Il y a un os qui s'éleve à la jointure du bras avec le poignet: c'est-là qu'il faut tâter le pouls qu'on appelle de la porte, ou de la jointure: devant cette jointure est ce qu'on nomme l'emboûchure d'un pouce, *Tsun keou*, le carpe. Derrière la même jointure est ce qu'on appelle le *Cubitus*, *Tché*. Le carpe est censé *Yang*, le *Cubitus*, *Yn*, en langage de Médecine.

En tâtant le pouls à ces trois endroits, il faut de l'attention & de l'exaétitude à bien placer les doigts justement où il faut, sur le vaisseau.

### N O T E S.

*Tche* signifie l'os qui va depuis le poignet jusqu'au coude. Cette même lettre en ce même mot signifie aussi un pied ou une coudée. C'est que l'un étoit la mesure de l'autre.

Le carpe s'appelle *Tsun keou*, qui signifie emboûchure, ou passage d'un pouce d'étenduë, parce qu'il a la dixieme partie du *Cubitus*, & qu'on appelle un pouce la dixieme partie d'un pied ou d'une coudée. Ceci est tiré des Chinois mêmes.

*Yang* & *Yn* sont deux termes applicables & appliquez par les Chinois dans presque toute distinction de deux choses, dont l'une cede à l'autre par quelque endroit; par exemple, en perfection, en rang, &c.

### T E X T E.

Si vous découvrez à l'*Yang*, ou au pouls du carpe, ce qu'on appelle *Hien* \*, soyez assuré qu'il y a douleur de tête.

Si vous trouvez ce même mouvement à l'*Yn*, ou au pouls de l'extrémité du *Cubitus*, il y a douleur de ventre.

Si l'*Yang* est précipité, il y a envie de vomir, & douleur de tête.

Si l'*Yn* alors est fort petit & fort délié, il y a un mouvement d'entrailles & diarrhée.

Si l'*Yang* est plein, vous remarquerez le visage rouge & bouffi.

Si l'*Yn* en même tems est petit & délié, il y aura de ces sueurs malignes, qu'on dit venir à la dérobee, & commencement de phtisie.

Quand l'*Yang* est plein, fort & glissant, il y a de l'embarras à la langue.

Si l'*Yn* est alors précipité, il y a du feu dans l'estomac, & l'haleine sent mauvais.

Quand vous trouvez l'*Yang* petit, superficiel, & foible, le cœur manque de chaleur.

Si en même tems l'*Yn* est glissant, les alimens se digerent mal, l'estomac est incommodé.

De-

\* Un mouvement de trémulation longue, comme dans les cordes de l'instrument *Tseng*.

Différen-  
tes indica-  
tions du  
pouls, par  
la distinc-  
tion d'*Yn*  
& d'*Yang*.

Devant & derriere la jointure par cette simple distinction d'*Yn* & d'*Yang*, chercher ainsi les différentes indications du pouls, c'est une assez bonne méthode.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

N O T E S.

Le commentaire donne à ces trois lignes un sens différent de celui que porte la traduction. Il prétend qu'il faut considérer ensemble le devant & le derriere de la jointure, indiquez par *Yang* & *Yn*, & voir si cet *Yang* & cet *Yn* sont tous deux *Yang*, ou tous deux *Yn*: & il entend par ce second *Yang* un pouls superficiel, haut; & par ce second *Yn*, un pouls enfoncé, profond: si les deux sont *Yang*; c'est-à-dire, si au carpe ou à l'extrémité du *Cubitus* le pouls est élevé, superficiel, la source du mal est dans ce qu'on appelle *Piao*, l'extérieur, la peau, les chairs, &c: si au contraire les deux sont *Yn*; c'est-à-dire, si au carpe & à l'extrémité du *Cubitus* le pouls est enfoncé, profond, le mal est dans ce qu'on appelle *Li*, par où l'on entend les cinq parties nobles, &c.

Si ce que dit ce Commentateur est vrai ou non, je n'en sçais rien. Mais le texte ici n'a point ces deux sortes d'*Yn* & d'*Yang* compliqués: il n'y est parlé ni de *Piao*, ni de *Li*, ni de superficiel, ni de profond; & ces lignes m'ont paru n'être qu'une conclusion générale de ce qui précède. C'est pour cela que j'ai omis le mot *ainsi*; auquel mot près j'ai traduit le texte comme il est.

T E X T E.

QUAND le pouls est naturel, & que la fanté est parfaite, dans l'espace d'une respiration, qui contient l'inspiration & l'expiration, il y a quatre battemens; un battement de plus n'indique rien de mal: mais s'il en manque un, c'est défaut de chaleur naturelle; & s'il en manque deux, cela est mauvais.

Si dans le même espace il y a six battemens, la chaleur excède: s'il y en a sept, l'excès est considérable: & s'il y en a jusqu'à huit, le danger est fort grand: s'il y en a davantage, le malade expire.

Si dans l'espace d'une respiration le pouls ne bat qu'une fois, la maladie est dès-lors considérable & dangereuse. Mais c'est bien pis, quand il ne bat qu'une fois dans l'espace de deux respirations; la mort est prochaine.

Trop de battement vient d'excès de chaleur, & trop peu vient d'excès de froid. C'est une tradition constante de tout tems. Les degrés en sont marquez dans le livre des quatre-vingt-une difficultez.

Au Printems, la trémulation longue, *Hien*; en Été, régorgement, *Hong*; en Automne, molesse de poil ou de plume; en Hyver, dureté de pierre. Il faut encore subdiviser ces faisons en *Tsie ki*.

Battemens  
de pouls  
dans l'es-  
pace d'une  
réspira-  
tion; leurs  
indica-  
tions.

C O M M E N T A I R E.

PAR la lettre *Tsie*, l'on entend ici les subdivisions qu'on fait des quatre faisons.

MÉDECINE DES  
CHINOIS.

faifons. Chaque faifon a fix *Tſie*. Par la lettre *Ki*, l'on entend les différentes températures de l'air.

T E X T E.

Mouvement  
propre du  
pouls, appelé de  
l'estomac.

UN mouvement doux & un peu lent, à-peu-près comme celui des branches d'un beau faule, qu'un petit Zéphire agite au Printems. Voilà ce qui est propre du pouls qu'on appelle de l'estomac, qui répond à la fin de chaque faifon. Toutes subtiles que font ces distinctions, le Médecin appliqué non seulement les appercevra, mais viendra enfin à bout de n'en oublier aucune.

*Exposition des Pouls, nommez les sept Piao.*

N O T E.

C'EST-à-dire, les sept externes, parce qu'ils sont en effet plus externes ou plus sensibles que les autres, dont on parlera ci-après.

T E X T E.

Le pouls  
*Fou.*

*FEOU*, c'est quand posant simplement le doigt, sans appuyer, on sent le pouls, & qu'il fait à-peu-près la sensation que feroit une feuille d'oignonnet.

N O T E.

JE l'appelle en François, superficiel.

T E X T E.

Le pouls  
*Kong.*

*KONG*, c'est quand on y distingue comme deux extrêmités; & comme un vuide au milieu.

N O T E.

COMME si on poſoit le doigt sur un trou de flûte; cette comparaison est tirée des Chinois.

T E X T E.

Le pouls  
*Hou.*

*HOU*, c'est comme quand on touche, ou qu'on remue des perles. Elles vont & viennent assez vite, étant polies & glissantes.

N O T E.

C'EST ce que j'appelle en François, pouls glissant.

TEX-

## T E X T E.

*CHE*, c'est comme une propriété du *Feou*, superficiel, & comme si la feuille d'oignonnet étoit folide & pleine en dedans.

ME'DECL-  
NE DES  
CHINOIS.

Le pouls  
*Che*.

## N O T E.

J'APPELLE en François ce pouls, plein.

## T E X T E.

*HIEN*, c'est comme les cordes du *Tfeng*.

Le pouls  
*Hien*.

## N O T E.

J'APPELLE ce pouls trémuleux long.

## T E X T E.

*KIN*, c'est comme les cordes de l'instrument *Kin*.

Le pouls  
*Kin*.

## N O T E.

JE l'appelle trémuleux court.

## T E X T E.

*HONG*, c'est quand le pouls s'éleve le plus, & que les battemens en sont forts.

Le pouls  
*Hong*.

## N O T E.

JE l'appelle régorgeant: la lettre Chinoise a ce sens.

## T E X T E.

VOILA les sept *Piao* qui sont *Yang*, & comme le bon côté d'une étoffe par rapport aux huit suivans, nommez *Li*, qui en sont comme le revers, & par conséquent *Tn*.

*Exposition des Pouls, nommez les huit Li.*

## N O T E.

C'EST-à-dire, les internes, parce qu'ils sont en effet plus internes & moins sensibles que les sept qu'on a exposés ci-dessus,

Tome III.

Ppp

TEX-

MÉDECINE DES  
CHINOIS.

Le pouls  
*Tchin.*

## T E X T E.

*TCHIN*, c'est quand pour trouver le pouls, il faut appuyer ferme.

## N O T E.

JE l'appelle profond, ou enfoncé.

## T E X T E.

Le pouls  
*Ouei.*

*OUEI*, c'est quand sous le doigt on le sent petit comme un fil.

## N O T E.

JE l'appelle petit.

## T E X T E.

Les pouls  
*Ouan & Sa.*

*OUAN*, c'est quand il est d'une lenteur modérée.

*Sæ*, c'est quand les battemens font une impression, qui a du rapport à celle d'un couteau qui racle un bambou.

## N O T E.

JE l'appelle aigre. La lettre Chinoise signifie proprement âpre.

## T E X T E.

Le pouls  
*Tchi.*

*TCHI*, c'est quand il vient très-lentement, & comme en cachette.

## N O T E.

JE l'appelle paresseux ou tardif.

## T E X T E.

Le pouls  
*Fou.*

*FOU*, c'est quand il fuit, pour ainsi dire, en bas, & qu'il est comme caché sous les os: enforte qu'il faut peser fortement pour le découvrir, & qu'alors il est encore bien peu marqué.

## N O T E.

JE l'appelle fuyant en bas. La lettre Chinoise signifie se baisser.

## T E X T E.

Le pouls  
*Siu.*

*SIV*, c'est quand il fait la sensation que feroit une goutte d'eau qu'on toucheroit.

NOTE

## N O T E.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

JE l'appelle mol, & comme fluide.

## T E X T E.

To, c'est quand en appuyant médiocrement on le sent, mais d'une manière qui est peu marquée, & qui fait à-peu-près la sensation d'une étoffe usée qu'on toucheroit, & qu'appuyant un peu plus ferme, on ne le sent plus. Le pouls  
To.

*Exposition des Pouls, dits les neuf Tao, ou les neuf manières.*

TCHANG, c'est quand on le sent comme un bâton, ou le manche d'une lance. Le pouls  
Tchang.

## N O T E.

JE l'appelle long; c'est le sens de la lettre.

## T E X T E.

TOAN, c'est quand on le sent comme un point presque indivisible. Le pouls  
Toan.

## N O T E.

JE l'appelle court, c'est le sens de la lettre.

## T E X T E.

HIU, c'est toutes les fois que posant simplement & légèrement le doigt, on ne découvre point le pouls. Le pouls  
Hiu.

## N O T E.

LA lettre Hiu signifie vuide; je le nomme ainsi.

## T E X T E.

Tsou, c'est quand on le sent ferré, & passant avec peine, surtout au carpe. Les pouls  
Tsou, &  
Kié.

Kié, c'est quand étant d'ailleurs un peu lent, on trouve qu'il semble comme s'arrêter quelquefois.

## N O T E.

JE le nomme embarrassé.

## T E X T E.

MÉDECIN  
NE DES  
CHINOIS.  
Le pouls  
*Tai.*

*TAI*, c'est quand on trouve que tout-à-coup il s'arrête, & a de la peine à revenir.

## N O T E.

AILLEURS on explique différemment ce *Tai*.

## T E X T E.

Le pouls  
*Sié.*

*SIÉ*, c'est quand il est très-fin, très-délié, & se sent comme un simple cheveu.

## N O T E.

JE le nomme délié.

## T E X T E.

Le pouls  
*Tong.*

*TONG*, c'est quand la sensation qu'il fait, a rapport à celle que font des pierres qu'on touche dans l'eau.

## N O T E.

JE le nomme mobile; c'est la signification de la lettre *Tong*.

## T E X T E.

Le pouls  
*Ké.*

*KE*, c'est quand on le sent comme on sentiroit la peau d'un tambour ferme & unie.

## N O T E.

AILLEURS ce pouls s'appelle dur, & je le nomme ainsi.

## T E X T E.

IL faut bien distinguer ces neuf façons, & ce n'est pas chose fort aisée.

## N O T E S.

ON m'a assuré qu'aujourd'hui presque aucun Médecin Chinois n'examine ces neuf manières. Ils se bornent aux sept pouls, nommez *Piao*, & aux huit, nommez *Li*; encore y en a-t-il beaucoup qui y renoncent, se contentant de juger comme ils peuvent, de la maladie, par l'élevation ou la profondeur du pouls & par sa lenteur ou sa vitesse.

Dans la suite de ce livre, on revient à l'explication de tous ces pouls, & on donne à quelques-uns un autre nom qu'ils n'ont pas ici, & une explica-

plication différente pour les termes, quoiqu'à-peu-près la même pour le sens. Ces différences & ces redites peuvent seulement faire juger que ce livre n'est point d'une seule main, mais une pure compilation.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

### Indications de ces divers Pouls.

Le superficiel, *Feou*, indique ventositez. Le *Kong*, qui a deux extrémités sensibles, & comme un vuide au milieu, indique défaut de sang.

Indications des  
pouls *Feou*  
& *Kong*.

### N O T E.

Le texte n'exprime point si c'est défaut ou trop de sang. C'est d'après le commentaire que je le détermine en traduisant.

### T E X T E.

Le glissant, *Hoa*, indique abondance de phlegmes.

Le plein, *Ché*, indique chaleur.

Le tremuleux long, *Hien*, lassitude.

Le tremuleux court, *Kim*, douleur aiguë.

Le régorgeant, *Hong*, trop de chaud.

Le petit, *Ouei*, trop de froid ; l'un & l'autre indique obstruction dans le bas ventre.

Le profond, *Tchin*, indique douleur qui vient d'air intercepté, ou bien qui vient de l'interruption du cours des esprits. Le Chinois souffre ces deux sens.

Le pouls lent, *Ouan*, quand il ne le doit pas être, indique espèce de rhumatisme sur la poitrine.

Le pouls aigre, *Sæ*, indique stérilité ou disposition à cela, tant dans les hommes que dans les femmes.

Le paresseux, *Tchi*, marque défaut de chaleur interne.

Le fuyant en bas, *Fou*, indique obstruction considérable, qui ferme, pour ainsi dire, les passages au sang.

Le mol ou fluide, *Siu*, indique sueurs spontanées, & disposition à la phtisie.

Le foible, *Yo*, marque un grand épuisement & des douleurs sourdes, comme dans les os.

Le long, *Tchang*, indique que les esprits sont en bonne quantité & en bon ordre.

Le court, *Toan*, indique qu'ils manquent, ou sont troublez.

Quand le pouls est délié comme un cheveu, c'est signe que les esprits manquent.

Quand il est *Tai*, changeant, ils sont en désordre.

Le pouls embarrassé, ferré, & comme à l'étroit, *Tsou*, indique chaleur excessive.

Indications des  
autres  
pouls.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

Le pouls étant vuide, *Hiu*, suivent ordinairement de grandes pertes de sang. Il est accompagné de vaines frayeurs & de mouvemens convulsifs.

Le précipité, *Sou* \*, indique des inquiétudes d'un autre genre, & délire; dès-lors la maladie est considérable & dangereuse.

Le pouls dur, *Ké*, indique perte de semence dans les hommes, & perte de sang dans les femmes.

### N O T E.

ON omet dans ces indications le pouls embarrassé, *Kié*, & le mobile, *Kong*; je ne sçais pourquoi.

### C O M M E N T A I R E.

QUAND un malade a le pouls long, *Tchang*, surtout s'il est en même tems un peu lent, la maladie est communément facile à guérir; au contraire, dans presque toutes les maladies, le pouls court, *Toan*, indique du danger, & de la difficulté à bien guérir.

### T E X T E.

#### *La ressemblance & différence des divers Pouls.*

Ressem-  
blance du  
pouls *Feou*  
avec les  
pouls  
*Kong*,  
*Hong*, &  
*Hiu*.

LE pouls superficiel, *Feou*, ressemble au pouls nommé *Kong*; à cela près que celui-ci est comme vuide par le milieu, celui-là non. Le superficiel, *Feou*, a aussi de la ressemblance avec le régorgeant, *Hong*. Ils diffèrent par le plus ou le moins de force; le régorgeant en a beaucoup, le superficiel assez peu. Le superficiel, *Feou*, a quelque espece de rapport même avec le pouls vuide, *Hiu*, en ce que l'un & l'autre font sur le doigt une sensation légère; mais cela vient de causes bien différentes, c'est manque de force dans le pouls vuide, au lieu que dans le superficiel, cela vient de ce qu'on n'appuye pas, le pouls étant essentiellement tel, qu'en posant le doigt sans presser, on le sent, & qu'il disparoît, si l'on le presse.

Du pouls  
*Hoa* avec  
les pouls  
*Tong* &  
*Sou*.

Le pouls glissant, *Hoa*, & le mobile, *Tong*, ont un rapport, tel à-peu près qu'en ont des perles qu'on remuë dans un vase, & des pierres qu'on remuë dans l'eau. L'un est plus distinct que l'autre. Le glissant, *Hoa*, a aussi du rapport avec le précipité, *Sou*; mais le précipité, *Sou*, a plus de battemens dans le même espace d'une respiration.

Des pouls  
*Ché* & *Ké*.

Le plein, *Ché*, ressemble assez au dur, *Ké*, mais le dur ne change point, soit qu'on appuye plus ou moins: au lieu que le plein devient plus fort & plus long, si l'on appuye le doigt plus ferme.

Des pouls  
*Hien* &  
*Kin*.

Le tremuleux long, *Hien*, & le tremuleux court, *Kin*, ont du rapport. Celui-ci exprime le caractère essentiel de trémulation qui leur est commun: celui-là exprime son état de plus grande force.

Le

\* On ne l'a point mis ci-devant dans les neuf manières.

Le régorgeant, *Hong*, & le grand ou fort, *Ta*, se ressemblent entièrement; mais le régorgeant, *Hong*, quoiqu'on appuye ferme, conserve toujours sa force, ce qui n'arrive pas toutes les fois que le pouls est fort, *Ta*.

ME DECT-  
RE DES  
CHINOIS.

Le petit, *Ouei*, & l'aigre, *Sæ*, ont quelque rapport, mais l'aigre est plus court & plus paresseux que le petit: *Sié*, le délié ou le fin, est proprement le petit, *Ouei*, devenu fin comme un petit poil ou duvet.

Des pouls  
*Ouei*, *Sæ*  
& *Sié*.

Le profond, *Tchin*, & le fuyant, *Fou*, ont grand rapport. Le dernier a plus de profondeur, ou plus de difficulté à se découvrir.

Des pouls  
*Tchin* &  
*Fou*.

Le lent, *Ouan*, & le paresseux, *Tchi*, different seulement en ce que le premier a une lenteur modérée en comparaison de l'autre. Le paresseux, *Tchi*, & l'aigre, *Sæ*, ont de la ressemblance: mais le paresseux, *Tchi*, dans l'espace d'une respiration, n'a que trois battemens: au lieu que l'aigre, *Sæ*, a aussi le quatrième, quoiqu'un peu embarrassé.

Des pouls  
*Ouan* &  
*Tchi*, &  
de ce der-  
nier avec  
le pouls  
*Sæ*.

Le foible, *Yo*, & le mollasse, *Siu*, se ressemblent fort. Ce dernier est mince, mol, & comme mouillé. Le premier n'a que ce qu'il faut pour être encore senti sous le doigt.

Les trois pouls ci-dessus nommez *Kié*, *Tsou*, *Tai*, l'embrouillé, le serré, le changeant, dans la ressemblance qu'ils ont, ont aussi leur différence. La voici. Le premier a une juste lenteur, au lieu que le second est précipité. Le second a des morules peu réglées; celles du troisième le sont. Le pouls éparpillé, *San*, ressemble au pouls nommé *Ta*, le grand. La différence est que le premier est plus lâche, plus lent, & tout au dehors; au lieu que le second a même en dedans quelque consistance.

Différence  
des pouls  
*Kié*, *Tsou*  
& *Tai*, de  
même que  
des pouls  
*San* & *Ta*.

N O T E.

L'EXPOSITION des pouls qui est ci-dessus, n'a point le pouls nommé *San*, l'éparpillé. Il me paroît clair que ces Chançons sont de différents Auteurs.

T E X T E.

*Sept avis au Médecin qui doit tâter le Pouls.*

- 1<sup>o</sup>. IL faut qu'il soit dans une disposition d'esprit tranquille.
- 2<sup>o</sup>. Qu'il ait toute l'application possible, éloignant jusqu'à la moindre distraction.
- 3<sup>o</sup>. Que quant au corps, il soit aussi dans un état de tranquillité, enforte qu'il sente sa respiration libre & réglée.
- 4<sup>o</sup>. Qu'ensuite posant doucement les doigts, & touchant légèrement la peau aux endroits susdits, il examine ce qui regarde les six *Fou*.
- 5<sup>o</sup>. Cela fait; qu'il appuye davantage, pressant médiocrement les chairs sous les doigts, pour examiner comment va ce pouls qu'on appelle le pouls de l'estomac, dont la situation, dit le commentaire, doit répondre à la température modérée des quatre saisons.

Circon-  
stances  
qu'un Mé-  
decin doit  
observer  
pour bien  
tâter le  
pouls.

6<sup>o</sup>. Qu'il

ME'DÉCI-  
NE DES  
CHINOIS.

60. Qu'il appuye ensuite assez fort, pour sentir les os, & qu'il examine ce qui regarde les cinq *Tsang*.

70. Qu'il examine la vitesse & la lenteur du pouls, & si le nombre de ses battemens est plus ou moins grand qu'il ne doit l'être dans l'espace d'une respiration.

N O T E.

LES cinq *Tsang* sont le cœur, le foye, l'orifice de l'estomac, les poulmons, les reins. Les six *Fou* sont les intestins grêles, la vésicule du fiel, le ventricule, les gros intestins, la vessie, & ce qu'on appelle les trois *Tsiao*, les trois foyers, ou les trois étuves.

T E X T E.

*Sept sortes de Pouls qui indiquent danger de mort.*

Le pouls  
*Fou fœ,*  
ou *Tong*  
*Tutsiang.*  
QUAND sous les doigts on sent le pouls bouillonnant sans règle, comme l'eau sur un grand feu: si c'est le matin qu'on tâte le pouls, on peut assurer que le malade mourra le soir; c'est-à-dire, que le malade a fort peu de tems à vivre.

Le pouls  
*Tu tsiang.*  
La mort n'est guères moins prochaine, si l'on sent le pouls comme un poisson, dont la tête est arrêtée, & ne peut se mouvoir, mais dont la queue frétille fort & sans grande règle, la cause du mal est dans les reins.

Le pouls  
*Pié lié.*  
Quand le pouls, après avoir battu précipitamment, change tout-à-coup, & devient tardif & fort paresseux à revenir, il y a aussi danger de mort, mais il est un peu moins pressant.

Le pouls  
*Tan ché.*  
Si le pouls par la dureté de ses battemens ressemble en quelque sorte à une bale de pierre ou de terre sèche, poussée par une arbalète, les poulmons & l'estomac manquent d'esprits, & ce n'est pas un épuisement passager; il vient de longue main.

Le pouls  
*Vou leou &*  
*Kiai so.*  
De même si le pouls vient comme ces gouttes d'eau qui tombent dans les maisons par quelque fente, ou par quelque petit trou qui se trouve au toit, & que dans son retour il s'éparpille & se broüille à-peu-près comme les cordons d'une corde qui s'éffile, les os sont desséchés jusqu'à la moëlle.

Le pouls  
*Hia yeou.*  
De même si le mouvement du pouls à l'extrémité du *Cubitus*, aux deux bras, ressemble à l'allure d'une grenouille embarrassée dans les herbes, ou à celle d'un crapaud, la mort en tous ces cas est certaine.

Le pouls  
*Tchin tso.*  
Si le mouvement du pouls ressemble aux picotemens précipitez du bec d'un oiseau, il y a défaut d'esprits dans l'estomac, & l'on doit conclure que le cœur fait mal ses fonctions, & que le sang n'est pas bien conditionné.

C O M M E N T A I R E.

LES pouls qui indiquent danger de mort ne se bornent pas à sept. Il y

y en a bien davantage : je vais les indiquer pour une plus ample instruction de ceux qui s'appliquent à ces matières.

Le premier de ces pouls s'appelle *Fou fœc*, bouillon de marmite, ou bien *Yong siuen*, source bouillante ; c'est quand le pouls semble toujours sortir au dehors, à-peu-près comme les bouteilles qui s'élèvent sur une liqueur bouillante. Quand le pouls d'un malade est dans cet état, il ne passera pas le jour ; il est inutile de lui donner des remèdes.

Le second s'appelle *Feou ho*, union ou continuité de flots ; c'est quand le battement postérieur empiète, pour ainsi dire, sur celui qui a précédé ; à-peu-près comme quand un flot gagne sur un autre, avant que le premier soit aplani.

Le troisième s'appelle *Tan che*, pierre, ou bale d'arbalète ; c'est quand le pouls sortant comme d'entre les os, vient donner ferme & sec contre les doigts.

Le quatrième s'appelle *Tchio tso*, picotement d'oiseau ; c'est quand le pouls vient frapper trois ou cinq fois d'une manière dure & aiguë contre les doigts, puis cesse du tems, & revient de la même manière, à-peu-près comme un oiseau qui mange du grain.

Le cinquième s'appelle *Vou leou*, fente par où l'eau dégoûte dans une maison ; c'est quand après avoir cessé du tems, le pouls donne un battement foible, comme une petite goutte qui se glisse par une fente. Ce pouls & le précédent indiquent que l'estomac, le cœur, & les pōmons sont très-mal affectés.

Le sixième s'appelle *Kiai so*, corde qui se défile ; c'est quand le pouls éparpillant, se broûille de telle sorte, qu'on ne le sent point revenir à aucun mouvement réglé. Alors les cinq *Tsang* sont mal affectés.

Le septième s'appelle *Yu tsiang*, frémissement de poisson ; c'est quand les battemens du pouls étant la plupart superficiels, il s'y en mêle de profonds ; on le sent, puis on ne le sent plus, on ne sçait ce qu'il devient ; les reins ne font plus leurs fonctions.

Le huitième s'appelle *Hia yeou*, allûre de crapaud ; c'est lorsque tâtant le pouls doucement, on ne le sent point pendant du tems, parce qu'il est profond, *Tchin*, & tout-à-coup on sent venir un battement superficiel, *Feou*, mais foible, qui cesse aussitôt, & après un tems considérable revient de même. L'estomac & son orifice sont très-mal affectés.

Le neuvième s'appelle *Yen tao*, & quelquefois *Siun tao*, coups de couteaux qui se suivent ; c'est quand le pouls étant fin & délié comme un fil de soye, a cependant des battemens durs & coupans, comme seroient des coups de la pointe d'un couteau ou d'une aiguille.

Le dixième s'appelle *Tchouen teou*, pois roulans, c'est quand les battemens sont assez forts, très-courts, durs & aigres ; les esprits des *San yuen*, ou trois principes, manquent absolument.

## N O T E.

JE n'ai point encore vû dans aucun livre ce qu'il faut entendre par ces trois principes, *San yuen*.

## S U I T E D U C O M M E N T A I R E.

ME' DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

Le onzieme s'appelle *San yé*, feuilles éparpillées; c'est quand le mouvement du pouls imite les feuilles qui tombent des arbres par intervalles non réglez.

Le douzieme s'appelle *Ouei tou*, terre qu'on y jette; c'est quand on trouve dans le mouvement du pouls de la dureté & du vuide en même tems. *Ouei tou*, est un second nom du pouls nommé *Ké*, expliqué ailleurs.

Le treizieme s'appelle *Huén yong*, profond & dangereux apostume; c'est quand en tâtant le pouls, l'on sent sous les doigts comme les élancemens d'un apostume qui a peine à meurir.

Le quatorzieme s'appelle *Tu yuen*, comme une pillule bien ronde; c'est quand le pouls est si glissant, que si les doigts ne portent bien droit dessus, il s'échape.

Le quinzieme s'appelle *Tu kiong*, comme un pilon; c'est quand les battemens sont en même tems très-élevez & très-pleins.

Le seizieme s'appelle *Fu tchoui*, comme l'haleine d'un homme qui souffle; c'est quand le pouls paroît comme toujourns sortir au dehors, & ne jamais rentrer.

Le dix-septieme s'appelle *Pié lié*, roulade de tonnerre; c'est lorsque le pouls étant d'abord assez tranquille, tout-à-coup viennent quelques battemens précipitez; puis le pouls disparoît à-peu-près comme un léger orage qui se dissipe.

Il y a encore le pouls nommé *T*, débordant; c'est quand au carpe, le sang, au lieu d'aller son chemin, semble s'en détourner, & monter sur ce qu'on appelle *Tu tsi*, qui est l'extrémité par laquelle le premier & plus gros os du pouce tient au carpe.

Enfin il y a le pouls *Fou*, retournant; c'est quand le sang, au lieu de passer à son ordinaire avec liberté par la jointure du carpe & du *Cubitus*, retournant, pour ainsi dire, en arriere, rend le pouls glissant, *Hoa & Hong*, à l'extrémité du *Cubitus*. Ce pouls se nomme aussi quelquefois en Chinois *Koan ké*, grille au passage; sans doute pour exprimer le passage embarrassé.

*Instruction pour tâter le Pouls.*

## T E X T E.

A quelle  
main il  
faut tâter  
le pouls.

CELUI qui doit tâter le pouls étant lui-même dans une situation de corps & d'esprit tranquille, prend la main gauche du malade, si c'est un homme; la droite, si c'est une femme.

## N O T E.

J'AI vû plusieurs Médecins tâter le pouls des hommes aux deux bras.

## T E X T E.

Manière  
d'appli-

IL commence par placer le doigt du milieu exactement sur la jointure  
du

du carpe avec le *Cubitus*, puis les deux doigts, ses voisins, chacun de son côté. Il faut d'abord appuyer peu, puis un peu plus, enfin beaucoup, & s'assurer bien que les doigts sont ajustez comme il faut; après quoi il peut procéder à l'examen du pouls dans les trois endroits marquez, mettant pour principe, que quand le pouls est réglé, il a dans le tems d'une inspiration & d'une expiration quatre battemens, ou tout au plus cinq.

Il faut aussi se bien rappeler quelle doit être la situation naturelle & saine des pouls capitaux; sçavoir, du pouls de la saison, du pouls dit de l'estomac, & du pouls propre de chacun des cinq *Tfang* & des six *Fou*, pour passer à l'examen du pouls de la maladie.

Dans tout le Printems les trois pouls de chaque bras tiennent naturellement du *Hien*, trémuleux long. Dans l'Eté ils tiennent du *Hong*, régorgeant. Tout le tems de l'Automne ils tiennent du *Feou*, superficiel: & tout l'Hyver ils tiennent du *Tchin*, profond.

Quant au pouls de la fin de toutes les saisons, dit communément le pouls de l'estomac, c'est un pouls d'une lenteur égale & médiocre, & qui se fait sentir quand on appuye médiocrement.

Pour les pouls naturels & sains, propres de chacun des *Tfang*, & de chacun des *Fou*, les voici: celui du cœur, *Feou*, *Ta*, *San*, superficiel, fort, & s'éparpillant; celui des poûmons, *Feou*, *Sæ*, *Toan*, superficiel, aigre, & court; celui du foye, *Hien*, *Tchang*, *Ho*, trémuleux long, mais assez égal; celui de l'estomac, *Ouan*, *Ta*, *Tun*, médiocrement lent, fort, & ferme; celui des reins, *Tchin*, *Yuen*, *Hoa*, enfoncé, mol, & glissant. Voilà les propriétés naturelles de ces pouls.

Quand on les trouve ainsi, & dans un juste tempérament, c'est santé. S'il y a en chacun du trop, ou bien du trop peu, c'est maladie.

Quand on trouve qu'il y a du trop & que le pouls bat avec violence & plénitude, la maladie est dans les dehors. Quand on trouve du trop peu, & que le pouls devient petit, *Ouei*, & comme vuide, *Hiu*, le mal est au-dédans.

N O T E.

NI le texte, ni le commentaire ne déterminent ce qu'il faut entendre ici par les dehors & les dedans. Je l'ai indiqué ci-devant, & cela reviendra dans la suite.

T E X T E.

QUAND le sujet a le carpe long, il n'est pas besoin d'y mettre le doigt à plusieurs reprises: mais il faut le faire à bien des reprises très-près l'une de l'autre, quand c'est un sujet dont le carpe est court.

A chaque fois qu'on met le doigt, il ya encore trois manières à distinguer: car ou l'on touche simplement d'une manière très-légere; ou l'on appuye d'une manière forte, ou bien l'on garde un milieu. En toutes ces circonstances, examinez comment le pouls se comporte, afin de découvrir où est le siège de la maladie.

Il faut de plus examiner dans le pouls ce qui s'appelle monter, descendre,

MEDECINE DES CHINOIS.

quer les doigts.

Distinctions à faire par rapport aux pouls.

Pouls propre de chaque saison.

Pouls de l'estomac.

Propriétés naturelles des pouls de chacun des *Tfang*.

Comment on connoît si le mal est dans les dehors, ou au-dédans.

Distinction à faire.

Trois manières de tâter le pouls.

Observations nécessaires.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

dre, venir, se retirer, battre, cesser. Par rapport au pouls, aller de l'extrémité du *Cubitus* au carpe, s'appelle monter; du carpe au *Cubitus*, s'appelle descendre. Dans le premier, l'*Yn* produit l'*Yang*, & dans le second, l'*Yang* produit l'*Yn*.

N O T E.

JE traduis mot à mot; mais j'avoie que je n'entens pas bien cet endroit.

T E X T E.

Autres  
choses à  
remarquer.

SORTIR comme d'entre les os & les chairs jusqu'à la peau, cela s'appelle venir: de la peau se renfoncer comme entre les os & les chairs, c'est ce qu'on appelle se retirer. Enfin se faire sentir, s'appelle battre; ne se point faire sentir, s'appelle cesser.

Il faut encore avoir égard à ce qu'on appelle *Piao*, le dehors, ce qui est sensible, & *Li*, le dedans, ce qui est moins sensible; à ce qu'on appelle *Hiu*, inanition, & *Ché*, réplétion.

Explica-  
tion du  
*Piao* & du  
*Li*.

Ce qu'on appelle *Piao*, le dehors, ou ce qu'il y a de plus sensible, est *Yang*, par rapport à ce qu'on nomme *Li*, le dedans, ou ce qui est moins sensible; tels sont les six *Fou*, par exemple, à l'égard des cinq *Tsang*.

Toute altération & tout dérèglement qui réside dans les vaisseaux & dans les chairs, sans avoir affecté le ventricule, un des six *Fou*, ni les *Tsang*, se réduit aussi à ce qu'on appelle *Piao*, mal externe, plus apparent, & plus sensible.

Mais les dérèglemens d'esprits causez par les sept passions, qui sont comme concentrez dans le cœur & dans le ventre, sans se pouvoir surmonter & s'appaîser, aussibien que tous les maux causez par la quantité ou la qualité des alimens qui séjourne dans les *Fou* & les *Tsang*, sans se bien évacuer par les voyes ordinaires, tout cela se réduit à ce qu'on appelle *Li*, l'intérieur, ce qu'il y a de moins apparent & de moins sensible.

*Hiu*, ou  
inanition.

Ce qu'on appelle *Hiu*, inanition: c'est quand les esprits vitaux & primigéniaux étant comme totalement dissipez, il n'y a presque plus de force.

*Ché*, ou  
réplétion.

Ce qu'on appelle *Ché*, réplétion, ce n'est pas vigueur & abondance d'esprits vitaux & primigéniaux; bien loin de là; c'est au contraire abondance d'humeurs peccantes qui l'emporte sur ces esprits.

Ainsi dans ce qu'on appelle *Hiu*, inanition, il faut tendre à réparer les esprits, & dans ce qu'on nomme *Ché* réplétion, on tend à évacuer ce qui péche & met le désordre.

Règles  
pour tâter  
le pouls.

Il faut de l'épikie en tâtant le pouls. On donne pour règle, d'appuyer peu dans l'examen de ce qui regarde les six *Fou*; d'appuyer beaucoup plus dans l'examen de ce qui regarde les cinq *Tsang*. Suivant cette règle prise en rigueur, les pouls *Yang* ont tous rapport aux cinq *Tsang*.

N O T E.

PAR *Yang*, l'on entend ici extérieurs, superficiels, sensibles; & par *Yn*, profonds, cachez, moins sensibles.

TEX-

T E X T E.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

Rapports  
de plu-  
sieurs  
pouls dif-  
férens.

MAIS en ceci, comme en presque tout le reste, il y a souvent dans l'Yn un peu de l'Yang, & dans l'Yang un peu de l'Yn. Il y a des pouls *Feou*, superficiels, hauts, sensibles, qui ont rapport aux *Tfang*, & il y en a de *Tchin*, profonds, cachez, moins sensibles, qui ont du rapport aux *Fou*. C'est pourquoi il faut user de critique & d'épikie.

*Pronostics par le Pouls en diverses maladies.*

DANS les maladies malignes & contagieuses chaudes, quand le malade sent une sécheresse ardente, accompagnée d'inquiétude & de mouvemens forts, mais déréglés. Si le pouls est *Feou ta*, superficiel & fort, c'est bon signe, le malade en peut réchaper.

Dans les  
maladies  
malignes,  
& conta-  
gieuses  
chaudes.

S'il arrive qu'il tienne des discours extravagans, qu'il y ait diarrhée, & que le pouls soit *Hiu siao*, vuide, & petit, cela est mortel.

Dans les enflures de ventre, le pouls *Feou ta*, superficiel, fort, est bon. Le *Hiu siao*, vuide, petit, est mortel.

Enflures  
de ventre.

Dans les fièvres malignes, soit qu'elles procedent de chaud, ou de froid, le pouls *Hong ta*, régorgeant & fort, est bon. Le *Tchin sié*, profond & délié, est mortel.

Fièvres  
malignes.

Dans la maladie *Siao ko*, soif & faim déréglée, le pouls *Sou ta*, précipité & fort, est bon. Le *Hiu siao*, vuide & petit, est mortel.

Maladie  
*Siao ko*.

Dans les hémorrhagies de nez, le pouls *Tchin sié*, profond & délié, est bon. Le *Feou ta*, superficiel & fort, est mortel.

Hémor-  
rhagie de  
nez.

Dans la courte haleine, le pouls *Feou boa*, superficiel & glissant, est bon. Le *Toan sæ*, court & aigre, est mortel.

Courte ha-  
leine.

Dans les diarrhées & dyfenteries, le pouls *Ouei*, petit, est bon. Le *Feou hong*, superficiel & régorgeant, est mortel.

Diarrhée  
& dyfen-  
terie.

Dans les hydropisies aqueuses, le pouls *Feou hong*, superficiel & régorgeant est bon: le *Tchin sié*, profond & délié, est mortel.

Hydropi-  
sie aqueuse.

Dans les cardialgies, le pouls *Tchin sié*, profond & délié, est bon. Le *Feou ta*, superficiel & fort, est mortel.

Cardialgie.

Dans les enflures superficielles \*, le pouls *Feou tsin*, superficiel & net, est bon. Le *Ouei sié*, petit & délié, est mortel.

Enflure.

Dans les crachemens de sang, le pouls *Tchin yo*, profond & foible, est bon. Le *Ché'ta*, plein & fort, est mauvais.

Crache-  
ment &

Si le vomissement est de sang, le pouls *Tchin sié*, profond & délié, est bon. Le *Feou hong ché ta*, superficiel, régorgeant, plein, fort, est mauvais.

vomisse-  
ment de  
sang.

Dans la toux, le pouls *Feou sin*, superficiel & molasse, est bon. Le *Tchin fou*, profond & fuyant en bas, est mauvais.

Toux.

Dans une femme nouvellement accouchée, le pouls *Ouan boa*, médio-

Femme ac-  
couchée.

\* Peut-être entend-on celles que causent l'air ou les vents intercutaires.

ME'DE-  
CINE DES  
CHINOIS.

crement lent & glissant, est bon. Le *Ta bien sou*, fort, trémuleux, précipité, est mortel.

Dans les réplétions internes, le pouls *Hong ché*, régorgéant, plein, est bon. Le *Tchin sié*, enfoncé & délié, est mauvais.

Flux opi-  
niâtre.

Dans les diarrhées ou flux opiniâtres, le pouls *Ouei sié*, petit & délié, est bon. Le *Feou hong*, superficiel & régorgéant, est mortel.

Grandes  
fueurs.

Dans les fueurs démesurées, le pouls *Hiu siao*, vuide & petit, est bon. Le *Hien tsou ki*, trémuleux, ferré, prompt, est mauvais.

Intempé-  
ries chau-  
des.

Dans les intempéries chaudes après l'enfantement, le pouls *Ouan hoa*, médiocrement lent & glissant, est bon. Le *Hien ki*, trémuleux & vite, est mortel.

Epuise-  
ment in-  
terne.

Dans les épuisemens internes, le pouls *Tchin sié*, profond & délié, est bon. Le régorgéant & fort, *Hong ta*, est mauvais.

Epuise-  
mens dou-  
bles.

Dans les épuisemens qui sont en même tems internes & externes, le pouls *Ché hoa*, plein & glissant, est bon. Le *Tchin sié*, profond & délié, est mauvais.

Maladie  
*Ho loan*.

Dans la maladie nommée *Ho loan* \*, le pouls *Feou hong*, superficiel & régorgéant, est bon. Le *Sié ouan*, délié & lent, est mortel.

Playes.

Dans les playes causées par le fer, le pouls *Ouei sié*, petit & délié, est bon. Le *Tsou ki*, ferré & vite, est mortel.

Phtisie.

Dans la phtisie, le pouls *Feou hoa*, superficiel & glissant, est bon. Le *Tsou ta*, ferré & fort, est mortel.

Apoplexie.

Dans l'apoplexie subite, le pouls *Kin sié*, trémuleux court & délié, est bon. Le *Feou ta*, superficiel & fort, est mortel.

Obstruc-  
tions.

Dans les obstructions considérables des intestins, le pouls *Hoa ta*, glissant & fort, est bon. Le pouls *Sæ sié*, aigre & délié, est mauvais.

Examen  
nécessaire  
pour con-  
noître la  
maladie.

Juger par l'examen des trois pouls de chaque bras, si la maladie vient de *Hiu*, inanition, épuisement, ou défaut d'esprits & de sang, ou bien si elle vient de *Ché*, plénitude d'humeurs peccantes, & si elle réside en ce qu'on appelle *Piao*, le dessus, les dehors \*\*, ou bien en ce qu'on appelle *Li*, le dessous, l'intérieur †.

Observa-  
tion à faire  
à cet é-  
gard.

Dans cet examen, l'on n'employe ici que la distinction des deux sortes de pouls, *Feou* & *Tchin*, superficiel & profond. Le premier répondra à ce qu'on appelle *Piao*; le second à ce qu'on nomme *Li*. On fera présider le pouls du carpe à la région du cœur & des poumons, comme supérieur; le pouls de la jointure à la région du foye & de l'estomac; le pouls de l'extrémité du *Cubitus* à la région des reins, des intestins, tant gros que grêles, &c.

Suivant cette méthode on expose d'abord ce qui est de la dépendance du pouls du carpe du bras gauche.

Quand la maladie vient de *Hiu* ††, & qu'elle réside en ce qu'on appelle

Manière  
de juger  
par le  
pouls du  
carpe du  
bras gau-  
che du sié-  
ge & des  
accidens  
du mal.

\* C'est une violente colique, qui ressemble fort à ce qu'on appelle aux Indes Orientales *Mordehin*.

\*\* La peau, les vaisseaux, les chairs.

† Les parties nobles, &c.

†† On a expliqué ce mot ci-dessus dans le Titre.

pelle *Piao*, les dehors ; le pouls du carpe au bras gauche est superficiel, *Feou*, mais sans force ; la peau n'a point sa consistance naturelle ; on sué sans sujet ; l'on craint fort le vent & l'air ; on est très-sensible au froid.

Au contraire, si le mal vient de *Ché*, mauvaise réplétion dans ce qu'on nomme *Piao*, les dehors, le pouls du carpe de la gauche est aussi *Feou*, superficiel externe ; mais en même tems fort. On sent des douleurs de tête & de la chaleur dans tout le corps, & quelquefois la bouche est sèche.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réside en ce qu'on appelle *Li*, les dedans, le pouls du carpe de la gauche est *Tchin yo*, profond & foible ; il y a craintes, frayeurs, terreurs paniques, perte de mémoire, trouble d'esprit, insomnie. On n'aime point à entendre parler.

Si au contraire le mal vient de *Ché*, mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on nomme *Li*, les dedans, le même pouls du carpe de la gauche, est aussi *Tchin*, profond ; mais il a de la force. Alors il y a inquiétude, agitation, & chagrin, qui fait qu'on est facile à irriter ; chaleur interne, manie, paroles extravagantes, horreur de ce qui est chaud, soif.

Suivant la même méthode on expose ce qui a rapport au pouls de la jointure du poignet gauche.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réside en ce qu'on appelle *Piao*, les dehors, le pouls à la jointure gauche est *Feou*, superficiel, mais foible ; les yeux deviennent alors chassieux, & la vûë trouble.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *Piao*, les dehors, ce pouls est aussi *Feou*, superficiel, mais il a de la vigueur. On sent de la douleur à la région des côtes, le ventre s'enfle, les yeux se bouffissent, & font mal.

Quand le mal vient d'inanition *Hiu*, & réside en ce qu'on nomme *Li*, les dedans, le pouls de la jointure gauche est *Tchin*, profond, & sans force ; on est peureux & soupçonneux ; on devient jaune.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *Li*, les dedans, ce même pouls est encore profond, mais il a de la force. Tels gens ont abondance d'humeurs grasses ou visqueuses, sont sujets à se mettre en colere, & à des resserremens de nerfs, à des douleurs dans les aînes, & dans le *Scrotum*.

Suivant la même méthode on expose ce qui a rapport au pouls de l'extrémité du *Cubitus* gauche.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réside dans ce qu'on appelle *Piao*, les dehors, le pouls de l'extrémité du *Cubitus* gauche est *Feou*, superficiel, mais sans force. Il y a sueurs furtives & malignes, surdité d'oreilles, pesanteur douloureuse à la vessie, contraction extraordinaire du conduit par où passe l'urine.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *Piao*, les dehors, ce même pouls est encore superficiel, mais en même tems il a de la force. Alors il y a dysurie, douleur à l'urètre ; les urines sont rouges & chargées.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réside en ce qu'on nomme *Li*, les dedans, ce même pouls du *Cubitus* gauche est *Tchin*, profond, & sans force :

Pour juger  
du pouls  
de la jointure  
du poignet  
gauche.

Méthode  
de juger  
par le  
pouls de  
l'extrémité  
du *Cu-  
bitus* gau-  
che.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

force : les reins manquent d'esprits, le froid domine ; il y a goutte, ou rhumatismes douloureux, surtout à la région des reins & aux genoux, douleur au *Scrotum*.

N O T E.

ON ne met point ici le cas du mal provenant de *Ché*, réplétion, & résidant en ce qu'on nomme *Li*, les dedans. Je crois que dans la copie sur laquelle on a imprimé ce livre, l'Ecrivain aura omis une ligne.

T E X T E

Comment  
on peut  
juger par  
le pouls  
du carpe  
droit.

SUIVANT la même méthode on expose ce qui a rapport au pouls du carpe droit.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réside en ce qu'on appelle *Piao*, les dehors, le pouls du carpe droit est *Feou*, superficiel, mais sans force. On a des sueurs spontanées, on craint le froid & le vent, le dos surtout est sensible au froid, la peau demange, fréquentes roupies tombent du nez.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *Piao*, les dehors, ce même pouls du carpe droit est encore superficiel, *Feou*, mais il a de la force. On sent grande chaleur dans tout le corps, il y a douleur de tête, elle est toute entreprise, tout semble tourner.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réside en ce qu'on nomme *Li*, les dedans, le pouls du carpe droit est *Tchin*, profond, & sans force.

Si le mal vient de *Ché*, réplétion, & réside en ce qu'on nomme *Li*, les dedans, le même pouls du carpe droit est aussi *Tchin*, profond, mais il a de la force. Les humeurs peccantes abondent dans les viscères : il y a fréquentes toux, quantité de phlegmes qu'on ne peut cracher, courte haleine, oppression.

Règles  
pour juger  
du pouls  
de la jointure  
du poignet  
droit.

SUIVANT la même méthode on expose ce qui a rapport au pouls de la jointure du poignet droit.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & qu'il réside en ce qu'on appelle *Piao*, les dehors, le pouls de la jointure du poignet droit est *Feou*, superficiel, mais sans force. On ne peut remuer ni bras ni jambes ; il y a lassitude spontanée & assoupissement. Quelquefois le visage & les yeux se bouffirent.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaise réplétion, & qu'il réside en ce qu'on appelle *Piao*, les dehors, ce même pouls est encore *Feou*, superficiel, mais il a de la force. Le ventre se bouffit, grande oppression à la poitrine & au diaphragme.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réside en ce qu'on appelle *Li*, les dedans, le pouls de la jointure du poignet droit est *Tchin*, profond, & sans force : il y a épuisement aux reins ; ils font mal leurs fonctions, ils filtrent peu d'urine : on sent à la région des reins tantôt comme un poids énorme, tantôt une douleur aiguë ; on ne peut se tourner.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on nomme *Li*, les dedans, ce même pouls est encore profond, mais il a de la force.

force. On a souffert du froid; il y a de la douleur au *Scrotum*, qui se fait aussi sentir aux reins. Quelquefois lienterie.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

N O T E.

IL paroît qu'il manque ici quelque chose; car on ne parle point de ce qui a rapport au pouls de l'extrémité du *Cubitus* droit.

*Les Pouls des sept Affections.*

DANS la joye, le pouls est d'une lenteur modérée, *Ouan*. Dans la compassion, il est *Toan*, court. Dans la tristesse, il est *Sæ*, aigre. Dans l'inquiétude rêveuse, il est embrouillé, *Kié*. Dans la crainte, il est *Tchin*, profond. Dans la frayeur subite, il est agité. Dans la colere, il est ferré & précipité.

*Différence du Pouls suivant le Sexe.*

DANS l'homme le pouls du carpe doit toujours être plus vigoureux que celui du *Cubitus*. Si le contraire arrive, c'est contre l'ordre, & cela indique un défaut dans les reins.

Dans  
l'homme.

Dans la femme, au contraire, le pouls du *Cubitus* doit toujours être plus vigoureux que celui du carpe: si le contraire arrive, c'est contre l'ordre, & cela indique un défaut dans le *Tsiao*, ou foyer supérieur.

Dans la  
femme.

*Différence du Pouls suivant l'Age.*

DANS un vieillard le pouls est naturellement assez lent & assez foible. S'il arrive le contraire, c'est maladie. Dans la fleur de l'âge le pouls est naturellement ferme & plein; s'il arrive le contraire, c'est maladie. Cependant il y a sur cela deux observations à faire.

1<sup>o</sup>. Il se trouve des vieillards, dont le pouls est fort & assez vite; mais en même tems ferme & non sautillant. C'est un pouls naturel, qui indique le tempérament robuste qu'ils ont reçu du Ciel. Aussi ce pouls s'appelle-t-il *pouls de longue vie*. Mais quand dans un vieillard le pouls se trouve fort, vite, mais en même tems sautillant & comme inquiet; tout ce qui reste de force à cet homme, est au-déhors; il n'en a plus au-dédans; il n'ira pas loin.

Observa-  
tion sur le  
pouls des  
vieillards.

2<sup>o</sup>. Un homme dans la fleur de l'âge se trouve quelquefois avoir un pouls assez lent & assez délié, mais d'une manière douce & égale, & assez uniforme aux trois différens endroits où l'on a coutume de le tâter. Cela n'est pas fort mauvais; c'est un pouls naturel & propre de gens élevés délicatement; c'est un pouls pur, mais délicat. Que si dans la fleur de l'âge, le pouls est tellement fin & délié, qu'il se dresse, pour ainsi

Observa-  
tion sur le  
pouls des  
jeunes  
gens.

dire, & se roidisse par intervalles : s'il n'est pas le même au carpe qu'à l'extrémité du *Cubitus*, mais fort différent; ce pouls est mortel.

*Il faut avoir égard au Tempérament, & à la Stature.*

TANT le pouls, on doit avoir égard à la stature, à la corpulence, & au naturel lent ou prompt du sujet. Si le pouls y répond, il est bon; si non, il est mauvais.

N O T E.

LE texte ni le commentaire ne marquent point ici, en quoi consiste cette correspondance.

T E X T E.

*Il faut combiner la Couleur du Malade avec son Pouls.*

SI la couleur du malade ne quadre pas avec son pouls, c'est un mauvais signe. Si elle quadre, il est bon. Mais il y a cette remarque à faire, que si c'est la couleur qui en son genre l'emporte sur le pouls qui lui est opposé; si le malade en meurt, ce sera bientôt; au lieu que si c'est le pouls qui en son genre l'emporte sur la couleur qui lui est opposée; si le malade en meurt, ce sera après avoir encore traîné du tems.

Que si le malade en réchape, il y a encore cette observation à faire, sçavoir, que si c'est le pouls qui change & s'accommode à la couleur, la guérison sera prompte. Au contraire, elle sera lente, si le pouls demeurant le même, la couleur change, & lui devient convenable. Mais quand une fois l'un & l'autre quadrent bien, il n'y a plus de danger.

*Lorsqu'on connoît dans quelle Partie noble est le mal, on peut juger par le Pouls du Malade quand il mourra.*

Mal dans  
le foye.

QUAND la maladie est dans le foye, communément le pouls est trembleux; que si ces trémulations sont dures, fortes, & promptes, comme autant de coups réitérés d'une lame affilée, à l'endroit marqué pour le pouls du foye, le malade en ce cas n'a qu'un jour de vie. Il mourra le lendemain entre trois & sept heures du soir.

N O T E.

CET endroit est la jointure du *Cubitus* avec le carpe du bras gauche. Voyez l'endroit où l'on a indiqué les pouls propres de chaque viscere.

TEX-

## T E X T E.

MÉDECI-  
NE DES  
CHINOIS.  
Maladies  
du cœur.

DANS les maladies du cœur, communément le pouls qui est propre de ce viscere, est régorgéant. Si vous y trouvez en même tems les sautillemens de la peau d'un tambour qu'on bat, sçachant d'ailleurs que la maladie est dans le cœur; vous pouvez compter que le malade mourra le lendemain entre neuf heures du soir, & une heure après minuit.

Quand le mal est dans l'estomac, communément le pouls propre de ce viscere est foible. Si de plus vous y trouvez que son mouvement soit semblable à celui d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque fente, ou s'il est sans le moindre sautillément, molasse comme un filet d'eau; le malade mourra le lendemain entre une heure & cinq du matin.

Mal dans  
l'estomac.

Quand le mal est dans les poudrons, le pouls propre de ce viscere communément se trouve aigre. Que si vous y trouvez entremêlé certain mouvement léger & court, tel qu'est celui des plumes ou du poil des animaux, quand le vent souffle dessus; le malade mourra le lendemain entre neuf heures du matin & une heure après midi.

Mal dans  
les poudrons.

Quand le mal est dans les reins, communément le pouls propre de ce viscere est dur. Si vous trouvez de plus, que son mouvement imite celui du bec d'un oiseau qui picotte; le malade mourra le lendemain entre neuf & onze heures du matin, ou bien entre une heure & trois après midi, ou bien entre sept & neuf du soir, ou entre une heure & trois du matin.

Mal dans  
les reins.

S'il se trouve des malades, qui, dans les cas exposez, passent les termes indiquez, ce sont gens dont l'estomac est naturellement bon, & qui peuvent manger jusqu'à la fin.

Exception  
de ces regles.

On rejette un aphorisme qui dit: Quelqu'une des cinq parties nobles étant déstituée d'esprits, au bout de quatre ans, l'on meurt.

Anciennes  
regles  
pour prédire la  
mort long-tems auparavant,  
critiquées.

Un ancien livre dit: Si le pouls, dans quelque sujet, après quarante battemens de suite, en manque un, c'est qu'une des parties nobles, nommées *Tsang*, est déstituée d'esprits, la mort s'ensuivra quatre ans après, quand le Printems fera pousser les plantes.

Ceux, qui depuis ont traité du pouls, disent tous: Quand le pouls a cinquante battemens continus, sans s'arrêter, le sujet est en parfaite santé, & d'une bonne constitution. Si après cinquante battemens il en manque un, une des parties nobles est déstituée d'esprits; la mort s'ensuivra cinq ans après. Si après trente battemens il en manque un; la mort s'ensuivra trois ans après. Hélas! s'il faut croire les livres en certaines choses, on en trouve bien d'autres peu croyables.

Si le foye ne fait plus ses fonctions, il faut mourir dans huit jours: si c'est le cœur, on ne peut vivre au plus qu'un jour: si c'est le poudron, on peut aller jusqu'à trois jours; jusqu'à cinq, si c'est l'estomac: si ce sont les reins, on ne passe pas quatre. On lit ceci dans les livres; en quoi il paroît qu'on les peut croire.

Mais pour ce qu'on y lit, qu'une des parties nobles, nommées *Tsang*, étant déstituée d'esprits, la mort ne s'ensuit que quatre ans après, au Printems; cela n'est point du tout croyable. Des Médecins vulgaires, & peu

intelligens, s'attachant aux livres sans discernement, s'aveuglent eux-mêmes, & trompent le Public. Je ne vois rien de plus méprisable.

## N O T E S.

JE ne sçais de qui est ce morceau de critique: il est mis en texte comme le reste, & par conséquent attribué à *Ouang chou ho*, qu'on fait Auteur de ce livre. Le Critique dit fort sagement qu'il ne faut pas sans discernement s'attacher à tout ce qu'on trouve dans les livres, même anciens, & estimez: sçavoir, s'il a raison d'adopter ce qu'il adopte; c'est ce que je n'examine pas ici.

Je veux seulement remarquer que sa réfutation de l'aphorisme qu'il rejette, suppose que l'Auteur de l'ancien livre a prétendu qu'on pourroit vivre quatre ans, quoiqu'une des parties nobles, nommées *Tfang*, fût totalement déstituée d'esprits. C'est le prendre bien à la rigueur de la lettre. Il pourroit s'expliquer plus bénévolement, de sorte que l'Auteur prétendroit seulement que ce battement, qui manque au bout de quarante, indiqueroit qu'une des parties nobles, appellées *Tfang*, est mal constituée, & n'admet presque point d'esprits: de sorte qu'allant presque toujours de mal en pis, la mort au bout de quelques années s'ensuivroit. Mais déterminer ce terme à quatre ans juste, & au Printems, c'est trop deviner. Nôtre Critique ne s'attache point à cette circonstance. C'est que lui-même il devine d'une manière aussi déterminée, quoique pour des tems moins éloignez, comme on a vû dans l'article précédent.

## T E X T E.

Occasions où un Médecin doit s'éloigner des règles ordinaires du pouls.

IL est des occasions, où, eu égard à la cause & à la nature de la maladie, il faut dans la cure s'éloigner des règles ordinaires données par rapport au pouls.

Quand le pouls est *Feou*, superficiel externe, facile à sentir, en posant simplement le doigt, on prescrit communément de faire suer. Cependant il est des occasions, dans lesquelles, quoique le malade ait le pouls tel, il convient de procurer évacuation par les selles.

*Tchong king* en donne un exemple. Quoique le pouls soit superficiel & haut, dit-il, si le malade sent oppression à la région du cœur, & chaleur à quelqu'une des parties nobles, nommées *Tfang*, procurez évacuation par bas, ne le faites pas suer.

Il y a plusieurs autres cas semblables; & c'est une erreur considérable de suivre toujours les règles ordinaires données par rapport au pouls, sans avoir égard à la cause & à la nature de certaines maladies particulières.

Occasions où il faut s'éloigner des règles ordinaires par rap-

Il est aussi des occasions, où, eu égard à la situation du pouls, il faut s'éloigner des règles ordinaires, données par rapport aux maladies.

Quand la maladie est dans les dehors, la règle ordinaire est de faire suer. Mais quelquefois, eu égard au pouls, il faut s'éloigner de cette règle. Par exemple, dit *Tchong king*, dans une douleur de tête avec chaleur,

leur, si vous trouvez que le pouls soit profond contre ce qu'il a coûtume d'être, & que la douleur soit seulement à la tête, non par tout le corps, il faut pourvoir au dedans: il ne faut point faire suer, mais donner la potion appellée *Su nbi*, eu égard à ce qu'indique le pouls profond.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.  
port aux  
maladies.

De même, dans les maladies internes la règle ordinaire est de purger. Cependant quand dans une chaleur interne, qui survient après midi, vous trouvez le pouls *Feou*, superficiel, & en même tems *Hiu*, comme vuide; ne purgez point, faites suer, & usez pour cela de la décoction des sommitez de l'arbre *Kouei*.

De même, quand la poitrine est embarrassée, communément on use de certaine potion, qui, en faisant aller par bas, dégage la poitrine, & qui pour cela s'appelle pectorale. Cependant si la poitrine étant embarrassée, vous trouvez le pouls superficiel & haut, ne purgez point, cela est mortel.

De même, dans certaines douleurs répanduës par tout le corps, on se fert communément d'une potion où entrent le *Ma hoang* & les sommitez de l'arbre *Kouei*, & qui, par le moyen des sueurs, dissipe ordinairement ces douleurs. Cependant si dans ces douleurs vous trouvez au pouls de l'extrémité du *Cubitus* une lenteur considérable, gardez-vous de faire suer. Suivez l'indication du pouls; travaillez à rétablir les esprits & le sang qui manquent.

*Observation importante pour bien pronostiquer dans les  
Fièvres malignes de l'Hyver.*

*TCHONG KING* dit: le pouls superficiel, le mobile, le fort, le précipité, le glissant, sont *Yang*.

Pouls qui  
indique  
chaleur.

N O T E.

INDIQUENT chaleur, ou excessive, ou du moins suffisante.

T E X T E.

LE pouls profond, l'aigre, le trémuleux, le foible, sont *Yn*.

Pouls qui  
indique  
froid.

N O T E.

INDIQUENT froid, ou du moins défaut de chaleur.

T E X T E.

SI la cause du mal est *Yn*, & que le pouls soit *Yang*, pourvû qu'on traite bien le malade, il n'en mourra pas. Si la cause du mal est *Yang*, & le pouls *Yn*, il en mourra.

MEDECINE DES CHINOIS.

Voilà la plus importante observation pour bien pronostiquer dans les fièvres malignes de l'Hyver. Qui a bien pénétré ce peu de mots, sçait plus de la moitié des trois-cens-quatre-vingt-dix-sept manières que quelques-uns donnent pour cela.

### Le Pouls des Femmes.

LES femmes ont communément le pouls assez plein à l'extrémité du *Cubitus*, mais plus fort au bras droit qu'au bras gauche. Que si vous leur trouvez le pouls des reins, qui est celui de l'extrémité du *Cubitus*, petit, aigre, *Quei se*, & cependant superficiel, *Feou*, ou bien le pouls du foye\*, aigre, précipité; il y a obstruction; les mois ne sont pas réglés.

De même, quand le pouls à l'extrémité du *Cubitus* est glissant & interrompu, ou bien petit & lent, les ordinaires ne sont pas réglés, ils ne viennent qu'une fois dans l'espace de trois mois.

Quand une femme, qui d'ailleurs se porte bien, a le pouls régulièrement superficiel ou profond, selon qu'il doit être aux trois différens endroits, où l'on a coutume de le tâter; en ce cas, si les ordinaires cessent, c'est qu'elle est grosse. On en aura une nouvelle marque si son pouls à l'extrémité du *Cubitus* est haut & plus vigoureux qu'à l'ordinaire.

Que si à l'extrémité du *Cubitus* gauche, son pouls se trouve régorgeant & haut, ou régorgeant & plein; c'est d'un fils qu'elle est enceinte. Si à l'extrémité du *Cubitus* droit, son pouls se trouve régorgeant & haut, ou bien glissant, c'est d'une fille qu'elle est enceinte.

D'autres donnent une autre règle. Quand une femme est d'un tempérament foible & délicat, si, quoiqu'on presse fort le doigt sur le pouls du *Cubitus*, on le sent toujours continuer ses battemens, en ce cas, si elle n'a pas ses ordinaires, c'est qu'elle est grosse; dites la même chose d'une femme, à qui les mois cessent, & dont les six pouls sont dans leur situation naturelle, la femme d'ailleurs fût-elle infirme.

C'est le sens de ce que dit l'ancien livre des pouls; que quand le pouls est superficiel ou profond, selon qu'il doit être aux trois différens endroits de chaque bras, & qu'en pressant le doigt, on le sent continuer de battre, la femme est grosse; & il n'est pas besoin, pour en juger, d'avoir recours aux différences de pouls régorgeant, glissant, &c.

Dans les premiers mois de la grossesse, le pouls du carpe est souvent petit, celui du *Cubitus*, vite. Si en pressant le doigt dessus, il semble s'éparpiller, la grossesse est de trois mois: si, quoiqu'on le presse, il ne s'éparpille point, mais demeure en sa consistance, la grossesse est de cinq mois.

Quand les mois cessent à une femme qui a conçu, si alors son pouls est trémuleux, long, son fruit ne viendra pas à maturité; il s'ensuivra une fausse-couche.

Quand au septième ou huitième mois de la grossesse le pouls se trouve plein,

\* C'est le pouls de la jointure du poignet gauche.

Pour connoître les obstructions.

Mois déréglés.

Grossesse.

Si c'est d'un garçon ou d'une fille.

Autre règle pour connoître la grossesse.

Pour juger de son terme.

Signe de fausse couche.

plein, dur, & fort, c'est bon signe. S'il est profond & délié, la femme aura de la peine à accoucher, & mourra de ses couches.

L'ancien livre du pouls dit : Quand la femme enceinte, qui d'ailleurs est en bonne santé, a le pouls profond, mais plein au bras gauche, elle est grosse d'un garçon. Quand elle a le pouls superficiel & haut au bras droit, c'est d'une fille. Si le pouls est profond, mais plein aux deux bras, elle est grosse de deux garçons. Si le pouls est superficiel & haut aux deux bras, c'est de deux filles. L'ancien livre du pouls en demeure là.

Quelques modernes ont prescrit des règles pour connoître si la femme est grosse de trois garçons ou de trois filles, ou bien d'un garçon & d'une fille. Je veux que suivant leurs règles, on rencontre quelquefois, c'est hasard. Pour moi, je ne donne point dans de semblables forfanteries.

## N O T E S.

*Ouang chou ho*, qui vivoit sous *Tsin chi hoang*, ce fameux brûleur de livres, fait ici mention de divers traitez sur le pouls qu'il distingue dès ce tems-là en anciens & modernes. Aujourd'hui *Ouang chou ho* est lui-même le plus ancien Auteur qu'on ait sur cette matière.

Si une femme a communément à l'extrémité du *Cubitus* le pouls petit, foible, & aigre, le bas-ventre ordinairement froid, & est sujette à de violens frissons, quelque jeune qu'elle soit, elle peut compter qu'elle n'aura point de fils; & si elle a déjà de l'âge, elle n'aura plus ni fils ni fille.

S E C R E T  
D U P O U L S,

T R A D U I T D U C H I N O I S.

S E C O N D E P A R T I E.

*Du pouls du Cœur.*

DANS l'examen du pouls, par rapport au cœur, il faut une grande attention & un discernement juste. Si le cœur est attaqué, & que le mal vienne de *Ché*, mauvaise réplétion d'humeurs peccantes, le malade a des rêves pleins de monstrueuses & d'effrayantes figures. Si le mal

Rêves dans les diverses maladies du cœur.

MEDECINE DES CHINOIS.

Autres marques que le cœur est attaqué.

Le pouls *Kong*.

mal vient d'inanition, *Hiu*, le malade rêve fumée, feu, lumière, & choses semblables.

Quand le pouls est vite aux trois endroits où l'on a coutume de le tâter, (c'est du seul bras gauche dont il s'agit ici) le feu est grand dans le cœur; en ce cas-là communément il vient de petits ulcères sur la langue, & des crévasses aux lèvres: le malade dit des folies, voit des esprits, & boiroit cent coups sans interruption, si on le lui permettoit.

Quand le pouls du cœur est *Kong*, quand on le sent à-peu-près comme un trou de flûte, ayant deux extrémités plus sensibles, & comme un vuide au milieu, il y a perte de sang, ou par le vomissement, ou par les urines, & quelquefois successivement par ces deux voyes.

Quand le pouls du carpe de la main gauche, dit autrement le pouls du cœur, étant ainsi *Kong*, réfluë, pour ainsi dire, sur la jointure; il y a douleur dans tout le corps: elle semble pénétrer même les os. Le cœur sent une ardeur desséchante, qui cause une grande inquiétude. La tête, & surtout le visage est en feu.

Pouls haut & plein.

Quand le pouls du cœur est haut & plein, c'est encore feu. Le feu retenu & comme embarrassé produit le vent. Ce sont ces vapeurs desséchantes qui causent la douleur & l'inquiétude, & qui communiquent au visage la couleur propre du cœur.

Pouls petit, & précipité.

Quand le pouls du cœur est petit, il y a défaut de chaleur, & une espèce d'épuisement; le malade alors est sujet à des terreurs paniques, & à des alternatives de chaud & de frisson. Si ce pouls est précipité, il y a douleurs d'entrailles, & suppression d'urine.

Pouls plein, haut, & glissant, à la fois.

Que s'il est en même tems plein & haut, & de plus glissant, il y a frayeur, embarras de la langue, & difficulté à parler. S'il n'est que glissant, ce n'est que simple chaleur, qui n'a rien de fort morbifique. Mais s'il est aigre, il manque au cœur beaucoup de la force qui lui convient: alors on se fait une peine de parler.

Pouls profond & ferré.

Si le pouls du cœur est profond & ferré, c'est une humeur froide qui l'attaque; ce qui cause la cardialgie. Mais si ce pouls est tremuleux, il s'ensuit palpitation & faim déréglée.

Pouls ferré & plein, profond & molasse.

Quand le malade a le visage en feu, le cœur inquiet, qu'il aime à rire, qu'il y a chaleur excessive dans le dedans des mains, & grande sécheresse dans la bouche, le pouls convenable à cet état, c'est un pouls ferré & plein, qui tient du vite. Si, au contraire, il est profond & molasse, la maladie est bien difficile à guérir.

### Du Pouls du Foye.

#### N O T E.

LE pouls propre du foye est le pouls de la jointure du poignet gauche, comme on a vu au commencement.

T E X T E.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

LE pouls du foye dans sa situation ordinaire & de santé, est trémuleux long. Quand il est superficiel & court, le foye souffre altération, & l'on est alors sujet à des mouvemens de colere.

Quand le pouls du foye est *Ché*, plein, on rêve montagnes, arbres, forêts. Quand il est *Hiu*, vuide, on rêve herbes, & buissons.

Le mal qu'on appelle *Fei ki*, vient d'obstruction dans le foye. C'est une tumeur sensible située sous les côtes.

Pouls *Ché*  
& *Hiu*.

Mal, dit  
*Fei ki*.

C O M M E N T A I R E.

CETTE tumeur vient communément en Été. C'est originairement du poumon que vient le mal; mais le foye ne se pouvant défaire de l'humour qu'il reçoit vitiée, elle s'amasse, & forme une tumeur. De là suit souvent une toux fâcheuse, & une fièvre quarte de longue durée.

T E X T E.

QUAND le pouls se trouve *Hien*, trémuleux long, aux trois endroits du bras gauche où on le tâte, le foye est hors de son état naturel, & pêche par excès. Alors communément on sent de la douleur aux yeux, & il en tombe de grosses larmes par intervalles. On est de mauvaise humeur, facile à irriter, & fort sujet à crier par emportement.

Pouls  
*Hien*.

Si le pouls du foye étant mol, tient tant soit peu de *Hien*, la trémulation longue, cela ne dit rien de mauvais: s'il tient de *Kin*, la trémulation courte, il y a de l'altération dans le foye, mais non pas considérable.

Pouls mol  
qui tient  
de *Hien* ou  
de *Kin*.

Si le pouls du foye étant *Feou ta*, superficiel & fort, se trouve en même tems plein, *Ché*, l'altération du foye est considérable. Alors ordinairement les yeux sont rouges, on y sent de la douleur, on ne voit pas clair, & l'on s'imagine qu'il y a quelque objet étranger qui couvre la vûe.

Pouls *Feou ta*  
& *Ché*.

Quand le pouls du foye se trouve *Kong*, comme vuide au milieu, ayant deux extrémités sensibles, ainsi que le trou d'une flûte, la vûe devient trouble; l'on jette quelquefois du sang par la bouche, les bras & les jambes perdent le mouvement.

Pouls  
*Kong*.

Si le pouls du foye se trouve *Sæ*, aigre, il y a épuisement dans ce viscere, & dissolution de sang; alors communément les côtes s'enflent, & le gonflement se fait sentir jusqu'aux aisselles.

Pouls *Sæ*.

Si le pouls du foye se trouve *Hoa*, glissant, le foye est trop chaud, & cette chaleur se communique à la tête, particulièrement aux yeux.

Pouls *Hoa*.

L'indication est toute autre quand ce pouls est ou *Kin*, trémuleux court, ou *Ché*, plein, ou *Hien*, trémuleux long, ou *Tchin*, profond. Alors il y a obstruction & tumeur à craindre.

Pouls *Kin*,  
*Ché*, *Hien*,  
ou *Tchin*.

Quand ce pouls est *Ouei*, petit, *To*, foible, *Feou*, superficiel, *San*, comme éparpillé; ou les esprits manquent, ou ils n'ont pas leur cours libre. Alors la vûe souffre: on voit, comme l'on dit, des étoiles: on a peine à rien regarder exactement.

Pouls *Ouei*,  
*To*, *Feou*,  
& *San*.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Autres signes que le foye est attaqué, & pour juger de sa guérison.

Quand ce pouls se trouve superficiel au dernier degré, tout le corps se trouve abattu, & il y a danger de paralysie.

Enfin dans les maladies du foye communément le visage devient bleuâtre: on souffre aux jointures: on a le regard colere: on ferme souvent les yeux: on voudroit ne voir personne.

Alors si le pouls du foye est vite, & a des trémulations longues, il y a encore quelque espérance de guérison. Que si changeant, il devient superficiel, & en même tems court & aigre, le mal alors est incurable.

### Du Pouls de l'Estomac Pi.

Pouls propre & sain.

QUAND l'estomac est sain, le pouls propre de ce viscere \* est d'une lenteur modérée, *Quan*.

### N O T E S.

LES Chinois distinguent l'orifice de l'estomac & le ventricule. Ils appellent le premier, *Pi*, & le second, *Ouei*: il n'y a rien à dire à cela: mais ils font du premier un de leurs cinq *Tfang*, & du second un de leurs six *Fou*.

Cela paroît contre la raison; du moins si l'on s'en tient à l'interprétation de quelques modernes, qui commentent le premier caractère par un autre, qui signifie retenir, renfermer, & le second caractère par un autre, qui selon ces mêmes interprètes, signifie porte, passage: car il est clair que le ventricule retient plus les alimens que l'orifice supérieur de l'estomac.

Ainsi, suivant cette interprétation, la raison demanderoit qu'on mît parmi les cinq *Tfang* le ventricule, & qu'on mît son orifice parmi les six *Fou*. Quoi qu'il en soit, les Médecins dans la pratique & dans l'usage de parler, joignent toujours ou presque toujours le *Pi* & l'*Ouei*.

### T E X T E.

Signe que l'estomac est dérangé.

Causes de ce dérangement.

Les cinq flux.

SI le mouvement du pouls de l'estomac, qui est celui du carpe droit, ressemble au mouvement d'une liqueur avalée sans interruption, l'estomac a perdu sa constitution saine & naturelle.

Cela peut venir de deux causes différentes; ou de plénitude, & alors on rêve musique & divertissemens; ou d'inanition, & alors on rêve repas.

L'estomac craint fort l'humidité: Quand il en souffre, on entend du mouvement dans ce viscere & dans les intestins, & il s'ensuit quelqu'un des cinq flux.

COM.

\* C'est le pouls du carpe de la main droite.

## C O M M E N T A I R E.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

LES cinq flux font, le flux du ventricule, le flux de l'orifice de l'estomac, le flux des intestins gros, le flux des intestins grêles, le flux nommé *Ta kia*. Dans le premier, les alimens ne se digerent pas. Dans le second, il y a gonflement ou enflure de ventre, en conséquence de laquelle on rend par la bouche les alimens pris. Dans le troisieme, il y a mouvement & douleur d'entrailles, & les selles font de couleur blanche. Dans le quatrieme il y a aussi douleur d'entrailles, mais peu violente: on rend du sang, & quelquefois du pus avec les urines. Dans le cinquieme, on se sent pressé d'aller à la selle; mais on y va plusieurs fois inutilement.

## N O T E.

CE dernier est ce qu'on appelle ténésie en Europe. Le Commentateur l'appelle *Ta kia*, nom dont je ne vois pas l'origine. Les Médecins communément aujourd'hui l'appellent *Gé tchang*, nom qui indique qu'ils attribuent ce mal à trop de chaleur aux intestins.

## T E X T E.

L'ESTOMAC est sujet à un mal qu'on nomme *Pi ki*. Communément il commence en Hyver. C'est un dépôt qui forme une tumeur. Ce mal, s'il dure, est suivi de la jaunisse & d'un abattement universel par tout le corps.

Le mal  
nommé  
*Pi ki*.

## C O M M E N T A I R E.

CETTE tumeur répond au creux de l'estomac, & s'y manifeste quelquefois de la grandeur d'une petite assiette renversée.

## N O T E.

IL y a de petites assiettes à la Chine, qui n'ont pas trois pouces de diametre.

## T E X T E.

SI la lenteur modérée qui convient au pouls du carpe droit, propre de l'estomac, se trouve semblable en même tems à la jointure & à l'extrémité du *Cubitus* du même bras droit, l'estomac souffre excès de chaleur. La bouche alors devient de mauvaise odeur; on sent des nausées fâcheuses, sans cependant jamais vomir. Les gencives se rongent, les dents se décharnent, le poil se rissole; on sent de fréquentes alternatives de chaud & de froid, & les forces vont toujours en diminuant.

A quoi l'on  
connoit la  
chaleur  
excessive  
de l'esto-  
mac.

Si le pouls propre de l'estomac est *Ché*, plein, & en même tems *Feou*,

Mauvaise  
digestion.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

superficiel, l'estomac digere mal: communément la bouche est sèche: on a beau boire & manger, on ne laisse pas d'être foible & comme épuisé.

Que si ce pouls n'est que *Ché*, plein, c'est trop de chaleur dans l'estomac; il en vient des vapeurs grossières qui rendent la bouche puante.

Pouls *Sæ*.

Si ce pouls est *Sæ*, aigre, on a beau manger, cela ne profite point; on n'en a pas plus d'enbonpoint.

Pouls *Kin*.

Si ce pouls est *Kin*, trémuleux court, on sent des douleurs d'estomac & des rétrécissemens douloureux aux jointures. On a des nausées continuelles; l'on voudroit vomir, on ne le peut.

Pouls  
*Hien*.

Si ce pouls est *Hien*, trémuleux long, c'est la chaleur excessive du foye qui rend imparfaites les digestions dans l'estomac, & qui le gâte.

Pouls très-plein.

Si ce pouls est extraordinairement plein, on sent intérieurement des douleurs & des inquiétudes violentes, comme si l'on étoit possédé du Démon. Ne recourez pas pour cela aux sortilèges, ni aux figures qu'on dit les lever.

#### C O M M E N T A I R E.

ETEIGNEZ par évacuation le feu trop grand qui est au cœur, le mal cessera de lui-même.

#### T E X T E.

Pouls de bon & de mauvais augure.

DANS certaines maladies de l'estomac, qui sont assez souvent accompagnées de douleurs aux jointures, où le visage devient jaunâtre, le corps pesant, il y a indigestion & flux. Tout fâcheux qu'est cet état, si le pouls se trouve *Tchin*, profond, *Ouan*, modérément lent, *Sié*, délié, fin, *Ouei*, petit, il y a espérance de guérison: mais s'il se trouve *Kin*, trémuleux court, & *Ta*, fort, la mort est certaine.

#### Du Pouls du Pôumon.

Parties qui sympathisent avec le pôumon, &c.

COMME les intestins grêles sympathisent avec le cœur, de même les gros sympathisent avec le pôumon. Le nez se sent aussi facilement de l'altération de ce viscere. Trop parler & boire trop de vin, sont contraires au pôumon. Trop parler cause souvent la toux: elle s'ensuit aussi de trop boire, & de plus le visage devient boursoufflé, & même quelquefois il y vient des gales.

Maladie  
*Sié puen*.

Il y a une maladie du pôumon qu'on appelle *Sié puen*. Elle commence au Printems, & se fait communément sentir vers l'aisselle droite.

#### C O M M E N T A I R E.

C'EST un dépôt qui forme une tumeur à l'endroit que le texte indique. Cette tumeur se sent quelquefois grosse comme un petit gobelet renversé.

NOTE.

## N O T E.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

CEUX dont on se sert à la Chine pour du vin, sont très-petits.

## C O M M E N T A I R E.

L'ORIGINE de ce mal est un sang venu du cœur mal conditionné. Le pòumon fait effort pour s'en dégager, soit en le pouffant au foye, soit en le renvoyant au cœur. Mais si le pòumon, se trouvant plus foible que ces deux visceres, ne peut s'en défaire, il y survient obstruction & dépôt. Si la nature ou les remedes ne le dissipent bientôt, il survient une fièvre mêlée alternativement de chaleur & de frisson, qui sera suivie d'un ulcere au pòumon.

## T E X T E.

QUAND le pòumon est sain, le pouls propre de ce viscere \* est *Feou sa toan*, superficiel, aigre, court. Quand il se trouve *Ta hong bien*, fort, régorgéant, trémuleux long, le pòumon n'est pas dans sa parfaite santé. Si c'est par *Ché*, mauvaise réplétion qu'il péche, on rêve armes, soldats, gardes, sentinelles. Si c'est par inanition, on rêve terres marécageuses, & chemins difficiles.

Pouls qui  
marque la  
bonne ou  
mauvaise  
constitu-  
tion du  
pòumon.

Si aux trois endroits du bras droit, où l'on a coûtume de tâter le pouls, il se trouve *Feou*, superficiel, le pòumon a souffert & souffre de l'air ou du vent. Il s'ensuit distillations d'eaux par le nez, puis des crachats épais, & enfin mêlez de pus. Alors le malade craint fort le froid, & s'accommode mieux du chaud. Il sent une douleur superficielle presque par tout le corps, mais surtout une tension sèche au front, & une pesanteur douloureuse aux yeux, dont il coule des larmes par intervalle.

Pouls *Feou*.

Quand le pouls propre du pòumon se trouve en même tems *Feou*, & *Ché*, superficiel & plein, le gosier se sèche, & quelquefois s'enflamme. On est constipé, & les selles sont âcres: le nez communément perd l'odorat.

Pouls *Feou*  
& *Ché*.

Que si ce pouls se trouve en même tems *Ché*, & *Hoa*, plein & glissant, la peau & le poil se flétrissent, les yeux sont larmoyans, les crachats visqueux, le gosier sec & disposé à s'enflammer. Tout cela augmente en Automne, si l'on n'y met ordre dès l'Été. A cette fin la saignée convient:

Pouls *Ché*  
& *Hoa*.

## N O T E S.

LE texte dit, il convient *Pien*, une pierre coupante: & le commentaire étendant un peu le texte dit; en tel cas il faut dès l'Été user de la pierre coupante pour évacuer ce que le cœur a de trop, c'est-à-dire, ce qu'il y a d'excès de feu; car suivant ce qu'on a dit ailleurs, le cœur parmi les cinq *Tsang*, répond au feu parmi les cinq élémens.

De

\* C'est celui de la jointure au bras droit.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

De ce seul endroit, il est clair que la saignée est connue aux Chinois depuis longtems, comme un moyen de prévenir les fâcheuses suites d'un excès de feu. On en use actuellement à la Chine fort fréquemment pour les chevaux & les ânes.

Pour ce qui est des hommes, il n'est pas aussi fort rare qu'on en use, mais c'est communément d'une manière qui ne peut avoir grand effet, tant l'ouverture est petite, & tant est petite la quantité du sang qu'on tire: le plus souvent cela ne va pas à un tiers de palette, & quelquefois il y en a encore moins: aussi faut-il avouer que la frugalité des Chinois & la légèreté de leur nourriture rend ce remède moins nécessaire qu'en Europe.

Il y a cependant des occasions où les Chinois le regardent comme presque unique, & en même tems infallible. Un homme est quelquefois saisi d'une espèce de néphrétique, qui lui cause des douleurs insupportables. Il jette d'abord de hauts cris; mais bientôt la voix lui est coupée par la violence du mal: les yeux lui tournent: le visage devient livide: toutes les extrémités sont froides, & le malade est aux abois.

Les Chinois communément attribuent ce mal à du gravier, sans qu'aucun dise où il réside. Un Chrétien âgé de vingt-cinq ans, fût un soir saisi de ce mal. On ne pût venir m'avertir du danger où il étoit, parce que sa maison est dans le fauxbourg, & les portes de la ville étoient fermées. Chacun dit, voyant le malade, que son mal étoit du gravier, & qu'il falloit appeler un tel pour le saigner. Ce tel, au reste, n'est ni Médecin ni Chirurgien. On l'appelle cependant: il vient: il lie le bras du malade au-dessus du coude, lave & frotte le bras au-dessous de la ligature: puis avec une lancette faite sur le champ d'un morceau de porcelaine cassée, il ouvre la veine où nous l'ouvrons communément; sçavoir, à l'endroit où le bras se plie. Le sang réjaillit fort haut: on lâche la ligature, & on laisse le sang couler & s'arrêter de lui-même: on ne banda pas même la playe. On m'a dit qu'au lieu de bander l'ouverture qu'a fait la lancette, on y applique ordinairement un grain de sel: le malade se trouva guéri, & le lendemain sur le soir il vint à l'Eglise.

Je fus curieux de voir l'endroit où on l'avoit saigné: je trouvai que c'étoit, comme j'ai dit, où nous le faisons communément. L'ouverture étoit déjà presque entièrement fermée; aussi avoit-elle été très-petite. Le Chrétien m'assura cependant qu'il en étoit sorti du sang de quoi remplir deux des gobelets, dont on use pour boire le Thé.

### T E X T E.

Pouls  
*Tchin, Kin*  
& *Hoa.*

Si le pouls propre du pòumon étant profond, *Tchin*, trémuleux court, *Kin*, tient en même tems du glissant, *Hoa*, infailiblement il y a toux.

### C O M M E N T A I R E.

CETTE toux vient de froid.

TEX-

T E X T E.

Si ce pouls est petit, *Ouei*, superficiel, *Feou*, & en même tems comme éparpillé, *San*, alors tout va bien dans le poumon: il est dans son état naturel & de santé.

MÉDECINE DES CHINOIS.  
Pouls naturel & sain du poumon.

N O T E.

Le commentaire exprime le caractère de ce pouls, mêlé des trois exprimez dans le texte, par la comparaison du mouvement qui se fait sur un morceau de plumes, quand il souffle un petit vent.

T E X T E.

MAIS si le pouls propre du poumon est en même tems superficiel, *Feou*, & régorgeant, *Hong*, la poitrine est oppressée de quelque fluxion qui s'y est jettée, & il y a en même tems mouvement dans les gros intestins.

Pouls *Feou* & *Hong*.

Si ce pouls est tremuleux long, *Hien*, le froid a causé des ventositez dans la poitrine; cela est communément accompagné de constipation.

Pouls *Hien*.

Si ce pouls se trouve *Kong*, comme vuide par le milieu, tel qu'un trou de flûte sur lequel on mettroit le doigt, il y a hémorrhagie & dissipation d'esprits.

Pouls *Kong*.

Si ce pouls se trouve profond, *Tchin*, délié, *Sié*, & tient du glissant, *Hoa*, les os se cuisent, pour ainsi dire, au bain de vapeur. La peau & le poil deviennent âpres: il y a chaud & frisson qui se succedent.

Pouls *Tchin*, *Sié*, & *Hoa*.

Enfin quand un homme attaqué du poumon crache du sang, ou saigne du nez, toussé violemment par intervalles, est triste & se lamente; si le pouls en tel cas se trouve superficiel, & tant soit peu aigre, encore est-ce moins mauvais signe: le mal n'est pas tout-à-fait incurable: mais s'il se trouve régorgeant, fort, & tenant du dur, il n'y a plus de remede.

Cas désespéré.

*Du Pouls des Reins.*

Si le pouls propre des reins se trouve en Hyver être profond & glissant, c'est son état naturel.

Etat naturel de ce pouls.

N O T E.

C'EST le pouls de l'extrémité du *Cubitus* au bras droit, pour le rein droit; au bras gauche, pour le rein gauche. Ici le texte parle des deux confusément.

T E X T E.

Si ce pouls est superficiel & lent, les reins souffrent, & la cause du mal est dans l'estomac.

Pouls superficiel & lent.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

Il arrive que par froid on crache sans cesse & abondamment: cela fait dérivation de l'humidité nécessaire aux reins: d'où il s'ensuit une sécheresse inquiétante.

Maladie  
*Puen tun*.

Il y a une maladie appelée *Puen tun*, \* qui se fait sentir à la région du nombril. C'est obstruction qui cause un dépôt. Cela aboutit communément à une paralysie de tout le corps.

Quand les reins sont hors de leur état naturel: si c'est par réplétion, on sent une pesanteur à la région des lombes, surtout la nuit quand on est couché. Si c'est par épuisement ou foiblesse, il arrive en dormant, que l'urine échape.

Pouls  
*Tchi*.

Si aux trois endroits où l'on a coutume de tâter le pouls, on le trouve paresseux, *Tchi*, les reins souffrent du froid; on sent ardeur & âpreté sur la peau. Les cheveux & le poil se dessèchent. Le malade, en dormant, croit souvent tomber dans l'eau; & lors même qu'il est éveillé, on le voit réveur, inquiet, & triste.

Pouls *San*.

Si le pouls propre des reins se trouve éparpillé, *San*, ou bien l'on urine trop souvent & trop copieusement, ou bien il y a perte de semence. On sent de la douleur, soit à la région des lombes, soit aux genoux. Il survient même quelquefois de ces sueurs subites & furtives, qui n'ont point de cause apparente. Enfin le pouls susdit est d'autant plus mauvais, qu'il n'indique exactement aucun de ces maux en particulier.

Pouls plein  
& glissant.

Si le pouls propre des reins est plein & glissant, il y a infailliblement dysurie: les urines sont rougeâtres & très-chaudes.

Pouls *Sæ*.

Si ce pouls se trouve aigre, *Sæ*, il y a gonorrhée fâcheuse; le malade est sujet à mille extravagans songes: surtout il croit souvent marcher au travers des eaux. De plus, il survient assez souvent enflure au *Scrotum*, & au testicule droit.

Pouls  
plein &  
fort.

Si ce pouls se trouve en même tems plein & fort, il y a ardeur à la vessie, d'où s'ensuit suppression d'urine, ou du moins difficulté d'uriner.

Pouls glif-  
sant & tré-  
muleux  
long &c.

Si ce pouls est en même tems glissant & trémuleux long, ou bien profond, & trémuleux court, en ces deux cas il y a douleur aux lombes & aux pieds, qui deviennent enflés. Mais dans ces deux cas, la cause de la douleur n'est pas tout-à-fait la même.

#### C O M M E N T A I R E.

DANS le premier cas, la douleur est causée par des vents humides; mais chauds. Dans le second cas, par des vents froids.

#### T E X T E.

Pouls  
*Fœu* &  
*Kin*.

QUAND le pouls propre des reins se trouve superficiel, & trémuleux court, l'altération qui est dans les reins se fait sentir aux oreilles; elles deviennent sourdes.

Quand

\* Espèce de tumeur ou d'enflure.

Quand les reins sont tellement attaquez, que le visage en devient livide, & que le froid faillit les jambes & les pieds, le mal est très-dangereux; cependant, si le pouls se trouve alors être profond, glissant, & tient en même tems du trémuleux long, le mal n'est pas incurable; mais si le pouls se trouve alors lent & fort, il y a bien peu d'espérance.

MEDECINE DES CHINOIS.

*Observations générales sur le Pouls, à quelque bras & à quelque endroit qu'on le tâte.*

10. A QUELQUE bras, & à quelque endroit qu'on tâte le pouls, il faut faire attention à la saison.

La saison.

20. Le pouls d'une personne en santé, a du moins quarante-cinq battemens consécutifs, sans interruption considérable.

Nombre des battemens.

30. Quand sous les doigts on sent le pouls trémuleux long, ou précipité, ou régorgeant, ou trémuleux court, on peut juger en général qu'il y a excès de chaleur & ventositez.

40. Quand subitement & comme à la dérobée le pouls devient profond & délié, la cause du mal est le froid, & il attaque les esprits.

50. Quand on trouve que le pouls imite le mouvement d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque fente, ou bien le mouvement du bec d'un oiseau qui picote quelque chose, il faut juger le mal incurable.

Pouls qui dénote un mal incurable.

*Observations sur le Pouls du Carpe gauche, Pouls qui est propre du Cœur.*

10. SI après quarante-cinq battemens convenables, il change ou cesse, mais peu de tems, ce n'est pas chose fort dangereuse.

Pouls qui change.

20. Quand après trente-un battemens il se plonge, pour ainsi parler, & tarde notablement à revenir comme auparavant: si c'est au Printems que cela se trouve, le malade mourra l'Été suivant. J'en dis autant, à proportion, des autres saisons.

Pouls qui tarde à revenir.

*Observations sur le Pouls de la jointure du poignet gauche, Pouls qui est propre du Foye.*

10. SI l'on y trouve cinquante battemens convenables, ou du moins quarante-cinq, sans interruption notable, le foye est sain.

Signe de santé.

20. Si après vingt-six battemens convenables, il se plonge & devient profond, sans cependant tarder à revenir tel qu'il doit être, c'est chaleur excessive & ventositez dans le foye.

De chaleur & de ventositez.

30. Si après vingt-neuf battemens convenables, il devient aigre, Sa,

D'obstruc-

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

tion dan-  
géreufe.  
Mal défef-  
péré.

& paroît fe vouloir cacher, le foye eft très-mal affecté; il y a obftruction notable; les jointures des membres s'en fontent, cela va communément de mal en pis, jufqu'à la mort qui s'enfuit.

4<sup>o</sup>. Si après dix-neuf battemens convenables, il fe plonge, fe réleve, puis fe réplonge, le foye eft entierement gâté, il ne fait plus fes fonctions; tout remede humain eft inutile.

*Observations fur le Pouls de l'extrémité du Cubitus gauche, Pouls qui eft propre du Rein gauche.*

Pouls fain. 1<sup>o</sup>. S'il a, fans interruption, du moins quarante-cinq battemens convenables, le rein eft fain.

Chaleur & vents. 2<sup>o</sup>. Si on le fent fous le doigt précipité, ou trémuleux long, le rein fouffre de chaleur & de vents.

Mal dangereux. 3<sup>o</sup>. S'il devient tout-à-coup très-lent, le mal eft très-dangereux, & demande un prompt fecours, communément il vient de froid; il faut, pour le bien guérir, beaucoup de foïn & de dépense.

Reins gâtez fans reflource. 4<sup>o</sup>. Si après vingt-cinq battemens convenables il fe plonge, les reins font gâtez, & ne font plus leur fonction. Toute l'habileté du Médecin ne fçauroit faver le malade; & le plus qu'on puiſſe eſpérer, c'eſt un délai, encore ne peut-il être long.

*Observations fur le Pouls du Carpe droit, Pouls qui eft propre du Poûmon.*

Pouls naturel. 1<sup>o</sup>. Si l'on y trouve au moins quarante-cinq battemens convenables, fans interruption, le poûmon eft fain.

Froid extérieur. 2<sup>o</sup>. Si ce pouls fe trouve très-précipité, le poûmon a fouffert de l'air extérieur.

Défaut de chaleur. 3<sup>o</sup>. Que fi, en continuant à compter les battemens & à observer le pouls, vous trouvez qu'après vingt-fept battemens il devienne confidérablement lent, le poûmon n'a plus le degré de chaleur néceſſaire. Ne dites pas, c'eſt peu de choſe, remédiez-y promptement. Sans cela un matin vous trouverez que le pouls fe plongera & réplongera; que le malade abattu ne pourra quitter le lit. Vous verrez alors que le poûmon ne fait plus fes fonctions, & vous vous repentirez d'avoir dit d'abord que ce n'étoit rien.

Pouls très-mauvais. 4<sup>o</sup>. Que fi, après douze autres battemens, le pouls diſparoît encore, ou change notablement, bientôt le malade fera tourmenté d'une toux fâcheuſe, accompagnée ou fuivie de crachats mêlez de pus. Les forces lui manqueront, ſes cheveux ſe hérifferont; & le fameux *Tſin pien tſi* reſuſcité-il pour le traiter, il ne le pourroit faire avec succès.

*Observations sur le Pouls de la jointure du Poignet droit, Pouls qui est propre de l'Estomac.*

1<sup>o</sup>. Si l'on y trouve au moins quarante-cinq battemens convenables, sans interruption, l'estomac est sain.

Estomac sain.

2<sup>o</sup>. Si ce pouls devient très-précipité, l'excès de chaleur dans l'estomac trouble la digestion des alimens.

Excès de chaleur.

3<sup>o</sup>. Cependant plus communément ce viscere souffre par défaut de chaleur convenable, ce que vous indiquera le pouls par une extrême lenteur.

Défaut de chaleur.

Que si dans cet état, comme c'est assez l'ordinaire, il y a nausées & vomissemens, le malade n'a plus guères qu'environ dix jours de vie.

Mort prochaine.

*Observations sur le Pouls de l'extrémité du Cubitus droit, Pouls qui est propre du Rein droit.*

1<sup>o</sup>. Si l'on y trouve quarante-cinq battemens convenables, sans interruption, ce viscere est sain.

Bon pouls.

2<sup>o</sup>. Si après dix-neuf battemens convenables, il se plonge, puis se réplonge, c'est un grand pronostic de mort; de cent il n'en réchappera pas un.

Pronostic de mort.

3<sup>o</sup>. Si l'on sent ce pouls fort, précipité, & tenant du trémuleux, ce sont des ventositez qui attaquent ce viscere. Il y a encore du remede.

Ventositez.

4<sup>o</sup>. Si après sept battemens convenables, le pouls se plonge, puis se réplonge, sans se relever que longtems après, le malade n'a plus que peu d'heures à vivre.

Mort prochaine.

OBSERVATIONS SUR LES SEPT POULS, DITS PIAO,

C'EST-A-DIRE, EXTERNES, ET PLUS SENSIBLES EN COMPARAISON DES AUTRES.

*Sur le Pouls, dit Feou, superficiel, surnageant & ses différentes indications.*

1<sup>o</sup>. LE pouls dit Feou, superficiel, est celui, lequel quand on appuye ferme le doigt, ne se sent pas, ou que très-peu, & qui, au contraire, est fort sensible quand on n'appuye que légèrement.

Comment on le connoit.

2<sup>o</sup>. En général, quand on trouve le pouls Feou, superficiel, hors des tems & des endroits qui lui sont propres, suivant ce qui a été dit ailleurs, il y a ou toux, ou difficulté de respirer, ou sueurs froides, ou

Ce qu'il indique hors des tems & en

ME' DECI-  
NE DES  
CHINOIS.  
endroits  
propres.

lassitude & pesanteur au dos, ou inquiétude dans le sommeil, ou bien ces différens symptômes se compliquent.

30. Quand pressant le doigt on trouve que le pouls devient très-peu sensible, & que soutenant tout-à-coup le doigt pour n'appuyer que légèrement, le pouls devient très-sensible, & que réitérant cela deux fois, on trouve à la seconde, comme à la première, que le pouls est superficiel & très sensible dès qu'on n'appuye que légèrement; en ce cas le sang est trop chaud, & cependant les parties nobles, ou toutes ou quelques-unes, n'ont pas le degré de chaleur qui leur convient, & souffrent du froid. A quoi doit alors tendre la cure? C'est à rétablir les esprits, moyennant quoi ce chaud & ce froid se répartiront, & se réduiront à une juste température.

Aux deux  
carpes.

40. Quand le pouls se trouve *Feou*, superficiel, au carpe droit & au carpe gauche, l'air extérieur a saisi le malade; il y a douleur & chaleur de tête.

Aux jointures.

50. Si c'est aux jointures du poignet que ce pouls se trouve, l'estomac est comme épuisé; il survient enflure, ou du moins tension au ventre.

Aux *Cubitus*.

60. Si c'est à l'extrémité des *Cubitus* que ce pouls se trouve, le vent ou l'air a offensé le pōumon. Il s'ensuit sécheresse ou âpreté aux gros intestins, & conséquemment constipation.

### Sur le Pouls, dit Kong, & ses indications.

Comment  
il se sent;  
ses indica-  
tions hors  
des tems  
& endroits  
propres.

10. LE second des pouls, dits *Piao*, est celui qu'on appelle *Kong*. Il est tel, quand sous le doigt on le sent, comme on sentiroit un trou de flute, laissant un vuide entre deux extrémités; ce pouls se trouvant hors des tems & des endroits qui lui sont propres, indique communément tension des intestins grêles, perpétuelle nécessité d'uriner, sans le pouvoir faire que goutte à goutte, & avec douleur. Moyennant quelques potions & quelques pillules convenables, ces accidens cessent.

Aux carpes.

20. Si ce pouls se trouve aux carpes, il y a obstruction, embarras, & peut-être dépôt dans la poitrine, le sang n'y a pas son cours libre.

Aux jointures.

30. Si ce pouls se trouve aux jointures du poignet, il indique abcès dans les intestins.

Aux *Cubitus*.

40. S'il se trouve à l'extrémité des *Cubitus*; c'est épuisement aux reins; il sort par la voye des urines un sang âcre, ou même un pus fort épais.

### Sur le Pouls, dit Hoa, glissant, & ses indications.

Aux trois  
endroits  
de chaque  
bras.

10. QUAND aux endroits où le pouls se tâte ordinairement, on le sent sous le doigt à-peu-près comme une perle, & qu'en appuyant un peu plus ferme, il s'enfonce, sans avancer ni reculer, cette espece de pouls se nomme *Hoa*, glissant. Quand on le trouve aux trois endroits où l'on a coûtume de tâter le pouls à chaque bras, les reins sont altérez, il y a tension aux intestins grêles, abattement dans tout le corps, alternative

ternative de chaud & de frisson; les urines sont âcres & rougeâtres: le tout vient de trop de chaleur. La cure doit tendre à l'abattre: si l'on y réussit, ces accidens cessent.

MEDECINE DES CHINOIS.

2°. Quand ce pouls se trouve seulement à l'un ou à l'autre carpe, il indique nausées fréquentes.

A un des carpes.

3°. Quand il se trouve à l'une ou à l'autre jointure, le ventricule refroidi, ne digere point.

A une des jointures.

4°. Quand il se trouve à l'extrémité des *Cubitus*, le ventre à la région du nombril est froid comme glace, & dans cet état, dans lequel, suivant ce que dit le commentaire, on est altéré, on ne boit point, qu'on n'entende groûiller dans le ventre.

Aux *Cubitus*.

*Sur le Pouls, dit Ché, plein, & ses indications.*

1°. LE quatrieme des pouls, dits *Piao*, externes, est celui qu'on appelle *Ché*, plein. Il differe du nommé *Feou*, superficiel, en ce que même en appuyant ferme on le trouve encore bien sensible, quoiqu'il le soit davantage, quand on n'appuye que légèrement.

Sa différence d'avec le pouls *Feou*.

2°. Si ce pouls se trouve tel aux trois endroits où l'on a coûtume de le tâter à chaque bras; il indique chaleur interne excessive, qui cause épuisement dans l'estomac ou dans son orifice, & qui fait que le ventricule ne se nourit point lui-même, & que le malade, quoiqu'il mange assez, sent cependant lassitude & abattement continuel. Il faut en ce cas user de remedes bénins, qui ne soient ni chauds, ni aussi fort froids, mais d'une nature tempérée.

Ses indications aux trois endroits de chaque bras.

3°. Quand ce pouls se trouve aux carpes à contre-tems, il y a excès de chaleur dans la poitrine.

Aux carpes.

4°. Si c'est aux jointures du poignet qu'il se trouve, il y a douleur aux hypocondres, le second des trois *Tsiao*, ou foyers, est en désordre.

Aux jointures.

5°. S'il se trouve à l'extrémité des *Cubitus*, & qu'il se sente sous le doigt comme une corde, il indique enflure de ventre & dysurie.

Aux *Cubitus*.

*Sur le Pouls, dit Hien, de trémulation longue, & ses indications.*

1°. LE cinquieme des pouls, dits *Piao*, externes, se nomme *Hien*, trémuleux long. Il a cela de commun avec le nommé *Feou*, superficiel, que quand on appuye le doigt ferme, il devient assez peu sensible, au lieu que quand on n'appuye que légèrement, il est sensible de reste: mais il differe du *Feou*, purement superficiel, en ce qu'on y remarque à chaque instant une espece d'inégalité ou de trémulation, telle à-peu-près que dans les cordes de l'instrument nommé *Tseng*.

En quoi il ressemble au pouls *Feou*, & leur différence.

2°. Si aux trois endroits où l'on tâte le pouls à chaque bras, il se trouve

Aux trois endroits.

MÉDECINE DES  
CHINOIS.

ve tel, il indique sueurs spontanées, abattement, & menace de phtisie; les mains & les pieds s'engourdissent, & souffrent de la douleur, la peau & le poil se séchent. Il faut en ce cas là que la cure tende à soutenir la chaleur naturelle au *Tan tien* \*.

Aux carpes & aux jointures.

30. Si ce pouls se trouve aux carpes, il y a douleur aiguë à la région de la poitrine. Si c'est aux jointures que ce pouls se trouve, le froid a saisi le ventricule, & la chaleur naturelle de plus bas des *Tsiao*, ou foyers, est comme étouffée par des eaux qui croupissent à la région du bas-ventre.

### *Sur le Pouls Kin, tremuleux court, & ses indications.*

Ce qu'il a de propre ou de commun avec d'autres.

10. LE fixieme des pouls, dits *Piao*, externes, se nomme *Kin*: il tient un peu du pouls *Hien*, dont on vient de parler, & du *Hong*, régorgeant, dont on parlera ci-après. Il a cependant cela de propre, qu'en appuyant le doigt ferme, on le trouve encore sensible de reste, & en n'appuyant que légèrement, on y trouve accélération considérable.

A tous les endroits ordinaires.

20. Quand à tous les endroits où l'on a coûtume de tâter le pouls il se trouve tel, il y a vapeurs malignes, émûes par un feu interne, la manie est prochaine; si elle n'a pas encore parû, elle se déclarera bientôt par des paroles extravagantes, des menaces insensées, des chants & des mouvemens irréguliers; & si l'on ne rencontre un habile Médecin, point de guérison.

Aux carpes.

30. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, il y a douleur de tête.

Aux jointures.

40. S'il se trouve seulement aux jointures, la douleur se sent, & croît peu-à-peu à la région du *Thorax*.

Aux *Cubitus*.

50. Si ce pouls se trouve à l'extrémité du *Cubitus*, la douleur est au bas-ventre, & si violente, qu'on y porte la main sans cesse.

### *Sur le Pouls Hong, régorgeant, & ses indications.*

Son caractère.

10. LE septieme & dernier des pouls, dits *Piao*, externes & plus sensibles, se nomme *Hong*, régorgeant. Son caractère est, que même en appuyant ferme, on le trouve toujours très-sensible, plus sensible cependant quand on n'appuye que légèrement.

Aux trois endroits de chaque bras.

20. Quand aux trois endroits ordinaires de chaque bras le pouls est tel, il indique douleur de tête, chaleur superficielle par tout le corps, aridité des gros intestins, constipation, soif, douleur inquiète par tout le corps.

Distinction pour les saisons.

30. Si c'est au milieu de l'Eté que le pouls se trouve tel, l'excès de chaleur qu'il indique, est peu à craindre, elle se tempérera de foi-même. Mais si c'est au milieu de l'Automne ou en Hyver, le mal demande du remede. Il faut d'abord faire suer, puis tendre à rendre le ventre libre, l'excès de chaleur cessera.

40. Si

\* C'est, dit le commentaire, trois pouces au-dessous du nombril.

4°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, l'excès de chaleur est en haut depuis la tête jusqu'à la poitrine.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

5°. Si ce pouls se trouve seulement aux jointures, le ventricule se sent chargé, il y a nausée & vomissement.

6°. Si ce pouls se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, le feu est aux intestins grêles, qui le communiquent aux reins; les urines sont âcres & rougeâtres, il y a douleur fourde aux jambes.

Aux *Cubi-  
tus*.

## OBSERVATIONS SUR LES HUIT POULS, NOMMEZ *LI*,

PLUS INTERNES ET MOINS SENSIBLES.

*Sur le Pouls, dit Ouei, petit, & ses indications.*

1°. CE pouls est le premier des huit, nommez *Li*. Son caractère consiste en ce qu'appuyant médiocrement, on découvre son battement, mais bien petit: puis revenant à appuyer une seconde fois tant soit peu plus, on le sent encore, mais si petit, que tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'est pas tout-à-fait imperceptible.

Son caractè-  
re.

2°. S'il se trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, il indique un grand épuisement d'esprits; & quand il est longtems tel, il survient perte de semence, le visage devient livide, & à la longue les os se dessèchent.

Aux trois  
endroits  
de chaque  
bras.

3°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, l'humeur maligne attaque la tête ou la poitrine.

Aux car-  
pes.

4°. S'il se trouve seulement aux jointures, c'est le cœur qui est attaqué.

Aux joint-  
tures.

5°. S'il se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, l'humeur maligne a son siège dans le bas-ventre, on sent une espèce de frisson par tout le corps, & quand on boit, le ventre groûille.

Aux *Cubi-  
tus*.

*Sur le Pouls Tchîn, plongé, profond, & ses indications.*

1°. LE second des huit pouls, nommez *Li*, est celui qu'on nomme *Tchîn*, enfoncé, profond. Son caractère consiste en ce qu'appuyant fortement on le découvre, mais lent & lâche, comme un morceau d'étoffe usée & demi-pourie; & si l'on n'appuye pas fortement, on ne le découvre point du tout.

Son caractè-  
re.

2°. Si le pouls est tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte à chaque bras, il indique enflure ou oppression à la région des aisselles, & froid aux extrémités du corps, c'est épuisement dans les parties nobles, la chaleur naturelle des trois *Tsiao*, étuves, ou des trois foyers, ne se repartissant pas comme il faut, ce qui cause des obstructions.

Aux trois  
endroits  
ordinaires.

3°. Quand

- MEDECINE DES CHINOIS.
- Aux jointures.
- Aux *Cubitus*.
- 3°. Quand ce pouls se trouve seulement aux carpes, la poitrine est chargée de phlegmes.
- 4°. Si c'est seulement aux jointures que ce pouls se trouve, il y a oppression & douleur vive depuis la poitrine jusqu'au nombril, grande difficulté de respirer, ou espece d'étouffement.
- 5°. Si ce pouls se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, il y a pesanteur aux lombes & aux jambes. L'urine devient fort épaisse & blanchâtre par intervalles.

*Sur le Pouls Ouan, modérément lent, & ses indications.*

- Sa ressemblance au pouls *Tchi*.
- Aux trois endroits ordinaires.
- Aux carpes.
- Aux jointures.
- Aux *Cubitus*.
- 1°. LE troisieme des pouls, nommez *Li*, plus internes, moins sensibles, est celui qu'on nomme *Ouan*, modérément lent. Il ne differe guères que du plus au moins d'un autre pouls, nommé *Tchi*, tardif, paresseux, dont on parlera ci-après. Le pouls lent à contre-tems indique en général abattement d'esprit & de corps, accompagné d'inquiétude, ce qui vient de ce que le mouvement des esprits n'est pas bien libre.
- 2°. Quand le pouls se trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, les reins souffrent; il y a humeur viciée, & vapeur maligne, qui se fait sentir jusqu'à la tête, & spécialement aux oreilles, qui alors bourdonnent fort. Faites ouverture avec l'éguille derriere la tête vis-à-vis l'extrémité basse du cerveau: réitérez par trois fois, les douleurs s'appaiseront.
- 3°. Si ce pouls se trouve aux carpes, il y a douleur aux articles.
- 4°. S'il se trouve seulement aux jointures, on a peine à se tenir droit, la douleur fait courber le corps.
- 5°. S'il se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, & qu'en même tems qu'il est *Ouan*, lent, il tienne aussi du *Ouei*, petit; il y a obstruction causée par des humeurs froides. La nuit le sommeil est inquiet, on se croit suivi par des fantômes.

*Sur le Pouls Sæ, aigre, & ses indications.*

- Son caractère.
- Aux carpes.
- 1°. CE pouls est le quatrieme des huit, nommez *Li*, moins externes & moins sensibles. Il faut appuyer pour le sentir, & son mouvement a du rapport à celui d'une lame de couteau qui racle un bambou\*. Si ce pouls se trouve à contre-tems\*\*, si c'est à un homme, il indique du *Virus*; si c'est à une femme, & qu'elle soit enceinte, son fruit se sentira du mal, & le portera peut-être tout entier. Si la femme n'est point enceinte, & qu'elle ait ce pouls, il indique corruption qui infecte la masse du sang.
- 2°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, le ventricule a peu de vigueur.
- 3°. Si

\* C'est le nom que les Européens donnent à une espece de roseau qui devient très-dur.

\*\* Le commentaire dit, que le trouver en Automne, c'est son tems.

3°. Si c'est aux jointures que ce pouls se trouve, le sang est gâté, & peu propre à la nutrition des parties nobles.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

4°. Si c'est seulement à l'extrémité des *Cubitus*, on sent un froid malin dans tout le corps, & de fréquens mouvemens dans le bas-ventre.

*Sur le Pouls Tchi, tardif, paresseux, & ses indications.*

1°. CE pouls est le cinquième des huit *Li*, plus internes & moins sensibles. Outre qu'il faut appuyer ferme pour le trouver, son caractère est une grande lenteur en son mouvement; en sorte que dans l'espace d'une inspiration & d'une expiration, il n'y a que trois battemens. Il indique en général épuisement dans les reins.

Son caractère.

2°. Si ce pouls se trouve tenir du suivant, nommé *Fou*, fuyant en bas, le mal est difficile à guérir. Que si cela se rencontre en Été, c'est encore pis, le mal est comme incurable.

3°. Si ce pouls se trouve aux carpes, le cœur souffre du froid.

Aux carpes.  
Aux jointures.  
Aux *Cubitus*.

4°. Si c'est aux jointures du poignet que ce pouls se trouve, il y a douleur de ventre, la boisson passe avec peine.

5°. Si c'est à l'extrémité du *Cubitus*, il y a froid & pesanteur aux lombes & aux pieds, on a beau les bien couvrir, on ne peut les échauffer.

*Sur le Pouls Fou, fuyant en bas, & ses indications.*

1°. CE pouls est le sixième des huit, nommez *Li*, plus internes & moins sensibles. C'est lorsqu'appuyant ferme les doigts pour tâter le pouls, il fuit & se cache en bas, devenant insensible pour un instant: puis appuyant de nouveau les doigts, & encore plus ferme, on le retrouve, sans le perdre, mais bas & profond. S'il se trouve aux trois endroits ordinaires, il indique poison occulte & malignité cachée. Le corps est alors tout abattu, les extrémités sont froides; il y a douleur interne, & un venin secret trouble la température du sang & des esprits. En quelque saison que cela se trouve, faites promptement suer, c'est par où doit commencer la cure.

Son caractère, & ce qu'il indique aux trois endroits ordinaires.

2°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, il y a obstruction dans la poitrine.

Aux carpes.

3°. Si c'est seulement aux jointures du poignet que ce pouls se trouve, l'obstruction est aux intestins; les yeux s'en sentent, on les ouvre & ferme sans cesse.

Aux jointures.

COMMENTAIRE.

Si c'est à la jointure du poignet gauche, cela est vrai. Si c'est à celle du poignet droit, c'est le ventricule qui est mal affecté, & il survient des hémorrhoides.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

T E X T E.

Aux *Cubitus*.

4°. SI c'est seulement à l'extrémité des *Cubitus* que ce pouls se trouve, on ne digere point: assis ou couché, l'on est inquiet. De plus il y a flux de ventre.

*Sur le Pouls Siu, mouillé, ou bien liquide, fluide, & ses indications.*

Son caractère.

1°. LE septieme des huit pouls *Li*, plus internes & moins sensibles, s'appelle *Siu*, mouillé ou liquide; c'est quand on le sent tel à-peu-près qu'une eau qu'on presseroit sous le doigt. Il est communément accompagné de chaleur inquiète, de douleur de tête violente, de grands bourdonnemens d'oreilles, & d'un froid externe aux parties secretes. Tous ces fâcheux accidens viennent de choses encore plus fâcheuses. Le cerveau & la moëlle du dos sont desséchez, & pareillement le réservoir feminal. Une fermentation maligne cuit, pour ainsi dire, les os au bain de vapeur. Bientôt les cinq *Tjang* se sentent du mal, & la mort est infaillible.

Aux carpes.

2°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, on est sujet à fuer aux pieds.

Aux jointures.

3°. S'il se trouve seulement aux jointures des poignets, les esprits manquent, il y a stérilité, ou grande disposition à cela.

Aux *Cubitus*.

4°. S'il se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, & qu'il y soit en même tems délié comme un cheveu, on sent par tout le corps un froid malin: les chairs & les os semblent se séparer, & ne plus se soutenir mutuellement.

*Sur le Pouls Yo, foible, & de ses indications.*

Son caractère.

1°. CE pouls est le huitieme & le dernier des huit, nommez *Li*. On compare la sensation qu'il fait sous le doigt à celle que fait un morceau de vieux coton, & de plus il a cela de commun avec quelques autres, qu'après l'avoir découvert, si l'on appuye encore un peu plus ferme, on ne le sent plus. De plus, son mouvement est lent & communément embarrassé.

Aux trois endroits ordinaires.

2°. S'il se trouve tel aux trois endroits où le pouls se tâte, ce sont ventositez malignes & excessives. Si cela se trouve dans un jeune homme, le mal est mortel: si c'est dans un homme d'âge, il se peut guérir.

Aux carpes.

3°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, il y a épuisement.

Aux jointures.

4°. Si c'est seulement aux jointures du poignet, il y a difficulté de respirer.

Aux *Cubitus*.

5°. Si c'est seulement à l'extrémité des *Cubitus*, le sang est gâté. Il y

a engourdissement & douleur, d'abord interne, & qui gagne bientôt au-déhors \*.

ME'DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

*Observations sur les neuf Pouls, dits Tao, & leurs indications.*

N O T E.

LA lettre *Tao* signifie entre autres choses, façon, manière, chemin, &c. Peut-être examine-t-on ici neuf manières ou neuf propriétés qui se peuvent trouver indifféremment tantôt aux pouls, nommez *Piao*, externes & plus sensibles, tantôt aux pouls, nommez *Li*, plus internes & moins sensibles.

T E X T E.

LE premier de ces neuf pouls, est celui qu'on nomme *Tchang*, long. C'est lorsque les trois doigts étant placez sur les trois endroits ordinaires, on sent comme un seul pouls continu & allongé, le pouls de l'extrémité du *Cubitus* passant plus loin que sa place ordinaire, & celui de la jointure en faisant autant. Ce pouls en général indique chaleur trop grande, & inquiétude, tant pendant le sommeil, qu'en d'autres tems. Le poison ou la malignité de ce feu se fait sentir aux parties nobles, & vient de l'intempérie des trois *Tsiao*, foyers ou étuves. Il faut dissiper cette intempérie chaude par les sueurs.

Le pouls  
*Tchang*;  
son caractè-  
re & ses  
indica-  
tions.

Le second, est le pouls nommé *Toan*, court. C'est quand chacun des trois pouls, par exemple, celui de l'extrémité du *Cubitus*, & ainsi des autres, ne remplit pas exactement sa place ordinaire. Il indique épuisement, d'où suivent malins frissons, humeurs froides dans le ventre, qui empêchent la chaleur naturelle de se partager comme il faut, & la retiennent comme prisonnière, d'où suivent des digestions fort imparfaites. Il faut tendre à évacuer ces humeurs.

Caractère  
& indica-  
tions du  
pouls  
*Toan*.

Le troisième, est le pouls nommé *Hui*, vuide ou épuisé. C'est lorsque sous les doigts, soit qu'on appuie ferme, ou qu'on touche légèrement, on sent le pouls insuffisant, & comme vuide ou épuisé. Il indique grande foiblesse, frayeurs, défaillances, disposition à l'épilepsie, surtout s'il se trouve aux enfans. En quelque personne qu'il se trouve, s'il est tel aux trois endroits ordinaires, le sang ne peut acquérir la perfection qui lui convient pour la nourriture des parties intérieures & les plus essentielles du corps, lesquelles manquant ainsi d'un aliment convenable, il s'y fait des fermentations malignes & inquiétantes. La cure doit tendre à rétablir, s'il se peut, ou du moins à soutenir la chaleur naturelle aux trois *Tsiao*, foyers ou étuves.

Caractère  
& indica-  
tions du  
pouls *Hui*.

Le

\* Le malade en meurt, dit le commentaire.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Caractère & indications du pouls *Tjou*.

Le quatrième, est le pouls nommé *Tjou*, ferré, pressé. C'est quand sous les trois doigts, soit qu'on appuie peu ou beaucoup, on trouve le pouls très-précipité, mais comme s'arrêtant au carpe, de telle manière que dans sa précipitation il cesse une fois tout-à-coup de battre, puis recommence. Ce pouls est d'un fâcheux pronostic: s'il se change bientôt en mieux, le malade pourra revenir de sa maladie, mais s'il continué en cet état, la mort est proche: du moins n'y a-t-il point de remède humain: il n'y a que le Ciel qui lui puisse sauver la vie.

Caractère & indications du pouls *Kié*.

Le cinquième, est le pouls nommé *Kié*, embrouillé, embarrassé. C'est quand le pouls se sentant sous les doigts d'une lenteur médiocre, il manque tout à coup un battement, puis revient avec une espèce d'impétuosité peu réglée, comme s'il n'avoit pu continuer, sans s'arrêter, pour ainsi dire, afin de prendre haleine, & se débarrasser. Il indique obstruction à la région de l'estomac, d'où il s'en suit pesanteur & engourdissement dans tous les membres, & assez souvent violente colique. Le mal vient d'excès de chaleur aux trois *Tsiao*, ou étuves. Corrigez doucement cette intempérie, le mal cessera.

Caractère & indications du pouls *Tai*.

Le sixième se nomme *Tai*, qui signifie succession, changement de génération, substitution, &c. C'est quand ayant senti sous les doigts le pouls se mouvoir assez irrégulièrement, on le sent tout-à-coup s'élever, & comme rétrograder, au lieu de continuer sa route. En ce cas-là, le visage devient livide & abattu, on ne peut parler, c'est épuisement total des esprits vitaux: un vent malin les a entièrement dissipés\*.

Caractère du pouls *Lao*.

Le septième s'appelle *Lao*, dur. C'est lorsque ne le pouvant sentir en tâtant légèrement, appuyant ensuite davantage, on le découvre, mais si peu régulier, si peu marqué, qu'il semble tenir tantôt du profond & du fuyant, tantôt du plein & du long, tantôt du petit, mais tremuleux, conservant cependant toujours certaine tension ou dureté, qui est son propre caractère.

## N O T E.

AILLEURS on le nomme *Ké*, & on compare la sensation qu'il fait sous les doigts à celle qu'y fait la peau d'un tambour, sur laquelle on appuie.

## T E X T E.

Ses indications.

IL indique plénitude interne & resserrée par l'impression fâcheuse d'un froid étranger sur les parties externes, qui étoient trop épuisées pour y résister. De là douleurs internes, comme dans les os. Bientôt après la peau change de couleur, survient difficulté de respirer, enfin oppression continuelle de poitrine, causée par le combat du feu interne & de l'eau qui est au-déhors. Laissez-là tous les remèdes. Demandez au Ciel la guérison, ou bien n'en espérez rien.

Le

\* L'ame, ajoute le commentaire, n'a plus où loger.

Le huitieme, est le pouls nommé *Tong*, mobile: non pas qu'il ait grand mouvement, mais parce qu'il fait une tension sous les doigts à-peu-près semblable à celle que feroient des pierres lissées & polies qu'on toucheroit dans l'eau. On ne découvre ce pouls que quand on appuye ferme. Alors il résiste un peu au doigt, & quand on revient à le tâter deux ou trois fois, on le sent battre, sans le sentir passer, comme s'il étoit fixe au même lieu. Il indique un corps foible & épuisé. Il s'ensuit flux & perte de sang de longue durée, surtout aux femmes; & si le malade ne rencontre un fort habile Médecin, il tombe en phthisie, & meurt bientôt.

MÉDECINE DES CHINOIS.

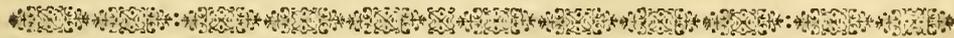
Caractère & indications du pouls *Tong*.

Le neuvieme, est le pouls *Sié*, fin, délié. C'est quand sous les doigts on le sent comme un simple cheveu très-fin & en même tems tenant du *Ouei*, petit, peu fort, qui est un des huit pouls, nommez *Li*, qu'on a exposé ci-dessus.

Caractère du pouls *Sié*.

Ce pouls fin & délié indique refroidissement accidentel du cerveau & de la moëlle du dos. Le corps est foible, les jambes sont comme endormies. Il survient quelquefois perte considérable de semence. Le visage change de couleur & maigrit, les cheveux & le poil séchent. Quand ce mal n'a commencé que sur la fin de l'Hyver il arrive quelquefois qu'au Printemps suivant il se guérit sans remèdes.

Ses indications.



S E C R E T

D U P O U L S,

TRADUIT DU CHINOIS.

TROISIEME PARTIE.

**C**E qui regarde le cœur, le foye, & le rein gauche, s'examine au pouls du carpe, de la jointure, & de l'extrémité du *Cubitus* du bras gauche. Aux mêmes endroits du bras droit, suivant le même ordre, on examine ce qui regarde les pōmons, l'estomac, & le rein droit, autrement dit porte de la vie.

Pouls propre des parties nobles.

Voici quelle est la correspondance des cinq *Tsang* & des six *Fou*. Le cœur qui est le premier des cinq *Tsang*, & les intestins grèles un des six *Fou*, ont ensemble correspondance. Il en est de même du foye, un des cinq *Tsang*, à l'égard de la vésicule du fiel, un des six *Fou*. De même de l'estomac, *Pi*, un des cinq *Tsang*, & du ventricule, *Ouei*, un des six *Fou*, avec lequel il est comme continu. De même du rein gauche, à l'é-

Correspondance des cinq *Tsang* & des six *Fou*.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Distinctions générales du pouls.

Choses nécessaires pour tâter le pouls & pour en juger.

Nombre des battemens du pouls.

Divers pouls qui indiquent une mort prochaine.

Autres pronostics.

gard de la vessie; du rein droit, à l'égard de ce qu'on nomme les trois *Tsiao*; foyers ou étuves; & du poumon à l'égard des gros intestins.

On tâte le pouls à trois endroits de chaque bras: à chacun de ces endroits le pouls se peut distinguer en pouls superficiel ou élevé, pouls profond, & pouls mitoyen, ce qui donne pour chaque bras neuf combinaisons différentes. Au reste, le pouls mitoyen est celui sur lequel il faut régler son jugement par rapport aux autres.

Celui qui tâte le pouls, doit avoir lui-même le corps & l'esprit dans une situation tranquille. Il faut de plus qu'il ait actuellement beaucoup d'attention, sans admettre d'autres pensées, & que même le mouvement de systole & de diastole soient en lui dans une juste température. Alors appliquant doucement les doigts sur la peau sans presser, il examinera ce qui regarde les six *Fou*. Ensuite, appuyant un peu davantage, en sorte qu'il ne touche pas simplement la peau, comme auparavant, mais qu'il sente sous les doigts les chairs, il examinera s'il trouve ou non aux pouls qu'il tâte une juste modération; puis appuyant ferme les doigts jusqu'à sentir les os du bras, il examinera les pouls des cinq *Tsang*. Enfin il examinera si le pouls cesse de battre ou non; s'il est vite ou lent, & combien il bat de fois dans l'espace d'une inspiration & d'une expiration.

Quand on trouve au pouls cinquante battemens sans qu'il s'arrête, c'est santé: s'il s'arrête avant que d'avoir battu cinquante fois, c'est maladie. Et l'on juge du mal plus ou moins pressant, par le nombre des battemens après lesquels le pouls s'arrête.

Si au bout de quarante battemens le pouls s'arrête, un des cinq *Tsang* est gâté. Ceux dans qui cela se trouve, rarement passent quatre ans. Si c'est après trente battemens que le pouls s'arrête, on ne passe guères trois ans. Si le pouls s'arrête au bout de vingt battemens, on n'a guères que deux ans à vivre. Que si l'on trouve qu'il s'arrête encore plutôt, c'est encore pis, & c'est signe d'un mal très-pressant.

Dans ce mal, tout pressant qu'il est, il y a du plus & du moins. Par exemple, si après deux battemens le pouls s'arrête, le malade ordinairement meurt au bout de trois ou quatre jours. Si le pouls s'arrête après trois battemens, le malade peut vivre encore six ou sept jours; & si c'est au bout de quatre battemens que le pouls s'arrête, le malade ordinairement ne passe pas huit jours. Ainsi du reste à proportion.

On fonde encore des pronostics sur l'opposition du pouls avec l'état présent de celui auquel on le tâte: par exemple, un homme ne sent point de mal, & même paroît robuste, on lui trouve un pouls de malade, *Fou kin se*, superficiel, tremuleux court, aigre, dit le commentaire, il marche vers le tombeau\*.

De même, si tâtant le pouls à un homme, qui est actuellement malade, vous lui trouvez le pouls d'un homme robuste\*\*, c'est un homme mort.

II

\* Dans quelque tems, dit le commentaire, il tombera malade, & probablement en mourra.

\*\* Fort & régorgant, dit le commentaire.

Il convient donc de sçavoir que les gens gras ont communément le pouls profond & un peu embarrassé; les maigres, au contraire, l'ont superficiel & long. Aux gens de petite stature il est ferré & comme pressé: au contraire, il est un peu lâche aux gens de grande stature; voilà l'ordinaire, & quand on trouve le contraire, cela ne vaut rien.

ME'DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

### De la Maladie nommée Chang han.

#### N O T E.

CHANG signifie blesser, nuire. Han signifie froid. Comme qui diroit froid malin & dangereux. Cette maladie est fort fréquente à la Chine. C'est une fièvre maligne, à laquelle on donne ce nom de *Chang han* en Hyver, & qu'on nomme autrement dans les autres saisons de l'année.

#### T E X T E.

DANS cette maladie, malgré le nom qu'elle porte, on doit, en tâtant le pouls, & en jugeant de ses indications, suivre la même règle que dans les maladies qui viennent de chaud. Ainsi, lorsque dans la maladie nommée *Chang han*, le pouls d'abord superficiel, *Feou*, & tremuleux court, *Kin*, devient peu-à-peu fort, *Ta*, & régorgéant, *Hong*, & qu'il se fait sentir tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte, c'est bon signe. La malignité semble vouloir se dissiper, & il y a lieu d'espérer que se dissipant en effet, le malade, au bout de sept jours, se trouvera hors de danger.

Bon signe.

Que si, au contraire, on trouve le pouls petit, *Ouei*, lent, *Man*, & cependant par fois sautillant, *Teng*: puis comme s'enfuyant & se cachant en bas, *Fou*, le malade est en grand danger. En ce cas-là il faut s'informer exactement du jour & de l'heure que la maladie a commencé, afin de juger de son progrès, en examinant avec un soin particulier les changemens qui arriveront au pouls, soit par rapport à sa forte élévation ou à sa petitesse, soit par rapport à la lenteur ou vitesse de son mouvement.

Mauvais  
signe.

#### N O T E.

CES deux expressions Chinoises *Man* & *Teng*, ne sont qu'en cet endroit de ce livre. Par-tout ailleurs l'on employe l'expression *Quan*, ou *Tchi*, pour exprimer la lenteur du pouls.

#### T E X T E.

GÉNÉRALEMENT parlant, dans la maladie *Chang han*, comme dans celles qui viennent de chaleur, le pouls doit être élevé, & régorgéant: & quand il se trouve petit, délié, & comme imperceptible, les remèdes humains sont inutiles.

Pouls na-  
turel &  
dangereux  
dans cette  
maladie.

Quand

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

Quand après la sueur, qu'il faut procurer dès le commencement de la maladie, le pouls se tranquillise, & que la fièvre cesse, tout va bien. Mais si même après la sueur le feu & l'inquiétude continuent, si le pouls est aussi peu réglé qu'auparavant; point de guérison à espérer.

Dianostics  
& pronostics dans  
les mala-  
dies cau-  
sées par un  
poison  
chaud.

Il y a des maladies, (fièvres malignes) causées par un poison, ou malin ferment chaud; il y en a qui sont causées par un poison de nature froide. En voici les différens dianostics & pronostics. Dans celles qui sont causées par un poison chaud, le malade paroît robuste; il a des mouvemens inquiets, violens, & convulsifs; le visage lui devient rouge; il lui sort des marques rougeâtres; il y a délire, pendant lequel il dit mille extravagances, & croit quelquefois voir des esprits. Ces accidens sont accompagnés assez souvent d'une diarrhée continuelle, & quelquefois d'une sueur par tout le corps. Le malade ouvre de tems en tems la bouche d'une manière extraordinaire; on diroit qu'il va expirer \*. Tout dangereux qu'est cet état, n'abandonnez pas le malade: usez de remèdes bénins, qui du moins ne puissent pas nuire. S'il passe le septième jour, il en reviendra peu-à-peu.

Dans cel-  
les qui  
sont cau-  
sées par un  
poison  
froid.

Quand le poison est de nature froide, il y a pesanteur par tout le corps, le dos est roide: le malade sent aux yeux, & dans le bas ventre des douleurs insupportables, les levres deviennent bleuâtres. Le cœur se sent saisi du malin poison, & ne peut s'en défendre: les extrémités du corps deviennent froides: il y a nausée, diarrhée, râlement. Le pouls communément est profond & délié. Dans cette dangereuse extrémité, tout ce qu'on peut faire de mieux, c'est de travailler promptement à soutenir la chaleur naturelle à trois pouces au-dessous du nombril. Si le malade passe six jours sans mourir, il est sauvé.

### *Pronostics de diverses Maladies par le Pouls.*

Enflure de  
ventre.

DANS l'enflure de ventre, si le pouls est élevé & fort, le mal se dissipe: s'il est épuisé & petit, le danger est grand; & la cure, pour être heureuse, demande beaucoup de capacité & d'attention.

Dysente-  
rie.

Dans les dysenteries, un pouls petit est bon: un fort & régorgéant est très-mauvais.

Délire &  
manie.

Dans les délires & les manies, un pouls plein & fort, est bon. Que s'il se trouve profond & délié aux trois endroits où on le tâte, c'est très-mauvais signe; & je n'ai point encore ouï dire qu'aucun Médecin ait guéri un pareil malade.

Soif conti-  
nuelle.

Dans la maladie, nommée *Siao ko*, soif continuelle, le pouls vîte & fort, est bon: s'il est petit & comme vuide, la maladie est considérable, on aura peine à la bien guérir.

Hydropi-  
sie aqueu-  
se.

Dans l'hydropisie aqueuse, quand le pouls est fort & élevé, si l'on ne guérit pas entièrement, du moins on n'en meurt pas si-tôt: mais si le

\* Le Chinois dit, que la vie veut s'envoler.

le pouls est petit & peu sensible, il faut prendre congé, la mort n'est pas éloignée.

Après les accidens de la maladie, nommée *Kio loan*, si le pouls est petit & très-lent, les esprits manquent, le malade est abattu à ne pouvoir ni ne vouloir presque dire un mot. En ce cas le mal est bien difficile à guérir. Au contraire, si le pouls est haut & régorgeant, la cure est facile; c'est une expérience de tous les tems.

MEDECINE DES CHINOIS.

Maladie *Kio loan*.

C O M M E N T A I R E.

LA maladie *Kio loan* est un dérangement & un combat du chaud & du froid dans les intestins, & dans l'estomac; dérangement causé, ou par quelque dérèglement dans le boire & le manger, tel qu'est la débauche de vin, l'excès des choses crûes & froides, ou bien par un froid pris en dormant à terre, en s'exposant trop au grand vent, &c.

Quand les accidens de ce mal commencent par un mal de cœur, le vomissement suit bientôt. Quand la douleur se fait d'abord sentir dans les intestins, suit aussitôt la diarrhée: & comme quelquefois le mal de cœur & de ventre commencent ensemble, aussi alors s'ensuit le dévoiement par haut & par bas. Dans le tems de ces accidens & de ces douleurs violentes, le pouls est fort dérégulé, très-changeant, & communément néanmoins tenant du fuyant en bas, nommé *Feou*.

Les accidens les plus violens étant cessez, si le pouls se trouve fort & régorgeant, le mal se peut aisément guérir. Mais si le pouls est tardif, petit, délié, la maladie est très-dangereuse, & bien difficile à guérir.

T E X T E.

DANS les pertes de sang, soit par le nez, soit par la bouche, un pouls profond & délié est bon. Un pouls haut, tremuleux, fort, marque que le danger est grand: s'il tient outre cela du dur, le malade en meurt, dit un commentaire.

Pertes de sang.

Dans les cardialgies & coliques, un pouls profond & délié est bon. Un pouls haut, tremuleux, fort, & long, est mortel.

Cardialgie & colique.

C O M M E N T A I R E.

SUR cela un commentaire dit, que les cardialgies ou coliques peuvent venir de causes fort différentes. La règle qu'on vient de donner, n'est pas infallible.

T E X T E.

IL y a diverses especes d'épilepsie. En général dans ce genre de maladie, le pouls superficiel & lent, est celui qui convient. Un pouls serré, plein, fort, & précipité, est de fort mauvais augure; surtout si

Epilepsie.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

l'épilepsie est de cette espece, qui fait que le malade malgré lui serre fortement les dents, & ferme la bouche. Car quand ce dernier symptôme se trouve compliqué avec le pouls que nous venons de dire, les trois ames sont orphelines, la mort est prochaine.

Il y a des épileptiques à qui ce symptôme n'arrive point, mais qui, au contraire, ouvrent fort la bouche, & poussent leur haleine, comme une vapeur épaisse & grossiere, auxquels le visage devient rouge, comme si l'on y avoit mis du vermillon. Ceux-ci, quoique difficiles à guérir, peuvent encore durer quelque tems.

Pour ceux à qui les cheveux se dressent, & la bouche écume, qui ne peuvent avaler aucun remede, qui sont tristes, mornes, inquiets, à qui le gosier râle, & imite par ses râlemens le cri d'une poule d'eau, qui ont des mouvemens violens & convulsifs; ces malades sont incurables; surtout si, outre les précédens symptômes, vous remarquez qu'ils aient le visage bleuâtre, l'orbe des yeux rétréci, & la prunelle élargie; & s'il leur arrive certaine sueur, qui s'attachant aux poils du corps hérissés, y forme une espece de perle tenace, & non coulante. Encore est-ce pis, si ces sueurs se trouvent huileuses. Il ne faut point perdre sa peine à traiter de tels malades.

Mal causé  
par abon-  
dance in-  
terne d'hu-  
meurs ma-  
lignes.

Dans certaine maladie, causée par abondance & plénitude interne d'humours malignes, le ventre s'enfle, il y a tension & douleur. On sent à la région de l'estomac, dureté, roideur, sécheresse, accompagnée de vomissement ou de nausée. En même tems on sent aux mains & aux pieds une chaleur maligne & inquiétante.

Si l'on trouve en ce cas le pouls profond & délié, c'est fort mauvais signe, communément on en meurt, surtout quand alors les felles & les urines sont âpres.

Par abon-  
dance ex-  
terne d'hu-  
meurs &  
chaleur in-  
terne.

Dans certaines autres maladies, causées par abondance & plénitude externe d'humours, & par une chaleur interne, il arrive ordinairement des vomissemens, cela n'est que bon. Mais s'il y a en même tems diarrhée fort liquide, le mal dès-lors est fort grand; & si le malade n'en meurt pas, il aura du moins beaucoup de peine à se rétablir parfaitement. Que si, avec le vomissement & la diarrhée compliquez, vous lui trouvez un pouls fort & régorgeant, ne travaillez point à le guérir; vous y perdriez votre peine.

Hydropi-  
sie super-  
ficielle.

Dans certaine hydropisie, qui est une enflure superficielle, causée par une humeur ou vapeur montante, qui rend communément la respiration difficile, le pouls superficiel & glissant, est le pouls convenable. S'il devient tout-à-coup petit & délié, le mal est mortel. Vous y employeriez en vain tout votre art, le malade n'en réchaperait pas.

Toux sé-  
che, &c.

Dans certaine maladie, où le malade a une toux sèche, rend du sang par la voye des urines, est sec & fort maigre: si vous trouvez le pouls fort, pensez-y avant que d'entreprendre un tel malade; il est bien difficile à guérir.

Crache-  
ment de  
sang.

Dans le crachement de sang, un pouls profond & foible est bon. Si vous le trouvez plein & fort, cela est mortel.

Dans

Dans l'oppression de poitrine, causée par quelque intempérie que ce soit, le pouls glissant, *Hoa*, est bon. Si, au contraire, il est aigre, *Sæ*, point de guérison.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Dans la maladie, nommée *Tchong ngo*, où il y a enflure de ventre subite; le pouls trémuleux court, *Kin*, & délié, *Sié*, est bon. Le superficiel & fort, *Feou ta*, est très-mauvais.

Maladie *Tchong ngo*.

C O M M E N T A I R E.

SUIVANT le livre qui a pour titre, *les sources des Maladies*, c'est quand un homme, soit de son tempérament, soit par un mauvais régime & des excez, étant fort foible, & par-là fort susceptible des impressions étrangères, est frappé de quelque maligne impression qui lui fait subitement enfler le ventre, lui cause des douleurs violentes, & le réduit comme aux abois.

T E X T E.

DANS les blessures où il s'est perdu beaucoup de sang, un pouls délié & comme vuide est bon. Le plein, fort, vite, est mauvais.

Blessures.

Quand à l'extrémité du *Cubitus* & au carpe, le pouls est tellement trémuleux court, *Kin*, & vite, *Sou*, que ses battemens de plus ressemblent aux picotemens d'une aiguille de tête, & que le malade vomit & revomit par intervalles, le mal vient de certains vers, nommez *Kou*, & demande un prompt remede. Employez vite les plus efficaces, dit une version: la vie est en grand danger. Une autre version dit: Si le pouls est tellement vite, *Sou*, qu'il soit en même tems mol, on peut encore faire vivre du tems le malade.

Mal causé par des vers nommez *Kou*.

C O M M E N T A I R E.

LE livre qui a pour titre *les sources des Maladies*, dit: Dans la composition de la lettre qui se lit *Kou*, il y a trois *Tchong*, c'est-à-dire, trois vers qui sont dans un même vase, *Min*, où ils se font la guerre, & s'entremangent. Celui qui reste vainqueur des autres, est très-dangereux, & ronge les visceres de l'homme. Ceux qui en sont attaquez, ont de fréquentes cardialgies; il leur semble qu'on leur mord le cœur: souvent le visage leur devient bleuâtre, & les yeux jaunes, & il leur arrive divers autres accidens de cette nature, extraordinaires, & sans règle. Communément cet animal attaque d'abord le médiastin, d'où s'ensuivent crachemens ou vomissemens de sang; & si l'on n'y apporte remede, il ronge les visceres, dits *Tsang* & *Fou*, & cause la mort.

T E X T E.

DANS les attaques du poison, le pouls fort & régorgeant, est bon.

Poison.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

S'il se trouve délié & petit, le danger est grand, surtout s'il survient vomissement de sang; car il est difficile de l'arrêter parfaitement, & communément la mort s'ensuit.

C O M M E N T A I R E.

DANS les autres vomissemens de sang, le pouls profond & délié est bon. Il n'y a que dans ceux que le poison cause, où le fort & régorgeant est censé le bon.

T E X T E.

Pour juger  
par le  
pouls si le  
malade  
mourra  
ou non.

ENFIN, généralement parlant, pour juger & prononcer plus sûrement si un malade mourra de sa maladie ou non, rien de mieux que de consulter le pouls du *Tai tchong*: s'il se trouve avoir du mouvement & de la vigueur, le malade en réchappera. Si dans cet endroit-là le pouls est languissant & s'arrête, le malade en meurt.

C O M M E N T A I R E.

C'EST à un pouce & demi loin de l'articulation du gros doigt du pied.

N O T E.

AUJOURD'HUI les Médecins Chinois ne vont point consulter le pouls à cet endroit-là, non pas même aux hommes.

*Pronostics tirez de l'inspection du Malade.*

Les yeux.

SI le malade a le coin intérieur des yeux jaune, c'est bon signe; communément il guérit. L'estomac est bon, dit un commentaire.

Si les yeux lui ayant grossi tout-à-coup, retombent, pour ainsi dire, c'est un homme mort. Les cinq *Tsang* sont gâtés, dit le commentaire.

Les yeux,  
les oreil-  
les, le nez  
& la bou-  
che.

Quand on remarque une couleur noire se répandre sur les yeux, les oreilles, & le nez du malade, la maladie est bien difficile à guérir: & si cette couleur gagne jusqu'à la bouche, de dix malades à qui cela arrive, à peine en peut-on sauver trois. Le ventricule est accablé par la trop grande humidité des reins, dit le commentaire.

Le visage,  
les yeux,  
& les bras.

Quand le visage est jaune, les yeux violets ou noirâtres, que le malade remuë les bras d'une manière inquiète & sans règle, un vent malin a saisi le ventricule, & cause dans tout le corps une fermentation mortelle. L'estomac, dit le commentaire, est accablé par le foye.

Si le visage étant noir, les yeux sont blancs, le rein droit, dit la porte de la vie, est absolument gâté; le malade n'a pas plus de huit jours à vivre.

Le visage.

Quand on remarque qu'à un malade le visage devient subitement violet, & peu-à-peu devient plus noir, il est rare qu'il en guérisse. Le foye & les reins, dit le commentaire, ne font plus leurs fonctions.

Quand

Quand le visage devient rouge, les yeux blancs, & qu'il y a eu en même tems difficulté de respirer dans l'espace de dix jours, le fort du malade sera décidé. S'il passe au-delà, il en guérira. C'est, dit le commentaire, le p<sup>o</sup>u<sup>m</sup>on qui souffre de la trop grande chaleur du cœur.

Quand les yeux intérieurement deviennent ou jaunes, ou noirs, ou blancs, & que cela gagne jusqu'au nez, & à la bouche, c'est mauvais signe. L'estomac, dit le commentaire, souffre de l'intempérie humide du foye.

Quand le visage devenant violet, la bouche devient jaune, communément dans un demi-jour le malade meurt : & si quelques autres circonstances indiquent un terme moins court, du moins ne passe-t-il pas deux jours.

Quand les yeux deviennent troubles, que les dents se cassent & se noircissent, ou que le visage devenant d'un blanc pâle, les yeux deviennent noirs, ce sont tous mauvais signes. Le premier, dit le commentaire, marque le foye & le cœur attaqués. Le second marque l'estomac gâté : le troisième, le p<sup>o</sup>u<sup>m</sup>on attaqué ; le quatrième, les reins gâtés.

Quand le malade ouvre la bouche comme certains poissons, & ne peut la refermer ; qu'il y a expiration forte, & presque point d'inspiration, c'est un homme mort. Suivant le commentaire, le cœur & les p<sup>o</sup>u<sup>m</sup>ons sont encore en bon état ; mais le foye & les reins ne font plus leurs fonctions.

Quand le malade a le dos roide & sans mouvement, les yeux fixes & comme immobiles, regardant seulement vers un endroit, que les lèvres sont sèches, & comme brûlées, le visage enflé, bleuâtre, ou noir, le mal est bien dangereux ; à peine en guérira-t-il. Si de plus il y a délire, mouvemens inquiets & convulsifs, suivis de la perte de la parole, & accompagnés de certaine odeur cadavéreuse, c'est un homme désespéré.

Quand le malade sent par tout le corps comme une réplétion totale, & que le dos lui devient violet, il ne passera pas trois jours. L'estomac, dit le commentaire, est accablé par l'intempérie du foye.

Quand les pieds & les jambes manquent sous un homme, que les genoux lui enflent extraordinairement, le mal est très-dangereux, communément l'on en meurt dans l'espace de dix jours.

Quand les jointures des membres perdent leur mouvement, & deviennent roides, le mal est mortel.

Quand les lignes de dedans les mains se trouvent effacées, le malade a peu à vivre.

Les lèvres noirâtres, le froid aux dents ; une autre version dit, froid par tout le corps ; perte involontaire d'urine, horreur de toute nourriture, ce sont tous mauvais signes. S'ils se rencontrent, en même tems, en quatre jours, le malade est mort.

Quand les ongles du malade tant aux pieds qu'aux mains, deviennent violettes, puis noires, mauvais signe. Si cela dure pendant huit jours, communément le malade meurt ; du moins sa maladie est bien difficile à guérir. C'est le foye qui est gâté, dit le commentaire.

ME'DE-  
NE DES  
CHINOIS.

Les yeux,  
le nez, &  
la bouche.

Le visage  
& la bou-  
che.

Les yeux,  
les dents &  
le visage.

La bouche.

Le dos,  
les yeux,  
les lèvres,  
le visage,  
l'esprit, le  
mouve-  
ment, la  
parole,  
l'odeur &  
le dos.

Les pieds,  
jambes &  
genoux.

Jointures.

Lignes  
des mains.

Lèvres &  
dents.

Les on-  
gles.

ME'DECC-  
NE DES  
CHINOIS.

Quand il survient à un malade pesanteur aux lombes, douleur au dos, inquiétude par tout le corps, le mal est dans les os, il n'a plus que cinq jours à vivre.

Les urines.

Quand il survient à un malade pesanteur par tout le corps, des urines rouges, & que ces symptômes persèverent, le mal régné dans toutes les chairs, dans six jours le malade meurt.

Les on-  
gles, join-  
tures &  
cheveux.

Quand les ongles des mains & des pieds deviennent noirâtres, que le malade est impatient, & dit des injures à tout venant, que les jointures perdent leur mouvement, le malade aura peine à passer neuf jours. Mais si de plus ses cheveux se hérissent & deviennent comme du chanvre, il n'a qu'un demi jour de vie \*. Enfin si le malade cherche ses habits en tâtonnant, & parle de mort, elle est en effet fort proche.

*Dianostics & Pronostics des Maladies des cinq Tfang, indépendamment du Pouls.*

D U F O Y E .

Signes du  
foye gâté.

LE visage enflé, des clous ou pustules noires, la langue recourbée & violette, abattement par tout le corps, & surtout aux bras & aux jambes, obscurcissement notable de la vûë, des larmes sans cesse & sans raison. Tout cela indique un foye gâté. Le malade meurt au huitième jour.

Réplétion.

Douleur à la région des aisselles, les yeux rouges, fréquente colere, vertiges, surdité, tout cela indique un foye qui souffre de réplétion \*\*. Il faut décharger ce viscere en évacuant, & la cure pourra réussir.

Inanition.

Embarras dans les jointures & à la région des aisselles, vûë devenuë trouble, ongles desséchés, craintes & gémissemens sans grande cause, tout cela indique un foye qui souffre d'inanition. Il faut tendre à le fortifier, si l'on veut réussir dans la cure.

D U C O E U R .

Signes du  
cœur é-  
touffé par  
la chaleur.

LE visage devenu jaune, mais d'un jaune foncé & mêlé de noir, roideur aux épaules, regard fixe vers un endroit, mains enflées, lignes des mains effacées, paroles extravagantes, discours sans suite; tout cela indique le cœur pressé, & comme étouffé de chaleur. Le malade à peine passera le jour.

Réplétion.

Quand le malade sent engourdissement & douleur au dos; que malgré cela il rit sans raison, qu'il sent de tems en tems une sécheresse extraordinaire à la langue, tout cela indique une mauvaise réplétion, dont le cœur

\* Suivant le commentaire, les intestins grêles sont gâtés.

\*\* Abondance d'humeurs, dit le commentaire.

cœur souffre, il faut évacuer. Le Médecin doit prendre garde à ne s'y pas tromper, attribuant mal-à-propos le mal à épuisement.

Mais si le malade est triste & dolent, facile à effrayer, pâle: s'il sent de la roideur à la racine de la langue, & de la douleur depuis les lombes jusqu'au dos, c'est d'épuisement que vient le mal. Il faut des cordiaux & des confortatifs.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.  
Epuise-  
ment.

D E L' E' S T O M A C.

QUAND les pieds d'un malade enflent, & le ventre aussi à la région du nombril, quand le malade a en même tems le visage jaune & boursofflé, qu'il lâche sous lui sans trop s'en appercevoir, qu'il a la peau de tout le corps âpre, & les levres comme renversées, tout cela indique un estomac entierement ruiné, le malade ne passera pas douze jours.

Signes  
d'un esto-  
mac ruiné.

Quand il y a enflure de ventre, jointe à constipation, paralysie aux pieds, pesanteur par tout le corps, que le malade mange bien, mais n'en est pas moins abattu; tout cela indique un estomac qui pêche par mauvaise plénitude; il faut évacuer.

Plénitude.

Mais quand à l'enflure du ventre survient un mouvement d'entrailles, vomissement, indigestion continuée, diarrhée. C'est foiblesse d'estomac; il faut travailler à le fortifier.

Foiblesse.

D U P O Ū M O N.

QUAND il y a grande expiration par la bouche, & point ou peu d'inspiration, que les levres sont comme renversées, qu'il n'y paroît plus de lignes, qu'elles deviennent noires & semblables à une mèche à demi brûlée, que la peau, le poil, & les ongles se dessèchent; tout cela indique un poumon entierement gâté. Le malade n'a qu'à prendre son roulier, dans trois jours il faut partir.

Signes  
d'un pou-  
mon gâté.

Quand il y a douleur aux épaules, au dos, aux cuisses, toux, difficulté de respirer, & ventositez remontantes. C'est de mauvaise plénitude que le poumon souffre, il faut travailler à le décharger, mais il y faut travailler promptement, tout délai est dangereux.

Plénitude.

Quand il y a foible respiration, petite voix, toux par intervalle, & crachats mêlez de sang, grande foiblesse & accablement, il faut soutenir & fortifier avant que d'user d'autres remèdes.

Foiblesse.

D E S R E I N S.

QUAND le visage du malade devient noir, qu'il y a douleur des dents, que la vûë lui devient fort trouble, qu'il a des sueurs spontanées & abondantes, qu'il sent un tiraillement aux lombes, qu'il a toujours la peau comme mouillée, & que cependant les cheveux lui sèchent, les reins sont absolument gâtez. Quatre jours mettent le malade au tombeau.

Signe des  
reins gâ-  
tez.

Quand il y a certain gonflement de ventre, pesanteur par tout le corps,

Réplétion.  
sueur

MR. DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

ſueur extraordinaire en mangeant, ou immédiatement après : quand le malade eſt fort ſenſible au moindre vent, que le viſage & les yeux deviennent noirs & livides ; qu'on n'aime point à parler, & que quand on parle, c'eſt d'une manière languiffante. Cela indique que les reins ſont accablés d'une méchante plénitude. Déchargez-les.

FBibleſſe.

Quand on ſent grand froid à la région des hypocondres, & douleur le long du dos, qu'il y a d'abord bourdonnement d'oreilles, puis eſpece de ſurdité, que les urines ſont fort changeantes, ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité. Fortifiez les reins ; ils en ont beſoin.

### Des Femmes enceintes.

Pouls qui  
indique  
groſſeſſe.

QUAND le pouls du carpe eſt petit, *Ouei*, celui de la jointure gliffant, *Hoa*, celui de l'extrémité du *Cubitus* vite, *Sou*, & que cela dure ainſi du tems d'une manière aſſez régulière, & ſans autre changement, ſi ce n'eſt qu'on y découvre par intervalle quelques battemens ſemblables aux picotemens d'un oifeau qui mange ; la femme eſt enceinte, quoique la groſſeſſe ne paroiffe point encore.

De trois  
mois.

Quand en appuyant très-légerement les doigts, on trouve le pouls gliffant & vite, & qu'appuyant plus fortement, on le trouve petit, il y a groſſeſſe de trois mois.

De cinq  
mois.

Quand on trouve le pouls ſimplement vite, qu'il ne ſe relâche & ne ſ'éparpille point, la groſſeſſe eſt de cinq mois ; ſi le pouls ſe trouve tel à la main gauche, la femme eſt groſſe d'un garçon. Si c'eſt à la main droite, la femme eſt groſſe d'une fille. Ceci ſe dit du pouls du carpe, & cette diſtinction de main gauche & de main droite ſe doit auſſi appliquer au pouls de la jointure gliffant, dont on a parlé.

Groſſeſſe  
en géné-  
ral.

Pour celui de l'extrémité du *Cubitus*, il ſuffit de prendre garde ſ'il n'y a point d'interruption dans ſes battemens. Cette circonſtance, jointe à ce qu'on a dit des pouls du carpe & de la jointure, indique groſſeſſe.

Pour con-  
noître ſi  
c'eſt d'un  
ſils ou d'u-  
ne fille.

Un autre exemplaire de ce livre dit, au quatrième mois de la groſſeſſe, voulez-vous ſçavoir ſi c'eſt d'un ſils ou d'une fille que la femme eſt groſſe ? Vous le pouvez connoître en deux manières.

10. Si le pouls eſt vite à la main gauche\*, la femme eſt enceinte d'un ſils. Si le pouls eſt vite à la main droite, c'eſt d'une fille.

20. Si à la main gauche le pouls eſt profond mais plein, la femme eſt enceinte d'un ſils ; ſi à la main droite le pouls eſt ſuperficiel & fort, c'eſt d'une fille. Si aux deux mains le pouls eſt profond, mais plein, ce ſont deux garçons.

Proximité  
de l'accou-  
chement.

Quand une femme groſſe eſt à terme, ſi vous lui trouvez le pouls que quelques-uns nomment égaré, *Li king*, & que la femme ſente de la douleur au ventre & aux reins en même tems, elle accouche dans un demi-jour.

COM-

\* Il ne diſtingue point ſi c'eſt au carpe ou ailleurs, ou ſi c'eſt aux trois endroits.

C'EST, dit un commentaire, quand il bat trois fois dans l'espace d'une inspiration. Un autre dit: c'est quand il ne bat qu'une fois dans l'espace d'une inspiration, & prétend que cela arrive quand le pouls est en meme tems profond, délié, & glissant.

## T E X T E .

QUAND la femme en couche sent dans le corps une pesanteur extraordinaire, qu'elle a tantôt frisson, tantôt chaleur, que le dessous de sa langue est chaud, le dessus froid, l'enfant est mort, ou va mourir, & la mere meurt aussi sans accoucher.

Mort de  
l'enfant &  
de la mere.

Quand la femme en couche a le visage rouge & la langue violette, ordinairement elle accouche d'un enfant mort, sans en mourir: mais quand elle a la bouche & les levres violettes, & que la bouche écume, elle meurt, & son fruit aussi.

Quand elle a le visage violet, mais la langue rouge, & qu'il lui sort par la bouche beaucoup d'écume, l'enfant vient vivant, & la mere meurt.

Mort de la  
mere.

Quand à une femme nouvellement accouchée le pouls se trouve médiocrement lent & glissant, il est bon. S'il se trouve plein, fort, très-muleux, ferré, la mort est proche.

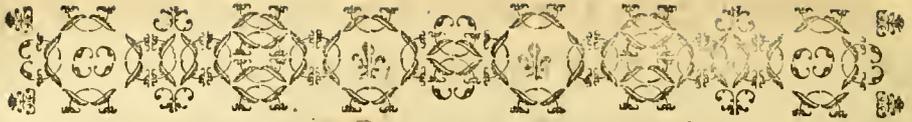
De même, si le pouls se trouve petit & profond, il est bon; s'il est dur & ferme, c'est mauvais signe.

De même, quand vous lui trouvez le pouls du carpe fort vite, tout en feu, & sans règle, elle en meurt. S'il est délié & profond, de manière qu'en appuyant les doigts jusqu'à sentir les os, ce pouls ne laisse pas d'être sensible, elle n'en mourra pas.

Indica-  
tions bon-  
nes &  
mauvaises  
du pouls  
des fem-  
mes accou-  
chées.



MÉDECINE DES  
CHINOIS.

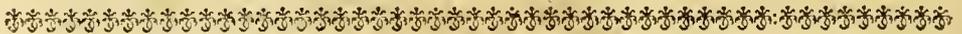


E X T R A I T  
DU PEN TSAO CANG MOU,  
C'EST-A-DIRE,  
DE L'HERBIER CHINOIS,  
O U  
HISTOIRE NATURELLE  
D E L A C H I N E,  
POUR L'USAGE DE LA MÉDECINE.

Histoire  
de cet  
ouvrage.



ET ouvrage a été entrepris & composé par un Docteur de la famille ou Dynastie des *Ming*, appelé *Li ché tchin*. Mais la mort ayant surpris cet Auteur, avant qu'il y eût mis la dernière main, son fils, après l'avoir revû & augmenté, présenta à ce sujet une requête à l'Empereur *Van lie*, la vingt-quatrième année de son règne, & sur cette requête l'Empereur donna ordre au Tribunal du *Li pou*, ou des Rits, de publier cet ouvrage, lequel a été réimprimé de nouveau à la vingt deuxième année du règne de feu l'Empereur *Cang hi*.



P R E F A C E,

Où l'on voit l'idée & la division générale de tout l'Ouvrage.

Herbiers  
& frag-  
mens des  
livres  
classiques.

CETTE Histoire comprend en tout cinquante-deux livres. Les deux premiers livres traitent de tous les *Pen tsao*, ou Herbiers, qui ont été composez depuis l'Empereur *Chin nong* (a), jusqu'au tems auquel vivoit

(a) Premier inventeur de la Médecine Chinoise.

voit *Li ché tchin*, & de tous les Auteurs qu'il cite. Ils contiennent ensuite plusieurs fragmens des ouvrages de l'Empereur *Chin nong*, & de l'Empereur *Hoang ti* (a): c'est-à-dire, des livres classiques de la Médecine.

Le troisieme & quatrieme livre, sont des inductions ou répertoires des divers remedes, qui sont propres pour toutes sortes de maladies.

Le cinquieme, sixieme & septieme, traitent de trois élémens; à sçavoir de l'eau, dont on distingue de quarante-trois sortes; du feu, dont on distingue onze sortes; & de la terre, dont on distingue soixante sortes.

Le huitieme, neuvieme, dixieme, & onzieme, traitent du métal, & des pierres: du métal, de vingt-huit sortes; & des pierres qui sont distinguées en trois genres; le premier genre, qui est des pierres précieuses, quatorze sortes: le second genre, est des pierres ordinaires, soixante-onze sortes: le troisieme genre, est des fossiles ou minéraux, vingt-sortes: outre cela vingt-sept sortes d'autres qui approchent des précédentes.

Le douzieme & les suivans, jusqu'au vingt-huitieme, traitent des plantes, qui sont distinguées sous onze genres différens: sçavoir, le premier genre, est des plantes des montagnes, soixante-dix sortes.

Le second genre, est des plantes odoriférantes, cinquante-six sortes.

Le troisieme genre, est des plantes des plattes campagnes, cent-vingt-six sortes.

Le quatrieme genre, est des plantes vénimeuses, quarante-sept sortes.

Le cinquieme genre, est des plantes rampantes, ou qui ont besoin d'appui, soixante-treize sortes: & vingt-neuf sortes d'autres qui approchent des especes précédentes.

Le sixieme genre, est des plantes aquatiques, vingt-deux sortes.

Le septieme genre, est des plantes qui croissent sur les pierres, dix-neuf sortes.

Le huitieme genre, est des plantes de la nature de la mousse, vingt-six sortes: plus, des plantes d'especes mêlées, neuf sortes, qui ont leur usage dans la Médecine, & cent-cinquante-trois sortes qui en sont rejetées, quoiqu'elles soient connues, & ayent chacune son nom particulier.

Le neuvieme genre, est des plantes, dont les graines servent à la nourriture, comme le bled, le ris, le millet, les pois, les fèves, &c. quarante-quatre sortes.

Le dixieme genre, est des plantes, dont les graines servent à faire du vin, ou autres liqueurs à boire, vingt-neuf sortes.

Le onzieme genre, est des plantes légumineuses; 1°. De celles qui ont une odeur & saveur forte, trente-deux sortes. 2°. De celles qui portent des fruits, tels que sont les concombres, les citrouilles, &c. onze sortes. 3°. De celles qui croissent dans l'eau, six sortes. 4°. De celles qui sont de la nature des champignons, &c. quinze sortes.

Le vingt-neuvieme livre & les suivans, jusqu'au trente-septieme, traitent des Arbres, qui sont distingués en douze genres, dont six sont d'arbres fruitiers, & six de ceux qui ne portent point de fruit.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS

Remedes.

De l'Eau,  
du Feu, de  
la Terre.

Du Métal,  
des Pier-  
res, des  
Fossiles.

Des Plan-  
tes.

Des Ar-  
bres.

Le

(a) Celui qui a rédigé la Médecine dans un corps de science.

MÉDECINE DES  
CHINOIS.

Le premier genre des fruitiers, est de ceux qui croissent en pleine campagne; il y en a onze sortes.

Le second, est des arbres des montagnes, trente-quatre sortes.

Le troisieme, des fruitiers sauvages, tels que ceux qui se trouvent chez les Barbares, c'est-à-dire, à l'Oüest & au Nord, hors de la Chine.

Le quatrieme, est de ceux dont les fruits entrent dans l'affaïsonnement des ragoûts, vingt-trois sortes.

Le cinquieme, est des plantes qui portent des fruits légumineux, comme melons, &c. neuf sortes.

Le sixieme, est aussi des plantes qui portent des fruits aquatiques, six sortes: plus, vingt-trois sortes qui approchent de quelqu'une de toutes les especes précédentes.

Des arbres non-fruitiers, le premier genre est des arbres, dont le bois est odoriférant, trente-cinq sortes.

Le second genre, est des grands arbres de haute-futaye, cinquante-deux sortes.

Le troisieme genre, est des arbuttes, cinquante sortes.

Le quatrieme, est de ceux qui ont besoin d'appui pour croître, douze sortes.

Le cinquieme, de ceux qui croissent en brouillies, quatre sortes.

Le sixieme, est d'especes mêlées, sept sortes.

Vieux habits & utenciles.

Le trente-huitieme livre traite des vieux habits & vieux utenciles, qui entrent dans la Médecine: des habits ou étoffes, vingt-cinq sortes; & des utenciles, cinquante-quatre sortes.

Des Infectes.

Le quarantieme livre & les suivans, jusqu'au quarante-sixieme, traitent des insectes, sous quatre genres différens.

Le premier genre, est des insectes qui se multiplient par la voye des œufs, quarante-trois sortes.

Le second genre, est de ceux qui s'engendrent de la pouriture du bois, &c. trente-une sortes.

Le troisieme genre, est de ceux qui s'engendrent d'humidité, vingt-trois sortes.

Le quatrieme, est des insectes à écailles, dont on distingue quatre especes subalternes: sous la première, où est compris le dragon, & autres semblables, neuf sortes: sous la seconde, qui est des serpens, dix-sept sortes: sous la troisieme, qui est des poissons écaillez, vingt-huit sortes: sous la quatrieme, qui est des poissons non-écaillez, plus de trente sortes: sous la cinquieme, qui est de ceux qui sont munis de cuirasses; soit comme les tortuës, cancre, crabes, &c. dix-sept sortes; soit comme les huîtres, les moules & autres coquillages, vingt-neuf sortes.

Des Oiseaux.

Les quarante-septieme, quarante-huitieme, & quarante-neuvieme livres, traitent des oiseaux, sous quatre genres différens.

Le premier genre, est des oiseaux aquatiques, treize sortes.

Le second genre, est des oiseaux domestiques, & du gibier, vingt-deux sortes.

Le

Le troisieme genre, est des oiseaux champêtres, dix-sept fortes.

Le quatrieme, est des oiseaux de montagnes, treize fortes.

Les cinquantieme & cinquante-unieme livres, traitent des animaux sous quatre genres différens.

Le premier genre, est des animaux domestiques, vingt-huit fortes.

Le second genre, est des animaux sauvages, trente-huit fortes.

Le troisieme genre, est du rat & d'autres animaux semblables, douze fortes.

Le quatrieme genre, est des animaux extraordinaires, comme le singe, &c. huit fortes.

Le cinquante-deuxieme livre, traite du corps humain, & de toutes les différentes parties qui servent à la Médecine, en tout, trente-cinq fortes.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Des Animaux.

Du corps humain.

## AVERTISSEMENT.

LE premier *Pen tsao* ou *Herbier* dont il est fait mention dans les livres Chinois, est celui de l'Empereur *Chin nong*, lequel étoit divisé en trois livres, & contenoit trois-cens-soixante fortes de plantes, ou choses médicinales, distribuées en trois ordres. Ensuite on en ajoûta une fois autant à ces premières, & ce fût le second *Pen tsao*, qui parût sous le nom de *Leang tao hong king*.

Anciens Herbiers.

Depuis ces deux premiers il en a paru plusieurs autres en différens tems, surtout sous la famille des *Tang*, & sous celle des *Song*, beaucoup plus amples.

Mais parce que ces fortes d'ouvrages, en se multipliant, sont devenus confus, & pleins de fautes, & qu'on n'y trouvoit pas l'ordre & l'arrangement nécessaire, *Li ché tchin*, poussé du désir de servir le Public, a composé celui-ci, où il a fait entrer tout ce qu'il a trouvé de bon dans les précédens, & y a ajoûté outre cela beaucoup du sien.

Préférence dûë à celui de *Li ché tchin*.

Mais afin d'y mettre quelque ordre, pour en rendre l'usage facile, il a rédigé toutes les fortes de plantes dont il traite, à seize *Pou*, ou classes, ou genres supérieurs, qu'il divisé en soixante especes ou genres subalternes: puis toutes les fortes de plantes qui sont contenuës sous chacun de ces genres subalternes, il les distribuë en trois ordres, suivant la force & la vertu de chacune.

Plantes rédigées en seize classes.

Et parceque le feu & l'eau sont les deux premiers élémens, & comme les deux premiers principes de toutes les autres productions, cet ouvrage commence par ces deux élémens.

Ordre général de cet ouvrage.

En second lieu, il traite de la terre, parce que la terre est comme la mere de toutes choses.

MÉTHODE  
NE DES  
CHINOIS.

En troisieme lieu, des métaux, & des pierres que la terre engendre dans son sein, & qui en font comme les parties.

En quatrieme lieu, des plantes, des grains, des légumes, des fruits & des arbres qu'elle produit hors de son sein.

En cinquieme lieu, des vieux habits ou utensiles, dont la matière est tirée des especes précédentes.

En sixieme lieu, des insectes, des poissons, & autres especes qui sont écaillées, ou munies de cuirasses; des oiseaux, & des animaux quadrupedes.

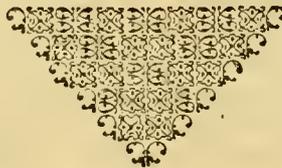
En dernier lieu, du corps de l'homme: de sorte que cet ordre commence par ce qu'il y a de plus vil & de plus commun dans la nature, & finit par ce qu'il y a de plus relevé & de plus excellent.

Ordre en  
traitant de  
chaque  
espece.

Pour ce qui est de l'ordre que l'Auteur du *Pen tsao* a gardé, en traitant de chaque espece; il commence l'explication de chacune par l'exposition du nom. Et comme les diverses sortes de choses ont eu des noms différens, selon les divers âges & les différens Auteurs qui en ont parlé; *Li ché tchin* a eu soin de les marquer tous exactement, & de les ranger après celui qui étoit de son tems le plus commun, pour conserver l'origine du *Pen tsao*, ou Herbar.

Ensuite il fait & donne la description de chacune; il parle du lieu où elle croît, & comment; il dit de quelle manière on les serre, ou on les cueille.

Enfin il discute ce qu'il y a de controverfé ou d'incertain dans chacune, ce qu'il y a de certain & de faux: puis il parle de la manière dont on les prépare, soit pour les garder, soit pour en faire usage. Il parle ensuite de leur nature, de leurs qualitez, de leur odeur, & de leur saveur. Après quoi il traite de leurs vertus & usages, ou de leurs effets, & finit en donnant les recettes & les doses de chacune. Or, dans l'ancien *Pen tsao*, on comptoit deux-mille-neuf-cens-trente-cinq recettes différentes, auxquelles on en a ajoûté onze-cens-soixante-un autres modernes.





# PEN TSAO TI Y KIU EN.

## PREMIER LIVRE

### DE L'HERBIER CHINOIS.

#### PREMIER PARAGRAPHE.

*De l'origine de l'Herbier, ou Pen tsao, & de tous  
les Herbiers anciens & modernes, qui ont paru  
jusqu'à présent.*

C'EST une tradition fort ancienne qu'il y a eu un *Herbier*, divisé en trois livres, & intitulé *Pen tsao king san kiuen*, dont on prétend que l'Empereur *Chin nong* a été l'Auteur: mais on ne sçait personne qui ait vû cet ouvrage.

Si l'on s'en rapporte à ce que dit *Hoai nan tseü*, ancien Auteur, l'Empereur *Chin nong*, en faisant par le goût l'épreuve de toutes sortes de plantes & herbes médecinales, dans un seul jour en connut soixante-dix sortes qui avoient une qualité vénimeuse. Et c'est de-là que la Médecine-pratique a pris son origine.

Anciennement avant l'invention des Lettres, cette science passoit d'une génération à l'autre par la tradition & par les enseignemens faits de vive voix, & on lui donnoit le nom de *Pen tsao*. Mais depuis les régnés des deux familles des *Han*, le nombre des Médecins s'étant fort multiplié, & les recettes anciennes ayant été jointes aux modernes, on a commencé de voir dans les formes des livres de recettes, sous le titre de *Pen tsao*.

Dans un livre ou Chronique, qui a pour titre, *Ti ouang ki ché ki*, il est dit, que l'Empereur *Hoang ti* ordonna à *Ki pé kao*, d'examiner les saveurs des plantes & des arbres, & d'en faire un *Pen tsao king*, ou corps d'Histoire, & de déterminer les recettes pour guérir toutes sortes de maladies: ce qui fait voir que le nom de *Pen tsao* a commencé à être en vogue dès le tems de l'Empereur *Hoang ti*.

Au reste, le *Pen tsao* de *Chin nong* contient six especes de choses médecinales; sçavoir, des pierres précieuses, des pierres ordinaires, des plantes, des arbres & des animaux. Mais parce qu'entre elles le plus grand est

MÉDECINE DES  
CHINOIS.

est du genre des plantes ; c'est pour cela que tout l'ouvrage en tire son nom, & qu'on l'appelle *Pen tsao*, c'est-à-dire, *l'origine ou la racine des plantes*.

En y comprenant le *Pen tsao* de *Chin nong*, & celui de *Li ché tchin*, on en compte jusqu'à trente-neuf différens, qui ont paru en différens tems, & sous différens Empereurs.

2. *Li ché tchin* dit, que le *Pen tsao* de *Chin nong* comprend dans trois ordres différens, trois-cens-soixante-cinq sortes de remedes, nombre qui répond à celui des degrés du ciel, & que *Leang tao hong king* y en ayant ajouté une fois autant, composa son *Pen tsao*, qui en contient sept-cens-trente fortes en sept livres, & qui fût nommé *Ming y pié lou pen tsao*; parce que les trois-cens-soixante-cinq sortes qu'il ajouta à celles de *Chin nong*, sont tirées des plus fameux Médecins qu'il y ait eu depuis le règne des *Han*, & que pour distinguer les uns des autres, il marqua les premiers avec des caractères rouges.

Règne  
des  
HAN.

3. Avant le *Ming y pié lou pen tsao*, il en avoit paru un autre sous ce titre: *Tsai yo lou*; c'est-à-dire, *Traité des Herbes & Remedes*, en deux livres, composé par *Tong kiun*, vassal de l'Empereur *Hoang ti*.

4. Sous le règne des *Han* parut le *Luei cong y a toui*, qui est une espece de *Pen tsao* en deux volumes, fait par *Luei cong*.

5. Le *Pen tsao* qui a pour titre: *Li ché yo lou*, parut sous le même règne en trois livres, qui n'étoient autre chose que les trois livres du *Pen tsao* de *Chin nong*, raccommodez par *Li tang chi*.

6. Celui-ci fût suivi du *Pen tsao* intitulé *Ou ché pen tsao*, composé sous le même règne des *Han*, par un Auteur nommé *Ou*; il n'y a qu'un seul livre.

7. Le dernier *Pen tsao* du règne des *Han*, est intitulé: *Luei cong pao tchi lun*. Il traite de la nature des remedes, & de la manière de les préparer. Il contient trois livres: *Luei cong* est le nom de l'Auteur.

L'Empereur *Tang*, chef de la famille Impériale de ce nom, employa vingt-deux personnes des plus habiles de l'Empire, pour faire un nouveau *Pen tsao*, qui pour cette raison fût appelé *Tang pen tsao*, ou *Tang sin pen tsao*. Il contient cinquante-trois livres, & a été fait suivant le *Pen tsao* de *Leang tao hong king*.

Règne  
des  
TANG.

8. Après le *Tang pen tsao*, parut un autre livre avec ce titre: *Yo tsong kiué*; en deux livres, dont l'Auteur s'appelloit *Tchang tchin kiuen*.

Et après celui-ci on vit un nouvel *Herbier* qui portoit ce titre: *Yo sing pen tsao*, en quatre livres.

9. Ensuite *Sun sseë miao* composa son ouvrage qui contient trente livres, sous le titre *Tsien kin ché tché*.

10. Bientôt après on vit un autre *Pen tsao* avec ce titre: *Tché leao pen tsao*, en treize livres, par un certain *Mong tsan*.

11. Celui-ci fût suivi d'un autre, intitulé *Pen tsao ché y* en dix livres, composé par *Tchin tsang ki*.

12. Sous le règne de la même famille, *Li sun* fit un *Pen tsao* particulier des plantes & autres choses de la mer, qu'il comprit en sept livres, & donna ce titre à son ouvrage: *Hai yo pen tsao*.

Le

Le treizieme <i>Pen tsao</i> a pour titre, <i>Sseè chin pen tsao</i> . Il contient cinq livres. Son Auteur est <i>Siao ping</i> , du règne des <i>Tang</i> .	MEDECINE DES CHINOIS.
Le quatorzieme est intitulé, <i>Chan fan pen tsao</i> . Il contient cinq livres. L'Auteur s'appelle <i>Tang soèn tchi</i> : il vivoit sous la Dynastie des <i>Tang</i> .	13.
Le quinzieme s'appelle, <i>Tsao yn y</i> . Il contient deux livres. Son Auteur étoit <i>Li han couang</i> , du règne des <i>Tang</i> .	14.
Le seizieme, est le <i>Pen tsao sing sseè lui</i> . Il ne contient qu'un livre, & sans nom d'Auteur.	15.
Le dix-septieme, est le <i>Tché sing pen tsao</i> , dont <i>Tchin sseè leang</i> est l'Auteur. Il contient dix livres.	16.
Le dix-huitieme a pour titre, <i>Chou pen tsao</i> . Les Docteurs, appelez <i>Han ling</i> , en sont les Auteurs. Il contient vingt livres. Cet ouvrage & les douze précédens sont tous du tems des <i>Tang</i> .	17.
Le dix-neuvieme fût intitulé, <i>Cai pao pen tsao</i> , du nom du premier Empereur de la famille des <i>Song</i> , par ordre duquel neuf des plus habiles de son Empire composèrent cet ouvrage, qui, outre les sortes de plantes & choses médecinales expliquées dans le <i>Pen tsao</i> de <i>Chin nong</i> , en contient cent-trente-trois nouvelles, ajoûtées de nouveau; ensorte que celles-ci paroissent avec des caractères noirs, & celles-là sous des caractères blancs.	18.
Le vingtieme s'appelle, <i>Kia yeou pou tchu pen tsao</i> , composé par les Mandarins ou Officiers du <i>Quang lou sseè</i> , Tribunal qui a soin de la dépense qui se fait dans la Maison Impériale. Cet ouvrage contient vingt livres.	Régne des SONG. 19.
Le vingt-unieme est intitulé, <i>Tou king pen tsao</i> . Il contient vingt-un livres, où on voit toutes les figures des herbes, des plantes, & autres choses médecinales. L'Empereur <i>Tsong gin tseè</i> avoit envoyé ordre dans toutes les Provinces qu'on les destinât toutes, & qu'on les portât à la Cour.	20.
Le vingt-deuxieme est appelé, <i>Tching lui pen tsao</i> . L'Auteur qui s'appelle <i>Tang chin ouei</i> , ayant ramassé tous les <i>Pen tsao</i> des siècles précédens, en composa le sien, puis le présenta à l'Empereur <i>Hoei tsong</i> , qui en changea le titre, & le fit appeller <i>Ta koèn pen tsao</i> .	21.
Le vingt-troisieme porte ce titre, <i>Pen tsao pié choüé</i> . Son Auteur se nomme <i>Tching tching</i> .	22.
Le vingt-quatrieme, est le <i>Gé hoa tchu kia pen tsao</i> . Il contient vingt livres. <i>Gé hoa</i> est le nom de l'Auteur.	23.
Le vingt-cinquieme est intitulé, <i>Pen tsao yuen y</i> , en trois livres. L'Auteur se nomme <i>Keou tsong ché</i> .	24.
Le vingt-sixieme s'appelle, <i>Kié cou tchin tchu nan</i> . Un livre en tout: <i>Kié cou</i> est le nom de l'Auteur, ou bien, <i>Tsang yuen sou</i> . Cet ouvrage & les précédens sont tous du règne des <i>Song</i> .	25.
Le vingt-septieme est appelé <i>Yong yo fa siang</i> , en un seul livre. L'Auteur qui vivoit du tems de la famille des <i>Yuen</i> , s'appelle <i>Li cao</i> , ou bien, <i>Hao tong koèn</i> .	26.
Le vingt-huitieme, est le <i>Tang ge pen tsao</i> , en deux livres. L'Auteur se nomme <i>Tang hao cou</i> .	Régne des YUEN. 27.
Le vingt-neuvieme porte ce titre, <i>Gé yong pen tsao</i> . Il contient huit livres. Le nom de l'Auteur est <i>Ou souüi</i> .	28.
	29.

MEDECINE DES  
CHINOIS.

Le trentieme se nomme, *Pen tsao co co*. Il a été fait par un nommé *Hou in*.

30. Le trente-unieme a pour titre, *Pen tsao yuen y pou y*. Son Auteur est *Tchu tching king*: on l'appelle aussi *Tan ki*. Cet ouvrage & les quatre précédens ont été faits sous le règne des *Yuen*.

31. Le trente-deuxieme est le *Pen tsao fa hoei*, en deux livres. L'Auteur est *Siu yen chun*, sous le règne de l'Empereur *Hong vou*, fondateur de la Dynastie *Ming*.

Règne  
des  
MING.

32. Le trente-troisieme s'appelle, *Kiéou hoang pen tsao*, en quatre livres. Il a été fait par un Prince, nommé *Tching tchai*, lequel ayant compassion du peuple affligé par les calamitez publiques, & surtout par la sécheresse & la stérilité de la terre, composa cet ouvrage, qui contient quatre-cens-quarante sortes d'herbes ou d'arbres, dont il prit connoissance, avec le secours des villageois & des laboureurs, qui n'ayant rien à manger, alloient chercher dans les montagnes parmi les arbres & les herbes sauvages, de quoi sustenter leur misérable vie; & en apportoient tous les jours plusieurs sortes de nouvelles. Cet ouvrage est aussi du tems de l'Empereur *Hong vou*.

34. Le trente-quatrieme est intitulé: *King sin yu tse*. Il a été composé par un Prince, nommé *Ning hien vang*, du règne de l'Empereur *Sum te*. Il contient deux livres.

35. Le trente-cinquieme, est le *Pen tsao si yao*. Il a été composé par *Vang lun*, sous le règne de l'Empereur *Hong tchi*. Il contient huit livres.

36. Le trente-sixieme, est le *Tché ou pen tsao*. L'Auteur est *Vang li*, du règne de *Tching te*. Il contient deux livres.

37. Le trente-septieme, est le *Tché kien pen tsao*. Ces deux ouvrages traitent des alimens médicamenteux, & des alimens convenables à chaque maladie. L'Auteur s'appelle *Ning yuen*: il vivoit sous l'Empereur *Kia tsing*.

38. Le trente-huitieme, est le *Pen tsao hoéi pien*. L'Auteur *Vang ki*. Il vivoit du règne de l'Empereur *Kia tsing*. L'ouvrage contient vingt livres.

39. Le trente-neuvieme est intitulé, *Pen tsao mong suen*. Il contient douze livres. L'Auteur est *Tchin kia meou*, du règne de *Kia tsing*, Empereur.

40. Le quarantieme, est le *Pen tsao cang mou*. Cet ouvrage a été commencé sous le règne & par l'ordre de l'Empereur *Kia tching*, par le Docteur *Li ché tchin*, lorsqu'il étoit *Tchi hien*; c'est-à-dire, Gouverneur d'une ville du troisieme ordre, & achevé sous l'Empereur *Van lié*. L'Auteur a composé cet ouvrage de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans tous les *Herbiers* & autres livres de Médecine, anciens & modernes, & y a ajouté trois-cens-soixante & quatorze recettes. Dans tout l'ouvrage on en compte en tout jusqu'à huit-mille-cent-soixante.

Après suit un *Index* de toutes les especes de plantes & autres choses médicinales, dont il est traité dans chacun de tous ces *Pen tsao*, & du nombre & des especes que *Li ché tchin* a tirées de chacun, pour composer celui-ci.

## E X T R A I T

DU *PEN TSAO* DE L'EMPEREUR *CHIN NONG*.

## T E X T E.

**I**L y a cent-vingt fortes de drogues ou remèdes du premier ordre, qui dans la Médecine tiennent le rang, & font comme la fonction du Souverain. Ces remèdes sont de la nature des alimens, & par leur suc nourrissant, servent à l'entretien de la vie, ressemblant en cela au ciel.

Drogues  
du premier  
ordre; leur  
usage.

Comme ces remèdes n'ont aucune qualité vénimeuse ou maligne, quelque quantité que vous en prenez, & quelque longtems que vous en usiez, ils ne font jamais de mal. En un mot, si vous voulez avoir le corps dispos & léger, entretenir les esprits dans une juste égalité, & conserver votre enbonpoint, même dans la vieillesse, usez des remèdes contenus dans le premier livre.

Il y a aussi cent-vingt fortes de drogues ou remèdes du second ordre, qui dans la Médecine font comme la fonction de Ministres ou d'Officiers domestiques. Ces remèdes donnent au corps une disposition, qui rend l'homme plus capable des fonctions propres de sa nature, dont ils tiennent en quelque façon.

Drogues  
du second  
ordre; leur  
usage.

Entre ces remèdes il y en a qui ont une qualité maligne, & il y en a qui sont entièrement innocens ou incapables de nuire: c'est pourquoi il faut apporter un grand soin à connoître leurs vertus & leurs usages. En un mot, si vous voulez diminuer la violence des maladies, & rétablir les forces débilitées, servez-vous des remèdes contenus dans le second livre.

Pour les drogues ou remèdes du bas ordre, il y en a cent-vingt-cinq fortes, qui dans la Médecine font comme la fonction d'Officiers du dehors, & ceux-ci servent particulièrement à guérir les maladies. Ils tiennent de la nature de la terre, & ont tous beaucoup de malignité, ou quelque qualité vénimeuse. Il ne faut pas en user longtems de suite. En un mot, si vous voulez chasser hors du corps un froid, une chaleur étrangère, un mauvais air, ou quelque malignité qui peut se trouver dans les esprits, lever quelque obstruction, ou dissiper quelques amas d'humeurs, & guérir les maladies; ayez recours aux remèdes du troisième livre.

Drogues  
du bas or-  
dre; leur  
usage.

Parmi les remèdes, il y en a qui tiennent lieu de *Kiun*, ou Souverain: il y en a qui tiennent lieu de *Tchin*, ou Ministres du dedans; & il y en a qui tiennent lieu de *Tso ché*, ou d'Officiers du dehors. Et la bonté d'une médecine vient de la juste proportion & du tempérament de ces diverses sortes de remèdes. Le *Kiun*, ou Souverain, doit être unique. Il faut deux *Tchin*, ou Ministres du dedans; trois *Tso*, ou Officiers généraux

Proportion à observer dans la composition.

MEDECINE DES CHINOIS.

Autres distinctions à faire.

au-déhors, & cinq *Ché*, ou Officiers subalternes. Un *Kiun*, trois *Tchin*, & neuf *Tfoché*, est aussi une juste proportion.

Entre les remèdes, il y en a qui tiennent de la nature d'*Yn*, il y en a aussi qui tiennent de la nature d'*Yang*, & c'est à quoi il faut avoir extrêmement égard, quand on les joint les uns aux autres. Certains remèdes ont aussi entr'eux des relations ou rapports, semblables à ceux qui se trouvent entre la mere & l'enfant, & entre le frere aîné & le cadet.

Les choses qui sont employées dans les remèdes, sont de diverses sortes. Si vous parlez de celles qui sont tirées des végétaux; ce sont la racine, la tige, la fleur, le fruit, & les feuilles, &c. Si vous parlez de celles qui sont douées de sentiment, ce sont la peau, les os, & la chair.

#### C O M M E N T A I R E.

Le Médecin *Tuen fou* dit: Dans tout le genre des choses médicinales, qui ont leur racine en terre, cette moitié, qui est hors de terre, & qui s'éleve en haut, est formée par le feu & les esprits, qui montent dans le corps de la plante, & les rameaux d'où naissent les feuilles, s'appellent *Ken*, ou branches: & cette moitié qui est dans la terre, est formée par le suc & les esprits, qui descendent dans le corps de la plante; & ses branches qui pénètrent en terre, s'appellent *Chao*, ou rameaux.

A l'égard des malades, dont la maladie réside dans le *Chang tsiao*, ou *Tchong tsiao*, c'est-à-dire, dans la cavité supérieure ou mitoyenne du corps, il faut se servir du *Ken*, ou branche, c'est-à-dire, des parties supérieures de la plante: & à l'égard de ceux dont la maladie réside dans la cavité inférieure, ou *Hia tsiao*, qui est le bas-ventre, il faut se servir des *Chao*, ou rameaux des racines; c'est-à-dire, des parties inférieures de la plante. Les *Ken*, ou les branches de la plante, montent en haut; & les *Chao*, ou racines, descendent en bas.

La moitié supérieure du corps de l'homme tient d'*Yang*, & de la nature du ciel: ainsi les remèdes convenables pour cette partie du corps, c'est la tête, ou les sommitez des plantes; le corps de la plante, c'est-à-dire, le tronc, est pour les maladies du *Tchong tsiao*, ou cavité mitoyenne, qui est le haut-ventre. La moitié inférieure du corps de l'homme tient d'*Yn*, & de la nature de la terre, & conséquemment les *Chao*, ou racines des plantes, sont propres pour les maladies qui résident en bas.

#### T E X T E.

Remèdes simples & composez.

ON distingue sept sortes de remèdes. Il y en a de simples, c'est-à-dire, qui ne se joignent avec aucun autre; & il y en a de composez. Parmi les composez il y en a qui ne sçauroient se passer les uns des autres, & qui demandent d'être toujours joints ensemble: il y en a qui s'entraident réciproquement: il y en a qui s'appréhendent les uns les autres: il y en a qui ont antipathie entre eux: il y en a d'opposez & de contraires: enfin il y en a qui se tuent, ou se mortifient mutuellement.

Attention

Il faut une grande attention dans l'assemblage ou emploi de toutes ces for-

fortes de remedes. Vous ferez bien de vous servir des remedes qui ne peuvent se passer les uns des autres, & de ceux qui s'aident réciproquement ; mais donnez-vous de garde de vous servir de ceux qui ont antipathie entre eux, & qui sont contraires. Vous pouvez user de ceux qui ont quelque qualité maligne ou vénimeuse, pourvu que vous y joigniez ceux qui ont la vertu de subjuguier cette malignité : mais pour ceux qui ont antipathie entre eux, & qui se tuent mutuellement, ne les joignez jamais ensemble.

MÉDECINE DES CHINOIS. nécessaire par rapport aux derniers.

## C O M M E N T A I R E.

*PAO CHING* dit : Dans le *Pen tsao* de *Chin nong*, il est traité de trois-cens-soixante cinq fortes de remedes, ou choses médecinales, parmi lesquelles il y en a soixante-onze fortes, qui sont simples, & ne souffrent le mélange d'aucune autre : il y en a douze fortes de celles qui ne sçauroient se passer les unes des autres : il y en a quatre-vingt-dix fortes de celles qui s'entraident mutuellement ; soixante-dix-huit fortes de celles qui se craignent réciproquement ; soixante fortes de celles qui ont antipathie entre elles ; dix-huit fortes de celles qui sont contraires & opposées ; trente-six fortes de celles qui se tuent, & qui se mortifient les unes les autres.

*Li ché tching* dit : Il y a des remedes de sept fortes ou qualitez différentes.

La première forte, qui est des simples, c'est-à-dire, de ceux qui se prennent seuls, & sans admettre aucune composition.

La seconde forte, est de ceux qui ne sçauroient se passer les uns des autres, & qu'il faut toujours joindre ensemble : tels sont le *Gin seng*, ou la réglisse, le *Hoang ki*, le *Tchi mou* \* & leurs semblables.

La troisième, forte, est de ceux qui s'entraident, ou se servent les uns les autres.

La quatrième forte, est de ceux qui ont une antipathie réciproque, & qui rendent réciproquement inutiles leurs vertus.

La cinquième forte, est de ceux qui se craignent ou qui se nuisent mutuellement.

La sixième forte, est de ceux qui sont contraires ou incompatibles.

La septième forte, est de ceux qui se tuent, ou se détruisent réciproquement.

Dans les anciennes recettes on employoit assez communément la quatrième & sixième forte : la seconde & troisième forte sont employées dans les recettes des Empereurs : la cinquième & la sixième forte sont employées dans les recettes des Princes : & la quatrième & septième forte sont employées dans les recettes des Tyrans, ou Princes violens.

## T E X T E.

ON distingue les drogues ou choses médecinales par cinq saveurs : & ainsi Distinctions des drogues.

\* Sortes de racines.

MÉDECINE DES CHINOIS.

ainsi il y en a d'aigres, de salées, de douces, d'ameres, & d'un goût fort (*sapore gravi.*) On les distingue aussi par les quatre qualitez de l'air, suivant quoi il y en a d'une qualité froide ou chaude, tempérée & fraîche.

## C O M M E N T A I R E.

*TSONG CHE* distingue les drogues par rapport aux esprits, c'est-à-dire, aux petits corps spiritueux qui en émanent, & qui sont les véhicules des odeurs, & les divise en deux classes; à sçavoir de celles qui ont bonne odeur, & de celles qui en ont une mauvaise.

## T E X T E.

Autre distinction.

ON les distingue encore en deux autres especes générales; sçavoir en celles qui ont une qualité vénimeuse ou maligne, & celles qui n'ont aucune mauvaise qualité.

## C O M M E N T A I R E.

Le Médecin *Ki pe kao* dit: Il y a des maladies invétérées & de nouvelles: il y a de grandes recettes & de petites. Selon la nature ou la qualité des maladies, il faut user de remèdes innocens, ou de ceux qui ont une qualité maligne. Quand pour guérir les maladies, on employe des remèdes qui ont une grande malignité, si la maladie avoit dix degrés de griéveté, ces remèdes en pourront diminuer six degrés: les remèdes qui ont une malignité médiocre, en diminuëront sept degrés; & ceux qui n'ont que fort peu de malignité, en diminuëront huit degrés. Quand on employe des remèdes qui n'ont aucune qualité maligne, de dix degrés de maladie, ils en emporteront neuf.

Pour ce qui est des especes qui sont purement du genre des alimens, tels que sont les grains, la viande des animaux, les fruits, les herbes & les légumes, pourvû qu'on n'y fasse aucun excès, il ne faut pas craindre d'en recevoir aucun préjudice.

Le même Auteur dit encore qu'à l'égard des maladies, ou des sujets qui peuvent résister aux remèdes, lesquels ont quelque qualité vénimeuse ou maligne, on peut employer une dose plus forte; à l'égard de ceux qui ont peine à y résister, il faut que la dose soit petite.

## T E X T E.

Sur le tems de cueillir &amp; la manière de faire sécher les drogues.

IL y a des tems propres pour cueillir & pour préparer les choses médicinales. Il y en a qu'il faut faire sécher au soleil, & il y en a qu'il faut faire sécher à l'ombre.

## C O M M E N T A I R E.

*HONG KING* dit: le tems de cueillir les choses qui entrent dans la com-

composition des remèdes, est le commencement de l'année. Et c'est depuis le commencement du règne des *Han*, que cette coutume s'est établie. La raison pourquoi la plupart des racines médecinales se cueillent dans la seconde & huitième lune, c'est qu'au commencement du Printemps la sève montant en grande abondance, est dans sa force; & ne faisant alors que commencer à faire bourgeonner les plantes, elle ne s'est pas encore distribuée ni consumée, comme elle fait ensuite, dans la production des branches & des feuilles. Quant au tems de l'Automne, les feuilles & les branches venant à se dessécher, alors le suc ou la sève coulant en bas, retourne vers son origine.

Au reste, si on cueille ces racines au Printemps, il faut ordinairement le faire le matin: & si c'est en Automne, il faut que ce soit le soir, pour la même raison.

Pour ce qui est du tems auquel il faut cueillir les fleurs, les fruits, les feuilles, & les tiges ou troncs des plantes, il n'en faut point observer d'autre que celui de leur parfaite maturité.

*Sing Jjè miao* dit, que les anciens Médecins, suivant cet endroit du texte de *Chin nong*, qui regarde la manière de cueillir, de préparer, & de sécher les drogues & les choses médecinales, & les employant selon la méthode prescrite; de dix malades qu'ils traïoient, ils en guérissent huit ou neuf.

Mais les Médecins d'à présent, ignorant le tems de cueillir & de ramasser les drogues, aussi bien que la nature du terroir où elles croissent, & ne sachant si elles sont vieilles ou nouvelles, pleines de suc ou vuides, de dix malades, auxquels ils donnent des remèdes, ils n'en sçauoient mettre la moitié sur pied.

*Ma tchi* dit: Il y a beaucoup de gens qui abusent de cette pratique de faire sécher à l'ombre une partie des choses médecinales: car, par exemple, si on prend des cornes tendres de cerf, qui ne font que de pousser, & qu'on les fait sécher à l'ombre, elles se pourrissent; & si on les fait sécher au feu, on réussit.

Au reste, les racines des arbres & des herbes qui auront été cueillies avant la neuvième lune, doivent être séchées au soleil: & celles qui auront été cueillies après ce tems-là, doivent être séchées à l'ombre.

*Li ché tchin* dit: Comme les mêmes plantes sont différentes entre elles à cause de la diversité du terroir ou des climats du Nord & du Sud; & de la diversité des tems, ou *Tsé ki*, suivant lesquels elles croissent, & par rapport à leurs racines & à leurs tiges: aussi le tems & la manière de les cueillir, & de les préparer, doivent être différens: ce qui est conforme au sentiment de *Cong tchi yo*, qu'il cite en cet endroit.

A ce sujet on rapporte un proverbe qui est en vogue dans le marché *Kia mou*, dont le sens est assez véritable, sçavoir, que ceux qui achètent les drogues & les remèdes, doivent avoir deux yeux; qu'un suffit à ceux qui les mettent en usage; c'est-à-dire, aux Médecins; & qu'aucun n'est nécessaire à ceux qui les prennent de la main du Médecin.

## T E X T E.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

Discernement du terroir &c. des plantes.

A L'ÉGARD des drogues & des remèdes, il y a manière de connoître la qualité du terroir ou du sol qui les porte; de discerner les véritables des fausses, & les nouvelles des vieilles.

## C O M M E N T A I R E.

*HONG KING* dit: Toutes sortes de drogues ou de choses médicinales ont un sol particulier où elles croissent.

*Tsong ché* dit: Quand vous voulez user des drogues, ayez égard à la nature du terroir, d'où elles viennent: & vous pourrez en faire un bon usage.

*Cao*, en parlant des drogues vieilles & nouvelles, en rapporte de six sortes, qui doivent être vieilles pour avoir un bon effet dans la Médecine; & dit ensuite que toutes les autres doivent être fraîches & nouvelles, suivant le sentiment de *Hong king*: mais il en ajoute quelques autres, parmi lesquelles est le *Tai hoang*, ou la rhubarbe, qu'il prétend être meilleure, & avoir beaucoup plus de force, étant vieille que fraîche.

## T E X T E.

Attention nécessaire pour donner aux remèdes la forme qui leur convient.

LES drogues & les choses médicinales, selon que leur nature est différente, doivent être préparées en différentes manières. C'est pourquoi il y en a dont on fait des pillules, & il y en a qu'on broye seulement, & qu'on réduit en farine ou en poudre. On en fait cuire dans l'eau certaines sortes, & d'autres on les fait infuser dans le vin. Il y en a aussi qu'on fait frire dans l'huile ou dans la graisse, tel qu'est le sain de cochon. Certaines espèces peuvent être préparées en plusieurs de ces manières: & quelques-unes ne doivent jamais se donner préparées avec du vin ou d'autre potion. En un mot, pour ne point errer en cette matière, il faut avoir égard à la nature de chaque espèce.

## C O M M E N T A I R E.

*HONG KING* dit: suivant la diversité des maladies, il faut donner les remèdes, ou en pillules, ou en poudre, ou en potion & manière de bouillon, ou avec un véhicule de vin, ou en électuaire, c'est-à-dire, préparez & cuits, ou frits avec de la graisse.

*Hao to* dit: Entre les maladies, il y en a qu'on guérit avec les remèdes en potion; d'autres se guérissent avec les pillules; quelques-unes avec des poudres; les unes par le moyen des purgatifs; d'autres avec les vomitifs; certaines avec le secours des sudorifiques.

Les remèdes en potion ou breuvage sont propres à laver les entrailles, à rendre le mouvement du sang libre, & à mettre *In* & *Yang*, dans un juste

juste tempérament. Les pillules servent à chasser les vents & le froid étranger hors du corps ; à lever les obstructions , & à porter le suc alimentaire dans toutes les parties du corps.

Les remèdes donnez en poudre , chassent hors du corps la malignité des vents , du froid , du chaud , & de l'humidité , & désopilent les viscères , rendent le ventre libre , sont amis de l'estomac.

Dans les maladies où il faut purger , si l'on néglige de le faire , cette négligence cause plénitude du ventre & des intestins , & gonflement vers la région du cœur.

Dans celles où il faut employer les sudorifiques , si on ne fait pas suer le malade , tous les pores de la peau se bouchent , le malade devient chagrin , le mouvement des esprits est interrompu , & le malade meurt.

Quand il faut user de vomitifs , & qu'on néglige de le faire ; cette négligence fait enfler la région de la poitrine , rend la respiration difficile , empêche les alimens de pénétrer dans toutes les parties du corps , & cause à la fin la mort.

*Cao* dit : Les remèdes en potion ou breuvages , sont pour guérir les grandes maladies. Les remèdes en poudre , sont pour guérir les maladies soudaines. Les pillules , sont pour guérir les maladies lentes , & qui sont longtems à se former.

Les remèdes préparés par la mastication étoient anciennement en vogue , c'est-à-dire , avant qu'on eût trouvé la manière de fabriquer des instrumens de fer pour les hacher & les inciser. Alors on mâchoit avec les dents les especes dont on vouloit user : on en exprimoit le suc , & on le donnoit au malade. Cette sorte de préparation étoit pour faciliter le mouvement des humeurs de bas en haut , & pour les distribuer plus aisément dans tous les vaisseaux.

Toutes les fois qu'on veut guérir une grande maladie , il faut faire bouillir les especes qu'on y veut employer , dans le vin , pour en chasser l'humidité : il faut y ajouter du gingembre verd , pour rétablir ce qu'il peut y avoir \* d'esprits dissipés ; plus , de grosses jujubes , pour dissiper les vents & le froid ; plus , du blanc d'oignon , pour dissiper les phlegmes de la poitrine.

Quand on veut que les remèdes ne pénètrent pas jusqu'aux vaisseaux , mais qu'ils dissipent seulement les amas d'humeurs qui peuvent être dans l'estomac , dans les viscères , & autres endroits des entrailles ; il faut les réduire en poudre fine , & les délayer avec le miel. Quand ils sont d'une nature & saveur un peu grossière , les remèdes en poudre se délayent seulement avec l'eau chaude : mais quand ils sont d'une nature & saveur plus fine , il faut les faire bouillir & les donner au malade avec le sédiment.

Pour dissiper ou évacuer les phlegmes de la pituite du bas-ventre , on employe les pillules ; mais il faut qu'elles soient grosses , rondes , & polies : elles doivent être de médiocre grosseur pour le haut-ventre ; & très-petites pour la poitrine.

Pour

\* La chaleur naturelle.

MEDECINE DES  
CHINOIS.

Pour faire qu'elles descendent toutes entieres dans l'estomac, & qu'elles mettent plus de tems à se défaire, il faut les enduire d'une couche de colle : & pour faire qu'elles se défassent promptement, il faut les donner avec du vin ou avec du vinaigre.

*Yuen fou* dit: Quand le siège de la maladie est à la tête, au visage, ou à la peau; il faut cuire dans le vin les especes dont vous voulez user: s'il est entre le nombril & la gorge, il faut les laver seulement avec le vin: mais si la maladie réside dans le bas-ventre, il faut employer les especes toutes crûës; celles néanmoins qui sont d'une qualité froide, doivent être mises dans le vin, puis séchées, pour empêcher qu'elles ne fassent mal.

### T E X T E.

Cir-  
stances  
qu'on doit  
examiner  
avant que  
de donner  
des reme-  
des à un  
malade.

SI vous entreprenez de traiter quelque maladie, il faut premièrement examiner sa cause avec tous les symptômes qui ont précédé, & qui suivent. Et si vous trouvez qu'aucun des cinq viscères, ni aucun endroit des entrailles n'est épuisé, qu'il n'y ait point de dérèglement dans le pouls, que l'humide radical, ou la vigueur naturelle n'est point dissipée; par le moyen des remèdes vous remettrez le malade sur pied. Quand une fois la maladie est formée, des malades que vous traiterez, n'espérez pas d'en guérir plus de la moitié. Mais lorsque le mal est extrême, il est très-difficile d'y apporter remède.

### C O M M E N T A I R E.

*HONG KING* dit: A moins qu'un Médecin, quelque habile d'ailleurs qu'il puisse être, ne fasse attention à la voix & à la couleur; comment pensez-vous qu'il puisse, par le seul pouls, connoître si le sujet qu'il observe est malade ou non.

*Li ché tcbin* dit: Dans le premier âge, les Anciens préparoient les remèdes, mais ils n'en usoient point, leur santé étant parfaite. Dans le moyen âge, la vigueur avec la vertu ayant dégénéré, lorsqu'il survenoit quelque incommodité, de dix-mille personnes qui prenoient des remèdes, il n'y en avoit pas un qui ne recouvrât sa première santé. Pour ce qui est du tems présent, on employe les remèdes qui ont des qualitez vénimeuses & malignes, pour attaquer le mal, quand il est retranché au-dédans; & les pierres de cauterre, les poinçons, & les mèches, pour chasser le mal, quand il est dans les dehors: & avec tous ces artifices, on a bien de la peine à en retirer quelque avantage, &c.

*Chun yn y* dit: Il y a six sortes de malades qu'on ne sçauroit guérir. La première sorte, est des présomptueux ou superbes, qui ne veulent point avoir égard à la raison. La seconde sorte, est des avarés, qui ont plus de soin de leurs biens, que de leur propre corps. La troisième sorte, est des indigens, à qui le vêtement & la nourriture manquent. La quatrième sorte, est de ceux en qui *Yn* & *Yang* sont déréglez. La cinquième sorte, est de ceux, qui, à cause de leur extrême foiblesse & maigreur, sont inca-

capables de toutes sortes de remèdes. Et la sixième sorte, est de ceux qui ajoutent beaucoup de foi aux charlatans & aux imposteurs, & n'en ajoutent aucune aux Médecins.

*Tjong ché* dit: Il y a six défauts auxquels on tombe assez communément dans la Médecine. Le premier, est un défaut d'examen & de recherche des causes des maladies. Le second, est un défaut de confiance au Médecin de la part du malade. Le troisième, est un défaut d'attention au tems. Le quatrième, est un défaut de prudence dans le choix d'un bon Médecin. Le cinquième, est un défaut de discernement pour connoître la maladie du sujet\*.

Il y a huit choses, lesquelles il faut observer soigneusement dans les malades; à sçavoir, la plénitude ou l'épuisement, le chaud ou le froid, les causes internes ou externes des maladies, & la région où elles résident, sçavoir, le dedans ou le dehors.

Toutes les fois qu'on examine quelque maladie, il faut avoir égard à l'air, à la couleur, & au pouls du malade, aussi bien qu'à ses forces, à l'habitude de sa chair, de ses os, & de sa peau, & même à son naturel, & à ses passions.

Que si le malade a un pouls qui ne soit pas propre de la maladie dont il est attaqué, & que le Médecin ne puisse pas connoître par une autre voye sa véritable disposition; comment peut-il lui donner des remèdes à propos? Ainsi e'est un grand abus qui règne aujourd'hui parmi les personnes riches; sçavoir, que quand les femmes sont malades, elles se tiennent closes & fermées sous leurs courtines, & présentent au Médecin leur bras, couvert d'une étoffe de soye, comme pour leur faire deviner leur maladie. J'ai ouï dire qu'il y en a, qui ne permettent pas même au Médecin de leur toucher le bras de la sorte; mais seulement un fil de soye qu'on leur attache au poignet, & sur lequel le Médecin peut appuyer la main, à quelques pieds de distance.

## T E X T E.

QUAND on employe les remèdes qui ont quelque qualité maligne ou vénimeuse, pour guérir les maladies, il faut commencer d'abord par une dose légère, & petite comme un grain de la plus petite sorte de millet; & il faut désilter dès que le mal est passé. Que si le mal ne passe pas, il faut doubler la dose. Si cela ne fait rien, il la faut décupler. En un mot, la quantité, qui est précisément nécessaire pour chasser le mal, est la juste mesure ou dose de ces sortes de remèdes.

Usage des  
remèdes  
qui ont  
une quali-  
té mali-  
gne.

## C O M M E N T A I R E.

*HONG KING* dit: Parmi les remèdes dont on se sert maintenant, il n'y a que deux sortes de remèdes simples, qui ayent une qualité vénimeuse. Si vous en usez, il n'en faut prendre que la grosseur d'un de ces sortes

\* Le sixième manque dans l'original.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

tes de pois, appelez *Pa teou*, conformément à ce qu'on lit dans un autre endroit du texte de ce livre.

Si vous usez d'un remede qui soit simple, sans aucune composition, & qui ait une qualité vénimeuse; il n'en faut prendre à la fois qu'une pillule de la grosseur d'un grain de *Sima*, ou gergelin.

Si vous usez de remedes composez de deux especes, dont une ait une qualité vénimeuse; prenez deux pillules à la fois de la grosseur d'un grain de chenevi.

Si vous usez de remedes composez de trois especes, dont il y en ait une vénimeuse; prenez trois pillules de la grosseur d'un pois, de l'espece appellée *Hou teou*.

Si vous usez de remedes composez de quatre especes, dont une ait quelque qualité vénimeuse; prenez quatre pillules de la grosseur d'un pois de cette espece, qu'on appelle *Siao teou*.

Si vous usez de remedes composez de cinq especes, dont une ait quelque qualité vénimeuse; prenez cinq pillules de la grosseur d'un gros pois, ou de l'espece appellée *Ta teou*.

Si vous usez de remedes composez de six especes, dont une ait quelque qualité vénimeuse; prenez-en six pillules de la grosseur d'une graine de l'arbre, appellé *Tong chu*: & ainsi des autres remedes composez de sept, de huit, de neuf, & dix especes, suivant le nombre desquelles il faut prendre le même nombre de pillules, & toutes de la grosseur de la graine de l'arbre *Tong chu*; en quoi il faut avoir égard à la pesanteur, aussi bien qu'au volume ou à la grosseur.

*Tong ché* dit: Quoique cette règle soit certaine, il ne faut pas laisser d'avoir égard à l'âge & à la complexion du malade; à la disposition présente où il se trouve; sçavoir, s'il sent plénitude ou épuisement; si la maladie est récente ou invétérée. Il faut aussi examiner les degrés de malignité des remedes vénimeux, quand on en use. En un mot, il ne faut pas s'attacher opiniâtrément à suivre cette règle à la lettre en toutes occasions; mais il la faut modifier, selon que les différentes circonstances le requerront.

## T E X T E.

Genres de  
remedes  
propres  
pour di-  
verses ma-  
ladies.

IL faut traiter les maladies qui viennent d'une cause froide avec les remedes chauds; & celles qui viennent d'une cause chaude, avec les remedes froids. Dans celles où les alimens ne se digerent pas bien, il faut user de purgatifs & de vomitifs: les tumeurs malignes & enflures de ventre, où il y a des vers ou d'autres insectes, se guérissent avec les remedes qui ont quelque qualité vénimeuse. Les apostumes, les abcez, & autres tumeurs se guérissent avec les remedes propres des playes.

On traite les maladies ou incommoditez causées par les vents & l'humidité, c'est-à-dire, par quelques humeurs froides, avec des remedes vénimeux & humides. En un mot, chaque remede doit être proportionné à la maladie pour laquelle il est fait.

C O M.

*HONG KING* dit : Quoique les remèdes , chacun en particulier , soient simples , on les employe la plupart à guérir plus de dix sortes de maladies. Mais il faut surtout faire attention à la vertu & propriété principale d'un chacun.

*Li ché tchin* dit : Il y a des remèdes , dont la faveur & l'odeur , c'est-à-dire , les qualitez , ont de la force , & d'autres dont les qualitez sont foibles. Il y en a qui operent doucement , & il y en a qui le font avec violence. Dans la détermination des doses il y a du plus ou du moins : la force des malades à supporter les remèdes , est plus ou moins grande , &c.

Dans les maladies qui viennent de la chaleur , il faut éloigner la chaleur : dans celles qui viennent de froid , il faut éloigner le froid : dans celles qui viennent de fraîcheur , il faut éloigner le frais , & dans celles qui viennent de chaleur médiocre , il faut éloigner cette chaleur.

Dans les maladies qui sont de la poitrine , & au-dessus du diaphragme , il faut prendre les remèdes après avoir mangé. Dans celles qui résident au-dessous du cœur & de l'estomac , il faut prendre les remèdes avant que d'avoir mangé. Pour celles qui résident dans les quatre vaisseaux des membres , il faut prendre les remèdes à jeun , & le matin ; & dans celles qui ont leur siège dans les os & dans la moëlle , il faut prendre les remèdes après une forte réfection , & sur le soir.

*Hong king* dit : Entre les remèdes il y en a qu'on prend dans du vin , & il y en a qu'on prend dans de l'eau , ou dans du bouillon de ris : les uns se prennent infusés à froid , & les autres veulent être pris chauds. Ces sortes de remèdes qui se prennent par manière de breuvage , ou se prennent seulement une fois , ou se réitérent plusieurs fois. Les remèdes qu'on donne par manière de breuvage , & qu'on fait bouillir , se prennent , ou après avoir longtems bouilli , ou après un seul bouillon. En un mot , chaque sorte de remède a sa préparation particulière.

*Cao* dit : Telle étoit la pratique admirable des Anciens à donner ou à prendre des remèdes. Lorsque le siège de la maladie réidoit en la partie supérieure , ils réitéroient plusieurs fois la prise : mais la dose ou quantité étoit petite à chaque fois. Lorsque la maladie avoit son siège dans la région inférieure , ils réitéroient aussi plusieurs fois la prise : mais la dose ou quantité étoit plus grande. Les petites prises sont propres pour humecter peu-à-peu la région supérieure , & les grandes prises servent à humecter & à rétablir les parties inférieures.

Au reste , toutes les fois qu'on rencontre ces paroles dans les recettes , *Fen tsai fou san fou* , redoublez & réitérez la prise. Cela se doit entendre par rapport à la disposition du malade , à ses forces , à la griéveté de la maladie , suivant quoi il faut diminuer ou augmenter le nombre des prises & la dose , & ne pas s'attacher opiniâtement à cette règle.

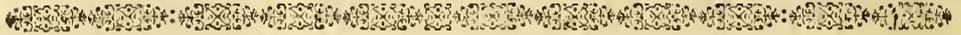
MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

Enumération  
des  
principales  
maladies.

LES principales maladies sont causées, les unes par les vents, les autres par le froid. Il y en a où le froid & le chaud se succèdent par intervalles réglés: & de ce genre sont les fièvres intermittentes, parmi lesquelles sont la tierce & la quarte. Outre cela il y a des maladies, dans lesquelles se trouvent les maux de cœur, les nausées, les vomissemens. Il y a encore l'enflure de ventre, la diarrhée, le ténésme, la constipation, ou dureté de ventre, la suppression des urines & la dysurie, la difficulté de respirer, la jaunisse, les indigestions, les obstructions & oppilations, le vertige, l'épilepsie, la phrénésie, l'esquinancie, l'apoplexie, les douleurs de dents, la surdité, l'éblouissement, les diverses sortes d'abcès, de tumeurs, & d'apostumes, les diverses sortes de maladies, d'épuisement de forces & d'esprits propres des hommes, les diverses sortes de maladies propres des femmes, &c.

## C O M M E N T A I R E.

*HONG KING* dit: Entre toutes les sortes de maladies qui se peuvent traiter avec les remèdes, si nous parlons seulement de celles qui sont causées par le froid, & qui sont du genre de *Chang ban*, on en peut compter plus de vingt sortes différentes, qui ont des signes & des symptômes, tous différens les uns des autres.



## E X T R A I T

DU P E N T S A O D E L E A N G T A O H O N G K I N G,

I N T I T U L E ' M I N G T P I É L O U.

## P R É M I E R P A R A G R A P H E.

*De la Préparation des Remèdes.*

## T E X T E.

Pillules.

P O U R la préparation des drogues ou remèdes qu'on prend en pillules & en poudre, il faut d'abord couper les especes par tranches fort minces, puis les faire sécher, après quoi on les pile. Il y en a qu'il faut pi-

piler séparément, & il y en a qui demandent d'être pilées les unes avec les autres. En quoi on aura égard à ce qui est prescrit dans chaque recette.

Il y a certaines especes, qui étant de nature humide, doivent être prises en plus grande quantité avant qu'on les fasse sécher, & quand elles sont sèches, on les pile fort menues, puis on les fait sécher derechef; & pour cet effet, si le tems est humide & pluvieux, il les faut mettre sur un petit feu, & les piler ensuite, néanmoins après les avoir laissé refroidir auparavant.

MEDECINE DES CHINOIS.  
Poudres.

C O M M E N T A I R E.

LI CHE TCHIN dit: Toutes sortes de drogues & remedes, tirez, soit des arbres, soit des herbes, & surtout ceux qui servent à réparer les forces, ne doivent pas être préparées avec des utenciles de fer; il faut se servir d'un couteau de cuivre ou de bois de bambou. Il y en a même qui craignent les utenciles des cuivre. Or selon la diversité des pillules & des poudres qu'on veut préparer, on se servira de mortiers de différentes sortes de pierres.

T E X T E.

POUR tamiser les drogues pilées qui se prennent en pillules ou en poudre, il faut user de tamis, faits d'une étoffe claire, appelée *Tchong mi kiuen*. Après quoi il faut remettre dans le mortier ce qui aura passé par le tamis, & donner encore quelques centaines de coups de pilon, jusqu'à ce que la poudre soit impalpable & uniforme.

Les poudres doivent être impalpables.

Il y a certaines especes, qui étant oléagineuses, comme les noyaux ou amandes d'abricot, &c. doivent être mises sur le feu, & rissolées; après quoi on les pile dans le mortier. Quand ces especes commencent à être bien pilées, on y ajoute quelque poudre convenable, qu'on broye & mêle ensemble. Ensuite on passe le tout par un tamis, fait d'étoffe, appelée *King sou kiuen*; puis on remet dans le mortier ce qui a passé par le tamis, & on le pile encore, jusqu'à ce que tout soit égal & uniforme.

Manière de pulvériser les drogues huileuses.

Pour les remedes liquides, appelez *Tang*, ils se préparent avec un petit feu, & en les faisant bouillir lentement, la dose de l'eau est celle qui est prescrite dans la recette. Pour l'ordinaire sur vingt *Leang*, ou onces de drogues, il faut mettre un *Teou*, ou mesure d'eau, qu'il faut réduire, en la faisant bouillir, à quatre *Ching*.

Décoc-tions.

Que si c'est un remede, ou vomitif, ou purgatif, il faut pour sa préparation prendre un peu moins d'eau crüe, & davantage de suc des drogues.

Discernement dont on doit user.

Pour les remedes réstaurans, ou potions cordiales, il faut prendre un peu davantage d'eau chaude, & un peu moins de suc des drogues.

En un mot, il ne faut en prendre ni trop, ni trop peu de l'un & de l'autre: il faut couler le tout à travers un linge de toile neuve, que deux hommes presseront avec deux pieces de bois. Ensuite il faut faire réposer la décoction, pour en ôter les *feces* qui iront au fond, puis la garder dans un vaisseau bien bouché.

Manière de les filtrer & clarifier.

Toute

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

Toute forte de remède, quand il est chaud, ne veut pas être mis dans des utensiles de fer. Quand ce sont des remèdes à prendre par la bouche, il les faut faire cuire à petits bouillons : quand on les prend chauds, ils sont aisez à avaler : mais quand ils sont froids, ils soulevent l'estomac.

#### C O M M E N T A I R E.

*TCHI TSAI* dit : Dans les remèdes liquides, quand on employe le vin, il faut qu'il soit chaud.

*Li ché tchin* dit : ce qui est rapporté dans le texte, est selon la méthode ancienne. Car à présent, dans les remèdes liquides, sur une once de drogues, on met deux tasses d'eau : augmentant ou diminuant cette quantité à proportion qu'on augmente ou diminue la dose des drogues.

Si sur une grosse dose de drogues vous mettez peu d'eau, cela ne suffit pas pour en tirer toute la vertu : & au contraire, si sur une petite dose de drogues, vous mettez beaucoup d'eau, c'est énerver la vertu des drogues.

Généralement parlant, pour tous les remèdes qui se préparent sur le feu, il ne faut point d'utensiles de cuivre & de fer : il faut, tant qu'on peut, à cet effet se servir d'utensiles d'argent, & pour laver les drogues, d'utensiles de terre.

Les vaisseaux où on garde les remèdes, doivent être bien bouchés, & être confiés à des gens soigneux. Dans la coction des remèdes, il faut bien connoître les degrés du feu, en sorte qu'on ne pèche en ce point ni par défaut, ni par excès. Le feu le plus propre est le feu de charbon, & celui de roseaux. L'eau doit être douce, fraîche, & nouvellement tirée, soit eau coulante, soit eau de puits.

Dans les remèdes liquides qu'on prépare au feu, il faut suivre exactement la recette, & consulter le traité des eaux. Pour les sudorifiques, il les faut préparer à grand feu, & les donner chauds. Les purgatifs se préparent aussi à grand feu, & se cuisent jusqu'à ce qu'ils paroissent un peu jaunâtres : ils demandent d'être pris un peu chauds.

Les remèdes qu'on donne dans les maladies dangereuses, qui procedent de cause froide ou d'épuisement d'*Yn*, se doivent préparer à grand feu, & à gros bouillons, & se donnent tout chauds au malade. Que si c'est dans le tems des grandes chaleurs, & qu'*Yn* soit entierement absorbé, il faut faire rafraîchir le remède dans l'eau fraîche, avant que de le donner au malade.

#### S E C O N D P A R A G R A P H E.

Le Médecin *Ki pé* dit : Les esprits sont susceptibles de plus ou de moins : l'habitude du corps est ou forte ou foible : la guérison des maladies est tantôt lente & tantôt prompte. C'est pourquoi entre les recettes, il y en a de grandes & de petites.

Le même Auteur dit encore : Il y a des maladies éloignées, & il y en a de prochaines : leurs symptômes ou indications sont, ou internes, ou externes : les doses des remèdes sont fortes, ou foibles. Les maladies prochaines

chaines se guérissent par les *Ki fang*, ou recettes impaires, & celles qui sont éloignées, par les *Ngheou fang*, ou recettes paires: les recettes nommées *Ki fang*, ne s'emploient point pour provoquer les sueurs, & les *Ngheou fang* ne servent point dans les purgations.

Quand on veut rétablir les forces de la région supérieure du corps, & guérir quelque maladie qui y a son siège, on se sert des *Huang fang* ou recettes lentes, & quand on veut rétablir la région inférieure, & chasser les maladies qui y résident, il faut employer les *Kii fang* ou recettes promptes.

MÉDECINE DES  
CHINOIS.

### T E X T E.

Pour expulser les maladies prochaines, servez-vous en premier lieu des *Ngheou fang*, ou recettes paires; & en second lieu, des *Ki fang*, ou recettes impaires: en sorte néanmoins que les doses soient petites. Et au contraire, pour guérir les maladies éloignées, servez-vous d'abord des *Ki fang*, ou recettes impaires, puis des *Ngheou fang*, ou recettes paires: mais que les doses soient grandes. Les remèdes à grandes doses doivent être peu fréquens; & au contraire, ceux dont les doses sont petites, doivent être souvent réitérés: les plus fréquens ne doivent pas être réitérés plus de neuf fois; & les moins fréquens ne doivent pas se prendre plus d'une fois. Là où les *Ki fang*, ou recettes impaires ne suffisent pas pour chasser la maladie, employez-y les *Ngheou fang*, ou recettes paires: & quand les *Ngheou fang*, ou recettes paires ne suffisent pas, fortifiez-les de quelque espèce de drogues ou remèdes, qui, pour leur qualité froide ou chaude, fraîche ou tempérée, ont le plus de rapport à la maladie présente.

Recettes paires & impaires; leur usage.

### C O M M E N T A I R E.

On entend par maladies prochaines, celles qui ont leur siège en dedans; & par maladies éloignées, celles qui ont leur siège en dehors.

*Vang ping* prétend, que les premières sont celles qui ont leur siège dans une partie voisine, comme le pòumon ou le cœur; & que les secondes sont celles qui ont leur siège dans quelque partie éloignée, comme sont le foye, ou les reins.

Le même *Vang ping* dit: Entre les viscères, les uns ont leur situation en haut, & les autres en bas. Entre les entrailles, les unes sont éloignées, & les autres sont prochaines: les symptômes ou indications des maladies sont, ou internes ou externes: les remèdes ont des doses fortes ou foibles: les recettes, qui sont de drogues ou remèdes simples, s'appellent *Ki fang*: & celles qui sont de drogues ou remèdes composés, s'appellent *Ngheou fang*: le cœur & le pòumon sont censez proches: le foye & les reins sont éloignez: la rate & l'estomac tiennent le milieu, &c.

Les *Ki fang*, ou recettes impaires, ont le nombre de leur poids ou mesure impair; & les *Ngheou fang* l'ont pair. Quand vous traitez des ma-

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

ladies qui ont leur siège dans quelque partie voisine, employez-y les *Ngheou fang*, & réitérez-les plusieurs fois: & quand vous en traitez qui résident dans une partie éloignée, employez-y les *Ki fang*, ou recettes impaires; mais celles-ci ne doivent pas être souvent réitérées.

Si la maladie a son siège dans le poulmon, réitérez la prise du remede jusqu'à neuf fois: si c'est dans le cœur, réitérez la prise sept fois: si c'est dans la ratte, contentez-vous de cinq: si c'est dans le foye, ne passez pas trois fois: & si c'est dans les reins, une fois suffit. Et c'est la règle ordinaire qu'il faut garder, généralement parlant.

Dans l'usage des remedes, les petites doses sont à préférer aux grandes, les drogues qui n'ont aucune qualité maligne, sont préférables à celles qui ont quelque qualité vénimeuse: & les petites recettes aux grandes, &c.

*Li ché tohin* dit: Si la maladie est non-naturelle, ou causée par quelque qualité vicieuse de l'air extérieur, il faut pour la guérir, se servir de remedes qui tendent à rétablir, ou à entretenir l'habitude du corps dans sa droiture: & si la maladie est naturelle, & procede de quelque cause interne, il faut, pour la traiter, user de remedes auxiliaires, ou, qui par leur qualité chaude ou froide, ont le plus de rapport à la maladie: c'est-à-dire, que quand la chaleur est concentrée dans la région basse, à cause d'un froid étranger qui occupe la région supérieure, alors les remedes dont il faut user, doivent être principalement composez d'especes, qui soient d'une qualité froide; on y doit aussi ajoûter quelques-uns d'une qualité chaude: & ainsi, la chaleur concentrée au-dessous du diaphragme se dissipant, par le moyen des especes d'une qualité froide, qui sont la base du remede, le froid qui occupe la région supérieure, se dissipera aussi par le moyen des especes ajoûtées, qui sont d'une qualité chaude.

Que si, au contraire, la maladie est causée par un froid concentré en bas, & par une chaleur étrangere, qui occupe la partie haute, & l'empêche de se dissiper: alors la base des remedes doit être d'especes qui soient d'une qualité chaude, auxquelles on joindra néanmoins pour auxiliaires quelques especes qui soient d'une qualité froide: & ainsi le froid concentré en bas, au-dessous du diaphragme, venant à se dissiper, par le moyen des especes d'une qualité chaude, qui sont le principal du remede, la chaleur qui occupe la région haute, fera aussi dissipée par le moyen des especes auxiliaires, qui sont d'une qualité froide. Et c'est-là en quoi consiste le secret admirable de la Médecine, qui employe tantôt le froid, pour servir comme de véhicule au chaud, & tantôt le chaud, pour servir de véhicule au froid, & pour chasser & rétablir l'un par l'autre. Il faut raisonner de même, à proportion, de la qualité fraîche, & de la qualité tempérée.

*Van sou* dit: L'altération des humeurs est un effet des maladies: la guérison des maladies dépend des recettes: la détermination des recettes dépend de la volonté de l'homme. Il y a sept sortes de recettes. La première est le *Ta fang*, ou grande recette. La seconde est le *Siao fang*, ou petite

petite recette. La troisieme est le *Hoang fang*, ou recette lente. La quatrieme est le *Kii fang*, ou recette prompte. La cinquieme est le *Ki fang*, ou recette impaire. La sixieme est le *Ngheou fang*, ou recette paire. Et la septieme est le *Fou fang*, recette auxiliaire, ou doublement paire.

Dans la composition des recettes, on a égard aux qualitez & aux saveurs des especes. Les quatre qualitez, sçavoir, le chaud, le froid, le frais & le tempéré, tirent leur origine du ciel : & les six saveurs, sçavoir, l'acide, l'amer, la faveur forte, (*gravis sapor*,) le salin, le doux, & le fade, tirent leur origine de la terre.

Les plus grossieres qualitez, qui ont comme du corps, sont les saveurs : & celles qui sont plus subtiles, & n'ont rien de corporel, sont proprement les cinq qualitez : les qualitez tiennent d'*Yang*, & les saveurs tiennent d'*Yn* : Or, parmi les saveurs, celles qui ont la propriété de dissiper, & de pousser au-déhors par les sueurs, & par la transpiration, telles que sont la faveur forte & la douce, sont les saveurs d'*Yang* : & celles qui ont la propriété d'attirer, ou de faire sortir par haut, par exemple, les vomitifs, ou de chasser en bas par les selles, par exemple, les purgatifs, tels que sont l'acide & l'amer, sont les saveurs d'*Yn* : le salin doit être mis dans le même rang, car il a les mêmes vertus. Pour le fade, qui a une vertu apéritive & expulsive, c'est une faveur d'*Yang*.

Or, dans l'usage des remedes, il faut avoir égard aux symptômes & indications des visceres & du reste des entrailles, suivant la disposition desquels on détermine, quand il faut employer les remedes astringens ou dissipans, les remedes prompts ou lents, les remedes humectans ou desséchans, les remedes affoiblissans ou fortifiens, selon les saveurs & qualitez d'un chacun : ce qui a donné occasion aux sept fortes de recettes qui sont en usage, &c.

Le Médecin *Ki pé* dit : le *Ta fang*, ou la grande recette, est composée de douze especes de drogues ou remedes, dont une est de l'ordre du *Kiun*, ou Souverain ; c'est-à-dire, du premier ordre : deux sont de l'ordre des *Tchin*, ou Ministres ; c'est-à-dire, du second ordre : & neuf sont de l'ordre des *Tso*, ou Officiers subalternes ; c'est-à-dire, du troisieme ordre.

I.  
*Ta fang*,  
ou grande  
recette.

Le *Tchong fang*, ou recette moyenne, est composée de neuf especes, dont il y en a une du premier ordre, trois du second ordre, & cinq du troisieme.

Le *Siao fang*, ou petite recette, est composée seulement de trois especes, dont une est du premier ordre, & les deux autres sont du second.

*Tchong tching* dit : Il y a deux sortes de *Ta fang*, ou grandes recettes. La première est celle qui est composée de treize especes, dont une est du premier ordre, trois du second, & neuf du troisieme. Dans les maladies où l'on remarque des indications ou symptômes différens, & où conséquemment la cause du mal n'est pas unique ; il ne faut pas ordinairement employer les recettes où il n'y a qu'une ou deux especes de drogues.

La seconde sorte de *Ta fang*, ou grande recette, est celle où la dose est forte, & dont la prise ne se réitere pas ; & cette sorte de recette est propre

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

pre pour guérir les maladies qui ont leur siège dans le foye, dans les reins, c'est-à-dire, dans les parties les plus éloignées, & dans la région inférieure, &c.

2.

*Siao fang*,  
ou petite  
recette.

*Tsong tching* dit: Le *Siao fang*, ou petite recette est de deux sortes. La première sorte est celle qui est composée de trois especes de drogues, dont une est du premier ordre, & les deux autres du second ordre. Dans les maladies où il n'y a point complication de divers symptômes, & où conséquemment la cause du mal est unique, on peut employer les recettes composées d'une ou de deux especes.

La seconde sorte du *Siao fang*, ou petite recette, est celle dont la dose est petite, & dont la prise doit être souvent répétée. Cette recette convient aux maladies, qui ont leur siège le cœur, dans le poulmon, & dans la région supérieure du corps; & il y faut procéder peu-à-peu, & fort lentement.

*Oüan sou* dit: La situation du foye & des reins est éloignée. Ainsi, pour guérir les maladies qui ont leur siège dans ces visceres, au lieu d'employer des remedes, dont la prise se réitere souvent, la vertu de ces sortes de remedes étant lente, & ne pouvant pénétrer que fort tard jusqu'à la région inférieure; il faut user de ceux dont la dose est forte, & qui ne se réiterent pas si souvent; car ils operent plus promptement, & pénétrant plus vite jusqu'en bas.

Au contraire, le cœur & le poulmon ayant une situation voisine, pour guérir les maladies qui résident dans ces visceres, au lieu d'user des recettes qui se réiterent souvent, & dont la vertu étant prompte, & tendant en bas, ne peut se porter en haut, il faut employer celles qui se prennent en petite quantité, & se réiterent souvent; car elles ont la vertu de dissiper & d'opérer en haut. Ce qui revient à cet aphorisme de *Oüang ping*. „ Dans les maladies du poulmon, réitérez la prise jusqu'à neuf fois; dans „ celles du cœur, sept fois; dans celles de la ratte, cinq fois; dans celles „ du foye, trois fois; & dans celles des reins, contentez-vous d'une fois”.

Le Médecin *Ki pé* dit: Si vous voulez réstaurer & fortifier la région supérieure, ou chasser quelque maladie qui y réside, usez du *Hoang fang*, ou recette lente. Mais si vous voulez réstaurer & fortifier la région inférieure, ou expulser quelque maladie qui y a son siège, usez du *Kii fang*, ou recette prompte.

Le *Kii fang*, ou recette prompte, est celle dont les drogues, qui la composent, ont des qualitez & saveurs énergiques; & le *Hoang fang* est celle dont les especes qui entrent dans sa composition, ont des qualitez & saveurs foibles. Il faut user de ces diverses sortes de remedes, suivant que la maladie est voisine ou éloignée, &c.

*Vang ping* discourant sur ce sujet dit: Si la maladie a son siège dans les reins, les esprits du cœur sont defectueux: ainsi il faut user du *Kii fang*, ou recette prompte, & ne pas fatiguer longtems le cœur par la répétition des remedes: les remedes propres aux maladies des reins, abattant les forces du cœur, & le rendant plus foible, à proportion de ce qu'on en prend davantage.

Van

*Van sou* dit à ce sujet : Les Sages ou Maîtres de la Médecine, en usant de remèdes pour rendre la santé à la région supérieure, ont grand égard à ne pas exciter le désordre dans la région inférieure; en voulant guérir la région inférieure, ils prennent bien garde de ne pas troubler la supérieure: & en cherchant à rétablir la région moyenne, ils sont fort attentifs à ne pas brôiller ni la haute ni la basse. *Tsong tching* distingue cinq sortes de *Hoang fang*, ou recettes lentes, &c.

*Van sou* dit: Les drogues, dont les saveurs ont de la force, tiennent d'*Yn*; & celles dont les saveurs sont foibles, tiennent d'*Yang*, issu d'*Yn*. C'est pourquoi les premières sont propres à purger, & les secondes sont propres à désopiler.

Les drogues dont les qualitez ont de la force, tiennent d'*Yang*; & celles dont les qualitez sont foibles, tiennent d'*Yn*, issu d'*Yang*. C'est pourquoi celles-là sont propres à dissiper la chaleur, & celles-ci à faire suer.

*Hao cou* dit: Le *Hoang fang*, ou recette lente, sert à guérir les maladies, dont la cause est interne, & elle porte le remède à la racine: & le *Kii fang*, ou recette prompte, sert à guérir les maladies qui procedent de causes externes, & elle porte le remède au-déhors. Le déhors & le dedans, & les maladies où les sueurs & les purgations sont nécessaires, ont leurs recettes lentes & promptes. *Tsong tching* distingue quatre sortes de *Kii fang*.

*Yang ping* dit: le *Kii fang* est une recette simple, ou sans composition.

*Tsong tching* dit: Il y a deux sortes de *Ki fang*. La première est celle qui est d'une seule espece: cette recette est propre à guérir les maladies qui ont leur siège dans quelque partie voisine, comme la région supérieure du corps. La seconde est celle dont le nombre des drogues qui la composent, est un des nombres impairs, ou propres d'*Yang*; savoir, un, trois, cinq, sept ou neuf: & cette sorte de *Ki fang* s'employe, & se donne lorsqu'il est besoin de purgatifs, & non pas lorsque les sueurs sont nécessaires.

*Tsong tching* dit: Il y a trois sortes de *Ngheou fang*, ou recettes paires. La première est composée de deux especes de drogues. La seconde est composée de deux recettes anciennes. Ces deux sortes de *Ngheou fang* sont propres pour les maladies qui ont leur siège dans la région inférieure du corps, & dans quelque partie éloignée. Et la troisième sorte de *Ngheou fang*, est celle dont le nombre des drogues qui la composent, est quelqu'un des nombres propres d'*Yn*, & pairs; savoir, deux, quatre, six, huit & dix: & cette sorte de *Ngheou fang* est propre pour exciter les sueurs, & non pour purger.

*Yang tai pou* dit: Dans les remèdes sudorifiques, si on n'employe pas les *Ngheou fang*, ou recettes paires, la vertu du remède n'a pas la force de pousser au-déhors: & dans les purgatifs, si on n'employe pas le *Ki fang*, ou recettes impaires, la qualité maligne, qui est dans ces sortes de remèdes opere avec trop de force: la raison de ceci, est que la purgation est facile; c'est pourquoi la recette simple, dont la force est foible, suffit: mais les sueurs sont ordinairement difficiles à exciter; c'est pourquoi les

4.  
*Kii fang*,  
ou recette  
prompte.

5.  
*Ki fang*,  
ou recette  
impaire.

6.  
*Ngheou  
fang*, ou  
recette  
paire.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

7.  
*Fou fang*,  
ou recette  
double.

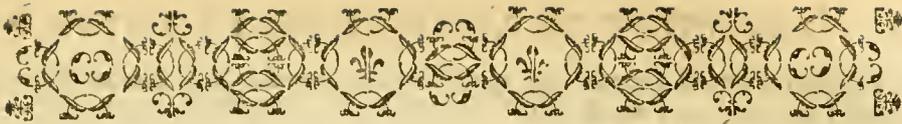
recettes qu'on y employe, doivent être composées, & avoir de la force.

*Ki pé* dit: Quand on ne peut venir à bout de guérir une maladie par les *Ki fang*, ou recettes impaires, il faut avoir recours aux *Ngbeou fang*, ou recettes paires, & cette méthode s'appelle *Tchong fang*, ou recette double.

*Hao cou* dit: Si vous ne pouvez guérir quelque maladie par le moyen du *Ki fang*, ou recette impaire, usez du *Ngbeou fang*, ou recette paire; & si avec le *Ngbeou fang* vous n'en sçauriez venir à bout, employez-y le *Kii fang*, & cette manière de traiter les maladies s'appelle *Fou*, ou double. Ce qui revient à cet aphorisme, qui porte, qu'en certaines maladies où on a employé dix remèdes réstaurans ou corroboratifs, & un seul purgatif, sans aucun amendement, il faut employer plusieurs purgatifs, & seulement un réstaurant. Outre cela, par exemple, dans une maladie causée par un froid étranger, si le pouls est semblable à celui qui accompagne les maladies causées par les vents; ou, au contraire, dans une maladie causée par les vents, si le pouls est comme celui qui se trouve dans les maladies causées par un froid étranger, enforte que le pouls ne réponde pas à la maladie du sujet, il faut traiter le malade selon la méthode du *Fou fang*, ou recette double.

*Tsong ching* dit: Il y a trois sortes de *Fou fang*, ou recettes doubles. La première est composée de deux, de trois, ou de plusieurs recettes. La seconde est composée d'une recette déterminée, & de quelques autres especes qu'on y ajoûte. La troisième est celle, où les especes qui entrent dans sa composition, sont en égale quantité.





R E C U E I L  
D E D I F F E R E N T E S  
R E C E T T E S,  
E M P L O Y É E S P A R L E S M É D E C I N S C H I N O I S,  
P O U R L A G U É R I S O N D E D I V E R S E S M A L A D I E S.

*Du Gin feng, Plante du premier ordre dans la Médecine Chinoise; de sa nature; de ses qualitez; & des différentes Recettes qui apprennent l'usage qu'on en fait.*



Le livre intitulé, *Pie lo*, dit : Le *Gin feng* croît dans les montagnes de *Chang tang*, & dans le *Leao tong*. On en arrache la racine durant les premiers dix jours du second, quatrième, & huitième mois. On la met secher au soleil, sans l'exposer au vent. La racine a la figure d'un homme, & elle est spiritueuse.

*Pou* dit : Il croît aussi à *Han chan*. Dans le troisième mois il pousse des feuilles qui sont petites, & terminées en pointe. Les branches en sont noires, & la tige couverte de poil. On cueille la racine au troisième & au neuvième mois. Cette racine a des mains, des pieds, un visage, & des yeux comme un homme; elle abonde en esprits.

*Hong king* dit : *Chang tang* est au Sud-Ouest d'*Y tcheou*. Celui qui en vient aujourd'hui est long, & de couleur jaune. Il ressemble au simple, appelé *Fang fong*. Il est plein de suc solide & doux. Celui qu'on estime le plus présentement, est celui de *Pé tsi*. Il est menu, ferme, & blanc; il n'a pas le goût si fort que celui de *Chang tang*.

On donne le second rang dans l'usage à celui de la Corée, & à celui de *Leao tong*. Sa racine est grande; mais vuide de suc, & molle : elle n'est pas comparable à celle de *Pé tsi*, non plus qu'à celle de *Chang tang*.

Ce

MEDECIN  
NE DES  
CHINOIS.

Ce simple ne pousse qu'une tige qui s'élève à plomb. Les feuilles sont ou quatre à quatre, ou cinq à cinq. La fleur est de couleur violette.

Les habitans de la Corée, dans l'éloge qu'ils ont fait du *Gin feng*, disent : Les branches qui naissent de ma tige, sont au nombre de trois, & mes feuilles sont cinq à cinq. Je tourne le dos au Midi, & je regarde le Nord. Celui qui veut me trouver, qu'il cherche le *Kia chu*. Le *Kia chu* & le *Gin feng* se recherchent. Ce *Kia* ressemble à *Lou tong* (a). Il croit fort haut, & jette une grande ombre. Dans ces sortes d'endroits le *Gin feng* croît en abondance. Il y a beaucoup d'art à cueillir le *Gin feng*, & à le préparer. On en trouve présentement dans les montagnes voisines de la Province de *Kiang nan*; mais il n'est pas d'usage.

*Cong* dit : Le *Gin feng* dont on se sert, vient presque tout de la Corée & de *Pé tsi*. Celui qui croît sur les montagnes *Cai han*, dans le territoire de *Lou ngan fou*, & sur les montagnes de *Tjèè touen*, se nomme *Tjèè touen feng*, ou le *Seng* de *Tjèè touen*.

*Sun* dit : Le *Gin feng* que le Royaume de *Sin lo* paye de tribut, a des pieds & des mains, & ressemble à un homme. Il a plus d'un pied de long : on le garde pressé entre des planches du bois de l'arbre, appelé *Cha mou*, qui est une espèce de fapin, liées & enveloppées avec de la soie rouge. Le *Gin feng* de *Chao tcheou* a la racine petite & courte : il ne vaut rien pour l'usage.

*Song* dit : Tout le territoire de *Chan si*, qui est à l'Orient de la rivière jaune, & le mont *Tai chan*, produisent du *Gin feng*. Celui qu'on apporte des parties de *Chan si*, & du *Ho nan*, qui sont au Nord de la rivière jaune, aussi bien que de *Fo kien*, sous le nom de *Gin feng* de *Sin lo*, ne vaut pas celui de *Chan tong*. Il commence à pousser au Printems. Il s'en trouve beaucoup dans les parties septentrionales des grandes chaînes de montagnes. Il naît proche du *Kiang*, & dans les lieux marécageux.

Quand il commence à croître, & qu'il n'a guères encore que trois ou quatre pouces de haut, il pousse une branche avec cinq feuilles ; au bout de quatre ou cinq ans il en pousse une seconde, avec un pareil nombre de feuilles ; cependant il n'a point encore de tige ni de fleurs. Après dix ans accomplis, il pousse une troisième branche ; & après une longue suite d'années, il en pousse une quatrième : chacune a ses cinq feuilles. Alors il commence à s'élever une tige du milieu, qu'on appelle ordinairement *Pe tché chu*, c'est-à-dire, pilon de cent pieds.

Durant le troisième & le quatrième mois, il porte de petites fleurs de la grandeur d'un grain de millet, dont les filamens ressemblent à de la soie : elles sont de couleur violette, tirant sur le blanc. Elles portent de la semence après l'Automne, au nombre de six ou sept grains, de la grosseur du *Ta teou*, espèce de pois ou de fèves. Cette semence est d'abord verte, & devient rouge, à mesure qu'elle mûrit ; lorsqu'elle est tout-à-fait mûre, elle se détache, & tombe d'elle-même, & la plante se reproduit.

La

(a) *Lou tong* est une espèce de Sycamore.

La racine a la figure de l'homme, & est spiritueuse. La tige & les feuilles du *Gin feng* qui croît dans le mont *Tai chan*, sont de couleur violette: la racine est de couleur blanche. De plus, dans le territoire qui est entre les fleuves *Hoai* & *Kiang*, il naît une autre espèce de *Gin feng*, dont la tige, quand elle commence à pousser, est haute d'un ou de deux pieds. Elle porte des feuilles de la figure de petites cuillères à thé, mais plus petites, & semblables à celles du *Ki ken*\*. Dans un même endroit il croît cinq ou sept de ces plantes à la fois. La racine ressemble à celle du *Ki ken*, mais elle est plus molle, & la saveur en est plus douce & plus agréable. Dans l'Automne elle porte des fleurs d'une couleur violette, tirant sur le verd. On bêche la racine au Printemps; & dans l'Automne les gens du pays la mêlent avec d'autres racines, & la vendent.

Pour connoître le véritable *Gin feng* de *Chang tang*, on fait l'expérience suivante. Deux personnes faisant voyage de compagnie, l'un marche avec du *Gin feng* dans la bouche, tandis que l'autre marche la bouche vuide. Au bout d'une demi-lieüe, celui qui a du *Gin feng* dans la bouche, ne se sent point la respiration embarrassée, & l'autre, au contraire, est las & tout hors d'haleine. C'est-là une marque certaine de la bonté du *Gin feng*.

*Tsong tchi* dit: Le *Gin feng* de *Chang tang* a la racine longue & déliée: elle entre quelquefois plus d'un pied avant en terre, & elle se partage souvent en dix branches: il se vend au poids de l'argent (a). Il est un peu difficile à trouver: quand les gens du pays ont découvert l'endroit où il y en a, & qu'ils en ont ramassé une quantité suffisante, ils le mettent entre de petites planches, qu'ils enveloppent dans du tafetas.

*Kia meou* dit: Le *Gin feng* de *Tsëe toen* ressemble à l'homme: il est de couleur violette & un peu plat. Celui de *Pé tsi* est ferme, blanc, & parfaitement rond: on le nomme *Pé tsiao sen*, corne de bélier. Celui du *Leao tong* est jaune, plein de suc, long & délié. Il a des fibres en forme de barbe: on le nomme ordinairement *Hoang feng*, ou *Gin feng* jaune: il est meilleur que les autres.

Le *Gin feng* de la Corée tire un peu sur le violet: il n'est pas ferme. Celui de *Sin lo* est d'un jaune d'étain, il n'a pas grand goût: sa figure a de la ressemblance avec celle de l'homme, & il est fort spiritueux. Celui de cette espèce, qui a la figure d'un pied de poule, a une vertu extraordinaire.

*Che tchin* dit: L'ancien pays de *Chang tang*, est ce qu'on appelle aujourd'hui *Lou tcheou*. Le peuple regarde le *Gin feng* comme la ruine du pays où il croît, parce que, sans doute, ce qu'on en ramassoit, étoit tout pour l'Empereur. C'est pourquoi on a cessé de le cultiver.

Celui dont on use maintenant, vient de *Leao tong*, de la Corée, de *Pé*

\* Nom de plante.

(a) Cela étoit vrai autrefois; mais maintenant il se vend presque au poids de l'or.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

*Pé tsi*, & de *Sin lo*, qui sont sous la dépendance de *Tchao sien*, ou *King ki tao*, Capitale de la Corée. De celui que les peuples viennent vendre à la Chine, on peut tirer de la graine, & la semer vers la dixième lune, avec les mêmes façons qu'on a coutume de faire quand on sème des herbes potagères.

Celui qui se cueille dans l'Automne & dans l'Hyver, est ferme & plein de suc. Celui, au contraire, qui est cueilli durant le Printemps & l'Été, est molasse & vuide. Cette différence vient, non pas de la bonne ou mauvaise qualité du terroir, mais du tems dans lequel on le cueille.

Le *Gin feng* de *Leao tong*, lorsqu'il a encore sa peau, est d'un jaune lissé comme le *Fang fong*. Quand on lui a ôté la peau, il est ferme & blanc, comme la farine de pois. Ceux qui le débitent, le mélangent avec ces trois sortes de racines, sçavoir, le *Cha feng*, le *Tse ni*, & le *Ki ken*. La racine du *Cha feng*, est d'une substance vuide de suc, n'a point d'ame ou de cœur, & a le goût fade. Celle du *Tse ni*, n'a point de suc ni de cœur. Celle du *Ki ken* est ferme, mais le goût en est amer. Pour ce qui est du *Gin feng*: il est d'une substance succulente: il a un cœur: la faveur, qui en est douce, est jointe à une petite amertume qui le rend agréable au goût.

Celui dont le goût est exquis, se nomme ordinairement, puits d'or à balustrade de pierres précieuses. Celui qui a la figure de l'homme, se nomme *Hai elb feng*, ou *Gin feng* d'enfant. De celui-ci il s'en trouve encore beaucoup plus de falsifié, que des autres.

Celui dont on voit la figure dans l'Herbier de *Song fou fong*, fait sous la Dynastie des *Song*, avec des planches, & qui, sous le nom de *Gin feng* de *Lou ngan fou*, est gravé avec trois branches, dont les feuilles sont cinq à cinq, est le véritable *Gin feng*.

Celui de *Tchou tcheou* a la tige & les feuilles semblables à celles du *Cha feng*, le germe & les feuilles du *Tse ni*.

Celui qu'on appelle *Gin feng* du territoire qui est entre les fleuves *Kiang* & *Hoai*, est pareillement le *Tse ni*. On confond d'ordinaire les uns avec les autres, faute de les bien examiner.

On n'en trouve plus maintenant à *Lou ngan fou*; & l'on se doit bien donner de garde de prendre pour du véritable *Gin feng*, celui qui vient des autres endroits. Aujourd'hui il se trouve des affronteurs, qui, faisant infuser le *Gin feng* dans l'eau, en tirent tout le suc, qui le font sécher ensuite, & le vendent. Il n'a nulle force, & ne peut être d'aucun usage. C'est pourquoi il faut bien l'examiner, de peur d'y être trompé.

*Tche yong*, qui a été autrefois Officier dans le College des Médecins de la Cour, nous a laissé un traité du *Gin feng*, divisé en deux volumes, où il décrit dans un grand détail toutes les particularitez du *Gin feng*. On en a tiré les plus remarquables, qu'on trouvera dans les paragraphes suivans.

*Manière de conserver le Gin feng.*

SONG KING dit: Le *Gin feng* engendre aisément des vers. Si on le veut conserver durant un an, sans qu'il se gâte, on n'a qu'à l'enfermer dans un vase tout neuf, qu'on bouchera bien ensuite.

Ping dit: Quand le *Gin feng* est continuellement exposé au vent & au soleil, il engendre facilement des insectes: pour l'en préserver, il faut l'enfermer dans un pot de terre qui ait servi à garder de l'huile de gergelin, après l'avoir bien lavé auparavant, & fait tremper, jusqu'à ce qu'il soit net: après quoi on le fait sécher au feu, il faut ensuite mêler avec le *Gin feng* du *Hoa yn* & *Si sin* \*; & enfin bien fermer l'ouverture du pot. Alors on peut le conserver durant une année entière. On peut aussi le garder dans de la cendre ordinaire, après l'avoir bien lavé & séché au feu, en renfermant l'un avec l'autre dans un vaisseau bien bouché.

Li yen dit: Le *Gin feng* croît de telle manière, que le dos de ses feuilles regarde le ciel: il n'aime ni le soleil ni le vent. Toutes les fois qu'on le prend crud, on le met dans la bouche, sans autre préparatif, & on le mâche.

Quand on veut qu'il soit préparé, il faut le sécher au feu sur une feuille de papier, ou bien le mettre tremper dans une forte de vin, nommé *Chun tsiou*: puis on l'écrase; & après l'avoir fait chauffer, on en use.

Le *Gin feng* ne doit pas être gardé dans des vaisseaux de fer, ni être préparé avec des instrumens de même métal. J'en ai vû couper néanmoins assez souvent sans toutes ces précautions, & avec le couteau.

*La Saveur & les Qualitez de la racine de Gin feng.*

LA racine en est douce, & tant soit peu rafraîchissante. Elle n'a point de qualité nuisible.

Pou dit: *Chin nong* attribué un léger degré de froid au *Gin feng*; *Tong kiun* & *Luei cong*, lui attribuent de l'amertume. L'Empereur *Hoang ti*, avec *Ki pé*, lui attribuent de la douceur, & n'y ont reconnu aucune qualité nuisible, ou poison.

Yuen sou dit: Sa nature est tempérée, elle a de la douceur, mêlée d'un peu d'amertume, sa saveur & ses esprits sont légers & subtils: ils s'élevent aisément. C'est le plus pur esprit de la matière grossière, ou de l'imparfait *Tu*. Il dit ailleurs, c'est l'esprit le moins pur de la matière subtile, ou du parfait *Tang*.

Tchi tsai dit: Le *Fou lin* & le *Ma lin* \*\* sont les Officiers du *Gin feng*. Cette racine a de l'antipathie avec les sels & les terres pleines de vitriol. Le *Li lou* † lui est contraire.

Yuen

\* Noms de plantes; \*\* Deux noms de plantes. † Nom de plante.

MEDECI-  
NE DES  
CHINOIS.

*Tuen fou* dit: Le *Gin feng*, joint avec le *Chin ma* \* qui lui sert de véhicule, & pris par la bouche, répare les esprits de la poitrine, & dissipe la chaleur étrangere du pòumon.

Le *Gin feng* pris avec le *Fou lin*, répare l'humide radical du bas-ventre, & dissipe la chaleur des reins. Il dissipe la chaleur des reins étant pris avec la scorfonere. Il fait revenir le pòuls, si on le joint au gingembre sec, il fortifie les esprits vitaux & animaux.

*Meou* dit: Le *Gin feng* pris avec le *Hoang ki* & la réglisse, est un remede doux. Comme cette composition est tempérée, elle apaise les ardeurs de la fièvre: elle fait exhaler les vapeurs chaudes & humides: elle réstauré l'humide radical. C'est aussi un excellent remede pour traiter ceux qui ont des clouds & des apòstumes.

*Tchin ken* dit: Le *Li lou* \*\*, a une grande opposition avec le *Gin feng*. Il ne faut que joindre la dixieme partie d'une once de celui-là, à une once de celui-ci, pour lui ôter toute sa vertu.

### *Les Vertus, les Propriétés, & les Effets de la racine de Gin feng.*

IL fortifie les parties nobles: il entretient l'enbonpoint: il fixe les esprits animaux: il arrête les palpitations, causées par des frayeurs subites. Il chasse les vapeurs malignes: il éclaircit la vûë: il ouvre & dilate le cœur: il fortifie le jugement. Quand on le prend de suite durant longtems, il rend le corps léger & dispos, & prolonge la vie. Ceci est de l'Auteur même, c'est-à-dire, de *Chi tchin*.

Il échauffe l'estomac & les intestins refroidis: il guérit les douleurs & les enfures de ventre: il remédie aux maux de cœur, aux obstructions de la poitrine, & au dévoyement qui opere, soit par les selles, soit par les vomissemens. Il rétablit l'orifice supérieur de l'estomac: il empêche l'hydropisie: il leve les obstructions des vaisseaux: il résout les callositez qui se forment au-dédans des intestins: il pénètre dans le sang & dans les veines, & il étanche la soif. Ceci est tiré de divers Auteurs.

Il est excellent pour guérir toutes sortes de maladies qui affoiblissent & exténuent le corps, de même que les épuisemens, causez par des travaux excessifs de corps ou d'esprit. Il arrête les vomissemens & les maux de cœur. Il fortifie les parties nobles, & généralement tous les viscères. Il dissout les phlegmes de l'estomac: il guérit la foiblesse des pòumons. Il est bon contre les fièvres malignes des saisons froides, quand elles sont accompagnées de vomissement; contre les défaillances, contre le sommeil interrompu & troublé par des songes & des fantômes. Il faut continuer longtems les prises. Ceci est tiré de l'Auteur *Tchin kiuen*.

Il aide à la digestion: il ouvre l'appétit: il tempere l'orifice supérieur du

\* Graine de plante.

\*\* Sorte d'herbe.

du ventricule: il rétablit les esprits vitaux & animaux. C'est un contre-poison contre le vénéin tiré des pierres & des métaux. Ceci est de *Ta ming*.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

Il fortifie les pōmons débilités: il remédie à la respiration foible & précipitée, à l'asthme & à la courte haleine. Il dissipe les chaleurs de cœur, de pōmons, de ratte, & d'estomac. Il apaise la soif, & produit de la lympe dans le sang. En un mot, il est bon contre toutes sortes de maladies de l'un & de l'autre sexe, quand elles proviennent de défaut d'esprits & de foiblesse. Il guérit les fièvres accompagnées de sueurs. Il est bon contre les vertiges & les ébloüissemens, contre les douleurs de tête, contre le dérangement d'estomac & les vomissemens, contre les fièvres intermittentes, contre la diarrhée & les ténésmes invétérés, contre les épuisemens de force & lassitude, contre les vents & chaleurs d'entrailles, contre les crachemens & les vomissemens de sang, contre le flux de sang, & contre toutes sortes de maladies de femmes, tant avant qu'après la grossesse.

## R E C E T T E S.

IL y en a neuf anciennes; & soixante-huit nouvelles.

*Electuaire du Gin feng.*

PRENEZ dix onces de *Gin feng*, coupez-le par petites tranches: mettez-le infuser dans vingt porcelaines médiocres d'eau de fontaine ou de riviere, jusqu'à ce qu'il en soit pénétré, & versez le tout dans un vase d'argent ou de pierre, faites-le bouillir à un feu lent, de bois de noyer ou de meurier, jusqu'à consommation de la moitié de l'eau. Puis ayant tiré ce qui reste de suc, versez sur le marc dix porcelaines médiocres d'eau, faites les bouillir jusqu'à ce qu'elles soient réduites à cinq. Prenez ce suc, & ajoutez cinq tasses d'eau aux dix porcelaines que vous avez auparavant tirées. Faites les bouillir à petit feu, jusqu'à ce qu'il se forme un Electuaire, que vous ferrerez dans un vase. Servez-vous de cet Electuaire, en délayant une dose convenable dans un boüillon propre à la maladie qui surviendra.

*Tan ki* dit: Un homme tout-à-fait affoibli par la débauche, étoit tombé dans une maladie incurable: par le moyen de boüillons, faits avec du gingembre verd, & de l'écorce d'un fruit, appelé *Cou pi* \*, où je fis délayer de l'Electuaire de *Gin feng*, je le guéris parfaitement.

*Tching hiong* étoit attaqué d'une espece de ténésme, que lui avoit causé un excès de débauche. Il tomba tout-à-coup en syncope, & perdit le sentiment. Il avoit les mains extraordinairement roides, & les yeux éteints: il sortoit de son corps une sueur abondante. Les phlegmes faisoient dans sa gorge le même bruit que fait une scie en mouvement. Il ne

\* Orange.

ne retenoit plus son urine : il avoit le pouls élevé, & tout-à-fait déréglé. Tous ces symptômes marquoient évidemment un épuisement presque entier de l'humide radical. Je fis préparer promptement de cet Electuaire de *Gin feng* ; je lui appliquai dix-huit boutons de feu d'une espece d'ar-moise, sur le reservoir qui est dans l'abdomen, directement au-dessous du nombril, & que l'on nomme, la mer des esprits. La main gauche recouvra aussitôt le mouvement. Après avoir appliqué deux autres boutons, les levres & la bouche commencerent à se remuer un peu. Je lui fis prendre aussitôt une porcelaine médiocre d'Electuaire de *Gin feng*. Vers minuit je lui en fis prendre trois autres, après quoi les yeux commencerent à se mouvoir. Il n'en eût pas pris trois livres que la parole lui revint, & il demanda un bouillon de ris cuit dans l'eau, en forme de bouillie. Après en avoir pris cinq livres, le ténésme s'arrêta ; & après en avoir pris dix livres, il se trouva parfaitement guéri. Si on l'eût traité comme on traite ceux qui sont tombez en apoplexie, c'étoit un homme mort.

Une personne avoit un abcès derriere le dos ; après avoir pris le remede appelé *Neui to ché fuen*, l'abcès créva, & jetta quantité de pus ; ce qui fût suivi de grands vomissemens, & de la fièvre. Les six pouls (a) des deux mains étoient profonds, roides & forts. Ces symptômes sont mauvais dans ces sortes de conjonctures. Je lui fis prendre aussitôt de l'Electuaire de *Gin feng*, délayé dans l'eau qui distille du bambou, quand il est fraîchement coupé. On dépensa jusqu'à seize livrés de *Gin feng*, & on coupa plus de cent pieds de bambou. Après cela il se trouva bien.

Dix jours après, un vent furieux s'étant élevé, l'abcès se forma une seconde fois, & se remplit de matière. Il paroïssoit au milieu une ligne rouge, qui passant par-dessous les omoplates, alloit aboutir aux côtes droites. J'ordonnai sur le champ qu'on fit de l'Electuaire de *Gin feng*, & qu'on lui en fît prendre dans des bouillons de *Cong couei*, & de peau d'écorce d'orange, & qu'on mît dans ces bouillons de l'eau de bambou, & du jus de gingembre. Après avoir bû trois livres pesans de cette drogue, l'abcès s'ouvrit, & le malade ayant ensuite été bien traité, il guérit.

Que si après que les abcez se sont ouverts, le malade se sent épuisé de sang & d'esprits : s'il vomit, & ne peut rien prendre : si enfin il a divers autres symptômes peu favorables, il faut prendre du *Gin feng*, du *Hoang ki*, du *Tan couei* & du *Pé tchu* en égale quantité ; & ayant fait cuire le tout jusqu'à la consistance d'Electuaire, en faire prendre au malade. Ce remede est excellent.

Boüil.

(a) Quand les Chinois tâtent le pouls, ils le font aux deux mains, l'une après l'autre. Ils appliquent trois doigts sur la veine. L'index à la racine du poignet, celui du milieu, & l'annulaire ; & ces trois doigts se touchent. Le pouls qui répond à chaque doigt a un nom particulier, ce qui fait trois pouls à chaque main, & six en tout. Ils prétendent que chacun de ces pouls marque la disposition de celles des parties vitales qui lui répondent.

*Boüillon stomachal.*MÉDECIN  
NE DES  
CHINOIS.

SONG dit : Pour guérir l'oppression de poitrine, les obstructions d'estomac & les pleurésies, on se sert du boüillon suivant. On prend du *Gin feng*, du *Pé tcbu* \*, du gingembre sec, & de la réglisse, le poids de trois onces de chaque sorte, qu'il faut faire boüillir dans huit grandes porcelaines, où il y ait huit mesures d'eau ; jusqu'à ce que le tout soit réduit à trois mesures. On en donne une mesure à chaque prise, & trois prises par jour, augmentant ou diminuant la dose, suivant les symptômes qui surviendront.

Depuis les Dynasties des *Tsin* & des *Song*, jusqu'à celle des *Tang*, il ne se trouve aucun Médecin de réputation qui ne se soit servi constamment de ce remède dans toutes les maladies qui affectent le ventre & le cœur, faisant tantôt des boüillons de ces quatre especes, & tantôt une espece de pillules liées avec du miel, & quelquefois les réduisant en farine. Il produit des effets extraordinaires en chacune de ces manières.

*Boüillon des quatre Sages.*

CE boüillon est bon pour ceux qui ont l'estomac foible, & qui ont de la peine à boire & à manger.

Il est excellent pour toutes les maladies qui viennent d'inanition & d'épuisement d'esprits. On prend une drachme de *Gin feng*, deux drachmes de *Pé tcbu*, une drachme de *Fou lin* blanc, cinq gros de réglisse séchée au feu, trois tranches de gingembre verd, une jujube & deux tasses d'eau, qu'on fait boüillir jusqu'à diminution de la moitié. Il faut prendre ce remède tiède & à jeun, augmentant ou diminuant la dose, suivant la griéveté de la maladie.

*Pour ouvrir l'Appetit, & dissoudre les Pblegmes.*

QUAND on a perdu l'appétit\*\*, prenez deux onces de *Gin feng* séché au feu, que vous ferez infuser dans du jus de gingembre & de *Pen bia* † faite-le sécher, & prenez-en le poids d'une demie once que vous réduirez en poudre : puis prenant de la fleur de farine, vous y renfermerez cette poudre, & vous en ferez des pillules de la grosseur de petits pois, que vous ferez prendre au malade dans un boüillon de gingembre, au nombre de trente-cinq à la fois, après le repas, & cela trois fois le jour.

*Contre la foiblesse, & épuisement de l'Estomac.*

QUAND vous ne vous sentez point d'appétit, prenez une demie livre de

\* Racine d'herbe.  
pour les enfans.

\*\* Ceci est également pour les personnes avancées en âge &  
† Sorte d'herbe.

de gingembre crud ; exprimez-en le jus ; plus, dix onces de miel, & quatre onces de poudre de *Gin feng*. Faites cuire le tout dans un poëlon d'argent jusqu'à consistance d'Electuaire. Prenez-en la grosseur d'une noisette, délayé dans de l'eau chaude, ou dans de l'eau de ris cuit, & le faites prendre au malade.

*Pour les Estomacs affoiblis, & pour les maux de Cœur.*

QUAND dans les choses qu'on a renduës par le vomissement, il se trouve des phlegmes mêlez, prenez le poids d'une once de *Gin feng*, & deux tassés d'eau : mettez-le tout ensemble sur le feu, & le laissez jusqu'à consommation de la moitié : mêlez-y ensuite une petite tassé d'eau de bambou, & trois cuillerées de jus de gingembre verd : donnez-le à boire au malade longtems après qu'il a mangé, & qu'il ne cesse pas d'en prendre que le mal n'ait cessé. Ce remede a plus d'effet sur les vieillards, que sur les autres.

*Pour les Estomacs refroidis qui ne retiennent aucune nourriture.*

QUAND un malade ne peut digérer les alimens, il faut prendre du *Gin feng*, des clouds de girofle, du bois de senteur, nommé *Co biang*, deux drachmes & demie de chacun : plus, cinq drachmes de peau d'écorce d'orange, & trois tranches de gingembre verd. Faites boüillir le tout en trois tassés d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une, & faites-la boire toute chaude au malade.

*Pour les Vomissements causez par un renversement d'Estomac.*

QUAND une personne rend la nourriture incontinent après l'avoir prise, & qu'elle se sent extrêmement abattuë, sans force, & comme à-demi morte, il faut prendre trois onces du meilleur *Gin feng*, l'écraser à coups de marteau, le mettre dans une grande écuelle d'eau, qu'on fera boüillir jusqu'à ce qu'elle soit réduite à deux petites tassés, & les donner toutes chaudes à boire au malade deux fois le jour. Prenez ensuite du suc de gingembre : mettez-lé dans du ris. Joignez-y un blanc d'œuf avec du blanc de *Couei*\*, & faites-en un ris liquide, que vous lui donnerez à boire.

Un nommé *Li*, Mandarin du Tribunal des Armes, est Auteur de cette recette. Etant allé par ordre de la Cour dans le *Ho nan*, il se trouva attaqué pendant plus de deux mois de cette maladie, sans recevoir aucun soulagement de tous les remedes qu'on lui donna : ce qui lui fit imaginer cette recette, par le moyen de laquelle il fût aussitôt guéri : & environ dix jours après, étant retourné à la Cour, il la communiqua aux Médecins les plus célèbres.

Pour

\* Espece de ciboule.

*Pour le dévoyement d'Estomac.*ME'DECT.  
NE DES  
CHINOIS.

PRENEZ deux onces de *Gin feng*. Vous les ferez botillir dans une tasse & demie d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une tasse. Mélez-y un blanc d'œuf: remettez-la sur le feu; puis faites-la prendre toute chaude. Il y en a qui ajoûtent le cloud de girofle.

*Pour les envies de vomir.*

PRENEZ demie once de *Gin feng*, autant du cœur de l'arbre qui porte la canelle. Il y a de la canelle à la Chine dans la Province d'*Tuu nan*; mais elle est extraordinairement grosse, & apparemment l'arbre est d'une espece différente de celui de la canelle. Du moins à en juger par l'écorce, cela doit être ainsi. Faites botillir le tout dans deux médiocres porcelaines d'eau, & donnez-le à boire au malade.

*Pour le dévoyement par haut & par bas.*

QUAND le dévoyement est opiniâtre; prenez deux onces de *Gin feng*, trois onces de peau d'écorce d'orange, une once de gingembre verd. Faites cuire le tout dans six mesures d'eau, & faites-en trois prises.

*Pour l'Épuisement des forces, & pour la courte Haleine.*

QUAND le malade sue, & que la sueur rentre; quand il a les respirations courtes, & qu'il sent des éblouissémens & des tournoyemens de tête; il faut prendre une demie once de *Gin feng*, une once de *Fou tse* préparé. Divisez le tout en quatre parts: à chaque part ajoûtez dix tranches de gingembre verd, avec deux tasses d'eau vive, faites le botillir jusqu'à diminution de moitié, que vous donnerez au malade, longtems après qu'il aura mangé.

*Pour l'Asthme des Femmes accouchées.*

CELA vient, lorsque le sang remonte vers la poitrine, & entre dans les *Sinus* des poûmons. Cette maladie est dangereuse: prenez une once de *Gin feng* pulvérisé, deux onces de *Sou meou* \*. Versez dessus deux grandes tasses d'eau, & faites botillir le tout jusqu'à diminution de moitié. Ajoûtez-y encore du *Gin feng* réduit en poudre, & faites-le prendre à la malade. Ce remede opere sur le champ.

*Pour une Femme, après l'accouchement, lorsqu'elle sent que le sang est dans l'agitation.*

PRENEZ une once de *Gin feng*, une demie once de *Tse sou* \*\* trois petites

\* Bois de Brésil.

\*\* Nom d'herbe.

petites tasses d'urine d'enfant, de vin, & d'eau. Faites bouillir le tout, & donnez-le à boire à la malade.

*Pour toutes les sortes d'abattemens qui suivent les couches.*

QUAND les nouvelles accouchées ont la fièvre & suent beaucoup, il faut prendre du *Gin feng* & du *Tang couci*, \* en égale quantité, & les pulvériser. Ensuite vous couperez un rein de cochon en petites tranches, dont vous aurez auparavant ôté la membrane, & vous le ferez cuire dans trois écuelles d'eau, avec une bonne cuillerée de ris, appelé *No mi*, & deux têtes de ciboules. Quand le ris sera cuit, vous en tirerez une médiocre porcelaine du jus, que vous mêlerez avec les drogues susdites, & vous les ferez ainsi bouillir jusqu'à ce que ce jus soit réduit à huit parties. Cela se doit prendre chaud & à jeun.

*Pour les Femmes qui, après l'enfantement, ont de grandes Pertes de sang.*

QUAND les femmes ont perdu beaucoup de sang, prenez du *Gin feng*, du chenevi dépoüillé de sa peau, de l'écorce de *Tse*, & du son: rôtissez le tout dans le poëlon jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre. Faites-en des pillules de la grosseur d'un petit pois, avec du miel cuit & purifié. Donnez-en cinquante à chaque prise; & servez-vous de bouillon de ris pour les faire avaler.

*Pour les Femmes, lorsqu'elles enfantent leur fruit de travers, ou que les pieds de l'Enfant sortent les premiers.*

PRENEZ une drachme de *Gin feng*, & autant d'encens pulvérisé, du minéral appelé *Tan cha*, le poids d'une demie once. Broyez le tout ensemble: puis délayez-le avec un blanc d'œuf & du jus de gingembre verd, environ une demie-cuillerée, & donnez-le froid à boire à la personne malade. La mere & l'enfant seront aussitôt soulagez; le remede opere sur le champ.

*Contre la Mélancolie & l'oppression du Cœur.*

FAITES cuire une once de *Gin feng* pulvérisé, & dix onces de graisse de porc. Faites-en une mixtion parfaite avec du bon vin. A chaque prise donnez-en au malade une petite tasse, deux fois le jour. Quand il en aura pris durant cent jours de suite, il aura les yeux perçans, & l'oreille fine. Les os seront remplis de moëlle, la peau & les chairs pleines de suc. Il

pour-

\* Nom d'herbe.

pourra apprendre par cœur mille vers en un jour. Ce remede a encore la vertu de guérir les maladies causées par des vents, par un excès de chaleur, & par les phlegmes.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

*Pour la maladie que les Chinois appellent Li hoen y tchi,  
& les Portugais Pesadelo.*

C'EST une espece de syncope, de léthargie, ou d'assoupissement, qui fait que l'ame semble se retirer de son siège. Ceux qui sont attequez de cette maladie, s'imaginent pendant leur sommeil qu'ils ont quelqu'un couché à côté d'eux. Ils ne peuvent parler, ni par conséquent demander qu'on les soulage du poids qu'ils sentent sur la poitrine. Quand on dort, l'ame se retire dans le foye, siège de l'ame: tant que le foye est vuide d'esprits, l'ame ne retourne point dans sa demeure ordinaire; & c'est ce qui a donné lieu de nommer cette maladie *Li hoen*, éloignement de l'ame.

Pour guérir celui qui en est attaqué, prenez du *Gin seng*, des dents de dragon, du *Tche fou lin* rouge, de chacun le poids d'une drachme, que vous ferez bouillir dans une tasse d'eau jusqu'à diminution de la moitié. Vous y ajouterez une drachme de *Tchu cha*, minéral rouge, bien pulvérisé. Donnez ce remede au malade lorsqu'il est prêt de dormir. Une prise suffit à chaque nuit. Au bout de trois jours le malade sentira du soulagement & de la joye.

*Pour les palpitations de Cœur, accompagnées de Sucurs.*

QUAND le cœur manque d'esprits, préparez cinq drachmes de *Gin seng*, & autant de *Tang couei*. Prenez ensuite deux rognons de porc, que vous ferez cuire dans deux tasses d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une tasse & demie. Puis tirant les rognons, vous les couperez en petites tranches, que vous ferez bouillir, conjointement avec le *Gin seng* & le *Tang couei* que vous aurez préparé, jusqu'à ce que le tout soit réduit à huit parties de dix. Mangez ces rognons à jeun avec le bouillon. Après quoi, prenez le marc de cette composition: faites-le sécher au feu, & pulvériser-le: vous en ferez des pillules avec de la poudre de *Chan yo* \*, de la grosseur d'un bon pois. Il en faut prendre cinquante à chaque prise, à l'aide d'un peu de tisane de jujubes, & cela longtems après le repas. Deux prises de ce remede le guériront. Il y en a qui y font entrer deux drachmes d'encens.

*Pour les Fièvres qui viennent d'inanition.*

IL faut prendre du *Gin seng* de *Chang tang*, du *Tchai hou* d'*Yn tcheou*,  
trois

\* C'est une espece de racine.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

trois drachmes de chacun : de plus, une grosse jujube, & trois onces de gingembre verd. Faites boüillir le tout dans une tasse & demie d'eau, jusqu'à ce que de dix parts il en reste sept. Ce remede doit se donner tiede au malade, & longtems après qu'il a mangé ; il faut lui donner deux prises par jour, & l'on ne cesse qu'après que le malade est guéri.

*Pour le Pôumon épuisé par la courte Haleine, & autres incommoditez invétérées de la respiration.*

PRENEZ trois onces de *Gin feng* pulvérisé, avec de la gélée de corne de cerf rôtie & broyée en poudre, le poids d'une once, sur une prise de trois drachmes. Vous prendrez une tasse de boüillon de *Po hi \**, & de *Teou ché \*\**, avec un peu d'oignon. Faites boüillir le tout un ou deux boüillons : vous le verserez ensuite dans la porcelaine où est la drogue en question ; & quand vous vous sentirez envie de tousser, vous en prendrez quatre ou cinq gorgées. Ce remede est excellent.

*Pour arrêter la Toux, & dissoudre les Phlegmes.*

PRENEZ deux onces d'alun de roche bien transparent : mettez-les dans deux pintes de bon vinaigre (*a*), que vous ferez boüillir jusqu'à la consistance d'électuaire ; joignez-y une once de *Gin feng* en poudre, puis avec du miel faites-en des pillules de la grosseur des noisettes. On prend une de ces pillules, & on la met sous la langue du malade. Ce remede arrête aussitôt la toux, & dissout les phlegmes.

*Pour l'Asthme avec Toux sèche, accompagnée de Crachement de Sang, & d'un Pouls foible.*

PRENEZ trois drachmes de poudre de *Gin feng*, que vous délayerez dans un blanc d'œuf, & vous le donnerez au malade au commencement de la cinquieme veille (*b*) ; après quoi le malade se mettra au lit : vous le laisserez dormir la tete basse, sans oreiller, & couché sur le dos. Il fera guéri dès la première prise. Il en faut deux pour ceux qui sont avancés en âge. Ceux qui jettent beaucoup de sang à la fois par la bouche, seront parfaitement guéris après en avoir pris une once.

Il y en a qui prennent un œuf de poule noire, qui le battent longtems dans l'eau, & qui y mêlent de la poudre de *Gin feng*. C'est un excellent remede. Le vinaigre, les viandes salées, celles qui engendrent la pituite, comme le poisson, &c. doivent être défenduës dans ces sortes de maladies.

*Pour*

\* Nom d'herbe.

\*\* Nom de fève.

(*a*) Le vinaigre des Chinois n'est pas de vin.

(*b*) Les Chinois distinguent la nuit en cinq veilles. La cinquieme veille finit à l'aurore.

*Pour la Phtisie, accompagnée de Vomissement de Sang.*

QUAND le mal presse, il faut auparavant arrêter le crachement de sang avec le *Che yo san* \*. Après quoi le malade doit être extrêmement fatigué. Le *Gin feng* crud sera le plus efficace remède : il en faut prendre du meilleur, le poids d'une once ; plus, cinq grosses jujubes, avec deux tasses d'eau, qu'il faudra faire bouillir jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une, ce qui fera une prise : après laquelle le sommeil survenant, la maladie se dissipera. On ne laissera pas de continuer d'en prendre encore cinq ou six fois, & l'on se souviendra qu'il faut vivre de régime.

*Pour les Hémorrhagies, ou pertes de sang.*

LORSQUE dans les maladies qui sont causées par quelque agitation extraordinaire des passions, ou par quelque excès de débauche, il arrive que par la rupture de quelque vaisseau, le malade jette beaucoup de sang par la bouche ou par le nez, si on ne le secourt promptement, le mal deviendra plus fort que tous les remèdes. En voici un excellent.

Il consiste à prendre du *Gin feng*, & le faire sécher au feu ; du cyprès qu'il faut faire cuire au bain de vapeur, puis le sécher au feu : plus, du *King kiai* \*\* rôti, plus du *Tsun sing* ; de chaque forte une demie once, qu'il faut réduire en poudre, & les mêler avec trois drachmes de fleur de farine, les délayant dans de l'eau fraîche : en sorte qu'il s'en fasse une espèce de colle claire, qu'il faut faire prendre au malade de moment en moment à petites gorgées. La première fois qu'on en prendra, le sang s'arrêtera à l'instant.

*Pour le Saignement de Nez, qu'on ne sçauroit arrêter.*

PRENEZ du *Gin feng*, quelques branches de saule, planté dans le quinze jours après l'équinoxe du Printems : réduisez l'un & l'autre en poudre ; donnez-en une drachme à chaque prise, & trois fois par jour, dans de l'eau de rivière ou de ruisseau, qui ait son cours vers l'Orient. Au défaut du saule, on peut se servir du cœur de ces petites noisettes que produit le Nénuphar d'Orient.

*Pour les Hémorrhagies des Gencives.*

PRENEZ du *Gin feng*, du *Fou lin* rouge, & du *Me men tong* † deux drachmes de chacun. Faites cuire le tout dans une tasse d'eau, jusqu'à  
ce

\* C'est une poudre de dix ingrédients.

\*\* Nom de plante.

† Espèce de scorfonere.

MÉDECI-  
NE DES  
CHINOIS.

ce qu'il n'en reste que sept parties de dix. Donnez ce remede ainsi préparé tout chaud au malade, réitérant chaque jour la même prise. *Sou tong po*, après avoir trouvé ce remede, avoit coutume de dire qu'il étoit divin & admirable.

*Pour les pertes de Sang par la voye des Urines, pour la Gravelle, & pour la Pierre.*

PRENEZ du *Gin feng*, & faites-le sécher au feu: plus, du *Hoang ki* \* qu'on aura cuit dans de l'eau salée, jusqu'à ce qu'il devienne tout sec. Broyez l'un & l'autre, & réduisez-le en poudre; puis prenez une rave rouge, coupez-la en quatre tranches: prenez chaque tranche, l'une après l'autre, & faites-les cuire dans deux onces de miel, jusqu'à parfaite sécheresse: faites-les frire une seconde fois sans les laisser brûler. Recommencez cette opération jusqu'à ce que le miel soit entièrement consumé. A chaque fois on donne une tranche de cette rave préparée de la forte au malade, qu'on lui fait avaler avec un peu de bouillon ou d'eau salée.

*Pour aider à la Digestion.*

PRENEZ du *Gin feng* en poudre, & délayez-le dans un blanc d'œuf: il en faut donner trois ou quatre prises par jour, & une once à chaque prise.

*Pour l'Hydropisie.*

*TCHIN* dans les remedes pour l'hydropisie qu'il a reçûs de pere en fils par tradition, ordonne qu'on prenne une once de *Gin feng*, deux onces de *Fen tsao* \*\*; plus, une demie drachme de cervelle de cochon, qu'on fasse infuser dans du fiel du même animal, & qu'on pulvérise après l'avoir rôtie. Il fait de tout cela des pillules de la grosseur d'une noix avec du miel. Il en donne une à chaque prise dans de l'eau froide.

*Pour les Fièvres intermittentes, qui dégènerent en continuës.*

PRENEZ deux drachmes de *Gin feng*, de *Hing hoang* † cinq drachmes; pulvérisez le tout; prenez ensuite des bouts de branches de palmiers, que vous cueillirez le cinquieme jour de la cinquieme lune, & que vous pilerez bien. Faites de tout cela des pillules de la grosseur d'un petit pois :

\* Nom d'herbe.

\*\* Nom d'herbe.

† Souffre mâle.

pois: prenez-en sept le jour de la fièvre, de grand matin, dans de la fleur d'eau de puits \*. Prenez-en une seconde fois avant l'accès. Avec ce remede il ne faut rien donner de chaud au malade. Il a son effet sur le champ. Quelques-uns y font entrer du *Chin kio* † en même quantité que ces autres drogues.

*Pour le Ténésme qui procede du froid.*

QUAND le pouls du malade est foible, & presque tout absorbé, prenez du *Gin seng*, & du *Ta fou tse*, de chacun une once & demie. Il en faut une demie once à chaque prise; plus, dix tranches de gingembre verd, quinze clouds de girofle, & une pincée de bon ris. Vous ferez cuire le tout dans deux tasses d'eau, jusqu'à diminution de trois parts sur dix. Vous ferez prendre cette potion toute chaude & à jeun au malade. Six prises suffiront pour le guérir.

*Pour un vieillard attaqué de Ténésme, & épuisé.*

QUAND avec cette incommodité, le malade ne peut ni boire ni manger, prenez de la poudre du *Gin seng* de *Chang tang*, une once, sur une demie-once de corne de cerf dépoüillée de sa peau, qui aura été rôtie; broyée, & réduite en poudre. Faites-en avaler peu-à-peu au malade, à la faveur d'un bouillon de ris. On en donne trois prises chaque jour.

*Pour les Fièvres malignes.*

CE remede est excellent pour toutes sortes de personnes, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, femmes enceintes ou non; quoique la maladie soit griève, & menace d'une mort prochaine, que le pouls soit éclipfé, & que le malade ait perdu la connoissance, après sept jours de maladie; il n'y a personne qu'on ne puisse guérir par le moyen de cette recette, & d'une centaine de malades, on n'en manquera pas un. C'est pour cela qu'on appelle cette recette *To ming san*, c'est-à-dire, remede qui ramene une vie qui s'échape.

Prenez une once de *Gin seng*, que vous ferez cuire dans deux tasses d'eau, à un feu violent, jusqu'à diminution de la moitié: faites-la rafraîchir dans de l'eau de puits, puis donnez-la au malade à boire: peu de tems après, il lui sortira une sueur de dessus le nez, le pouls lui reviendra, & il sera guéri à l'instant.

*Sou tao cong*, Président d'une des six Cours souveraines, dit: Je me suis servi de ce remede, pour secourir près de cent personnes. Lorsque j'étois Gouverneur d'une ville du troisieme ordre, la femme & les enfans du

\* C'est-à-dire, dans la première eau qui se tirera d'un puits qui aura reposé toute la nuit.

† Levain divin.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

du second de mes Asseurs, étoient attaquez depuis plus d'un mois d'une fièvre pourprée & pestilentielle: je leur fis prendre ce remede, & ils guérirent.

*Pour le Mal caduc des Enfans, quand ils s'agitent en étendant & retirant les bras & les jambes.*

PRENEZ du *Gin feng*, de la poudre d'écaïlle d'huîtres, une grenouïlle séchée, & du *Chin cha*, en égale quantité: pulvériséz le tout. Prenez ensuite le cœur d'un cochon de lait; & avec le sang de cet animal faites-en des pillules de la grosseur d'un petit pois. Donnez-en cinquante à chaque prise dans un bouïllon d'or & d'argent\*. Il en faut prendre deux fois en dix jours. Ce remede a des effets admirables.

*Pour les maux de Ratte des enfans, causez par des vents.*

PRENEZ du *Gin feng*, des pépins de citrouïlles, de chacun une demie-once, plus, une once de *Nan sin*; après avoir fait cuire tout cela dans de l'eau de *Tsian*, vous le pulvériserez. Cela se doit prendre chaud, & à chaque fois une drachme, dans huit gros de l'eau de *Tsian*.

*Pour l'Aveuglement causé par le vin.*

IL y avoit un homme vigoureux qui aimoit à boire le vin extrêmement chaud. Il fût frappé soudainement d'une maladie qui l'aveugla. Il avoit le pouls âpre & inégal. C'étoit l'effet de l'excès qu'il avoit fait de vin chaud. Il avoit l'estomac gâté, & le sang y croupissoit, & s'y corrompoit, ce qui causoit tout son mal. L'on fit un bouïllon de bois de Brésil, dans lequel on mit une drachme de *Gin feng* en poudre. Au second jour qu'on lui en donna, le nez & la paume des mains lui devinrent livides, ce qui venoit de ce que le sang qui croupissoit dans l'estomac, commençoit à circuler. Ensuite on prit du bouïllon, dans lequel on mit du bois de Brésil, des pépins de pêches, du *Hong boa*, de la vieille peau d'écorce d'orange, pour assaisonner la poudre de *Gin feng*. Après en avoir pris durant quelques jours, le malade se trouva guéri.

*Pour les Apostumes causées par le Vin; (le poison du vin.)*

IL y avoit une femme qui aimoit extraordinairement le vin: il lui vint une apostume à la poitrine avec un pouls fort vite. On se servit de *Gin feng* & de Rhubarbe, l'un & l'autre rôti à sec dans le poëlon, après avoir été

\* C'est-à-dire, dans lequel on aura mis quelques pieces de ces deux métaux.

été trempé dans le vin, de chacun une égale quantité. On pulvérisa ensuite le tout : on lui fit prendre une drachme de cette poudre dans du bouillon de gingembre. Elle cracha incontinent, sua, & fût guérie.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

### *Pour les Morsures de Chien.*

QUAND la playe est enflée, & cause de la douleur, prenez du *Gin feng*, & mettez-le sur des charbons ardents de bois de mûrier, & brûlez-le; en sorte qu'il ne se réduise pas en cendre. Couvrez-le ensuite avec une porcelaine: peu de tems après, pulvérisez-le; jetez-en sur la playe, & le malade guérira à l'instant.

### *Quand les Entrailles sortent par le côté.*

FAITES rentrer les entrailles au plutôt, en les pressant avec les mains frottées d'huile. Mêlez du bouillon de *Gin feng* avec du jus de *Keou ki* \*, lavez-en la partie offensée. Faites manger au malade du ris cuit à l'eau en consistance de bouillie claire, où l'on aura fait cuire des rognons de mouton; il sera guéri en dix jours.

### R E M A R Q U E S.

LES noms des maladies sont difficiles à bien entendre en Chinois: peut-être se fera-t-on trompé en nommant quelques-unes de ces maladies. On n'a traduit ces recettes mot à mot, que pour donner une idée de la manière dont pensent les Chinois, & dont ils composent leurs remèdes.

Aujourd'hui le *Gin feng* paye de gros droits à l'Empereur. L'on assure même qu'il y va de la vie de frauder ces droits. Le *Gin feng* vient à *Peking* de plusieurs endroits, comme du *Leao tong*, de la Corée, & de la Tartarie septentrionale. Il en vient aussi du Japon; mais je crois qu'il n'est pas si estimé. A présent le bon *Gin feng* est très-cher: on l'achète au moins six fois son poids d'argent, & il y en a à *Peking* qui se vend même huit poids d'argent, & quelquefois plus. Voici comme on le prépare. On le coupe en petites tranches avec un couteau: ensuite on le fait cuire dans un peu d'eau sans autre façon: le pot doit être de terre, & couvert. Les personnes riches ont un vase d'argent fait exprès. On donne le bouillon à prendre au malade. On ne jette pas le marc, mais on remet encore un peu d'eau dessus, & on le fait cuire de nouveau, pour achever de tirer le suc de la racine.

La dose ordinaire est un *Mas*, ou la dixième partie d'une once.

Quand on veut faire entrer le *Gin feng* dans les remèdes, on ne fait ordinairement qu'y verser ce bouillon: la dose n'est point réglée: elle passe

\* Nom de plante.

passé pour extraordinairement forte à une drachme & demie. J'en ai vû prendre jusqu'à trois drachmes : mais il faut pour cela être entièrement épuisé. On en donne quelquefois jusqu'à cinq drachmes & plus ; mais c'est dans des occasions périlleuses , comme seroit l'apoplexie , encore faut-il avoir égard à l'âge , à la constitution , &c.

Un Missionnaire demeurant dans la Province de *Chan si*, s'informa d'un Médecin du pays, s'il y avoit encore du *Gin seng* ; il répondit qu'il y en avoit, mais qu'il étoit sauvage & de nul usage dans la Médecine ; qu'il étoit même défendu sévèrement d'en arracher.

La livre Chinoise pèse dix-neuf onces quatre drachmes de nos onces , quelques grains moins. L'once est la seizième partie de la livre ; la drachme , la dixième partie de l'once ; le grain , la dixième partie de la drachme ; & ainsi toujours en diminuant , à proportion de dix. Partout où l'on trouvera ces termes de drachmes, onces , &c. on les doit réduire aux nôtres , suivant la règle que j'ai marquée.

Les Chinois nomment la livre, *King* ; l'once , *Leang* ; la drachme , *Tshen* ; la dixième partie de la drachme *Fuen*. Ces termes de poids sont communs à l'argent & à l'or , parce que dans le trafic on se sert de trébuchet pour les peser.

Il y a un grand nombre d'Herbiers Chinois. Le dernier qui ait été fait, & dont ces recettes ont été tirées, est intitulé, *Pen t'iao can mou*, Herbier à maîtresse corde & à mailles ; c'est-à-dire, que comme le filet à une maîtresse corde & des mailles, de même cet Herbier a des titres généraux , sous lesquels sont rangées les matières qu'on y traite, comme les mailles sont rangées & attachées à la maîtresse corde.

L'on remarquera en passant , qu'il n'y a point de Nation au monde qui soit plus féconde en titres bizarres de livres, que la Nation Chinoise. Les noms qu'ils donnent aux pays, & à plusieurs autres choses , se ressentent de cette bizarrerie. Ce n'est pas que souvent ces noms ne renferment un bon sens.



## D U T H É.

*Autre Plante qui est d'usage pour la Médecine.*

LA feuille que nous nommons *Thé*, de même que dans la Province de *Fo kien*, s'appelle *Tcha* dans toutes les autres Provinces. Les Européens ont donné à cette feuille le nom de *Thé*, parce que les premiers marchands d'Europe , qui passerent par la Chine dans leur voyage du Japon, aborderent à la Province de *Fo kien*, où ils en eurent les premières connoissances.

Les Chinois ont donné différens noms à cette plante en différens tems.

Ils l'ont appellée: *Cou tcha*, *Cou*, *Ché*, *Ming*, *Kié*, &c. *Song* dit: Le *Tcha* qu'on cueille dans la première saison, s'appelle *Tcha*. Celui qu'on cueille vers l'arrière-saison, se nomme *Ming*.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

### *Explication de divers Auteurs.*

*CHIN NONG* dans le *Chu king* dit. Le *Thé* croît dans le territoire d'*Tcheou*, & dans celui de *Chan ling*, sur le bord des chemins: les plus rudes Hyvers ne le font point mourir: on en ramasse les feuilles le troisième jour de la troisième lune, & on les fait sécher.

*Cong* dit: le *Thé* croît dans le *Chan tong*, vers le Sud, dans les vallons humides.

On lit dans le livre de *Co pou*. La plante qui porte le *Tcha*, porte des feuilles en Hyver: on les peut faire cuire, & en faire des bouillons.

*Song* dit: Aujourd'hui on trouve l'arbrisseau qui porte le *Tcha* dans les Provinces de *Fo kien*, de *Tche kiang*, de *Kiang si*, de *Hou quang*, dans le pays de *Hoai nan*, & entre les montagnes. Il porte des feuilles vers le milieu du Printems; elles sont fort tendres alors: on les met au bain de vapeur, & on en tire une eau amère: puis on les fait sécher: on les réduit en poudre, & on boit de la forte le *Thé*. Ceci ne s'accorde pas avec la manière des Anciens.

*Lou yu* dans son traité sur le *Thé* dit: Le *Thé* qui croît vers le Midi, est le meilleur. L'arbre qui porte cette feuille est haut d'un à deux pieds: il y en a de plus de vingt à trente pieds dans les Provinces de *Chan si*, de *Chan tong*, de *Se tchouen*, &c. Il y en a dont deux hommes ne sçauroient embrasser le tronc; alors on les coupe comme inutiles. Il porte une fleur semblable à celle du jasmin; mais elle a six feuilles en haut, & six feuilles en bas. Il porte un petit fruit de la forme & de la grosseur d'une petite pomme, qui pour le goût, a quelque chose du cloud de girofle. Il a la racine comme celle du pêcher: le meilleur croît dans les endroits pierreux: le moins bon croît dans des terres jaunes. On le sème comme on fait les concombres ou les citrouilles. Trois ans après, on peut en cueillir les feuilles.

Le meilleur *Thé* se cueille dans le cœur des arbres qui sont le plus exposés au soleil, & tire un peu sur le violet. Celui qui est tout verd, lui est inférieur. Le *Thé*, dont les feuilles sont longues & grandes, est le meilleur. Au contraire, celui qui les a courtes & petites, est le moins bon. Celui, dont les feuilles sont recoquillées, est le plus excellent; & celui qui a les feuilles étendues, est le pire.

Les feuilles du *Thé* à la deuxième, troisième, & quatrième lune, ont quatre à cinq pouces de long, quand il est planté dans un lieu pierreux. Pour cueillir ces feuilles tendres, il faut choisir le tems du matin, lorsqu'elles sont chargées de rosée avant le lever du soleil: les feuilles du *Thé* sortent du milieu de l'arbre à l'extrémité de trois, quatre, ou cinq rameaux. Dès qu'elles sont cueillies, il les faut mettre au bain de vapeur,

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

puis les faire sécher. Il y en a de mille & de dix-mille sortes, qui ont autant de noms différens, &c.

Le véritable *Thé* est d'une qualité froide. Il n'y a que celui qui croît dans le *Mong chan* (a), qui est une montagne dans le territoire de *Yatcheou*, lequel soit médiocrement chaud, & qui soit d'usage dans la Médecine.

L'Auteur d'un traité sur le *Tcha*, nommé *Mao ven si*, dit: La montagne de *Mong chan* a cinq pointes, où il y a toujours des arbres de *Thé*. La pointe du milieu s'appelle *Chang t'ing fong*, sur laquelle il y avoit autrefois un Bonze, incommodé depuis longtems d'une maladie qui procédoit d'une cause froide. Ce Bonze rencontra un jour un vieillard qui lui dit: Pour cueillir le *Thé* de la pointe du milieu de la montagne *Mong chan*, choisissez le tems de l'équinoxe du Printems, sçavoir, quelques jours avant ou après, au tems du premier tonnerre qui se fera entendre. Alors employez le plus de monde qu'il se pourra pour cueillir trois jours de suite tout le *Thé* qui se trouvera.

Si vous prenez une once de ce *Thé*-là, infusez-le dans de l'eau bouillante, tirée de la même montagne, cela suffira pour guérir toutes sortes de maladies invétérées. Avec deux onces, vous pourrez vous garantir des maladies nouvelles. Avec trois onces, vous fortifierez extrêmement la chair & les os, & toute l'habitude du corps: & si vous en prenez jusqu'à quatre onces, vous deviendrez un véritable *Ti sien*, c'est-à-dire, un habitant éternel de la terre.

Ce Bonze ayant suivi le conseil que lui donna le vieillard, ramassa quelques onces de ce *Thé*: & avant que de l'avoir tout consumé, il se trouva parfaitement guéri de sa maladie. Depuis ce tems-là on va continuellement cueillir les feuilles de *Thé* sur les quatre autres pointes de ladite montagne.

Mais pour la cinquieme pointe, parce qu'elle est toute couverte de bois épais & de brossailles, & ordinairement de nuages & de broüillards, qu'il y a d'ailleurs quantité d'oiseaux & de bêtes féroces, on n'ose l'y aller cueillir; c'est ce qui le rend à présent extrêmement cher. Cette sorte de *Thé* l'emporte sur celui de tous les autres endroits pour la Médecine.

Aujourd'hui *T'ai siang* parlant à fond du *Thé* de *Fo kien*, dit qu'il n'y a que celui-là qu'on appelle *La tcha*, *Thé* de cire. On porte tous les ans de ce *Thé* à l'Empereur: on le met dans des formes, & on en fait des pains, en le faisant sécher au soleil: plus il prend de chaleur, plus il est excellent.

Toute autre sorte de *Thé* ou est en feuilles, & pour cela s'appelle *Yatcha*; ou est en poudre, & on le nomme pour cette raison *Moutcha*. Ces deux especes, quand on les ferre, si on les montre au feu, s'endurcissent, & ne peuvent se conserver longtems: leur couleur & leur goût se per-

(a) Cette montagne est dans la Province de *Chan tong*, dans le territoire de *T'ing cheou fou*.

perdent. Il n'y a que le *Thé* en feuilles de *Ting tcheou*, qui approche un peu, tant pour sa nature, que pour son goût, du *Thé* de *Fo kien*.

A présent dans quelques endroits, comme sont *Pan tchong*, *Ho pé*, *King si*, on broye le *Thé*, & on le réduit en poudre, & par supercherie on l'appelle aussi *La tcha*.

*Long che* dit : Ce qu'on appelloit autrefois *Cou tcha*, est le même *Tcha*, ou *Thé*, que celui d'aujourd'hui. Cet Ecrivain parle de quatre différens Auteurs, qui ont fait chacun un traité fort ample sur le *Thé*.

Il y a une sorte de *Thé*, qui est toute de feuilles tendres, de la longueur d'un pouce & davantage, qui passe pour le *Thé* du premier ordre. La bonté de ce *Thé* vient uniquement de la nature de l'eau & du terroir.

*Che tchin* dit : Il y a du *Thé* sauvage, ou qui croît de lui-même. Il y en a qui croît après avoir été semé. Pour semer le *Thé*, on prend sa graine, qui est de la grosseur du bout du doigt, parfaitement ronde & noire. Le dédans étant mis dans la bouche, paroît d'abord avoir une saveur douce, & ensuite amère, & prend beaucoup à la gorge.

Les gens de la Province de *Fo kien* font de l'huile de graine de *Thé*, & en usent pour assaisonner leurs mets. On la sème à la deuxième lune : on en met six, sept, ou huit graines à la fois dans un endroit, & il ne croît quelquefois qu'un ou deux arbrisseaux. La raison de cela, est que la plupart de ces graines sont toutes vuides.

Cet arbrisseau, dans quelques endroits ne peut guères souffrir le soleil ni l'eau. On arrose la terre où cet arbrisseau est planté avec des chapelets d'eau, s'il est planté le long des rivières ou des canaux.

Le *Thé* qu'on cueille environ quinze jours après l'équinoxe, est le plus excellent, le médiocre est celui qu'on cueille environ quinze jours après celui-ci. Enfin, le moins bon & le plus grossier, est celui qui se cueille plus tard que ce tems-là, & on l'appelle pour cela *Lao ming*, c'est-à-dire, vieux *Thé*.

Dans un long traité du *Thé*, intitulé, *Tcha pou*, on trouve décrite fort au long la manière de le cueillir, de le faire passer par le bain de vapeur, de le choisir, & de le préparer pour le boire.

La coutume de payer à l'Empereur tous les ans le tribut du *Thé*, a commencé du tems de la Monarchie des *Tang*, sous le règne de *Te tsong*, & a duré depuis ce tems-là, jusqu'au règne présent ; parce que le peuple en use ordinairement, & en fait commerce avec les marchands étrangers des terres occidentales.

Les especes de *Thé*, dont les Sages, ou Philosophes anciens sont mention, sont particulièrement celles, qui étoient en plus grand usage pendant la Monarchie des *Tang* : elles étoient en nombre presque infini, & distinguées par différens noms. On lit dans un livre de *Tao in kiu tchu*, où cet Auteur traite de cette espece de *Thé*, appelée *Cou tcha* : Dans tous les endroits de *Yeou yang*, d'*Ou tchang*, de *Lu kiang*, de *Tsin ling*, il y a de bon *Thé*, appelé *Min*. Les choses dont l'homme peut boire, sont

1°. Le *Min* \* 2°. Le bourgeon du *Tien men tong* \*\*. 3°. Les feuilles du *Pé ki* †; les autres especes étant froides, sont mal-faisantes.

Outre cela il y a une especes de *Thé* qui vient de *Pa tong bien*, lequel on fait sécher de telle sorte, qu'il vient tout recoquillé. L'usage de cette sorte de *Thé* empêche les gens de dormir.

Beaucoup de gens font aussi bouillir les feuilles du *Tan* †† & celles d'une especes de prunier, qui porte de grosses prunes noires: & en boivent l'eau comme celle du *Thé*: mais bette boisson a une qualité froide & mal-faisante.

### Ses qualitez.

CETTE feuille a un goût amer & doux: elle a un léger degré de froideur, & n'a aucune qualité maligne.

*Tsang ki* dit: Il faut boire le *Thé* chaud: quand on le boit froid, il produit des phlegmes.

*Hou ho* dit: Si on boit le *Thé* avec le *Fi* †, il appesantit le corps.

*Li ling si* dit: Quand après avoir bû du vin, on est altéré, & que pour étancher la soif on boit du *Thé*, l'eau prend son cours vers les reins, & on sent une froideur & une douleur aux reins, aux pieds, & à la vessie. Cela peut causer souvent quelque hydropisie, ou toute sorte de paralysie.

Quoi qu'il en soit, quand on veut boire du *Thé*, il faut le boire chaud, en petite quantité: surtout il faut se donner de garde d'en boire à jeun, & quand on a l'estomac vuide.

*Che tchin* dit: Quand on fait prendre à quelqu'un le *Ouei ling sien*, le *Tou fou ling* ††, il ne faut pas lui faire boire du *Thé*.

### Ses effets.

LA feuille de *Thé* est bonne pour les tumeurs ou apostumes qui viennent à la tête, pour les maladies de la vessie. Elle dissipe la chaleur causée par les phlegmes ou les inflammations de poitrine. Elle appaise la soif. Elle diminue l'envie de dormir. Elle dilate & réjouit le cœur. Ceci est tiré des livres de *Chin nong*.

Elle ouvre les obstructions. Elle aide à la digestion. Elle est fort bonne quand on y ajoute de la graine de *Tchu yu*, de l'oignon, & du gingembre. Ceci est tiré de *Sou cong*.

Elle est bonne contre les échauffaisons & chaleurs d'entrailles. Elle est amie des intestins, si l'on en croit *Tsang ki*.

Elle purifie le cerveau; elle éclaircit les yeux. Elle est bonne contre les vents qu'on a dans le corps. Elle guérit la léthargie, &c. C'est *Hao cou* qui le dit.

Elle guérit les fièvres chaudes: en la faisant bouillir dans du vinaigre, &

\* Sorte de *Thé*.    \*\* Nom de plante.

† Nom d'arbre semblable au cyprès.

† Nom d'arbre.    †† Nom d'arbre.

‡ Noms de plantes.

& la donnant à boire au malade, elle guérit le cours de ventre, le ténéfme, & on en voit de grands effets. Ces recettes sont tirées de *Tchin tching*.

En faisant rôtir cette feuille, puis boüillir, on la donne à boire, & elle guérit la galle, qui vient d'une chaleur maligne, & le ténéfme, tant celui où les excréments sont teints de fang, que celui où ils sont mêlez de matière blanche. En la faisant boüillir avec du blanc d'oignon, avec de la racine de *Con cong*, \* & en prenant l'eau par la bouche, elle guérit les douleurs de tête. *Ou loui* a donné ces recettes.

Faisant boüillir cette feuille en quantité, elle fait sortir les vents qui sont dans le corps, & cracher les phlegmes qui sont attachez en dedans. Cette recette est de *Che tchin*.

ME'DECT.  
NE DES  
CHINOIS.

### *Recette pour les épuisemens d'esprits & Douleurs de tête.*

PRENEZ du meilleur *Thé* en poudre, & faites-en un électuaire épais : ferrez-le dans une tasse de terre, & renversez-la. Prenez quarante grains de *Pa teou* : brûlez-les à deux fois sous la tasse renversée, & faites sécher à leur fumée & à leur chaleur l'électuaire de *Thé* contenu dans la tasse, puis réduisez-le comme en pâte. Il en faut mettre à chaque prise la grosseur d'une noisette, à laquelle joignant d'autre *Thé* en poudre, vous ferez boüillir l'un & l'autre, puis le donnerez au malade après le repas.

### *Recette pour le Li tsi, ou Ténéfme, qui procede de chaleur, où les excréments sont teints de fang.*

*MENG TSAN* dit : Le ténéfme qui procede de chaud ou de froid, se guérit avec le *Thé* préparé en cette manière. Il faut prendre une livre de bon *Thé*, le faire sécher au feu, puis le mettre en poudre. On en fait boüillir beaucoup dans une ou deux tasses d'eau, & on le donne ainsi à boire au malade.

### *Autre Recette, appelée Tong tchi.*

PRENEZ de cette espece de *Thé* qu'on appelle *La tcha* : si les excréments du malade sont teints de rouge, il faut faire boüillir le *Thé* dans de l'eau de miel, & le donner au malade. Si les excréments sont mêlez de matière blanche, il faut le faire cuire avec du suc de gingembre verd, broyé avec la peau, dans une quantité d'eau convenable. Au bout de deux ou trois prises le malade se trouvera guéri.

### *Autre Recette excellente, appelée King yen.*

PRENEZ de cette espece de *Thé* appelé *La tcha*, le poids de deux taëls,

OU

\* Nom de plante.

MEDECIN  
NE DES  
CHINOIS.

ou onces, sept condorins \* de *Tang tien*: plus, plein une écaille d'huître de l'huile de gergelin. Donnez le tout ensemble à prendre au malade. Dans un instant il sentira une douleur de ventre, il fera une selle abondante, & la maladie cessera.

### *Autre Recette.*

PRENEZ du *Thé*, appelé *La tcha*, broyé en poudre, dont vous ferez de petites pillules avec la chair d'un pruneau blanc, si le ténésme vient d'une cause chaude, &c. on les fait prendre avec de l'eau où a bouilli de la réglisse. Si le ténésme vient d'une cause froide, on les fait prendre dans de l'eau où on a fait bouillir des pruneaux noirs. On donne une centaine de pillules à chaque prise.

### *Autre Recette.*

PRENEZ du *Thé* de *Fo kien*: faites-le bouillir dans du vinaigre: donnez-le à boire au malade, & aussitôt il sera guéri.

### *Recette pour les Pertes de sang par le fondement.*

SI la maladie a été causée pour avoir pris quelque vent malin, ou pour avoir pris par la bouche des choses crûes & froides, ou pour avoir mangé des viandes rôties, ou que pour avoir excédé au boire & au manger, les intestins ayent été échauffez, & l'estomac incommodé; de sorte qu'il s'y soit formé une humeur aigre, qui l'empêche de retenir les alimens, & que par bas le malade soit attaqué d'une fâcheuse perte de sang pur, & qu'il sente en même tems de la douleur au nombril, & une continuelle envie d'aller à la selle; ou bien enfin, que la maladie procédant de quelque excès de vin, il arrive au malade une perte de sang subite: de quelque manière que ce soit, on peut guérir cette maladie par le moyen de la recette suivante.

Prenez demie livre de *Thé* fin, réduit en poudre, avec cinq grains de *Pé yo t sien* \*\* que vous ferez rôtir au feu. A chaque prise donnez-en deux dixiemes au malade, avec de l'eau de ris, deux fois par jour.

### *Recette pour les Douleurs de Cœur invétérées.*

CEUX qui ont cette incommodité depuis dix ou quinze ans, n'ont qu'à faire bouillir du *Thé* de *Hou quang* avec d'excellent vinaigre, mêlant bien l'un avec l'autre, & le faire prendre au malade; c'est un bon remede.

*Recet-*

\* Le condorin a le poids d'un fol Chinois.

\*\* Graine d'arbre.

*Recette pour les Femmes, après l'enfantement, quand elles n'évacuent point par bas.*

DANS un bouillon d'oignons, il faut mettre une centaine de pillules de *Thé La tcha*, réduit en poudre. La Rhubarbe est un remede violent. Dans ces fortes de maladies, quand on employe des remedes violens, de cent malades, il n'y en a pas un qui s'en trouve bien.

*Recette pour les douleurs de Reins, accompagnez d'une difficulté de se tourner.*

DANS cinq petites tasses de *Thé*, mettez-y deux petites tasses de vinaigre, & faites boire cette liqueur au malade.

*Recette contre toutes sortes de Poisons.*

PRENEZ du *Thé* fin, nommé *Ta tcha*, & de l'alun, en égale quantité: broyez-les ensemble, & faites-les avaler avec de l'eau froide.

*Recette pour les démangeaisons de la petite Verole.*

IL faut brûler du *Thé* dans la chambre à toute heure, & y conserver la fumée.

*Recette contre les Phlegmes qui s'attachent à la gorge.*

PRENEZ du *Thé* en bourgeon, du *Tchi tse* \*, une once de chaque sorte: faites-les bouillir ensemble, & donnez-en une grande tasse à boire au malade. Ce remede aide à mettre dehors les phlegmes invétérez.

*Recette contre les maux de Cœur, & l'envie de vomir.*

PRENEZ un dixieme d'once de *Thé* en poudre, & faites-le bouillir dans de l'eau. Mélez-y un dixieme de gingembre en poudre, & donnez-le au malade, aussitôt il se trouvera guéri.

*Recette pour la Suppression des mois.*

PRENEZ une grande tasse de *Thé* avec un peu de sucre candi. Expo-  
sez-

\* Espece d'amande.

sez-la une nuit à la rosée, puis donnez-la à boire à la malade. Les femmes enceintes doivent se donner de garde d'user de cette recette, crainte d'accident.

*Recette pour la Toux envoiée.*

QUAND le malade ne peut dormir, prenez une once de bon *Thé* en poudre; mettez une once de *Pé kiang tshan* que vous réduirez aussi en poudre. Mettez-les ensemble dans une petite tasse d'eau chaude. Quand le malade est prêt à dormir, versez dans ce breuvage encore un peu d'eau chaude, & donnez-le lui à boire.



## DE LA GRAINE DE THÉ.

*Ses Qualitez.*

ELLE est douce au goût: elle est d'une qualité froide, elle a quelque malignité. Elle a la vertu de guérir la toux, & l'asthme. Elle fait sortir les phlegmes: étant broyée, on s'en sert pour laver les habits: elle en ôte l'huile & les autres taches. Ceci est tiré de *Ché tchin*.

*Recette pour l'Asthme, lorsqu'il incommode la respiration.*

QUAND le malade touffe, prenez du *Thé* & du *Pe ho*, en égale quantité; réduisez-les en poudre, faites-en de petites pillules, & donnez-en dix-sept à chaque prise avec de l'eau récemment puisée.

*Recette pour l'Asthme, lorsque les narines sont bouchées.*

PRENEZ (a) un peu d'eau, où on a lavé de cette espece de ris qu'on appelle *No mi*. Broyez dedans la graine de *Thé*. Distillez cette eau goutte à goutte dans les narines, & avertissez le malade de la faire entrer par l'aspiration, en retirant son haleine: ensuite faites-lui prendre avec les dents un tube de bambou, & vous verrez dans un instant les phlegmes lui sortir de la bouche comme des filets; & après deux ou trois prises semblables, la source de la maladie sera dissipée.

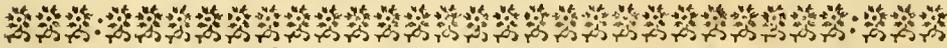
*Recette pour les Bourdonnemens de Tête.*

PRENEZ des fourmis blanches, séchées, de la plus grande espece, avec de

(a) Cette recette est commune aux enfans & aux personnes plus âgées.

de la graine de *Thé*; réduisez-les en poudre, & soufflez-les dans les narines. Ce remède a un bon effet.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.



## DE L'ÉLÉPHANT.

**C**HITCHIN dit: On trouve des Eléphants dans les Royaumes de *Tong king* & de la Cochinchine, dans les Provinces de *Quang si* & d'*Tun nan*. On voit des troupeaux d'Eléphants sauvages dans les pays occidentaux. Leurs Rois les montent, après les avoir fait harnacher magnifiquement.

Il y en a de deux couleurs; sçavoir de gris cendrez, & de blancs: leur corps est lourd & massif: ils sont extrêmement laids; ils ont des yeux de cochon, leurs quatre pieds ressemblent à autant de colonnes: quand ils dorment, ils plient les jambes de devant, les appuyant à terre: ils ne peuvent baisser la tête, ni tourner le col: ils ont les oreilles retirées en arrière, & ferrées.

Leur trompe est aussi longue que les jambes de devant, & descend jusqu'à terre. Elle est creuse & profonde; elle peut s'ouvrir & se fermer: il y a de petites caroncules en forme de pinces, qui ramassent à terre les moindres choses, une éguille, par exemple, & un grain de moutarde. Ils se servent de cette trompe pour boire, & pour manger, en la repliant, & la portant à la bouche.

Toute la force de cet animal est réunie dans sa trompe: s'il est blessé dans cette partie, il faut qu'il meure. Derrière l'oreille il a un trou, couvert d'une peau, qui n'est pas plus épaisse que la peau d'un tambour. Sa mort est pareillement certaine, si on le pique en cet endroit.

Des deux coins de sa bouche, il sort deux grandes dents, entre lesquelles sa trompe est placée: le mâle a ces dents de six à sept pieds de longueur: elles n'ont guères plus d'un pied dans la femelle. Il mange de l'herbe, des pois, des cannes de sucre, & boit du vin. Il craint la fumée, le feu, le lion, & une espèce de serpent nommé *Pa*.

Les peuples méridionaux tuent les Eléphants: ils se servent de fosses & de machines pour les y faire tomber, ou bien ils enterrent sur leur chemin une espèce de piège, nommé chaussure d'Eléphant, qui les fait fit par les pieds. Si l'on veut les prendre vifs, on se sert de femelles, pour les attirer dans le piège qu'on leur dresse.

Quand durant quelque tems on a nourri & apprivoisé l'Eléphant, il devient docile, & obéit à son conducteur, qui le gouverne avec un croc de fer, par le moyen duquel il le fait avancer ou reculer, tourner à droite ou à gauche, & cet animal ne manque à rien de ce qu'on lui ordonne.

*Ses qualitez & ses effets.*

LA chair de l'Eléphant est douce, fade, & tempérée, sans aucune qualité nuisible. Quand on l'a brûlée, & qu'on a mêlé les cendres avec de l'huile, on en frotte la tête aux teigneux, & on les guérit.

Si on la fait cuire sans assaisonnerment lorsqu'elle est fraîche, & qu'on en prenne le bouillon, elle guérit la dysurie. Lorsqu'après l'avoir brûlée, & réduite en cendres, on la prend dans quelque liqueur, elle arrête le flux d'urine: elle contracte alors les qualitez du feu, & de diaphorétique elle devient astringente.

## DU FIEL DE L'ÉLÉPHANT.

*Manière de le préparer; ses qualitez, & ses effets.*

KIO dit: Toutes les fois qu'on veut l'employer, il faut prendre garde qu'il ne soit pas mêlé. Le fiel d'Eléphant, quand il est desséché, est rayé, & moucheté comme le bambou verd: il est uni, gras, & brillant. Lorsqu'on veut le faire entrer dans quelque composition, il faut auparavant le réduire en poudre fine, en le pilant dans le mortier, pour le mêler ensuite avec les autres drogues.

Il est amer, froid, & tant soit peu nuisible.

Il éclaircit la vûë, il guérit l'hydropisie tympanite des enfans, les tumeurs & les enflures où il y a de la matière: pour cela il faut le faire dissoudre dans l'eau, & en frotter les parties mal affectées.

Si l'on en enferme une certaine quantité dans du coton, qu'on l'applique sur les gencives, & qu'ensuite on se rince la bouche tous les matins, il ôte la mauvaise haleine, en peu de mois on se trouvera délivré de cette incommodité.

Pour guérir les taves qui ressemblent à un croissant renversé, ou à une fleur de jubier, prenez une demie once de fiel d'Eléphant, sept fiels de carpes, la dixième partie d'une drachme de fiel doux, une demie once de fiel de bœuf, la dixième partie d'une drachme de musc, une once de poudre de *Che kiue min* \*: de tous ces ingrédients que vous mêlerez avec de la bouillie, faites des pillules de la grosseur d'un pois: la prise est de dix pillules, que vous mettrez dans du thé, & que vous prendrez deux fois chaque jour.

## DES YEUX D'ÉLÉPHANT.

*Leurs effets.*

QUAND on les mêle avec du lait de femme, & qu'on fait tomber la  
liqueur

\* C'est une espee d'écaille d'huîtres.

liqueur goutte à goutte dans les yeux, c'est un remede souverain contre la maladie des yeux.

MEDICAL-  
NE DES  
CHINOIS.

DE LA PEAU D'ÉLÉPHANT.

*Ses effets.*

CHI TCHIN dit : La chair d'Eléphant est massive & bouffie, les blessures qu'elle reçoit d'une hache, ou de quelque arme que ce soit, se referment en moins d'un jour : c'est pourquoi on se sert de la cendre de sa peau, pour guérir les playes qui ont de la peine à se refermer.

C'est un remede souverain pour l'hydropisie tympanite des enfans. Il faut pour cela la réduire en cendres, & l'ayant mêlée avec de l'huile, en frotter la partie mal affectée.

DES OS D'ÉLÉPHANT.

*Leurs effets.*

C'EST un antidote contre les poisons. Un petit os, qui est en travers au-devant de la poitrine de cet animal, étant réduit en cendres, & pris dans du vin, rend le corps plus léger, l'aide à se soutenir sur l'eau, & à mieux nager.

Prenez quatre onces d'os d'Eléphant, rôtis à sec dans un poëlon, une once de *To teou keou* \*, rôti sur la braise, & autant d'écorce de *Tche*, rôtie à sec dans le poëlon, avec deux onces de réglisse, & une demie once de gingembre sec & rôti, pulvérisez le tout, mettez-en trois drachmes pour chaque prise dans un demi-septier d'eau, que vous ferez cuire jusqu'à la consommation de la cinquieme partie ; prenez trois fois le jour ce botiillon, chaud, avant le repas, c'est un remede qui guérit les foibleesses & épuisemens de l'estomac & de la ratte, les indigeltions, les rapports aigres, les vomissemens après avoir mangé, le *Colera morbus*, la dysenterie, les douleurs de ventre dans la région ombilicale, & le ténésie.

DE L'YVOIRE.

IL y a de trois sortes d'yvoire, celui qu'on tire de l'Eléphant après qu'on l'a tué, & c'est le meilleur ; celui qu'on en tire lorsqu'il est mort de sa mort naturelle, & c'est le moins bon : enfin celui qui est tombé de lui-même, & qu'on trouve après plusieurs années dans les montagnes, & celui-là est de beaucoup inférieur aux deux autres especes.

*Ses qualitez & ses effets.*

POUR la dysurie, quand elle est accompagnée d'enflure & de tension, faites bouillir de l'yvoire crud, & prenez-en la liqueur.

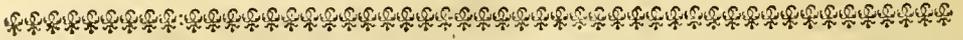
Pour

\* C'est une espece de Cardamine.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

Pour le flux d'urine, brûlez de l'ivoire, & après l'avoir réduit en cendres, prenez-en dans quelque liqueur.

Pour le mal caduc, faites rôtir de la raclure des dents du dedans de la bouche de l'Eléphant, & lorsqu'elle est rouffie, broyez-la, & prenez-la dans quelque chose de liquide.



## D U C H A M E A U.

Les Chameaux sauvages & domestiques, naissent dans les lieux qui confinent avec la Chine du côté du Septentrion, & qui sont à l'Occident du fleuve jaune. On employe indifféremment dans la Médecine la graisse qui se trouve dans l'une & l'autre des bosses qu'ils ont sur le dos. Maintenant les Chameaux sauvages ne se trouvent que dans les pays qui sont au Nord-Ouest de la Chine.

*Chi tchin* dit: Le Chameau ressemble assez au cheval par le corps: il ressemble par la tête au mouton: il a le col long, & les oreilles pendantes; il a trois articulations aux jambes, & deux bosses de chair sur le dos, qui forment comme une espèce de selle. Il rumine, il souffre sans peine le froid, & craint naturellement la grande chaleur; de là vient qu'au solstice d'Eté il mue entièrement, sans qu'il lui reste aucun poil. Il peut porter jusqu'à mille livres Chinoises pesant, & faire deux-à trois-cens lys par jour. Son instinct naturel lui fait connoître les veines d'eau, cachées dans la terre, & le vent qui est prêt de s'élever. En fouissant dans l'endroit où le Chameau bat du pied, on découvre les eaux qui coulent sous terre. Il s'éleve assez ordinairement durant l'Eté des vents chauds, qui étouffent en un instant les voyageurs: lorsque les Chameaux s'attroupent en criant, & enterrent leur museau dans le sable, c'est une marque certaine que ce vent est sur le point de souffler. Il dort sans que son ventre touche à terre. Ceux par dessous le ventre desquels on voit le jour, après qu'ils se sont couchés sur leurs jambes pliées, se nomment *Min to*, ou Chameaux transparents, & ce sont ceux qui peuvent faire les plus longs voyages. Il y en a qu'on nomme *Fong kio to*, ou Chameaux à pieds de vent, à cause de leur extrême vitesse; ils peuvent faire mille lys en un jour.

### DE LA GRAISSE DE CHAMEAU.

ON entend ici la graisse qui se trouve dans les bosses: on la nomme *Huile des bosses*: celle des Chameaux sauvages est la meilleure pour la composition des remèdes.

*Ses qualitez & ses effets.*

ELLE est douce, tempérée, & n'a point de qualité nuisible. Elle guérit

rit l'engourdissement des membres, les ulcères, les apostumes, les chairs mortes, les rétrécissemens de peau & de nerfs. Il faut pour cela la faire rôtir au feu, & en frotter la partie malade, afin que la chaleur serve de véhicule aux esprits, pour les faire pénétrer dans les chairs.

On en peut faire de petits pains, en la mêlant avec de la farine de ris, & après les avoir fait cuire, les manger, pour se guérir des hémorroïdes. Son effet spécifique est pour l'inanition, la phtisie, les vents, & les amas de matières endurcies, que le froid a formez au-dédans. Il faudra la prendre assaisonnée avec de l'eau-de-vie.

Pour l'engourdissement universel de tous les membres, prenez une livre de graisse de Chameau sauvage, bien purifiée, mêlez-la avec quatre onces de beurre. Il en faut prendre trois fois le jour; chaque prise sera depuis une demie cuillerée jusqu'à une cuillerée entière.

#### DE LA CHAIR DE CHAMEAU.

##### *Ses effets.*

ELLE chasse les vents, elle rend la liberté de la respiration, elle fortifie les nerfs, elle donne du suc aux chairs, elle guérit les fronces & les apostumes.

#### DU LAIT DE CHAMEAU.

##### *Ses effets.*

IL rétablit la poitrine, il ranime & augmente les esprits, il fortifie les os & les nerfs.

#### DU POIL DE CHAMEAU.

##### *Ses effets.*

LE poil de dessous le menton guérit les hémorroïdes internes. Il faut le faire brûler, & en prendre la cendre dans du vin. La prise est d'une cuillerée ou environ.

#### DE LA FIENTE DE CHAMEAU.

##### *Ses effets.*

IL faut la faire sécher & la réduire en poudre, en la soufflant dans le nez, elle arrête l'hémorrhagie. Quand on la brûle, la fumée qui s'exhale, fait mourir les cousins, & toutes sortes de vermines.

D U

H A I M A

O U

## C H E V A L D E M E R .

IL s'appelle aussi *Choui ma*, ou Cheval d'eau. *Song king* dit: Ce poisson est du genre des écrevisses. Sa figure a du rapport à celle du cheval. C'est pourquoi on l'a nommé *Haï ma*, Cheval marin.

*Explication de divers Auteurs.*

*Tsang ki* dit : Le Cheval marin se trouve dans la Mer méridionale : il a la figure d'un cheval : il a cinq ou six pouces de longueur ; il est du genre des *Hia*, comme sont les écrevisses. Le livre intitulé : *Nan tcheou y ue tchi* ; c'est-à-dire, livre qui traite des choses rares, s'explique ainsi :

Le *Haï ma* est de couleur jaune, tirant sur le gris. Quand une femme sent une telle difficulté à enfanter, que pour lui sauver la vie, on est près de couper son fruit, & de le tirer par morceaux, il ne faut que lui mettre cet insecte dans la main, & elle se délivrera de son fruit avec la même facilité qu'une brebis, dont le terme est arrivé.

*Tsong tche* dit : Sa tête est comme celle du cheval, son corps ressemble à celui de l'écrevisse : son dos est de la figure de l'épine du dos, n'étant qu'un continu d'articles ou de jointures : il est de la longueur de deux ou trois pouces. *Song* dit : Le livre intitulé, *Y yu tou* ; c'est-à-dire, figures de poissons extraordinaires, rapporte que quand les pêcheurs jettent leurs filets dans la mer, & qu'ils les retirent, ils trouvent beaucoup de ces poissons pendus au haut des filets. Ils les prennent, les font sécher, & les attachent par couples. un mâle & une femelle ensemble.

*Chi tchin yue* dit : On lit dans le livre intitulé *Ching tsi tsong lou* : La femelle des *Haï ma* est jaune, & le mâle est gris. Dans le *Su piao*, &c. on lit ces mots : „ Il y a dans la mer une espèce de poisson, qui ressemble par la tête à un cheval. Il a comme un bec incliné en bas ; il y „ en a de couleur jaune & de couleur noirâtre : les gens de mer les peu- „ vent prendre, mais non pas pour manger. Quand on les a fait sécher, „ on les fait rôtir ou griller pour soulager les femmes dans l'enfantement ”.

*Pao po tse* dit : *Fong* y prenoit des chevaux d'eau, *Choui ma*, avec une sorte d'araignée qui est mouchetée de points rouges, & en faisoit une espèce

ce de pillules, appellées *Choui sien ouan*, qui avoient la vertu de communiquer à ceux qui les prenoient, la faculté de demeurer longtems sous l'eau: mais aujourd'hui il n'y a personne qui sçache préparer cette sorte de pillules.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

### *Ses qualitez & ses effets.*

LE *Haï ma* a une saveur douce: il a une qualité légèrement chaude, sans venin. Voici ses effets. Lorsqu'une femme a de la peine à accoucher, en portant cet insecte sur elle, elle en ressent de très-bons effets. Quand l'heure de l'enfantement approche, il faut le faire brûler, le réduire en poudre, en donner à boire à la malade, & lui en mettre un entier dans la main; aussitôt elle se trouvera soulagée. *Tsang ki* l'assure ainsi. *Sou long* parle à-peu-près de même. Il échauffe benignement les parties nobles. Il est propre à guérir de pestes & autres tumeurs envénimées. Surtout il est bon pour la maladie appellée *Hiao quai*. C'est une maladie lunaire, qui prend le premier & le quinzieme de chaque lune: de manière que le malade ne peut ni boire ni manger, & est incommodé ces deux jours-là d'une espece de râle continuel. Il y a des gens qui ont eu cette maladie depuis leur enfance, jusqu'à une grande vieillesse.

### R E C E T T E S.

#### *Boüillon de Haï ma.*

CE boüillon est bon pour guérir la maladie dont je viens de parler, nommée *Hiao quai*. Quand elle est invétérée, il faut prendre un couple de *Haï ma*, un mâle & une femelle, une once de *Mou biang*\*, de la Rhubarbe torrefiée, du *Pé kien nieou*, deux dixiemes de chaque sorte, quarante-neuf grains de *Pa teou* †, plus, deux onces de *Tsing pei*: mettez le tout infuser dans de l'urine d'enfant, jusqu'à ce qu'il s'amolisse, & que le *Pa teou* devienne de couleur violette. Après quoi il faut le mettre encore sept jours tremper dans de l'urine, puis l'en tirer, ensuite prendre du son de froment, le faire frire à sec dans un poële, jusqu'à ce qu'il devienne jaune, prendre la peau du *Pa teou*, & jeter le dedans, joindre cette peau aux autres especes que j'ai nommées, & les broyer toutes en poudre. On donnera à chaque prise deux dixiemes d'once de cette poudre dans une tasse d'eau, après l'avoir fait boüillir quatre ou cinq boüillons, lorsque le malade est prêt de dormir.

#### *Poudre de Haï ma, contre le venin.*

CETTE poudre est excellente pour guérir les clouds & les tumeurs ou ulceres qui viennent sur le dos. Prenez un couple de *Haï ma*; faites-les

\* Nom de bois odoriférant.

† Nom de sève sauvage.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

fécher au feu jusqu'à ce qu'ils deviennent jaunes : plus, du *Tchoüen chan kia* \*, de la terre jaune rôtie au feu ; plus, du *Tchu cha* †, du vif argent, un mas de chaque forte : plus, trois mas de *Hiong hoang* : un peu de cervelle de dragon, avec un peu de musc : broyez bien tout cela en poudre, jusqu'à ce qu'on ne distingue plus aucune petite boule de vif argent. Appliquez-en tant soit peu sur chaque cloud ou ulcere, une fois par jour, & le vénéin fortira infailliblement.



## D U C H E H I A I

O U

## CANCRE PÉTRIFIÉ.

*Description tirée de divers Auteurs.*

**T**CHI dit : Le *Che hiai*, ou Cancre pétrifié, se trouve dans la mer méridionale de la Chine. On dit ordinairement que c'est une espèce commune de Cancres, qui, au bout d'un grand nombre d'années, se trouvent pétrifiés par le moyen de la boîte, qui se mêle avec l'eau de la mer sur le rivage, & qui pénétrant avec elle dans leur corps, s'y arrête & s'y durcit peu-à-peu, & en forme une pierre : car les Cancres à chaque marée sortent hors de la boîte du rivage, où ils s'enfouissent, lorsque la mer se retire. Il y en a encore une autre espèce qui se retire dans des trous, & se forme de la même manière. L'une & l'autre forte étant broyée & réduite en poudre fort fine, entre dans la composition de toutes sortes de remèdes, & est d'un grand usage.

*Song* dit : Aujourd'hui on en trouve dans tous les endroits maritimes, dont la chair & le reste du corps est pétrifié, & qui sont tout semblables aux autres Cancres : mais on trouve dessus, de la boîte & de la pierre grossière.

*Che tchin* dit : On lit dans le livre intitulé *Hai tsi lou* : Dans un village du district de *Ngai tcheou*, appelé *Yu lin*, on voit un ruisseau de la longueur d'une demi-lieue, où il y a une sorte de terre fort grasse & fort froide, laquelle ayant pénétré par le moyen de l'eau dans le corps des Cancres, ne peut circuler avec les humeurs, & ainsi se durcit en pierre. Ceux qui en ont trouvé, les ont appelés Cancres de pierre.

On lit dans le livre intitulé *Tngan*, que ces Cancres ont la vertu d'éclaircir la vue. Outre cela il y a des écrevisses de pierre, qui ressemblent aux écrevisses ordinaires, & qui se trouvent au bord de la mer. Il y a des

\* Espèce de hérisson écaillé.

† Minéral.

des poissons de pierre, semblables aux véritables poissons, qu'on trouve dans le territoire de *Siang chan bien*, dans une montagne, appelée pour cet effet *Che yu chang*. Ces poissons, ni ces écrevisses, ne font point d'usage dans la Médecine.

Le livre intitulé *Y tong chi*, porte que dans le territoire de *Fong siang fou*, il y a une ville nommée *Yen biang bien*, à l'Occident de laquelle on voit une montagne, où il y a des poissons qu'on trouve en cassant des pierres, où ils étoient renfermez. On dit que ces poissons servent à guérir le vénéin que les chenilles laissent sur la peau en passant par-dessus.

*Ses qualitez.*

LE Cancre pétrifié a un goût salé, une qualité froide, & n'a rien de nuisible.

*Ses effets.*

IL guérit les maladies cutanées qui procedent de la débauche, les clouds, & les autres tumeurs semblables. Ceci est de *Cai pao*. C'est un contre-poison contre toutes fortes de vénéins. Il est bon aussi contre une sorte de vers vénimeux, appelez *Cou tou*, qui viennent dans le corps On s'en fert avec succès dans les fièvres contagieuses. Il aide à enfanter heureusement. Il contribuë au mouvement & à la circulation du sang. On le broye dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainsi à prendre au malade. C'est le Médecin *Ta min* qui a donné ces recettes.

On le broye dans du vinaigre, & on en frotte les gros ulceres & les tumeurs extraordinaires. On le broye dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainsi à prendre au malade, & c'est comme un antidote contre le poison ou vénéin des métaux & des minéraux. Ces recettes-ont *Sou song* pour Auteur.

*Recette pour la lassitude, pour la douleur, l'enflure, & tumeur de la Gorge.*

IL faut broyer le cancre pétrifié dans du vif argent, & en frotter la partie incommodée avec une plume.



D U M U S C.

*Sa Préparation.*

**H**IAO dit: Quand on veut user du Musc, le mieux est de le prendre entier avec la bourse qui le renferme Il faut ouvrir cette bourse  
 Gg gg 2 aux

aux jours de l'année qui ont pour caractéristique la lettre *Tsé* \* : il faut le broyer un peu.

### *Sa saveur.*

IL est d'un goût fade, d'une qualité un peu chaude, & n'a aucune malignité: *Tchin kinen* dit: Le Musc est amer, & fade; il est ennemi de l'œil. *Li ting fei* dit: Il ne faut pas approcher le Musc du nez. Il contient de petits insectes blancs, qui pénètrent jusqu'au cerveau. Ceux qui sont incommodés d'une galle invétérée, s'ils portent sur eux du Musc, le Musc leur pénètre la peau, & leur cause quelque nouvelle maladie.

### *Sa Vertu & ses Usages.*

IL chasse le mauvais air. Il fait sortir les trois sortes d'insectes qui se forment dans l'estomac de quelques malades. Il est bon pour les fièvres intermittentes & pour les incommodités causées par quelque frayeur soudaine. Quand on en use souvent, il chasse la malignité des maladies, il délivre des songes importuns. Tout ceci est de l'Auteur.

Il remédie à toutes sortes de maux & de maléfices, à ces maux de cœur & d'estomac, où le malade se trouve comme enflé & rempli de mauvaises humeurs. Il ôte les taches du visage & les taches des yeux. Il aide aux femmes enceintes à se délivrer facilement de leur fruit. Ceci est de divers Auteurs. Si on en porte sur soi, ou si on en met dans son oreiller, il chasse les mauvais songes & les fantômes; il guérit les morsures de serpent. Ceci est tiré de *Hong king*.

*Pao po tsé* dit: Quand on va dans les montagnes, il faut mettre une petite boule de Musc entre l'ongle & la chair du doigt du pied, & on verra la vertu qu'il a contre les serpens. La raison de cela, est que l'animal qui porte le Musc, mange les serpens, & le Musc conséquemment a la vertu de les faire fuir. Il est bon contre les morsures des serpens, contre le venin de certains petits vers ou insectes, qui se trouvent dans les eaux dormantes \*\*. Il délivre des vers qui viennent dans l'estomac: il tue toutes sortes d'insectes qui se forment dans les entrailles. Il est salutaire contre les fièvres intermittentes. Il fait jetter les phlegmes produits par quelque vent froid. En un mot, il sert contre la malignité de toutes sortes de maladies. Il aide aux femmes à concevoir: il échauffe benignement les parties nobles; il guérit le ténésme qui vient d'une cause froide. Tout ceci est tiré de *Ge hoa*.

En le délayant un peu dans l'eau, il guérit les frayeurs soudaines des petits enfans. Il fortifie le cœur, entretient l'enbonpoint. Il guérit les maladies fâcheuses des parties naturelles, & a la vertu de faire suppurer  
tou-

\* Selon la période Chinoise, qui est de deux divers nombres de lettres dix & douze, qui, combinées ensemble, font la période sexagénaire, ou de soixante couples de lettres ou noms différens, dont ils distinguent les années, les jours, & les heures.

\*\* Ce sont, ce semble, les petits vers qui se transforment en cousins.

toutes fortes de tumeurs, d'apostumes, &c. Ceci est tiré du livre intitulé *To sing*, qui traite de la nature des remèdes.

ME'DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

On dit que si on fait prendre à une personne des pillules de Musc, il jette une odeur de Musc par tous les conduits ou ouvertures, & par tous les poils du corps. Il guérit cent fortes de maladies: il chasse toute forte de mauvais air. C'est un remède contre les frayeurs, & contre la mélancolie. Ceci est tiré de *Meng sin*. Il pénètre dans tous les conduits du corps, ouvre les vaisseaux: il pénètre la chair & les os: il est bon contre les maladies des yvrognes: il fait digérer les fruits & les légumes froids qu'on a mangé, & qui restent sur l'estomac. Il guérit les incommoditez des vents, & toute sorte de malignité qui se trouve dans le corps: il est bon contre les phlegmes, & contre les amas de toutes fortes de mauvaises humeurs. Ceci est tiré de *Che tching*.

## R E C E T T E S.

*Pour certaines Maladies, causées par des vents, où on perd toute connoissance.*

PRENEZ deux dixièmes d'once de Musc, broyez-les en poudre: mêlez-les dans deux onces d'huile transparente, & battez-les bien ensemble. Versez-le tout dans la bouche du malade, & il reviendra à lui.

*Pour les petits Enfans qui sont sujets aux frayeurs subites, & à pleurer à toute heure, quand ils ont une soif opiniâtre.*

IL faut prendre un peu de Musc, & le détremper dans de l'eau claire, & leur en faire prendre trois fois par jour.

*Pour les Maladies des petits Enfans, dont les excréments sont clairs comme de l'eau.*

IL ne faut prendre que du Musc, en faire des pillules de la grosseur d'un bon pois, en délayer trois à la fois avec le lait de la mere, & en donner trois ou quatre diverses prises à l'enfant.

*Pour les Blessures qu'on a laissé exposées à l'air.*

SI la playe est envenimée & enflée, & cause une douleur insupportable, prenez un peu de Musc en poudre; mettez-le dans la playe, le pus sortira entierement, & vous en verrez incontinent l'effet.

*Pour les maux de Cœur, & envies de vomir.*

PRENEZ un dixième de Musc, une demie tasse de vinaigre, mêlez-les bien ensemble; puis faites-le prendre au malade.

*Pour les Estomacs refroidis à force de manger des fruits.*

SI le malade a le ventre tendu, & la courte haleine, prenez une once de Musc, autant de bois de cane lle verte, du ris cuit: faites-en des pilules de la grosseur d'un petit pois. Il en faut donner quinze aux personnes âgées, & seulement sept aux petits enfans, & les faire avaler avec de l'eau chaude. La raison de cela, est que le Musc fait tomber les fruits des arbres, & la canelle fait sécher leur bois.

*Pour les Douleurs de tête, soit qu'on les sente au milieu, soit qu'on les sente aux côtez.*

SI la douleur est invétérée, quand le soleil est déjà assez élevé sur l'horison, retirez les cheveux de la partie affligée, prenez une demie once de Musc, un dixieme de ris verd; reduisez l'un & l'autre en poudre, & les ayant enveloppez dans du papier délié, appliquez-les à l'endroit où l'on sent de la douleur, couvrant chaudement le Musc avec du sel torréfié, & enveloppé dans un linge tout chaud. Quand le sel est refroidi, il faut le changer, faisant la même chose à diverses fois; & aussitôt le malade ne sentira plus de douleur.

*Pour bâter, & faciliter l'Accouchement.*

PRENEZ un dixieme de Musc, délayez-le dans de l'eau. Donnez-le à boire à la malade, & sur l'heure elle enfantera. Cette recette est admirable.

*Autre Recette, qui est plus précieuse que l'or.*

POUR assister une personne foible, qui a peine à enfanter, il ne faut que prendre un dixieme de Musc, une once d'*Yen ché* \*. Enveloppez-les dans un morceau de vieille toile qui soit nette: faites-les rôtir, pilez-les en poudre: puis donnez-en deux dixiemes dans du vin à prendre à la malade, aussitôt elle sera délivrée de son fruit.

*Pour le Fruit mort dans le ventre de la Mere, lorsqu'elle ne peut s'en délivrer.*

PRENEZ une bourse de Musc, deux mas du cœur de bois de canelle: le tout étant mis en poudre, donnez-le à boire à la malade dans du vin chaud, & elle se délivrera aussitôt de son fruit.

*Pour*

\* L'*Yen ché* est fait avec des fèves noires, qu'on fait cuire, & qu'on garde quelques jours, jusqu'à ce qu'il se forme une espece de moisissure dessus: puis on les lave, on les fait sécher, & on les sale.

*Pour les Hémorrhoides enflées, & qui ne fluent point.*

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

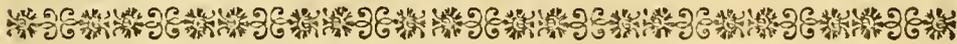
PRENEZ une bourse de Musc, avec du salpêtre qui croît sur les murailles, égales parties, & en frottez la partie incommodée, seulement par trois fois.

*Pour les morsures des Rats.*

IL faut frotter la partie offensée avec du Musc. Cela est excellent.

*Contre les Insectes qui causent les douleurs de Dents.*

PRENEZ de l'huile appellée *Hiang yeou*; frottez-en les gencives; plus, du meilleur Musc, que vous enveloppez dans un peu de coton, puis le ferez chauffer, & le mettez tout chaud entre les dents du malade, vis-à-vis la partie qui fait de la douleur, le changeant par deux ou trois fois. Cela fera mourir les insectes, & coupera la racine du mal.



## DE QUELQUES AUTRES DROGUES

EMPLOYEES DANS LA MEDECINE CHINOISE.

### DU HIA TSAO TONG TCHONG.

*Description de cette Plante.*

CETTE plante, pendant l'Eté, est une herbe; mais quand l'Hyver arrive, elle devient un ver. En effet il n'y a qu'à la considérer, pour voir que ce nom ne lui a pas été donné sans raison. Rien ne représente mieux un ver, long de neuf lignes, & de couleur jaunâtre. On voit bien former la tête, le corps, les yeux, les pieds, les deux côtes du ventre, & les divers plis qu'il a sur le dos. C'est ce qui paroît mieux, quand elle est encore récente; car avec le tems, surtout si on l'expose à l'air, elle devient noirâtre, & se corrompt aisément à cause de la ténuité de sa substance, qui est molle. Cette plante passe à *Peking* pour étrangère, & est très-rare. On n'en voit guères qu'au Palais; elle croît dans le Thibet. On en trouve aussi, mais en petite quantité sur les frontieres de la Province de *Szechuen*, qui confine avec le Royaume de Thibet ou *Laza*, que les Chinois nomment *Sang ly*. On n'a pû connoître ni la figure de ses feuilles, ni la couleur des fleurs qu'elle porte, ni la hauteur de sa tige.

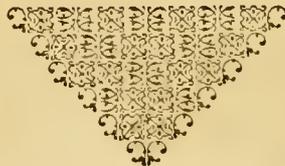
*Ses*

*Ses Vertus.*

ELLES sont à-peu-près semblables à celles qu'on attribué au *Gin feng*, avec cette différence, que le fréquent usage de cette racine ne cause pas des hémorrhagies, comme fait le *Gin feng*. Elle ne laisse pas de fortifier, & de rétablir les forces perduës, ou par l'excès de travail, ou par de longues maladies; c'est ce que j'ai éprouvé moi-même, dit le P. Parrenin: j'avois perdu l'appétit & le sommeil, & non obstant divers remedes qu'on m'avoit donnez, j'étois dans un abattement & dans une langueur extrêmes, causez par les fréquens voyages qu'il me faloit faire durant les rigueurs d'une saison froide & humide. Le *Tsong tou* des deux Provinces de *Se tchuen* & de *Chen si* étant venu en Tartarie rendre ses devoirs à l'Empereur, apporta selon la coûtume, ce qu'il avoit trouvé de plus singulier dans son département, & entre autres choses, des racines de *Hiao tsao tong tchong*. Comme je l'avois connu autrefois, il vint me voir. Touché de mon état, il me proposa d'user de sa racine, qui m'étoit tout-à-fait inconnüe. Il la loua beaucoup, comme font d'ordinaire ceux qui donnent, ou qui croient donner des remedes spécifiques, & il m'enseignâ la manière de la préparer.

Il faut, me dit-il, prendre cinq drachmes de cette racine toute entiere, avec sa queue, & en farcir le ventre d'un canard domestique, que vous ferez cuire à petit feu. Quand il sera cuit, retirez-en la drogue, dont la vertu aura passé dans la chair du canard, & mangez-en soir & matin, pendant huit ou dix jours. En effet, quand j'en eus fait l'épreuve, l'appétit me revint, & mes forces se rétablirent. Le *Tsong tou* fût ravi de voir, avant son départ, le succès de son remede.

Les Médecins de l'Empereur que je consultai sur la vertu de cette racine, me l'expliquerent de la même manière qu'avoit fait le *Tsong tou*; mais ils me dirent, qu'ils ne l'ordonnoient que dans le Palais, à cause de la difficulté qu'il y a d'en avoir, & que s'il s'en trouvoit à la Chine, ce ne pouvoit être que dans la Province de *Hou quang*, laquelle, entre les plantes qui lui sont propres, en produit beaucoup d'autres qui croissent dans les Royaumes voisins. J'écrivis à un de mes amis qui y demeure, & je le priai de m'en envoyer; mais le peu de cette racine dont il me fit présent, étoit noir, vieux, & carié, & coûtoit quatre fois son poids d'argent.



## D U S A N T S I.

*Description de cette Plante.*

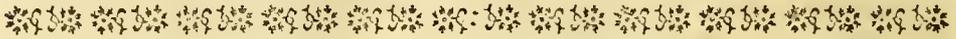
LE *San tsi* est plus facile à trouver : c'est une plante qui croît sans culture dans les montagnes des Provinces de *Tun nan*, de *Koei tcheou* & de *Se tchuen*. Elle pousse huit tiges, qui n'ont point de branches. La tige du milieu est la plus haute, & a le corps rond. Il en sort trois feuilles semblables à celles de l'armoïse : elles sont attachées à la tige par une queue de grandeur médiocre : elles ne sont pas veloutées, mais luisantes : leur couleur est d'un verd foncé. Les sept autres tiges qui n'ont pas plus d'un pied & demi de hauteur, & dont le corps est triangulaire, naissent de la première tige qui les surmonte, trois d'un côté, & quatre de l'autre : elles n'ont chacune qu'une seule feuille à l'extrémité supérieure : c'est ce qui lui a fait donner le nom de *San tsi*, qui veut dire trois & sept, parce que la tige du milieu a trois feuilles, & les sept autres tiges n'en ont en tout que sept. Toutes ces tiges sortent d'une racine ronde, de quatre pouces de diamètre. Cette racine en jette quantité d'autres petites, oblongues, de la grosseur du petit doigt, dont l'écorce est dure & rude : l'intérieur est d'une substance plus molle & de couleur jaunâtre. Ce sont ces petites racines qu'on employe particulièrement dans la Médecine. La tige du milieu est la seule qui ait des fleurs blanches : elles croissent à la pointe, en forme de grappe de raisin, & s'épanouissent sur la fin de la septième lune, c'est-à-dire, au mois de Juillet. Quand on veut multiplier cette plante, on prend la grosse racine, qu'on coupe en roüelles, & qu'on met en terre vers l'équinoxe du Printems. Un mois après, elle pousse ses tiges ; & au bout de trois ans c'est une plante formée, qui a toute la grandeur & la grosseur qu'elle peut avoir.

*Ses usages.*

LES Médecins Chinois prennent les tiges & les feuilles vers le solstice d'Été. Ils les pilent, pour en exprimer le jus, qu'ils mêlent avec de la chaux comme en farine, en font une masse qu'ils séchent à l'ombre, & s'en servent pour guérir les playes. Ils usent de ce même jus, mêlé avec le vin, pour arrêter les crachemens de sang : mais ce remède n'a de vertu qu'en Été, & qu'à l'égard de ceux qui sont sur les lieux. C'est pourquoi à la fin de l'Automne ils arrachent les grosses racines, & coupent les petites oblongues, dont je viens de parler, puis les font sécher à l'air, pour être transportées dans les autres Provinces. Les plus pesantes de ces petites racines, dont la couleur est d'un gris tirant sur le noir, & qui

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

croissent en un terrain sec sur les côteaux, sont regardées comme les meilleures. Celles qui sont légères, d'une couleur tirant sur le jaune, & qui croissent sur le bord des rivières, n'ont presque aucune vertu. Ces petites racines pulvérisées, au poids d'une drachme, guérissent les crachemens de sang, & les hémorrhagies. Si l'on en faisoit l'analyse, on leur trouveroit peut-être plusieurs autres qualitez que j'ignore. Ce que je viens de dire, est tiré d'un écrit Chinois, donné par un Médecin Botaniite, qui a demeuré dans le lieu où croît cette racine. Il en a transporté dans la Province de *Kiang nan*, où il fait son séjour, & assure qu'elle y vient fort bien : mais il n'a pas encore éprouvé si elle aura les mêmes vertus.



## DE LA RHUBARBE.

### *Description.*

**J**E sçais que cette plante & ses propriétés sont très-connuës en Europe : peut-être néanmoins verra-t-on volontiers la description que j'en vais faire, telle qu'on l'a reçûë d'un riche marchand Chinois qui va l'acheter sur les lieux, & qui vient la vendre à *Peking*. Elle sera du moins plus exacte que celle qui nous a été donnée par le Sieur Pomet, dans son Histoire générale des Drogues.

Le *Tai boang*, ou la Rhubarbe, croît en plusieurs endroits de la Chine. La meilleure est celle de *Se tcbuen* : celle qui vient dans la Province de *Chen si* & dans le Royaume de *Tibet*, lui est fort inférieure : il en croît aussi ailleurs, mais qui n'est nullement estimée, & dont on ne fait ici nul usage. La tige de la Rhubarbe est semblable aux petits bambous \*. Elle est vuide & très-cassante : sa hauteur est de trois ou quatre pieds, & sa couleur d'un violet obscur. Dans la seconde lune, c'est-à-dire, au mois de Mars, elle pousse des feuilles longues & épaisses. Ces feuilles sont quatre à quatre sur une même queue, se regardant, & formant un calice : ses fleurs sont de couleur jaune, quelquefois aussi de couleur violette. A la cinquième lune elle produit une petite semence noire, de la grosseur d'un grain de millet. A la huitième lune on l'arrache : la racine en est grosse & longue. Celle qui est la plus pesante & la plus marbrée en dedans, est la meilleure & la plus estimée. Cette racine est d'une nature qui la rend très-difficile à sécher. Les Chinois, après l'avoir arrachée & nettoyée, la coupent en morceaux d'un ou de deux pouces, & la font sécher sur de grandes tables de pierre, sous lesquelles ils allument du feu. Ils tournent & retournent ces tronçons jusqu'à ce qu'ils soient bien secs. S'ils avoient des fours, tels que ceux d'Europe, ils ne se serviroient pas de ces tables. Comme cette opération

\* Ce sont des cannes Chinoises.

ne suffit pas pour en chasser toute l'humidité, ils font un trou à chaque morceau : puis ils enfilent tous ces morceaux en forme de chapelet, pour les suspendre à la plus forte ardeur du soleil, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être conservés sans danger de se corrompre.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

### *Ses usages.*

LES Chinois pensent à-peu-près comme les Européens sur l'usage qui se fait de la Rhubarbe. Néanmoins il est rare qu'ils se servent de la Rhubarbe crüe & en substance. Elle déchire les boyaux, disent-ils : cela veut dire, qu'elle cause des tranchées ; & comme les Chinois aiment mieux d'ordinaire ne pas guérir, que d'être secourus avec de grandes douleurs, ils prennent plus volontiers la Rhubarbe en décoction, avec beaucoup d'autres simples, qu'ils allient selon les règles de leur art. Que s'il est nécessaire qu'ils la prennent en substance, ils la préparent auparavant de la manière que je vais dire.

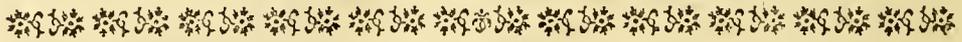
Ils prennent une quantité de tronçons de Rhubarbe, selon le besoin qu'ils en ont, & les font tremper un jour & une nuit dans du vin de ris\*, jusqu'à ce qu'ils soient bien amollis, & qu'on les puisse couper en roüelles assez minces. Après quoi ils posent sur un fourneau de briques une espèce de chaudière, dont l'ouverture est de deux pieds de diamètre, & va en se rétrécissant jusqu'au fond en forme de calotte : ils la remplissent d'eau, couvrent la chaudière d'un tamis renversé, qui est fait de petits filets d'écorce de bambou, & qui s'ajuste avec l'ouverture de la chaudière. Sur le fond du tamis, ils posent les roüelles de Rhubarbe, & couvrent le tout avec un fond de tamis de bois, sur lequel ils jettent encore un feutre, afin que la fumée de l'eau chaude ne puisse sortir. Ils allument ensuite leur fourneau, & font bouillir l'eau. La fumée qui s'élève par le tamis, pénètre les roüelles de Rhubarbe, & les décharge de leur âcreté. Enfin cette fumée se résolvant, comme dans l'alembic, retombe dans la chaudière bouillante, & jaunit l'eau, que les Chinois gardent pour les maladies cuticulaires. Ces roüelles doivent demeurer au moins huit heures dans cette circulation de fumée, après quoi on les tire pour les faire sécher au soleil : on recommence deux fois la même opération, & pour lors la Rhubarbe est préparée, & est de couleur noire. On peut la piler & en faire des pillules purgatives. Cinq ou six drachmes au moins font une prise, qui purge lentement & sans tranchées : l'urine ce jour-là est plus abondante, & de couleur rougeâtre ; ce qui marque, disent les Chinois, une fausse chaleur qui se dissipe par cette voye. Ceux qui ont de la répugnance à avaler tant de pillules, prennent la même quantité de roüelles sèches, & les font bouillir dans un petit vase de terre ou d'argent, avec neuf onces d'eau, jusqu'à la réduction

\* Celui de raifin, s'ils en avoient, seroit meilleur.

MEDECIN  
NE DES  
CHINOIS.

tion de trois onces, qu'ils avalent tiedes : quelquefois ils y mêlent des simples.

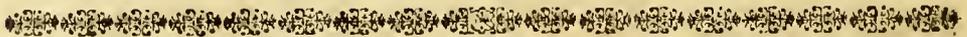
M. Pomet, dans son Histoire, assure que l'endroit par où l'on enfile la Rhubarbe, étant donné en poudre le matin à jeun, au poids d'un gros, dans un verre d'eau de rose ou de plantin, est un remede infailible pour le cours de ventre. Un autre Droguisse moins célèbre a imprimé la même chose. Mais un Médecin Chinois dit, que la Rhubarbe commence toujours à se corrompre par ce trou, que la poudre qui s'y trouve n'est de nul usage, & qu'on a grand soin de la jeter, pour ne se servir que de l'intérieur de la racine, qui est pesant, & bien marbré.



## D U T A N G C O U E.

CETTE racine est très-aromatique, & mérite une attention particulière. Les Médecins Chinois, qui s'en servent, n'en reconnoissent pas tous les usages, parce qu'ils ne savent pas en faire l'analyse. Ils l'appellent *Tang coué* : elle est toujours humide, parce qu'elle est huileuse.

Sa vertu, disent-ils, est de nourrir le sang, d'aider à la circulation, de fortifier, &c. Il est aisé d'en avoir en quantité, & à bon marché; on peut même la transporter sans craindre qu'elle se corrompe, pourvu qu'on prenne les mêmes précautions que les Chinois, qui de la Province de *Se tchuen* en transportent dans les autres Provinces des racines entières, qu'on garde dans les grands magasins. C'est-là que les petits marchands qui ont des boutiques particulières, s'en fournissent : ils coupent cette racine, de même que toutes les autres, en morceaux très-minces, qu'ils vendent en détail. C'est pourquoi, si des marchands d'Europe veulent acheter des drogues Chinoises à *Canton*, ils ne les doivent prendre que dans les grands magasins, & non pas dans les boutiques, où les racines ne se vendent que coupées en petits tronçons.



## D U N G O K I A O.

*Sa Description, & comment il se prépare.*

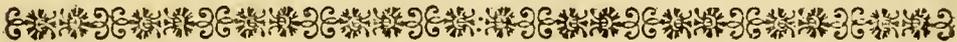
LA Province de *Chan tong* a plusieurs métropoles, dont l'une se nomme *Ten tcheou fou*. Il y a dans son district une ville du troisième ordre, appellée *Ngo hien*. Près de cette ville est un puits naturel, ou

un trou en forme de puits, de soixante-dix pieds de profondeur, qui communique, à ce que disent les Chinois, avec un lac, ou avec quelque grand réservoir d'eau souterraine. L'eau qu'on en tire, est très-claire, & plus pesante que l'eau commune. Si on la mêle avec de l'eau trouble, elle l'éclaircit d'abord en précipitant les saletés au fond du vase, de même que l'alun éclaircit les eaux bourbeuses. C'est de l'eau de ce puits qu'on se sert pour faire le *Ngo kiao*, qui n'est autre chose qu'une colle de peau d'âne noir.

On prend la peau de cet animal tué tout récemment: on la fait tremper cinq jours de suite dans l'eau tirée de ce puits, après quoi on la retire pour la racler, & la nettoyer en dedans & en dehors: on la coupe ensuite en petits morceaux, & on la fait bouillir à petit feu dans l'eau de ce même puits, jusqu'à ce que ces morceaux soient réduits en colle, qu'on passe toute chaude par une toile, pour en rejeter les parties les plus grossières, qui n'ont pû être fondus: puis on en dissipe l'humidité, & chacun lui donne la forme qui lui plaît. Les Chinois la jettent en moule avec des caractères, des cachets, ou les enseignes de leurs boutiques.

### *Ses Vertus.*

LES Chinois attribuent beaucoup de vertus à ce remède: ils assurent qu'il dissout les phlegmes; qu'il est ami de la poitrine; qu'il facilite le mouvement des lobes du pûmon, qu'il arrête l'oppression, & rend la respiration plus libre à ceux qui ont l'haleine courte, qu'il rétablit le sang, & tient les boyaux en état de faire leurs fonctions, qu'il affermit l'enfant dans le sein de sa mere; qu'il dissipe les vents & la chaleur; qu'il arrête le flux de sang, & provoque l'urine, &c. Ce qu'il y a de plus certain, est que cette drogue, prise à jeun, est bonne pour les maladies du pûmon; l'expérience l'a confirmé plusieurs fois. Ce remède est lent, & il faut le continuer longtems. Il se prend en décoction avec des simples; quelquefois aussi en poudre, mais plus rarement.



## DE LA CIRE BLANCHE,

### *FAITE PAR DES INSECTES, ET NOMMÉE*

*Tchang pe la, c'est-à-dire, Cire blanche d'Insectes.*

**K**I dit: La Cire blanche dont il s'agit ici, n'est pas la même que la cire blanche des abeilles. Ce sont de petits insectes qui la forment. Ces insectes succent le suc de l'espèce d'arbres nommez *Tong tsin*, & à la

longue ils le changent en une sorte de graisse blanche, qu'ils attachent aux branches de l'arbre.

Il y en a qui disent que c'est la fiente de ces insectes, qui s'attachant à l'arbre, forme cette Cire; mais ils se trompent. On la tire en raclant les branches dans la saison de l'Automne; on la fait fondre sur le feu, & l'ayant passée, on la verse dans l'eau froide, où elle se fige, & se forme en pains. Quand on l'a rompuë, on voit dans les morceaux brisez, des veines comme dans la pierre blanche, ou congélation, nommée *Pe che cao*; elle est polie & brillante: on la mêle avec de l'huile, & on en fait des chandelles. Elle est beaucoup supérieure à celle que font les abeilles.

*Chi tchin* dit: Ce n'est que sous la Dynastie des *Tuen* qu'on a commencé à connoître la Cire formée par des insectes. L'usage en est devenu fort commun, soit dans la Médecine, soit pour faire des bougies. Il s'en trouve dans les Provinces de *Se tchuen*, de *Hou quang*, de *Tun nan*, de *Fo kien*, de *Tche kiang*, de *Kiang nan*, & généralement dans tous les quartiers du Sud-Est. Celle qu'on ramasse dans les Provinces de *Se tchuen* & d'*Tun nan*, & dans les territoires de *Hen tcheou*, & de *Tung tcheou* est la meilleure.

L'arbre qui porte cette cire, a les branches & les feuilles semblables à celles du *Tong tsin*. Il conserve sa verdure durant toutes les saisons: il pousse des fleurs blanches, en bouquets, durant la cinquième lune; il porte des fruits en bayes, gros comme le fruit du *Kin rampant*.

Quand ils ne sont pas mûrs, ils sont de couleur verte; & ils deviennent noirâtres, lorsqu'ils mûrissent, au lieu que le fruit du *Tong tsin* est rouge. Les insectes qui s'y attachent sont fort petits. Quand le soleil parcourt les quinze derniers degrés des Gemeaux, ils se répandent en grim pant sur les branches de l'arbre; ils en tirent le suc, & jettent par la bouche une certaine bave, qui, s'attachant aux branches encore tendres, se change en une graisse blanche, laquelle se durcit, & prend la forme de cire. On diroit que c'est de la gelée blanche que le froid a durcie.

Quand le soleil parcourt les quinze premiers degrés du signe de la Vierge, on fait la récolte de la Cire, en l'enlevant de dessus les branches. Si l'on diffère à la cueillir, que le soleil ait entièrement parcouru ce signe, il est difficile de la détacher, même en la raclant.

Ces insectes sont blancs quand ils sont jeunes, & c'est alors qu'ils font leur Cire. Quand ils deviennent vieux, ils sont d'un châtain qui tire sur le noir. C'est alors que formant de petits pelotons, ils s'attachent aux branches de l'arbre. Ces pelotons sont au commencement de la grosseur d'un grain de mil: vers l'entrée du Printemps ils commencent à grossir, & à s'étendre. Ils sont attachez aux branches de l'arbre en forme de grappes, & à les voir, on diroit que l'arbre est chargé de fruits. Quand ils sont sur le point de mettre bas leurs œufs, ils font leur nid de même que les chenilles. Chacun de ces nids ou pelotons contient plusieurs centaines de petits œufs blancs.

Dans le tems que le soleil parcourt la seconde moitié du Taureau, on les

les cueille, & les ayant enveloppez dans des feuilles de *Yo* \*, on les suspend à différens arbres, après que le soleil est sorti du signe des Gemeaux. Ces pelotons s'ouvrent, & les œufs produisent des insectes, qui, sortant les uns après les autres des feuilles dont ils sont enveloppez, montent sur l'arbre où ils font ensuite leur Cire.

On doit avoir soin d'entretenir le dessous de l'arbre toujours propre, & de le garantir des fourmis, qui mangent ces insectes. On voit deux autres arbres auxquels on peut attacher les insectes, & qui porteront également de la Cire; l'un, qui se nomme *Tien tchu*, & l'autre, qui est une espece d'arbre aquatique, dont les feuilles ressemblent assez à celles du tilleul.

### *Qualitez & effets de cette Cire.*

ELLE est d'une nature qui n'est ni froide ni chaude, & qui n'a aucune qualité nuisible. Elle fait croître les chairs, elle arrête le sang, elle apaise les douleurs; elle rétablit les forces; elle unit les nerfs, & rejoint les os; prise en poudre, dont on forme des pillules, elle fait mourir les vers qui causent la phtisie.

*Tchi ben* dit: La Cire blanche est sous la domination du métal: ses esprits corroborent, fortifient, & sont propres à ramasser & à resserrer. C'est une drogue absolument nécessaire aux Chirurgiens: elle a des effets admirables, quand on la fait entrer avec de la peau de *Ho hoang*, dans la composition de l'onguent, qui fait renaître & croître les chairs.

---

## DES OU POEY TSÉ,

### *Drogue Chinoise.*

CETTE drogue n'est pas tout-à-fait inconnue en Europe: elle est tombée entre les mains d'un célèbre Académicien \*\*. Sous la qualité d'une drogue que les Chinois employent dans les teintures. Après l'avoir examinée en très-habile Physicien, il lui a paru qu'elle avoit beaucoup de conformité avec ces excrescences qui naissent sur les feuilles des ormes, appellées ordinairement vessies d'ormes; il l'a trouvé très-acerbe au goût, & d'une astringtion si forte, qu'elle est en cela préférable à toutes les autres especes de galles, dont se servent les teinturiers: c'est pourquoi il regarde cette drogue comme un des puissans astringens qui soient dans le genre végétal, d'où il conjecture, ce qui est effectivement vrai, qu'elle pourroit avoir quelque usage dans la Médecine.

II

\* Espece de simple à larges feuilles.

\*\* M. Geoffroy.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

Il est vrai que la forme des *Ou poey tsé* est inégale & irrégulière, comme celles des vessies d'ormes; qu'ils sont couverts au-déhors d'un duvet ras, qui les rend doux au toucher; qu'ils sont tapissés par dedans d'une poussière blanche & grise, semblable à celle qui se trouve dans les vessies d'ormes; que parmi cette poussière on remarque de petits insectes desséchés, & qu'on n'y découvre aucun vestige d'ouverture par où ils aient pu s'échapper; que ces espèces de vessies ou de pelotons se durcissent en se desséchant, & que leur substance, qui est une membrane résineuse, est transparente & cassante.

Pendant, non obstant ces rapports avec les vessies d'ormes, ils ne sont pas regardés à la Chine comme une excroissance ou une production de l'arbre *Yen fou tse*, ou on les trouve: on y est persuadé que ce sont de petits vers, habitans de cet arbre, où ils produisent de la cire, qui se construisent ce petit logement, pour y avoir une retraite dans leur vieillesse, de même que les vers à soie forment les cocons où ils se logent: c'est-à-dire, que de leur bave gluante, qu'ils tirent des sucres de l'arbre, ils se bâtissent sur les feuilles & sur les branches une solitude, où ils puissent opérer en repos leur métamorphose, ou du moins y pondre sûrement leurs œufs, qui sont cette poussière dont les *Ou poey tsé* se trouvent remplis.

Aussi l'Herbier Chinois les compare-t-il au nid de certains petits oiseaux, dont la figure est tout-à-fait bizarre: & c'est pour cela qu'on les appelle *Tchung tsang*. Il assure de plus, que ce sont autant de petits domiciles que se pratiquent ces vers. Lorsque le tems de la ponte approche, dit-il, *Tsiang y louou*, ils se bâtissent une maison, *Tso fang*: les vers à cire produisent de leur substance cette petite maison, de même qu'ils produisent la cire; *Kié tching*: ce terme est commun à l'une & à l'autre opération. Ainsi il paroît que les *Ou poey tsé* sont comme une espèce de cocons, où ces vers, après avoir produit leur cire sur l'arbre, se renferment pour y pondre leurs œufs.

Il se trouve de ces *Ou poey tsé* qui sont gros comme le poing, mais ce n'est pas l'ordinaire: cela peut venir de ce qu'un ver extrêmement robuste, ou associé à un autre, comme il arrive quelquefois aux vers à soie, s'est renfermé dans le même domicile.

Le livre Chinois dit: que l'*Ou poey tsé* est d'abord petit; que peu-à-peu il se gonfle, il croît, & prend de la consistance; qu'il devient quelquefois gros comme le poing; que les moindres sont de la grosseur d'une châtaigne; que la plupart ont une figure ronde & oblongue, que néanmoins il est rare qu'ils se ressemblent dans la figure extérieure; que d'abord il est d'un verd obscur, de la couleur sans doute du ver qui l'a produit; que dans la suite il devient un peu jaune; qu'alors cette coque, bien qu'assez ferme, est pourtant très-cassante; qu'elle est creusée & vide en-dedans, ne contenant qu'un ver, ou de petits vers; car le caractère Chinois a l'une & l'autre signification.

Les gens de la campagne ont soin de cueillir les *Ou poey tsé* avant les premières gelées; ils les font passer au bain-marie; c'est-à-dire, qu'ils les expo-

exposent à la fumée de l'eau qui bout sous un tamis d'osier, où ils sont couverts. Cette opération fait mourir les vers. Sans cette précaution, ils ne manqueroient pas de percer leur fragile logement, qui éclateroit ensuite, & se détruiroit aisément. Ce seroit une perte; car outre que cette drogue est propre à la teinture, elle est d'un grand usage dans la Médecine.

On ne voit pas néanmoins que les teinturiers de *Peking* s'en servent pour teindre les toiles de coton, les étoffes de laine, les feutres, les *Tcheou se*, qui est une espèce de taffetas souple: ils trouvent que les *Ou poey tse* ne rendroient pas la teinture assez forte: ils employent l'Indigo, qui est excellent à la Chine; & pour le noir, ils se servent du *Siang ouan tse*; c'est le fruit d'un arbre nommé *Siang*, qui leur tient lieu de noix de galle. Il a la forme & la grosseur d'une châtaigne; il en a même à-peu-près la couleur, avec une double écorce; & il y a quelque apparence que c'est ce que nous appellons la *Châtaigne chevaline*.

L'arbre *Siang*, qui est d'abord chargé de chatons, produit ensuite son fruit: c'est uniquement l'hérissin, ou les deux godets, qui le renferment, qu'on employe à la teinture. Quoique ce fruit soit fort âpre, les cochons s'en nourrissent. Des montagnards de la Chine rapportent, qu'après l'avoir dépouillé dans l'eau chaude de sa peau intérieure, & l'avoir fait bouillir dans une seconde eau avec du vinaigre, ils en mangent volontiers.

Comme on assure qu'aux environs de Constantinople la *Châtaigne chevaline* est bonne aux chevaux pousifs, il se pourroit faire que ce fruit seroit un bon remède pour préserver ces montagnards, qui travaillent aux mines de charbon de pierre, de l'asthme, ou de la difficulté de respirer, que ce travail continu leur procureroit.

Quoi qu'il en soit, cet arbre est aussi haut & aussi gros que nos châtaigniers; il croît aisément dans le Nord de *Peking*, & dans la Province de *Tche kiang*; il est à croire qu'il viendroit aussi facilement dans les contrées montagneuses & stériles de l'Europe.

Je reviens aux *Ou poey tse*. On les employe à *Peking* pour donner au papier un noir foncé, & qui soit de durée. Dans les Provinces de *Kiang nan* & de *Tche kiang*, d'où viennent ces grandes & belles pièces de satin, on s'en sert pour la teinture des soyes, avant qu'on les travaille sur le métier.

Des Lettres Chinois s'en servent pareillement pour teindre en noir leur barbe, lorsqu'elle devient blanche. Ils ont souvent intérêt de cacher leur âge, ou pour obtenir de l'emploi, ou pour se maintenir dans celui qu'ils ont.

De jeunes Etudiants, pour se divertir, les employent quelquefois à former des caractères magiques. Ils trempent un pinceau neuf dans de l'eau où l'on a fait bouillir les *Ou poey tse*, & ils traçent des caractères sur du papier blanc. Lorsque tout est sec, on n'aperçoit aucune lettre. Prenant ensuite de l'eau un peu épaissie par l'alun, ils lavent cette écriture. & les caractères deviennent très-lisibles. De même quand ils écri-

vent avec de l'eau, où ils ont trempé de l'alun, on ne distingue aucun caractère: mais aussitôt qu'ils lavent cet écrit avec de l'eau, où l'on a mis tremper des *Ou poey tsé*, les caractères paroissent très-noirs.

Les *Ou poey tsé* font aussi d'un grand usage parmi les teinturiers de la Chine, pour teindre en noir du damas blanc. Voici de quelle manière ils s'y prennent.

Ils en plongent une piece jusqu'à vingt fois & davantage dans une chaudière, ou bain de *Tien*, c'est-à-dire, de pastel, & la laissent sécher après chaque teint. A la fin elle prend la couleur d'un noir, mêlé de rouge, semblable à celle de certains raisins. On prépare en même tems le teint en beau noir de la manière suivante.

D'abord on y fait entrer une livre de vitriol, qu'on nomme *Hé fan*, vitriol noir, ou *Lou fan*, vitriol verd: le Mars y domine, mais il est mélangé d'un blanc obscur. On fait fondre ce vitriol tout seul dans un bassin d'eau chaude, & quand l'eau est reposée, on en jette le marc. Ensuite on prend trois onces de *Ou poey tsé*, & trois livres de *Siang ouan tse*: le bain de ces deux drogues se prépare, en les infusant ensemble dans un panier qu'on suspend dans une cuve, où on les fait bouillir.

Après ces premières opérations, on prend la piece de damas, qui a déjà été dans le grand teint, & on la met dans l'infusion bouillante des *Ou poey tsé* & des *Siang ouan tse*: le damas y change de couleur, & devient tout-à-fait noir: alors on le retire, on le tord, & on le laisse sécher. On le baigne ensuite une fois dans l'eau de vitriol, qu'on a conservée chaude, & après l'avoir laissé égoûter, on l'expose à l'air. Puis on revient au bain des deux autres drogues, où le damas prend divers bouillons, & devient beaucoup plus noir: alors on jette dessus une grande cuillerée de l'eau de vitriol: il faut avoir soin que la piece de damas s'imbibe également par-tout.

Enfin on réitere une troisième fois le bain des *Ou poey tsé* & *Siang ouan tse*, qu'on fait encore bouillir; on y enfonce le damas de tous les côtés, mais sans y jeter de l'eau de vitriol. Seulement dans la cuve, où l'on a mis à part certaine quantité de la teinture des drogues, on jette le poids de trois onces de farine de petits pois verts, nommez *Lou teou fuen*, qu'on mêle bien ensemble, en empêchant que l'eau ne s'épaississe. On y plonge la piece de damas, avec attention qu'elle en soit également pénétrée. Quand on l'a retirée, on la tord, & on la laisse sécher. On lui donne sa perfection, en passant par-dessus, d'une manière douce & uniforme, le carreau chaud dont se servent les Tailleurs.

Mais ce qui mérite le plus d'attention, & ce qui fait bien plus estimer les *Ou poey tsé*; c'est que cette drogue contient beaucoup de vertus médicales, & qu'on l'employe utilement pour la guérison des maladies, tant internes, qu'externes.

Selon le livre Chinois, les *Ou poey tsé* sont propres à restreindre les évacuations excessives qui se font par les diarrhées, par les dysenteries,

par

par les pertes de sang des hémorrhoides, après de larges blessures, par le crachement de sang, ou par les saignemens de nez.

Ils sont spécifiques pour appaiser les inflammations, pour guérir les ulcères malins & chancreux, pour servir de préservatif contre les vénins. Ce sont des remèdes, non seulement astringens & incraissans, mais encore rafraîchissans, fortifiens, atténuatifs, incisifs, qui dissolvent les humeurs crasses & glutineuses, afin qu'elles se dissipent par elles-mêmes, ou qu'elles se jettent au-déhors.

Enfin on les employe utilement pour l'hydropisie, la phtisie, l'épilepsie, les catarrhes, les maux de cœur, les fluxions sur les yeux & les oreilles &c.

On les prend, ou en poudre, ou en bolus, ou en décoction. Comme dans les recettes que donnent les Chinois, ils font entrer avec les *Ou poey tsé*, plusieurs autres drogues dont les noms sont inconnus en Europe, je me contenterai d'en rapporter quelques-unes des plus simples.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

## DIFFERENTES RECETTES,

### OU L'ON EMPLOYE LES *OU POEY TSE*.

#### *Pour les Sueurs trop fréquentes.*

**S**OIT que ces sueurs viennent le jour, ce qui est moins à craindre, soit qu'elles prennent durant la nuit, & qu'elles soient violentes, ce qui annonce des suites fâcheuses; prenez des *Ou poey tsé*, & les ayant réduits en poudre, liez-les avec la salive en forme de pâte, appliquez cette pâte au creux du nombril, & qu'elle y demeure toute la nuit, les sueurs cesseront.

On assure pareillement que ce topique, appliqué de la même manière, arrête les cris importuns & continuels des petits enfans durant la nuit.

#### *Pour les maux de Cœur, & les douleurs de Bas-ventre.*

**R**ÉDUISEZ les *Ou poey tsé* en une poudre très-fine, la prise doit être du poids d'une drachme: mais auparavant mêlez cette poudre dans une cuillère de fer, que vous tiendrez sur le feu, jusqu'à ce qu'il s'en élève une fumée noire, alors versez doucement dans la cuillère une tasse de bon vin: avalez le tout, & à l'instant le mal finira.

#### *Pour appaiser la Soif importune, & la Faim canine.*

**P**RENEZ trois fois par jour une bonne cuillerée de poudre d'*Ou poey tsé*, que vous mêlerez dans de l'eau, afin de l'avaler plus aisément.

*Pour le fréquent Vomissement des petits Enfans.*

Vous prendrez des *Ou poey tsé*, partie-tels qu'ils sortent de la boutique, & partie que vous aurez fait chauffer. Vous y ajouterez plein le creux de la main de réglisse : vous envelopperez le tout dans du papier un peu mouillé ou humecté, que vous ferez rôtir sur des cendres chaudes ; après quoi vous le réduirez en poudre, & vous le ferez avaler avec de l'eau où le ris a bouilli avant sa parfaite cuisson. On regarde ce remède comme très-efficace.

*Pour le Flux de Ventre, causé par la chaleur.*

Si durant cette incommodité l'on ne rend que des eaux, la poudre des *Ou poey tsé*, liée avec du ris cuit, dont on forme des pillules de la grosseur d'un bon pois, est un très-bon remède. Chaque prise fera de vingt pillules dans une décoction de feuilles de Nénuphar.

*Pour la Dysenterie, ou le Ténésme.*

Si cette maladie vient de chaleur, joignez à une once d'*Ou poey tsé*, cinq drachmes d'alun brûlé, jusqu'à ce qu'il se noircisse : ce mélange se réduira en une poudre très-fine, & en y mêlant quelque liqueur, on en fera des pillules grosses comme des grains de poivre. Il en faut cinquante pour la prise, qu'on avalera dans de l'eau de la première & légère cuisson du ris.

Si le ténésme est rébelle à ce remède, prenez une once des *Ou poey tsé* à demi crus & à demi rôtis, dont vous ferez des pillules de la grosseur d'un grain de poivre. Trente composent la prise. Si les matières que vous rendez, sont teintées de sang, avalez cette prise avec de l'eau-de-vie. Si ce sont des glaires blanches, le véhiculé fera de vin d'eau \*. Si le malade ne rend que des eaux, le remède se prend avec de l'eau de ris.

Il y a une autre manière d'apprêter ce remède, lorsque le ténésme est glaireux, c'est de rissoler les *Ou poey tsé* avec un peu de vinaigre, & ayant réitéré cette opération jusqu'à sept fois, on les réduit en poudre qu'on boit avec de l'eau de ris. Si le malade, soit qu'il soit âgé, soit qu'il soit jeune, rend du sang après la sortie des matières fécales, il faudroit lui donner une drachme de la poudre de *Ou poey tsé* dans une potion d'armoïse.

*Pour les Hémorrhoides.*

ON baigne l'endroit avec une lotion, où l'on a fait bouillir les *Ou poey tsé* : on peut aussi y faire des fumigations en brûlant cette drogue.

Dans

\* On le nomme ainsi, parce qu'il est très-foible.

Dans la chûte opiniâtre du fondement, jetez un morceau d'alun sur deux drachmes de *Ou poey tsé* en poudre: faites bouïllir le tout dans une petite écuelle d'eau, vous en laverez avec succès la partie malade.

MEDEC-  
NE DES  
CHINOIS.

Il y en a qui ayant fait bouïllir dans de l'eau une demie livre de *Ou poey tsé* jusqu'à la réduire en pâte, versent le tout dans un vase, sur lequel on tient assis le malade, & tant que la mixtion est tiède, on remet doucement le boyau en sa place.

### *Pour les Apostumes qui viennent aux Oreilles.*

S'IL y a tumeur & douleur, délayez de la poudre de *Ou poey tsé* avec de l'eau froide, & appliquez sur l'oreille cette mixtion humide, qu'on retire, & qu'on renouvelle, lorsqu'elle devient sèche.

S'il sort du pus de l'oreille, il faut y souffler de la même poudre, pour dessécher l'humeur, & en tarir la source. Un autre moyen, est de rôtir un peu les *Ou poey tsé*, afin de les rendre plus secs, du poids d'une once; d'y joindre des scorpions entiers, également rôtis, du poids de trois drachmes: le tout pulvérisé, sert à des injections dans l'oreille qui est sujette à suppurer.

### *Pour le violent saignement de Nez.*

IL faut souffler, ou insérer dans les narines, de la poudre de *Ou poey tsé*. L'effet en fera plus sûr, si en même tems on avale deux drachmes de cette poudre, avec une égale quantité de coton brûlé, le véhicule fera de l'eau de ris.

### *Pour la douleur des Dents.*

SI la douleur est vive, & qu'il y ait tumeur, faites rôtir une once de *Ou poey tsé*: appliquez-en une demie drachme sur l'endroit où vous sentez de la douleur, vous jetterez à l'instant une bave ou salive gluante, & la douleur cessera, ou diminuera considérablement.

### *Pour les Apostumes malignes, qui viennent au Gofier.*

IL vient quelquefois au gofier une apostume comme chancreuse: la langue s'enfle, & il y a danger que le passage ne se ferme, ce qui cause de cuisantes douleurs. Alors prenez de la poudre de *Ou poey tsé*; joignez y des vers à foye, morts peu avant que de commencer leurs coccons, & qu'on aura conservés secs: pulvérisez-les; mêlez-y de la poudre de réglisse, le tout parties égales: enfin prenez de la pulpe battue, du fruit des *Ou moei tsé\**, formez-en des pillules: elles se roulent dans la bouche, s'y fondent, l'apostume s'ouvre, & l'on est guéri.

Pour

\* C'est à peu-près ce que nous appellons *pruna acids*;

MEDECIN  
NE DES  
CHINOIS.

*Pour les Chancrez qui viennent dans la bouche des Enfans.*

MELÉZ de l'alun à des *Ou poey tsé* calcinez, réduisez le tout en poudre, & mettez cette poudre sur l'endroit malade.

*Pour toutes sortes de Tumeurs malignes.*

LES *Ou poey tsé* rissalez, jusqu'à ce qu'ils prennent une couleur violette, tirant sur le noir, & étant liez avec du miel, sont très-salutaires.

*Pour les Dartres.*

APRÈS avoir tiré des *Ou poey tsé* la matière fine qu'ils renferment, ce qui ne se fait que pour ce seul remède, on les rôtit avec de l'alun, parties égales, & après les avoir réduites en poudre, on en frotte les dartres. Si elles sont tout-à-fait sèches, on délaye les poudres avec de l'huile: l'huile de noix seroit meilleure que l'huile de la Chine. Ensuite on applique cette mixtion sur le mal.

*Pour les Apostumes & les Ulceres.*

IL faut réduire les *Ou poey tsé* en poudre, avec de la cire, & du marc qui se trouve au fond des vases où l'on met du vinaigre, & entourer l'ulcere de cet onguent.

*Pour les Playes faites par le fer.*

IL y en a dont il n'est pas aisé d'arrêter le sang: la poudre des *Ou poey tsé* peut y être appliquée avec succès. Si la respiration étoit gênée, on ajoutera à une prise de cette poudre, du poids de deux drachmes, un peu plus ou moins de celle d'une drogue nommée *Long kou*, c'est-à-dire, os de dragon.

*Pour la Toux violente, surtout des personnes âgées, & la Phtisie accompagnée de Toux, mais sans crachement de sang.*

PRENEZ des *Ou poey tsé* une ou plusieurs livres, comme vous le jugerez à propos; brisez les morceaux, gros comme des fèves, & mettez-les dans un mortier. D'une autre part, faites cuire du ris appelé *No mi*\*. Faites cuire ce ris en forme de bouillie, presque aussi claire que du

\* C'est une espèce de ris, dont le grain est long, très-blanc, luisant, & gluant. Il y en a, dit-on, de semblable en Italie.

du bouillon. Quand elle est chaude, versez la doucement sur les *Ou poey tsé*, de telle sorte qu'elle les surmonte de la hauteur d'un pouce : ensuite, placez le mortier à l'écart sans y toucher. Après dix ou douze jours, examinez s'il paroît sur la surface de la liqueur une pellicule jaunâtre qui la couvre entièrement, & si les *Ou poey tsé* en font bien pénétrer & amollis, sans quoi vous attendrez encore quelques jours. Quand vous les trouverez au point de perfection, broyez-les jusqu'à les réduire en une espèce de purée, & exposez cette mixtion au soleil. Quand la surface sera de nouveau couverte d'une pellicule, broyez encore le tout, & remettez-le au soleil. Cette opération se réitère jusqu'à ce que la matière prenne de la consistance, & soit sur le point de sécher. Alors formez-en des pillules, chacune du poids d'un dénier. Lorsque ces pillules auront été bien séchées au soleil, renfermez-les, & conservez-les avec soin.

Lorsque vous serez tourmenté de la toux sèche, prenez, avant que de vous coucher, une de ces pillules que vous laisserez fondre dans la bouche. Vous éprouverez que son goût aigre-doux a une vertu singulière, pour attirer une humeur propre à dissoudre les phlegmes, à arrêter la toux, & à tempérer la chaleur interne dans son principe : la respiration deviendra libre, & les poûmons reprendront une meilleure situation.

Ce remède est principalement utile aux personnes âgées. Il ne convient pas de le donner à ceux qui auroient une toux, laquelle proviendrait d'un grand épuisement de forces, & de causes froides internes & habituelles. Si néanmoins la toux venoit de ce que par hasard on auroit été surpris d'un vent froid, ce remède seroit encore d'usage. Il convient principalement à la toux sèche, qui est produite par la puitte, laquelle dénote un feu interne immodéré.

## TABLETTES MEDECINALES

### OU DOMINENT LES *OU POEI TSE*.

Ces tablettes font d'un grand usage à la Chine, & l'on en fait beaucoup de cas. En certain tems de l'année, l'Empereur en fait présent aux Grands de sa Cour; & quelquefois même aux Européans de *Peking*, quand il veut leur donner des marques de distinction. On en vend chez les Droguistes, mais comme le degré de leur bonté dépend des grands soins & de l'attention qu'on y apporte; celles qui se font dans le Palais par ordre de l'Empereur, sont préférées à toutes les autres.

Ces tablettes se nomment *Clouds précieux de couleur violette*. Elles sont regardées, comme on regarde en Europe les confectons d'Hyacinthe & d'Alkermes. Les Médecins Chinois assurent qu'elles font d'un usage salutaire à une infinité de maux, tant internes qu'externes, & qu'on devroit s'en

s'en fournir dans toutes les maisons, & surtout quand on entreprend un long voyage.

La composition de ces tablettes consiste 1°. En deux onces de *Ou poey tse*: 2°. En deux onces de *Chan tse kou*, dont on a ôté la peau, en les grillant. 3°. En une once de *Tsien kin tse gin*, après qu'on a ôté à ce petit grain, ou à son amande, ce qu'il y a d'huileux. 4°. En une once & demie de *Hung ya ta kié*; on ôte aussi à cette écorce ce qu'elle a de superflu à l'extérieur. 5°. En trois drachmes de musc.

Il faudroit avoir des montres de toutes ces drogues, afin de pouvoir les faire connoître. Tout ce que j'en puis dire, c'est que le *Chan tse kou*, & le *Tsien kin tse gin*, sont deux drogues laxatives, mais dont la force est tempérée par le *Ou poey tse*, qui y domine. Le *Hung ya ta kié*, est l'écorce d'une plante ou roseau, qui a la vertu de dissiper les méchantes humeurs.

Après avoir réduit séparément toutes ces drogues en une poudre très-fine, on les mêle ensuite, & on les réduit en pastilles ou trochisques, avec de l'eau où l'on a fait bouillir pendant quelque tems du *Sou mi*, ou mil, jusqu'à en faire une purée très-claire.

Le point essentiel est, de ne point épargner sa peine, & de battre très-longtems cette espece de pâte, qui est d'abord très-déliée, après quoi on en forme des trochisques de la forme qu'on veut, mais communément on les fait de la figure d'un long & gros cloud sans tête. Chaque tablette doit être du poids d'une drachme. On les fait bien sécher à l'ombre, afin qu'elles soient plus de garde.

En général, ces trochisques sont propres à rejouir le cœur, & à rétablir le tempérament; lorsqu'on y sent quelque dérangement. Il ne faut que mordre de la pastille, la mâcher, & en avaler un bon morceau.

Mais pour dire quelque chose de plus particulier de ses différens usages, ces trochisques, à ce qu'assurent les Médecins Chinois, sont très-bons contre le venin, contre l'air contagieux, & lorsque par accident on a mangé ou bû quelque chose de vénimeux, ou de malfaisant; alors broyez entièrement un de ces clouds dans de l'eau fraîche, & avalez-le en une prise, infailliblement, ou il suivra un vomissement qui n'aura rien de fâcheux ni de violent, ou vous ferez quelques selles légères, & vous vous trouverez guéri.

Quand il survient des apostumes ou des clouds vénimeux, dès qu'ils paroissent, appliquez dessus une pastille broyée, & dissoute dans du vin. Dans les maux de cœur on use de la même pastille dans du vin. Si l'on est attaqué d'apoplexie, il faut pareillement prendre une de ces pastilles dans du vin chaud.

Dans les fièvres ardentes & malignes, dans les enflures & inflammations de gosier, avalez la pastille dans de l'eau, où vous aurez fait bouillir du *Po ho*, c'est-à-dire, du pouliot. C'est aussi dans la décoction du pouliot qu'on prend le même trochisque, lorsqu'on a des diarrhées, des vomissemens, & qu'on est attaqué de la dysenterie.

Si par désespoir un homme s'est étranglé, ce qui arrive assez souvent à la Chine, ou si par malheur il s'est noyé, pourvu qu'on lui sente un peu  
de

de chaleur à la région du cœur, on le sauvera en lui faisant avaler une pastille dans de l'eau froide. Il faut user du même trochisque, dissous dans de l'eau froide, lorsque la phtisie est formée.

Pour les fièvres intermittentes, en prévenant un peu l'accès, bûvez une pastille dans du vin, ou bien dans quelque autre liqueur où vous ayez fait bouillir des bouts de branches d'un pêcher.

Pour l'hydropisie, servez-vous de ce trochisque, dans de l'eau où l'on aura fondu du sucre tiré de l'orge germé.

## DE L'OU KIEOU MOU,

*Ou Arbre qui porte le Suif.*

**O**N le nomme encore *Ya kieou*, dit *Chi tobin*, parce que les corneilles aiment fort ce fruit: c'est ce qui a fait entrer dans son nom le caractère *Ya*, qui signifie corneille. L'autre caractère *Kieou*, qui entre aussi dans la composition de son nom, signifie mortier propre à broyer le ris, pour en séparer l'écorce, parce que quand l'arbre est vieux, sa racine se noircit, se carie par-dessous, & se creuse en forme de mortier.

*Cong* dit: Cet arbre naît dans les plaines qui sont situées au pied des montagnes du côté du Midi, & dont le terroir est humide: il est fort haut, ses feuilles ressemblent à celles de l'abricotier: il se couvre de petites fleurs d'un jaune pâle & blanchâtre durant la cinquième lune. Le fruit tire sur le noir.

*Tson ki* dit: Ses feuilles sont propres à teindre en noir; on tire de l'huile de son fruit, qu'on employe dans les lampes: La lumière en est extrêmement claire.

*Tsong ché* dit: Ses feuilles ressemblent à celles d'un petit abricotier; mais elles sont un peu moins épaisses, & leur verd est moins foncé. Son fruit est mûr dans le huitième ou neuvième mois: il est verd au commencement, & dans la suite il tire sur le noir: il est partagé en trois grains.

On trouve une quantité prodigieuse de ces arbres dans les Provinces méridionales; on les plante dans les pays plats & humides. On en plante beaucoup dans la Province de *Kiang si*. Les habitans en cueillent le fruit, & après l'avoir fait cuire, ils en tirent une huile, dont ils font des chandelles.

*Qualitez & effets de la Racine d'Ou kieou mou.*

**E**LLLE est amère & rafraîchissante de sa nature, sans aucune qualité nuisible: il faut la rôtir à un feu lent, jusqu'à ce qu'elle soit sèche, & un peu roussie. La peau blanche, ou l'aubier de sa racine, est pro-

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

pré à guérir le flux excessif de l'urine, de même que les callositez, ou *Squirres* mobiles, qui se forment dans les intestins.

*Chi tchin* dit: le propre de la racine d'*Ou kieou*, est de précipiter & d'élever en même tems: elle est également diaphorétique & diurétique. Un villageois, qui d'ailleurs avoit de la force & de la vigueur, se trouva fort enflé: il fit fouir la terre, & en ayant tiré une de ces racines, il la broya jusqu'à ce qu'elle fût réduite en pâte: il la fit cuire ensuite dans de l'eau, & ayant pris une porcelaine de ce bouillon, qui lui procura plusieurs selles, il fût guéri.

On se sert utilement de la même racine pour se guérir de plusieurs maux.

1°. Pour la rétention d'urine, faites bouillir de cette racine dans l'eau, & prenez-en le bouillon.

2°. Pour la constipation, prenez environ un pouce en carré d'un morceau de cette racine, que vous ferez fendre, & ensuite cuire dans de l'eau, dont vous boirez la moitié d'une petite tasse.

3°. Pour la rétention d'urine & la constipation, jointes ensemble. C'est un mal qui enleve son homme en deux ou trois jours. Prenez de la peau blanche d'une des racines de l'*Ou kieou* qui regardent le Sud-Est, faites la sécher, pulvérisez-la ensuite, & prenez deux drachmes de cette poudre dans de l'eau chaude. Il faut auparavant faire un bouillon avec deux onces de *Man fiao*\*, & y mêler cette poudre; c'est un puissant vomitif.

4°. Pour les enflures flatueuses, causées par des vapeurs humides. Quand l'urine est brûlante, & sort difficilement, prenez de l'écorce d'*Ou kieou*, & du bois d'arequier, environ deux onces, que vous pulvériserez: prenez-en deux drachmes à chaque fois dans de l'eau où on a lavé le ris.

5°. Pour les galles que les enfans apportent du ventre de leur mère, ou qui leur viennent incontinent après leur naissance. Quand ils en ont la tête pleine, prenez de la racine d'un *Ou kieou*, qui soit planté sur le bord de l'eau, broyez-la, & mêlez-la ensuite avec du soufre mâlé; puis unifiez le tout avec de l'huile crüe, & frottez-en le mal.

## DE L'HUILE D'OU KIEOU.

*Ses qualitez & ses effets.*

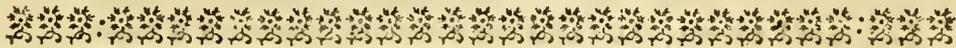
ELLE est douce, froide, & n'a point de qualité nuisible. Quand on s'en frotte la tête, elle fait changer de couleur aux cheveux blancs, & les rend noirs. Si l'on en prend une mesure, elle fait uriner, & guérit les hydrocelles. On s'en sert utilement pour frotter toutes sortes d'enflures & de tumeurs qui renferment de la matière. On peut se servir aussi du bouillon, fait avec des fruits grillés du même arbre.

Pour

\* Espece de salpêtre.

Pour la galle, dont la peau est mince & aisée à crever, prenez deux onces de cette huile, & deux drachmes d'argent viv, avec cinq drachmes de camphre: broyez le tout ensemble, & faites-y entrer de la salive, jusqu'à ce qu'il ne s'y élève plus de bubes: lavez & nettoyez bien les galle avec de l'eau chaude, & appliquez-leur cet onguent.

Pour les fronces des petits enfans, où il y a des vers, faites un habit de vieux tafetas, & ayant fait fondre de cette huile, frottez-en l'habit, & revêtez-en l'enfant. Le lendemain les vers seront fortis, & paroîtront au-dessus de l'huile.



## REMEDE CHINOIS,

*Pour la Dysenterie.*

CE remede fût communiqué au P. Parrenin par un Mandarin du premier Ordre, à condition qu'il ne le publieroit pas à la Chine, parce qu'il vouloit le laisser à ses enfans. C'est assez l'ordinaire que les Chinois, même les grands Seigneurs, qui ont des recettes particulieres, les regardent comme des secrets de famille, dont ils ne font part qu'à leurs fils. La mort qui surprit ce Mandarin, ne lui laissa pas le tems de communiquer ce secret à sa famille.

Lorsqu'il m'en donna la recette, dit le P. Parrenin, je n'y eus pas d'abord beaucoup de confiance, parce que la préparation m'en parût longue & embarrassée de conditions, qui ne sembloient propres qu'à rendre le secret plus mystérieux & plus difficile. Cependant j'en voulus faire l'expérience, & j'en donnai la recette au Frere Rhodes, Medecin & Apoticaire, & après sa mort au Frere Roussel, qui lui a succédé: l'un & l'autre m'ont assuré, que de cent malades, ils en guérissent plus de quatre-vingt; qu'il n'est pas violent comme l'*Hypecacuana*, qui cause des tranchées douloureuses; que ce remede n'en cause aucune, & ne purge pas comme l'autre, qu'il est aisé à prendre, & qu'on le donne en petite dose.

J'en ai souvent donné moi-même à des riches & à des pauvres, continué le P. Parrenin, & presque tous ont été guéris. Deux de nos Missionnaires, après avoir tenté inutilement plusieurs remedes Chinois & Européens, furent guéris par celui-ci. Voici de quelles drogues il est composé, & quelle en est la préparation.

La première drogue se nomme *Mao chan tsang tcheou*. Elle est composée, comme on voit, de quatre caractères: les deux premiers, *Mao chan*, signifient le lieu d'où on l'a tirée: c'est une montagne dans la Province de *Kiang si*. Cette drogue doit être trempée un jour & une nuit dans l'eau tiède, où l'on a lavé le ris pour le faire cuire: On y ajoute

une poignée de terre jaune, un peu grasse. Le tout ayant été bien mêlé & trempé pendant vingt-quatre heures, on retire la drogue qu'on fait sécher à l'ombre; quand elle est sèche, on en fait tomber la terre qui s'y étoit attachée, en la secoüant ou la frottant entre les mains.

Les autres drogues qui suivent, n'ont pas besoin de préparation: il est difficile de faire connoître des racines sèches & étrangères, dont on ne voit ni la tige, ni les feuilles, ni les fleurs, ni le fruit. Je n'ai pû les avoir, parce qu'aucune de ces racines ne se trouve dans les Provinces voisines de *Peking*. Ainsi je ne puis dire certainement, quel nom Européen il faudroit leur donner: je ne proposerai que mes conjectures.

La seconde drogue, me paroît une espece de sureau ou d'yeble.

La troisieme, est une racine longue, odoriférante, quand elle est récente, & qu'on tire de la Province de *Se tcbuen*. Je ne sçais à quoi la comparer. Les Chinois disent, qu'elle dissipe les humeurs, & les évacüe par la transpiration.

La quatrieme, qui est la Rhubarbe, est assez connuë.

La cinquieme, nommée *Tsao ou*, est une espece d'aconit.

Les Chinois n'ignorent pas que cette plante est vénimeuse, mais le mélange des autres drogues en émousse le vénéin, & la rend salutaire. Ils s'en servent assez souvent dans la composition des remedes, mais en si petite quantité, qu'elle ne peut nuire; & dans la recette dont il est ici question, il y en entre si peu pour une prise, qu'il n'y a rien à craindre de son vénéin, qui trouve un bon correctif dans ce mélange.

Enfin on y fait entrer cinquante noyaux d'abricots, dont il faut ôter la partie dure, la pellicule, & la petite pointe, ou le germe, en un mot, les monder & les piler dans un mortier de pierre; en exprimer l'huile, qu'on rejette, pour ne se servir que du marc, qui se mêle avec les autres drogues, qu'il faut piler toutes ensemble, & les reduire en une fine poussiere, on en fait des pillules si l'on veut, ou bien l'on conserve cette poussiere dans un vase bien fermé.

La prise pour les adultes est depuis vingt à vingt-quatre grains: on en donne jusqu'à trente ou trente-six grains aux plus robustes: elle ne doit être que de dix grains pour les enfans. A l'égard du véhicule, les Chinois disent qu'il faut avoir égard à la couleur des matières: si elles sont rouges, mêlées de fang, le remede doit se prendre dans du bouillon de *Teng tsao*; si elles sont blanchies, dans de la décoction de gingembre; si elles sont de couleur naturelle, dans de l'eau de ris. Si le malade est dégoûté, & a de la répugnance à manger, il faut lui faire avaler ce remede dans du bouillon, fait d'un os de jambon qui ne soit pas rance. Il n'importe à quelle heure du jour on prenne ce remede. Je crois que ces fortes de véhicules ne servent de rien, ou de bien peu de chose. Je ne l'ai jamais ordonné que dans de l'eau de ris, & il a eu presque toujours son effet dès la première prise.

IL seroit inutile de rapporter un plus grand nombre de ces sortes de recettes: l'Herbier Chinois, dont j'ai donné un petit extrait, feroit lui seul de quoi en remplir plusieurs volumes; mais de quel usage pourroient-elles être en Europe, où les noms des racines & des simples, dont les Médecins Chinois composent leurs remèdes, sont tout-à-fait inconnus?

Mon dessein n'étant d'ailleurs, que de faire connoître, de quelle manière les Chinois traitent la Médecine, à laquelle il paroît qu'ils se sont appliqués dès la naissance de leur Empire; j'ai crû devoir me borner à un certain nombre de remèdes, dans la composition desquels ils font entrer leurs racines, leurs plantes, leurs simples, leurs arbres, leurs animaux, & même leurs insectes, & d'en rapporter quelques-uns de chaque sorte. Comme ce sont les Chinois eux-mêmes qui nous en instruisent, on sera plus en état de juger de la capacité de leurs Médecins.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'avec leurs remèdes, ils ne font pas moins habiles à guérir leurs malades, que les Médecins d'Europe: mais ce qu'ils ont certainement de singulier, c'est l'art de connoître les diverses maladies par le simple tact du pouls: ils ne peuvent sans doute avoir acquis cette connoissance, qui est très-importante pour une application sûre des remèdes, que par une longue expérience, & par un exercice encore plus long de patience, auquel le phlegme Chinois a moins de peine à s'assujettir que la vivacité Européenne.

Je finis cet article de la Médecine Chinoise, par l'extrait d'un ouvrage qu'a traduit le P. Dentrecolles, dont l'Auteur ne paroît pas trop favorable aux Médecins de sa Nation. Après avoir longtems étudié les meilleurs livres de Médecine, pour se procurer le soulagement qu'il cherchoit, il prétend avoir trouvé le secret de se passer du secours des Médecins & de leurs remèdes. Ce secret consiste dans un régime qu'il s'est fait à lui-même, par le moyen duquel il assure qu'il s'est guéri de deux ou trois maladies mortelles, & qu'il est parvenu à une longue vieillesse exempte de toute infirmité. Il propose à ses concitoyens un régime qui lui a été si salutaire, en les exhortant de le pratiquer, & d'apprendre par-là à être à eux-mêmes leur propre Médecin.

Par l'extrait que je donne de cet ouvrage, on connoitra de plus en plus le goût des Chinois, & leur manière de penser dans les matières qu'ils traitent. Il parût la trente-sixième année du règne du feu Empereur *Cang hi*. L'Auteur l'intitula, *Tchang seng*. C'est sous ce nom que les Docteurs d'une fausse Secte de la Chine, se vantent d'enseigner le secret de se rendre immortel. On a vû plusieurs Empereurs, qui ont été assez duppes pour se laisser infatuer d'une idée si chimérique.

Ce même titre pourroit donner d'abord une mauvaise opinion du dessein de notre Auteur: mais dès le commencement de son ouvrage, il a soin d'écartier un soupçon si injurieux à un Lettré Chinois.

Il déclare donc, que dans la nécessité inévitable où l'on est, de mourir un jour, il n'a songé qu'à fournir des moyens aisez, de ne pas hâter le moment de sa mort par indiscrétion ou par négligence, ou du moins, de ne pas se réduire par sa faute, à traîner une vie languissante, & traversée par tant de maladies, qu'elle pourroit passer pour une mort continuelle.

Ainsi *Tchang feng*, dans son sens légitime & naturel, ne signifie ici autre chose, que l'art de se procurer une vie saine & longue.

Il ne faut pas croire néanmoins qu'il se soit étudié à recueillir dans son ouvrage, tout ce que la Médecine Chinoise a de plus profond & de plus recherché. Il avoue qu'il a beaucoup lû; mais il ne prétend pas faire parade de ses lectures, ni donner idée de son érudition.

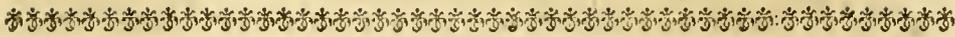
Il propose uniquement les moyens que la lecture, ses réflexions, & sa propre expérience lui ont appris, pour rétablir sa santé, qui étoit fort altérée, & pour parvenir, comme il a fait, à une vieillesse robuste & exempte de toute infirmité.

Son zèle pour la conservation de ses concitoyens, l'engage à leur faire part d'un régime qu'il a si utilement observé, & qui est à la portée de tout le monde: il prétend qu'en le suivant, sans avoir recours à tant de médicamens qui révoltent la nature, & qui souvent altèrent le tempérament, chacun peut aisément devenir son Médecin soi-même.

On aime à s'instruire sur une matière si intéressante; rien n'est plus naturel à l'homme que l'amour de la vie; & le soin modéré de se la conserver, ne peut être que louable. Il ne nous est pas plus permis de nous exposer témérairement au danger de la perdre, qu'à un soldat de quitter le poste où il a été placé. Il n'y a que quand il s'agit de procurer la gloire de Dieu, ou le bien de l'Etat, qu'il est glorieux de la sacrifier; & ce sacrifice passé pour héroïque, parce qu'il coûte infiniment à la nature.

L'Auteur même de la nature a fortement imprimé cette inclination dans son ouvrage: car ce n'est pas uniquement par le secours trop lent des réflexions & du raisonnement, mais bien plus par un sentiment vif & prompt de douleur ou de plaisir, qu'il a voulu que nous pussions discerner ce qui est convenable ou contraire à la constitution de nos corps; & c'est par un arrangement digne de sa sagesse infinie, que les nerfs les plus fins de trois sens, sçavoir, de l'odorat, du goût, & de la vue, partent d'un même endroit du cerveau, & concourent ensemble à former le sentiment exquis, qui produit un discernement si salutaire.

Au reste, on fera sans doute surpris de ce que nôtre Médecin Chinois, tout infidèle qu'il est, compte encore moins sur la vertu des remèdes, & sur l'attention à observer le régime qu'il prescrit, que sur le secours du Ciel. Il veut qu'on se l'attire par la pratique de la vertu, & par le soin continuel de régler les mouvemens & les affections de son cœur. Ce sont, comme on le verra, les premières instructions qu'il donne à ceux qui veulent conserver leur santé, & prolonger le cours de leurs années.



# TCHANG SENG,

O U

## L'ART DE SE PROCURER UNE VIE SAINTE ET LONGUE.

**Q**UOIQUE le *Tien* ait compté nos jours, & qu'il en soit le maître, on peut pourtant dire en un bon sens, qu'il les a laissez en nôtre disposition: car le souverain *Tien* ne fait point de distinction des personnes: il n'y a que la vertu qui le touche, & celui qui la pratique, a au-dédans de soi-même un témoignage certain de son amitié.

La pratique de la vertu & le soin réglé du corps, sources d'une vie longue & heureuse.

Il faut donc que ceux qui cherchent à prolonger leur vie, s'étudient d'abord à se rendre vertueux. Le soin réglé du corps, soutenu de l'exercice continuel de la vertu, rendra le tempérament fort & robuste, d'où il résultera une vie longue & heureuse. Qu'il me soit permis de rapporter ici ce qui m'est arrivé à moi-même.

L'aveugle tendresse d'une mere qui n'osoit me contredire dans mon enfance, & qui accorçoit tout à mes appétits, ruina entierement ma complexion, & m'accabla d'infirmités. Mon pere, qui avoit déjà perdu mes deux aînez, & qui dans un âge avancé n'avoit plus que moi d'enfant, étoit inconsolable. Il avoit eu recours aux plus habiles Médecins; mais leurs remedes n'avoient fait qu'aigrir mon mal.

Comme on désespéroit de ma guérison, mon pere se dit à lui-même: il ne me reste plus qu'un moyen de conserver mon fils, c'est de faire des œuvres charitables qui touchent le cœur du *Tien*. Dès-lors il se mit à rétablir des ponts, à réparer les chemins, à faire distribuer des habits aux pauvres, & du thé aux passans, à envoyer des vivres aux prisonniers; de sorte qu'en une année il fit de grandes dépenses en de semblables aumônes.

Ce ne fût pas inutilement: on s'apperçut que, sans user d'aucun remède, je reprenois peu-à-peu un air de sante: l'appétit & les forces me revinrent, & mon pere me trouva en état de vaquer à l'étude. Il me donna un Maître habile, & d'un caractère plein de douceur, pour ménager ma délicatesse. L'application à la lecture me causa à la longue une rechûte très-dangéreuse, dont j'eus beaucoup de peine à me tirer.

Alors mon pere me fit une Bibliothèque choisie, de plus de cent volumes de Médecine, & m'ordonna de me borner à l'étude de cette science: elle vous servira, me dit-il, & vous rendra utile aux autres. Je lus ces longs traitez; mais loin d'y apprendre à rétablir mes forces, je sentoient qu'elles diminoient de jour en jour.

Ainsi je renonçai à la Médecine; je songeai sincerement à pratiquer la vertu; je consultai des gens habiles; je feüilletai même certains livres pro-

ME'DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

propres à mon dessein ; & joignant mes réflexions à ce que j'avois appris , je me suis fait un régime de vie , qui m'a parfaitement réussi : car au lieu qu'auparavant j'étois d'une foiblesse & d'une maigreur extrêmes ; en peu d'années je répris de l'enbonpoint , & à mon âge j'ai le teint frais , le corps robuste & exempt de toute incommodité , & je me vois le chef d'une nombreuse famille , qui jouit d'une santé parfaite.

Au reste , parmi cette foule de maximes qui m'ont été communiquées de vive voix , où que j'ai trouvées dans les livres , j'en ai rejeté qui n'étoient pas assez bien fondées : j'en ai éclairci d'autres qui étoient peu intelligibles , & de tout cela je me suis formé un plan de vie , qui m'a établi dans l'heureux état où je me trouve. }

Quelques bornées que soient mes connoissances , je crois qu'on me sçaura gré de les avoir renduës publiques , parce qu'elles peuvent servir à se préserver des infirmités si ordinaires dans la vie , & à se procurer , comme j'ai fait , une agréable vieillesse , sans que l'ouïe , la vue , ni les autres sens se soient affoiblis par le grand âge.

Ces maximes peuvent se réduire à quatre articles , qui consistent à régler , 1°. Le cœur & ses affections. 2°. L'usage des alimens : 3°. Les actions de la journée. 4°. Le repos de la nuit.

## ARTICLE PREMIER.

### *Régler son Cœur & ses Affections.*

Importance de ce point.

LE cœur est dans l'homme ce que les racines sont à l'arbre , & la source au ruisseau. Il préside à tout , & dès qu'on a sçu le régler , les facultez de l'ame , & les cinq sens , sont pareillement dans l'ordre : c'est pourquoi nôtre premier soin doit être de veiller sur les désirs & sur les affections de nôtre cœur : & pour y réussir ,

#### I.

L'étude de sa propre perfection.

NE vous occupez que de pensées qui vous portent à la vertu. Les principaux devoirs de la société se rapportent à la fidélité qu'on doit au Prince , à l'obéissance envers les parens , à la modération & à l'équité. C'est sur la pratique de ces vertus , que chacun , lorsqu'il est de retour chez soi à la fin du jour , doit s'examiner sérieusement.

La vertu doit être bienfaisante & utile.

Mais ne vous bornez pas à la seule étude de vôtre propre perfection ; efforcez-vous encore de rendre vôtre vertu bienfaisante , & utile. C'est pourquoi , vous vient-il une pensée ? Allez-vous prononcer une parole ? Méditez-vous quelque projet ? Réfléchissez-y auparavant , & demandez-vous à vous-même : ce que je pense , ce que je veux dire ou faire , est-il utile ou nuisible aux autres ? S'il est utile , parlez , ou agissez , sans que les difficultez vous rebutent. S'il est nuisible , ne vous permettez jamais ni ces vûës , ni ces entretiens , ni ces entreprises.

Je

Je dis plus : pour éviter même jusqu'aux fautes de surprise, veillez à tout moment sur votre cœur, rentrez souvent en vous-même ; ne vous pardonnez aucune faute. Ce n'est qu'en faisant des efforts, surtout dans les commencemens, qu'on avance dans la vertu.

Un homme qui a cette attention & cette vigilance sur lui-même, dût-il, selon le cours des choses humaines, être exposé à diverses infortunes, éprouvera les effets d'une protection secrète, qui par des voyes inconnuës le préservera de tout malheur.

ME'DECT-  
NE DES  
CHINOIS.

Vigilance  
sur soi-  
même.

## II.

CONSERVEZ la paix dans votre cœur. Quand un homme n'a le cœur rempli que de vûës agréables, & propres à entretenir l'union dans la société civile, ses sentimens éclatent au-déhors sur son visage ; la joye & la sérénité intérieure qui l'accompagnent, brillent dans tout son extérieur, & il n'y a personne qui ne s'appërçoive des vrayes & solides douceurs qu'il goûte au fond de l'ame.

C'est ce que les Anciens ont voulu nous faire entendre par ces termes figurez : un ciel serein, un beau soleil, un doux zépher, des nuages charmans, inspirent l'allégresse aux hommes, & même aux oiseaux. Au contraire, un tems sombre, un vent furieux, une grosse pluye, un violent tonnerre, & de continuels éclairs, effrayent jusqu'aux oiseaux, qui vont se cacher dans le bois le plus épais.

Je viens donc à dire, que le Sage doit toujourns paroître avec un visage qui respire la paix & la tranquillité dont il jouit au-dédans de lui-même.

Vérité constante : Les passions violentes, telles que sont la haine, la colere, la tristesse, déchirent le cœur de celui qui en est possédé. Cependant il n'est pas aisé de vivre dans le commerce du monde, sans avoir de tems en tems des sujets de contradiction & de chagrin.

Ce qu'il faut faire, c'est de prendre de sages mesures, pour se mettre en garde contre ces ennemis de nôtre repos. Suis-je menacé d'une affaire affligeante ? Je vais tranquillement au-devant de l'orage, & je tâche de le conjurer. Y suis-je engagé malgré moi ? Je travaille à le surmonter, sans rien perdre de ma liberté d'esprit ordinaire.

Ai-je mal pris mon parti ? Je ne m'opiniâtre point à justifier mes démarches. Si pour me tirer d'un mauvais pas, on me donne des conseils injustes ? Loin de les suivre, je ne daigne pas les écouter. Si dans une affaire il arrive un contre-tems que je n'aye pu prévenir ? Je fais ensorte de m'y ajuster : Est-il passé ? Je n'y pense plus. Lorsqu'ayant agi selon ses lumieres, on sçait s'abandonner pour le reste aux ordres du Ciel, rien n'est capable de troubler la joye du cœur.

Au contraire, si dans le mauvais succès d'une affaire témérairement entreprise, on s'aheurte à la faire réussir ; si on roule dans sa tête mille projets inutiles ; si on se livre aux mouvemens impétueux de la colere ; il s'al-

Paix inté-  
rieure de  
l'ame in-  
fluë sur  
les actions  
extérieu-  
res.

Les pas-  
sions dé-  
chirent le  
cœur.

Résigna-  
tion aux  
volontez  
du Ciel,  
conserve  
la joye du  
cœur.

Le cha-  
grin dé-  
truit la  
santé.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

lume dans les visceres un feu qui les consume, les poumons en sont comme brûlez; le sang & les humeurs s'alterent & fermentent contre nature; les phlegmes vitiez inondent les parties internes; l'habitude du corps ainsi dérangée, il sèche à vûte d'œil.

Quand même ces fameux Médecins *Lou & Lien*, reviendroient au monde, ils ne pourroient, ni avec toute leur science, ni avec le secours des végétaux & des minéraux, réparer l'humide radical déjà ruiné. C'est ce qui a fait dire, que si les excez de la débauche font de grands ravages dans un corps, les chagrins & les peines d'esprit en font encore davantage.

Funestes  
effets du  
chagrin &  
de la colere  
sur le  
corps hu-  
main.

Je remarque en particulier trois grands maux, que causent dans le corps le chagrin & la colere.

10. Le foye en est blessé, & par-là les principes actifs du sang, source des esprits vitaux, ne se dégagent point, & restent confondus ensemble. D'ailleurs le foye qui souffre, fait souffrir la pleure, ne fût-ce que par consentement; ce qui dégénere en un gonflement & en une enflure universelle.

20. Les poumons sont endommagés: d'où il arrive que le sang & l'air inspiré, faisant effort pour passer, malgré les obstacles qu'ils trouvent, il se fait une irritation, dont il résulte un crachement de sang, qui aboutit enfin à la phthisie formée.

30. L'estomac est gâté, & par conséquent la limphe de ses glandes, ou le levain propre à faire la coction des alimens, s'épaissit, & n'ayant plus sa fluidité naturelle, il perd sa vertu, ce qui ôte l'appétit, & réduit enfin à l'impossibilité de prendre aucune nourriture: l'ésophage est attaqué d'une espee de paralysie, qui l'empêche de saisir & de pousser les alimens vers l'orifice du ventricule, lequel se révolte & se souleve à leurs moindres approches.

Tels sont les funestes effets des passions violentes, dont un cœur est habituellement possédé. Quel secours peut-il espérer, & de qui peut-il se plaindre que de lui-même?

### I I I.

On doit  
s'appli-  
quer à  
connoître  
son bon-  
heur.

REFLECHISSEZ souvent sur le bonheur de vôtre état. On est heureux, quand on sçait connoître son bonheur. Cependant, combien en voit-on, qui n'ont pas le cœur content au milieu même des plus grandes prospérités? Ils sont malheureux, parce qu'ils veulent l'être: l'Empire est en paix; l'année est abondante. Voilà un grand bonheur que le *Tien* nous a libéralement départi. Si je mene chez moi une vie douce & tranquille; qu'ai-je à souhaiter davantage?

Réfle-  
xions pro-  
pres pour  
cela.

Pour mieux sentir mon bonheur, je pense souvent que je vis à mon aise dans ma maison, tandis que tant de voyageurs ont à souffrir les incommoditez du vent, de la poussiere, de la pluye; ou naviguent sur des rivières & sur des lacs au fort d'un orage, qui élève des montagnes d'eau, prêtes

tes à les engloutir à chaque instant; tandis que tant de malades, attachez à un lit, ressentent les plus cuisantes douleurs, sans trouver dans les remèdes aucun soulagement à leurs maux; tandis que tant d'infortunés soutiennent d'injustes procès, ou languissent dans une prison, où ils éprouvent l'abandon, la faim, la soif, le froid, & tant d'autres misères inséparables de leur captivité; tandis que tant de familles sont dans le deuil par la mort de leurs proches, ou dans la désolation, par un incendie, ou par quelque autre événement semblable, & que tant d'autres cherchent à finir leurs peines, en terminant leur malheureuse vie par une mort violente.

Quand je me compare à ces infortunés, & que je me vois exempt des maux dont ils sont environnés; puis-je n'être pas content de mon sort?

Celui qui n'a point essuyé de traverses, ne conçoit guères quel est le prix d'une vie paisible & tranquille. Celles que j'ai éprouvées, me sont maintenant d'un grand secours: car outre les deux grandes maladies dont j'ai parlé, & qui m'ont conduit par bien des douleurs aux portes de la mort, je me suis vu prêt à faire naufrage, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'échapai à ce danger. Quand il m'arrive quelque contretemps, je me tranquillise, en me disant à moi-même: y a-t-il rien là qui puisse se comparer à l'une des trois épreuves par où j'ai passé?

Qu'on aye recours au même remède dans les afflictions, & l'on apprendra par sa propre expérience, qu'il ne tient qu'à nous, avec un peu de réflexion, de profiter de la portion du bonheur que le *Tien* nous distribue. Au contraire, celui qui ne sçait pas borner ses desirs, eût-il acquis les richesses & la gloire d'un Empereur, il croira toujours qu'il lui manque quelque chose.

Songez que nos forces sont bornées, & donnons des bornes à notre cupidité; prenons les choses comme elles viennent, & donnons-nous bien de garde de nous livrer jour & nuit à des soins & à des inquiétudes, qui déroberaient les plus précieux momens de la vie.

Le célèbre *Ten*, mon compatriote, avoit une belle maxime: Si votre fortune, disoit-il, devient meilleure, pensez moins à ce que vous n'avez pas, qu'à ce que vous avez: autrement vous désirerez toujours, & vous ne verrez jamais vos desirs satisfaits. Si vous venez à déchoir de votre première condition, dites-vous à vous-même: ce qui me reste me suffit: on peut me ravir mes biens, mais on ne me ravira jamais la tranquillité de mon cœur, qui est le plus grand de tous les biens.

Avec de pareils sentimens, malgré la décadence de votre fortune, vous êtes plus riche que vous ne pensez. C'est ce que signifie cette ancienne parabole: Je vois marcher devant moi un cavalier bien monté, pendant que je suis sur un âne. Ah! me dis-je à moi-même, que mon sort est différent du sien! Mais en tournant la tête, j'aperçois un villageois de bonne mine, qui pousse une lourde brochette: O! dis-je alors; si je n'égalais pas celui qui me devance, au moins je l'emporte de beaucoup sur celui qui me suit.

J'ai trouvé que cette parabole pouvoit me rejouir en certains momens;

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.

je l'ai transcrit sur un cartouche, & je l'ai exposé dans mon étude, afin de m'en rappeler le souvenir.

## I V.

Les infirmités sont le partage de l'homme.

LORSQUE vous jouïssiez d'une bonne santé, connoissez-en le prix, & étudiez-vous à la conserver. Les maladies & les infirmités sont le partage de l'homme, & il est difficile qu'il en soit tout-à-fait exempt. Il y en a de légers, qui par leur variété & leur continuité, rendent la vie amère. Il y en a de plus grandes, qui sont accompagnées de frayeurs & d'alarmes. Tous les tems de la vie sont sujets à ces miseres. L'enfance est, pour ainsi dire, condamnée aux cris & aux gémissemens. L'âge viril & la vieillesse sont exposez à de longues absences d'une famille, à des revers de fortune, & à des maladies fâcheuses.

Naturelles plus fâcheuses que les accidentelles.

On en voit d'autres qui sont bien plus à plaindre; ce sont ceux qui sont nez, ou qui sont devenus sourds, aveugles, muets, demi-paralitiqes, estropiez, & perclus de tous leurs membres. J'ai déjà dit ce que j'ai eu à souffrir de différentes maladies compliquées ensemble; je m'en suis délivré, & je jouïss maintenant d'une santé forte & vigoureuse; j'ai l'ouïe fine, la vûe claire, l'appétit bon, l'humeur gaye. On peut, comme moi, acquérir une santé robuste; mais quand on l'a une fois obtenue, il faut sçavoir la conserver.

Usage modéré des plaisirs.

Un des meilleurs moyens, est de résister à cette pente naturelle qu'on a pour les plaisirs des sens, & d'user avec beaucoup de modération de ceux même qui sont permis. Un vieillard qui se sent aussi vif & aussi ardent pour le plaisir, que s'il étoit dans la vigueur de l'âge, doit apprendre à se modérer par les réflexions suivantes.

Après la cinquantieme année, l'homme est sur son déclin; le sang commence à s'affoiblir; les esprits manquent, & la languissante vieillesse n'est pas éloignée. Quand on se promettrait cent années de vie; est-ce-là un si long terme? Et ne seroit-on pas bientôt au bout de cette carrière? Cependant voit-on beaucoup de vieillards qui arrivent jusqu'à cent ans?

On doit éviter tous les excez.

Nôtre vie est si courte; évitons avec soin tous les excez qui l'abregent. Ne s'aperçoit-on pas que la fin approche, lorsqu'en lisant, les yeux sont sujets à des ébouiissemens, lorsque les pieds chancellent en marchant, lorsqu'après le repas, la nourriture fatigue l'estomac, lorsqu'après avoir parlé quelque tems de suite, on se sent essoufflé? Tout cela n'avertit-il pas qu'on n'est plus jeune, & qu'il faut renoncer à des plaisirs, lesquels consumeroient bientôt un foible reste de santé, qu'il est si important de ménager pour conserver sa vie?

La lampe, dit le proverbe, s'éteint dès que l'huile est consumée. On peut y en ajoûter d'autre à mesure que la flamme la dissipe; mais si le suc radical du corps est une fois perdu, a-t-on des moyens de réparer cette perte? C'est ce qui demande de sérieuses réflexions.

A R-

## ARTICLE SECONDE.

MEDECINE  
DES  
CHINOIS.*Régler l'usage des Alimens.*

C'EST une nécessité à l'homme de boire & de manger, afin de soutenir le corps : la nourriture qu'il prend, si elle est bien réglée, maintient l'estomac dans la situation qui lui convient. C'est dans l'estomac que se fait la coction & la digestion des alimens; il est la première source du sang, des esprits vitaux, des fucs & des humeurs qui se répandent dans les divers membres, pour les conserver dans leur vigueur naturelle: ainsi ceux qui sont attentifs à leur santé, doivent l'être extrêmement à observer certaines règles touchant le boire & le manger.

Nécessité  
de cet ar-  
ticle.

## I.

QUE ce soit la faim, & le besoin que vous sentez, qui règlent votre nourriture, & donnez-vous bien de garde d'en prendre avec excès: cet excès nuit aux esprits vitaux, & fatigue l'estomac. Le chile vitié, porté dans la masse du sang, la rend épaisse, & peu propre à une fermentation spiritueuse.

On ne  
doit man-  
ger ni boi-  
re qu'au-  
tant qu'on  
a faim &  
soif.

De même, ne pensez à boire que quand vous avez soif: appeaisez-la sans y faire d'excès: le trop de boisson endommage le sang, & le ventricule se gonfle, en précipitant la sortie d'un chile mal cuit. Le vin étant visqueux, cause des vents dans la fermentation, dont fuit le gonflement.

## II.

DÉJEUNEZ de grand matin: on respire par le nez l'air du ciel, & par la bouche on se nourrit des fucs de la terre, & l'on en reçoit les exhalaisons. Il est important de ne jamais sortir de sa maison à jeun.

Déjeuner  
de bon  
matin.

Cette précaution devient plus nécessaire, s'il règne des maladies populaires, ou si l'on est obligé d'entrer chez des malades. En Hyver, un ou deux coups de vin sont un excellent préservatif contre le mauvais air: il est bon de prendre quelque aliment, mais en petite quantité, qui serve à occuper & à affermir l'estomac. C'est une espece de confortatif: il empêche en Eté qu'on ne soit saisi d'un air corrompu, & il préserve de colique, de dévoyement, de dysenterie, &c. En Hyver il fortifie contre la rigueur du froid, contre les frimats, & les vapeurs malignes des brouillards. Il est au Printems d'un puissant secours contre le grand vent, contre le ferein, & les rosées abondantes.

Avantages  
de cette  
pratique.

Ce sont là les avantages d'une pratique que j'observe exactement. Je me leve dès le grand matin; aussitôt, & même avant que de me laver le visage, & de me rincer la bouche, j'avale du ris clair plein une écuelle,

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

& je prens un peu de ris solide. L'usage du cange, ou du ris clair, est convenable à la disposition de l'estomac, & humecte utilement le levain qui y est renfermé. Au défaut de ris clair, je me contente d'eau chaude, où j'ay fait dissoudre un peu de cassonnade.

### I I I.

Dîner,  
quel il doit  
être.

**PRENEZ** un bon repas vers le milieu du jour. Faites vous servir à dîner les viandes les plus simples, elles sont plus saines & plus nourrissantes. Ne laissez guères approcher de vôtre table certains ragoûts qu'on n'a inventez, que pour réveiller ou pour chatouïller l'appétit.

Sauces de  
haut goût  
préjudicia-  
bles à la  
santé.

Les sauces de haut goût sont de cinq sortes, & chacune, si l'on en fait un fréquent usage, a des qualitez nuisibles à la santé. Les alimens trop salez, incommodent le cœur: ceux qui sont trop aigres, sont contraires à l'estomac: ceux qui sont trop amers, endommagent les poumons; ceux qui sont trop piquans, préjudicient au foye par leur acidité; enfin ceux qui sont trop doux, nuisent aux reins.

Excès du  
sel nuisi-  
ble.

Mais ce que l'on doit le plus éviter en apprêtant les alimens; c'est l'excès du sel. Le sel ralentit le mouvement du sang, & rend la respiration moins libre. L'eau salée, jettée dans le sang d'un animal qu'on vient d'égorger, le fige aussitôt & le coagule. Aussi voit-on que ceux qui se nourrissent ordinairement de viandes salées, ont le teint pâle, le pouls embarassé, & sont pleins d'humeurs impures. & vitiées.

Alimens  
simples &  
chauds,  
les meil-  
leurs.

Accoutumez-vous donc aux alimens les plus simples, ils vous préserveront d'une infinité de maladies, & vous maintiendront dans une santé parfaite. Mais ayez soin que ces alimens soient chauds lorsque vous les prenez: ne mangez jamais de viandes froides, surtout quand elles sont mêlées de graisse. Cette nourriture, en sejourant dans le ventricule, y produiroit des cruditez, qui causeroient des tranchées, la diarrhée, & d'autres incommoditez semblables.

### I V.

Règles à  
observer  
en man-  
geant.

En prenant vos repas, mangez lentement, & mâchez bien vos morceaux.  
1°. Cette mastication lente brise les alimens, les imbibe de salive, & les met en un état de finesse & de première dissolution, qui les prépare à la fermentation de l'estomac.

2°. La digestion ainsi commencée sous les dents, & par le secours de la salive, se perfectionne aisément par le levain du ventricule.

3°. On se préserve de bien des accidens, qui arrivent à ceux qui mangent avec précipitation, tels que sont la toux, le hoquet, & le *T tse*, c'est-à-dire, une irritation de l'ésophage qui est quelquefois mortelle.

Quoi de plus dégoûtant, & en même tems de plus risible, que de voir un homme prendre sa refection, de même que le tigre se jette sur sa proie, se hâter de manger, se remplissant sans cesse la bouche de nouveaux morceaux

ceaux pris à droite & à gauche; comme si on les lui disputoit, ou qu'il craignît qu'on ne les lui enlevât!

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

## V.

NE contentez par tellement vôtre appétit, qu'en sortant de table vous foyez pleinement rassasié: l'abondance de la nourriture tourmente l'estomac, & nuit à la digestion. Quand meme vous auriez un estomac robuste & qui digere aisément, n'occupez point toute sa vigueur, laissez-lui quelques degrés de force en réserve.

On ne doit  
jamais se  
rassasier  
pleine-  
ment.

Je m'explique par une comparaison. Un homme peut lever & porter un poids de cent livres; si on ne le charge que de quatre-vingt, il n'en est pas beaucoup fatigué. Rendez le fardeau beaucoup plus pesant, & forcez-le à le recevoir sur ses épaules, ses nerfs trop tendus en souffriront, ses os ne le pourront soutenir, & après quelques pas on le verra chanceler & tomber à la renverse.

L'application est aisée à faire. Quand on s'est accoutumé à une vie sobre, l'usage des alimens est beaucoup plus profitable. C'est surtout lorsqu'on a souffert longtems de la faim & de la soif qu'il faut sçavoir se modérer. Vouloir satisfaire entierement à ce que l'un & l'autre demandent, c'est s'exposer à une maladie certaine, parce que les esprits animaux & vitaux ne pourroient suffire à leurs fonctions.

Modéra-  
tion de  
l'appétit,  
quand le  
plus né-  
cessaire.

## VI.

SOUPEZ de bonne heure & sobrement. Il vaut mieux multiplier les repas, si l'on en a besoin. La coutume est qu'en Été, à la cinquieme & fixieme lune, où les jours sont plus grands, on fasse quatre repas, l'un à son lever de grand matin; un second à onze heures; un troisieme au déclin du soleil; & un quatrieme lorsqu'on va se coucher. Dans les autres saisons trois repas suffisent.

Règles  
pour le  
Souper, &  
le nombre  
des repas.

Je voudrois qu'on fixât à-peu-près la quantité de ris & des autres alimens qu'on doit prendre à chaque repas, conformément à son tempérament & à son genre de vie, & qu'on s'en tint à cette règle, se faisant une loi de ne la transgresser jamais, pas même en certaines occasions, où les mets flattent davantage le goût, & donnent envie d'en prendre plus qu'à l'ordinaire. Mais où la sobriété est le plus nécessaire, c'est au souper, qui doit être fort léger.

Sur la  
quantité  
des ali-  
mens.

Généralement parlant, ne prenez point d'alimens qui soient de difficile digestion, tels que sont ceux dont la substance est gluante & visqueuse. Abstenez-vous de viandes à-demi cruës ou chargées de graisse, de celles qui sont apprêtées en espece de daubes ou d'étuvée, des ragoûts trop épicés qui portent le feu dans les entrailles, des grains nouveaux qu'on aime à manger dans leur primeur, & qui ne sont salutaires que quand ils ont acquis leur parfaite maturité par la fermentation insensible, & par l'éva-  
pora-

Sur leur  
qualité.

MÉDECINE DES  
CHINOIS.

poration de certains sels volatils trop abondans & trop âcres. Cet avis regarde principalement les vieillards, & ceux qui ont l'estomac foible.

### V I I.

Les mets doivent être bien cuits.

Ayez soïn que les mets qu'on vous apprête soient tendres & cuits à propos. Car s'ils étoient durs, & s'ils résistoient sous la dent, l'estomac auroit de la peine à les digérer. Une chair ténace, pleine de nerfs, ou a-demi cuite, est très-indigéte.

Quand on est dans la force & à la vigueur de l'âge, que le sang a tout son feu, & que l'estomac est robuste, on peut être moins incommodé d'une pareille nourriture. Mais elle rendra infailliblement malade un homme d'un estomac foible, ou qui est avancé en âge.

Pour moi j'ordonne que le ris, la viande, le poisson, les herbages, les légumes, & généralement tout ce qu'on me sert, soit bien cuit, & très-tendre, sans quoi je n'y toucherois pas.

### V I I I.

Le sommeil aussitôt après le repas nuit à la santé.

NE prenez votre sommeil que deux heures après votre repas. Les alimens qui descendent par l'ésophage dans l'estomac, doivent y être broyez & dissous, afin de pouvoir circuler, être filtrés, & assimilés: le sommeil pris aussitôt après le souper, ôte à l'estomac la liberté d'agir sur les alimens, qui n'y étant pas broyez comme il faut, y croupissent, & causent des cruditez, des rapports aigres, & souvent la lienterie, & une vraye diarrhée. Si elle dure un peu de tems, la pâleur paroît sur le visage, & le corps devient languissant, foible, & bouffi.

Mouvement après le repas.

La digestion étant ainsi traversée par un sommeil déplacé, la chilification en est blessée, & le chile vitié se répandant par le mouvement circulaire dans tous les viscères, & s'y arrêtant, parce qu'il est trop épaissi, y est coagulé de plus en plus par son acide dépravé; ce qui est la source d'une infinité de maladies, à cause des obstructions qui surviennent dans les colatoires des humeurs. Je conseille donc de se promener un peu de tems après le repas: ce mouvement modéré facilite la digestion.

Quand on doit différer le repas.

Gardez-vous aussi de prendre votre repas aussitôt après un violent accès de colere. La colere cause une effervescence dans la limphe exprimée des glandes salivaires: la salive chargée d'un levain malin, descend dans l'estomac, infecte le chile, & corrompt la masse du sang.

### I X.

Thé au commencement & à la fin du repas.

COMMENCEZ votre repas par boire un peu de thé, il sert à humecter le gosier & l'estomac, & il preserve d'atteintes fâcheuses la chaleur & l'humide radical: finissez-le de même par une tasse de thé, pour vous rincer

cer la bouche & les dents ; c'est le moyen de les affermir & de les conserver jusqu'à la vieillesse.

Je ne conseille pas de boire beaucoup, ni de thé, ni d'autre liqueur. L'estomac ne veut point être trop humecté : un peu de sécheresse & de chaleur le met dans l'état le plus convenable à ses fonctions.

J'avouerais ingénument que le thé n'est pas de mon goût, & que lorsque je suis obligé d'en boire, je sens que mon cœur se souleve. La faiblesse de ma constitution dans ma jeunesse a pu contribuer à cette antipathie. Je ne distingue pas même le thé excellent du plus commun ; c'est ce qui m'attire quelquefois des plaisanteries de la part de mes amis : mais je me raille à mon tour de leur délicatesse, & je me fais bon gré d'y être insensible.

Mais, dit-on communément, celui qui n'aime pas le thé, n'est pas indifférent pour le vin. (a) J'en bois, il est vrai, mais je n'en prends jamais plus de quatre ou cinq petites tasses : si j'allois au-delà, j'aurois aussitôt la respiration embarrassée, la tête broüillée de vertiges, l'estomac dérangé, & le lendemain je me trouverois dans la situation d'un homme qui est menacé d'une maladie prochaine.

Le vin pris sobrement, réjouit la nature abattuë, réveille ses forces, & rend à la masse du sang & au poulx leur vivacité naturelle. Mais s'il est pris avec excès, il produit des fermens venteux, il cause des obstructions dans les reins, & corrompt l'estomac.

Usage modéré du vin.

Rien ne me paroît ni plus honteux, ni plus indigne d'hommes raisonnables, que de disputer ensemble dans un festin, qui boira le plus de rafades, & qui aura plutôt vidé sa tasse. Pour moi, quand je régale mes amis, je les invite volontiers à boire deux ou trois coups, pour les mettre en belle humeur : mais j'en demeure là, sans les préférer davantage, ni leur faire de ces fortes de violences qui ruineroient leur santé.

Telles sont mes maximes pour le tems du repas : elles sont aisées, & si on les pratique, je suis sûr qu'on s'en trouvera bien.

## ARTICLE TROISIEME.

### *Régler les actions de la journée.*

DANS les actions ordinaires de la vie, on est assez attentif aux choses considérables qui donnent une atteinte visible à la santé : mais il y en a beaucoup de petites, qu'on regarde comme des minuties, & auxquelles on ne daigne pas faire attention. Ce sont cependant ces minuties observées avec soin, qui préservent de plusieurs incommoditez, & la négligence

La santé dépend des moindres circonstances.

(a) Les Chinois, comme nous l'avons dit, font leur vin avec du ris distillé, & ce vin a beaucoup de force.

ME'DECLI-  
NE DES  
CHINOIS.

Trois for-  
tes d'es-  
prits qui  
contri-  
buent à la  
santé.

Toute dif-  
fipation  
d'esprits  
est dangé-  
reuse.

gence sur cet article, abregé quelquefois le cours des années, que le *Tien* vouloit nous accorder.

A parler en général, la vie de l'homme dépend du mouvement régulier des esprits. Il y en a de trois sortes : Les esprits vitaux, que nous nommons *Tjing* ; les esprits animaux, qu'on nomme *Ki* ; & un troisième ordre d'esprits, bien plus nobles, plus dégagés de la matière, & auxquels le nom d'esprit convient beaucoup mieux, c'est ce qui se nomme *Chin*.

C'est des esprits vitaux que naissent les esprits animaux, & de ceux-ci ce troisième ordre d'esprits destinez aux opérations intellectuelles. Si les esprits vitaux viennent à manquer, il faut nécessairement que les esprits animaux manquent aussi, & cette seconde espèce d'esprits étant épuisée, la troisième ne peut subsister, & il faut que l'homme périsse.

Il est donc important de ne pas dissiper vainement ces trois principes de la vie humaine, ou par l'usage immodéré des plaisirs sensuels, ou par de violents efforts, ou par une application d'esprit trop forte & trop constante.

#### R E M A R Q U E S.

CE que dit ici l'Auteur Chinois, s'accorde assez avec le langage d'un Auteur moderne. Voici ses paroles qui y serviront d'éclaircissement :

Tous les ressorts du corps humain, dit-il, seroient inutiles & sans action, si Dieu n'avoit produit & destiné les esprits vitaux, pour les faire agir, & leur imprimer le mouvement de la vie, & les esprits animaux, pour mettre en exercice les sens intérieurs & extérieurs. Aussi a-t-il déterminé pour instrument général de la vie végétante dans l'animal, le sang artériel, qui s'appelle aussi esprit vital, quand il a été échauffé & purgé dans le cœur.

Les esprits animaux sont bien plus excellens que les esprits vitaux, puisqu'ils sont les instrumens d'une vie plus noble.

1°. Les parties qui composent l'esprit animal, sont bien plus petites & plus subtiles que celles qui composent l'esprit vital.

2°. Les parties de l'esprit animal se remuent en tout sens séparément les unes des autres, comme les parties qui composent l'air. Voilà le *Ki* Chinois. Les parties de l'esprit vital rampent, en glissant les unes sur les autres, comme les parties de l'eau. C'est le *Tjing* Chinois.

3°. Les parties de l'esprit animal sont si fort agitées, qu'il devient imperceptible à tous les sens, & c'est-là cette portion la plus déliée de ces esprits, appelée *Chin*.

Les actions de croître, de se nourrir, &c. sont les actions vitales, attribuées au *Tjing* Chinois. Celles de sentir, par les sens intérieurs & extérieurs, sont les actions animales. Les esprits animaux, selon les Anciens, ne sont qu'un air subtil, un souffle fort délicat ; & c'est justement le *Ki* : c'est un composé de petits corps, qui sont dans un mouvement prompt & continu, de même que les petits corps qui composent la flamme d'un flambeau allumé.

Ces.

Ces esprits, selon les Modernes, ne sont qu'une humeur subtile, qui coule du cerveau dans les nerfs avec tant de force & d'impétuosité, que quand on les a percez, il est très-difficile de l'arrêter. MÉDECINE DES CHINOIS.

L'Auteur que je cite, entend par les esprits animaux un air très-pur & très-subtil, un souffle délicat; & c'est le *Ki* Chinois: De plus une flamme plus déliée que n'est celle de l'eau-de-vie, & c'est le *Chin* Chinois.

I.

L'AVIS le plus important que je puisse donner pour maintenir le corps dans un juste tempérament, est d'être très-sobre dans l'usage des plaisirs des sens: tout excès épuise les esprits. Ne faites point d'effort pour apercevoir ce qui est hors de la portée de votre vûe, & vous conserverez le foye en bon état. Ne prêtez point l'oreille pour entendre ce qui demande une attention forcée, & vos reins seront sains. Gardez-vous de cracher beaucoup, & de pousser fréquemment dehors votre salive, vos poumons s'en trouveront bien. N'entreprenez pas des ouvrages d'un artifice extrêmement fin & délicat, le cœur en conservera sa force & sa vigueur. Règles pour conserver la santé aux parties internes.

Quand vous avez souffert de la faim, ne mangez pas beaucoup d'abord, & surtout abstenez-vous d'alimens crus & froids de leur nature, de crainte que l'estomac n'en souffre. Voilà ce qui regarde les parties internes.

Pour ce qui est des actions extérieures. Ne marchez pas trop longtems; vos nerfs en seroient fatiguez: ne vous tenez pas des heures entieres debout & immobile; les os auroient de la peine à vous soutenir: ne foyez pas trop longtems assis; les chairs en souffriroient: ne demeurez pas couché au-delà du besoin; le sang en seroit moins fluide, & auroit plus de peine à couler dans les veines. Pour les actions extérieures.

Dans les différentes saisons il y a pareillement des mesures à garder, pour se défendre des grandes chaleurs & des grands froids. En Hyver, ne cherchez point à être trop chaudement, ni en Été à vous mettre trop au frais. Ma maxime est, de prévenir de bonne heure les diverses maladies, & de me précautionner contre leurs plus légères atteintes. Par rapport aux saisons.

II.

AUSSITOT après votre réveil, faites avec la main plusieurs frictions sur la poitrine à la région du cœur, de crainte que sortant tout chaud du lit, la fraîcheur ne surprenne tout-à-coup, & ne referme subitement les pores du corps, ce qui causeroit des rhûmes & d'autres incommoditez; au lieu que quelques frottemens avec la paume de la main, mettent le sang en mouvement à sa source, & préservent de plusieurs accidens. Précaution avant que de se lever.

De même, en vous lavant le visage au sortir du lit, gardez-vous de tenir les yeux ouverts, de crainte que les sels de la chassie & de la sueur, En se lavant le visage.

MEDECINE DES CHINOIS. entraînez avec l'eau, n'y causent des âcretés, & n'y produisent à la longue une inflammation sèche.

## I I I.

Combien le froid & le vent nuisent à la santé, surtout un vent coulis.

COMME de toutes les passions qui nous agitent, la colere est celle qui fait le plus de ravage; de même, de toutes les affections malignes de l'air, c'est le vent qui est le plus dangereux, surtout le vent coulis, qui est froid & perçant, & qui surprend comme à la dérobee. Il s'insinue dans le corps, il pénètre les nerfs & les arteres, & cause souvent les douleurs cruelles de la goutte, la paralysie, & d'autres maladies également fâcheuses.

C'est pourquoi l'ancien proverbe nous avertit, d'éviter un coup de vent, avec autant de soin, que nous éviterions un trait de flèche. Ainsi, soit au sortir d'un bain chaud, soit à la fin d'un rude travail, lorsque le corps est en sueur, donnez-vous bien de garde de quitter une partie de vos habits, & de vous mettre à un vent frais; ce léger soulagement vous coûteroit cher. L'air froid bouche les pores, & alors il se fait un amas de mauvaises humeurs, qui seroient fortis par cette voye, ou en forme de sueur sensible, ou par le moyen d'une insensible transpiration. C'est surtout aux pieds, au dos, & au ventre qu'il ne faut pas sentir de froid.

Précaution à cet égard même en Été.

C'est pourquoi dans l'Été même, où l'on se couvre d'habits fort légers, il est à propos de couvrir le bas-ventre d'une large toile de coton, pour le préserver des coliques qu'un froid inopiné y causeroit. Je sçais que quand on a été incommodé, on remédie au mal par des sudorifiques: mais s'ils guérissent le mal présent & sensible, ce n'est qu'en affoiblissant la masse du sang, dont ils alterent la fermentation, qui pousse dehors quantité de parties assimilaires avec les hétérogenes.

## I V.

Toute humidité altere la santé.

A la quatrième & cinquième lune, c'est-à-dire, aux mois de Mai & de Juin, si les pluies, comme il arrive dans quelques Provinces méridionales, durent longtems & sans interruption, il faut remédier à la grande humidité des maisons, en y brûlant des herbes odoriférantes, ou des matières bien sèches, & qui fassent un feu clair.

Quand on reste longtems assis ou couché dans un lieu humide, on s'expose à être attaqué de paralysie, ou du moins d'un cours de ventre très opiniâtre.

Dans les grandes chaleurs, où l'on suë beaucoup, changez souvent de linge; mais n'en prenez point qu'on n'ait exposé tout récemment au soleil, pour le sécher.

V.

MEDECINE DES CHINOIS.

Diverses choses qu'on doit éviter.

QUAND on a exprimé le sucre des cannes, ne brûlez point sous vos yeux le bois & le marc qui restent : ce feu a la vertu maligne d'obscurcir la vûë : on s'expose au même inconvénient, quand on se sert à la lampe de la graisse de poisson, au lieu de l'huile ordinaire.

Le musc & les fleurs des petites oranges renferment des insectes imperceptibles : ne les approchez point du nez pour les flairer, de crainte que ces petits vers ne pénètrent jusqu'au cerveau. L'air est rempli de semences imperceptibles de divers petits insectes, qui entrent dans nos corps par la respiration ; mais ils ne peuvent pas y éclore, faute de sujet propre à les aider : au lieu que les vers, qui déposent leurs petits œufs dans le calice farineux des fleurs, pourroient être attirés par le nez avec le ferment propre à les faire éclore.

V I.

DURANT les trois mois du Printems que la nature fermente de tous côtés, il faut s'y conformer, & pour cela se donner du mouvement, ne fût-ce qu'en marchant, afin que les membres soient plus dispos. L'inaction & une vie sédentaire sont très-contraires à la santé dans cette saison.

Régime de vie & précautions dans le Printems.

S'il y a alors certains jours, où la chaleur se fait sentir, ne quittez pas trop tôt vos habits d'Hyver, & ne retranchez de vos vêtemens que peu-à-peu & par degrés, de crainte que vous ne soyez surpris par un froid inopiné, qui dans cette saison succede assez ordinairement à la chaleur.

V I I.

C'EST en Eté qu'il se fait dans le corps une grande dissipation d'esprits. Les reins sont affoiblis, l'humide radical se dissout, & s'en va, pour ainsi dire, en eau & en sueurs. Il faut prendre alors des alimens un peu chauds, & propres à procurer au-dédans une chaleur modérée.

En Eté.

Si après quelque violent exercice vous bûvez des potions chaudes, capables d'exciter la sueur, laissez-la sortir à son gré, & ne soyez pas assez imprudent pour arrêter son cours, en quittant vos habits, moins encore en l'essuyant au plus vite, à mesure qu'elle sort, & employant à l'essuyer un linge humide. Il ne convient pas même de s'éventer durant la sueur.

V I I I.

PENDANT les trois mois de l'Hyver, lorsque les eaux n'ont plus leur cours libre, le sang de nos veines devient lent, embarrassé, & même sujet à s'aigrir. Les vaisseaux se trouvant trop pleins, faute de transpiration, cette plénitude ôte la liberté du mouvement à la liqueur, & la rend plus lente. D'ailleurs, l'air plein de nitre qu'on respire, porte dans la

En Hyver.

M m m 3

masse

ME'DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

masse du sang des aiguillons, propres à embarrasser le chyle, & capables de l'aigrir.

Il est donc important de redoubler ses soins, pour entretenir la chaleur naturelle & les esprits vitaux. C'est pourquoi pendant ce tems-là ne sortez de votre maison que dans une grande nécessité: tenez-vous y chaudement, ne vous levez pas de si grand matin, pour ne pas essuyer le premier froid des gélées blanches: couvrez-vous d'habits propres à vous échauffer, sans néanmoins vous charger de fourures trop chaudes, ni vous tenir continuellement auprès du feu, ce qui causeroit au-dedans une fermentation véhémence, & capable de donner la fièvre. Surtout ceignez-vous les reins d'une double ceinture, large de quatre à cinq pouces: la chaleur qui se conserve aux reins, échauffe le reste du corps.

### I X.

Quand on  
voyage par  
eau.

DANS les voyages, si vous les faites en barque, comme il n'est pas aisé d'avoir dès le matin du ris préparé, fournissez-vous d'avance de pillules de *Ti hoang* \*, & aussitôt après votre réveil, avalez le poids de trois ou quatre drachmes de ces pillules, dans une tasse d'eau chaude: Au défaut des pillules, vous pouvez prendre du seul *Ti hoang*.

Par terre.

Si voyageant par terre, vous traversez des montagnes embrasées des ardeurs du soleil, quelque fois que vous ayez, gardez-vous de boire de l'eau des sources, ou des ruisseaux, sur lesquels le soleil darde ses rayons: outre qu'elle a alors des qualitez malfaisantes, elle est souvent chargée des semences d'une infinité d'insectes.

Au cœur  
de l'Hyver.

Si c'est dans le fort de l'Hyver que vous voyagez, & que la rigueur du froid vous ait gélé les pieds, à votre arrivée dans la maison, faites-vous apporter de l'eau un peu tiède, & baignez-en vos pieds avec la main, en les frottant doucement pour les ramollir, & pour rappeler aux veines & aux arteres la chaleur naturelle. Après cette première opération, vous ne risquez rien de vous les laver avec l'eau la plus chaude. Si négligeant cette précaution, vous plongiez tout d'un coup les pieds dans de l'eau bouillante, le sang glacé se figeroit; les nerfs & les arteres en seroient blessez, & vous courriez risque d'être impotent le reste de vos jours. De même, quand on revient de dehors, pénétré & transi de froid, il n'est pas à propos de boire d'abord des liqueurs chaudes; il faut qu'une demie heure de repos précède la boisson.

### R E M A R Q U E S.

LE *Ti hoang* dont on vient de parler, n'est autre chose que la racine de la grande Consoude: la bonne se trouve dans la Province de *Ho nan*, vers la ville

\* On a donné à ces pillules le nom de *Ti hoang*, parce que le *Ti hoang* domine sur cinq petits ingrédients dont elles sont composées.

ville de *Hoai king*, ce qui lui a fait donner le nom de *Hoai king ti hoang*. Ses racines, quand elles sont sèches, sont grosses comme le pouce, & beaucoup plus longues.

MEDECIN  
NE DES  
CHINOIS.

Cette racine a d'excellentes propriétés: on lui en attribue beaucoup en Europe, & encore plus à la Chine. Un Médecin Chinois, qui est Chrétien, assure que les gens riches, attentifs à leur santé, prennent tous les matins des pillules de *Ti hoang*, de même qu'en Europe on en voit plusieurs qui prennent du café, ou du chocolat.

Les uns coupent cette racine en petites roüelles, pour la prendre en décoction, ou cuite au bain-marie. D'autres la pilent, la mettent en bol, & l'avalent avec de l'eau chaude. Le plus souvent on y ajoute cinq sortes d'ingrédients, qui sont des aromates, des cordiaux, des diurétiques, de légers sudorifiques, & de petits acides, pour relever & étendre à plus de visceres la vertu du *Ti hoang*, qui domine toujours dans ces pillules.

Parmi ces ingrédients, le *Fou lin* tient le premier rang: il ne faut pas confondre cette racine avec le *Tou fou lin*, qui est la racine d'Esquine ou *China*. Le *Tou fou lin* est très-commun à la Chine, & se donne presque pour rien, au lieu que le *Fou lin* y est très-estimé, & se vend très-cher.

Le goût de la racine *Fou lin* est doux, ses qualités sont tempérées, & elle n'a rien de malfaisant, ni qui ait besoin de correctif. C'est un bon remède pour les incommoditez du foye & de la poitrine, pour l'hydropisie, & l'asthme: ce qu'elle a de chaud de sa nature, sert à dissoudre les phlegmes qui embarrassent la bouche, & le gosier, & à dissiper les flatuositez qui se trouvent dans l'estomac, & dans les côtes.

De plus, elle calme les douleurs du cœur, & les troubles violens qui s'élevent dans l'ame par un excès de tristesse ou de crainte: elle soulage la grande sécheresse de la bouche & de la langue: elle a la double vertu de remédier au flux immodéré, & à la rétention d'urine: elle arrête les vomissemens déréglés, & les convulsions des enfans, & en fortifiant les reins, elle dispose les femmes enceintes à d'heureuses couches. On avertit de ne point user de vinaigre, ni de mets acides, tout le tems qu'on prend ce remède.

On demandera peut-être quel est l'arbrisseau qui naît de la racine *Fou lin*, de quelle figure sont ses feuilles, ses fleurs & son fruit. L'Herbier Chinois qui ne manque pas d'entrer dans ce détail, en parlant des plantes, ne donne au *Fou lin* ni tige, ni feuilles, ni fleurs; c'est ce qui fait conjecturer qu'il doit être mis au rang des truffes.

Le bon *Fou lin* se trouve dans la Province de *Chen si*: on en a trouvé dans la suite du meilleur dans la Province d'*Yun nan*, & l'on n'employe que celui-là à la Cour, où il se vend un taël la livre. Un marchand, dit le P. Dentrecolles, m'a apporté une de ces racines, longue d'un pied, peu grosse à proportion, & de la largeur de l'ouverture de la main, qui pesoit trois livres. Je crois que l'écorce rougeâtre, qui couvre la substance blanche, en augmente considérablement le poids.

Le *Fou lin* croît aussi dans la Province de *Tche kiang*, & l'on en fait usage

ME'DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

ge dans les Provinces méridionales, où il est à bon compte; mais il n'est pas comparable à celui de la Province d'*Yun nan*. Un Médecin Lettré en apporte la raison: c'est que le *Fou lin* de la Province de *Tche kiang*, étant d'une matière spongieuse, a moins de corps & de force que celui de la Province d'*Yun nan*, & ne pourroit résister à l'air vif & nitreux de *Peking*: au contraire, le *Fou lin* des Provinces d'*Yun nan* & de *Chen si* est compacte, a peu de pores, & a beaucoup de poids.

Cette différence de tissure, ainsi que le remarque un Auteur Chinois, vient de ce que les pins montagnards, tels que sont ceux des Provinces de *Chen si* & d'*Yun nan*, sont d'une matière bien plus massive, que ne le sont les pins maritimes, ou ceux qui croissent à peu de distance de la mer.

Mais, dira-t-on, à quel propos parler ici de pins? En voici la raison; & elle appuie la conjecture déjà faite sur la nature du *Fou lin*. L'Herbier Chinois, dit le Pere Dentrecolles, assure, 1<sup>o</sup>. Que le bon *Fou lin* se trouve dans la terre, sur les montagnès, ou dans les vallées voisines des endroits où de vieux pins ont été coupez. 2<sup>o</sup>. Que c'est de la substance la plus spiritueuse échappée de ces pins, & répanduë dans le terroir, qu'il est formé, & qu'il reçoit son accroissement.

Sur quoi j'ai jugé que le *Fou lin* pourroit bien se former & croître de la même manière que les truffes, qui ne tiennent à la terre par aucune racine sensible. Peut-être le *Fou lin* est-il une espece de *Fungus* des grosses racines des pins qu'on a coupez, dont le suc nourricier retenu en bas, se ramasse, & engendre cette substance, qui est d'abord molle, & plus ou moins spongieuse, à proportion de la graisse du pin. Le *Fou lin* que j'ai eu entre les mains, m'a paru n'avoir jamais eu de racines, par où il ait été attaché à celles du pin, & les livres n'en disent rien. Que s'il est fortement attaché aux racines des pins coupez, on pourroit le regarder comme une espece de guy de ces racines, de même que le pin a souvent au-déhors un guy qui ne lui tient par aucun fibre, quoiqu'il s'en nourrisse. Ce sont là les conjectures de ce Pere, qui détermineront peut-être à rechercher en Europe le *Fou lin* dans les montagnes, où depuis longtems on aura coupé de vieux pins.

Le même Médecin, ajoute le Pere Dentrecolles, m'ayant assuré qu'on plante le *Fou lin*, & qu'on le cultive, je crus d'abord m'être trompé dans mes conjectures, en le mettant au rang des truffes: mais quand il m'eût ajouté qu'il ne croyoit pas, qu'ayant été ainsi planté, il eût une tige & des feuilles, je revins à mon premier sentiment: car ayant lû dans le Dictionnaire de l'Académie, qu'il y a des endroits où l'on réplante les petites truffes pour les faire grossir, & qu'étant réplantées, elles ne jettent ni tige, ni branches, ni feuilles, il m'a paru qu'il en pouvoit être de même du *Fou lin* qu'on réplante & qu'on cultive.

Il y a deux observations à faire, que je ne dois pas omettre: la première, c'est que le *Fou lin*, quand on veut en user, se prépare en ôtant la peau qui est inutile, & en donnant deux ou trois bouillons à la substance intérieure. La seconde, c'est que, selon l'Herbier Chinois, si l'on

On veut découvrir le bon *Fou lin*, dont la substance est solide & compacte, tel qu'est celui qui vient de la Province d'*Tun nan*, il faut le chercher en terre, dans la distance d'une brassée aux environs des gros pins, & y creuser jusqu'à six ou sept pieds pour le trouver. On prétend que de l'endroit où il est renfermé, il s'élève une vapeur délicate, que les connoisseurs distinguent à l'œil. Le bon *Fou lin* a cela de particulier, qu'il reste en terre sans s'y carier, sans que les vers l'endommagent, & plus il y reste, mieux il croît, & meilleur il est.

MF'DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

## ARTICLE QUATRIEME.

### *Régler le repos de la nuit.*

J'ENTRE dans un détail de choses qui paroîtront peu importantes, & qu'on traitera peut-être de minuties; mais l'expérience m'a appris que ces choses-là même, toutes légères qu'elles paroissent, ne sont point à négliger, puisqu'en les observant, elles contribuent à la conservation de la santé.

#### I.

COMME il reste le soir dans la bouche & entre les dents une crasse maligne des alimens qu'on a pris pendant le jour, ou des vapeurs impures qui s'élèvent des entrailles, il faut, avant que de vous coucher, vous bien rincer la bouche avec de l'eau ou du thé tiède, & vous frotter les dents avec une brosse douce & pliable, pour vous assurer de leur propreté. Vous sentirez alors dans la bouche & sur la langue une agréable fraîcheur.

Rincer la  
bouche  
avant que  
de se cou-  
cher.

Cette pratique paroîtra un peu gênante, mais ce ne sera que dans les premiers jours que vous vous appercevrez de cette gêne. Au bout de quelques jours vous y trouverez du plaisir, & si par oubli ou autrement vous veniez à y manquer, vous ne seriez pas content.

#### II.

LE milieu de la plante des pieds, est comme l'issüe & l'ouverture des sources abondantes des esprits répandus dans tout le corps: les veines & les arteres qui y aboutissent, ressemblent aux embouchures des rivieres, qu'il faut tenir ouvertes, sans quoi elles régorgent & réfoulent. Les vapeurs fuligineuses du sang s'échappent par la transpiration insensible, & comme les humeurs vicieuses se déchargent sur les jambes, il faut leur ouvrir une voye qui facilite cette transpiration.

Bien frot-  
ter tous  
les soirs  
la plante  
des pieds.

C'est pourquoi voici une pratique salutaire: quand vous êtes déshabillé & prêt de vous mettre au lit, prenez le pied d'une main, & de l'autre

ME DECI-  
NE DES  
CHINOIS.

frottez-en la plante avec force & le plus longtems qu'il vous sera possible: ne discontinuez que lorsque vous y sentirez une grande chaleur. Alors remuez séparément chaque doigt du pied jusqu'à vous lasser. C'est un moyen efficace de conserver & de réparer les esprits vitaux & animaux.

### R E M A R Q U E.

CE qu'on conseille ici, je l'ai vû pratiquer, dit le Pere Dentrecolles, à un Gentilhomme Anglois, sur son vaisseau, où j'étois. Il avoit accoutumé tous les soirs de se faire frotter la plante des pieds par un de ses domestiques: il suivoit vraisemblablement une leçon de la Médecine Angloise, qui s'accorde en cela avec la maxime de nôtre Auteur. Les Médecins Européens ordonnent qu'on applique à la plante des pieds des catapâmes pour arrêter l'ardeur d'une fièvre, accompagnée de transports au cerveau, & pour appaiser les douleurs aiguës de la colique: ce qui fait croire que la pratique recommandée par l'Auteur Chinois, peut être utile à ceux qui voudront s'y assujettir.

### I I I.

Discours  
qu'on doit  
éviter le  
soir.

AVANT que de vous coucher, ne vous entretenez point de choses qui frappent l'imagination, & qui y laissent des traces capables de troubler vôtre sommeil, tels que sont des apparitions d'esprits, des enfantemens monstrueux, des tours subtils de filoux, ou des histoires tragiques. Vous dormiriez d'un sommeil inquiet, qui interromproit l'élaboration des esprits, & arrêteroit la transpiration si nécessaire à la santé.

### I V.

En quelle  
posture ou  
situation  
il faut s'en-  
dormir.

AUSSITÔT qu'on s'est mis au lit, il faut endormir le cœur; je veux dire, qu'il faut le tranquilliser, & rejeter toute pensée qui pourroit écarter le sommeil.

Couchez-vous, ou sur le côté gauche, ou sur le côté droit; pliez un peu les genoux, & endormez-vous dans cette situation: elle empêche les esprits vitaux & animaux de se dissiper, & entretient le cœur en bon état.

A chaque fois que vous vous réveillez, étendez-vous dans le lit, c'est le moyen de rendre le cours des esprits & la circulation du sang plus libre.

En dormant, ne prenez point la figure d'un homme mort, dit Confucius, c'est-à-dire, ne vous couchez point sur le dos, & ne tenez point les mains appuyées sur la poitrine & sur le cœur, vous n'aurez point de ces songes fâcheux, où vous vous imaginerez que quelque *Yen*, ou esprit malin vous oppresse, & vous tient comme engourdi, en sorte que vous

ne

ne puissiez vous aider , ni en vous secouant , ni en changeant de posture.

MEDECINE DES CHINOIS.

## V.

Quand une fois vous êtes au lit, gardez-y le silence, & abstenez-vous de tout entretien. Des cinq parties internes, le p<sup>o</sup>umon est la plus délicate: il est placé au-dessus des autres, & sert à la respiration & à la formation de la voix. Quand on est couché dans la posture convenable, les p<sup>o</sup>umons penchent & reposent sur le côté; si alors vous vous mettez à discourir, vous forcez les p<sup>o</sup>umons à se soulever en partie, & en se soulevant fortement, ils secouent les autres parties nobles internes.

On ne doit plus parler dès qu'on est couché.

Une comparaison servira à me faire entendre. La parole qui part du p<sup>o</sup>umon, est comme le son qui vient de la cloche: si elle n'est pas suspendue, vous l'endommagez en la frappant pour la faire résonner. On rapporte que Confucius s'étoit fait une loi, de ne plus parler dès qu'il étoit couché: c'étoit sans doute pour la raison que je viens d'apporter.

## R E M A R Q U E.

Cet Auteur raisonne selon les foibles notions qu'il a de l'Anatomie. On voit bien qu'il ne connoît guères la structure du p<sup>o</sup>umon, la séparation de ses lobes, & sa facilité à prendre différentes figures. Il ignore de même les fonctions du diaphragme, qui est l'instrument actif de la respiration, puisque c'est la contraction de ses muscles qui fait entrer l'air dans les p<sup>o</sup>umons, d'où il est rejeté par leur relâchement. Voudroit-il rendre muets ceux qu'une longue maladie de simple langueur, ou une extrême vieillesse tient attachés au lit des années entières? Il cherche trop de mystère dans le silence que gardoit Confucius durant la nuit: il est vraisemblable qu'il cessoit alors de s'entretenir avec ses Disciples, parce qu'il avoit assez discouru pendant la journée, & qu'il avoit besoin de repos.

## VI.

DURANT le sommeil ne tenez point la tête & le visage sous la couverture: la respiration en seroit moins pure & moins libre. Accoutumez-vous à dormir la bouche fermée: rien ne contribuë davantage à conserver l'humide radical, qui s'évapore & se perd, lorsque la bouche demeure ouverte. Le moindre inconvénient qui en puisse arriver, c'est de perdre les dents de bonne heure: l'air en entrant & sortant continuellement, les heurte, & peu-à-peu les ébranle. D'ailleurs on s'expose à y recevoir des corpuscules grossiers, ou des influences malignes, qui passant par la bouche, s'insinuent dans le corps, infectent le sang, & deviennent la source de plusieurs maladies.

Règles pour contribuer à la liberté & la pureté de la respiration.

## VII.

## VII.

MÉDECINE  
DES  
CHINOIS.

Précau-  
tions par  
rapport  
aux ma-  
tières &  
aux en-  
droits où  
l'on se  
couche.

NE dormez point sur des peaux de tigres ou de léopards: si les poils de ces animaux vous entroient tant soit peu dans la chair, vous éprouveriez combien ils sont vénimeux.

Ne dormez point non plus à l'air, à la rosée, sur des pierres froides, ou dans un lieu humide, ni même sur des lits ou sur des chaises vernissées: cette indiscretion causeroit des paralysies, des dardres, & des maladies froides.

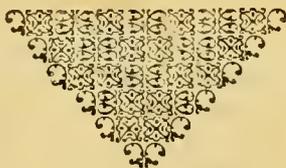
Il est de même dangereux de se reposer sur des chaises ou sur des pierres fort échauffées par le soleil: une chaleur maligne s'insinueroit dans le corps, fixeroit les humeurs en quelque endroit, & y causeroit un abcès.

Voilà un précis des leçons que donne le Médecin Chinois pour se conserver la santé, & prolonger ses jours jusqu'à une extrême vieillesse.

On sera sans doute surpris que les Chinois, étant si peu versés dans la science de l'Anatomie, qui est la partie la plus importante de la Médecine, pour découvrir les causes des maladies, on leur voye faire néanmoins des raisonnemens qui semblent supposer cette connoissance. Ils suppléent à ce qui leur manque de ce côté-là par leur expérience, & par leur habileté à conclure des battemens du pouls, quelle est la disposition interne des visceres, afin de les rétablir dans leur état naturel, par des remedes proportionnez. Et dans le fonds on ne voit pas mourir un plus grand nombre des malades qu'ils traitent, qu'il n'en meurt entre les mains des plus habiles Médecins d'Europe.

Du reste, l'expérience personnelle d'un Médecin, qui a sçû rétablir sa santé, ruinée dès l'enfance, doit, ce semble, accréditer les moyens dont il s'est servi. Je doute néanmoins que les règles qu'il prescrit, soient aussi goûtées en Europe, qu'elles le sont à la Chine.

*Fin du troisieme Volume.*









BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 04041 383 1



